LIBRARY OF PRINCETON
JUN 3 1910
THEOLOGICAL SEMINARY.

Division SCB
Section 3335

DE LA VERITE'
DE LA RELIGION CHRESTIENNE:

Contre les Athées, Epicuriens, Payens, Iuifs, Mahumedistes, & autres Infideles:

PAR

PHILIPPES DE MORNAY,
Sieur du Pleſſis Marly.

Seconde edition reueüe par l'Autheur.

LIBRARY OF PRINCET
JUN 3 1910
THEOLOGICAL SEMINAR

A ANVERS,
De l'Imprimerie de Chriſtofle Plantin.
M. D. LXXXII.

L'Imprimeur au Lecteur.

Amy Lecteur, l'Autheur a escript ce Liure premierement en François, parce qu'il est en premier lieu debteur à sa Patrie. Mais il a deliberé de le traduire luymesmes en Latin, au plustost qu'il pourra; & desia y a mis la main. Ainsi tu pourras en attendant vser de cestuy-cy; &, aydant Dieu, nous te ferons voir la traduction en bref.

A TRESHAVT ET TRESPVISSANT HENRY ROY DE NAVARRE, SOVVERAIN DE BEARN. &c. PAIR ET *premier Prince du Sang de France.*

EN ces miserables temps, SIRE, que l'impieté, qui ne souloit parler qu'à l'aureille, & entre les dets, a osé se mettre en chaire, & se desgorger en blasphemes contre Dieu & son Euangile; i'entreprens par vne nouuelle hardiesse, selon ce peu que Dieu a mis en moy, de la conuaincre, & par ses Maximes & Tesmoignages propres, sinō pour la faire reuenir à meilleur sens; certes, au moins, & ie l'espere ainsi, pour la faire taire de honte & retenir son venin au cœur. Entreprise grande, & au iugement de la plus part plus que difficile; mais en laquelle ie voy de grands aides, qui m'enhardissent; le monde, l'homme, le Theatre

de tous les siecles; en vn mot, DIEV mesmes (qui ne manque iamais à qui cerche sa gloire) & tout ce qu'il a manifesté de soy, tant en la creatiõ, qu'en la conduite de l'Vniuers. Le monde, car c'est vne ombre de la splendeur de Dieu: & l'homme, car c'est son image & semblance: & l'vn & l'autre, car s'il appert, par les Philosophes mesmes, que le monde est fait pour l'homme, quelle est nostre obligation enuers le Createur? quelle la dignité de ceste creature? quel son But & son Bien, sinon d'adherer totalemẽt à luy? Celuy, certes, pour qui est fait le monde, sera fait pour plus que ce monde. Celuy pour qui chose si durable, & si solide est faite, sera fait pour autre vie, que ceste fragile & miserable; à sçauoir, pres de l'Eternel, eternelle. Or c'est le fondement de toute Religion: car Religion n'est proprement autre chose, que l'Eschole où nous apprenons le Deuoir de l'homme enuers Dieu; & le Moyen,

Moyen, d'eſtre vnis eſtroitemẽt à luy. Au mõde, puis apres, nous voyons vn ordre conſtant & fermè; les creatures, ſeruir chacune en ſon reng; l'homme ſeul detraqué de ſon office, eſloigné de Dieu & eſgaré en ſoy-meſmes; celuy qui plus doibt, plus reſtif à payer & moins ſoluable; celuy pour qui les plus hautes choſes ſont faites, ſerf & eſclaue des plus baſſes & contemptibles. Et les regiſtres de tous les ſiecles, ſont autant de procez tout inſtruits contre le genre humain, ingrat enuers Dieu, meurtrier du prochain, violateur de nature, ennemi de ſoy-meſmes. Qui dõq, par le deuoir n'aura honte de l'offenſe? par l'offenſe, n'aura horreur de la mort qui l'attend? Car qu'eſtce Dieu, que iuſtice? Iuſtice, qu'vn cenſeur du deuoir? & deuant ce Cenſeur qui oſera comparoiſtre? Et que reſte-il donq, & pour la gloire de Dieu, & pour le ſalut de l'hõme, ſinon que la debte ſoit payée d'vn acquit, la iuſtice ſatisfaite d'vne grace?

Or c'eſt donq le deuoir de la vraye religion, de nous conuaincre par la loy, & nous iuſtifier par la grace; de nous faire ſentir la maladie, & tout enſemble en preſenter le remede. Ceſte grace, tant neceſſaire, au ſalut de l'hõme, qui l'obtiendra? Le monde, ce nous ſemblera, ou l'homme? Ains, qu'y a il en l'homme, ie dis au meilleur, qui ne bruſle deuant la iuſtice de Dieu, qui meſmes ne l'embraſe; & que deuiendra donq le monde, ſi l'homme pour qui il eſt creé ne peut conſiſter? Certes, ce ſera le fils bien aimé de Dieu. Iuſte pour les iniuſtes, puiſſant pour les infirmes, ſuffiſant pour les pauures, bien aimé & aggreable, pour ceux qui ſont en l'ire, & en la malediction de Dieu ſon Pere: & ceſtuicy, diſons nous, c'eſt IESVS CHRIST noſtre Seigneur.

Pſalm. 14. *Le Fol*, dit le Pſalmiſte, *a dit en ſon cœur, Il n'y a point de Dieu.* & vn Payen paſſe plus outre, *Qui nie vn Dieu, & ſa Prouidence en toutes choſes, n'eſt pas hors du*

Auicenne Arabe. *ſens,*

ſens, mais ſans ſentimẽt meſmes. C'eſt, par ce que ce monde, qui s'offre à toute heure, nous emplit les ſens de la cognoiſſance de Dieu; à ſçauoir, entant que tout d'vne veuë nous voyons ceſt vniuers ordonné de tant & ſi diuerſes choſes rapportées les vnes aux autres, & toutes à vn But. Or i'oſe dire; & par la grace de Dieu, ie l'oſeray prouuer; que qui voudra ſe repreſenter tout en vn tableau, pour les voir tout d'vne veuë, la promeſſe & les Propheties du Chriſt, la venuë de Ieſus, le progrés de ſon Euangile, ne pourra nier; meſmes ſelon les regles de vraye Philoſophie; qu'il ne ſoit enuoyé de Dieu, & Dieu meſmes. Mais en ce giſt l'abus, que nous ne conſiderons ceſt œuure incõparable de noſtre Createur & Recreateur que par pieces, ſoit par ignorãce, ſoit par nonchalance, ſans les rapporter l'vne à l'autre; comme qui iugeroit de l'vniuers, par la nuict, ou l'vne des ſaiſons, ou l'vn des elemens; d'vn

baſtiment, par vn quartier; d'vne oraiſon, par quelques ſyllabes : cõme ainſi ſoit, que la ſageſſe de Dieu en la Creation ne ſe peut conſiderer, qu'en l'vnion des parties auec le tout & entr'elles; ny ſa bonté en la recreation, & regeneration du genre humain, pour lequel il a baſty le monde, qu'en vn ſoigneux rapport de tous les temps depuis la naiſſance d'iceluy, iuſques à la renaiſſance, & reparation, qu'il luy en a pleu ordonner & faire.

Or eſt le monde aſſez expoſé à nos yeux; & pleuſt à Dieu qu'il fuſt moins graué en noſtre cœur : & pourtãt laiſſons là le monde, & trauaillons icy à ce tableau vniuerſel du ſalut & reparation de l'homme. L'homme donq, ayant attiré par ſon peché, & l'ire de Dieu, & la ruine du mõde ſur ſa teſte, la ſageſſe eternelle de Dieu, celle meſmes par qui il l'auoit creé, entreuint, & obtint ſa grace; & fut dõnée au premier homme la promeſſe du Chriſt

auc-

auenir, qui briſeroit Satan ſouz ſes pieds, & reconcilieroit le gére humain à Dieu. C'eſt la pierre fondamétale de ceſt admirable baſtiment de l'Egliſe, la ſemence de la regeneration des hõmes, que Dieu en ſon fils, qui eſt ſa ſageſſe eternelle, creoit, engẽdroit, adoptoit, comme tout de nouueau. Ceſte promeſſe eſt baillée de main en main, & de pere en fils, reiterée ſolemnellement à Abraham, Iſaac, Iacob; preſchée par Moyſe, baillée en depoſt au peuple d'Iſraël, celebrée par Dauid en ſes Cantiques, rafraiſchie de ſiecle en ſiecle par pluſieurs excellens Prophetes, qui deſignent le temps, le lieu, la façon de ſa venuë, ſa race, ſes parés, & ſa naiſſance, clairement, expreſſemẽt, à poinct nommé, pluſieurs centaines, quelques millenes d'années deuant, choſes, que l'homme ne peut ſçauoir, que creature ne peut ny enſeigner ny apprendre. Qu'eſtoyent ils donq, ſinon Herauts annonçans l'entrée du

Roy du monde au mõde, & certes par eſprit autre que du mõde? Vient Ieſus apres ceſte longue ſuite de Heraults en la propre façon qu'ils l'auoyẽt predit & remarqué. Tout ce qu'ils en diẽt luy cõuient; qui plus eſt, ne peut conuenir qu'à luy. Qui doutera, que ce ne ſoit, la promeſſe accomplie, le porteur de grace promis au mõde: & veu que les Prophetes ne le pouuoyẽt annoncer que de par Dieu; d'où ſera-il enuoyé que de Dieu? Vne choſe, ſçay ie bien, nous ſcandaliſe, qu'apres tant de clairons, & de trompettes nous voyons entrer vn homme bas en apparence, & contemptible deuant nos yeux charnels, au lieu certes que ſi nous ouuriõs les yeux de noſtre eſprit, nous verrions à trauers de la miſere ſa Diuinité, à trauers de l'infirmité humaine, la puiſſance qui a creé le monde & l'hõme. Il eſt né, dites vous: mais d'vne vierge. Il a eſté infirme, mais il a guary à ſa ſeule voix toutes infirmitez; il

tez ; il eſt mort, mais il a reſuſcité les morts, & eſt reſuſcité luy-meſmes. Si tu le crois ainſi, crois, qu'il eſt enuoyé, & aſſiſté de Dieu : ou ſi tu veux douter, reſpon donq, comment depuis ſa mort il a fait ces choſes, qui ſont teſmoignées par tes hiſtoires propres. Il eſtoit, di-ie, né, & changea en vn inſtant la face du mõde, le faiſant renaiſtre tout d'vne autre ſorte. Il fut crucifié, & tourna l'ignominie de la croix en gloire, ſa malediction en benediction. Il fut couronné d'eſpines : & les Roys & Empereurs iettent courõnes & diademes à ſes pieds. Quel mort, qui fait ce que tous les viuãs ne puiſſent faire? Par l'ignorance il ſubiugue la doctrine, par la folie la ſageſſe, par la foibleſſe la puiſſance, par les calamitez les victoires, par l'ignominie les triomphes, par ce qui ne paroiſſoit point, ce qui ſembloit & vrayement & principalement eſtre. Douze peſcheurs, en ſomme, luy ſouzmettent en peu de temps le mon-

le monde, en patiſſant, & enſeignant à patir; en mourant, & conuiant à mourir: & ces grands Empires Chreſtiens, que nous voyons & exaltons tant, ne ſont que petis reſtes de leurs exploits, & petis eſclats de leurs conqueſtes. Si la naiſſance te ſcandaliſe: voy donq, les Herauts qui la precedent, les trompettes qui l'annoncent, & dés l'entrée & la porte du monde: comment, que de par qui a fait le monde? & pourquoy en tous ſiecles, que pour le ſalut du mõde? Si la croix; voy tout enſemble aux pieds de ce Crucifié, les Empereurs, & les Empires proſternez; les Idoles qu'ils adoroyent en pieces; les Diables qu'ils ſeruoyent, liez & baillonnez. Comment, que par vne puiſſance plus qu'humaine, plus q̃ Royale, plus qu'Angelique, plus que de toutes les creatures enſemble? Si, le peu d'apparence des Apoſtres: imagine toy dõq, aux rẽtz de ces peſcheurs, l'Orgueil du monde, les Prudens, les Phi-

Philoſophes, les Orateurs, attirez par l'ignorance, que tu dis, à croire: par l'imprudence, à mourir pour croire. Et quoy? Choſes contraires à la Loy du mõde, & au ſens de l'homme, Que ce Ieſus Crucifié eſt Dieu: Que c'eſt heur, d'endurer tout malheur pour luy. Voy moy auſſi, l'vn qui tire dans ſa Seine l'Aſie, l'autre l'Italie, & l'autre l'Egypte; quelques vns qui l'eſtendent iuſques aux Scythes, aux Ethiopiens, aux Indes, où la puiſſance des plus renommez Empires ne paruint onq; où noſtre cognoiſſance eſt à péne paruenuë depuis cent ans, & où neantmoins nous auons trouué leurs conqueſtes treſgrandes, leurs Trophées auſſi celebres qu'entre nouſmeſmes. Mais, qui plus eſt, voy moy ces conquereurs, enrichiz de tant de triomphes, mourir pour vn Mort, crucifiez pour vn Crucifié, & leurs diſciples à monceaux, comme eux. Pourquoy? ſinon, qu'ils ſçachẽt, que leur vertu leur venoit de luy;

luy; qu'ils ne sont rien, qu'entant qu'ils sont à luy & en luy? c'est à dire, qu'il vit, & fait viure, voire eternellement ceux qui meurent en luy & pour luy? Certes apres auoir cõsideré ce tableau, nous demeurons rauis, esperdus & hors de nousmesmes; & ne nous reste à dire, sinon, Celuy, & non autre qui de rien auoit creé l'homme & le monde, a peu de rien, en despit des hommes & du monde, recréer & regenerer l'homme & le monde. Ce Dieu inuisible, qui s'est rendu visible en la creation de ce monde visible, s'est mõstré tout puissant vestant l'infirmité d'vn homme contemptible; c'est, le redempteur vray Dieu, & vray homme, fils de Dieu & venu en chair Iesus Christ, nostre Seigneur.

Icy, SIRE, vous auez en peu de mots le But de ce liure, auquel i'ay declaré la Verité de la Religiõ Chrestienne, & comme i'espere auec telles raisons, que les contempteurs de Dieu, s'ils

s'ils ne veulét croire, pour le moins ſe trouueront empeſchez à contredire. Au reſte, pour le preſenter à V. M. i'ay deux cauſes principales. l'vne, q̃ Dieu vous a fait naiſtre non ſeulemẽt Chreſtien; mais, Prince Chreſtien; auquel principalement appartient de ſçauoir & pour ſoy, & pour autruy, que c'eſt de la Religion Chreſtienne. Car lors ſerez vous plus enflammé à l'auãcer, quand ſerez viuement perſuadé, que ce n'eſt pas, cõme les autres, la fantaſie d'vn homme; mais la Loy, & Verité de Dieu, qui fait les Roys & les Royaumes; qui vous a fait hõme, & par deſſus les hommes. En ſomme, que c'eſt & voſtre proſperité en ceſte vie qui depend de la benignité de Dieu; & voſtre ſalut en l'autre, qui eſt trop plus importante, que tout ce que puiſſions ou endurer ou acquerir icy: L'autre eſt, que Dieu m'ayant appellé aupres de V. M. & (comme il le m'a faict eſperer) pour vous faire ſeruice en ceſt

en ceſt œuure inſigne qu'il prepare en nos iours pour ſa gloire, & auquel il vous a mis au cœur d'employer voſtre perſonne ſans y eſpargner voſtre vie: la raiſon veut, que les fruicts & de mon labeur & de mon loiſir ſoyent voſtres; comme le champ eſt voſtre, ſans qu'il ſoit en ma puiſſance d'en diſpoſer aillieurs. Et ie prie le Tout-puiſſant, SIRE, qu'il vous augmente de iour en iour ſes graces; vous doint ſon Eſprit pour auancer ſon œuure; & à moy, en ce peu que ie ſuis, de vous y faire toute ma vie ſeruice. Amen.

Voſtre treshumble, treſobeiſſant & tresfidele ſeruiteur,

Du Pleſſis.

SOMMAIRE DES CHAPITRES.

CHAP. I. Qu'il y a vn Dieu & que chacun consent en la Diuinité. pag. 1.

CHAP. II. Qu'il y a vn seul Dieu. 19

CHAP. III. Que la sagesse humaine a recognu vn seul Dieu. 35

CHAP. IIII. Que c'est que nous pouuons comprendre de Dieu. 56

CHAP. V. Qu'en l'vnique essence de Dieu, subsistẽt trois personnes; ce que nous appellons Trinité. 68

CHAP. VI. Que l'ancienne Philosophie consent à ceste Doctrine de la Trinité. 87

CHAP. VII. Que le monde a eu commencement. 119

CHAP. VIII. De quand le mõde a eu cõmencement. 130

CHAP. IX. Que la sagesse humaine a recognu la creation du monde. 160

CHAP. X. Que Dieu a creé le monde de Rien, c'est à dire, sans matiere. 191

CHAP. XI. Que Dieu conduit le monde & tout ce qu'il contient par sa Prouidence. 208

CHAP. XII. Que tout le mal qui est, ou qui semble estre au monde, est subiect à la Prouidence de Dieu. 228

CHAP. XIII. Que la sagesse humaine a recognu la Prouidence de Dieu: & comme elle chemine entre le Destin & la Fortune. 258

CHAP. XIIII. Que l'ame de l'hõme est immortelle. 273

CHAP. XV. Que l'immortalité de l'ame est enseignée par les anciens Philosophes; & creüe de toutes nations. 314

CHAP. XVI. Que la nature de l'homme est corrompüe, & iceluy decheu de sa premiere origine, & comment. 350

CHAP. XVII. Que les anciens sont d'accord auec nous de la corruption de l'homme, & cause d'icelle. 375

CHAP. XVIII. Que Dieu est le souuerain Bien de l'homme; & pourtant que le principal But de l'homme doibt estre de retourner à Dieu. 393

CHAP. XIX Que les plus sages sont d'accord de tous temps, que Dieu est le But, & le Bien principal de l'hõme. 413

CHAP. XX. Que la vraye Religion est le chemin pour paruenir à ce But & souuerain Bien; & quelles en sont les Marques. 426

CHAP. XXI. Que le vray Dieu estoit adoré en Israël: qui est la premiere marque de vraye Religion. 448

CHAP. XXII. Que les Dieux adorez par les Gentils estoyent hommes consacrez à la Posterité. 463

CHAP. XXIII. Que les Esprits qui se faisoyent adorer soubs les noms de ces hommes, estoyent malings; à sçauoir Diables. 477

CHAP. XXIIII. Qu'en Israël estoit la Parole de Dieu pour regle de son seruice: qui est la seconde marque de vraye Religion. 496

CHAP. XXV. Qu'en tout le progrés de la Bible, ou Ancien Testament, y a des choses qui ne peuuēt estre procedées que de Dieu. 527

CHAP. XXVI. Que les choses qui semblent plus admirables en nos Escritures, sont confermées par les Payens: & solution de leurs obiections. 551

CHAP. XXVII. Que le moyen ordonné de Dieu pour le salut du Genre humain a esté reuelé de tout tēps au peuple d'Israël: qui est la troisiesme Marque de vraye Religion. 587

CHAP. XXVIII. Que le Mediateur ou Messie est promis és Escritures Dieu & homme, à sçauoir le Fils eternel de Dieu prenant chair humaine. 618

CHAP. XXIX. Que le temps auquel le Mediateur estoit promis est escheu, & pourtant qu'il doibt estre venu, tant selon les Escritures, que selon les Traditions des Iuifs. 635

CHAP. XXX. Que Iesus fils de Marie vint au temps promis par les Escritures, & qu'iceluy est le Mediateur & Messie. 756

CHAP. XXXI. Solution des Obiections que les Iuifs alleguent contre Iesus pour ne le receuoir pour le vray Christ ou Messie. 691

CHAP. XXXII. Que Iesus Christ estoit, & est Dieu, fils de Dieu, contre les Gentils. 711

CHAP. XXXIII. Solution des Obiections des Gentils, contre Iesus fils de Dieu, &c. 738

CHAP. XXXIIII. Que l'Euangile contient à la verité l'histoire & la Doctrine de Iesus fils de Dieu, &c. 757

Conclusion de tout le Liure. 771

PRE-

C'EST *l'argument ordinaire des Prefaces de declarer en premier lieu l'euidente vtilité, ou meſmes la neceſsité, qui auroit meu d'entreprendre quelque ouurage: & ie m'eſtime à mon treſgrand regret deſchargé de ceſte péne en ceſt endroit. Car qui aura leu ſeulement le Titre de ce Liure,* De la Verité de la Religion Chreſtiéne; *ſ'il ſe veut ramenteuoir combien de blaſphemes il oit contre Dieu, & ſa Parole à toute heure; combien de contempteurs de Religion il rencontre à chaque pas; combien meſmes en ceux qui font profeſsion de pieté, il y a, ou de froideur, en ce qu'ils deuſſent ſuiure plus ardemment; ou de ſouſpeçon, en ce qu'ils deuſſent croire plus fermement; reſpondra & rendra raiſon incontinent à ſoy meſmes de l'entrepriſe de ceſt œuure, plus neceſſaire auiourd'huy (& i'ay honte de le dire) entre ceux qui ſe nomment Chreſtiens, qu'il ne fut onq contre les Gentils meſmes & infideles. Les vns s'amuſent tant en leurs plaiſirs, qu'ils ne prirent onq le loyſir, non de monter iuſques à Dieu, mais d'entrer ſeulement en eux-meſmes; plus eſtrangers certes en leur nature & en leur ame, plus en ce qu'ils ont de plus intime, & de plus propre, qu'ils ne ſeroyent, ou és foreſts des Indes, ou és Mers moins hantées & recognuës. C'eſt la propre ſource des Athées, qui, à proprement parler, ne pechent pas par diſcours; mais faute de diſcourir: par abuſer de la raiſon; mais, par l'auoir noyée, ou pluſtoſt embourbée, és fangeux & beſtiaux plaiſirs de ce monde. Les autres au plaiſir adiouſtent la malice, pour paruenir, ou aux biens, ou aux honneurs; & pour abbreger chemin, rauiſſent ou trabiſſent l'autruy, vendent leurs amis, leurs parens, leur ame propre; ne font ſcrupule d'aucun mal, pourueu qu'il duiſe; n'alleguent honneur ny conſciẽce qu'à leur profit. C'eſt de ce hoir*

que se font les Epicuriens, par ce que sentans leur ame coulpable de tant de crimes, ils pẽsent auoir decliné la iustice & prouidence de Dieu en la niant. Et de ceux-cy pouuons nous dire, que la raison est emportée & rauie par le cours du monde; auquel elle s'attache, pour n'auoir autre discours, ny autre cours, que le sien. Aucuns passent vn peu plus outre, & au regard de Dieu, & au regard d'eux mesmes; Qu'il y a vn Dieu, & que l'homme a de luy vne ame immortelle: Que Dieu gouuerne tout, & que l'hõme le doibt seruir. Mais ils voyent, des Gentils, des Iuifs, des Turcs, des Chrestiens au monde; en diuers peuples diuerses religions, chacun pensant seruir Dieu, & trouuer son salut en la sienne. Comme en vn quarrefour rencontrãs tant de chemins; au lieu de choisir le droit par le iugement de la raison, ils s'arrestent & s'estonnent, & concluent en ceste estourdissement; que tout reuient à vn; comme si le Midy & le Septentrion menoyent en mesme lieu. Qui, certes, s'ils appliquoyent auſsi soigneusement leur discours à iuger entre le vray & le faux, le Diuin & l'humain, qu'ils font chacun en sa profession entre le profit & le dommage; discerneroyent incontinent par Principes nez en eux-mesmes, & par les Conclusions qui les suyuent, la vraye Religion de la fausse; le chemin de salut ordonné de Dieu, des trõpeurs destours, & obliques inuentions des hommes Que diray-ie de la plus part de nous? De nous, di-ie, qui croyons l'Euangile, & approuuons la Religion Chrestienne, & viuons, comme si n'en croyons rien? qui prescrhons le Royaume des Cieux, mais touſiours le nez en terre? qui voulons estre veus & creus enfans de Dieu, coheritiers de Christ, d'vn si riche pere, en vn si bel heritage; & à péne y pensons nous à bon escient vne fois l'année? & à toute heure serions prests à y renoncer pour moins d'vn potage de lentilles, & d'vn morceau de pain? Certes, disons donq, Il est besoing en ce temps, s'il le fut onq, de resueiller ceux qui sommeillent, de ramener ceux qui s'emportẽt, d'adresser ceux qui se confondent,

fondent, de rechauffer ceux qui se gelent. Et ce seroit de leur repeindre au vif deuant les yeux, la vraye Religion, & la ioye, l'heur & la gloire qui la suit; à fin que les voluptueux y cerchassent leur ioye, les auares leur bien, les ambitieux leur gloire; s'adressans de tout leur cœur à celle seule, qui peut remplir leur cœur, & saouler leur desir.

Or c'est ce que ie tasche à faire en cest œuure, & Dieu par sa grace vueille mener ma main, pour sa gloire & pour le salut des siens. Mais auant qu'entrer en matiere, nous auons à respondre à deux sortes de gens. Les vns, qui diẽt que la Religion ne se peut declarer aux Infideles par raison. Les autres, ores que la raison l'esclarcist aucunement, qu'il n'est ny licite ny expedient de le faire: & voyons quelle raison on peut auoir, d'exclurre de ceste dispute la raison. Les premiers dient: Pour neant dispute-on contre ceux qui niẽt les Principes. Et par ce moyen dés qu'vn Principe leur est nié, ils rompent court, comme si tout moyen de conferer estoit osté. C'est vne Maxime certes bien vraye; mais à mon iugement tresmal entenduë. Pour neant dispute on contre ceux, qui nient les Principes par ces mesmes Principes qu'ils nient. Celà est trop vray. Mais il y peut rester d'autres Principes communs aux vns & aux autres; & selon ces Principes on peut vtilement disputer auec eux, & bien souuent par ces Principes cõmuns prouuer & verifier les siens propres. C'est ce qu'en ceste œuure nous pretendons faire. Pour exemple, le Chrestien est fondé sur l'Euangile. le Iuif le luy nie. Pour neant donq luy alleguera il l'Euangile. Mais le Iuif & le Chrestien ont encor vn cõmun Principe & fondement: C'est le vieux Testament. Vtilement disputera le Chrestien contre le Iuif par iceluy, voire iusques à verifier l'Euangile; à sçauoir, comme qui feroit recognoistre vn homme, par les traits qu'il auroit de son portrait. Pareillement le Iuif est fondé sur le vieux Testament. Le Gentil se moquera s'il le luy allegue. Mais le Gentil & le Iuif ont vne commune nature, qui

Si la religion se peut declarer par raison.

les fournit d'vne Philosophie commune, & de communs Principes, Qu'il y a vn Dieu qui cõduit toutes choses: Qu'il est bon, & non autheur de mal: Qu'il est sage, & ne fait rien en vain. Item, Que l'homme est né pour immortalité: Qu'il doibt seruir Dieu, & estre en sa grace pour estre heureux. Cependant, Qu'il est subiect à passions, enclin au mal, imbecille au bien &c. De ces cõmuns Principes le Iuif peut tirer des Conclusions necessaires, que le Gentil n'apperceuoit pas du premier coup; comme qui entend vne proposition n'en comprend pas le Corollaire, & la consequence. Et qui nota que l'Aimant monstroit le Nort, ne sceut pas à l'instant que par iceluy on pouuoit circuir le monde, encor qu'il fust capable de l'apprendre. Ne plus ne moins certes, que le Mathematicien par ce Principe, Qui de choses égales, oste choses égales, laisse le reste égal: *& peu de propositiõs, qu'vn enfant apprend en se ioüant, nous conduit doucement, & sans que nous pensions monter, iusques à la proposition Pythagorique tant celebre, & de si grand pratique,* Qu'au Triangle, le costé qui soustient l'angle droit, donne vn quarré égal aux deux autres. *ce qui de prime face semble impossible, & par degrez se trouue necessaire. Voire le Iuif par Principes, & Cõclusions communes verifiera son fondement; à sçauoir le vieux Testament. Car par ses Philosophes propres il prouuera au Gentil, Qu'au seul Dieu les choses futures sont presentes; mais aux dæmõs cognuës seulement par coniectures, & autant qu'ils en peuuent lire és Astres. Et par ses Astrologues, Que les noms des hommes & les circonstances des actions ne s'y peuuent ny signifier, ny lire. Et par ses Historiens, Que ces liures du vieux Testament, qui contiennent tant de Propheties & si particulieres, sont escrits plusieurs siecles auant les choses auenuës. De là que s'ensuyura il raisonnablement sinon la preuue du Principe qui est en debat, par les Principes dont on est d'accord? A sçauoir, Que le vieux Testament est de Dieu, veu qu'il ne peut*

Euclide liu. 1. prop. 47.

peut estre procedé d'ailleurs? Et qu'est-ce autre chose tout celà, que ce qui cõmunement se fait en la Geometrie & Logique, qui par deux lignes, ou par deux propositions cognuës communes, & certaines tirent vne troisiesme proportionelle incognuë vne troisiesme proposition, c'est à dire, vne conclusion, parauant, ou debatüe ou cachée; & par le moyen des deux euidemment trouuée, & necessairement prouuée? Or telles sont ces preuues contre les Athées: Rien n'a mouuement de soy-mesmes. C'est la nature qui le dit. Le monde tourne, les corps celestes ont mouuement. C'est l'hõme mesmes qui le voit. Il faut donq qu'ils soyent meus de quelque autre puissance. C'est la diuinité que nostre œil ne voyoit point, & que par nostre œil la raison a conceüe, & apperceüe en toutes choses. Contre ceux aussi qui nient la Diuinité de Christ. De rien naturellement ne se fait rien. C'est Aristote qui le dit; & les Escholes se battroyent contre qui le voudroit nier. Iesus de rien a fait tresgrãdes choses, vn contraire mesmes par l'autre. Les Payens l'admirent, les siecles le crient; nos yeux encores le voyent: Qui le veut nier, niera le monde, niera toutes choses, niera soy-mesmes. S'ensuit donq, qu'il besoignoit par vne puissance maistresse de la nature. Aristote ne l'a veu, & Aristote le nous fait voir. Les historiens n'y prennent garde, & iceux mesmes le nous font croire. Le Philosophe ne pensoit qu'à la nature; l'historien qu'à son escriture. Et des deux nous auons tiré, & la Diuinité de Christ, & la verité de nos Escritures. Certes, ne plus ne moins que de deux & de six, nous tirons par l'Arithmetique vne continuelle ligne proportionelle, cachée d'vne certaine façon en l'vne & en l'autre, & plus que tous les deux ensemble, à sçauoir dixhuict. Et de deux bastons fraye{ l'vn contre l'autre, nous tirons le feu qui ne se voyoit point, & à l'instant deuore l'vn & l'autre. Bref, nous auons pour Obiect de nostre foy l'autheur de la Nature, & le Principe des Principes. Les regles dõq & les Principes de la nature qu'il 2.6.18.

a faite, ne luy peuuent estre contraires. Et iceluy est aussi la raison & la verité mesmes. Toute autre raison donq, & toute autre verité, depend de luy; se rapporte à luy, n'est, ny peut estre raison ne verité qu'en luy: tant s'en faut que ce qui est vray & raisonnable en la Nature, soit, ou puisse estre faux en la Theologie; qui certes, n'est pas, à proprement parler, contre la Nature, mais contre la corruption & outre la vraye Nature.

Si elle se doibt declarer & iusques où.

C'est pour venir consequemment aux autres qui dient, qu'ores qu'on le peust aucunement, la foy, c'est à dire, la doctrine Chrestienne, ne se doibt ou prouuer, ou declarer par raison: & leur raison est, qu'elle gist en plusieurs choses qui excedent l'homme; & pourtant, que, qui la mesure à la raison, rabat de sa dignité & grandeur. Certes ie leur diray encores plus qu'ils ne veulent, Que tant s'en faut que la raison humaine soit mesure de la foy, qui excede de bien loing la nature; que mesmes elle ne l'est pas de la nature, & des moindres creatures, qui gisent biẽ bas au dessoubs de l'homme, pour l'ignorance, & la peruersité qui est, & domine en nous. Mais en ce s'abusent ils, que nous ne pretendons pas, Qu'il ne faille croire, qu'autant que la raison nous en mesure, & qu'elle en peut comprendre. Car de combien est la verité des choses, plus loing esteduë, que la raison de l'homme? Mais nous disons que la raison humaine nous peut conduire à ce poinct, Qu'il faut croire, mesmes outre la raison, choses, di-ie, ausquelles toute la capacité de l'hõme ne peut atteindre. Et pareillemẽt que, quand les choses que iamais la raison, mesmes en son integrité, n'eust peu ny penetrer ny imaginer, nous sont reuelées; la raison, qui ony ne les eust trouuées, les nous faict approuuer; elle, di-ie, à qui ces mysteres estoyent parauant inuisibles, les nous rend croyables. Tout ainsi certes, que nostre œil nous fait voir, és choses visibles, qu'il en faut croire d'inuisibles, sans lesquelles les visibles ne pourroyent subsister; à sçauoir Dieu inuisible, par le Soleil visible.

fible. Et voit auſſi pluſieurs choſes quand le Soleil leue, qui luy eſtoyent cachées en tenebres; non que la vigueur de l'œil fuſt moindre, ou la choſe en ſoy moins viſible: mais par ce que le Soleil s'eſt leué deſſus, qui a illuminé l'air par ſa clarté; c'eſt à dire, le moyen, & par lequel l'œil voit, & par lequel la choſe eſt veuë. Pour exemple, nous croyons qu'il y a vn Dieu, Pere, Fils, S. Eſprit. C'eſt l'article qu'ils nous oppoſent, & pourtant ie prens le meſmes. Ceſt article ne peut tomber aucunement en l'entendement, & moins eſtre compris par raiſon humaine. Mais la raiſon nous conduit à ce poinct, Qu'il y a vn Dieu: Qu'il a creé l'homme pour la vie eternelle: Que s'eſtant iceluy deſuoyé, pour ſuyure ſoy-meſmes, il le radreſſe par ſa parole: Que ceſte parole, comme nous auons dit cy deuant, eſt le vieux & nouueau Teſtamẽt, qui contiennent choſes qui ne peuuent eſtre procedées des creatures. Icy ſubſiſte la raiſon, & ſe contente. Car puiſque Dieu parle, c'eſt à l'homme à ſe taire; puis qu'il daigne enſeigner, c'eſt à nous à croire. Or liſons nous ceſte doctrine en ces liures de Dieu, & ſouuent repetée. Voylà comment la raiſon nous enſeigne, ce qu'elle ne ſçauroit, ne croiroit pas; à ſçauoir entant qu'elle nous mene au docteur qu'il nous faut ouïr & croire; & au liure auquel il ſe daigne reueler à nous, en nous donnant des marques & enſeignes infallibles, pour diſcerner, ce qui vient de Dieu, & ce qui n'en vient pas. Mais quand elle vient à lire ceſte doctrine, & en eſt perſuadée, alors elle s'eſueille: & quand le Gentil la reiecte, comme impoßible, comme repugnante à la raiſon, & à la verité, elle s'eſuertuë; & lors en remarque des ſimilitudes en la nature, des images en elle meſmes pour la declarer, & des teſmoignages des Gentils pour les combatre: trouue auſſi des ſolutions à leurs argumens, des reſpõſes à leurs abſurditez. &c. Car toute verité, certes, ne peut pas par raiſon eſtre ſuffiſamment prouuée; veu que pluſieurs excedent la raiſon, & la nature. Mais nul menſonge ne peut gaigner par raiſon

contre la verité : nulle verité eſtre conuaincuë par le iugement de la raiſon. Car le menſonge eſt contraire à la nature, la nature ayde de la raiſon, la raiſon ſeruante de la verité, nulle verité contraire à l'autre, c'eſt à dire à ſoymeſmes. Car verité ne peut eſtre que verité, raiſon que raiſon. Le meſme dirons nous de l'incarnation du fils de Dieu; que nul homme n'euſt peu imaginer de ſoy, & auſsi peu maintenant la comprendre, & que toutesfois la raiſon nous peut & enſeigner & defendre. Icy donq que nous dira elle? Que les œuures que Ieſus faiſoit ne peuuent proceder, ny d'vn homme ny d'vn diable, ny d'vn ange, conſiderez en leur eſpece; mais du ſeul Dieu Createur du ciel & de la terre. Et celà nous prouuera elle, & quant à l'hiſtoire, & quant à la nature de ſes œuures, par les hiſtoriens & Philoſophes ennemis de Chriſt & de ſa doctrine, & par concluſions deduites neceſſairement des Principes qui reſtent en la nature de chacun. Or que s'enſuyura il de là, ſinon que Ieſus, beſoignant de par Dieu, eſt enuoyé de Dieu; & pourtant qu'il le faut ouyr & croire? & croire certes, qu'il eſt Dieu fils de Dieu, puis qu'il le dit; homme né de femme, puiſqu'on le voit; autrement, qu'il ſeroit ennemy de Dieu, & Dieu du genre humain; Dieu, di-ie, trop bon pour l'aſsiſter de ſa vertu à noſtre ruine; trop ſage pour luy preſter ſon eſprit contre ſa gloire? Mais ſi l'impieté meut des Queſtions, la raiſon ouurira ſa bouche; monſtrera qu'il eſtoit conuenable à la iuſtice de Dieu, & neceſſaire au ſalut de l'homme, poſsible à la puiſſance du createur, & conforme à ſa volonté & à ſes promeſſes, vtile à noſtre humilité, & digne de ſa gloire: & trouuera meſmes en l'impieté de quoy la faire taire; bien qu'en toute la pieté, elle ne trouue aſſez dequoy en parler. Or le meſme ſoit entendu de ſemblables myſteres, qui ſeront deduits chacun en ſon lieu; & c'eſt pour reuenir à ce poinct, Que la verité, quand elle eſt reuelée, eſclarcit la raiſon, & la raiſon s'en eſueille pour appuyer la verité: Et tant s'en faut que la raiſon

abbaiſſe

abbaiſſe la foy, pour nous y faire atteindre; qu'au contraire elle nous monte, comme ſus ſes eſpaules pour nous la faire voir, & prendre pour guide, comme celle ſeule, qui nous peut mener à Dieu; celle ſeule de qui nous deuons apprẽdre noſtre ſalut. Bref, nous ne diſons pas, la raiſon ne comprend que celà: Ne croyons donq plus outre. Ce ſeroit comme ils dient, meſurer la foy à la raiſon. Ains nous diſons, la raiſon & la nature ont ceſte regle là: C'eſt le chemin commun: Mais tel cas s'eſt fait ou dit outre la raiſon & outre la nature. C'eſt donq vn cas extraordinaire, vn œuure, di-ie, ou vne parole de Dieu; & puis que c'eſt de Dieu, il faut croire; & croire c'eſt aſſubiectir ſa raiſon & ſon diſcours. C'eſt donq aſſeruir ſa raiſon par raiſon à la foy, humilier la raiſon ſoubs la hauteur de la foy; non rabaiſſer la foy à la meſure de la raiſon.

Maintenant, les preuues que nous adminiſtrera la raiſon pour nous conduire à la doctrine & Eſchole de la foy, puis que contre les infideles nous la prenons pour aide, ſeront principalement de deux ſortes; à ſçauoir argumens & teſmoings. Les argumens nous les prendrons contre les Iuifs des fondemens de la religion Iudaïque, de la maieſté de Dieu, de la nature & condition de l'homme, des Principes, ou Concluſions, plus claires & authoriſées entr'eux. Contre les Gentils; des regles plus ſolides, és plus celebres autheurs de la Philoſophie, & des expoſitions de leurs plus approuuez Interpretes; tantoſt demeurant ſur leurs Principes, & tantoſt inſiſtant ſur les Concluſions qu'ils en deduiſent, & quelques fois en retirant nous meſmes les Corollaires neceſſaires, que bien ſouuent ils n'auront apperceu, comme s'ils auoyent eſté ſourds à leur voix propre. Iugerons auſſi contre les vns & les autres, de la cauſe par les effects, & des effects par la cauſe; de la fin, par l'inſtrument & par le motif, & du motif par la fin, &c. Qui ſont les plus forts argumens, qui puiſſent eſtre; à ſçauoir, ou demonſtratifs, ou proches de demonſtration. Et en ſomme, n'allegueront

Argumens.

guerons argument qui ne ſoit ſolide, ou pour le moins, que n'eſtimions tel; & ne preſſerons rien qui ne nous ſoit perſuadé à nous meſmes, choiſiſſans touſiours les plus clairs & faciles que nous pourrons, pour nous accommoder à la capacité d'vn chacun. Cependant ne cerche icy quelqu'vn argumens qui ſe taſtent; qu'on luy prouue, di-ie, la chaleur du feu au toucher; les myſteres de Dieu, & de la Religion par les ſens, car ce ſeroit en ſuiuant les ſens perdre le ſens. Mais ſuffiſe que les argumens ſeront pour la plus part, auſſi preignans & quelques fois plus, que ceux que les Philoſophes alleguent és choſes de nature; encor certes, qu'Ariſtote en ſa premiere Philoſophie, veut qu'on ſe contente d'argumens moins forts, qu'en ſes naturelles; & en ſes morales, de raiſons probables & moins fortes, qu'en ſa premiere & plus haute philoſophie: ce qu'à meilleur droit nous pourrions requerir és choſes qui excedent, & la nature & l'homme, à ſçauoir en la Theologie. Au reſte, ſouuent ſe propoſeront, ou des Queſtions à expliquer, ou des obiections à refuter, qui pourroyent troubler le Lecteur, s'il ne luy eſtoit ſatisfait; ou rompre le fil de noſtre preuue: & en icelles ſeray cõtraint d'eſtre obſcur quelquesfois; ſoit pour la nature de la choſe, qui dependra, peut eſtre, de quelque opiniõ antique; ſoit pour les mots propres à la Queſtion, qui ſeront moins entenduz du vulgaire, & ſeroyent plus confus & moins ſignifians en noſtre langue, en laquelle telles choſes n'ont encor eſté traictées. Mais, ſi eſpere-je, prendre vne telle péne à expliquer, que le Lecteur, quel qu'il ſoit, rendant quelque attention pour entendre, viendra aiſéement à bout de tout.

Quant aux Teſmoings, ils ſeront les plus dignes & les moins ſuſpects & recuſables à mon aduis, que nous pourrions choiſir. Nous auons à declarer noſtre doctrine aux hommes; & les hommes meſmes ſont partie de la doctrine que nous declarons. Qu'y a il de plus clair, que ſi nous les faiſons partie de la preuue; iuges en leur cauſe, & teſmoins

contr'eux

contr'eux meſmes? Aux hommes donq nous produirons le teſmoignage des hommes, les choſes que chacun lit en ſa nature, & en ſon ame, dés qu'il la veut ouurir, les choſes, ſoit qu'il y penſe ou qu'il n'y penſe pas, qui y ſont eſcrites, & qu'il n'en ſçauroit effacer quand il voudroit. Ce ſont ces cõmunes notions, ou conceptions qu'on appelle; vne apprehenſion de Diuinité, vne conſcience du mal, vn deſir d'immortalité, vn ſouhait de felicité &c. qui ſont icy bas, & en l'homme ſeul, & en tout homme, ſans leſquelles l'homme n'eſt plus homme, & que l'homme ne ſçauroit nier qu'en ſe dementant; ne ſçauroit reuoquer en doubte, qu'en ſe diſant iniure. Et de là procede le conſentement du genre humain en certaines croyances dependantes immediatement de ces Principes, lequel nous deuons tenir pour certain & indubitable. Car ce conſentement vniuerſel mõſtre que c'eſt, nature, & non inſtitution, imitation, nourriture, qui parle; & la voix de nature, c'eſt la voix de verité. Car le menſonge eſt vne inuention, & non vne naiſſance; vne corruption, & non vne production de la nature. Or, ces conceptions communes & generales ſont demeurées ſteriles, en la plus part des hommes, ſoit par l'ignorance qui les a comme eſtouffées; ſoit par la peruerſité qui a deſtourné la raiſon aillieurs, & a comme eſtrangé l'homme de ſoy-meſmes. Mais quelques perſonnages en diuerſes nations ſe ſont eſleués au deſſus du vulgaire, qui ont taſché de les nourrir & eſleuer, & comme d'vn petit feu caché deſſoubs les cendres, en ont tiré quelques eſtincelles de Verité & de Sageſſe, qu'ils ont apres enſeigné aux autres; & de là ont eſté appellez Sophes, & Philoſophes, Sages & amateurs de Sageſſe. Ceux cy prenons nous auſſi pour teſmoings de noſtre doctrine, & entr'iceux les plus notables, & ceux que le monde a eſtimé plus ſages; & où ils diſcorderont, ou entr'eux, ou en eux meſmes, la raiſon commune en ſera iuge: Et comme d'vn feu couuert, ils ont tiré des eſtincelles; de ces eſtincelles nous allumerons le feu;

nou

non toutesfois, à vray dire, pour nous amener au salut, & au port de nostre vie; car nous y auons besoing de Dieu mesmes pour Pilote: mais pour nous monstrer, comme d'vne Tour en quel endroit il est, en ces tenebres où nous sommes, à fin que nous appellions Dieu à nostre ayde, & y tendions, au reste de tout nostre cœur. Particulierement, contre les Athées & Epicuriens nous produirons en tesmoignage, le Monde, les Creatures, eux mesmes. Ce sont les tesmoings & qu'ils aiment, & qu'ils croyent le plus, & desquels ils se departent moins volontiers. Contre les faux Naturalistes, la Nature, les Sectes, qui l'ont recerchée, ceux qu'ils tiennent en chacune, pour principaux disciples, Interpretes, Anatomistes de nature; Pythagoras, Platon, Aristote, les Academiques, & Peripateticiens vieux & nouueaux: sur tous, ceux qui plus auront debatu leur Philosophie, & combatu nostre doctrine, Iambliche, Plotin, Porphyre, Procle, Simplice, &c. Desquels i'espere qu'on admirera la deposition, en l'opposition qu'ils nous ont faite. Contre les Iuifs nous produirons le vieux Testament. C'est l'Escriture en laquelle leurs peres ont esperé, & pour laquelle ils sont morts, & par laquelle ils s'asseuroyent de viure. Et pour l'interpreter, leurs Paraphrastes, ceux qui l'ont tournée en Grec & en Chaldée auant la venuë de nostre Seigneur. C'estoyent Iuifs de nation, les plus notables d'entr'eux, choisiz par authorité publique pour la traduire; & lors la raison n'estoit enueloppée de passion, comme depuis. Nous alleguerons aussi leurs anciens Docteurs, espandus tant en leurs Cabales, qu'en leur Thalmud, qui sont leurs liures plus authorisez & authentiques; & souuent les Commentaires mesmes des Modernes, qui ont esté en general plus contraires à la Doctrine Chrestienne, & que la verité a contrainct en particulier d'accorder en l'exposition des passages sur lesquels principalement elle est fondée. Or en ces allegations, nous serons quelques fois longs; &, peut estre, ennuyeux au Lecteur, que la

que la raiſon manifeſte aura ià ſatisfait, ſans qu'il luy ſemble beſoing de tant de teſmoings. Mais ie le prie de croire qu'en ces longueurs ie force ma nature pour m'accommoder à tous; ſçachant qu'aux vns plaiſent plus les raiſons, aux autres les teſmoignages; & que tous ſont plus ſatisfaits de l'vn & de l'autre; encor qu'ils eſtiment plus l'vn que l'autre quand il voyent & la raiſon authoriſée de teſmoings; car c'eſt à dire, que pluſieurs ont eu la meſme raiſon; & le teſmoignage declaré par raiſon; car c'eſt à dire qu'on ne croit pas à l'exterieur de la perſonne, mais à ce qu'il a de Diuin en ſon interieur, à ſçauoir à la raiſon. Ioinct auſſi que i'ay penſé que tous n'ont pas, ou le moyen de recouurer tous liures, ou le loiſir de les lire; que j'auray ſoulagez par ce moyen: & que ſouuent auſſi il me faut faire en vn chapitre, ce dont les autres ont fait volumes entiers.

Pour la fin, ie prie le Lecteur, premierement de lire ce Liure de bout à autre. Car ſans degrez on ne peut venir aux choſes hautes, & vn eſchelon rompu rebute l'homme, & rend faſcheux ce qui eſtoit aiſé. Secondement d'y apporter à la Lecture, pluſtoſt ſon entendement que ſa volonté. Car les preiugez & opinions preocupées captiuent la raiſon des plus habiles; & ce n'eſt à la volonté d'emporter l'entendement, mais à l'entendement de guider la volonté. Tiercement, & ſur tout, Qu'il ſe ramentoine touſiours que ie ſuis homme, & entre les hommes des moindres hommes: c'eſt à dire, ſi je ne ſatisfais en tout; Que ma raiſon n'atteint pas par tout où atteint la raiſon humaine: Que la raiſon humaine n'atteint par tout où atteint la verité: à fin que mon ignorance & imbecillité ne face tort à la Cauſe; que, certes, ie n'entrepren par confiance de ma raiſon ou de ma force; mais, de ſa clarté, de ſa ſolidité, de ſa verité. Or, Dieu vueille eſpandre ſa benediction ſur ceſt œuure, & par le miniſtere d'iceluy reſioüir ceux qui croyent; aſſeurer ceux qui branlent; refuter ceux qui taſchent d'esbranler ſa doctrine.

ctrine. C'eſt le plaiſir vnique que ie deſire, le ſeul fruict que ie cerche de mon labeur; & puis dire auec verité qu'en mon ame i'en ſens deſia quelque effect & contentement. Mais prions le, que par la vertu de ſon eſprit il daigne toucher en nos iours nos cœurs de pierre, qu'il y plante de ſon doigt bien profondement ſa Doctrine, qu'elle y iette racine, qu'elle y produiſe fruict. Car c'eſt, certes, œuure de Dieu de perſuader & d'emporter l'homme; encor que le ſuader, voire & le mouuoir ſemble aucunement eſtre de l'homme.

FAVLTES.

Pag. 8. *lig.* 18		pour beſtes, *liſez* herbes.
26	23	Mais quand, *conioignez auec la ligne precedẽte.*
110	15	Et *liſez*, &
117	7	*aux vers Grecs* πρῶτα θεὸς *&c.* πάντα, *liſez* ζῶντα
127	23	Mais *liſez*, mais
175	4	conclut. Car *liſez* conclut, & au contraire: car
178	29	les eaux, *liſez* la terre & que la terre, *liſez* qu'icelle
179	31	Que ſi *&c. iuſques à* de nous] *doibt eſtre en lettre Romaine car c'eſt de l'autheur.*
186	16	S'il y a, *liſez* s'il n'y a.
	21	née, *liſez* né
186	23	d'elle, *liſez* d'iceluy
261	27	(C'eſt à dire les Diables) *ceſte parentheſe doibt eſtre en lettre Romaine.*
272	29	ny, *liſez*, Ny
303	4	:car, *liſez* Car
305	10	de Vitellio, *liſez* dit Vitellio.
452	33	en grande qu'en petite, *liſez* en petite qu'en grande.

DE LA RELIGION CHRESTIENNE.

CHAPITRE I.

Qu'il y a vn Dieu; & que chacun consent en vne Diuinité.

CEVX qui font profession d'enseigner nous dient; que iamais on ne trouue moins à dire, que quand la chose qu'on traicte est plus claire; & plus cogneuë d'elle-mesmes, que tout ce qu'õ peut alleguer pour l'esclaricir; & tels sont les principes de toutes les sciences, & nommeément des plus certaines, cõme celles qui giſent en demonstration. *Le tout*, dira Euclide; *est plus grand que sa partie. Et, Si de choses égales vous ostez choses égales, le reste sera égal.* Cela est plustost compris d'vn chacun par le sens commun, que prouué par subtilité de raison. Et comme ceux qui le veulent prouuer se monstrent ridicules; voulans esclairer le soleil auec vne chandelle; aussi ceux qui le nient, se monstrent iniustes & indignes de toute conference, plaidãs contre leur sens naturel, & leur confession propre: suyuant ce dire commun des Escholes, Qu'il ne faut point disputer contre ceux qui nient les principes. Or s'il y a matiere, en laquelle ceste regle se sente tresveritable, c'est en ceste-cy proprement, Qu'il y a vne Diuinité. Car elle s'est en tant de sortes & si viuement peinte en tou-

tes choſes, & particulierement grauée au cœur de l'homme; que tout ce qui s'en peut mediter, dire & eſcrire, eſt beaucoup moins de ce qu'on en voit par tout & qu'on en ſent en ſoy-meſmes. Si on iette ſa veuë en hault; on y voit infinis corps, & infinis mouuemens diuers; & qui ne s'entreheurtẽt point. Si en bas; vne mer qui perpetuellement menace la terre, & ne deſborde point; vne terre auſſi toute peſante & maſſiue qu'elle eſt aſſiſe, ou plus-toſt penduë en l'air, & qui ne ſe bouge point. Ces corps nous conduiſent incontinent à vn eſprit; & ceſt ordre à vn conducteur, eſtant certain en nature que les corps d'eux-meſmes n'ont point de mouuemẽt; & que ceux meſmes qui ſont animez, ne peuuent s'accorder conſtammẽt ny auec autruy ny auec ſoy-meſmes, que par l'ordre & conduite d'vn ſuperieur. Mais quand puis apres nous rentrõs en nous-meſmes, & que nous y trouuõs vn abbregé de l'vniuers; vn corps apte à toutes ſortes de mouuemens; vne ame qui ſans ſe mouuoir les faict tous iouër comme bon luy ſemble; vne raiſon en icelle, qui les conduit chacun en ſon action: & ceſte ame toutesfois telle, que nous ne la pouuons ny voir, ny comprendre: cela nous doit à plus forte raiſon faire cognoiſtre à tous; qu'en ce grãd vniuers, y a vn eſprit ſouuerain, qui fait, qui meut, qui conduit, tout ce que nous y voyons: par lequel, nous viuons, nous mouuons, nous ſommes; qui en nos corps a formé vn modelle de l'vniuers; & en noſtre ame graué vne image de ſoy-meſmes. C'eſt ce qui fait dire à vn Philoſophe ancien, Qu'encor que noz yeulx ne puiſſent percer iuſques à Dieu, toutesfois il ſe laiſſe manier de noz mains: Et à vn autre, Que auant

Triſmegiſte in Pœmandro.

tout

tout autre vſage de raiſon, nous conceuons vne diuinité, non point proprement par vne cognoiſſance; mais comme par vn attouchement beaucoup plus certain. Meſmes, que l'eſſence de noſtre ame n'eſt autre choſe que cognoiſtre Dieu, duquel elle depend. Et Auicenne parle encor plus hardiment, Que celuy qui ne recognoiſt vne Diuinité, n'a pas faute de raiſon; mais meſmes de ſentiment. Or ſi les ſens dont procede noſtre premiere cognoiſſance le nous teſmoignét; & ſi nous croyons fermement vne choſe quand nous la touchons; & ſi nous pouuons, comme ils nous enſeignent, taſter Dieu tant au monde qu'en nous-meſmes; certes, à qui traicte de la religiõ doit eſtre cõcedé pour principe irrefragable, Qu'il y a vn Dieu; & defendu à tout homme, ſur peine de n'eſtre plus homme, de le tirer en diſpute. Car ſi chaque ſcience a ſes principes, qu'il n'eſt loiſible de remuer tant ſoit peu; à plus forte raiſon celle, qui a pour principe, le principe des principes. Donnons toutesfois ce Chapitre, auec le congé de tous les gens de bien, à la meſchanceté de noſtre ſiecle: & que ceux, ſi aucuns y en a, s'y recognoiſſent eux meſmes, qui en oubliant Dieu, ont proprement oublié leur forme, & meſcogneu leur nature propre.

Iamblich. des myſteres, chap. 1.

C'eſt grand cas, que ces gens ordinairement ne parlent que du monde; & au monde ne veulent voir ce que le monde leur monſtre & enſeigne de toutes partz. Car commençons au plus bas, & montons iuſques au plus hault; conſiderons le en gros, ou ſelon ſes parties: nous n'y trouuerons rien, ny de ſi grand, ny de ſi petit, qui de degré en degré ne nous conduiſe iuſques à vne Diuinité. En ce mon-

Le monde nous mene à Dieu.

de; pour le considerer premierement en gros; nous auons quatre degrez de choses; à sçauoir qui sont, qui viuent, qui sentent, qui entendent: les vnes doüées de tous, les autres d'aucuns de ces dons seulement. L'air, la mer, la terre sont grands, & grandement estenduz. Ils soustiennent tout ce qui vit, tout ce qui sent, tout ce qui entend. Ils n'ont toutesfois rien qu'vn simple Estre, sans vie, sans sens, sans entendemẽt, c'est à dire le plus proche du non estre. Les plantes outre l'estre ont aussi le viure; & tirent leur nourriture de la terre, & leur rafraischissement de l'air. Les bestes ont & l'estre, & le viure, & le sentir; & tirent leur vie & des elements, & des plantes. L'homme a estre, & vie, & sentimẽt, & raison; ioüit des elements; vit des plantes; commande aux bestes; discourt de tout ce qui est au dessus & au dessouz de luy. Voilà vn ordre tel de degré en degré, que qui n'en imagine incontinent vn autheur, comme il n'a ne raison, ny sentiment; aussi ne merite-il ny de viure, ny d'estre. Ie vous prie d'où vient ceste proportion, ceste gradation entre ces choses? d'où la difference en ces partages? d'où la subiection des plus grandes & plus estendües choses, aux plus foibles & aux moindres? D'où vient que les vnes n'ont qu'vn estre mort, & proche du non estre; les autres vn estre mouuant, sentant, discourant; les vnes plus, les autres moins? Seroit-ce d'elles-mesmes? mais de quand? Et veu que nul ne s'assuiectit volontiers, que ne sont donc q, les plus puissantes masses les mieux partagées; & d'où vient que les animaux, qui ne sont de toute la mer qu'vne goutte, & de toute la terre qu'vn grain de pousiere, sont en degré au dessus d'eux? D'où vient

vient aussi que l'homme, le plus fresle d'entre tous les animaux, se sert des elemens, des plantes, des bestes plus farouches mesmes? Doncq, il y a vn partageur entre ces choses, & puis qu'il les a distribuées, il les auoit le premier, & en toute abondance: & faut bien en outre, qu'il soit trespuissant, puis qu'en vn partage si inegal, il les tient toutesfois en concorde. Disons plus: toutes choses sont comprises sous ces quatre, Estre, Viure, Sentir, Entẽdre, selon que diuersement elles sont departies entre toutes. Or ie demande, quel y a esté le premier, ou l'estre, ou le non estre, ou le viure, ou le non viure, ou le sentir, ou le non sentir, ou l'entendre, ou le non entendre. Ce ne sera pas, l'entendre, le sentir, le viure; car autresfois n'auons nous point esté. Et nous cognoissons nos peres, & nos peres les leurs. Et leur fin nous fait foy d'vn commencement. Autant en est-il des animaux, & des plantes; car nous sçauons leur naistre, leur croistre, & leur declinaison. A plus forte raison en dirons-nous autant de l'estre: Car les choses d'icy bas qui n'ont que l'estre, sont bien inferieures des autres, & pourtant ne peuuent-elles se produire elles-mesmes: tãt moins donc produire les autres choses. Reste doncq, que ce soit, le non estre, le non viure, le non sentir, le non entendre. Et toutesfois nous sommes, nous viuons, sentons, entendons. S'ensuit donq, que c'est par vne vertu exterieure, qui du non estre nous a produits en estre, departant diuersement entre nous tous ces dons selon son bon plaisir. Autrement de ce rien que nous estions, si ainsi se peut dire, nous ne fussions iamais venuz à quelque chose. Or entre rien & quelque chose, pour petite qu'elle puisse estre, il y a vn espa-

ce infiny. Il faut donq, que ce ait esté vne cause infinie, si cause encor se peut appeller: Et c'est ce que nous appellons Dieu. Venons à la nature des elemens dont ce tout est composé. Le feu est contraire à l'eau, le sec à l'humide, & de ces contraires s'en produisent soubs eux infinis autres. Or la nature des contraires est de s'entre-destruire: & és moindres choses deux ne se peuuent renger ensemble que par vne vertu superieure, qui les puisse cõtraindre. Et nous voyons que ceux-cy ne s'espandent point l'vn sur l'autre; au contraire, qu'ils entrent ensemble en la composition de plusieurs choses, comme ainsi soit toutesfois, que deux cordes seulement, qui sont de mesme nature, ne se peuuent accorder, sans l'esprit d'vn homme, qui les sçache tendre ou lascher, selon qu'il voit bon estre. S'ensuit doncq, que ceste harmonie celeste, où tant de contraires sont accordez, & en l'vniuers & en chaque chose, est composée & conduite par vn esprit. Que si on dit, selon la commune opinion, qu'entre le feu & l'eau, l'air est espandu comme arbitre, qui est conioinct à l'vn par son humidité, & à l'autre par sa chaleur: qu'on die donq encor, qu'il y a vn grãd & souuerain iuge par dessus, qui les ait fait passer par ceste arbitre. Montons plus hault, nous voyons le Ciel, qui se meut circulairement d'vn mouuement perpetuel. Nous y voyõs les planetes l'vn au dessus de l'autre, qui nonobstant la violẽce d'iceluy ont chacun leur cours & mouuement à part, dirons-nous que ces mouuemens soyent à l'auenture? Or celle mesme auenture qui les feroit mouuoir, les feroit aussi reposer. & puis l'auanture n'est que desreglement & confusion, au lieu qu'en ces diuersitez, y a

vne

vne vniformité de mouuement qui ne ſe rompt iamais. Quoy donq? qu'ils ſe meuuẽt d'eux-meſmes? Mais rien ne ſe meut de ſoy-meſmes; & là où les choſes remuent l'vn l'autre, on ne peut proceder à l'infiny. Il faut en fin monter à vn commencement, & icelùy eſt vn repos. Pour exemple, du marteau de l'horloge nous venons à vne roüe, & de celle-là à vne autre, & finalemẽt à l'eſprit de l'horloger, qui par ſon artifice, les a ordonnées tellement, qu'il les fait toutes mouuoir: & toutesfois ne ſe remuë point. Reſte donq que de tous ces mouuemens, nous imaginions vn immobile, de toutes ces diuerſitez ſi conſtantes, vn touſiours ſemblable à ſoy-meſmes, de tous ces corps, vn eſprit: & comme de la terre nous ſommes montez à l'air, & de l'air au ciel, & du ciel aux cieux des cieux, touſiours di-ie de plus grand en plus grand, de clarté en clarté, & de ſubtil en ſubtil, Que nous nous eſleuions encor vn degré plus hault, aſçauoir iuſques à ceſt infiny, à ceſte lumiere intelligible, & à ceſt eſprit viuifiãt, au regard duquel ce que nous admirons icy bas, eſt moins qu'vn poinct, noſtre lumiere vn ombre, noz eſprits vne vapeur, & qui toutesfois és choſes que plus nous meſpriſons, a tellemẽt peint ſa gloire, & ſon infinité, que les plus lourds eſprits l'y peuuent aiſement comprendre. Redeſcendons pour ce faire çà bas, nous y verrons la terre pleine d'herbes, d'arbres, de fruicts, la terre & la mer couuertes d'animaux, de poiſſons, de reptiles, d'oiſeaux de toutes eſpeces, & chacun en ſon eſpece ſi accõply, que l'entendement humain n'y peut remarquer ny deffaut, ny ſuperfluité. D'où tout cela? Eſt ce des elemens? Mais ce qui ne vit, & ne ſent point, d'où

fera-il les autres sentir & viure? Ou, est-ce du soleil? Mais, quand luy voyõs nous rien produire de semblable? Et puis, d'où ceste varieté, que d'vne feconde & inespuisable puissance? Ceste perfection que d'vne singuliere sagesse? Des plantes, les vnes sont chaudes, les autres sont froides; les vnes douces, les autres ameres; les vnes nourrissent, les autres guarissent, & des plus dangereuses le remede se trouue ou en leurs voisines ou en elles mesmes. Des animaux aussi, les farouches, & ceux qui viuent de proye sont solitaires, par ce que leurs trouppes seroyent nuisibles. Les priuées & plus vtiles, viuent naturellement en compagnie, par ce que les trouppeaux en apportent commodité. Seroit cela aussi vn ouurage de fortune? Mais, disons encor plus. Le soleil eschauffe la terre, les astres luy marquent ses saisons, l'air arrouse sa secheresse, la terre sert aux bestes, les herbes aux animaux, les animaux à l'hõme. Toutes choses seruent les vnes aux autres, & toutes à vne seule. D'où peut venir ceste liaison? Si elles sont eternellement & d'elles-mesmes, comment se sont-elles ainsi asseruies? par quel traicté, & quand en fut le commencemẽt? Comment aussi peut estre l'vne pour l'autre, veu que le but des choses est tousiours premier en nature ou en consideration qu'elles, & que l'eternité n'a ny premier ny dernier? Que si d'elles-mesmes elles ont eu commencement, se sont-elles produites, en semence, en fleur, ou en graine? en œuf, ou en pleine vie? petites ou grandes? &c. Et puis, quelle est venue deuant, & quelle apres? veu que l'vne ne peut estre sans l'autre, les animaux sans herbes, ny les herbes sans la terre, ny la terre produire sans le ciel? Et si toutes

ensemble,

enſemble, d'où ce conſentement entre tant de diuerſes choſes, que de ceſt entendement, qui fait & gouuerne toutes choſes? Puis donq que ces choſes ſont enchainées, & qu'elles tendent à vn, concluons auſſi, que ce ne peut eſtre que par vn, qui tout en vn moment, & d'vn meſme deſſeing, quand bon luy a ſemblé, les a produites toutes enſemble. Mais voyons maintenant d'où vient ceſt vn, auquel elles tendent, à ſçauoir l'homme, & s'il n'eſt pas auſſi pour & par ceſt vn qui les a faites, à ſçauoir Dieu.

Qui voit ſeulement le pourtraict d'vn homme, vient incontinent à conceuoir vn peintre, & ſa premiere voix c'eſt de demander, qui l'a fait? Or ſi vn ouurage mort nous fait conceuoir vn ouurier viuant; à plus forte raiſon vn ouurage viuant, à ſçauoir l'homme, nous doit faire conceuoir vn ouurier viuifiant; voire tel, qu'il ſoit pour le moins autant par deſſus l'homme, comme l'homme eſt par deſſus le pourtraict qu'il faict, entre lequel & luy, comme entre l'eſtre & le non eſtre, le viure & le non viure, y a vne diſtance infinie: Or ceſtuy-là derechef c'eſt Dieu. En ſon corps la proportion ſi bien obſeruée, que tous nos arts l'empruntent de là, nous teſmoigne vn art ſingulier. Et les parties auſſi, qui toutes ſe raportent à l'vſage l'vne de l'autre, & chacune au tout, vne grand prudence. Or, où art & prudence ſont, auanture n'a point de place. Car quand vn hõme perd œil, bras, ou iambe, nous diſons bien, en ſuyuant l'abus commun, C'eſt vne auanture. Mais quand on luy remet quelque membre diſloqué, qu'on luy fait ſeulement vn bras, ou vne iambe poſtice, nul ne dira qu'il y ait de l'auanture, eſtant le propre d'icelle au iugement des plus groſſiers, de

L'homme nous mene à Dieu.

deffaire seulement, mais non de faire rien qui soit. Derechef, en noz sens qui perçoiuent toutes sortes de couleurs, de sons, d'odeurs, de saueurs, d'attouchemens, nous pouuons voir, ouir, fleurer, gouster & toucher, qu'vn mesme ouurier a fait & les sens & les choses sensibles. Car à quoy les sens, sans les choses sensibles? ou les choses sensibles sans les sens? Et puis qu'ils se raportent l'vn à l'autre, qui seroit né au monde le premier? Si l'hõme les a creez pour ses sens, que ne fait-il quelque chose de semblable? S'il s'est fait naistre pour elles, comment endure-il de perdre, l'vn apres l'autre, ses sens? C'est donq hors de l'homme qu'il le faut chercher. Mais quãd en ceſt homme encor nous considerons la parole, dirons-nous pas qu'il est fait pour se communiquer à plusieurs? Et comment seront-ils nez l'vn pour l'autre? Et quand derechef, nous viendrons à ceſt entendement, par lequel il discourt bien loing au dessus de toutes choses sensibles, dirons-nous pas qu'il y a des choses purement intelligibles, pour lesquelles il est fait? & si d'autre part nous sentons vn entendement en nous, qui de tout l'vniuers ne sommes pas vn petit grain, oserons nous dire, qu'il n'y en ait ailleurs qu'en nous? Et veu encor, que par ceſt entendement nous entendons toutes autres choses, lesquelles toutesfois ne s'entendent ny cognoissent point elles-mesmes, & que nous n'entendons point, quel est, ny d'où est, ceſt entendement qui entend en nous, deuons-nous pas recognoistre vn entendement par dessus nous, par lequel nous entendons les autres choses, & qui entend & cognoist en nous, ce que nous n'y cognoissons point? Or veu que nous ne nous entendons ny cognois-

sons

sons point; i'entens, que nous ignorons ce que nous sommes, & d'où procedét noz plus nobles actions; comment serions-nous autheurs de nous-mesmes? Et d'où donq, deuons nous recognoistre nostre origine? O homme tu ne regardes peut estre qu'à ton pere. Mais de pere en pere nous viendrons à vn commencement. Et puis tu es bien grossier de te penser autheur de l'homme, veu qu'en l'engendrãt tu n'y penses point, ny la mere quand il se forme en son ventre. Ie dis nõ plus que le noyer, dont il tombera vne noix en vn chãp, qui toutesfois sans qu'il en sente rien viendra en racine, tronc, escorce & brãches, & en fin en fueilles, fleurs & fruicts: Comme ainsi soit toutesfois, qu'en peignant vne image, tu la regardes à cent fois, & à diuers iours, & la corriges, & y bandes tout ton esprit. Si tu le fais, di moy pourquoy tu n'as des enfans quand tu veux, & en as quelquesfois que tu ne veux point? Pourquoy femelle quand tu desires masle &c? Or tu ne t'abuses point, ainsi en tes peintures. Di moy aussi, si tu es ce bon ouurier, cõment tu l'as formé? D'où est la durté de ses os? la liqueur de ses venes? l'esprit de ses arteres? le mouuemẽt de son poux? Voire cestuy-cy, qui est aussi peu en ta puissance que s'il n'estoit point tien? Di moy ce qui est caché en sa poitrine, & tout ceste artifice qu'il loge dedans soy. Si tu ne l'as veu en l'ouuerture de ton semblable, tu n'en sçais rien. Mais di moy, plus outre, les imaginations de son cerueau, & les pensées de son cœur; di moy les tiennes mesmes, que souuent tu veux, & ne peux ny changer ny arrester. C'est vn abisme que tu ne peux sonder, & par consequent tu ne l'as pas faict. Sçache donq ô homme que tout cela te vient de quel-

de quelque cauſe, au deſſus de toy-meſme: Et veu que tu entens, elle doit entendre; & veu que tu ne t'entens point, elle doit t'entendre; & veu que tu es comme infiny en nombre, mais beaucoup plus en tes penſées & actions, il faut qu'elle ſoit infinie. Or c'eſt, ce que nous appellons Dieu. Que diray-ie plus? ou pluſtoſt que ne me reſte-il encor à dire? Ie diray auec ceſt ancien Triſmegiſte: Seigneur te verray-ie en ce qui eſt en bas, ou en ce qui eſt en hault? Tu as fait toutes choſes, & toute la nature n'eſt que vne image de toy: Et cõclueray auec Dauid, Beniſſez le Seigneur vous toutes ſes œuures, cieux, eaux, vents, foudres, pluyes, mer, fleuues, &c. Beny le auſſi mon ame à iamais. Car pour deduire les preuues qui en ſont en ce grand & en ce petit monde, nous faudroit examiner tout le monde; n'eſtant iceluy, & tout ce qu'il contient, qu'vn liure ouuert, & deſployé à tous iuſques aux enfans, pour y lire, & appeler vne Diuinité.

Conſentement vniuerſel.

Or comme tous hommes peuuent lire en ce liure tant du monde que de ſoy-meſmes; auſſi n'y a-il eu peuple quelconque ſoubs le ciel, qui n'y ait apprins & apperceu vne Diuinité, encor que, ſelon la diuerſité des imaginations, ils l'ayent diuerſement conceuë. Qu'on coure de l'Orient en Occident, & du Midy au Septentrion: Qu'on recherche tous les ſiecles l'vn apres l'autre: Par tout où il s'eſt trouué des hommes, il s'y trouuera auſſi vne eſpece de religion; vn ſeruice de Dieu; des prieres; des ſacrifices. La diuerſité y eſt bien grande. Mais en ce poinct y a touſiours vn conſentement: Qu'il y a vn DIEV. Et quant à la diuerſité qui y eſt, elle rend teſmoignage, que ce ne leur eſt point ſeulement vne doctrine

ctrine appriſe de peuple à peuple: mais que chacun l'a trouuée & leüe en ſon Climat, & en ſoymeſmes. Il s'eſt deſcouuert depuis cent ans en çà pluſieurs peuples incogneus aux ſiecles precedēs, & s'en deſcouure encor tous les iours. Il s'y en eſt trouué qui viuent ſans loix, ſans rois, ſans toicts, qui vōt nuds, qui paiſſent par les champs: nul ſans quelque congnoiſſance d'vn Dieu: nul ſans quelque eſpece de religion: Pour nous monſtrer, qu'il n'eſt pas ſi naturel à l'homme de s'aſſocier, de ſe couurir contre les iniures du ciel, meſmes de cercher ſa propre vie; choſes toutesfois, que nous eſtimons bien naturelles; cōme il luy eſt naturel de cognoiſtre l'autheur de ſa vie, C'eſt DIEV. Que ſi nous deferons plus au iugement de ceux qui ont eſté reputez ſages entre les nations, qu'on a depuis plus modeſtement appellez Philoſophes; les Brachmanes des Indes, & les Mages des Perſes ne commençoyent iamais rien ſans prier Dieu. Les leçons de Pythagoras, de Platon, & de leurs diſciples commençoyent, & finiſſoyent par les prieres. Les anciens poëtes qui eſtoyent tous Philoſophes, Orphee, Homere, Heſiode, Pherecydes, Theognis ne parlent d'autre choſe. Les eſcholes des Stoiciens, Academiques, Peripateticiens, & toutes les autres qui ont flory iadis, en retentiſſent. Les Epicuriens meſmes, qui ont eſté eshontez en tout le reſte, ont eſté honteux de le nier: Bref, les anciens, comme teſmoigne Platon, d'entre ces Philoſophes choiſiſſoyent les Sacrificateurs; c'eſt à dire, d'entre ceux qui par la conſideration de la Nature auoyēt cogneu Dieu, ceux qui auroyent eſgard au ſeruice qui luy ſeroit rendu ainſi; ce qui rarement n'auient qu'en vne verité treſapparente;

rente; l'opinion des peuples, & l'opinion des sages se sont en ce poinct rencontrées ensemble. Il se sera bien trouué en tous siecles quelques miserables, qui n'auront point recogneu Dieu, comme mesmes en cestuy-cy: Mais si nous y regardons; ou ce sont de ieunes fols abandonnez à leurs plaisirs, qui iamais n'auront pris le loisir d'y penser; & quand l'aage leur vient se recognoissent, & vn Dieu par consequent: ou quelques personnes desnaturées, confites en meschancetez, & qui en eux-mesmes auront violé leur nature propre; qui pour exercer tout mal auec moins de remors taschent à persuader à leur ame qu'ils n'ont point d'ame; & à leurs vices qu'il n'y a point de iuge pour les rechercher. Que si toutesfois ils tombent au moindre danger; s'ils sont seulement pris en sursault; ils tremblent, ils crient au ciel, ils inuoquent Dieu: Et s'ils s'approchent de bien loing de la mort; fremissent, grincent les dentz: Et apres s'estre bien debatuz, embrassent la premiere ombre de Diuinité qu'on leur presente: tant la nature, & la conscience qu'ils ont voulu forcer & empriſonner, sont promptes à se ramenteuoir à toutes heures. Ils craignent de confesser Dieu de peur de le craindre; & la crainte des moindres choses le leur faict cõfesser. Mesmes, par ce qu'ils ne craignent celuy qui a fait toutes choses, ils ont crainte de toutes choses: Comme nous voyons vn Caligula, qui menaçoit le ciel s'il plouuoit sur ses farceurs; & cependant au moindre esclair s'enueloppoit de sa cappe, ou se cachoit dessoubs le lict. Ie pense, dit Seneque à ce propos; que ceste sienne menace hasta de beaucoup sa mort, quand le peuple vit, qu'il auoit à supporter celuy, qui ne pouuoit

Suetonius in Caligula.

Senec. lib. 1. de Ira.

pouuoit supporter les dieux mesmes.

Entre les doctes, encor que la licence des sectes fust effrenée, on a nommé pour Athees, vn Diagoras Melien Poëte, vn Theodore Cyrenien, vn Euhemere de Tegee, & fort peu d'autres. mais à bien parler, ils se mocquoyent plustost des idoles & des faux dieux de leur temps; qu'ils ne nioyent vne Diuinité: Comme encor nous en voyons plusieurs parmy nous, qui se contentent de cognoistre le mensonge, sans s'enquerir de la verité; de se mocquer des superstitions, sans rechercher la pure & vraye religion. De ce Diagoras on conte, que bruslant en son feu vne image d'Hercules: *Il faut*, disoit-il, *que tu me faces seruice, aussi bien qu'à Eurystheus en ce treziéme combat.* C'estoit se moquer des idoles. Ce pendant ses vers commencent par là: Que toutes choses sont gouuernées par vne Diuinité. On conte d'vn qui disoit aux Egyptiens, *S'ils sont dieux, pourquoy les plaignez vous? s'ils sont morts, pourquoy les adorez vous?* C'estoit aussi conuaincre les faux dieux. Et quant à Euhemere de Tegee, on est d'accord qu'il fut appellé Athee, pour auoir escrit la vraye histoire & genealogie des dieux des Gentils; monstrant que c'estoyent des Roys, Princes & grands personnages; dont les pourtraits qui se gardoyent pour memoire, auoyent esté conuertis en idoles; les hauts faits en ieux annuels; & les honneurs en adoration. Or qui est-ce de nous qui n'en croit au iourd'huy autãt? Il y a bien eu vne race de Philosophes, qui s'appelloyẽt Sceptiques, qui l'ont mise plustost en surseance qu'en question. Mais il nous deuroit suffire, que ce sont ceux mesmes qui nient toutes les sciences, & mesmes celles qui gisent en demonstration;

Obiections des Atheees.

ſtration ; qui font profeſſion de douter de tout ce qu'ils voyent & qu'ils touchent, iuſques à douter meſmes, s'ils ſont ou ne ſont pas. Mais voyons toutesfois les diſcours de telles gens. Contre ce que le monde preſche, les peuples adorent, les ſages admirent, ces gens cy dient pour tout: Comment croirons nous vn Dieu, veu que nous ne le voyons pas? Sots! & qui pis eſt, par penſer eſtre ſages! Tu crois le ſoleil, en vn cachot, au fonds d'vne priſon, par ce que ſes rayons s'eſpandent par tes feneſtres: Et quand Dieu ſe monſtre à toy, au trauers du ſoleil, de la lune, des eſtoilles, en l'air, en la terre, en la mer, en tout ce qu'ils contiennent & en toy-meſmes, doutes-tu encor s'il y a vn Dieu ou non? D'vn arbre, ſi iamais tu n'en auois veu, ton eſprit te conduiroit incontinent à la racine qui eſt ſoubs terre. d'vne riuiere à ſa ſource, qui ſeroit, peut eſtre, à deux cens lieües de là. Et qui te diroit qu'il n'y en a point, tu t'opiniaſtrerois au contraire. O hõme, cõme l'arbre t'a mené à la racine par ſes brãches, la racine te mene t'elle pas au pepin, & le pepin à celuy qui l'a formé? cõme la riuiere t'a mené à ſa ſource, la ſource te menera-elle point à ſon origine, veu que la voyant couler tu ne peux douter d'vn cõmencement? Si tu abordes aux Indes, en quelque pays bien ſauuage, que tu y trouues ſeulement quelque meſchante cabane; tu conclus incontinent, Ceſte iſle eſt habitée; vn homme a paſsé par icy. Pourquoy? Par ce que tu y vois des traces de l'eſprit humain; & ſçais biẽ que les chamois que tu auras veu bondir par les roches, ne peuuent rien baſtir de ſemblable. Or quand tu nais icy bas, que tu y vois cent & cent mille choſes, que l'homme ne peut auoir fait; mais

qui

qui plus eſt, qu'il ne peut ny cognoiſtre, ny entendre; dois-tu pas dire incontinent, L'eſprit de Dieu a paſſé par icy: il y doit auoir quelque choſe au deſſus de l'homme? Il ſe parle de quelques curieux, qui ne croyoyent que ce qu'ils voyoyent: les Magiciens leur firent voir des diables. De là ils vinrent à croire auſſi vn Dieu. C'eſtoit vne ſauuage conuerſion de croire en Dieu par le miniſtere du diable. Mais, combien d'autres choſes crois-tu que tu ne vois point! Tu crois que les plantes ont vne ame, c'eſt à dire vne faculté, qui les fait pouſſer en leur ſaiſon. Tu les vois, mais tu ne la vois point; & ne ſçais ny d'où elle vient, ny en quoy elle giſt: Que les animaux en ont vne, qui les fait mouuoir. Tu la vois auſſi peu. Que toy meſmes outre icelles, as vne faculté de diſcourir, & de toy, & de tes ſemblables, & d'eux-meſmes. Or dedans & dehors, apres la mort tu ne vois rien changé és parties du corps. Où eſt-elle donq, & où l'as tu iamais veüe? Si tu la crois par les effects que tu vois, qui ne peuuent venir d'aillieurs, par iceux meſmes ie t'adiure. Que ſi tu n'en crois rien que tes yeux, tes yeux ne voyent que par ton ame, & tes yeux meſmes ne la voyent pas. Bref, tu crois que tu as vne face, que ſans vn miroir tu ne verrois pas: Et tu ne croiras point vn Dieu, duquel la face reſplendit en toutes choſes? Aucuns, pour ſe monſtrer plus ſubtils, ont argumenté ainſi: Si Dieu eſt, il doibt eſtre animal: autrement ne ioüiroit-il point des ſens; Et s'il ioüit des ſens, il s'en altere; Et s'il s'en altere, il eſt periſſable; c'eſt à dire, il n'eſt plus Dieu. Animaux vrayement, qui ne peuuent conceuoir que des animaux. Les autres ont dit; S'il eſt ſans corps, il eſt auſſi ſans ame, & par cõſequent ſans action; ou s'il a corps, il eſt ſubiect aux

Plutarche au Traicté des Oracles qui ont ceſſé, recite qu'vn gouuerneur de Cilicie qui eſtoit Athee vint à croire vn Dieu par la reſponce qu'il eut de l'Oracle de Mopſus à vne ſienne demande qui eſtoit ſeellée.

mutations d'iceluy; ne pouuans imaginer vn esprit sans corps, & ne voyans pas, qu'en nous-mesmes c'est l'ame seule qui est actiue; & que le corps ne va, que selon qu'elle le pousse. Autres, derechef; S'il y a vn Dieu, il doibt estre bien-heureux; & si bien-heureux, vertueux; & si vertueux, continent; & si continent, il est tenté de ses desirs, chose du tout mal conuenable à la Diuinité. Et par ces inconueniens concluoyent, qu'il n'y en auoit point; n'apperceuans pas, ou plustost ne voulans pas apperceuoir, ce que Plutarque a tresbien dit; Que le continent n'est qu'à demy vertueux, mais le temperant du tout; d'autant que l'vn bride ses passions à force de mors, & l'autre les a ià rengées à la raison. Or il y a encores plus en Dieu; c'est qu'il est la raison luy-mesmes; & n'y a rien que raison en luy. C'est en somme, ce que disoit Xenophanes; Que si les bestes auoyẽt l'habilité de peindre, elle figureroyent Dieu semblable à elles-mesmes; ne pouuans naturellement rien comprendre d'auantage. Tels, & semblables sont les argumens de ces beaux Philosophes, dont les petits enfans se pouuoyent mocquer; mais autres ne pouuoyent ils estre cõtre vne verité si manifeste & euidente: Et aussi ose-ie bien asseurer, qu'ils en cognoissoyent la faussete; mais ils auoyent comme fermẽt de tout douter, & de tout cõtredire.

Plutarch. de la vertu morale.

Xenophanes allegué par Clement Alex. en ses Stromates.

Concluons donq auec les doctes & les ignorans, les Grecs & les Barbares, les hommes & les bestes, les choses sensibles & les insensibles, le tout & chacune de ses parties, Qu'il y a vne Diuinité. Que s'il y en a encores quelques vns qui la mettent en doute, taschans d'arracher non seulement Dieu, mais l'homme mesmes de leur propre cœur; appellons hardiment deux à eux-mesmes, ne doutans nullement

ment, que leur conſcience qui ne ſe peut eſteindre, ne le leur face ſentir chaque iour.

CHAP. II.

Qu'il y a vn ſeul Dieu.

ESTVDIONS plus outre en ce liure de Nature, & voyons cõme il nous a enſeigné vne Diuinité, s'il ne nous apprẽdra point encor qu'elle cõſiſte en vn ſeul. Des choſes, auõs nous dit, les vnes ſont, les autres ſont & viuent; les autres ſont, viuent & ſentent; les autres ſont, viuẽt, ſentent & entendent. Ces quatre degrez ſe reſerrent en trois, de trois en deux, & de deux en vn; Et ceſt vn, c'eſt l'Eſtre, lequel (comme nous auons prouué) a eſté precedé du non-Eſtre. Elles ſont donq, quelques diuerſes qu'elles ſoyent, toutes en vn Eſtre; & ceſt Eſtre doibt ſubſiſter en la puiſſance d'vn premier Eſtre, duquel ceſtuy-cy que nous voyons ne ſoit qu'vn ombre. Derechef, en toutes ces choſes nous voyons les Indiuidus reduits en vne eſpece; les eſpeces ſoubs vn genre; ce genre ſoubs vn plus general. Pour exemple, nous reduiſons tous les hommes ſoubs l'eſpece humaine: & puis ceſte eſpece ſoubs le genre des animaux; & tous les animaux ſoubs le genre des vegetaux; & les vegetaux ſoubs le genre des choſes qui ſont, touſiours rapportant vne diuerſité à quelque vnité: & ceſte vnité moins vniuerſelle à vne qui l'eſt plus. Reſte donq, ne pouuant monter plus haut, que nous diſtinguions ce qui eſt, en ce qui eſt de ſoy, & ce qui n'eſt pas de ſoy. Ce qui n'eſt pas de ſoy, comme nous auons prouué, c'eſt le monde & tout ce qu'il contient. Ce qui eſt de ſoy, c'eſt ce que nous appellõs DIEV, outre lequel ne ſe peut rien

Le monde nous cõduit à vn ſeul Dieu.

imaginer, & par lequel eſt & a eſté, tout ce qui de ſoy-meſme ne pouuoit eſtre. Or pour produire du non-eſtre à l'eſtre, il faut vne infinie puiſſance. Car de rien à quelque choſe la diſtance eſt infinie; & deux infinis ne ſe peuuent ſupporter, ny meſmes imaginer enſemble: car l'infinité de l'vn, reſerre, & limite la puiſſance de tout autre: & aux autres eſt oſté tout ce qui eſt donné à l'vn. Comme donc eſt neceſſaire, qu'il y ait vn infiny; auſſi eſt il neceſſaire, qu'il ſoit vn ſeul; voire Treſvn; de l'vnité duquel neantmoins decoulent toutes les diuerſitez, que nous voyons en l'vniuers; comme du poinct la ligne, & la ſuperfice & les corps ſolides &c. Et de l'vnité en nombre, le pair & le non pair, le carré & le cube, & toutes les multiplicitez, proportiõs & harmonies que nous voyons: Sauf que le poinct & l'vnité, ſe meſlent & compoſent auec toutes, au lieu que ceſte vnité treſvne, demeurant en ſoy-meſme, les produit & contient toutes.

Examinans chaque degré des choſes à part ſoy, nous y apprendrons encor le ſemblable. Es elemens nous voyons des qualitez & puiſſances contraires. Et là où cõtraires ſont, ne faut que deux chefs pour y mettre la guerre. Car en vne maiſon ils ne peuuent demeurer; moins en vne prouince, & moins encor en vn royaume. Et plus s'eſtend la puiſſance, & moins endure elle de compagnon. Si donq l'vn dominoit ſur le chaud, & l'autre ſur le froid; l'vn ſur le ſec, & l'autre ſur l'humide: s'il y auoit di-ie diuers facteurs ou conducteurs au monde; nous y verrions auſſi toſt deux factions, Element contre element en ce tout, & en chaque choſe, qui en eſt compoſée, vne guerre perpetuelle au milieu de ſes entrailles. Or eſt il que nous n'y voyons rien de

ſemblable: ains ils s'entr'embraſſent l'vn l'autre; & au tout & en chacune choſe, encor que naturellemẽt ils s'entr'eſteignent & deſtruiſent.

D'auantage ils ne font point bande à part; ains la mer circuit la terre, & les deux ſont enueloppez de l'air; & l'air d'vne nature Etherée; & ſe ployent tous l'vn dans l'autre, tant que de leurs cõtrarietez ſe voit vne belle vniformité. Puis donq qu'il n'y a point deux factions, il n'y a qu'vn facteur; & puis qu'ils ſe ployent tous en vn, ce ne peut eſtre auſſi que par vn. En la Terre nous voyons des fleuues, qui s'eſpandent vn bien long chemin, mais d'vne ſource: Pluſieurs riuieres derechef, qui ſe rendent en vne; & ceſte vne en vne Mer; & ceſte mer indiuiſible puis apres, qui paſſe par tout ce monde inferieur. Cõme elles ſortẽt d'vne vnité, auſſi ſe rẽdent elles en vne autre. Au Ciel nous obſeruons infinis mouuemens diuers, mais tous qui obeiſſent à vn; vne lumiere qui s'eſpand par tous lieux, mais qui procede d'vn ſeul, qui ſemble infiniement ſe multiplier, mais qui ne ſe peut aucunement partir. Vn ſoleil, di-ie, duquel les rayons s'eſtendent de toutes parts, atteignans du ciel iuſques à la terre, & toutesfois demeurent en vn lieu liez enſemble par vne vnité. Or toutes ces parties, qui procedẽt d'vn & tendent à vn, nous font foy, que le tout eſt procedé d'un Treſvn. Derechef, és choſes qui ont vie; comme és herbes & és arbres; nous voyons, vne tige, ou tronc, pluſieurs branches, vn infiny nombre de fueilles. Le tronc n'a rien de ſemblable aux fueilles, ny les fueilles au fruict, ny le fruict au bourgeon. Tout celà toutesfois vient d'vne racine, qui a ſa force vnie en ſoy; & ceſte racine d'vn pepin, ou d'vn grain, qui ne peut eſtre facture que d'vn

seul Ouurier, & qui en son vniformité, cõtient toutes ces diuersitez, & tout seul en produit infinis de son espece; & d'vn principe de vie, qui ne se multiplie point en soy, se fait Principe, tant en soy, que hors soy de plusieurs choses qui ont vie. Es animaux pareillement, nous voyons mille parties en vn chacun tresdiuerses: Au dehors, la teste, les yeux, le nez, les aureilles, les dentz, la langue, les pieds, la queuë &c. Au dedans, le cœur, le poulmon, l'estomach, le foye, les intestins, les reins, les os, les nerfs, les arteres, les venes &c. Le commencemẽt de toute la masse, c'est presque vn rien; de tant de parties diuerses vne goutte vniforme; de ceste multiplicité vne vnité. Icelle cependant a vn principe de vie & de sentiment vny en soy; lequel se multiplie en plusieurs facultez, sens, actions & mouuements: Et non en soy seulement, mais en infinis trouppeaux de son espece, qui par succession rempliſſent les pays entiers. Tant est ceste Maxime certaine en nature; Que toute multitude vient d'vnité; Que nulle multitude ne peut estre, si non qu'auant icelle multitude n'ait point esté. Or nous n'y prenons pas garde; par ce que nous le voyons tous les iours: Et toutesfois il nous est donné de le regarder pour y prendre garde. Mais comme l'homme est & l'image de Dieu, & le modelle du mõde tout ensemble; en nul autre ne pouuons nous voir ceste vnité si apparente qu'en luy-mesme. Si nous regardons son corps, toutes les parties sont faites l'vne pour l'autre; s'entretiennent d'offices mutuels: & sans iceux ne peuuent durer ny viure. les yeux conduisent les pieds, & les pieds portent les yeux; par l'vne entre ce qui est necessaire, & par l'autre sort ce qui est de superflu: & toutes & chacune rapportent leurs

L'homme nous cõduit à vn seul Dieu.

leurs actions au bien de tout le corps. Ceſte vnion d'operations diuerſes tendantes à vn meſme but, monſtre que la fabrique de l'homme eſt faicte par vn ſeul deſſeing. Et comme le deſſeing eſt vn, auſſi doit eſtre le deſſeigneur. Car comme d'vn baſtiment fait par pieces & diuerſes ſymmetries nous iugeons la diuerſité des maiſtre-maſſons; auſſi de l'vniformité iugeõs-nous l'entrepriſe & le deſſeing d'vn ſeul. Les venes ſont eſpanduës par tout le corps; mais d'vne ſource, aſçauoir du foye; les nerfs auſſi, mais du cerueau; & les arteres pareillement, mais du cœur. Par ces trois ſortes de canaux, s'eſpand la vie, le ſentiment & l'eſprit, iuſques aux moindres & extremes parties; & les branches en ſont infinies; mais l'origine de chacun en vne vnité. Mais en l'ame de l'homme cecy reluit encor plus clairement. Il a vie, il a ſens, il a mouuement. Tout cela diſpenſé, animé, & conduit par vne ſeule ame. Voilà deſia vne vnité. Ceſte ame qui a ces puiſſances ſi diuerſes & ſi loing eſtenduës, eſt toute en tout l'hõme; & toute en chacune de ſes parties; autant en la moindre qu'en la plus grande; autant en la moindre qu'au tout. La voilà plus eſtroite. Derechef, ceſte ame ſe vient reſerrer en l'entendement, qui eſt l'ame de l'ame, comme la prunelle eſt l'œil de l'œil; & ceſt entendement toutesfois, tout vn qu'il eſt, cõçoit & fait infinies choſes; ſe trouue ſans bouger en mille lieux, trauerſe les mers, penetre les cieux, perce iuſques aux abyſmes de la terre. Voilà vne vnité treſeſtroite en ſoy, & neantmoins eſpanduë iuſques au bout du monde.

Or dit Hermes, *Les rayons de Dieu ſont actions; les rayons du Monde Natures; & les rayons de l'homme, Artz & Sciences.* Voyons doncq ſi les Artz & Sciences

nous conduiront à ceſte vnité meſmes, à laquelle les actions & natures nous ont ià conduit. Commençans par les baſſes, & venans iuſques aux hautes; la Grammaire nous apprend à aſſembler les parties diuerſes en vne oraiſon cõgrue; & ſa fin eſt, le parler; & du parler la ſocieté. La Rhetorique à fleſchir les eſprits à vne meſme opinion. La Dialectique à deſmeſler entre pluſieurs fauſſetez vne verité, qui ne peut eſtre qu'vne. Leurs fins donq, ſont congruité, ſocieté, vnanimité, verité, qui ne ſont que diuerſes eſpeces d'vnité. L'Arithmetique procede de l'vnité; la Geometrie du poinct; la Muſique de cõſonance; & leur fin n'eſt que de reduire les choſes diuerſes, à vne commune raiſon, à vne proportion, à vne harmonie. Ce ſont auſſi eſpeces d'vnité. Leurs branches encor ſont de meſmes. Car la perſpectiue tire toutes ſes lignes à vn poinct; & l'Architecture ne tend qu'à vniformité; & la Mechanique à reduire pluſieurs puiſſances & pluſieurs mouuemens ſoubs vn ſeul qui les gouuerne tous: qui ne ſont derechef, que differentes eſpeces d'vnité. La Medecine tend à conſeruer ou rendre la ſanté: & la ſanté n'eſt qu'vne vnion bien proportionnée de diuerſes humeurs enſemble. La Iuriſprudence tend au droit; & le droit n'eſt qu'vn, encor que les torts ſoyent infinis. Ce n'eſt donq que conſeruer, remettre & ramener à l'vnité. Paſſons plus auãt: l'Ethique, ou Philoſophie morale, reduit en vn meſme homme pluſieurs diuerſes paſſions à vne raiſon: l'Oeconomique, reduit pluſieurs hommes à l'obeiſſance d'vn pere de famille: la Politique pluſieurs familles à vne Cité, qui n'eſt que de pluſieurs citoyens vne vnité, ſoit ſoubs vne meſme loy, ſoit ſoubs la conduicte d'vn ſeul: Et les Republiques

bliques meſmes plus populaires, en leurs extremitez ont prins vn Dictateur; & en leur cours ordinaire vn Cõſul gouuernoit, l'vn apres l'autre. Tout ce donq, que l'homme conçoit, inuente & diſpoſe, nous conduit touſiours à l'vnité: Où l'vnité ſe perd les choſes periſſent; les arts ſe confondent; les republiques ſe diſſoluent. Comme donq en la diuerſité mal vnie nous trouuons la diſſipation; Auſſi en l'vnité deuons-nous chercher la production & cõſeruation de toutes choſes. Or ſi l'homme, & tout ce qui eſt en & hors l'homme, nous conduit à vn ſeul; ſe lairra-il aller à pluſieurs? Et ſi tous les rayõs de l'homme, les Artz di-ie & Sciences, tendent à l'vnité; la ſeule Theologie nous deſtourneroit-elle à la pluralité? Ains pluſtoſt par tãt d'vnitez elle nous fera monter iuſques à la vraye & parfaicte vnité; Et ceſte vnité c'eſt vn ſeul Dieu.

Mais voyons maintenant comme toutes ces diuerſes choſes en l'vniuers ſe rapportẽt l'vne à l'autre. L'eau deſtrempe la terre; l'air l'engraiſſe de ſes pluyes; le Soleil l'eſclaire, & l'eſchauffe ſelon les ſaiſons: La terre nourrit les plantes, & les plantes les animaux; & les animaux ſeruent à l'homme. Derechef, rien ne ſe voit icy fait pour ſoy-meſme. Le Soleil luit & eſchauffe; mais non pour ſoy: la terre porte, & n'en a que faire: les vents ſoufflent, & ne nauiguent point: Ains tout cela reuient à la gloire du Facteur, à l'accompliſſemẽt de l'vniuers, à l'vtilité de l'homme. Bref, les plus nobles ont affaire des plus viles creatures; & les plus viles ſe ſeruent des plus nobles: Et toutes ſont tellement enchainées d'enhaut en bas, qu'vn anneau n'en peut manquer ſans confuſion: le Soleil Eclypſer, les plantes ſecher, la pluye defaillir, que tout ne s'en

La concatenation des choſes.

ſeute. Or pouuons-nous imaginer, que ce deſſeing de tant de pieces, & ſi diuerſes rapportées à vn but, accouplées l'vne à l'autre, faiſans vn corps, plein de ſi apparentes ſympathies, procede que de la puiſſance d'vn ſeul. En vne campagne ſi nous voyons pluſieurs bataillons, diuers drappeaux, diuerſes liurées, & tout toutesfois tournãt la teſte de meſme branſle, vers vn meſme endroit; nous conceuons qu'il y a vn General qui commande à tout celà. Quãd auſſi en vne ville ou prouince, nous voyons vne egalité de bon traictement en l'inegalité des degrez du peuple; infinis meſtiers qui s'entreſeruent; les petits reuerans les grands; les grands ſeruans à l'vtilité des petits; les vns & les autres egalez en iuſtice; & touts en ceſte diuerſité tendans au ſeruice cõmun de la patrie: nous ne doutons point qu'il n'y ait vne loy, vn magiſtrat, qui par icelle tiẽt ceſte diuerſité en vnion: & qui nous dira pluſieurs, nous demanderons le Superieur. Toutesfois ce n'eſt qu'vn ordre mis entre diuers hommes, qui doiuent naturellement eſtre vnis, par la communauté de l'eſpece.

Mais quand choſes peſantes & legeres, chaudes & froides, humides & ſeches, viues & non viues, ſenſibles & inſenſibles, & chacune d'infinies eſpeces entrent en vne compoſition, ne ſe peuuent paſſer les vnes des autres; voire ſeruent, ce nous ſemble, les plus dignes aux viles; les plus grandes aux plus petites; les plus fortes aux plus foibles, & toutes enſemble ſe voyent diſpoſées à l'accompliſſement du monde, & au contentement de l'homme qui ſeul le peut cõſiderer; deuons-nous pas apperceuoir incontinent, que ceſt vniuers & toutes choſes en iceluy, qui tendent vers nous, nous apprennent

prennent à tendre vers vn Seul? Et veu que tant de choſes tendẽt à l'homme, ceſt homme diſtrahira-il ſes actions à diuers butz? & aura-il ceſte miſere d'eſtre ſeruiteur de pluſieurs Maiſtres? Mais encor pourconclurre ce poinct; puis que toutes choſes plus nobles elles ſont, & plus ſe reſerrent vers l'vnité, comme nous voyons que les choſes qui n'ont que le ſimple eſtre ſont d'infinis genres; celles qui vinent d'infinies eſpeces; celles qui ſentent de pluſieurs, mais non tant; & celles qui entendent de pluſieurs indiuiduz ſeulement: s'enſuit-il pas auſſi, que la diuinité par laquelle elles entendẽt, comme plus noble, ſoit auſſi plus vne; c'eſt à dire, vne auſſi en indiuidu & non ſeulement en eſpece?

Obiections de ceux qui tiennẽt pluſieurs Dieux

Or non obſtant toutes ces conſiderations, par ce qu'il y a de la diuerſité & de la cõtrarieté és choſes de ce monde, aucuns de la diuerſité ont conclu diuers Dieux, en recognoiſsãt toutesfois vn Tout-puiſſant par deſſus; & quelques autres de la contrarieté en ont eſtabli deux ſeulemẽt. Les premiers diẽt; Si vn ſeul Dieu euſt tout fait, il n'y auroit point de difference és choſes: Or la difference y eſt; Il faut donq qu'il y en ait pluſieurs. Qui certes, s'ils auoyẽt bien cõſideré ce que nous auons allegué cy deſſus, verroyent que toute la nature eſt contraire à ceſte conſequence. Il y a vne treſgrande diuerſité en vne plante, en vn animal, en vn homme; toutesfois le principe en eſt vniforme. Meſmes il eſt ſi vray que l'vnité produit, que nous voyons que la diuerſité, & ce qui en prouient, ne produit point; ny és animaux comme és mules; ny és plantes comme au ſtergon; ny en toutes autres choſes. S'ils cõſiderent le ſoleil, il fait naiſtre infinies herbes, & plantes en vn meſme temps, diuerſes entr'elles & non moins

Iulianus Apoſtata apud Cyrillũ.

en el-

en elles mesmes. Il en fait pousser l'vne, l'autre meurir, & l'autre fener. Il entr'ouure en mesme instant la terre de sechereſſe, & tire les nuës en haut pour l'arrouser; il donne l'esté, le iour, le beau temps aux vns: l'hyuer, la nuit, & le frimatz aux autres; il en fait de blancs, de noirs, de roux, d'oliuastres, & c. C'est toutesfois vn mesme soleil, vne mesme creature, qui en mesme instant, par vn mesme cours, & par vne mesme qualité, asçauoir la chaleur, fait ces choses, non seulement diuerses, mais contraires. Et qui diroit, qu'autre est le Soleil, qui noircit l'Ethiopie, & qui iaulnit l'Escosse, ne seroit pas tenu digne de responce. Or si vne creature, par la chaleur, qui n'est qu'vne qualité, produit tant de diuers effects; que dirons nous du Createur? de ceſt Estre infiny de Dieu, qui se communique à toutes choses? Derechef, si l'homme se considere soymesme, il sent, il voit, il parle, il entend mille choses diuerses sans se diuersifier en soy: qui plus est, il pense, inuente, & fait des ouurages, si differens, que les nations s'admirent les vnes les autres. Vn mesme homme representera le mõde en vn petit papier, & y peindra toutes les images du ciel, & les climats de la terre. Vn mesme figurera tous les animaux, qui rampent, qui marchent, qui volent, qui nagent. Et tout cela ne vient que d'vn esprit, qui conçoit & produit toutes ces formes, par ce qu'il n'a point de forme; & s'il en auoit vne, ne les pourroit produire; par ce que la sienne propre l'empliroit. Or que deuons nous donq penser de celuy, duquel les volontés sont puissances, & les pensées actions; de celuy qui est vn esprit infiny, de la clarté duquel noz esprits ne sont pas l'ombre? Que si nous, qui à propremẽt parler ne sommes qu'en apparence, faisons en apparence

parence choſes ſi diuerſes; doutons-nous que celuy qui eſt en verité, ne les puiſſe faire auſſi en verité? D'auantage, ſi la diuerſité nous fait imaginer diuers Dieux, & iceux toutesfois venus d'vn ſeul: celuy qui en ſon vnité a produit les Dieux auec ſi diuerſes puiſſances; auoit-il pas dõq ces puiſſances en icelle meſmes? Et puis que ceſte diuerſité eſtoit encloſe en l'vnité; luy falloit-il eſclorre vn autre diuerſité pour la faire eſclorre? Ains comme nature fait tout par la plus courte voye; il aura fait immediatemẽt toutes choſes. Que s'ils dient; qu'il aura pris plaiſir à faire les choſes hautes, laiſſant aux menuz Dieux à faire les baſſes; apprenons que haut & bas, & noble & vil ne ſont que conſiderations humaines: car à Dieu autant eſt de faire l'vn comme l'autre; qui de ſa bonté & puiſſance infinie a tiré & l'vn & l'autre d'vn rien (cõme verrons cy aprez) qui n'eſtoit non plus l'vn que l'autre.

Contre les deux Principes. Plutarq. au liure d'Oſiris & Iſis.

Venõs à ceux qui ont tenu deux Principes; l'vn bon, qu'ilz appellent Oromaſes; l'autre mauuais qu'ils appellent Arimanius; qui a eſté, dit on, premierement l'opinion de Zoroaſtre, & depuis des Perſes & Manicheẽs; nous y trouuerõs encor auſſi peu de fondement en nature. Ils veulẽt que les Elemens, les plantes, les animaux, les hommes, les eſpritz meſmes ſoyent comme partagez entre eux; l'vn createur des vns, & l'autre des autres; les vns bõs, les autres mauuais. Si ainſi eſt, voylà vne guerre ciuile toute formée, des forces rengées de deux coſtez. Il ne reſte plus que le cõbat: & ce combat, depuis ſi long temps nous ne le voyons point. Concluons donq, que ceſte contrarieté de Principes n'eſt point. A l'vn ils donnent la lumiere, à l'autre les tenebres; à l'vn l'Eſté, à l'autre l'Hyuer: à l'vn le chaut,

chaud, à l'autre le froid. Ce ſont à la verité choſes contraires. Mais vn meſme Soleil fait l'vn & l'autre, ſelon qu'il s'eſloingne, ou r'approche de nous, & ne s'eſloingne pas pour perdre ſa lumiere; mais pour en eſclairer de plus pres à d'autres; ny pour ſe refroidir, mais pour eſchauffer ailleurs. Si donq ces contraires viennent d'vn meſme, à ſçauoir du Soleil; à plus forte raiſon iceluy ne doit il pas venir de deux. En apres, pourquoy de ces contraires l'vn ſera-il bon, & l'autre mauuais? Qui aura eſprouué l'ardeur du chaud & la rigueur du froid, ne ſçaura lequel choiſir pour le pire. Qui aura obſerué les vtilitez qui viennent de l'vn & de l'autre en ſa ſaiſon, ne pourra quel prendre pour le meilleur. Le chaud meurit les fruits: mais auſſi il bruſle. Le froid les gele; mais auſſi il les fait germer. Or, oſtez l'vn ou l'autre, vous oſtez les fruictz: & cõme tous deux ſont neceſſaires à vne meſme choſe, à ſçauoir à la production des fruitz; auſſi ſont ils procurez par le cours d'vne meſme puiſſance, à ſçauoir, du Soleil. Ce meſme Soleil eſt la lumiere de noz yeux, nous en ſeruant comme il faut. Il en eſt auſſi l'aueuglement ſi nous le regardons en plain midy. C'eſt toutesfois, & au Soleil, & en noz yeux celle meſme lumiere qu'ilz appellent bonne; & qui à ce conte leur ſeroit bõne & mauuaiſe: & ſi ainſi eſt, de quel coſté la rengeront ils? Ils adiouſtent: Entre les plantes il y a tant de venins, entre les animaux tant de beſtes dangereuſes: comment vn bon Dieu en ſeroit-il autheur? Poure homme que tu es! en la Theriaque tu employes ces venins là pour ta ſanté, & contre la peſte. De ces animaux tu te ſçais veſtir contre les iniures du temps. Et ſi pour ne te pouuoir ſeruir d'aucuns, tu les eſtimes mauuais; autant en euſ-

ſes tu

ſes tu dit autresfois du cheual, qui au iourd'huy te ſert à tant de choſes : & autant en diſoit le Satyre du feu quand il s'y fut bruſlé; & à quoy toutesfois n'eſt-il neceſſaire au iourd'huy ? Ils te profitent donq ſi tu en ſçais vſer; & ce qu'ilz te nuiſent n'eſt pas leur nature; mais ou ta foibleſſe, ou pluſtoſt ton ignorance. Or, s'ils te ſont bons en tant que tu les cognois, ne ſeront ils pas bons à celuy qui les cognoiſt entierement ? Au cabinet d'vn Chirurgien, qui eſt homme comme toy, tu trouueras mille inſtrumẽs; & l'eſtimeras bien ſi ſage que tu n'en penſeras vn ſeul inutile. Meſmes ſi aucun te couppe, ou t'eſgratigne, tu n'accuſeras pas ny l'inſtrument, ny le maiſtre; mais toymeſmes, qui auras pris par le tranchant, ce qu'il falloit prendre par le manche. Auſſi peu diras tu, qu'autre ſoit le maiſtre, ou le forgeron de celuy qui t'aura couppé, que d'vn autre dont tu auras couppé ce que tu voulois. Or en ceſte grande boutique du Createur, veux-tu apporter moins de reſpect? Il veut qu'aucunes choſes ſeruent aux animaux, qui te ſeruent; il veut que les autres te ſeruent. Il veut meſmes que les dommages que tu en reçois, te ſeruent: Et c'eſt celuy là auſſi qui ſe ſert de toy, mieux que toy de toy meſmes. Que ſi toy, qui n'es rien, as bien de l'eſprit aſſez pour tirer des œuures d'autruy, & de tout ce que tu y eſtimes mal quelque bien particulier pour toymeſmes; d'vn poiſon la ſanté, d'vn loup la peau pour te couurir, de la nuict ton repos, & c. ceſt eſprit tout puiſſant & infiny les pourra-il point tant mieux diſpenſer pour le bien de tous, & de tout ceſt vniuers, qui comprend tant de choſes enſemble? Ils adiouſtent derechef; Mais à quel propos vn Dieu bon auroit il pris plaiſir à tant de choſes ſuperfluës? Car dequoy

quoy sert la mousche,& c. Mais prendrois-tu plaisir que tes enfans te fissent pareilles reproches en ton ouurage? ains plustost de quoy nuit-elle? Et de quoy seruoit celle de Zeuxis en son tableau? Elle seruit à faire confesser son art & son excellence à ses plus enuieux, qui la voulurent chasser, voire plus que tout le reste du tableau. Et celle cy sert à te cõuaincre de stupidité; toy di-ie, qui aimes mieux te plaindre de Dieu & d'elle, qu'admirer la grãdeur de celuy, qui ait enclos vne si viue vie, & vn si prompt mouuement, & tant de grandeur, en si petite chose. Ainsi il ne la faut pas chasser du tableau, mais ou confesser ou chasser l'ignorance de nous mesmes. Par là donq voyons nous que de tout ce qu'ils peuuent alleguer, il n'y a rien qui ne soit bon & vtile en soy; mais mauuais seulemẽt de par nous; & pourtant qu'il appartient aussi à ce seul bon principe. Mais voicy qu'ils pressent encores plus fort. Comment qu'il en soit, disent ils, on ne peut nier qu'il n'y ait du mal és choses; veu qu'elles se corrõpent; & en nous mesmes le peché n'est que mal; & puisqu'il y est, d'où peut il estre? Car si Dieu est bon, il ne peut estre autheur du mal; & pourtant il en faut establir vn autre. Ceste question sera plus esclarcie, quand nous aurons traicté de la cheute de l'homme, qui a introduit deux maux, asçauoir de pene & de coulpe; mais encore la pouuons nous soudre en attendant. Nous disons donq, que faire & creer se rapporte à vne nature ou substance; que toute nature & substance est bonne. Et pourtant, que Dieu qui est bon, en est le Createur. Au contraire, que le mal n'est point nature ny substance; mais vn accident qui aduient aux natures & substances; vne priuation di-ie, ou diminution des bonnes

bonnes qualitez que naturellement elles doiuent auoir. Que de soy il ne subsiste point; ains ne peut subsister qu'en ce qui est bon: Que ce n'est pas vn effect, mais vn defaut; vne production, mais vne corruption: Et pourtant qu'il ne faut pas chercher d'où le mal se fait, à proprement parler; mais d'où le bien se desfait. Pour exemple, Dieu a creé le vin; il est bon. Ceste bonne substance venant à s'esuenter, c'est à dire à diminuer de vertu, deuient vinaigre. Nul ne demande, qui a fait la substance qui s'est aigrie; car c'est la mesme, mais bien d'où vient l'aigreur; c'est à dire l'alteration auenue à ceste substãce là. Si tu dis que c'est ce mauuais Principe, autheur de tout mal, comme le bon de tout bien; puis que le mal n'est que defaut, il est donc le souuerain defaut, comme le bon est le souuerain Estre; & s'il est le souuerain defaut, il n'est plus; car le defaut d'vne chose tend à n'estre plus ce qu'elle estoit: & le defaut de toutes à n'estre du tout plus. D'auãtage, ce mauuais Principe, qui n'opere qu'en la substance d'autruy, ne pourroit rien, si le bon n'operoit premier; & par ainsi auroit eu commẽcement de puissance dependante d'aillieurs; ce qui repugne à la Diuinité. Que si tu demãdes quelle en est dõq la cause? Ie te dis, que c'est ce Rien mesmes: Asçauoir, que Dieu tout puissant, pour nous monstrer qu'il a tout fait de rien, a laissé à ce qu'il en a creé vne inclination par laquelle il tend naturellement au Rien, s'il n'est soustenu de sa vertu; c'est à dire, à mutation & corruption, demeurant luy seul, en qui est Tout, immuable & exempt de toute passion. Entant dõq que les choses sont, elles sont de Dieu; entant qu'elles se corrompent, & qu'elles tendent à n'estre plus ce qu'elles estoyent; cela est de ce Rien,

Nihil negatiuum, causat nihil priuatiuum.

dont elles ſont creées. Et par ainſi elles ſont bonnes toutes entant qu'elles ſont; mauuaiſes entant qu'elles perdent de leur formel eſtre; c'eſt à dire de leur bonté, bonnes de par le Bon, Pere de toute ſubſtance; mauuaiſes de par ce Rien, qui ne doit pas ny ſelon nature, ny ſelon iuſtice, egaller l'immuable eſſence de ſon Createur. Or cela ſe peut voir pareillement en toutes choſes. Vn fruict ſe pourrit. Vn homme ſe meurt. Le fruict & l'homme, c'eſt à dire, ces natures, ſont creatures de Dieu. La pourriture & la maladie ne ſont que diminutions, & defaulx de la bonne nature, qui eſtoit de par le Bon en l'vn & en l'autre. L'homme derechef deuiẽt pecheur; il n'y faut point de nouuelle creation. C'eſt la bonne nature qui vient à s'eſuenter & à perdre ſon gouſt: & pourtant dit S. Auguſtin, Les Latins appellent les meſchans *Nequam*; & la meſchanceté *Nequitiam*, c'eſt à dire gens de rien, & neantiſe. Or comme à vn rien il ne faut point de Principe; auſſi n'en faut il point chercher au mal: & par ainſi nous demeure vn ſeul Dieu, Principe & autheur de toutes choſes; ce que nous auions parauant definy. C'eſt l'opinion de Platon, Plotin, & autres grands Philoſophes de toutes ſectes: Que le mal n'eſt point de ſoy; & ne ſe peut imaginer, qu'en vne abſence de tout bien, & en chacune choſe vne priuation du bien que naturellement elle doibt auoir. Que le mal eſt vne eſpece de non Eſtre, & ne ſubſiſte qu'au bien; duquel il n'eſt qu'vn defaut, ou diminution. Que la cauſe en eſt en la matiere, dont Dieu a creé les choſes, qu'ils appellent *Verè non Ens*, c'eſt à dire, Vn vrayement non eſtre, dont elles retiennent vne inclination, par laquelle elles peuuent decheoir de leur Bien. Qu'en l'ame meſmes de l'hom-

Plato in Timæo. Plotinus in Enneade 1. lib. 8. &c. Trifmegiſtus in Aſclepio. Simplicius in Epictetũ, &c.

l'homme le mal est vne espece de tenebres, faute de regarder vers la lumiere intelligible qui l'esclaire, & par trop se laisser emporter vers les choses materielles, qui ne sont rien. Mais il est desormais temps de voir ce que les hõmes apres la nature, & les plus sages d'entre eux nous enseigneront d'vn seul Dieu.

CHAP. III.

Que la sagesse de ce monde a recogneu vn seul Dieu.

ON me dira, S'il est si viuement peint au monde, en ce qu'il contient & en l'homme mesmes, Qu'il n'y a qu'vn seul Dieu; d'où vient donq la pluralité des dieux entre les hommes; voire entre ceux que le monde a estimé si sages? En ce lieu ne veux-ie point prouuer, que tous ces dieux-là estoyent ou des hommes morts ou des diables, car il sera traicté plus à propos en autre endroit: mais suffira pour ceste heure, de monstrer le consentement vniuersel en ce poinct; & que ceux qui par coustume celebroyent la pluralité, croyoyent toutesfois vn seul vray Dieu: Ce que nous poursuyurons premierement par les Sages, qui ont vescu de siecle en siecle. Mercure Trismegiste, qui est (si vrayemẽt ces liures sont de luy, & pour le moins sont-ils bien anciens) la source de tous, enseigne par tout; Que Dieu est vn; Que l'vnité est la racine de toutes choses; & que sans elle rien n'a esté de tout ce qui est; Que cest Vn s'appelle seul Bon, & le Bien mesmes, qui a vne puissance vniuerselle de creer toutes choses. Qu'il n'y peut auoir plusieurs facteurs. Qu'au Ciel il a semé l'immortalité, en la Terre la vicissitude, en l'Vniuers la vie & le mouuement: Qu'à luy seul appartient le nom de Pere, &

Mercure Trismegiſte en ſon Pæmander. c. 2. 3. 4. 5. 6. 9. 10. 11. 13. Et en ſon Aſclepius c. 1. 6. 7. 11.

de Bon; & ne peut ſans blaſpheme eſtre attribué aux dæmons ny aux hommes, ny à tous ceux que par honneur & non par nature on appelle Dieux. Il l'appelle le Pere du monde, le Createur, le Principe, la Gloire, la Nature, la Fin, la Neceſſité, la Renouation de toutes choſes, l'Action de toutes puiſſances, la Puiſſance de toutes actiõs; Seul Saint, Seul non engẽdré, Seul Eternel, Seigneur de l'Eternité, & l'Eternité meſmes; Seul & par qui vn ſeul Mõde; Seul & lui-meſmes Tout; ſans Nom, & meilleur que tout Nom. A luy ſeul il veut que nous adreſſions nos loüanges, nos prieres, nos ſacrifices, & iamais n'en inuoque d'autre. Ie demande, ſi nous pouuons rien dire, ny de plus, ny de mieux, pour declarer ceſte Vnité? Il parle bien en quelques endroitz des dieux en nõbre plurier; comme quand il appelle le Monde, Dieu; le Ciel, & ceux qui regiſſent les Planetes, dieux: mais c'eſt en la façon qu'il appelle quelquesfois l'homme meſmes Dieu; cõme ainſi ſoit toutesfois qu'il ne peut douter de ſa mort & origine, tout contraires à la vraye Diuinité. *Les eſtoilles*, dit-il, parlant de la creation, *furent nombrées ſelon les dieux qui les habitent.* Et aillieurs: *Il y a deux chœurs de dieux, l'vn d'errans, l'autre de fixes.* Mais il a dit és lignes precedentes; Que Dieu en eſt le Principe; Qu'il les a faits; Qu'il eſt le Pere & le Seul Bon, auquel n'y a rien à cõparer, ny de ce qui eſt en bas, ny de ce qui eſt en haut. Item; il dit bien, Que le monde eſt vn ſecond Dieu; vn Dieu ſenſible; & l'homme vn troiſiéme à cauſe de l'ame immortelle qui eſt en lui: mais il les appelle fils & factures d'vn ſeul Dieu; & le plus ſouuent ombres & images, auſquels il ne veut pas ſeulement attribuer vne trace de bonté, ny la puiſſance de faire la moindre choſe.

Merc. Triſmegiſte en ſon Pæman. c. 3. 8. 10. 11. 12. Et en ſon Aſclepius c. 6. 2. 8. 9.

choſe. Bref, il deſcript des dieux principaux & des moyés, & des Vſiarques: Mais la cõcluſion du propos eſt; Que le ſouuerain gouuernemẽt eſt à Dieu ſouuerain Seigneur d'eux tous; duquel ſeul ilz dependent & decoulent; qui ſeul s'appelle Pere & Seigneur, & ſi plus ſainctement ſe peut appeller; qui a faict les hommes & les dieux, voire les hommes, dit-il, encor meilleurs & plus excellens que tous les dieux. Or comme il auoit prié celuy-là ſeul au commencement de ſon œuure; auſſi le benit-il ſeul de ſa fin: ce que i'ay bien voulu deduire aſſez au long, parce que de luy pluſieurs Philoſophes ont puiſé.

Allegué par Ciceron. Plutarque, Clement Alex. & Cyrille.

PYTHAGORAS en parle en ces termes: DIEV *eſt Vn, non, cõme aucuns pẽſent, hors l'adminiſtratiõ du monde; mais Tout en Tout. il eſt la temperature de tous les ſiecles; la lumiere de toutes les puiſſances; le Principe de toutes choſes. Il eſt le flambeau du Ciel; le Pere & l'Entendement, l'animation & le mouuement du Tout.* Qui plus eſt, le meſme l'appelle ἀπειροδώμων δυναμόπτιον δύναμιν, puiſſance infinie, & de par qui ſont toutes puiſſances: ce qui ne peut eſtre dit que d'vn ſeul. Philolaus ſon diſciple; Qu'il y a vn ſeul Dieu, Prince & Conducteur de toutes choſes; Qui touſiours eſt, ſingulier, immobile, ſemblable à ſoy-meſmes, & diſſemblable à toutes choſes. Architas auſſi; Que celuy ſeul luy ſemble ſage, qui reduit tout à vn & à vn meſme Principe; à ſçauoir Dieu, qui eſt le commencemẽt, la fin & le milieu de toutes choſes. Et c'eſt, dit Hierocles de la meſme ſecte, celuy qu'ils nõment Ζῆνα, & Δία, Pere & Facteur du Tout; parce que toutes choſes ont de luy leur vie & leur eſſence. Meſmes, comme recite Eudorus allegué par le Philoſophe Simplicius, ils l'appelloyẽt Prin-

Philo Iuif. Iamblichus de la ſecte des Pythagoriciens. Hierocles cõtre les Atheiſtes. Simplicius in pr. Phyſ.

Numenius περὶ ἀγαθοῦ. cipe de la matiere; & qui auroit les liures de Numenius; nous apperceuons bien par ce que nous en lisons ça & là, qu'õ les en trouueroit tout plains. Or tous ceux là auoyent ceste doctrine & de la nature, & de l'eschole de Pherecydes Syrien precepteur de Pythagoras, auquel Aristote l'attribue en

Aristot. 14. Metaphys. c. 4. sa Metaphysique. Empedocles successeur de Pythagore ne celebroit que l'Vnité; comme il se voit par ces vers:

D'vn est tout ce qui est, qui sera, qui fut oncques:
Les arbres, les humains, & les femmes aussi,
Bestes, oyseaux, poissons, toutes choses quelconques,
Mesmes ces Dieux aagez, tant honorez icy.

Aristot. les allegue in pr. Philos. & au liure du Monde. Arist. primo Phys. c. 10. li. 3. Simplicius in primum lib. Phys. Parmenides & Melissus enseignoyent le mesmes; comme aussi Xenophanes Colophonien leur precepteur: & les vers de Parmenide recitez par Simplicius en font foy; esquels il l'appelle Nõ-engendré, Tout, Vnique, Qui ne fut, ne sera, mais est touſiours tout ensemble, & Tout de mesme. Bref, telle estoit l'opinion de Thales, d'Anaxagoras, de Timee de Locres, d'Acmon, d'Euclide, d'Archænetus, & autres des plus anciens. Et Aristote en plusieurs lieux tesmoigne, que c'estoit la commune doctrine de l'antiquité; que Zenon tenoit si estroictement, que nier l'Vnité de Dieu, & nier la Diuinité luy estoit tout vn. Or ces plus anciens ne le disoyẽt pas, parce qu'ils l'euſſent seulement leu és escritz de quelques precedens, comme maintenant nous pourrions faire: mais parce qu'ils l'auoyent leu & au Monde, & en eux mesmes. Mais venons aux principales Sectes des Philosophes.

Academiques. SOCRATES precepteur de Platõ cõfessoit vn seul Dieu, & fut (dient Aulus Gellius & Apulee) condemné à la cigüe pour auoir enseigné que les Dieux qu'on

qu'on celebroit de son temps n'estoyent que vanité: & pour s'en moquer, il iuroit par le Chesne, par le Bouc, & par le Chien: comme disant qu'il n'y auoit non plus de Diuinité en l'vn qu'en l'autre. Cependant c'est celuy qu'Apollo iugea par son Oracle le plus sage de la Grece; par là confessant luy mesmes qu'il n'estoit pas Dieu. Platon son disciple nous baille en peu de mots vne regle pour discerner son intention. *Quand*, dit-il, *i'escris à bon escient, tu le cognoistras par là; Ie commence mes lettres par vn seul Dieu: mais quand i'escris autremẽt, ie les commence par plusieurs.* Mesmes ses façons de parler ordinaires, ne sont pas, Ce qu'il plaira aux Dieux, ou auec l'aide des Dieux, & c. Mais, Ce qu'il plaira à Dieu; par l'aide & conduite de Dieu; Dieu le sçait; il en est cause apres Dieu, & c. Il l'appelle Pere de l'Vniuers; τὸ ὄν, c'est à dire, celuy qui est; & tout le reste, ce qui n'est pas vrayement, ἀυτοφυῆ, c'est à dire né de soy mesme; & qui cependant a fait le ciel, la terre, le soleil & la lune; les temps & les saisons, les choses celestes & terrestres, hautes & basses, & c. En autres lieux il l'appelle le Commencement, le Milieu, & la Fin; par qui, pour qui, & autour de qui sont toutes choses; le Conducteur de ce qui est, & qui sera; le Biẽ & l'Idee de tout biẽ; le Roy de toute race intelligible, duquel toutes choses ont leur essence, & qui est outre le mot d'Essence. Et sont les noms & epithetes, qu'il donne au vray Dieu, souuent soubs le nom de Iupiter, qu'il tient comme incommunicables à tout autre. Il se laisse bien quelquesfois emporter à la commune façon de parler, peut estre, craignant pareille issuë que son precepteur; & nõmeement au liure Des Loix, qui deuoit estre diuulgé parmy le peuple. Car là, & en plusieurs

Platon en l'Epistre 13. à Denys.

Platon au Timee, au 10. de la Repub. en l'Epist. à Dionys. Hermias & Corisc us. ὑπέρκειται τῆς οὐσίας.

Plato au liure des Loix & en son Epinomis.

sieurs autres lieux, il appelle Dieux les Intelligẽces celestes : Mais il fait cependant parler Dieu à eux comme à ses creatures, & les nomme Dieux engendrez & faits de par luy; & iceluy au contraire, le Pere & le Dieu des dieux. Du mesme nom il honore aussi le Ciel, pour sa solidité; & les astres, pour la perpetuité de leur cours: & de là, peut estre, sont-ils nõmez par les Grecs θεοί. Mais il adiouste, Que ce sont dieux visibles; Que le Ciel est fait de Dieu; Qu'il a vne immortalité telle qu'il luy a donnée; & qu'il a rengé les Astres au Ciel pour la mesure du tẽps, des saisons, & des heures, leur assignant à chacun son circuit. Quant aux hommes, il monstre assez ce qu'il en croit, en declarant leur genealogie, c'est à dire leur mortalité; à sçauoir qu'en plusieurs choses il recognoist bien quelque ombre de diuinité: mais que l'Essence en est en vn seul vray Dieu. Or tous les Platoniques ont suiuy ceste doctrine, l'esclaircissant d'autant plus, que plus proches ils ont esté de nostre temps. Damascius dit, *L'Vn produit toutes choses. L'Vn se doibt honorer par silence. L'Vn comme le Soleil se voit obscurement de loing, & de plus pres, plus obscurement, & en fin oste l'apprehension de toutes choses.* Iamblichus, surnommé le Diuin, recognoist par tout vne Cause diuine, qui est le commencement, la fin, le milieu de toutes choses: Qu'il y a vn Dieu maistre de tous, auquel il faut demander le bien. Que la fin de toute contemplation c'est l'Vn, & se retirer de la multitude vers l'vnité. Qu'icelle c'est DIEV, Prince de toute verité, felicité, substance, & de tous les Principes mesmes. Il dit bien; & ses liures n'en sont que trop pleins; Qu'il y a des Dieux & des dæmons: & en fait plusieurs degrez; de bons, de mauuais, de plus hautz, de plus

παρὰ τὸ θεῖν parce qu'ils courent.

Platon au Timee, & Laertius en sa vie.

Damascius.

τὸ ἓν πάμφοβον.

Iamblichus au liure De la secte des Pythagoriciens.

de plus bas & c. Mais il en recognoiſt touſiours vn premier qu'il appelle DIEV SEVL, & deuant ce qui eſt; Fontaine & racine de tout ce qui premier entend, & premier eſt entendu, àſçauoir des Idées; Suffiſant & Pere de ſoy-meſmes; qui procree les ames des autres dieux par ſes Idées, & qui n'eſt pas ſeulement le principal Eſtre, mais vn ſupereſſentialemét Eſtre; ny ſimplement bon, mais le bien meſmes: comme ainſi ſoit qu'il appelle tous ces autres dieux, Eſſences ſeparées, bontez deriuées, intelligences eſtincellantes de la diuinité du Dieu ſuperſubſtantiel, qui ne comprénent rien, qu'en la contemplation de ceſt Vn; & ne ſont que diſpéſateurs de certains dons qu'ils ont de par luy. Et Theodore Platonique adiouſte; Que tous prient fors le premier, & puiſent de celuy qui eſt de par ſoy; autrement, s'en iroyent à neant. Proclus, comme les Platoniques pour la pluſpart ont eſté ſuperſtitieux, ſe deſtourne ſouuent aux dieux, mais voicy ſa reſolution en mots expres. *Qui eſt celuy*, dit-il, *qui eſt Roy de tous, ce Dieu vnique ſeparé de tous, & produiſant tout de ſoy-meſmes? qui conuertit toutes fins à ſoy; la Fin des fins, & la Cauſe premiere des operations; l'autheur de tout ce qu'il y a de Bon & de Beau; qui illumine tout de ſa lumiere? & c. Si tu crois Platon, il ne ſe peut ny expliquer, ny entendre.* Et puis apres: *Ceſte premiere ſimplicité donq c'eſt le Roy; la principauté & l'outrepaſſe de toutes choſes; incomprehenſible, & qui ne doit tenir rang auec autre quelconque, vniforme, eminent au deſſus de toutes les cauſes, & qui cree celle ſubſtance des dieux, qui a quelque forme de bonté. Toutes choſes vont apres luy, & luy adherent: car il produit & parfait les choſes intelligibles, cõme le Soleil les ſenſibles. Bref, c'eſt ceſte cauſe ineffable, que Platõ nous enſeigne ſoubs deux noms en ſa Republique,*

Iamblichus au liure des Myſteres, c. 1. §. 12. 16. 17. 39.

ὑπερούσιος ὄν.

ἑλλάμψεις ἀπὸ τῆς θεότητος ὑπερουσίου θεοῦ.

Proclus en la Theologie Platonique.

ὁ ἐνιαῖος θεὸς.

ὑπερβολή.

l'appellãt le Bien meſmes, & la Fontaine de verité, qui vnit l'intellect & les choſes intellectuelles. Et en ſon Parmenide l'Vn ou l'Vnité, qui fait ſubſiſter toutes les diuines vnitez; & qui eſt Principe de tout ce qui eſt, & qui n'eſt encores pas. Au liure de l'Ame & du Dęmõ, il nous enſeigne le chemin pour paruenir de pluſieurs multitudes à ceſte ſuperſubſtãtielle Vnité, qu'il appelle Nature ſubſiſtãte en Eternité; Vie viue & viuifiãte; Intelligẽce veillãte, Fontaine de tout biẽ, infinie & en duree & en vertu, & toutesfois ſans quãtité, &c. Il defere neantmoins beaucoup aux Anges & aux Dæmons, ſelon la Magie que les Platoniques affectoyẽt fort alors: Mais c'eſt touſiours ſuyuant ceſte regle ſouuẽtesfois repetée en ſes liures, Que de par le vray Dieu, qui eſt caché, toutes choſes ſont; & de par iceluy meſmes le ſecõd ordre des Dieux; c'eſt à dire les Anges & les Dæmons. Bref, que croire pluſieurs Dieux, & n'en croire point du tout, eſt vne meſme choſe. Simplicius dit, *Tout ce qu'il y a de beau, vient de la premiere & principale diuine Beauté. Toute verité, vient de la verité Diuine; & faut que tous Principes ſoyent reduits à vn Principe, qui ne ſoit point vn Principe particulier, comme les autres; mais vn Principe ſurpaſſant tous Principes, & s'eſleuant par deſſus iceux, & les recueillant tous à ſoy: meſmes qui donne à tous Principes dignité de Principe, ſelon qu'à la nature d'vn chacun conuient.* Item: *Le Bien, eſt la Source & Principe de toutes choſes. Il produit toutes choſes de ſoy, les premieres, les moyennes & les dernieres: vne Bonté produit pluſieurs Bontez; vne Vnité pluſieurs Vnitez; vn Principe pluſieurs Principes. Or, Vnité, Principe, Bien, Dieu, ce n'eſt qu'vn. Car Dieu eſt la premiere Cauſe de Tout, & en iceluy ſont fichez & fondez tous les Principes particuliers. C'eſt la Cauſe des Cauſes, le Dieu des Dieux, la Bonté des Bontez.*

Ἡ θεία ἑνάς ὑποστατικὸν.

Proclus au liure De l'ame & du dæmon c. 32. 42. 53.

πολυθεότης, ait Proclus, ἀθεότης eſt.

Simplicius ſur l'Epictetus d'Arrian.

τὸ ἀγαθόν.

Bontez. Porphyre recognoit vn Dieu, qui Seul eſt par tout & nulle part; qui emplit tout lieu, & que nul lieu ne contient; & par lequel eſt tout ce qui eſt, & qui n'eſt pas. Ceſtuy-là il l'appelle Pere, qui regne en tous, & nous enſeigne à luy ſacrifier noſtre ame en ſilence, & en chaſte penſée. Au contraire, il recognoiſt les autres comme creatures & ſeruiteurs; les vns viſibles, les autres inuiſibles; auſquels il attribue vn ſeruice materiel, beaucoup different de celuy du vray Dieu. Et quant à Plotin ſon precepteur, ſurnommé le Diuin, que l'Oracle d'Apollo, referé par Porphyre, met au nombre des Sages en ce monde, & des Dieux en l'autre; qui voudroit alleguer ce qu'il dit diuinement de l'vnité d'vn Dieu, il faudroit en inſerer des traictez tout entiers. La ſomme eſt; Qu'il y a vn Principe de toutes choſes, qui a toutes choſes, & eſt toutes choſes, & les a, comme ne les ayant point; par ce qu'il ne les poſſede point comme alienes de ſoy; & les eſt, comme ne les eſtant point: par ce qu'il n'eſt ny toutes choſes, ny quelque choſe entre les choſes; mais vne puiſſance de toutes choſes. Que ce Principe habite en ſoy meſme, ſuffiſant de ſoy meſme, produiſant de ſoy toute eſſence, ame & vie, comme eſtant Outr'eſſence, & Toute vie. Qu'en ſon vnité il produit la multitude, laquelle ne pourroit eſtre multitude, ſi icelle ne demeuroit Vne, & c. Quant aux Dieux; qu'ils ne ſont, ny peuuent eſtre heureux d'eux meſmes; mais par le meſme moyen que les hommes le peuuent deuenir, à ſçauoir par l'obiect d'vne lumiere intelligible, qui eſt Dieu; par la participation duquel ils demeurent en beatitude. Meſmes, Que l'ame de l'vniuers pretenduë par les Platoniques, n'eſt heureuſe que de là; à ſça-

Porphyr. au ſecond liure De l'abſtinence, & au liure des Occaſions, ch. 21.

Porphyre en la vie de Plotin.

Plotin en l'Ennead. 1. liure 8. ch 2. & en l'Ennead. 6. li. 4. c. 1. 2. 3. 4. Et en tout le 9. liure, & en l'Enneade 3. lib. 8.

là; à sçauoir par la contemplation de la lumiere qui l'a creée; comme la Lune n'est luisante que de par le Soleil, &c. Or voilà l'opinion des Platoniques touchant vn seul Dieu, tant anciens que nouueaux, encor que de tous les Philosophes ils ayent esté les plus addonnez au seruice & à la recherche des Intelligẽces separées, que nous appellõs Anges & Diables; & qu'ils appellent Dieux & Dæmons. Venons aux Peripatetiques, & commençons par Aristote disciple de Platon, qui a toutesfois esté aussi irreligieux en plusieurs lieux à n'atttribuer à Dieu la gloire qui luy est deuë; comme ceux là superstitieux, à la transferer trop liberalement à autruy: nous y trouuons ceste verité mesmes.

Auguſt. de la Cité de Dieu liure 10. c. 2.

Aristote en sa Metaphysiq. & en sa Physiq. lib. 3.

Peripatetiques.

Aristote nous amene par plusieurs mouuemens à vn premier Moteur, qu'il declare, Infiny, sans cõmencement & sans fin. De là on peut passer plus outre; car ce qui est infiny ne peut estre qu'Vn; veu que l'infinité d'vn, restreint, comme nous auons dit, toutes autres puissances. Il le definit puis apres: Viuant, Immortel, Sempiternel. Et de rechef; Seul possesseur de sagesse, Principe de toutes les causes, &c. Tout cela aussi ne se peut attribuer, qu'à Vn. Cependant il establit bien des diuinitez au Ciel, és Astres, au Soleil & en la Lune, qui les conduisent; & les appelle Intelligences celestes, premieres substances, immuables & impassibles, lesquelles selon son aduis ne peuuent vieillir; par ce qu'elles sont au dessus du premier Mobile; & par consequent au dessus du Temps. Mesmes la coustume du vulgaire, & la force d'Amour l'emportent bien si auant, que d'eriger des statues à Iuno & Iupiter Sauueur, pour le salut de Nicanor; & de sacrifier à vne femme, qu'il aymoit, cõme les Atheniens à Ceres. Mais en son

Arist. en ses liures du Ciel.

Arist. au liure du Monde que

en ſon Abbregé de Philoſophie, qu'il dedia ià vieil à Alexandre, voicy ſa finale doctrine. *Ce monde*, dit il, *qui eſt la diſpoſition de toutes choſes eſt conſerué de par Dieu: ce qui eſt de plus haut en iceluy, c'eſt ſon habitacle. Nulle nature n'eſt ſuffiſante de ſoy, s'elle n'eſt aſſiſtée de ſon ſalut. Il eſt le Pere des dieux & des hommes, l'Engendreur & le Sauueur de toutes les choſes dont ce monde eſt compoſé: Et toutesfois il ne penetre pas dedans elles; mais ſa puiſſance & prouidence, qui preſide là haut, atteint par tout, remuë le Ciel, le Soleil & la Lune; conſerue les choſes terreſtres, & fait faire à tout, & à chacun ce qui eſt de ſa nature.* Il le compare à vn grand Roy de Perſe, qui de ſon cabinet gouuernoit par ſa puiſſance & par ſes miniſtres tout ſon Empire; ſauf, dit-il, que l'vn eſt Dieu, infiny en puiſſance, & l'autre vn animal treſvil & tresfoible. Dit auſſi que tous les noms qui s'attribuent aux Dieux, ne ſont inuentez que pour expliquer les puiſſances de ce ſeul Dieu, Prince & Pere de tous: Et vaut mieux renuoyer les lecteurs à lire ce traicté là tout entier, que d'ẽ inſerer d'auantage; par ce qu'ils y verront auec ceſte belle Theologie vne eloquence admirable. Theophraſte ſon diſciple, *Ce qui eſt premier*, dit-il, *& treſdiuin veut que toutes choſes ſoyent treſbonnes; & peut eſtre auſſi eſt il au deſſus de tout ſçauoir, & non recherchable.* Item: *Il y a vn diuin Principe de toutes choſes, par lequel elles ſont & ſubſiſtent.* Mais au liure des Saueurs, il paſſe plus outre; Que Dieu a creé toutes choſes d'vn Rien. Or creer de rien, preſuppoſe vne puiſſance infinie: & icelle derechef, l'Vnité. Alexandre Aphrodiſee en ſon liure De la Prouidence à Antonin l'Empereur, attribue la Prouidence ſur toutes choſes à vn ſeul Dieu, qui peut ce qu'il veut; cõme ſe voit par tout ſon diſcours. Et iceluy entre les Ariſtoteliciẽs auoit tel re-

Iuſtin Martyr dit auoir eſté nommé ſon Compendium ou abbregé de Philoſophie.

γενέτωρ.

Theophraſte en ſa Metaphyſiq.

ὑπερβατὸν.

Theophraſte au liure des Saueurs.

Alexand. Aphrodiſ. en ſon liure de la Prouidence à Antonin, & Cyrille contre Iulian l'Apoſtat.

tel renom, que de son nom ils s'appelloyent Alexandriens. Bref, la plus part des interpretes & disciples d'Aristote, trouuent si necessaire de recognoistre vn seul Principe; & si absurd d'en tenir plusieurs, que pour ne confesser vne telle absurdité en leur maistre, ils excusent par tous moyens qu'ils peuuent, ce qui eust peu en ses œuures estre interpreté au contraire. De ces plus anciens Stoiques nous n'auons que ce qui se recueille és escrits de leurs aduersaires, qui tous leur attribuët, l'Vnité & infinité de Dieu; comme ce que recite Aristote de Zenon; Qu'il faut qu'il n'y ait qu'vn Dieu: autrement qu'il n'y en auroit point du tout; à sçauoir, par ce qu'il faut qu'il soit tresbon & trespuissant. Ce qu'il ne pourroit s'il y en auoit plusieurs. Et Simplicius de Cleanthes, qui prie Dieu en ses Iambes, de le vouloir conduire par sa cause, qui conduit toutes choses par ordre; laquelle il appelle Destin, & Cause des Causes: Mais deux principaux d'entr'eux desquels nous auons la doctrine par escrit, nous feront aisement foy de tout le reste. Epictetus Stoique, duquel Proclus, Simplicius, & Lucian mesmes tenoyent les paroles pour Oracles, ne parle que d'vn Dieu. *Il faut apprendre*, dit il, *auant toutes choses qu'il y a vn Dieu; Qu'il pouruoit à tout, & que de luy on ne se peut cacher quoy qu'on face ny qu'on pense.* Il nous enseigne de nous adresser à celuy-là en noz angoisses; de le recognoistre pour Createur & Pere; de dresser nostre veuë vers luy seul, si nous voulons sortir du bourbier des vices; d'y cercher nostre felicité; de l'inuoquer en choses grandes & petites. De tous ces Dieux du temps passé pas vn mot; mais bien, dit il, que ce seul Dieu quand nous l'inuoquerons, nous auertira des choses principales par

Stoiques.

Epictetus apud Arrianum.

ses

ſes Anges. Seneque ne parle iamais autrement. *Que faict*, dit il, *à Dieu, celuy qui contemple? Que ſes œuures ne ſoyent ſans teſmoing.* Item: *C'eſt regner que ſeruir à Dieu: Dieu nous exerce en affliction pour eſprouuer la nature humaine: Qui le prie, ne demande rien d'autruy &c.* Ces façons couſtumieres de parler, monſtrent qu'il ne penſoit qu'à vn Dieu. Mais il paſſe plus outre. *Il faut*, dit il, *des choſes deſcouuertes venir aux obſcures, & s'enquerir, qui eſt plus ancien que ce monde, de qui ſont procedez ces Aſtres & c.* Et en fin conclut, que le monde & tout ce qu'il contient eſt œuure de Dieu. La meſme il l'appelle fondateur, facteur & Createur du monde, & l'eſprit eſpandu par toutes choſes grandes & petites. Et en ſes Queſtions. *C'eſt celuy*, dit il, *que les Hetruſques, ou Toſcans entendent par Iuppiter, Gardien, Conducteur & Seigneur de l'Vniuers. Appelle-le Deſtin, tu ne te tromperas point; car tout depend de luy, & de luy ſont les Cauſes des Cauſes. Appelle-le Prouidence, tu dis bien: car par ſon conſeil ce monde marche, ſans s'esbranler, & deſploye toutes ſes actions. Appelle-le Nature, tu ne faux point: C'eſt celuy duquel ſont nées toutes choſes, & par l'eſprit duquel nous viuons. Bref, le veux-tu appeller le Monde? C'eſt de vray tout ce que tu vois, il eſt en toutes ſes parties ſouſtenant & ſoymeſmes, & tout ce qui eſt ſien.* Et par ce paſſage auſſi pouuons nous mõſtrer, que par nature les Philoſophes n'entendent que Dieu meſmes; cõme aillieurs Seneque dit; que ce n'eſt qu'vn, non plus qu'Anneus & Seneca. Et quand auſſi il dit, qu'il ſe peut appeller le Monde; c'eſt ce qu'il dit aillieurs, *Dieu eſt ce que tu vois, & ce que tu ne vois point*: c'eſt à dire; ne le pouuant voir en ſon eſſence, tu le vois en ſes œuures; car auſſi, il le definit aillieurs, Entendement & Sapience incorporelle, qui ne ſe peut voir que par penſée.

Seneca paſſim.

Seneque au liure De la vie heureuſe & au Traicté De la conſolation.

Seneque en ſes Queſtions naturelles, & au liure des Benefices.

Τὸ πᾶν Ariſtoteli.

pensée. Or tout ce que dessus repeté en plusieurs endroits, ne peut estre dict que d'Vn. Car, qui fait, qui conduit, qui est tout, ne laisse rien à faire, à conduire, à estre à quelconque autre, sinon de par luy. Mais il parle encor plus expres. *Tu n'entends point*, dit il, *l'authorité & la maiesté de ton Iuge; du Gouuerneur du Monde, du Dieu du Ciel, & de tous les Dieux. Toutes ces Diuinitez que nous adorons chacune à part, dependent totalement de luy.* Et derechef: *Iceluy iettant les fondemens de ceste belle masse, encor qu'il eust espandu sa puissance par tout le corps d'icelle, fit toutesfois les Dieux pour estre Ministres de son Royaume, affin que toutes choses eussent leur conducteur.* Or, c'est comme l'Escriture saincte parle des Anges, Il n'est donq pas seulement Dieu excellent entre les Dieux, mais leur Pere, autheur & createur mesmes. Adiouſtons encor Ciceron & Plutarque qui de chaque secte ont pris ce que bon leur a semblé. Tous deux ordinairement ne parlent que d'vn Dieu, Autheur & Conducteur, auquel ils attribuent toutes choses; & en ce stile ordinaire c'est leur nature qui surmõte la coustume de leur temps; mais voicy encor leur doctrine plus expresse. Ciceron traictant ceste matiere en ses liures De la nature des Dieux, recognoist vn Dieu supreme, qu'il appelle Dieu des Dieux; & voicy la difference qu'il y fait. *La nature des Dieux*, dit il, *n'est ny fort puissante ny excellente; car elle est subiecte à ceste mesme, soit Nature, soit Necessité, qui regit le Ciel, la Mer & la terre. Mais il n'y a rien de si excellent que Dieu, qui regit le Monde, & qui n'est point subiect à la nature, mais commande à la nature mesmes.* Or il est tout plein de semblables passages. & quant à Plutarque, il se laisse aller aux fables assez souuẽt: Mais voicy comme il parle à bon escient. *N'adorons point*

Seneque De la mort hastiue, & és exhortations allegué par Lactance lib. 1. ch. 5.

Ciceron De la nature des Dieux.

Plutarque aux Traictez d'Isis & Osiris; des Oracles qui

point, dit il, *les Elemens, le Ciel, le Soleil, & la Lune & c. Ce sont des miroirs esquels nous deuons recognoistre l'artifice de celuy, qui a ordonné toutes choses, & tout le Monde n'est que son Temple.* Item, *Pourquoy Platon appelle-il Dieu, Pere & Facteur de tous? Il l'appelle*, dit il, *Pere des Dieux engendrez & des hommes, comme aussi faict Homere; mais Createur des choses qui n'ont vie ny raison; & pourtant*, dit il aillieurs, *il a faict le Monde comme vne maison commune des hommes & des Dieux.* Voire, adiouste-il, Ores qu'il y en eust plusieurs tels que cestuy-cy, vn seul Dieu neantmoins les gouuerneroit. Or ce vray Dieu, qu'il appelle le grand Dieu; le grand Ouurier; la Mer de Beauté; le Principe de tous biens; le vray Estre; de qui seul on peut dire Tu es, & non tu as esté, ou tu seras; il l'entend par Iuppiter quand il dit; Que des Dieux l'vn s'appellera Liberal, & l'autre Doux, l'autre Chasse-mal; mais que le grand Iuppiter est au Ciel, qui a soing vniuersellement de toutes choses. Or, voilà donq comme tous les Philosophes de tout temps, de toutes sectes, de toutes nations s'accordoyent en vn Dieu: qui est ce qu'annotoit tres-bien le docte Varro; Que les Docteurs des Payens, encor qu'ils nommassent beaucoup de Dieux & de Deesses, les comprenoyent toutesfois tous en vn Iuppiter; duquel ceux là n'estoyẽt que puissances & functions. Que ce Iuppiter est celuy, qu'adorent soubs autre nom, ceux qui adorent vn seul Dieu sans images: & dit qu'il doit estre ainsi adoré. Et à ce propos il allegue ces vers de Valerius Soranus Poëte tresdocte,

Iuppiter tout puissant, Roy des Roys, Dieu des Dieux,
Pere & mere de tous, Dieu seul & tous les Dieux.

Mais il est temps de venir aux Poëtes anciens, qui estoyent aussi Philosophes, & qui ont faict par

Oracles qui ont cessé, de la tranquillité d'esprit, contre le Prince ignorant; des Questions Platoniques; contre les Stoiques; contre Epicurus; Que signifie ce mot ⁂.

Varro allegué par S. August. De la cité de Dieu, lib. 4. ch. 9. & 11. & liu. 7. ch. 9. & 23.

Iuppiter omnipotens Regũ Rex ipse, Deúsque; Progenitor, genitrixque Deum. Deus vnus & omnes.

D leurs

Poëtes. Iuſtin de la Monarchie.

leurs fictions, ouuerture à la pluralité des Dieux. Entre iceux ſe rencontre tout le premier Orphee, que Iuſtin en appelle le premier Autheur, qui premier leur a donné des noms & des genealogies: Mais voicy ſa repentance en ſon hymne à Muſeus, qui eſt appellé ſon Teſtament; c'eſt à dire ſa derniere doctrine, & à laquelle il veut qu'on ſe tienne.

Iuſtin aux Gentils. Athenagoras au Traicté de la reſurrection.

Palinodia Orphei qui eſt appellé l'autheur de la pluralité, πολυθεότης. Clemens in Protreptico ad Gentes. Ce ſont 20. vers Grecs. Lactance, liure 1. ch. 5

Iette tes yeux, dit il, *vers ce ſeul Roy Formateur du monde; il eſt Vn, né de ſoymeſme; & de ceſt Vn toutes choſes ſont. Il eſt tout en tous; voit tout, & n'eſt veu d'aucun. Il donne ſeul les larmes & les alarmes. Il ſied au Ciel gouuernant toutes choſes; des pieds il touche la Terre; de ſa dextre les bouts de la Mer; les montagnes en tremblent & les Fleuues & la Mer profonde, & c.* En vn autre lieu il l'appelle Premier Né, Grand, Apparent: Qui a creé aux immortels vne maiſon incorruptible, & c. Item ſoubs le nom de Ζεὺς ou Iuppiter,

Dieu premier, Dieu dernier, le Prince du tonnerre;
Dieu le chef, le milieu, l'ordre par tout meſlé:
Dieu baſe de la Terre & du Ciel eſtoillé;
Dieu Roy, Dieu ſeul de tous, le Pere touſiours Meſme;
Vne Force, vn Eſprit, vn Monarque ſupreme;
Vn ſeul tout ſouuerain, en qui tout faict ſon tour,
Le feu, l'eau, l'air, la terre, & la nuict & le iour.

Phocylides.

Phocylides le ſuit en ces mots: *Il n'y a qu'vn ſeul Dieu puiſſant, ſage & heureux.* Item: *Honorer vn ſeul Dieu.* Et, *Tous ſont hommes mortels, Dieu regne ſur les ames.* Et Theognis, qui eſt du meſme temps, ne parle point autrement. Homere, que Pythagoras dit eſtre puny en enfer pour les fables des Dieux, ne peut faire vne plus notable difference, entre le vray Dieu, & tous les Dieux qu'on celebroit de ſon temps; que quand il dit; Que ſi tous eſtoyent pendus à vne chaiſne à bas, il les tireroit en haut malgré qu'ils

Homere.

qu'ils en euſſent: & auſſi les faict il tous trembler deſſous luy; & s'il eſt queſtion d'vn grand faict, parle touſiours de Dieu en ſingulier. Heſiode auſſi qui en deſcrit la Genealogie, monſtre aſſez ſa creance, eſcriuãt à ſon frere en ce ſeul vers: *D'vn lieu ſont & les Dieux & les hommes mortels.* c'eſt à dire, que tous deux ſont creés de Dieu. Sophocle auſſi, Heſiode.

Sophocles, en Cyrille contre Iulian l'Apoſtat.

Certes il n'y a qu'vn Dieu,
La mer horrible en maint lieu,
Mais nous mortels eſgarez
De pierre & bois reparez
Fols qui par les honorer
Qui fit ciel & terre ronde,
Et les vẽts, qui enflent l'onde;
Au dam de noz ames folles
Nous erigeons des Idoles;
Penſons bien Dieu adorer.

Mais Euripide paſſe plus outre:

Euripides Clemens in Protreptico.

Neptune & Iuppiter & vous tous autres Dieux
Tant vous eſtes meſchans, ſi on vous fait iuſtice,
Vuides ſeront bien toſt les Temples & les Cieux.

Or en deteſtant ceux là; il ne laiſſe pas de celebrer vn vray Dieu en pluſieurs endroits. Aratus en ce texte allegué meſmes par S. Paul donne tout à vn Iuppiter, qu'il veut eſtre celebré ſans ceſſe. Et quant aux Latins, Ouide en ſa Metamorphoſe attribüe la creation du monde, & de tout ce qui y eſt, à vn ſeul Dieu. Et Virgile l'appelle ordinairement Roy des Dieux & des hommes; & le deſcript atteignant de ſa puiſſance les bouts du Ciel & de la Mer, & animant de ſa vertu le monde & tout ce qu'il contient.

Aratus Διὸς γὰρ γένος ἐσμεν.

Ouide en ſa Metamor.

Virgile és Georgiques, liu. 4. & par tout.

Mais puiſque le Pontife Sceuola diſtinguoit les Dieux anciens en trois genres, le Philoſophique, le Poëtique, & le Ciuil; & que nous auons veu, comme le Philoſophique & le Poëtique, nonobſtant leurs ambages & fables, & les ſuperſtitions infinies de leurs ſiecles, ſe rencontrent en vn Seul Dieu: voyons conſequemment ce que nous en dira le Ciuil;

Sceuola allegué par S. Auguſtin en la Cité de Dieu, liu. 3. chap. [illegible]

Conſentemẽt des peuples.

uil; c'eſt à dire, ce qu'en ont creu, non les doctes d'entre les nations ſeulement, mais icelles nations meſmes. Certes ſelon que la vanité de l'homme eſt incroyable depuis qu'il ſe deſtourne du vray ſentier, les peuples ſe ſont laiſſez aller à des abſurditez, que nous ne croirions pas ſi nous n'en voyons encor de ſemblables. Aucuns ont adoré le Ciel, les Planetes, les Eſtoiles, comme ces poures gens entrans en vne court, qui du premier bien habillé qu'ils voyent, penſent que ce ſoit le Roy. Aucuns ont honoré comme Dieux les biens que Dieu leur donnoit. Aucuns les animaux qui leur eſtoyent vtiles; & finalement ils ont deifié non eux-meſmes ſeulement, mais leurs lances & leurs boucliers, & leurs eſpées; & ont dreſſé des Temples à leurs propres paſſiõs, à la Crainte, à la Hardieſſe &c. voire à choſes ſi ordes & ſi ſales, que nous auons honte & horreur d'en ouyr parler. L'accouſtumance du populaire à telles choſes, faiſoit qu'il n'y prenoit pas garde; & les plus ſpirituels s'occupoyent à l'ambition, qui leur empliſſoit toutes leurs penſées. Ce pendant, quand on les eſueille, & qu'ils viennent vn peu à y penſer, comme d'vn peché vrayement contre nature; ilz ont honte de leurs faits & d'eux meſmes. *Quoy*? reſpondent-ils à S. Auguſtin; *Que nos peres ayent eſté ſi fols & ſi aueuglez, que de croire que Bacchus, que Ceres, que Pan &c. fuſſent Dieux*; *Il n'eſt pas poſsible. Ains ils ne croyoyent qu'vn Dieu, duquel ſoubs diuers noms ils honoroyent les dons & les functions: & ce qui eſt de ſurplus, n'eſt que ſuperſtition.* De faict les Egyptiens adoroyent, comme nous liſons, des dæmons, des hommes, des animaux, des reptiles, des plantes: Bref, tout leur eſtoit Dieu. Mais quant au vray Dieu; ils le repreſentoyent en leurs Hiero-

Liure 4. De la Cité de Dieu, ch. 24.

Hieroglyphiques seul gouuernant la nauire ; & toute leur Theologie, comme il se peut voir en Iamblique, se rapportoit à vn Seul. Mesmes ceux de Thebaide en Egypte reiettoyent toutes ces absurditez des Dieux, disans: Qu'il n'y a Dieu, que celuy qu'ils appelloyent Cnef, qui onq ne nasquit, & ne peut mourir, c'est à dire l'Eternel. Aussi en la ville de Sais d'Egypte, l'image de Pallas; c'est à dire de Sapience; estoit auec ceste inscription: *Ie suis tout ce qui a esté, qui est, & qui sera iamais: Et homme mortel ne m'a encores descouuert mõ voile.* Et Proclus y adiouste: *Et le fruict que i'ay produit, c'est le Soleil.* disant que c'est la Sapience par laquelle Dieu besongne, & vne Deesse ouuriere. Or si au milieu des Egyptiens, l'opinion d'vn seul Dieu n'a peu estre estouffée; à plus forte raison en iugerons-nous ainsi des autres. Es Loix des douze Tables estoyent ces mots: *Qu'on approche des Dieux chastemẽt; Que les richesses en soyent loing: Si non, Dieu mesmes en sera le vengeur.* c'est à dire, ce Iuppiter que seul ils appelloyent, *Optimum Maximum*, tresbon & tresgrand. Or est-il certain toutesfois que Rome a esté depuis l'abbregé des Idolatries du monde, car en conquerant les peuples, ils conqueroyent aussi toutes leurs superstitions. Mais tout cela encor, a-il peu effacer en eux l'impression de nature? Au contraire, dit Tertullian, parlant des Payens de son temps: *Leur ame tout asseruie qu'elle est aux faux Dieux, quand elle vient à se resueiller, comme d'vn dormir d'yurongne, ne nomme qu'vn Dieu: Et la voix d'vn chacũ c'est; Ce qu'il plaira à Dieu. Ils le reclamẽt pour iuge; Dieu le voit; Ie m'en remets en Dieu; Dieu le me rendra. O tesmoignage d'vne ame naturellement Chrestienne! Bref, en prononçant ces mots, ils regardent au Ciel, & non au Capitole; car ils sçauent que c'est le siege du Dieu viuãt.*

Iamblichus des mysteres des Egyptiens chap. 37. & 39.

Plutarq. au traicté d'Isis & d'Osyris.

Cicero au second liure des Loix, *Deos adcunto castè, opes amouento. si secus faxint, Deus ipse vindex erit.*

Tertullian en l'Apogetique.

Lactance liure 2. chap. 1. Lactance qui eſt venu quelque temps apres, dit le ſemblable. *S'ils iurent*, dit il, *s'ils ſouhaitent, s'ils remercient, ils ne nomment ny Iuppiter ny pluſieurs Dieux; mais vn ſeul Dieu, tant la nature les contraint à recognoiſtre la verité. S'il vient vne alarme, s'ils ſont menacez de guerre, tout de meſme. Quand le danger eſt paſſé, ils courent aux temples des Dieux, & n'ont appellé qu'vn Dieu à leur ſecours.* Et à la verité ſi nous conſiderons les mouuemens naturels que nous auons en nos afflictions, ils ne nous partiſſent point le cœur en diuerſes prieres; mais nous admonneſtent d'vn ſeul Dieu, auquel il nous faut adreſſer. Reſte, puiſque la nature, la ſageſſe humaine, la voix du peuple celebre, adore & confeſſe en toutes langues vn ſeul Dieu, que nous voyons, ſi par la propre cõfeſſion des faux Dieux, qui ont taſché d'obſcurcir ſon nom en toutes ſortes; nous ne pourrions tirer le ſemblable. On diſpute entre les doctes par quel eſprit les Sibylles ont parlé, parce qu'il n'eſt pas inconuenient que Dieu contraigne les diables meſmes à chanter ſes loüãges. Quoy qu'il en ſoit, elles ne parlent que d'vn Seul Dieu.

Dæmons.

Lactance liu. 1. ch. 6. Iuſtin en ſon Apologie. Les Oracles des Sibylles.

Il n'y a qu'vn Dieu ſeul, treſgrand & eternel,
Tout puiſſant, inuiſible, & qui voit toutes choſes,
Et ne peut eſtre veu de tout homme charnel.

Elles crient auſſi cõtre les faux Dieux, & exhortent à demolir leurs autels; eſtimans bien heureux ceux qui ſe dediront à la gloire de celuy-là ſeul. Mais eſcoutons Apollo luy meſmes. Eſtant enquis à Colophone par vn certain Theophilus que c'eſtoit que Dieu, & s'il l'eſtoit; il reſpond en 21. vers Grecs recitez par Lactance, dont ie me contenteray des trois derniers:

Lactance li. 1. chap. 6.

Né de ſoy, né ſans mere, & ſage de ſoymeſme;

Son

Son nom ne se peut dire; il loge au feu supreme;
Nous Anges de par luy, mais sa moindre partie.

μικρὰ δὲ θεῖα μοῖρις ἄγγελοι ἡμεῖς.

Les autres vers celebrent & declarent la Maiesté de ce grand Dieu; mais ceux-cy suffisent pour ceste endroit. Or il y fait ce qu'il peut pour s'aggrandir soy mesmes, se disant Ange, & petite portion de Dieu; mais si recognoist il toutesfois sa souueraineté. Porphyre grand ennemy des Chrestiens, en recite plusieurs semblables. Enquis comme il falloit inuoquer Dieu, il respond en 22. vers, & l'appelle Pere Eternel, qui se pourmene sur les Cieux des cieux, Formateur de la matiere, Pere de Tout, Pere des mortels & des immortels: au contraire tout les autres, ses enfans, ses seruiteurs, ses messagers, herauts de ses louanges; & pour s'honorer, se met tant qu'il peut entre ceux là. En vn autre compris en dix vers, il l'appelle Flamme ardente, Fontaine & Principe de toutes choses, Autheur de vie, & c. Puis conclut:

Porphy. li. 10. Φιλοσοφίας.

Ie ne suis que Phœbus; plus ne t'en puis apprendre;
C'est si peu que i'en puis en mon esprit comprendre.

En vn autre enquis par le fondateur de Byzance, s'il resisteroit à vn sien ennemy:

Phœbus n'en est d'aduis, garde toy de t'y prendre,
Il est plus fort que toy; Dieu le fait entreprendre,
Le pousse & le soustient; Dieu di-ie sous qui tremble
Terre, Ciel, Mer, Phœbus, & le Chaos ensemble.

Proclus dit, que les Oracles ont recognu le grand Dieu Fontaine des fontaines de toutes choses: & pour exemple allegue cestuy-cy en quatre vers: *De Dieu sourd la generation de la matiere si diuerse; de là mesmes esclatte la subtilité du feu, & les globes des mondes & tout ce qui est né, & c.* Voilà ce que respondoit Apollo, ce Dieu tant celebré des Payens, quand on

Proclus sur le Timée.

Lactance li. 1. chap. 6. luy demandoit que c'estoit que Dieu. Que si on le presse de dire qui il est luy mesmes, & comme il veut estre appellé, il dit, *Appelle moy dæmon tout sçauant & tout sage.* & vne autrefois,

Nous dæmons qui hantons toute la terre & l'onde,
Tremblons au fouët de Dieu, sous qui tremble le mõde.

Ces Oracles sont referez par Porphyre, Proclus & autres Payens; aucuns aussi repetez par Lactance: qui suffiront pour monstrer comme les Diables croyent vn seul Dieu, & en tremblent. Or i'ay pensé qu'il me seroit pardonné si ie traitoy ceste matiere vn peu amplement; par ce que ce consentement que i'ay prouué en tous, est contre l'opinion de plusieurs. Et parainsi, voicy le Monde, les hommes, & les Diables mesmes, qui crient auec l'Escriture saincte: *Escoute Israël, le Seigneur ton Dieu est vn seul Dieu, le Dieu des Dieux, qui seul fait des merueilles, & entre les Dieux il n'a point de semblable.* qui est ce qu'en ces deux Chapitres nous auons pretendu de prouuer.

Deuter. 6. Psal. 85.

CHAP. IIII.

Que c'est que nous pouuons comprendre de Dieu.

OR comme ainsi soit, que les moindres choses qui sont en Nature, & en nous mesmes, nous demonstrent suffisamment, Qu'il y a vn Dieu; toute la nature toutesfois n'est suffisante de nous apprendre, quel il est; ny l'homme en icelle d'en rien comprendre: & la raison en est euidente en l'vn & en l'autre. En l'homme, par ce que le grãd n'est iamais compris par ce qui est moindre, & par ce aussi qu'il ne peut rien auoir en son entendemẽt, qui n'ait esté premierement en ses sens, dont luy prouient le commencement de toute naturelle cognoissance. Or il ne voit & ne sent pas Dieu en soy; mais

L'homme ne peut comprendre Dieu.

mais en ſes effects ſeulement. En la nature, par ce qu'elle eſt vn effect de Dieu,& que nul effect quelque grand qu'il ſoit, ne peut parfaictement repreſenter ſa cauſe. L'homme deuiſera aucunement de ce qui eſt moins que ſoy; des animaux, des plantes, des pierres. Encor,s'il veut entrer en leurs eſséces,il demeure court, & eſt cõtraint de s'arreſter ſur leur hiſtoire, en confeſſant que ſon ſçauoir n'eſt qu'ignorance. S'il vient iuſques à ſoymeſmes,à vouloir cognoiſtre la nature de ſon ame par ſon ame; tout incontinent il ſe confond; car il a accouſtumé de cheminer par les eſpeces, & en ſes diſcours, de paſſer d'vne raiſon en l'autre. Or ſon ame au contraire ne ſe voit pas elle meſmes, & ſe cõtourne ſeulemẽt en ſoy, ne laiſſant non plus qu'vn cercle, rien de vuide au dehors pour s'eſtendre. Et toutesfois chaque choſe eſt egale à ſoy , & meſurable par ſoy meſmes. Or que penſons nous donq que puiſſe l'homme, s'il veut s'eſleuer iuſques à mediter la nature de Dieu, duquel les moindres creatures le confondent? Et c'eſt ce qui a abuſé les ignorans qui ont figuré Dieu ſemblable à eux; ce que les animaux auſſi, dit Xenophanes, euſſent fait, s'ils euſſent eſté peintres, ne pouuãt ordinairemẽt chaque choſe comprendre plus grand qu'elle meſmes. Voilà donq, que l'homme de ſoy eſt trop peu pour conceuoir vne telle grandeur. Derechef, ſi nous conſiderons les effects, l'homme plante, baſtit, peint, tiſſut mille ouurages diuers. Que les beſtes ne comprennent point de là que c'eſt que de l'homme; nous ne le trouuons pas eſtrange, encor que de la creature à la creature, il y ait touſiours quelque proportion, mais au createur nulle. Mais il y a plus. L'hõme verra & touchera les ouurages de l'hom-

me; il sçaura d'où il aura pris ses matieres; quel mes-linge il en aura fait; quel art il y aura obserué: Sçaura il toutesfois que c'est que de l'ame ou esprit de ceſt homme? Ains non pas de la sienne propre. Car ses effects n'approchent rien de son essence, bien moins que la chaleur que le Soleil nous imprime, de la naturelle puissance qui est en luy, laquelle toutesfois nous n'oserions entreprẽdre de descrire, si nous ne l'auions senty qu'en vne prison. Mais si tu eusses peu entrer en ceſt Esprit, lors qu'il a fait ceſt ouurage, tu l'y eusses veu beaucoup plus beau: & quoy qu'il puisse faire, & que tu puisses dire, c'est tousiours trop moins que ce qu'il a pensé; & ceste pensée encor n'est qu'vn rayon de ceſt Esprit dont toute ceſte besongne est partie. Que si toy, homme, ne peux conceuoir par les effects l'esprit de l'homme, que tu portes en toy mesmes; & si ses effects en toutes sortes sont trop moins qu'iceluy: oseras-tu par les ouurages de Dieu descrire quel il est, & disputer de son essence? Et si par les œuures tu ne puis; par où donq puisque d'aillieurs tu ne le puis voir? A ce propos nous auons l'histoire assez commune de Simonide, qui, enquis par Hieron Tyran de Syracuse, Que c'estoit que Dieu; demanda terme d'vn iour, & puis de deux, & puis de quatre: & en fin confessa, que plus il y pensoit & moins il y entendoit: Et toutesfois iceluy mesmes enseignoit tresbien, que c'estoit la Sageſſe mesmes. Xenophon, Platon, Plotin & autres dient; que c'est chose qui ne se peut trouuer, & ne se doit chercher. Bref, tous les Philosophes crient d'vne voix auec Dauid:* *Seigneur, tu as mis les tenebres pour ta cachette. Seigneur, ie me suis trouué las dés tes paruis.* Or l'homme neantmoins ne pouuant venir à son essence, l'a voulu

Ciceron de la nature des Dieux. Plotin Enead. 6. li. 8. chap. 11. Galien li. 9. des arrestz d'Hippocrates. Encor qu'il appert par demõstration certaine, que c'est vn Diuin ouurier qui nous a procreez; si ne pouuons nous

voulu designer par les noms les plus excellés qu'il ait peu imaginer, comme nous auons veu au precedent chapitre. Il a consideré, puisque toutes choses estoyent de par luy, qu'il estoit vn Souuerain Estre; & que pour estre tel, il deuoit estre de tousiours; & pourtant l'a il appellé Eternel. Que l'estre sans la vie n'est rien; & que qui la donne à tous, doit estre toute vie: & pourtant l'a il appellé Dieu viuant. Derechef, que la vie sans entendement est morte; & l'entendement sans puissance imparfaict; & que qui donnoit l'vn & l'autre à tous, deuoit l'auoir en soy pour tous. Et pourtant l'a il appellé Entendement & puissance, luy attribuant la cognoissance parfaicte & puissance infinie de toutes choses. Et finalemẽt, par ce qu'Estre, Viure, Entẽdre, & Pouuoir, tant plus sont hauts, & moins sont à priser, si le Bien n'y abonde de toutes parts: receuant aussi d'autre part tant de biens de sa main, il l'a appellé Bon, tresBon & la Bonté mesmes, se resoluant; que si propre nom ne luy pouuoit estre attribué que celuy-là. Mais tout cela, & tout ce que nous pouuons imaginer de plus, en approche-il encores de bien loing? Attribuons luy le plus haut degré de toutes les perfections qui peuuent estre; comme il faut qu'il les ait à la plus haute touche, veu que nul ne les luy a mesurées: encor ne luy attribuons nous qu'imperfection. Car si chacune d'elles est finie, il n'est pas infiny, tel qu'il le nous faut comprendre: Et infinie ne peut-elle estre; parce que l'vne reserreroit l'autre par son infinité: Il faut donq conceuoir vne simplicité tressimple; qui neantmoins en vne perfection comprenne toutes perfections, cõme leur racine; ce qui semblera contrarier en l'esprit humain: C'est à dire, que sa prouidence

par aucun entendement ny raison, cõprendre, ny quelle est sa substãce, ny comment il nous a faits. Car il no⁹ faut sçauoir, que c'est toute autre chose de demonstrer, qu'vne prouidence nous a composez, que de cognoistre la substance ou de nostre ame, ou de celui qui nous a faits.

Posuit tenebras latibulum suum: Defeci in atriis tuis Domine.

τὸ ὄν, ἀίδιον. ζεὺς ἀπὸ δ' ζῆν. νᾶς, δύναμις, σύμπλέχεα. τὸ ἀγαθὸν.

Mercure en son Pœmãder. chap. 2. & 6.

uidence ne ſoit point plus prouidence que iuſtice; ny ſa iuſtice plus iuſtice que miſericorde; ny ſa cognoiſſance plus cognoiſſance que vie; ny ſa vie plus vie que ſimple Eſtre. En ſomme, que ce ſoit vn Eſtre qui ſoit totalement & vniquement tout: ie dis toute action, toute forme, toute perfection &c. Et c'eſt ce que Dieu nous enſeigne luy-meſmes, quand enquis de ſon nom par Moyſe, il luy reſpond; Ie ſuis qui ſuis: lequel nom les Iuifs ont en telle reuerence, que les Sacrificateurs meſmes, dient-ils, ne le nommoyent qu'aux plus grãdes feſtes. Et encor ce nom ne ſemble pas à Plotin ſuffiſant pour luy. Appellons-le Bon auſſi; c'eſt trop peu: car le Bon eſt Bon de par la bonté; cõme le chaud eſt chaud par la chaleur. Mais Dieu eſt la bonté meſmes; & tout ce qui eſt bon, l'eſt de par luy. Et ce mot de bonté meſmes, n'eſt point aſſez; car la bonté ſubſiſte en quelque ſubſtance. Or en Dieu ne ſe peut rien conceuoir qui ne ſoit ſubſtantiellement, voire ſuperſubſtantiellement ſubſtance. Derechef, ſi nous diſons; il voit, il ſçait, il cognoiſt, cela ſe rapporte au temps; & celuy, qui a fait le temps, eſt hors du temps. Et ſi nous diſons; le voicy ou le voilà; c'eſt tout de meſme: car celuy, qui a fait tout lieu, n'eſt contenu en aucun. Et c'eſt pourquoy Triſmegiſte dit tresbien; Qu'il eſt meilleur & plus puiſſant que tout nom: Et Salomon s'eſcrie en admiration, Quel eſt ſon nom? ne pouuant l'homme ny prononcer ny conceuoir vne parole qui proprement luy conuienne: ny en noms, ny en verbes, ny en oraiſon complete; par ce qu'il eſt vne eſſence ſubiecte au temps, aux lieux, & aux accidents, qui ne peut rien outre ſoy-meſmes. Et quel ſera donq le bout de toutes nos ſubtilitez? Ce ſera en ſomme, que la plus grande choſe

יהוה אהיה אשר אהיה

Plot. Ennead. 7. lib. 7. ch. 38.

Mercure en ſon Pœmãdre. Prouerbes 30. verſ. 4.

choſe que nous puiſſions ſçauoir de ſon eſſence, c'eſt que nous n'en pouuons rien ſçauoir. Que tout ce que nous en diſons affirmatiuement, ne luy peut cõuenir, ny verité, ny ſageſſe, ny regne, ny vnité, ny deité &c. ny choſe que par là nous entendiõs. Qu'auſſi peu encor le pouuons nous nommer que comprendre, quelque haut que nous penſions nous eſleuer. Et pourtant qu'auec Triſmegiſte il le nous faut appeller en nous taiſant; & luy dire auec Dauid: Seigneur, la meilleure loüange que ie te puiſſe donner, c'eſt vn ſilence.

θεωρεῖται ὁ ἐπέκεινα νοῦς, inquit Porphyrius, ἀνοητὶ ἀκρεάντως νοήσεως, ὡς περὶ θεοῦ δόντος. *in propoſitionibus.* *Dionyſ. De diuinis nominibus.* σιωπῇ φωνῶ μοι. *Tibi ſilentium laus.* *Quid non ſit.*

Or ne pouuans ſçauoir que c'eſt de Dieu ſinon en l'ignorant; nous reſte de ſçauoir, que c'eſt qu'il n'eſt pas: qui n'eſt pas vne petite ayde pour aucunement le cognoiſtre. Enquoy nous auons vne regle toute contraire à obſeruer. Car comme nous auons dit, Que tout ce qui ſe dit, ou s'afferme de l'Eſſence de Dieu, pris à la rigueur, ne conuient point; auſſi tout ce qui s'en dit negatiuement pris en la meſme façon ſe trouuera vray: tellement, que qui plus ſçait de negatiues, ou de remotions comme ils parlent, en ceſte matiere, peut eſtre dit le plus ſçauant. Pour eſclarcir d'auantage ce poinct, par les diuers mouuemens que nous voyons icy bas, la nature nous a enſeigné, Qu'il y a vn Dieu, premier moteur de l'Vniuers. Or par icelle meſmes nous diſons, qu'iceluy eſt immobile, i. qu'il ne ſe meut point. Car nous voyons que la nature de celuy qui meut, entant qu'il meut, eſt d'eſtre & de s'affermir en vn repos. Noſtre ame meſmes au regard du corps eſt immobile, encor qu'elle face ioüer tous ſes mouuemens; & plus l'homme veut remuer de choſes, & plus faut il qu'il arreſte ſon eſprit. Dieu donq eſt en repos perpetuel, veu que perpetuellement

Immobile.

lement il agit; & n'a ce repos en autruy, mais en soy mesmes; ains est son repos luy mesmes. Et pourtant l'ancienne Philosophie l'a appellé, τὸ ἀκίνητον, τὸ ἀτρεμὲς, immobile & stable; pour le distinguer du Ciel, des Planetes, des Astres, subiects à mouuemens, & c. que l'ignorance des peuples a appellé Dieux. De là nous disons aussi qu'il n'est point muable; car mutation en soy est vne espece de mouuement tendant hors soy; comme, celuy qui desire, desire ce qu'il n'a pas, & c. Or il est vn & tout ensemble. Et d'aillieurs aussi ne le peut il estre; car rien ne se change que par quelque chose, qui en certaine qualité soit plus forte que soy; comme le boys par le feu, & c. Or toutes choses ont leur vertu de luy seul. Par ce mot donq nous niõs, qu'il soit semblable aux ames immortelles, qui reçoiuẽt telles passions que nous sentons; & aux intelligences separées mesmes, que nous appellons Anges & les Philosophes Dieux; qui ne sont immuables, qu'entant qu'elles s'arrestent en la contemplation de celuy qui ne se peut changer. Et n'y fait rien que nous voyons si diuerses mutations en toutes choses. Autre chose est se chãger; & autre, vouloir qu'il y ait changement; comme autre, se mouuoir, & vouloir qu'il y ait mouuement. Le Soleil fait des changements tresdiuers és choses d'icy bas; il verdit, il iaunit, il meurit, il flestrit, & c. Et toutesfois il ne change en rien sa chaleur; & s'il auoit intelligence, comme aucuns veulent, il pourroit mesmes vouloir tous ces changements sans se changer. Ainsi, & beaucoup mieux, est il de Dieu. Sans s'alterer en son essence, il veut & fait toutes ces mutations és essences: & est tellement certain qu'il est immuable; que s'il ne l'estoit, toute muable nature periroit

1. Physica 3. τὸ ἀκίνητον.

τὸ ἀτρεμὲς, és vers de Parmenides recitez par Simplicius.

Immuable.

periroit; ne plus ne moins, que s'il n'estoit immobile, tout mouuement cesseroit. Or de ces deux negatiues, nous en tirons vne troisiesme; c'est qu'il n'a ne cõmencement ne fin, ce que nous appellons Eternel. Car le commencement & la fin de toutes choses vient de mouuement & de mutation: & pourtant celuy qui n'y est point subiect, ne peut auoir commencement ne fin. D'auantage temps n'est qu'vne mesure de mouuement; auquel y a vn deuant, & vn apres. Celuy donq qui n'est point subiect au mouuement n'est point subiect au tẽps; & qui n'est point subiect au temps, n'a point son Estre par succession continüée d'vn moment à autre. Et par ainsi l'Estre de Dieu est tout ensemble; qui est le propre de l'Eternité: Et ce que nous disõs, il a esté, & il sera; c'est à dire; Iamais ne fut qu'il ne fust; Et iamais ne sera qu'il ne soit. De rechef, estant Eternel, il n'est point subiect à aucune puissance passiue; c'est à dire; qu'il est tout ce qu'il est actuellemẽt, & ne peut estre rien que ce qu'il est. Car si c'estoit de par luy, il y auroit mutatiõ; & si d'aillieurs, il y auroit mouuemẽt de puissance à acte ou action; & il n'est subiect à l'vn ny à l'autre. Qui plus est, l'Eternité ne peut estre potentiellement; mais seulement actuellement & par effect; car tout acte simplement pris est premier que la puissance; comme la cause premier, que l'effect; estant la puissance cõme animée par l'action; à sçauoir d'vne graine en herbe, & d'vn pepin en arbre par la vertu du Soleil. Or l'Eternité n'édure ne premier ne dernier; Et par consequent, est tout ce qui peut estre, & actuellement & eternellement; dont il s'ensuit aussi immediatement; que Dieu n'est ny la matiere ny materiel; car le propre de la matiere est d'estre purement passiue,

Eternel.

Merus actus.

De potentia in actum.

Immateriel.

passiue, susceptible de diuerses formes, & vne puissance de les receuoir toute nuë, telle qu'elle est descripte par les Philosophes. De ces cõclusions nous venons à vne autre; à sçauoir, Que Dieu n'est point composé. Car ce qui est tel, disons nous, est plus nouueau que les choses qui le composent. Or Dieu est Eternel, & rien ne luy peut estre nouueau. Et puis; composition est vne vnion de plusieurs choses; & auant que d'estre vnies en effect, il falloit qu'elles le fussent en puissance; c'est à dire; qu'elles en fussent capables. Or Dieu n'est rien, en puissance, qui est vn Estre imparfait; ains tout actuellement & de faict. D'auantage nous disons que Dieu a fait, & cognoist toutes choses. Or s'il auoit en soy la nature d'aucune d'icelles, elle empescheroit les autres: comme nous voyons que la langue du febricitant; par ce qu'elle est abbreuuée d'vn humeur choleriq, ne peut iuger des saueurs; & l'œil, qui a quelque matiere en soy, ne peut rien voir: S'ensuit donq, pour faire & cognoistre toutes choses, Que Dieu soit tressimple, & ne tenant rien d'aucunes choses: & plus simple il est, & plus capable est il de tant de multiplicitez: comme l'œil & l'aureille le sont mieux de toutes couleurs, & de toutes voix, moins coulourez & bruyants ils sont. Consequemment, n'estant point composé, il ne peut estre corps: car tout corps est contenu & a des parties; ce que la plus part des peuples a bien cognu, comme recite Numenius Pythagoricien; & n'estant point corps, il ne peut estre en vn lieu, ny en tout, ny en partie: dont nous pourrions dire; à parler estroictement; Qu'il n'est en aucune part: c'est à dire, que nulle partie d'iceluy ne touche en aucun lieu designé. Cependant comme il a fait toutes choses

Numenius περὶ τ' ἀγαθ. Incorporel.

Locus consideratur aut vt res creata, aut vt cõtentiuus locati.

Illo modo, Deus est vbique: hoc modo, nusquam.

choſes par la vertu de ſon Eſtre, icelle vertu penetre, remplit & contient toutes choſes; & par ce qu'elle n'eſt point diuiſible, elle eſt toute en tout; & toute en chacune partie; & par ainſi il eſt luy meſmes, ceſt VBIQVE, ce tout par tout, auquel ſubſiſtent toutes choſes; encor que determinéement il ne ſoit en aucune. Nous en auons vne image en noſtre entendement; qui n'eſt toutesfois qu'vne vaine ombre; car toutes les choſes que nous auons conceües, par ce qu'elles ſont moins que nous, y ſont ſans qu'il s'y meſle; & iceluy par vne certaine façon les touche toutes, encor qu'il ne ſoit compris en aucune. Or ſi toutes ces choſes ſont en noſtre eſprit, par ce qu'elles y ſont entrées par nos ſens; cõbien plus ſeront toutes Eſſences en Dieu; & luy en toutes, duquel elles ſont ſorties, & duquel la ſeulle conception les a produites? N'imaginons pourtant icy aucun meſlinge. La lumiere du Soleil, eſt vniement continuée par tout; elle ne peut eſtre diuiſée en parties, ny encloſe en aucun lieu, ny ſeparee de ſa ſource: elle penetre par tout, elle emplit tout, elle eſt preſente à tout ce que nous voyons; ie dis; comme les Theologiens parlent; en eſſence, en puiſſance & en preſence. L'air reluit de ſa preſence, & s'obſcurcit de ſon abſence; & nous apperceuons l'vn & l'autre: neantmoins elle ne ſe meſle point auec iceluy, & ne luy laiſſe rien du ſien. Or, oſerons nous conceuoir moins de ceſte lumiere intelligible, ſi nous en voyons vne telle de nos yeux? & trouuerons-nous eſtrange qu'elle ſoit par tout & nulle part; veu que d'vn corps nous voyons partir vne choſe incorporelle, qui ſans en toucher aucune, les eſclaire toutes? Et ſi vne lumiere luit en tout ce qui luit; vne telle eſſence ſera elle point en tout ce qui

Vbique & nullibi, ſed nullibi neque circumſcriptiuè neque definitiuè, Vbique autem repletiuè.

eſt? Et veu que les choſes ne pouuoyent eſtre faites ſans que la vertu de Dieu, qui eſt ſon eſſence meſmes, fuſt preſente à toutes & à chacune d'icelles; rié l'empeſchera-il d'eſtre encore preſent à toutes? Or comme par la diſpoſition des yeux, des lucides, & des ſubiects diuers la lumiere du Soleil a diuers effects: auſſi eſt diuerſe la preſence de Dieu à diuerſes choſes; ſans toutesfois qu'il ſe diuerſifie. *Il eſt*, dit S. Auguſtin, *en ſoy meſmes, comme le commencement & la fin; Au monde, comme l'autheur & conducteur d'iceluy; en ſon Egliſe, comme vn pere de famille en ſa maiſon; en nos ames, comme vn eſpoux en ſa chambre; és iuſtes, comme aide & protecteur; es reprouuez, comme tremblement & horreur. Nul ne s'enfuit de luy qu'à luy; de ſa ſeuerité à ſa bonté & c. Car quel lieu*, dit il, *rencontrera il fuyant s'il n'y trouue ta preſence?* Donq la meſme preſence qui a aſſiſté à la facture de toutes choſes, eſt preſente à chacune pour les cõſeruer toutes; & abſente neantmoins de toutes & de chacune, comme lors qu'il n'y auoit aucunes choſes: par ce que nulle ne la contient ny partie d'elle; mais elle toutes choſes. Or il faut encor paſſer vn poinct plus outre. Dieu, diſons nous, eſt preſent par tout. Il eſt donq infiny; & toutesfois il n'eſt contenu en aucun lieu, car il n'eſt point corps: S'enſuit dõq qu'il n'eſt point infiny en corps, mais en eſprit; & non en quãtité, mais en bonté & en vertu, & ſi mieux encor ſe peut dire. Ainſi n'imaginons point vne maſſe comme les ignorans. La maſſe des choſes, comme nous voyons, eſt ce qui les rend inhabiles à action; au contraire, plus vne choſe eſt ſpirituelle, & plus elle eſt actiue. Celuy donq qui eſt l'action de toutes les puiſſances, doibt eſtre vn eſprit infiny en puiſſance; & toutesfois exempt de toute quantité, qui proprement

S. Auguſt. ſur les Pſal.

1. Phyſic. cha. 2. &c. ἓν τὸ ἄπειρον. Infiny.

Infinitus non extenſiue ſed intenſiue.

ment n'eſt qu'impuiſſance; voire tellement infiny, que toute ceſte infinité luy ſoit finie: c'eſt à dire, luy finy à ſoy-meſme; par ce qu'il n'eſt, & n'a rien hors de ſoy-meſme. Ainſi donq nous auons par raiſon, & le pourrions auoir par les dæmons meſmes, és Oracles ſus alleguez, & par tous les Philoſophes; Que Dieu eſt, immobile, immuable, ſans commencement ne fin; ſimple, incorporel, infiny; qui ſont tous noms par leſquels nous ne diſons pas, quel il eſt; ains ſeulemẽt, quel il n'eſt pas; non, di-ie, pour le conceuoir; mais pour ne nous deceuoir en nos vaines conceptions. Et de toutes ces negatiues nous n'apprenõs qu'vne ſeule affirmatiue, comme du commencement; à ſçauoir, Que Dieu eſt ſon eſſence propre, ainſi qu'il dit à Moyſe; puis qu'il eſt de ſoy, toutes choſes de luy, & qu'il ne peut eſtre rien d'aillieurs; & puis auſſi, que ce luy eſt meſme choſe, eſtre grand & eſtre puiſſant que purement & ſimplement eſtre; c'eſt à dire, que nous le deuons entendre autant que nous pouuons, Bon ſans qualité; Grand ſans quantité; Eternel ſans temps; tout preſent ſans lieu, & c. Et pour conclurre ce chapitre, ne pouuans comprendre Dieu en ſon eſſence, nous eſtudierons à approcher de ſa cognoiſſance en trois façons, le conſiderant en ſes effects; mais le conceuant infiniement au deſſus de ceux, qui nous ſemblent les plus grands: és perfections que nous apperceuons en toutes choſes, comme bonté, verité, ſageſſe, iuſtice, vie, vnité &c. mais le conceuant vne ſeule perfection, ſi nous pouuons, qui les embraſſe toutes vniement; & chacune encor infiniement au deſſus du plus haut degré de perfection que puiſſions imaginer. Et finalement és imperfections, qui ſont en toutes choſes, comme mutabi-

lité, impuissance, materialité & c. les conceuant eſlongnées de ſon eſſence infiniement plus que nous ne les en pouuons eſlongner en noſtre eſprit. Mais quand nous y aurons bien trauaillé, encor n'aurons nous appris, qu'à n'ignorer noſtre ignorance. Et pourtant pour ne nous perdre en le cherchant; le plus ſeur eſt, de le poſſeder en l'aymant, ſeruant & adorant; dont iceluy par ſon amour enuers nous, nous face la grace. Amen.

CHAP. V.

Qu'en l'vnique Eſſence de Dieu ſubſiſtent trois perſonnes; ce que nous appellons Trinité.

OSONS encor vn peu plus auant, non par le diſcours temeraire de l'homme, mais par la miſericordieuſe conduite de Dieu, qui s'eſt daigné reueler à nous en ſes Eſcritures; & voyons, ce que la raiſon d'elle meſmes n'euſt iamais trouué, s'elle le nous aydera maintenant à l'approuuer. Car il eſt d'elle enuers Dieu en quelque maniere, comme de noſtre œil enuers le Soleil. Le Soleil, ny rien ſous le Soleil ne ſe peut bien voir ſans Soleil: ny Dieu, & ce qui eſt de Dieu, ſans Dieu, quelque bon œil ou eſprit que nous ayons. Mais quand le Soleil luit, noſtre œil voit les choſes qu'il ne voyoit pas, & en iuge à ſon aiſe, encor que ce ſoit le meſme œil, & en luy la meſme vertu viſiue, qui en ſoy n'a point receu d'accroiſſement. Et quand auſſi il a pleu à Dieu nous reueler vne doctrine, celle meſme raiſon qui ne l'euſt iamais apperceuë la voit, la diſcourt & l'approuue; ſans toutesfois qu'en elle y ait nouuelle vertu ny changement. Nous auons conclu par la raiſon, que Dieu eſt vne treſſimple eſſence. Nous croyons par la reuelation du Ciel, qu'en ceſte

ceſte treſſimple eſſence y a trois perſonnes ou ſubſiſtences. Iamais la raiſon ne fuſt venue à le trouuer: Car nous ne pouuons diſtinguer, que ce que nous pouuons comprendre; & la raiſon toutesfois nous ſeruira à l'approuuer.

En premier lieu nous auons deſia recognu en Dieu par ſes effects, vne nature, ou vertu actiue: (il en faut parler en langage humain puis que le diuin nous eſt incognu) qui eſt le Principe & motif de toutes choſes. Et en chacun de ſes effects nous voyons vn art ſingulier; & en la liaiſon qui eſt entre tous grands & petits, vn ordre admirable, comme cy deuant nous auons diſcouru: & ne voyons ordre ny art que là où il y a intelligence: S'enſuit donq, Qu'en Dieu, dont ce grand ordre & art ſont partis, l'intelligence ſoit treſſouueraine. Derechef, comme ainſi ſoit que des choſes de ce monde, les vnes entendent, les autres non; toutes neantmoins ſont deſtinées à vn certain but, & vne certaine fin: le Soleil pour faire le iour, & pour eſchauffer; la Lune pour eſclairer les tenebres; tous les Planetes & Aſtres pour marquer les ſaiſons; & ainſi de toutes choſes. Nul ne chomme en ſon chemin; nul ne ſe deſtourne de ſa fin: Et la plus part toutesfois ne ſe la pouuoyent preſcrire. Car le Principe de toute fin eſt intelligence, & en pluſieurs d'icelles il n'y en a point. Il faut donq que Dieu qui les a faites, leur ait ordonné leurs fins; & partant ait eu vne intelligence pour elles. Or ces choſes ſont innombrables, & leurs fins accouplées comme elles ſont les vnes aux autres, monſtrẽt qu'elles ont toutes leur commencement d'vne meſme intelligẽce. Il faut donq, que ce commun autheur de leur Eſtre; à ſçauoir le ſouuerain Eſtre, ſoit auſſi vne ſouueraine intelli-

La generation du Fils ou ſeconde perſonne.

gence, qui departe les effects d'intelligence à tant de choses qui n'en ont point. En apres, les choses qui ont intelligence, sont celles qui disposent & ordonnent des autres, & non au contraire. L'homme bastit, plante, nourrit bestail, & fait mesnage de tout cela ensemble. Des hommes mesmes les plus entendus font les loix, & veulent gouuerner les autres; bref, naturellement ce qui n'a point intelligence, sert comme d'instrument à qui en a; & qui moins en a, à qui en a le plus, & nulle part en nature ne se trouue le contraire: Et, comme nous auons prouué par tous les Philosophes mesmes, Dieu a fait toutes les intelligences, tant separées que liées aux corps, leur assignãt leurs offices & leurs fins; Et par ainsi est leur Principe & leur fin mesmes. Il faut donq derechef, que ceste intelligence en Dieu soit tressouueraine; à sçauoir, selon que par les effects exterieurs nous la pouuons descrire, vne faculté, si ainsi se peut nommer, selõ laquelle il exerce trèssagement, ceste vertu, puissance, & nature actiue que nous remarquons en ce monde en toutes choses, mais dont toutesfois le principal acte demeure & reside en luy. Or nous auons prouué que Dieu est infiny; & puis qu'ainsi est, rien ne se peut considerer en luy, qui aussi ne soit infiny; autremẽt il seroit finy & infiny tout ensemble. Et infiny ne seroit-il pas, s'il pouuoit auiourd'huy entendre ce qu'il n'auroit entendu parauant. Il faut donq, que de toute eternité il entende ce qui a esté, qui est, & qui sera; le tout, les genres, les especes, les indiuidus, les origines, progrez, & successions; les faits, les dits, & les pensees, & c. c'est à dire, que ceste intelligence en Dieu soit eternellement infinie. Et derechef, l'intelligẽce est vn acte qui demeure & reside en celuy

qui l'a

qui l'a, sans passer en la chose exterieure: car si nous entẽdons le cours du Soleil, nous en sommes plus entendus en nous-mesmes; mais le Soleil n'en est rien alteré pour cela. Et nous auõs ià dit, que Dieu est tressimple, & qu'en iceluy n'y a rien qui ne soit son essence: S'ensuit donq, que Dieu n'a pas seulement intelligence; mais que son intelligẽce est son essence mesmes. Or voyons maintenant ce qu'engendre ceste intelligence. Nous auõs dit que Dieu est vne pure action, & que de toute eternité il agit; & estant d'autre part tressimple, il n'y a rien en luy qui n'agisse; dont s'ensuit, qu'eternellement ceste intelligence est en actiõ. Or en quoy donq? Et quel aura esté son obiect? Certes ne rencõtrant par tout que soy-mesmes, Dieu conceuoit donq & entendoit soy-mesmes: Et falloit bien qu'il s'entendist, veu que la principale sagesse est de se cognoistre, laquelle ne luy pouuoit defaillir. Il falloit donq, que ceste entendement diuin, comme la face en vn miroir, fist vne reflexion contre soy-mesmes; comme fait nostre esprit quand il veut considerer sa nature propre, & par ceste reflexion conceust & engẽdrast en soy vne image parfaicte de soy-mesmes; qui est ce qu'en la Trinité nous appellons le Fils, le Verbe ou la Parole, l'Image viue & parfaite, & la Sagesse du Pere. Or ceste intelligẽce est actuellement eternelle, & eternellemeut actiue. Et pourtant nous disons que ceste secõde personne qu'elle engendre, est aussi eternelle: Et Dieu en son intelligence n'eust pas rien conceu, qui fust moins que soy-mesmes, car elle est égalle à luy: & ce que nous ne nous cõprenõs point, vient des tenebres & de la pesanteur de nostre chair, qui nous rend inégaux à nous mesmes. Nous disons donq, que le Fils est égal au Pere,

& l'image au Patron: mais qui plus eſt, l'Eſtre du pere & ſon entendre eſt tout vn: Et ſon Eſtre entendu de ſoy n'eſt autre choſe que l'eſtre du fils; lequel eſt conceu & engendré par l'intelligence qu'a le pere de ſoymeſmes: dont nous concluons derechef, que l'eſſence du pere eſt l'eſſence du fils; qu'elles ne different que de relation, & par ainſi qu'ils ſont coëternels, égaux, & coëſſentiels; qui eſt ce qu'on nous en enſeigne en l'Egliſe. Or ceſte ſeconde perſonne pour diuers reſpects eſt ſignifiee par diuers noms. Elle eſt ordinairement appellee Fils: par ce que c'eſt vne Conception de l'intelligence qui eſt en Dieu, & vne parfaicte reſemblance d'iceluy: en quoy, nous auons à conſiderer, que ſelon la diuerſité des natures les engendrements auſſi ſont diuers. Car toute vie, s'il faut ainſi parler, engendre ſon fils en elle meſmes premier que de le mettre hors: & plus excellente elle eſt, & plus auſſi luy eſt intime ce qui en procede. Aucuns ont douté de là, ſi le feu eſtoit animé; par ce qu'il engendre vn feu ſemblable à ſoy: mais comment qu'il en ſoit, comme les Elemẽs tiennent le plus bas degré en la nature; auſſi fait le feu en ſa façon d'engendrer, ne le pouuant ſinon hors ſoy, & par l'application d'vne matiere exterieure. La plante conçoit vn humeur en ſoy qui vient en bourgeon, & puis en fleur, & puis en fruit; & ce fruit eſtant meur tombe en terre, & y produit vne autre plante. Or ceſte ſeconde plante là viuoit en la premiere premier qu'en ſoy; & les animaux viuent, meuuẽt & ſentent és ventres des meres auant que d'en ſortir; qui eſt encor vne generation plus intime. La vie ſenſitiue conçoit vne imagination qui ſe theſaurize en la memoire; mais comme elle procede

Pourquoy la ſeconde perſonne s'appelle Fils, Parole, Sageſſe, &c.

procede des sens & sensibles, aussi sort elle de soy-mesmes. La vie intellectuelle a ses conceptions & enfantements plus intimes que tout cela; car elle a sa reflexion contre elle mesmes, & demeure en elle mesmes; & nous appellons ses actions vulgairement conceptions, comme les doctes appellent leurs liures, leurs enfans. Mais encor y'a il cela, qu'és hommes elle procede de l'imagination qui luy est chose exterieure: par ce que rien ne peut entrer en l'entendement que par les sens; & d'auantage, que la chose entẽdue & l'intellect n'est pas en nous tout vn. Dieu seul comme il est toute vie, & sa vie toute intelligence; qui est le souuerain degré de vie; a sa conception & generation tresintime: car il conçoit en soy & de soy: & sa conception est generation: & ceste generation demeure en luy mesmes, son intelligence ne rencontrant eternellement par tout que son essence mesmes. Et c'est ceste seconde personne, que nous appellons Fils, & auquel ce nom conuient d'autant plus proprement, que sa resemblance est plus parfaicte, & sa generation ou filiation plus intime, que toutes ces generations que nous voyons communement, & autres que puissions imaginer. Nous l'appellons aussi λόγον, qu'aucuns interpretent le Verbe, ou la Parole; & les autres la raison, l'vne & l'autre signification ordinaire au mot & conuenable (autant que les choses diuines se peuuent representer par voix humaines) à ce qu'on veut signifier par iceluy. Quand nous disons la Parole, c'est selon la doctrine des Philosophes, qui remarquent en l'homme double parole, l'vne en l'entendement, qu'ils appellent parole interieure, que nous y conceuons auant que prononcer; & l'autre image sonante de celle là, la-

Voyez Mercur. Trisme. chap. 12. du Pœmander.

quelle s'exprime par noſtre bouche, qu'ils appellent, parole vocale. Et nous ſentons l'vne & l'autre à chaque mot que nous voulons prononcer: Et mieux encor le pourroyent obſeruer ceux qui n'auroyent appris aucun langage; par ce qu'ils ne lairroyent d'auoir ces concepts interieurs en eux. Car l'entendement ou intellect ſur la choſe qui luy eſt propoſée, conçoit ſoudainement vne parole interieure; & engendre ceſte conception, comme par vn ſubit eſclair, en noſtre eſprit: & puis noſtre eſprit l'explique plus à loiſir auec la voix: icelle toutesfois ne peut pas parfaictement repreſenter l'interieur; dont nous voyons que pluſieurs ont de belles meditations qu'ils ne peuuent exprimer; & ceux qui les expriment ou par la voix, ou meſme par eſcript, ſe deſplaiſent en leurs œuures, les ayans conceuës beaucoup plus belles en leur entendement. La parole de l'entendement, c'eſt la raiſon meſmes: la parole de l'eſprit ratiocine & diſcourt; & la voix prononce, & chacune eſt image de ſa prochaine: & telle qu'eſt la proportion de la voix ou parole vocale, à la parole de l'eſprit; telle eſt-elle de la parole de l'eſprit à la parole de l'entendement. La voix a beſoin d'air, & eſt diuiſée par parties, & luy faut du loiſir. L'eſprit eſt indiuidu; mais ſi luy faut il du tẽps pour paſſer d'vne concluſion en l'autre. L'intellect moins qu'en vn moment fait ſon action; & par vn ſeul acte emplit tellement l'eſprit & le diſcours, qu'il eſt contraint pour vn d'en faire pluſieurs. Et ceſte diuerſité peut chacun remarquer en ſoymeſme; encor que tous ces actes ſemblent ſe faire enſemble, comme le tonnerre & l'eſclair. Or nous appellons donq en Dieu ceſte conception que ſon intellect a conceu eternellement de ſoy-meſme,

Rapida quadam coruſcatione perfundit animum.

Vox profert, animus ratiocinatur: mentis verbum ipſa ratio eſt.

me, Parole, qui eſt l'image parfaite de ſon intellect; & ſon intellect Dieu meſmes: Et derechef no⁹ l'appellõs auſſi Raiſon; par ce que la Raiſon n'eſt autre choſe qu'vne fille & parole de l'entẽdement. Et par icelle parole nous diſons que Dieu a fait toutes choſes. Car comme l'artizan fait ſon ouurage par la forme qu'il en a cõceuë premier en ſon entẽdemẽt qui eſt ſa parole interieure: ainſi Dieu par ceſte parole comme par ſon art interieur, a baſty le monde & tout ce qu'il contient: Car celuy qui eſt Vn, toutes choſes, conçoit en ſe conceuant toutes choſes. Bref, nous l'appellons auſſi la Sageſſe du Pere, voire purement & ſimplement la ſageſſe. Car ſageſſe en l'homme meſmes n'eſt qu'vne habitude procedãte de pluſieurs conceptions ou paroles interieures; par laquelle noſtre entendement ſe parfait en la cognoiſſance des choſes hautes. Or Dieu eſt la hauteur des hauteurs, & par ceſte conception de ſoy-meſmes ſe cognoit ſoy-meſmes; ſauf q̃ ce qui nous eſt habitude luy eſt eſſence; & qu'il eſt le ſubiect de ſa ſageſſe meſmes; au lieu que la vraye ſageſſe de l'hõme n'a autre ſubiect que Dieu. Or y peut-il auoir plus grande ſageſſe en luy que la cognoiſſance de ſoy-meſmes? Et ceſte cognoiſſance eſt-elle pas née de l'entendement?

La proceſſion du S. Eſprit, ou troiſiéme perſonne.

Venons à la troiſieſme perſonne. Nous auons recognu en ceſte treſſimple eſſence de Dieu vne nature actiue, & auec icelle vne intelligence ſelon laquelle ceſte vertu exerce ſes actions. Or en ceſte meſme eſſence, outre l'intelligence y auroit-il point auſſi vne volonté? Si nous conſiderons toutes les choſes du monde, nous y trouuerons touſiours quelque eſpece de volonté tendante à leur bien particulier: & plus d'intelligence elles ont, & plus auſſi

auſſi ont elles de volonté; par ce que tant plus le Bien eſt cognu, & plus il eſt deſiré; & plus auſſi il eſt deſiré, & plus eſt la volonté vniforme & moins departie. Ie laiſſe les choſes inſenſibles, les plantes, les herbes, les pierres meſmes, qui ont certaines inclinations naturelles aſſez remarquées par les rechercheurs de nature: mais il ne ſe peut nier, que les animaux n'ayent vn appetit ſenſitif, pour pourſuiure ce que leur ſens leur apprend eſtre leur bien. Les hommes auſſi courent de toute leur volonté apres leur bien pretendu; qui apres l'honneur, & qui apres les richeſſes, & qui apres le plaiſir: & plus ils le cognoiſſent ou penſent cognoiſtre, & plus y bandent ils leur volonté; & plus ils en tiennent & poſſedent, & plus y tiennent ils leur cœur fiché. Seulement leur entendement enchanté par la vanité s'abuſe à choiſir le mal pour le bien: & fait conſequemment degenerer leur volõté qui deuoit eſtre intellectuelle, en vn appetit beſtial & charnel. Les Anges, dient les Philoſophes, ont auſſi vne volonté, & plus vne & plus viue; mais, comme par leur entendement ils cognoiſſent le bien meſmes, à ſçauoir Dieu; auſſi ont ils touſiours leur volonté arreſtée en luy ſeul, ſans la deſtourner à tant de diuers obiects, qui ont accouſtumé de nous amuſer. Or celuy qui l'a donnée & imprimée à tous, l'auroit-il point en ſoy? Et celuy qui a departy tant de biens à toutes choſes; à qui plus, & à qui moins, leur a-il pas voulu ces biens là? Et celuy en la contemplation duquel les plus heureux eſprits paiſſent leur volõté, a-il pas ce plaiſir; puis qu'il ſe cognoiſt parfaictement; de ſe contenter parfaictement en ſoy? Et ce plaiſir, qu'eſt ce autre choſe qu'vne pleine volonté; voire pleine, à ſuffiſance de ce vray bien qui

ſuffit

ſuffit à ſoy meſmes, qui eſt le ſeul & propre obiect de la vraye volonté? Derechef, la nature de la volonté eſt d'appliquer toutes puiſſances à leurs actions. Pour neant entendons nous ſi nous ne voulons entendre; pour neant voyons nous ſi nous ne voulons voir; pour neant pouuons nous ſi nous ne voulons pouuoir. Et cela ſe voit iournellement en toutes nos actions, qui ne viennent point en effect, s'elles ne ſont comme animées & pouſſées par la volonté. Or nous voyons que Dieu a appliqué ſa puiſſance, en faiſant pluſieurs choſes; voire infinies & infiniement diuerſes. S'enſuit donq qu'il a voulu faire; qu'il a voulu l'vne pour vne fin, & l'autre pour l'autre, & toutes cependant pour luy meſmes; & par conſequent auſſi, qu'il a vne volonté. Et ceſte volonté autant que nous la pouuons remarquer par les effects; c'eſt vne faculté par laquelle il applique ſa Vertu actiue quand & comme bon luy ſemble; comme ſelon ſon intelligence il la conduit auſſi & exerce, encor que ſon principal acte ſe face en ſoy meſmes. Or c'eſt toutesfois touſiours parlé à la façõ des hommes. Car ſi en noſtre ame propre nous auons pene à diſtinguer les facultez de volonté & entendement, pour la conionction qui eſt entre elles: à plus forte raiſon en ceſte ſimple eſſence, qui eſt infiniement plus vne; deuons nous iuger que tout cela n'eſt qu'vn en ſoy; encor que ſelon quelque raiſon elles different. Dieu entend: mais nous auons prouué qu'eſtre & entendre en luy n'eſt qu'vn. Dieu veut auſſi: mais vouloir & entendre en ſoy, lui eſt auſſi tout vn. Et par ainſi les trois reuiennent à vne eſſence. La raiſon eſt toute claire. C'eſt que la volonté non plus que l'intelligence n'eſt pas vne action qui paſſe en la choſe exterieure, mais

qui

qui demeure au voulant. Car que nous voulions quelque chose, nous en pouuons sentir en nous quelque alteration; mais la chose ne s'en sent point. Or nous auons prouué que tout ce qui est ou reside en Dieu, est son essence mesmes: & d'auantage Dieu ne veut que selon qu'il entend; car le bien cognu est l'obiect de la volonté; & iceluy n'entend que par son essence. S'ensuit donq, Que le vouloir, comme l'intelligence en Dieu est son essence mesmes, qui est en son Vnité, Pouuoir, Intelligence, & Vouloir. Or voyons maintenant ce qui procede de Dieu par sa volonté. Desia auons nous dit, Que Dieu est vne pure action; & d'auãtage qu'il est tres-simple; il agit donq de toute eternité, & tout ce pareillement que nous considerons en son essence. Or nous y auons consideré vne intelligence par l'action de laquelle il se cognoist; & vne volonté par laquelle veu qu'il se cognoist, il ne peut que se vouloir soymesmes. Et ceste intelligence par vne reflexion de soy sur soy mesmes nous a engendré vne seconde personne que nous appellons le Fils & la Sageſſe du Pere. Ceste volonté donq qui eternellement agit, n'ayant aussi obiect que soy mesmes, par son action se refleschit aussi sur soy, & se plaist en ce Bien infiny qu'elle y cognoist, & s'espãd totalement à l'aimer; & par ceste action, nous produit; s'il faut ainsi parler; vne troisiesme personne, que nous appellõs l'Esprit de Dieu, & le Sainct Esprit; à sçauoir la charité & dilection du Pere, & du Fils; du Pere intelligent enuers le Fils conceu & engendré par son intellect; & du Fils reciproquement enuers le Pere, recognoissant du Pere tout ce qu'il a & tout ce qu'il est. Or ceste volonté est l'Essence de Dieu mesmes, & par consequent eternellement

lement actiue & actuellement eternelle: Car en l'Eternel il n'y a rien qui ne ſoit eternel; & en vn pur acte, qui ne ſoit acte; & de tels ne peut riẽ proceder qui ne leur ſoit ſemblable. Il faut donq que ceſte Eſprit, ceſte Dilection, ceſt Amour ſoit auſſi actuellement eternel. D'auantage, la volonté s'eſtend autant que l'intellect: car nous auons dit que vouloir & entendre en Dieu n'eſt qu'vn, & l'intellect comprend parfaictement la choſe entenduë; & ceſte choſe entenduë, c'eſt la choſe aimee, à ſçauoir, Dieu meſmes. La volonté donq s'eſtendra par ſon action, qui eſt l'Amour & Dilection autant que Dieu meſmes; & par ainſi ceſte troiſieſme perſonne eſt egale à la ſeconde & premiere. Or icelle encor procede de la volonté; & la volonté eſt l'eſſence de Dieu; & de ceſte eſſence ne peut rien proceder qui ne ſoit ſon eſſence. Elle n'eſt donq pas coëternelle & egale ſeulement; mais auſſi coëſſentielle. Derechef, nous voyõs, qu'en nous tout acte de volonté eſt precedé par quelque acte de l'intellect; car nous voulons les choſes par ce que nous les penſons entendre; & les deſirons pour le bien que nous apperceuons; & l'amour ne peut eſtre en l'aimant que par la cognoiſſance de la choſe aimée; dont auſſi la volonté n'eſt autre choſe qu'vn appetit intellectuel. Ceſte troiſieſme perſonne donq ne procede pas ſeulemẽt de la premiere par la volonté; mais auſſi par l'intellect, & par la cognoiſſance qu'il engendre. Et par ce qu'elle procede des deux, & non par voye de ſimilitude; ains par acte de volonté, nous l'appellons procedante; & non engendrée: qui eſt en ſomme la raiſon de tout ce qu'on nous en enſeigne en l'Egliſe. Cependant quand nous diſons que l'action de l'intellect precede l'action

ction de la volonté, ce n'eſt pas pour en ces perſonnes imaginer vn deuant ny vn apres; ains ſeulemẽt pour expliquer ceſte proceſſion par ordre de nature; que nous ne pourrions pas ſi bien par la verité de la choſe; comme ſi nous diſions; Que le Fils eſt conſideré deuãt le S. Eſprit, comme la cognoiſſance auant le deſir de la choſe; par ce que s'ils euſſent peu auoir commencement, le Fils y euſt eſté le premier. Quant aux noms nous l'appellons plus ordinairement S. Eſprit. Sainct, par ce qu'en Dieu n'y a rien qui ne ſoit pur & ſainct; pour le diſcerner de tous autres Eſprits. Eſprit, par ce que nous appellons cõmunement Eſprits, les choſes dont le commencement du mouuement nous eſt caché, comme les vents, dont le principe eſt incognu; la reſpiration des arteres, qui procede d'vn principe interieur qui nous eſt caché, &c. en ſomme; par ce qu'en toute choſe qui a vie, le pouſſemẽt interieur procede de quelq̃ eſpece de volõté par vn certain eſprit. Or la dilection n'eſt autre choſe qu'un poux latent de la volonté vers la choſe aimée; cõme auſſi le bien que nous receuõs de ſon amour, c'eſt par vne ſecrete & inſenſible trãſpiration, qui opere en nous ſans que nous aperceuiõs bonnement d'où elle vient. Et derechef, nous l'appellõs auſſi dilection ou charité; par ce que toutes les actiõs de la volõté ſont en l'amour ou dilection, cõme en leur racine; ne plus ne moins que toutes les actions de l'intellect diuin ſe viennẽt rencõtrer en la Sageſſe. Car ce que nous deſirons vne choſe ne l'ayãt pas, ou nous reſioüiſſons l'ayant; n'eſt que parce que nous l'aymons; comme auſſi ce que nous la craignõs; & ce qu'elle nous faſche, ne vient que d'vne haine qui ne peut auoir lieu en Dieu, au vouloir duquel riẽ ne peut s'oppoſer. Et par

Pourquoy appellee S. Eſprit Dilection, &c.

πνεῦμα.

par ainsi cõme nous auõs Dieu de Dieu par l'actiõ eternelle de l'intellect; à sçauoir le Fils du Pere: aussi l'auõs nous derechef par les actions conioinctes de l'intellect & de la volõté; à sçauoir le S. Esprit ou la dilection des deux. Dont nous concluõs trois personnes ou subsistences distinctes en vne essence; non pour exclurre la simplicité qu'il faut touſiours estroitement retenir; mais pour en icelle exprimer aucunement la diuersité, qu'il ne faut ignorer; à sçauoir la puissãce du Pere; la Sageſſe du Fils; & la bõté de leur Amour; duquel, par lequel, & auquel il a pleu à ceſte vnique ineffable essẽce creer, former & aimer toutes choſes. Or il y a encores plus. C'eſt, comme en ceſte essence ces trois subsistences sont; qu'aussi n'y en peut-il auoir d'auantage: ce qui se peut esclarcir par meſme raiſon. Qui niera, comme nous auons veu, en Dieu, intelligence & volonté; niera qu'il ait rien fait; & qu'il face rien: car tout ce que nous voyons icy bas, eſt marqué de l'vn & de l'autre. Et qui confeſſera auſſi comme toutes choſes le preſchent, qu'elles sont en luy; confeſſera pareillement le Fils & le S. Eſprit; la Sageſſe & la Dilection; car ce ne sont qu'actions de ces deux, qui ne peuuent eſtre ſans leur action; ny icelle eternellement, qu'en Dieu meſmes. Or comme nous ne pouuons imaginer Dieu ſans ces actions; auſſi n'en pouuons nous conſiderer qui demeurent au dedans d'iceluy autres que celles là; ny par cõſequent autres subsistences qui en procedent; dont auſſi nous diſons qu'vne quatrieſme perſonne n'y peut eſtre admiſe. Pour exemple, nous dirons qu'il eſt Createur, & dirons vray; & y trouuerons auſſi vne relation enuers les creatures. Mais ceſte vertu de creation procede de la puiſſance qui eſt au Pere, &

A quo, per quem, & in quo.

Trois perſonnes & nõ plus.

n'eſt point vne action qui demeure en dedans; ains qui paſſe directement en la choſe creée; qui eſt au regard du Createur, vn Rien aupres de l'Infiny, dont elle ne peut tenir ce reng là. Diſons auſſi, qu'il eſt Sauueur. C'eſt tout vn: c'eſt, comme nous verrons apres par ſon fils; & qui plus eſt, c'eſt vne actiõ qui paſſe en la choſe ſauuee, & ne s'arreſte point en Dieu ſeul. Ce n'eſt donq pas pour eſtablir vne quatrieſme relation, ny ſubſiſtence; car elle doibt eſtre coëſſentielle. Bref, toute operation de Dieu ou procede en dedans, & demeure en l'operant & en ſon principe; ou bien procede en dehors, & paſſe en effect exterieur. Ce qui procede en dedans ne peut eſtre d'autre eſſence que la choſe dont il procede; car en Dieu n'y a qu'eſſence; & en ceſte eſſence ne peut demeurer qu'eſſence meſmes. Ce qui procede en dehors eſt touſiours de diuerſe eſſence; comme ſont les creatures & effects de Dieu, qui n'aprochẽt en rien de l'eſſence du Createur. Ce qui fait l'operatiõ en dehors, c'eſt la puiſſance, accompagnee toutesfois d'intellect & de volonté. Ce qui fait operation en dedans, c'eſt l'intellect & la volonté & rien autre; cõme nous pouuons meſmes iuger en nous, qui n'en ſommes qu'vne bien ſombre image. Et comme pour voir le tableau d'vn peintre, ou les vers d'vn Poëte, nous n'imaginons pas qu'il y ait pourtant en ſon ame ſuperieure, vne faculté peignante ou verſifiante; mais les referons & toutes leurs ſemblables à l'entendement & volonté: Ainſi & à plus forte raiſon, de tous les ouurages & effects que nous voyons de la puiſſance de Dieu, nous ne pouuons conſiderer autres perſonnes ou ſubſiſtences en luy, que celles qui procedent par l'intellect & la volonté; qui ſeules, & non autres peuuẽt eſtre coëſ-

In mente.

coëssentielles en luy. Or l'intellect & la volonté en Dieu sont esséce: & son essence est tres-vne & tres-simple. Et d'auãtage le Verbe ou la Parole ne conçoit point vne autre parole; ains se tourne totalement vers le Pere; ne l'Esprit vn autre amour que des deux: car il s'arreste & repose du tout en eux. Donq il ne peut proceder par l'intellect qu'vn seul Verbe; ny par la volõté qu'vn seul Amour; ny de ce Verbe, & de ceſt Amour en proceder vn autre. Et par ainsi nous demeurent ces trois personnes seulement; le Pere, le Fils, & l'Esprit; esquels deux le Pere conduit & aime toutes choses; par ce qu'il est luy seul toutes choses.

Or comme nous auons leu en la Nature qu'il y a vn Dieu, le trouuant escrit mesmes és moindres choses; aussi pouuons nous maintenant remarquer les traces euidentes de ces trois subsistences ou personnes en vne Essence; comme la marque de l'ouurier qui les a faictes, és vnes plus, és autres moins, selon leur dignité; telles toutesfois que nous ne les pouuions pas bien apperceuoir auant que la doctrine nous en fust reuelee: ne plus ne moins que lettres de chiffre, que nous ne pouuons lire ny demesler, si nous n'auõs d'aillieurs, ou par souspeçon ou par autre voye quelque cognoissance du subiect qu'elles portẽt. En toutes choses mesmes qui n'ont que le simple Estre, nous remarquons vne Vnité: car toutes choses sont entant qu'elles sont Vn. Et dés qu'elles laissent d'estre ceſt Vn, elles laissent par cõsequent d'estre. Puis nous y voyons vne forme ou figure; c'est la marque de ceste action intellectuelle, qui nous a engendré ceste forme essentielle & toute forme; à sçauoir ce Verbe ou Cõcept eternel, par lequel Dieu les a faictes. Et derechef

Traces de la Trinité au Mõde & en l'homme.

vne inclination és vnes plus apparente, & és autres moins; és vnes de monter en haut comme au feu; és autres de descendre vers le centre comme à la pierre; en toutes de se tenir vnies en leur matiere & forme. C'est la marque de ceste volonté actiue, en laquelle il a pleu à Dieu s'incliner iusques à elles: & de ceste Vnion, qui en procede, en laquelle il aime, contient & conserue toutes choses. Mais en aucunes de ce plus bas reng mesmes, il s'en voit presques vne image & non vne trace seulemẽt. Car le Soleil engendre ses rayons, que quelques Poëtes appellent mesmes les Fils du Soleil; & des deux procede la lumiere, qui se communique par tout icy bas: sans toutesfois que l'vn soit deuant l'autre; ny le Soleil deuant les rayons; ny l'vn & l'autre deuant la lumiere: sinon en consideration de l'ordre & de la relation; c'est à dire, d'engendrez & de procedans; qui est vne apparente image de la coëternité. Es eaux pareillement nous auons la source en terre, & le ruisseau qui en bouillonne, & le fleuue qui se fait des deux, & s'espand de là bien loing. C'est vne mesme essence continuë & inseparable qui n'a ne premier ny dernier sinõ en ordre, & non en temps; c'est à dire, selon que nous le considerons ayans esgard aux causes; & non selon la verité. Car la source n'est source que du ruisseau; ny le ruisseau ruisseau que de la source, ny le fleuue que des deux; & tous trois ne sont qu'vne eau, & ne se peuuent presques cõsiderer l'vn sans l'autre; encor que l'vn ne soit pas l'autre. C'est vne marque expresse des relations originelles, & des personnes coëssentielles en l'essence vnique de Dieu. Le mesme est il du feu, qui engendre le feu, & a en soy vne chaleur & vne splendeur inseparables: & autres exemples se trouueroyent

Scaturigo, latex, amnis.

ueroyẽt encor qui les voudroit rechercher. Es herbes & plantes il y a vne racine qui engendre vne tige ou ſion; & ce ſion s'eſtend puis apres en arbre. Elle ne ſe peut bien nommer ny conſiderer racine qu'elle n'ait engẽdré ce ſion; car racine ſe dit à cauſe d'iceluy; & l'vn eſt donq auſſi toſt que l'autre. Et puis il y a vne ſeue qui paſſe de l'vn en l'autre, qui les ioinct, lie & vnit enſemble par vne cõmune vie; & ſans ceſte vie ne ſeroit, ny elle racine, ny luy ſion; & par ainſi en effect, ils ſont auſſi toſt l'vn que l'autre. Es animaux auſſi chacun engendre ſelon ſon eſpece & forme, dont y a vn engendrãr & vn engẽdré: és hommes vn Pere & vn Fils; & de l'vn enuers l'autre, procede incontinẽt par la cognoiſſance vne amour & vne charité naturelle, qui les lie & colle enſemble. Ce ſont toutes traces ou images biẽ que groſſieres de ce haut myſtere: & auſſi auons nous dit que nul effect ne repreſente ſa cauſe; tant moins celle qui eſt en toutes conſiderations treſ-infinie. Mais en l'ame humaine; quãd ie dis l'ame, i'entens icy ſa puiſſance ſuperieure; l'image & ſemblance en eſt biẽ plus viue & plus expreſſe. En icelle premierement eſt vne nature & vertu actiue, & quaſi vn pur acte, par lequel elle vit & donne vie & eſt en perpetuelle action: Les Latins l'appellent *Mens*, & appellõs la, l'Ame raiſonnable; laquelle nous pouuons comparer au Pere. Icelle engendre vne intelligence, ou entendement; par lequel nous n'entendons pas ſeulement les autres choſes; mais nous meſmes: & par l'intelligence derechef vne volonté, par laquelle nous aymons les autres choſes, & la plus part pour nous meſmes. Ces trois puiſſances ſont treſdiſtinctes en nous; car nous n'operons pas touſiours de l'intellect, ou de la volonté; & tou-

tesfois nostre esprit agit tousiours: Et d'auantage nous voulons souuent ce que nous n'entendons pas; & entendons aussi ce que nous ne voulons pas. Vouloir donq & entendre n'est pas tout vn. Neantmoins agir, entẽdre, & vouloir, ne sont pas en nous ny trois vies, ny trois ames; mais vne vie & vne ame; voire si estroitement vnis en vne essence, que en mesme instant nostre esprit agissant en vne chose, entend la raison dont il la veut ou ne la veut pas; qui est acte de sa vertu, de son intellect & de son vouloir tout ensemble. Cependant ceste image est encore bien loing de la chose mesmes. Car ces trois facultez sont en l'essence de nostre ame, & quelques vnies qu'elles soyẽt, l'vne n'est pas l'autre; mais en Dieu qui est tresvn, l'estre est l'entendre; & l'entendre le vouloir; comme nous auons dit. Et derechef, de Dieu par son intellect & par sa volonté procedent deux subsistences; par ce qu'il n'entend & aime que soymesmes, & en soy toutes choses. De nostre ame par son intellect, ou volonté il n'en peut proceder; par ce que l'vn & l'autre encor qu'il soit en elle, prend ses subiects hors de soy; voire mesmes qu'elle ne se peut ny entendre ny aimer, si ces siennes facultez ny sont acheminées par les choses exterieures. Et qui plus est, plus elle s'entẽd, & plus elle s'estend à entẽdre autre que soy; & plus elle s'aime par vraye cognoissance, & plus cherche t'elle son contentement en l'amour d'vn, qui ne se peut aimer qu'en se haïssant; à sçauoir à cõtempler & aimer Dieu; & à se cognoistre & aimer seulemẽt pour luy, à qui seul appartient d'entendre en soy, & pour soy aimer toutes choses. Mais il est desormais temps de voir ce que nous en dira l'antiquité, qu'il nous vaut mieux reseruer pour le chapitre suyuant.

Et quant

Et quant aux questions qui se peuuent faire par les Curieux sur ceſt article; nous leur respondrons tout en vn mot, Qu'ils nous dient comment ils sont engendrez; & lors qu'ils nous demandent la generation du Fils; Qu'ils nous dient la nature de l'esprit qui bat en leurs arteres; Et lors nous enqueſtent de la procession du S. Esprit. Que s'ils sont contraints de se taire en choses si vulgaires; qu'ils voyent tous les iours & qu'ils taſtent en eux-meſmes; qu'ils nous permettent d'ignorer plusieurs choſes, en celles, comme dit Empedocle, qu'œil n'a veu, ny aureille oüy, & qu'esprit d'homme ne peut cõprendre.

CHAP. VI.

Que l'ancienne Philoſophie conſent à ceſte doctrine de la Trinité.

CERTES, cõme nous auons dit, ceſte doctrine n'eſt point née au cerueau de l'homme, encor qu'elle y soit aucunement peinte, mais vrayement inſpirée d'enhaut à noz premiers Peres: leſquels, dit Platõ, eſtoyent meilleurs que nous, & plus prochains auſſi de la Diuinité. De fait nous en voyons vn argument infallible; car les doctrines humaines, plus le Monde s'auance, & plus s'eſclarciſſent. Celle cy au contraire, plus elle s'eſloingne de ces premiers ſiecles, plus elle ſe trouue obſcurcie, & n'eſt en aucune part plus claire que pres de la ſource, iuſques à ce que par la naiſſance du vray Soleil elle a receu plus grande clarté que iamais. Et pourtant quand Platon & Ariſtote meſmes parlent de la Diuinité, de la Creation, & autres myſteres ſemblables; ils alleguent volontiers le dire ancien, le teſmoignage de l'antiquité venu de main en main, cõme le plus certain és choſes qui excedent l'hom-

Platon en ſon Philebe.

Platon liu. 3. de ſa Rep. liu. 10. & 12. des Loix. Ariſtot. liu. 1. du Ciel & li. 12. de la Metaphy. Plotin, ſouuent, &c.

me: ce qu'ils exprimẽt ordinairemẽt par ces mots, ὥσπερ ὁ παλαιὸς λόγος, ὡς οἱ παλαιότατοι λόγοι, ὡς φασὶν οἱ ἀρχαῖοι καὶ οἱ πρεσβύτεροι, &c. ne l'estimans pas moins qu'vne demonstration bien formée. Entre ces plus anciens nous rencontrons premierement Zoroastre, que Plutarque dit auoir vescu quelques millenes d'annees auant la guerre de Troye; mais qui estoit, selon les meilleurs autheurs, des descendans de Cham, & fut vaincu par Ninus Roy des Assyriens. D'iceluy sont descendus les Mages, c'est à dire les Sages de Chaldee; & de ceux-cy ceux de Perse, lesquels tenoyent en leur garde les Registres des Monarques d'alors, escriuoyẽt leurs faits & ordõnoyent de ce qui apartenoit à la religion. Et voicy ce que nous en trouuons en leurs dicts recueilliz par les Anciens, qui vulgairement sont appellez λόγια, c'est à dire, Oracles. *Le Pere*, dit Zoroastre, *a parfait toutes choses, & les a données à vne intelligence seconde, que tout le genre humain tient pour la premiere:* & Pletho Gemiste Platonique dit, Que par ceste seconde intelligence, il entend vn second Dieu, qui suit apres le Pere, & qui a sa generation du Pere, & que les hommes ont estimé le premier, par ce que par luy Dieu a creé le Monde; mais que le Pere a creé les formes intellectuelles, & en a baillé la dispensation à ceste intelligence. Voila donq vne seconde personne engendrée du Pere. Proclus recite cestuy-cy: *Ceste Intelligence ayãt seule pris vne fleur d'intelligence de la vertu du Pere, possede l'entendre, & la vertu de dispenser l'intelligence paternelle à toutes Sources & à tous Principes.* Elle a donq son estre & son intelligence du Pere, mais toutes choses de par elle. Mais ceux-cy qui se trouuent en son commentaire sur le Parmenide de Platon sont admirables, & nous les tra-

Les Chaldeens auoyent ouï parler de la Trinité.

Zoroastre.

Plutar. au traicté d'Isis & Osyris.

Pline & Aristote tesmoignent qu'il escriuit plusieurs liures.

πάντα ἐξετέλεσε πατὴρ καὶ αὐτῷ πεφύκασι δεύτερον, &c. Pletho Gemistus.

ὁ πατὴρ ὁλκὰς ἀλκῆς δεξάμενος νόας ἄνους, &c.

Proclus lib. 2. & 3. comment. in Parmenidem Platonis.

traduirõs en proſe, pour mieux rẽdre le ſens, encor qu'ils ſoyent alleguez en vers. *L'Intellect du Pere ayãt deliberé par vn conſeil arreſté, eſpandit des Idees de toutes ſortes, leſquelles toutes partoyent d'vne meſme fontaine, par ce que le conſeil & la fin eſtoit du Pere; mais icelles furent diuiſees par vn feu intellectuel en autres intellectuelles, diſtribuees comme par vn deſtin: car auant ce monde diuerſifié, Dieu auoit produit vn exemplaire incorruptible d'iceluy, comme vn monde intellectuel & intelligible; au moule duquel le monde eſtant preſſé, s'eſt trouué plein de toutes ces formes, deſquelles il n'y a qu'vne gratieuſe fontaine.* Et derechef: *L'Amour diuin ſaillit premier de l'intellect, ſe veſtant de feu, comme c'eſt vn feu de liaiſon, affin qu'il temperaſt les canaux des ſources, eſtendant ſon feu par deſſus.* Ce ſont obſcuritez qui leur ſont accouſtumees, mais eſquelles toutesfois il eſt dit aſſez clairement, Qu'il y a vn Pere, vn Fils, vn Amour, qui eſt vne liaiſon: &, qui plus eſt, que ceſt intellect engendré eſt celuy par qui Dieu a baſty le monde, & que de luy procede l'Amour diuin; comme cy deſſus nous auons dit. En vn autre ils dient, que ceſte * intelligence paternelle a ſemé & inſeré en nos ames vne ſemblance d'elle; mais qu'elle n'a point noſtre volonté pour agreable, iuſques à ce que nous ſortions d'oubliance, nous reſouuenans de la † pure marque paternelle qui eſt en nous. Et derechef, Que ceſte meſme, eſtant ‡ generatiue de ſoy, a, en conſiderant, ietté ſur toutes choſes vn lien ignee d'Amour par lequel elles ſe perpetuent à touſiours. Mais ſuffit que nous auons en ce que deſſus, vn Eſchantillon de la Theologie de ces Mages, qui tenoyent trois Principes, qu'ils appelloyẽt, com-

Proclus lib. 3.
Νῆς πατρὸς ἐρρυίζησε νοήσας ἄκμονος ἐκλῆ Παμμόρφες ἰδέας, πηγῆς ἐξ μιᾶς ἀποπτῶσαι Ἐξέχεαν, παγέδον γὰρ ἔην ἐκλήτε τελόστε.
Ἀλλ' ἐμερί- ζεισαι νοερᾷ πυρὶ μειγνυμέναι Εἰς ἄλλας νοερὰς, κόσμῳ γὰρ ἄναξ πολυμόρφῳ Πρόθηκεν νοερὸν τύπον ἄφθιτον, ἔ κατὰ κόσμον ἴχνη ἐκφύομεν, μορφῆς κόσμος ἐφάνθη
Πατρίοισι θέαις κεχαραγμένος, ὧν μία πηγή.
Proclus lib. 3.
Ὃς ἐκ νόος ἔκφερε πρῶτος, Ἐσσάμενος πυρὶ πῦρ συνδέσμιον, ὄφρα κεράσῃ

F 5

Πηγαίης κρατῆρας ἐξ πυρὸς ἄνθος ὑπίσχων. *ὁ πατρικὸς νῶς.
†πατρικῆ συνθήματος ἀγνῆ. ‡αὐτογένεθλος.

comme nous lisons ailleurs, Oromases, Mitris, & Ariminis; Dieu, la Pensée & l'Ame; & que nous admirerions bien plus, si nous auions leurs liures, au lieu des Fragmens qui nous en restent. Or les Mages furent premierement en Chaldee. & nous lisons en Moyse en quelle estime estoit Balaam de pouuoir benir ou maudir les peuples & les armees. Et ce sont ces Chaldeens aussi dont l'Oracle d'Apollo respondit, Qu'eux & les Hebrieux, auoyent seuls la Sagesse en partage.

Μᾶγοι χαλδαῖοι σοφίαν λάχον ἠδ' ὀρφαῖοι.

Mercure.

Les Egyptiens.

Mercure Trisinegiste, comme nous auons veu au 3. chap. recognoist vn seul Dieu, qui ne peut estre bien nommé que de deux noms; asçauoir, Bon & Pere. Iceluy, par ce qu'il est doüé d'intelligence, il l'appelle quelques fois Νοῦν, *Mentem*, Entendemẽt; encor que le plus souuent il face difference entre le Pere & cest Entendement mesmes. Cela se voit quand il dit, *Ie suis Pœmander, le Pasteur des hommes, l'entendement de l'essence qui est de soy, & c.* Mais voicy ses tesmoignages si clairs que rien plus. *Dieu*, dit il, *qui est aussi Entendemẽt & Vie, & Lumiere, & Maste-femelle engẽdra ou enfanta vne Parole, qui est vn autre Entendement Maistre-Ouurier de toutes choses; & auec icelle Parole vn autre, qui est le Dieu ignee & la Diuinté de l'esprit.* Voilà entendement engendré d'entendement; lumiere de lumiere; & outre cela encores vn esprit. Et derechef: *Ceste Parole de Dieu procedante, d'autant qu'elle est toute parfaicte & generatiue & maistresse ouuriere, tombant sur l'eau la rendit feconde.* C'est ce qui est dit en Moyse, Que Dieu dit, Et les eaux produirent incontinent. Et en somme, il attribue à ceste sainte Parole, comme il l'appelle, la generatiõ & propagation de toutes choses; comme il se peut voir de ligne en ligne. Mais voicy plus: *Ie suis*, dit Dieu

τῆς ἀυθεντίας νοῦς.

Merc. en son Pœm. chap. 1.

ὁ δὲ νοῦς ὁ θεὸς ἀρρενοθήλυς, ὢν ζωὴ καὶ φῶς ἀπεκύησε λόγον ἕτερον νοῦν δημιεργὸν &c.

Dieu, *la lumiere & l'entendement, ton Dieu, plus ancien que la nature humide, qui eſt ſortie de l'ombre; & ceſte Parole luiſante qui procede de l'entendement, c'eſt le fils de Dieu. Ce qui voit & oit en toy, c'eſt la Parole du Seigneur; & l'entendement c'eſt Dieu le pere: ils ne ſont point differens l'vn de l'autre, & leur vnion eſt vnion de vie & c.* Et encor: *Ceſte Parole Ouuriere du Seigneur de l'Vniuers eſt apres luy la premiere puiſſance, non creée, infinie, procedante de luy; elle commande à tout ce qu'il a fait, & c'eſt le premier né du treſparfait, & ſon fils parfait ſecõd, & legitime.* Bref, il l'appelle Parole intelligible, eternelle, immuable, incorruptible, qui ne croiſt ne deſcroiſt, ſeule à ſoy ſemblable, & premiere cognuë apres Dieu: & qui plus eſt, Fils vnique, Fils bien aimé, Fils du treſſaint duquel le nom ne ſe peut nommer de bouche d'hõme. Or eſt-ce pas l'appeller Coëſſentielle, coëternelle, & creatrice de toutes choſes? Et qu'eſt-ce que nous en puiſſions plus dire? De la troiſieſme perſonne il parle plus obſcurement. *Toute eſpece en ce monde,* dit il, *eſt viuifiee par vn eſprit, vn eſprit emplit toutes choſes; le monde nourrit les corps, & l'eſprit les ames: & ceſt eſprit comme vn organe ou vne machine eſt ſubiect à la volonté de Dieu.* Mais voicy quelque choſe plus: *Toutes choſes ont beſoin de ceſt Eſprit. Il les porte, nourrit & viuifie ſelon leur dignité, & procede d'vne fontaine ſaincte, & eſt le ſecours de tous viuans & de tous eſprits.* Voilà pourquoy nous l'appellons Sainct, à ſçauoir à cauſe de la ſource qui eſt la ſainteté meſmes. Et affin que nous ne penſions que ce ſoit vne creature: *Il y auoit,* dit il, *vne Ombre infinie en l'abyſme; l'eau par deſſus, & vn ſubtil Eſprit intellectuel, par la puiſſance diuine eſtoit en ce Chaos. De là fleurit vne ſaincte ſplendeur qui de deſſous l'arene & la nature humide produit les Elemens & toutes choſes: les Dieux meſ-*

Νῆς πατὴς ϑ λόγε.

Mercure allegué par Cyrille liu. 1. contre Iulian, & au Pœm. chap 1.

ἐξ ἀιδίε ἀϑρόϋματος.

τῶ παντελέϊ ἀϑ᾽γον ϑ νόϑ γνήσιϑ ϑ᾽.

Mercur. 1. διεξοδικῶν ἀϑ᾽ς τατ.

Auguſt. en l'oraiſon des cinq hereſies.

Mercure en ſon Aſclepius chap. 3. & 7.

Mercure au Sermon ſacré en ſon Poemandre, ch. 3.

mesmes qui habitent és Astres, prenoyent leur place selon qu'ils estoyent rengez par ce Diuin Esprit. Il assistoit donq à la creation des choses, & c'est ce mesme Esprit, dont il nous est dit en la Bible, Que l'Esprit du Seigneur se reposoit sur la face des abysmes. Mais en quelques lieux il conioinct mesmes les trois personnes ensemble. *O vie*, dit-il, *sauue en moy ce qui y est. O lumiere & Dieu Esprit, illumine moy tout. O Ouurier qui portes ton Esprit, que ta parole me regisse. Seigneur, tu es vn seul Dieu.* Item, *Il y auoit vne lumiere intellectuelle, auant vne lumiere intellectuelle; & y auoit tousiours vn Entendement d'entendement lumineux, & n'y auoit autre chose sinon l'Vnion d'iceluy, vn Esprit contenant toutes choses. Hors cela n'y a ny Dieu, ny Ange, ny autre substance; car il est Seigneur Pere & Dieu de tous, & en luy & sous luy sont toutes choses.* Et ayant dit cela, dit Suidas, il adiousta ceste priere: *Ie t'adiure ô Ciel sage ouurage du grand Dieu, ie t'adiure ô voix que Dieu prononça la premiere lors qu'il fonda le Monde: ie t'adiure par la Parole vnique, & par le Pere qui contient toutes choses, &c.* Il n'y a celuy qui n'admire en ceste Autheur les paroles mesmes de S. Iean; & toutesfois ses liures ont esté traduits long temps auant la venuë de Iesus Christ par les Platoniques mesmes. Et ne faut s'esbahir si nous en trouuons des lieux par cy par là qui ne sont pas en son Pœmandre; veu qu'il auoit escrit 36525. volumes; c'est à dire, rouleaux de papier, comme recite Iambliche. Or c'est, dit on, ce Trismegiste, autrement appellé Theut, qui apprit à lire aux Egyptiens, qui leur inuenta la Geometrie, & l'Astronomie; qui partagea l'Egypte; qui laissa sa doctrine contre les inondations, escrite en deux colomnes, que Proclus dit auoir esté debout encores de son temps: & bref, qui a esté reputé & honoré

Genes. 1.

Mercure en son 1. œm. cha. 13. πνεῦμα τὸ φῶς.

νῶς νοὸς φωτὸς.

Cyrille contre Iulian.

Suidas in Mercurio.

Verbum vnigenitum. μονογενὴς λόγος.

Iamblich. cha. 39. Des mysteres. Platon en son Phedre & Philebe.

honoré comme vn Dieu entre eux. Et peut estre auſſi que ceſte triple acclamation que faiſoyent les Egyptiens inuoquãs le premier Principe, qu'ils appelloyent Tenebres au deſſus de toute cognoiſſance cõme l'Enſoph des Hebrieux, ou la nuict d'Orphee, leur eſtoit encor demeuré de ſa Theologie. Or voila deſia Zoroaſtre & Mercure qui nous reſpondent, l'vn pour les Perſes & Chaldeens, & l'autre pour les Egyptiens. Car les Sages, és choſes de Sageſſe doiuent eſtre creus pour toute la nation.

Euſebe De demonſtratione. Iamblich. ch. 1 Proclus ſur Platon. Damaſcius Platonique.

Venõs aux Grecs. Orphee qui eſt le plus ancien de tous, commençant à parler de ces myſteres, en ferme premierement la porte aux prophanes: & puis voicy qu'il dit: *Regarde à ceſte parole Diuine, ne bouge d'aupres d'elle. C'eſt elle qui a formé le Monde, qui eſt immortelle, & ſelon le dire ancien, parfaicte de ſoymeſme, & qui parfaict toutes choſes; mais nul ne la peut voir que de l'entendement.* Et puis apres: *Ie t'adiure Ciel ſage ouurage du grand Dieu, ie t'adiure voix du Pere, qu'il prononça la premiere, & c.* C'eſtoit, comme il appert cy deſſus, vne priere qu'il auoit appriſe de Mercure: & de luy eſt auſſi ce commun myſtere des Poëtes, de Pallas nee du cerueau de Iuppiter. Le meſme dit, que la premiere mere des choſes fut la Sageſſe, & puis le delectable Amour. Et en ſon Argonaute, il appelle ceſt Amour, treſancië, parfait de ſoymeſme, & qui a produit, & diſtingué toutes choſes; dont auſſi dit Pherecydes, Que Dieu voulant baſtir le monde, ſe changea en Amour. Or dit Iamblichus, Pythagoras auoit touſiours deuãt les yeux la philoſophie d'Orphee, dont nous ne nous deuõs eſmerueiller s'il attribuoit la creation des choſes à la Sapience; & ſi, comme dit Proclus, il celebroit trois Dieux enſemble, comme Platon. Quoy qu'il en ſoit,

Les Anciens Grecs. *Orpheus.* φθέγξομαι οἷς θέμις ἐστί. θύρας δ' ἐπίθεσθε βεβήλοις. *Item* εἰς δὲ λόγον θεῖον ἐλέψας, τόνδε φάος ἐδρόσε, &c. *Clemens ii. 5. Stromat. Orpheus.* καὶ μῆτις πρώτιστα γένετο, καὶ ἔρως πολυτέρπης. *& in Argonautica.* Πρεσβύτατόν τε καὶ ὠκύτατον πολυμῆτιν ἔρωτα, ὅσσατε ἔφυσεν ἄπαντα δέρκεσθαι τάλαι ἀπ' ἄλλης. *Pherecydes apud Proclum.*

Arist. liu. 1. du Ciel. Parmenides en sa Cosmogonie allegué par Plutarch. Πρώτιστον μὲν ἔρωτα θεῶν μητίσατο πάντων.

en soit, Aristote dit qu'ils mettoyent toute leur perfection en trois. & Parmenides mettoit l'Amour comme vn Principe: & disputant en Platõ, il nous y laisse vne marque apparente, des trois subsistences, comme note Plotin ; mais nous les verrons cy apres plus clairement expliquées par Numenius Pythagoricien. Zeno le Pere des Stoiciens recognoist λόγον, la Parole, estre Dieu, & l'Esprit de Iupiter. & Socrates & Platõ, dit Alcinous, enseignoyẽt,

Plotin Enn. 4. li. 1. cha. 8. Zeno Stoique. Alcinous de la doctrine de Platon.

Que Dieu est vn Entendement: qu'en iceluy il y a vne Idee; que ceste Idee au regard de Dieu est la cognoissance qu'il a de soymesmes; au regard de ce Monde, le modelle d'iceluy; au regard de soy mesmes, l'essence. C'est en peu de mots beaucoup, à sçauoir vne essence que Dieu engendre par la cognoissance de soymesmes, & selon laquelle il a basty le monde. Mais Platon luy mesmes parle plus clair. En son Epinomis, *Chaque estoille*, dit il, *fait son cours selon l'ordre qu'a estably ὁ λόγος, la parole* qu'il appelle tresdiuine. En sa Republique il l'appelle le Fils du Bon tressemblable à luy en toutes choses; le Bon estant, dit il, comme le Soleil, & le Fils comme la vertu visiue que nous en receuons. En son epistre aussi à Hermias, Eraste & Coriscus, il les adiure de la lire souuent, & pour le moins deux ensemble, *Inuoquant*, dit il, *Dieu le Prince de l'vniuers, de ce qui est & qui sera, & le Seigneur Pere de ce Prince & de ceste Cause; duquel si nous philosophons bien, nous cognoissons autant qu'il peut estre donné à gens bien heureux.* Il y a donq vn Seigneur & Cause de toutes choses, & vn Pere encor de cestuy-là. Mais à Dionysius qui l'auoit enquis de la nature de Dieu, voicy toutes les trois personnes. *De la nature*, dit il, *du Premier, il en faut parler par enigmes, affin que s'il auenoit inconuenient*

Plato en l'Epinomis ὁ τῶν πάντων θειότατος λόγος.

Plato liu. 6. de la Republique. Τὸν ἔκγονον τοῦ ἀγαθοῦ.

Plato en l'Epistre à Hermias, Eraste & Coriscus.

Platon à Denys le Tyran.

uenuë de la lettre par mer ou par terre, on la liſe comme ne la liſant pas. Or il en eſt ainſi. Toutes choſes ſont autour du Roy de l'Vniuers, & toutes choſes à cauſe de luy; & iceluy eſt cauſe de ce qu'il y a de beau; & autour du ſecond ſont les ſecondes choſes, & du troiſieſme les troiſieſmes &c. Or ce ſont, comme il dit, Enigmes à Denis le Tyran, auquel il eſcrit: & ce que ie les expoſe des trois ſubſiſtences, c'eſt par l'aduis de tous les Platoniques qui ont fait de longs commentaires ſur ces mots, s'accordans tous en ce poinct, que par ces trois Roys il entend, le Bon, l'Intellect, & l'Ame du monde. Et Origene cõtre Celſus allegue quelques autres lieux de Platõ à ce propos, que ie laiſſe pour euiter longueur. Or ceſte reuelation paruenuë de main en main iuſques à Ariſtote, enuiron 300. ans auãt la venuë de Chriſt, ſemble auoir failly en luy, qui voulut renuerſer tous les Philoſophes precedẽs, & corrompit leur doctrine en pluſieurs ſortes. Ioinct auſſi qu'il s'adonna plus à la recherche des choſes de nature, qu'à la cõtemplation de l'autheur meſmes. Toutesfois il attribue la cauſe de toutes choſes à l'Entẽdement qu'il appelle Νοῦν, & le recognoiſt infiny en Dieu; & vne volonté libre par laquelle il diſpoſe toutes choſes, dont au precedent chapitre nous auons conclu vne ſeconde & troiſiéme perſonne: meſmes en quelque lieu, il dit bien qu'il faut honorer Dieu ſelon le nombre de trois, & que c'eſt comme la loy de nature. Or puiſque ceſte doctrine n'eſt point née au cerueau de l'homme, ſi on demande d'où tous ces Philoſophes l'auoyent appriſe, nous trouuerons que les Grecs l'auoyent d'Egypte. Orphee en ſes Argonautes teſmoigne qu'il alla rechercher les myſteres, c'eſt à dire, la religion des Egyptiens, iuſques à Memphis, viſitant

δεύτερον περὶ, τὰ δεύτερα καὶ τρίτον περὶ, τὰ τρίτα.

Origene cõtre Celſus liu. 6.

1. liu. de Philoſophie.

Item, au liu. du monde &c.

Liu. 1. du Ciel.

Orphee en ſes Argonautes.

ἠδ' ὅσον αἰγυπτίων ἱερὸν λόγον ἐξεμόλοχόυτα,

Μέμφιν ἐς ἠγαθέην πολλάσας, ἱερά τε πόληας Ἀπίδος. ἀς πέρ Νειλῷ ἀγάρροθ ἐστεφάνωται. *Cicero, Iamblichus, Porphyrius. Clemẽs 1. Strom. ex Alexandro & Hermippo.*

visitant toutes les villes du Nil. Pythagoras aussi vit les Egyptiens, & les Arabes & les Chaldees: mesmes fut en Iudee, & habita long temps au mõt Carmel. & Strabon dit, Que les prebstres du païs monstroyent encores là ses pourmenoirs. Or en Egypte il fut disciple d'vn Sonchedi Archiprophete Egyptien, & d'vn Nazaree Assyrien, cõme recitoit Alexandre au liure Des deuises de Pythagoras, qu'aucuns mal obseruãs les tẽps, ont pensé estre Ezechiel. & Hermippus Pythagorien a escrit, Que Pythagoras auoit beaucoup appris en la loy de Moyse. Ce prebstre Egyptien aussi reproche à Solon, Que les Grecs sont enfans qui ne sçauent rien de l'antiquité. & Solon, dit Proclus, fut disciple en la ville de Saïs d'Egypte d'vn Patanit; ou, selon Plutarque, de Sonchis; en Heliopolis d'vn Oclapi; en Sebemyte d'vn Etimon &c. Platon fut disciple en Egypte d'vn Sechnuphis Heliopolitain; & Eudoxus Gnidius d'vn Conuphis, qui tous estoyent sortis de l'escole de ce grand Trismegiste. En somme, Platon confesse en plusieurs lieux, que la science estoit venuë aux Grecs par ceux que vulgairement ils appelloyent Barbares. Et quant à Zoroastre, & Trismegiste, l'vn estoit Hebrieu, & l'autre Egyptiẽ: & parmy les Egyptiens conuersoyent lors les Hebrieux, comme il se voit, mesmes és autheurs prophanes; dont il appert, que la source de ceste doctrine se doit retrouuer entre iceux; & c'est ce qu'il nous faut maintenant prouuer. Icy ne veux-ie point amasser beaucoup de textes de la Bible, esquels il est fait mention tant de la seconde que troisiesme personne, comme *Tu es mon fils, ie t'ay auiourdhuy engendré. Le Seigneur m'a possedé*, dit la Sapience, *dés le commencement de ses voyes; i'estoy conceu auant*

Platon au Timee.

Proclus sur le Timee.

Plutar. au traicté d'Isis & Osyris.

Platon en son Epinomis, Cratile & Philebe. Iustin, & Manethon allegué par Ioseph e cõtre Appion.

Psalm. 2. Prou. 8.

auant les abysmes & c. Du S. Esprit, aussi *l'esprit du Seigneur se pourmenoit sur les eaux. L'esprit de Sapiẽce est bening.* & ce mot ordinaire des Prophetes, *l'esprit du Seigneur est sur moy. & c.* Et en ce mot sont les deux ensemble, voire les trois, *les cieux sont estendus par la Parole du Seigneur, & toute leur vertu par l'esprit de sa bouche.* Car aussi sont-ils alleguez & exposez en infinis liures; & les Hebrieux d'auiourd'huy taschent tant qu'ils peuuent, à les destourner aillieurs. Mais voicy ce que leurs docteurs mesmes nous en ont laissé en termes expres, & la plus part tirez par eux des liures escripts, auãt que la venuë de Iesus Christ leur eust rẽdu ceste doctrine suspecte. En leur Zohar qui est vn de leurs plus authentiques liures, Rabby Simeon fils de Iohai, cite Rabby Ibba exposant ce passage du Deuteronome, *Escoute Israël, l'Eternel nostre Dieu est vn Dieu.* L'Hebrieu porte יהוה אלוהינו יהוה אחד. *Par le premier* יהוה *qui est le nom incommunicable de Dieu*, dit R. Ibba, *il entend le Pere prince de tous: par* אלוהינו, *c'est à dire, nostre Dieu, le Fils, fontaine de toutes sciences; par le second* יהוה, *le Sainct Esprit procedant des deux, qui est la mesure de la voix. Et l'appelle vn parce qu'il est indiuisé: & ne sera*, dit il, *reuelé ce secret auant la venuë du Messie.* Le mesme R. Simeon exposant en Esaie ces mots: Sainct, Sainct, Sainct, le Seigneur des armées, & c. *Sainct*, dit il, *le Pere, & Sainct est le Fils, & Sainct aussi le Sainct Esprit:* qu'en quelques autres lieux ce mesme Autheur, qui est si mystique entre eux, appelle les trois Miroirs, Luminaires, & Peres supremes qui n'ont ny commencement ny fin, & sont nom & substance à la racine des racines. Et R. Ionathan en quelques exemplaires de sa Paraphrase Chaldaique dit le mesmes: dont on ne se doit esmerueiller si les anciens

Esa. 31. Genes. 1. Sap. 1. Esa. 61.

Psal. 33.

Les Iuifs ont approuué la Trinité.

R. Simeon Ben Iohai in Zoar. *Deuter. 6.*

R. Simeon B. Iohai exposant *Esa. c. 6.*

Thalmudiſtes cõmandoyent de dire ce verſet deux fois le iour, cõme aucuns l'obſeruent encor auiourd'huy. Sur ce mot du Pſal. 50. אל אלהים יהוה דבר, c'eſt à dire, le Seigñr des Seigñrs l'Eternel a parlé, &c. Le Cõmentaire ordinaire dit auſſi, q̃ par ceſte repetitiõ le Prophete entend les trois מידות proprietez auec leſquelles Dieu a creé le Monde, ſelon ce q̃ dit R. Moſes Hadarſan, Qu'il l'a creé par ſa Parole, & R. Simeon, par l'Eſprit de ſa bouche: & ce qui eſt dit en l'Eccleſiaſte, Qu'vn cordon de trois filz n'eſt pas toſt rõpu, eſt par la meſme gloſe expoſé (ie n'examine icy ſi c'eſt à propos) Que le myſtere de la Trinité en vn ſeul Dieu n'eſt pas aiſé à expliquer. Or ces trois proprietez que les autres appellent פנים faces, .i. πρόσωπα, perſonnes, ſont ſignifiées par diuers noms és anciens, encor qu'ils retombent tous en vn, ſelon que les vns les ont entenduës plus clairement que les autres. Aucuns les nomment le Principe, la Sageſſe, & la Crainte ou Amour de Dieu: & dient que ceſte ſageſſe eſt מאין סוף, comme dient les Cabaliſtes, c'eſt à dire de ceſt infini, & plus abſtract intellect de Dieu, qui ſe contemple en ſoymeſme; car ainſi l'expliquent ils. qui eſt ce que nous diſions au precedent chapitre, Que Dieu engendre le Fils ou la Sapience en s'entendant ſoymeſmes. Autres les nomment, Eſprit, Parole, Voix; comme R. Azariel en ces mots: *L'Eſprit produit la Parole & la Voix non par ouuerture de leures, ou par propos de langue, ou par ſouffle d'homme; & ces trois ſont vn Eſprit, à ſçauoir vn Dieu; comme nous liſons*, dit il, *au liure De la Creation de l'homme en ces termes, Vn Eſprit bien viuant, benit ſoit il, & ſon nom, qui vit és ſiecles des ſiecles, Eſprit, Parole, & Voix, c'eſt à dire, vn Sainct Eſprit & deux Eſprits de ceſt Eſprit.* Or ce liure De la Creation qu'il allegue, eſt d'vn certain R. Abraham Cabaliſte treſan-

Pſal. 50. & le Midraſch ſur iceluy.

R. Moſes Hadarſan ſur le *Gen.* c. 42.

Midraſch Coheleth, c. 4.

R. Ishac Ben Schola ſur le Pſalm. 111. & 112. verſ. dernier.

R. Azariel au Commentaire ou traicté de Sainteté.

ספר היצירה

treſancien, encores qu'ils le veulent attribuer au Patriarche Abraham meſmes, tant il a d'authorité entr'eux. Et ce qu'il dit, conuient totalement à ce que nous diſons: car l'Eſprit conçoit la Parole interieure, & des deux procede la voix. R. Hamai dit: *Ces trois qui ſont vn, ont telle proportion, Que l'vn, l'vniſſant & la choſe vnie, & ne ſont qu'vn poinct; à ſçauoir le Seigneur de l'Vniuers.* R. Iſhac ſur le liure De la Creation, marque trois numerations qu'il appelle ſublimes, en l'Enſoph, c'eſt à dire en l'infiny; à ſçauoir la Courõne, la Sageſſe, l'Intelligẽce: & pour les ſignifier, dit R. Aſſé, on a accouſtumé de les marquer de tout temps en ceſte ſorte par trois Iod יְיְ qui eſt à dire יהוה, Celuy qui eſt. Bref, quelque diuerſité qu'il y ait és noms, ils ſont tous d'accord és trois ſubſiſtẽces, qu'il ne faut s'eſbahir s'ils ne pouuoyẽt ſi bien expliquer que maintenant. R. Ioſeph Caſtillan, qui auoit appris de ces plus anciens, dit ces mots: *La lumiere de l'Ame du Meſſie c'eſt le Dieu viuant, & le Dieu viuant c'eſt la fontaine des eaux viues, & l'Ame du Meſſie vn ruiſſeau de vie.* Et vn autre: *Il n'y a que le Meſſie qui cognoiſſe plainement Dieu; par ce qu'il eſt la lumiere de Dieu, & la lumiere des Gentils; & pourtant il cognoiſt Dieu, & Dieu eſt cognu par luy.* Or quãd ils dient; qu'il cognoiſt plainement Dieu, ils dient qu'il eſt Dieu: car qui comprendra Dieu que Dieu meſmes? Et c'eſt auſſi ce que nous auons dit, Lumiere de Lumiere; & ce que nous auons comparé le Fils au Pere, comme le ruiſſeau à la ſource, & les rayons au Soleil. Auſſi verrons nous en ſon lieu, que par l'Ame du Meſſie ils entendoyent la Parole: & c'eſt vne choſe admirable, que tous les noms de Dieu en Hebrieu ont terminaiſon pluriere, encor qu'ils ſoyent ioincts à vn verbe ſingulier; excepté le nom de l'Eſſence, dont les Iuifs anciens ren-

R. Hamai au traicté de la ſpeculation מעיין.

R. Iſhac ſur le liure de la Creation. כתר חכמה בינה

R. Aſſé.

Au liure שער אורה. Porte de lumiere.

dent meſme raiſon que nous; & que pluſieurs paſſages que nous alleguons du Vieux Teſtamẽt pour prouuer la Trinité, ſont expoſez par eux en meſme ſens; quelque peine qu'ayent pris les Thalmudiſtes, depuis la venuë de Ieſus Chriſt à les deſtourner à autre intention. R. Iudas Nagid; qu'ils ont appellé Sainct, & Prophete; parle plus clairement que tous: Surquoy faut entendre qu'il eſtoit defendu de prononcer le nom incommunicable de Dieu, à ſçauoir יהוה, ſinon és iours de propitiation; & commandé au lieu d'iceluy d'vſer du nom de 12 lettres, car celuy-là n'en a que quatre. Or enquis, q̃l eſt ce nom de 12. lettres, il reſpõd אב נן ורוח קדוש Pere, Fils & S. Eſprit; & quel celuy de 42. il reſpõd אב אלהים בן אלהים רוח הקדוש אלהים שלשה באחד ואחד בשלשה; c'eſt à dire, le Pere eſt Dieu; le Fils Dieu; le S. Eſprit Dieu; trois en vn, & vn en trois. C'eſtoit donq vne doctrine receuë és eſcholes des Iuifs de main en main; cõme nous voyõs la ſucceſſiõ de leur Cabale aſſez bien cõtinuee. Et pourtant la contradiction des Iuifs & des Rabbins, n'eſtoit pas proprement à la doctrine des trois perſonnes, en l'Eſſence de Dieu; mais à l'application d'icelle, à ſçauoir à l'incarnation de la Parole, qui leur ſembloit trop eſloingnee de la Maieſté Diuine.

אגרת הסתות: l'Epiſtre des Secrets, de R. Nehumia Ben Hacana.

Cela ſe voit meſmes en S. Mat. ch. 1. verſ. 20. là où l'Ange dit à Ioſeph que Marie eſt enceinte du S. Eſprit: Car autremẽt il n'euſt eſté à propos de luy alleguer le S. Eſprit, duquel parauant il n'euſt ouy parler.

Venons à Philo Iuif, qui a eſcrit en Grec; nous y trouuerons de fueille en fueille le ſemblable. *Dieu*, dit il, *eſt treſgeneratif, & apres luy ὁ θεῖος λόγος, la Parole de Dieu.* Item: *Il y a deux premiers, l'vn c'eſt la Parole Diuine, & l'autre c'eſt Dieu qui eſt deuant ceſte Parole, & icelle eſt le commencement & la fin, τῆς ἀρεσκείας, de ſon bon plaiſir, de ſa volonté.* Et aillieurs: *Comme*, dit il, *vne ville deſignee en l'Eſprit de l'Architecte, n'a lieu aillieurs qu'en luy: auſſi n'auoit lieu ce Monde premierement qu'en*

Le meſmes eſt en la predication de Iehan Baptiſte v. 30. chap. 3. Il vous baptiſera du S. Eſprit & de Feu: & *paſſim.* & de faict le nom du S. Eſprit eſt cõmun entre to-

qu'en la Parole de Dieu qui a ordonné toutes choſes. Car quel autre lieu pourroit comprendre les vertus de Dieu, voire la plus ſimple de ſes Idees? Donq à parler clairemẽt, le Monde intelligible c'eſt la Parole ou le Concept de Dieu qui l'a baſty. Et n'eſt point ceſte-cy mon opinion, mais de Moyſe meſmes. Et pour concluſion il l'appelle l'Idee des Idees, & le Modelle de l'Vniuers. En vn autre lieu: *Ce Mõde*, dit il, *eſt le Fils puiſné de Dieu, mais l'aiſné ne ſe comprẽd qu'en l'entendement. C'eſt celuy qui pour le droit d'aiſneſſe demeure chez le Pere.* Or c'eſt mot à mot ce que dit S. Iean: *Et celle Parole eſtoit auec Dieu.* Et derechef: *Ce λόγος, ceſte Parole eſt le Lieu, le Tẽple, & le Domicile de Dieu, par ce qu'icelle ſeule le peut comprendre.* C'eſt ce que nous auons dit, Que Dieu par ſon intelligence ſe comprenant ſoy meſmes, engendre le Fils ou la Parole egale à luy; par ce qu'il ne conçoit rien moins que ſoymeſmes. Or pour nous monſtrer la grandeur de ceſte Parole, il ne ſçauroit preſques quels noms luy donner. Il l'appelle, le Liure auquel ſont inſcrites & imprimees toutes les exiſtences de l'Vniuers; l'Exemplaire treſaccomply du Monde; le Soleil intellectuel; le Prince des Anges; le Premier-né de Dieu; par qui il gouuerne ſon trouppeau; le ſouuerain Sacrificateur du Monde; la Manne des Ames; la Sapience de Dieu; l'Image parfaite du Souuerain; l'Organe ou inſtrumẽt par lequel, eſmeu de ſa Bonté, il a baſty le Mõde: bref, le Principe, la Toute-lumiere, Dieu & celuy qui eſt. C'eſt tout ce que nous pouuons attribuer à Dieu meſmes; & il ne pouuoit plus expreſſément dire, Qu'elle eſt coëſſentielle & coëternelle au Pere. Il adiouſte encor, Que ceſte Parole a en ſoy les ſemẽces de toutes choſes; Qu'elle a diſtribué à chacune d'icelles ſa nature; Qu'elle eſt le lien inuincible de l'vni-

les Rabbins. Philo au Traité, apres les ſix iours. Au Traité, Que les Songes ſont de Dieu. Au liure du Monde. Au liure du deſlogement d'Abraham.

Philo és allegories de la Loy. Au liu. des Songes, de l'Agriculture, Du glaiue flãboiãt, De l'heritier des choſes Diuines. Du mal qui dreſſe embuſches au Bien &c. παραγγέλω.

Philo au liure, Qui eſt heritier des choſes Diuines &c. De la modeſtie des femmes. Et du mõde &c.

l'vniuers. Elle eſt donq la cauſe materielle, s'il faut ainſi parler, efficiente, & formelle de toutes choſes. Et à qui ſe peut attribuer cela qu'à Dieu? Et derechef: *Il y a*, dit il, *deux Paroles*, δύο λόγοι, *l'vne c'eſt l'Archetype, comme qui diroit l'Original, qui eſt au deſſus de nous, & l'autre qui eſt en nous, comme vne Copie d'icelle. Et Moyſe*, dit il, *appelle celle là l'Image de Dieu; mais celle cy, qui eſt noſtre Intellect, vne Arriere copie d'icelle. Et ceſte premiere Parole*, dit il au liure du Monde, *eſt vn Charactere de Dieu, & comme iceluy ſempiternelle.* Or, que dit d'auantage S. Iean ou l'Apoſtre aux Hebrieux? Et en tous ces paſſages qui meritent bien d'eſtre leus tout au long; il vſe par tout du mot de S. Iean pour ſignifier ceſte Parole, aſçauoir λόγος. Du S. Eſprit il en parle moins clairement, par ce que les Hebrieux s'attendoyẽt principalement cõme nous verrons cy apres, à la Parole, ou ſeconde perſonne. Mais ſuffit d'auoir veu, que ceſte ſource iuſques à la venuë de Chriſt eſt demeuree aſſez claire entre les Hebrieux: car Philo viuoit ſous Tibere & Caligula, encor qu'entre les Gentils les ruiſſeaux s'en fuſſent comme taris; à ſçauoir, par ce qu'entre les Hebrieux deuoit naiſtre le Meſſie, duquel ceſte doctrine ſeroit le fondement. Mais comme le Chriſt fut venu au Monde, il en prit comme du Soleil qui n'illumine pas ſeulement ſon Hemiſphere; mais meſmes vne partie de celuy qui ne le voit point. Car ceſte doctrine ne fut pas ſeulement receuë en l'Egliſe, mais auſſi embraſſée de tous les grands Philoſophes, qui vinrẽt apres; encor qu'au reſte ils fuſſent ennemis capitaux des Chreſtiens.

ὑπόμνημα, c'eſt à dire cõme priſe en cite.

Les nouueaux Pythagoriens & Academiques.

Numenius au liu. du Bon.. voyez Euſebe & Cyrille, li. 8.

Numenius entre les Pythagoriens treſinſigne, & ſur lequel dit Porphyre, Plotin, tant il en faiſoit cas, a eſcrit cent liures de Commentaires, dit ces mots:

mots: *A qui veut cognoistre le premier & le second Dieu, il luy faut bien distinguer, & sur tout bien mettre en repos son esprit: puis ayant inuoqué le nom de Dieu, ouurir le thresor de ses pensees. Et pourtant commençons ainsi; Dieu, ie dis le premier, qui est en soymesme, est simple: par tout ioinct & vn en soymesme, & nulle part diuisible. Dieu aussi le second & le troisiesme est Vn; mais il faut estimer que le Premier est Pere de celuy qui est ouurier de toutes choses.* C'est leur façon de dire, le premier, le second Dieu, &c. au lieu que nous dirions la seconde ou troisiesme personne; ce qu'il faut remarquer pour tous les autres suyuans. Mais quand il dit que le Premier est Pere, & qu'il est simple, & qu'ils sont Vn; on ne peut douter qu'il n'en face vne mesme Essence, tenant le second du Premier, comme la clarté du Soleil. Item: *Le premier Dieu vaque de toute œuure, mais le second est le facteur qui commande au Ciel; & par ainsi y a deux vies, l'vne du premier, & l'autre du second; de l'vn autour des choses intelligibles, de l'autre autour des intelligibles & sensibles. Et qui plus est, pour le mouuement qui precede au second, il y a vn enuoy qui precede au premier, & vn mouuement conioinct, duquel l'ordre salutaire du Monde est espandu par l'vniuers.* Or quand il dit mouuement, c'est à la façon des Platoniques, qui appellent metaphoriquement, estre entendu mouuoir, & entendre estre meu; par ce que les mots defaillent en ces choses. Et en mesme signification nous lisons en l'Escriture, que le Fils est enuoyé du Pere. Item: *Le Dieu Ouurier ou Facteur est Principe de generation; & le Bon, Principe de l'essence, & le second Imitateur du Premier, comme la generation est vne image de l'essence.* Et aillieurs il dit, Que ce est Ouurier, qui est le Fils à cause de la creation du monde, est cognu de tous: mais que le premier Esprit,

Se resouuiéne le Lecteur que par trois Dieux ils entendent trois subsistéces, comme eux mesmes s'expliquent.

σύμφυτον & κίνησις.

ὁ δημιουργὸς.

qui est le Pere, leur est incognu. Or il ne pouuoit dire plus clairement; veu leur façon de parler; Que le Fils est l'image du Pere; qu'il a son essence de luy; qu'il est vn auec luy, & que par luy il a fait toutes choses. Et c'est aussi ce que Proclus tesmoigne de luy, Qu'il celebroit trois Dieux; le premier qu'il appelle Pere; le second Facteur; le troisiesme, l'Ouurage procedant des deux: en quoy nous ne deuons pas tant rechercher le defaut, qu'admirer ce qu'il y a de bon: ioinct qu'vne fois pour toutes, il fait bon annoter icy; que ceux qui nous parlent maintenant de trois Dieux, sont ceux mesmes qui par cy deuant nous ont cõfessé, qu'il n'y en a qu'vn; dont s'ensuit que ces trois ne sont que trois subsistences en vn.

Plotin viuoit sous Galien l'Empereur enuiron l'an 250

Or Plotin qui auoit bien estudié és liures de Numenius, se fonde encor plus auant en ceste matiere. Et premierement, il a fait exprez vn liure des trois principales subsistences, dont nous rapporterons icy comme vn sommaire. *Il y a*, dit il, *trois subsistences principales, l'Vn ou le Bon, l'Intellect ou Entendement, & l'Ame du Monde: & de ces trois ne faut point parler sinon ayant inuoqué Dieu, & arresté son esprit en vne tranquillité. Si on demande comment ils s'engendrent l'vne de l'autre, nous parlons de choses sempiternelles; & pourtant qu'on ne s'imagine point vne generation temporelle. Car quand nous parlons icy de generation, c'est ayant esgard seulement à la cause & à l'ordre. Qu'est-ce donq*, dit il, *que l'intellect, puis qu'il naist apres ceste Vn? Il ne subsiste pas iceluy faisant signe ny ordonnãt par sa volonté ny s'esmouuant en aucune façon, mais c'est vne lumiere espanduë de toutes parts dependante de luy comme la splendeur du Soleil, & engendrée de luy sans se bouger. Car toutes choses entant que naturellement elles perseuerent, necessairement produisent de leur essence & vertu presente vne nature dependante*

Plotin περὶ τῶν γενικῶν ὑποστάσεων. Ennead. 5. li. 1. Le mesme li. 3. ch. 15. Enne. 5.

ἐπινοίων.

Se resouuiéne le lecteur pour ne trouuer obscurité en tout ce qui s'ensuit.

pendãte d'elles, qui eſt l'image exẽplaire de celle vertu dont elle eſt emanee. Ainſi le feu produit la chaleur, & la neige la froideur, & les herbes principalement l'odeur. Et toutes choſes quand elles ſont en leur perfection, engendrent quelque choſe. Ce qui eſt donq de touſiours parfait, de touſiours engendre, & engẽdre vn parfait & vn ſempiternel, & l'engendré eſt moins que l'engendrãt. Or que dirons nous donq du Treſparfait? Ne procede t'il rien de luy; ou bien ce qui eſt de plus grand apres luy en procede t'il? Or le plus grand & le ſecond apres luy, c'eſt l'entendement ou intellect, lequel n'a beſoing que de ceſt vn ſeul, & non l'vn de luy. Il faut donq, que ce qui s'engendre de ce qui eſt meilleur que l'intellect, ſoit l'intellect; & ceſt intellect c'eſt la Parole de Dieu, ὁ τοῦ θεοῦ λόγος, l'Image de Dieu, qui voit Dieu, & luy eſt inſeparablement conioinct, & n'en eſt ſeparé ſinon ἑτερότητι, par ce que l'vn n'eſt pas l'autre. A ſçauoir, ſelon que nous diſons, Qu'autre eſt le Pere, & autre eſt le Fils, mais non autre eſſence l'vn que l'autre. Mais voyons comment Dieu engendre ceſt Intellect, ceſt Entendement, ceſte Parole? C'*eſt*, dit il, *par l'exuberance de ſoymeſmes. Et faut que ceſt entendement ſoit engendré, retenant en ſoy beaucoup del'engendrant, & ayant preſque telle ſimilitude à luy que la lumiere au Soleil, & que l'engendrant toutesfois ne ſoit pas l'entendement ou intellect*: c'eſt à dire, Qu'ils different de relations, & non d'eſſence, qui eſt pour expliquer ce qu'il diſoit deuant ἑτερότητι. *Et comment donq*, dit il, *l'engẽdrera il? Par ce que l'engendré par vne certaine conuerſion regarde vers l'engendrant, & ce regard n'eſt autre choſe que l'intellect; à ſçauoir l'intelligence du Bon. Or comme ceſt Vn n'eſt qu'Vn; auſſi ceſt Intellect eſt toutes choſes; car en naiſſant du premier Principe il cognoiſt toutes choſes, & produit tout ce qui eſt, toute la Beauté des Idees, & tous les Dieux intelligibles meſmes.* Or ces meſmes propos ſont re-

qu'ils appellẽt la premiere ſubſiſtẽce, l'Vn, l'Intelligible, le Bon, & le Pere, ou engẽdrant. La ſeconde, Celuy qui eſt, l'Intellect ou l'Entendemẽt, & le Beau, & quelquesfois, la Parole, la Sageſſe, le Fils, & l'engendré. La troiſieſme, l'Amour, la Volonté, la Puiſſance, l'Ame du Monde, & quelquesfois le ſecõd Verbe &c. & au regard de ceſte troiſieſme ils appellẽt la premiere, l'Aymable, comme au regard de la ſeconde l'Intelligible, comme il ſe verra és exemples. Nõs.

Alius nõ Aliud. Plotin Enn. 5. liu. 2. & liu. 3. chap. 15.

Plotin Enn. 3. liu. 8. cha. dernier &c.

Intellectio Boni.

petez en infinis endroits, & pourtant nous ne les rapporterõs point icy. Quant à la troisiesme subsistence, qu'il appelle l'Ame du Monde, voicy qu'il en dit. *Comme*, dit il, *l'Intellect est la geniture, la Parole, & l'Image de Dieu ou de l'Vn; ainsi est l'Ame du Monde de l'intellect; & icelle est comme vne raison engendrée de l'entendement, duquel la substance consiste en contemplation; & icelle raison vne lumiere de l'intellect qui depend d'iceluy. Et comme, entre l'vn & l'intellect, il n'y a point de moyen; aussi n'y a il entre l'intellect & l'Ame: mais la difference qui y est, n'est autre; sinon, qu'autre est la chaleur au feu mesmes, & autre la chaleur que le feu communique aux autres choses.* Or c'est ce qu'aussi nous disons, Que le S. Esprit procede du Pere par le Fils, l'appellans don de Dieu; à cause que par iceluy, qui est son Amour, il se daigne cõmuniquer icy bas. Mais par les effects qu'il luy attribue, nous cognoistrons encores mieux son intention. *Icelle Ame*, dit il, *a inspiré la vie à tous animaux qui sont en l'air, en la mer, en la terre. Elle cõduit le Soleil, les estoilles & le Ciel; elle a animé la matiere qui n'estoit qu'vn riẽ; & des tenebres, le tout par sa seule* VOLONTE'. *elle est toute par tout, semblable au Pere; tãt en ce qu'elle est vn, cõme en ce qu'elle s'estẽd par tout. Et iusques icy*, conclut il, *s'estend la Diuinité.* Or il n'en parle pas si distinctement qu'vn Gregoire Nazianzene; mais si peut on tirer le mesme de son dire; puisqu'il dit que toutes trois sont eternelles, d'vne mesme substance, & differentes seulement, en ce que l'vne n'est pas l'autre. Au reste du liure il prouue que telle a esté l'opinion de Platon, de Parmenide, d'Anaxagore: & par ce que l'hõme interieur, qu'il appelle, est l'Image de Dieu, il tire la preuue de ces trois subsistences de la consideration de nostre ame; en laquelle y a vn entendement, vne raison, vne

Inspiré.

son, vne vie; comme ainsi soit toutesfois que tout cela ne soit qu'vne Ame. Mais il explique encor la façon de ceste generation en plusieurs autres lieux. *L'Vn*, dit il, *procree l'intellect par vne abondance de soy mesmes; & ceste intellect ou entendement est, Ce qui est,* τὸ ὄν καὶ τὸ ὄντως ὄν (notez ces mots pour tout ce qui s'ensuit) *& se retourne vers luy, & s'emplit de luy, & c.* Et la cõclusion est, Que l'Intellect, l'Intelligẽce, & l'Intelligible, en la Diuinité n'est qu'vn; & que ceste intelligence, qui est le premier & tresbon acte d'icelle, est essentielle; d'autant que tous ses actes ne sont qu'essence. Or par l'Intelligible il entend l'Vn ou le premier: & par l'Intellect, ou Ce qui est, le secõd; & par ainsi ils sont coëssentiels: c'est à dire de mesme essence. Item: *Il y a*, dit il, *double intelligẽce, car on entend autruy ou soymesme; mais ce qui entend soy mesme, n'est point separé d'essence de la chose qu'il entend; mais coëxistent en soymesmes; se regarde soy mesmes, dont il se fait de deux vne essence mesmes.* Ne reste donq qu'à faire la conclusion; Que l'engendrant, & l'engendré; l'entendant & l'entendu sont coëssentiels & mesme essence: & s'ils sont coëssentiels, l'vn n'est point meilleur que l'autre. Dont s'ensuit que ce qu'il a cy deuant dit, que l'Vn estoit meilleur que l'Intellect, est en consideration de relation & non d'essence. Ité: *Celuy qui est le viuant mesmes, ce n'est pas l'intellect; mais nous l'appellons l'intelligible; & encor qu'ils soyent diuers, peut estre toutesfois ne sont ils pas separez; sinon entant que l'vn n'est pas l'autre. Et rien n'empesche que tous deux ne soyent vn; mais diuisez seulement par l'intelligence: car iceluy seul est, ce qui est, partie intelligible & partie intelligent. car quand nous disons, l'Intellect regarde les Idees, nous n'entendons pas qu'il les regarde en autruy; mais qu'il possede l'intelligible en soymesmes. Ou bien, y auroit-il danger de dire, Que l'intelligible mesmes*

Plotin Enn. 5. liu. 2. & liu. 3. cha. 5. 6. 7. 12. & liu. 4. cha. 2.

Plotin Enn. 5. li. 5. cha. 3. li. 6. chap. 1. liu. 8. chap. 12. Et Enn. 3. li. 8. ch. 7. 8. 10.

Coëxister, c'est à dire, estre tout ensemble.

Plotin Enn. 5. liu. 9. chap. 1.

In suo statu.

fut l'intellect en son vnité & repos; mais que la nature de l'intellect regardant soit vn acte emanant de luy, qui le regarde & contemple, & qui en le regardant deuient iceluy mesmes? Et derechef: Estre & entendre c'est tout vn, & s'il en procede quelque chose en dedans, pour cela ne se diminue il point: car l'intelligent & l'intelligible ne sont qu'vn: car ce regard de soymesmes en soymesmes, n'est autre chose que soymesmes: mais il faut toutesfois qu'il y ait & du mesme & de la diuersité. Concluõs maintenant: Ce sont deux subsistences en Vn: l'vne intelligible, & l'autre intelligente ou intellect. Elles ne different donq que de relation. Et derechef: Il faut qu'il y ait identité; s'il se peut dire; & diuersité. S'ensuit donq que l'identité soit en l'essence; car de Dieu ne procede rien qui ne soit Dieu: la diuersité és subsistences; par ce qu'autre est l'engendrant, & autre l'engendré. Or cest engendrant il l'appelle Pere; & l'engendré Fils, selon les noms mesmes que nous leur donnons. *Certes*, dit il, *l'intellect est beau & le plus beau de tous*, (& pourtãt l'appelle il aillieurs le Beau, comme le Premier le Bon) *assis en vne pure lumiere & splendeur, & comprenant en soy la nature de tout ce qui est. Et nostre monde qui est beau, n'en est qu'vne ombre & image; mais le monde de là haut est assis en la clarté mesmes, là où il n'y a rien sans intellect, rien tenebreux; & là où il mene vne vie heureuse. Or comme qui regarde le Ciel & les estoilles, s'en va incontinent recherchant l'Autheur du Monde; ainsi faut il que celuy qui considere le Monde intellectuel & l'admire, recherche aussi l'autheur d'iceluy: à sçauoir, qui a engendré ce Monde intelligible, & où & comment il a engendré ce Fils, cest intellect, cest enfant pur & beau; voire ce Fils qui est plein du Pere. Or ce Pere souuerain n'est point l'intellect, ny Fils, ny enfant, mais au dessus de l'intellect & de l'enfant. Et apres luy est l'intellect &*

αὐτότης γὰρ ἑτερότης
Identité & diuersité. Plotin Enn. 6. li. 7. cha. 39. & liu 7. 1. Mesme chose, en vne consideration, & diuerse en l'autre.

Plotin Enn. 5. li. 5. ch. 12.

tellect & l'enfant; qui a beſoing d'intelligence & de nourriture, & qui eſt le plus proche de celuy qui n'a beſoing de rien: & toutesfois le Fils a vraye plenitude d'intelligence; par ce qu'il l'a immediatement & en premier lieu: Mais ce qui eſt au deſſus, c'eſt à dire, le Pere, n'en a que faire: autrement le Fils ſeroit le Bien meſmes. πρώτως ἔχει. Or c'eſt ce que nous diſons, que le Fils a tout & toute plenitude; mais du Pere: le Pere auſſi tout; mais de ſoy meſmes: & que le Pere n'eſt point le Fils, ny la Parole; mais iceluy ou icelle du Pere. Et en vn autre lieu il dit: *Mais que rapportera celuy là d'auoir veu & contẽplé Dieu? Qu'il aura veu Dieu engendrant vn Fils, & en ſon Fils engendrant toutes choſes, & le tenant en ſoy ſans labeur apres l'auoir conceu: & d'iceluy ce Monde que nous trouuons ſi beau n'eſt qu'vn image.* à ſçauoir, comme le Tableau eſt aucunement vn pourtraict de l'eſprit de celuy qui l'a fait. Nous auons dit auſſi que ce Fils eſt la Sapience du Pere; & Plotin nous dit le ſemblable. *Toutes choſes, dit il, qui ſe font ou par art ou par nature, c'eſt Sageſſe qui les fait. Si c'eſt par art, de l'art nous viendrons à la nature; & de la nature derechef, nous demanderons d'où elle l'a: & en fin reuiendrons à vn entendement ou intellect; & lors nous faudra rechercher, ſi c'eſt intellect aura engendré la Sapience. Et ſi on le confeſſe, nous demanderons encor d'où? Et ſi de ſoymeſmes, il ne peut, s'il n'eſt la Sapience meſmes. Et pourtant la Sapience ſera vne eſſence; & la vraye eſſence Sapience, & la dignité de l'eſſence la Sapience. Et pourtãt toute Eſſence qui n'a point de Sapience, eſt bien Eſſence, par ce que Sapience l'a faicte; mais par ce qu'elle n'a point de Sapience en ſoy, elle n'eſt pas vraye eſſẽce.* Plotin Enn. 5. liu. 8. ch. 5. Nẽs. Or la doctrine ordinaire de Plotin eſt d'appeller ce qui vrayemẽt eſt, l'Intellect ou la ſeconde ſubſiſtence; & la premiere plus haut que l'Eſtre, & plus haut que l'Intellect; dõt s'enſuiuroit, τὸ ὄντως ὄν. Plotin au liu. des Idées.

Que

Enn.3.liu.9. chap.1. Que Sapiẽce & vraye Essence luy est tout vn: c'est à dire, q̃ la secõde personne est la Sapience. A ce mesme propos aussi il dit, Que l'Intellect auoit toutes choses en sa domestiq̃ sapiẽce; Que toutes les Idees ne sont q̃ rayons & vertus d'icelle; Qu'icelluy aussi est verité, & le Roy de verité; qui est aussi vn nom que l'Escriture luy attribuë. Quant à la troisiesme Subsistence, qu'il appelloit l'Ame du Monde, il semble qu'és autres liures il nous laisse des fondemens d'vne meilleure opinion. *Car*, dit il, *Dieu a operé, & il n'opere point ne le voulant point; Il a donq vne volonté: & celuy duquel la puissance respond au vouloir, se feroit incontinent meilleur qu'il n'est. Dieu donq qui est le Bien mesmes, emplit sa volonté luy mesmes, estant ce qu'il veut & voulant ce qu'il est. Et sa volonté est son essence mesmes, & ceste volonté derechef est vne action & vne operation d'iceluy, & icelle sa substance mesmes. Donq luy mesmes s'est mis en ceste acte d'estre.* Qui est presque ce q̃ nous auõs dit au precedent chapitre, Que par l'acte de sa volonté Dieu produit vne troisiesme subsistence; à sçauoir en se plaisant en soy la dilectiõ de soy mesmes. Et en vn autre lieu: *Ce mesme Dieu*, dit il, *est l'aymable & Amour: & ceste Amour l'amour de soy mesmes: car il n'est beau que de soy & en soymesmes. Et, ce mesmes qu'on le dit estre tout auec soy, ne peut estre sinon, que ce qui est, & celuy qui est ensemble, soit totalement vn & mesme chose. Que si le coëxistent, & ce à qui il coëxiste,* (vsons de ces mots pour signifier) *est tout vn, & ce qui appete, & ce qui est appeté aussi tout vn; certes l'appetit & l'essence sera tout vn.* Or ceste appetit intellectuel c'est l'amour que nous appellons le S. Esprit, produit par la volonté, lequel par ses raisons se conclut estre coëssentiel. *Et ceste appetit*, dit il ailleurs, *est en l'intellect, qui est, & tousiours desirant le premier, & tousiours*

Plotin Enn.6. li.8.c.13.15.27

Plotin Enn. 3. liu.8.ch.10.

Plotin Enn.3. liu.9.chap.1.

tours le possedant. Ceſt Amour donq ne procede pas du Premier ſeulement, mais auſſi du Second; comme auſſi il enſeignoit de l'Ame du Monde parauant, qu'elle procede du Premier par le Second. Et par ainſi nous auons ces trois Subſiſtences en vne eſſence recognuës & expliquees par Plotin; lequel nous auons bien voulu alleguer vn peu au long; par ce qu'il proteſte que c'eſt vne doctrine treſancienne; & par ce auſſi que c'eſt celle meſmes qu'il auoit appriſe de ſes predeceſſeurs, Numenius, Seuerus, Cronius, Gaius, Atticus, Longinus, Philarchæus; & que depuis il enſeigna à ſes diſciples, qui le tenoyent comme vn Dieu; ainſi que nous verrons conſequemment en leurs eſcrits. Or comme il a-uoüe ces trois, auſſi declare il expreſſemẽt qu'il n'y en peut auoir autres; ce qu'il prouue cõtre les Gnoſtiques par pluſieurs raiſons.

Cyrille contre Iulian liu. 8. Porphy. en la vie de Plotin.

Plotin contre les Gnoſtiques Enn. 2. liu. 9. ch. 1.

IAMBLICHVS dit clairemẽt, q̃ Dieu a baſty le Mõde par ſa treſdiuine Parole; mais il philoſophe encor plus auãt: *Le Premier Dieu*, dit il, *deuãt ce qui eſt & ſeul, eſt Pere d'vn premier Dieu qu'il engẽdra, demeurãt neantmoins en vne vnité ſolitaire, & cela eſt au deſſus de tout ce qui ſe peut entendre. C'eſt l'exẽplaire de celuy qu'on appelle Pere & fils de ſoymeſme; lequel eſt Pere d'vn ſeul, & Dieu vrayement bon.* Or quand il dit Pere de ſoy & Pere d'vn ſecond, il diſtingue les perſonnes: & quand il dit, que nonobſtant ceſte generation il demeure Vn; il monſtre que ce n'eſt pas pour ſeparer les eſſences. Et il en parle là ſelon l'opinion receuë entre les Theologiens d'Egypte. Mais oyons Porphyre à qui Plotin bailla ſes liures à reuoir; le plus docte, dit S. Auguſtin, des Philoſophes; & neantmoins l'ennemy iuré des Chreſtiens. En ſon liure de l'hiſtoire de Philoſophie, voicy ſes mots: *Platõ enſeigne*, dit il,

Iambl. de la ſecte des Pythagor.

Iambl. au liu. des myſteres chap. 39.

Porphy. liu. 4. de l'hiſt. de Philoſophie. Cyrille contre Iulian, liu. 1.

dit il, *que de ce Bon* (c'eſt à dire le Premier) *eſt engendré vn Entendement, par vne façon incogniuë aux hommes qui ſubſiſte tout ſelon ſoymeſmes. En iceluy ſont toutes choſes qui vrayement ſont, & toute l'Eſſence de tout ce qui eſt. Il eſt le premier Beau, & de ſoy Beau, & a l'eſpece de Beauté de ſoy; & auant tous ſiecles eſt procedé de Dieu cõme de ſa Cauſe; nay de ſoymeſmes, & Pere de ſoymeſmes. Et ce proceder n'a point eſté, comme Dieu ſe mouuant à la generation d'iceluy, ains iceluy meſmes procedant de Dieu, & naiſſant de ſoymeſmes: Ie dis procedant non de quelque commencement temporel; car le temps n'eſtoit pas encor, & le temps n'eſt rien au regard d'iceluy; car ceſt Entendement eſt ſans temps & ſeul eternel. Mais comme le Premier Dieu eſt touſiours Vn, & ſeul, encor qu'il ayt fait toutes choſes, par ce que rien ne peut tenir reng auec luy; ainſi auſſi eſt ceſt Entendemẽt eternel, ſeul & ſans tẽps, le temps des choſes qui ſont en tẽps, demeurãt touſiours toutesfois en l'Vnité de ſa ſubſtance.* Or il ne pouuoit dire plus clairement, Que le Fils eſt Fils eternellement, & de la ſubſtance meſme du Pere. Et expliquant ce lieu tant celebre de l'Epiſtre de Platõ: *L'Eſſence de Dieu,* dit il, *va iuſques à trois ſubſiſtences. Car il y a le Dieu ſupreme, qui eſt le Bon: apres luy le ſecond, qui eſt l'Ouurier de l'Vniuers; & le troiſieſme eſt l'Ame du Monde: car la Diuinité s'eſtend iuſques à l'ame. Et c'eſt ce que veut dire Platon parlant des trois Roys; car encores que toutes choſes dependent de ces trois, c'eſt toutesfois en premier lieu du premier; & en ſecond de ce Dieu, qui eſt de luy; & en troiſieſme du troiſieſme qui procede de ceſtuy-cy.* Or en ce qui les renge au deſſous l'vn de l'autre, il ſemble bien Arrianiſer.. Et encor eſt ce beaucoup en vn Payen. Mais quand il recognoiſt vne meſme eſſence, il monſtre que la diuerſité eſt és functions ſeulement, & en l'ordre des cauſes, qui eſt bien paſſé plus

νῦς, Intellect, entendement.

αὐτοῦιος καὶ αὐτοπάτωρ. αὐτογόνως.

Cyrille contre Iulian liu. 1.

plus outré que les Ariens. S. Augustin dit aussi, qu'il mettoit la troisiesme personne cõme moyenne entre les deux, comme aussi nous l'appellons le Lien & Vnion des deux, au lieu que Plotin la met au dessous de l'intellect. Mais au liure des Patriarches ou premiers Autheurs des choses, Proclus recite son opinion encores plus claire; à sçauoir, Qu'il y a vn Entendemẽt eternel, qu'iceluy toutesfois a vn Auant-eternel, à sçauoir d'estre adherant à l'vn, par ce que cest Auant-eternel est outre tout: Que l'Estre eternel a vn second, voire vn tiers ordre, & qu'entre l'Auant-eternel & l'Eternel, y a l'Eternité qui est au milieu. Or cela ne se peut autrement entẽdre, attendu q̃ toutes Eternitez sont egales; sinon que ces subsistẽces eternelles nẽ se precedẽt point de tẽps, cõme dit Plotin; mais de nature, & s'il se peut dire en consideration de cause. PROCLVS disciple de Iambliche, dit que les anciens Platoniques posoiẽt trois Principes (nous les appellerõs Personnes) Le premier qu'ils appelloiẽt l'Vn; l'Intellect qu'ils appelloyent Vn plusieurs; & l'Ame Vn & plusieurs. Mais il vaut mieux sçauoir ce qu'il en pense luy mesmes. *L'Essence ou Intellect*, dit il, (car entre les Platoniques ce n'est qu'vn) *se dit en premier lieu subsister du Bon, & auoir sa subsistence autour d'iceluy Bon, & estre emplie de la lumiere de verité qui en procede, & en auoir participation par l'vnion qu'elle a auec elle, laquelle est plus diuine, par ce qu'elle depend primitiuemẽt du Bon.* Voila desia vne seconde personne, Lumiere de Lumiere, & qui a sa plenitude de la premiere: & ce qu'il dit plus diuine c'est qu'il ne sçait par quel mot expliquer la preseance du Pere. Aillieurs il dit que cest intellect, est vnifié au bõ; c'est à dire, le Fils au Pere. Item, Que par son operation intellectuelle il est

Porphy. au liure des Patriarches allegué par Proclus.

αὐταύτον.

Proclus en la Theologie Platonique &c.

συνήνωται.

ὑποστάσις. il eſt l'Eternité meſmes, ſauf qu'il depẽd de l'Vnité; & qu'il eſt vniforme, c'eſt à dire ſemblable à l'vn; & l'Ame ou troiſieſme ſubſiſtence, Mentiforme, c'eſt à dire ſemblable à l'intellect, duquel elle procede. Mais voicy vn paſſage plus clair. *Ils font*, dit il, *pour la plus part trois Principes, le Bon, l'Intellect, ou ce qui eſt; & l'Ame. Le premier principal & imparticipable, c'eſt l'vn qui eſt deuant & outre toutes choſes, &c. Apres iceluy eſt vne Vnité, qui ſubſiſte autour de celle premiere ſubſtance, & abonde par la participatiõ de celuy qui eſt premieremẽt Vn. Et c'eſt vne exiſtence ſuperſubſtantielle, & de la treſpremiere intelligible Trinité. Or eſtans ces deux en la premiere Trinité, à ſçauoir l'vn & l'intellect; le premier engendrant, le ſecond engendré; le premier parfaiſant, & le ſecond parfait, il eſt neceſſaire qu'il y ait vne puiſſance entre deux, par laquelle & auec laquelle l'vn ſoit ſubſiſtẽtifique & perfectif, de l'intellect ou de ce qui eſt. Car ceſte proceſſion qui ſe fait de l'vn, & ceſte conuerſion auſſi de ce qui eſt vers l'vn, ſe fait par vne puiſſance: & par ainſi voicy vne Trinité qui eſt le comble des choſes intellectuelles; l'Vnité, la Puiſſance, l'Intellect; l'vn produiſant, l'autre produit; & la puiſſance qui depend de l'vn, eſt conioincte auſſi auec l'intellect, ou ce qui eſt. Et ceſte Trinité, c'eſt l'Vnité, l'Ens ou Intellect, & l'habitude des deux; par laquelle l'Vnité eſt de l'Intellect, & l'Intellect de l'Vnité, monſtrant en ce Platon, Que le Pere eſt le Pere de l'Intellect, & l'Intellect Fils du Pere, & que la puiſſance eſt cachée entre les ſupremes.* Or ayant à vſer d'autres mots que nous, comme noſtre ennemy formel, il ne pouuoit dire mieux; Que ces trois Subſiſtences different ſeulement de relatiõs; Qu'il y a vn Pere, vn Fils & vne habitude des deux; que nous dirions l'Amour, l'Vnion, la dilection d'iceux, à ſçauoir le S. Eſprit. Amelius diſciple de Plotin, ſelõ que refere Proclus, fait auſſi trois

τῆς πρωτίστης τελάδος.

ὑποστατικὸν & πληρωτικὸν τοῦ ὄντος.

πρόοδος γάρ ἐστι & ἕνωσις καὶ ἔκστασις εἰς τὸ ὄν.

τὸ μὲν παράγον, τὸ δὲ παραγόμενον.

Amelius Platonique.

si trois Rois, ou trois Intellects; Celuy qui est; celuy qui a; & celuy qui voit: le premier qui est realemẽt intellect; le second, l'intellectuel qui est au premier; & le troisiesme l'intellectuel qui est au second & c. Et Theodorus qui l'a suyui les appelle Intellect substantiel, substance intellectuelle, & fontaine des ames. Mais en fin Amelius tout ennemy des Chrestiens qu'il est, apres auoir bien tournoyé, se rend à ce qu'en dit S. Iehan en son Euãgile, parlant de la secõde personne. *Certes*, dit il, *c'est oit ce* λόγος, *ceste parole, qui est de tousiours, selon laquelle a esté fait tout ce qui est, comme Heraclitus estimoit. Et par Dieu*, dit il, *celle mesmes, que ce Barbare* (ainsi appelle il S. Iehan) *dit auoir esté auec Dieu au commencement en l'ordre & confusion des choses, & estre Dieu, par qui absoluëment toutes choses ont esté faites, & auquel elles sont viuantes, Vie, & Essence: & qu'icelle parole vestant chair humaine apparut homme, ne laissant toutesfois de monstrer La maiesté de sa nature; & ayant esté dissoult, fut derechef deifié, & Dieu, tel qu'il estoit auant qu'il fust descendu en corps, chair & homme.* Vn autre Platonique disoit à ce mesme propos, Que le commencement de ceſt Euangile deuoit estre graué en lettres d'or par tout. Or voilà donq quant aux Grecs; tant auant que depuis la venuë de Christ; desquels la Philosophie est d'accord auec nostre Theologie. Quãt aux Latins, ils ont philosophé beaucoup plus tard; mais encor si peu que nous en auons, ne s'en esloignent point. Chalcidius a escrit sur le Timée de Platõ, duquel voicy les mots. *Le souuerain & ineffable Dieu est l'origine de toutes choses: Apres iceluy sa prouidence vn second Dieu, qui donne la loy tãt pour la vie tẽporelle que l'eternelle: Et puis vne troisiesme substance, comme vn second intellect, qui est gardien de celle loy eternelle. Le Souuerain*

Theodore Platonique. θεὸς ὑπάνδης, νοερὰ οὐσία, ψυχῶν πηγή.

καὶ τὴ θέα.

καὶ σεὸς ἦν εἶναι καὶ θεὸν εἶναι.

ἐν ᾧ τὸ γενόμενον ζωὴ, καὶ ζωὴν ἢ ὄντα φυκέναι.

Cyrille contre Iulian, liu. 8. Auguſt. de la Cité de Dieu liu. 10.

Les Philosophes Latins.

Chalcidius sur le Timee.

Dieu commande; Le second ordonne; & le troisiesme intime ou publie. Les Ames au reste sont la Loy, & la Loy c'est le Destin mesmes. Et peu deuant il dit, Que la Prouidence qu'il met en second lieu, c'est l'Intellect eternel de Dieu, qui est vn Acte eternel, Imitateur de sa Bonté; par ce qu'il est tousiours tourné vers luy, qui est le Bon mesmes. Macrobe auſſi dit, Que l'opinion de Platon d'vn Dieu souuerain, & d'vn Entendement né & procedé de luy, ne tient rien de la fable, ains est chose certaine: mais qu'il ne la pouuoit expliquer, que par exemples, comme du Soleil, &c. Et si nous auions les liures de Varro & autres grands personnages, nous y trouuerions, peut estre, d'auantage à ce propos. Or voila donq le consentement vnanime de tous les Platoniques en la doctrine de la Trinité; en laquelle les vns ont plus veu; & les autres moins; & les vns dient les premisses dont s'ensuiuent nos conclusions; & les autres concluent mesmes expressement auec nous. Les Aristoteliciens n'ont point de voix icy; par ce qu'ils se sont arrestez à commenter sur Aristote; lequel s'est plus arresté aux arts & à la recherche de Nature, qu'à la contemplation de la Diuinité qui a fait toutes choses. Mais encor Auicenne ne l'a pas reiettée, quand il a dit que le premier intellect produit vn secõd, & le second vn troisiesme, encor qu'il n'ait approfõdi ceste matiere plus auant. Adiouſtons icy la confession des dæmõs mesmes; lesquels ou par les reuelatiõs qui nous ont esté faictes, ou par estre tombez de plus haut, en ont cognu quelque chose. Tousiours est-ce plaisir de les oüir, malgré qu'ils en ayent, rendre tesmoignage à la verité. On lit qu'vn Thulis regna anciennemẽt par toute l'Egypte, & s'enorgueillissant interrogea Serapis,

Macrobe sur le songe de Scipion.

Deus & mens genita ex Deo.

Auicenna.

Les oracles des dæmons.

Sibylla.

Πατρὸς ἀφθίτου πίστιν ἔχεις γλυκὺν υἱὸν ἅπαντι Κάστορ, καὶ ἡγητῆρα θεῶν πάντων ἐποίησεν.

Serapis, le Dæmon principal des Egyptiens, l'adiurant bien fort de ne le point tromper, Qui auoit auant luy regné, & qui regneroit apres qui fust aussi puissant ou plus que luy: auquel Serapis respondit en ces quatre vers: *Suidas in Thulis.*

Πρῶτα θεὸς, μετέπειτα λόγος, ἠ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς,
Πάντα δὲ σύμφυτα πάντα ἠ εἰς ἓν ἴοντα τέτυκται,
ἔκ τοῦ κράτος αἰώνων. τοσὸν ὤκεα δύντὲ βάδιζε
Τὸν βίον ἄδηλον δεινούων, σὺ πολὺ κρείσσων.

Vn Dieu, puis la Parole, & leur Esprit ensemble,
Tous ces trois ne sont qu'Vn, & viennent en vn poinct;
Sa force est eternelle. Homme va t'en, & tremble;
Plus est heureux que toy cil qu'on ne cognoist point.

Apollo aussi enquis de la vraye religion, respondit en sept vers, que nous auons renduz grossierement pour ne perdre rien du sens:

Que ne m'eusses tu point, ô prestre miserable
Enquis, moy le dernier, de ce Pere admirable;
Du Roy son treschers Fils en tous lieux renommé;
Et de l'Esprit qui tient tout ce monde animé;
Mõts, Terre, Fleuues, Mer, l'Enfer, le Feu, le Vuide;
Car bien tost malgré moy, las! il faut que ie vuide,
Et que ce sueil Deuin en friſche soit laiſſé.

Μὴ ὄφελες θύματον μεν ἠ ὕστατον ἀνδρῶν
τὸν ἐξέοχ Δύσιν. θεοπόλων περὶ δεσμῶν.
Καὶ Πυθοῖς, ἣ πάντα πέρι βοτρυδὸν ἔτυχεν, Οὔρεα, γῆν, ποταμὸς, ἅλα, τάρταρον, ἠέρα, πῦρ τε. ἣ με ἠ ὐκ ἐθέλοντα δόμων ἀπὸ τῶνδε διώξει Αὐτίκα, ἐρημαῖον ὃ λελείψεται ἕδος ἀφήτωρ.

Vne autre fois, dit Porphyre, enquis, Qui estoit meilleur, λόγος, la Parole, ou la Loy, il respondit aussi en vers, Qu'il falloit croire au Dieu engendreur, & au Roy qui est auant tout, sous qui tremble, Ciel, terre, mer, enfer, & les Dieux mesmes; desquels la loy est le Pere honoré par les Hebrieux. Et ces Oracles auoyẽt accoustumé d'estre chantez en vers, comme dit Plutarque, affin que chacun les Porphyre allegué par S Augustin liu. 19. De la Cité de Dieu, chap. 23.

retinſt mieux. Or i'ay eſté long en ce chapitre; par ce que la plus part eſtime que ceſte doctrine eſt tellement repugnante au ſens humain, que la philoſophie ne la pourroit oncques approuuer; ne conſiderant pas qu'autre choſe eſt de conceuoir vne choſe; & autre, de la prouuer ou approuuer quand elle eſt ià conceuë. Et pourtant concluons pour le precedent & ceſtuy-cy, par la raiſon adiouſtee à la Reuelation Diuine, par les traces qui en ſont au monde, & l'image qui en reluit en nous, par la confeſſion de toute l'ancienne Theologie, & la depoſition des Diables meſmes, Qu'en l'vnique eſſence de Dieu, y a vn Pere, vn Fils & vn S. Eſprit: vn Pere eternellement engendrant le Fils, & vn Eſprit eternellement procedant des deux: le Fils engendré par l'Intellect, & l'Eſprit procedant par la volonté. Qui eſt ce que nous auions icy à declarer. Et ſoit ceſte matiere traictée par anticipation, par ce qu'elle appartient à l'Eſſence de Dieu; encor qu'elle depende au reſte de la Reuelation de nos Eſcritures, en la preuue deſquelles elle ſera conſequemment prouuée. Il y en aura, peut eſtre, encor, qui en deſireront des preuues plus demonſtratiues; mais qu'ils ſe ſouuiennent, que nous parlons de choſes qui ſont au deſſus du Syllogiſme & de la demonſtration; car puiſque les demonſtrations ſe font par les cauſes, la Cauſe des cauſes ne peut auoir de demonſtratiõ. Mais que ceux qui s'opiniaſtrent contre vne verité que tout le Monde prouue, & tous les Siecles recognoiſſent, prennent la peine de mettre leurs raiſons par eſcrit; & on verra, que ce ſont, ou coniectures, ou pures negatiues, ou ſimples deffiances de ce qu'ils n'entendent point; & qui ne peuuent eſtre balancees contre ſi graues & amples raiſons

raisons & tesmoignages que nous auons recueilliz cy dessus. Et à Dieu en soit la gloire. Amen.

CHAP. VII.

Que le Monde a eu commencement.

RETIRONS nous maintenant d'autour de ceſt Abysme; car ce n'est pas peu que de sçauoir qu'il ne se peut sonder; & puis que nostre veuë ne peut porter la clarté d'vne telle lumiere, qu'il nous suffise de la regarder en l'ombre. Or l'ombre du Monde intelligible, comme parlent les Platoniques, c'est ce Mõde sensible auquel nous viuons: car image certes ne s'en peut il appeller, non plus que le bastiment d'vn Maistre-masson n'est l'image de son entendement: Et encor ne sçay-ie, quelque grandeur, beauté, clarté que nous y voyons, si ce mot d'ombre luy peut bien cõuenir, veu que des ombres au corps il y a quelque mesure; mais du finy à l'infiny il n'y en a point. Nous qui sommes au monde, l'admirons, & penserions luy faire tort de croire qu'il y eust rien ou de meilleur ou de plus beau. Car aussi nostre chair & complexion, est proportionnee à ses Elemens, & à ce qu'il produit; nos yeux à sa clarté, tous nos sens à sa nature sensible: Et ceux qui sont du mõde ne cherchẽt que de contenter ce qui est d'animal en eux. Mais cõme nous auons vn entendement, croyons aussi qu'il n'est pas sans obiect: & comme les choses insensibles seruẽt à celles qui ont sens, faisons aussi seruir les sens à l'entendement; & ceſt entendement mesmes à celuy par qui il est & entend. I'entens que nous n'admirions point le Monde au Monde; mais biẽ l'Ouurier & l'Autheur du Monde: comme ce seroit vne enfance trop manifeste, d'admirer le Tableau d'vn

Peintre, qui n'admireroit le Peintre beaucoup plus.

Or la premiere consideration qui se presente à qui cõtemple ceſt ouurage, c'eſt s'il a eu commencement ou non; queſtion, qui, peut eſtre, ſeroit icy inutile, ſi chacun vouloit conſulter ſon entendement propre; auquel rien ne repugne plus, que de penſer vne eternité, és choſes que non ſeulement nous ſentons; mais auſſi, que nous voyons perir. Mais, puiſque le Mõde parle, dit le Pſalmiſte, & en toutes langues, & à toutes nations; examinons le, & tout entier, & ſelon ſes parties. Car peut eſtre que les gens du Monde, s'ils ſe deffient de leur teſmoignage propre, acquieſceront au moins à ce qu'en depoſera le Monde. Interrogons doncq les Elemens tous enſemble, ils paſſent de l'vn en l'autre, la terre en eau, & l'eau en l'air; & derechef l'air en eau, &c. Ceſte viciſſitude ne ſe peut faire qu'en temps; & le temps eſt vne meſure de mouuement; & où il y a meſure, il n'y peut auoir d'eternité: Interrogons les à part. La terre a ſes ſaiſons; l'Eſté ſuccede au Printemps; l'Autõne à l'Eſté; & à l'Automne l'Hyuer. La Mer a ſon flux & reflux perpetuel, qui va croiſſant & decroiſſant par certaines meſures. Le Nil meſmes & quelques autres riuieres ont leurs accroiſſemens en certaines ſaiſons, & meſurés à la coudee. L'Air auſſi a ſes vẽts, qui ores le rafreſchiſſent, ores le tourmentent: & ces vents regnent l'vn apres l'autre, ores d'Orient, & ores d'Occident, ores du Septentrion, & ores du Midy; & ſelon iceux ſe font, les pluyes & le beau-temps, les tempeſtes & les calmes. Ces changements qui ſe font ainſi tour à tour, ne peuuent eſtre ſans commencement. Car où il y a vn ordre, il y a vn premier & vn dernier; & toute mutation eſt vne eſpece de

Le Mõde nous preſche ſon origine.

mouue-

mouuement; & faut neceſſairement que ces tours, qui ſe font ainſi ſucceſſiuement, ayent commencé par quelq̃ bout: en la terre par l'vne de ſes ſaiſons; en la mer par le flux ou par le reflux; en l'air par le Nord, ou par le Sud, &c. Car s'ils n'ont commencé par vn bout, ils ne peuuent continuer en l'autre. La terre donq par ſes ſaiſons, l'air par ſes changemens, la mer par ſes marees ne ceſſent de bruire & preſcher à tous ceux qui ont aureilles pour entendre; Qu'il n'y a riẽ d'eternel en eux, ains qu'ils ont tous vn commencement. Et quand puis apres nous conſiderons que la terre tient ſes ſaiſons du Soleil; la Mer ſes marees de la Lune; l'Air ſes vents d'vne puiſſance exterieure, qu'on n'apperçoit point: alors, deuons nous pas chercher ce commencement en haut & non en bas; hors d'eux & non en eux-meſmes; veu que rien icy bas ne ſe meut de ſoy-meſmes? Et ſi les Elemẽs qui ſont tenus pour Principes des choſes, recognoiſſent vn Principe de leurs mouuemens; le deuons-nous pas par conſequent recognoiſtre en toutes choſes? Que ſi nous conſiderons derechef, que celle Lune qui fait les marees en la mer, n'a clarté que par le Soleil qui fait les ſaiſons en la terre; conclurons nous pas incontinent que les ſaiſons de la terre, & les marees de la mer, les mouuemens & changemens perpetuels, & par maniere de dire les reſpirations des Elemens, ont vn commun commencement? Mais, peut eſtre, ces mouuemens n'ont ils lieu, qu'en ce qui eſt au deſſous de la Lune; & non en ceſte quinte eſſence du Ciel, dont Ariſtote preſche ſi haut & la ſolidité & l'eternité? Ains que ſera-ce ſi plus haut nous montons, & plus haut ils crient leur commencement? Si, di-ie, ce que plus nous admirons au Ciel, eſt-ce

qui plus repugne à ſon eternité? Le Soleil y fait ſon cours naturel au Zodiaque entre les deux Tropiques: le Zodiaque luy eſt vne carriere; les Tropiques en ſont les liſſes; tout cela diſtingué par degrez & par minutes, dont il ne paſſeroit vn ſeul point. Les points des Solſtices ſont ſes bornes, qu'il n'a pas ſi toſt touchees qu'il ne tourne bride. Faut il donq pas qu'il ait deſbouclé en vn lieu, puiſqu'il s'arreſte en l'autre? Il eſt toutes les vingt & quatre heures emporté d'Orient en Occident par le mouuement du Ciel; & par ce mouuement violent fait la nuit & le iour; comme par le naturel l'hyuer & l'eſté, & c. Ceſte ſucceſſion ſe peut elle faire qu'en temps; ou pluſtoſt eſtre autre choſe que le temps? La Lune pareillement fait ſon cours tous les mois, on la voit naiſtre, croiſtre, emplir, & deſcroiſtre; chaque Planete a ſon temps prefix & ſon an ordinaire: Bref, on ſçait le leuer & le coucher, le paroiſtre & le cacher des Eſtoilles; & le Ciel meſmes, qui emporte quant & ſoy tous les autres, ne le fait que par mouuement. Or tout ce qui ſe meut, ſe meut en temps; & vn tour ne ſe peut faire ſans commencer par quelque point; non plus qu'vn cercle, ſans aſſeoir en quelque lieu la iambe mobile du compas. Que s'enſuit-il dõq, ſinon que le mouuement du Ciel, & de tout ce que le Ciel porte, & emporte, a eu vn commencement? N'admirons point auec Ariſtote ſa clarté: car tant plus clairement en parle il, puis qu'il ne l'a que par la diſtribution du mouuement. ny ſon mouuement perpetuel; car plus monſtre il le ſeruice eſtroit auquel il eſt ſubiect: ny ſa conſtance; car ce luy eſt neceſſité: ny ſa grandeur; car plus grandement s'en courbe il. C'eſt la grande Roüe de l'horloge, qui monſtre les Planetes, les Signes

gnes, les heures & les marees, chacun en ſon temps; & ce qui ſemble ſa merueille, le prouue ſubiect au temps, voire meſmes inſtrument du temps. Or puis qu'il eſt inſtrument, il y a vn Ouurier qui le met en vſage; vn Horloger qui le conduit; vn Eſprit qui a premier eſbranlé ſon mouuement. Car tout inſtrument, quelque mobile qu'il ſoit, entant qu'il eſt inſtrument, eſt comme mort, s'il n'a vie & mouuement d'aillieurs. Voire mais, dira quelqu'vn, le Ciel va touſiours, & en tant de ſiecles & d'aages nous n'y apperceuõs point d'alteratiõ. Poure homme que tu es! Et ton cœur & ton poulmon ont vn mouuement perpetuel; ils ne font iamais de pauſe; & auec tout ton eſprit tu ne le peux ny auancer, ny reſtraindre. Les Medecins le taſtẽt & n'en peuuent trouuer la cauſe. Les Philoſophes ſe perdent en la cerchant. Et toutesfois n'en ſçais tu pas & la fin & le commencement? Toy meſmes fais tu pas des mouuemens que les hommes comme toy iugent eſtre ſans fin; des moulins eſtranges, des viz, & autres eſpeces d'Automates, dont iuſques aux enfans n'ignorent le commencement? Et ſous ombre que depuis quelque temps ceſte grande Roüe du Ciel tourne ſans fin; ſeras-tu ou ſi enfant ou ſi aueugle, que de croire qu'icelle tourne de touſiours? O hõme; ce meſme ouurier, qui a monté l'horloge de ton cœur pour quelques dizaines d'annees, a monté ce grand pourprix, pour quelques millaines. Ses tours ſont grands, & les tiens petits; mais quand tu auras bien calculé, ils ſe rapportent tous en vn. Venons à ce qui vit & qui ſent: Les plantes germent, pouſſent, bourjonnent, fructifient; mais ou le pepin viẽt de la plante, ou la plante du pepin; & l'vn & l'autre d'vn facteur. Les animaux auſſi partie viennẽt vifs, & partie

Obiection.

& partie en coque; mais on sçait de qui chacun est engendré; & soit que l'œuf vienne de la poulle ou la poulle de l'œuf; il faut en l'vn ou en l'autre confesser vn commencement. Ie laisse ces disputes vaines, Qui premier des deux a esté, que l'Escriture saincte vuideroit en vn mot; & la nature mesmes qui desire que les premieres choses ayent esté produictes en leur essentielle perfection: car c'est assez pour nostre but, que par toutes choses ils se sentent conuaincus d'vn commencement. Et ie vous prie, s'ils ne peuuẽt dire par lequel des deux a commencé le mouuemẽt de leur cœur; ou de leur poulmon par le serrer, ou par l'estendre; par l'aspirer, ou par le respirer; dont toutesfois ils ne peuuent ignorer le commencement; doiuent-ils estre receus à nier le commencement des choses, quand mesmes on douteroit par quel poinct ce auroit esté? Or si les choses muettes crient si haut; & les irraisonnables concluent si logiquement, l'homme que Dieu a doüé d'oraison & de raison tout ensemble; sera il si honteux que de se taire seul; ou si eshonté, que de resister? Certes quant à nos corps, nous en sçauons l'origine; & ce que nous cerchons si curieusement les Genealogies, nous le fait confesser, vueillons ou non. Mais s'il y auoit rien au monde qui auec quelque vraye semblance se peust vanter d'vne eternité, ce seroit nostre ame, qui fait remuer mille choses sans se mouuoir; qui monte au Ciel & descend aux abysmes sans changer de place, qui range dãs le cabinet de sa memoire tout le monde sans qu'il y tienne lieu; qui conioinct tous les temps passez en vn sans succession. Bref, qui conçoit & embrasse les autres choses, & en quelque façon soy mesmes. Et toutesfois oserons-nous dire qu'elle soit eternelle?

per συζυγίαν aut per διαζυγίαν.

L'homme a eu origine.

Mais

Mais cõment le seroit elle, veu que nous la voyons profiter & apprẽdre, mesmes empirer bien souuent & oublier, d'aage en aage, & de iour en iour? Comment encor, veu que nous la voyons passer d'ignorance en science, & de tenebres en lumiere; de ioye en tristesse, & d'esperance en crainte, non par annees, mais par minutes & momens? & qui plus est, receuoir tant de troubles & de mutations, par & pour choses muables & transitoires, qui floriſſent le matin & le soir sont sechees comme au four? Or estre mué emporte auec soy mouuement, & qui dit mouuement dit commencement; & estre mué par choses si muables, monstre vne inconstance de nature trop grande, qui est trop contraire à l'Eternité: Bref, comment sera celle chose eternelle, qui ne peut seulement se repr. senter par quelque imagination que ce soit, que signifie ce mot d'Eternité? Et toutesfois c'est elle, qui conioinct en l'homme le Ciel & la terre ensemble, qui obserue les mutations és choses hautes, & les opere pour la plus part és basses; qui esleue vne poignee de terre par dessus le Ciel, & descend, par maniere de dire, le Ciel en terre: A plus forte raison donq n'y a-il rien approchant de l'Eternité ny au Ciel, ny en la Terre, ny en toute l'harmonie du mõde que nous admirons tãt. Or on me dira, peut estre, qu'és parties du Mõde il n'y a point d'Eternité; mais qu'au tout il y en peut auoir. Mais cõme peut estre vn Tout Eternel, cõposé de parties caduques & tẽporelles? Et qu'appellent-ils le Tout, sinon ce grãd pourprix du Ciel, duquel le mouuement prouue le commencement? Item, Que voiremẽt il y a au monde, tant au Tout qu'en ses parties, commencement de mouuement; mais que cela ne conclud pas commencement Obiect.
d'Estre,

d'Eſtre. Mais, ſi l'Eſſence a eſté eternellemẽt auant le mouuement, comment ſe pouuoit-il appeller Monde en Latin, Κόσμος en Grec, c'eſt à dire vne belle diſpoſition; veu qu'icelle, pour la plus part, depend du mouuement? Oſtez au Ciel ſon tour, & au Soleil ſon cours, & le placez puis apres en quel lieu que vous voudrez; vous rendez la moitié du monde aueugle, toute la terre ou bruſlee par ſon aſſiduelle preſence; ou par ſon abſence deſerte & inhabitable; la mer pour la plus part innauigable; l'air ou infertil ou intemperé: S'enſuyura donq pour le moins, Que le monde ne ſera pas habité de touſiours, ny les plantes eternelles, ny les animaux, ny le genre humain meſmes eternel. Et ne ſçay quels yeux ont eu ces Philoſophes, qui aiment mieux eternizer les pierres, les roches & les montagnes, qu'eux meſmes pour qui elles ſont faites. Et puis, pourquoy dõq lors vn Soleil, & pourquoy vne Lune? Pourquoy vn air, & pourquoy vne mer, ſi rien ne vit, ne voit & ne reſpire? Reſte dõq, qu'auant le mouuemẽt ce fuſt vn chaos, vne maſſe ſans forme, & qu'vne ame, comme aucuns dient, ſe ſoit en certain temps inſinuee au trauers d'iceluy, qui ait donné forme à ce corps, & puis vie, mouuemẽt & ſentiment à ſes parties ſelon qu'elle en auoit fait chacune capable: Tellement que maintenant ce monde ne ſoit autre choſe, que ce chaos diſpoſé, animé & viuifié; & que de ceſte ame & du chaos ſe face comme vn animal parfait. Belle imagination certes, & digne d'vn vray animal, de tenir pluſtoſt ſon eſſence ſi ordonnee de l'informité d'vn chaos; c'eſt à dire, d'vne confuſion remuee, que de la ſage puiſſance d'vn eſprit viuifiant. Mais puiſque ce chaos ne pouuoit receuoir forme ny ordre que par

ceſte

ceſte ame, s'ils ſont tous deux eternels; comment ſe ſont-ils rencontrez en vn poinct eſtans de ſi contraire nature, l'vn pour eſtre formé, & l'autre pour former? Si c'eſt parauenture, comment l'auenture y a-elle mis l'ordre, & comment depuis ne l'a-elle troublé? Si c'eſt par conſeil; de qui, que d'vn Superieur? Et qui eſt-il ſi non Dieu? Derechef, ou ceſte ame eſtoit de toute eternité obligee à ce corps là reellement & de fait; ou certes, elle le penetroit ſeulement par ſa puiſſance, & ſelon qu'il plaiſoit à vne treſlibre volonté. Si obligee; de par qui, à vne telle confuſion, ſinon de plus haut? Et puis que luy pouuoit eſtre ce chaos, qu'vn eternel tõbeau? Et qu'eſt ce, auſſi autre choſe dire, ſinon que ce chaos eſtoit comme vn Embryon, vne coagulatiõ en la matrice qui au bout de quelques iours par l'infuſion de ſon ame commence à ſe former, mouuoir & ſentir; & puis en ſon temps naiſt, croiſt & deſcroit, & finit comme nos corps? Que ſi elle le penetroit par vne volonté & puiſſance libre, ne diſputons point des noms, car l'ame ſe dit au regard d'vn corps, c'eſt le Dieu viuant, qui quand il luy plaiſt, dõne & la forme & la vie, & le mouuement. Mais nous traicterons cy apres, qu'il n'en a pas ſeulement donné la forme; ains fourny la matiere meſmes: Et pourtant nous ſuffiſe d'arracher d'eux pour ceſte heure, qu'il en eſt le Formateur & le Facteur.

Eſclarciſſons encor ceſte origine du monde d'auantage; ie demande, Qu'eſt le monde de ſoy-meſmes? S'il ne bouge, comme i'ay dit cy deuãt, il perd & ſon ordre & ſa beanté: S'il ſe meut, il ſe monſtre incapable d'eternité. Mais il y a encor plus. Ces regions baſſes ſont le repaire des animaux, & ſur tout de l'hõmme, lequel s'en ſçait accommoder. La temperature

La concatenation des choſes.

perature de l'air est pour iceluy mesmes. L'air & la terre ne peuuẽt estre ny esclairez, ny temperez sans le Soleil & la Lune; ny iceux les esclairer ny temperer sans se mouuoir. La Lune n'a clarté que par le Soleil; le Soleil, ne la peut distribuer ny à la Lune ny à la Terre sans le mouuement du Ciel; & ce grand entour du ciel est ce que nous appellons le Monde mesmes; n'estimans ces parties basses, au regard de leur matiere, que cõme vne lie de l'Vniuers. Or, en ce qu'à l'homme seruent les Elemens; aux Elemens les Planetes, & iceux Planetes les vns aux autres; mõstrent ils pas qu'ils sont les vns pour les autres? & s'ils sont les vns pour les autres, l'vn est-il pas en considerati͂ premier que l'autre; la fin premiere que les choses qui y tendent? Suyuant ceste regle commune; que l'operation de l'entendement commence par la fin? Et si le Ciel tourne pour monstrer les Planetes, & porter le flambeau à la terre, & à ce qui y habite; sert il pas à la terre? Et s'il sert à la terre, sera-ce, ie vous prie, de par la terre; ou bien de par quelqu'vn, qui commande au Ciel & à la terre? Derechef, veu q̃ la fin est premiere en consideration que les choses qui y tendent: ceste consideration sera-elle és choses mesmes, ou en quelque Esprit qui les ordonne? Certes és choses mesmes ne peut elle estre; car si elles ont entendement, elles ont aussi volonté; & la volonté tend plustost à commander qu'à obeir, à liberté qu'à subiection; & si elles n'en ont point, elles ne cognoissent ne fin ne commencement. Et puis, comme elles sont diuerses, & de contraire nature, elles auroyent diuers buts, au lieu qu'elles tendent toutes à vn. Qui plus est, comment auroyent le Soleil & la Lune, le Ciel & la terre rencontré eternellement leurs desseings ensemble?

Operatiui intellectus finis principium est.

enſemble? d'eſclairer & eſtre eſclairé l'vn de l'autre? En quel poinct, par quel pact, & de quelle datte, veu que tout cela depend du mouuement, qui ne ſe fait qu'en temps? Reſte donq, que telle conſideration ſe face par vn Eſprit qui commande egalement à toutes choſes; qui les aſſuiectiſſe les vnes aux autres ſelon que bon luy ſemble; qui ſoit puiſſant pour eſtre obeï, & treſprudent pour les conduire à leurs fins particulieres, & toutes fins à la ſienne. & qui penſe autremẽt, penſe qu'vn Luth s'accorde de luy meſmes; ou s'il dit que ceſt Eſprit eſt vne Ame encloſe en l'vniuers, il incorpore ſottement le Luth & l'Eſprit du Ioueur; le baſtiment & le Maſſon enſemble. C'eſt en ſomme, comme ſi vn enfãt nay & nourry en vne maiſon, la penſaſt ou eternelle ou faicte d'elle meſme, ſous ombre qu'il ne l'auroit point veu faire: ou ſi celuy qu'on auroit expoſé en vne iſle deſerte, que la Louue auroit nourry comme vn Romule, ſe iugeaſt cõme vn champignon, né en vne nuict de la terre. Car croire le Monde eternel, & la race humaine née ſans facteur, eſt vne meſme choſe, & procede de meſme erreur. Les deux ſexes, maſle & femelle en tous animaux, nous deſtruiſent ils pas encor ceſte eternité? Car commẽt ſeront-ils eternellement l'vn pour l'autre, l'vn eſtant autre choſe que l'autre? Puis, auront-ils eſté eternellement deux, ou eternellement pluſieurs? Si deux; que ſont deuenus ces deux là, veu qu'eternité emporte immortalité; & eſtre de touſiours, eſtre à touſiours? Et ſi pluſieurs; y voit on pas encor les meſmes abſurditez? Que s'ils les diẽt eterniſez par ſucceſſion de temps, Queſt-ce, ie vous prie, mort que natiuité, qu'eſt-ce vie qu'vne ſuite de mort (ie parle de la noſtre) & qu'eſt-ce ſucceſſiõ qu'vne ſuite de

te de temps? Or voyla donq que tant par les parties du Monde, & par le Tout meſmes, que par la conuenance du Tout auec ſes parties, & des parties entr'elles nous ſommes euidemment enſeignez que ceſte Machine du Monde a eu & vn Ouurier & vn commencement. Mais on nous demande maintenant de quand? Et c'eſt le poinct que nous auons conſequemment à traicter.

CHAP. VIII.

De quand le Monde a eu ſon commencement.

CERTES ce n'eſt icy le lieu de vuider les ſcrupules des Chronographes, car entre vne eternité & vn commencement le differẽt de quelques annees, voire de ſiecles entiers, ne peut eſtre pour rien compté: mais ſi nous regardons le progrez de ce bas Monde, nous apperceurõs euidemment, que comme vn enfant, il a eu ſes aages, muances & periodes; que petit à petit il s'eſt accreu, peuplé & eſpandu; bref, qu'en ce que le monde penſe durer à touſiours, il reſſemble le poure vieillard, qui quelque vieil & caduc qu'il ſoit, pẽſe touſiours auoir vn an à viure. Or auons nous ià ſuffiſamment prouué que le Ciel & la terre ont commencement; que l'vn auſſi eſtãt pour l'autre, ils l'ont eu en meſme tẽps, & de meſme endroit l'vn que l'autre. Et pourtant ce qui ſe demonſtrera de la terre, ſera demonſtré auſſi du ciel: & comme ainſi ſoit auſſi que la terre ſoit pour l'vſage des animaux & ſur tout de l'homme; tel commencement que nous prouuerons de l'homme, tel l'aurons nous auſſi prouué de la diſpoſition de la terre: Car à quoy ny ciel, ny terre; le Ciel eſtãt courbé comme vn Pauillon ſur ces lieux bas; la terre affermie comme vn plancher pour les habitans, s'il n'y a habitant aucun en terre? Certes, ſi le mon-

si le monde estoit eternel, eternellement aussi seroit il habité, & nul peuple n'y seroit plus ancien que l'autre; & si pour le moins il estoit fort ancien, nous n'y deurions rien trouuer de nouueau. Mais si les choses plus anciennes y sont nouuelles, nous doit-ce pas estre vn argument tout certain de sa nouueauté? Ie vous prie, que choisirons-nous en ce monde pour exemple d'antiquité? Commençons par les sciences; nous lisons l'origine de toutes. La Philosophie qui cõsiste en la recherche des choses naturelles est si recente entre les Grecs, qu'auant Pythagoras le nom n'en estoit pas cognu. Les Romains bien long temps apres luy, l'ont tenuë pour folie. & Lucrece Epicurien chãte de son tẽps, Que la nature des choses estoit trouuee de n'agueres; comme aussi Seneque qui vint depuis: Que depuis le commencement que la sagesse fut remuée iusques à son temps, il ne se trouuoit pas mille ans. Socrates se dit auoir esté le premier qui de la contemplation l'a reduit en pratique, la tirant du ciel en terre, comme ils dient, & aux villes, aux maisons, & aux personnes; c'est à dire, leur apprenant à cognoistre & conduire & soymesmes & autruy. Or il n'y a que deux mille ans au plus, car il est depuis Esdras, qui est le dernier historien de la Bible: Et ce qu'ils en sçauoyent, comme nous auons traicté cy deuant, c'estoit par les Egyptiens, & ceux-cy par les Hebrieux & Chaldeens; Pythagoras de Sonchedi & des Iuifs, Platon de Sechnuphis, Eudoxus de Conuphis, & ceux-cy des disciples de Trismegiste, & Trismegiste, comme il appert par ses liures, de Moyse. Bref, Clearque Peripatetician dit auoir veu le Iuif duquel Aristote mesmes auoit appris: & Iamblichus fait mẽtion des colomnes de Mercure;

Origine des sciences.

Lucretius Carus: Denique natura haec rerum ratioque reperta est Nuper & hanc primus cum primis ipse repertus Nunc ego sum, in patrias qui possum vertere voces.

Persius autem: —— posiquam sapere vrbi cum pipere & palmis venit.

Augustin. liu. 18. De la cité, cha. 37.

Cicer. Iambli. Porphy. Orpheus in Argon. Proclus sur le Timée. Plutar. en Isis & Osyris.

Iambl. des mysteres, chap. 1.

Clem. Alex. 1. Strom. alleguant Alex. Hermippus & Clearchus Porphyre allegué par Euſebe liu. 11.

eſquelles Pythagoras & Platon auoyent leu ſa doctrine. & Porphyre teſmoigne, que toute la Philoſophie des Grecs, qu'ils vantent auec tant de paroles, eſtoit au moins mille ans depuis Moyſe. Or ſi l'eſtude de Sageſſe eſt ſi nouueau au Monde; que ſera la Sageſſe meſmes: & ſi la Grece y eſt ſi nouuelle, où s'en trouuera l'ãtiquité entre les Gentils? On dira que l'Aſtrologie doit eſtre plus ancienne; puiſqu'il eſt ainſi que Socrates retira les hommes du Ciel vers la terre. & volontiers ie l'accorde; car l'homme ayant la veuë dreſſée au Ciel, aura dreſſé ſes premieres contemplations vers ce lieu là. Mais combien gaignons nous d'annees pour cela?

Laërtius en la vie de Thales.

Si Thales l'a enſeignée aux Grecs, cõme ils dient, nous ſçauons par les meſmes Autheurs, & par luy meſmes, qu'il auoit euë des Aegyptiens, & ceux cy des Chaldeens, leſquels en ſont ſi vrayement les Autheurs, que le nom de Chaldeen eſt ordinairemẽt pris pour Aſtrologue. Que ſi nous diſons auec Pline que Iuppiter Belus en ſoit Autheur, quand bien ce ſera le premier du nom, c'eſt enuiron le temps d'Abraham; & ſi ce ſont, comme il dit ailleurs, les Phœniciens, qu'eſt ce autre choſe que les Hebrieux? Et puis, ie vous prie, quelle eſtoit l'Aſtrologie de ces gẽs là? Thales, dit Pline, obſerua le premier les Eclipſes du Soleil & de la Lune entre les Grecs; & Sulpitius Gallus entre les Romains. Les armees, comme recitent Plutarque & Quintilien, s'en eſtonnoyent quand elles les voioyent: les vns laiſſoyent paſſer trois iours, les autres tout le reſte de la Lune premier que d'oſer riẽ faire. Quoy plus? C'eſtoit crime de leze maieſté diuine que d'en alleguer vne cauſe naturelle. Anaxagoras en fut mis en priſon, & eut Pericles bien de la peine à l'en retirer.

Thales en ſon Epiſtre à Pherecydes apud Clementem. Pline li. 6. & 5.

Pline liu. 2.

Plutarq. en la vie de Nicias: Quintilien, li. 1

tirer. Protagoras en fut banny d'Athenes: les Mathematiques en furent condemnees tout à plat. Et que font de plus sauuage nos pouures Ameriquains? A Thales aussi on attribue d'auoir obserué l'estoille du Nort; à Pythagoras, Que l'Estoille du matin & l'estoille du soir est vne mesme; & que le Zodiaque est oblique, & comme vne escharpe au trauers du Mõde: à Solon, dit Proclus, que le cours de la Lune est de trente iours. Et Archimede vint apres qui recueillit les obseruations de plusieurs, & en composa la Sphere. Encor n'en sont celà que les petits rudiments. Car la grande Theorique des Planetes n'est venuë que long temps apres. Que diray-ie, que l'An mesmes a esté incertain & confus en ce païs de l'Europe iusques à Cesar, & l'est encor au iourd'huy en plus de la moitié du Mõde? Mesmes que trois cens ans auant la Natiuité de Iesus Christ, les Grecs & les Romains, n'auoyent point encores, ny de quadrans, ny d'horloges, ny d'heures! Et quant à l'Arithmetique & Geometrie qu'on enseignoit si soigneusement aux enfans du temps de Platon, les Autheurs des plus notables propositions sont cognuz, Pythagoras, Eudoxus, Euclide (qui a recueilly des anciens) & autres: & ceux qui en attribuent l'inuention à Trismegiste, ne nous sçauroyent pas mener plus droict à Moyse. Mais veu que l'homme est naturellement plus soigneux de sa santé & commodité, que curieux des Astres; les Arts, peut estre, seront plus anciens que les sciences. Certes quant aux Arts mechaniques, Varro grand rechercheur des antiquitez, tesmoigne qu'en l'espace de mille ans qu'il commence à conter de son temps en arriere, tous les arts auoyẽt esté inuentez. Et que les Grecs ne se vantent gueres

Censorinus de die Natali cap. 19. Varro.

Platon en l'Epinomis.

Origine des Arts.

Varro liu. 5. de l'Agricult. chap. 1.

plus: car nous trouuons meſmes en leurs hiſtoires l'inuention du feu, qui eſt le principe, s'il faut ainſi parler, de la plus part d'iceux: & y'en a qui ont traicté particulierement de l'inuention d'vn chacun, auſquels le Lecteur peut auoir recours. Mais parlons de la Medecine, Art ſi neceſſaire au genre humain: l'a on pas veu naiſtre & croiſtre de iour en iour des maladies & playes, & meſmes de la mort des hommes? Diodore l'attribue aux Egyptiens: & Moyſe au Geneſe fait quelque mention des Medecins de Pharaon: Les autres à Æſculapius, & quelques vns à Arabus fils d'Apollon: Mais encor quelle Medecine? Si nous ſuyuons les paroles de Moyſe, c'eſtoyẽt pluſtoſt embauſmeurs de corps morts, que Medecins de malades. & Æſculapius, dit Ciceron, fut eſtimé Dieu pour auoir enſeigné à arracher les dents, & à laſcher le ventre. Podalirius auſſi & Machaon ſes ſucceſſeurs ne touchoyent qu'au dehors. Bref, dit Herodote, l'vn eſtoit medecin de l'œil, & l'autre de la teſte, & l'autre des pieds: & quand ils eſtoyent au bout de leurs ſens, ils mettoyent les malades en pleine place, pour y eſſayer la recepte du premier venu. C'eſtoit donq vne medecine qui n'auoit encor ne pieds ne teſte. Les animaux enſeignerent petit à petit pluſieurs herbes & remedes aux hommes; & quelques hommes en eſprouuerent d'autres, auſquelles ils ont laiſſé leur nom; tant qu'en fin vn Hippocrates & quelques autres firent recueil de tout celà, & des experiences de pluſieurs firent vn Art; & ceſt Art s'eſt enrichy de temps en temps, & plus, peut eſtre, en noſtre ſiecle qu'en nul autre. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que le premier Medecin qui fut veu à Rome, fut vn Archagatus enuiron ſix vingts ans

Cicer. De Nat. Deorum.

Herodote li. 2.

auant

auant la venuë de Christ sous le consulat de Luc. Æmilius Paulus, & de Marcus Liuius, lequel fut fait bourgeois ; & à l'enuy quelques autres Grecs y vinrent apres luy: mais incontinent ils furent chassez par Caton le Censeur, comme estant plustost bourreaux enuoyez par les Grecs pour tuer les Barbares, (ainsi appelloyent les Grecs toutes autres nations,) que medecins pour guarir ceux qui en auroyent besoin: à sçauoir, par ce qu'à tous propos & sans discretion ils vsoyent du fer & du feu à toutes playes. Or quand nous voyons ainsi croistre les sciences & les arts de Theoreme en Theoreme, & d'Aphorisme en Aphorisme ; & quand nous les voyons si nouuelles entre les plus celebres nations, & les plus doctes; douterons-nous de conclurre le mesmes entre les grossiers? Venons aux Loix: car mesmes les peuples plus Barbares en ont; & peut estre aussi que l'homme né à societé aura plustost pensé à y mettre ordre par bonnes Loix, qu'à obseruer l'ordre des Cieux, ny la disposition de son corps mesmes. Mais la Loy escrite nous meut elle pas incontinét à la Loy nõ escrite? Et ces gros volumes de Loix que nous remuons au iourd'huy, aux Rapsodies de Tribonian? & Tribonian aux Sceuoles & Africains; & ceux cy aux loix des douze Tables? Et ces douze Tables que sont ce, ie vous prie, que l'enfãce des Loix Romaines? que rudimẽs bien simples de Police, telle qu'on trouue au iourd'huy entre les plus Barbares, & que nous admirons par vn sot zele d'antiquité és anciẽs Romains; & mespriſons és anciens Allemans, Thuringiens, Bourguignõs, Saliens & Ripuaires, qui les auoyent trop meilleures que celles là? Et puis, quelle antiquité, veu qu'elles ne sont pas quatre cens ans auãt

Origine des Loix & Policés.

A. Gelle li. 20. chap. 1. & liu. 17. chap. 21.

la venuë de Christ, cõme l'histoire Romaine nous l'éseigne? Derechef, ces douze Tables nous rẽuoyeront elles pas aux Grecs? Et de qui les tiennent les Grecs, sinon les Atheniens de Draco & Solon, qui viuoyent enuiron le temps de Cyrus Roy de Perse; & les Lacedemoniẽs de Lycurgue, qui estoit sous la fin de l'Empire d'Assyrie? Et qu'est tout ce fonds d'antiquité, que tant vantent les Grecs, que grande nouueauté entre les Iuifs? Et puis, dit Plutarque, Solon & Lycurgue auoyẽt esté querir leurs loix en Egypte, là où vantans leur antiquité, ils auoyẽt esté moquez comme des enfans. Et les Egyptiẽs les auoyẽt de Mercure; & Mercure sans doute par imitation de Moyse, que Diodore tesmoigne auoir esté le premier legislateur de tous. Bref, que dirons nous quand du temps d'Homere, cõme note Iosephe contre Appion, le nom mesmes de Loy estoit incognu aux Grecs? Mais les Roys, peut estre, auront esté de temps immemorial; car ils estoyent comme vne Loy viuante, & leurs arrestz se sont conuertis en loix. Obseruons donq aussi que de ces grands Monarques, nous venons aux Roys des nations, & de ceux cy aux Roytelets des prouinces; & puis aux Roys des bourgs, villes & villages; & finalement aux Roys des familles, qui estoyent les Peres, & plus anciens d'icelles; qui nous renuoyent à vn commun Estoc de toutes; c'est à dire à vn commencement. Et de quand? Certes auant Ninus Roy des Assyriens Iustin l'historien tesmoigne, qu'il n'y auoit que des Roys, ou plustost Iuges particuliers des contentiõs qui naissoyent entre ceux d'vn mesmebourg, ou d'vne mesme famille; & aussi est il le premier qui a trouué des Historiens. & Herodote dit que les Egyptiens ont eu les premiers Roys; & qui veut

Pompon. de Origine iuris.

Plutar. en la vie de Solon & Lycurgue & au traicté d'Isis & Osyris.

Iosephe contre Appion. Iustin allegu. Diodore en son Paræneticque.

Iustinus lib. 1.

Plin. liu. 7. Herod. liu. 2.

qui veut monter plus haut, c'eſt par l'Eſcriture ſaincte, qui nous enſeigne que Nemrod fut le premier qui viola ce droit paternel des Peres de famille, qui regnoyent chacun entre ſes deſcendans ſans autre prerogatiue que de l'aage; leſquels Manethon appelle Roys Paſteurs; & dit auoir eſté mille ans auãt la guerre de Troye. Car quant aux Grecs & Romains, ou ils n'eſtoyẽt point encor, ou certes ils viuoyẽt encores de glãd, cõme ceux que nous appellons Sauuages auiourd'huy. Voyons pour le moins ſi les Dieux des Gentils ont quelque antiquité; car auſſi ſemble il, veu que la forme eſſentielle de l'hõme eſt de recognoiſtre vne Diuinité, qu'il n'y doit rien auoir de plus ancien q̃ cela. Et de fait il ſe trouue des peuples & ſans loix & ſans Roys, ſans Dieux, & ſans quelque eſpece de religion il ne s'en trouue point. Mais que dirons nous ſi les hommes naiſſent auant les Dieux, & viuẽt encor apres eux? Ne nous amuſons point à l'origine de tous ces petits Dieux, tant des Romains que des Grecs, qui en auoyent plus que de prouinces, de villes & de maiſons; n'y à leurs Genealogies; qui ſont aſſez deſcrittes par leurs ſeruiteurs & idolatres meſmes. Mais venons droit à l'eſtoc: qu'eſt ce de ce premier Saturne, qu'on dit le Pere de tous, & de quel tẽps eſt il? Certes ſi nous croyons les plus notables Hiſtoriens d'entre les Grecs, & l'Epitaphe d'Oſyris recité par Diodore Sicilien; Saturne (ie ne parle point du Grec, mais du plus ancien de tous les Saturnes) n'eſt autre choſe que Cham fils de Noë, & Oſyris, Miſraim le plus ieune des fils de Cham; & ceux qui le veulent faire plus ancien, dient que Saturne eſt Noë meſmes. Ie laiſſe ce qu'en dit Beroſe, & autres de pareille eſtoffe; par ce que ie les tiens pour Autheurs fabuleux &

Manethon cité par Ioſephe cõtre Appion.

Origine des Dieux.

suppoſez. Et quant à Iuppiter, ſi on entend celuy qui eſt ſurnommé Belus, c'eſt à dire Baal ou Maiſtre; c'eſt le fils de Nemrod, lequel Nemrod auſſi fut appellé Saturne, qui eſtoit vn nom commun aux plus Anciens des grãdes familles; & ſi c'eſt Iuppiter ſurnommé Chammon ou Hammon, c'eſt Cham, ou Chameſes fils de Noë adoré en la Libye; car il eſt certain qu'il prit ce chemin là. Car quant à Iuppiter de Crete, & Saturne ſon pere, qui à l'imitation de ces plus anciens ſe firent honorer entre les Grecs; c'eſt peu auant la guerre de Troye, & long temps depuis Moyſe. Or quelle eſt donq ceſte antiquité qui ne paſſe point trois mille ans? Et d'où la ſçauoiẽt les Grecs, ſi autres qu'eux n'euſſent eſcrit? Mais ce poinct ſera traicté en vn autre lieu plus amplement. Que dirons nous du cõmerce des nations, veu que de la monnoye d'or nous venons à celle d'argent; & de celle cy à celle de cuiure, & du cuiure au fer, meſmes entre les Romains? Et derechef de la monnoye au poix & à la liure; & du poix à la permutation; & de la permutation à celle communauté bien heureuſe qui eſtoit és premiers ſiecles? Meſmes au iourdhuy plus de la moitié du Monde demeure en la permutation; & pluſieurs encor ne la ſçauroyent pas, ſi les nauigations de noſtre ſiecle ne la leur auoyent appriſe. Et quant à la nauigation, qui eſt le nerf du cõmerce, ſi nous croyõs Pline, le premier bois qui a flotté, fut ſur la Mer rouge; & la premiere nauire qui vint iamais en Grece eſtoit partie d'Egypte; & ſi nous croyõs Strabo, les Tyriens ont les premiers excellé en nauigation, & quelques vns meſmes les en font autheurs. Car quãt aux nauigations d'Vlyſſe, elles n'ẽt point paſſé la mer Mediterranee; & qu'eſt ce, ſi c'eſt hiſtoire, qu'vn

Commerce.

Pline liu. 7.

Strabo liu. 16.

Tibull. Eleg. 7.

re, qu'vn vaisseau flottant au gré du vent sans tenir routte ny adresse? Car il est certain que le voyage qu'il auoit à faire, se fait ordinairemẽt auiourd'huy en moins de six ou sept iours. Or tout celà nous ramene-il pas à ce petit Païs, qui d'vn costé est borné de l'Egypte, & de l'autre de la mer rouge? Et l'histoire de ce païs-là nous conduit elle pas iusques à l'arche? Et qu'estoit ceste arche qu'vn nauire, comme mesme le vray Beroſe l'appelle? Et quand peu apres le Deluge, Moyse nous dit, Que tels & tels descendans de Noë, ont habité les Isles; n'est-ce pas dire, que l'exemple de l'arche les auoit enhardis sur la mer? Mais d'autant qu'il semble que le traffic soit pour le bien viure; & que ce bien viure là, est precedé du simplement viure; combien, ie vous prie, pensons nous qu'il y ait iusques au gland? Des delices d'Apicius, nous venons à l'honneste vie de mesnage; & de celle cy au labeur des champs; de la friandise, di-ie, à la frugalité, & de la frugalité à la brutalité; lors que comme les pourceaux nous attendions que le gland nous tombast des arbres: Bref, des villes nous venons aux maisons esparses; & des maisons aux huttes, & des huttes aux tentes, & des tentes à la vie des Nomades. Ie ne dis point les Ameriquains, ny les Barbares de iadis, mais les Grecs mesmes & les Romains. Nous sçauons l'inuentiõ des bleds; des farines, & des charruës. Si c'est Triptolemus qui l'enseigna aux Grecs, c'est le fils de Ceres: Si c'est Ceres, c'est la Deesse d'Egypte femme d'Osyris. Et qu'est-ce Osyris pour le plus loing, que Misraim petit fils de Noë? Auãt la guerre de Perse, dit Pline, il n'y auoit point de boulengers publicqs à Rome. Les premieres Cerises furent apportees à Rome par Lucullus. Quand les Gaulois

Beroſe allegué par Ioſephe cõtre Appion.

Nourriture.

Pline liu. 7. Diod. li. 1. & 6. Diod. li. 1. & 2.

lois descendirent en Italie, il n'y auoit point de vignes en Gaule. & aussi le vin est vn mot peregrin, tant aux Grecs, qu'aux Latins venu de l'Hebrieu יין. La terre petit à petit s'est cultiuee, & encores ne l'est-elle pas à demy: & ne faut qu'vn seul mot pour conuaincre nostre premiere rudesse, quand nous auons deifié les premiers inuenteurs du bled, du vin, du labourer, du fumer, du pestrir, cõme estãs quelque chose de bien grãd au dessus de nous tous. Et puis nous nous moquons des poures Barbares qui nous appellent tõbez du Ciel, quand ils voyent nos grands vaisseaux. Et nous estions pis qu'eux, il n'y a gueres que deux mille ans. Mais nous ne sçauriõs point celà, dira quelqu'vn, si on ne l'eust escrit; & pourtant les histoires sont plus anciennes que tout ce qu'auons dit. Ainsi soit. Mais aussi venons nous des histoires Romaines aux simples Annales des Põtifes; & les Romaines sont lõg temps apres les Grecques; & les Grecques apres les Babyloniẽnes; car leur plus grande antiquité est du regne des Perses. & Pherecydes Assyrien, qu'ils dient auoir escrit le premier en prose, est pres de 800. ans encor apres Moyse. L'histoire Romaine n'a flory que depuis que la Republique a commencé à decliner: & ses commencemẽs ne sont que Contes de Romãs, Boucliers tombez du Ciel, & lances fleuries. La Grecque commẽce à l'Empire des Perses: & Plutarque qui en a esté diligent recercheur, dit clairement; qu'outre Theseus, ce ne sont que païs sablonneux & vases inaccessibles, riuages glacez, ou regiõs brulees, telles qu'on peint aux extremitez des Chartes; c'est à dire; ou fables vaines ou tenebres d'ignorance. Or qu'est toutesfois la vie de Theseus qu'vn vain amas de fables, & qui a-il de clair ou de bien

Commencement des Histoires.

Pline liure 7. Apuleie en ses Florides.

Plutarq. en la Vie de Thesee.

bien certain en l'hiſtoire Greque auãt l'octantiéme Olympiade; c'eſt à dire, auant le regne de Darius, veu qu'on n'y ſçauroit remarquer le propre temps, ny de la guerre des Medes, ny de la Peloponneſiaque? Varro le plus docte des Latins voulant dreſſer vne hiſtoire du Monde, la ſçait bien diuiſer en trois parties. La premiere, de ce qui eſt depuis le commencemẽt des hõmes iuſques au Deluge. La ſecõde, depuis le Deluge iuſques à la premiere Olympiade, qui tombe enuiron ſur le temps que Rome fut baſtie. Et la troiſieſme, depuis la premiere Olympiade iuſques à ſon temps: Mais comme il appelle celle-cy Hiſtorique, auſſi appelle-il la ſeconde fabuleuſe; par ce qu'il ne trouuoit riẽ de certain ny és archiues Romains, ny és hiſtoires Grecques: Bref, pour commencer ſon hiſtoire du plus loing, il prẽd au regne des Sicyoniẽs, qui eſtoit en meſme temps que celuy de Ninus; & Ninus, qui fit la guerre à Zoroaſtre, enuiron le temps d'Abraham. Le meſme Varro nomme Thebes pour la plus ancienne ville de toute la Grece, à ſçauoir baſties par Ogyges, dõt les Grecs appelloyent les choſes anciennes Ogygiennes; & par ſon calcul meſme ce n'eſt que 2100. ans deuant luy. Trogus Pompeius commence ſon hiſtoire du fonds, dit il, de la memoire; & ſon commencement eſt à Ninus, qui, ſelon Diodore, trouua le premier des hiſtoriens. Ce meſme Diodore dit, que la plus grande antiquité de Grece eſt du temps d'Inachus, qui viuoit au temps d'Amoſes Roy d'Egypte; c'eſt à dire, comme confeſſe Appion, au meſme temps que Moyſe: & voulant ourdir ſon hiſtoire depuis le commencement du Monde, il cõmence par la guerre de Troye, & dit en ſa preface qu'elle ne cõtient que mille cent & trente huict ans; qui ſe ter-

Cenſorinus.

Archiues i. le Threſor des Chartres & Titres anciens. Varro liu. 3. de l'Agricult. au Prolog.

Diodor. liu. 3.

Clem. liu. 1. des Stromat.

se terminent, dit il, au tẽps de Iules Cesar, lors qu'il fut enuoyé faire la guerre aux Gaules, c'est à dire moins de 1200. ans auant la venuë de nostre Seigneur. Aussi ceste belle histoire d'Atticus, duquel Ciceron loüe tant la diligence, n'est que de sept cẽs ans. Et Macrobe obseruant celà vient à nostre conclusion. *Qui doute*, dit il, *que le Monde n'ait commencé voire depuis peu d'aage; veu que l'histoire Grecque mesmes contient à peine l'histoire de deux mille ans? Car au delà de Ninus, qu'on dit auoir esté pere de Semiramis, il ne se trouue rien par escrit.* Voire Lucrece mesmes, tout Epicurien & contempteur de Dieu qu'il estoit, est contraint de se rendre; quand il voit, que toute l'histoire ancienne n'a autre borne que la destruction de Troye. Mais les memoires, dira on, des Chaldeens sont plus anciens: car, comme raconte Ciceron, ils se vantent d'auoir noté les natiuitez des enfans de plus de quarante & trois mille ans deuant Alexandre. Il est vray. Mais, comme on a tresbien noté, Quand ils parlent de leurs disciplines, ils entendent touſiours l'an lunaire, tesmoing Diodore, c'est à dire, mois; qui à conter du temps d'Alexandre, reuiendroyent iustemẽt au temps de la Creation du Monde, selon Moyse: comme aussi, quand les Iberiens diẽt qu'ils ont les lettres depuis six mille ans, ils parlent selon leur an, qui n'estoit que de quatre mois. Et de faict, Porphyre mesmes nous y seruira de bon tesmoing, lequel dit que les obseruations des Chaldeens, que Callisthenes enuoya de Babylone en Grece du temps d'Alexandre, ne passoyent point mille neuf cens ans. Et celles d'Hipparchus, dont Ptolemee se sert, sont bien plus modernes; car elles ne passent point le temps de Nabuchodonosor. Bref, de nos Indictiõs nous venons aux histoires Ro-

Cicerõ en son Orateur.

Lucretius: Præterea si nulla fuit genti alis origo
Terrarum & cæli semperque æterna fuere:
Cur supra bellum Thebanum & funera Troiæ
Non alius alij quoque res cecinere Poetæ? &c.

Diod. liu. 1.

res Romaines, & puis aux Annales des Pontifes,& puis aux Faſtes, & puis au temps que lon fichoit le clou ſolemnellement à la paroy du Temple de Minerue tous les mois de Septembre, pour n'oublier point le nombre des ans. De là nous venons aux Olympiades Grecques, dont la moytié du temps eſt fabuleux; & outre la premiere vne eſpeſſe nuée d'ignorance au plus clair de la Grece: & en ceſte obſcurité nous n'auons rien qui nous addreſſe, ſi nous ne ſuyuons Moyſe, qui cite encor le liure Des guerres du Seigneur, & nous conduit ſeurement iuſques à noſtre origine. Et comment ſeroyent entre les Gentils les hiſtoires anciennes, quand ny l'eſcrire ny le lire ne le ſont pas? De l'Imprimerie nous venons aux liures eſcrits à la main; du papier que nous auons, au parchemin; & puis au papier d'Egypte; qui fut inuenté du temps d'Alexandre; & de ceſtuy-cy aux tables de plomb & de cire; & finalement aux fueilles & eſcorces de pluſieurs arbres: De l'eſcrire cõſequemment nous venons au lire, & à l'inuention des lettres, que les Grecs ont enſeignees aux Latins; les Phœniciens aux Grecs, qui ne les cognoiſſoyẽt pas au tẽps de la guerre de Troye, (comme leurs noms meſmes le demonſtrẽt;) & les Iuifs aux Phœniciens. Car meſmes que ſont les Phœniciens au regard de tous les Coſmographes, que les habitans de la Mer Paleſtine? Et par ainſi ſe trouue vray ce que dit Eupolemus hiſtorien treſancien; que Moyſe auoit le premier enſeigné la Grammaire; c'eſt à dire, l'art de lire; que toutesfois Philo attribue à Abraham; & que les Phœniciens l'auoyent des Iuifs, & les Grecs des Phœniciens, dont les lettres s'appelloyẽt iadis Phœniciẽnes. Icy ne me puis-je tenir que ie ne me mocque de Pline.

Lettres.

Pline liu. 7. Herod. liu. 5. Varro liu. 1. De l'Analogie. Crates Philoſophe Grecq demãde pourquoy on ne decline point ἄλφα ἄλφατος comme γράμμα γράμματος. Les Grecs luy reſpondent: Parce que les noms de leurs lettres ne ſont pas Grecs, mais Barbares.

Les

Phœnices primi, famæ si credimus, ausi Manfuram rudibus vocem signare figuris. Lucan. lib. 3.

Les lettres, dit il, sont eternelles. Et pourquoy? Quinze ans deuant Ninus, dit il, commencerent les Egyptiénes. & Epigenes autheur graue dit qu'en Babylone y auoit des obseruations des Astres escrittes en tuilles de sept cens vingt ans. & Berose & Critodeme, (qui dient le moins) de quatre cens quatre vingts. Stupidité extreme! il les cõclut eternelles, d'où elles sont conuaincues d'estre nouuelles. Que si nous trouuons l'origine des Arts, des Loix & des Polices; du commerce, de la nourriture, & des lettres mesmes; c'est à dire, & du bien viure & du viure tel quel; aymerons nous mieux confesser en l'homme vne ignorance eternelle; qu'vne ieunesse qui ait appris selon ses aages? Et veu que les sciences, les arts, les grandeurs & les delices de la vie mesmes, nous prouuent vn commencement; y aura il plus homme, ny sçauant, ny idiot; ny grãd, ny petit; ny Philosophe, ny mechanique; ny laboureur, ny suyuant les vanitez du Monde, qui ose debatre l'eternité de ce Monde? Or que concluerons nous donq, de tout ce discours? Premierement, que les inuentions de toutes choses sont si nouuelles, qu'elles font suffisante foy à vn chacun de quelque mestier ou profession qu'il soit, de la nouueauté du Monde. En apres, Que toutes icelles se récontrent en vn tẽps, & nous amenent à vne certaine region, comme à vn Centre, où le genre humain a premieremẽ flory, & puis s'est espandu à toute la circonference. Ce temps là, c'est ceste espace qui est entre Moyse & le Deluge. Ceste region c'est ce pays où premier multiplia le gẽre humain au sortir de l'Arche; à sçauoir tout ce traict, depuis le mõt Taurus, tirant par la Mesopotamie, Syrie & Phœnice, iusques en Egypte; auquel nous comprenons la Palestine,

Eupolemus au liure des Roys de Iudee allegué par Clemens Alexandrin liu. 4.

ſtine, comme le milieu, qui pour ſa petiteſſe eſt par les Hiſtoriens anciens, Grecs & Latins, qui eſtoyẽt rudes en la Geographie, attribuee aux plus grãdes regions qui l'enuironnent; à ſçauoir, ſelõ les coſtez dont eſt queſtion, tantoſt à la Syrie, & tantoſt à l'Egypte, tantoſt à la Phœnicie, & tantoſt à l'Arabie deſerte. Et pourtant, Que du temps & de l'antiquité il faut croire l'hiſtoire de ces nations là, & non des Grecs, ny des Latins, qui ne ſont qu'enfans; veu meſmes que nous penſerions ridicule és choſes Grecques de tenir pour Arbitre l'hiſtoire de la Paleſtine. Mais oyons maintenãt leurs contradictiõs.

Si le Monde eſt ſi nouueau, dient ils, d'où vient qu'il eſt ſi plein & ſi peuplé? Ainçois s'il eſt eternel, ou ſi ancien que tu penſes, d'où vient qu'il n'eſt de tout temps cognu; d'où viẽt qu'il l'eſt encor ſi peu, & comment n'eſt il par tout peuplé; ou pour le moins au meilleur de la terre, où de noſtre temps ſe treuuent & des iſles, & des terres fermes, & tres habitables & inhabitees? Il n'y a que cẽt ans que nous ne cognoiſſions rien en plus de la moytié du Monde. Nous n'eſtions qu'à l'entree de la terre, & penſiõs eſtre à la perfectiõ de la Geographie: nous penſiõs auoir cognu les bouts du Mõde, & n'auiõs encor paſſé le Cercle Meridionel qui mypartit le Mõde. Cependant, qui parloit autrement, eſtoit par les plus entẽdus reputé comme vn fol. Encor auiourd'huy ne cognoiſſons nous riẽ de la terre ferme du Midy, & biẽ peu meſmes de la Septẽtrionale. Il n'y a pas deux cens ans que les Suedes ont enuoyé les premieres Colonies en ce grãd pays de Groenland; & l'Eſcoſſe & l'Irlande qui ſont à nos portes, ſont encor à demy Barbares. Du temps de Ceſar, liſez ce qu'il eſcrit de l'Allemaigne, C'eſt vne foreſt perpe-

Obiections.

Le Monde peu cognu des Anciens.

Liſez és Nauigatiõs des Portugais & Eſpagnols.

tuelle; on y va cinquante iournees sans en voir le bout: les hommes y sont farouches & bestiaux; ils sacrifient leurs enfans à leurs Dieux: Il semble qu'il parle de Canada, ou du Bresil. Long temps depuis encor les Romains n'y oserent entreprendre bien auant; dont il se voit que toutes les anciennes villes sont sur les riues du Rhin, & du Danube, vers la Gaule & l'Italie, plustost pour seruir de chaussee contre les inondations des Allemans, que de forts pour les assaillir. Du temps mesmes de Tacite, quels estoyent les peuples maritimes de la Germanie? Et quels du temps de Charles-magne les Saxons; & auant peu de siecles les bas pays d'Allemagne, auiourd'huy les plus florissans de l'Europe? Le mesme est il de l'Angleterre du temps de Cesar; & si nous montons quelques annees plus haut, des Gaules, de l'Italie & de l'Espagne. Car puisque Rome est la plus ancienne ville des Latins, d'où vient qu'Alexandre, qui cerchoit de nouueaux Mondes à conquerir, ne la cognoissoit point à sa porte? Aussi peu, les Gaulois & les Espagnols; dont tous les anciens historiens ou ne sonnent mot, ou parlent auec vne merueilleuse ignorance. Et que dirons nous d'Ephore, qu'on tient pour le plus diligent d'entr'eux, qui escrit de l'Espagne ou Iberie; qui est vne si grande region, comme d'vne seule ville? Qu'estoit ce aussi de la Grece auant Orphee & Amphion, qui retirerent les Grecs des forests & des bauges enuiron le temps, comme dit Thucydide, de la guerre de Troye: & où auoit Orphee despouillé le sauuagin qu'en Egypte? L'histoire saincte mesmes quand elle parle des Grecs, & de l'Asie mineur, en parle comme d'Isles; c'est à dire, comme du plus loing de la cognoissance de ces tẽps là. Or voyla dõq, quant à la nou-

Thucyd. lib. 1.

Orph. in Argon.

à la nouueauté des peuples Occidentaux; que i'appelle ainsi ayant esgard à tout le Monde, & au centre que i'en ay pris, à sçauoir depuis le mont Taurus iusques à la Syrie. Voyons les Orientaux: l'Indie outre le Gange estoit incognuë du temps d'Alexãdre; qui toutesfois auoit tourné sa fortune, comme le vulgaire parle, de ce costé là. Et ces Pilots qui alloyent cercher de nouueaux Mõdes, ne passerent point l'isle de Sumathra, lors appellée Taprobane, qui est dessous l'Equinoctial, & vers l'Orient bien loing des Molucques. Et quand on dit aux Romains, qu'il estoit trouué nauire, qui par le commandement de Necho Roy d'Egypte, auoit tournoyé toute la coste d'Afrique, ils le tinrẽt pour vne fable; tãt s'en faut qu'ils soyent venus iusques à la ua petite & grande, ou iusques à la terre ferme qui leur est prochaine. Bref, ordinairement ils ne passoyent point les Colomnes de Gibalthar; qui estoit cause que leurs plus grands Philosophes sçauoyent moins de la nature & du cours des marees, que les moindres matelots de nostre temps. Or que diroit donq maintenant Pline auec ses hommes à testes de chien, & à vn œil, & à longues aureilles; auec ses Centaures, ses Pygmees, & ses Cyclopes; quand en tous les pays où il les loge, nous trouuõs des hommes, des villes & des Empires, non gueres moins florissãts, que celuy sous lequel il estoit, & n'y trouuons aucune apparẽce de ce qu'il en escrit? Quant à la terre Australe & Septentrionale, à sçauoir outre les Cercles polaires, les quatre Empires, qu'on celebre tant, n'en ouyrent onq parler qu'à l'auenture; tant s'en faut qu'ils se soyent estendus iusques là, & nous mesmes n'en sçauons, que si peu que les tempestes & naufrages nous en ont appris. Or que Herod. liu. 4.

gaignõs nous donq de ce discours? A sçauoir, Que le Monde n'a point esté cognu par tous ces grands Empires: Beaucoup moins donq par ceux qui ont vescu sous leur subiection. Qu'iceluy aussi n'a esté peuplé, que selon que le peuple a trop abondé en vn endroit; & rencontrant vn homme d'entreprise, s'est par sa cõduicte espandu sur les regions voisines: Bref, que plus pres sont les regions de nostre Centre, & plustost ont elles esté habitees, polies & cultiuees; ce qui se voit encor plus clairemẽt par la Genealogie du Monde. Prenons donq nostre Centre, ou le sommet du Mõt Taurus, là où il s'appelle Caucasus, où les histoires dient que s'arresta l'Arche; ou bien la plaine de Sennaar, où Moyse dit que fut la confusion des langues, & dispersion des peuples; ou mesmes quelconque lieu de la Mesopotamie (car il importe peu au regard du Monde) & considerons quels sont les plus anciens Estats; nous trouuerõs celuy d'Assyrie, & de Syrie, & d'Egypte, & de Perse, qui sont les plus proches de nostre Centre; & celuy d'Assyrie le plus grãd de tous; mais à la verité petit au regard de ceux qui ont suyuy. Des Assyriens la Monarchie est venuë aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Latins, des Latins aux François, des François aux Allemans, selon que les pays ont multiplié leurs Colonies, & que les peuples se sont polis, & ont adiousté de la prudence à leur force. Et l'Espagne maintenant, qui estoit par auant le bout du Monde, nous a premiere descouuert le Nouueau Monde. Suyuons l'Orient; des Perses nous allons aux Indes; des Indes Orientales aux Occidentales, tant que nous rencontrons leur bout au mesme endroit où les Espagnols ont trouué le commencement. C'est que le peuple

Progres du Monde.

s'ache-

s'acheminant touſiours, l'vn d'vn coſté, l'autre de l'autre, en fin eſt neceſſaire, ſi terre dure, qu'on ſe rencontre. Et de fait, comme les extremitez de nos peuples, Irlãde, partie d'Eſcoſſe, Lapponie, Groenland, ſont cõme ſauuages; auſſi le ſont les extremes Colonies des Indes Occidẽtales, venuës des Indiẽs Orientaux; à ſçauoir Canada, Baccaleos, le Breſil & les Patagons. Et comme au contraire nos Regions, plus elles tendent vers le Centre qu'auons pris, plus elles ont de traces de leur ancienneté; la Gaule plus que l'Allemaigne; & l'Italie que la Gaule; & la Grece que l'Italie; & l'Egypte que la Grece, & ainſi des autres: auſſi les Eſpagnols qui auoyent trouué des huttes & des bauges en leurs premieres conqueſtes, ont trouué entrant plus auãt de belles villes, & bien peuplees; vne diſtinction de peuple & de nobleſſe; de gens de iuſtice & de gens de guerre; des meſtiers bien poliz; des hiſtoires de leurs faits; des antiquitez merueilleuſes, des chauſſees qui ſurmontent les Pyramides d'Egypte, & tout ce que le monde a tenu pour miracle: & ſans doute trouueront encor d'auantage plus ils s'approcherõt de ce Centre là. Car nul n'ignore auiourd'huy les belles & grandes villes, & les floriſſants Empires, qui depuis peu d'annees ſe ſont deſcouuerts en ceſte Indie Occidentale; & là où elle viẽt à s'aboutir la mer entre-deux auec l'Orientale, nous voyons ce grand Empire des Chinas, ſi poly, ſi floriſſant, ſi bien reglé en toutes ſortes, que le ſiecle plus poly de l'Empire Romain nous ſemblera Barbare aupres. C'eſt en ſomme, comme ſi les Indiens Occidentaux conquerans ſur nous, cõme nous ſur eux, euſſent abordé premierement en Irlande ou en Eſcoſſe, ou en Groenland; car ils euſſent peu dire de

L'hiſtoire du royaume de la China.

nous ce que nous d'eux. Et, quant à ce qu'on peut repliquer, encor que le peuple y soit rudé; toutesfois que c'est tousiours peuple: qu'ils adiouſtent donq; qu'en suiuant les costes on a trouué encores maints païs de peuplez: Item qu'és plus peuplez de toute la conqueſte ne s'eſt trouué la dixiéme partie du peuple, que le païs eſtant cultiué euſt peu nourrir, au lieu qu'en nos regiõs l'vn empeſche l'autre; & ce que nos extremitez meſmes ſont plus frequẽtes q̃ les leurs, c'eſt qu'elles ſõt beaucoup plus proches du Centre que nous auõs pris, comme cognoiſſent aiſement les Coſmographes; dont auſſi eſt aduenu que les Peuples s'eſtans eſpandus de noſtre Centre vers la mer Glaciale iuſques au bout, ſe trouuans multipliez plus que leur terre ne portoit, ſe ſont reſpãdus en arriere, & ont regorgé ſur les païs voiſins, ne pouuans paſſer outre pour la mer qui les bornoit; à ſçauoir les Cymbres ſur les Allemans & Romains; & puis les Gots ſur l'Italie & la Gaule; & les Huns ſur la Pannonie; & les Vãdales ſur l'Eſpagne; & finalement les Turcs & Tartares ſur toute l'Europe. Ce qui n'eſt point auenu de l'autre part, à cauſe de la longue eſtenduë du païs. qui deſcharge l'Indie Orientale en l'Occidentale; l'Occidẽtale en la nouuelle Eſpagne; & celle cy au Breſil; & le Breſil en la terre Auſtrale, dont encor on ne cognoit pas le riuage; comme auſſi il n'eſt point auenu aux premiers temps, à cauſe que noſtre partie du Monde n'eſtoit pas encor aſſez peuplee pour regorger; mais principalemẽt peu deuant, ou depuis Ieſus Chriſt; à ſçauoir vers le parfait aage du Monde. Bref, quand il y auroit bien plus de peuple, ne ſeroit grãd merueille, à qui aura pris la peine de calculer ce que peut vne ſeule generation en vn ſiecle; & ce que

peut

peut voir vn homme sortir de soy en sa vie, qui en vn autre siecle se va multipliant comme à l'infiny. Du costé du Nort & du Midi les Empires ont esté de leur largeur; mais plus proche du Nort que du Midy, par ce que le Centre que nous prenons est bien auant vers le Nort, & au plus temperé de nostre Hemisphere; à sçauoir vers les 35. & 40. degrez ou enuiron, de l'Equinoctial qui my-partit le Monde. Ce que ie prie les lecteurs de soigneusemẽt remarquer. Et de faict, du temps d'Alexãdre on cognoissoit l'Islande iadis Thule, qui demeure enuiron les soixante & huict degrez; au lieu que la plus grãd part de l'Afrique leur estoit incognuë; & l'Isle de Taprobane estoit le bout de leur cognoissance, qui sont toutesfois sous l'Equinoctial; tant s'en faut qu'ils eussent approché de pres le Pole Antartique. Bref, la coste d'Afrique ou de Barbarie & d'Espagne est peuplee par les Phœnicieus, que nous lisons auoir esté long temps Maistres de la mer. & la Republique de Carthage tant renommee, & qui s'estendoit si loing, estoit vne Colonie de Tyr capitale de Phœnicee, & limitrophe de Iudee, qui y enuoya la moitié de son peuple; dont elle s'appella Carthago, c'est à dire, moitié de ville. & les premiers peuples qui ont peuplé le dedans, y sont entrez par ceste espece d'Isthme, qu'on appelle Catabathme, ou la descente, qui ioinct la Palestine auec l'Egypte: à sçauoir, comme il se lisoit encor du tẽps de l'historien Procopius, en vne colomne en la ville de Tengit d'Afrique, par les habitans de Chanaan, qui fuyoyent deuant la face de Iosué. Et de faict, comme il appert par plusieurs passages de S. Augustin, la lãgue Punique n'estoit qu'vn Idiome de la langue Hebraïque. On continuë encor à demander

Strabo lib. 1. Procopius en son liure de Sa primo.

mander: Mais par où peut auoir eſté habitée la terre Auſtrale, & par où le Breſil & le Perou, &c. Et par où, ie vous prie, l'a eſté l'Afrique, dont tu ne peux ignorer les colonies ny par mer ny par terre? L'Afrique s'eſt peuplee premieremẽt par l'Iſthme qu'õ appelle Catabathme, & depuis rafreſchie par le deſtroit de Gibalthar: & la terre Auſtrale s'eſt peuplee d'vne part par la Taprobane, & de l'autre par le deſtroit de Magellan, qui la ioinct au Breſil: & le Peru auſſi par l'Iſthme de Darié, & le Breſil par iceluy meſmes. Lors que les Eſpagnols entrerent premierement en ceſte grande Peninſule, qui cõtient le Peru & le Breſil, ils croioyẽt que c'eſtoit vne Iſle; & ſi les Peruuiens auſſi euſſent abordé à l'Afrique par la Mer Atlantique, trouuans vne coſte ſi longue, comme eſt celle d'Afrique, qui va iuſques à la Mer Rouge, & s'ennuyans comme les Romains de la ſuyure, ils euſſent fait pareille queſtiõ. Lors nous nous fuſſions mocquez d'eux; par ce que nous cognoiſſons le paſſage, par où les hommes y ſont venus: & ils ont pareille occaſion de ſe mocquer de nous, par ce qu'ils cognoiſſẽt le leur. Mais derechef ces peuples qui ſe ſont eſpandus de ce qu'on appelle l'Eſpagne Neuue, par l'Iſthme de Darié; d'où ſont ils venus? Paſſe encor plus outre; tu trouueras le Cathay & l'Indie, qui ſe ioinct auec ces terres; & le Groenland du coſté de Septentrion qui les regarde; & le deſtroit d'Anian vers l'Occident, qui les voit preſques d'auſſi pres, que l'Eſpagne l'Afrique par le deſtroit de Gibalthar. Et quelle merueille, ie vous prie, qu'ils ayent paſſé par ce deſtroit, moins que les Latins en Sicile, par le Far de Meſſine; les Vandales en Afrique par Gibalthar; ou meſmes les Sarrazins en Eſpagne? Mais le mal eſt, que rien ne nous eſt

Les hiſtoires Africaines.

nous eſt aſſez probable pour la verité;& cõtre icelle nous receuons en teſmoignage, & l'ignorance & l'ouïr-dire, & le doute, & les moindres ſouſpeçons qui nous puiſſent tomber en l'eſprit. Car qu'y a il, ie vous prie, de plus puerile, ou, comme dit Varro en ſes Eumenides, plus digne de l'Enfer, que de dire que les hõmes naiſſent en vn païs cõme les Bettes, ou les naueaux? Ainſi ſe ſõt dits les Atheniẽs Aborigenes, c'eſt à dire, nais ſur le lieu: & pour enſeigne portoyẽt vne Cigale au bõnet: & Ariſtides pour les flatter, leur diſoit, que leur terroir eſtoit celuy qui premier auoit porté les hõmes: Et cepẽdãt il y auoit des Royaumes en Syrie premier que des hõmes en Grece. Les Latins auſſi ſe vouloyẽt vanter de meſmes: mais Denis d'Halicarnaſſe & Porcius Cato les recognoiſſent partis d'Achaie. Demandez aux Sauuages, ils en dirõt tout autãt que ces Sages peuples là; car ils n'en ſçauẽt ny les vns ny les autres, qu'autãt que leur memoire s'eſtẽd. Mais venez à Moyſe, & il vous dira l'origine des premiers peuples, & la Genealogie de l'Vniuers: & les noms qui leur en ſont demeurez iuſques à nous, rendrõt à tout hõme d'entendemẽt la choſe hors de doute. Car de Noë, par ſon fils aiſné Iaphet ſont partis les Gomeriẽs ou Cymmeriẽs, les Medes, les Ions qui premiers habiterẽt la Grece, les Tuiſcons ou Allemãs, les Italiẽs, les Dodoneens: à ſçauoir de Gomer, de Madai, de Iauã, d'Aſchenez, d'Eliſa & de Dodanim. Par Chã les Chananeens, Egyptiens, Libyens, Sabeens, &c. qui ont retenu leur nom de ſes enfãs, Chanaã, Miſraim, Lud, Saba, &c. car Miſraim en Hebrieu ſignifie Egypte. Par Sem les Elamites & Perſiẽs, Aſſyriẽs, Chaſdeens ou Chaldeens, Lydiens, Arameens ou Syriens, ceux d'Ophir. & c. à ſçauoir d'Elam, Ar-

Ariſtides en ſon Panathenaique.

Moyſe au Geneſe.

phacsad, Lud, Aram, Ophir. & c. Et ces noms ont esté escrits & tesmoignez par Moyse auant que ces nations fussent en aucune reputation, & demeurent encores au iourd'huy entre les Hebrieux. Or à mesure que ces peres de familles se sont accreus, ils ont espandu chacun ses branches plus loing; tant que cest Estoc a couuert & enombré toute la terre, & l'Arche de Noë, par maniere de dire, nauigué par tout le Monde. Mais voicy vne obiection qui semble plus forte. Ces raisons, diront ils, nous conduisent iusques au Deluge: mais comme le Deluge a reduit le genre humain à ce petit nombre, par lequel le Monde petit à petit a esté comme renouuellé; aussi y peut il auoir eu d'autres Deluges parauant, qui auront fait le semblable: tellement que c'est plustost vn renouuellement du Monde qu'vn cõmencement. Et à ce propos ils allegueröt Platon au Timee, Que les inondations & conflagrations rafreschissent le Monde de temps en temps, & font perdre la memoire des premiers Siecles, des Arts, des Sciences, & autres inuentions, &c. Cela merite d'estre vn peu examiné. Certes de cõflagrations ny vniuerselles ny grãdes au regard de l'Vniuers, il ne s'en trouue mẽtion en aucune histoire; de Deluges, depuis celuy que nous tenons le premier, tout aussi peu; s'ils n'appellent de ce nom le desbordement d'vn fleuue en quelque petit quartier, ou le gaing qu'aura fait la mer par vne impetuosité, d'vne lieuë ou deux de païs, qui ne seruiroyent rien à leur propos. Or s'ils allegueut celuy là à la bonne foy, & comme le croyans à bon escient, bien leur soit de leur confession. Ie leur demande donq, Si ce deluge là fut ou vniuersel ou particulier à quelque païs seulement. Si particulier, d'où vient que toutes na-

Obiection des Deluges prise de Platon.

tes nations confessent qu'il fut vniuersel; & d'où vient aussi que celles qui n'en ont eu leur part, n'en ont laissé quelque chose, ou par memoire ou par escrit? Si vniuersel, s'en est-il eschappé quelques vns ou non? Si nul, d'où le sçauons nous? Et d'où sommes nous, sinon par vne nouuelle creation? Et qui nous a peu recreer, pourquoy ne nous aura-il peu creer par deuant? Si aucuns, comme nous consentons tous, ainsi que nous les croyons du deluge, que ne les croyons nous aussi de ce qui l'a precedé? Et qui sont ceux-là, sinon Noë & ses descendans, qui nous menent iusques au commencement & du monde & des hommes? Car en toute l'histoire prophane, qu'en trouuons nous qui se puisse alleguer? Derechef, ie demande si ce deluge-là, & les autres qu'ils pretendent auoir aboly la memoire ancienne, sont auenus ou par cas, ou par conseil. Si par cas, de tant qui auront esté ou d'eternité ou d'ancienneté, ne s'est-il pas peu faire que par cas aussi nul n'en soit eschappé? Si par conseil, de qui sinon de Dieu; & qui aura puissance de desfaire & confondre ceste machine, sinon celuy qui l'a faite? Et quel interest as-tu qu'il l'ait desfaite plusieurs fois; puis que tu es contraint d'accorder qu'vne fois il l'a faite? Mais c'aura esté, peut estre, par vne conionction de certains astres. Et qui le leur a dit? & s'ils en sçauent tant, qu'ils nous dient quelle? Ie laisse que telles conionctions, comme ils enseignent, ne menacent pas tout l'Vniuers; mais seulement vne petite partie. Ainsi disoyent les Astrologues l'an 1524. qu'il se rencontroit vne conionction telle que celle du Deluge, & que toute la terre seroit couuerte d'eau. Et onq ne fut veu, dit Viues, vne annee plus seraine. Bref, tout est de mise enuers ces gens, fors que la

que la verité. Mais voicy leur dernier effort. Comment Dieu, dit Auerroes, s'eſt-il tenu coy ſi long temps, & d'où luy eſt venu ce nouueau conſeil de baſtir le mõde? O poure homme que tu es! qui fais gloire d'interroguer; & le ſçauoir giſt à reſpondre. Tu veux eternizer le monde par tes raiſons; & en trois mots que tu as dit, tu monſtres que tu ne ſçais que c'eſt d'eternité. En l'eternité, mon amy, il n'y a ny bref ny long temps: le conſeil eternel ne ſe tient point ſur cas nouueaux. Recognoy que tu es homme. Les plantes ne peuuẽt iuger du ſens; ny les animaux des diſcours de l'eſprit; ny toy auſſi de l'eternité, qui es ſubiect au temps. Car ſi meſmes ton petit enfant qui eſt au temps, ne peut comprẽdre que c'eſt que temps; comment cognoiſtra l'eternité de l'eternel, celuy qui n'eſt qu'en temps? Ainſi les animaux s'ils auoyent parole, deſchiffreroyent l'eſtenduë de ton eſprit ſelon leur phantaſie. Et tu te mocquerois, s'ils vouloyent deſcrire, quelle eſt ta memoire, qui conioinct le paſſé, le preſent & l'auenir tout en vn. & qui penſes-tu eſtre pour iuger de l'eternité? qui te changes aux vents, aux lunes, & aux broüillats, aux iours, aux heures, & aux minutes? Tu dis, Dieu ſe ſeroit-il tenu coy ſi long temps? Ainçois, di pluſtoſt: Pourquoy a-il voulu faire le temps; car par vn moment indiuiſible l'eternité eſt ioincte auec le commencement & la fin du temps. Appren auſſi que là où il y a vne borne, il n'y a meſmes point de long temps. Le long temps d'vn ver c'eſt vn mois; d'vn fourmis c'eſt vn an; d'vn cheual c'en ſont trente; d'vn homme c'en ſera cent; de tout le genre humain quelques millaines; du tẽps meſmes, vn certain eſpace de temps; & tous l'appelleroyent long temps au regard de leur vie: mais à celuy qui

Obiectiõ d'Auerroes.

luy qui a fait le temps, rien ne dure moins que le temps. Posons que le monde ait ià duré cent mille ans, posons vn million; qu'auras tu gaigné pour cela? Que le mõde sera plus ancien. Mais au regard de qui? de Dieu, ou de toy? d'vn ver ou d'vn esprit? de l'eternité ou du temps? Et que sera tout celà au regard de l'infiny? La question sera-elle pas tousiours de mesmes? D'où ce nouueau conseil, d'où ce changement? aussi bien en cent qu'en mil; en mil qu'en vn million? mais le conseil estoit eternel, encor qu'il semble executé en temps, quand il a produit le temps; & le temps c'est mesure de mouuement, & le mouuemẽt preuue de commencement, & le commencement, d'où qu'il prenne, est tousiours nouueau. Qui donq es conuaincu, par le mouuement d'vn commencement, cede l'eternité, confesse la nouueauté; rien n'est plus nouueau que le temps. Auec mesme raison pouuois-tu demander, pourquoy Dieu a fait le Monde plustost icy qu'ailleurs. Car ces distinctiõs de temps & de lieu, sont nées & creées auec le Monde. Elles ne sont ny hors luy, ny auant luy. Celuy qui est sans temps & lieu, a fait & le temps & le lieu; & s'il fust subiect au lieu & au temps comme tu imagines, il n'eust peu faire ny lieu ny temps. Mais que faisoit il donq auant & hors le Mõde? Corrige derechef ton plaidoyer; car il n'y a en Dieu ny deuant ny apres; ny dedans ny dehors. Mais, belle question certes & digne d'vn grand esprit. Deuant ton horloge & deuant ton bastiment tu ne laissois pas de viure, & de te resiouir en toy mesmes de la perfection de ton art. Et ton bastiment ne t'a rien apporté de plus; mais bien toy à luy. A Scipion depuis qu'il eut quitté les affaires & les armees, tu eusses eu honte de de-

de demãder ce qu'il faisoit en sa maison des chãps; & il t'eust respondu qu'il n'estoit iamais moins oisif que quand il estoit oisif; moins seul que quand il estoit seul. Et tu penses, que Dieu eust bien affaire de creer ce Palays pour toy, & d'y loger de tels blasphemateurs que toy, qu'il ne s'en pouuoit passer, qu'il ne pouuoit viure sans ta compagnie. Dieu faisoit sans le Monde, ce qu'il fait encor auec le Monde. Il est biẽ heureux en soy mesmes. Le Monde n'a rien adiousté à son heur; mais pour espandre, par maniere de dire, l'heur hors de soy mesmes, il luy a pleu de creer le Mõde. Mais pourquoy non plustost? Combien de fautes en vn mot? Tu veux sçauoir la cause de la volonté de Dieu en toutes choses; & la volonté de Dieu est Cause des causes de toutes choses. En l'Eternité tu n'eusses peu cognoistre sa puissance: car sa maiesté t'est tenebres, tant elle est claire, moins beaucoup que la clarté si tu estois logé au corps du Soleil. Or il te fait toucher sa puissance en la Creation du Monde, son eternité en la comparaison du temps, & sa glorieuse splendeur en l'ombre. En l'Eternité tu n'eusses peu cognoistre sa Sageſſe. Car tu eusses iugé toutes choses aussi sages que luy, puisqu'elles eussent esté comme luy eternelles. Et quelle Sageſſe aussi luy restoit il, si tout estoit par neceſſité? S'il n'y auoit rien en sa liberté? Or tu la vois és pierres, és herbes, és animaux, en ta fabrique mesmes. Tu la vois en l'ordre, en la succeſſion, en la generation de toutes choses; tu la contemples aux plus grandes; & l'admires aux plus petites, non moins en la mouche & au fourmy, qu'en la Machine du Ciel mesmes; au lieu que ceste eternité t'eust fait deifier, comme à ceux qui y ont esté enseignez, le Ciel, les

Estoilles

Estoilles, les Planetes, la Terre, les Rochers & les montagnes, tout en somme plus que toy mesmes. En l'eternité aussi tu n'eusses point compris sa bonté. Car tu eusses pensé que si le Monde a besoin de Dieu; aussi a Dieu du monde. Tu ne luy eusses sceu non plus de gré, qu'au feu quand il te chauffe, au Soleil quand il t'esclaire; par ce qu'aussi bien ne seroyent ils plus ny feu ny Soleil, s'ils perdoyent vne telle nature. Or il te la monstre en la Creation: à sçauoir, Qu'il est de tousiours, & toy de quand il luy a pleu: que sans toy il est eternel; & que sans sa bonté tu ne fusses pas, ce peu que tu es: Bref, que ce n'est ny besoing ny neccssité qui le tienne; comme le Dieu d'Aristote qui ne se peut passer de tourner vne meule, & qui y est attaché vueille ou non: Mais vne Bonté infinie qui se veut communiquer en faisant estre ce qui n'est pas; & bien heureux, ce qui seulement ne pouuoit estre. Or l'homme auoit il point d'interest, de recognoistre la Puissance, la Sagesse & la Bonté de son Dieu? C'est donq pour ton bien & non pour le sien qu'il n'a voulu faire le Mõde ny plus ancien ny eternel. S'il l'eust fait eternel (parlons ainsi puis qu'ainsi le veux) tu l'eusses deifié, & encor ne t'en peux tu garder. Si plus ancien, tu en eusses oublié ton Dieu; & tout nouueau qu'il est, encor ne t'en veux tu souuenir. N'en cerche donq point la cause en sa puissance: La cause en est en ton infirmité; la cause en est en sa Bonté qui veut secourir ton ignorance. Or par ce moyen donq, nonobstant toutes leurs obiections, nous retiendrons nostre cõclusion; à sçauoir, Que le Mõde est nouueau; Qu'il a eu cõmencement; & que du tẽps qu'il a cõmencé; & de sa duree iusques à nous, nous deuons croire sur tout les liures de Moyse.

CHAP.

CHAP. IX.

Que la sageſſe humaine a recognu la creation du Monde.

MAIS puiſque nous auons veu auec quel accord toute ceſte harmonie du Mõde en chãte la creation, & loüe le Createur; s'enſuit que nous voyons ce qu'en a creu la sageſſe du mõde: En quoy nous auõs à remarquer le meſmes qu'é la doctrine des trois perſonnes; à ſçauoir, Que plus nous approchõs de la ſource, & plus la trouuõs nous claire; comme auſſi c'eſt l'enſeignemẽt de Platon, Qu'en ces hauts points de la Diuinité, de la creation &c. il faut croire, comme vne eſpece de demonſtration, le dire des plus anciens, comme les meilleurs & les plus proches de Dieu. Icy i'auroy à commencer par Moyſe, comme le plus ancien de tous ceux qui ont eſcrit, & que tous les autheurs profanes honorent & admirent en leurs eſcrits. Et le premier mot de ſon liure, ainſi ſimplement prononcé, *Au cõmencement Dieu crea le ciel & la terre*, nous ſeroit, comme vne Maxime d'Euclide, qu'alors c'eſtoit honte de reuoquer en doute. Mais, pour ne confondre la parole de Dieu, auec celle des hommes; & veu auſſi les gens auſquels nous auons affaire, qui recuſent ceux qu'ils ne peuuent accuſer; conuaincons les pluſtoſt par leurs docteurs meſmes. Certes, qui aura pris la peine de comparer Mercure Triſmegiſte auec Moyſe, en remportera vn ſingulier contentement. Moyſe deſcrit au Geneſe la creatiõ du monde; & Mercure ſemblablement en ſon Pœmandre. Moyſe vit des tenebres ſur la face de l'Abyſme, & l'eſprit du Seigneur qui ſe pourmenoit ſur les eaux; & Mercure vit vne ombre horrible qui paſſoit en nature humide, & icelle nature humide comme couuée par la parole de Dieu. Moyſe dit, Dieu dit, & les

Les plus Anciens ont creu la creation.

Mercure en ſon Pœmãdre.

& les choſes furent faictes; & Mercure recognoiſt & introduit la parole luiſante de Dieu; par laquelle il crea la lumiere, & baſtit le Monde & tout ce qu'il contient. Moyſe partit la nature humide en deux, l'vne qui monte en haut qu'il appelle Ciel, l'autre qui ſe tient en bas qu'il nomme Mer: & Mercure voit monter comme des entrailles de la nature humide vn feu leger qu'il appelle *æther*; vn air pareillement, qui ſe iette entre l'eau & le feu elementaire, qui n'eſt autre choſe qu'vn air plus clair & plus ſubtil. La terre & la Mer, dit Moyſe, eſtoyẽt meſlees enſemble, tant que Dieu dit, & elles prirent chacune ſa place. Le meſme dit auſſi Mercure, Que ces deux Elemens qui giſoyent meſlez enſemble, s'eſmeurent à ceſte parole ſpirituelle qui les enuironnoit. Quoy plus? Dieu cree (dient ils tous deux) les Aſtres & les Planetes. La terre & l'air & l'eau produiſent à la voix de ſa parole, les beſtes, les oiſeaux & les poiſſons. Dieu meſme cree finalemẽt l'homme à ſon image, & luy liure entre ſes mains toutes ſes œuures, pour ſon vſage. N'eſt ce pas non ſeulement vn meſme ſens, mais meſmes termes & paroles? Mais, quand puis apres Mercure adiouſte, Que Dieu cria par ſa ſaincte Parole à ſes œuures, Fructifiez, croiſſez, multipliez, nous ſemble il pas que nous oyons Moyſe luy meſmes? Or les petites differences, qui y ſont, des ſept Cercles, des Zones, & c. ne ſeruent pas peu à la verité; à ſçauoir, Que ce n'eſt point vn ſimple emprunt ny vne traduction de Moyſe: mais bien vne tradition qui eſtoit venuë aux Egyptiẽs de pere en fils. En vn autre lieu il dit, Que Dieu dit par ſa Parole ſaincte, intelligible & grãde Ouuriere, Que le Soleil ſoit, & qu'il fut fait: Que la Terre & la Mer furent ſeparees, les Aſtres

Merc. en ſon Pœm. chap. 1. & 3.

Mercure allegué par Cyrille contre Iulian l'Apoſtat liu. 2. Item en ſon Sermon ſacré.

creés, les herbes produictes chacune auec sa semẽce, par ceste mesme Parole. Itẽ, Que le monde n'est que mutation, que mouuement, que generation & corruptiõ: Qu'il ne se peut appeller bon, &c. Ce sont conclusions totalement contraires à l'eternité. Mais par ce qu'il seroit presque besoing de le transcrire; il vaut mieux prier les Lecteurs d'aller sur le lieu. Orphee le plus ancien d'entre les Grecs fut, cõme il dit, en Egypte: & voicy ce qu'il y apprit,

Orphee en ses Argonautes.

Qu'il y a vn Dieu: que de toute eternité estoyent cachez en son seing

L'air, le Ciel & la Mer, & les chãps de la terre,
Et l'Enfer tenebreux & tout ce qu'elle enserre.

Itẽ que

Les Fleuues, l'Ocean, les hommes & les Dieux,
Ce qui est, qui sera, en ce seing spatieux
Logeoyent tout à leur aise, & en son ventre large
Estoit la liaison de tout ce grand ouurage.

Et puis il adiouste,

Tout cela qu'il cachoit en sa riche poictrine,
En lumiere il produit, creant ceste machine
Pleine de ses hauts faicts.

Or qu'est ce là autre chose, sinon que Dieu eternellement tenoit le Monde caché és Thresors, cõme dit l'Apostre, de sa Sagesse infinie? Ou, comme dit Denys, au seing de son destin, & de sa volonté, & le produit auec le temps quand il luy pleut? En vn autre lieu, *Ie chante*, dit il, *le Chaos tenebreux, le Chaos qui estoit du commencement: Comme il fut desguisé en plusieurs natures. Comme le Ciel fut faict, & la mer & la terre.* Et quoy plus? *Ie chante*, dit il, *cest Amour, ceste dilection parfaicte de soy mesmes, plus ancienne que tout celà, & toutes choses qu'il a produictes & distinguees, voire le temps mesmes.* Or nous auons expliqué cy deuant ce qu'il entend par ceste Amour; à sçauoir la

τὸ δὲ χαῦον χάος.

ἀυτοτελῆ.

bonne

bonne volonté de Dieu, qu'aucuns meſmes des Hebrieux entendẽt par l'Eſprit dont parle Moyſe. Bref, il dit luy meſmes auoir fait vn liure de la Coſmogonie, c'eſt à dire de la Creation du Monde; qui eſtoit vn argument commun aux Poëtes de ce tẽps là, comme Empedocle, Heſiode, Parmenides, & c. qui eſtoyent tous Philoſophes, & reduit en pluſieurs lieux les choſes, à l'eau, & à vn Ixus, ou Limon, comme à leur Principe, qui conuient aſſez à l'abyſme de Moyſe. Le meſme font Homere & Heſiode, qui ſont venus apres luy. Car Heſiode ne deſcrit pas ſeulement la Creation du Monde, & de ſes parties; mais du Chaos & des Dieux meſmes: & quãd Homere fait maudire quelqu'vn, *Que puiſſiez vous*, dit il, *reuenir en eau & en terre*: c'eſt à dire, n'eſtre plus, comme autresfois vous n'eſtiez point. Bref, ainſi en parlent Sophocle, Æſchyle, & les Comiques meſmes: & pour tous fera aſſez de foy Euripide le moins religieux de tous. *Iadis*, dit il, *le Ciel & la terre n'eſtoyent qu'vne forme, & depuis qu'ils furent ſeparez ils engendrerent toutes choſes, & produirent en lumiere les arbres, les oyſeaux & les beſtes des champs, les poiſſons & les hommes meſmes.* Car quant aux autres, ils en parlent bien plus pertinemment: comme Aratus, Que Dieu a fiché les Eſtoilles au Ciel pour diſtinguer les ſaiſons de l'annee; qu'il a creé toutes choſes; que les hommes ſont ſa lignee; qu'il les a voulu aduertir par les ſignes du Ciel, des changemens de l'air & des tempeſtes. Or la voix de ces Poëtes là doit eſtre obſeruee, comme l'opinion du Peuple, auquel ils chantoyẽt leurs vers. Suyuõs les anciẽs Philoſophes. Pythagoras, dit Plutarque, enſeignoit que le Monde eſtoit engendré de Dieu; & corruptible de ſa nature, puiſqu'il eſtoit ſenſible

Orph. en ſes Argon.

Heſiode en ſes Oeuures & Iours, & en ſa Theogonie.

Plutarq. des Opinions des Philoſophes.

& corporel; mais qu'il ne se corrõpoit point, par ce qu'il estoit soustenu & cõtregardé par sa Prouidẽce. Et le mesme aussi tesmoigne Laërtius. & quant à ce que dit Varro, que Pythagoras ne recognoissoit aucun commencement és animaux, Architas disciple de Pythagore, soustiẽdra le contraire pour son Maistre: car voicy ses mots: *L'homme de tous les animaux a esté engendré le plus sage, capable de considerer les choses, & prendre science & iugement de toutes. Car la Diuinité luy a imprimé la plenitude de toutes raisons: & comme Dieu l'a fait instrument de toutes voix, sons, noms & significations; ainsi aussi des intelligences & des pensees, qui est l'ouurage de Sapience; dont aussi il me semble*, dit il; *que l'homme a esté composé de Dieu, & a receu ses instruments & facultez de luy*. Thales l'vn des sept Sages, tenoit que l'eau estoit le Principe des choses, & que d'icelle Dieu les auoit toutes produites, lequel seul n'estoit point engendré, & n'auoit fin ni commencement. Item: *Le monde est tresbeau*, disoit il, *car c'est aussi l'ouuurage de Dieu*. Et estant enquis qui estoit premier, ou la nuict ou le iour: *La nuict*, respondit il, *vn iour plustost*. comme s'il eust voulu dire, qu'auant que Dieu eust creé la lumiere, il faut bien confesser, qu'il n'y auoit hors luy que tenebres. Or ceſtuy-cy aussi, comme les precedens, auoit estudié en Egypte. Timee de Locres appelle le Téps, image de l'Eternité; & dit qu'il commẽça à estre depuis que le ciel fut creé; & que Dieu a creé l'ame du monde mesmes, premiere que le monde, & en puissance & en temps. Bref, les anciẽs Physiciens, dit Plutarque, tenoyent que la generation ou creation du monde commença par la terre, comme par le centre: & Empedocles, que l'air plus subtil qu'ils appellent Æther, en fut le premier tiré en haut.

Varro au liu. 2. de l'Agric.

Iamblich. de la Secte des Pythagor. citant Architas.

Laërtius en Thales. Plutarq. en son Banquet.

en haut. Et Anaxagoras referé par Simplicius, que Dieu, qu'il appelle Νοῦν ou Entendemẽt, crea le ciel, la terre, le soleil & les astres: & à peine s'en trouue il aucun, qui enseigne l'eternité du temps. A Platon quelques vns de ses nouueaux disciples veulẽt faire à croire, qu'il a creu le monde eternel, nõmément Proclus escriuant contre les Chrestiens. Mais si nous croyons Aristote, qui auoit esté son escholier vingt & deux ans, il enseignoit que le monde auoit esté creé: & c'est aussi vne des principales contestations entr'eux deux. Philo, qui estoit vn autre Platon, dit que Platon auoit appris cela d'Hesiode; & Plutarque qui monstre l'auoir bien fueilleté, en parle en ces mots. *Il y en a*, dit il, *qui estudient en Platõ, qui taschent par tous moyens en geennant ses paroles de luy faire nier la creation & du monde & de l'ame, & cõfesser l'eternité du temps; mais qu'ils se contentent que par là ils luy osteroyent ceste belle oraison des Dieux contre les contempteurs d'alors. Et qu'est-il besoing de rien alleguer pour preuue de celà; veu que tout le Timee n'est autre chose qu'vn liure expres de la Creatiõ du mõde?* Et le mesme aussi tesmoigne Aphrodisee de Platõ. En l'Atlantique il appelle le monde, creé de iadis: au Politique il dit, Que le mõde est estably & fõdé de par Dieu; qu'il contient beaucoup de biens; & que ce qu'il y a de fascherie, c'est vn reste de sa cõfusion premiere. En la Republique, aussi Socrates l'appelle θεῖον γεννητὸν, Diuinité faite & engẽdree. Et qui des anciens aia iamais douté, que Platon n'ait enseigné la creation du monde, veu qu'il l'a descript & de toutes ses parties & des Dieux mesmes? veu aussi qu'il dit que le Monde est creé corruptible de soy-mesmes; mais par la grace de Dieu qui le soustient, immortel & incorruptible. Mais examinons la geennè que luy

Arist. au 8. liu. de la Physique.

Epicureus apud Ciceronem.

Plutarq. és Opinions des Philosophes, & en la Creation de l'Ame.

Aphrodiseus allegué par Simplicius sur les liures du Ciel. τὸν παλαιὸν γενόμενον.

dõne Proclus. *Toute chose, dit Platon en sa Republique, qui a commencement, a aussi fin. Or le monde, comme il dit au Timee, n'aura point de fin: s'ensuit donq qu'il n'a point eu de commencement.* Qui argumẽteroit ainsi contre Proclus, il s'en moqueroit; car il change les termes: & nos ames qu'il conclud estre sans fin, ne laissent d'auoir eu commencement. Mais quand bien nous le lairrions passer ainsi, Platon en donne la solution en vn seul mot. Le Monde, dit il, est corruptible de soy-mesmes; car toute chose composee peut estre dissoulte; mais Dieu ne veut pas qu'il soit corrõpu. *Et mon conseil, dit l'Eternel, peut plus à te rendre perdurable, que ta nature à te faire perir.* Ce qu'il dit en vn mot encores plus court ailleurs, Qu'il a receu vne immortalité de par l'ouurier qui l'a fait. Or puisque de nature il peut perir; de nature il a eu commencemẽt: & la vertu qui l'a gardé de perir, est celle mesmes qui l'a fait estre. Proclus adiouste: *Platon propose vne question; sçauoir si le monde a esté creé à l'exemple d'vne chose creée, ou d'vne chose sans commencement. Il s'est donq douté qu'il estoit eternel.* Quelle conclusion pour vn grand Philosophe? Ie demande si les hommes sont nez d'eux mesmes ou creez: ie tiens donq qu'ils sont nez d'eux-mesmes; comme si ce n'estoit pas l'ordinaire és disputes, de proposer les deux cõtraires pour affermer l'vn & nier l'autre. Et puis s'il est engẽdré ou creé à l'exemple d'vne chose creée; peut-il estre eternel si son patrõ est creé; & si à l'exemple d'vne non creée, s'ensuit-il qu'il soit eternel, veu qu'il n'est pas le Patron mesmes? Mais contre la verité, comme i'ay dit, nous receuons les Syllogismes cornus; & pour la verité les demonstrations parfaites ne nous suffisent pas. Voicy encor vn autre trait de corde. *Platõ dit és Loix, que les Republiques & les*

Platon au Politiq. ἀθανασίαν ἐπισκεδάσθαι παρὰ τοῦ δημιουργοῦ.

& les arts ont esté infinies fois abolies, par deluges, & par bruslements; & que pourtãt on ne peut comprendre depuis quel temps les hommes tiennent Republique. Il a donq creu que le monde est eternel. Ains, il dit aussi le mesme en son Timee; au liure duquel, où tu ne peux douter, qu'il traite expressément de la creation du Monde; & le repete en son Politique aussi, apres auoir dit, Que Dieu a creé le ciel, la terre, les astres & les Dieux. Or puisque c'est vn méme autheur qui dit ces choses, & en mesme lieu, & l'vne consequutiue de l'autre: est-il pas certain qu'il n'aura pas conioint deux doctrines contraires? Et qu'est-ce donq, sinon qu'il parle comme le vulgaire, qui appelle (comme dit Aristote) infiny ce qu'il ne peut nombrer? ou comme Moyse mesmes, qui appelle les choses durables eternelles, encor qu'il traite par liure expres la creation de toutes choses? Mais c'estoit vn souspeçon de l'ancienneté du monde, que Platon, peut estre, auoit rapporté d'Egypte, comme le recit de Solon mõstre assez; les Egyptiens luy disans, qu'ils auoyẽt memoires de neuf mille ans; c'est à dire, comme dit Plutarque, de neuf mille lunes. Mais venons à Aristote à qui proprement appartient ceste doctrine. Car encor qu'aucuns de ses disciples, estans honteux pour luy, luy veulẽt faire à croire qu'il ait creu autrement; pour le moins qu'il l'ait tenu comme vn Probleme douteux; les passages certes sont trop clairs & trop expres pour vouloir desguiser son opinion. Or puisqu'il est si hardy de remuer le premier la borne, qui a esté plantee par l'authorité & creance de tous ses predecesseurs, il doit auoir des tiltres bien expres, & des demonstrations bien certaines. Et voyõs, ie vous prie, quelles? Des mouuemens d'icy bas, il nous mene aux mouuemẽs d'en-

Contre l'Eternité d'Aristote.

Aristot. au 1. 3. & 8. de la Physique, au 1. du Ciel & au 1. de la generation.

haut,& de ceux-là à vn premier moteur. Iusques là bien. Mais puis apres il veut que ce Moteur meuue eternellement; & par ainsi que le temps soit eternel. Ny la proposition ny la consequence ne valent rien. Qu'il meuue eternellement, commẽt le prouuera il? au contraire, mouuemẽt emporte commencement; car au mouuement il y a vn terme d'où on part, & vn terme où on paruient; & selon la doctrine d'Aristote mesmes, le deuant, l'apres & la continuation du temps, suit le deuant, l'apres & la continuité du mouuement. Cela repugne dõq à la definition du mouuement local. Que le temps aussi soit eternel, qu'est-ce dire; sinon que le tẽps ne soit point temps; &, comme ils dient, impliquer cõtradiction? Car qu'est-ce temps selon Aristote, que nombre de mouuement, selon le deuant & l'apres, le passé & l'auenir; & s'il y a nombre, où sera l'infinité? & si deuant & apres, où l'eternité? Vne autre fois il dit, que le mouuement est eternel, par ce que le tẽps est eternel; & que le tẽps est tel, par ce qu'il est touſiours ioinct au passé. Ie vous prie quelle puerilité! A mesme raison diroy-je, que le mouuement d'vn moulin, ou le poux d'vn animal seroyẽt eternels: car chaque moment y est ioinct au passé, ne plus ne moins qu'au temps; & toutesfois nous n'en ignorons le commencement. Mais comme il y a eu vn premier esbranlement à tout celà; ainsi aussi au mouuement du Ciel qui est pere du temps. Et Algazel respond tres-bien à Auerroes sur ce poinct: Que comme le poinct est és choses continuës, ainsi est l'instant en celles qui s'entresuiuent; & que comme le poinct peut estre commencemẽt d'vne ligne, ainsi est l'instant du temps; & n'a peu Auerroes souldre ceste solution sans se faire mo-

quer

quer de luy. Il replique encor: Voire mais, s'il y a eu commencement au Monde, comment n'y a il mutation en celuy qui l'a fait? A vne semblable question luy mesmes respondroit; Qu'alleguer vn inconuenient ne soult pas la question. Mais ô Philosophe: Quand tu nous veux amener à ceſt incõuenient, tu poſes que Dieu a fait la Nature. Et t'eſt-ce pas vne ſtupidité eſtrange, que par les loix de nature, tu vueilles donner loy à qui a fait la nature? par la ſubiection de l'horloge, iuger de la puiſſance & liberté de l'Ouurier? Et n'auras-tu point honte de faire Dieu, moins priuilegié que ton Roy, que tu abſouls de la ſubiection des loix, par ce qu'il les a faites? Ie te prie, Que ſeroit ce, ſi ſeulement tu entreprenois de meſurer la nature par ton eſprit? Cõbien de fois l'as tu ſenty rebouſcher cõtre les moindres choſes? combien de fois contre toy meſmes? Or ſi la nature s'eſtend trop plus que ton eſprit; cõbien par deſſus ton eſprit celuy qui a fait la nature meſmes? Tu ne peux changer de lieu ſans te mouuoir; & pourtant tu iuges de Dieu le ſemblable. Mais cõſidere au moins que ton ame qui n'a point de lieu, eſt le lieu de mille choſes, & mille choſes le ſien. Ton ame encor ne peut rien conceuoir ſans paſſer de contemplation en action; ny meſmes demeurer en cõtemplation ſans ſe changer. Tu veux qu'en cela Dieu te reſſemble. Mais ſi tu ne te veux rẽdre aux raiſons d'autruy, rẽds toy pour le moins à toy meſmes. Car quãd tu dis aillieurs, Qu'au de là du Ciel il n'y a ny vuide ny tẽps; Que ce qui habite là n'eſt ſubiect ny à lieu ny à mouuemẽt, ny à mutatiõ, ny à affectiõ aucune; ains qu'en celle vniuerſelle eternité, elles ont vne treſheureuſe & treſcontente vie; en oſerois-tu dire moins de Dieu q̃ tu loges en-

Ariſtot. au premier du Ciel, chap. 9.

ges encor au dessus de ces substances là? Ainsi gergõneroyent les animaux de la nature de ton ame & plus pertinemment encor; car ils ont quelque chose tel que toy, au lieu qu'entre toy & Dieu il n'y a rien de semblable. Mais tu te changes en agissant, par ce que ton agir est autre que ton estre; & que tõ obiect est hors de toy; & ne le pouuant changer pour toy, il faut que tu te changes pour luy. Tu te changes aussi en contemplant; car ce que tu cõtemples, & toy qui contemples, sont deux: bref, en contemplant tu patis aucunement de ton obiect; & en agissant tu souffres quelque chose en ton subiect: à qui a faict les choses, estre & contempler, contempler & agir, vouloir & faire est mesme chose. Il l'a fait par ce qu'il l'a voulu; & il l'a voulu en vne certaine façon: (I'vse de mots humains pour m'exprimer:) bref à qui voit en soy toutes choses, ne peut naistre nouuelle chose. Posons maintenant que cest inconuenient allegué soit plus pertinent; & voyons pour le moins, si tu le sçais euiter en ton opinion. Tu dis; Si Dieu fait quelque chose de nouueau, il faut qu'il change de disposition. Tu dis cependant qu'en tout ce qui se fait icy bas par causes naturelles, il y a de l'influxiõ de Dieu, pour le moins de ceste vniuerselle influxion, soubs laquelle tu assubiectis toutes choses. Ainsi en parles tu, ainsi Auerroes, ainsi Proclus, & c. Or veu qu'il se fait tous les iours icy bas mille nouuelles choses; ie te demande si c'est par vn conseil nouueau, ou par vn conseil eternel. Si par vn conseil nouueau, tu heurtes ce que tu veux fuir. Car Dieu fait, à ton cõte, ce qu'il ne faisoit pas parauant, influant sur ce qui par auant n'estoit pas. Si par vn eternel, tu confesses ce que tu veux nier; à sçauoir qu'eternellement Dieu a deter-

Proclus de l'influxion de la premiere cause.

a determiné de faire les choſes par ſa puiſſance, & leur donne à chacune en leur tẽps ce qu'il leur faut par ſa bonté. Car quelle difference fais tu en la queſtion entre vne plante & entre toutes; entre celle qui naiſt auiourd'huy, & celle qui fut ſechee mille ans y a; entre tout l'Vniuers & la moindre choſe qu'il contienne: ſi autãt pour la moindre que pour la plus grande, tu es cõtrainct d'admettre nouueau conſeil? Mais tu t'es imaginé vn Dieu qui ſe laiſſe emporter à ſa rouë; vn Dieu qui ait vn peu plus d'eſprit, vn peu plus de puiſſance que toy; & encor ne ſçay-je, ainſi comme tu en parles quelques fois, ſi tu ſerois content de luy reſſembler. Voyons les autres raiſons. *Tous les Anciens*, dit il, *excepté Platon, ont creu que le temps eſt eternel.* Grand cas, que celuy qui prend tant de plaiſir à contrerooller l'antiquité, en vueille faire bouclier maintenant. Ains ià auons nous prouué que cela eſt faux; & qu'y a il auſſi de plus contraire que Temps & Eternel? Item: *Le Ciel eſt vn Corps diuin, incorruptible, le domicile des Dieux; auquel de memoire ne s'eſt point veu de corruption; il eſt donques Eternel.* Mais d'où prouuera il ſa Diuinité, & d'où ſa quinte Eſſence? Et d'où ceſte nature incorruptible? Et que reſpondra-il à ce qu'il dit luy meſmes; que les Dieux & les Diuinitez logent au deſſus du Ciel & de la ſubiection du Temps? Eſt ce pas poſer ce qui doit eſtre prouué, &, pour parler à ſa façon, vne petition de Principe? Que ſi nous croyons à Plutarque, qu'Ariſtote a tenu que le Ciel eſtoit vn meſlinge de nature chaude & humide, ſera-il pas corruptible de ſoy, comme les Elemens dont il ſera compoſé? Il adiouſte, que les Anciens l'ont appellé æther, par ce qu'il court touſiours. Et que reſpondra il à Platon, qui dit que c'eſt pour ſa

πυρὰ τὸ ἀεὶ θεῖν. Platon en ſon Cratyle. πυρὰ τὸ αἴθ.

ſplendeur,

splendeur, cõme l'estoille de Mars s'appelle αἰὼν? & à tous les precedens aussi qui veulent que ce soit comme vn cryſtal composé d'eau? Et qu'est-ce en fin courir, sinon estre party d'vn lieu vers vn autre? Grandes raisons certes pour plaider l'eternité, qui en soufflant dessus s'esuanouissent en fumee. Et pourtant note tresbien Plotin au liure du Monde, & Damascius expliquant le liure du Ciel, & Proclus en son second liure sur le Timee, Qu'Aristote, pour prouuer l'Eternité, suppose plusieurs choses; qui toutes se peuuẽt nier, & dont chacune ne seroit moins difficile à prouuer que l'Eternité mesmes. Que sera-ce donq si des propositions mesmes d'Aristote & des siens nous concluons contre luy & ses disciples; que le Monde a eu commencement? Le Monde est eternel, dient ils, & tout eternel toutesfois qu'il est, il depend de Dieu. En cela sont ils tous d'accord. En ce different ils; que les vns le font dependre de Dieu, comme d'vne cause efficiente; les autres comme d'vne finale, tirant chacun Aristote de son costé comme il peut. Or s'il depend de Dieu, comme l'effect de sa cause efficiente; qui ne voit que l'effect est apres sa cause, & qu'vne puissance actiue aura precedé ceſt effect, distingué essentiellement de sa cause. Et que deuiendra lors ceste belle Maxime, Que le Monde est eternel, par ce que nulle puissance actiue ne l'a precedé? Que s'il en depend par maniere de fin, à sçauoir estant le Monde pour Dieu, mais non de par luy; non iceluy l'ayant fait, mais ne s'en pouuant commodement passer; où il y a vne fin, y a il pas aussi vne prudence? & là où est la prudence, le cas & la necessité y peuuent ils auoir lieu? Et s'il n'est point necessaire à Dieu que le monde soit, est il pas donq en sa volon-

Plotin au liu. du Monde.
Damascius sur les liures du Ciel.
Procl. liu. 2. sur le Timee.
Aristote contraire à Aristote.
Per modum finis.

volonté; & eſtant en ſa volonté, peut il eſtre eternel, veu que ſon Eſtre depend d'autruy? Derechef; Si le monde depend de Dieu, comme de ſa fin; celle puiſſance actiue qu'ils requierent en toute creation aura precedé, ou non. S'il a fallu qu'elle ait precedé, il n'y a point d'eternité, car ce mot de preceder l'exclut. S'il ne l'a point fallu, mais que ce ſoit vne ſimple emanation procedante de la vertu de la cauſe; pourquoy moins en temps que d'eternité, veu que ceſte vertu eſt cõduite par intellect & par volonté? Et pourquoy donq tiennent ils ceſte Maxime, Que le monde ne peut eſtre nouueau par ce qu'il faudroit qu'vne cauſe euſt precedé? Et puis, comment ſe ſera esbranlé le mouuement du ciel que par vn moment; & ce qui pouuoit eſtre tant ſoit peu ſans mouuoir, comment non d'auantage; veu que l'infinité enuers tous eſpaces eſt égale? Quand donq Ariſtote dit, Que le monde tout eternel qu'il eſt depend de Dieu; il dit par conſequent qu'il n'eſt point eternel. En ſecond lieu il nous donne cõtre la doctrine de tous ſes prédeceſſeurs, trois Principes; la matiere, la forme, la priuation; & s'y delecte tant, qu'on n'oit d'autre choſe parler en ſes eſcholes. Si ce ſont Principes, où eſt l'eternité? Et ſi ce ſont circulations, comment n'ont elles vn Principe? Auſſi qui peut imaginer matiere ſans forme; ny forme ſans matiere, veu que la deformité meſmes eſt forme; veu auſſi que la forme n'eſt forme que d'vne matiere? Et qu'y a-il apres de plus abſurde que de faire Principe d'eſtre ce qui de ſoy n'eſt point, & ne peut eſtre qu'en vn autre; l'aueuglement de veuë; les tenebres de lumiere? Et veu que la matiere & la forme meſmes, ne ſont point eſſences, comment peuuent-elles faire eſtre; comment

deux

deux choſes qui ne ſont point, ſe ſont elles rencontrees en vn eſtre, que par vn Eſtre ſouuerain, qui l'a ainſi determiné & voulu? Et ſi c'eſt par ce qu'il l'a voulu; qui luy aura donné terme pour le faire? Mais pour excuſer vn menſonge, on en dit mille; & pour euiter vn erreur, on tombe en vn million; & encor de la contrarieté des menſonges, comme du heurter de deux caillous l'vn contre l'autre, ne peut on empeſcher que la verité n'eſtincelle. De la creation des animaux en ſes Problemes (qui ſemblent toutesfois recueilliz de pluſieurs) il dit, que les petis, comme reptiles, inſectes &c. ſont engendrez par les mutations ordinaires du temps; les grands par les plus grandes comme choſes plus grandes doiuent auoir plus grands Principes; meſmes qu'il y en a eu telle, qui d'elle-meſmes a produit, & les plus notables animaux & l'hõme meſmes, fourniſſant tout enſemble & de cauſe efficiente & de matiere. Et c'eſt peut eſtre de là, que Varro dit, qu'Ariſtote croyoit que les animaux n'auoyent point eu de cõmencemẽt. Et en vn autre lieu il dit, Que telle mutation fut, lors que les animaux furent premierement produits: & ſi la nature en doit encor produire, qu'il faudra que telle mutation precede; aſçauoir par vne rare conionction de certains aſtres. Ailleurs encor, Que ſi l'homme & les animaux ont eu commencement, que ce a eſté ou d'vn œuf, ou d'vn ver, &c. Combien de Chimeres pour en eſtablir vne; & encor n'y a il rien qui ne face cõtre luy? Les petites conionctions, dit il, produiſent les petits animaux; les moyennes les moyens; les grandes les grands. Ainſi ſoit. Mais ces conionctions ne ſe rencontrent que par le cours des Aſtres; & ce cours eſt vn mouuement; & mouuement a vn commencement.

Ariſtot. és Problemes Sect. 10. prob. 64.

Sect. 10. pr. 15.

Ariſtot. liu. 3. de la Gener. des Animaux.

Lucretius: Creſcebant uteri terra radicibus apti.

ment. S'ensuit donq que les animaux ont eu commencement. Item: Si le mouuement du Ciel & des Astres est eternel, ses conionctions sont aussi eternelles, comme Aristote mesme conclut. Car si eternellement il a tourné, eternellement elles se sont rencontrees. Or eternellement elles ne se sont peu rencontrer; car les petites, les moyennes & les grãdes ne sont pas ensemble: ains viennent chacune par certains siecles, & reuolutions; au lieu que si elles estoyent eternelles, l'vne ne pourroit preceder l'autre. S'ensuit dõq, Qu'il y a vn Principe des animaux, & vn Principe des conuersions du Ciel, & de tout l'ordre que nous voyons; & iceluy c'est Dieu mesmes. Combien mieux eust fait Aristote, s'il se fust tenu à ce qu'il dit si bien ailleurs: Que plusieurs choses ne pouuant auoir l'Estre cõtinuel en l'indiuidu; c'est à dire en eux mesmes; pour estre trop esloingnees de leur Principe, Dieu les auoit perpetuez en espece: Qu'à ceste fin il auoit fait le masle & la femelle, & ordonné la conionction d'iceux? Car si nous faisons les animaux sans Principe, les faisons nous pas eternels? Et si nous leur dõnons Principe apres quelques cõuersions du Ciel; ces conuersions peuuent elles estre eternelles? & comment aussi les auront elles produits, parfaits, ou enfans, veu qu'elles produisent toutes autres choses en leur commencement? Et si elles ne sont eternelles, que deuient donq l'eternel mouuement du Ciel, c'est à dire l'eternité d'Aristote? Le mesme s'ensuit, quand ailleurs il dit, Que celuy qui premier rallia les hommes ensemble, fut Autheur de tresgrands biens. Car recognoissant qu'autrefois nous auons vescu comme ceux du Bresil, ou comme les Nomades, il recognoit l'enfance du Monde.

Aristot. au 12. de la Metaphysique chap. 7.

2. De la gener. & corruption chap. 10. & és Politiques.

Autre-

Autrement comment n'y seroyent les hommes ou eternellement dispersez, ou eternellement vnis ; & comment ô Aristote, n'y a il eu eternellement des Aristotes? Et qui choisira vn poinct en l'eternité pour la naissance de quelque chose particuliere, que celuy qui est Seigneur de l'eternité mesmes? En ses Morales, il loüe la pieté, promet beatitude à ceux qui la suiurõt, & enseigne qu'elle gist en contemplation. Et ceste contemplation ne peut estre que d'vne nature bien heureuse; puisqu'elle rend bien heureux, & bien heureuse n'est elle pas en ces choses basses subiectes à tãt de miseres & trauaux: Il entend donq la contemplation d'vn seul Dieu. En autres lieux aussi il dit, que nos ames sont diuines, sont immortelles, viennent en nous de dehors, sont comme parentes des Dieux: & ses disciples s'offensent quãd on dit qu'il a doubté de l'immortalité de l'ame. A quoy tout cela, si le Mõde est eternel? S'il est eternel, ou nos ames le sont aussi, ou elles ne le sont point. Si elles le sont, cõment s'emprisonnent elles d'elles mesmes en nos corps: & si c'est de par autruy, qui sera-ce sinõ Dieu? Et si c'est Dieu, qui les determine à ceste nouueauté là en vn certain temps, qui a assuiecty vne eternité à l'autre? Et que deuient ceste Maxime, Que le Monde est eternel, par ce que Dieu n'y fait rien de nouueau? D'auantage, si elles sont eternelles, qui les a proportiõnees aux corps qui doiuẽt estre, à sçauoir infinies à infinis: & que deuiendra ceste autre regle, Que la Nature n'endure point d'infiny? Ou si elles sont eternellement en certain nombre, allans & venans en nouueaux corps par circulation; est-ce pas l'opinion de Pythagore, qu'Aristote reiette si loing? Et si au partir de ces corps là, elles s'en sont allees iouïr de l'im-

τοῖς συγχαιρουσι ὀνοις.

de l'immortalité bien heureuſe; s'enſuit il pas que depuis ceſte reuolution là paſſée les hommes diſputent ſans entendement, & marchent ſans ame; voire qu'Ariſtote meſmes parle & diſcourt ſans raiſon? Bref, que deuient la pieté, ſi nos ames ne recognoiſſent rien plus qu'elles? La bien-heureuſe contemplation, ſi elles ſont heureuſes d'elles meſmes? la remuneration d'immortelle vie, ſi elles ont deſia l'eternité? Seroit ce pas au lieu d'eternizer le Monde, mettre ſans deſſus deſſous tout le monde? Or il y a, dit Ariſtote, Pieté, Beatitude, Immortalité: s'enſuit donq qu'elles ne peuuent eſtre eternelles. Que ſi elles ne le ſont point, elles ont donq vne origine; & icelle certes ou de Dieu ou du Monde. Du Monde non; car comme nous auons dit; s'il eſt eternel, auſſi ſeroyent ſes conuerſions, & par conſequent les ames qui par leur vertu ſeroyent engendrees: & puis tout ce qui eſt engendré par là, eſt mortel, comme Ariſtote meſmes accorde. Or nous poſons qu'elles ont origine, encor qu'elles ſoyent immortelles. Reſte donq que ce ſoit de Dieu. Or de Dieu ne procederoyent elles pas comme rayons de ſa ſubſtance; car c'eſt comme tous aduoüent vne ſubſtance ſimple, indiuiſee, vnie en ſoy, & treſvne; & nous, ſommes ſubiects à mutation, à ignorance, à mauuaiſes affections, & c. Reſte donq, & en faut paſſer par là; que nos ames ſoyent effects de ſa puiſſance. Or ſi les ames qui comprennent en vne certaine façon le Monde & tout ce qu'il contient, ſont effects de la puiſſance de Dieu, qui ſe manifeſte par ſa bonté quand bon luy ſemble; le Monde & ces choſes, ou inſenſibles, ou caduques, qui nous ſeruent; les corps auſſi qui n'en ſont que veſtemens ou inſtrumens, le ſeront ils moins? Choiſiſſent dõq

maintenant les disciples d'Aristote quel ils ayment mieux quitter, ou l'eternité du Mõde, ou l'immortalité de leurs ames, ou l'eternel tour d'vne roüe, ou l'immortel seiour d'vne Beatitude; car tous deux ensemble ne peuuent subsister. Mais Theophraste certes, son Disciple semble auoir bien apperceu ces inconueniens & cõtradictions, quand il en reuient là, Que le Monde a esté creé de Dieu, voire de rien: & Algazel Sarrazin contre Auerroes, Qu'à Dieu pour créer le Monde n'a esté besoing ny de matiere, ny de nouueau cõseil; & que l'Agent tresparfait ayant toutes choses appareillees, peut attendre à produire son œuure tant qu'il luy plaist. Et encor semble il qu'Aristote sur la fin de ses iours se soit repenti de ceste doctrine, quand il dit au liure du Monde; que Dieu est l'Engendreur & le Conseruateur de tout ce qui est au Monde en quelque façon que ce soit: & en la Metaphysique mesmes, apres auoir reietté l'opinion de plusieurs sur les Principes, Celuy, dit il, *qui a dit que Dieu ou l'entendement est Cause & Autheur non des animaux seulement, mais de la nature mesmes & du Monde, & de tout l'ordre qui y est, semble parler à ieun, & comme bien esueillé; & tous les autres à la volee. Et ceux qui en pensent ainsi, ont tresbien mis ceste cause là pour Principe de tout ce qui est; voire tel Principe qui donne mouuemẽt à toutes choses.* Et au liure Des choses merueilleuses; s'il est de luy; il parle plus clairement. Que naturellement la Mer couuroit les eaux comme plus haute que la terre; mais que Dieu l'a fait retirer; affin que la terre fust descouuerte, pour l'vsage de l'homme & des animaux. Or c'est en sõme reuenir à l'opiniõ des precedẽs dõt il s'estoit parauãt voulu departir. Quoy qu'il en soit; ou tous les Philosophes anciens cõcluent la Creation du

Theophraste au liure Des faueurs.

Nõs, ἀπορ.

tiõ du Monde auec nous, ou nous baillẽt en main des propoſitions pour conclurre contre eux: Bref, ſi Ariſtote, qui premier eſt ſorty du grand chemin, dit, que le Monde eſt eternel, il ſemble n'eſtre plus Ariſtote, tombant de fois à autre en contradiction; & s'il luy eſchappe qu'il ſoit creé, il ſemble ſe vouloir rendre à nous: & là où pour le moins il n'eſt queſtion expreſſement de l'vn ny de l'autre, il nous laiſſe pluſieurs concluſions, qui ruinent & deſtruiſent celle cy; & qui le font, vueille ou non, conclurre pour nous ſuiuy eſmes. Les Latins ont plus tard philoſophé que les Grecs, dont ils auoyent tant plus d'occaſion de s'abuſer en l'eternité; mais ſi voyons nous que la plus part ont ſuiuy l'opiniõ de Platon. Les Latins.

Le premier, dit Ciceron, *qui rallia les hommes eſpars enſemble, eſtoit vn grand perſonnage: Auſſi le premier, comme dit Pythagoras, qui donna les noms aux choſes, & qui premier termina par certain nombre de lettres les ſons qui ſembloyent eſtre infinis, & qui nota le cours & le progrez des eſtoilles errantes, & qui premiers trouuerent les bleds, les veſtemens, les toicts, les defenſes contre les beſtes ſauuages & tout ce qui rend noſtre vie plus cultiuée.* Qu'eſtce là autre choſe ſinon recognoiſtre vn commẽcement? Car ſi les hommes ſont eternels, eternellement parlẽt ils pas, eternellement nomment ils pas les choſes, eternellement peuuent ils inuenter quelque choſe? Et pourtant conclut il: *Nous ne ſommes point fortuitement creez: mais certes il y a eu quelque vertu qui a eu ſoing du genre humain, & qui ne l'euſt pas engendré, ſi apres tant de trauaux il auoit à tomber au mal ſempiternel de la mort. Que ſi nous ſommes creés, & s'il y a eu vne vertu ſoigneuſe du genre humain; certes il y a eu vn cõmencement, quand nous n'eſtans point encores creez, ou lors que nous le fuſmes, ceſte vertu eut ſoing de nous.* Et Ciceron liu. 1. De l'Inuention & liu. 1. De l'Orateur.

Ciceron de la nature des Dieux, liu. 2. en vn autre lieu il dit, Que Dieu a creé & orné l'hõme: qu'il l'a voulu estre le Principe de toutes les autres choses. Que le Monde, la Mer, la terre, & c. obeissent aux signes de Dieu, &c. Et si aucunes fois il introduit vn Epicurië alleguãt ces belles raisons, Ciceron en ses Loix. Auec quels ferremẽs Dieu a il maçonné le Monde, & c. ou il les renuoye auec telle respõce qu'ils meritent; ou en se taisant mõstre assez qu'ils n'en meritẽt point. Varro le plus docte des Latins, fit vne histoire vniuerselle distribuee en trois temps. Le premier est, cõme nous auons dit, de la Creation du Monde iusques à la premiere Olympiade. Celuy qui auoit tãt leu, auoit par tout trouué la Creation du Mõde; voire si nouuelle, qu'il la conioignoit immediatemẽt auec le tẽps de la premiere Olympiade. Seneque pareillement trouue toutes choses nouuelles, & recognoist en plusieurs lieux, que Dieu a creé l'Vniuers & l'hõme particulierement pour y seruir: meſmes depuis l'origine du Mõde, dit il, iusques à ce tẽps, nous sommes cõduits par iours alternatifs, & c. Mais Macrobe passe plus outre, Que le Mõde ne peut estre ancien; veu que sa cognoissance plus lointaine, n'est pas de deux mil ans. Quãt aux Poëtes, dõt la voix no⁹ represente pour la plus part l'opiniõ receuë entre le peuple, Virgile est plein d'excellens passages à ce propos, & Ouide en a fait vn liure expres; & Lucrece meſmes qui fait profession d'impieté, quand il dit qu'outre la guerre de Troye & de Thebes on ne voit plus goutte en la memoire; il ne peut pas mieux dire que le Monde est bien ieune, encor qu'il attribuë au cas selon sa secte, ce que tous les Sages ont attribué à vn cõseil eternel. I'admire vn seul Pline qui n'a peu apprẽdre en vne si soigneuse recherche de nature, ce qui est imprimé en

Seneq. liu. 1. De la vie heureuse ch. 31. & 32.

Le meſme liu. 1. des questions naturell. & en ses epistres.

Macrobe liu. 1. des Saturnales.

mé en toutes ſes parties,& que chacú le liſant peut apprendre de luy meſmes. Il fait vn long regiſtre des inuenteurs des choſes,des lettres,des maiſons, des veſtemens, du pain meſmes. Il recite les Colonies, qui ſont paſſees pour peupler & desfricher d'vn païs en autre: Y a il plus grand argument de nouueauté? Quelques fois il dit; Que la terre ſe laſſe: quelques fois qu'elle ſe rend ſterile à produire les metaux,par ce qu'elle vieillit, &c. Mais en vn lieu bien expres il dit, Que les corps peu à peu deuiennent plus petits, pour l'aduſtion du Monde qui vieillit. Eſt ce pas parler du ciel comme d'vne roüe qui ſeſchauffe à roulller? Et qu'eſt-ce vieillir, qu'eſtre né autresfois? Et s'vſer,qu'auoir eſté neuf? & s'eſchauffer,que ſe muer de temperature? & ſi le Monde eſt eternel, que n'eſt eternellement & la roüe eſchauffee & les hõmes petits: & s'il eſt pour le moins ſi fort ancien, que ne ſont ils pieça Pygmees; & s'il voit le contraire en nature, que reſte il que de la confeſſer nouuelle? Bref,les Stoiciens,cõme teſmoigne Varro de Zenon, enſeignoyent que le Monde auoit eſté creé de par Dieu, & qu'il periroit. Les Platoniques, qu'il eſtoit creé & periſſable; mais que Dieu le ſouſtiendroit. Les Epicuriens, qu'il auoit commencement;mais par rencontre, & non par conſeil. Les Peripateticiens en leurs concluſions, qu'il eſtoit eternel; & en leurs premiſſes, qu'il ne le pouuoit eſtre. Les plus grãds cõtépteurs de Dieu, comme Pline & ſes ſemblables, en leurs prefaces, Que le Monde eſt vn Dieu eternel; & par tout le fil de leurs liures, qu'il ne l'eſt point. Apres tant de graues teſmoings, apres la confeſſion des parties meſmes, ſe trouuera il encor aucun de ces pretendus Naturaliſtes qui oſe penſer le contraire? Plin. liu. 7. Plin. liu. 2.

Opinion des Platoniques.

Or depuis aussi que nostre Seigneur Iesus Christ vint en terre, ceste doctrine fut tellement receuë au monde, que ce qui auoit esté par auant disputable entre les Gentils, passa comme en article de Foy presque entre toutes les Nations & Sectes de la Terre. Les miracles, peut estre, qui furent veuz lors au Ciel, en la terre, en la mer, aux hommes, & aux diables mesmes, firent voir au Monde, qu'il y auoit vn Createur du Monde. Car qui pouuoit doubter que creer vne nouuelle Estoille, remettre vn hõme en vie, luy rendre seulement la veüe, ne fust ouurage d'vne puissance infinie? Ie dis non moins que le bastiment du Monde; veu qu'entre l'estre & le non estre; la vie & la mort; la priuation & l'habitude, y a vne distance infinie? Et peut estre, que les Signes, que nous auons veu de nostre temps au Ciel, sont pour rendre inexcusables les blasphemateurs de la terre. Cõmẽt qu'il en soit, les Philosophes mesmes, commencerẽt à en faire vne Maxime: & les Grecs, Perses, & Arabes, cõme depuis les Turcs, ou Muhamedistes, le mirent en leur creance, comme chose hors de toute controuerse. Bref, il n'y a auiourd'huy peuple poly & ciuilizé, qui n'ait sa Chronologie, son histoire des temps, qui commence touſiours à la creation du Monde, en laquelle tous se tiennent à Moyse; & sauf le debat de quelque peu d'annees, s'accordent auec les Chrestiens. Entre les Philosophes, les Platoniques seuls demeurerẽt en prix, chacun reiettant les opinions nouuelles d'Aristote; lesquels s'opiniastrerent plustost contre les Gnostiques, que contre les Chrestiens. Et de ceux de son temps dit saint Augustin, que leur opinion estoit, que Dieu estoit premier que le monde, mais non tãt en temps, qu'en ordre, & par substitu-

tion

tion seulement; comme, dit il, si eternellement vn pied estoit en quelque lieu, eternellement aussi y seroit la trace. Ausquels en vn mot se peut respondre, que cõme la puissance & la volõté de marcher auroit precedé & en l'homme & au pied, ainsi aussi en Dieu la puissance & la volonté de créer. Mais il vaut mieux ouïr leurs parolles mesmes. Plotin en son liure Du mõde ne se trouue pas peu empesché à ceste question, & fait fort peu de cas, de toutes les suppositions d'Aristote. *Si nous disons*, dit il, *que le Ciel est eternel au regard de tout son corps, comment cela, veu que les animaux meurent, & les Elemens passent de l'vn en l'autre; &, cõme dit Platon, que le Ciel mesmes est en flux perpetuel? Que si nous disons que les Elemens & les animaux se perpetuent en espece, pourquoy plustost le Ciel en nombre & indiuidu? Et si c'est par ce que rien ne peut s'en escouler dehors, par ce qu'il contient tout; comment conuiendra ceste raison aux Planetes & aux Astres, qui ne contiennent pas tout comme luy, & que toutesfois nous disons eternels? Et si rien ne l'offense par dehors; pourquoy non par dedans; veu que les animaux perissent naturellement par l'indisposition de leurs propres parties, encor que pendant qu'elles se dissoluent ils viuent? Et que s'ensuit il donq, sinon que tous deux perissent, & les corps celestes & les terrestres? & la Terre & le Ciel mesmes; sauf que les celestes durent plus long temps, & perissent plus tard que les terrestres?* Certes, dit il, *si nous prenions ainsi ce mot de sempiternel, tant en l'Vniuers qu'en ses parties, non pour demonstrer vne eternité, mais vne difference de duree, il auroit moins d'ambiguité; mais toute doute sera hors si nous attribuons cela à la volonté Diuine, qui soit suffisante de soy pour contenir le Monde, car selon qu'il luy aura pleu elle les aura perpetuez, les vnes selon les especes; & les autres en l'indiuidu mesmes.* Or si le Monde estoit

Plotin Ennead. 2. liu. 1. cha. 1. & 2.

eternel, seroit ce pas qu'il ne pourroit estre autre? Et s'il est par la volonté de Dieu, celle necessité en est elle pas hors? Et que deuiendra donq, ce qu'il dit aillieurs en plusieurs lieux, Que le Monde est par necessité; par ce qu'il falloit qu'vne seconde nature accompagnast la premiere, si nous ne l'entendons d'vne necessité supposee, & non absoluë? Et derechef, ceste volonté qui l'a fait estre, & qui a perpetué ses parties, les vnes en vne sorte, les autres en vne autre; qui l'a di-ie ordonné, comme elle a voulu, l'aura elle pas aussi fait quand il luy aura pleu? Dire donq que de la volonté de Dieu depẽd l'estre du Monde & en tout & en partie, oste au Monde la necessité d'estre: & qui dit, qu'il n'estoit pas necessaire qu'il fust de tousiours (vsons de ces mots par faute d'autres) dit tout ensemble; qu'il n'est pas eternel. Au liure de l'Eternité & du temps, il dit; que l'eternité & le temps differẽt en ce, que l'eternité se dit de la nature eternelle; & le temps au regard de ce qui se fait. Que l'eternité est & reside en Dieu seul, qu'il appelle Monde intelligible; comme le temps au Monde sensible; adiouſtant toutesfois, que le Monde n'est point fait propremẽt en temps, cõme aussi disons nous, qu'il n'est pas fait en tẽps; mais auec le temps. Mais quand il a debatu tout à loisir toutes les definitions de temps des precedens Philosophes, & qu'il s'est tourné de tous sens pour en trouuer vne meilleure, voicy finalemẽt ce qu'il cõclut. *Il est besoing*, dit il, *de reuenir à ceste premiere nature, que nous auons dit cy deuant estre en eternité; vne nature di-ie immuable, qui est toute ensemble vie infinie, & qui consiste tout en vn, & tend à vn. Mais le temps n'estoit pas encor, ou pour le moins n'estoit pas en ces Natures intelligibles; ains deuoit venir apres, par vne certaine ma-*

Plotin Enn 1. liu. 2. chap. 2.

cὺ ἐνὶ καὶ στῆς ἐνα.

ne maniere & nature de posteriorité. Si donq quelqu'vn veut entendre, comment le temps eschappa premierement à ces Natures superieures qui se reposoyent en elles mesmes; non sans propos aura il appellé les Muses à son ayde pour l'expliquer. Et peut estre aussi estoyēt elles dés lors. Disons donq ainsi, que deuant que le deuant sortist & eust besoing de l'apres; le temps qui n'estoit point encor reposoit en Dieu auec tout ce qui est: mais vne nature encline à plusieurs actions, à sçauoir l'Ame du Monde, desireuse d'auoir plus que le present, commença à s'esmouuoir, dont le temps s'escoula continuellement sans estre iamais luy mesmes; & nous considerans vne longueur faicte par ce mouuement, nous imaginons que le temps est vne image d'eternité. Qu'estce que toute ceste contemplation, sinon, qu'vne ame procedāte de Dieu; c'est à dire, son Esprit, a meu & esbranlé le Monde? Que le temps est né auec ce mouuement? Qu'auant ce mouuement il y auoit vn Status, vn estat coy, comme vne eternité auant le temps: & comme il dit là mesmes, Que le temps & le Ciel furent faits ensemble, & que l'eternité estoit auant tous les deux? Et quant à ce qu'on demande que faisoit Dieu auant le Monde? nous fournit il pas de suffisante responce, quand il dit; Que mesmes en n'operāt point, ains demeurant en soy, il fait & parfait de tresgrandes choses? Ceste belle doctrine aussi de la Prouidence Diuine, qu'il poursuit en liures expres, cōclut elle pas le semblable? Car si le Monde est coëternel à Dieu, où peut estre la Prouidence? Et qu'est-ce que Prouidēce, sinō vne volōté de Dieu, dispēsee par son intellect: & si la volonté de Dieu est requise, où est ceste necessité d'estre, qu'il attribuë aillieurs au Monde? Que deuiendra aussi ce qu'il dit; que les ames sont immortelles? Voire aucunes, dit il, eternelles, & le

χρόνος οὐδὲ τόπος. temps depuis elles? Ité, Que premier que Dieu euſt creé & inſpiré l'ame au monde, c'eſtoit vn corps mort, vn chaos de terre & d'eau, vnes tenebres de matiere, vne choſe qui n'eſtoit point: bref, telle que les Dieux en auroyent horreur? Mais qu'apres qu'il l'eut coulée dedans le Mõde, elle inſpira la vie & le mouuement, aux Aſtres, aux plantes, aux animaux. Car puis que du non eſtre, non viure, & non mouuoir, à l'eſtre, au viure, & au mouuoir, il y a vne diſtãce infinie: s'enſuit il pas qu'entre celuy qui eſt, qui vit, & qui meut; à ſçauoir Dieu, & celuy qui attend l'eſtre, la vie, & le mouuemẽt de luy, à ſçauoir le pretendu Chaos; il y a auſſi vne diſtance infinie? Et qui a borné ou remply ceſte diſtance, que la volonté de celuy qui ſeul eſt: & s'il y a volonté, où eſt la neceſſité: & ſ'il y a neceſſité, où l'eternité? Porphyre diſputant de l'entẽdement ou intellect qu'il appelle le Principe & la Source du Mõde, dit, qu'il eſt né eternellement de Dieu, d'vne natiuité eternelle, voire qui eſt auant toute eternité. *Non*, dit il, *née en temps; car le temps n'eſtoit pas encore; & depuis que le temps eſt fait, à peine eſt il proprement au regard d'elle.* C'eſt ce que dit Triſmegiſte en quelque lieu, appellant ceſt entendement le vray, eternel & premier-né filz de Dieu, mais ce Mõde le filz puis-né; l'vn engendré par nature, & l'autre par volonté diuine. Proclus & Simplicius ſe debatent fort pour l'eternité, & en font liures cõtre Philoponus: & toutes leurs raiſons ſont prou refutées, par ce que nous auons diſputé cõtre Ariſtote. Mais quãd ilz maintiennent la Prouidence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, reiettẽt ils pas, vueillent ou nõ, l'éternité? Et quand Proclus dit; que l'infinité eſt ſans raiſon, & ſans cognoiſſance, qu'elle ne peut admet-

admettre Dieu; ains remet tout à la fortune, admettant la Prouidẽce comme il faict; exclud il pas l'infinité des Mondes? Et pourquoy moins des Mondes que de la durée? Et quand Simplicius condemne à l'Enfer ceux qui ne croiroyent la Prouidence par les raisons d'Epictete, condemne il pas par cõsequent les defenseurs de l'eternité du Monde à mesme pene? Et quand Auerroes mesme dit, qu'il faut magnifier Dieu par oraisons & sacrifices, & qu'il est entẽ en nature de sacrifier: se trouue il pas cõtraire à soy mesmes? Car pourquoy recognoistre Dieu, si nous ne tenons rien de luy? Or ce que j'allegue cependant, n'est pas que je ne sçache bien que les Platoniques, & ceux là mesmes appellẽt le Mõde eternel, & non engendré: mais c'est pour monstrer, que les plus asseurez ont flotté en ceste opinion. Qu'ils nous ont laissé des Maximes contraires à leurs conclusions. Qu'apres s'estre bien escarmouchez, ils ne trouuent repos qu'en la nostre mesmes. Et de faict la plus part sont contraints de confesser des degrez en l'eternité. Le premier, qui soit mesure de la durée de ce qui est tousiours de mesmes, & qui n'acquiert rien par l'auenir, ny perd par le passé, à sçauoir qui ne peut estre attribué, qu'à vn seul Dieu: Le secõd, mesure des choses desquelles l'estre est fixe & stable, & qui ont toutesfois succession en leurs operations; à sçauoir des intelligences, ou Anges, & l'appellẽt proprement, Æuum. Le troisiéme, que ce soit la mesure d'vne durée cõtinuée par vn deuant & vn apres, qui ait principe, mais non fin, qu'ils appellẽt Temps, & qu'ils attribuent proprement au Monde. Et qu'est ce autre chose que dire par ambages, ce que nous disons en vn mot: & que nous importe il, qu'ils l'appellent eternel,

Iustinian au Proœme des Digestes.

eternel, si par eternel ils entendent temporel? Veu que Iustinian mesme, parlant improprement de ses harégues, espere qu'elles serõt eternelles? De l'opiniõ d'Epictete Stoiq̃, & de Plutarque nul ne peut douter, qui ne veut esteindre du tout leurs liures. *Dieu a ordonné*, dit Epictete, *qu'il y euſt Hyuer & Eſté, bonne & mauuaiſe année; Il a donné vertu & faute à la Terre, & diſpoſé toutes ces contrarietez pour l'harmonie de l'vniuers. Il nous a introduits au monde, nous a donné le corps & les membres, & des heritages, & des coheritiers. Il a faict & la veuë & les couleurs; & la veuë & les couleurs n'eſtoyent rien ſans lumiere: Il a donq auſſi faict la lumiere.* Ainsi de poinct en poinct il nous amene à ceste cõcluſiõ, Que Dieu a faict l'vniuers, & tout ce qu'il cõtient. Plutarque dit: *Si Dieu n'auoit faict toutes choſes, il ſeroit contraint en quelques choſes, & ne ſeroit Seigneur de toutes. Or, il faut*, dit il, *qu'il ſoit recognu Seigneur de toutes: par conſequent donq Createur de chacune d'icelles.* Et icy se peuuẽt r'apporter plusieurs passages, cy deuant alleguez des mesmes Autheurs. Que dirons nous si Galien; qui est reputé le plus profane de tous les Escriuains; apres auoir bien anatomizé & l'hõme & le Monde mesmes, est cõtraint d'en reuenir là? *Ie cõpoſe icy*, dit il (au liure De l'vſage des parties) *vn vray Cantique en l'honneur de noſtre Createur. Car auſſi penſe-ie que c'eſt vrayement le ſeruice qu'il requiert: non que ie luy ſacrifie des Taureaux par centaines, ou que ie bruſle de la Caſſe à mõceaux deuant luy; mais que ie cognoiſſe & face cognoiſtre aux autres quelle & combiẽ grande eſt ſa Sageſſe, ſa Puiſſance, & ſa Bonté. Car ce que de ſon plein gré il luy a pleu orner les choſes au mieux qu'il ſe puiſſe; & qu'il n'a enuié à aucune tãt de biens; ie tiens que c'eſt vne demonſtration d'vne bonté parfaicte, & iuſques là ſoit celebrée ſa bonté: mais d'auoir*

Plutarque en ſa Pſychogonie.

Galien liu 3. de l'vſage des parties.

d'auoir trouué la maniere que les choſes fuſſent embellies ſi richemẽt, cela monſtre vne ſouueraine Sageſſe ; & d'auoir accomply & parfaict tout ce qu'il auoit parauant deſtiné, vne puiſſance & force qui ne ſe peut ſurmonter. Au dix & ſeptiéme liure, *Qui conſiderera*, dit il, *la compoſition & ſtructure de chaque Animal, elle porte en ſoy vne preuue de la Sageſſe du Createur. Et puis qu'au milieu de ceſte Cloaque d'humeurs habite en chacun vne ame, qui a tant de vertu; à plus forte raiſon admirera il la grandeur & excellence de ceſt entendemẽt qui habite au Ciel.* Et qui eſt ce, diſoit il deuant, qui voyant la peau ſeule, n'admire l'art du Createur? Or ne diſſimule il pas, qu'il n'ait tenté toutes voyes pour trouuer quelque raiſon de la ſtructure des animaux;& qu'il ne l'euſt voulu attribuer pluſtoſt à la nature, qu'à l'autheur de la nature meſmes: Mais voicy ce qu'en fin il en cõclud. *Ie cõfeſſe*, dit il, *que ie ne ſçay que c'eſt que l'ame, encor que ie l'aye biẽ cerché; auſſi peu ſçauroy-ie dõner raiſon, cõment ſe forme l'enfant. Bien voy-ie qu'en ceſte cauſe là y a grand art & grande ſageſſe; & pourtant ſuis d'aduis que perſonne ne ſe meſle de la cercher; ains nous ſuffiſe que noſtre Createur a voulu qu'ils fuſſent en telle façon. Car ce que ſans l'anatomie nous ignorerions auoir iamais eſté faict, oſerons nous recercher par quelle raiſon il a eſté faict?* C'eſt comme s'il diſoit, Que nature que nous admirons tant, n'eſt autre choſe que ce qu'il plaiſt à Dieu de cõmander. Et que reſte il plus ſinon d'ouir Apollo ; c'eſt à dire le Diable meſmes, qui eſtant prié de dire vn Hymne au grand Dieu, le cõmence par ce vers: *Qui fit le premier Homme & Adam l'appella:* que Iuſtin dit auoir eſté commun, & celebre de ſon temps? Apres la confeſſion de l'impieté, ſi nous voulons ouir celle de l'ignorance, il n'y a aujourd'huy peuple ſi ſauuage, qui n'ait ou leu au Ciel

Galien liu. 11. & 17.

Au liu. De la formation de l'enfant.

Liu. 15. de l'vſage des parties.

ὃς πρῶτον πλάσας μερόπων Ἀδαμ ὄνομα καλέσας.

Ciel en groſſe lettre, ou retenu de ſes predeceſſeurs la Creation du Monde; encor qu'il leur en ſoit auenu comme de diuers portraits, tirés le premier ſur le vif, le ſecond ſur le premier, & le tiers ſur le ſecond, & ainſi conſequemment; à ſçauoir, que la derniere copie ne retiét preſques vn ſeul bon traict du premier Originel. Entre les peuples que nous appellons Sauuages, les vns gardent & reuerent les lieux où fut l'origine, dient ils, de la Mer, du Soleil, de la Lune, du premier homme, & de la premiere femme, &c. Les autres tiennent, qu'il vint vn certain du Septentrion en leur païs, qui hauſſoit les vallées, & baiſſoit les montagnes; que ceſtuy là remplit leur païs d'hommes & de femmes qu'il crea, & leur donna des fruicts en toute abondance. Qu'iceux l'ayans irrité, il changea leur bon terroir en ſablons ſteriles, leur oſta la greſſe du Ciel, &c. Voit on pas là clairement, la Creation, le peché de l'homme, la malediction que Dieu donna à la terre à cauſe de l'homme? Et quant à celuy duquel ils parlent, que c'eſt vn meſlinge de l'hiſtoire de la Creation, & du premier qui amena Colonies de Septétrion en ce païs là: à ſçauoir ceux qui ſont venus lõg tẽps apres, ayant conioinct, cõme quelques fois és hiſtoires, deux choſes non trop diuerſes, la Creation, & la Peuplée enſemble? Et je vous prie, combien y en a il en nos extremitez, qui n'en pourroyent pas encor ſi pertinemment reſpondre? Or puis que le Monde & toutes ſes parties chantent la Creation, que la Sageſſe du Monde l'enſeigne; que l'impieté vueille ou non l'aduoüe, & l'ignorance la voit, voire meſmes de tout temps l'ont enſeignée, aduouée, apperceuë, pouuons nous pas auec l'approbation des plus ſtupides meſmes, & des plus me-

meschans prononcer ceſt arreſt; Que le Monde a eu commencement, & lors qu'il a pleu à Dieu ſon Createur? Mais reſte encore vn poinct à vuider, à ſçauoir de quoy Dieu a creé le Monde: & c'eſt de la matiere aſſez pour vn autre Chapitre.

CHAP. X.

Que Dieu a creé le Monde de rien: c'eſt à dire ſans matiere.

IE ne ſçay quel ie dois plus admirer, ou la bonne veuë des anciens Philoſophes en la cognoiſſance de pluſieurs choſes de Nature; ou bien leur aueuglement en ce qu'ils dient de ſon Autheur, quand ils prononcent comme vn arreſt ſouuerain; Que de rien ne ſe fait rien au Monde; & pourtant que ce grand Ouurier ne l'a peu faire ſans matiere. Car c'eſt en ſomme meſurer l'Architecte à meſme toiſe que ſon baſtiment; & reduire au reng de noſtre infirmité vne puiſſance qu'ils cõfeſſent infinie. Dieu, dient ils, ne peut rien ſans la matiere. Pourquoy? par ce que le Maſſon ne peut rien baſtir ſans icelle. Comme s'il y auoit plus grand Paralogiſme en la Dialectique, que de cõclurre du finy à l'infiny, de l'impuiſſant au tout puiſſant; d'vne choſe caduque à vne eternelle. Ains pluſtoſt deurois tu dire: L'hõme qui eſt moins qu'vn ver au regard du Souuerain, tire l'or d'vne roche, ou d'vne pouſſiere de la terre, & ceſte meſme terre en toiles, en paſſemens, en fueilles, que nul ne iugeroit iſſuës d'vne ſi groſſe matiere; d'vne herbe verte, pour ſa nourriture il fait vne farine blanche, des toiles fines d'vne graine de chanure; & de leur bourre le papier, tant de draps de ſoye de l'excrement d'vn petit vermiſſeau. Derechef il deſguiſe vne matiere rude & aſpre en cent

Paralogiſme. i. fauſſe argumẽtation.

cent mille façons;des moindres choſes il en fait de treſgrãdes, & où la plus part des hommes, qui ſont cependãt vne meſme eſpece, ne trouuoit & n'aperceuoit rien,il en tire par ſon eſprit les plus excellentes choſes;d'vn caillou le feu pour ſe chauffer;d'vne herbe vile le criſtalin pour ſe recreer, d'vne eſcaille que la Mer reiette le pourpre pour ſe parer: Bref,en quelque façon,il fait de rien quelque choſe.Et puis que l'infirmité des mortels peut tant; la vertu de l'Eternel pourra elle point d'auãtage? Et puis qu'vn rien peut faire tant de choſes ; y aura il rien que ne puiſſe celuy qui fait toutes choſes? Mais encor que cela pourroit ſuffire, diſputons encor ceſte matiere plus amplement. Certes ſi Dieu a eu beſoing de matiere, ou il l'a faicte , ou elle eſtoit comme luy, eternellement de ſoy meſmes. S'il l'a faicte , il l'a faicte de rien; car qui cerchera la matiere de la matiere viendra à l'infiny; & par ainſi nous auons ce que nous voulons. Si elle eſt eternelle, voila deux eternitez enſemble:qui eſt choſe repugnante à toute raiſon & à ſoy meſmes. Vne matiere qui attend ſa forme d'vn Ouurier, vne eternité qui n'a vie ny eſtre qu'ainſi qu'il plaiſt à l'eternel. Rien n'eſt plus contraire à eternité que cela. Car voyons, ie vous prie, Quelle ils l'imaginent eux meſmes? Ils veulent que ceſte matiere ſoit ſans forme; mais vn receptacle de toutes formes: Que la forme ſoit ſans matiere;mais vn moule de toutes matieres: Que la matiere n'ait eſſence qu'autant que la forme luy donne. Or comment peut matiere eſtre ſans forme, veu que deformité eſt quelque forme? & comment peut elle ſeulement eſtre, puiſque c'eſt la forme qui donne l'eſtre? Dire donq qu'vne matiere ſoit ſans forme;c'eſt dire qu'elle eſt,& ſi n'eſt point, qui

Qui confeſſe Dieu Formateur,le confeſſe Createur.

qui ſeroit le propos d'vn Phrenetique. Voire mais, commēt vne choſe aura-elle eſté faicte de rien; veu qu'entre rien & quelque choſe y a vn eſpace infiny? Ainçois di pluſtoſt; Qu'y a il qui ne ſoit finy, à celuy qui eſt infiny? A celuy di-ie que tu dis auoir borné la matiere, que tu entens & enſeignes eſtre infinie? Mais ſi tu veux y regarder, tu cognoiſtras que tu confeſſes choſe non moins incroyable à ton ſens que celle là que tu reiettes par ton ſens. Car quand tu t'imagines vne matiere ſans forme, & vne forme ſans matiere; tu dis choſes qui ſ'ētredeſtruiſent: Mais quand ie dis que Dieu a creé le Monde de rien; c'eſt à dire ſans matiere; ie dis vne choſe vrayemēt admirable; mais qui toutesfois n'a point de repugnance en ſoy. Or, y a il bien à dire entre parler outre raiſon, & contre raiſon? Car la Verité, & la Raiſon humaine n'ont pas meſmes bornes l'vne que l'autre. Mais puiſque tu as cõfeſſé, que Dieu eſt Autheur & Ouurier de la nature; ie te demande ſi tu oſerois nier, qu'il n'ait mis la vie & le mouuement où ils n'eſtoyent point; qu'il ait fait la veüe & la lumiere, l'ouïe & les ſons, le parler & l'entendre, où il n'y auoit que moins que mort; & moins qu'aueuglement, moins que ſilence, & moins que ſtupidité: c'eſt à dire moins encor que priuation; puis que c'eſt moins n'eſtre & n'auoir iamais eſté, que ſimplement n'eſtre point. Or entre le viure & le non viure, le voir & le non voir &c. non moins qu'entre l'eſtre & le non eſtre y a vn eſpace infiny; qui ne ſe peut remplir que par vne puiſſance infinie; & où la puiſſance eſt infinie, elle eſt egalement puiſſante enuers toutes choſes. S'enſuit donq, que luy attribuant la facture de ta veuë, de ta vie, de ton eſprit, tu ne luy peux denier la creation des

choſes, eſclairées, viuifiées & animées. Et ſi tu l'accordes d'vne, pareillement auſſi de toutes; car donner la vie & donner l'eſſence; donner la forme & donner la matiere; les donner à vne & les donner à toutes; bien que de prime face ils te ſemblét diuers degrez, ſont œuures d'vne meſme puiſſance. Qui donq confeſſe Dieu formateur, le confeſſe auſſi Createur de toutes choſes. Ie dis plus; que quand tu dis que Dieu eſt le Souuerain eſtre, comme dit Ariſtote, ou comme Platon; ce qui eſſentiellement & vrayement eſt, tu dis ſans y penſer qu'il eſt Createur. i. autheur de l'eſtre à toutes choſes. Si nous regardons en la nature, ce qui tient le premier lieu és choſes d'vn ordre; eſt communement cauſe de tout ce qui eſt au deſſous de luy. Entre les choſes chaudes il y en a de plus l'vne que l'autre: Mais le feu qui tient le premier degré de chaleur eſt cauſe de la chaleur en toutes; & ſans ſe diminuer il s'eſpand, & en ſe communiquant il s'augmente: bref, vn ſeul caillou dont il part iettera infinies eſtincelles; & chacune ſuffiroit à bruſler l'Vniuers. Es Lumineuſes, vne lumiere allume l'autre, & ſe rend par communicatiõ comme infinie; & le Soleil qui eſt comme fontaine de lumiere s'eſtend & s'eſpand infiniement ſans ſe diſſiper, creant par vne certaine façon la lumiere où il n'y auoit que tenebres. Es choſes humaines les Roys communiquent les dignitez aux Princes; & les Princes à leurs vaſſaux; & leurs vaſſaux à leurs ſubiects: & quand ils donnent vne qualité à quelqu'vn qui n'en auoit point, ils l'appellent leur Creature; comme l'ayant faict quelque choſe d'vn rien en telle qualité que parauant il eſtoit: bref, les odeurs ſe communiquent, & les ſciences s'enſeignent de l'vn à l'autre, & d'vn à in-

Ariſtot. liu. 2. De la Metaphyſique.

à infinis; & les maladies mesmes, qui ne sont que corruptions, en engendrent d'autres en autres sans se diminuer. Or chaleur, clarté, odeur, sciẽce, grandeur, ne sont que qualitez, premieres, secõdes, troisiesmes, qualitez au reste, mortes, insensibles & inanimées; & en ces qualitez toutesfois, qui tiẽt le premier lieu, produit toutes les autres naturellement sans se diminuer: Et trouuerons nous estrange, que Dieu qui est essence, qui tient és essences, comme ils confessent, le souuerain lieu, ou plustost qui seul se peut dire vrayement estre, produise par son essence toutes essences? Ils dient, Voire mais, nous ne voyons point que rien se reduise en rien; & pourtant il doit estre creé de quelque chose. Mais si les choses mondaines se reduisoyẽt en rien, veu qu'elles sont si caduques & si coulantes; combien auroit peu durer le Monde, ou plustost depuis quand seroit il là pery? Or la volõté de Dieu estoit qu'il consistast. Ains dy donq plustost: Ie voy les arbres, les plus grands animaux, & les hõmes mesmes, naistre comme d'vn rien, & se resouldre comme en rien. Ie les voy multiplier, viuifier, faire merueilles; d'vne mesme semence ie voy former les fleurs, les fueilles & les fruicts; la merueille des yeux, la dureté des os, la subtilité des esprits. Et derechef je voy tout cela s'esuanouïr, je ne sçay comment; & n'en rester qu'vne poignee de poussiere. Or seray-je dõq si stupide que de dire; que qui a faict de ce peu, & en ce peu tant de miracles qui n'y estoyent point, n'ait peu faire ce peu la mesmes? Que qui a creé la vie, les sens, les mouuemens, n'ait peu creer vne goutte d'eau, vne halene d'air, vne poignée de terre? Ains je cõclurray plustost, Que si Dieu n'eust peu creer la matiere mesmes de la matiere, en la matiere il

n'eust peu former, ny creer telles choſes. Ils diront: Mais on voit que toutes choſes ſe reduiſent comme en vne matiere commune, ſoit que nous ſuyuions les Anciens qui les reduiſent aux elements; ſoit les modernes qui les reduiſent en huiles, ſels, & eaux, &c. Ainſi ſoit. Et de là deurois-tu donq conclurre; qu'il n'y a qu'vn Dieu; puis qu'il n'y a qu'vne matiere; & ne juger rien impoſſible à ſa puiſſance, puis que d'vne choſe il faict tant de diuerſes, voire contraires choſes. Car qui peut faire le feu & l'eau de meſme choſe, faict il moins que qui faict celle choſe meſmes? Que ſera-ce donq ſi je te fais voir, qu'il n'y a choſe qui n'ait en ſoy vne creation particuliere, vne proprieté creée, qui ne ſe peut attribuer à la matiere, qui eſt plus que la matiere, & ſans laquelle la matiere, ny les elements, ny toutes tes extractions ne ſeroyent rien? Ie te demande, puis que tu veux philoſopher premier que croire; Si chaque choſe eſt & ſubſiſte en ſa nature de par la matiere, ou de par la forme? Si de par la matiere, comment la plante eſt elle pluſtoſt plante que metal; veu que c'eſt vne matiere, comme tu dis, qui n'eſt non plus l'vn que l'autre; qui a autãt d'inclination à l'vn qu'à l'autre, & qui ne ſe termine en vne ſubſtance que par la forme? Et comment auſſi ont tes extractions diuerſes & contraires vertus, quand tu prens tant de pene à reduire les choſes en leur premiere matiere, ſi outre la matiere il n'y a autre ſubſtance qui les leur donne? Si par la forme, je demande derechef; ſi c'eſt ſubſtance ou non? Si non; comment faict elle ſubſtance, ce qui n'eſtoit point ſubſtance: & comment peut vn accident faire vne difference eſſentielle, & cauſer la vie, le ſens, le mouuement où ils n'eſtoyent point? Si elle eſt

Creation particuliere en toutes choſes.

ſub-

ſubſtãce, comme la plus part des Philoſophes l'enſeignent en mots exprez, voire bien parfaicte; puis qu'elle parfaict la matiere, & la faict ſubſiſter; cil qui a donné la forme à la matiere, a il pas creé vne ſubſtance qui n'eſtoit pas? & vne ſubſtance meilleure que celle que tu preſuppoſes auoir eſté deuãt? Et à qui a creé la meilleure, luy oſerois-tu denier la moins bonne? Or c'eſt ce que dit Aphrodiſée au liure de l'Ame, Que la forme qui viẽt de l'artizan en la matiere, n'eſt point en aucune façon ſubſtance, non plus que l'art qui la donne; mais que celle qui eſt de nature, eſt ſubſtance ne plus ne moins que la nature meſmes. Paſſons outre. Entre les metaux tu priſes l'argent & l'or; entre les herbes les vnes pour te nourrir, les autres pour te guarir; entre les animaux, les vns pour manger, les autres pour ſeruir; entre les hõmes qui ne font toutesfois qu'vne eſpece, les vns pour vne nature, les autres pour vne autre. Si tu les priſes pour la matiere; comment eſt elle vne? Si c'eſt pour la forme qui faict que l'or ſoit ce que le plomb n'eſt pas; eſt elle donq pas ſubſtance; & ſi elle eſt ſubſtance, cil qui a formé, a il pas creé: & veu qu'il y a vne telle difference és metaux, és herbes, és animaux, és hommes meſmes; s'enſuit il pas, qu'il y a autant de diuerſes creations? Et qui a creé toutes ces diuerſitez de ſubſtance, le voudras tu faire court en vne? Que diray-ie d'vne ſeule choſe qui en diuerſes parties aura diuerſes vertus; qui ſera froide en dehors, & chaude au centre; blanche en la ſuperfice, & rouge en ſon eſſence; froide en la fueille, & chaude en la racine; purgatiue en la moëlle, & aſtrictiue en l'eſcorce? Pour exemple: Le Citron eſt chaud en l'eſcorce, & froid au dedans. des fleurs de lambruſche, les fueilles ſont froides, & ce

Alexand. Aphrodiſ. liu. 1. de l'Ame.

qui naist au milieu est bruslant. du Lieure;dient les medecins, le poulmon guarit la courte halene, le sang brise le calcul, le poil arreste le sang, &c. Ces diuerses parties ont elles pas autãt de diuerses formes, outre la forme vniuerselle de la chose dont elles sont parties;& ces diuerses formes sont elles pas autant de diuerses substances, & par consequent autant de creations? L'Aymant attire le fer;il monstre perpetuellement le Pole: & l'oignon luy oste sa force. L'Ambre aussi attire toutes choses legeres; & les Cantharides appliquées au talon, escorchent la vessie; & l'Agaric tire la pituite; & la Rheubarbe la colere; & l'Ellebore la melancholie. Si cela est de la matiere seule, enseigne nous comment? Et comment n'est il pas commun à toutes choses? Si c'est,comme tu dis,vne proprieté occulte;est ce pas donq de par la forme substantielle: veu que rien n'est, & n'a quelque chose de particulier que par icelle? Tu diras,peut estre,que c'est le meslinge des elemens qui donne la forme. Mais s'il y a meslinge,où sera ceste matiere commune? Et quel meslinge se peut il faire d'vne mesme chose? Que si mesmes tu appelles matiere la composition diuerse des elemens ensemble, ta matiere donq est vne forme composée de diuerses formes; car en quoy differeront les elemens qui sont si cõtraires,qu'en formes substantielles? Et s'il y a meslinge ou composition, quelle y sera l'eternité? Dauantage, nous voyons qu'és plantes, és animaux, és hommes la composition qui se fait du meslinge des elemens demeure, quand ils sont ou couppés,ou morts. En l'arbre son humeur qui bouillonne quand on l'eschauffe, son air qui se resoult en fumee, son feu en vne substance huileuse qui se brusle, sa terre en vne cendre qui tom-

tombera à bas. és animaux, & en l'homme meſmes, la maſſe exterieure que tu veux eſtre compoſee du meſlinge des elemens, demeure entiere. Cependãt l'ame vegetatiue, ſenſitiue, raiſonnable, qui eſt la forme ſpeciale des arbres, des animaux, & des hommes ne cõparoiſt plus. S'enſuit donq qu'outre la matiere morte, & le meſlinge des elemens, il y a vne forme ſubſtantielle, qui fait la choſe, arbre, animal, ou homme, ſans laquelle l'arbre n'eſt qu'vn tronc, ni l'animal qu'vne charongne. Derechef, de ceſt arbre mort, l'eſcorce aura encores vertu, & le bois & la fueille, & quelques fois diuerſes, voire contraires: & telles vertus ne peuuent ils auoir de la matiere, mais d'vne forme ſubſtantielle. S'enſuit donq, qu'outre la forme de la plante, qui eſt perie par ſa mort; il y ait encor des formes de chaque partie, qui demeurent apres que la forme de la plante entiere eſt perie. Que ſi le meſlinge des elemens ne peut faire la forme par laquelle les genres different l'vn de l'autre; les vegetaux des animaux; & les animaux des raiſonnables; pourra il faire la difference, qui eſt ſoubs chaque genre entre les eſpeces? ſous chaque eſpece entre les indiuidus, en chaque indiuidu entre ſes parties? Si di-ie le meſlinge des elemens ne fait pas que l'arbre viue; fera il qu'il guariſſe, & certaines maladies, & de diuerſes parties, diuerſes? S'il ne fait que l'animal ſente, c'eſt à dire, ſoit animal; fera il qu'il ſoit vn Lion, vn Elephant, vn Cerf? Et s'il ne fait que l'homme viue, ſente, & meuue; fera-il qu'il parle, qu'il diſcoure; ceſtuy cy ſelon ſon inclination, d'vne choſe, & celuy là d'vne autre? Et comment donneroyent les elemens vie, qui ne l'ont pas; mouuemẽt libre, qui ſont emportés haut ou bas, vueillent ou non; ſentiment auſſi,

qui ne ſont que les obiects de nos ſens? Reſte dõq, que nous concluions, que la difference des genres, des eſpeces, des indiuidus, & de leurs parties, giſt, non en la matiere, mais en vne forme: & qu'icelle forme ſoit la ſubſtãce particuliere de chacune choſe; & qu'autant qu'il y en a de diuerſes, autant y ait eu de creations procedantes de la puiſſance du formateur: Et par ainſi, qui luy attribuë la formation du Monde, malgré qu'il en ait, luy attribuë la puiſſance de le créer: car ſans créer nouuelle ſubſtance, quelque matiere qu'on puiſſe preſuppoſer, il n'euſt creé le mõde tel qu'il eſt: & qui en a peu créer vne; les a peu creer toutes: car pour le Fourmiz, & pour l'Elephãt; pour la Mer & pour vn Eſtang; pour vne partie & pour l'vniuers eſt requiſe egale puiſſance. Ils continuẽt encor en leur Chimere. Dieu, diẽt ils, tire la forme de la puiſsãce de la matiere. Examinõs encor ceſte reſuerie. Puiſsãce, dit Ariſtote, eſt le Prĩcipe de mouuemẽt & de mutation. Itẽ il y a, diẽt ſes diſciples, deux ſortes de puiſſance; l'vne qui fait ce Principe là en autruy, c'eſt Dieu. l'autre qui endure mouuemẽt & mutatiõ par autruy: c'eſt la matiere, qui par ce mouuement qu'autruy fait en elle, reçoit ſa perfectiõ, qu'õ appelle forme. Or ie demãde ſi ceſte puiſſance paſſiue de la matiere, eſt ou qualité ou ſubſtãce. Subſtãce n'oſeroyẽt ils dire; car ſ'il y a ſubſtãce, par leur doctrine propre, il y a forme; & là où il y a forme, y a acte, & plus que puiſsãce. Or la matiere, diẽt ils, n'eſt qu'vne pure puiſſance. Que ſ'ils dient, q̃ c'eſt vne qualité, comme Ariſtote meſmes dit: ſ'enſuit donq, que d'vne qualité, d'vn accident, Dieu tire vne ſubſtance. Or cil qui tire de la puiſſance paſſiue d'autruy l'eſſence des choſes, la tirera il point de ſa propre puiſſance actiue? Et cil qui rẽd

Peripatetiques.

vne

vne qualité, & moins que simple qualité feconde pour produire tant de choses; sera-il sterile en son essence? Et comme ainsi soit, que qualité & substãce, comme ils enseignent, soyent plus loing l'vn de l'autre, que le feu & l'eau, & tous les supremes genres des contraires; Que Qualité & Accidẽt aussi ne soyẽt rien d'eux mesmes; est ce pas dire, Que de riẽ Dieu peut creer des substãces? Or c'est aussi ce que dit Trismegiste en tant de lieux, Que Dieu a creé le Monde, & tout ce qu'il contient, l'homme & toutes ses parties, par sa parole tresfeconde: Que les elemens aussi sont nez de la volonté de Dieu. Et Pythagoras & toute l'ancienne Theologie, Que Dieu ou l'Vnité est Principe de toutes choses, mesmes de la matiere premiere; comme recite Simplicius alleguãt le tesmoignage d'Eudore. Et Syrianus precepteur de Simplicius dit; que Platon auoit en cela suiuy Archænetus & Brotinus, qui consentoyent à Pythagoras: cõme de fait aussi il enseigne, que la matiere, à propremẽt parler, n'est point vne essẽce; & qu'elle ne se peut cõprendre q̃ par vne raison bastarde; à sçauoir en l'imaginant priuée de toute forme, & par consequẽt aussi d'essence. Quãt à Aristote, il a fait la matiere premiere, Principe des choses: mais s'il a creu le mõde eternel, comme il l'a enseigné; où sera le Principe? Et aussi refute il le Chaos auec tresvives raisons: & pour s'en eschaper se tiẽt à l'Eternité, qui luy est contraire. Et quoy qu'il en soit, il est resolu entre ses interpretes plus approuuez, que ces noms de Matiere, de Formẽ, de Priuation ne sont pas pour designer choses qui vrayement soyent telles; mais inuentez seulement pour enseigner aux disciples comment la generation & corruption des choses se faisoit; à sçauoir la matiere des-

Simplicius sur la Physique.
Syrianus sur la Metaphysique.

re despouillant vne forme pour en vestir vne autre. Mais quād il dit, Que la vertu de toute ame, semble participer de quelque chose diuine, & meilleure que les elemēs: Que l'ame humaine est de dehors, & non comme le corps, des elemens, ou de la matiere: Que toutes ces ames sont formes, & toutes ces formes substances; fait il pas Dieu Createur de substance, voire meilleure que les elemēs? Et quād derechef il dit, Que les parties similaires, à sçauoir oz, peau, cartilages, &c. peuuent estre composees de la mixtion des elemens, mais non les dissimilaires, comme teste, iambe, bras, &c. ains par la Nature & par vn art Diuin: voire mesmes que la propre essence & forme des similaires ne peut estre attribuée au chaud ny au froid, &c. recognoist-il pas en chacune partie vne forme & substance qui procede d'aillieurs que de la matiere, & du meslinge des elemēs? Et veu qu'il dit aillieurs, Qu'il y peut auoir telle cōionction celeste qui peut fournir non seulement de cause efficiente, mais de matiere mesmes pour la creation & productiō des animaux, & du genre humain; deuroit il trouuer incroyable, que Dieu qui est bien haut logé au dessus de telles coniōctions peust faire le semblable? Aussi voyons nous que le plus grand de ses Disciples, Theophraste, au liure Des saueurs, se sent cōuaincu iusques là, par la nature particuliere des choses, q̄ de pronōcer en mots expres, Que Dieu a creé toutes choses de rien. & Algazel Arabe dispute contre Auerroës, Que la premiere cause de toutes choses n'a que faire de matiere. Et Aprodisée mesmes enseigne en ses Problemes, Que les Philosophes sont contraincts de referer aillieurs les effects & vertus de beaucoup de choses, qui ne se peu-

Arist. liu. 2. De la gener. des animaux, ch. 3.

Arist. liu. 4. des Meteores, cha. 10.

Arist. liu. 2. De l'orig. des anim. vers la fin.

Arist. és Problem. Sect. 10. Problem. 64.

Aphrodis. Problem. 1.

peuuent attribuer aux elemens. Si non aux elemens ; comment à la matiere, veu qu'ils ont vertu & puissance actiue, & icelle seulement passiue? Si non à la matiere, à qui autre qu'à Dieu, qui en a creé la proprieté auec la substãce? Les Platoniques qui ont escrit depuis la venüe de Christ, laschans la bride à leurs esprits, s'esgarent en mille imaginations. Mais quand Plotin enseigne que les actions & effects de Dieu sont contemplations, lesquelles impriment en la nature les semẽces de toutes choses, il nous apprend à reietter bien loing ces brutales questions, *De quelle matiere Dieu a il basty le monde? & auec quels instrumens l'a il fait?* qui sont plus esloignés encor de la nature diuine que nos effects d'vne pure contemplation. Car qu'est-ce contempler selõ eux mesmes, qu'estre totalemẽt distrait de la matiere? Il parle bien sommẽt de la premiere matiere; mais comment la descrit il? Il dit, que la matiere mesmes qui est iointe auec la forme, n'a pas vne vraye essence, & l'appelle τὸ μὴ ὄντως ὄν, Qui n'a pas vn vray estre; à sçauoir pour distinguer ces natures caduques de la vraye essence diuine, qu'il appelle τὸ ὄντως ὄν. Mais quant à la matiere premiere, il l'appelle τὸ ὄντως μὴ ὄν, Ce qui vrayement n'est point, qui n'a aucunement essence; à sçauoir, comme il adiouste, vne infirmité cause de toutes deformitez; vn defaut souuerain cause de to⁹ les defauts, qui sont és choses particulieres; vn mal origine de tous maux; vne chose, bref, qui ne se peut ny cognoistre ny imaginer; sinon, comme par la lumiere nous imaginons les tenebres, à sçauoir vne absence de toute lumiere. Mais dira on; *Si elle n'est* essence, pour le moins doit elle estre qualité: & en ce qu'il l'appelle mal, il semble aucunement le qualifier.

Platoniques.

Plotin liu. De la contemplatiõ, & de l'Vn.

Plotin liu. 8. Enne. 2. D'où vient le mal.

lifier. *Ainçois*, dit il, *comme quãd nous appellons le Principe de toutes essences, Bonté; nous n'entendons pas que Bonté soit en luy vne qualité; mais vne substance plus que substance. Ainsi, quand nous appellons la matiere Mal; ce n'est pas par ce qu'elle ait vne qualité, ou qu'elle soit qualité; mais par ce qu'elle n'en a point. Car si elle en auoit, elle seroit vn subiect; & par consequent auroit quelque forme. Or elle n'en a du tout point.* C'est presque le sommaire de son liure du Mal, & de l'origine d'iceluy. Au liure De la matiere il enseigne, Qu'il y en a vne; car il n'euſt pas voulu en faire liures en vain, mais que elle n'est point essence ny qualité, ny quantité, & que mesmes elle n'en a point: Qu'elle ne differe de Priuation, sinon en ce regard; que la Priuation se dit au regard d'vn certain subiect, qui soit priué de telle ou telle chose qui luy estoit propre; au lieu que la matiere est vne indigence vniuerselle de toutes choses, c'est à dire pis encor que Priuation. Et toutesfois il veut que ce ne soit pas du tout Rien; ains cõme vn espace vuide, vn infiny, vn estre qui n'est pas. Or que sera ce & où sera elle donq? En fin il la trouue au Monde intelligible; c'est à dire en Dieu, auquel elle subsiste, comme aussi la forme & idée de l'Vniuers. Quels circuits pour retomber en vn mesme chemin! Et estoit ce pas plustost fait de cõfesser clairement, que Dieu est cause formelle & materielle de toutes choses; à sçauoir entant qu'il les a non seulement formées, mais aussi creées? Ailleurs encor quand il enseigne, que la matiere ne peut estre cause des essences particulieres de tant de diuerses choses, elle qui n'est point essence; ny de la vie, elle qui n'est point vie; ains que l'essence & la vie leur ont esté inspirées de dehors par l'entendement souuerain; est-il pas d'accord auec nous, que Dieu

Zanchi. 2. li. 4.

Plotin liure de la Prouidence, & Enn. 6. liu. 1. chap. 17.

Dieu a creé des Substances de rien? Et qui a peu créer ce qui n'estoit point pour le faire estre & viure, ne se pourra il passer d'vne chose qui n'est point? Atticus & les siens vouloyent faire à croire à Platon par quelques passages du Timée, & du Politiq mal entendus, Que la Matiere estoit eternelle comme Dieu; mais qu'icelle estant vuide de raison, auroit esté reduicte à la raison, par celuy qui estoit la Raison mesmes. Mais sans que nous nous en meslions, escoutons Porphyre les refutant en ces mots. *Si Dieu n'est point*, dit il, *de par la Matiere, ny la Matiere de par Dieu, & s'ils sont egalement Principes, d'où vient donq qu'ils different tant; veu que nous tenons que Dieu est bon, & agent; la matiere au contraire mal, & patiente seulement? La cause de ceste difference ne viendra pas de l'vn à l'autre, si nous disons que l'vn n'est pas de par l'autre, moins encor d'vn troisiesme; veu que nous ne recognoissons rien au dessus. Il faudra donq que par cas ces deux Principes si differents se soyent rencontrez; & par consequent toutes choses iront à l'auenture.* Derechef, *si Dieu est apte à orner la matiere, & la matiere apte à estre ornée de luy; ie demande d'où est ceste aptitude & ceste conuenance? Car veu qu'ils sont si discordans & si opposez, iamais ne s'entr' accommoderoyent: & faut necessairement qu'vn tiers les appointe. Or tu ne veux dire qu'vn tiers les appoincte; aussi ne veux-ie croire, qu'vne auenture en face l'appoinctement. Bref, veu que la matiere n'est de soy suffisante pour bien estre, ains a du tout besoing de Dieu pour celà; & que Dieu suffit abondamment à soy mesme & pour estre & pour bien estre; y a il aucun qui ne voye que Dieu est superieur de la matiere, & que la matiere n'est pas suffisante d'elle mesmes pour estre? Autrement elle suffiroit aussi pour son bien estre. Et pourtant*, dit il, *ne faut point nier, Que celuy n'ait fait la matiere, par qui nous confessons*

Porphyre sur le Timee.

sons qu'elle est parfaicte. Mais comment de rien? Escoutons encor ce que respond le mesme Porphyre. *Les Arts*, dit il, *ont besoin d'instruments, car ils besoignent au dehors, & ne dominent pas sur la matiere: mais les puissances naturelles cõme plus parfaictes & intimes aux choses, font tout ce qu'elles font par leur seule essence. Ainsi l'ame par sa vie essentielle, nourrit, accroist, engendre, respire, sent, &c. Ainsi l'imaginatiõ par vn seul acte de soy mesmes, donne tout en vn moment diuerses qualitez & mouuemẽs aux corps. Ainsi les Dæmons mesmes, cõme dient les Theologiens; par leurs imaginations, sans instrument, ny action font choses merueilleuses. A plus forte raison dõq, l'Ouurier de l'Vniuers par son seul estre, qui est vn entendre, fournira l'Vniuers de substance; à sçauoir luy qui est indiuidu, à ce Monde diuisible. Car qui doit trouuer estrange qu'vne chose incorporee produise les choses qui ont corps? veu que d'vne si petite semence croistra vn grand animal, composé de tant, & si grandes & si differentes parties? Car si la semence est petite, la raison seminale n'y peut estre petite, puisqu'elle fait choses grandes; ny derechef grande, puis qu'és moindres parcelles elle se fait paroistre. Mais ceste raison seminale a besoing de matiere, non la raison diuine, qui n'a besoing de rien; ains fait & fabrique tout, & produisant & mouuant toutes choses demeure neantmoins en sa propre nature.* Or quand le plus aspre, & le plus docte ennemy qu'eurent onq les Chrestiens, recognoist bonne foy en paroles si expresses; qui osera plus murmurer contre ceste doctrine? Seront-ce les Epicuriens auec leurs Atomes? Mais comment peuuent ils alleguer vne raison, s'ils sont eux mesmes faits à l'auenture? ou, ceux qui se font nommer Naturalistes auec leurs temperamens? Mais qu'ils examinent pour le moins leur Galien en ce que nous allegnions au precedent Chapitre; & si cela ne suffit, qu'ils l'escoutent

Cuius esse est intelligere.

coutent donq encor en ceſtuy-cy. Certes comme on ne peut nier qu'il ne taſche tãt qu'il peut de rapporter les cauſes de toutes choſes aux Elemens & à la mixtion d'iceux ; auſſi à chaque bout de champ eſt il contraint d'y recognoiſtre quelque choſe, qu'il eſt honteux de leur attribuer. Diſputant comme l'enfant ſe forme, il ſe trouue esbranlé en diuerſes opinions. *Mais certes*, conclut il, *i'y voy vne ſi grande ſageſſe, & vne telle puiſſance, que ie ne puis eſtimer que l'ame meſmes qui eſt en l'enfant qui s'engendre, en face la forme, veu qu'elle eſt du tout ſans raiſon, ains qu'il eſt formé par celle que nous appellõs Nature.* Au liure Des temperamens, c'eſtoit le lieu pour eſleuer les vertus des elemens iuſques au bout : mais ſi reprend il bien viuement ceux qui attribuent aux qualitez des elemens la cauſe de la forme des parties. *Comme ainſi ſoit*, dit il, *que ces qualitez ne ſoyent qu'inſtrumens, & qu'il y ait bien vn autre formateur.* Au liure Des opinions de Platon & d'Hippocrates, il fait l'eſprit animal le plus excellent de tout ce qui a corps: & toutesfois ne veut pas qu'il ſoit, ny la ſubſtance, ny le domicile, ains ſeulement l'inſtrument de l'ame. Et au liure Des chairs, il paſſe plus outre; à ſçauoir, que traitant de la medecine, il a parlé ſouuent ſelon l'opinion commune : mais s'il eſt queſtion de dire la ſienne, qu'il tient, que les hommes & les animaux ont leur principe d'en haut, & que leur ame eſt du Ciel; en ſomme qu'elle n'eſt ny des qualitez des elemens, ni de toutes ces choſes que nous voyons icy bas. Or ſi l'ame humaine, & des animaux meſmes, n'eſt point des elemens, comment ſeroit elle de la matiere? Et ſi elle n'en eſt point; eſt ce dõq pas de la forme, voire la forme meſmes, & qu'eſt ce vne ſi excellente forme, ſinon vne excellente

Galien au liure De la conformatiõ de l'enfant.

Galien liu. 2. Des temperamens.

cellente ſubſtance,& de par qui, comme il dit, que de par vn formateur ; & que ſera ce formateur, ſinon vn Createur, puiſqu'en formant il crée vne ſubſtance?

Or concluons donq pour ce Chapitre, & par raiſons certes indiſſolubles, & par teſmoignaiges d'amis & d'ennemis: que Dieu a peu créer & crée le Monde d'vn rien; c'eſt à dire par ſa ſeule vertu, ſans ayde d'aucune matiere. Et pour tout ce que nous auõs traicté iuſques icy, que Dieu par ſa puiſſance,ſageſſe,& bonté a fait,formé,& creé le monde, quand il luy a pleu; c'eſt à dire; s'il ſe peut dire; Qu'il en eſt la cauſe efficiente, formelle, & materielle; ſans qu'il ait eu beſoing d'ayde,de patron,ny d'eſtoffe: & voyons conſequemment de la cauſe finale, à ſçauoir comment & à quelle fin il le conduit: qui ſera pour le Chapitre ſuyuant.

CHAP. XI.

Que Dieu conduit le Monde,& tout ce qu'il contient, par ſa Prouidence.

ARISTOTE ſouloit dire, que comme il y a diuerſes queſtions,auſſi meritent elles diuerſes reſponces. Aucuns,diſoit il,demandent ſi le feu eſt chaut. Il le leur faut faire toucher : car leur ſens eſt ſuffiſant pour en reſpõdre. Aucuns, s'il faut honorer ſes parents. Ils ne meritent pas qu'on diſpute contre eux, mais qu'on les tance bien aſprement. Autres demandent, qu'on leur prouue par viues raiſons, qu'il y a vne Prouidence qui gouuerne le Monde. Telles gens meritent le foüet, diſoit il, & qu'vn Bourreau, non vn Philoſophe leur reſponde. C'eſtoit dire en peu de mots, qu'il n'y a rien ſi ſenſible, ny ſi naturel; rien dont le ſentiment ſoit ſi vif à

vif à nos sens, ny si auant imprimé en nostre nature, que la Prouidence de Dieu, sur le Monde; &, que nous en deuõs estre plus asseurez, que de ce que nous touchons à la main, & dont nostre propre conscience nous conuaint. Car puis qu'il ordonne plus grieue pene à qui doute d'icelle, qu'à qui resiste au sens & à la nature, il monstre que la coulpe est insupportable; c'est à dire, ou vn dol manifeste, ou certes vne ignorance trop grossiere, que les Legistes appellẽt tresproche du dol. Et de fait, comme nous auons dit cy deuant; Si nier vne Diuinité; est dementir ses sens, sa nature, & tout le monde mesmes; ie ne sçay si confesser la Diuinité, & luy denier la conduite des choses, ne seroit encor plus intolerable, veu que c'est l'iniurier en la confessant; à sçauoir, luy attribuer vn œil sans veüe, vne aureille sans ouye, vne puissance sans entendement, vn entendement sans raison, vne volõté sans bonté, voire vne diuinité sans diuinité: dont les anciens appelloyent la Diuinité θεὸν ou προνοιαν, Dieu ou Prouidence; par ce qu'il ne peut estre imaginé l'vn sans l'autre; & qu'autant est athée à leur iugement, celuy qui nie la Prouidence, que qui nie la Diuinité mesmes. Ie demande à tout homme qui confesse vn Dieu, ie dis aux plus Sauuages mesmes, par où il l'a cognu? Il dira qu'il a veu vne conduite en toutes choses hautes & basses, vn ordre qui ne faut point, & mille contrarietez tendantes à vn but; le Ciel qui eschauffe la Terre, l'Air qui l'humecte; la Terre qui produit des herbes; les Animaux qui les mãgent; l'homme qui s'en sert. C'est donq comme s'il disoit, Qu'il l'a cognu par la Prouidence, & liaison qu'il a remarquée en toutes choses. Il dira derechef, qu'il a apperceu, comme des matrices és

Ignorantia dolo proxima.

metaux, qui les nonrriſſent & produiſent; és plantes vne vertu, qui tire ſa nourriture de la terre, & la diſtribue auec vne belle proportion de branche en branche, & de fueille en fueille, qui pour perpetuer ſon eſpece, comme s'elle auoit vne cognoiſſance de ſa mortalité, produit vne grene lors que ſa declinaiſon approche. Es animaux auſſi que l'vn membre fait pour l'autre, & chacun pour le tout; vn deſir d'engendrer, des tetins pour allaicter, vn ſoing induſtrieux pour nourrir & conſeruer leurs petits: Qu'il a conſideré que tout cela ne pouuoit eſtre ainſi pourueu de ſoy meſmes, & pourtant qu'il y auoit quelque choſe par deſſus. C'eſt donq derechef eſtre amené à la cognoiſſance de Dieu par la Prouidence. Or ſi la Prouidẽce que nous auons obſeruee, nous a fait dire qu'il y a vn Dieu, montant par les effects à la cauſe; s'enſuit-il pas que le propre effect de Dieu eſt Prouidence; & que qui la nie, nie la Diuinité, veu que tu ne cogneuſſes pas la Diuinité ſans la Prouidẽce? Si Dieu n'a point le ſoing du Monde, ie te demande ſi c'eſt par ce qu'il ne le peut, ou par ce qu'il ne le veut auoir? S'il ne le peut; comment le confeſſes tu tout puiſſant? & comment infiny, veu que tu ſçais les bornes de ſa puiſſance? Comment auſſi le nommes tu Sage, veu que le propre du Sage eſt de conduire les choſes à vn certain but, & ne laiſſer rien de ſubiect à la fortune? Et puis que ſa Puiſſance & Sageſſe ſe ſont eſtenduës à toutes choſes pour les créer, qui les gardera d'atteindre iuſques à toutes pour les cõduire & conſeruer? Derechef, la Plante n'a point d'entendement pour ſe conduire, ny pour ſe conſeruer à l'auenir: & toutesfois tu y vois vn entendement qui fournit à toutes ſes parties, & vne prudence

déce qui veille pour l'auenir. L'Animal n'en a gueres plus, encor qu'il sente & se meuue. Si y a il vne prudence en luy qu'il ne cognoist point, qui cuit, digere, & distribuë ce qu'il mange, qui le dispense à ses parties par iuste proportion, qui veille pendãt qu'il dort, & pẽse pour luy lors qu'il n'y pẽse point. Il sent, ie ne sçay comment, qu'il a besoing de terrier, d'aire, ou de nid pour faire ses petits: il fait ses prouisions pour l'auenir, & change de païs selon les saisons, & les choisit selon sa nature, sans iamais y faillir: En tout cela reluit vne prouidẽce, que toutesfois il ne sçait & ne sent point. Toy qui as entendement, as vne pouruoyance, & fais par icelle, ce que les autres par nature, ou plustost que la nature, c'est à dire, la police du Createur fait pour les autres: & plus tu en as, & plus loing aussi pouruois tu. Car tout petit ver que tu es, tu inuẽtes mille mestiers & arts. Ce sont autant de petites prudences, & par consequent prouidẽces: tu fais ployer autãt que tu peux toutes choses à ton but, les pluyes, & les secheresses, les chaleurs, & les froidures, à ta cõmodité; les affaires de tes voisins, de ta ville, de ta Republique à ton proffit & honneur particulier; voire le Ciel, la Terre, la Mer, & biẽ souuent Dieu mesmes, s'il se pouuoit, à tes desseings. Or qui pouruoit pour les plantes, & pour les animaux, esquels tu vois si grande prouidence, encore qu'ils n'en ayent point, sinon celuy qui les a faits, & qui adresse la flesche au but; elle di-ie qui ne voit point, sinõ l'archer qui a des yeux pour elle? Et qui la donne à tous, peut il pas pouruoir à tous & pour tous? Et qui te la donne telle que tu fais ployer tant de choses à ton but que tu n'as point faites, & dont à pene sçais tu le nom; ne les pourra il conduire chacune

ſelon leur nature, & toutes, & toy meſmes à ſa fin, luy di ie qui les a toutes faites? Derechef, ſi Dieu ne peut pouruoir aux choſes, & les ordõner à leur fin; comment diſons nous qu'il eſt outre tout ce que nous pouuons imaginer; veu que nous ne pouuons nier, que celuy qui peut pouruoir eſt plus que celuy qui ne le peut, & ſi nous pouuõs imaginer quelque choſe de plus grãd que luy; que ſ'en faut il que nous ne le ſoyons nous meſmes? Et ſi le pouuoir pouruoir, eſt meilleur en l'hõme que le nõ pouuoir, veu que nous diſons qu'il faut attribuer à Dieu tout ce qu'il y a d'excellẽt en nous; par meſure di-ie & participation, ce qui eſt infiny en luy & comme en la Source; que ne diſons nous dõq que Dieu peut par ſa Sageſſe infinie pouruoir à toutes choſes pour ſa fin; comme chaque choſe par la Sageſſe particuliere qu'il y a imprimee pouruoit au beſoing de ſa nature? Bref, veu que Prouidence n'eſt autre choſe qu'vne ſage conduite des choſes à leur fin; & que tout entendement qui opere commence ſon operation par la fin, & que Dieu, comme nous auons dit, qui a operé toutes choſes, a, ou pour mieux dire, eſt, vn entẽdement ſouuerain, egal à ſa puiſſance: s'enſuit il pas, que Dieu a eu vne fin en creant le Monde? & quelle autre que luy meſmes & ſa gloire, veu que la fin ne peut eſtre moins bonne que ce qui y tend? Et derechef, qu'autant que ſa puiſſance s'eſt eſtendue à le créer du commencement, autant peut ſa Sageſſe à le conduire à ceſte fin là? Et puis que le commencemẽt & la fin des choſes; l'Archer di-ie, & le But n'eſt qu'vn, & rien entre deux, à ſçauoir Dieu meſmes; rien ſe peut il embraſſer à trauers qui puiſſe l'empeſcher d'y paruenir? Or voila donq, que tu ne peux denier à Dieu la conduite du

Omnis intellectiua operatio principium eſt finis.

Monde

Monde soubs ombre qu'il ne le puisse point. Mais tu diras, qu'il n'en veut point auoir le soing: & ie te prie, qui t'a appris si auant de sa volonté? La nature des choses? Ains tu vois és plantes vne inclination à nourrir toutes leurs parties; és animaux vn desir d'allaiter leurs petits; és hommes de pouruoir à leur maison & famille: en vn chacun de contregarder ce qu'il a cultiué ou fait. Et qui fait autremẽt, tu l'estimes, non vn Barbare, ny vne beste sauuage, mais vn tronc & vn rocher. Or celuy qui a donné vne telle inclination à toutes choses, voire aux insensibles mesmes, pour ce qui les touche, ne l'aura il point aussi pour toutes, & luy oseras tu denier ce que tu prẽs à louãge; ou attribuer ce que tu estimes à iniure? Ains cõme ce soing est vn rayon de Bonté; celuy qui est la Bonté mesmes, & source de tout ce qui est de bon en l'Vniuers, espandra ce soing par sa bonté sur l'Vniuers. Celuy di-ie qui nous a daigné créer, ne sera point desdaigneux de nous cõseruer; & puisqu'il nous a voulu créer par sa puissance pour quelque chose; (car si la nature ne fait rien en vain, combien moins celuy qui l'a faite?) il nous voudra par sa Sageſſe conduire à icelle mesmes. Contre vne doctrine si manifeste, voyons ce que l'impieté peut apporter; & premierement nous vient au deuant Epicure, qui nie auoir apperceu ceste Prouidence és choses: au contraire en pense remarquer en l'vniuers plusieurs, dont il veut recueillir; qu'il n'y a point de Prouidence, mesmes s'il l'euſt osé dire, que Dieu n'est point. Car s'il y en auoit vne, dit il; pourquoy les montagnes occuperoyent elles partie de la terre; & pourquoy les bestes sauuages; & pourquoy la Mer? Pourquoy aussi de ce peu qui reste de terre, les deux

Obiectiõs contre la Prouidence.

Alphon. 10. Roy d'Espagne, disoit que s'il euſt assisté à la Creation du Monde, il euſt esté bien mieux ordõné, & en fut puny de Dieu. Roder. de Tolede liu. 4. ch. 5.

parties ſont elles inhabitables, de chaud ou de froid; & la tierce proche de l'eſtre, ſi l'homme n'en arrache les eſpines de fois à autre? Et pourquoy la nielle vient elle ſus les bleds, & la gelée ſur les vignes? Les vents ſur la Mer & ſur la terre? Bref, pour quoy les maladies ſelon les ſaiſons de l'année, & pourquoy finalement la mort? Et pourquoy l'hõme naiſt il pis, que le moindre reptile, & a beſoing de tãt de choſes, dont les autres animaux ſe paſſent bien? Ains pluſtoſt deuroit il dire; Ie voy mille mouuements au Ciel, dont chacun a ſon but particulier, & qui tous tendent neantmoins à vne meſme fin. Ie les voy tous emportés par vn mouuemẽt vniuerſel, encor que chacun s'esforce à l'encontre d'iceluy par ſon propre cours; & ce mouuemẽt vniuerſel eſt meu par vn moteur, & le moteur qui le regit doit eſtre aſſez puiſſant pour les regir tous, puiſqu'il regit d'vn clin d'œil celuy qui les emporte tous. S'enſuit donq qu'il y a vn Moteur principal, qui gouuerne le Ciel & toute la diuerſité qu'il contient. Et derechef: ie voy que le globe de la Terre & de la Mer enſemble, n'eſt au regard du Ciel qu'vn petit poinct, ou, cõme diſoit Pythagore, vne eſtoille des moindres; que la Lune gouuerne les marees de la Mer, & le Soleil les ſaiſons de la terre, qui tous deux cependant ſont diſpenſees par le cours du Ciel. Ie conclurray dõq; Que celuy qui regit le Ciel, regit le Soleil & la Lune; & que qui les regit, regit & la Mer & la Terre. Car qui gouuerne le tout; comment ſera il court en vn poinct? Et qui gouuerne ceux par leſquels la Terre eſt en vigueur; comment ſera ſa vigueur arreſtée par la Terre? Que s'il me ſemble que ſa Prouidence ſoit plus claire au Ciel qu'en la Terre; ce qui toutesfois n'eſt pas, &

pas, & que ie ne puisse rendre raison de tout ce que i'y voy; il me souuiendra que i'ay veu maints instrumens, ouurages d'hommes, comme ie suis; dont ie voioy clairement les effects, & n'en comprenois point la cause, qu'és autres i'apperceuoy bien l'vsage de quelques parties, à sçauoir des plus grandes & plus remarquables; mais de plusieurs petites non, comme de vis, de cloux, &c. sans lesquelles toutesfois les plus grandes eussent esté inutiles: & quand on les me demontoit piece à piece, à pene encor les pouuois-ie comprendre. Que i'en ay fait moy mesmes esquels mes seruiteurs & mes enfans ne voioyent goutte, & les eussent bruslez au feu comme inutiles: & pourtant ie loueray Dieu en ce que ie cognoy; ie l'admireray en ce que ie ne cognoy point: & aymeray bien mieux me iuger court en mon entendement, qui ne suis rien, que le soupçonner defaillant en sa prouidence, luy qui a fait toutes choses. Mais puisqu'il faut respondre aux fols sur leurs folies, affin qu'ils ne se pensent point sages, & que la sagesse de ces gens est toute à interroguer & rien à respondre, examinons encor ces belles questions de poinct en poinct. S'il y a Prouidence, dient ils; à quoy seruent les montagnes? Ains dy plustost; Si tout estoit d'vne sorte, où seroit la Prouidence: car qu'est-ce Prouidence que la disposition de plusieurs differentes choses à vn but: & quelle peut estre la disposition, si c'est par tout vne mesme chose? Animal que tu es! Ainsi parleroit vn Fourmy de toy. Il demanderoit à quoy sert l'eminence de ton nez, ou de tes sourcils en ton visage; de tes costes mesmes, qui sont plus haut esleuees sur ton corps, que ne sont les montagnes sur les plaines de la terre. Tu l'estimes beau- Montagnes.

té en ton visage; proportion en ton corps: & en deuiens amoureux en l'autruy: & le veux blasmer en l'Vniuers, comme deformité & faute d'ordre. Mais oserois-tu, ie te prie, ainsi parler d'vn Peintre, ou toy mesmes Lucrece, ne te feroit-il point mal qu'õ parlast si lourdemẽt de ton liure? A qui blasmeroit les ombres en vn tableau, on luy respondroit, que le Cordonier ne passe la pantoufle; car sans leur noirceur, la blãcheur ne peut paroistre, ny sans leur obscur la clarté, ny sans ce qui y semble confus la distinction, & rondeur des parties; ny en somme sans la diuersité des couleurs, l'art du Peintre. A qui reprendroit aussi l'art de ton liure, pour auoir leu quelques endroits par cy par là, seroit tost respondu, par le Iurisconsulte, Qu'õ ne peut iuger de la loy sans l'auoir leüe toute entiere: Et s'il y a quelque absurdité, soudain s'esueillerõt vn mõde de Grãmairiens, qui employeront tout leur esprit pour l'excuser & pour trouuer en tes incõgruitez vne elegance. C'est que ce qui est laid à part, embellit l'œuure; l'ombre plus que la couleur, & le noir plus que l'esclattant quand il y est mis à propos. Et les païsages ne sont beaux, qu'autãt qu'ils sont diuers. Et si sur vne plaine tu voys pendre vn rocher ombrageux, & au bout d'vne claire riuiere vn antre mousſu dont elle sort; tu en loües le tableau, & en admires le Peintre d'auantage. Non, peut estre, que la plaine ne te plaise plus que la montagne, & la riuiere que le rocher; mais par ce que sans iceux ils ne te plairoyent pas tant. Or si tu cõtemplois le Monde cõme l'ouurage de Dieu, & les montagnes & autres parties que tu blasmes, non en elles mesmes; mais en tãt qu'elles sont petites parties de ceſt ouurage, tu en dirois sans doute tout autant: Que si d'vne veüe tu ne peus pas voir tout le Monde,

Mõde, pour iuger de la proportiõ de tout le corps, & de ſes parties; apprẽ pluſtoſt à louër l'art de l'ouurier en ce q̃ tu pẽſes entendre, qu'à le tirer en doute en ce que tu n'entends point. Mais voyons encor quelle raiſon tu as de te plaindre: tu fuis la pluye, & le haſle & la froidure; & les Mõtagnes te nourriſſẽt des foreſts, pour te couurir, pour t'ombrager, pour te chauffer. Tu ſuis le proffit du traffiq: elles te fourniſſent de riuieres de l'Oriẽt à l'Occidẽt, & du Septentrion au Midy; te ioignẽt le milieu de la terre à la mer, & les bouts de la terre enſemble. L'ambitiõ de tes voiſins t'eſt ſuſpecte, & la tiẽne ſouuent nuiſible: les hautes mõtagnes la bornẽt, & mettent ſeparatiõ entre les natiõs; & les empeſchẽt d'inonder l'vne ſur l'autre. Ie laiſſe les vins & les fruicts qu'elles produiſent; les claires eaux qu'elles diſtillent; les trouppeaux qu'elles paiſſẽt; les plaiſantes demeures qu'elles cachent. Si tu en pouuois autãt trouuer en ta plaine ſeule, ie te lairroy plaindre de la mõtagne. Mais au cõtraire ſi tu eſprouues les incommoditez des plaines de Libye, ſeulement de la Beauſſe ou de la Champagne deſerte, tu voudras incontinẽt que tout ſoit mõtagne, comme ainſi ſoit toutesfois, que s'il n'y auoit que toute plaine, ou toute mõtagne, tu ne ſçaurois en quoy louër ni la mõtagne, ny la plaine. Or cela ſoit pour reſpõce à to' ces Philoſophes, qui veulẽt cõtreroller les parties d'vn œuure qu'ils ne comprennẽt pas. Car blaſmer l'Vniuers pour la mõtagne, & la mõtagne pour la foreſt, c'eſt blaſmer l'hõme pour moins qu'vne verruë, ou vn poil. Et le poil meſmes que le Barbier iettera au feu, quand il l'aura couppé, tu l'honores au vieillard, & le vieillard pour luy. Mais ſuyuõs les autres argumẽts. Tu te plains des beſtes ſauuages; & qui les a fait ſauuages

Beſtes ſauuages.

uages autre que toy? Ains admire la Prouidence de Dieu, qui leur a imprimé, cõme remarque Apollonius, vne telle crainte de l'homme, qu'elles ne luy nuisent; sinon, ou qu'il les assaille, ou qu'vne extreme famine les presse. Et qu'est-ce que l'homme ne face contre l'homme en pareille extremité? Admire la encor en ce que les animaux qui te peuuent nuire, vont seul à seul, & cerchent les deserts & les cauernes, & se multiplient peu sur la terre, au lieu que ceux qui te sont vtiles, quelques forts qu'ils soyent s'appriuoisent chez toy, s'assubiectissent par troupeaux à vn enfant, & multiplient à milliers en peu de temps. Sera-ce, di à bon escient, œuure de fortune, que ceux qui peuuent nuire à ta vie te fuyent, & que ceux, de la vie desquels tu nourris ta vie, te viennent d'eux mesmes rencontrer? Mais la Mer qui occupe tant de terre te desplaist; & si tu estoys habitant de la Mer comme de la terre, la terre qui occuperoit tant de Mer te desplairoit. Et combien y en a il encor de vuide, qui seroit propre à habiter? Ains sçachez luy gré de tant d'animaux qu'elle te nourrit, & de tant de villes qu'elle t'enrichit; de la nauigation qui abbrege ton chemin & accommode ton trafiq: de ses vapeurs qui entretiennent l'air, & engraissent la terre. Car imagine toy que la Mer seche en vn iour, combien penses tu voir de villes desertes, & de peuples ruinez? D'hõmes di-ie qui demeurerõt à sec, comme le poisson, quand la marée se retire. Mais loüe la bien plus encor de ce que non contente de t'accommoder, elle t'enseigne la Puissance prouidente, & la Prouidence puissante de celuy qui l'a faite, quand tu la vois pendre au dessus de la terre, & la menacer à toutes heures d'vn deluge: sans que toutesfois elle puisse desborder,

La Mer. Aristote conclut qu'il y a Prouidẽce par ce que la terre est descouuerte, que la Mer comme plus haute eust peu couurir: Au liure des merueilles.

der, quand tu la voys circuir tout vn grand païs, cõme s'elle le debuoit embraſſer & s'arreſter en vn Iſthme bien eſtroit; ou ſe couler par vn petit canal dedans le fonds de la terre, & vne infinité de petites iſles affermies au milieu de ceſt abyſme, qui ne montent pas vne miette de pain en vn eſtang. Car ſi tu y cerches ton vtilité; penſes tu pas auſſi que l'ouurier y cerche ſa gloire? Et quand tu n'y aurois autre profit, ne t'eſt-ce pas beaucoup d'auoir ſubiect de le magnifier? Les vents, peut eſtre, te la font haïr; car auſſi ne t'en peux tu taire; & ſi d'autre part il fait calme, tu lãguis. Mais cogneuſſes-tu la dixiéme partie de la terre ſans eux; & comment euſſes tu deſcouuert le Perou & les Molucques, & commẽt ſeulemẽt les plus prochaines Iſles? Que ſi tu louës le vent quand il t'eſt bon, vn autre qui a affaire ailleurs, le louë quãd il t'eſt contraire: & ſi tous deux vous plaignez de la tempeſte, celuy qui a fait les vents en veut eſtre loüé, quand il te donne à penſer que ſur Terre & ſur Mer il eſt puiſſant de te rencontrer; & tu es enſeigné à l'inuoquer quand le meſme vent qui t'aura porté à ton plaiſir, eſt preſt de t'eſchouër contre terre! Mais de ce peu qui reſte de terre, les deux parts ſont inhabitables. Qui te l'a dit? Et comment pluſtoſt n'en conclus tu vn Createur, puiſque de ton temps elles n'eſtoyent habitées? Ains les vents dont tu te plains, nous ont appris, Qu'il y a de beaux peuples, & plus ſains & vigoureux que nous, & de belles villes, & des fruits delicieux, & nous les trouuons ſi intemperez que nous quittons les plus temperez de deça pour y aller. Les iours & les nuits ſont autrement meſurez en vn païs qu'en l'autre: Mais en ceſte varieté y a vne conſtance, & vn ſeul Soleil qui par vn meſme cours

Les vents.

Terre inhabitable.

me cours fait tant de diuersitez; te monstre que celuy qui l'a fait, en peut bien faire d'autres. Bref, il y a tant d'art en tout celà, qu'il t'a fallu faire vn art pour l'apprendre. Et qu'est-ce vn Art, qu'vne Disposition de plusieurs regles? Et si pour les cognoistre il faut tant d'art: qui ne confessera qu'en la chose mesme il y en ait beaucoup? Tu accuses les espines qui couurent la terre; mais aduise en combien de maux te plonge l'oisiueté: Les gelées & les nielles qui fruſtrent tes labeurs, au lieu qu'elles te tirét l'aureille pour te ramenteuoir, que c'est de Dieu qu'en vient la benedictiõ: Les pluyes qui te mouillent, au lieu qu'elles arrousent & engraissent tes champs. Tu es en somme vn enfant qui iniuries ta nourrice, quand elle te peigne ou t'habille; & bien souuent quand elle t'oste le feu, ou le cousteau des mains; c'est à dire, tu interpretes à mal tout le bien que la liberale Prouidence de Dieu te fait. Mais en fin, dis tu, pourquoy naissons nous sans nous pouuoir aider? & pourquoy subiects à tãt de maladies, & pourquoy finalement à la mort? Laissons ce que nous dirons cy apres, Que de tout cela tu n'as à te plaindre qu'à toy mesmes; car encor en ce mesmes que tu reproches te monstrerons nous au doigt la Prouidence du Souuerain. L'enfant naist sans se pouuoir aider: il ne sçait pour tout que crier. L'animal au contraire n'est pas si tost né qu'il marche. Ainsi soit. Et ce pendant de ces enfans là, qui semblent comme abandonnez; nul ne meurt faute de nourriture & de nourrice, encor qu'il n'y ait que pene & soucy à les esleuer. S'ensuit donq que quelque Prouidence dés le cõmencement a veillé pour eux, qui a engraué en la mere ce soing maternel; & moins ils se peuuent pouruoir, & plus claire est la puis-

L'homme.

puissance diuine qui leur a pourueu. Aux animaux telle naissance au reste ne cõuenoit pas, qui n'estans pas capables de raison, n'auoyent pas aussi interest à la cognoistre. Quant aux maladies, si pour icelles tu accuses les saisons, tu accuses le feu par ce qu'il te brusle, duquel toutesfois tu ne peux te passer: car la faute en est en ton indiscretion, & non en sa nature; en ton intemperie, & non en la leur. La mesme chaleur dont tu te plains, te meurit les bleds & les raisins, & les fruicts dont la plus part du monde se repaist: & si quelqu'vn en semble auoir la fieure, il se pouuoit passer d'aller au Soleil, mais non que le Soleil vinst sur la terre. Mais, si les peres de familles ont des verges à la cheminée pour chastier leurs enfans, & si partie de leur gouuernemẽt consiste en cela; trouues tu estrange que celuy qui nous a mis au Monde, ait des moyens de nous tenir en discipline, & de nous conuertir à luy? Et que diras tu de plusieurs maladies, qui sont comme fruits de certains vices & pechez, l'vne d'yurongnerie, l'autre de luxure &c. & d'Hippocrates mesmes, qui parlant des pestes & maladies vulgaires, recommande sur tout au Medecin, de bien aduiser s'il n'y a rien de Diuin en icelles? C'est à dire, si c'est point vne maladie extraordinaire, dont la propre & prochaine cause soit la main de Dieu qui soit sur nous? Que si au reste il n'y a que desordre & misere en ce Mõde, pourquoy accuses tu la mort qui t'en fait sortir? Si c'est par ce que tu as des biens, que tu te faches de laisser, si tes parens ne t'eussent quitté la place par l'ordre de nature, maintenant tu ne les eusses pas. Si c'est par ce que la mort esteint beaucoup de choses, adiouste donq qu'elle fait place à plusieurs autres qui ont à naistre. Mais si tu veux considerer combien de fois

Maladies.

Mort.

on va

on va cercher la mort, là où elle semble estre plus espoisse, sans la rencontrer; combien la rencontrent, aux banquets, aux nopces, aux triomfes, où ils la vouloyent oublier, combien il y en a qui meurent ieunes & bien sains; & combien qui viuẽt bien malades iusques en profonde vieillesse; combien qui remennent des plus aspres meslées pour mourir en leur lit; & combien qui ont fuy la lisse toute leur vie, qui en fin ne la peuuent euiter: tu cognoistras aiseement, que nostre vie & nostre mort ne sont point en nous mesmes, qu'aussi peu depend nostre vie de la fortune; veu qu'elle eschappe tant de lieux, où la fortune semble dominer; moins encor de la nature, veu qu'elle n'a point comme és arbres & animaux vn certain terme que pour la plus part elle empliſſe & n'outrepasse point: mais que nostre vie & nostre mort dependent d'vne cause superieure, qui par sa seule volonté la dispense & la borne, selon qu'il est expedient & pour sa gloire, & pour l'ordre de l'Vniuers, & pour nous mesmes. Mais, n'euſt il pas donq mieux valu, que l'homme euſt esté fait immortel que mortel? Mais diray-ie; euſt il pas mieux valu aussi, que la terre euſt esté feu que terre; & l'aureille pluſtoſt œil qu'aureille; veu que l'vn est plus excellent que l'autre; & qu'il est meilleur, diẽt les Philosophes, d'auoir des qualitez actiues que passiues? Et si la terre euſt esté feu, où eusses tu peu cõsister? Et si ton aureille euſt esté œil, que fuſt deuenüe ta parole, voire ta raison? Permets donq, mon amy, que ce Monde soit vn Monde, c'est à dire, vne disposition de plusieurs choses; vn ordre de plusieurs degrés. Chaque nature a ses bornes & limites qu'il a pleu à Dieu de luy donner. La plante est plante, par ce qu'elle vit: Si elle sen-

sentoit, elle seroit animal. L'animal est animal par ce qu'il vit & sent; s'il discouroit encor il seroit homme. L'homme discourt par ce qu'il est homme: s'il estoit immuable, il seroit Dieu. Qui demande pourquoy la plante ne sent point, & pourquoy l'homme n'est immortel icy bas, demande pourquoy la plante est plante, & pourquoy homme, l'homme. C'est en somme, qu'ainsi il a pleu au Createur, accorder de diuerses chordes l'harmonie du Monde; & qui en oste la diuersité, oste le Monde mesmes. Mais voicy qu'ils insistent. Bien, dient ils, Qu'vne Prouidence ait estably le Monde, mesmes qu'elle en ait vn soing vniuersel: Ainsi soit. Mais de la trauailler du soing de tãt de choses particulieres, mesmes en ceste Cloaque d'icy bas, en ceste Region elementaire subiecte à tant de mutations, semble plustost vitupere que louange. Mais ie respon, Si c'est louange à Dieu d'auoir creé toutes choses hautes & basses, quel vitupere luy sera ce de les conseruer toutes? Et qui les a renduës dignes ou indignes que sa volonté, veu qu'elles sont toutes de rien? Et qu'est la robbe de drap d'or au Peintre plus que celle de toile; puis que toutes deux il les a peintes? Et s'il gouuerne le Ciel, pourquoy moins la terre, sur laquelle cheminẽt infinies sortes d'animaux; en chacun desquels, voire en la mouche & au fourmy, plus reluit la grandeur du Createur, qu'au Ciel mesmes; à sçauoir en leur vie si viue, en leur sentiment si prompt, en leur mouuemẽt si leger & si libre, en leur petitesse mesmes qui contient tant de grandeurs ensemble: comme ainsi soit que nous admirions plus l'Ouurier en vn horloge qu'vne mouche couure de ses ailes, qu'en vne grande, où la grandeur mesmes fait rabatre du prix? Si

Obiection des choses viles.

tu

tu crains que l'Esprit de Dieu ne se souille en ces choses corruptibles : par le mesme esprit qui commãdoit aux armees & aux Republiques, Cincinnatus faisoit amasser son fumier, & en engraissoit ses terres; & tu ne l'en estimois pas souillé pourtant. Le mesme Soleil aussi qui illumine le Ciel, perce les nuées obscures & les vapeurs; il seche les esgouts & les cloaques; il estend ses rayons iusques à ce qui te semble plus ord; & toutesfois il ne s'en tache point. Or craindras-tu donq, que Dieu qui soigne toutes choses sans soing; qui les remuë sans les toucher; qui les attainct sans s'estẽdre, ne puisse administrer ces choses basses sans se tacher? Mais, dit Aristote, il conuient mieux, Qu'il traicte les grandes choses, comme le Roy de Perses en son cabinet, & laisse le soing des moindres à ses Satrapes. Cõme si le Iardinier, qui a semé & l'vn & l'autre, fait plus de cas d'vn chou par ce qu'il est grand, que de l'ozeille, ou de l'hyssope; d'vne courge, q̃ d'vn melon. Et comme si aussi tu ne l'admirois pas d'auantage, si de son cabinet il pouuoit commander, ou faire luy mesmes tout ce que les autres font. Qu'admires tu, ie te prie, en Mithridates, sinon qu'il sçauoit cõmander à tous ses soldats par leur nom? En Philippes de Macedone, sinon que luy mesmes pouruoyoit iusques aux bagages, & aux fourrages des asnes. Aux grands Capitaines de nostre aage, sinon qu'ils sçauent non combatre, ny arrester des combats seulement; mais à vn pain & à vn botteau de foin pres, ce qu'il faut par iour à leur armée? Et à vn coup pres, quant coups de canon feront bresche en vne telle muraille, &c. En cestuycy ou en cestuy là; sinon que l'vn a sceu mettre le Soleil au visage de son ennemy, l'autre le vent, la poussiere ou la fumée

aux

aux yeux: vn autre se sera serui d'vn marets; vn autre l'aura attiré en vn païs fangeux. Et qu'y a il de plus vil que ces choses là? de plus prudent en la guerre que de s'en seruir? de plus glorieux en fin que la victoire? Ce n'est donq pas par honte, mais ou par impuissance, ou par imprudence que les autres ne le font pas. Or tout ce qui est en l'Vniuers c'est l'armée de l'Eternel; vne armée qu'il n'a point recueillie de ses voisins, mais creée de ses mains. Il cognoist les Estoilles par leur nom; car il les a faites. Il a pourueu tous les animaux de pasture, & l'vn ne luy est plus grand que l'autre; car ils ne le sont qu'autant qu'il luy plaist. S'il se fait guerre icy bas, toutes les armées sont à son seruice, & à sa solde, & les ambitions des Princes mesmes pour les entrepunir. Si les peuples s'enorgueillissent, il arme contr'eux les sauterelles & les hanetons, les bruines & les frimats, les vents & les vapeurs de la terre. En chacun de nous il a ses intelligences pour nous chastier; en nostre chair nos corruptions; en nostre esprit nos passiõs; en nostre ame nos pechez & enormitez mesmes. Il n'y a rien si petit qui ne luy serue à tresgrandes choses: rien si grand, qu'il ne face courber soubs les plus petites; rien si vil qui ne serue à sa gloire; rien si ennemy qui ne combate pour sa victoire; rien si inique qui n'execute sa iustice; rien si contraire qui ne frappe à son but. Ne plaide point sans aduеu pour sa gloire. Plus il y a ça bas de mouuement, de mutation, de desordre; & plus s'y monstre l'arrest immuable de sa Prouidence eternelle, qui adresse, bon gré mal gré qu'ils en ayent, toutes ces inconstances à vne certaine fin. Que si tu crains que ce ne luy soit trop de pene; car il a bien affaire de ton impieté pour le soulager: voy pour le

moins comme ton ame en vn meſme temps, ſans ſe tourmenter, & ſans que tu y penſes, pouruoit à nourrir, & à faire croiſtre toutes tes parties, chacune ſelon ſa portion & proportion: Comme elle dõne ſentiment iuſques à tes ongles & à tes cheueux, qui ne ſont qu'excrements de ton corps, & non pas parties. Et ſi tu veux ſçauoir comment elle s'occupe ſans s'occuper, conſidere comme pendant toute ceſte beſongne laquelle elle fait ſans y penſer; elle ne laiſſe de s'eſleuer iuſques au Ciel, & de remuer par ſes diſcours toute la terre, de pouruoir à la nourriture & defenſe d'vn million de meſnages, & à la ruine d'autant d'autres; de ſonder les deſſeings de ſon ennemy pour les faire ſeruir au ſien, de traiter paix & guerre, & au regard de meſmes perſonnes & tout enſemble? Et oſes-tu penſer que Dieu ſoit occupé des choſes dont tu ne l'es pas? Et qu'il ſe laſſe des gouuernements où tu prens plaiſir? Et qu'vn eſprit libre & infiny ne face en vn corps finy, ce que fait ton ame qui eſt finie en elle meſmes en vn corps où elle eſt comme en priſon? Bref, veu que tu preſumes faire ta volonté des choſes dont tu ne peux faire vn ſeul poil, Dieu ſera-il empeſché à faire ſa volonté, de celles que par ſa ſeule volonté il a faictes & creées? La vertu qui eſt au pepin ou en la plante s'eſpand depuis la racine iuſques aux extremitez des branches; elle diſtribue la nourriture au tronc, à la mouelle & à l'eſcorce, aux fleurs, aux fueilles, & au fruict, à chacun ſelon ſa proportion & nature. Le Soleil meſmes en paſſant ſon chemin, & ſans y penſer pouruoit à vn million de plantes diuerſes, & à diuers peuples diuerſement, & pour cela ne s'en eſchauffe il point d'auantage. Or quãd vne creature fait cela, que dirons nous du Createur?

teur? de celuy qui n'eſt pas l'ame de la plante, ny de l'animal ny de l'homme; mais qui les a faict toutes de rien; qui n'eſt pas, comme dient quelques Philoſophes, l'Ame du Monde, mais la Vie & l'Ame; s'il ſe pouuoit dire; de tout ce qu'il y a de vie & d'ame au Monde? Ains comme nous voyons iournellement, ſi le Conſeil d'vne Republique ne peut ceſſer vne ſemaine ſans confuſion; ny l'ame de l'hõme ou de l'animal intermettre tant ſoit peu ſon action ſans mort, ny la vigueur de la plante eſtre arreſtée, qu'elle ne ſeche; ny le Soleil ſe coucher ſans tenebres; ou eclipſer ſans vn notable changement: à plus forte raiſon deuons nous croire, que ſi le Monde, & tout ce qu'il contient, n'eſtoit conduit, ſouſtenu, regardé, de la meſme puiſſance, ſageſſe, bonté, qui l'a creé & ordonné tel qu'il eſt; il paſſeroit tout en vn moment, d'ordre en confuſion, & de confuſion à rien. Car ne le regarder point c'eſt ne le vouloir point, & ne le vouloir point en Dieu c'eſt le deſfaire, puiſque le vouloir en a eſté le faire. Or ſi la Prouidence de Dieu s'eſtend par tout, tant au Ciel qu'en la terre; nous ne pouuons douter que elle ne s'eſtende ſur l'homme. Car qu'y a il meſmes de ſi excellent en la terre que le corps; ny au Ciel que l'ame de l'homme? Et s'eſtendant ſur l'homme, ce ſera ſur tous egalement. Car qu'eſt le grand ou le petit, le riche ou le pauure, au regard de celuy qui tous deux les a fait de rien? Et quelle difference y a il ſinon que de ſes eſclaues celuy qui dreſſe la Tragœdie en habille l'vn de drap d'or pour iouër le Roy; l'autre de bureau pour iouër le mendiant, & leur fait changer d'habillement quand il luy plaiſt? Mais voicy tout incõtinent vn murmure preſques vniuerſel: car s'il y a, dient ils, vne Prouidence, d'où

vient que les meschãs ont tant de biens, & les bons tant de mal? que les vns sont si tard punis, les autres si tard recognus; bref, que d'entre les meschans l'vn aura le gibbet pour loyer de son mesfait, & l'autre en emportera vn diademe, ou vne couronne? Et n'a seulemẽt ceste question trauaillé les plus vertueux d'entre les Payens, mais les plus religieux mesmes de tout temps. Mais il vaudra mieux icy reprendre vn peu d'halene; & la remettre auec plusieurs autres qui restent, pour le Chapitre suiuant.

Ille crucem scelerũ pretium tulit, hic diadema.

CHAP. XII.

Que tout le mal qui semble estre, & qui est au Monde, est subiect à la Prouidence de Dieu.

NOVS disions par cy deuant, de Dieu; Toutes choses enseignẽt qu'il y en a vn: mais toutes ensemble ne nous peuuent suffisamment enseigner, quel il est. Disons aussi de la Prouidence; En toutes choses nous voyons vne Prouidence manifeste; mais d'ẽ vouloir en chacune cercher la cause, c'est sonder vn abysme, si ce n'est mesmes encores pis; veu que la volõté de Dieu est la Cause des causes. Certes si l'hõme veut accuser le cõseil de Dieu, par ce qu'il ne conuient pas auec son opinion; il est infiniement plus à reietter, que qui reprendroit le pere de famille en l'ordre de sa maison, où il n'auroit logé qu'vn soir; & qui contreroolleroit les loix & le Conseil d'vn païs estrange, où il n'auroit passé que par les tauernes: Que l'enfant, di-ie, qui prononce arrest sur les actions de son pere; ou le valet sur les Arrests d'vne Court de Parlement, soubs ombre qu'il aura tenu la mule au Palais. Ie diray plus, Que la beste mesmes qui voudroit discourir sur les actions de l'homme. Car que sommes nous

nous helas! à qui Dieu donne entrée en ſon Conſeil, qui ſeulement ſouſtenions la clarté de ſa face; & qu'en ſçauons nous qu'autant qu'il luy plaiſt de nous en reueler? Et qui eſt le ſage au Conſeil d'vn Prince, qui puiſſe donner vn bon aduis, s'il ne luy explique premierement ſon but, & le preſent & le paſſé, & toutes les circonſtances du fait? Et qui eſt le meſnager venant de loing, qui preſume mieux entendre, quel labour il faut à vne telle ou telle terre, quelle ſemence, quel fumier, & quel repos, que celuy qui toute ſa vie l'a labourée? Et de combien eſt plus le créer que le labourer? Mais puiſque Dieu eſt la raiſon meſmes, & que nous en auons par ſa grace quelque eſtincelle; voyons ſi elle n'eſt point ſi claire en toutes ſes actiõs q̃ meſmes elle eſclairciſſe en ce poinct les tenebres de noſtre raiſon. Que ſi no' ne l'apperceuõs ſi claire en toutes choſes, recognoiſſons icy que nous ſommes hommes, deſquels à Dieu il n'y a point de proportion; au lieu certes qu'il n'y auroit point de difference de luy à nous ſi nous pouuiõs cõprendre parfaictemẽt tous ſes conſeils. On dit donq; S'il y a Prouidence, pour quoy les bons ont ils tant de mal, & les meſchans tant de biens? Auant que venir à la choſe, ſoyons enſemble d'accord des paroles. Ie demande quelles gens tu appelles bons & meſchans; & quelles choſes proprement biens ou maux? Si ie te demandoy, pourquoy les ſains ont ils tant de maladies; & les malades tant de ſanté; tu te mocquerois de moy auec raiſon. Car la ſanté fait le ſain, & la maladie le malade. Quand tu me demãdes auſſi, pourquoy les bons ont tant de mal, & les meſchans tant de bien, pardonne moy ſi ie te fais expliquer; car naturellement ie ne puis entendre, ny que les bons

Que c'eſt que bien & mal.

ayent du mal, ny les meschans du bien. Si tu appelles les riches, les grands, les sains bons; les richesses, les grandeurs, la santé biens; la question sera absurde: Car c'est comme si tu demandois, Pourquoy les barbus ont du poil au menton, & les non barbus n'en ont point? Mais si tu estimes, cõme ie t'oy dire, la pauureté de Solon meilleure que l'or de Crœsus; & la preud'hommie de Platon, que la tyrannie de Denis de Sicile; & la grauelle d'vn sage auec sa sagesse, que la santé & dispositiõ d'vn fol; tu t'es donq trompé soubs ce beau nom de Biens; car autre chose que ces biẽs là te les fait preferer & estimer meilleurs. Disons donq, Que les Bons sont ceux qui suiuent les vrays biens, & que les vrays biens sont la Pieté & la Vertu: Que les meschãs aussi sont ceux, qui sont attachez aux vrays maux, c'est à dire au Vice, & à l'Impieté: & ne cõfondons iamais ces choses ensemble, le bien auec le meschant, le mal auec le bon. Car quelques biens que puisse auoir l'homme; & quelques maux, pour parler comme toy, qui le puissent rencontrer, il ne peut estre bon, s'il a tout bon fors que soy mesmes; & ne peut estre meschant si de soy mesmes il est bon. Quant à ces biens qui nous vouloyent deceuoir soubs cest habit là; disons, Que ce sont choses exterieures, autant communes aux vns, comme aux autres, & pour lesquels se peuuent moins les hommes appeller bons, ou meschans, pleins de maux ou de biens, que Sages ou Doctes pour vn plus ou moins riche habillement: au contraire; Que comme tous ces faux biẽs là sont autant d'instruments au meschant pour empirer, les richesses pour corrompre & soy mesmes & autruy, les grandeurs pour faire violence, la santé pour estre tant plus vigoureux à tout mal faire,

faire,&c. Que ces maux,que mal tu appelles maux, ſont autant d'aides au Bon pour bien faire, & pour proffiter en l'exercice de vertu ; la pauureté pour moderer ſes deſirs ; la baſſeſſe pour s'humilier; les maladies pour patienter; toutes eſpeces de faſcheries pour recourir à Dieu en icelles, & ſecourir ſon prochain en pareilles, quand Dieu l'en aura tiré hors: ne plus ne moins qu'vn corps mal ſain, conuertit tout ce qu'on luy baille en l'humeur peccãte qui le domine; & vn bien ſain au contraire les plus indigeſtes viandes en ſa ſubſtance. Venons donq au poinct. Veux tu ſçauoir pourquoy les richeſſes & les honneurs ſont autant communs aux bons comme aux meſchans: c'eſt qu'en deſpit des meſchans Dieu ne peut eſtre que Bon, qui faict pleuuoir, & luire ſur les vns & les autres, encor que les vns le maudiſſent qu'il les mouille,ou les face ſuër; & les autres le beniſſent de ce qu'il arrouſe & meurit leurs labeurs. C'eſt que Dieu n'eſtime pas conforme, ny à ſa grãdeur, ny aux angoiſſes & trauaux des ſiens, de leur donner choſes ſi friuoles, affin qu'ils ne s'y amuſent point; cõme le pere de famille,qui garde ſon heritage à ſon fils,ne penſe pas faire pour luy de l'habiller de la Liurée de ſes ſeruiteurs & eſclaues. C'eſt en ſomme, Que le Prince donne vne paye cõmune à tous ſes Soldats; mais la couronne de Cheſne, à qui premier aura donné ſur le haut de la breche: comme auſſi la largeſſe des Roys ſe iette bien au trauers de la foulle; mais les honneurs & les dignitez ſe diſtribuent entre les fauorits. Il te deſplaiſt que ceſtuy là laboure à plus de charruës que toy: mais aduiſe ſi tu voudrois changer les graces interieures que Dieu t'a faites à ſes bœufs & à ſes charruës. Il eſt plus auãt en l'eſtat du

Pourquoy ſont les faux biens cõmuns aux bõs & aux mauuais.

Roy que tu n'es: mais aduiſe encor les piques, les enuies, les ialouſies qui le cuiſent; & ſi les moindres eſtats en la maiſon de Dieu que tu ſers, exempts & francs de tout celà, valét point mieux que les meilleurs chez les Roys. De ſon ſeruice le Roy le recognoiſt en terres, en fiefs, en honneurs; mais ſi tu es ſi vil, & ſi inique que de vouloir feſtoyer ton corps des ſeruices de ton ame, penſe que Dieu eſt liberal & iuſte, qui veut rendre aux combats ſpirituels les couronnes ſpirituelles; & te veut recognoiſtre ſelon ſa dignité, & non ſelon la vileté de ton cœur; meſmes puiſqu'il ne couronne pas en toy tes œuures, mais proprement les ſiennes: Penſe auſſi que le guerdon ne ſe fait pas ſelon ta qualité; mais ſelon la qualité du guerdonneur. D'vn meſme ſeruice autre recompenſe a on d'vn Seigneur, & autre d'vn Prince. Si tu dis que tu te contentes de mil eſcus, Alexandre te reſpondra, que c'eſt, peut eſtre, aſſez pour toy qui reçois; mais non pour Alexandre qui donne. Et ſi tu veux auſſi que Dieu t'en rende foiſon de vins & de bleds, ſi tu le cognoiſſois bien, tu aurois honte de toy meſmes; car c'eſt le pain du commun, & non des ſiens. Mais ſi tu ne paſſes point ſi auant, ains veux ſçauoir quels biens ont les gens de bien en ce Monde, ie parle de ceux qui n'en ſemblent point auoir. Ils approuuent leur vie, dit Seneque, à Dieu qui les cognoiſt; ils ſe repoſent, di-ie, en luy; ils ont paix en eux meſmes: S'il n'aiouſte rien à leur condition preſente, auſſi diminue il tãt plus de leurs deſirs: leurs ennemis louẽt leur vertu; tout le Mõde plaint leur incommodité; les diſtributeurs des biens & honneurs ſont blaſmez pour les auoir laiſſez en arriere. Bref, la queſtion meſmes que tu fais, ſois Chreſtien, ou profane, leur eſt vn loyer ineſtimable,

mable. Que chacun demande pourquoy ils ne sont riches, & grands, & en credit, au lieu que de la plus part des autres, on demande, pourquoy ils le sont, & eux mesmes bien souuent ont honte de le dire. Or si tu as quelque cœur, aymeras-tu pas mieux auec Caton, qu'on demande pourquoy tu n'as point vne Statüe sur la place; & pourquoy tu n'as point l'Ordre, que pourquoy tu l'as? Mais si Dieu ne m'en vouloit donner; pourquoy au moins ay-ie perdus ceux que i'auoy, & pourquoy les m'a il ostez? Mais, dit Seneque, si tu ne les eusses perdus, peut estre, t'eussent ils perdu. Si, di ie, il ne te les eust ostez, ils t'eussent osté à luy. Ie te prie, combien de fois as tu osté vne poupée, ou vn iouët à tõ enfant, pour voir s'il seroit opiniastre; & combien de fois luy as tu arraché le cousteau des mains, encor qu'il pleurast pour l'auoir? Et quel mal luy penses tu faire, quand tu luy ostes le laict & la mamelle pour le seurer? Or trouues tu donq estrange; si Dieu te iette tes biens en la mer, qui eussent aydé à te noyer? Et combien proffita le naufrage à Platon pour le faire sage? & qu'il t'arrache le glaiue du Magistrat que tu desires, qui eust, peut estre, occis ton ame? Et que pour te preparer à vne autre vie que celle cy, il te seure des commoditez qui te la faisoyẽt aymer? Tu diras que tu en eusses bien vsé: mais cõbien a on veu de gens, qui soubs la discipline de pauureté estoyent gens de bien, que les richesses & honneurs ont gastez & corrompus? Tu permets au Medecin de t'oster telles & telles viandes que tu aimes bien; de retrancher tant de ton manger & de ton boire, de tes exercices & de tes plaisirs; par ce qu'il a veu de ton eau, & qu'il t'a tasté quelque fois le poux: à Dieu qui t'a fait & formé, qui taste eternellement le poux Pertes.

de ton ame, permettras tu point de t'oſter quelques choſes exterieures, que luy meſmes a faictes, & qui te feroyent perir? Et tu loües vn Capitaine, qui pour faire vne prompte expedition contre l'ennemy, caſſe tous les bagages & empeſchemens de ſon armée; affin que les ſoldats aillent plus leſtes, & qu'vn chariot ne l'engage par les chemins: à celuy qui t'a fait & qui te conduit permettras tu point de diſpoſer de tõ bagage, de quelques acqueſts ou heritages que tu auras fait icy bas, pour te rendre plus deliure contre le vice & les continuelles tentations de ce Monde? Mais l'Enuie te poinct. Pourquoy non, dis tu, à ceſtuy là auſſi toſt qu'à moy? Et pourquoy t'aime il, peut eſtre, plus que luy? Et pourquoy auſſi le Medecin t'ordonne il plus grand doſe de Rheubarbe qu'à luy? Tel s'eſmeut plus pour vne drachme qu'vn autre pour trois. Tel eſt plus purgé d'vn ſimple clyſtere, qu'vn autre d'vne bien forte medecine. Tel quand il a perdu l'année de ſa vigne ou de ſon champ, ſent plus l'admonition de Dieu, que qui aura eu ſa maiſon bruſlée, ſes biens pillez, ſes enfans priſonniers. Ainſi Iob vit la perte de ſes trouppeaux, & ſes maiſons en cendre, & ſes enfans meurtris, & en loüa Dieu. Ce qui eſtoit conſtance en luy, euſt ſemblé ſtupidité en vn autre. & quand Dieu vint toucher à ſa perſonne, il ne ſe peut tenir de diſputer. Or puiſque ces maux là, que tu appelles, ſont medecines; veux tu pas qu'elles ſoyent ordonnées ſelon la complexion des patients? Et t'eſtimes tu plus ſage en la cognoiſſance de ton ame que celuy qui l'a faicte, toy, qui ne t'oſes fier en toy meſmes de la cognoiſſance & cure de tõ corps? Le meſmes ſe peut dire de diuerſes nations, dont l'vne ſera plus long temps affligée de peſte, ou de guerre, &

plus

plus aſprement que l'autre; & bien ſouuent toutesfois en meſmes cauſes. Car Dieu cognoiſt la nature commune des Nations, & la particuliere de chacune perſonne. Celle là ſi elle ne voyoit touſiours les verges à la cheminée, deuiendroit trop inſolente; & celle cy, s'elle les voyoit touſiours, perdroit le cœur, & entreroit en deſeſpoir. Celle là ſi elle n'eſtoit occupée en ſes propres maux, ne ſe pourroit tenir de faire mal à autruy: & celle cy qui eſt plus repoſée ſe contente de ſuër au labeur de ſa montagne, & de desfricher ſes roches ſans cõuoiter rien plus auant. Ainſi en eſt il des plantes: les vnes veulent eſtre fumées, les autres emondées, les autres eſbranchées de fois à autre; aux vnes pour oſter le ſauuagin on faict vne fente, aux autres on leur couppe la teſte entierement. Vn meſme iardinier fait tout celà: ſon enfant qui le verra faire, ſera eſbahi; & cil qui cognoiſtra la nature des choſes, l'en eſtimera expert en ſon art. Voire mais, ſi ces maux là ſont medecines, comment le ſera la mort? Car combien voyons nous meurtrir d'innocens? combien maſſacrer de gens de bien; non au iugement de nous ſeulement, mais de ceux meſmes qui les font mourir? Mais pluſtoſt, Qu'eſt ce la mort qu'vn paſſage commun qu'il nous faut tous paſſer? Et quel ſi grãd intereſt y a il, que tu le paſſes par terre, ou par eau? par la corruption de tes humeurs, ou de ta republique? Et cõbien les Iuges en cõdemnent ils pour vn crime dõt ils ſont innocens; qui ſur l'eſchafaut perſiſtẽt à nier celuy là, & en confeſſent vn autre; à conuaincre dire les Iuges d'ignorãce, ou d'iniuſtice, en recognoiſſant la ſage iuſtice de l'Eternel? Et ſi Dieu les auoit amenez là pour vne faute, & la Iuſtice pour vn autre; quel inconuenient y aura il, Que Dieu laiſſe mener

Meurtres des innocens.

mener quelques innocens au ſupplice que les Iuges condemnent iniquement & cõtre leur propre conſcience d'vne choſe; & que Dieu, & leur conſcience auront iuſtement iugez pour vn autre? Le Iuge die pour conſpiration contre la republique; & Dieu, peut eſtre, pour s'eſtre laſchement portez enuers la tyrannie. Le Iuge ſoubs ombre d'auoir donné ſcandale à l'Egliſe; Dieu pour n'auoir aſſez librement conuaincu les Eccleſiaſtiques? Ie parle & pour les profanes & pour les Chreſtiens. Et cõbien en voyõs nous, qui eux meſmes recognoiſsẽt celà, & de leurs familiers, qui le teſmoignent & s'en amendent; c'eſt à dire deuiennent eſchauffez par tes ſupplices, au lieu que par iceux tu les voulois refroidir? Et qu'eſt ce là autre choſe ſinon, que cõme en vn meſme fait Dieu a eu vne intention; & toy vne autre; auſſi l'a il fait reüſcir à ſon but, & au contraire du tien? Mais que ſeroit-ce donq ſi tu voyois le fruit que Dieu en tire? L'enfant qui voit de belles grappes que ſon pere foulle aux pieds, luy en diroit volontiers iniures; car il iuge qu'elles doiuent eſtre gardées, & ne peut comprendre à quel vſage elles peuuent ſeruir ainſi: le pere cognoiſt la bonté de ce fruit mieux encor que l'enfant; car il les a plantées, cultiuées, & pourrignées; mais il ſçait auſſi qu'en deux mois au plus il fleſtrira, & pour en conſeruer la vertu, il n'en garde qu'vn peu pour manger, & en foulle la plus part pour en faire du vin: & quãd l'enfant a acquis iugemẽt, il ſe mocque de ſoy meſmes, & recognoiſt qu'il n'eſtoit qu'vn pauure enfant, lors toutesfois qu'il s'eſtimoit bien plus ſage que ſon pere. Autant en fait il, s'il luy voit faire vne Conſerue de roſes, de violes, &c. Il plaint ces belles fleurs là, & les pleure, & ne ſe peut rappaiſer, par ce qu'il en voudroit

droit faire des bouquets; qui seroyent sechez, & qu'il ietteroit luy mesmes dés le l'endemain. Or cõsidere, ie te prie, si desia sans autre induction, tu ne te recognois pas semblable à ceſt enfant là. Dieu qui a fait les gens de bien tels qu'ils sont, ne les cognoiſt, ny ayme pas moins que ceux qui les plaignent. Il sçait de quoy sert leur vie en ce Monde: il sçait aussi le temps de les cueillir, & d'y mettre la faucille, affin qu'ils ne pourriſſent en l'arbre, ou sur le pied; & combien naturellement ils se peuuẽt garder. Et trouues tu estrange, qu'il en prenne aucuns comme sur le verd, pour les confire pour toute l'année; que de leurs fleurs il face vne Conserue pour long temps; de leurs foulles vn bon vin: que di-ie, par vne certaine façon il face viure apres eux, leur saueur, leur odeur, & leur force; leur pieté, leur iuſtice, leur vertu qui autrement s'enseueliroit auec eux? Et que ceux qui pour eux mesmes n'euſſent peu viure trois ou quatre ans, viuent non par années, mais par siecles pour le bien de l'Egliſe & de la Republique? Pren moy pour exemple, si tu es Chreſtien, les Apoſtres, & tant de Martyrs qui ont souffert; ne bois tu pas encor de ceſte liqueur là? Leur conſtante confeſſion te fait elle pas confeſſer Chriſt; & leur mort t'eſt elle pas vne aide à vie eternelle? Et que pouuoyent viure Ignace & Polycarpe, que cinq ou six ans; & quelle partie de leur aage a tant duré, ou tant profité que la demie heure de leur mort? Regarde moy aussi, si tu es Payẽ, la mort d'vn Socrates, ou mesmes d'vn Papinian. Si Socrates n'euſt beu la Ciguë innocemment, euſſes-tu ces beaux diſcours de l'immortalité de l'ame? Et l'euſſes-tu creüe si aiſéement? & en euſſes-tu meſpriſé ta vie si librement, ou pour la defenſe de ta Patrie, ou pour

ou pour la confirmation de verité? Et si Papinian n'eust enseigné combien il est honorable de mourir pour iustice, & iusques à quel poinct on doibt obeir au Superieur; serions nous pas priuez d'vn si bel exemple de magnanimité & de droicture? Et qu'ont ils fait en toute leur vie si honorable pour eux; si vtile pour la posterité que leur mort? Disons dõq que nous sommes des enfans, & puisque nous apperceuons la sagesse de nostre pere si grande, là où nous le condemnions d'imprudence; nostre ignorance si espesse, où nous nous vantions de sagesse; confessons plustost nostre imbecillité en toutes choses, que d'oser doubter de sa sage Prouidence en aucune. Mais Caton d'Vtique voudra encor que Dieu luy rende raison, pourquoy Pompée a esté vaincu par Cesar; comme si le plus malotru de ce Monde vouloit que la Court de Parlement luy rendist conte pourquoy il a perdu son procés. Car que sont deuant Dieu toutes nos grãdes querelles, qu'infiniement moins que deuant vn grand Monarque les moindres procés d'vn pauure village? Ains qu'il considere que par les procés sont chastiées les maisons, & par les guerres ciuiles les Republiques. Que la Republique Romaine estoit, par sa propre confession, si corrõpue en ses mœurs, en ses polices, en ses loix mesmes; qu'il eust eu plustost occasion de doubter de la Prouidence de Dieu, apres qu'elle auoit seruy à chastier les autres, s'il ne l'eust elle mesmes chastiée. Que les grands quelque party qu'ils tinssent, estoyent les membres les plus vicieux; tellement que les plus sages de ce temps là disoyent, *Ie voy quel party ie dois fuir; mais ie ne voy point quel Chef ie doiue suiure.* Que Cesar ouuertemẽt faisoit la guerre à sa Patrie; mais que cou-

Victrix causa Diu placuit, sed victa Catoni.

Quos fugiã scio, quos sequar non video.

que couuertement Pompée faisoit combatre sa Patrie pour son ambitiõ propre, qui estoit, peut estre, desguisée au pauure peuple; mais, qui ne se pouuoit contrefaire deuant Dieu, qui voit le fonds de nos cœurs & de nos intentions. Or trouuons nous dõq estrange, que Dieu pour descouurir aux peuples combien ils sont subiects à estre trompez sous ombre de bonne foy; & enseigner aux grãds combien luy desplaist qu'on couure ses conuoitises du manteau de iustice, laisse tomber Pompée és mains de ses ennemis? Et que pour chastier l'orgueil du Senat & de la Republique, il face desfaire leur armée, & la laisse tomber és mains de leur Citoyen & subiect propre? Ains commẽt pouuoit Dieu plus clairement monstrer sa Prouidence, qu'en ruinant par ses propres forces, celle qui ne pensoit rester force au Monde pour la chastier? & rendant esclaue de son seruiteur, celle qui auoit asseruy tant de Citez, de Republiques & de Roys. Mais, peut estre, demeure il impuny. Ains pour monstrer aux Tyrans, Que le dernier eschellon de leur grãdeur est ioinct auec vne corde, & qu'ils ne sont que verges que Dieu iette au feu quand il en a fait, à peu de temps de là il est tué miserablement en plein Senat. Et par qui? par ceux mesmes en qui il se fioit; qui auoyent porté les armes auec luy contre la Republique; & qui presumans auoir plus merité de luy, qu'ils n'en auoyent eu, voulurẽt meriter de la Republique en le massacrant. Semblable trouuerons nous la Prouidence de Dieu en la mutation de tous estats, si nous sommes aussi curieux à remarquer sa cõduicte és histoires, que nous sommes à noter les façõs de parler, ou les antiquitez, ou la methode de l'Historien. Mais ie me contenteray de cest exemple, comme

Senec. liu. 3. De l'ire.

Vidit itaq. Cæsar strictu circa sellam gladiis cõmilitones suos Cimbrum Tullius acerrimum paulo antè suarum partium defensorem, alioſq. post Pompeium demum Pompeianos.

comme du plus cognu de tous; si ce n'est qu'en nostre siecle mesmes nous voulussiõs prendre dequoy l'esclarcir. Or pensez vous donq pas, que si Caton eust survescu, au lieu que par impatience il se tua, il eust cessé de plaider contre Dieu, & eust loué sa iustice, & fait liures de sa Prouidence singuliere? Mais le mal est que nous ne voudrions pas iuger d'vne chanson par vne note, ny d'vne Comedie par vne scene, ny d'vne harengue par vne periode; & voulons iuger de l'harmonieuse conduicte de l'Vniuers par vne seule action. Et derechef en la Musique nous supportons des müances & des souspirs, des silences & des dissonãces mesmes: Aux Comedies des perplexitez estranges, & des amours mal sortables: és Tragedies les cruautez plus que Barbares d'vn Atreus, les impietez d'Ixion, & les lamẽtables cris du pauure Philoctete: par ce, si nous voulõs dire vray, que nous estimons tant du Musicien, qu'il fera tout venir en vn accord; & du Comique, que tous ces debats se terminerõt en nopces; & du Tragique, qu'il nous attachera le meschant à la roüe premier que de laisser l'eschafaut, ou que les Furies le tourmenteront, & qu'au contraire Dieu exhaucera la voix, & les piteux cris du pauure Philoctete. Et s'il semble quelques fois que Dieu se taist, & laisse chanter aux autres leur partie; deuons nous point tant tenir de sa prudence qu'il sçaura bien reprendre à temps? & s'il laisse les meschans se pourmener sur l'eschafaut, & les bons en prison; qu'il a aussi pourueu à terminer les brauades des vns par vn iuste supplice, & les cris des autres par vn triomphe? Quand on te represente vne Tragedie, tu ne t'offenses point quelque chose que tu oyes. Pourquoy? Par ce qu'en deux heures on te represente dix,

La cause des reproches cõtre la Prouidence.

dix, ou douze, ou vingt années; le rapt d'Helene auec la punition de Paris; la miserable fin d'Herode auec le meurtre de Iehan Baptiste: & si mesmes tu n'en sçais l'histoire, l'art que tu entens, & la fin que tu attens, te fait & supporter & louër, ce qui te sembleroit autrement & iniuste & cruel en celuy qui gouuerne le Theatre. Et combien plus dois tu retenir tes reproches si tu consideres que le Monde est vn Poëme conduit à vne certaine fin, & par vn tresexcellent Poëte; & quel ordre y penserois-tu voir, si on te pouuoit representer tant de Siecles & de mutations, comme vne Comedie tout en vn iour? Voire seulement la conduite d'vne seule Gent en vn Siecle, qui seroit moins que l'entreueuë de deux esclaues en la Comedie? Tu as veu Pompée vaincu. Voila vne dissonance qui offense tes aureilles. Tu as veu Cesar rapporter son espée teinte du sang du Senat. Si tu es enfant, tu pleures; si tu es homme, tu appaises l'enfant, & attends la Catastrophe, & le iugement du Poëte. La dessus le Chorus chante, & puis fait vne Pause. Il semble que le Poëte ait oublié la iustice; & si tu t'en vas de l'assemblée sur ce point, tu ne sçauras que iuger de luy. Demeure vn peu & escoute la Note qui ensuit. Cesar est mis à mort par les siens propres. Voila sa dissonace tournée en vn bon accord. Ton enfant voit ceste Superbe qui brauoit tout le Monde percée à iour en infinis endroits. Alors, quelque petit qu'il soit, apperçoit il aucunement la Prouidence du Poëte. Or vois tu pas donq derechef, que nous sommes des enfans, qui voulons contreooller la Chanson de tous les siecles par vne Note; vne logue harengue par vne lettre; nous dont la vie au regard de l'Vniuers est moins qu'en

πιγτης.

la Chanson vne minime breue? Si tu es Chrestien, lis l'histoire de Ioseph. Quand tu le lis vendu aux marchans d'Egypte, tu ne peux assez te courroucer contre ses freres, ny assez plaindre le pauure pere. Quād pour loyer de sa pudicité il est mis en la basse fosse, tu t'en prendrois volontiers non à Pharao, mais à Dieu mesmes. Mais voy le tirer de prison pour deliurer le Roy de ses songes: voy le à peu de iours de là comme Roy en Egypte, secours de la vieillesse de son pere, & resource au besoing de toute sa famille: lors iugeras tu, que le mesme qui le fait regner en Egypte, le laissa vendre aux Egyptiés; que celuy qui le fit la liberateur de sa famille, le fit vēdre en seruitude au parauant par ses freres. Bref, que la dissonance qui t'offensoit, & l'harmonie qui ores te recrée, procede du mesme art, & du mesme Musicien. Mais, auant que conclurre ce propos, voy encor combien tu es plus equitable enuers ton Prince, qu'enuers Dieu. Tu verras reuenir infinis blessez de son armée: Si tu es homme, tu t'esmeus. On te rapportera peu apres ton fils mort: Si tu es pere, tu ne peux tenir tes larmes. Vn voisin t'asseurera qu'il a esté tué en faisant son deuoir en vne victoire pour la Patrie: Si tu ne t'en consoles du premier coup, pour le moins ne seras tu point si forcené que de t'en prendre à ton Prince. A peu de temps de là tu viendras à considerer le fruit de la victoire; comme tu as esté marry de l'auoir perdu, tu loüeras Dieu que ç'ait esté pour la Patrie, & qu'il ait fait sa part d'vn si notable seruice. Dieu dōq n'aura il point autāt de priuilege pour sa gloire, que les Roys pour leurs victoires; sur ses creatures, qu'eux sur leurs vassaux; & nous autant de patience, quand ceux que nous cherissons mourront

ront pour son seruice, que pour la grandeur du Prince; & autõs nous point plus de creance en luy, qu'il ne les employera que bien à propos, que non pas aux Roys, aux Princes, aux Capitaines, qui ne sçauent l'yssuë de leurs entrepriſes; qui pour la plus part ne les cognoiſſent point, & n'ont soing ny de leur vie, ny de leur mort? Or celà soit pour reſponce à ceux qui se trauaillent des afflictions, ou de la mort haſtiue, de ceux qu'ils ayment & eſtiment: mais voyons conſequemment ſi nous leur pourrons ſatisfaire, ſur la proſperité & tardiue punition des meſchans. Tu dis, Les meſchans ont des biens. Cyrus n'eſtoit pas de ton opinion, quand pour punir ceux de Sardes, il leur commanda de paſſer leur temps en ieux & en banquets. Ains deurois tu dire qu'ils ont des maux; car tous ces biens que tu appelles Biens, & que nous ne tenons ne pour biens, ne pour maux, és mains des meſchans ſe conuertiſſent en maux. Mais comment qu'on les appelle, diras tu, ils ont en ce Monde de grandes commoditez. Que diras tu donq ſi leur meſchant naturel & leur propre vice leur fait plus de mal, que tous les maux que tu deplores és bons? S'il n'y a plus grand malheur que d'eſtre meſchant, & ſi toutes ces commoditez que tu leur enuies, ont auſſi peu de vertu contre le mal qu'ils ont au dedans, que les pantoufles de velours contre les gouttes; les diademes contre les migraines; les robbes de pourpre cõtre les coliques paſſiõs? Imagine toy ſi tu peux les frayeurs & les fieures qu'a eu ceſtuy cy à pourſuiure vn adultere; ou ceſtuy là à cheualer vn brigandage; l'vn à empoiſonner ſon frere pour ſucceder à vn Empire; l'autre à ſe deſfaire des bons Citoyens pour ſe maintenir en la tyrãnie; le mal qu'ils ont eu

La tardiue punition des meſchans.

auãt q̃ de pouuoir venir à bout de malfaire; le mal qu'ils ont eu en le faisant; le mal que leur cõscience leur en fait, depuis qu'ils l'ont fait; & tu verras que c'est vne fieure continüe, vne inquietude estrange, vne douleur aiguë, & d'autant plus dangereuse encor, que le plus eshonté d'entr'eux n'oseroit declarer sa maladie au Medecin. Alexandre Tyran de Pheres au plus heureux poinct de sa tyrannie, tiroit vn pontleuis sur luy, pour coucher en vne chambrette auec sa concubine. Denys de Sicile se faisoit faire la barbe par ses filles craignant le rasoir de son Barbier: ses filles propres luy deuinrent suspectes; il la brusloit luy mesmes auec vn tison. Vn autre tous les soirs en se couchant fouilloit si sa femme portoit point vn cousteau caché en son seing. Pensestu point que le plus heureux Tyran de ceux là fust plus mal heureux que le plus opprimé soubs sa tyrannie? Et à quelle saulce pensestu que Denys mangeast ses delices, quand il s'imaginoit tousiours vne espée nüe pendüe à vn poil de cheual au dessus de sa table? Et cõbien à ton aduis y en auoit il lors, qui leur enuioyent leurs robbes de pourpre, & leurs diademes, & leurs delices, & combien qui accusoyent Dieu de l'aise & de la prosperité qu'il leur laissoit? Enfãs que nous sommes! nous changerions de condition auec vn Coquin qui pour iouër le Roy en la Tragedie traine le drap d'or sur vn eschafaut, & à deux heures de là est cõtraint de le rendre au frippier auec le louage; & ne considerons pas combiẽ de loques & de haillons, de vermine & de gratelle il cache là dessoubs; combien de fois en iouant la Maiesté, il est contraint de se fripper; combien de fois en menaçant, de fremir. Que si nous auions vestu ce qu'il porte, & dont

In scelere sceleris supplicium est.

& dont il ne se peut despouiller, seulemẽt vne heure, nous aimerions trop mieux aller tous nuds que de les porter. Que s'il te fasche qu'ils regnent & brauent & triomfent, voire qu'aucuns ont vne courõne par mesme faict, que les autres vn gibbet; grand interest certes d'estre geenné en vn habillement de velours ou de toile; d'estre emmanoté d'or ou de fer, de ioüer en vne si courte farce le grand Seigneur ou le mendiant. Comme si toy mesmes quelque fois ne fais pas pendre le couppebourse, la bourse qu'il a couppée au col; & le voleur auec les habillemens qu'il a desrobez. Sois grand ou petit, sois riche ou pauure, sois Prince ou subiect, soudain que tu t'es addonné au vice & à la meschanceté, tu es leur prisonnier & leur esclaue. Or si celà est, quel interest peux-tu auoir, quel tu sois, si tu n'es plus à toy? Et de quoy te sert tout ce que tu es, & tout ce que tu as, sinõ pour estre plus meschant, c'est à dire plus malheureux? Mais encor q̃ le supplice du vice soit en soy mesme; & que, comme dit Hesiode, il soit de mesme aage que le forfait; plusieurs ne se peuuent contenter de la iustice diuine, s'ils ne les voyẽt mener sur l'heure au gibbet; c'est à dire, s'ils n'en voyent vne punition prompte, exemplaire & visible: comme si le gibbet n'estoit pas la fin de la punition, & non le commencement; & comme si ceux qui sont en la geole pour brigandage, n'auoyent pas la corde au col dés qu'ils sont pris; encor que quelques fois pour oublier leur mal ils iouẽt ensemble aux chartes & aux dez. Ains nous au contraire, au lieu qu'Epicure en tire son plus grand argument, apprenons à en admirer la Prouidence d'auantage. Ie demande donq, quel est le but de tout iuge qui punit; si ce n'est pas ou pour

Senec. in Thebai. *Ne metue, pœnas & ejusdem soluet graues, Regnabit, hæc est pœna, si dubitas, aut Patrique crede.*

amender le patient, si la mort ne s'ensuit; ou si elle s'ensuit, pour seruir d'exẽple à ceux qui suruiuent? Si c'est pour amender le patient, dequoy te plains tu? Qu'il ne le tüe? Ains Dieu est Medecin, & non pas Bourreau. Il sçait mieux quelle esperance il y a en la maladie que toy. Il a esté desbordé en sa ieunesse. Ce qui est auiourd'huy bõ vin, estoit y a deux mois verjus: il se pourra encores meurir auec le temps. Au reste, qu'il fuye si loing qu'il voudra: il est en bonne prison, & soubs bonne garde. Dieu n'est pas en pareille doute que toy. Tousiours ne luy peut il eschapper des mains. Mais tu voudrois que pour le moins il luy donnast la fleur de lis? Si c'est au front, as tu peur que Dieu ne le puisse recognoistre quelque habit qu'il prenne? Si en lieu caché, doutes tu que ses cauteres ne penetrent iusques au cœur où tu ne vois goutte? Ains la mesme terre qui par n'estre labourée a produit des espines & des chardõs, des vices & des enormitez; pourra, si elle est bien maniée, porter de bon vin & de bon froment, de la pieté & de la vertu. Et si tu l'auois diffamé au Pillory, ou au Carquan, te feroit-il pas mal de l'auoir rendu inutile? Et qui eust fait mourir ou deshonorer Themistocle pour les excez de sa ieunesse; ou Miltiade pour sa rebellió en la Cherronese, dit Plutarque; que fussẽt deuenües ces belles victoires de la plaine de Marathon; de la coste d'Artemise, & de la riuiere d'Eurymedõ? Et si Cõstãtin aussi eust esté puny à la rigueur des cruautez dõt on accuse ses premiers ans, & que tu eusses sceu ce qu'il auoit à faire pour l'auancemẽt de la Chrestienté, tu l'eusses plaint. Et pourquoy en sauues tu du supplice pour grands crimes, l'vn par ce qu'il est bon Architecte, & l'autre excellent Musicien; & l'autre

l'autre homme de lettres, toy qui ne ſçais ce qu'ils
ſeront à l'aduenir; & cependant ne penſes pas nui-
re, ains ſeruir à la Republique? Or Dieu cognoiſt
la terre qui eſt mauuaiſe de ſoy; & celle qui produit
des chardons faute de culture. Il ſçait ce qu'il y a en
l'ame d'vn chacun de nous premier que nous. Ce
que nous ferons luy eſt auſſi preſent que ce que
nous auons fait. Nero ne le trompe point, pour
eſtre cinq ans homme de bien; ny Conſtantin par
eſtre quelques annees desbordé & meſchant; en-
cores que toy, qui ne vois que le dehors, appelles
l'vn Pere de la Patrie, & l'autre parricide. Il ſçait
quand le loup appriuoiſé doibt monſtrer ſon na-
turel; & le chien farouche paſſer ſa fureur. Il co-
gnoiſt les natures des hommes en la grene; au lieu
qu'à pene les cognoiſſons nous en la fleur. Il a mil-
le receptes pour guarir les vices, mille ſortes de ver-
ges pour chaſtier les vicieux chacun ſelon ſa com-
plexion; au lieu, que cõme les barbiers de village, tu
cours à toutes heurtes au fer, à la ſcie & au feu. Et
penſes tu dõq, ſous ombre que tu n'apperçois point
ſon cautere, qu'il chõme? & q̃ ſes potẽtiels ne vaillẽt
point biẽ tes actuels? Et quãd tu vois le vicieux ain-
ſi guary, ſans inciſiõ, ſans cicatrice meſmes; en dois
tu pas tãt plus admirer la cure? Mais il y en a de qui
la punition tarde, qui toutesfois ne s'amendent
point: Ainſi ſoit. Mais combien y en a il auſſi qui
s'amendent? Ains aduiſe, s'ils ne viuent point pour
te punir: toy, di-ie, qu'ils auront fouetté, & qui ne
t'en amẽdes point. Tu voudrois que tõ pere iettaſt
les verges au feu; & tu as encor vn gros cœur, qui
ne peut s'amolir & demander pardon. Accuſe ton
opiniaſtreté de ce qu'il ne les bruſle point. Aduiſe
auſſi, s'ils ne ſont point plus punis de ſuruiure à

leurs mesfaits, que de mourir en les faisant, quand ils voyent que leurs massacres ne reüssissent point à leur gré, qu'ils ont fait tant de mal en vain, qu'ils ont irrité Dieu & le Monde contr'eux pour neant, qu'ils n'y ont acquis que honte & infamie, & tourment d'esprit. Et si Dieu par telle voye les contraint de s'escrier, *Nous sommes las du chemin d'iniquité, & n'en pouuons plus.* Si, di ie, pendant qu'il semble tarder, il t'amende, & les chastie tout ensemble; y vois tu pas vn œuure singulier de Prouidence? Et puis, qu'est ce que la durée de toute la vie humaine au regard de Dieu, qu'vn instant? Moins qu'entre la Cigüe & la mort de celuy qui la boit? moins que d'auoir tué le matin & estre pendu sur le vespre? Que si nous venons à considerer la principale fin des punitions, à sçauoir l'exẽple des suruiuans pour le bien de la Republique; ie te demande si tu l'estimes pas aussi bien instruicte par la mort de Neron, qui se tua quelque temps apres ses parricides & le bruslement de Rome, n'ayant amy, ny qui le peust sauuer, ny qui le vouluſt tuer; que si le feu mesmes qu'il alluma l'eust embrasé? Ains, si tu ne le dois pas estre d'auantage, quand tu vois, que le meschant, lors qu'il se pense eschappé des mains de Dieu, c'est lors qu'il le tient au collet, veu qu'il ne se peut plus clairement demonstrer, Que nul ne prescript sa meschanceté contre sa iustice? Derechef, ie te laisse iuger, quand vn Maximian apres tant de cruautez, languit en tant de miseres, s'il ne preſche pas plus la iustice de Dieu aux Tyrans & aux Courtizans, que s'il eust esté tué ieune comme Domitian ou Commode? Et s'il ne te semble pas estre loüé expres cõme vn Cricur à iournée, pour publier toute sa vie auec vne voix langoureuse, *Discite iustitiam moniti, & non*

& non temnere Diuos? Apprenez à mon exemple à craindre Dieu. Ou quand Denys Tyran de Sicile deuient Maistre d'eschole à Corinthe, & est reduit à foüetter les petits enfans; s'il n'est pas bien plus fouetté, que si le peuple luy euſt faict deſchirer les eſpaules ſur les carrefours: & ſi toute la ieuneſſe à le voir les verges au poing en ſon eſchole, ne retiét pas mieux quelle eſt l'iſſue d'vne Tyrannie, que s'elle l'auoit veu mourir en vn clin d'œil ſur la place? Que ſi tu n'es content que Lyciſcus pourriſſe, & crie qu'il pourrit pour ſa trahiſon; ſi les Orchomeniens meſmes qu'il a trahis ne le voyét; & que Neron finiſſe miſerablement ſi Agrippine qu'il a tuée n'en paiſt ſes yeux; & qu'Herode ſoit miſerable ſi les Innocens n'y ſont appellez: outre ce que tu demandes choſe abſurde, appren que Dieu ne punit pas comme les Iuges du Monde pour contenter & ſatisfaire les outragez; pour aſſouuir ta vengeance, pour acquerir enuers toy reputation de bon Iuge: mais par ce qu'il hait le mal, qu'il le veut corriger, qu'il en veut tirer du bien. Et cõme le Pere diſcret ſi ſon enfant ſe plaint à luy d'vn valet qui luy ait fait tort, ne court pas incontinent au baſton contre le valet; car le fils en feroit le mignard & en voudroit faire de meſmes, & s'accouſtumeroit apres à batre à tors & à trauers; au lieu qu'il le veut duïre à dompter ſes paſſions, & remettre la iuſtice de ſes iniures à luy. Mais bien il tire le valet à part & le chaſtie ou deuant ſes compagnons ou deuãt les autres enfans qui n'y apportent point tant d'intereſt, & tant de paſſion. Ainſi ne trouue eſtrange, ſi Dieu punit bien ſouuent les meſchans loing de la veüe; & quelque fois apres la vie de ceux qui s'en plaignent. Il veut punir leurs paſſions; mais non grati-

fier aux tiennes. Il veut instruire les hommes de sa iustice ; mais il ne veut pas que tu l'estimes auoir à gages, pour frapper toutes les fois que tu veux. S'il frappoit à ton appetit, il seroit ton bourreau; & tu serois le iuge. Or sçaches qu'il execute sa iustice & non la tienne. Mais en fin, quelle iustice, que quelques enfans soyent punis pour les peres? Ains diray ie, quelle iniustice, si pour les bons seruices des peres, ne sont recognus les enfans? A vne ville pour sa loyauté le Prince aura donné des Priuileges, qui ne blasmera le successeur s'il les luy veut oster cét ans apres? A vne autre pour sa rebellion on les aura retranchez. qui trouuera rigoureux que les enfans, qui sont venus depuis, le soyét aussi? Le Prince l'aura fait par ce qu'il crainct que les enfans qui tiennent du terroir, ne se rebellent comme les Peres. Dieu qui ne le craint pas, mais qui le voit; qui ne cognoist pas comme nous l'aspic, quand il poinct; ou la vipere, quand elle mord ; mais auant qu'ils soyent aspic ne vipere, pour mesme raison qu'il a puny les peres, pourra-il point quelquesfois punir les enfans? si pour tyrannie, leur ostant la domination, par ce qu'ils seroyent pour en abuser: si pour luxure, leur ostant les biens, par ce qu'ils seroyent pour s'y amuser? Et ainsi des autres? Et que di-ie punir, quand ie deuïes dire guarir? Car, qu'est-ce tout celà, sinon ce que iournellement nous voyons faire aux medecins, qui à ceux qui sont nez de peres graueleux, goutteux, hydropiques, defendent les mesmes choses qu'à leurs peres : encor que iamais n'en ayent esté assaillis? Et que sont ce les vices sinon maladies de l'ame? Et qu'y a-il de si estrange que tu ne faces toy mesmes, quand tu priues de la succession les enfans de ceux qui ont attenté contre le Prin-

le Prince? Et si le Prince le fait pour se garder, combien est-il plus loüable de le faire pour les garder? Cependant, en cecy la misericorde de Dieu reluit; que si du plus meschant pere du monde le fils suit la pieté & la vertu; & comme à vne succession renonce au vice & à la meschãceté du pere, il ne l'absout pas seulement des debtes de la succession, c'est à dire de la pene, qui est vn apannage inseparable du vice; mais l'adopte mesmes au nombre des siens pour le faire participant à son heritage. Or qu'auons nous donq à nous plaindre, ny de la prosperité des meschans, ny de l'aduersité de ceux que nous estimons gens de bien; si tout celà tend non à la gloire de Dieu seulement, & au bien de la republique, mais au salut mesmes de ceux que nous plaignons? Que si nous venons encor à considerer de combien de gens nous plaignõs les maux, qui couuent vne apostume de mal en leur seing; de combien nous enuions les biens, qui ont le cœur plus net que ceux-là, & qui iettent tout leur venin en dehors: Combiẽ il y en a qui ont les ongles entiers, & n'esgratignent qu'à demy; combien qui deschireroyent tout, si on ne les leur auoit rongnez bien court; qui, di-ie, par ne pouuoir, ou n'auoir l'esprit de mal faire, semblent auiourd'huy gens de bien; & mille telles circonstances, qui en chaque faict particulier se pourroyent remarquer; certes, ceux qui si legerement chargent la Prouidence, changeroyent d'auis, & où elle leur semble plus accusable, là l'admireroyent-ils & celebreroyent d'auantage. Mais voicy encor le plus grand poinct: Que Dieu punisse le mal tant qu'on voudra, si ne peut-on nier qu'il le laisse au monde, puisque nous sommes d'accord que le vice est mal. Et s'il est tout bon, comment ne le

Comment Dieu souffre le mal au Monde.

ne le hait-il? Et si tout puissant, comment le souffre il; & s'il ordonne tout, comment permet-il cela au monde? Or ceste question se pourra mieux esclarcir, quand nous aurons prouué comment est venu le mal au monde; à sçauoir par la cheute de l'homme; & lors aurons nous à admirer la Prouidence de Dieu, qui nous ayant punis par nostre propre mal, l'a sceu conuertir & à sa gloire & au salut du genre humain. Pour le dire, en attendant, en vn mot: il estoit besoing & ne pouuoit estre autremẽt; qu'entre le Createur & la creature il y eust quelque difference; affin mesmes que la creature se recognust creature, & en rendist l'honneur à celuy qui l'a faite de riẽ. Or le Createur est vn Bien infiny & immuable. La bonté donq en chaque creature ne pouuoit estre que finie & muable; sauf autant qu'elle voudroit dependre de luy seul. Dieu donq crée l'homme bon, mais qui pouuoit empirer; libre, mais qui pouuoit mal choisir; droit, mais qui pouuoit fouruoyer: & ceſt homme se destournant de la source dũ Bien, vient à decheoir de sa bonté; & suyuant sa propre volonté au lieu de celle de Dieu, perd sa liberté, & deuiẽt esclaue du mal. Tous ceux qui sont nez de ceste vicieuse semence là, tiennent le vice de ce premier là, & ne s'en peuuent prendre qu'à luy. Que si on demande pourquoy Dieu creoit l'homme libre, & non autremẽt; veu que la liberté l'a rendu esclaue; on demande pourquoy il a creé le feu leger & subtil, c'est à dire feu; pourquoy l'eau humide & froide, c'est à dire eau; pourquoy le monde plein de tant de varietez, c'est à dire monde; pourquoy, bref, chaque espece de telle ou telle nature: car auoir vn mouuement libre & capable de raison, c'est estre homme; & si nous ne l'eussions eu tel,

nous

nous nous fussions plaints; & l'auoir libre, & qui ne peut estre que raisonnable, c'eust esté la raison mesmes, c'est à dire Dieu. Or Dieu ne vouloit pas créer vn Dieu, mais vn homme pour le seruir; comme voulãt créer des animaux pour le seruice de l'homme, il ne les a pas creez hõmes, mais animaux. Mais en quoy veux-tu plus admirer la Prouidẽce de l'Eternel, que si non seulement il ordonne & dispose ce qu'il a fait, mais ce qu'il n'a pas fait mesmes? si, di-ie, il tire du mal le bien, voire contraict le mal tout contraire qu'il est de seruir au bien? Si vn Capitaine sçait tellement ordonner tout ce qu'il a en son armée, qu'il n'y ait rien qui ne serue à la victoire, tu le louës; & aussi est ce vn des plus rares actes du mestier. S'il peut outre cela gaigner partie de l'armée de son ennemy, & la faire ranger de son costé; tu ne peux assez admirer son intelligẽce. Que diroy' tu donq de celuy qui feroit que sans qu'ils le sceussent, ils combatissent pour luy, & que les harquebusades mesmes de l'ennemy aydassent à le desfaire? Or c'est comme Dieu par sa Prouidence se sçait seruir & du vice & des vicieux. Cyrus, comme il appert par les histoires, estoit vn Prince ambitieux; & l'ambition ne peut pas estre aggreable à Dieu. Pour assouuir son ambition il leue vne grande armée contre les Assyriens. Qui luy eust dit que c'eust esté pour deliurer Israël, & pour rebastir le temple de Dieu, comme Isaïe auoit predit; que pensez vous qu'il eust dit? Cependant la fin de ses armes & de ses armees est telle. Voilà donq vne ambition qui sans y penser estoit au seruice de Dieu. Titus l'Empereur veut reduire la Iudée à la raison: Et il estoit predit qu'à Hierusalem ne demeureroit vne pierre sur l'autre. La propre passiõ, sans doute, l'em-

l'emportoit: mais voyez comme Dieu l'a conduit. Ceſtuy meſmes qui perſequutoit les Chreſtiens à Rome, va vẽger la mort de Chriſt à Hieruſalem, & comme dit Ioſephe, ne ſe recognoiſt pas en ce faict Empereur de l'Vniuers, mais executeur de la iuſtice de Dieu contre les Iuifs. Par auarice Iudas liure le ſang iuſte à la mort. Dieu, ſi tu es Chreſtien, t'a rachepté par l'effuſion de ce ſang là: & le diable, dit l'Eſcriture, eſtant entré en luy, luy auoit mis ceſte affection là au cœur. Voilà donq, non l'auarice de Iudas, mais le diable meſmes à ſon ſeruice. Outre ce que les ſainctes hiſtoires en ſont pleines, on peut remarquer ordinairement tels exemples és profanes meſmes, ſi nous y ſommes auſſi ſoigneux qu'à obſeruer l'art de Rhetorique ou de Dialectique en l'autheur. Car chacun pour la corruptiõ crioit qu'à Rome n'y auoit plus de Republique, appellãt Dieu à garand contre l'iniuſtice du Senat, quand Dieu par l'iniuſte conuoitiſe de Ceſar en feit la iuſtice. Auſſi quand Attila paſſa iuſques au fonds de l'Europe, tous les preſcheurs de la Chreſtienté ne faiſoyent que deplorer la miſere & corruption de leur temps. Penſez que quand ce grand brigand là tiroit au ſort en ſon païs de Scythie, à qui meneroit le tiers du peuple dehors, il auoit bien autre deſſeing que de reformer le mõde. Cependant chacun le recognut comme vne verge de Dieu neceſſaire, & venuë bien à temps: & luy meſmes conſiderant qu'il auoit plus vaincu de païs qu'il n'oſoit eſperer d'en voir, voire ceux qu'on tenoit pour la force du monde, vint, tout Barbare qu'il eſtoit, à ſentir qu'il n'eſtoit rien que le fleau par lequel Dieu chaſtioit le monde: Non certes que Dieu ne nous puiſſe bien chaſtier de ſoy-meſmes quand il veut; car ſon cabinet n'eſt

Saluianus li. 7. De la Prouidence &c.

net n'eſt point deſgarni de verges pour nous punir, de peſtes, de maladies, de famines &c. mais comme le maiſtre ne daigne pas foüetter ſes eſclaues, mais les fait foüetter par vn maiſtre-valet, ou l'vn par l'autre; & quand ſes enfans meſmes l'ont offenſé griefuement, ne daigne mettre la main ſur eux (car ce leur ſeroit trop d'honneur) mais pour monſtrer ſon iuſte courroux, les chaſtie par vn valet d'eſtable. Ainſi certes, Dieu punit les meſchans par eux-meſmes, qu'il pourroit conſumer en vn inſtant, & ſes enfans meſmes par les meſchans, quand ne les tenant plus comme enfans, & comme preſt de les deſheriter, il deſdaigne de les punir luy-meſmes. Or voilà donq, comme Dieu ſe ſert du mal & des meſchans pour ſa gloire, & pour le bien des ſiens. Et quant aux fautes eſquelles il laiſſe aucunesfois tomber les bons, qu'y a-il de plus prouident, que de les conuertir en inſtrumens & en aides de vertu? Si Dieu nous tenoit touſiours par la main, il eſt certain que nous ne chopperions point. Mais il n'y a doubte auſſi que nous penſerions en fin, que ce ſeroit par noſtre fermeté, & non par ſon ſouſtien, qui ne ſeroit pas ſeulement chopper, mais tomber du tout. Car qui nous a fait cheoir que l'orgueil: & quel orgueil, que de penſer eſtre dieux ſans Dieu & de nous-meſmes? Or pour nous faire cognoiſtre noſtre infirmité en laquelle il luy plaiſt eſtre fort, il nous laiſſe quelques fois pour vn peu aller tous ſeuls, & lors nous venons à chopper au premier eſtoc que nous rencontrons. Ce choppement nous ſauue vne plus grande cheute; car il nous fait reclamer ſa main pour nous ſouſtenir. Ainſi en fait la nourrice à ſon enfant qui veut trop toſt aller tout ſeul. Elle le laiſſe chanceller, & lors il crie; mais en le laſchant

Le peché meſmes és bons eſt adreſſé à leur bien.

laschant d'vne main, elle le tient de l'autre; & bien souuent pense-il aller tout seul, qu'elle le cõduit & de l'œil & de la main. Quelques fois aussi si nous sommes trop boüillans, il nous laisse tomber au vice tout à bon escient, & puis nous en fait sentir les cuissons & les aigreurs telles, que le vice mesmes nous sert de maistre d'eschole à le fuir. Ainsi le pere laisse brusler le doigt de son enfant à la chandelle; mais c'est affin qu'il craigne le feu; & la petite brusslure du doigt, luy garde de brusler tout le visage. Les exemples en sont en sainct Pierre, en Dauid, & autres, qui ont fait profit de leurs choppemens, & de leurs cheutes: & ie ne doubte point que plusieurs Payens mesmes n'ayent senty en eux, cõbien proffite d'auoir esprouué le vice, à faire plus ardemmẽt aimer la vertu. Ainsi, n'enuions point les biens des meschans, ce leur sont maux: ne plaignons point les maux des gens de bien, ce leur sont biens: n'adorons point le masque de vertu aux vicieux, c'est vn instrument de vice: & ne detestons point les cheutes des vertueux, ce sont admonitions à vertu. Mais bien louons Dieu, qui faict le Mal mesmes Bien malgré qu'il en ait, qui fait seruir le Vice à la Vertu, qui conduit les actions plus vicieuses à sa gloire, les plus iniustes à sa iustice, les plus esgarées à son but: & tout celà toutesfois, sans qu'il puisse estre blasmé de tordre rien en ce Monde, ny de supporter le mal en quelque chose que ce soit: ne plus ne moins, certes, que l'ame ou faculté motiue, qui aura rencontré vne iambe qui cloche, encor qu'elle luy ait inspiré le mouuement, ne cloche pas pourtant, ains toute clochante qu'est la iambe, la sçait mener droit là où elle veut. Que diray-ie plus? A qui veut encores douter de tout ce qui est cy dessus, ie ne

Sunt mala in Mundo ceu rerum antitheta, vt in eloquentia verborum.

Actiones & motus sunt Dei, exorbitationes & claudicationes nostra.

ie ne veux qu'vne preuue; dont s'il en veut prendre le loisir, ie le croiray volontiers à son serment. S'il est contempteur de Dieu, qu'il se ramentoiue, s'il peut, combien de mal il a eu à auoir ses biens, & combien de mal à faire mal; combien il s'est lassé de ses propres souhaits, combiẽ affligé de ses meilleurs succez; combien brusté lors qu'il se pensoit chauffer, combien esgaré lors qu'il vouloit conduire les autres à son poinct. S'il craint Dieu, combien de mal il n'a fait, par n'auoir pas tant de faux biens; combiẽ de vray bien il a receu du mal qu'on luy a fait; combien il a souhaité de choses qu'il eust fuyes s'il en eust sceu l'issuë qu'il a veüe depuis; cõbien redouté & detesté d'autres toutesfois qu'il ne pouuoit mieux choisir, combien ses cheutes & ses glissemens luy ont seruy à se ferrer à glace contre le peché, combien ses esgaremens à euiter les aguets & les brigandages de ce Monde, combien ses prudences à le destourner du droict, & combiẽ ses imprudẽces à paruenir à son but. Et ie ne doute point que chacun obseruant soigneusemẽt celà & en autruy & principalement en soy mesmes; n'apperçoiue que sur nos vies & actions, veille vne Prouidence perpetuelle. Ie dis, si nous ne voulons nier, que ce soit œuure de Prouidence, de conduire les prouidences des vns aillieurs qu'elles ne veulent, de radresser les improuidences des autres mieux qu'elles ne souhaitent, & de faire seruir la prudence des plus prudens, non à sa diuine prudence seulement, si ainsi se peut appeller, mais bien souuent, à l'imprudence des plus petis.

CHAP. XIII.

Que la sageſſe humaine a recognu la Prouidence, & comme elle chemine entre le Deſtin & la Fortune.

OR, comme les Anciens ont recognu la Creation du Monde, les vns en termes expres, les autres par conſequence, auſſi ont ils aiſéement apperceu la Prouidence, qu'ils ont iugé en dependre, comme vn Corollaire. Meſmes ceux qui ont nié apertement la Creation, ont confeſſé toutesfois la Prouidence, tant ils l'ont trouuée claire & manifeſte; encor que nier la Creation ſoit nier la Prouidence. Hermes la remarque par tout, tãt en la Creation du tout & de ſes parties, qu'en l'ordre & en la conſeruation de toutes choſes. Et ſi on luy demande, Quelle Prouidence il y a eu à produire tãt de choſes qui ſemblent inutiles; ſa reſponce eſt prompte, Que Dieu a tout creé pour ſa gloire. Que ce luy eſt gloire de faire toutes choſes, & à toutes d'eſtre faites de ſa main. Et ſi derechef, d'où vient le mal és choſes: Il reſpond, Dieu les a fait bonnes, encor que proprement il n'y ait rien de puremẽt Bon que luy. Mais le mal ſuit le bien, comme toute generatiõ eſt ſuiuie de corruption. Le fer ſe roüille, tu ne t'en prens pas au ſerrurier. Le vin s'aigrit, tu n'en peux accuſer le vigneron. Les choſes creées ſe gaſtent, auſſi peu t'en dois-tu prendre au Createur. Pourquoy? Par ce qu'il eſt ſeul immuable, & qu'entre le Createur & les choſes creées, entre le Tout & le Rien, il faut touſiours quelque difference. Platon en ce qu'il enſeigne la Creation, enſeigne auſſi aſſez la Prouidence. Car ſi la puiſſance, la ſageſſe, la bonté de Dieu ſont égales, voire meſme choſe; où ſe ſera eſtenduë la puiſſance, là auſſi aura atteint la ſageſſe; & où la ſageſſe, la bonté de Dieu. Or la puiſſance

Anciens.

Hermes en ſon Aſclepius. Et Cyrille liu. 2 ſecond.

sance s'est estenduë iusques aux moindres, autrement elles n'eussent point esté. La sagesse donq y a atteint pareillement pour les conduire. & la bonté derechef, demeureroit derriere, s'elle ne les conseruoit toutes. Donq la prouidente Bonté, & la benigne Sagesse de Dieu veillent sur toutes. Aussi quād il propose Dieu à l'homme pour sa fin, & qu'il prefere l'hōme à tout ce qu'il y a au monde, & au monde mesmes; il monstre assez que comme l'homme tend à Dieu, aussi fait le monde: & il n'y tendroit pas, s'il n'y estoit dressé: & qui l'y dressera, que qui l'a premierement fait? Bref, ces Idees particulieres de toutes choses presentes & auenir à nous, mais eternellement presentes à luy, ne peuuent subsister sans vne cognoissance & cōduicte parfaicte de toutes choses. Mais si quelque scrupule nous en reste encor, oyons les Platoniques à ce propos. Certes Plotin en a fait trois ou quatre liures, & des plus grādes choses aux moindres enseigne la Prouidence, descendant iusques aux petites fleurs mesmes, qu'on voit escloses au matin & sechées au soir; cōme s'il eust voulu dire, ce que nous lisons en l'Euāgile, *Considerez moy les liz des champs, &c.* A la plainte ordinaire de la prosperité des meschās & aduersité des bons, il respond, que l'vn est vne farce, l'autre vn ieu d'exercices, où il faut tenir vne estroicte diete pour gaigner le prix. A la question du mal, Que ce n'est qu'vn defaut du biē, qui va diminuant de degré en degré iusques au bout: Qu'il ne procede pas de Dieu, mais de l'imperfection de la matiere qu'il appelle rien: Que tāt s'en faut que le mal, qui ne gist qu'en degrez & defaulx du bien, diminuë de la Prouidence, que c'est en celà, qu'elle se monstre d'auantage; voire, que sans celà elle ne seroit

Si bonum est quē patitur, in bonum desinit quicquid patitur. Plotinus lib. 3. Enne. 4.

roit du tout point. Cependant, que Dieu eſt autheur de toutes les puiſſances, & diſpenſateur de toutes les volontez, ce qui ſera plus conuenable, pour euiter la lõgueur, de voir en ſes liures propres. Porphyre ſon diſciple ne s'eſt point departy de ceſte opinion, encor qu'il ait eu pareilles perplexitez, que ceux qui diſputent à l'encontre. *Veu*, dit il, *que Dieu par ſon intelligence preſide à toutes choſes, & les ordonne par vne incomparable proprieté de vertu, & qu'au contraire l'humaine intelligence qui eſt petite, ignore pluſieurs cauſes, quelque ſage & curieuſe de la verité qu'elle ſemble eſtre: certes alors la pourrons nous dire ſage ſi elle n'eſt curieuſe de choſes douteuſes & difficiles eſquelles y a danger de blaſphemer. Ains pluſtoſt, elle dira que les choſes ſont tresbien faictes comme elles ſont. Car que peut taxer ou reprendre noſtre petite intelligence és actions de celle grãde là; pour les en eſtimer licites ou illicites, veu que nous ne les comprenons pas?* Et aillieurs; *Et*, dit il, *ſi nous permettons à vn Roy de diſpenſer ſes affaires à ſa volonté, denierons nous à Dieu de diſpoſer les choſes dicy bas qu'il a faictes?* Et cõtre ceux qui veulent calumnier le gouuernement du Monde qu'ils n'entendent pas, voicy ſes propres mots. *Certes*, dit il, *il n'y a propos où il y ait plus d'iniuſtice, que d'oſer enſeigner à Dieu la iuſtice, ny plus ſainct que ce qui eſt ſelon la verité; & penſer autrement, c'eſt maladie d'entendement & crime. Car Dieu ne dreſſe pas ſeulement toutes choſes pour l'vtilité & plaine harmonie de l'vniuers de tẽps en temps: mais il eſt meſmes Curateur, Conſeruateur & Medecin de chacune en particulier. Ie vous prie, n'a il pas monſtré aux Medecins qui ont autant de prouidence qu'il leur a donné de ſcience, les choſes qui doiuent auenir à tout vn corps humain? qu'il y a des membres qu'il faut coupper, d'autres bruſler, & d'autres pourrir pour le ſalut de tout le corps? Et quand les nourrices & les*

Porphyr. ad Nemertium.

Cyrill. liu. 2. & 5. cõtre Iulian.

& les meres, voyent le Chirurgien faire celà, bien qu'elles ſçachent que c'eſt pour le bien du corps, pleurent-elles pas & crient eſtrangement? Et que fait lors le pere qui eſt plus ſage? ſinon qu'il reconforte le patient, & luy tient le Cataplaſme tout preſt pour appliquer ſur la playe? Or Dieu pareillement pour la cure de l'vniuers a ordonné qu'il faut mourir (c'eſt dequoy ſe plaignoit Epicure) *qu'il faut que l'vn ſe ſepare de l'autre, comme vn doigt de tout le pied pour le bien de l'vniuers. Que ſi nous pouuions entrer au conſeil de Dieu, nous ſçaurions ſans doute, pourquoy, & pour quel bien, il a empeſché dés le commencemẽt que quelques choſes fuſſent: & d'autres a preueu qu'elles ſeroyent dommageables, & à aucunes a donné la mort en recompenſe de pieté.* C'eſt en ſomme, Que rien ne ſe faict que par la Prouidence de Dieu, encor que pluſieurs choſes ſemblent repugner à ſa Sageſſe & Bonté, comme coupper la iambe ou ventouzer vne partie, à la ſanté du corps, & au but du medecin. Aux aduerſitez des bons voicy auſſi, ce que reſpond Syneſius Platonique. *Les aduerſitez meſmes que nous penſons endurer ſans l'auoir merité, nous aident pour arracher de terre noſtre affection qui y eſt trop encline, & par ces meſmes inconueniens qui font douter les fols de la Prouidence, les Sages y ſont confermez d'autant plus. Car qui ſeroit l'ame qui voudroit partir d'icy, ſi elle n'y trouuoit rien de contraire? Et pourtant faut-il eſtimer que les gouuerneurs des Prouinces baſſes (c'eſt à dire les Diables) ayent inuenté ces proſperitez que le vulgaire eſtime pour enchanter & endormir icy les autres.* Et Hierocles, apres vne longue diſpute, conclut, Que ſi nous tombons en mal, & n'en pouuons ſouſpeçonner la cauſe; nous deuons conſiderer que nous ſommes ignorãs en toutes choſes, mais qu'il n'en faut iamais venir là, de dire que Dieu n'ait point ſoing de nous, ou qu'il

Syneſius Platonicus.

soit autheur de mal: qui seroyent, dit il, blasphemes trop enormes. Aristote en ses Ethiques grandes & petites, n'en parle point autrement, encor qu'en sa Metaphysique il soit plus perplex. Quoy qu'il en soit, au liure du Monde il luy dõne le soing de toutes les grandes choses: & pensez si c'est à l'homme de borner la sagesse, qui a limité la nature de toutes choses, & d'estimer ce que Dieu repute grand ou petit, deuãt qui rien ne peut estre ne petit ne grand. Mais quand il dit, Que le Monde depend de Dieu comme de sa fin, ses meilleurs disciples en tirent la Prouidence par vne consequence infallible. Car puis qu'il depend de luy & tend à luy, le commencement de ceste conduicte ne peut proceder que de celuy auquel il tend. Et puis, comme il dit aillieurs, Que toutes natures tendent à vne fin particuliere à chacune, mais qui se rencõtrent en vne fin vniuerselle, & qu'elles n'ont pas toutes intelligence ny pour se la prescrire, ny pour s'y contenir; S'ensuit qu'il y a vne Prouidence, qui l'a pour chacune & pour toutes, & icelle reside en Dieu, duquel elles dependent toutes, comme ses plus doctes interpretes sont contraints de confesser. Bref, l'Apophthegme, qu'on luy attribue, Qu'à qui demande preuue de la Prouidence, il faut respõdre à coups de foüet; nous fait assez de foy de son opinion. De celle de Theophraste nous ne pouuõs douter. Car, qui confesse la Creation de chaque chose, ne peut mettre en doubte la Prouidence; veu que la puissance & la bonté en l'vne & en l'autre sont egales: mais voicy les mots expres d'Alexandre en son liure de la Prouidence. *Que Dieu*, dit il, *ne vueille point auoir soing de ces choses basses, celà est trop esloigné de sa nature: car c'est le propre d'vn enuieux. Qu'il ne puisse aussi, seroit trop indigne*

Aristote en ses Ethiques à Nicomachus & à Eudemus.

Alexandre au liure De la Prouidence.

digne de luy: car il peut plus encores qu'il n'a fait. Ne disons donq de luy, ne l'vn, ne l'autre: mais bien concluons, Qu'il veut & peut auoir soing de tout ce qui se fait icy bas. Et en vn autre lieu il en tire mesmes ceste conclusiõ, Que tout nostre bien gist à seruir Dieu, & que sa crainte est vn don de luy, qui daigne estendre sa Prouidence sur nous. De l'opinion de Plutarque & de Seneque font foy leurs liures expres; de Plutarque le traité De la tardiue punition des malefices; de Seneque ses liures des Benefices, & vn traité expres de la Prouidence, comme aussi de ce sage Philosophe Epictete, sur lequel a escrit Simplicius: car ils essayent tous là, apres plusieurs prefaces de la grandeur de Dieu, & de l'imbecillité humaine, de rendre raison de tout ce qui offensoit les infirmes en ceste question, iusques aux accidens & aux tonnerres mesmes. Et ie prie les lecteurs de prendre la peine de les lire tout entiers, pour y voir combien ce qu'en enseignent les Chrestiens est conforme auec la sagesse des plus estimez entre les Payens: à quoy ils pourront encor adiouster ceste Oracle d'Apollo mesmes recité par Porphyre:

Seneq. ch. 4. 5. 6. 28. 31. du 2. liu. des Benef.

Porphyre Des recueils de Philosophie.

Nul n'est caché à Dieu, nul par fine sagesse,
Nul par propos subtils, n'enchantera ses yeux,
Tout est remply de luy, Dieu se trouue en tous lieux;
Tout ce qui vit çà bas, c'est de par sa hautesse.

Et quant aux peuples de toute la terre, pour lesquels pourroyent respondre les Poëtes, qui sont pleins de tels passages par tout Orphee, Hesiode, Homere, Aratus, Sophocles, Phocylides &c. certes ce q̃ nous voyons que tous peuples ont quelque religion, est vn tesmoignage visible que la Prouidence de Dieu est creüe & receüe vnanimement de tous. Car pour neant sert on Dieu s'il ne le voit, pour neant le

Oppianus θεοὶ φιλόθεν ἐγγὺς ἐόντες.

prie-ton, s'il ne pourueoit, pour neãt se plaint-on s'il ne iuge, pour neãt, bref, s'adresse t'on à luy par mer & par terre, au cõseil & où le cas semble plus dominer, pour conseruer les biens & pour preseruer des maux, si ce n'est auec vne certaine persuasion qu'il nous oit, & que du ciel il regit la terre & la mer, & tout ce qu'elles contiennẽt, voire le sort mesmes de la guerre, cõme dit Cesar, où la fortune semble principalement dominer. Mais auant que pronõcer nostre arrest, nous auons encor deux Aduocats, l'Aduocat de la Fortune, & l'Aduocat du Destin à ouïr. Car, dit l'vn, Si toutes choses marchẽt sous la conduite d'vne Prouidence; que deuiẽt la Fortune que nous remarquons en tant de choses: ou, dit l'autre, Que deuiẽt la liberté des hõmes, & faut-il dõq pas confesser vn Destin qui contraint vn chacun à faire ce qu'il fait? Or si on parle de la Fortune telle que la peignent les Poëtes, aueugle, qui a les pieds sur vne boule & qui tourne à tous vents, elle sera aussi aisee à effacer qu'à peindre. Car qui ne voit, qu'il y a & en l'vniuers & en toutes ses parties vn ordre, & cõmẽt le pourroit vn aueugle conduire? Et qui n'apperçoit que c'est aux choses stables à remuer les autres, & non aux mobiles? Et cõment peut rien regir celle qui est emportee, tenir le gouuernail celle qui va à vau l'eau? S'ensuyura donq, puisqu'en toutes choses y a vn certain ordre, que la fortune ne trouuera dominatiõ ny lieu en aucune, & partant qu'elle ne subsistera point. Que s'ils appellent Fortune, comme Proclus, vne puissance diuine qui rassemble des causes biẽ esloignées l'vne de l'autre à vne mesme fin; certes en ce cas nous sommes encor plus amis de la fortune qu'eux: car nous ne l'admettons pas en certaines choses errantes & vagabondes

Contre la Fortune.

Proclus sur le Timée.

bondes seulement, mais aux plus certaines & en toutes: car ce n'est que Dieu desguisé sous vn autre nom. Que sera ce donq, à parler proprement, que nous appellerons Fortune? Sera-ce vne substance? Ains elle ne subsiste, dient ils, qu'au desordre d'autruy. Ou vn accident? Ains comment feroit vn accident tant d'accidents diuers? Et que sera-ce dõq, si c'est quelque chose? Certes c'est vn mot qui signifie relation & qui ne se dit qu'au regard des choses, ou personnes dont est question, & ne subsiste qu'en nostre ignorance propre. Ce qui est fortune à l'enfant, n'est point fortune au pere; ce qui l'est au valet ne l'est point au maistre, ce qui l'est au fol ne l'est point au sage, ce qui l'est aux sages ne l'est point à Dieu. A mesure que nous sommes ignorans croist la fortune, à mesure que nous sçauõs elle diminuë. Ostez l'ignorãce des personnes, la fortune est bannie de toutes choses. Le pere laissera tomber quelque chose tout à propos en son jardin, pour veoir si l'enfant le luy rapportera; pour sonder s'il n'est point larron. L'enfant pense que ce soit vne auanture: le pere en soubzrit, qui sçait auec quel conseil il l'a fait. Ce qui estoit fortune à l'enfant, est conseil à son pere. Le Maistre depesche, au desceu l'vn de l'autre, diuers seruiteurs en vn mesme lieu; affin que de plusieurs, quelqu'vn pour le moins en eschappe. Ils viennẽt à s'y rencontrer tous ensemble. De prime face, ce qui est proietté par bõ ordre, leur semble rencontré par auanture. Vn homme aduisé pour surprendre la porte d'vne place fera rompre, comme par auanture, vn chariot sur vn pont-leuiz, pendant que ses trouppes s'auancent. Les gardes en voudront battre le chartier: plusieurs l'excuseront sur vn auanture. Ainsi à vne ville mal-auisee sera

Iuuenalis: Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos Te facimus Fortuna Deam cælóque locamus.

Cicero: Error & cæcitas, & ignoratio rerum atque causarum Naturæ ac Fortunæ nomina induxit.

auanture ce qui eſt Stratageme à celuy qui l'a fait. Vn Sage pour affiner l'autre, vn Capitaine pour tromper ſon ennemy, chiffrera vne lettre groſſierement tout à propos, l'addreſſera par le chemin, où il ſe doutera qu'elle ſera priſe. Celuy qui la ſurprẽd ſe reſiouit d'vne telle auãture: il penſe lire au cœur de ſon ennemy, & ſur choſes controuuées baſtit à bon eſcient ſes deſſeings. Ce qui eſt vn rare conſeil à l'vn, eſt vn treſrare auanture à l'autre. Or ſi entre les hommes qui ſont tous d'vne eſpece, & meſmes à peu prez ont meſme portion de raiſon; il y a telle difference d'aage à aage, de qualité à qualité, de ſageſſe à ſageſſe, que ce qui eſt auãture à l'vn eſt prouidence à l'autre: trouuerons nous eſtrange que ce qui nous ſemble auanture, à nous qui ne ſommes qu'aueuglement & ignorance, ſoit vne ſinguliere Prouidence en Dieu? que celuy qui eſt la cauſe vnique de toutes les cauſes, les ſçache raſſembler quelques loingtaines qu'elles ſoyent pour vn certain effect? Et s'il te fait rẽcontrer vn threſor en cauant vn puis, ou eſchapper la ruine d'vn plancher en t'allant pourmener; voudras-tu deſrobber ce biẽfaict là, à la bonté de Dieu, qui t'a adreſſé en vn tel lieu, ou deſtourné d'vn tel; de Dieu, di-ie, qui t'a premierement fait, pour en ſçauoir gré à vne auanture, qui ne te cognoiſt point? Et pourquoy luy ſera il plus difficile d'appliquer deux cauſes loingtaines l'vne à l'autre, que de les auoir faictes ſi loingtaines? Qu'à toy meſmes d'appliquer le feu au bois, & l'eau au feu, & ta viande à l'eau, qui ſont cauſes ſi eſloingnées que tu conioincts toutesfois à vn certain effect de te nourrir? Et qu'y a il plus loingtain en ton eſprit, qu'vne charette, vn pont-leuis, vne armée, que tu as ſceu dextrement raſſembler

pour

pour surprendre vne ville? Où donq tu loges principalement la fortune, là se monstre plus euidemmẽt ce qui est de plus rare & de plus admirable en la Prouidẽce. Mais voicy l'autre Aduocat qui veut faire profit de tout ce que nous auons produict cõtre la fortune, pour nous ramener à son Destin, & à vne Necessité de toutes choses & actiõs: voyõs donq quel chemin nous pouuõs tenir entre le Destin, & la Fortune, qui nous retire du cas sans tomber en la necessité, & si iceluy est la Prouidence. Ils diẽt, Si toutes choses sont cõduictes de Dieu à vne certaine fin, mesmes celles qui semblent fortuites, elles ne s'en peuuent destourner. Cela leur accordons nous volontiers. Et si elles ne s'en peuuẽt destourner, les actions des choses ne sont plus libres, mais necessaires. La conclusion en est clairement fausse, par ce que les choses qui ont libre volonté pour s'efforcer au contraire de la volonté de Dieu, n'ont pas egale puissance pour empescher sa volõté qui les conduict. Mais declarons cecy plus au long; affin que chacun le puisse entendre. Nous voyons au Ciel plusieurs estoilles fixes, & plusieurs aussi, comme les planetes qui ont chacune vn mouuement particulier, qui fait ses tours & son cours à part soy. Le Ciel par son mouuement vniuersel emporte toutes ces estoilles là, tant mobiles qu'immobiles, sans en rien corrompre, ny interrompre leurs mouuemens particuliers; & par iceux se font mille diuerses configurations que nous laissons aux Astrologues à expliquer. Le Soleil fait le iour & l'an, la Lune, les mois & les quartiers. Les Pleiades & les Yades les saisons; la Canicule les ardeurs de l'Esté, & c. Posons que le Ciel s'arreste; ces mouuemẽs particuliers ne cessent point. Posons qu'il chemine,

Contre le Destin.

mine, & qu'ils s'arreſtent ; ces configurations ne ſe verront point: Mais laiſſons la choſe comme elle eſt. Que le Ciel emporte toutes les eſtoilles par ſon mouuement, & que chacune ne laiſſe point d'auoir & d'exercer ſa nature particuliere, les vnes mobile, les autres immobile, & ſelon icelles s'efforcer, par maniere de dire, au rebours de l'Vniuers; alors cõtemplerons nous la merueille du Ciel, qui par vn mouuement vniforme qui laiſſe à chaque eſtoille ſon propre mouuement, repreſente chaque iour diuerſes formes au Ciel, qui cauſent les mutations en l'air, que ſon mouuement ſeul, s'il arreſtoit les autres, ne feroit point, & auſquelles auſſi les autres ne paruiẽdroyent point par leurs cours & mouuemens, s'ils n'eſtoyent emportez par le ſien. Voyons maintenant comme ceſt exemple conuient à noſtre matiere: Dieu par ſa volõté & puiſſance a creé toutes les puiſſances & diſpoſé toutes les volontez. Que ſa puiſſance rẽge toutes les puiſſances, on l'accorde. Car qui eſt celuy qui ait fait vne monſtre & ne la puiſſe mener? Mais, Que ſa volonté dirige à ſa fin toutes les volontez, ſans les forcer en leur nature, qui doibt eſtre libre, là eſt le doubte: & ià n'aduienne que celuy qui a fait la nature pour ſon ſeruice, ne s'en puiſſe ſeruir ſans la gaſter. Dieu donq, diſons nous, conduit toutes choſes à ſa volonté, les mobiles par leurs mouuemens, & les immobiles par leur ſtabilité, les ſenſibles par leurs appetits, & les raiſonnables par leur volonté, les naturelles par leur ſeruitude, & les volontaires par leur liberté: & plus libres elles ſont, & plus grande eſt ſa gloire; comme plus glorieux il eſt, de ployer doucement à ſon ſeruice, que de trainer par la chaine vne liberté. Si toutes les volontez des hommes eſtoyent emportées

portées par la volonté de Dieu sans qu'elles eussent leurs mouuemens particuliers, la puissance de Dieu n'y reluiroit pas, comme maintenãt, en ce que chacune volonté s'efforce particulierement cõtre icelle; & cependant en suiuant ses appetits particuliers, se trouue sans y penser conduite là où il luy plaist. Aussi n'y verrions nous pas ces configurations diuerses, qui produisent tãt de diuers effects, guerres, paix, ruines, prosperitez &c. qui tous seruent à la Prouidence de l'Eternel: Ains par tout nous verriõs vne volonté vniforme, qui tiendroit toutes volontez à la chéne, & les feroit ramer où elle voudroit; & plus estroitemẽt elles seroyent serrees, & moins estimerions nous de sa puissance comme s'elle craignoit de les deslier. Si aussi nous imaginions toutes ces volõtez, suyure leurs mouuemens sans estre regies par vne superieure, qui leur tiẽt la bride, lors qu'ils pensent eschapper; nous verrions diuers buts és choses, au lieu qu'elles tendent à vn, & la liberté deuiendroit licence, & la licence confusion & ruine, au lieu qu'en ce monde l'ordre est necessaire, & à l'ordre de se rapporter tous à vn. Dieu donq pour monstrer sa puissance en nos libertez, nous a laissé nos volontez; & pour en oster la licence, les a tellement ordonnées par sa sageſſe, qu'il n'en fait pas moins sa volonté que si nous n'en auions point. Efforçons nous tant que nous voulons contr' icelle, nostre desobeissance mesmes luy obeit: allons en Orient quand il va en Occidẽt; touſiours son mouuement nous conduit. Mais, encor qu'il conduise & emporte l'vne volonté comme l'autre, bien heureuse est celle qui tasche de suyure, & bien malheureuse qui se fait trainer. Ainsi en vne meute de chiẽs chacun court selon son appetit, & tous cependant

pour

pour l'appetit du veneur: & en vne armee, l'vn cõbat pour honneur, & l'autre par ialousie, & l'autre pour le gaing, & tous pour la victoire du Prince qui les a mis aux champs. Ostez aux chiẽs leur naturel appetit, aux soldats leurs particulieres volontez; la chasse est rõpuë, & l'armee ne peut plus subsister. Mais, dit on, Dieu voit eternellement toutes choses, tout le cours du monde, di ie, tout d'vne veüe, & les choses ne peuuent auenir, que comme il les voit. Il semble donq qu'il n'y a rien de contingent, rien au choix de nostre volonté, rien qui ne soit necessaire. Ains, Dieu qui voit d'vne veüe, tout le cours des choses, les voit aussi operantes chacune selon sa faculté; il voit le mouuement du Ciel, & les particuliers mouuemens du Soleil & de la Lune produire les Eclipses necessairemẽt; il voit les plantes pulluler & croistre naturellement, il voit les hõmes deliberer, de paix, de guerres, d'alliances &c. volontairement. Il a determiné les causes secondes, troisiesmes, quatriesmes, & les a enchainees l'vne auec l'autre pour faire ce qu'il veut: mais ce qui nous abuse en cecy, c'est que nous ne cõsiderons pas que nos volontez sont entre ces causes, lesquelles besoignent selon leur liberté telle quelle, és actions de ce Monde, comme les autres causes, selon leur mouuement, inclination, faculté, ou nature. Ainsi l'homme mesmes qui aura practiqué vne famille, iugera des trois parts qu'elle choisira l'aisné, & que elle le second fils, encor qu'il en soit bien loing, par ce qu'il cognoist son naturel & ses inclinations, & toutesfois il ne l'encline pas à faire plustost l'vn que l'autre; & si vn Prince fera paix, ou guerre, par ce qu'il cognoist en luy vn esprit inquiete ou reposé. Sauf que Dieu qui est plus proche & plus intime

Si infatis est te è morbo resurgere, frustra accersis Meducum. Resp. quidam, si tibi fatale est filios procreare, frustra congrederis cum uxore.

time à toutes choſes que les choſes à elles meſmes, les cognoiſt treſparfaictement, au lieu que nous n'en auons rien que des coniectures, & icelles encores bien foibles. Bref, deuant Dieu ſont neceſſaires les choſes, qui és choſes ſont contingentes, par ce qu'eternellement il voit preſent à ſoy, ce qui eſt futur aux choſes, & ne voit pas le futur és cauſes, comme les ſages, mais en ſoy qui eſt la cauſe des cauſes; & ne prononce pas que tu feras, ou ne feras point, mais te voit eternellement faiſant ce que tu as à faire, naturellement, ce que naturellement tu fais, volontairement ce que volontairement; ta volonté n'eſtant cependant moins ſubiecte à la ſienne, que ta nature à la puiſſance qui l'a faicte, ny ta liberté, telle que depuis ta cheute elle te reſte, plus forcée à deliberer, que ta nature à croiſtre, ou à decliner. Or quand ie dis, liberté, ie n'entens point icy parler de la queſtion, S'il eſt en nous de choiſir la voye de ſalut ou non. Car comme c'eſt choſe plus haute que toute la nature humaine, & qui n'eſt pas proportiõnée à nos foibles entendemens; auſſi faut il neceſſairement que de plus haut nous ſoyons tirez; & puis il eſt queſtion alors de renoncer à ſoy meſmes, & à ſes propres deſirs, & non de les ſuiure. Auſſi ne veux-ie pas oſter les mouuemens extraordinaires, que Dieu fait en nous quand quelques fois il s'en ſert outre l'inclination de noſtre nature, creant en nous par vne ſecrete vertu ce qui de ſoy n'y eſtoit pas. Mais ie parle proprement des actions d'icy bas proportionnées à nos ſens & au diſcours de noſtre raiſon, eſquelles noſtre liberté toute eſbranchée qu'elle eſt ſe peut exercer; encor que pour monter plus haut elle ſoit toute manque & eſtropiée. Ainſi donq pouuons nous cheminer entre la fortune

fortune d'Epicure, & le destin de Chrysippe par la Prouidence, entre le cas & la necessité par la volonté de Dieu, entre la licence & la seruitude des choses, quand nous leur laissons leurs mouuemens libres, paruenãs toutesfois, quelque tour qu'ils pensent prendre, à la fin qu'il plaist à Dieu leur ordonner. Et quant au destin des Astrologues, qui assubiectit toutes choses aux reuolutiõs du Ciel, & rend toutes actions aussi necessaires, comme ses mouuemens; nous les lairrons plaider contre ce grand personnage le Conte de la Mirande; & les prierons pour le moins de considerer, si l'estude & la péne que tant de grands personnages ont employée contre ce Destin là, se peut aucunement attribuer au Destin.

Concluons donq pour tout ce discours, Que Dieu est vn Souuerain Estre & vn Souuerain Entendement: que l'Estre & l'Entendre en luy n'est qu'vn. Et pourtant, Que comme en la Creation la puissance, & vertu de son estre a atteint iusques aux moindres choses, autrement ne fussent-elles pas: qu'aussi la Prouidence & conduite de son entendement souuerain paruient à toutes, autrement ne pourroyent-elles durer: Que le meslinge que nous voyons és choses d'icy bas, ne nous trouble point. Car plus il est grand, & plus grande s'y monstre la Prouidence; cõme en vne maladie bien impliquee, l'art du medecin. Et qui est-ce qui, puisse borner l'œil de l'Eternel? ny les heurs des meschans, car ce sont Masques; ny les aduersitez des bons, car ce sont exercices; ny leur innocẽte mort, car c'est pour confire leur vertu pour la posterité. Que le peché mesmes qui est le vray mal, ne nous face scrupule, car Dieu a creé la nature bonne, mais le mal s'y est engen-

engendré. Il a creé la liberté, & elle eſt deuenuë licence. Mais loüons Dieu, qui nous a dõné les puiſſances; condemnons nous qui en auons abuſé; admirons le, qui par noſtre propre licence nous chaſtie, par nos iniquitez exerce ſa iuſtice, & par nos paſſions deſordonnees, accomplit l'ordre de ſa iuſte volonté. Si nous voyons choſe, dont nous n'apperceuions la cauſe, recognoiſſons noſtre ignorance, ne nommons point la fortune. Les cauſes les plus eſloingnees luy ſont proches pour parfaire ce qu'il luy plaiſt. Si nous faiſons choſe deſraiſonnable, n'alleguõs point neceſſité. Il ſçait ſe ſeruir des choſes ſans les corrompre, des mobiles ſelõ leurs mouuemens, des volontaires ſelon leurs paſſions, des intelligentes ſelon leurs diſcours. En penſant faire la noſtre, il nous fait faire ſa volonté. Nous ſommes libres à ſuyure noſtre nature, & noſtre nature c'eſt mal par noſtre peché. Pauure priuilege donq qui nous met ſoubs telle captiuité! De par nous auſſi ne pouuons nous fuir noſtre nature, car nous ſommes ſerfs d'elle, & elle de peché; & faut plus fort que nous meſmes pour nous en deſtacher. Or prions donq Dieu qu'il alleruiſſe nos libertez ſoubs ſa volonté, qu'il affranchiſſe noſtre ame de ceſte damnable & dure liberté, & nous doint par ſa grace, non, comme aux meſchans, en ne la voulant point, faire ſa volonté; mais comme à ſes enfans la vouloir pour le moins en ne la faiſant point. Amen.

CHAP. XIIII.

Que l'ame de l'homme eſt immortelle.

IVSQVES icy auons nous traicté du Monde intelligible, & du Monde ſenſible, comme dient les Platoniques, c'eſt à dire de Dieu & de ce Mõde.

S'enſuit maintenant que nous examinions le petit Monde, qu'ils appellent, c'eſt à dire, l'homme. De Dieu nous auons recognu qu'il eſt eſprit; du Monde, nous touchons que c'eſt vn corps. En l'homme nous auõs vn abbregé de l'vn & de l'autre, de Dieu en ſon eſprit, du Monde en la compoſition de ſon corps, comme ſi le Createur pour le chef de ſes œuures, auoit voulu reduire au petit pied, & ſon infinité, & la grãdeur de l'vniuers enſemble. Au corps humain nous voyons vne mixtion admirable des quatre Elemens, des venes cõme riuieres eſpanduës iuſques aux bouts de ſes membres, autant d'organes de ſens, cõme au Monde il y a de natures ſenſibles, tãt de nerfs, d'arteres, de liaiſons, vne teſte puis apres, par vn ſpecial priuilege dreſſée vers le Ciel, & des mains aptes à toutes ſortes de ſeruices. Qui ne conſiderera rien que ceſt inſtrument là, ſans vie, ſans ſens, & ſans mouuement, ne ſe pourra perſuader, qu'il ne ſoit fait pour de treſgrandes choſes; & s'eſcriera ſans doubte, comme Hermes, ou cõme ce Sarrazin Abdala, Que l'homme eſt vn miracle, qui ſurpaſſe de bien loing, non ſeulement ces bas Elemens, mais le Ciel meſmes & tout ſon ornement. Mais ſi peu apres il pouuoit veoir comme hors de ſoy meſmes, ce corps prendre vie, & tous ſes mouuemens ioüer auec vne telle habilité, ſes mains remuer ſi proprement, & en tant de ſortes, ſes ſens eſtendre ſi loing leur vertu ſans ſe bouger; penſez vous pas qu'il fuſt rauy eſtrangement, & qu'il n'admiraſt ceſte vie, ce mouuement, ce ſentiment plus que le corps; d'autant qu'il auroit parauant admiré ce corps, ainſi bien proportiõné, au regard de quelque maſſe de pierre? Car quelle proportion y a il entre le Luth & le ioüeur? entre vn inſtrumẽt müet & celuy

L'homme corps & ame.

& celuy qui luy donne la voix? Que ſera ce donq, ſi puis apres il peut voir ce corps animé ſans partir d'vn lieu paruenir en vn moment d'vn bout de la terre à l'autre : deſcendre au centre du Monde, & monter au deſſus de ſa circonference: ſe trouuer en vn inſtant en mille lieux, embraſſer l'vniuers ſans y toucher, ramper ſur la terre & la contenir, regarder le Ciel d'embas, & eſtre au deſſus des Cieux des Cieux tout enſemble? Sera il pas contraint de dire, qu'en ce petit corps habite plus que ce corps, plus que la terre & plus que l'vniuers enſemble? Or diſons dõq auec Platon, Que l'homme eſt double, exterieur & interieur. L'exterieur c'eſt ce que nous voyons en dehors, qui ne perd point ſa figure quãd il eſt mort, non plus que le luth quand le ſonneur ceſſe; encor que la vie, le mouuement, le ſentiment & le diſcours en ſoit hors. L'interieur c'eſt l'ame, & proprement l'homme qui ſe ſert du corps comme d'vn inſtrument, encor que par la puiſſance diuine elle y ſoit vnie ; qui ne bouge quand le corps court, qui voyage quãd le corps ne bouge, qui voit quand les yeux ſont clos, qui ne voit pas bien ſouuent encor qu'ils ſoyent ouuers, qui trauaille pendant qu'il repoſe, qui repoſe pendant qu'il trauaille, c'eſt à dire, qui de ſoy peut exercer ſes actions propres, ſans l'aide de l'exterieur; cõme ainſi ſoit que l'exterieur, ſans l'aide de l'interieur, le corps ſans la preſence de l'ame ne puiſſe ſentir, mouuoir, viure, ie diray plus, ny meſmes conſiſter. En l'homme exterieur nous auons vn modelle de l'vniuers : & qui les voudra anatomiſer, y trouuera vne conuenance merueilleuſe. Mais noſtre but en ce liure n'eſt point de traiter ce qui appartient ſimplement au corps. En l'interieur nous auons vn abbregé de tout ce qu'il

y a de vie, de sentiment, de mouuement en toutes les creatures; mais qui plus est, vne image, ou plustost ombre, (car par nostre peché elle s'est effacée) de la nature diuine. C'est ce que nous auons à examiner en ce chapitre. Es plantes nous apperceuons, outre le corps que nous voyons, vne vertu interieure que nous ne voyons point, par laquelle elles viuent, croissent, floriſſent, fructifient. Nous l'appellons ame vegetatiue, qui les fait differer des pierres & des metaux qui n'en ont point. Es animaux nous remarquons ceste vertu mesmes qui opere, pendãt qu'ils dorment, & qu'ils sont par maniere de dire comme plantes; mais nous y voyons de plus vne vertu, qui voit, oit, flaire, gouste & touche, & en aucunes qui thesaurize aucunement le rapport des sens, telle que les plantes n'ont pas. Nous l'appellons ame sensitiue, par ce que les effects se cognoissent & s'exercent par les sens. En l'homme nous auons la vegetatiue, & la sensitiue, celle là qui paroist en sa nourriture & croissance, celle cy en la subtilité de ses sens & imaginations, en quoy il est & plante & animal tout ensemble. Mais nous y voyons de plus vn esprit qui discourt & qui cõtemple, qui fait proffit de ce que rapportent les sens, qui par ce qu'il voit, conçoit ce qu'il ne voit point, par ce qui n'est point conclut ce qui est: Bref, qui arrache l'homme, & de la terre & des choses sensibles, & de soy-mesmes. Nous l'appellons ame intellectuelle, & c'est ce qui fait que l'homme est homme, & non plante ou animal comme les autres qui ont vie, & qu'il est image ou ombre de la Diuinité, en ce, comme nous dirons, qu'il est Esprit, qui peut subsister de soy & sans le corps. Cependant, quand nous disons que l'homme interieur a vne vertu vegetatiue

Trois facultez de l'ame.

getatiue, cõme la plante; vne sensitiue, cõme l'animal; vne intellectuelle, par laquelle il est homme; nous n'entendõs pas qu'il ait trois ames, mais vne seule, à sçauoir q̃ cõme en l'animal l'ame sensitiue comprend aussi la vegetatiue, ainsi aussi en l'hõme, l'ame intellectuelle les comprenne toutes, & face les trois offices, c'est à dire, viue, sente & discoure, ne plus ne moins que l'esprit d'vn mesme hõme, peut vacquer & aux affaires de son mesnage, & à celles de sa Republique & aux celestes ensemble. Ou pour mieux dire, ces trois degrez d'ames sont trois degrez de vie, dont le second cõtient & excede le premier, & le tiers tous les deux: L'vne sans laquelle le corps ne peut viure, c'est celle de la plante, qui y est tellement attachée qu'elle ne se monstre aucunement hors d'elle. L'autre qui ne peut viure sans le corps, c'est celle de l'animal, qui monstre bien sa vertu en dehors, mais par les organes du corps ausquels elle est conioincte. La tierce sans laquelle le corps ne peut viure; & qui peut viure & subsister de soy sans le corps, c'est celle de l'homme qui donne la vie au dedans à toutes ses parties, monstre sa vie en dehors, en la perceptiõ de toutes choses sensibles, & retient, comme il sera dit, sa vertu, voire l'augmente, lors que la force du corps defaut & la vigueur mesmes des sens. Et de faict, l'homme perdant les sens l'vn apres l'autre, selon que les instrumens defaillent, retient toutesfois & la vie & la raison toute entiere. C'est qu'aucuns des organes defaillent, mais non la vie qui les viuifie. Et l'animal encor qu'il perde les sens, ne perd point la vie; mais bien en perdant la vie, perd les sens. C'est que la vie est le subiect des facultez des sens, & l'ame sensitiue vne plus excellẽte vie, que la vegetatiue, en laquelle

ces facultez & puissances sont comme en leur racine. Bref, qui oste & à l'animal & à l'homme la iouïssance des sens, & le droit vsage de la raison, ne luy oste point la vie; mais bien qui oste la vie à l'animal & à l'homme exterieur, le priue tout ensemble du sentir & du discours. C'est donq vn argument certain que l'ame qui fait viure l'animal, & celle qui le fait sentir est vne, à sçauoir vne vie plus viue & plus excellente, que celle de la plante. Que l'ame aussi, qui fait viure & sentir & discourir l'hõme est vne, à sçauoir vne vie plus excellente, plus viue & plus loing estenduë que celle de l'animal. Mais comme la forme de la vie animale, s'il faut ainsi parler, est le sentir; ainsi est l'entendement, la forme & propre subsistence de l'ame humaine, lequel à proprement parler est l'ame de nostre ame, cõme la prunelle est l'œil de nostre œil. Et de faict, si l'esprit est tendu, les sens se lassent; si les sens trauaillent, la nourriture & la digestion se fait mal: & au contraire; ce qui n'aduiendroit pas, si ce n'estoit vne mesme substance, qui ne peut exercer sa vertu egalement en tous lieux; ains, se rend mal soigneuse d'vn costé, pendant qu'elle s'occupe attentiuement en l'autre. En ceste ame humaine cependant qui est vne, les diuerses puissances & facultez sont tresapparentes. La vegetatiue nous nourrit, nous fait croistre, & nous entretient. La raison & les sens ne s'en meslent point, mesmes n'ont point de puissance de l'en empescher. Qu'il soit vray, cela se fait mieux, quand nostre esprit repose, & que nos sens sont endormis: & bien souuent par catarrhe ou paralysie les sens & les mouuemens seront perdus, que la nourriture n'en decherra point. La sensitiue aussi voit & sent de bien loing, souuent sans que l'enten-

l'entendement y pense, ou se mette à discourir sur ses rapports. Mesmes plusieurs sont debiles des sens, qui sont bien vifs d'entendement, & au contraire: Et quelques parties, comme dient les medecins, tombent en *atrophie, qui n'en perdent pas tout sentimẽt. La partie raisonnable trauaille bien souuẽt tant pour son proffit, qu'elle en nuit à la vegetatiue, & en s'accroissãt la diminuë. Aussi elle dispute contre ses sens & les arguë de fausseté. Et conclut au contraire de ce qu'ils rapportent. Mesmes tel aura la digestion & les sens biẽ entiers, qui n'aura pas le discours de mesme. Si ce n'estoit qu'vne faculté, celà n'aduiendroit pas: & icelle mesmes est manifestement diuisee en intellect & volonté, l'vn pour deliberer, & l'autre pour executer; car nous entendons ordinairement choses que nous ne voulons pas, & voulons aussi choses que nous n'entendons pas: ce qui ne peut estre attribüé à vne mesme puissance. Tout celà neantmoins, si distinctement vny ensemble, & si vniement distingué l'vn de l'autre, qu'en vne mesme action elles concurrent ordinairement toutes, aussi promptement, ce semble, l'vne que l'autre, comme ainsi soit toutesfois, que chacune face son operation à part soy, & l'vne, selon ses obiects, premiere que l'autre. Ainsi auons nous par les facultez de l'homme interieur trois sortes d'hommes. L'homme vegetal, qui ne pense comme vne plãte qu'à dormir & à se creuer, & qui asseruit tous ses sens & tout son discours à celà: bref, en qui le soing de la seule vie a englouty & absorbé les sens & l'entendement. L'homme animal, comme S. Paul mesmes l'appelle, qui est tout adonné à tes choses sensibles, & qui abastardit & rabaisse sa raison iusques là, que de la rendre esclaue de

*c'est a dire, faute de nourriture.

ſes ſens & de leurs plaiſirs. L'homme intellectuel auſſi, qui proprement vit de l'eſprit, qui entre en ſoy-meſmes pour ſe cognoiſtre, & ſort de ſoy pour cõtempler Dieu, qui fait ſeruir ceſte vie à vne meilleure, & vſe de ſes ſens ſeulement comme inſtruments de ſon entendement. Selon qu'en l'homme dominent & regnent l'vne ou l'autre de ces facultez, ſelõ di-ie qu'il les cultiue l'vne plus que l'autre, il ſe rend ſemblable aux eſprits, aux beſtes, & aux plantes, aux troncs & aux buſches meſmes. Mais il nous eſt naturel d'eſtre emportez de noſtre nature corrompuë, & des obiects qui l'aſſiegent de toutes parts, au lieu que contre ou meſmes outre noſtre nature, noſtre nature n'eſt pas ſuffiſante de rien faire. Car ne ſuffit de ſçauoir, Qu'il y a vne ame en nous, par laquelle nous viuons, ſentons & diſcourons. & qui ſeule ait en ſon vnité tant de diuerſes facultez. Car on nous demandera incontinent, que c'eſt proprement que ceſte ame. Et certes quand ie diray que ie n'en ſçay rien, ie ne me feray point tort pour celà: car auec pluſieurs grands perſonnages ie confeſſeray mon ignorance: & moins encor luy en feray ie; car, puiſque nous n'en pouuons nier les effects, moins nous pouuons expliquer ſa nature, & plus reluit l'excellence d'icelle. Et puis, c'eſt choſe claire, que rien ne comprent ce qui eſt plus grand que ſoy: & noſtre ame en vne certaine façon eſt moins qu'elle meſmes, en ce qu'elle eſt enueloppee de ce corps, ne plus ne moins, que l'homme qui a les fers aux pieds, eſt en vne certaine façon plus inhabile que ſoy-meſmes. Mais eſſayons toutesfois de ſatisfaire aux mieux que nous pourrõs à telles queſtions: & puiſque c'eſt vne image de Dieu non ſeulement en la conduite & conſeruation de l'vniuers,

mais

mais mesmes en sa nature, comme nous auons dit cy deuant parlant de la nature de Dieu; si nous ne pouuons ny exprimer ny imaginer que c'est, soyons certains pour le moins de ce que ce n'est pas.

Premierement, que l'ame & le corps ne soit pas vne seule chose, mais choses tresdifferentes, & q̃ l'ame aussi ne soit point partie du corps, il appert de soy sans longue preuue. Si l'ame estoit le corps ou partie du corps, elle croistroit auec le corps, cõme les autres parties; & plus grand seroit le corps, plus grande seroit l'ame. Au contraire, le corps prend sa croissãce iusques à vn certain aage, & puis s'arreste, & c'est depuis ceste aage là le plus souuẽt que l'ame croist le plus, & les plus vigoureux d'esprit sont ordinairemẽt les plus debiles de corps; & l'ame se voit plaine de vigueur en vn corps lãguissant, & croistre en vertu à mesure que le corps decline. L'ame donq ne croist point auec le corps, & partant n'est ny le corps ny partie du corps. Or quand ie dis croistre en l'ame, i'entens qu'elle croist en vertu en ce qu'elle proffite, comme le corps en grandeur en ce qu'il s'estend. Derechef, si l'ame estoit le corps, elle perdroit sa force auec le corps: les estropiez sentiroyent diminution en leurs discours, cõme en leurs membres: les malades de quelque maladie que ce fust, en leur raison; du boyteux l'ame clocheroit, & de l'aueugle ne verroit goutte, au lieu que les estropiez & les malades, les boyteux & les aueugles ne laisẽt point d'auoir pour celà vne ame entiere & saine, droicte & cler-voyante en elle mesmes. Bref, maint homme meurt duquel le corps est entier, & qui ne differe rien en ses parties de lors qu'il estoit viuant, & toutesfois la vie, le mouuement, le sentiment & le discours, en sont hors. Disons dõq qu'en ce corps

Le corps & l'ame ne sont mesme chose.

y auoit quelque chose qui n'estoit point du corps, ains toute autre chose que ce corps. Vn opiniastre obiectera à cecy, que la force de l'ame croist auec le corps; veu qu'vn homme remuera ce qu'vn enfant ne remüeroit pas; & qu'vn enfant marchera à deux ans, ce qu'il ne feroit pas à vn mois. Ains deuroit il aussi considerer que ce mesme homme, & ce mesme enfant, s'il luy vient vn accident à la iambe ou au bras, en perdra la force & le mouuement, encor que son ame soit en pareille force à mouuoir l'autre qu'elle estoit. C'est donq à dire que l'ame de l'enfant n'est pas creüe ny enforcée par le temps, mais bien les nerfs desechez & endurcis, desquels l'ame pour mouuoir le corps se sert, comme de cordes & d'instruments. Et pourtant quand ces nerfs seront deuenus lasches, & que l'aage les aura vsez, il faudra vn baston pour les aider, encor que le vieillard ait autãt de desir de courre que iamais. L'ame donq qui les meut, comme à vn seul signe, a dés l'enfance ceste puissance, non moins qu'en la vieillesse, & non en la vieillesse moins qu'en la ieunesse mesmes; mais la faute est en l'instrument, qui n'est pas capable de ses commandemẽs. Comme certes l'art du Ioueur de luth ne diminue ny croist point, si les chordes sont mouillées & plus lasches qu'il ne les faut; ou s'elles sont bien montées & rendues à leur point, mais bien és vnes ne se peut monstrer, és autres moins ou d'auantage. Ainsi vient la parole aux enfans auec les dents, encor qu'elle les deuance manifestement quand ils beguaient maintes choses qu'ils ne peuuent prononcer, & se perd aux vieillards auec icelles mesmes, encor que leur eloquence n'en diminuë point. Et Demosthene ne pouuoit prononcer certaines lettres, encor qu'il surmontast

tous

tous les Orateurs de son temps. Dõnez au vieillard & à l'enfant les nerfs & les dents, à l'vn & à l'autre les instruments du corps aussi capables à leur aage comme en ieunesse, les functions que l'ame fait auec le corps, & par le corps, celles, di ie, de l'ame sensitiue & vegetatiue, entant qu'elles procedent d'elles mesmes, se ferõt aussi bien en vn aage qu'en l'autre. Mais si tu es aussi raisonnable, à iuger de la force & vertu de ton ame, cõme de l'art du Ioueur de luth, non di ie par l'agilité de ses doigts qui seront nouez de goutte, mais par les bons & plains accords de sa tablature, qui te font iuger qu'il a l'art en sa teste, encor qu'il ne l'exerce plus par les mains. Certes quand tu cõsidereras en toy mesmes vn desir d'aller, encor que tes nerfs ne te puissent porter, vn iugement de ce qu'on te dit, encor que tes yeux ne te le puissent rapporter, vne eloquence entiere, encor que tes dents ne la puissent exprimer; mais qui plus est, vn discours solide, vif, & celeste, tant plus que ton corps se rend terreux & caduq, tu concluras facilement, que ton ame a en soy la force & la vertu toute entiere, d'animer, de mouuoir & de sentir, mais que c'est le corps qui defaut. Que qui luy bailleroit nouueau corps, & nouueaux instruments, elle seroit aussi vigoureuse que iamais; & que plus elle voit que le corps decline, & plus elle tasche de se recueillir en soy mesme, c'est à dire qu'elle n'est point le corps ny partie du corps, mais la vie & l'action du corps. Or puisqu'ainsi est, il ne faut point long temps disputer, si l'ame est vne substance ou vne qualité: car puisque les qualitez ne subsistent qu'en autruy, la vie qui fait subsister autruy, ne peut estre qualité. Et puisque l'ame fait que l'homme est hõme, qui ne seroit autrement qu'vne

L'ame est vne substance.

charon-

charongne, l'ame sans doubte est vne substãce formelle, & vne forme substantielle, si nous ne voulons dire, que l'homme, & ce corps mort ne different que d'accidens: voire vne substance bien excellente & plus infiniemẽt que l'homme exterieur, puisque par sa vertu elle en fait subsister vne autre, & parfait vne substance corporelle, qui semble par dehors auoir tant de perfections. Mais s'ensuit vne autre dispute, Si ceste substance est corporelle, ou incorporelle, qui merite d'estre examinée vn peu au long. Certes, si nous considerons la nature d'vn corps, il a certaines dimensions, & ne comprend que ce qui est proportionné à sa grandeur & capacité. Car comme il faut qu'il occupe vn espace en autruy; aussi faut il que les choses occupent vn certain espace en luy, dõt se fait que les choses n'y peuuent auoir place si elles l'excedẽt, & que l'vne y fait tort à l'autre. Bref, si la chose est plus petite que le corps qui la contient, tout le corps ne la contiendra pas, mais seulement vne partie d'iceluy: & si plus grãde, vne partie en demeurera hors; car tous corps ne sont commensurables que par la quantité. Or nous voyons que nostre ame contient le ciel & la terre, sans qu'ils s'y entr'empeschent; le passé & le present, sans qu'ils s'entrenuïsent; infinis lieux, personnes, villes, sans qu'il y ait presse en nostre entendement: Que les choses grandes y sont selon leur grandeur, les petites selon leur petitesse, les vnes & les autres toutes entieres en toute entiere, & non partie d'elles ou en vne partie d'elle seulement. D'auantage plus elle se remplit & plus elle est capable, plus elle loge de choses & plus en appete elle, & plus grandes elles sont & plus propre est elle à receuoir les tresgrãdes. S'ensuit donq, que ceste ame, qui

Incorporelle.

qui eſt en quelque façon infinie, ne peut eſtre vn corps; & d'autant moins le peut elle eſtre, que logeant tant de choſes & ſi grandes en elle, elle loge ſoy meſmes en vn ſi petit corps. Derechef, comme mille lieux diuers ſe trouuent en elle ſans tenir place, auſſi ſans changer de place ſe trouue elle en mille lieux, & non par ſucceſſion de temps, ny par interualles, mais bien ſouuent tout en vn moment. Commande à ton eſprit d'aller à Conſtantinople, à l'heure meſmes de reuenir à Rome, & derechef à Paris ou à Lyon: commande luy de paſſer le trauers de l'Amerique, ou de circuir l'Afrique; il fait tout ce chemin en vn inſtant, & entant que tu commandes il y eſt; & premier que l'ayes r'appellé, en eſt reuenu. Or y a il corps qui puiſſe ſe trouuer en diuers lieux, qui y paſſe ſans mouuement, qui ſe meuue qu'en temps; voire, que ſelon vn temps, proportionné à peu pres, & à ſes pas, & à la longueur du chemin qu'il doit faire? Certes noſtre ame n'eſt donq point vn corps, & d'autant moins le peut elle eſtre que logeant en ce corps ſi mobile, elle ne ſe meut point auec ce corps. Il eſt certain auſſi, que deux corps ne peuuent penetrer ny contenir l'vn l'autre; car le plus grand contiendra touſiours, & le moindre ſera contenu. Or eſt il, que nous penetrons non ſeulement dedans les corps, mais par vne certaine façon dedans les eſprits les vns des autres, que nous nous entrecomprenons en nous entr'entendant, que nous nous entretenons en nous entr'aymant, &c. S'enſuit donq que ceſte ſubſtance capable de comprendre vne choſe incorporée, ne peut eſtre corps, & d'autant moins que ce corps meſmes, qui la ſemble contenir, ne la tient point. Meſmes ceſte ame eſt ſi loing d'eſtre corps, & ſi manifeſte-

ment

ment esprit, que pour loger toutes choses en soy, elle les rend, en vne certaine façon spirituelles, & les despoüille de leurs corps; & s'il y auoit rié de corps en elle, seroit incapable d'entrer en la cognoissance des corps. Ainsi en vn miroüer se representent mille figures diuerses. Si en la glace du miroüer il y auoit vne propre figure, le miroüer ne les rendroit pas. Et en l'œil s'impriment toutes choses visibles: si en la prunelle y auoit quelque couleur particuliere, ce luy seroit vne taye, ou il verroit tout semblable à sa taye, ou il ne verroit du tout pas. La lãgue qui gouste toutes sortes de saueurs, si elle n'est simple, ains abbruuée d'humeur, toutes choses luy semblent de mesme, si d'amer ameres, si de pituite fades: mesmes si elle est amere, elle ne peut iuger de l'amertume mesmes. Pour conceuoir toutes figures, toutes couleurs, toutes saueurs, il faut estre exempt de toute figure, de toute couleur, de toute saueur: & pour cognoistre & comprendre par intelligence tous corps, comme fait nostre ame, il faut qu'elle soit exẽpte de tout corps; voire si elle auoit rien de corps, elle ne cõceuroit aucũ corps. Si nous examinons encor de plus pres la nature d'vn corps, nul ne reçoit en soy la forme substãtielle d'autruy, sans perdre ou alterer la sienne; & nul ne paruient d'vne forme à l'autre, sans corrompre la premiere. Cela se voit au bois quand il reçoit le feu, au grain quand il germe, & ainsi des autres: qu'est ce donq de nostre ame, qui reçoit & conçoit les formes de toutes choses sans corrompre la sienne; & qui plus est, plus en reçoit & plus se parfait? Car plus elle en reçoit, & plus elle entend; & plus elle entend, plus elle est parfaite? Si c'est vn corps, ie vous prie d'où? & de quelle mixtion? Si des quatre Elemens, comment

ment donnera vie ce qui n'en a point; commẽt entendement, ce qui meſmes ne ſent point? Si de la mixtion d'iceux; qui dira que de pluſieurs choſes qui ne ſont point s'en face vne qui ait eſtre: de pluſieurs ſuperfices vn corps, de pluſieurs corps vne ame, de pluſieurs morts vne vie, de pluſieurs tenebres vne clarté? Et que ne diſons nous pluſtoſt, que celuy qui outre nature a fait la mixtiõ de ces corps, pour baſtir noſtre corps, a auſſi inſpiré vne ame en ce corps? Bref, le propre du corps c'eſt de patir; le propre de noſtre ame eſt d'agir; & ſi le corps n'eſt pouſſé par autruy, c'eſt vn tronc: & ores que noſtre ame intellectuelle n'euſt rié à mouuoir en dehors, elle ne laiſſe de ſe pourmener en ſoy meſmes. Il faut donq conclurre, & par ces raiſons, & par ſemblables, que noſtre ame eſt vne ſubſtance incorporée, encores qu'elle ſoit vnie à noſtre corps. S'enſuit auſſi, que noſtre ame eſt immaterielle, veu que la matiere ne reçoit forme que ſelõ ſa quãtité, & vne ſeule, au lieu que noſtre ame les reçoit toutes ſans quantité, & autant qu'il en peut venir enſemble: & veu encor que nulle matiere ne reçoit deux formes contraires, au lieu que noſtre ame comprend & reçoit le feu & l'eau, le chaut & le froid, le blanc & le noir, non ſeulemẽt enſemble, mais l'vn par l'aide & comparaiſon de l'autre: bref, veu q̃ plus nous ſortons de la matiere, & plus nous entẽdons: rien certes n'eſt plus contraire à la ſubſtãce de noſtre ame, que la nature de la matiere. Que ſi derechef ceſte ame intellectuelle n'eſt ny corps ny matiere, ny dependante en ſes meilleures actiõs de la matiere, elle ſubſiſtera de ſoy, & ne pourra proceder ny de corps ny de matiere: car que produit le corps que corps, & la matiere que matiere, & le materiel que ſubiect à la ma- Immaterielle.

à la matiere? Et par ainsi, c'est vn esprit immateriel, & subsistent de soy : mais voyons s'il est corruptible & mortel ou non. Certes qui croira Plutarque, ceste dispute sera vaine : car il enseigne que la doctrine de la Prouidence diuine & l'immortalité de nos ames, sont si ioinctes, que l'vne n'est qu'vne dependance de l'autre. Et de faict, pourquoy est creé le Monde ; s'il n'y a qui le contemple: & pourquoy contemplerons nous le Createur au Monde que pour le seruir : & pourquoy le seruirons nous sans esperance : & comment nous aura il douëz de si rares dons, qui ne nous font pour la plus part que trauailler en ceste vie, si nous perissons comme l'herbe & l'animal, qui ne le cognoist point? Mais pour satisfaire à ces miserables qui vont tousiours comme la beste deuant eux, sans prẽdre vne fois de leur vie le loisir d'entrer en leur dedans, taschons à leur repeindre icy par viues raisons leur vraye forme, que par tant d'ordures ils s'efforcent d'esfacer.

Subsistente de soy.

Plutarq. au traicté pourquoy Dieu differe la punition, &c.

Incorruptible.

L'ame de l'homme, auons nous dit, n'est point le corps; elle ne croist point, ny decline auec le corps, ains l'entendement s'accroist à mesure que le corps decline ; & plus proche il est de la mort, & plus se sent il libre; & plus le corps se descharne, & plus agil est il: pourquoy donq voulons nous que ce qui se rend plus fort par la foiblesse du corps, ce qui s'esleue lors que le corps decline, se reduise en poussiere auec le corps? A l'homme les sens faillent, par ce que les yeux & leurs esprits defaillent ; à l'aueugle l'entendement multiplie, par ce que ses yeux ne le trauaillent; au vieillard la raison se parfait, tant plus que la veüe se tarit. Que ne disons nous donq, que le corps faut à l'ame, mais non l'ame au corps ; que les lunettes sont percées, mais que la veüe est bõne: & com-

& comment iugeons nous que l'ame se perd auec les sens? Si l'œil voit & si l'oreille oit, veu que nous auons deux yeux & deux aureilles, que ne voyons nous deux choses, & que n'oyons nous deux sons? C'est donq vne ame qui voit & qui oit, & ce que nous estimons nos sens ne sont que les instruments des sens. Si lors aussi qu'ils sont clos ou creuez, nous voyons mille choses en nostre entendement, & si mesmes nostre entendement est plus vif, quād le plus vif de nos sens est comme mort & esteint; comment est l'ame intellectuelle liée & attachée aux sens? Et quelle conclusion est ce donq, L'ame meurt puisque meurent les sens, veu que quand ils meurent croist le vray sens? Et qu'est ce autre chose dire, sinon, La beste est morte puisqu'elle a perdu ses yeux, veu que nous la voyons viure apres les yeux? Aussi nous auōs prouué que l'ame n'est point ny corps ny dependante du corps. Puisqu'ainsi est; pourquoy la voulons nous mesurer selon le corps, elle qui mesure tous les corps, & pourquoy faire mourir auec luy, elle en qui viuent par vne certaine façon ceux qui sont morts, il y a plusieurs siecles, & quel heurt craignons nous qu'elle rencontre, puisqu'elle n'en rencontre point en ce corps mesmes? Que l'homme perde vn bras, son ame est toute entiere. Qu'il soit perclus de la moitié de soy, tout aussi bien: car elle est toute en soy, & toute en chaque partie, vnie en soy & en sa substance, & en sa vertu espanduë par tout le corps. Que le corps perisse piece à piece, elle demeure vne. Qu'il s'esteigne, le mouuement s'affoiblit, les sens faillent, la force se perd, l'entendement pour celà n'en demeure moins sain ny vigoureux iusques à la fin. La maison est percée à iour de toutes parts sans qu'il

s'eſtonne; la place telle fois ruinée premier qu'il parte, & ne la quitte que lors que tout moyen d'y loger luy eſt oſté. Les animaux certes perdent la vie & l'action auec le ſang; car auec iceluy les eſprits animaux s'en vont: noſtre ame au contraire, ſi bien nous y regardons, ſe reſerre lors en ſoy; & quād nos ſens ſont eſteins, taſche d'autant plus à ſurmonter ſoy meſmes; faiſant, quand ce corps vient à luy faillir, d'auſſi belles actions & bien ſouuent plus, qu'elle n'aura fait en toute ſa vie, diſpoſant di ie de ſoy, de ſa famille, de ſa Republique, d'vn Empire meſmes, auec plus de pieté, d'equité, de prudence, de moderation, qu'elle n'aura iamais fait, voire en vn corps, ſi haue, ſi deſnué, ſi hectique, ſi perclus par dehors & ſi pourry par dedans, que qui le voit n'y voit rien que terre, encor que qui oit ſes propos ſoit rauy au ciel & par deſſus. Qui voit vne ame ſi viue en vn ſi foible & ſi pauure corps, dira il pas, comme des poulets qui s'efforcent en la coque, que c'eſt vne coque qui ſe caſſe, mais que ce qui eſt dedans eſcloſt? Voyons auſſi ce qui fait ordinairement perir les choſes. Le feu s'eſteint, c'eſt ou faute de nourriture, ou par ſon contraire qui eſt l'eau. L'eau ſe reſoult en air, c'eſt par ſon contraire qui eſt le feu. La plante meurt, c'eſt ou par vne froideur ou ſechereſſe extreme, ou par ce qu'on la couppe, ou arrache violemment. L'animal auſſi, c'eſt ou par cōtrarieté d'humeurs, ou par ce que l'aliment luy defaut, ou nature à l'aliment, ou par vne violence externe. De toutes ces cauſes quelle ſçaurions nous choiſir, qui puiſſe rien contre noſtre ame? Contre l'ame, di ie, de l'homme qui eſt vne ſubſtance intellectuelle, incorporée, immaterielle, encor qu'elle ſoit vnie à vne matiere, & à vn corps? Sera ce la cōtrarieté des choſes.

ſes. Mais qu'eſtce qui puiſſe eſtre contraire à celle qui loge egalement les contraires en ſoy, qui les entend l'vn par l'autre, qui les renge ſous vne meſme ſcience; bref, en qui les cõtraires meſmes deſpouillent leur contrarieté, non plus pour s'entrechaſſer, mais pour s'entreſuiure? Le feu eſt chaud, & l'eau eſt froide. Nos corps abhorrent ces contrarietez là & en patiſſent. Noſtre entendement les conioinct enſemble ſans ſe bruſler ny refroidir, les oppoſe l'vn à l'autre, pour les mieux cognoiſtre. Et ce qui s'entredeſtruit par tout le Monde, s'entr'inſtruit en noſtre entendement. Rien auſſi n'y a il plus cõtraire à la paix que la guerre, & en preparant la guerre il ſçait entretenir ou faire la paix, & en contregardant ou pourſuiuant la paix, prepare ſoigneuſement la guerre. La mort meſmes qui eſteint noſtre vie, ne peut eſtre contraire à ſa vie; car il cerche la vie par la mort, & la mort par la vie. Or qui ſçait faire la loy aux choſes plus contraires, que peut il rencontrer en l'vniuers qui luy puiſſe contrarier? Quoy donq? faute de nourriture? mais comment peut elle faillir au Monde, à qui ſe ſçait nourrir de tout le Monde? Et comment luy derechef à elle, qui plus il eſt plain de ſa viande, & plus capable eſt il, & d'en prendre & d'en digerer? L'animal ſe paiſt de certaines choſes; noſtre eſprit de toutes. Oſtez luy les ſenſibles, les intelligibles luy demeurent; oſtez luy les terreſtres, les celeſtes luy abondent. Oſtez luy, bref, tout ce qu'en ce Monde luy peut eſtre oſté, voire ce Monde meſmes, c'eſt lors qu'il ſe paiſt plus à ſon aiſe; & que ſelon ſon naturel il fait meilleure chere. L'animal auſſi s'emplit d'vne certaine meſure, & ſe recrée en certaines choſes. Mais qui eſt ce qui peut emplir noſtre eſprit? Empliſſez le tãt que vous

pourrez de la cognoissãce des choses, c'est lors que l'appetit luy en vient tant plus. Plus il en prend & plus il en desire, & iamais n'en sent ny crudité ny indigestion pour celà. Que diray-ie encor? Vuidez nostre entendement de soymesmes, c'est lors qu'il vit en celuy, & de celuy en qui viuent toutes choses: empliſſez le de sa cognoissance propre, c'est lors qu'il se sent plus vuide & plus affamé de celuy-là mesmes. Or celuy qui ne se peut assouuir de rien, & qui se nourrit & entretient de toutes choses, celuy qui vit proprement de cil en qui se soustient tout ce que nous admirons icy bas, peut il mourir ou decheoir faute d'aucune chose? Qu'est ce aussi de la violẽce, sinõ le choq de deux corps? & quel peut il estre d'vn corps contre vne substance spirituelle, voire de deux esprits l'vn contre l'autre, veu que lors qu'ils se veulent entredestruire, ils s'entr'instruisent le plus souuent? Et s'il ne peut estre offensé, ny par le dedans, ny par le dehors; reste il rien en la nature qui naturellement luy puisse nuire? Mais, peut estre, se debilitera il par la force mesmes de son obiect, comme nous voyons auenir à nos sens. Car nos sens plus la chose qu'ils sentent est excellente en son genre, & sensible, & plus ils s'en offensent: le touchement par le feu; le gouſt par l'aspreté; le sentiment par vne forte odeur; l'ouye par vn esclat de tonnerre, ou par la cheute d'vne riuiere; la veüe par le regard du Soleil, du feu, & de tout ce qu'il y a d'esclattant. Ie laisse que pour la plus part ce n'est pas proprement la vertu sensiue qui patit, ains les instruments exterieurs d'icelle seulement. Mais voyons si en nostre ame intellectuelle il y a rien de semblable. Certes au contraire plus la chose est intelligible & excellente, & plus elle recrée & cõforte no-

te noſtre entendement. Si elle eſt obſcure, & que nous ne l'entendiõs qu'à demy, elle ne nous offenſe pas, mais elle ne nous peut plaire: mais comme nous commençons à l'entẽdre, & elle auſſi à nous aggréer, & plus haute elle eſt, & plus excite t'elle la vertu de noſtre entendement, & luy tend comme la main pour y atteindre. A ceux qui ont mauuaiſe veüe, on leur defend les choſes fort eſclattantes: à ceux qui ont l'entendement encores rude, on leur propoſe les choſes plus intelligibles: & là où commence le ſens à viuement ſentir, là eſt il contraint de quitter, comme s'il ſentoit ſa mort meſmes. Au contraire, où l'entendement commẽce à entendre, là deſire il de continuer tant plus. D'où celà, ſinon que nos ſens s'exercent par iuſtruments corporels, mais noſtre entendement par vne ſubſtance incorporelle, qui n'a beſoing de l'aide du corps? Et ſi la nature, la nourriture, les actiõs de noſtre ame, ſont ſi differentes & de celles du corps, & de tout ce qui s'exerce par le moyen du corps; y a il rien de plus puerile que de iuger noſtre ame mortelle par l'accourciſſement des ſens, ou la mortalité du corps? Rien au cõtraire de plus ſolide que de la conclurre immortelle en ſa nature; veu que la mort & violente & naturelle procede du corps & par le corps? Voyons auſſi que c'eſt que mort ou corruption. C'eſt, dient ils, la ſeparation de la matiere d'auec la forme; & par ce qu'en l'hõme l'ame eſt conſiderée comme la forme, le corps comme la matiere la ſeparation de l'ame & du corps s'appelle communement Mort. Mais, quelle donq peut eſtre la mort de l'ame, puiſqu'elle eſt comme nous auõs dit ſans matiere; vne forme, dirie, ſubſiſtẽte d'elle meſmes? Car, comme dit quelqu'vn, on peut oſter la rõdeur

ou la quarrure à vn tableau de cuiure, par ce qu'elle ne subsiste qu'en la matiere; mais s'il y pouuoit auoir vne forme circulaire, qui subsistast de soy sans la matiere, sans doubte, qu'elle demeureroit touſiours. Qui plus est, comment peut estre la corruption d'vne chose, ce qui en est la perfection? Moins est l'homme materiel, & plus il a d'entendement: moins est nostre entendement attaché à ces choſes corporelles, & plus il a de vigueur: bref, sa pleine vie, c'est vne pleine abstraction de la matiere & du corps. Tout celà est si clair qu'il n'y faut aucune preuue. Or nous sçauons que chaque chose opere selon son essence; & que ce qui parfait les operations d'vne chose, parfait auſſi son essence. S'ensuit donq, que la separation du corps auec l'ame, de la forme auec la matiere, qui parfait, comme nous auons dit, l'operation de l'ame, parfait auſſi & fortifie son essence; tant s'en faut qu'elle la puiſſe en rien corrompre. Et puis qu'est ce mourir, qu'estre corrompu? Et estre corrompu, sinon patir: & patir, sinon receuoir? Et qui reçoit toutes choſes ſans patir, comment peut il receuoir corruption par aucune chose? Le feu corrompt nos corps: auſſi patiſſons nous en le receuant. Auſſi fait vn froid extreme. Si nous n'en patiſſons, il ne nous geleroit pas. Nos sens auſſi se gastent par la force exceſſiue de leurs obiects. C'est qu'ils reçoiuent & perçoiuent chose qui les offense; & que la façon selon laquelle ils s'exercent enuers leurs obiects, est subiecte à patir. L'ame intellectuelle qui reçoit toutes choſes en vne façon selon laquelle elle agit & ne patit point, à ſçauoir intelligiblement, comment pourra elle ſe corrompre? Car qui est la chose dont nous patiſſions en l'entendant, en la ſubſtance de nostre ame,

qui

qui corrompe l'essence de nostre entendement en la conceuant? Aussi peu l'offense le feu que l'air, & l'air que le feu. Aussi peu les glaces de Norwegue, que les sablons bruslans de la Libye. Le vice mesmes aussi peu que la vertu: car tant s'en faut qu'ils luy soyent contraires, qu'il ne les entend iamais mieux qu'en les opposant. Qui donq ne patit de rien, ains prend subiect de se parfaire de toutes choses, ne peut estre gasté ny pourry par aucune chose. Derechef, Qu'est ce que la mort? Le bout du mouuement & le terme de ceste vie. Car en viuant nous mourons, & en mourant nous viuõs, & n'entrons point vn pas en la vie que nous ne nous auancions vn pas vers la mort, ne plus ne moins qu'vn horloge, monté pour certaines heures, qui perd minute à minute son mouuement en se mouuant. Ostez, di ie, le mouuement au corps; il n'a plus de vie; voyons si l'ame aussi s'emporte quand & ce mouuement. Si elle s'emporte auec ce mouuement, elle se meut auec luy. Au contraire, que l'ame soit en repos ou qu'elle trauaille selon ses propres operations, elle ne se sent point, ny du batement du cœur, ny du poux de ses arteres, ny du soufle de son poulmon. C'est donq vn bateau qui nous amene à vau l'eau, cheminons ou non; mais quand il est attaché & arresté, nous ne laissons pas de nous pourmener sans luy. Si l'ame aussi est subiecte à la corruption finale du corps, elle est aussi subiecte à ses mutations; & si aux mutations, elle l'est aussi au temps. Car mutations sont especes, ou plus tost consequences de mouuemẽt; & les mouuemens ne se font qu'en temps. Or l'homme selon son corps a certaines periodes, esquelles il reçoit manifeste mutation, & selon lesquelles il croist & decline; &

le plus souuent où commence la declinaison du corps, commence la vigueur de l'entendement; & au contraire le poil viendra au menton aux vns; & grisonnera aux autres: que l'esprit, faute de culture, ne mõstrera aucun signe d'adolescence ou d'accroissement. D'auantage, le temps passé au regard du corps ne se peut rappeller, au lieu qu'au regard de l'esprit il est tousiours present, voire parfait, accomplit, accroist nostre esprit, & le fait comme rajeunir tous les iours, au lieu qu'il fait vieillir, & escouler, & emmene quãd & luy la vie de ce corps. S'ensuit donq que l'ame intellectuelle n'est point subiecte au temps, ny par consequent à toutes les mutations & corruptions qui suiuent le temps. Disons encor, Nul n'entretient sa vie de plus parfaite chose que soy: & rien aussi ne comprend plus que soy-mesmes. Mais les choses corruptibles viuent de corruptibles, & n'en peuuent viure sans les corrompre, les animaux des herbes, & les hommes des animaux &c. Et pourtant celles qui viuent d'incorruptibles, & qui les peuuẽt conceuoir & comprendre, voire cõuertir en leur nature & nourriture sans les corrompre, sont incorruptibles. Or l'ame de l'homme, c'est à dire, ceste ame intellectuelle cõçoit la raison & la verité, & se paist & se fortifie d'icelle. Et la raison & la verité sont choses incorruptibles, non subiectes aux lieux, aux temps, ny aux mutations, mais fixes, immuables & permanentes. Car que deux & deux soyent quatre, que la raison de huict à six soit comme de quatre à trois, & que le Triangle ait trois angles egaux à deux droits &c. sont veritez qui ne se changent point par siecles, non moins vrayes que quand Euclide les disoit; & ainsi des autres. S'ensuit donq, que l'ame qui comprend

prend raison & verité choſes non ſubiectes à corruption, n'y peut eſtre aucunement ſubiecte. Qui eſt-ce apres, de tous les hommes, qui ne deſire eſtre immortel, & qui le peut deſirer s'il ne comprend que c'eſt; & comment peut-il eſtre capable de l'entendre s'il ne l'eſt de l'eſtre? Certes nul de nous ne deſire d'eſtre eternel; car auſſi nul ne l'eſt, & nul ne le peut eſtre. Et comme nous ne le pouuons eſtre, auſſi peu pouuons nous comprendre que c'eſt. Car qui eſt celuy qui ne ſe confonde à penſer ſeulement à vne Eternité? Au contraire, il n'y a courage ſi vil qui ne deſire l'immortalité; & ceux meſmes qui ne la croyent point par nature, la veulent obtenir par art & par induſtrie; les vns par liures, les autres par ſtatuës, les autres par inuentions, & les plus groſſiers meſmes ſe figurent bien que c'eſt d'immortalité, & ſont capables & de la conceuoir & de la croire. Qu'eſt-ce? ſinon q̃ nos ames qui ſont creées ne peuuent conceuoir vne nature eternelle? mais par ce qu'elles ſont creées immortelles, conçoiuent bien l'immortalité? Et à quoy puis apres, ce deſir vniuerſel, s'il n'eſt naturel, & comment naturel s'il eſt vain? & non ſeulement vain, mais pour nous ſeruir de geenne & de tourment? Sondons encores plus auant: Qui peut diſputer, douter ſeulement, ſi l'ame eſt immortelle ou non, s'il n'eſt capable d'immortalité? Qui peut entendre la difference qui eſt entre mortel & immortel, que celuy qui eſt immortel? L'homme diſtingue entre ce qui eſt raiſon & qui ne l'eſt pas, nous l'en appellons raiſonnable. A qui diſputera qu'il ne l'eſt point, ne faudra que ſa diſpute pour le conuaincre; car il le voudra prouuer par raiſon. L'homme ſçait diſtinguer les natures mortelles & immortelles. Diſons donq auſſi

qu'il eſt immortel: car qui diſputera à l'encõtre, ſera contraint d'apporter de telles raiſons, qu'elles meſmes le feront iuger immortel. Tu dis, L'ame ne peut eſtre immortelle, car pour eſtre telle il faudroit qu'elle euſt des actions ſeparées d'auec le corps. Quãd tu pẽſes celà en ton eſprit, regarde ce que fait ton corps. Mais encor, qui t'a tãt appris de la nature immortelle, ſi tu n'es immortel: & qui eſt l'animal qui peut dire, quelle eſt l'action d'vn animal raiſonnable, ſi luy-meſmes n'vſoit de raiſon? Tu dis encor, ſi l'ame eſt immortelle, elle eſt exempte de telles & telles paſſions &c. Comment entres-tu ſi auant en la nature qui eſt au deſſus de toy, ſi tu es mortel? Toutes les raiſons que tu allegues contre l'immortalité de l'ame, combatent directement pour la prouuer: car ſi ta raiſon n'eſtoit au deſſus des choſes mortelles; tu ne ſçaurois mortel ny immortel. Or ce n'eſt pas vn homme conuoiteux au deſſus des autres qui la deſire, ou ſage par excellence qui la comprend, mais tout le genre humain ſans diſtinction. Ce n'eſt donq point vne ſcience ou vn naturel qui mette differẽce entre vn homme & l'autre, telles que nous en voyons entre pluſieurs: maisbien vne nature commune à tous hommes par laquelle ils ſont faits differents des autres animaux, leſquels ne monſtrent en aucune action deſir de ſe ſuruiure, ny cognoiſſance du viure, & deſquels pourtant l'ame s'eſcoule auec le ſang, & ſe ſuffoque auec le corps. Imagine, ſi iamais tu as eſté attendant la mort, les diſcours que tu fais en ton eſprit; iamais tu ne luy auras peu perſuader ny faire comprendre qu'il meure auec ce corps: mais lors meſmes qu'il en diſpute contre ſoy, il s'eſchappe, ie ne ſçay comment, hors de toutes tes concluſions

sions, & discourt de ce qu'il sera & deuiendra hors du corps. Epicure mesmes en aura disputé toute sa vie; & vient il à mourir, il ordõne vne pension pour faire des festins au iour de sa naissance. Pourquoy, ie vous prie, des festins, pour la naissãce d'vn pourceau, puisqu'il s'estime tel? Et qu'est ce donq, sinon sa nature propre, qui retracte & confute tous ces vains argumens en vn seul mot? Vn autre aura taſché d'abolir en soy par tous moyens l'opinion de l'immortalité; par ce qu'il aura vescu meschãment en ceste vie, il se veut faire croire qu'il n'y a point de iustice en l'autre. C'est lors que sa nature se resueille & reuient au dessus comme du profond de l'eau, & luy repeint à ce moment deuant les yeux ce qu'il a pris tãt de peine à effacer. Et de faict, combien en auons nous veu qui auoyent contemné toute religion, qui à ce point là ne sçauoyent à quel sainct se voüer; tant la vie future leur estoit clairement presente? I'aime mieux, disoit Zenon, voir vn Indien qui se fait brusler alegrement, qu'ouyr tous les Philosophes du Monde discourãs de l'immortalité de l'ame. Aussi est ce à la verité vn Syllogisme fort cõcluant. Mais disons donq, I'aime mieux voir vn Athée, ou vn Epicurien resmoignant l'immortalité de l'ame, & faisant volontairement amende honorable à nature, sur vn eschafaut, que tous les docteurs qui la puissent disputer en chaire. Car ce qu'ils dient là, ils le dient sobres & comme à ieun, au lieu que ce qu'ils auront dit toute leur vie, doibt estre tenu pour propos d'yurongnes, à sçauoir de gens enyurez & endormis és delices & plaisirs de ce Monde, esquels le vin, la luxure & les vapeurs parlent & non eux mesmes. Que dirons nous plus? Nous auons dit, Qu'en l'hõme interieur il y a trois

Clemens liu. 1.

hõmes

Triple vie en l'homme.

hommes, le vegetal, le sensuel, & l'intellectuel: Disons dõq, qu'en iceluy mesmes il y a trois vies continuées de l'vne à l'autre; celle de la plante, celle de l'animal, & celle de l'hõme, ou de l'ame. L'homme pendãt qu'il est au ventre de la mere, vit seulement & croist; son esprit semble dormir, ses sens sont assoupiz, il semble n'estre rien plus que la plãte. Qui considerera toutesfois ses yeux & ses aureilles, sa langue, ses sens, & ses mouuemẽts, iugera aiseemẽt qu'il n'est pas fait pour estre touſiours en ceste prison, où il ne voit & n'oit goutte, & n'a aucun espace pour se pourmener, mais pour venir en vn lieu, où il y ait à voir & à contempler, & à exercer toutes les facultez que nous y remarquons. Comme il est sorty il cõmence à voir, à sentir & à mouuoir, & petit à petit vient à exercer parfaictement ses parties, & trouue en ce Monde vn obiect propre pour chacune, pour l'œil les choses visibles, & pour l'ouïe les sons, & pour le toucher les corps, &c. Mais outre celà nous y remarquons vn entendemẽt, qui regarde par les yeux le Monde comme par des fenestres; mais qui en tout le Monde ne trouuant obiect digne de soy, s'esleue iusques à celuy qui l'a fait, qui en est vniuers, & non en ce corps seulement loge comme empressé, qui par les sens & quelquesfois sans le sens monte au dessus des sens, & fait des efforts pour voler hors de soy, comme l'enfant pour sortir de la matrice. Certes adonq deuons nous dire, Que ceſt entendement ou intellect ne doibt pas touſiours estre en prison: Qu'vn iour il verra tout à clair, & non par ces lunettes ternes & troubles: Qu'il viendra en lieu, où il y ait vn obiect vrayement intelligible: Qu'il aura sa vie libre de tous ces ceps & de toutes ces passiõs corporelles. Bref, cõme

l'hom-

l'homme a esté preparé en la matrice pour estre mis en ce Monde, qu'aussi est il comme preparé en ce corps & en ce Monde pour viure en l'autre. Nous apprehendons quand naturellemẽt il faut sortir de ce Monde. Et qui est l'enfant, si nature par son artifice ne l'en chassoit, qui vouluſt sortir de son cachot, qui n'en sorte comme pasmé & perdu; qui, s'il auoit la cognoissance lors & la parolle, n'appellast mort ce que nous appellons naissance, sortir de sa vie, ce que nous disons y entrer? Tandis que nous y sommes nous ne voyons goutte, encor que nous ayons des yeux: plusieurs mesmes ne remüent point, sinon en vne frayeur ou quelque accidẽt semblable; & ceux qui remüent ne cognoissent point qu'ils ayent sens ne mouuement. Pourquoy donq trouuerons nous estrange qu'en ceste vie nostre intellect voye si peu? qu'en plusieurs ceste nature immortelle ne se ramentoiue qu'à l'extremité; qu'aucuns mesmes n'en pensent point auoir de telle, encor qu'en ne le pensant point ils monstrent qu'ils en ont? Et doutons nous que l'enfant n'ait autant de resistence naturelle à laisser ceste pauure peau qui l'enueloppe, que nous de cõtradiction en nos sens, & en nostre raison empriſonnée, quand il faut laisser les biens & les plaisirs de ce Monde, ou mesmes ceste chair qui nous enseuelit? Et s'il auoit quelque peu de cognoissance, diroit il pas qu'il n'est que de viure où il est, comme nous qu'il n'est que de viure en ce Monde où nous sommes? Et tiendroit il pas ce Theatre de nos sens pour fable, comme plusieurs le Theatre qui est preparé à nos esprits? Certes, concluons donq, par où nous auons commencé: L'homme est exterieur & interieur. En l'exterieur, qui est le corps, il represente l'estre & la proportion de tou-

de toutes les parties du Monde. En l'interieur qui eſt l'ame, la vie, ſelon tous ſes degrez, de tout ce qu'il y a de vie au Monde. En la matrice il vit comme la plante; mais il y a celà de plus, qu'il a vn commencement de ſens & de mouuement qui excede la plante, & qui ſe prepare à eſtre animal. En ceſte vie, il a les ſens & les mouuemẽs en leur perfection qui eſt le propre de l'animal; mais outre celà vn commencement de diſcourir & de contempler, qui tend à vne autre vie; & aillieurs ſe doibt parfaire, telle que l'animal n'a pas. En la vie auenir il a les actions de ſon intellect libres & accomplies, vn obiect ample pour l'emplir, vne lumiere intelligible au lieu d'vne ſenſible: cõme en entrant en ce monde il eſt ſorty comme d'vn autre; ainſi ſortant de ceſtuy-cy il entre en vn autre. De la premiere il entre en la ſeconde, comme par faute de nourriture, mais plus fort de mouuement & de ſens: & de la ſeconde il entre en la troiſieſme, comme faute de mouuement & de ſens, mais plus fort de diſcours & d'eſprit. Et le paſſage de la premiere en la ſeconde nous l'appellõs naiſtre: quelle raiſon donq y a-il d'appeller celuy de la ſecõde en la troiſieſme, mort? Bref, qui aura conſideré, comme toutes les actions de l'eſprit humain tendent à l'auenir ſans qu'il ſe puiſſe iamais arreſter au preſent, quelque plaiſant ou aggreable qu'il luy puiſſe eſtre, iugera par toutes icelles, que ſon eſtre, qui en chaque choſe, comme dit Ariſtote, ſuit l'operer, eſt auſſi totalement panché vers l'auenir, comme ſi ceſte vie ne luy eſtoit qu'vn bac à paſſer, & qu'au delà d'icelle, comme d'vne eau coulante, il deuſt trouuer ſa demeure & ſon vray logis. Mais il eſt deſormais temps de voir ce qu'on dit au contraire: en quoy nous aurons à remarquer

marquer ce que nous disions parauant, que s'il n'y auoit rien en nous que caduq & mortel, nous ne seriõs pas si ingenieux à examiner l'immortalité que nous sommes: car des contraires n'y a qu'vne science. Si l'homme n'estoit mortel, c'est à dire, s'il n'auoit vne vie, il ne pourroit disputer de la vie mortelle: ny de l'immortelle aussi, s'il n'estoit immortel. Reuenons donq sur nos brisees. Quelqu'vn dira que l'ame meurt auec le corps, par ce que l'ame & le corps n'est qu'vn; & il croit que ce n'est qu'vn, par ce qu'il ne voit que le corps. C'est l'argument de ceux qui nioyent vne Diuinité, par ce qu'ils ne la voyoyent point. Mais par les effects tu as cognu qu'il y a vn Dieu. Par les effects iuge que tu as vne ame: car au corps mort tu vois les mesmes parties, mais les mesmes effects tu ne les vois pas. L'œil si l'homme est mort ne voit goutte: si ne sera son œil en rien changé. S'il vit, il voit infinies choses diuerses; c'est donq vne force qui ne gist point au corps. Tout vif & voyant qu'il est, il ne se voit point soymesmes. N'admire donq point si tu as vne ame, & que ceste ame ne se voye point: car ta vertu visiue s'elle se voyoit, ne seroit plus vertu visiue, mais chose visible: & l'ame s'elle se voyoit, ne seroit plus ame; c'est à dire, l'action & la vigueur du corps, mais vn corps inhabile de soy à action, vne masse subiecte à passion; car nous ne voyons rien que les corps: mais en ce, comme i'ay ià dit, vois-tu autre chose que le corps: que si ton œil estoit teint de quelque couleur, il n'en pourroit voir d'autres; & toy donq qui imagines tant de corps diuers, doiz auoir quelque vertu en toy qui ne soit point corps. Soit, dient ils, Que nous ayons vne vertu sensuelle, mais d'intellectuelle nous n'en auons point; ains l'intel- Obiections.

l'intellectuelle que nous appellons, n'eſt autre choſe qu'vn excellent ſentiment, ou pluſtoſt vne conſequence des ſens: & ſi la ſenſuelle meurt, auſſi fait le reſte. Certes en ce meſmes que tu dis, tu as ſurpaſſé les ſens: ce q̃ tu n'euſſes pas, ſi tu n'euſſes rien outre le ſens. Car quãd tu dis, Si la ſenſuelle meurt, auſſi le reſte, c'eſt vne raiſon procedante d'vn terme à l'autre, vn Syllogiſme cõcluant vne choſe de l'autre. Or les ſens ſentent leurs obiects; mais quelques vifs qu'ils ſoyẽt, ils ne ſyllogiſent pas. Nous voyons vne fumee; iuſques là s'eſtend le ſens. Mais ſi nous diſons, Il y a donq du feu, & recherchõs, qui l'a peu allumer: cela ſurpaſſe la faculté des ſens. Nous oyõs vne muſique, auſſi fera l'animal; mais il oit la muſique comme vn ſon; nous comme vne harmonie, & ſçauons la cauſe des accords & diſcords qui contentent ou qui offenſent nos ſens. Ce qui oit le ſon, c'eſt le ſens; ce qui iuge des ſons, eſt autre choſe que le ſens. Ainſi eſt-il du flairer, du gouſter & du toucher. Ce que nous flairons, gouſtons & touchons les odeurs, les ſaueurs & les corps, c'eſt bien œuure des ſens. Ce que nous iugeons par l'odeur de la vertu interieure; par la ſaueur, de la ſalubrité & inſalubrité d'vne viãde; par le toucher du poux, de l'ardeur ou vehemence de la fieure; voire que nous entrons par le dehors iuſques au dedans des entrailles de l'homme, là où l'œil le plus vif de tous les ſens ne voit goutte: certes c'eſt œuure d'vne plus puiſſante vertu que le ſens. Et de faict, les animaux voyent, oyent, flairent, gouſtent & touchent, quelques vns mieux & plus viuement que l'homme. Nul toutesfois n'applique les couleurs, les ſons, & les odeurs cõtraires; nul ne les fait ſeruir l'vn à l'autre; nul à ſoy-meſmes. Dont appert, Que l'homme ſurmon-

surmonte l'animal par autre vertu que par le sens: & que ce qu'il est peintre, musicien ou medecin, luy vient d'ailleurs que de par les sens. Que diray-ie, que nous concluons bien souuent tout au contraire du rapport des sens? L'œil nous rapportera de loing qu'vne certaine tour sera ronde, l'entendement la iugera quarrée; qu'vne chose sera petite que nous iugerons grande; que les bouts d'vne allée se ioindront, qui sera toutesfois parallele. Les Elephans, de Vitellio, qui passoyẽt sur ce lõg pont, en furent trompez & tournoyent arriere; si n'ont ils pas faute de veüe, non plus que nous. Ceux qui les conduisoyẽt, ne le furent pas. Ils auoyent donq en eux outre les sens vne vertu qui corrige les sens, qui doit estre superieure d'iceux. Le mesme est des autres sentimens: car l'ouïe nous rapporte que le son est apres l'esclair; & nous sçauons qu'il est tout ensemble. C'est par vne vertu qui sçait cognoistre quelle proportion y a entre l'oüir & le voir. Et la langue du febricitant luy dira bien, que le succre est amer, qu'il sçaura bien dementir par sa raison. Bref; ceux qui ont les sentimens plus vifs, ne sont pas les plus sages, ny mieux entẽdus. L'homme donq differe de la beste, & excelle sur l'hõme par autre vertu que du sens. Car quant à ce qu'on dit que ceux qui ont plus veu, sont ordinairement les plus aduisez, maint a passé les mers & les riuieres qui se troue aussi mal habile de là comme deça l'eau: & le cheual, qui a aussi bons yeux que celuy qu'il porte, n'en deuiendra pas plus prudent, ny, peut estre, le guide qui le conduit. C'est à dire, qu'il ne suffit de voir si on ne fait proffit de ce qu'on voit. Or autre est la vigueur des sens, autre la vertu qui mesnage les sens; cõme certes autre est le rapport de l'espion,

& l'espion mesmes; & autre la prudence du capitaine qui le reçoit. Qui niera encor que le sens & l'entendement soyent diuers, ou qui mesmes n'accordera qu'ils soyent en beaucoup de choses contraires? Le sens dit, que nous fuyons la douleur, & nous baillerons nostre jambe au Chirurgien à coupper. Il nous retire la main du feu, & nous le ferons appliquer sur nous. Qui verroit vn Sceuola bruler son bras sans grincer la dent, penseroit qu'il n'eust point de sens. Tant la raison se faict obeïr au dessus du sens. Bref, le sens a son inclination, c'est l'appetit. L'entendement a la sienne, c'est la volonté. Et comme la raison corrige bien souuent les sens, & y est contraire; ainsi corrige la volõté l'appetit sensuel qui est en nous, & luy fait la guerre; car en la fieure nous appetons de boire, & en l'apoplexie de dormir, & en la fausse faim de manger; ce que toutesfois nous ne voulõs pas: & plus vn homme suit ses appetits, & moins a il de volonté: comme plus il s'arreste au plaisir de ses sens, & moins ordinairement a il d'entendement. En apres, considerons les animaux qui ont ceste partie sensitiue: si nous n'auons rien de plus, comment vn petit enfant les mene il par trouppeaux, & bien souuent où ils ne desirent pas? Et d'où vient que tous en chaque espece viuent, nichent, chantent d'vne sorte, au lieu que les hommes ont loix, polices, bastimens, discours diuers & contraires. Et qui peut loger ces cõtrarietez, que qui n'a rien de contraire? Et comment seroit ce le sens, à qui son propre obiect est le plus cõtraire? Adioustez ce que nous auons ià dit, Que le sens n'a subiect que les qualitez des corps, au lieu que nous comprenons choses incorporelles, Sagesse, Prudence, Vertu, &c. Que le sens ne paruient qu'aux

qu'aux choſes ſingulieres, au lieu que nous en faiſons des regles vniuerſelles: Qu'il ne ſent que les effects, au lieu que nous en cõcluons la cauſe: Que le ſens s'offenſe des forts ſenſibles, au lieu que les choſes fort intelligibles nous recreent. Bref, que ce que meſmes nous diſputons pour les ſens, nous procede d'aillieurs que des ſens. Et nous iugerons facilement, que qui nie en l'homme vn entendement, outre le ſens, diſtingué & ſeparé du ſens, ne peut auoir ny entendement, ne ſens. Mais voicy la groſſe diſpute. Ceſt entẽdemẽt, dient ils, ceſte vertu intellectiue, qui eſt en l'homme, eſt corruptible comme la ſenſuelle. Nous penſons auoir prouué le contraire, mais encor examinons leurs raiſons. Ils dient, La forme perit auec la matiere. Or l'ame eſt au corps cõme la forme; elle ſe corrompt dõq auec le corps. L'argument concluroit, ſi l'ame eſtoit vne forme materielle. Mais nous auons prouué qu'elle eſt ſubſiſtente de ſoy & immaterielle: Et de faict, plus elle quitte la matiere, & plus retiẽt elle ſa vraye forme. La corruption donq de la matiere ne la touche en rien. Derechef, ſi les ames viuent apres les corps, elles ſont infinies, car le Monde eſt eternel, & nature n'endure rien d'infiny, comme nous ſçauons: Elles ne viuent donq point apres les corps. Ains, di ie, nous auons prouué, que le Monde a eu commencement, & auec ſi ſolides raiſons que tu ne les ſçaurois refuter. S'enſuit donq, que l'inconuenient que tu allegues, ne peut auoir lieu. Vn autre dit, Si les ames viuent, que ne le nous viennent elles dire? & penſe bien auoir rencontré, ie ne ſçay quoy de bien ſubtil. Mais quelle conſequence, Nul n'eſt venu depuis tant d'années des Indes à nous, il n'y a donq point d'Indes. Ains par meſme argumẽt

ne serions nous point nous qui n'y allions point. Et puis quelle communication y a il entre choses corporelles & incorporelles, entre le Ciel & la terre, veu qu'entre les hõmes qui viuent sous vn mesme Soleil il y en a si peu? Qui a esté creé magistrat en sa ville, ne retourne pas volontiers au lieu de son exil. Et l'ame qui est logée au seing de son Dieu, & en sa vraye patrie, perd l'enuie de ces choses basses, que d'enhaut elle estime moins qu'vn petit poinct. Qui aussi est mis en prison estroicte, quelque desir qu'il aye, n'en peut pas sortir; & l'ame qui est sous la geole du Souuerain, n'a pas tous ses esbats pour en venir conter icy. A l'vn la contemplation de l'Eternel est vne prison volontaire: à l'autre sa cõdemnation vne volonté prisonniere. Mais nous voudrions que Dieu nous enuoyast l'vn & l'autre pour nous faire croire, comme s'il auoit grand interest que nous creussions & non nous à croire. Et qu'est ce en somme tout celà, sinõ vouloir que quelqu'vn r'entre dans le ventre de sa mere pour asseurer l'enfant cõtre les pasmaisons & douleurs de sa naissance, qu'il n'abhorreroit pas moins s'il auoit cognoissance que nous la mort? Mais laissons telles vanitez pour venir au principal. Vous dictes, nous diét ils, Que l'ame humaine est vne, encor qu'elle ait diuerses facultez. Et nous voyons la sensitiue & la vegetatiue se corrompre & perir: Il semble donq qu'aussi fait l'intellectiue. C'est en vn mot, comme qui diroit, Vous dictes que cestuy-cy est bon hõme, bon escrimeur, & bon iouëur de luth tout ensemble, l'espee luy a failly à la main, ou la main mesmes luy est deuenuë percluse: Il ne peut donq plus estre bon homme comme vous dites. Car quand il aura perdu ces instruments là, il ne laissera pas d'estre bõ hom-

homme, ny mesmes d'estre escrimeur & iouëur de luth en habitude. Et quād aussi ces exercices là auront failly à nostre ame, elle ne lairra de demeurer ce qu'elle est. Pour esclarcir ce poinct; des facultez de nostre ame, les vnes s'exercent par les instrumēts du corps, les autres sans que le corps s'en mesle aucunement. Celles qui s'exercēt par le corps, sont la vegetatiue & la sensitiue, qui peuuēt estre cōparées comme le iouëur au luth. Cassez le luth au iouëur, l'art luy demeure, & l'exercice luy fault. Mais rendez luy en vn autre, il sera tout prest de recommencer. Et creuez vn œil à l'homme, la vertu de voir luy demeure, encor que le voir luy faille. Mais rendez aux plus vieux de ieunes yeux, ils verront aussi bien que iamais. Et ainsi est-il aussi de la vegetatiue, à laquelle rendant vn bon estomach, vn bon foye, vne bonne chaleur, elle exercera ses functions aussi bien que deuant. Celle qui opere d'elle-mesmes & sans le corps, c'est l'intellectuelle (appellons la si nous voulons entendement.) Et si tu en doubtes encor, considere, quād tu consideres en quoy se sert ton ame du corps, tu verras que plus tu penses fermement, & moins tu vois; plus tu remuës ton esprit, & plus tu donnes de trefue à ton corps, comme n'y ayant rien plus contraire aux propres actiōs de l'esprit que les operations du corps. Or ceste faculté intellectiue peut estre comparee à l'homme, qui ores qu'il ait perdu & ses mains, & son luth, ne laisse pourtant d'estre homme, & de faire les vrayes actions de l'homme, discourir, mediter, vser de raison & c. voire d'estre iouëur & homme comme il estoit; encor que par faute d'instrumens l'exercice ne luy en demeure pas. Mais qui plus est, ceste partie intellectiue se renforce & augmente d'autant

plus, qu'elle n'eſt plus occupee en ces choſes baſſes & corruptibles, ains toute en ſoy-meſme, comme en ceux qui ont faute de veuë, qui ſont ordinairement plus contemplatifs de l'eſprit. Diſcourons nous? Le corps & les ſens ne bougent. voulõs nous? Tout auſſi peu. Pour entendre & pour vouloir, qui ſont les operations de l'intellectiue, l'ame n'a que faire du corps: & l'operer, dit Ariſtote, & l'eſtre ſe entreſuiuent. Pour donq demeurer en eſtre, l'ame n'a que faire du corps: ains pour biẽ operer & bien eſtre, l'ame doibt eſtre ſans corps ou ſans ſubiectiõ du corps. Mais, dient ils encor, nous voyons des hommes qui perdent la raiſon comme les fols où melancholiques; & puis qu'elle ſe perd, elle ſe peut corrompre; & ſi corrompre, mourir auſſi. Car qu'eſt ce mort, ſinon vne parfaite corruptiõ? Ains, di plus toſt, l'en voy beaucoup qui ſembloyẽt l'auoir perduë qui l'ont recouuree par diete, & par bruuages de medecine: & ſi elle euſt eſté perduë, la medecine ne l'euſt pas renduë; & ſi elle fuſt perie, ils n'euſſent pas eu la vie ny les ſens entiers. Il faut donq que l'ame fuſt entiere comme deuant. Mais noſtre ame qui regarde par ce corps, & par ſes inſtruments, cõme par des lunettes, & noſtre entẽdement qui voit par ſes imaginations comme par vne nuee, a eſté comme troublé, par ce que les lunettes eſtoyent troubles, & les imaginations enfumees. Ainſi le Soleil ſemble ſ'esbloüir & eclypſer; mais c'eſt ou la lune, ou les vapeurs qui ſont entre deux: en ſa clarté n'y a aucune diminution. Et nos yeux voyent les choſes ſelon les lunettes, ou ſelon la couleur à trauers laquelle ils voyent. Oſtez ces empeſchemens, & nos yeux verront clair: purgez les humeurs, les imaginations ſeront nettes, & l'entendement, comme vn

me vn Soleil apres la nuee, sera aussi clair, comme il estoit. Et n'en sera point comme de nos corps, qui d'vne longue maladie retiennent vne dureté de rate, ou vne courte haleine, ou vne distillation sur le poulmon, ou d'vne grande playe, vne cicatrice qui ne se peut effacer, par ce qu'il y a eu solutiõ de continuité. Car ny en leur esprit, ny en leur volonté, ils n'en sentiront aucune diminution, sinon autant qu'és instrumens il en sera demeuré de reste: à sçauoir, comme nous dirons cy apres, entant qu'il a pleu à Dieu par vne iuste punition, assubiettir nostre ame à ce corps, duquel elle estoit creée maistresse; par ce qu'elle negligea la volõté du createur, pour suiure les appetits & imaginatiõs de ce corps. Cela se voit és lunatiques & autres qui ont le sens troublé par saisons & par interualles: car ils ne s'en sentent qu'au remüement des humeurs, & hors de là sont capables & rassis. Es Epileptiques aussi, car l'entendemẽt semble estre eclypsé, & comme frappé de la foudre: & hors l'acces le patiẽt est aussi sage que s'il n'en auoit rien. Bref, le corps est subiect à mille maladies, desquelles l'intelligence ne se voit point alterée, par ce qu'elles ne touchent point les instrumẽs des sens & imaginatiõs qui la meuuent: mais de quelques vnes seulemẽt elle est troublée, par ce que la phantasie l'est, qui luy rapporte infidelement les choses sur lesquelles elle discourt. Au contraire, ne se voit aucun troublé du sens ou de la raison, auquel les Medecins manifestement ne recognoissent ou defaut és instruments, comme vne teste malfaicte & mal tournée, ou vne cholere aduste, qui a premier troublé & gasté leur corps que leur esprit. Et comme les plus Sages prennent de fols conseils sur les faux espions, fondez

toutesfois en bonne raiſon; & que s'ils n'eſtoyent ſages, ils ne pourroyent prendre: ainſi la raiſon fait de faux diſcours, & prend de mauuaiſes concluſions ſur le faux rapport des imaginations, & ne les pourroit faire tels, ſi elle eſtoit ou diminuée ou offenſée; ſuiuant le dire de ceſt ancien, Qu'il y a certaines folies, qu'il n'y a que les Sages qui puiſſent faire, par ce qu'il y faut de la raiſon & de la prudence, meſmes pour eſtre trompé, & des erreurs, qu'il n'y a que les doctes qui puiſſent ſuyure; comme d'eſtre trompé par vn double eſpion, ou par vne lettre ſurpriſe: car vn mal auiſé n'y veilleroit pas, d'eſtre amené à vne fauſſe concluſion, par choſes vray ſemblables: car vn lourdaut ne les entendroit pas, de tomber en hereſie ſur quelque poinct ſublime & haut; car ſon eſprit n'y monteroit pas. Bref, qui dit que noſtre ame perit auec le corps, ſous ombre qu'elle ſe trouble par l'indiſpoſition du corps, dit que l'enfant au ventre de la mere meurt auec elle, ſous ombre qu'il s'eſmeut auec elle; & compatit par ceſte eſtroicte liaiſon à ſes maux & à ſes douleurs; comme ainſi ſoit que pluſieurs ſe trouuent ſains & viuans la mere morte, meſmes qui viennent au Monde par ſa mort. Et quant à ce qu'on dit que noſtre entendement ne comprend rien icy que par l'ayde de l'imagination, & pourtant qu'icelle s'en allant auec les inſtruments auſquels elle eſt attachée, il ne peut operer, ny par conſequent eſtre à part ſoy: C'eſt, certes, comme qui diroit que l'enfant qui au ventre de la mere tire la nourriture du ſang maternel; & par le nombril, en eſtant hors, & iceluy couppé ne peuſt plus viure. Au contraire, c'eſt alors que la bouche & la langue & les autres parties font leur office, qui parauant eſtoyent inutiles, ſinon

les, sinon autant qu'ils estoyent preparez pour l'auenir. Et ainsi aussi nourrissons nous nostre entendement par l'imagination en ceste seconde vie, qui en la tierce, comme sorty de prison, commencera à desployer ses operations luy mesmes; d'autant plus seurement qu'il ne sera subiect aux faux rapports, ny des sens interieurs, ny des exterieurs, mais à ce qu'il aura veu & appris de luy mesmes. Bref, il viura, mais non en prison; il verra, mais non par des lunettes; il entendra, mais non sur des rapports; il voudra, mais non par des appetits: ce que le corps luy apporte d'infirmité en sera hors; ce qu'il apporte de vertu au corps sera plus vif & plus vigoureux que parauant. Or disons donq, nonobstant ces vaines raisons, Que nostre ame est vne puissance intellectuelle, sur qui naturellement ny la mort, ny la corruption n'a point de puissance, encor qu'elle soit accommodée au corps pour le regir. Et s'il y a quelqu'vn qui en doubte, qu'il s'examine; car ses doubtes mesmes luy en feront preuue. Et s'il veut contester, qu'il argumente; car en la cõcluant mortelle, il se iugera immortel: & si nous n'auons allegué tout ce qui feroit à ce propos, (Qui le pourroit? veu que tout ce que nous sçaurions discourir mesmes pour le contraire, nous y contrainct?) pensons aussi que qui se sent conuaincu en soy, & qui a interest de confesser & de croire, n'a point besoing de plus diligente preuue. Mais si quelqu'vn se despite encor opiniastrement contre soy, qu'il s'essaye de respondre; & voyons consequemment, quelle a esté l'opinion des plus sages, & mesmes de tout l'vniuers là dessus.

CHAP. XV.

Que l'immortalité de l'ame est enseignée par les anciens Philosophes, & creüe de tous peuples & nations.

CERTES, il eust esté trop malaisé q̃ ceste esprit qui recerche tant de choses en la nature, n'eust pris quelques fois le loisir de recercher soy mesmes, & sa nature propre; & la cerchãt qu'il ne l'eust aussi aucunement remarquée. Et pourtant, cõme de tout temps y a des hommes, aussi verrons nous que de tout temps l'immortalité des hommes a esté creüe & receüe, non par vn homme, ou par vne nation, mais bien par le consentement vniuersel du genre humain, par ce que tous & chacun l'ont appris en vne mesme eschole, & de la voix d'vn mesme docteur, à sçauoir de leur cognoissãce propre. L'Escriture saincte qui nous enseigne nostre salut, ne nous fait point de demonstrations pour nous faire croire, qu'il y a vn Dieu: C'est par ce que nous ne sçaurions si peu sortir hors de nous, que nous ne le sentions de tous nos sens. Aussi semble il qu'elle nous parle peu expressement de l'immortalité de nos ames, principalement és premiers liures. C'est que nous ne pouuõs si peu entrer en nous mesmes, que nous ne la comprenions. Mais en ce que depuis vn bout iusques à l'autre elle nous declare la volonté de Dieu, elle nous enseigne que c'est chose dont il n'est permis de douter. Et en ce que de siecle en siecle, elle nous remarque combien de trauaux & de pénes ont eu les gens de bien qui ont essayé de la suyure, elle demonstre infalliblement que c'estoit pour vn autre respect, que de ceste miserable vie. Car qui est-ce qui perd rien de son gré en ceste vie, que pour esperance de mieux; & quel sera-il à perdre sa vie, si apres celle-cy n'y a vne autre vie? C'est pour

Opinion des Anciens.

Foy des Patriarches, &c.

pour respondre en vn mot à ceux qui demandent des textes de l'Escriture expres, qui ne veulent pas trouuer en la Bible ce qui y est non fueillet à fueillet, mais ligne à ligne. Car en ce que Dieu crée l'hõme apres le monde parfait & accomply, c'est comme s'il l'introduisoit en vn Theatre qu'il a paré pour luy, non comme les autres animaux qui le debuoyent seruir. Et les elemẽs produisent les animaux & les plantes: mais l'homme reçoit son ame par l'inspiration du Createur. Et les animaux sont asseruis à l'homme, au lieu que l'hõme sert à Dieu seul: & le bon homme Enoch ne fut pas tiré de ceste vie, pour sa pieté, sinon pour le recueillir en vne autre eslongnée de tout mal & plaine de tout bien. Mais quand nous lisons les persecutions de Noë, les trauerses d'Abraham, les exils & peregrinations de Iacob, les perplexitez de Ioseph, de Moyse & de tous les autres, tous les maux qu'ils endurẽt, & tous les pas qu'ils font, nous sont autant de demonstrations d'vne foy & creance certaine de l'immortalité de l'ame, d'vne vie future, & d'vn iugement auenir. Car s'il n'y eust eu que ceste vie icy à passer, la chair leur eust prou conseillé de se tenir coys; & n'eussent pas mieux aimé que de suyure tout doucement la voye commune; Noë entre ses parens, Abraham en Chaldée, Moyse en la court de Pharao, & ainsi des autres. Ainsi, encor que l'Escriture semble s'en taire, elle parle bien haut; veu que tous les criz des gens de bien, & les desespoirs des meschans qu'elle nous descript, ne nous sonnẽt, si nous auons des aureilles, autre chose. Et pour ceste mesme raison, peut estre, cest article icy n'estoit point mis en la creance ancienne des Iuifs, ny propremẽt aussi en celle des Chrestiẽs; par ce que nous croyõs outre

outre la raiſon, & que cecy eſt encor és termes d'icelle: & que quicõque traicte de la religion, preſuppoſe vn Dieu eternel & vn homme immortel, ſans leſquels toute religion ſeroit vaine. Quand auſſi nous voyons entre les Payens de tous ſiecles, priſer la Pieté, la Iuſtice, la Vertu; c'eſt tout ainſi comme ſi nous oyons en termes expres preſcher l'immortalité de l'ame: car tout celà eſt baſty là deſſus comme ſur vn fondement, ſans lequel ils ne peuuent ſubſiſter. Ie quitteray mes biens ou ma vie pour maintenir la iuſtice. Qu'eſt ce iuſtice qu'vn nom vain; & à quelle fin tant de reſpects, ſi ie n'attens rien hors de ce ſiecle icy? Ie perdray meſmes, diſoit vn Ancien, la reputation d'homme de bien, pluſtoſt que d'eſtre autre qu'hõme de bien. Pourquoy ſi ie n'en ay que mal icy, & n'en attens rien de bien ailleurs? Certes les vertus, s'il n'y a autre choſe que celà, ne s'exerceront qu'autant que le proffit & la commodité y ſera, & partant ſeront traffiques & maquignonneries & non plus vertus. Et toutesfois ce ſont les propos ordinaires de ceux meſmes qui ont parlé ambiguement de l'immortalité de l'ame. C'eſt donq, en confeſſant l'acceſſoire, nier le principal; apres s'eſtre bruſlé, diſputer ſi le feu eſt chaut. Mais il nous vaut mieux recueillir icy les voix l'vne apres l'autre. Hermes en ſon Pœmandre deſcrit, comme les Elemens à la voix de l'Eternel produirẽt les animaux ſans raiſon, comme de leur ſein. Mais quand il vient à l'homme: *Il le crea*, dit il, *ſemblable à luy, ſe conioinct auec luy, comme auec ſon fils (car il eſtoit beau & fait à ſon image) & luy donna toutes ſes œuures pour ſon vſage*. Il l'exhorte là à renoncer à ſon corps (encor qu'il en admire grandement l'art & la ſtructure) comme à la cauſe de ſa vraye mort, pour cultiuer ſon

Sages Ægyptiens.

Hermes en ſon Pœmandre.

ἀπεκύησε τὸν ἄνθρωπον ὁ θεὸς ἀυτῷ ἴσον ἑῦ ἠράσθη ὡς ἰδίε τόκε.

ſon ame capable d'immortalité, à recognoiſtre ſon origine & ſa race, qui n'eſt point terreſtre, mais celeſte; à ſe retirer meſmes de ſes ſens & de ſes trahyſtres allechemens pour ſe recueillir du tout en ceſt entendement qu'il a de Dieu, & par lequel ſuyuant ſa Parole, il peut deuenir comme Dieu. *Deſpouille*, dit il, *ce corps que tu portes: c'eſt vn habit d'ignorance, vn fondement de deprauation, vn lien de corruption, vne mort viue, vne charoingne ſenſible, vn ſepulchre portatif, vn larron domeſtique. Il te flatte par ce qu'il te hait: il te hait par ce qu'il t'enuie. Tant qu'il vit, il t'oſte la vie. Tu n'as plus grand ennemy que luy.* Or à quoy quitter ceſte lumiere, ceſte habitation, ceſte vie, s'il n'eſtoit (comme il dit plus amplement apres) aſſeuré d'vne meilleure aillieurs? Mais au contraire qu'eſt ce que l'ame? *L'ame eſt le veſtement*, dit il, *de l'entendement, & le veſtement de l'ame c'eſt vn certain eſprit (par lequel elle eſt vnie au corps.) Et c'eſt, ceſt entendement proprement que nous appellons l'homme, c'eſt à dire vn animal diuin qui ne ſe peut comparer auec les beſtes, mais bien auec les Dieux celeſtes, s'il n'eſt meſmes encores plus. Les celeſtes ne peuuent deſcendre en terre ſans laiſſer le Ciel, & l'homme meſure le Ciel ſans bouger de terre. L'homme terreſtre eſt donq comme vn Dieu mortel, le Dieu celeſte comme vn homme immortel.* Bref, ſa concluſion eſt, Que l'homme eſt double, mortel ſelon le corps, immortel ſelon l'ame, qui eſt l'homme ſubſtantiel & le vray homme, creé de Dieu, dit il, immediatement comme la lumiere du Soleil. Et Chalcidius dit, que mourant il prononcea ces mots: *Ie m'en retourne en mon païs, où ſont mes meilleurs progeniteurs & parens.* De Zoroaſtre qui eſt encor plus ancien, nous n'auons que des fragmẽs: mais pluſieurs recitent de luy ceſt article, Que les ames eſtoyẽt immortelles, & qu'vn iour

Herm. en ſon Pœm. ch. 12.

ὁ ἀνάθρωπος ἀθάνατος ἄνθρωπος.

Herm. en l'Aſclepius.

Æneas Gazeus De l'immortalité de l'Ame.

iour meſmes ſe feroit vne reſurrection vniuerſelle des corps. & les oracles des Mages de Chaldée qui ont eſté heritiers de ſa doctrine, reſpondent auſſi ſuffiſamment pour luy. Il y en a vn qui exhorte les hommes à retourner en haſte vers le Pere celeſte, qui leur a enuoyé d'enhaut vne ame veſtuë de beaucoup d'entendement, & vn auſſi, à chercher Paradis comme le propre ſeiour de l'ame. Vn autre dit, Que l'ame de l'homme tient Dieu comme ſerré à elle, & qu'elle n'a rien de mortel. Car, dit il, elle eſt comme enyurée de Dieu, & monſtre ſes merueilles en ceſte harmonie du corps mortel. & vn autre derechef, Que c'eſt vn feu clair de la vertu du Pere celeſte incorruptible & maiſtre de ſavie, qui tiẽt preſques en ſon ſeing tout l'vniuers. Mais ceſtuy-cy paſſe encor plus outre, Que qui dreſſera ſon ame à pieté, ſauuera meſmes ſon corps, tout fragile qu'il eſt; car par ces mots il recognoiſt meſmes la glorificatiõ du corps. Or tous ces oracles ſont referez par les Platoniques & nommeément par Pſellus, & ne diſſimulent point que Pythagoras & Platon n'euſſent appris d'iceux; meſmes penſent aucuns que ce ſont ceux deſquels parle Platon en ſa ſeconde epiſtre, & en l'onzieſme des Loix; quand il dit, Qu'il faut croire aux anciens & ſaincts oracles qui ont affermé les ames immortelles, & qu'en l'autre vie elles deuoyent paſſer par deuant vn Iuge qui leur demanderoit conte de leurs faits. Or la ſomme en reuient là, Que l'ame de l'homme procede immediatement de Dieu: c'eſt à dire, Qu'autre eſt le Pere du corps, & autre le Pere de l'ame: Que ce n'eſt point vn corps, mais vn eſprit, & vne lumiere: Qu'au ſortir d'icy vn Paradis l'attend, & pourtant qu'elle ſe doibt cõme haſter vers la mort: Que l'ame eſt ſi peu mortel-

Chaldeens. Pſellus Platonique.

Χρὴ σὲ σπεύδειν πρὸς τὸ φῶς καὶ πατρὸς ἄνωγε, ἔνθα ἐπέμφθη σοὶ ψυχὴ πολὺν ἐκαμένη νῶν.

Ζήτησον πειρᾶ δεῖσον τὸν ἀμφιφαῆ τῆς ψυχῆς χῶρον.

Ψυχὴ ἡ μερόπων θεὸν ἄγχει πᾶσι εἰς ἑαυτὸν, ἀδὲν θνητὸν ἐνεγκαμένη, ὅλη θεῷ μεμιξθυσα, ἀμιανίκαν ἀυχεῖ δ' ὑφ' ἧ πέλε σῶμα ἔρρτεῖον.

Ψυχὴ πρὸς δύναμις πατρὸς οὔπω φαεινὸς, ἀθάνατός τε μένη καὶ ζώης δεσπότις ἐστὶ καὶ ἴχνη κόσμων πολλὰ πλανωμένη κόλπων.

Ἐκτείνας πυελὸν νῶν ἐργάνεται ἐσσεῖς ἐξ οὐσίαν τὸ σῶμα σώσεις. Grecs.

mortelle, que meſmes elle rend ce corps immortel. Or que pouuons nous dire au iourdhuy de plus, meſmes en la lumiere où nous ſommes? Pherecydes Syrien, qui le premier a eſcrit en proſe, pour le moins cognu entre les Grecs, enſeignoit de meſmes. Et ce que dit Virgile en la ſeconde Eclogue, que ceſte drogue d'Aſſyrie croiſtroit par tout, eſt par aucuns interpreté, que l'immortalité de l'ame que Pherecydes auoit apportée de là, ſeroit creüe & entenduë par tout le Monde. Phocylides auſſi qui eſtoit de meſme temps, en parle en ces mots, *Le corps eſt pris de terre & l'eſprit immortel; Sans vieillir vit touſiours.* Item,

Pherecydes.

Aſſyrium vulgo naſcetur Amomum.

Phocylides.

Ψυχὴ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρως ζῇ διὰ παντός.

Les reſtes des defuncts ſont comme Dieux là haut;
Car l'eſprit vit ſans fin quand meſmes le corps faut.

Λείψανα δαπιχρέιων ὀπίσω θεοείκελ' ἔσονται.

Et aillieurs encor,

Partons toſt d'icy bas pour venir en plain iour:
La terre eſt vn paſſer, le Ciel noſtre ſeiour.

Ψυχαὶ γὰρ μίμησιν ἀκήρεσι σὺν φθιμένοισιν.

Et ſi vous luy demandez la cauſe de tout celà, il vous reſpondra en vn autre vers: *Car l'eſprit eſt de Dieu l'inſtrument & l'image:* qu'il ſemble auoir appris de ce vers de la Sibylle, *L'homme droit en raiſon c'eſt ma forme & image.* Et ceſte eſt auſſi l'opinion d'Orphee, de Theognis, d'Homere, d'Heſiode, de Pindare, & de tous ces anciens Poëtes, qui peuuẽt chacun reſpõdre, & pour ſa patrie & pour ſon ſiecle. Pythagoras diſciple de Pherecyde tenoit auſſi que l'ame eſtoit vne ſubſtance incorporee & immortelle, enuoyée en ce corps pour ſon peché comme en vne priſon. Et quant à ce qu'on luy attribuë de la tranſmigration des ames d'vn corps en autre, encor que elle ne ſoit directement contraire à l'immortalité, pluſieurs penſent qu'on luy fait tort. Et Timée Locrois ſon diſciple en parle tout autremẽt. Car quelle puni-

Καὶ τάχα δ' ἐκ γαίης ἐλπίζομεν ἐς φάος ἐλθεῖν.

Πνεῦμα γάρ ἐστι θεοῦ χρῆσις δηκτικὴ εἰκόνων.

Pindare és Olymp. Ode 2.

Homer. en ſes funerales en l'Iliade.

Pythagoras.

Sibylla.

ἐκ θεοῦ ἐστιν ἄνθρωπος ἐμὴ λόγον ὄρθον ἔχουσα.

punition de mettre l'ame du voluptueux en vne beſte pour la rẽdre voluptueuſe ſans remors; & qu'eſt-ce autre choſe que de rendre vn meurtrier parricide, ou vn larron ſacrilege? Quoy qu'il en ſoit, il enſeigne en ſes vers que l'homme eſt vne race diuine; & comme recite Iambliche, qu'il eſt mis au monde pour contẽpler Dieu: & Architas ſon diſciple, Que Dieu luy a inſpiré la raiſon & l'entendemẽt. Comme auſſi Philolaus, Que les anciens Theologiens & Prophetes teſmoignoyent, que l'ame eſt accouplee au corps pour ſes pechez, & enſeuelie en iceluy cõme en vn tombeau. D'Epicharme nous auons ce mot: *Si tu es homme de bien en ton ame, la mort ne te peut faire mal, ton eſprit viura bien heureux au ciel, &c.* D'Heraclite auſſi: *Nous viuons leur mort*, c'eſt à dire, nous ſommes enſeuelis en ce corps, *& nous mourons leur vie*, c'eſt à dire, nous viuons apres que ce corps eſt mort. Et ſemblable eſt l'opinion de Thales, d'Anaxagoras, de Diogenes, quant à ce point; voire de Zenon meſmes, encor que ceſtuy-cy la penſaſt engendrée de l'homme; qui eſtoit vn dire contraire à ſoy-meſmes. Bref, entre ces anciens là ſe rencontrent à peine vn Democrite & vn Epicure, qui tiennent le chemin contraire, que depuis Lucrece a imitez en ſes vers. Encor Epicure mourant commanda il vn anniuerſaire pour celebrer entre ſes diſciples ſa memoire; tant il ſe plaiſoit en vne ombre vaine d'immortalité, ayant reietté la choſe meſmes. Et Lucrece, comme lon eſcrit, compoſoit ſon liure, eſtant fol, aux bons iours de ſa maladie, plus fol certes lors qu'il penſoit eſtre ſage, que lors que le plus fort accez de ſa phreneſie le tenoit. De Socrates, qui aura leu ces beaux diſcours referez par Platon & par Xenophon meſmes, ſur le poinct de la Cigüe,

Ἀμφοῖ ἐπεὶ θεῖον γένος ἐστὶ βροτοῖσιν, Ἡνίοχον γνώμην στήσας καὶ θύραζεν ἀρίστην, τὰν δ' ἀπολείψας σῶμα εἰς αἰθέρ' ἐλεύσῃ ἄφθιτος, οὐκέτι θνατὸς. Heraclitus referé par Philo. Epicharme referé par Clem. Alexand.

Cigüe, ne pourra doubter de son opinion; car il ne l'a pas creuë seulement, mais persuadée par vnes raisons à plusieurs, & par sa mort encores plus que par toute sa vie. Et par ainsi nous voicy venus à Platon & à Aristote par le consentemẽt des anciens sages, auquel à péne osent contredire deux ou trois miserables, que les plus malheureux d'auiourd'huy tiennent comme yurongnes & comme fols. Certes Platon, qui pouuoit auoir oüy parler des Liures de Moyse, introduit Dieu en son Timée commandant aux Dieux qu'il auoit créez, de composer l'homme de mortel & immortel; faisant, peut estre, allusion à ce qui est dit au Genese: *Faisons l'homme semblable à nous &c.* Où les Iuifs dient que Dieu adresse sa parole à ses Anges; mais nos Theologiens à soy-mesmes. Mais peu apres au mesme liure & en plusieurs autres lieux, comme reuenant à soy, il enseigne, que Dieu a creé l'homme par soymesme, le soye mesmes & le cerueau, & tous les sens, c'est à dire, l'ame non seulement intellectuelle, mais aussi vegetatiue & sensitiue; & les instrumens dont elles se seruent. Et qui plus est, fait vne si aperte difference entre l'ame, & le corps, Qu'il ne les compare pas comme Aristote, comme la matiere & la forme, mais comme la nef & le nocher, la republique & le gouuerneur, la statuë & celuy qui la porte. Qui a-il plus grand que d'estre semblable à Dieu? Or, dit il, au Phædon: *L'ame est tressemblable à ceste Diuinité immortelle, intelligible, vniforme, indissoluble, & qui touſiours est d'vne sorte; qui sont, comme il dit en son Politique, cõditions qui ne peuuent cõuenir, qu'aux choses tresdiuines.* Et pour tant au partir de ce monde il veut qu'elle retourne à ses parens, & à sa source; à sçauoir, dit il, à la Diuinité sage, immortelle, source de tout bien, cõme

Platon en son Timée & au 3 de la Republique.

Platon en son Phæd. au Politique, en son Alcibiades, & au 10. De la Republique.

si d'vn exil elle estoit rappellée en son païs. Il l'appelle ordinairement ξυγγενῆ θεῶ, comme s'il disoit, parente de Dieu, & par vne consequence, ἀειγενῆ, καὶ ἀθανάτοις ὁμώνυμον, sempiternelle & de mesme nom que les immortels; plante celeste, & non terrestre, qui a ses racines au ciel, & non en la terre, sa generation d'enhaut & non d'icy bas, & par consequēt, qui ne peut mourir icy, puis qu'elle vit d'ailleurs. Bref, veu, dit il, qu'elle compréd les choses diuines & immortelles, à sçauoir la Diuinité, les choses immuables & incorruptibles, à sçauoir la verité, elle ne peut estre estimée d'autre nature. Et c'est aussi l'opinion que Plutarque luy attribiie, qui se cognoist en tous les fueillets presques de ses escripts. Quant à tous les vieux Platoniques, ils consentent aussi vnanimement en l'immortalité de l'ame; sauf que les vns la tirent de Dieu, les autres de l'ame du monde, & les vns font l'entendement seul immortel, les autres l'ame toute entiere: ce qui se peut cōcilier, si nous disons, Que l'ame toute entiere est immortelle en puissance, encor que les actions qu'elle exerce auec le corps, luy faillēt auec les instrumens du corps. A Aristote semble commencer la dispute, ie parle entre ceux qu'on daigne appeller Philosophes, encor que ses disciples prennent au poinct d'honneur, quand on dit qu'il a dōné occasion de doubter de son opinion en cest endroit. Car il est certain que sa nouuelle doctrine de l'eternité du monde, luy a troublé la ceruelle en beaucoup de choses, comme d'vn erreur en naissent ordinairement plusieurs. *Par ce*, dit il, *que la nature ne pouuoit rendre le genre humain perpetuel en l'indiuidu, elle l'a perpetué en espece en conioingnāt le masle & la femelle.* C'est parlé ou lourdement ou ambiguëment. Mais, quād il dit,

Platon 5. des Loix.

Arist. liu. 2. des animaux.

Lib. 3. De l'ame.

Il dit, que si l'intellect peut rien operer sans les sens, & sans l'aide du corps, il peut subsister de soy; & qu'il conclut, qu'il en peut estre separé, cõme chose immortelle d'auec vne caduque, la conclusion s'ensuit que l'ame peut subsister de soy; dõt aussi il prononce ces mots, Que l'entendement vient de dehors, & non comme le corps de la semence humaine; & que ceste partie seule est diuine en nous. Or estre Diuin & estre humain, estre de la semence & estre de dehors, c'est à dire, de Dieu, sont opposez, dont aussi l'vn est subiect à corruption, & l'autre non. Au dixiesme des Morales, il recongnoist deux façons de vie en l'homme, l'vne selõ que l'homme est composé d'ame & de corps, l'autre selon l'intelligence seule; l'vne qui s'exerce és vertus, que lon appelle humaines & corporelles, ensuiuie aussi d'vne felicité en ceste vie; l'autre és vertus intellectuelles ensuiuie aussi d'vne felicité en l'autre, qui gist en contemplation, & est trop meilleure que l'autre: & ceste felicité, c'est proprement celle qu'il descrit aux Liures du Ciel au dessus du Temps, qui gist en l'action de l'esprit franc & libre, & en la cõtemplation du Souuerain. Et de fait Michaël d'Ephese de ce passage cõclut tresbien l'immortalité; comme aussi toutes ses Ethiques nous doiuent cõclurre le semblable, veu que bien viure, soit en soy, soit enuers autruy seroit autrement chose vaine, qui ne seruiroyent qu'à affliger nostre esprit en ceste vie. Es liures De l'ame il ne separe pas seulemẽt le corps de l'ame, mais distingue mesmes entre l'ame & l'entendement, appellant l'ame, l'action du corps & de ses instrumens, mais l'entendement proprement, ceste substance intelligente qui est en nous, dont les actiõs n'ont rien de commun auec celles du corps,

Arist. liu. 10. des Morales.

Michaël Ephesinus sur les Ethiques.

& de laquelle l'ame n'eſt, comme dit Platon, que le chariot, ou, comme dit Hermes, le veſtement. *Ceſt entendement*, dit il, *ſe peut ſeparer du corps. il ne ſe meſle aucunement, il eſt impaſsible de ſa ſubſtance, il eſt & ſubſiſte actuellement & de ſoy; & quand meſmes il eſt ſeparé, il eſt immortel & perpetuel; bref, il n'a rien de commun auec le corps: car meſmes il n'eſt rien de tout ce qui eſt auãt qu'il l'entende, & pourtant de tous les corps quel pourroit-il eſtre?* En vn autre auſſi, *Quant eſt de l'entendement*, dit il, *& de la puiſſance contemplatiue, il n'eſt pas encor bien clair: mais il ſemble que ce ſoit vn autre genre d'ame; & c'eſt celà ſeul qui ſe peut ſeparer comme le ſempiternel du corruptible.* Bref, quand il fait ceſte queſtion, Si le Phyſicien doibt diſputer de toute ame, ou de l'immaterielle ſeulement, il conſent qu'elle ſoit telle. Et quand derechef il fait ce Syllogiſme: *Ce que Dieu eſt de touſiours nous le ſommes ſelon noſtre puiſſance. Or il eſt touſiours ſeparé des choſes corporelles, nous donq le pouuons eſtre quelques fois*: Il pretend qu'il y a de l'image de Dieu en nous, voire de la nature diuine & ſubſiſtente de ſoy meſmes. Et pourtãt treſbien, & à propos en recueille Simplicius l'immortalité de l'ame, car elle depend de ceſte ſeparation & ſubſiſtence de ſoy-meſme. Adiouſtez encor ce qu'il dit, Que la chaſſe des animaux eſt permiſe de droit naturel à l'homme, par ce que l'hõme ne fait que vendiquer par icelle ce qui eſt naturellement ſien. De quel droit, ie vous prie, s'il n'eſt rien plus qu'eux? Et en quoy plus, ſi l'vn a meſme ame & meſme vie que l'autre? item, toutes ces loüanges de Pieté, de Religion, de Beatitude, de Contemplation. Car à quoy tout celà qu'icy bas ne nous fait que nuire? Et certes il faudra cõclurre, que s'il a doubté en quelque endroit, il a mieux appris & mieux enſeigné en pluſieurs,

ἄλλο δ', θεῖον συγγενέστατον, θεοφιλέστατον, χωριστὸν, ἀμιγὲς ἀπαθὲς τῇ οὐσίᾳ ὂν ἐνεργείᾳ.

Liu. 2. de l'ame.

Liu. dern. des parties des animaux. En l'vnzieſme de la Metaphyſique. Liu. 1 des Politiques.

sieurs, comme il se voit en son disciple Theophraste, qui en parle encor plus clairement que luy.

Les Latins, comme i'ay dit ailleurs, ont philosophé plus tard : & quant à l'opinion commune, les exercices de superstition, qui estoyent entr'eux, les façons de parler que nous notõs en leurs histoires, le mespris de la mort, & l'esperance d'vne autre vie en peuuent faire foy. Mais si nous voulons examiner les doctes, Ciceron nous en parle en ces mots. *De nos ames, ou entendemens*, dit il, *l'origine ne s'en peut trouuer en ceste terre basse; car en iceux n'y a rien de meslé, rien de composé, qui puisse sembler estre ou né, ou fait de la terre. Rien aussi d'humide, de soufflable, d'ignee, car en tout celà n'y peut auoir rien qui ait vne vertu de memoire, d'entendement, de pensée, pour retenir les choses passées, preuoir les futures, comprendre les presentes, qui sont choses totalement diuines.* Et sa conclusion est, qu'ils sont donq deriuez de l'entendement diuin, c'est à dire, non engendrez de l'homme, mais creés de Dieu; non corporels, mais incorporels; dont s'ensuit incontinent, qu'elle ne peut estre corrompue par ces choses caduques. Le mesme dit il aillieurs, Qu'entre Dieu & l'homme y a comme vn parentage de raison, comme entre les hommes, de sang. Que la societé des hommes entr'eux viẽt de ce corps mortel, mais de l'homme auec Dieu, de Dieu mesmes, qui a creé l'esprit en nous. *Dont*, dit il, *nous nous pouuons dire auoir parenté auec les celestes, comme venus de mesme race & de mesme tronc; & pour le nous ramenteuoir touſiours, nous faut tenir la veüe tendue au Ciel, comme au lieu de nostre naissance, où nous deuons vn iour retourner.* Pourtant voicy encor ce qu'il en conclut de luy mesmes. *Pense*, dit il, *que tu n'es pas mortel, mais ce tien corps. Car tu n'es pas celuy que ceste forme te mon-*

Opinion des Latins.

Cicero 1. Tuscul. & en la cõsolation.

Cicer. de la Nature des Dieux, liu. 2. & liu. 1. des Loix.

Au songe de Scipion.

stre estre, mais l'entendement de chacun est luy mesmes, & non pas ceste masse que nous pouuons monstrer au doigt. Sçaches donq que tu es vn Dieu, car c'est certes comme vn Dieu, qui vit, qui sent, qui se souuient, qui preuoit, & qui gouuerne en ton corps, comme ce grand Dieu fait toutes choses en cest Vniuers. Et comme vn Dieu eternel regit, & remüe ce monde caduq, & en quelque façon mortel; ainsi fait ce fragile corps vn esprit immortel. Et à ce cõsentent tous les escriuains de son temps, Ouide, Virgile, & autres, dont les vers sont en la memoire d'vn chacun. Icy pourroit on presques apporter tout Seneque; mais nous nous contenterons de peu de mots. *Nos esprits*, dit il, *sont partie de l'esprit diuin, ce sont estincelles de choses sainctes, qui reluisent en terre. Ils viennent bien d'ailleurs que d'icy bas. Encor qu'ils semblent conuerser en ce corps, ils sont selon leur meilleure partie au Ciel, tousiours proches de celuy qui les a enuoyez icy. Et comment pourroyent ils estre d'icy, & d'ailleurs, que d'enhaut; veu qu'ils passent par dessus toutes ces choses basses comme de neant, & se moquent de tout ce que nous sçaurions ou esperer ou craindre?* Voyla donq comme il enseigne que nostre esprit vient en ce corps d'enhaut. Mais où s'en retourne il donq, quand il en part? Escoutons le parlant du fils de la Dame Martia qui estoit mort. *Il est*, dit il, *maintenant eternel & de meilleure sorte, despouillé de ce bagage d'autruy, & rendu à soy mesme. Car ces ossements, ces nerfs, ce vestement de peau, ce visage & ces seruiables mains ne sont que liens & tenebres de l'esprit. L'esprit en est accablé, abattu, mis en route; il n'a plus grand combat, qu'auec ceste masse de chair. Pour n'estre mis en pieces, il s'efforce de retourner d'où il est enuoyé: là l'attend vn heureux & eternel repos.* Et derechef, *Ceste esprit ne peut estre en exil, car il est parent des Dieux, & pareil à tout le Monde, & à tout le temps; & sa pensée circuit*

Ouidius:
Sanctius his animal mentisque capacius altæ
Deerat adhuc & quod dominari in cætera posset,
Natus homo est:
Siue hunc diuino semine fecit
Ille opifex rerum, &c.
Finxit in effigiem dominantis cuncta Deorum.

Idem:
Os hominì sublime dedit cælúmque videre
Iussit, & erectos ad sydera tollere vultus.

Seneque escriuant à Gallion & à Lucillius. Le mesme du fils de Martia & de la breueté de vie. Esquest. & au traicté De la consolation, &c.

cuit tout le Ciel, & s'eſtẽd depuis tout le paſſé iuſques à l'auenir. Ce pouure corps, la geole & les liens de l'eſprit eſt agité ça & là. En luy s'exercent les tourmens, les brigandages, les maladies. L'eſprit eſt ſacré & eternel, & nul ne peut mettre la main ſur luy. Il eſt libre hors de ce corps & affranchy de toute ſeruitude, & ſe pourmene en ce beau lieu, quel qu'il ſoit, qui reçoit les ames en ſon ſein bienheureux, quand elles ſont deliurées d'icy. Bref, il ſemble preſques en venir iuſques à la reſurrection en vne epiſtre à Lucillius en ces mots : *La mort que nous craignons tant, ne nous oſte pas la vie, mais l'interrompt ſeulement: & viendra encor le iour que ſerons remis en lumiere, &c.* Mais celà ſuffira pour cognoiſtre l'opinion de ce grand perſonnage, qui certes, plus il vieillit, & plus remarqu'on qu'il approche de ceſte vraye naiſſance. Car il en parle touſiours en ſes derniers traictez & plus aſſeurement & plus clairement. Le dit de Fauorinus eſt auſſi celebre: *Rien n'y a de grand en la terre que l'homme: rien en l'homme que l'eſprit. Si tu montes iuſques là, tu montes au deſſus du Ciel: ſi tu te baiſſes vers le corps & regardes le Ciel, tu es vne mouſche & quelque choſe moins.* C'eſt dire en vn mot, qu'en ceſte maſſe de fange habite vne nature diuine & incorruptible: autrement comment ſeroit-elle plus que l'vniuers? Quant aux peuples anciens, nous liſons de tous qu'ils ont eu certaines religions & certains ſeruices: qu'ils ont creu vn Enfer & des champs Elyſiens; comme nous voyons en Pindare, Diphile, Sophocle, Euripide, &c. Plus ils ont eſté ſuperſtitieux, & plus nous teſmoignẽt ils ce qu'ils ſentoyent en leur conſcience. Car religion & ſuperſtition ont meſme ſubiect, à ſçauoir l'ame de l'hõme; & n'en auroyent du tout point, ſi elle ne viuoit hors d'icy. Nous liſons des Indiens, qui ſe faiſoyent bruſler auant

Fauorinus.

Opinion des peuples.

Porphyre au liure de l'abſtin. 4.

Quique suas struxere pyras, viuique calentes Inspexere rogos, &c.

que vieillir du tout, & qui appelloyent celà dissoudre l'homme, & separer l'ame d'auec le corps; & qui plustost le faisoit, plus sage estoit estimé entr'eux. Ce qui est encor auiourd'huy obserué par les habitans du fleuue Niger, ou de Senega en Afrique; qui se vont ensseuelir vifs auec leurs Maistres. Toutes les demonstrations des Logiciens ou Mathematiciens, disoit Zenon, n'ont point tant de contrainct pour prouuer l'immortalité que celle là seule. Alexandre aussi ayant pris dix de leurs Philosophes, qu'ils appelloyent Gymnosophistes, pour esprouuer leur sageſſe, demanda à l'vn deux, Desquels il y auoit le plus, de viuans ou de morts: Il respondit, *De viuans. Parce*, dit il, *qu'il n'y a point de morts*. Et pensez qu'ils se moquoyent bien de tous les Syllogismes d'Aristote, & de Callisthenes, qui auoyẽt auec toute leur Philosophie si mal instruict leur disciple Alexandre. Des Thraciens nous lisons qu'ils pleuroyent la naissance & s'esiouïssoyent de la mort des hommes, voire de leurs enfans propres. C'est qu'ils n'estimoyent pas mort ce que nous estimons, mais vne bienheureuse naissance. Et ce sont ceux, qu'Herodote dit auoir esté appellez Getas Ἀθανατίζοντας, Les Getes ou Thraciens immortalizans; lesquels partans de ce Monde, disoyent qu'ils s'en alloyent à Zamolxis ou Gebeleizi, c'est à dire, comme quelqu'vn l'interprete de la langue Getique, à celuy qui leur donnoit leur salut, & les recueilloit ensemble. Le mesme est il des Gaulois, principalement Marseillois, & de leurs Druides, des Hetrusques & de leurs Pontifes, des Scythes & de leurs Sages, dont toute l'instruction & sageſſe estoit fondée en ce poinct. Car comme les hommes se sont espandus; ainsi aussi ceste doctrine, qui est si auant imprimée en l'hom-

en l'homme, qu'il ne la peut que porter touſiours quant & luy. Ce qui ſe voit encor en ce que nous liſons des auditeurs de Hegeſias Cyrenaïque, qui mouroyent ſi volontiers apres l'auoir ouy diſcourir de l'eſtat des ames apres ceſte vie, & de Cleombrotus Ambraciote, qui ſe tua apres en auoir leu vn Traicté. Car ſi ce n'euſt eſté vne doctrine toute patente à l'eſprit humain, ils n'en fuſſent pas venus iuſques à violer leur corps. Et ſi entre les peuples il s'eſt trouué quelques miſerables, qui ſe ſoyent perſuadez autrement, ce que toutesfois iamais ils n'auront peu plainement gaigner, certes croyons qu'ils ont bien eu de la péne, & qu'ils ſe ſont enyurez premier que d'en venir là; tellement que nous en pouuons dire comme le Pythagorien Hierocles: *Le meſchant ne veut point que ſon ame ſoit immortelle: c'eſt affin qu'il ne ſoit point chaſtié de ſes fautes. Mais il preuient la ſentence de celuy qui le doibt iuger; car il ſe condamne luy meſmes à mort.* Et s'ils ne veulent croire ny Dieu ny tout le Monde, ny eux meſmes; qu'ils eſcoutét pour le moins le Diable, comme ils font en autres choſes, quand, comme dit Plutarque, il reſpond à Corax Naxien, & à quelques autres en ces vers,

Le meſme Hierocles, ch. 10.

Dæmons.

Plutarq. au traicté De la tardiue punition des meſchans.

C'eſt vne grande impieté de croire
Que l'ame ſoit mortelle & tranſitoire.

Et à vn certain Polytes,

Tant que l'ame eſt au corps de liens attachée,
Elle eſt de paſſions & de douleurs faſchée:
Mais quand ce corps eſt mort & le lien desfait,
Leſte & viſte quelle eſt, ſon ſeiour elle fait
Dans le Ciel eſtoillé, ſans tare & ſans vieilleſſe;
Ainſi le veut de Dieu l'eternelle ſageſſe.

Ψυχὴ μὲν μετὰ χεῖ & δεσμοῖς πρὸς σώματα κεῖται, &c. ce ſont ſix vers Grecs.

Non, que ce qu'il dit de ſoy, doiue eſtre allegué pour teſmoignage de verité; mais bien ce qu'il dit

soubs la puissance du Souuerain, qui le contraint, comme les meschans bien souuent, soubs la gehenne. Or sommes nous paruenus au temps ou enuiron, que la doctrine celeste de Iesus Christ fut espãduë par toute la terre, & iusques icy auons prouué la succession de ceste doctrine, qui ne pouuoit n'estre coniointe inseparablement auec la succession des hommes. Mais depuis ce temps là elle s'esclarcit encor tellement entre toutes nations, & toutes personnes; que S. Augustin, comme triomphant de l'impieté, s'escrie en quelques endroits: *Qui est maintenant l'Idiot, & qui est le meschant, qui doubte encor de l'immortalité de l'ame?* Epictete Philosophe Stoique, qui estoit en si grande admiration entre tous ceux de son temps, est plain de beaux passages à ce propos. *N'auons nous point de honte*, dit il, *de mener vne vie deshonneste, & de nous laisser vaincre en l'aduersité? Nous sommes parens de Dieu: nous sommes venus de là. qu'il nous soit permis de retourner d'où nous sommes partis.* Et tantost il appelle l'homme, selon l'esprit ἀπόσπασμα, comme vne brãche de Diuinité; tantost race Diuine, ou Estincelle de Dieu: mõstrant par tous ces mots, bien qu'impropres, (car quels propres pourroit-on rencontrer?) l'incorruptible substance de l'ame de l'hõme. Et ce que le Philosophe Simplicius a si diligemment cõmenté ses liures respond assez de son opinion sans l'alleguer icy exprez. Plotin entre les Platoniques le plus excellent a fait neuf traitez exprez de la nature de l'ame, outre ce que par cy par là il en escript en diuers lieux. Ses cõclusions principales sont celles cy, Que les ames des hommes ne procedent point du corps, ny de la semence paternelle, mais qu'elles viennent d'enhaut, & sont comme entées de Dieu en nos corps: Que l'ame en

Opinion des Philosophes plus recens.

Epictetus. ἀπόσπασμα Θεῦ.

Simplicius.

Plotin.

partie

partie eſt obligée au corps & à ſes inſtrumens; en partie libre, franche, operante, & ſubſiſtente de ſoy-meſmes. Cependant, Qu'elle n'eſt ny corps, ny l'harmonie du corps: mais ſi nous conſiderons la vie & l'action qu'elle luy donne, qu'elle en eſt comme la forme; ſi l'intelligence par laquelle elle conduit ſes mouuemens & actions, comme le gouuerneur. Que plus elle eſt diſtraite des ſens, & mieux elle diſcourt: meſmes que quand elle eſt totalement ſeparee, elle entẽd les choſes ſans diſcours, & à l'inſtant, n'eſtant le diſcours ſinon vn eſclair, & vne ſplendeur de l'entendement, qui conſulte quand il doubte, & qui doubte au milieu des empeſchemẽs que luy apporte la conionction du corps; mais qui ne doubtera & ne conſultera plus hors d'iceluy, ains comprendra la verité ſans vaciller. Que l'ame n'eſt point proprement au corps, comme en vn lieu, ou en vn ſubiect; veu qu'elle n'y eſt point compriſe, & qu'elle s'en peut ſeparer, ains pluſtoſt que qui la pourroit voir, verroit que le corps eſt en elle, comme l'acceſſoire au principal, & le contenu au cõtenant, & le coulant en ce qui ne coule point, veu qu'elle l'embraſſe, & le viuifie, & le meut en toutes parts egalement. Que chaque faculté d'icelle eſt en chaque part du corps, en l'vne autant comme en l'autre, cõme toute l'ame en chacune partie, mais que chacune ſemble eſtre en quelque partie particuliere, par ce que ſon inſtrument y eſt: la ſenſitiue en la teſte, l'iraſcible au cœur, la vegetatiue au foye. par ce que les nerfs, les arteres, & les venes en procedent: quant à l'intellectuelle, qu'elle n'eſt en aucun lieu ſinon entãt qu'elle y agit & opere, comme auſſi elle n'a beſoing ny de lieu ny d'inſtrument pour s'exercer: Bref, que l'ame eſt vne vie à part ſoy, vne

Plotin liu. 1. Enn. 4. de l'eſſence de l'ame & liu. 2. cha. 1. liu. 3. cha. 18. 19. 20. 21. 22. 23. liu. 4. chap. 18. liu. 7. tout entier.

vie

vie vnie & non departie, qui fait croiſtre & qui ne croiſt point; qui penetre les corps, & que les corps ne contiennent point; qui vnit les ſens, & que les ſens ne diuiſent point: pourtant que c'eſt vne ſubſtance incorporelle, qui ne peut patir ny du dedans, ny du dehors; qui n'a que faire du corps ny en dedans ny en dehors, & par conſequent, immortelle, Diuine, voire vn petit Dieu meſmes. Ce qu'il proue par pluſieurs raiſons, qu'il ſeroit trop long icy de reciter. Il en vient meſmes iuſques là, Que la memoire demeure à ceux qui paſſent en l'autre vie, encor qu'elle ſemble à pluſieurs ſe perdre aueq les ſens comme le threſor des ſens, mais vne plus excellente ſorte de memoire, qui ne r'appelle point les choſes comme paſſees, mais les a comme preſentes; celle cy il l'appelle Memoire, l'autre proprement Reminiſcence. Adiouſtons vn paſſage ſeulement pour eſchantillon de ſa doctrine. *L'ame*, dit il, *a hantiſe auec les Dieux; elle eſt immortelle; & ſi nous la voyons, comme dit Platon, pure & claire, nous en parlerions ainſi. Mais ſoubs vmbre que nous la voyons quelques fois troublée, nous ne la cuidons pas ny diuine ny immortelle, comme ainſi ſoit que qui veut peſer la nature d'vne choſe, la doibt conſiderer en ſa ſubſtance propre. Car tout ce qui eſt adiouſté à la choſe, empeſche la parfaicte cognoiſſance d'icelle. Que dõq chacun ſe regarde deſpouillé de ce qui eſt d'aillieurs que de l'ame, & certes il ſe croira immortel, ſe contemplant en ſa nature intellectuelle & pure. Car il verra que ſon entendement ne voit pas quelque choſe ſenſible ou mortelle, mais que par vne puiſſance ſempiternelle il comprend les ſempiternelles, & tout ce qu'il y a d'intelligible, deuenant luy meſmes en quelque façon ce Monde intelligible & lumineux meſmes.* C'eſt cõtre ceux qui pretendoyent l'infirmité de l'ame par les infirmitez qu'elle endure bien

Plotin au liu. Du ſens, & de la memoire, Enn. 4. liu. 1. & au liu. Des doutes de l'ame chap. 26. & 27.

bien souuent en ce corps; & telle est l'opinion de Numenius, Iamblichus, Porphyrius, Proclus, encor que quelquesfois ils passent les bornes, laissans courir leur esprit à toute bride; car ils n'auoyent autre regle en leur philosophie que le discours de leur raison. D'Alexandre Aphrodisée on croit vulgairement, qu'il n'a pas creu l'immortalité de l'ame, par ce qu'il la definit vne forme du corps prouenante de la mistion & temperature des elemens: Si est ce que ses mots exprez peuuent faire cognoistre, ou qu'il entend seulement definir l'ame sensitiue comme plusieurs & non l'intellectuelle, ou bien qu'il a varié en cest endroit. Et de faict, il dit consequemment qu'il parle de l'ame des choses subiectes à generation & à corruption: & parlant de l'entendement, Qu'il est separable, immateriel, sans meslinge & sans passion: si ce n'est, que comme aucuns, nous pensions que par iceluy il entende seulement Dieu, & non aussi l'entendement qui est en nous; dont il est viuemẽt repris par Themistius, qui toutesfois ne dit pas mieux que luy. Quoy qu'il en soit, ses paroles qui ensuyuent, sont sans ambiguité. *Cest entendement*, dit il, *qui est en nous, vient de dehors, & est incorruptible. Incorruptible, di ie, par ce que sa nature est telle, & c'est celuy qu'Aristote dit venir de dehors.* Et au second des Problemes recerchant la cause, pourquoy les facultez de l'ame sont bien souuent offensées, *Si quelqu'vn*, dit il, *a le cerueau offensé, l'ame raisonnable n'exercera pas bien les actions qui en dependent: mais neantmoins elle demeurera en elle mesmes, immuable en sa nature, faculté & puissance par son immortalité: & si elle recouure vn bon instrument, mettra sa vertu en effect, comme deuant.* Mais nous disputerons tantost contre l'opinion qu'on luy attribuë, plus amplement. Que dirons

Alexand. Aphrodisée sur les liures De l'ame.

Au second des Problem.

dirons nous de Galien, qui refere tant qu'il peut les causes de toutes choses aux Elemens & à la mixtion & harmonie d'iceux : si apres auoir bien disputé contre son ame, il est contrainct de luy rendre son immortalité? Certes au liure des Mœurs de l'ame, il fait du pis qu'il peut contre Platon : & en vn autre lieu il doubte si elle est immortelle, & si elle subsiste de soy, ou non. Mais au liure De la doctrine d'Hippocrates & de Platon, *Il faut*, dit il, *confesser l'vn ou l'autre, ou que ce soit vn corps luisant & atherée, comme les Stoïques & Aristote mesmes sont contraincts de confesser; ou certes vne substãce incorporée, de laquelle le corps soit comme le chariot, & par lequel elle ait communication auec les autres corps.* Et qu'il encline plus à la derniere, il appert: car il fait l'esprit animal le plus excellent de tous les corps, & l'ame toutesfois trop plus excellente encor que c'est esprit animal. Que sera ce donq? Pesons ses mots au liure De la conception qui se fait en la matrice. *L'ame*, dit il, *c'est vne desluxion de l'ame vniuerselle qui descend de la Region celeste; vne substance capable de science, & qui aspire touſiours à vn chemin, & à vne substance semblable à soy, qui laisse toutes ces choses basses pour cercher les plus hautes, qui est participante de la Diuinité celeste, & qui contemplant le plus souuent ce qui est au dessus des cieux, se rend presente à celuy qui gouuerne toutes choses.* Sera il donq raisonnable qu'vne telle substance qui vient d'ailleurs que du corps, & s'esleue si haut au dessus d'iceluy, encor qu'elle se serue du corps, meure consequemment auec le corps? Or à cecy encor pourrions nous adiouster infinis passages des anciens Autheurs Grecs & Latins, Philosophes, Poëtes & Orateurs, de siecle en siecle, esquels ils traictent du iugement auenir, du loyer des bons, & de la punition des meschans,

Galien au liu. des Mœurs de l'ame.

Au liu. De la doctrine d'Hippocr. & de Platon.

Au liu. De la Conception.

schans, d'vn Paradis, & d'vn Enfer, qui sont comme dependances de l'immortalité; que nous nous contentons de ramenteuoir en passant, les reseruant en leur propre lieu. En somme, courons auiourd'huy, d'Orient en Occident, & du Septentrion au Midy, ie ne dis point visitant les Turcs, ou les Arabes, ou les Perses, car leur Alcoran leur enseigne, Que l'ame de l'homme luy est inspirée de Dieu, & par consequent incorruptible: mais ce qu'il y a de plus barbare, de plus ignorant, de plus bestial au Monde, entre les Caribes, & les Canibales mesmes, nous trouuerons ceste creance receüe & embrassée de tous: C'est que ce n'est point vne doctrine inuentée par les speculations de quelques Philosophes, apportée de païs en autre par leurs disciples, persuadée par raisons vray-semblables: bref, qui soit entrée par les aureilles en l'esprit humain: ains vne science naturelle, que chacun a trouuée & leüe en soy mesmes, que l'homme a portée par tout quand & soy; & qui se persuade aussi aiseement à tous ceux qui se mirent en eux mesmes, cõme à qui n'auroit iamais veu sa face & ses yeux, il seroit aisé en vn mot de faire croire qu'il en auroit.

Consentement vniuersel.

En l'Alcoran, Azo. 25. & 42.

Ez histoires des Indes Orient. & Occident.

Restent encor deux opinions à refuter: l'vne est d'Auerroës, l'autre d'Alexandre Aphrodisee, q̃ tous deux ils dient tenir d'Aristote. C'est en ce qu'ils enseignent, qu'il n'y a qu'vn entendement vniuersel, qui fait en nous tous nos discours, mais en chacun diuers: si nous croyons Auerroës, selon que les phantasies ou imaginations dont il se sert comme d'instrumens, sont en chacun diuerses: ou si nous croyons Alexandre, selon que l'entendement possible qu'ils appellent, c'est à dire capable d'entendre les choses, est diuers és hommes, receuans l'impression

Contre Auerroës.

Se souuienne le lecteur de ces mots, & de leur signification, pour toute la dispute qui ensuit.

sion d'vn entendement vniuersel qui agit en chacun d'eux, que pour ceſt effect ils appellent agent. Opinions certes, qui se pourroyent refuter en vn seul mot. Car ceſt vnique entẽdement, ou possible, ou agent, n'euſt pas receu ou imprimé en tãt de diuerses imaginations, & en tant de diuers peuples, vne commune creance, & conception de l'immortalité de l'ame en vn chacun; comme nous auons veu qu'elle eſt, veu meſmes que ceſte cõception luy repugne directement. Et faudroit dire auſſi, qu'Alexandre & Auerroës euſſent eu des conceptions & imaginations bien diuerſes entr'eux, & bien contraires à celles de tous les autres, qui leur ayent imprimé ou en l'entendement ou en la phantaſie de ſi diuerſes & contraires opinions. Mais par ce qu'il y en peut auoir encor, qui en facent cas, examinons les vn peu plus ſoigneuſement. Premierement, Auerroës veut faire croire à Ariſtote, qu'il l'a entendu ainſi. Voyons comme ceſte concluſion s'accorde auec les propoſitions qu'il nous a laiſſées. Ariſtote nous dit, Que l'ame de l'homme eſt coniointe au corps, comme la forme à la matiere: que ceſte ame a trois facultez principales, la vegetatiue, la ſenſitiue, l'intellectiue: que l'intellectiue auſſi contient en ſa vertu toutes les autres, comme le Pentagone contient le quarré & le triangle. S'enſuit donq, que ſi l'vne de ces trois facultez de l'ame eſt vnie au corps comme forme à la matiere; que toutes les trois le ſont, qui ſont en vne ame comme en leur racine. Or Auerroës ne peut & ne veut nier que la vegetatiue & la ſenſitiue ne le ſoyent. S'enſuit donq, qu'auſſi ſera l'intellectiue: & par conſequent que ſelon Ariſtote chaque corps a ſon ame, comme chaque puiſſance a ſon action proportionnée à elle, & chaque

Auerroës fut le 3. liu. de l'ame.

Ariſt liu. 2. de l'ame.

Ariſt. liu. 1. de l'ame.

matiere

matiere sa forme. Le mesme reprend les anciens, qui tenoyẽt qu'vne ame pouuoit passer d'vn homme en l'autre; par ce, dit il, qu'il faut que certaine ame soit proportionnée & destinée à vn certain corps. Or l'homme discourt par la mesme ame qu'il vit; car ce n'est qu'vne ame doüée de diuerses facultez; comme apertement il enseigne. Vn intellect donq, selon Aristote, doibt operer en chaque corps, & nõ vn seul en plusieurs corps. Itẽ selon Aristote, l'homme & l'animal conuiennẽt en ce, que tous les deux ont l'ame sensitiue, & mesmes vne imaginatiõ, des choses qu'ils ont perceües par leurs sens, & different en ce que l'vn a l'entendement, & la raison par dessus, & l'autre non. Or si cest intellect ou entendement est hors l'homme, comme le Soleil hors la chambre qu'il esclaire; l'homme ne se peut dire ny raisonnable ny intellectuel, ny par cõsequent different de la beste. Car la difference doibt estre en la nature & non en l'accident. S'ensuiuroit donq que la definition de l'homme baillée par Aristote seroit fausse, cõme qui definiroit vne chambre par la clarté du Soleil. Que le chien & l'homme né sont point differents en espece; mesmes que les bestes seroyent capables d'intellect; veu qu'elles ont l'imagination toute preparée pour en receuoir l'influence. Or Aristote persiste par tout en sa definition, & de l'animal & de l'homme: & Auerroës s'y tient aussi, sans la mettre en doubte. Ceste conclusion donq sur telles positions ne se peut aucunement soustenir. En apres, S'il n'y a qu'vn intellect diuersifié par nos imaginations, entant que nous aurons diuerses imaginations, nous serons diuers animaux; entant que nous n'aurons tous qu'vn intellect, nous serons vn mesme homme.

Car l'homme ne se dit point au regard de la sensitiue, mais de la raison. Or Aristote consent que nous sommes diuers hõmes & non diuers animaux seulement. Il entend donq que nous ne sommes pas diuerses phantasies seulement, mais aussi diuers entendemens. Adioustez outre plusieurs raisons, qui se pourroyent alleguer, Que les Ethiques d'Aristote, & ses discours de la iustice, de la libre volonté, de l'immortalité de l'ame, de la beatitude, du loyer des bons, & de la péne des meschans seroyent inutiles & friuoles. Car comme nos phantasies ou imaginations s'en vont; ainsi feroit tout celà, qui ne seroit aussi rien de subsistent, mais vne vmbre seulement & vne phantasie. Mais laissons là Aristote, car on luy fait tort; & venons à la chose mesmes. Les Philosophes font ordinairement l'entendement double: l'vn qu'ils appellent possible, comme vne table rase, capable d'entendre les choses; l'autre agent, qui reduit ceste capacité là en vne action, n'estans toutesfois deux entendemens, mais deux facultez en vn seul. Or ceste capacité, ou possibilité d'entendre, nous disons qu'elle est en l'ame d'vn chacun. Auerroës au contraire, que c'est vn entendement vniuersel espandu par tout, qui se parfait & reduit en action en chacun diuersement, selon les diuerses imaginations qu'il conçoit, & ce par l'aide ou influence d'vn intellect agent, qui est aussi vne substance separée de l'homme, laquelle est enuers l'intellect possible comme le Soleil enuers la veüe, & les imaginations enuers icelle mesmes, comme enuers la veüe les couleurs. Or ie demande premierement, si ces intellects vniuersels sont substances creées, ou non creées. Si creées, que deuiendra donq sa conclusion, Que le Monde

soit

soit eternel; veu qu'il veut qu'elles soyent eternellement continuées, en tous ceux qui ont esté, qui sont, & qui seront? Si non creées, comment si excellentes substances s'assubiectiront elles à nos folles imaginations pour inspirer à leur phantasie; & comment ne les corrigent elles? & comment les laissent elles tant errer, mesmes en la cognoissance de soy, puis qu'il faut qu'elles errent & qu'elles s'abusent bien souuent auec eux? Item, ces substances, qui s'estendent en tant de lieux, sont ce corps ou esprits? Comment corps, veu qu'elles se trouuent en vn instant en infinis lieux, & font infinies choses, mesmes contraires? Et si ce sont esprits, s'ensuit il donq pas, qu'elles sont toutes en tous, & toutes en chacune partie, c'est à dire, que chacun homme les a toutes entieres? Et par ainsi s'elles sont abusées en l'vn par sa fantasie, qu'elles le sont consequemment en tous? Et d'où sera ce donq, que l'vn vaincra ses imaginations, & l'autre non? l'vn y resistera, & l'autre s'y lairra emporter? Qui peut nier apres, que l'homme vueille certaines choses, & qu'il ait le don d'intelligence? Qu'il ne vueille aussi des choses qu'il n'entend point, & n'entende choses qu'il ne veut point? Qu'il ne vueille mesmes au contraire de ses appetits, & ne conclue au rebours bien souuent de ses imaginations, comme aux songes mesmes & aux miroüers, ce que les bestes ne font pas? Quand il veut contre ses appetits, veut il pas contre ses sens, & contre sa fantasie? Car qu'est ce autre chose que le rebond des sens? Et si cest intellect agent vnique besongne en son possible par l'imagination, comment luy fait il vouloir le contraire? Quand aussi il cõclut ou en songe ou en discours, tout le rebours de ce qu'elle luy represente;

comment eſt, ou l'homme contraire à ſoy-meſme, ou l'action contraire, & à celuy qui l'imprime, & à l'inſtrument? Qu'eſt-ce auſſi imagination, ſelon Auerroës, qu'vne vertu attachée au corps, qui monte du cœur au cerueau? Et qui peut nier au contraire, que le vouloir & intelligence ne puiſſent exercer leurs operations, ſans les inſtrumẽs du corps, puiſqu'elles veulent & diſcourent, ce qui eſt, & de ce qui eſt le plus repugnant au corps? Veu meſmes, comme dit Ariſtote, que ce ne ſont point actions, qui paſſent en dehors; ains qui demeurent au dedans, & parfont l'interieur de l'homme? Qui les oſera auſſi faire dependances de l'imagination, contre laquelle ils prononcent tous les iours infinis arreſts, & concluſions, & veillans & dormans, & en toutes manieres? Or ſi nous n'auons rien en nous au deſſus de l'imagination, veu que nous voulons & entendons; il faut donq pour le moins, que ceſte vertu là nous ſoit infuſe de dehors. Et ſi elle eſt vne, veu que ſes actions s'exercent ſans la phantaſie, & ſans les ſens, & ſans les inſtrumens du corps, voire contr'eux, elle voudra & entendra en nous ce qu'il luy plaira en deſpit de tous les empeſchemẽs du corps; & comme elle eſt vne, auſſi voudra-elle vne meſme choſe; & comme vn entendement vnique, auſſi y aura-il vne meſme intelligence en tous. Car ſi Ariſtote confeſſe que nos imaginations ne rendent point nos volontez & raiſons aſſeruies, moins encor celle là de ceſt entendement vniuerſel qu'Auerroës pretend. Or au contraire nous voyons autant de volontez que d'hommes en meſme ſubiect, & les intelligences des hõmes non ſeulement diuerſes, mais contraires. S'enſuit donq qu'en chacun homme y a vne ſubſtance particu-

Ariſt. liu. 11. de la Metaphyſique.

particuliere, qui veut & qui entend, franche & libre de toutes imaginations, quand elle se veut retirer en elle mesmes, & non pas vne vniuerselle, qui vueille & entende tout en tous. Ioinct, comme ià auons dit, que selon Aristote ceſt intellect ne pourroit pas operer le vouloir & l'entendre en nous; car vouloir & entendre, dit il, sont operations qui ne sortent point en la matiere, ny en l'exterieur, ains qui demeurent en l'operãt, c'est à dire, en nostre esprit, comme actions & perfections d'iceluy. Reprenons encor d'icy dessus. Si c'est vn entendement vnique, qui ait eternellemẽt operé és hommes par leurs imaginations, eternellement l'intelligence de toutes choses y est imprimee; car eternellement il aura reduit la puissance & capacité en actiõ: ioinct qu'il est impossible que l'actiõ & la perfection d'vne chose eternelle, depende de quelque temporelle. Et ores mesmes qu'Auerroës ne posast point le Monde eternel, ceſt entendement possible, qui par tant de siecles, & par tant d'imaginations d'hommes en tant de diuers païs seroit reduit en action, ne pourroit rencontrer rien de nouueau, & dont il n'euſt eu par cy deuãt cognoissance. Or ceſt entendement possible, dit Auerroës, est vne substance intelligible, qui s'espand en tous hommes, & en tous siecles, & la nature de telles substances est d'estre toutes au tout & toutes en chacune partie. Car elles ne sont point subiectes à vn lieu, mais sont là où elles operent, & operent selon le tout, & non selon vne partie, veu qu'elles sont indiuisibles. S'ensuit donq, comme nous disions tantost, que ceſt vnique entendemẽt est & opere tout entier en chacun homme. Et s'il y est, il n'y est pas seulement selon vne simple capacité, mais selon son action &

perfection, ne plus ne moins que le dæmon en la Pythoniſſe, ou au demoniaque; lequel certes s'il eſtoit poſſedé de l'homme, au lieu qu'il le poſſede, comme dit Auerroës, que par nos imaginations nous poſſedons ceſt intellect poſſible, le rendroit capable de tout ce qu'il ſçait, & qu'il eſt. S'enſuiura donq, qu'eternellement en tous hommes dés leur naiſſance ceſt intellect poſſible ſera actuellement intelligent, ou entendant toutes choſes, que tous entendront egalement, autant le vieil que le ieune, & l'idiot que le ſçauant: que nous n'aurons plus beſoing ny des ſens ny de l'imagination pour entendre. Bref, quand meſmes Auerroës cederaque le Monde ne ſoit point eternel, Que ceux qui viennent au Monde auiourd'huy, y viennent tous plus ſçauans que tous les anciens, & les enfans plus que les peres, & les arriere-fils plus que les fils, d'autant qu'ils ſuccedent à la ſcience continuée de tous les ſiecles. S'enſuiura auſſi que chaque ſciẽce ſera egalement en tous hommes qui en feront profeſſion. Car ce qu'elles ſe diuerſifient, ne peut auenir que par la diuerſité du ſubiect, puiſque nous parlons d'vne meſme ſciẽce en eſpece, comme de la Grammaire, ou de l'Arithmetique, & c. Or le ſubiect de la ſcience c'eſt la capacité de l'entendement, qu'Auerroës poſe eſtre vn ſeul commun à tous, & non pas l'imagination, qui n'eſt que comme vn rebond des ſens. S'enſuit donq, puiſque c'eſt vn meſme ſubiect en tous, qu'en tous l'habitude de telle ou telle ſciẽce ſera egale; ou s'elle n'eſt egale, ains diuerſifiée, comme nous la voyons par diuers degrez, que c'eſt par diuerſité de ſubiect, & par ainſi qu'il y a vn intellect particulier à chacun, & non vn commun à tous. Item c'eſt vne regle commune qu'il faut que ce qui

ce qui reçoit vne chose, ne l'ait pas; car comme dit Aristote, il faut que ce qui reçoit soit totalement desnué de la chose qu'il reçoit. Or auant nostre sens & imagination ceſt entendement commun a receu, & a toutes choses, & ne les aura pas seulement receües, mais aussi conseruées: car comme il dit luy mesmes, c'est le lieu des especes; & puis il n'auroit pas moins de vertu que l'imagination qui retient ce que reçoiuent les sens. Pour neant donq entendroit il par nos imaginations, veu qu'il entend par soy mesmes; & pourneant y escriroyent ils, ce qui de si long temps y seroit escrit, & pour neant sera mis par Aristote vn entendement agent, qui reduise nostre puissance intellectuelle en action, si eternellement ceſt vnique intellect est parfait, comme il s'ensuit de l'opinion d'Auerroës. Et ne faut dire, qu'encor que les especes intelligibles fussent imprimées en ceſt entendement, nous aurons besoing de l'imagination pour actuellement entẽdre, comme nous en auons affaire pour nous seruir des choses que nous auons veües & appriſes. Car par ainsi, pour apprendre toutes sciences, nous n'aurions qu'à nous representer par l'imagination ce qu'il y auroit en ceſt vnique entendement, comme nous faisons ce qui a passé vne fois par le nostre, & pourrions de nous mesmes apprendre toutes sciences, veu que nous aurions en l'entendement tout ce qui s'est iamais sceu de chacune, ne plus ne moins que celuy qui a sceu l'Arithmetique ou la Cosmographie, & qui l'a en sa teste, n'a point affaire d'vn docteur pour la luy r'apprendre; mais de remuer seulement son imagination, & de fouiller en sa memoire pour retrouuer ce qu'il y a mis. Or nous voyons que qui n'apprend rien, ne sçait rien;

Ariſt. liu. 3. De l'ame.

que qui plus estudie, ordinairement plus sçait, que qui imaginera toute sa vie, ne pourra paruenir de soy mesmes aux seuls rudimẽs de la moindre science. S'ensuit donq, que les sciences ne sont en nous qu'entant qu'on les y met par enseignement ou par meditation. Que l'imagination ne sert pas à les resueiller, mais bien à les y mettre. Et veu qu'elles y seroyent, si tous auoyent vn mesme intellect, qu'en chacun en particulier il y en a vn, & nõ pas vn vniuersel commun à tous. Adioustons que nostre entendement vient à s'entendre aucunement soy mesmes, ce que certes à le bien considerer il ne feroit pas. Pour s'entendre soy mesmes il agit en soy mesmes. Or selon l'opinion d'Auerroës, nous ne feriõs que parir & receuoir par nos imaginations, non plus que la fenestre qui reçoit la clarté par le Soleil. La capacité aussi de l'intellect vniuersel possible, ne le pourroit faire; car il faut que quelque chose la reduise à action. Et l'imagination ne luy pourroit aider, car elle ne represente que les choses sensibles, mais iusques aux intelligibles elle ne paruient pas. Et toutesfois, nous entendons, que nous entendons, & discourons & de nostre fantasie, & de nostre intelligence mesmes. C'est donq vne vertu autre que l'imagination, & qu'vn entendement possible vniuersel, qui entre & penetre ainsi en soy mesmes. Que diray-ie, quand d'vne mesme imagination, vne mesme personne conclut maintenant ainsi & peu apres autrement, & en tire argumẽs & volontez contraires, ou quand diuerses personnes par diuerses imaginations se rendent en mesme volonté & conclusion? Se pourra il faire que cela procede d'vne substãce eternelle en vne mesme personne, veu que l'eternité n'est point subiecte au changement,

gement, ny des temps ny des lieux? Ou d'vne mesme en plusieurs, veu que les imaginations sont si diuerses l'vne de l'autre, si ceste substãce ne besongne que par tels instrumens? Quant à l'opiniõ d'Alexandre, qui pretend vn intellect agent vniuersel, qui imprime l'intellect possible, c'est à dire, la capacité d'vn chacun, & la reduise en action, la plus part des raisons cy dessus deduites contre Auerroës sert aussi contre luy. Mais, par ce que par ceste intellect agent il semble entendre Dieu mesmes, il y a cecy de plus, Que Dieu qui est tout bon, & tout sage, n'imprimeroit point en nostre entendement les folies & les malignitez, que nous y remarquons, qu'il n'y laisseroit pas aussi tant d'ignorances, & de tenebres, que nous y tastons; ains vaincroit en tous la cõtagion qu'apporte ce corps, & bien qu'il n'inspiraſt, ou n'influast tant de choses à l'vn qu'à l'autre, selon les diuerses capacitez de ceste table rase, que pour le moins il n'y peindroit pas vn mõde de faux traicts, que nous y pouuõs voir chacun en soy mesmes. En apres, ou l'influxion seroit perpetuelle, ou bien entrecouppée. Si perpetuelle, nous entendriõs tout ce que nostre imagination nous representeroit sans labeur & sans art: si entrecouppée, il ne seroit pas en nous d'entendre chose quelconque, ny de vouloir quand nous voudrions. Or au cõtraire, nous auons péne à comprendre certaines choses, & nous faut gaigner sur l'ignorãce de nostre esprit, comme pied à pied: & y en a d'autres que nous entendons dés qu'elles se presentent, & quand nous voulons. Nous auõs donq vne puissance debile qui comprend en nous, & toutesfois qui seconde nostre volonté, ce qui ne peut estre attribué à Dieu. Si aussi il y a vne seule intelligence qui agit en tous

Contre Alexandre Aphrodisée.

hommes, en tous hommes y aura vne meſme intelligence, ie dis, en nature, encor qu'en degrez elle ſoit differente. Car le Soleil en quelque lieu qu'il iette ſes rayõs, luit & eſchauffe, encor que ſelon les lieux & choſes qui le reçoiuẽt, la lumiere & la chaleur ſoit diuerſe, és vnes plus petite, és autres plus grande, és vnes plus, és autres moins apparente. En ſomme, ſa clarté ne fera point de tenebres, ny ſa chaleur des glaçons. Ainſi donq, ſi ſelon les imaginatiõs des hommes, il y a de la diuerſité d'effect, en l'inſpiration qui coule en la capacité de noſtre entendement, ce ſera certes que l'vn entẽdra plus vne meſme choſe, & l'autre moins; mais nul n'entendra le menſonge pour la verité, nul le tort pour le droit, nul vne choſe pour l'autre. Or nous voyons à combien d'erreurs nous ſommes ſubiects, non, di ie, à voir de plus loing ou de plus pres l'vn que l'autre; mais l'vn le blanc, & l'autre le noir, choſes cõtraires di ie en meſme ſubiect, & en meſme tẽps. S'enſuit donq que ce ſont diuerſes intelligences en diuers, & non vne meſme intelligence qui agiſſe en tous. Or diſons donq, & par ces raiſons, & par autres, que chacũ trouuera en ſoy meſmes, & de ſoy meſmes: Que chacun a vne ame particuliere, c'eſt à dire vne ſubſtãce intellectuelle vnie au corps, entãt qu'elle dõne vie, cõme la forme; entãt qu'elle dõne la raiſon, comme guide de nos actions. Qu'en chacune y a vn rayon de raiſon par lequel elles diſcourent & conçoiuent, dont auient qu'elles s'accordent bien ſouuent en la raiſon, qui eſt vne, & és principes manifeſtes d'icelle, & en ce qui clairement en depend: Que chacun auſſi a vn corps particulier, complexion, humeurs, imaginations, nourriture, hantiſe, façon de viure, diuerſes, dont auient que

diuers

diuers prénent diuers chemins, voire que meſmes perſonnes declinent diuerſement de l'vnité de la raiſon, de laquelle le chemin eſt vn, & les eſgarements infinis. Que ce rayon de raiſon, qui fluë & coule de noſtre entendement, eſt proprement ceſt intellect, qu'on appelle poſſible; lequel s'accroiſt & s'augmente de tout ce qu'il voit, qu'il oit, qu'il rencontre, comme vn feu qui accroiſt ſa vertu autant qu'on luy baille de matiere, & qui ſe rend comme infiny en s'eſpandant. C'eſt ce que nous appellons autrement Memoire intellectuelle, qui n'eſt autre choſe qu'vne multitude de raiſon, & vn reſeruoir du flux perpetuel de l'entendement. Que l'intellect ou entendement dont il fluë, comme de ſa ſource, eſt proprement ce qu'ils appellent intellect agent; vne puiſſance, di ie, ou vertu, qui ſçait eſtendre la raiſon de l'vn à l'autre, proceder des choſes ſenſibles aux inſenſibles, des mobiles aux immobiles, des corporelles aux ſpirituelles, des effects aux cauſes, & des commencemens par les moyens iuſques aux fins. Ceſt entendement au regard de la raiſon eſt comme l'art au regard de l'inſtrument, & la raiſon au regard de la phãtaſie & des choſes ſenſibles, comme l'inſtrument au regard de la matiere: ou pour mieux dire, l'entendement vers la raiſon, eſt comme celuy qui donne le mouuement enuers la choſe mobile, la raiſon enuers ſes obiects, comme la choſe mobile enuers l'eſpace où elle ſe meut. Car raiſonner n'eſt autre choſe q̃ proceder d'vne choſe entenduë, à vne non entenduë pour l'entendre; & l'entendre eſt le repos qui s'en enſuit, comme vn arreſt apres le mouuement. Que l'vn & l'autre n'eſt qu'vne ſubſtance, comme l'homme qui ſe meut, & l'homme qui s'arreſte n'eſt qu'vn, & comme la faculté

culté qui meut les nerfs & celle qui les retient n'eſt qu'vne: à ſçauoir l'ame intellectuelle en vn chacun, vne ſubſtance incorporée & immaterielle, qui exerce ſes facultez partie de ſoy meſmes & partie en nos corps. Et puis qu'Auerroës & Alexandre eſtiment & admirét tant les effects qui ſe font en nous, qu'ils ſont contraints de les attribuer à des intelligences incorruptibles, & eternelles, retenons d'eux, qu'à la verité ce qui fait ſi grands merueilles en ce corps, ne peut eſtre ny ſens, ny corps, ny imagination, ains vne intelligence diuine, incorruptible, immortelle, comme ils dient. Mais apprenons ce mot de plus qu'eux, que tous les ſages nous enſeignent, & que chacun peut enſeigner à ſoy meſmes; Que ceſte intelligence n'eſt point vniuerſelle, comme vn Soleil qui eſclaire toutes les feneſtres d'vne ville, mais bien vne ſubſtãce particuliere à vn chacun, comme vne lumiere pour le conduire és tenebres de ceſte vie, n'eſtant certes non plus difficile à l'eternel de créer pluſieurs ames pour chacun de nous, que d'en créer vne ſeule pour nous tous enſemble; mais bien plus glorieux pour luy, d'eſtre cognu, loüé & exalté de pluſieurs, & plus ſalutaire pour nous de le loüer, exalter & cognoiſtre, voire de viure, & en ceſte vie & en celle auenir de nous meſmes, que ſi quelconque intelligence que ce fuſt viuoit ou diſcouroit, ou en nous oú meſmes apres nous. Or concluõs donq pour ceſte matiere, & par la raiſon & par l'antiquité, & par la cognoiſſance que chacun a de ſoy meſmes; Que l'ame & le corps ſont choſes differentes: que l'ame eſt vn eſprit & non point vn corps: que ceſt eſprit a trois facultez en l'hõme, deux exercées par le corps, la tierce d'elle meſmes & ſans le corps. Que ces facultez ſont en

vne

vne ſeule ame comme en leur racine; mais encor que les deux ceſſent quand le corps leur faut, que toutesfois l'ame demeure entiere ſans diminution d'aucune de ſes puiſſances; cõme l'artizan demeure artizan meſmes ſans inſtrumens. Bref, que ceſte ame eſt vne ſubſtance ſubſiſtẽte de ſoy, immaterielle & intellectuelle, ſur laquelle ny mort ny corruption ne peut naturellement auoir de puiſſance. Et pour tout ce que nous auons traicté en ce liure iuſques icy, concluons, Qu'il y a vn ſeul Dieu, qui par ſa ſageſſe & bonté, eſt Createur & cõducteur du Monde, & de tout ce qu'il contient: Qu'au Monde il a creé l'homme, image du Createur ſelon ſon entendement; image de ſes creatures ſelon ſa vie, ſon ſens & ſon mouuement. Mortel, entant qu'il tient de la ſemblance de la creature; immortel, entant qu'il porte l'image du Createur, à ſçauoir en ſon ame. Qui ſort hors de ſoy pour voir le monde, voit incontinent vn Dieu, car ſes œuures le preſchent de toutes parts. Qui veut encores doubter, s'il entre en ſoy meſmes, l'y rencontre; car il y trouue vne vertu qu'il ne voit pas. Qui croit vn Dieu ſe croit immortel; car en vne nature mortelle telle conſideration ne viendroit pas, & qui ſe croit immortel croit vn Dieu, car ſans la puiſſance inexplicable d'vn Dieu le mortel & l'immortel ne ſe ioindroyent iamais. Qui voit auſſi l'ordre du Monde, la proportion de l'homme, l'harmonie en l'vn & en l'autre compoſée de tant de cõtraires, ne peut doubter d'vne prouidence; car celle nature qui les en a pourueus, n'en peut eſtre deſpourueuë: & comme vne fois elle en a eu ſoing, elle ne s'en deſpouillera pas. Ainſi auons nous trois articles qui s'entreſuiuent l'vn l'autre. Qui prouue l'vn, prouue les trois, encor que les

ayons

ayons deduit chacun à part. Or prions l'Eternel, que nous le glorifiõs en ſes œuures en ce bas Monde, & qu'il nous daigne par ſes miſericordes vn iour glorifier en l'autre, Amen.

CHAP. XVI.

Que la nature de l'homme eſt corrompuë, & l'homme decheu de ſa premiere origine: & comment.

OR ne s'enorgueilliſſe point l'hõme cependant en l'excellence ou immortalité de ſon ame; car plus il a receu du createur, & plus il doibt; plus excellente eſt ſa nature, & plus puante en ſera & dangereuſe la corruption. Le Paõn, dit-on, ſe mire en ſes plumes & fait la roüe; mais quand il a bien eſtendu ſes ailes, il demeure court; & quand il vient à regarder ſes pieds, reſerre ſon pennage de honte. Nous certes ſi nous venons à conſiderer la viuacité de noſtre eſprit, & l'excellence de noſtre ame en ſa nature, auons de quoy nous glorifier, en Dieu, di-ie, qui la nous a dõnée, & qui par ſa miſericorde nous a daigné honorer au deſſus des autres creatures. Mais ſi nous venons puis apres à voir, comme ceſte nature s'eſt eſtrangement pourrie & corrompuë, & combien elle eſt loing de ſa premiere origine; ne nous reſtera certes que d'eſtre hõteux en nous meſmes, non en admirant noſtre hauteur, mais celle dont nous ſommes decheus & tombez. Ainſi du meilleur vin ſe fait le vinaigre plus corroſif; & de l'œuf qui eſtoit les delices des premiers Rois, le pire poiſon: & tel degré de bonté que tient la choſe en ſa nature, elle le tient auſſi en mal ſi elle vient à ſe corrompre. De tant donq qu'eſt meilleure noſtre generation, de tant pire en ſera la corruption ſi elle

ſ'y eſt

ſ'y eſt miſe; ce que ſuiuant l'ordre precedent nous pouuons examiner, enuers Dieu, enuers le monde, enuers l'homme, & enuers nous meſmes.

Certes grande eſt l'obligation de l'homme enuers Dieu, s'il y veut penſer; & bien aueugle eſt il s'il ne la ſçait cognoiſtre. De tãt de creatures que Dieu a creées, aux vnes il a donné d'eſtre, aux autres de viure, aux autres de ſentir. A l'homme il a donné tout celà; mais de plus il luy a dõné, & à luy ſeul icy bas, vn entendement par lequel il cognoiſt en toutes choſes ce qu'elles ont, & ce qu'elles ſont, qu'elles meſmes ne cognoiſſent pas. C'eſt vn ſigne euident, que ce qu'elles ont & ſont, elles l'ont & ſont pour luy & non pour elles meſmes. Car à quoy toutes leurs vertus & excellences, s'elles ne les cognoiſſent pas? Le Soleil eſt excellent entre les corps celeſtes; la roſe entre les fleurs. L'animal tient vn degré au deſſus des arbres, & entre les animaux l'vn a vn poinct que l'autre n'a pas. Quel contentement eſt ce ou d'eſtre, ou d'auoir, ſi on ne le ſçait pas? de luire, ſi on ne voit point: de ſentir bon, ſi on ne fleure point? d'exceller, ſi on ne iuge point? Certes l'homme ſeul en tout ce monde inferieur peut ſçauoir ces choſes & en ioüir, & pourtãt elles ne peuuent auoir eſté faites que pour luy: c'eſt à dire, que Dieu luy a donné, à proprement parler, tout ce que les autres creatures ont & ſont, & ne l'a pas traité cõme creature ſimplement, mais bien comme vn fils, pour lequel expres il a creé ce mõde, & le luy a baillé à poſſeder. Si derechef la poſſeſſion eſt infiniemẽt moins que le poſſeſſeur; qu'eſt-ce de l'homme au regard du monde? Et quelle ſera donq l'obligation de l'homme enuers Dieu, qui l'a creé de rien, c'eſt à dire, qui n'a pas dõné ſeulement le monde à l'hõme, mais

La corruption de l'homme ſe cognoiſt au regard de Dieu.

mais l'homme à l'homme meſmes? Que s'il ne reçognoiſt point celuy, de qui il tient non ſeulement ceſt heritage, mais ſon eſtre meſmes; que pouuons nous dire, ſinon que c'eſt vn fils deſnaturé & abaſtardy, qui a perdu non la raiſon ſeulement, mais les ſens meſmes? Or de tant d'hommes, qui ſont tenuz chacun *in ſolidũ*, & vn ſeul pour le tout de ceſte grande obligation, cõbien y en a-il qui n'y penſent iamais? combien qui y penſent bien? combien qui cognoiſſent ceſte obligatiõ? combien qui ſe diſpoſent à la recognoiſtre? Et quand quelqu'vn s'y voudra diſpoſer, qui ſera iamais celuy qui y pourra atteindre? veu qu'elle n'importe autre choſe ſinon de rendre à Dieu ce qui luy appartient, c'eſt à dire, employer nous, & tout ce qu'il nous a donné, tout noſtre eſtre & noſtre vie, nos ſens, nos diſcours & nos actions; bref, tout ce que nous auons en nous & hors nous pour ſon ſeruice; comme ainſi ſoit, que nous tournons toutes choſes à nous comme à leur fin, voire nous meſmes à rien que nous meſmes. Si nous tenons regiſtre de noſtre vie, quante partie en donnons nous à Dieu: ſi de nos pas, combien y en a-il pour ſon ſeruice? ſi de nos penſees, combien qui s'adreſſent à luy? ſi de nos prieres meſmes, que ſont ce qu'offenſes continuelles; veu qu'au milieu de nos plus grandes vehemẽces, nous nous eſuanoüiſſons incontinent en vains diſcours, & nous trouuons eſgarez & emportez ſans y penſer, auſſi loing & plus de nos prieres que le ciel eſt de la terre? Qui eſt le fils qui ne prenne querelle s'il oit mal parler de ſon pere? qui ne ſoit eſtimé laſche de tous les aſſiſtans s'il le paſſe ſoubs ſilence? Qui eſt au contraire celuy de nous, qui s'eſmeuue s'il oit blaſphemer le nom de Dieu? s'il s'en eſmeut, qui s'en formaliſe? s'il s'en forma-

formaliſe, qui ne l'oublie tout auſſi toſt? Et qu'eſt-ce donq? Sinon que noſtre ame, à proprement parler, ne vit pas; mais noſtre corps: qu'elle n'a pas ſes mouuemens ny actions vifs & libres, puiſqu'elle ne s'eſmeut que des torts qu'on fait au corps, & au pere du corps, mais non des iniures qui ſont faites à l'ame & au pere qui l'a faite? Si on briſe nos armoiries, nous le prenons au poinct d'honneur; ſi nos effigies, nous ſortons des gonds. Les Princes en font crimes de leze maieſté; & ce n'eſt faute d'orgueil, mais faute de puiſſance que n'en faiſons autãt. Qui eſt ce de nous au contraire, qui ſente le tort qu'on fait à ſon prochain, meſmes qui tous les iours ne luy en face; qui s'eſmeuue beaucoup de voir tuer vn homme, ſi ce n'eſt ſon frere ou ſon amy, qui ne le tuë meſmes ou de fait ou en ſon cœur, ou de glaiue di-ie, ou de haine, pour la moindre offenſe qu'il pretende? C'eſt à dire, qui ne briſe & rompe à tous coups ſans aucun reſpect, l'image de Dieu qu'il a peinte & engrauée en l'hõme? Qu'eſt ce cela, ſinon que nous ne cognoiſſons plus ceſte image là en nous? Car qui ſeroit ſi outrecuidé, que de l'oſer violer? que le conſentement taiſible du genre humain confeſſe l'auoir perduë? pour le moins, qu'elle y eſt ſi bien effacée, & ſi eſtrangement barboüillée, qu'il ne la recognoiſt plus? Que le parentage auſſi que le genre humain a par l'ame receüe d'vn meſme pere, ne nous touche que bien peu; mais ſeulement ce vil parentage de la chair autant different de l'autre que l'ame eſt d'vne maſſe de terre, & preſques que les peres ſont entr'eux? Et toutesfois veu que le plus meſchant homme du monde, tuant celuy qu'au monde il hait le plus, & qui ne le ſemble toucher de rien, ſoudain apres le fait ſent vn remors en ſon

ame, qui le tourmẽte, qu'il ne sent pas en tuant mille animaux par iour; pouuons nous nier que ce ne soit ce reste d'image diuine, commune à tous hommes, qui se ramentoit, qui se tient offensée de son offense propre; & comme on dit, Que bon sang ne peut mentir, nous fait elle mesme nostre procez, & volontiers se vengeroit de nous en nous mesmes? Certes disons donq, ce que nous ne pouuons nier sans nous nier, que l'homme estoit creé de Dieu, pour tenir le lieu d'vn enfant; mais qu'il s'est abastardy, voire estrangement abastardy, qui ne se soucie pas, comme nous voyons en la plus part, d'estre recognu ny de son pere ny de ses freres; ce que toutesfois les bastards s'efforcent tant qu'ils peuuent; ains aboliroit volontiers sa genealogie & tous ses titres, pour se dire enfant de la Terre; qui estoit l'ancien nom des bastards; plustost que de celuy qui l'a creé, & tant de choses dont il iouït, pour luy. Qu'il soit encores vray; que suyuons nous en toutes nos estudes, sinon la terre, & les choses terriẽnes? Nous, si nous estions demeurez en nostre origine, qui selon la substance spirituelle de nostre ame, deurions naturellement voler apres les spirituelles, & au dessus des celestes? Et où cerchons nous nostre heritage, nostre bien, nostre felicité, qu'en ces choses caduques? Et de quoy plaidons nous en ce monde, que de terres, de bœufs & de charruës? Certes confessons dõq, que c'est vn tesmoignage du genre humain, que l'homme se sent exheredé de l'heritage de son pere, qu'il est en son ire & en sa malegrace, se mettant à courir apres les siliques, comme l'enfant prodigue, apres auoir dissipé son heritage à sa phantasie. Mais pour venir à ceux qui plus font profession de pieté, d'où pensons nous que vienne ceste

Terræ filius.

desfian-

desfiance, que naturellement nous auons tous de la bonté & assistẽce de Dieu, que du sentimẽt de nostre iuste exheredation, que la conscience a graué en nous? Le fils d'vn bon & riche pere se promet de luy autant de secours, qu'il aura de moyen, & luy de besoing. Sinon, & qu'il en doubte, nous presumons tant de la bonté du pere, que nous concluons que le fils l'a offensé, & qu'il s'est rendu indigne de sa bonté par quelque grand forfait. Veu que Dieu est la bonté & la richesse mesmes, d'où vient donq, que nul ne s'en peut asseurer? que nul ne peut se remettre assez confidemment en luy: que nul ne peut aussi hardiment esperer de luy comme il conuient à sa bonté: bref, que nos demãdes sont pleines de mesfiance, & nos cœurs mesmes d'incredulité? Certes, veu qu'en sa bonté n'en peut estre la faute, qui est vne source qui ne peut s'espuiser; reste seulement qu'elle soit par nostre malice & en nostre imbecillité, qui n'ose esperer son bien du tresbon, par ce que toute nostre nature nous admonneste que nous sommes indignes de sa grace, pour l'auoir trop grieuement offensé.

Si nous considerons la police & l'ordre du monde, aussi clairement y pourrons nous noter, Que l'homme n'y tient plus son reng, & qu'il est decheut du siege d'honneur, où Dieu l'auoit placé. Dieu l'auoit logé bien haut au dessus des pierres, des plantes, des animaux, du monde mesmes. S'il tient encor son degré, d'où vient que tant de gens se rendent esclaues de l'or & du metail? que tant d'autres menent vie de plante & d'animal en corps d'hommes? Les vns disie, qui ne font que boire, manger & dormir, & ne s'esleuent iamais plus haut; les autres qui se consument en plaisirs, & voluptez du tout

Au regard du monde.

beſtiales? Car qui eſt l'animal qui vueille eſtre plante, la plante qui ne s'eſleue en haut pour ſortir de la terre; bref, qu'y a en ce monde, ſi ce n'eſt l'homme, qui ne garde bien eſtroittement ſon reng? Qui verroit, ie vous prie, quelqu'vn, vn Diademe fangeux en la teſte, labourer la terre, & ſuyure vne charruë; que pourroit-il preſumer, ſinon, qu'il ſeroit deietté de ſon throſne, & que quelque meſchef luy ſeroit auenu? Et que dira-on donq de ceſt homme, qui fouïlle la fange & ſuit les bauges pour ſe veautrer en mille vilenies, & qui employe tout ſon eſprit à cela? Sinõ, qu'il a eſté precipité du haut de ſõ eſprit, & que de ce ſault perilleux, il s'eſt briſé toutes ſes facultez; tellement qu'il n'eſt plus en luy de retourner d'où il eſt tombé? Car qui peut nier qui ne ſoit né pour plus grandes choſes qu'il ne fait? Et qui peut penſer que Dieu luy ait donné vne ame immortelle, pour s'arreſter du tout en choſes, qui n'ont pas ſeulemẽt la dignité d'eſtre mortelles, vne veuë, qui l'adiourne à toute heure de penſer au ciel, pour crouppir en la fange; vn ſceptre, en fin, pour ſeruir de marotte; ou vn trident pour charger du fumier, ou pour fouïr la terre? Auſſi comment eſt renuerſée en l'homme, qui eſt vn petit monde, ceſte loy de police, qui reluit en l'vniuers & en toutes ſes parties, Que le corps obeiſſe à l'ame? Es plantes, és arbres, és animaux, l'ame diſpenſe la nourriture par proportion. Le corps obeit à ſa conduite ſans contradiction; & eſt chacune obeïe, ſelon ſes facultez & ſa portée. La nutritiue ſuit ſes appetits, mais elle ne les excede point. La ſenſitiue ſes naturels plaiſirs, mais elle ne les viole point. En l'homme que dirons nous, que le corps commande à l'ame? que la charruë, comme on dit, mene les bœufs? que la volonté

volonté se laisse conduire à l'appetit; la raison aux sens; que toute nature mesmes y soit bien souuent violee, si nous ne voulons confesser vn renuersement de nature, en celuy toutesfois pour qui la nature estoit faite? C'est à dire, que l'homme se soit detraqué de sõ chemin, veu que toutes les autres parties du monde suiuent le leur, & que nature mesmes le nous enseigne? Et que pouuons nous donq dire, sinon que l'homme n'est pas seulemẽt decheu du degré où il estoit, pour estre logé plus bas, qu'il n'estoit; mais mesmes qu'il est decheu en soy & de soy, en sa nature & de sa nature propre? Derechef, c'est chose claire, que le monde a esté creé pour l'vsage de l'homme, car le mõde ne se cognoist point, ny les creatures qui sont en luy. Et puis les anges n'en auoyent que faire: & les bestes n'en sçauent bien faire. Mais l'homme seul a vn entendement pour s'en seruir, & vn corps qui a besoing de leur seruice. Veu qu'ainsi est; qui peut doubter, que Dieu n'ait creé l'homme auec vne cognoissance de ses creatures, & qu'il ne luy ait donné puissance sur elles? Et d'où vient donq, que les bestes cognoissent naturellemẽt leurs saisons, les remedes de leurs maladies, les herbes qui ont vne proprieté de nature affectée à leur guarison; l'homme seul, d'entre tous les animaux n'en cognoist point? mesmes est contraint de les apprendre en l'eschole des bestes brutes? D'où peut venir aussi, que ces creatures, qui n'ont point esté tenduës comme des laqs à l'homme; car celà repugneroit à la bonté du createur; mais creées pour son bien & seruice, regimbent maintenant contre luy, iusques à celles mesmes, qui n'ont force ny puissance aucune de luy resister? Laissons là les Loups, les Leopardz, les Lions, qui

semblent auoir quelque force pour entreprendre sur l'imbecillité humaine. Mais qu'est-ce, que les vers nous font la guerre en nos entrailles; que la vermine ronge nos moissons? que la terre ne nous produit fruict, qui n'ait vn ennemy particulier en soy pour le nous corrompre? Sinõ, certes, que nous confessions que l'homme doibt auoir griefuement offensé le createur, que Dieu luy auoit assubiecty ses creatures, affin qu'il s'assubiectist à luy; mais cõme il s'est rebellé contre sa maiesté, qu'il permet aussi que ceux qu'il luy auoit donné pour vassaux se rebellent, voire iusques aux excremens de la terre? Car, qu'est-ce autre chose la contradiction que fait la terre à qui la cultiue, la mer à qui la nauigue, l'air au succez de nos labeurs & trauaux, sinon vne protestation de toute la nature, qui desdaigne de seruir vne creature, qui ait esté si outrecuidée, que de n'obeir à son createur? vne creature, di-ie, qui en seruant aux creatures, a perdu le credit, qu'elle auoit receu de son facteur?

Au regard de l'homme.

Considerons consequemment l'homme enuers l'homme: qu'y a-il de plus desreglé, de plus cõtraire à nature que sa nature mesmes? Si animaux de mesme espece s'entretuẽt, ou s'entremangent, nous le tenons pour prodige. Quel prodige donq, nous doibt-ce estre, quand nous voyons les hommes, seuls capables de raison, s'entretüer, & s'entr'exterminer à toute heure? Ou plus tost quel prodige y a il plus grand entre nous, que d'en voir, non par nations, ny par prouinces, ny par communautez, mais par familles, ou par chambrées s'accorder ensemble? Les loups sont cruels: mais en quelle race de loups, trouuerons nous des Caribes, ou des Canibales? Les Lyons aussi; mais où les vit on iamais en bataille

bataille l'vn contre l'autre? Or qu'eſt ce la guerre, ſinon vn amas & vn recueil de toutes les beſtialitez qui ſe font au monde: & qu'y a il plus commun entre les hommes que celà? L'animal abbaye & grongne, dit quelqu'vn, auant que de mordre; la maiſon craque auant que d'accabler; le vent ſiffle premier que de briſer. Qu'eſt ce de l'homme au contraire enuers l'homme, qui menace en riant; qui tue en ſalüant; qui ſoubs vne face de ſi belle rencontre cache mille ſerpens, mille lionceaux, mille bancs, & mille rochers tout enſemble? Laiſſons les meſchans trop deſcouuers: que faiſons nous en traffiquant, que nous entretromper; en nous careſſant, que nous entrelutter: & qu'eſt ce de toute la ſocieté humaine que nous priſons tant, qu'vn monopole, & vne vraye corraterie, des grands pour tyranniſer les inferieurs; de ceux cy pour s'en reuenger ſur les petits; des petits pour donner la iambe à leurs ſemblables? Bref, ſi nous faiſons bien, c'eſt affin qu'on le voye; & en tenebres nous ne le ferions pas. Si nous ne faiſons mal, c'eſt crainte qu'on le ſçache; & tout nous ſeroit bon ſi nous ne craignions pas. A quoy donq nous ſert la raiſon, qui nous deuroit aider à tout bien, qu'à couurir noſtre mal, c'eſt à dire, à nous faire & plus malfaiſans & plus deſraiſonnables? Cependant quelques deſraiſonnables que nous ſoyons en toutes nos actions, nous ne ſçaurions ignorer qu'il n'y ait vne raiſon; & ſi elle n'auoit eſté en nous, nous ne la comprendrions pas; & ſi elle n'eſtoit corrompuë, ne nous en foruoyerions pas. Et nous cependant ſi nous nous examinons, ne ſçaurions nier que nous n'en declinions bien loing. Certes diſons donq de noſtre raiſon, comme d'vne mauuaiſe veüe, ou enchantée. Elle a les prin-

cipes de voir encore, mais qui ne seruent qu'à la tromper par fausses images & illusions.

Au regard de soy mesmes.

Venons à l'homme mesmes en soy ; & voyons si pour le moins il s'aime mieux qu'autruy, & plus le remüerons nous, plus certes sentirõs nous la puanteur de sa corruption. Quand le malade se deult, nous disons, qu'il y a de la corruption en son corps, & passons plus oultre; qu'il y a du vice de nature, ou qu'il a fait quelque grand excez qui l'ait amené là. Or que dirons nous donq de tant de maladies dont le genre humain se deult; qui en est tellement accablé, qu'il n'y a aage de sa vie, partie de sõ corps, fibre d'aucune partie, qui n'ait quelque mal particulier? Ie diray plus, que l'homme seul est subiect à plus de maux, que tous les animaux qui viuent icy bas ensemble? Les Philosophes l'ont veu, & en ont fait liures expres, & demeurent en la recherche de la cause, tout esbahiz & estonnez. Mais quelle iamais ont-ils peu donner, qui puisse satisfaire ny à autruy ny à eux-mesmes ? Tant y a que la plus part en reuiennent là, Que l'homme est le plus malheureux de tous les animaux, & s'en plaignent à Dieu & à la Nature, que toutesfois ils confessent n'auoir rien que iustement fait. L'vn dit, que l'homme seul & non autre, se tue par impatiẽce de douleur. L'autre, que sa vie est telle, que le mourir luy est plus à desirer que le viure. Et les Escholes retentissent de semblables mots. Quelqu'vn mesmes par merueille, recite quelques centaines de maladies ausquelles nostre œil seul est subiect. Or, quel des animaux'en a seulement en son corps la trentiesme partie? Et comment sera il vray semblable, que Dieu ait creé l'homme, qu'il a tant chery sur toutes ses creatures expres pour le gehenner; plustost, qui ne dira, qu'en

son

ſon origine il ait eſté creé tout autre, ſoit qu'on regarde le createur, ſoit la fin pour laquelle il le creoit. Certes diſons donq, comme deuant, L'homme ſeul a plus de mal en ſon corps que toutes les creatures enſemble; par ce qu'ayãt abuſé des graces de Dieu, il a fait plus de mal que toutes n'euſſent ſceu faire: & ce meſmes qu'elles ont de mal & d'infirmité, n'eſt que pour l'affliger luy meſmes; comme certes, la greſle & la nielle ne ſont pas pour affliger ou la terre, ou les moiſſons, mais celuy qui en deuoit tirer proffit. Venans puis apres à conſiderer la compoſition du corps & de l'ame; combien de paſſions y rencontrerons nous, d'autant plus douloureuſes, comme dit Plutarque, que les corporelles, que plus pechereſſe & plus coulpable eſt l'ame que le corps? Pour les ramener à quelque raiſon, les Philoſophes ont fait des liures exprez de la Vertu morale, & dõnent des preceptes, dient ils, pour les renger; & en ce confeſſent ils la rebellion, qui nous eſt naturelle contre la raiſon. Mais qui eſt celuy qui ne ſente en ſoy meſmes, que leurs remedes ne ſeruent pas tant à oſter ce mal qu'à le celer; c'eſt à dire, que ce n'eſt pas vne tache, qui ſe laue, mais vne impreſſion comme cauterizée en la nature, qui n'eſt pas propremẽt effacée, mais couuerte, & non vaincue ou domptée, mais à péne reprimée & contrainɛte. Et puis veu que la raiſon eſt plus excellente que la paſſion, comme la forme, dient ils, que la matiere; d'où vient ceſte cõfuſion en nous, qui rend la matiere maiſtreſſe de la forme, qui fait que la forme reçoiue forme de la matiere, c'eſt à dire, que la raiſon ſoit aſſubiectie à la paſſion, & aux impreſſions qu'elle luy donne, contre ce qui eſt obſerué en tout l'vniuers? Car qu'eſt ce intemperance, ſinon la raiſon telle qu'elle

nous reſte, imprimée de concupiſcence, & ire, qu'icelle meſmes teincte de cholere, & ainſi des autres? Que ſi on veut dire que celà ſoit naturel; d'où viẽt que de ces paſſions nous auons remors au dedans & honte au dehors, voire ſi naturellement, que vueillons ou non, nous ne le pouuons empeſcher, auſſi peu que le poux de nos arteres, ou le battemẽt de noſtre cœur, ſinon que la honte & le remords du vice ſont naturels en nous; mais le vice meſmes contre nature? Pour exemple, il y a des choſes que nous faiſons apertement par vice, que les animaux font par nature; car ils ſe courroucent, ils ſe vengẽt, ils ſe meſlent indifferemment & deuant tous. De celà n'ont ils point de honte, par ce qu'il leur eſt naturel; & ſi les paſſions & les voluptez nous eſtoyẽt naturelles, auſſi peu en aurions nous qu'eux. Au contraire, ſi vn honneſte homme ſuruient ſur noſtre courroux, il ſe reprime ſoudainement, comme ſi noſtre vice ſe cachoit deuant luy; & ſi nous ſommes ſurpris en vn plaiſir, bien que legitime, nous rougiſſons, comme ſi noſtre ſang nous vouloit cacher & couurir. Meſmes quelques ſeuls que nous ſoyons en l'execution de nos vices, nous rencontrons touſiours vne compagnie en nous meſmes, non ſeulement qui en teſmoigne, mais meſmes qui les cõdamne & punit en nous. Certes, les mouuemens donq de l'ire, & de la concupiſcence contre la raiſon en l'homme, ne ſont point naturels ny originels, c'eſt à dire procedez de la premiere creation, mais biẽ vicieux, & ſuruenus depuis. Et pourtant n'eſt autre choſe ce regret qui nous auient en ces paſſions, qu'vne tacite, mais viue admonition de nature, qui a honte de faire la beſte & l'animal; ce qu'elle n'auroit pas ſi elle l'eſtoit d'origine. Et de faict,

Diodor. lib. 4. Herodotus in Clio.

faict, ce consentement vniuersel du genre humain, qui a honte d'aller nud, comme si on voyoit plus volontiers vne peau d'animal sur luy, ou l'excrement d'vn ver, que sa chair mesmes; & ce que S. Augustin remarque en tous hommes, qu'ils feront plustost vne iniustice manifeste à la veüe d'vn chacun, qu'ils n'auront legitimement affaire auec vne femme, monstre euidemment que ce qu'il y a de bestial en la generation, à sçauoir la concupiscence, n'est point vne nature primitiue, mais vne corruption d'icelle. Ce que nostre siecle encor, non certes à sa loüange nous peut prouuer plus que toutes raisons. Car veu le desbordement des vices que nous y voyons, & la coustume, de ceux mesmes qui sont contre nature, tournée presques en nature, certes si volupté eust iamais peu se desguiser en nature, & gaigner sa cause contre elle, ce deuoit estre en nostre temps: au lieu que toute armée, authorisee & regnãte, qu'elle semble estre, elle est contrainte de se cacher au milieu de ses triomphes, recognoissant sans doubte qu'elle ne regne pas sur le sien, mais sur l'autruy. S'il est question, puis apres, de l'amitié, de la charité, de la nourriture des enfãs, de la societé cõiugale, quelque nourriture qui nous y duise, quelque lecture qui nous instruise, que veut dire q̃ nous auõs recours à l'exemple des animaux, pour estre enseignez d'eux, sinon que leur nature, cõme i'ay ià dit, est moins corrõpuë que la nostre? Si mesmes, de se destourner des vices, de l'intemperance, de la paillardise, de l'yurõgnerie, des incestes, que veut dire encor, que nostre nature si excellente, ait outre le discours de la raison, tant de loix, de polices, de gibets, de magistrats à son aide; soit bridée par tant de dangers, de douleurs, de pénes, qui en ensui-

Augustin. De la cité de Dieu, liu. 14. cha. 17. & 18.

enſuiuent,& cependant ne puiſſe eſtre retenuë? Au contraire, que les animaux naturellement n'vſent, ny des viandes ny des voluptez, ſinon autant que la nature l'ordonne,à ſçauoir pour la conſeruation ou d'eux-meſmes, ou de leur eſpece? Et veu que leur nature ſe ſouſtient ainſi d'elle-meſmes, & que la noſtre eſtayée en tant de manieres, & enfermée de tant de barrieres ne ſe peut ny ſouſtenir ny cõtenir; qui peut nier que noſtre nature,ſelon ſon degré, ne ſoit maintenant pire que la leur; & qui voudroit dire,que dés ſon origine la nature de la plus excellente creature euſt eſté telle? Tout ce que deſſus a l'hõme commun auec la beſte,mais par deſſus il ſe vante d'vn entendement ſubtil, que Dieu a enrichy de dons excellens & infinis. Que ſera-ce donq,ſi en ce qu'il les ſurmonte, il ſe trouue moins qu'eux? Si en ce qui eſt de ſoy incorruptible, la corruptiõ eſt plus euidente & manifeſte? De tant d'hommes ie vous prie,qui ont entendement,combien y en a-il qui en vſent? C'eſt à dire,de tant d'hommes combien y en a-il de beſtes? Et qu'y a-il de plus rare entre les hõmes que l'homme meſmes? De ceux qui en vſent, combien y en a-il qui en vſent bien; c'eſt à dire de tant d'hommes,cõbien y a-il de diables? Et oſtant du genre humain les beſtes & les diables, qui trouuera eſtrange ſi ce Philoſophe prend la lanterne en plein midy, pour cercher vn homme au milieu de la preſſe? Les vns toute leur vie ne penſent qu'à ceſte vie, ne prennent pas ſeulement le loiſir, de conſiderer quelle eſt ceſte vertu qui penſe en eux. A quoy leur ſert ceſt entendement,plus que les yeux à qui touſiours dormiroit? Les autres l'employent à corrompre vne femme,à ſuborner vne fille,à pallier vn tort,à chiquaner vn droict,à ſemer diſcordes en

vne

vne maiſon, à mettre le feu aux quatre coings d'vn pays. A quoy ſert derechef ceſt entendement, qui n'eſt tendu, ny entendu qu'à nuire? Et qu'eſt-ce, ſinon l'œil de ceſt animal d'Egypte, qui tüe ceux qu'il regarde, & luy meſmes de la reflexion de ſa propre veüe? Quelques vns eſleuent l'œil de leur entendement en haut. Mais combien? Et que voyent-ils? Certes, comme dit Ariſtote, ne plus ne moins que les Chahuäns au Soleil. La poincte de noſtre eſprit rebouſche cõtre la ſuperficie des moindres choſes. Que ſera-ce dõq, ſi nous venons au dedans? Noſtre entendement s'eſbloüit aux vapeurs; que ſera-ce à la clarté inacceſſible, pour laquelle il fut creé? Dieu a creé le monde pour l'homme: c'eſtoit donq en intention qu'il s'en ſeruiſt. Et pour ſe ſeruir des choſes il les falloit cognoiſtre. Au contraire, quelle eſt celle que nous cognoiſſons ſuffiſamment? Et que ſçauons nous au prix de ce que nous ignorons? Et comment nous en ſeruirons nous, ſi les moindres nous commandent? non les animaux, les herbes, ny les pierres, mais la terre & ſes excremens meſmes? Dieu a creé l'homme pour ſa gloire; & cõme la fin du Monde, c'eſt l'homme, ainſi la fin de l'homme c'eſt Dieu. Et tout ainſi qu'il luy auoit donné cognoiſſance du monde pour s'en ſeruir, ne doubtons point, que pour le ſeruir, il ne l'euſt doüé de ſa cognoiſſance. Or combien y en a il qui ſe repreſentent ce but là; & comment y frapperons nous, ſi nous n'y viſons point? Et comment y viſerons nous, ſi nous ne le voyons point? Et comment le verrons nous, ſi nous n'y penſons ny regardõs point? En apres bandons noſtre eſprit le plus roide que nous pourrons; qui eſt celuy qui ne le ſent laſche, quãd il faut penſer à Dieu? & qui ne rompe s'il ſe veut efforcer de le ten-

tendre? Et d'où cela, sinon que la chorde de ceſt arc eſt tombée en l'eau, & s'eſt mouillée de telle façon qu'elle ne vaut plus rien? Ceſt entẽdement produit des actions. Et par ce qu'elles ſont plus lentes, elles ſe font auec plus de conſultation. Mais que ſont les meilleures que peché? Si nous faiſons vn crime, tout noſtre eſprit y va, & certes nous le faiſons pour ſoy meſmes. Si nous faiſons vn bien, qui eſt celuy qui ne le face pluſtoſt pour l'acceſſoire, que pour le principal? l'vn pour l'hõneur, l'autre pour le gaing, l'autre par crainte? &c. Et qu'eſt ce autre choſe, ſinon ſeruir à la vanité, non obeïr à la vertu? Et veu que le mal n'eſt que priuation ou defaut du bien; qui ne penſe au contraire eſtre aſſez hõme de bien, s'il ne fait point de mal; cõme ſi le bien n'eſtoit que priuation du mal? De faict, qu'appellons nous gens de bien, ſinon ceux qui ne font tort à perſonne; qui ne pillent, qui ne forcent, qui ne preſtent point à vſure? comme ainſi ſoit qu'il faille bien paſſer plus outre, donner, aider, ſeruir, veu que le bien n'eſt pas *defectus*, mais *effectus*; & ne conſiſte pas à chommer, mais à faire? Et qu'eſt ce en ſomme definir l'homme de bien, parce qu'il ne fait pas, que definir le bon archer, en ce qu'il ne frappe rien du tout? Ceſt entendement produit auſſi des paroles. Celles cy vont plus viſte que les actions! meſmes aux plus ſages. Qui fera vn recueil de ce qu'il aura dit par iour; que trouuera il au veſpre, qu'vne moiſſon de vanité? detractions, calomnies, menſonges, blaſphemes, ie laiſſe mille legeretez, & mille paroles oiſiues, qui monſtrent noſtre vanité en leur ſeule oiſiueté. Et veu que la parole nous eſtoit euidemment donnée pour concilier ſocieté, quand nous voyons qu'elle eſt communement appliquée, à la diſſoul-

dre

dre par discordes & diuisions; qui peut nier, qu'il n'y ait vne notable corruption en l'entendemẽt qui dispense ceste parole? Et veu que c'est vn vice vniuersel que les meilleurs combatent à toute force, & ne peuuent vaincre; qui dira, que ce soit de certains indiuidus, & non de l'espece? Que sera ce donq des pensées, & des volontez, qui passent mille par nostre entendement en vne heure, & que nos entẽdemens ne peuuẽt ny reprimer ny exprimer? O combien de gens sont estimez gens de bien, que nous verrions estre meschans, s'ils les portoyent en leur liurée, ou si nostre œil penetroit iusques là? O combien nous verrions de bestes sauuages cachees dans le cœur de l'homme, comme dans vne foreſt? Et qu'est ce donq, nostre science, qu'ignorance; nostre sagesse que vanité; nostre pieté qu'hypocrisie? Et en quoy consiste nostre vertu qu'à cacher nostre vice; qui seroit bien plus grande & plus proche de iustice, comme dit Aristote, en le confessant? Et qu'est ce, au reste de tous nos efforts pour le vaincre, sinon courir pour deuancer nostre ombre; qui, vueillions ou non, nous accompagne tousiours? Certes, en ce deuons nous rougir, non proprement que nous soyons tels, mais qu'estans tels, nous ne le cognoissons point, ou pour le moins n'en rougissons point assez. Et n'y a point plus fort argument de nostre corruption que celuy là; ne plus ne moins que nous iugeons punais, ceux qui crouppissent en des cloaques, & ne les sentent point; & malades, ceux qui ne sentent point leur mal, plus que ceux qui s'en deuillent; & phrenetiques, ceux qui s'estiment sages, plus que ceux qui vont au Medecin confesser leur folie. Car si nous auions le sens de prendre garde à nos mutations, de taster l'inegalité de nostre poux, & d'ob-

& d'obſeruer les euaporations de nos humeurs, & les impreſſions qu'elles font en noſtre cerueau, en ce que nous cognoiſtrions noſtre mal, nous ſerions demy malades & demy Medecins. Mais certes en l'eſtat où nous ſommes, viuans, par maniere de dire, comme d'ame empruntée, ie ne ſçay à qui nous comparer qu'à certains malades deſquels Hippocrates a fait vn Aphoriſme expres. *Ceux*, dit il, *qui en leur maladie n'ont point de mal, & ſe ioüent à la couuerture, & en arrachent les poils, & recueillent les feſtus, c'eſt vn mauuais ſigne, & n'y a point d'apparence qu'ils viuent.* Car qu'eſt ce noſtre vie autre choſe que celà? Ioindre vne piece de bois ſur l'autre, & vne pierre à l'autre, vn denier à l'autre, ſans penſer à la vie de noſtre ame, non plus que ſi n'en auions point? Qui doubte encor de celà, ie luy fais vn party & l'adiure de l'eſſayer, & il n'en doubtera plus. Que ſeulement il prenne le loiſir de mettre par eſcrit, toutes les penſées & imaginations indifferemment, qui luy paſſeront vn iour durãt par la teſte, & qu'au ſoir il vienne à reuoir ſes contes: il y trouuera des vanitez, des crimes, des groteſques, des monſtres ſi eſtranges, qu'il ſe fera peur à ſoy meſmes, comme l'animal qui ſe mire, non certes pour ſe noyer en ſa beauté comme Narciſſe, mais pour courir au lauoir en rougiſſant. Et que ſeroit ce dõq, ſi toute la iournée il n'euſt fait que penſer ſans eſcrire; & que ſera ce puis d'vne année, & en fin de toute noſtre vie? Bref, pour remettre en peu de mots l'homme deuant nos yeux, nous liſons communemẽt qu'il y a quatre puiſſances en l'ame; la raiſon, la volonté, l'iraſcible, & la concupiſcible; & en ces quatre logeons quatre vertus, en chacune d'icelles la ſienne, prudence, iuſtice, fortitude, temperance. Or eſt la raiſon frappée d'igno-

κατ ολο-γιστες.

d'ignorance, la volonté d'iniuſtice, la fortitude d'infirmité, l'attrempance de concupiſcence, & ne ſe peuuent en ce monde ny guarir ſans cicatrice, ny meſmes cicatrizer. En l'homme auſſi nous remarquons, les ſens exterieurs, l'imagination & l'appetit, qu'il a communs auec la beſte; mais de plus, la raiſon & la volonté, qu'il a receuës en don particulier de Dieu. Et ſi nous ſommes hommes, nous nous eſtimons plus que la beſte, & voulons qu'elle ſoit au deſſoubs de nous. Au contraire, les ſens exterieurs rauiſſent l'imagination, & la trompent, au lieu qu'elle les deuroit gouuerner, & l'imagination la raiſon, & l'appetit la volonté; tellement que le ſeul ſens d'vn homme eſtant charmé ou deceu, il ſe laiſſe precipiter en tout mal, comme le Phaëthon des Poëtes. C'eſt donq à dire que l'hõme s'aſſubiectit à la beſte, & par conſequent eſt le genre humain eſtrangemẽt renuerſé, & certes beaucoup plus monſtrueuſement, que ſi nous le voyons les pieds au haut marcher deſſus la teſte. Or l'homme eſtant ainſi renuerſé; de quoy ſe peut il vanter en ceſte vie, que d'offenſer Dieu inceſſammẽt, & en l'autre d'eſtre puny infiniement, eu eſgard à la qualité de celuy qu'il offenſe? & que luy proffitera ſon immortalité, que pour mourir immortellement?

Mais laiſſans ce propos pour vn autre lieu, puiſque par la conſideration de l'homme enuers Dieu, le monde, l'homme, & ſoy-meſmes, nous auons prouué euidemment la corruption & peruerſion d'iceluy; à ſçauoir en ce qu'il eſt directement contraire, à la fin pour laquelle Dieu l'a creé, à l'ordre de l'vniuers, au bien du gẽre humain, & à ſon heur propre; aduiſons cõſequemment d'où & de quand ce mal luy peut eſtre venu, & quelle en a peu eſtre

D'où eſt venuë ceſte corruption.

la cauſe. Certes ſi nous diſons de Dieu, & dés ſa creation, nous blaſphemons trop lourdement. Dieu eſt bon & la bonté meſmes. Il n'aura donq pas rien fait de mal. Nous apperceuons auſſi en toute la police du monde, qu'il eſt maiſtre d'ordre. En ce petit monde donq, commẽt auroit-il fait vn modelle de cõfuſion? Et puis il n'a eſté induit à créer l'homme, que pour ſa gloire & pour le ſalut de l'homme; & l'homme au contraire, en l'eſtat où il eſt, ne ceſſe de blaſphemer ſon nom, & de pourchaſſer ſa ruine propre. Faut donq dire, que du commencement l'homme fut creé tout autre, cõme certes le laboureur ne crée point les Charãçons au bled, ny le Vigneron l'aigreur au vin, ny l'Artizan la rouïlle au ferrement; ains ils y ſuruiennent d'ailleurs. Mais qui n'auroit iamais beu que du vinaigre, penſeroit que nature le produiſt ainſi: & nous qui n'auons iamais ſenty, que corruptiõ, qui ſommes nez comme les Cymmeriens en tenebres; nous voudrions faire croire, que Dieu en fuſt cauſe & autheur. Iugeons maintenant par ceſt exemple, nous qui auõs gouſté & du vin & du vinaigre, quels nous pouuiõs eſtre en noſtre premiere creation: en quoy toutesfois il y a ceſte difference trop grande, que le palais de noſtre corps eſt capable des deux gouſts, au lieu que le palais de noſtre ame n'eſt capable de l'vn ny de l'autre; de l'vn, par ce que la corruption ne peut iuger de la pureté; de l'autre, par ce qu'elle ne peut bonnemẽt iuger de ſoy meſmes. Au vin & au vinaigre nous remarquõs vne nature liquide; mais ſi nous venõs aux qualitez, l'vn eſt doux, chaud, amy de nature; l'autre aigre, froid & corroſif: & meſmes les couleurs ne ſe reſſemblẽt pas. Voilà deux choſes totalement cõtraires, & toutesfois n'eſt le vinaigre

autre

autre chose qu'vn vin corrõpu : & par ce que nous auons veu l'vn & l'autre, on ne nous fera iamais accroire qu'il soit venu tel de la vigne. Iugeons auec pareille raison de nostre ame. Nous y remarquons vne nature spirituelle, immaterielle, immortelle. Celà a elle encor de reste de sa premiere origine. Mais ceste esprit n'est prõpt qu'à mal, ny enclin qu'à choses viles & caduques; il est accrouppy en ceste terre, il est serf de ce corps; bref il rampe, ie ne sçay cõment, au lieu de voler, & ce contre la nature ordinaire de l'esprit, qui s'esleue en haut, & ne peut estre enclos en ces choses viles & materielles. Faut donq dire, q̃ ceste nature n'est point telle de nature, qu'elle n'eſt point partie telle des mains de l'ouurier; ains au cõtraire, bõne, libre, pure; en sõme doüée de qualitez tout autres q̃ celles qui y sont, malice, seruitude de peché & corruption. Mais dira-on, puisqu'elle n'a point esté creée en corruptiõ, qui l'aura dõq peu corrõpre, cõme nous la voyons? Certes c'est vne nature spirituelle, & immaterielle. Les elemẽs dõq ny tous autres corps naturellmẽt n'y peuuẽt rien, & le temps aussi peu; car ce n'est que le mouuement des corps. D'auantage elle estoit libre en soy, & maistresse mesmes de son corps, & pourtant ne la peut il auoir premierement corrompuë. Et toutesfois nous voyons que maintenãt elle est subiecte à estre corrompuë, & par sa chair propre, & par les vanitez du monde, qui naturellement ne pouuoyẽt rien contre elle. Faut donq, que celuy qui a fait la nature mesmes, ait donné vne puissance à ces choses, outre leur nature, sur la nature de nostre ame; ce que certes il ne peut auoir fait que iustement, veu qu'il est la iustice mesmes. Or la iustice ne donne point de péne, que là où a precedé la coulpe. Faut donq con-

clurre, que l'homme ait cõmis quelque crime enorme contre ſon createur, dont telle péne & ſubiectiõ luy ait eſté iuſtement ordonnée. Certes diſons dõq, Que ceſte ame humaine s'eſt premierement corrompuë d'elle-meſmes, s'eſuanoüiſſant comme le vin en vinaigre en ſoy-meſmes, & de ſoy-meſmes; au lieu que s'elle ſe fuſt tenuë cloſe & couuerte, repoſant, comme on dit, ſur ſa mere; c'eſt à dire, ſi elle fuſt demeurée fixe en la cõtemplation du createur, ſans cercher ſon bien en elle-meſmes, elle pouuoit demeurer tout incorruptible. Puis apres, que s'eſtãt ainſi deſtournée de Dieu à elle-meſmes, elle a offenſé ſon createur, & meſcognu les graces qu'elle auoit receu de luy, dõt s'eſt enſuiuie vne maledictiõ du createur, & vn arreſt de ſon iuſte courroux ſur ſa creature; qui fait que non ſeulemẽt elle eſt demeurée priuée des graces dont elle eſtoit remplie en ſe mirant en luy, mais auſſi, aſſubiectie à ces choſes meſmes, qui auoyẽt eſté creées pour ſon ſeruice. Or quel a eſté premierement ce peché, nous ne le pouuons mieux cognoiſtre que par la péne. Car le peché & la péne s'entreregardẽt, comme la playe & le remede; & ſe peuuent aucunement cognoiſtre, l'vn par l'autre. L'ordre vouloit que noſtre raiſon obeïſt à Dieu, & tous nos ſens & appetits à noſtre raiſon; & maintenant nous voyons que nos ſens & appetits tiennent la raiſon ſoubs les pieds. Ceſte péne nous doibt repreſenter la coulpe, quand nous nous voyons decheus & precipitez au deſſoubs de nous meſmes, à ſçauoir, que l'homme a voulu monter au deſſus de Dieu. Le meſme ordre vouloit, Que l'vniuers ſeruiſt à l'homme, & l'homme à Dieu: que Dieu, di-ie, fuſt le but de l'homme, comme l'homme de l'vniuers. Et nous voyons auiourd'huy, que l'hom-

l'homme eſt ſerf des moindres choſes, que iuſques à celles qui n'ont ny ſentiment ny vie luy reſiſtent, qu'il termine toutes ſes volontez és choſes terriennes, comme ſi elles valoyent mieux que luy, à ſçauoir ſelon ce que nous ſçauons tous, Que la fin eſt touſiours meilleure que les choſes qui y tendent. C'eſt donq à dire, Que l'homme s'eſt reuolté contre Dieu, puis que la nature ſe reuolte contre luy, comme c'eſt la péne ordinaire des ſubiects rebelles, que leurs ſubiects propres leuent le talon contr'eux. D'auantage, que l'homme doibt auoir cerché ſon heur en ſoy, & aillieurs qu'en Dieu, puiſque non ſeulement il ne trouue en ſoy que malheur; mais eſt encor ſi aueugle, que de le cercher en la fange, & entre les ordures de ce monde. Bref, nous ſommes frappez en noſtre ame d'vne ignorance des choſes plus neceſſaires, & en nos corps d'infirmitez continuelles, & finalement de la mort: c'eſt que nous auons eſté curieux en choſes friuoles, ne nous contentans de la Leçon de Dieu, & auons voulu nous rendre immortels, non par l'eſprit viuifiant de ſon eternelle puiſſance; mais par l'vſage defendu de choſes caduques, qui meſmes en eux n'auoyent point de vie. Or ſçauons nous maintenant, d'où eſt venu la corruption au genre humain, à ſçauoir de noſtre grieue coulpe, & de la péne qui l'a ſuiuie: mais on nous demande encor de quand ce peut auoir eſté. Si depuis quelques ſiecles en ça ſeulemẽt nous auions remarqué ceſte corruption en nous, de là la faudroit il recercher: mais quãd nous ſuiurons le cours de ceſte riuiere humaine iuſques à la ſource, touſiours la trouuerõs nous polluë & trouble; & en tous ſiecles orrõs les meſmes cris entre les meilleurs; *I'ayme le bien & ſi ne le puis faire.* en ſomme, Que

De quand eſt ceſte corruption.

l'homme eſt enclin à malfaire, & ſubiect à mal auoir: qui ſont en vn mot & la péne & la coulpe. Si c'eſtoit auſſi en quelques nations, ou en quelques familles ſeulement, on taſcheroit d'en attribuer la coulpe au climat & au terroir, ou à l'inſtitution, ou à l'imitation des parens. Mais quand nous voyons que tous hommes ſont en ce regard de meſmes, autant les anciens que les modernes, ſauf que le vice croiſt touſiours, autant ſoubs l'Equinoctial qu'entre les Tropiques, & entre iceux qu'au delà; ſauf que les vns prennent plus de péne à le celer que les autres, & que ceux qui ont plus d'eſprit, font plus de mal; veu que nous auons ſuffiſamment prouué la creation du monde & d'vn premier homme; ſommes nous pas contraints de remonter iuſques à celuy là, & de dire, cõme il eſt la ſouche de noſtre genealogie, qu'auſſi eſt il la ſource de ceſte corruption, qui regne en nous, noſtre race ayant eſté en luy, & entachée de la coulpe, & attachée à la péne? Icy n'eſt il queſtion de plaider contre Dieu, ains ployer ſes eſpaules ſoubs ſa iuſtice, & leuer les yeux vers ſa miſericorde; car de poinct en poinct ceſte conſequence ſuit neceſſairement: L'ame en la race humaine eſt corrompuë. Qui eſt ſi corrompu, qui ne le ſente? Ceſte corruption ne peut proceder du createur. Où eſt iamais la pureté qui produiſe corruption? Les autres creatures ne la peuuent auoir ſouillée. Qui fait la ſouilleure que la contagion; & la contagion que l'attouchement; & quel peut eſtre l'attouchement entre vn eſprit & vn corps? Reſte donq, que noſtre ame ſe ſoit corrõpuë en delaiſſant ſon deuoir, ou d'elle meſme, ou par la contagion de quelque malin eſprit; c'eſt à dire, par la perſuaſion d'iceluy, qui eſt aux eſprits comme l'attouchement aux

aux corps. Et derechef, ceſte corruption eſt de tout temps: Ce n'eſt donq point inſtitution. Et en tous peuples: Ce n'eſt donq point conſtellation. Et en tous aages: Ce n'eſt dõq point imitation. Faut dõq, qu'elle procede, & d'vn ſeul homme, & du premier creé, qui ſe ſoit orgueilleuſemẽt deſtourné de Dieu, & Dieu iuſtement deſtourné de luy; comme nous liſons en l'Eſcriture ſaincte de noſtre premier pere Adam. Or que nous reſte il plus donq, ſinõ de conclurre par la nature, ce que nous croyons par l'Eſcriture? Que Dieu crea l'homme bon, Qu'il luy propoſa ſa volonté, Qu'il ayma mieux ſuiure ſon appetit, & que meſmes il ſe voulut egaler à luy? En aprez, Qu'il fut banny de la face, & de la grace de Dieu: Que la terre ſe reuolta contre l'homme, & l'homme contre ſoy meſmes: en ſomme, qu'il fut enueloppé de miſeres en ce monde, ſerf de peché en luy meſmes, viuant mortellement en ceſte vie; & ſi la iuſtice de Dieu n'eſt appaiſée enuers luy, mourant immortellement en l'autre?

CHAP. XVII.

Que les anciens ſont d'accord auec nous de la corruption de l'homme, & cauſe d'icelle.

S'ENSVIT que nous recueillions par les voix le iugement des plus ſages, & de tous hõmes meſmes, lequel à mon aduis doibt auoir enuers nous d'autant plus d'authorité, qui nous eſt naturel & de nous aimer & de ne penſer que trop bien de nous-meſmes. Car dequoy ſe peut plaindre l'homme, s'il eſt iuge en ſa propre cauſe, s'il inſtruit luy-meſmes ſon procez, & ſi on ſe tient à ſa volontaire confeſſion? Certes, que l'hõme ſoit eſtrangement vicieux, l'hiſtoire de tous les ſiecles le teſmoigne prou; qui

n'eſt en ſomme qu'vn regiſtre de fraudes, meurtres, inceſtes, rauiſſemens, guerres perpetuelles; & quand ie dy guerres, ie penſe auoir compris tout ce qui ſe peut imaginer de mal en vn mot. Et que ces vices en la nature humaine ne ſoyent point créez, mais ſuruenus; les liures Rituaux de toutes les nations le monſtrent aſſez; deſquels tous les ſeruices, ne ſont que ſacrifices, c'eſt à dire proteſtations publiques ſoir & matin, que nous auons offenſé Dieu, & meriterions d'eſtre ſacrifiez & meurtris pour nos offenſes, en lieu de ces poures beſtes qui luy ſont offertes. Si l'homme auoit eſté creé vicieux, il n'auroit conſcience ny repentir; car le repentir preſuppoſe coulpe, & la cõſcience s'en propoſe la péne: & il n'y peut auoir coulpe ny péne en ce qui ſe fait ſelon la creation, mais ſeulement en ce qu'on s'en deſtourne. Or le ſeruice & les ceremonies de tous les peuples, nous teſmoignent vn reſentiment & vn remors de peché contre Dieu. Ils nous teſmoignent donq tout enſemble vn reſentimẽt de ſon ire, qui ne peut eſtre allumee contre la nature qu'il a creée, mais contre ce qu'il y a de vicieux & deſnaturé en elle. Tant de volumes de loix, que ſont-ce auſſi qu'vn denombrement authentique de noſtre corruption; & tant de commẽtaires eſcripts deſſus, que corruption des loix meſmes: & que teſtifient ils, ſinon, comme la multitude des medecins les maladies d'vne ville? c'eſt à dire, les tares auſquelles noſtre ame eſt ſubiecte, iuſques à gaſter & enuenimer les cataplaſmes meſmes? Les pénes que nous meſmes nous auons ordonnées, que demonſtrent ils, ſinon que nous chaſtions en nous, non ce que Dieu a fait, mais ce que nous auons desfait; non le naturel, mais le forlignement? Mais principalement quand nous conſiderons

Conſcience du peché en tous.

siderons qu'en toutes nations, le legislateur qui aura dit, Tu ne tüeras point, Tu ne deſroberas point, Tu ne diras point faux teſmoignage, aura eſté creu & ſuyui à ſon premier mot; veu qu'aux autres loix qui ne ſont ainſi naturelles il faut tant de perſuaſions, nous faut il pas cõclurre, que c'eſt la conſcience de tous les hommes qui eſt perſuadée d'elle meſmes, que celà eſt peché, & que le peché merite péne? c'eſt à dire, que peché eſt vn vice en la nature & non la nature meſmes? Ie laiſſe l'eſcriture ſainte, qui n'eſt tout entiere qu'vn miroüer pour nous repreſenter nos taches & macules: mais que ſont encor toutes les eſcholes des Philoſophes, ſinon leçons pour l'ame; & la Philoſophie meſmes, ſinon vn regime pour la guarir, dont le premier precepte eſt tant celebré, Cognoy toy meſmes? Ariſtote en ſes Ethiques monſtre, comme il faut regler les paſſions par la raiſon, & reduire noſtre ame des extremitez au milieu, & des diſſonances à ſon vray ton. C'eſt ſigne donq qu'elle eſt hors d'accord bien à bon eſcient; puiſqu'il faut tant de preceptes à l'y remettre: & encor ne ſera il pas ſi preſumptueux de dire qu'en la ſienne propre il en ſoit venu à bout. Theophraſte ſon diſciple ſouloit dire, Que l'ame payoit bien ſon loüage au corps, veu ce qu'elle y ſouffroit. C'eſtoit recognoiſtre les debats qui y ſont. Mais, comme dit Plutarque, il deuoit pluſtoſt dire, que le corps a bien à ſe plaindre, des bruits que luy fait vne ſi faſcheuſe & turbulente hoſteſſe. Platon qui les a precedez, a veu plus clair que tous les deux. Il condãne par tout la compagnie & ſocieté de l'ame auec le corps; & toutesfois il ne condamne pas l'ouurage de Dieu: mais il nous enſeigne que l'ame eſt maintenant en ce corps, comme en vne priſon, voire, comme en vn

Opinion des anciens Philoſophes.

Ariſtote.

Platon au Phædre.

ſepulchre,ou vne cauerne. C'eſt parce qu'il remarquoit euidemment,que contre l'ordre de nature l'ame eſt ſubiecte au corps, comme ainſi ſoit, que naturellement elle luy doibt & peut commander. Le meſme dit encor, Qu'elle rampe vilement ſur ces choſes baſſes, & s'attache à la matiere; & que c'eſt, par ce qu'elle s'eſt rompu les ailes,que parauant elle auoit.Il entend donq, que de ſa nature elle voloit en haut,& auoit des ailes;c'eſt à dire vne nature celeſte & diuine, que par quelque cheute elle doibt auoir perduës. Mais pour ſortir de ces liens & pour recouurer ſes ailes, le remede que Platon luy donne,c'eſt de s'eſleuer vers Dieu,& vers les choſes intelligibles. Par le remede pouuons nous cognoiſtre quelle il penſoit la maladie; à ſçauoir que noſtre ame ayant eſté eſleuée en vne notable dignité,qu'elle pouuoit garder,en adherant à Dieu,s'eſt eſblouïe en ſon pennage, & s'eſt precipitée en ces choſes caduques,où maintenant elle rampe,cõme vn reptile ne retenant plus de l'oyſeau, qu'vn bauoler, & vn vain battement d'aïles. Or tout cecy dit il auoir appris d'vn ſecret Oracle,qu'il a en grãde veneration; comme à la verité nous deuons remarquer en ceſte doctrine,ie dis en l'origine de noſtre corruption, ce qu'auons dit de quelques precedentes; Que plus nous approchons du premier ſiecle & plus la trouuons nous claire & manifeſte. Empedocles & Pythagoras enſeignoyent, que les ames, qui auoyent offenſé Dieu, eſtoyent condamnées & cõfinées icy bas en ce corps. Et Philolaus Pythagorien adiouſte,qu'ils tenoyent cela des anciens Theologiens & Prophetes. C'eſt que le corps qui deuoit eſtre vne maiſon à l'ame, par la iuſte ſentence de Dieu luy eſt conuerty en priſon, & ce qui luy eſtoit donné pour inſtru-

instrument en manicles & en ceps. Il y a donq & de la péne & de la coulpe; & ceste coulpe doibt estre procedée d'vn premier homme, mesmes au iugement de ces anciens là, qui recognoissoyent la creation du monde. Qui incita aussi ce premier homme là à la coulpe, il semble bien que ces plus anciens en ayent ouy parler. Homere parle d'vne deesse, Ατη, c'est à dire, Deguast, ou Dommage, qui troubla le ciel, & pour ce fut precipitée à bas, où elle troubla tout le genre humain : & de là Empedocles appelle les dæmons ἐφγοπετεῖς, cheus du ciel: & les Ægyptiens, qui sont des plus anciens, en leurs mysteres tenoyent & enseignoyent le mesmes. C'est vne ombre assez claire de ce que nous lisons en l'Escriture de la cheute du diable, à laquelle il a puis apres attiré par ses tentations le genre humain. Mais quand Pherecydes Syrien, s'accordant en ce auec la Sibylle, nous dit exprez, que ce dæmon, qui a deguasté toute la terre, estoit Serpent qu'il appelle ἑπτογενῆ, ou, ὀκτόνειον, race serpentine, qui arme comme par esquadrons les hommes contre Dieu; recueillans tous ces tesmoignages ensemble, nous aurons l'histoire de la cheute de l'homme toute entiere. Hermes plus ancien que tous ceux là, recognoist par tout la corruption humaine; iusques à dire, qu'il n'y a rien que mal en nous, & qu'il n'y a moyen d'aimer Dieu, qu'en nous haïssant. Et afin que n'en accusions le createur: *L'artizan*, dit il, *pour coupper court, n'a point fait la rouillure; ny aussi le createur l'ordure, & la fange qui est en nous.* Or à qui donq en donnerons nous la cause? *Dieu*, dit il, *auoit creé l'homme à sa semblance, & luy auoit donné toutes choses pour son vsage; mais au lieu de s'arrester en la contemplation du pere, il se voulut mesler de faire quelque chose, & tomba de la contemplation celeste, en la*

Pherecydes. Origene contre Celsus.

Sibylla: ἄϊδρωτος πέπλασαι θεὸς παλαμαῖς ἐν αὐταῖς. ὅντε πλάνησιν ὄφις ἐξόλεσε ἐπιμοῖραν. ἀνελθεῖν θεὸν ἄτῃ, γνῶσιν τε λαβεῖν ἀγαθῆ τε κακῆ τε.

Hermes en son Pœmād. ch. 1.

en la Sphere elementaire, ou de generation. Et parce qu'il auoit puissance sur toutes choses d'vn grand amour de soy mesmes, il commença à se mirer & admirer en soy; dont il s'empestra luy mesmes tellemẽt, qu'il deuint serf de ce corps de libre que parauant il estoit. Or il embrouille ceste verité là de ses speculatiõs accoustumées. Mais qu'est ce en somme, sinon, Que le premier homme enorgueilly des graces qu'il auoit receuës, s'est noyé en l'amour de soy mesmes; au lieu qu'il pouuoit s'abbreuuer immortellement de l'amour de son Dieu?

Zoroastre. Que si nous montons encor iusques à Zoroastre, petit fils, comme on escrit, de Noë, nous le trouuerons en ses oracles deplorãt la race humaine en ces mots; *Ha ha hos, la terre pleure iusques aux enfans!* qui ne peuuent estre interpretez que du peché originel, qui a passé du premier hõme en toute la race; comme aussi les Cabalistes, & nõméement Osias Chaldeen, l'interpretent; & Gemistus Platonique n'y repugne pas. Et quant à l'origine de ce mal, il nie que ce soit de la creation, en ces mots, Que chose imparfaicte ne peut proceder du createur. Or estans venus contremont iusques au premier Adam, par qui le peché est entré & par le peché la mort; voyõs depuis la venuë du second, à sçauoir Christ, quelle a esté l'opinion des Philosophes. Nous auons vn

Hierocles Stoïque contre les Athées. petit liure de Hierocles Stoïque sur les mots dorez de Pythagoras, qui respondra & pour les Pythagoriens & pour les Stoïques. *L'hõme*, dit il, *de son mouuement propre est enclin à suiure le mal, & à laisser le bien. Il a vne controuerse germée dans ses affections, excitée contre le vouloir de nature, qui le fait trebucher du ciel en enfer en prenant debat contre Dieu: il a vne volonté libre dont il abuse, mettant toute péne de contreuenir aux loix diuines; & ceste liberté mesmes, n'est autre chose qu'vne volonté*

lonté de receuoir ce qui n'eſt pas bon pluſtoſt qu'autrement. Qu'eſt ce cela ſinon ce que dit l'Eſcriture ſaincte, Genes. 6. & 8. Que toutes les imaginations du cœur de l'homme, ne ſont que mal en tout temps; & ce que nous diſputons tous les iours, Que noſtre liberté eſt diſpoſte à mal, & eſtropiée à tout bien faire? Puis, ſi vous luy en demandez la cauſe: *Ne blaſphemons cependant*, dit il, *diſans, Que Dieu ſoit autheur de nos crimes: Ains l'homme eſt deuenu peruers par ſa propre volonté; & quand ſommes tombez en peché, nous auons fait ce qui eſtoit en nous, & non ce qui eſtoit de Dieu en nous.* Or comment donq accorderons nous ces propoſitions ſiennes? Dieu a creé l'homme, l'homme eſt peruers & corrompu; Dieu toutesfois n'a pas creé l'homme tel, ſi nous ne diſons que l'homme eſtant creé bon, a degeneré de ſa nature? Mais voicy auſſi où de luy meſmes il en reuient. *L'ambition*, dit il, *nous eſt mortelle, & ce mal auons nous par nous meſmes, entant que nous nous ſommes eſloignez de Dieu, enclinans aux choſes terriennes leſquelles font oublier Dieu.* Et que ce mal ſoit vniuerſel à tout le genre humain, il le cõfeſſe prou, quand il nous en donne vn remede vniuerſel, à ſçauoir la religion, *qui ſeule*, dit il, *nous peut purger de la terrene ignorance; ſans laquelle purgation nous ne pouuons reuenir à noſtre premiere forme, & ſimilitude de noſtre eſpece, qui eſtoit d'eſtre ſemblables à Dieu.* Or ſi toute l'eſpece eſt ſouillée, comme il dit, certes il faut reuenir à vn premier pere, en la propagation duquel elle l'ait eſté. Plutarque eſcriuant de la Vertu morale, troue bien de la péne à rendre les paſſions ſubiectes à la raiſon, & le corps à l'eſprit: & ſemble ne s'eſmerueiller pas peu, Que nos pieds ſoyent prompts à marcher, ou à ſe retenir, ſoudain que la raiſon a ſecoüé la bride; & qu'au contraire, nos affectiõs nous empor-

Plutarque De la vertu morale.
Item De l'amour mutuel des peres & enfans.
Item Que les beſtes vſent de raiſon.

emportent quelques facçades qu'elle leur donne. Trouue fort estrange aussi qu'en nos disputes des plus grandes choses de la charité, de la nourriture des enfans, &c. nous soyons contraints de prendre les bestes brutes pour iuges, comme si nature n'en auoit imprimé aucun indice en nous mesmes; & iusques là se trouue pressé de ces considerations, qu'il prefere en toutes choses les animaux à nous, fors qu'en la capacité que nous auõs de cognoistre Dieu; trouuant sans doubte, en tous iceux vne suite de nature; en nous seuls au contraire vne nature si desnaturée, & si abastardie, que de nostre premiere nature, ne reste aux meilleurs qu'vne honte de ne l'auoir plus. Ce don mesmes particulier à l'homme de cognoistre Dieu le rend plus perplex que tout le reste. *L'homme*, dit il, *est vn animal raisonnable, Dieu l'a mis au monde pour en estre seruy & honoré, il l'a fait naistre à societé ciuile. D'où vient donq, qu'en ses actions il soit plus desraisonnable, plus contraire à la volonté de Dieu, plus à la loy de la nature, que les bestes brutes mesmes?* En ceste perplexité, tantost il dit, qu'il auoit receu de belles & genereuses semences, mais qu'il les a corrompuës; tantost qu'il a fait de la raison comme les perfumeurs de l'huile; qui la desguisent tant qu'on ne la recognoist plus: en vn endroit voyant ceste corruption, comme il est à croire, si vniuerselle, il passe oultre, Que dés le commencement, & dés la premiere entrée les hommes se sont embrouillez & confondus. Par où certes nous pouuons apperceuoir, que qui luy eust recité la chose comme nous la croyons, il l'eust volontiers embrassée & receuë, comme l'vnique solution de toutes les perplexitez où il se trouuoit. Venons aux Platoniques. Tous s'accordẽt en ce poinct, Que l'ame de l'homme est vn es-

vn esprit; Qu'vn esprit naturellement ne peut receuoir passiõ par vn corps, ny qui la puisse faire perir, ny mesmes qui la puisse troubler. Ne peuuent nier ce pendant de quelque costé qu'ils se tournẽt, Que nostre ame en ce corps ne soit troublée d'infinies passions: qu'elle ne soit di-ie subiecte, ores à sortir des gonds par orgueil, par ire, par enuie; ores à s'accroupir, en luxure, gourmandise, paresse, mesmes à receuoir diuerses impressions, non de ce corps seulement, mais de l'air, de l'eau, du brouïllas; en somme, des moindres choses du monde. Or comment peuuent-ils accorder ceste contrarieté, s'ils ne dient auec nous, Que naturellement nostre ame n'estoit point subiecte à tout cela, mais qu'outre nature elle y est assubiectie? Si outre nature, de par qui que de par celuy qui commande à la nature, auquel il est aussi aisé de mettre vn esprit en prison, comme de le loger en vne maison? Si de par luy, qui est la iustice mesmes; s'ensuit-il pas qu'il y a eu de la coulpe? Si de la coulpe, puisque la péne en est en tous, en qui sinon en l'homme, qui a esté l'origine de tous, en qui, di-ie, materiellement nous estions tous? Or ceste coulpe derechef, ne se peut attribuër au corps; car la coulpe est en la volonté, & le corps de soy n'en a point, ny a la contagion premiere du corps; car l'ame n'enduroit rien du corps. Faut dõq qu'en l'ame ait esté la coulpe du genre humain, & de par l'ame la péne qu'elle endure, & qu'elle fait endurer au corps; mais pour mieux iuger de leurs opinions, oyons-en les principaux l'vn apres l'autre. Plotin ayant consideré que l'ame est vne nature diuine, celeste, spirituelle, conclut que de soy elle ne patit point par le corps. Mais venant puis à remarquer qu'elle est souïllée, serue de peché, mesmes que par

Iamblich. liu. Des mysteres chap. 9.

Plotin Enn. 3. liu. 1.. Item Enn. 1. liu. 6. chap. 5. Item Enn. 1. liu. 8. ch. 14. & Enn. 6. liu. 9. chap. 9.

necef-

neceſſité la concupiſcence y eſt adiointe; il reuient à ceſte ſolution, Que ce qu'elle eſt icy bas, c'eſt vn exil, & en termes expres vne cheute, qu'il appelle autrement, ſelon Platon, vne perte d'ailes; que ce qu'elle a de vertu, c'eſt vn reſte de ſon ancienne nature; ce qu'elle a de vice, vne hantiſe auec ces choſes baſſes & caduques; bref, que toute vertu, n'eſt autre choſe qu'vne purgation de l'ame, qu'il faut comme fourbir, pour l'eſclarcir de tãt de rouïlle qui la coure. En ces contradictions donq, il ſe fait ceſte queſtion. *Que ces ames*, dit il, *qui ſont d'vne nature Diuine ayent ainſi oublié & Dieu qui eſt leur pere, & leur parentage & elles meſmes, quelle en peut eſtre la cauſe? Certes*, reſpond il, *le commencement du mal a eſté vne temerité & audace, par ce qu'elles ſe ſont voulu emanciper, & eſtre maiſtreſſes d'elles-meſmes; & abuſans de leur liberté en licence, ont pris leur chemin tout au rebours, & ſe ſont tellement eſloignees de Dieu, (ne plus ne moins que les petits enfans, que dés le laict on auroit ſeparé de leurs peres & meres) qu'elles ne ſçauent plus ny à qui, ny d'où, ny quelles elles ſont.* Or en ces mots non ſeulement il eſt d'accord, que la corruption eſt venuë par le peché, mais auſſi auec nos Theologiens de l'eſpece du peché, à ſçauoir de l'orgueil, par lequel nous nous ſommes deſtournez du createur. En vn autre lieu, *L'ame*, dit il, *qui de ſoy eſtoit née pour les choſes celeſtes, s'eſt plongée en ces materielles; & la matiere de ſoy eſt tellement mal, que non ſeulement ce qui eſt materiel ou conioinct à la matiere, mais meſmes ce qui la regarde s'emplit de mal, comme l'œil qui regarde les tenebres, de tenebres.* Voila donq, non ſeulement, dequoy nous nous ſommes deſtournez, mais à quoy; c'eſt à dire de Dieu à la vanité, du createur à la creature, du bien au mal. Or de ceſte inclinatiõ vers les choſes materielles, il en veut quelques

Plotin liu. 1. Enn. 5. chap. 1.

Plot. Enn. 1. liu. 8. chap. 4.

Plotin. Enn. 1. liu. 6. chap. 5.

fois

fois faire le corps autheur, comme si le corps auoit emporté l'ame par ses imaginations; & en absoult l'entendement tant qu'il peut, iusques à dire, qu'iceluy, nonobstant toute ceste deprauation, vit & reside en Dieu pur & net; pendant mesmes que l'ame, de laquelle il est comme la prunelle, habite en ce corps. Mais outre ce qu'il en est repris par Porphyre, Procle, & ces argumens propres, par lesquels il prouue, que l'ame naturellement n'est point subiecte au corps, sont si forts, qu'il luy seroit impossible de s'en depestrer. En ce s'est abusé ce grand Philosophe, qu'il a voulu cercher la cause du peché en l'homme, tel qu'il est; & y voyant la raison emportée par l'imagination, & l'imagination trõpée souuent par les sens, a pensé que la faute seroit venuë de là; au lieu qu'il en deuoit cercher la cause en l'hõme tel qu'il estoit premierement commandant absoluëment à ses sens & appetits, duquel la coulpe volontaire, a attiré la péne necessaire que nous portons. Et de faict, autremẽt ne se peut interpreter ce qu'il dit ailleurs, Que la cause de ce que l'ame endure en ce corps tant de troubles & passions, doibt estre prise de la vie que parauãt elle a demenée hors du corps; c'est à dire, que la subiection du corps, ne luy est pas cause primitiue de peché, mais condamnation & péne. Comme aussi il ne peut eschapper de ces siennes conclusions; L'ame separée du corps a ses ailes entieres & parfaictes: Le corps conioinct à l'ame n'a point puissance de les luy rõpre, & toutesfois elle s'y trouue debile & sans ailes: S'il n'aduouë auec nous que l'ame par sa cheute a perdu de sa puissance, & que le corps par la debilité de l'ame, & sentence du createur s'est fortifié de son impuissance; à sçauoir, entant que de maison, comme i'ay

Enn. 3. liu. 3. chap. 4.

Plotin Enn. 1. liu. 8. chap. 14. & liu. 3. cha. 4.

ià dit, le corps luy eſt conuerty en priſon: Bref, preſuppoſant la iuſtice de Dieu, comme il fait, il ne pourra iamais ſortir de la queſtion, qu'il ſe fait luy meſmes, Pourquoy les pechez ſont imputez à l'ame; veu qu'elle ne les fait que par la contagion du corps, s'il ne fait ceſte cõtagion vne péne de la coulpe, que l'ame ait premierement cõmiſe en ce corps. Or Porphyre qui a apperceu ces inconueniens, a parlé plus diſtinctement de ceſte matiere que ſon maiſtre, accordãt au reſte auec luy en la corruption de l'homme, & en la purgation de l'ame: *Qui luy eſt*, dit il, *ſi neceſſaire qu'il n'eſt pas poſsible, que Dieu n'ayt pourueu de quelque moyen vniuerſel pour purger le genre humain. Comment*, dit il, *ſeroit il poſsible que la cheute de l'ame vinſt par l'imagination, qui conioinct l'ame auec le corps; veu que les choſes ſuperieures ne ſont point tirées à bas, par les inferieures; mais au contraire? Ains*, dit il, *ces ſubſtances ſuperieures deſcendent en elles meſmes de l'intelligence en l'imagination, des ſpirituelles aux materielles, des hautes aux baſſes, des parfaictes aux imparfaictes; & au lieu que ſe tenans tenduës vers Dieu elles pouuoyent demeurer fermes, non tant par leur vertu que par la ſienne, & viure & agir comme ſoubs ſa forme, elles viennẽt à decheoir d'elles meſmes en s'enclinant à la matiere. Et pourtant*, dit il, *en ces ſubſtances qui peuuent s'encliner à telles choſes, eſt, comme on dit, aduenu le peché, & a eſté condemnée l'infidelité, entant qu'elles ont aymé les creatures, & ſe ſont diuerties de l'amour du createur.* Bref, il en reuiẽt là, Que la cheute des ames eſt ſemblable à la cheute des dæmons, ou diables, telle qu'elle eſt enſeignée par les Hebrieux, & que par le vice de l'intelligence & de la volonté, qu'il appelle Infidelité, l'homme eſt tombé en ceſte folie de concupiſcence, c'eſt à dire, de la coulpe en la péne, de la rebellió de l'ame en la ſubiection

S. Auguſtin De la cité de Dieu, liu. 10. cha. 23. & 32.

Porph. au liu. qui demonſtre la voye de paruenir à l'intelligible.

Item liu. 3. De l'Abſtinence.

iection du corps. Et ne penſons que ce ſoyent choſes contradictoires, quand nous diſons, ores que l'homme a peché s'eſleuant par trop, & cõme à l'egal de Dieu, & ores declinant de luy vers ces choſes baſſes. S'eſleuer vers Dieu, n'eſt autre choſe q̃ ſ'humilier. Car qui peut regardant vers luy tenir conte de ſoy? ou ne s'abbaiſſer en ſoy-meſmes? Et s'enclíner vers ſoy, n'eſt autre choſe, à vray dire, q̃ s'enorgueillir & s'égaler à Dieu. Car c'eſt cercher en ſoy ce que nous ne trouuõs qu'en Dieu, à ſçauoir noſtre bien & felicité: & qu'eſt-ce orgueil, qu'vne admiration de ſoy-meſmes? Proclus appelle ordinairemẽt l'inclination de noſtre nature à mal, deſcente; & la corruption, cheute; par ce que la hauteur de noſtre ame c'eſt la contemplation de Dieu, la deſcẽte, l'admiration de ſoy-meſmes, la cheute d'eſtre abbatuë au deſſous de ſoy, comme vn corps qui tombe de ſa hauteur. Mais quant à la cauſe de la corruption, il l'attribuë à noſtre intelligence; c'eſt à dire, à la partie ſuperieure de noſtre ame; diſant que ſi celle là fuſt demeurée entiere, & prez de Dieu, comme dit Plotin; elle euſt retenu la raiſon, qui eſt ſon rayon, en ſon integrité, & conſequemment toutes nos actions; tellement que nous ne fuſſiõs point ſubiects à peché. Pourtant puiſque la pẽne eſt paruenuë iuſques à la partie ſuperieure que nous voyõs troublée de tant de paſſiõs, & obſcurcie de tant de tenebres, & ſouillée de tant de vices, que la coulpe ſans faute a procedé d'elle & non d'ailleurs. A ceux cy pourrions nous en adiouſter pluſieurs autres, mais nous nous contenterons d'vn ſeul Simplicius interprete aſſez celebre d'Ariſtote. *Tant*, dit il, *que l'ame de l'hõme adhere fermement à Dieu ſon autheur, elle demeure entiere, & retient ſa perfection auec laquelle elle a eſté creée de*

Proclus de l'ame & du demon. ch. 40.

Simplicius ſur Epictete.

Dieu; mais si elle vient à s'en arracher, soudain comme perdant sa racine, elle flestrit, & va à neant, & ne peut recouurer sa premiere vigueur, s'elle n'est reünie à ceste premiere cause. Or nous apperceuons tous que nostre nature est flestrie: disons donq qu'elle est hors de sa racine. Et la racine ne laisse pas les branches, mais au contraire. Disons donq, que nous nous sommes priuez de la benignité de Dieu, qui nous eust entretenus; car, nourrir & viuifier ses branches, est propre & naturel à la racine. En vne chose seule reste la differẽce entre ces Philosophes & nous; qu'ils diẽt, Que les ames humaines ont peché, & nous, le premier homme, qui a obligé toute sa race à la pẽne: Mais, qui reuient incontinent tout en vn; veu que nous auõs prouué par leurs raisons mesmes la creation du monde, qui necessairement nous amene à vn hõme pere de tous, au lieu que ces Philosophes branloyent encor irresolus en ce poinct. Entre tous peuples nous voyons des prieres pour demander pardon, des sacrifices pour appaiser l'ire de Dieu, des lauements mystiques, des piacles qui se chargent des pechez d'vn estat, ou d'vne ville. Ce sont, comme i'ay iá dit, autant de protestatiõs publiques d'vne corruption publique. Les Philosophes sont empeschez à trouuer vn moyen pour purger le gẽre humain de ses souilleures; les vns par les Ethiques, les autres par les Mathematiques, les autres par la Theologie; & cõfessent en fin que tout celá n'y peut rien. Ils sont fols en leurs remedes, mais sages en la cognoissance de la maladie. Nous lisons des Africains d'auiourd'huy, peuples assez contemplatifs, qui entrent en de grandes apprehẽsions, ne se pouuans persuader que tous leurs seruices suffisent à les nettoyer. C'est donq qu'ils sentẽt vn mal au dedans

Consentement vniuersel.

dans où le medecin ne voit goutte, & iuſques où la medecine ne peut aller. Les Perſes auſſi ſouloyent celebrer tous les ans vne Feſte, qu'ils appelloyent la Mort aux vices; en laquelle ils tüoyent pour inſigne pieté toutes ſortes de ſerpens & de beſtes ſauuages. C'eſt ſans doubte qu'ils auoyent appris, que l'homme cachoit en ſon ame toutes ſortes de beſtes, qu'il falloit faire mourir en ſoy, ſuiuant ce que les Platoniques diſoyent, Que le plus court chemin de retourner à Dieu, & par conſequent en ſa premiere nature, eſtoit la mort de ſes affections. Mais que dirons nous de ce qu'auons appris en nos iours entre les plus Barbares des Indes Occidentales? *Vn homme*, dient ils, *qui ſe diſoit fils du Soleil, vint en leur païs, qui par ſa parole & vertu remplit la terre d'hommes & de femmes qu'il crea, & leur donna grãde abondãce de fruits.* Qui ne ſe ramentoit incontinent la creation de l'homme & de la femme en l'Eſcriture, auſquels Dieu dit, Croiſſez, multipliez, & rempliſſez la terre: ie vous ay dõné toute herbe portant ſemence, & tout arbre portant fruict &c. *Mais*, dit leur Cabale, *par ce qu'aucuns l'irriterent, il changea depuis le bon terroir qu'il leur auoit donné, en ſablons ſecs & ſteriles, & leur oſta la pluye, & ne leur laiſſa que quelques fleuues pour s'entretenir auec vn grand trauail.* Qui ne remarque encores icy le peché de l'homme, la malediction de Dieu ſur la terre, & nommeemnt ces mots, *Tu mangeras d'icelle en trauail tous les iours de ta vie*? Et qui le doibt plus ignorer quand ceux là le ſçauent, que nous eſtimons preſques d'vne autre eſpece que nous ne ſommes?

Agathias liu. 2. De la guerre Perſique.

L'hiſtoire generale des Indes chap. 122.

Mais voicy que le meſchant ſe voyant ſans replique commence à blaſphemer cõtre Dieu; Puiſque l'homme a peché par ceſte libre volonté que Dieu

Obiection.

luy auoit donnée, commét se peut-il appeller Bon, luy ayant donné dequoy pecher? Ains par mesme raison, dy tout d'vn coup, Si Dieu est Bon, pourquoy a-il fait ny l'homme, ne rien pour l'homme? S'il venoit à t'oster tout ce dont tu abuses, ie te prie que te resteroit-il? La raison. Mais qu'y a-il en toy qui te face plus desraisonnable? Les sens. Mais à quoy t'en sers tu qu'à perdre le sens? La langue. Et combien est elle plus eloquente à mal qu'à bien dire? Où, seront ce en fin les biens qu'il t'a dõné pour maintenir ta santé & ta vie? Au contraire, quel est celuy que ne te conuertisses en mort & en poison? Or l'autheur est il à blasmer, si tu te fais mourir, des choses sans lesquelles tu ne pouuois viure? Si de ce tu deuiens mauuais, sans quoy tu ne pouuoy' estre bon? Dieu t'a donné vne volõté: sans elle tu ne pouuoy' estre bon. Il luy a donné vn bon entendement pour guide: sans entendement tu ne pouuoy' estre sage. Si voudroy' tu estre l'vn & l'autre, si ce n'est que tu te faschés d'estre homme. La volonté t'estoit donnée pour aimer Dieu. Or l'amour veut estre volontaire; & Dieu ne vouloit pas estre aimé de nous comme par charmes, mais d'vne pureté & franchise de cœur. Il falloit donq que ceste volonté fust libre. L'entendement aussi t'estoit donné pour contempler. Si tu n'eusses eu que les sens; qu'eusses tu esté plus que la beste; & si tu n'auoy' rien plus, pourquoy les bestes & tout ceſt vniuers pour toy? Or duquel des deux te sçauroy' tu plaindre, si sans les deux tu ne peux estre ny bon, ny sage, ny homme mesmes? Tu voudrois auoir esté creé immuable, mais certes non comme vn roc, ou vne montagne, ains comme vn homme. Or est l'immutabilité des esprits creés dependante de la conionction du crea-

teur,

teur. Tu voudroy', peut estre, auoir esté Ange, mais des Anges mesmes sont tombez; & plus hauts ils estoyent, plus dangereusement se sont ils precipitez que toy? O homme, recognoy donq la benignité du createur, qui t'a creé bon; recognoy la vanité de la creature, qui ne peut subsister en sa bõté qu'au createur: Mais admire sur tout sa bonté & misericorde, qui non seulement te releue en ta cheute, mais mesmes t'a comme soustenu pour plus mollemẽt tomber. Vn autre se prend à la iustice de Dieu. Quelle Iustice, dit il, d'auoir puny l'homme si rigoureusement & pour si petite faute? Ains qu'y a-il plus iuste que la nature? plus naturel que de tomber en tenebres, quand on se destourne du Soleil; ou, comme dit Plotin, que d'empirer quand on s'eslongne du tresbon: Mais ô homme, qui te sembles plus iuste que Dieu; Quelle pẽne ordonneroy' tu à ton fils, non enfant ou mineur d'ans, mais en aage de discretion & de perfection; non affamé, mais plein de tous biens, qui pour vne chose de neant, de gayeté de cœur, t'auroit voulu desobeïr? Imagine toy donq vn Adam tout freschemẽt venu au monde par la seule bonté du createur, non tout nu, mais auec vn monde pour le seruir; non ignorant, mais auec vn esprit entier & pur; non subiect à ses appetits, mais capable de les renger soubs sa volonté, & sa volonté soubs la raison; soit que tu consideres le peché, reuolte, infidelité, orgueil; soit que tu ayes esgard à la facilité de ne point pecher; quelle pẽne ne luy ordonneras tu point? Mais pourquoy donq ceste rigueur contre ses enfans? Ains dy plus tost, Pourquoy ceste misericorde, de les auoir humiliez en la cheute du pere, à fin qu'ils ne se precipitent point? Tu bastis vne nouuelle ville:

c'est la coustume de l'orner de priuileges. Elle vient à se mutiner: tu luy ostes les priuileges, les cloches, les armes; & la péne de la mutinerie passe à toute la posterité, encor qu'elle soit petite à son commencement, & vienne à se multiplier bien fort apres. C'estoit bonté d'ottroyer ces libertez aux premiers. Sinon, ils eussent occasion de se plaindre. C'est iustice de les leur oster, à eux; & misericorde d'en priuer leurs successeurs, qui ont le mesme esprit de rebellion, & se fussent precipitez en extremes pénes. Dieu t'a donné ce priuilege de liberté, t'a enrichy de dons d'esprit & de corps singuliers, loüe sa bonté. Par ce que tu en as abusé, il te les oste, ou diminue; recognoy sa iustice, par ce que tes enfans feroyent comme toy, & ne se chastiroyēt pas par ton exemple; il les leur oste aussi & diminuë en toy, admire encor en sa iustice sa misericorde, mais adore sur tout en sa misericorde sa iustice, qui de ceste race mutine fait naistre celuy qui la peut appaiser. Pour tout cecy encor ne se rendent ils point. Si pour le peché du premier, la nature est corrompue en tous; pour tāt de pechez que les peres font, que ne le sont les enfans plus que les peres? En cecy la clemence de Dieu leur desplaist, au lieu que sa iustice n'agueres ne les pouuoit contenter. Or le Seigneur a voulu chastier sa bourgeoisie, pour faire qu'elle se remette soubs sa conduicte, mais non la ruiner. Et Dieu a voulu humilier la race humaine, luy faisant sentir sa cheute, nō pour la briser par son courroux, mais pour luy faire reclamer sa misericorde. Nous sommes tombez en vn puis, nous sommes cheuz de nostre hauteur: quelle peut estre la seconde cheute? Nous auons brisé nos ailes contre terre; comment tomberons nous encor, ne pouuans faire vn second vol?

vol? Nous sommes di-ie decheus de la bonté de nostre nature en malice, de la grace de Dieu en son ire: où pourrions nous encor plus bas tomber? Mais rampans mybrisez contre terre nous cognoissons que nous sommes tombez: sentãs la perte que nous auons faicte, crions à Dieu pour estre releuez; & comme petits enfans la nourrice, implorõs sa main puissante pour estre soustenus & appuyez.

Or concluons donq pour ces deux Chapitres, Que la nature humaine est corrompuë; Qu'elle n'a esté creée telle du createur, mais que l'homme abusant de ses graces s'est precipité de bonté en malice, de sa grace gratuite en son iuste courroux; Que cest homme, en qui elle a esté corrompuë, a esté le premier duquel nous auons tiré nostre corruptiõ, comme aussi nostre nature. Mais ne nous amusons pas tant à conter, comme nous sommes tombez en ce puis d'infection, que nous ne pensions à bon escient au moyen d'en sortir; qui est ce qu'auons consequemment à traicter.

CHAP. XVIII.

Que Dieu est le souuerain bien de l'homme, & pourtant que le principal but de l'homme doibt estre de retourner à Dieu.

NOVS disons qu'en ce different principalemẽt les fols des sages, que les vns tirẽt toutes leurs actions en l'air, & comme à coup perdu, les autres se proposent vn certain but, auquel ils s'efforcent d'adresser. Et derechef, Qu'en ce different les bons des mauuais, que les vns se le proposent bon, les autres au contraire; les vns vrayement bon, les autres seulement en apparence. Il nous importe donq grandement, & d'auoir vn but & de l'auoir bon:

d'en auoir vn, par ce que Dieu nous a donné vn entendement; & la perfection d'vn entendemẽt, c'eſt ſageſſe: de l'auoir bon, par ce qu'il nous a auſſi donné vne volonté; & la perfection d'vne volonté, c'eſt bonté. Dieu certes comme il eſt la ſageſſe & la bonté meſmes, n'a point eſté ſans celà en la creation de toutes choſes. Car nature, dient les Philoſophes, ne fait rien ny inutilement ny autrement que bien. Si de la chambriere ils ont ainſi parlé; que dirons nous du maiſtre meſmes? Mais comme il eſt le commencement, le milieu, & la fin de tout, il n'a eu en ſes actions fin que ſoy meſmes. Nous ſes creatures qui tirons noſtre cõmencement & conſeruation de luy, ne pouuons auoir autre fin que luy. Si eſt il que la creature raiſonnable ſe veut du bien, & ſe propoſe touſiours vn but qu'elle pẽſe vtile; car la fin de chacune eſt ſon bien propre, & ce deſir, qui eſt naturel en tous, ne peut eſtre vain. Faut donq que le vray bien de l'homme ſoit en ſa vraye fin, ou en ſon vray but; & que le vray but de l'homme, & la fin du createur ſe rencõtrent; à ſçauoir, Que l'homme ſoit rapporté à la gloire de Dieu, qui a creé toutes choſes pour ſa gloire, & en y tendant paruienne à ſon bien propre, qui eſt ce que naturellement toutes choſes cerchent. Et parainſi, ſi nous trouuons ou le principal but, ou le ſouuerain bien de l'hõme, nous les aurons tous deux; le but pour obiect de l'entendemẽt; le bien pour obiect de la volonté, l'vn & l'autre enſemble pour l'obiect de tout l'homme, qui lors deura tendre & ployer tous ſes mouuemens, vers ſa fin, & tous ſes deſirs à ſon bien & ſalut.

Omne dicitur bonum aut quia finis, aut quia ordinatũ ad finem.

Le but & le bien de l'homme en meſme choſe.

Or ſi nous fuſſions demeurez en noſtre premiere nature, nous fuſſions hors de péne de les cercher; car noſtre entendement eſtoit eſclairé de ſon but, & no-

Les marques pour cognoiſtre le but & le biẽ de l'hõme.

& noſtre volonté attirée de ſon bien; c'eſt à dire de Dieu, par lequel & pour lequel nous eſtions creés, au lieu que par noſtre orgueil nos yeux ſont auiourd'huy ouuerts à toutes choſes, fors qu'à voir noſtre chemin & noſtre bien: Mais encor le pouuons nous retrouuer par certaines marques; ſur tout, ſi nous nous ſouuenõs, que nous ſommes tõbez; car lors nous ne le taſtonnerons point parmy les infections d'icy bas, cõme eſtourdis de noſtre cheute; mais en la grace, & en la face du createur dont nous ſommes decheuz. Or quand nous recerchons l'vſage d'vn inſtrument, pour exemple, d'vne ſie, nous ne le prenons pas de la roüille, qui luy aura rongé les dents; ny de quelque heurt qui l'aura briſée, mais de ſes dents bonnes, tranchantes & emoluës, telles qu'elles ſont parties de chez l'ouurier. Ainſi nous en faut il faire en l'homme; ne iuger di ie pas de ſa fin, par l'aueuglement, l'ignorance, la malice, en ſomme par la corruption qui luy eſt ſuruenuë, mais par l'excellence, bonté, & lumiere, en laquelle premierement Dieu l'auoit creé. Nous ne iugerons pas auſſi de l'vſage de la ſie, par ce qu'elle eſt de fer, parce qu'elle a vn manche, par ce qu'elle couppe; car vn couſteau aura tout celà, qui toutesfois ne ſera pas ſie: mais nous iugerons d'icelle par quelque particuliere forme & vertu de ſes dents, qui la fait differer, non ſeulement d'vn couſteau, qui n'en a point; mais meſmes d'vne lime qui les a d'autre ſorte. Faiſons donq encor le meſme en l'homme. Si nous iugeons de l'vſage auquel Dieu l'a deſtiné, par ce qu'il vit, ou par ce qu'il ſent; qu'eſtoit il beſoing de le faire homme; veu que les plantes & les animaux ont celà? Or il l'a fait homme, & ne l'a point fait en vain. Faut dõq apprendre

ſon

ſon vſage de la partie ſpeciale & propre qu'il luy a donnée pour le rendre homme; de celle, di ie, qui le rend different de ce qui eſt, qui vit & qui ſent, c'eſt la partie ſuperieure de l'ame. Et derechef ceſte forme particuliere, qui donne vn particulier vſage à la ſie, eſt commune à tous les inſtrumens, que nous appellons ſies. Faut donq que ceſte ſpecialité de l'homme, qui luy dõne vn vſage que les autres creatures n'ont pas, luy ſoit tellemẽt propre, qu'elle ſoit neantmoins commune à toute l'eſpece; c'eſt à dire, comme tous ſont créez auec ceſte proprieté, que tous auſſi doibuent tendre à ce but là. Conſequemment entant que ce but eſt le ſouuerain bien de l'hõme, il a certaines marques auſquelles il ſe doibt cognoiſtre. L'homme ne craint rien plus que ſa fin, & ne deſire rien tant que touſiours eſtre; & ce ſouuerain bien toutesfois eſt la fin de l'homme: faut donq que ce ſoit vne fin ſans fin; vne fin, non qui conſume, mais qui accompliſſe; non outre laquelle on ne ſoit plus, mais outre laquelle on ne puiſſe rien ny deſirer ny eſtre. S'il y en auoit vn plus outre, il ne ſeroit ny fin ny ſouuerain. Or nous en cerchons vn tel. Et s'il pouuoit ou pourrir, ou perir; nous ſerions en crainte de le perdre; & plus grand ſeroit le plaiſir, plus grande en ſeroit la péne. Or le propre de la felicité c'eſt de cõtenter le deſir, & exclurre la crainte. Faut dõq en ſomme, que ce que nous cerchons, entant que but, ſoit conuenable à la vraye nature de l'homme, particulier à l'eſpece, & commun à tous ceux qui en ſont; entant que Bien ſouuerain, ſoit vniuerſel, parfait & perpetuel: & voyons maintenant quel il peut eſtre.

Le Monde n'eſt le but de l'homme.

Certes ſi nous conſiderons l'homme & le monde, en l'vn des ſens, en l'autre des natures ſenſibles; en l'vn

en l'vn vn Spectateur, en l'autre vn Theatre; en l'vn vn Conuié, en l'autre vn Banquet preparé de toutes choſes qui luy conuiennent; nous dirons incontinent, non ſeulement qu'ils ſont faits l'vn pour l'autre, mais que le mõde eſt vrayemẽt fait pour l'homme, & non l'homme pour le monde, ny pour choſe qui ſoit en luy. Et derechef, ſi nous venons à conſiderer, qu'au monde il y a de quoy contẽter la veuë, l'oüie; bref, les ſens de l'hõme, mais rien pour contenter ſuffiſamment ceſt eſprit, qui tout terreux qu'il eſt, paſſe des choſes viſibles aux inuiſibles, des corporelles aux ſpirituelles, des creatures au createur; nous conclurrons aiſéement, (& cecy ſera puis apres deduit plus au long) que comme le monde ne peut eſtre le but, auſſi ne peut-il eſtre le contentement de l'homme. Et toutesfois l'homme n'eſt pas creé en vain, ny le deſir de ſon bien pour neant en luy. Car, dient les Philoſophes, Nature ne fait rien en vain, & ne manque point auſſi és choſes neceſſaires. Faut donq, & ne reſte autre choſe, que le createur ſoit la fin & le contentement de l'homme; qui ne peut ny borner ſon entendement, ny emplir ſa volonté, s'il a encor quelque reſte d'homme, en ces choſes viles & caduques. Cependant, par ce que nous diſons communement que Dieu eſt le but & le bien de toutes choſes, entant qu'elles ſont toutes conduites, où il luy plaiſt, par ſa prouidẽce, & qu'elles participent auſſi de ſa bonté; nous faut entendre qu'il ſe dit de l'homme d'vne bien plus haute & excellente maniere. Des creatures d'icy bas les vnes ont vn ſens & vn appetit; les autres vne ſimple inclination de nature; l'homme ſeul vn entendement & vne volonté, qui le rendẽt homme. Or ſont bien toutes celles là infalliblement conduites où il plaiſt

à Dieu,

à Dieu, comme la flesche par l'archer, qui frappera biẽ droit, encore qu'elle ne voye goutte. Mais l'hõme par vn priuilege ſpecial a vn entendement, qui luy fut donné clair & net. C'eſtoit pour voir le but pour lequel il eſtoit fait, vne volonté, qu'il receut franche & libre. C'eſtoit pour prẽdre tout ſon plaiſir en luy, l'vn pour le cognoiſtre, l'autre pour l'aimer; l'vn pour voir ſon heur, l'autre pour en iouïr. Comme donq la prochaine fin des creatures d'icy bas, c'eſt l'homme, mais la lointaine, Dieu; la prochaine fin & ſans milieu de l'homme, c'eſt de cognoiſtre Dieu; ſon vnique bien, d'adherer totalement à luy.

Dieu le but de l'homme.

Imaginons nous l'hõme, autant que nous pourrons en ceſte integrité, quel autre but, quel contentement pouuoit-il auoir que Dieu? Nous faiſons cas de richeſſes: Qu'euſt acquis celuy qui poſſedoit tout, & à qui tout eſtoit ià acquis? Et qu'eſt l'acquiſition de ce ſiecle, qu'vn argumẽt de diſette & pauureté? Nous faiſons cas d'hõneurs, de vains tiltres, de grandeurs: Qu'eſt-ce auſſi tout celà qu'vne vaine admiration du peuple, & quelle peut-elle eſtre, où il n'y en a point? Certes il n'eſtoit donq pas mis au monde, pour tendre là; & moins encor, y pouuoit-il chercher ſon contentement. Et toutesfois il auoit receu plus d'eſprit que nous n'en auons, & non en vain: diſons donq, que c'eſtoit pour le tendre ailleurs qu'à la vanité, qui ne pouuoit auoir lieu alors. L'vn dira que ſon bien giſoit en ſa ſanté. Qu'eſtoit ſa ſanté, que ſon eſtre; & qui la fait priſer que les maladies, & qui la deſire q̃ qui ne l'a point? Et à quoy vn ſi excellẽt eſprit pour n'auoir rien plus que la beſte? Vn autre dit, en vertu. Mais quelle? veu que la vertu n'eſt que la victoire de la raiſon

ſur

sur la passion, qui de nature luy estoit toute acquise, si de luy mesmes il ne se fust rendu au mal? Or que reste il donq, sinon que cest esprit luy fust donné, pour tendre & plus haut que le monde, & plus haut que soy-mesmes; puisqu'il n'auoit que faire ny en luy ny hors luy; c'est à dire, pour contempler le createur, luy rẽdre seruice, & graces de tãt de biens, & s'embrazer totalement en luy? Or, quel est le but & le bien du premier, tel le deuons-nous estimer de tous, encor que nostre esprit soit emoussé, nostre volonté affadie; & toute nostre nature, comme de la sie, couuerte de rouille & corrompuë. Comme donq le but du premier en son integrité, estoit d'aspirer à Dieu; le nostre, en ce qui nous reste doibt estre de soupirer à luy, & comme adherer à Dieu estoit son seul bien, nous ne pouuõs esperer de paruenir au nostre, qu'en retournant à luy; c'est à dire, en nous retournant vers luy. Examinons en ce bien & but, que nous proposons à l'hõme, si nous trouuerons toutes les marques que nous y auons requises. Il faut qu'il soit propre à l'espece de l'homme, & par consequẽt assis en sa plus noble partie. Or qu'y a-il d'esprit icy bas, qu'en l'homme; & en l'homme qu'y a-il plus noble que l'esprit; & qui le fait homme proprement, qu'iceluy mesmes? Qui plus est, qui ne voit, qu'é vigueur, & de vie & de sens, quelques animaux le passent; mais en celle-cy seule, sõt, comme dit Plutarque, surpassez de luy? Faut neantmoins, qu'il soit commun à tous hommes. Or qu'y a-il de plus commun entre tous, tout aueuglez & corrompus que nous sommes, que la cognoissance d'vn Dieu? Si nostre but est d'estre riches, d'estre en honneur, de tãt de gens qui y tirẽt, d'œil, de mains, & de nerfs, combien le frappent-ils? Si nostre bien,

d'estre

d'eſtre ſains, vertueux, égaux en nos actions, tranquilles en nos paſſions; combien peu en ioüiſſent ils? Au contraire, qui eſt ſi aueugle, s'il regarde hors ſoy, qui ne voye Dieu; ſi en ſoy, qui ne l'y trouue; ſi au deſſus de ſoy, qui n'y atteigne? Et qui ne verra ce but ſi clair que le monde n'en eſt qu'vne ombre; ſi grand, que l'vniuers ne luy eſt rien? ſi proche, que nous le ſommes moins à nous-meſmes? Ou (qui craindra de n'y auoir part?) ſi ample, que chacun y peut auoir place? ſi ſuffiſant, que les premiers & les plus proches coups, ne peuuent nuire aux derniers? Certes diſons donq, ſi nous fuſſions demeurez entiers, nous ne pouuions auoir but ne fin que luy; car tout le reſte ne nous eſtoit rien: & maintenant que ſommes corrompus, ne pouuons tendre & pretendre tous qu'à luy, car luy ſeul peut eſtre tout à tous; & ce poinct ne peut eſtre aillieurs qu'en luy. Bref, comme l'eſprit eſt la forme de l'homme; ainſi eſt la cognoiſſance de Dieu la vraye forme de tout entendement humain. Mais comme ceſte forme humaine a eſté deformée au premier homme, en tous eſt bien demeurée vne cõmune apprehenſion de Dieu, mais ſi effacée & embrouillée, qu'ou nous ne le recognoiſſons plus pour noſtre but, encor qu'il ſe ramentoiue à nous de toutes parts; ou penſans y viſer, prenons à coſtier, ores vers l'impieté, ores vers la ſuperſtition; ou certes, aymons mieux, pour la plus part, tirer au plus eſpais; i'entens au monde & aux choſes ſenſibles, nous accroupiſſans en ces choſes baſſes; comme les animaux qui n'ont rien outre le ſens. En noſtre ſouuerain Bien nous deſirions qu'il fuſt vniuerſel. Or, où ſe trouuera il tel, ſinõ en Dieu, qui eſt dit ie le bien de tout ce qu'il y a de bien au monde? Parfait & accomply. Que deſirons nous

auſſi,

aussi, que les choses qui sont? Et quelle nous pourra manquer, possedans celuy, en qui elles sont toutes? Perpetuel encor & immuable. Or qui peut estre tel, que qui a fait l'ordre & les mutations; & que voyons nous icy bas, voire en nous mesmes, deux momens semblable à soy mesmes? Bref, voulons nous contenter nos sens, il a fait les choses sensibles; voulons nous saouler nostre esprit, il est luy mesmes les intelligibles. Où donq se peut recouurer, ce que nous pouuons desirer, qu'en luy? Or est il, que de ce bien vniuersel, que nous sommes tous capables de desirer, mais incapables la plus part de cognoistre, & tous d'atteindre, ne nous reste, ie dis aux meilleurs, depuis nostre cheute, qu'vn regret, & de ne l'auoir plus, & de n'y pouuoir de nous mesmes icy bas recouurer. Disons donq, comme nostre heur eust esté d'y estre demeurez, que maintenant c'est d'y retourner; c'est à dire, d'estre remis en la grace de Dieu, pour pouuoir encor vn iour reuoir sa face: & par ce que cest heur ne se peut accomplir en ceste vie pléne de miseres, qu'il nous faut dresser nostre vie en ce monde, non pour viure au monde, ains pour mourir à ces choses mortes, & viure à Dieu, si nous voulons vne fois viure viuement & immortellement en luy.

Voulons nous voir maintenant, que nous auons trouué nostre vray but, & nostre vray bien; à sçauoir, de retourner à Dieu, de la grace & compagnie duquel nous sommes decheus, ne faut qu'examiner de poinct en poinct les autres buts & biens, que les hommes du monde se proposent, selon les marques & preuues qu'en auons données: en quoy, comme nous trouuerõs vn appetit commun à tous de cercher le bien, nous nous esmerueillerons, sans

Faux buts, & faux biens.

doubte d'vne telle diuersité de gousts, qui ne nous peut monstrer, comme les appetits de ceux qui ont les pasles couleurs, qui courent apres la poussiere, le charbon & la cendre, qu'vne estrange Cacochymie, c'est à dire, vne corruption de toute nostre nature. La plus part des hommes de tout temps ont employé toute leur vie ou apres l'auarice, ou apres l'ambitiõ, ou pour se charger de terre, ou pour s'enfler de vent; qu'y a-il plus contraire au droict appetit de nostre entendement que celà? La fin est meilleure que les choses qui y tendent. Qu'est ce donq tendre à ces choses exterieures, que declarer
Richesses. que nous sommes pires que terre & fange? Et qui voudra croire que l'esprit humain, soit fait pour celà, moins infiniement que le drap d'or pour enuelopper de la boüe? Nous cerchons aussi la derniere fin de l'homme. Or qui est celuy qui ne desire les richesses, pour autre fin que pour elles mesmes? qui pour despendre lasciuement, qui pour grandemẽt, & qui pour necessairement, en somme qui en fist cas, s'il pouuoit auoir les autres choses sans elle? Sinon, qu'y a il plus miserable que l'homme qui en son but doibt trouuer son bien; veu qu'vn vent, vn feu, vn sac, nous peut priuer de ceste felicité; c'est à dire, nous combler de miseres en vn moment? En apres, comment seront les richesses le but commun des hommes; veu que la richesse des vns est la paureté des autres? veu mesmes, qu'elles ne consistẽt qu'en opinion, les vns appellans richesses l'or, les autres les coquilles, & les autres les noisettes; & tous resemblans aux petits enfans, qui mettent leur bien aux gettõs, ou aux espingles? Et qu'est ce mettre la felicité des hommes en ce qui n'est point luy, ny de luy, sinon mettre la bonté du cousteau en la gaine,

gaine, du cheual en la couuerture, ou en la selle? Bref, comment sera souuerain bien, ce qui seulement n'est pas bien; ce qui est commun aux bons & aux mauuais, ce qui fait plus empirer, qu'amender? Ou comment nostre principal but, ce qui destourne plus du vray but de toutes choses, à sçauoir Dieu; comme ainsi soit, qu'il n'y ait chemin plus abbregé, d'esloigner vn homme de Dieu, que de l'approcher de ces richesses terriennes? Qu'est ce aussi de l'ambition? Nous en pourriõs faire icy des Honneurs. discours sans fin; car aussi n'en a elle point. Les vns paruiennent iusques à quelque poinct. Les autres en sont exclus. Quels à nostre aduis sont les plus heureux? Certes, ceux qui en sont exclus sont priuez de ceste pretenduë felicité. Ils n'ont que ce mal. Ceux qui y ont accez, sont en continuelle péne, enuiez ou enuians; faisans du mal, ou endurãs; tyrannisez, ou tyrannisans. Qu'est ce donq que pour vn mal plusieurs? & pour vn ombre d'heur, vn nombre multiplié de miseres? Laissons le reste aux declamateurs; mais les fruicts de ces géennes, quels sont ils? Honneur, reputation, puissance. Qu'est-ce tout celà, que vent, non pour nous emplir, mais à péne pour enfler? Ie seray salüé aux marchez, premier assis aux assemblées: qu'ay-ie, qu'vn meschant n'ait plus tost que moy? Et si c'est vn bien, comment se donne il au mal? I'auray acquis reputation. Si entre les meschans, quel sera mon blasme entre les bons? Ie l'auray, peut estre, entre les bons. Mais si pour vertu; qui ne voit que reputation est vne ombre faicte pour la suiure; & qui voudra courre apres, & laisser le corps? Si pour rien, &, comme on dit, à credit, Qui ne cognoist donq que c'est moins que rien; puisqu'elle se donne pour rien, & à

vn rien; & qui croira que soyons nez pour cela? Et combien mesmes y en a il de calomniez en biẽ faisant, qui sont contraints bien souuent de perdre reputation pour garder leur conscience? En somme, i'auray acquis de la puissance. Si c'est le but de l'hõme, comment pour la puissance d'vn, faut il que tãt de millions n'en ayent point? Si c'est son souuerain bien; d'où vient, non seulement qu'il est conuerty à mal, mais qu'il y conuertit souuent ses possesseurs? Mais posons que tout cela soit bon. A qui? Pour vn qui est adoré, dix mille s'agenouillent; pour vn qui triomphe, cent mille sont trainez; pour vn qui domine, vn million sont esclaues. A ce conte vn homme seul seroit la fin de plusieurs; l'heur de trois ou quatre le malheur de tout le monde. Or nous cerchons le but & le bien, non de quelques vns, mais de toute l'espece. Que sera ce donq, si mesmes ceux cy ne l'ont pas? Ie prens à tesmoing les plus heureux de tous les Courtizans; si vn mauuais œil du Prince ne les poinct plus au cœur, que mille flateurs; & autant d'adorateurs, ne leur plaisent aux yeux & aux oreilles. Les plus grands Princes mesmes, si vne riotte domestique ne les fasche plus, que ne les recréent leurs plus honorables triõphes. Or n'aurions nous point honte de dire que le souuerain Bien de l'hõme fust subiect à vne grimace? Et qu'est ce donq, tout celà, sinon, comme ces pommes des enuirons de Sodome qui plaisent à l'œil, & poingnent l'appetit; & quand on vient y mettre la dent, s'esuanouissent en fumée, ou en suïe? Adiousstez que la felicité doibt estre en la chose mesmes. Or le contentement de l'ambitieux depend d'autruy: Qu'elle doibt estre perpetuelle: Or elle finit auec ce corps, & s'enterre soubs-mesme tõbeau.

Puissance.

Que

Que tout celà s'obtient pour autre choſe le plus ſouuent: Or nous cerchons vne fin, non vn milieu pour y paruenir: Bref, tant s'en faut que l'ambition ſoit vn chemin pour paruenir à noſtre bien, que c'eſt celle proprement, comme cy deuant auõs dit, qui nous en a fait ſi miſerablemẽt decheoir & tomber. Or ne pouuans ny entre les autres hommes, ny és choſes de ce Monde trouuer ce que nous cerchons; s'enſuit il pas, que nous le recerchions en nous meſmes?

Le but & le bien de l'homme n'eſt point en ſoymeſmes.

Certes le monde ne ſ'eſt point fait, & auſſi eſt-il fait pour autruy; & l'homme n'a point ſon cõmencement de ſoy: & pourtant ne peut-il eſtre le but de ſoy-meſmes. Celuy qui fait la choſe, ne la fait pas pour elle, mais pour ſoy: il eſt donq ſon but. La choſe auſſi qui eſt faite, n'eſt pas bonne en ſoy, mais pour l'vſage de qui l'a fait; il eſt donq auſſi ſon bien. Mais encor fera-il bon deduire la choſe plus amplement. L'homme eſt compoſé de corps & d'ame; le corps mortel, l'ame immortelle. Si nous cerchõs l'heur de l'homme au corps ſeul, nous faiſons trop de tort & à l'ame, & à l'hõme. Car s'il giſt au corps, il perit & pourrit auec luy. Que reſte-il donq à l'ame qui ſuruit, q̃ miſere? Or nous cerchons la felicité, & de l'hõme tout entier, & de ſa vie toute entiere. Et puis, quelle peut eſtre ceſte felicité au corps, ſi ce n'eſt, peut eſtre, vne beauté, qui reſioüit plus celuy qui la voit, que celuy qui l'a? qui puis apres ſe perd, par vne playe, vne vlcere, vne bube, meſmes par le haſle d'vn Soleil? En l'ame coniointe auec le corps, nous auons trois facultez; la vegetatiue, la ſenſitiue, l'intellectuelle. Voyons en quelle de ces trois peut eſtre logé le bien & le but de l'homme. L'ame donne vie au corps de l'homme; & la perfe-

Beauté.

Santé. ction de la vie, c'eſt ſanté. Si nous n'auons autre but en ceſte vie, l'homme qui premierement fut creé ſain, qu'y auoit il à faire? Si ce doit eſtre noſtre but depuis noſtre corruption, qui a-il non de plus heureux, mais de plus incapable d'heur, que l'homme? Vn corps ſubiect à mille maladies, à mille heurts, à mille dangers, debile, freſle, farcy de maux interieurs, & enueloppé d'exterieurs, touſiours incertain de ſa vie, & touſiours certain de ſa morr; qu'vn ver, qu'vne herbe, qu'vne poudre, peut faire mourir; qui ne voit que pour auoir ceſt heur, vaudroit trop mieux eſtre, nõ vn hõme, mais vne plante? Et puis, qui ſera ſi ſain de corps, ou ſi malade d'eſprit, qui n'ayme mieux, s'il en a le choix, auoir l'entendemẽt ſain en vn corps mal diſpos, qu'en vne parfaite ſanté eſtre hors du ſens? Certes c'eſt donq vn argument treſclair, qu'en l'eſprit giſt noſtre principal heur, puis que nous le rachetons du malheur du corps. Venons à la partie ſenſitiue. Son heur ſemble cõſiſter en volupté. Si par là nous ſommes heureux; heureuſes les beſtes qui les exerçent, & plus librement & auec plus de plaiſir que nous; & malheureux l'homme, qui ne peut totalement deuenir beſte, quelque péne qu'il y prenne. La beſte exerce ſes plaiſirs: c'eſt ſans reſpect, c'eſt ſans remords, c'eſt ſans plaider contre ſoy-meſmes. Au contraire, qui eſt l'homme, qui ne ſente vne loy en ſoy, qui le veut brider; qui au plaiſir ne ſente vn deſboire, à qui les plus grandes voluptez ne laiſſent vn aiguillon de repentir? Et quel heur peut eſtre ceſtuy-là dõt nous auons honte, & ſommes cõtraints de nous cacher? Quel eſt auſſi ce mauuais ouurier, qui nous a ſi mal façonnez pour vn tel vſage; veu que tout noſtre corps eſt capable de douleurs, & de morſures,

Volupté.

dedans,

dedans, dehors, de toutes parts, au lieu qu'à péne auons nous, deux ou trois endroits sur nous capables de plaisir, & iceux mesmes beaucoup plus subiects à douleur & à péne? Mais qu'vn homme, dit Plutarque, toute sa vie n'ait vescu qu'en voluptez, qu'il soit à deux heures pres de sa mort, qu'il ait le choix ou de coucher auec Laïs, ou de deliurer sa Patrie, d'vn plaisir des sens, ou d'vn contentemẽt d'esprit; qui sera si animal, que d'estre empesché à choisir? Or qui ne voit donq que le plaisir de l'esprit est plus grand, plus propre à l'homme, plus conuenable à sa fin? Nous cerchons vn souuerain Bien; s'il est bien, il nous amendera. Or qui nous corrõpt & empire plus, corps & ame que la volupté? Nous le voulons parfait. S'il est tel, il nous accomplira. Or qui nous consume, qui nous ruine plus qu'icelle mesmes? Nous cerchons aussi vne fin; mais sans fin, non qui finisse nos plaisirs, mais qui fourniſſe nos desirs. Qu'y a-il au cõtraire, qui plustost finisse en soy, qui plustost nous mette à fin, qui moins nous contente, & qui plustost nous lasse; veu, comme dit le Poëte, que le plaisir & le regret en viẽnent ensemble? Comment aussi sera ce Bien souuerain, qui n'est pas mediocre? Car, qui nie que l'abstinence n'en soit tenüe pour vertu, mesmes par les vicieux; & quel est le bien, qui en croissant puisse deuenir mal, si de soy mesmes il n'est mal? En somme, tout le plaisir gist au sens, & les maladies, la vieillesse, les nous hypothequent souuent: en l'exercice de la partie sensitiue, & iceluy au plus tard, cesse par la mort. Or, comme ainsi soit, que l'homme ait double vie; vne icy bas, & l'autre aillieurs; vne mourante, & l'autre immortelle; la premiere qui est icy tendante à la seconde, comme la pire à la

meilleure; nous ne cerchons pas ny vn but, ny vn bien, qui meure auec nous; mais qui nous bienheure, viuifie & recrée immortellement, qui certes ne peut estre trouué és choses mortelles. S'ensuit dõq, la partie intellectuelle, laquelle tantost est occupée en soy mesmes, tantost en la conduicte du monde, & tantost en la contemplation des choses diuines, & de ces trois operations ensuyuent trois perfections, Vertu, Prudence, Sagesse; voyons en quelle encor de ces trois, nostre bien & cõtentement peut consister. Et certes ne faut doubter, qu'en ceste partie ne se trouue nostre fin; car que peut l'esprit, outre le monde, l'homme, & celuy qui a fait l'vn & l'autre? Mais voyons si en ce monde nous en approchons. Qu'est ce donq, ie vous prie, que vertu? La
Vertu. tranquillité de nos passions. Que sont ce nos passions? Des flots, des tempestes en nostre ame, que le moindre vent esmeut, qui la renuersent sans dessus dessoubs; qui contraignent les meilleurs Pilotes, d'amener les voiles, la raison presques de quitter le gouuernail. Si l'homme fut creé pour ce but là, pourquoy sans passiõ? Si à les domter gist maintenant son bien, qu'y a il plus contradictoire, qu'estre sans passion, & estre homme? Posons que quelqu'vn en vienne là; mais s'y arrestera il? Ains la fortitude se rapporte à la guerre, & la guerre à la paix, & la paix à la santé de la Republique, & ainsi des autres. Or ne peut estre derniere fin, celle qui se rapporte à vne autre. Mais, pour le moins s'en contentera il? Ains, louons la vertu tant qu'on voudra; exerceõs nous à en faire liures, si elle ne tend aillieurs qu'icy bas; qu'y a il non de si heureux, mais, i'ose dire, de si miserable? C'est vn homme de bien, dira le peuple, mais on le lairra mourir de faim. C'est vn hom-

homme rond, entier, droicturier, dira le Prince, mais il n'eſt pas pour faire ſes affaires au monde. Le plus enorme vice du monde trouuera femme. La vertu qu'elle coure toute ſa vie par l'vniuers, à péne trouuera elle où ſe marier. Or ſi nous cerchons noſtre heur en ceſte vie, qu'eſt ce donq vertu que malheur? Et ſi nous la cerchons en l'autre, où ſera ceſte vertu quand nos paſſions ne ſeront plus? Certes, vertu n'eſt donq point noſtre fin; car la fin que nous cerchons ne ſe refere point aillieurs; & ſon bien, qui y eſt conioinct, ne finit point. Quoy donq? Prudence? Nous appellons prudence le droict exercice de la raiſon, en la conduicte des affaires du monde. Prudence.
Mais laiſſons, que prudence eſt proprement l'art de conduire ſes actions à vne fin; & que l'art & la fin, ne peuuent eſtre meſme choſe. Qu'eſt ce pour abbreger que le monde? Proces, guerres, diſcordes, enuies, rancunes, bruſlemens, ſacs, rauages, ruynes, miſerable ſubiect pour rendre l'homme heureux. Qu'eſt ce manier tout celà, ſinon penſer des vlceres, des boſſes, des chancres; qui, ſi nous n'auons point de ſentiment, au mieux aller, ne nous peuuẽt faire de bien; ſi nous en auõs, ne nous engendrent, que douleur, que chagrin, que contre-cœur? Mais c'eſt heur de les guarir. Heureuſe donq la Republique qui reçoit proffit de ta péne; mais non heureuſe la péne que tu as priſe de la guarir. Car ſi le Medecin a guary, qui en a le bien, le Medecin ou le malade? Et ſi le Medecin l'a fait pour le gaing, le Conſeiller pour l'honneur, qui ne voit que la medecine & la prudence n'eſtoyent pas la fin, puis qu'elles tendoyent à ſi pauure fin? En fin l'homme pourrit, & le monde perit; l'ame vit, & toutesfois laiſſe les affaires du monde: faut donq, qu'autre choſe que

prudence soit nostre bien, qui est toute bornée és confins de ce monde. Examinons donq la sagesse.
Sagesse. C'est la contemplation de Dieu, & des choses diuines. C'est lors que l'homme s'esleue au dessus du monde, & de soymesmes; que l'homme, di-ie, se retire en l'ame, l'ame en l'entendement, l'entendemẽt en Dieu. Certes il y a bien apparẽce, que là se doibuent rapporter nos actions, & qu'en icelle gist nostre but & nostre bien. Pour la perfection, disons nous, d'vne telle contemplation sont requises, suffisance: car pauureté sont des fers aux pieds d'vn bon esprit. Santé, car vn corps malade luy est comme vne géenne. Vertu, car les passions esblouissent & font voir vne chose pour l'autre. Prudence, car elle asseure les Republiques; & il importe, dient ils, que le contemplateur pour bien asseoir son niueau, soit en lieu qui ne branle point. Toutes choses donq semblent seruir à son vsage; mais quand elles accourront toutes à poinct nommé pour nous ayder, ie vous prie encor, iusques à quel poinct monterons nous? L'homme naturellement a vne impression en soy, qu'il y a vn Dieu. Ses œuures le luy ramentoyuent à toute heure. Commẽt penetrera il l'ouurier; veu qu'il rebousche cõtre la superfice de ses moindres œuures? Et qui ne sçait, sinon, qu'il y a vn Dieu, quel heur a il; & veu qu'il le sçait, par maniere de dire dés qu'il est né, que trauaillons nous tant à cercher ce que nous auons? La raison luy dira plus outre, Qu'il est bon, qu'il est iuste, c'est à dire, amateur du bien, ennemy du mal; mais sa conscience; Qu'il ne fait rien de bien, mais beaucoup de mal; Que si peu de bien qu'il fait, il le fait mal; Quel heur y a il, ou plustost quel malheur n'y a il en ceste cognoissance, qui nous fait à toute heure apprehender vn

der vn bourreau? Mais le contemplateur montera plus haut, Que Dieu eſt immortel, immuable, impaſſible; c'eſt à dire, qu'il n'eſt pas comme nous autres hommes, qui mourons, mouuons & changeons; & quand il eſt iuſques là, il eſt au plus haut de ſon entendement. Qu'eſt ce tout ce vol là, que ramper bien bas? Car qu'eſt ce dire d'vne choſe ce qu'elle n'eſt pas, que proteſter qu'on ne ſçait pas quelle elle eſt? Et qui ſe voudroit vanter de ſçauoir que c'eſt d'vn elephant, ſoubs ombre qu'il ſçauroit que ce n'eſt pas vne limace? Et qu'eſt donq noſtre plus haute contemplation qu'vne baſſe ignorance? & d'ignorance qui voudroit faire ne ſon bien ne ſon but? Qui plus eſt, combien peu y en a il qui viennent iuſques là? Et ſi aucuns temerairement veulent paſſer outre, en quels erreurs & aueuglements tombent ils, ne plus ne moins que ceux qui contre le Soleil perdent la veüe? Reſte en fin de croire, ce que nous ne pouuons icy comprendre, de monter par vne viue foy au deſſus de noſtre entendement, & où ſon œil ne peut atteindre. Et Algazel Arabe eſt venu iuſques là, que la racine par laquelle la felicité future s'acquiert, eſt la foy. Mais, qu'eſt ce foy en Dieu, que croire que tout noſtre bien giſt en luy? Et le croire, que l'eſperer? Et l'eſperer, que le deſirer? Et le deſirer, que ne l'auoir point? Bref, qu'eſt ce le croire touſiours icy, que ne l'y pouuoir iamais voir ny auoir? Si nous n'auons point de foy, qu'auons nous au deſſus de l'ignorãce? Si nous auons foy, qu'auons nous de plus, ſinon vn deſir; veu que plus grande eſt la foy en l'homme, plus grand eſt le meſpris de ces choſes baſſes; & plus vehement le deſir des hautes, plus grande la haine de ſoy meſmes, & plus vehement l'amour de Dieu?

Foy.

Algazel au commencement de ſa Metaphyſique.

Bref,

Bref, qu'eſt ce la foy? vn ſalut promis. Or nous le voulons voir. Vn chemin de felicité: or nous la voulons auoir. Telle proportion donq qu'il y a entre le preſent & l'auenir, telle eſt elle entre l'eſpoir que nous auons icy, meſmes au deſſus du monde, & de nous meſmes, & la poſſeſſion entiere du bien que nous cerchons. Or ramaſſons tout ce que deſſus en peu de mots: Si nous cerchons vn but, le monde eſt fait pour l'homme, l'homme pour l'ame, l'ame pour l'entendement, l'entendement pour plus haut que ſoy; quel peut eſtre cela, ſinon Dieu? Et ce que nous entendons icy bas de Dieu ſelon la Sageſſe naturelle, c'eſt Ignorance; ſelon la ſupernaturelle, c'eſt croyance; & la croyance ne parfaict pas, mais ſeulement eſmeut l'intelligence. S'enſuyt donq que nos actions ne peuuent auoir vn but icy qui les arreſte; mais ſeulement en l'autre vie, c'eſt de voir & cognoiſtre Dieu. Si derechef, nous cerchons le bien ſouuerain, les appetits doibuent obeiſſance à la volonté, la volonté à l'entendement, & la perfection de l'entendement c'eſt de cognoiſtre Dieu. Le contentement donq de la volonté, c'eſt de le poſſeder. Or nous ne poſſedons Dieu, qu'entant que nous l'aymons, & ne l'aymons, qu'entant que le cognoiſſons; & l'ignorance ne peut engẽdrer ardent amour; ny la croyance, entiere poſſeſſion; ains ſeulement vne eſperance, & icelle aux meilleurs, auec impatience. S'enſuit donq, que nous ne pouuons ioüir de noſtre ſouuerain bien, que quand nous ſerons paruenus à noſtre dernier but; auoir plein contentement, que quand nous aurons pléne cognoiſſance; c'eſt à dire, non en ce Monde, ny en l'homme, qui ne peuuent contenter l'entendement ny emplir la volonté de l'homme, eſtans tous deux vn monde de maux;

de maux; mais comme nous auons double vie, en Dieu seulement, & en l'immortelle vie. Icy resteroit à dire, Quelle sera la felicité de l'homme, quand il sera paruenu à ce but là: mais apres celuy qui nous a dit, Qu'œil ny entendement ne la peut comprendre; qui sera si temeraire, que d'en ouurir la bouche? Et comment la pourrions nous icy sçauoir, ne l'y pouuans pas ny voir ny auoir? Or en vn mot, contentons nous, que tous nos desirs seront lors accomplis, veu qu'ils ne s'estendent qu'aux choses qui sont; & qu'en Dieu nous verrons, aurons, & sçaurons lors toutes choses. Mais pour plus ample confirmation de ceste doctrine, il est temps d'en ouir parler les Philosophes.

CHAP. XIX.

Que les plus sages sont d'accord de tout temps, que Dieu est le but & le bien principal de l'homme.

CERTES, c'est vn desir naturel à l'homme pour le contentement de sa volonté, d'estre bien; & pour l'exercice de son entendemẽt, d'auoir vn but. Et pourtant, il n'y a lieu plus frequent ny plus ample en la Philosophie, que la recerche du principal But & du souuerain Bien de l'homme, suiuant ce que dit Ciceron, Que toute l'authorité de la Philosophie gist en ce seul poinct. Cependant, par ce que par nostre cheute nous nous trouuons icy bas estourdis comme tombez des nuës; & d'auantage, aux plus espesses tenebres, en vn carrefour, d'infinis & tresdiuers chemins; en ceste perplexité nous ne sçauons lequel prendre: & s'estime toutesfois chacun assez sage pour addresser son compagnon. L'vn crie, à droicte, l'autre à gauche; l'vn par le mont, l'autre par la plaine; tous aussi peu asseurez du vray

du vray l'vn que l'autre; & la plus part apperceuans au bout de leurs trauaux, que plus ils se sont hastez, & plus ils se sont foruoyez de leur chemin. Mais qui s'esmerueillera si des aueugles, ou sans conduite, ou conduits par aueugles, s'esgarent? Plustost qui n'estimera miracle, si quelqu'vn d'eux, mais certes guidé d'enhaut, se vient rencontrer au chemin? Le desir naturel a fait cercher le bien. Aussi toute la Philosophie gist en ce poinct, de cercher le bien de l'homme. Le vice nous en a esloignez, & le nous fait perdre. C'est pourquoy les plus sages taschent à le recouurer en le fuyant. Mais la plus part des hommes ignorans, que ce vice nous est aduenu par vne haute cheute, pensans encor estre logez en leur premiere place, s'amusent à l'y cercher; ne s'apperceuãs point qu'ils sont precipitez bien bas, loing de Dieu, & au dessoubs deux-mesmes. C'est pourquoy pour neant, cerchons nous à tastons; à l'entour de nous, ce qui n'y est point, & qui ne s'y peut trouuer. Varro dit que de son temps il y auoit deux cens octante & huict opinions sur ce poinct és liures des Philosophes; c'est à dire 288. sectes; car c'estoit la liurée qui faisoit distinction entr'eux. C'est merueille de telle diuersité, mais plus encor que si peu ayent peu rencontrer. Cependant ils triomphent l'vn de l'autre, & sont subtils à s'entrerefuter, comme tousiours a esté plus aisé, reprendre qu'enseigner, conuaincre le mensonge que trouuer la verité. Mais pour le moins, auons nous ce poinct gaigné sur eux tous, Que l'homme a vn but & vn bien souuerain, où il doibt tendre: & par les raisons des vns contre les autres, Qu'il n'est point en toutes les choses esquelles on l'a cerché, dont il nous sera aisé à conclurre qu'il ne peut estre que là où nous le cerchons.

Auguſt. De la cité de Dieu liu. 19. chap. 1.

chons. Or s'ils euſſent bien ruminé, comme l'homme eſt trebuché de ſa premiere dignité, comparans la gloire du premier eſtat à la miſere du preſent, ils n'euſſent cerché autre heur que d'y retourner; c'eſt à dire à la conionctiõ auec Dieu, ſans ſuyure tant de vaines fantaſies plus dignes de compaſſion, encor que de riſée; mais ſi s'en trouuera-il en tous aages quelques vns, qui ont entreueu ce but; comme auſſi en tous, nous en auons remarqué aucuns qui ont eu cognoiſſance de noſtre premiere nature.

Les Epicuriens l'ont cerché en la volupté, & aux plaiſirs du corps: mais les Stoiciẽs ſe ſont mocquez d'eux, apperceuans bien qu'il n'y a roſe icy qui ne picque bien fort, & que c'eſtoit d'vn homme faire vne beſte: Bref, ils ont eu tant de honte d'eux-meſmes, que pour faire paſſer volupté pour vne femme de bien, ils l'ont deſguiſée tant qu'ils ont peu; diſans que par volupté, ils entendoyent les plaiſirs de l'eſprit; mais non ces plaiſirs ſieureux du corps, qui paſſent en vn moment. Mais en fin quels? Se reſouuenir, dient-ils, quantes fois on a fait bonne chere, quãtes fois on a veu Laïs. O beſtialité eſtrange! Comme, ſi, dit Plutarque, les plaiſirs de ce monde ſe gardoyent confits, ou en compoſte en la memoire des hommes, ou pluſtoſt diray-ie, comme ſi le recit des trauaux paſſez, meſmes d'vne griefue maladie, ne nous eſtoit pas plus aggreable, que des plus grandes ioyes que nous puiſſions auoir. Les Stoiques donq, nous en donnent vne autre: c'eſt la vertu morale, le paiſible gouuernement de la raiſon en nous. Mais, qu'eſt-celà, ſinon vne Idée? Et que reſpõdront-ils aux Peripateticiens; Que l'homme n'eſt pas fait pour ſoy, mais pour la ſocieté; Que ſa vertu doibt auoir vn but plus outre; Qu'icelle meſmes

Epicuriens.

Antiſthenes reſpondoit, μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην.

Stoïques.

meſmes ny ſelon ſon obiect, ny ſelon ſon ſubiect ne le peut rendre heureux: Bref, que diront-ils à leurs compagnons meſmes, qui, pour ſouſtenir ceſte felicité pretenduë, l'appuyent de biens, de ſanté, de vigueur, de plaiſirs moderez, comme non ſuffiſante d'elle-meſmes? Mais nous auons aſſez ſondé ce poinct au chapitre precedent. Que nous propoſent dõq les Peripatetiques? Cõme les Stoiques ont laiſſé le corps pour monter à l'ame, ceux cy mõtent de l'ame à l'entendement. Il y a, dit Ariſtote, deux ſortes de beatitude: l'vne eſt ciuile & politique; c'eſt prudence qui giſt en action: l'autre eſt priuée & domeſtique; c'eſt ſageſſe qui giſt en contemplation. Il penſe bien auoir dit quelque choſe. Mais comment prudence; veu que ſelon luy, ce n'eſt que l'art de conduire les choſes à vne fin, & non la fin meſmes? Et comment ſageſſe; veu, comme il dit, Que noſtre entendement voit auſſi peu és choſes diuines, que l'œil du Chahuãnt peut approcher du Soleil? Noſtre eſprit eſt mouſſe, noſtre iugemẽt branlant, noſtre memoire fauſſaire. Le fonds de noſtre ſcience, ignorance, dit Socrates; &, comme maintient Porphyre, toute la Philoſophie pure cõiecture, au moindre heurt aiſée à renuerſer. Or quel ſera donq ceſt heur, ſi nous ne voulõs dire que le Chahüant ſoit heureux, quãd il approche du Soleil; l'aueugle, quand il contemple les couleurs? Alexandre & Auerroës ſes diſciples apperceuans que toute noſtre contemplation n'eſt qu'vn trauail d'eſprit, le plus ſouuẽt en vain, ont trouué vne autre inuention: C'eſt que noſtre heur giſt à conioindre noſtre capacité d'eſprit, ou bien noſtre imagination auec certaines ſubſtances ſeparées, qui les nous rendrõt informées de toute cognoiſſance; enquoy ils ſont repris

Peripatetiques.

Ariſt. en ſes morales, liu. 6.

Porphy. liu. de l'ame à Byrithie & à Anebon.

repris de la plus part, &, comme ie croy, se sont en fin moquez d'eux mesmes. Mais, cõme nous auons ià dit, Quelles sont ces substãces separées, & comment n'ont ils plus tost mis nostre heur en la conionction de Dieu, qu'ils confessent meilleur que tout celà? & puis, qui iamais en ceste vie s'est peu vanter de ceste cõionction là, quelque fantastique qu'il ait esté, fust ce Auerroës mesmes? & veu que pour y paruenir, comme ils dient, est requis de cognoistre la nature de toutes choses sensibles; comment atteindrons nous au sommet, si nous demeurons court dés les commencemens? Les Academiciens donq, qui ont pris leur liurée de Platon, ont monté vn degré plus haut; considerãs tresbien, que toute nostre contẽplation est vne lutte perpetueile; tantost auec l'obscurité des choses, & tantost auec les tenebres de nostre esprit propre. Et comme ils ont recognu que nostre mal procedoit d'vne cheute, qui nous auoit rompu nos ailes, à sçauoir, comme Platon l'interprete, la vertu morale & la contemplation; aussi ont ils conceu incontinent que ce nous seroit vn grand heur de les recouurer. Mais pour où aller? Escoutons Platon *Tout ce que nous appellons icy biens, beauté, richesse, force, parentage, tant s'en faut qu'ils soyent biens, qu'ils nous corrompent & empirent.* C'est donq bien loing d'estre le souuerain Bien de l'homme, ny par consequẽt le But, où il se doibt arrester. Item: *Il n'est possible qu'en ceste vie, les hommes soyent heureux, quoy qu'ils facent, mais bien en l'autre, où les vertueux receuront felicité pour loyer.* En vain donq cerchons nous icy bas, par nos actions & contemplatiõs ce qui ne s'y peut trouuer; & en vain le but, où n'est pas le bout de nostre vie. Mais en fin quelle felicité? C'*est*, dit il, *d'estre conioincts, & comme sem-*

Academiques. Platon liu. 10. De la republiq. Platon en son Epinomis. Platon en son Theætete. Laerce en la vie de Platon.

Platon en son Phædon.

blables à Dieu, lequel luy meſmes eſt le ſommet, la fin & la borne de toute felicité. Voila donq, qu'en Dieu ſeul ſe rencõtrent, ſelon Platon, les deux choſes que nous cerchõs. Le but de noſtre vie, c'eſt d'eſtre cõioincts à Dieu; le bien qui la doibt contenter, c'eſt d'eſtre comblez de tous biens, en la poſſeſſion de la felicité meſmes. Or Ariſtote auſſi ſemble en fin en eſtre reuenu là; quand il dit, Que Dieu eſt le commencement, le milieu, & la fin de toutes choſes; & derechef, Que la felicité de l'hõme giſt en meſme choſe que celle des Dieux, à ſçauoir au deſſus de ces choſes muables en parfaicte contemplation. Pythagoras diſoit, Que la fin de ceſte vie eſt cõtemplation; la fin de toute contemplation Dieu, la felicité de l'homme d'eſtre eſleué en Dieu: auſſi nous auoit il appris, que nous peregrinions en ce monde, comme bannis de ſa face; & que deſire plus le banny que d'eſtre reſtably en ſon païs? Et Mercure, Que noſtre But eſt, viure de l'entendement, qu'en ce monde il eſt enſcuely; qu'au reſte il n'y a rien qui merite d'eſtre appellé Bien ny Bon. C'eſt donq ailleurs qu'il doibt viure & cercher ſon Bié, à ſçauoir, comme il dit, eſtant reüny auec Dieu. Et Zoroaſtre en ſes oracles, Qu'il faut tẽdre de tout ſon pouuoir vers la ſplẽdeur du Pere, qui nous a donné l'eſprit. Auſſi nous auoit il dit, Que nous eſtions tombez de ceſte lumiere là en tenebres, & auions perdu ſa grace par nous emanciper de nous meſmes. Mais comme le mõde nous a de plus en plus appris, qu'il n'y a rien de bien au monde, les derniers Philoſophes en ont encor diſcouru plus amplement que ceux-là. Icy donq pourrions nous rapporter vne bonne partie de Seneque, de Ciceron, & autres, deſquels par ce qu'en auõs allegué au chapitre De l'im-

Ariſt. liu. du mõde Es Ethiques, & au liu. du ciel 1.

Anciens Philoſophes.

l'immortalité, l'opinion se peut assez cognoistre; mais contentons nous de quatre ou cinq pour le present. Plutarque certes est admirable, à refuter les bestialitez des Epicuriēs, & les Paradoxes des Stoïques, aux vns opposans les plaisirs que l'homme de bien reçoit, de voir Dieu bien seruy icy bas, & de l'auoir pour conducteur là haut; aux autres les debats de l'homme contre soy mesmes, que toute leur Philosophie ne sçauroit appaiser; & pourtant il se resoult en fin, comme és mysteres anciens l'inspection estoit la fin de l'initiation, qu'ainsi la fin de la vraye Philosophie, c'est la veüe & contemplation de la nature intelligible & immortelle, c'est à dire de Dieu le createur. Plutarque. οἷον ἐπόπτειαν τελετῆς.

Iambliche est appellé Diuin, & dit-on que c'est pour auoir diuinement parlé de ceste matiere. Voicy donq qu'il en dit. *Estre sain, beau, riche, honoré, de bon sentiment, dirons nous que ce soit l'heur de l'homme? Certes non. La force de l'homme est vne risee; son honneur vne mocquerie; l'homme mesmes, & tout ce qu'il estime, vne ombre qui passe. Ains aux gens de bien, ce sont bonnes possessions; aux meschans, mauuaises & dangereuses. Quoy donq? Posseder cela non cōme vn songe passant, mais à perpetuité, sera-ce le vray heur? Ains si on les possede immortellement sans vertu, ce sera vn tresgrand mal: & plustost elles nous seront ostées, & moindre en sera-il. Mais le vray moyen de paruenir à la Diuine felicité, ce sont prieres & inuocations des Dieux, & principalement du grand Dieu, qui regne sur eux.* Et pourtant, dit-il ailleurs: *Tout ce qu'on determine de faire ou non faire, doibt viser à la Diuinité, & toute ceste vie n'est ordonnée que pour suyure Dieu; duquel la cognoissance est vne vertu, vne sagesse, vne beatitude parfaite, qui nous rend semblables aux Dieux:* c'est à dire selon son langage, aux anges. Oyons en- Iambliche.

cores plus. *L'homme iadis estoit conioinct à la contemplation de Dieu, puis fut assubiecty à ce corps, & attaché à la necessité du Destin, & pourtant faut-il auiser au moyen de l'en deliurer. Or autre cognoissance n'y a-il, qui l'en deliure, que celle de Dieu; car l'Idée de felicité, c'est de cognoistre le Bien, qui est la porte sacrée pour paruenir au Createur de toutes choses.* Or, dit il apres: *Le soing de ces choses basses, qui fait oublier Dieu, ne peut estre separé de ceste vie caduque où nous sommes, car iamais ce corps ne nous laira philosopher à bon escient.* S'ensuit donq, que ceste cognoissance de Dieu, souz laquelle il reduit toute la vertu, toute la sagesse, tout l'estude de Philosophie, ne peut estre accõplie ny acquise en ceste vie, mais seulement en l'autre. Plotin dit, *La fin finale de l'homme, c'est le pur Bien, à sçauoir Dieu, & tout le reste sont choses appartenantes à la fin: mais non la fin mesmes. A qui possede ce Bien là, nul Bien ne peut estre osté, nul adiousté; car c'est non seulement estre vny à Dieu, mais presques Dieu mesmes.* Or qui est celuy qui en puisse prẽdre reelle possession en ceste vie? Et pourtant adiouste-il, *Là nostre entendement regarde la fontaine de vie, d'entendement, d'estre, la cause du bien, la racine de nostre ame. Là gist tellement nostre bien, qu'en estre loing, n'est autre chose que moins estre. Là est le commencement & la fin de sa vie: le commencement, car il en procede; la fin, car là est son bien. Son bien, di-ie; car y paruenant il reuient à estre ce qu'il estoit: car ce qu'il est icy, qu'est ce sinon, qu'il est tombé & a perdu ses ailes? Icy regne vne Venus basse & abiecte; là vne celeste; icy vn amour du monde; là vn amour de Dieu. Et quel regret nous doibt ce estre, d'estre liez icy bas? Quel desir au contraire de toucher Dieu de toutes parts là haut? voire d'estre tellement conioincts à luy, qu'vn centre soit en l'autre, & que tous deux ne soyent qu'vn?* Or il est plain de tels & plus amples

Plotin Enn. 1. liu. 4. chap. 16. 15.

Enn. 6. liu. 9. ch. 9. & 10.

passa-

passages: & conclut tousiours, Que beatitude & eternité s'entresuiuēt, en quoy il l'exclut & du mondè & de ceste vie : mais pour nous haster; venons aussi aux autres. *Quelle est la fin de l'homme, dit Porphyre? C'est, sans doubte, viure de l'entendement. Mais comment? Contempler en ceste vie?* Ains, dit il, aillieurs, *Toute la Philosophie n'est que coniecture, vne legere creance venue de main à main, & n'y a rien en icelle, qui ne soit fort disputable.* Quella sera donq ceste cōtemplation? *C'est*, dit il, *non vn amas de paroles, ny vne Rhapsodie de disciplines, mais vne vnion vraye du contemplateur, & de la chose contemplée; de nostre entendement auec Dieu.* Simplice Peripateticien, soit qu'il l'ait appris d'Epictete, ou autrement, en parle en ces mots. *Le plus grand bien de la science naturelle, c'est qu'elle est vn beau chemin pour amener à la cognoissance de l'ame, des substances separées, & de la diuine essence: En apres elle nous enflamme au seruice de Dieu, nous conduisant des effects à la maiesté du createur, dont s'ensuit vne conionction auec Dieu, vne foy & vne esperance certaine, pour lesquelles principalement il faut philosopher.* Et en vn autre lieu: *Le commencement*, dit il, *& la fin de la vie heureuse, & la perfection de nostre esprit, c'est de s'estendre & conuertir à Dieu, tant en recognoissant qu'il gouuerne tout iustement, comme en acquiesçant à tout ce qu'il fait, comme procedant d'vne iuste sentence. Tant que nostre esprit demeure en luy comme en sa racine, il demeure en sa perfection auec laquelle Dieu l'a creé. Mais s'il vient à s'en arracher, il deuient flestry & languissant, iusques à ce que derechef il se conuertisse & soit reüny à luy.* La cause donq de nostre malheur c'est d'estre separez de Dieu; la cause de nostre heur d'estre reünis à luy: & l'homme cerche vn heur, comme toutes choses, conuenable à sa nature. La fin donq de l'homme, c'est de se

Porphyre de l'abstinence liu. 1. ch. 2.

Porphyre de l'ame à Byrithre & à Anebō Ægyptien.

Simplicius sur la Physique & sur Epictete.

conuertir à Dieu pour estre reüny à luy. Syrianus son precepteur escriuant sur Aristote l'a compris en vn mot. *Nous philosophons*, dit il. *pour nostre bien; c'est à dire, pour nostre salut, qui est d'estre reünis à Dieu.* Et Alexandre Aphrodisée, n'en vient pas loing; quand il dit, que nostre souueraine felicité, gist en pieté enuers Dieu, outre lequel nous n'auons à desirer autre loyer. *Car veu*, dit il, *que la plus digne operation de l'ame c'est la contemplation, & que contemplation est proprement la vraye cognoissance des meilleures choses, & qu'il n'y a rien si bon que les diuines; nostre fin & felicité doibt estre la contemplation des choses diuines.* Bref, les interpretes d'Aristote plus estimez, bon gré malgré qu'il en ait, le font ployer à ce poinct, estans honteux pour luy, d'auoir tant cerché, & n'auoir point assigné le vray but.

Sur ces mots ἔχομεν. Alexand. au liu. De la Prouidence, cité par Cyrille.

Or les anciens n'ont pas seulement cognu de tout temps, que ceux qui paruiennent au But, pour lequel l'homme fut creé, sont heureux; mais aussi que ceux qui le mespriſent, tombent en miseres extremes; les vns, di-ie, receus en perpetuelle felicité; les autres par la iuste iustice de Dieu cõdemnez à perpetuelle péne. Et est ceſt article aussi expres en la creance de tous peuples, qu'il est dés la premiere entrée probable à tous, Que Dieu est iuste & bon; & que le mal est suiuy de péne, & le bien de loyer. Des Cabalistes Iuifs n'y a de quoy s'esmerueiller, s'ils ont bien traicté ceſte matiere; car ils ont puisé en l'Escriture sainte. mais escoutons seulement les Payens. Hermes dit: *Ceux qui ont acquis la grace de Dieu, de mortels sont immortels, & comprennent le seul Bien, qui les fait entrer en mespris de ces choses basses, pour se haster de tout leur pouuoir, de retourner vers luy.* Orphée plus clairement, il amene les bons deuant Dieu

La fin des bons & des meschãs.

Liure De la honte celée, &c.

Hermes Trismeg. au Pœmandre.

Dieu au seiour de felicité, au festin des iustes, où il les enyure d'vne parfaite & perpetuelle contemplation : mais quant aux meschans, il les enterre en vn bourbier, les tourmente de vaines pensées, leur fait puiser de l'eau dans vn crible; c'est à dire, asseure les vns d'vn contentement parfait, les autres d'vn desespoir extreme. De Pythagoras nous auons ces vers. Pythagoras.

Si la droite raison tu t'es prise pour guide,
T'y laissant manier, laissant ce corps mortel
Au Ciel tu monteras haut, au dessus du Vuide
Non plus subiect à mort, ainçois Dieu immortel.

Ἢν δ' ὑποτρέσσας σῶμα εἰς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθῃς, Ἔσσεαι ἀθάνατος, θεὸς ἄμβροτος οὐκ ἔτι θνητός.

Et sont ces vers suiuis par tous les Poëtes, qui representent communement l'opinion receuë, entre lesquels Pindare & Diphile viennẽt iusques à descrire vn Iardin excellent, & abõdant en toutes choses, qui est destiné pour loyer aux Bons, comme s'ils auoyent ouy parler de ce que les Hebrieux appellent Paradis, ou leu les vers de la Sibylle d'vn Iardin verdoyant, qu'elle appelle aussi Paradis, assigné en heritage à ceux qui suiuront la voye de Dieu; c'est à dire, qui le prendront pour leur But, auec vie & lumiere perpetuelle; comme au contraire, seront les meschans, dit elle, bruslez de pénes perpetuelles, comme de torches ou flambeaux. Timée de Locres aussi en son petit liuret, n'a point oublié cela. *Il y a*, dit il, *vne Vengeance, & selon les Loix, & selon les Oracles, qui nous fait craindre & ciel & terre; car supplices estranges, & inexorables sont preparez aux meschans és enfers.* Mais Platon ne se peut tirer de ceste matiere, tant il y prend de plaisir; & à péne se passe il vn dialogue, où il n'en parle; voulant signifier sans doubte, que toute la Philosophie & Theologie demeurent manques sans cela : & y a apparence Sibylla.

Ἡνίοχον γνώμην σήσας καθύπερθεν ἀρίστην. Ἡνδ' ὑποτρέσσῃς σῶμα εἰς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθῃς, Ἔσσεαι ἀθάνατος, θεὸς ἄμβροτος οὐκ ἔτι θνητός.

Ὅσοι δὲ θεὸν πεμπόντες, ἀληθινὸν ἀενάοντα ζώην κληρονομῆσι τὸν αἰῶνα δόξουσιν αὐτὸ δικαιωθῆτες παράδοξον· ὁμῶς ἐλεύθερα κῆπον: mais des autres elle dit, λάμπουσι ἐπιμόνως πυρ ἐχόμενοι ποινᾶν.

Socrates en l'Apologie.

que la constance de Socrates son precepteur ne l'auoit pas peu confermé, duquel en son Apologie, qui est cõme son Testament, nous lisons ces mots: *La mort me seroit dure, si ie n'estoy asseuré, premierement que partant d'icy ie m'en vay vers les sages Dieux* (ainsi appelloyent-ils les Anges, ou intelligences creées) *puis apres vers ceux qui sont deliurez de ceste vie, qui sans doute sont beaucoup meilleurs que ceux-cy.* Au Cratyle donq il dit: *L'homme de bien partant d'icy, paruient à vn grand honneur & heritage: car,* dit il, *il est fait dæmon, selon la vraye signification du mot; c'est à dire, sçauant ou sage.* C'est donq l'accompliſſement du philosophe, duquel le but & la profession est, sçauoir. En son Theætete, Que chez les Dieux il n'y a point de mal, mais qu'il se pourmene icy bas entre ces choses caduques: pourtant qu'il faut tendre là & fuir d'icy; c'est à dire, estre iuste & sage. *Car,* dit il, *ceux qui auront suiuy le chemin de folie & de meschanceté, ne seront iamais receus en ce seiour bien heureux exempt de tout mal, mais selon leur mauuaise vie, condamnez à habiter perpetuellement auec le mal.* Au Gorgias il fait mẽtion d'vne ancienne loy soubs Saturne, qu'il dit estre encor en vsage, Que les bõs au sortir de ceste vie sont enuoyez aux Isles fortunées (que Pindare descrit aussi fort curieusement) & les meschans en la Geole de la Vengeance, qu'il appelle Tartarus; designant sans doubte, ces lieux incognus, par les lieux à eux cognus, qu'ils tenoyẽt communéemẽt pour plus plaisans, ou plus horribles; comme les Hebrieux, le Seiour des bien-heureux par vn iardin, l'Enfer par la vallée de Onam, ou Ghehinom, qui estoit vn lieu execrable prez de Hierusalem. Au Phædon, il introduit vn certain Prophete resuscité des morts; qui raconte que ceux qui sont iustifiez sont à la dextre, purs

Platon au Cratyle.

Platon au Theætete.

Platon au Gorgias.

Platõ au Phædon & liu. 10. Des loix.

purs & nets, & enuoyez au ciel; les condamnez à la gauche, couuerts d'ordure & vilenie, pleurans & grinçans les dents, & en fin enuoyez aux bas lieux. Mesmes il y descrit la region bienheureuse en tels termes, que quelques vns ont bien pris la péne de la conferer auec ce qui en est depeinct en l'Apocalypse. Bref, en son Axiochus, il appelle le lieu du Iugement le Champ de verité; auquel, dit il, ceux qui auront suiuy l'inspiration d'vn bon dæmon, seront enuoyez en vn Paradis ou Iardin, qu'il descrit là, le plus plaisant qu'il peut, representant les choses que ne pouuons cõprendre, par celles que nous voyons icy bas: mais ceux qui auront esté conduits par les Furies, c'est à dire, qui aurõt suiuy l'instinct du diable, seront condemnez aux tenebres & au chaos, où il descrit vn grand nombre de tourments infinis. Mais il nous monstre que cela ne se doibt prendre selon la lettre, quand il dit en sa Republique, Que ny les pénes ny les loyers de ce monde ne sont rien, ny en nombre ny en grandeur, au regard de ce qui attend les vns & les autres en l'autre vie. Ciceron, qui a voulu estre vn Platon Latin, suit par tout ces mesmes traces, comme aussi Plutarque introduisant, à l'imitation de Platon, vn Thespesius ressuscité qui discourt de l'autre vie. Et sans appeller icy Plotin, Porphyre, Procle, Hierocle, &c. qui seroyent trop longs à ouïr, vn seul Iambliche suffira pour tous en ces mots: *La bonne ame habitera auec Dieu, & se pourmenera au ciel, qu'elle aura pour son seiour; mais celle qui se sera polluée de faicts execrables, sera enuoyée sous terre aux iugemens qui là s'executent sur les ames.* Or que sçaurions nous plus demander des Philosophes que ce qu'ils confessent? Que l'heur & la fin de l'homme ne sont en ceste vie, mais en l'autre; & que le but

Platon en l'Axiochus.

ἐπὶ ἔρεβος καὶ χάος ὁδὸν πράξας.

Platon au 10. De la Repub.

Plutarque De la tardiue punition des malefices.

de l'homme eſt de rapporter ceſte vie à la cognoiſſance & ſeruice de Dieu, pour iouir en l'autre de tous biens eternellement en luy?

Ainſi donq concluons, & par la raiſon humaine, & par l'authorité de toute la Philoſophie, Que comme le corps de l'hõme ſe rapporte à l'ame; ainſi auſſi ceſte vie mortelle, à la vie immortelle qui la ſuit. Que le but, pour lequel eſt creé l'homme au monde, eſt, Cognoiſtre & ſeruir Dieu; le bien qui ſuit & accompagne ce but là, iouir de luy, & le poſſeder entierement là haut. Mais, par ce que par noſtre cheute nous ſommes tombez de cognoiſſance en ignorance; & pourtant encor que nous entreuoyons aucunement noſtre but, n'y ſçaurions de nous meſmes addreſſer. Et derechef, par icelle meſmes ſommes decheuz de noſtre ſouuerain bien en vn abyſme de mal; ou, di-ie, nous rampons ſi eſtropiez, qu'il n'eſt poſſible à nous de retourner à noſtre premier eſtat. Voyons ſi Dieu par ſa miſericorde ne nous a point laiſſé quelques briſées pour nous addreſſer & conduire; & ſi, di-ie, il ne nous tend point au trauers des nuës & obſcuritez, vne main paternelle pour nous rappeller & retirer à luy, tous baſtards, rebelles, & indignes creatures que nous ſommes.

CHAP. XX.

Que la vraye religion eſt le chemin pour paruenir à ce but & ſouuerain bien: & quelles en ſont les marques.

NOVS auons prouué par cy deuant, Qu'il y a vn Dieu Pere du genre humain: Qu'il a creé le monde, pour l'vſage d'iceluy: Qu'il conduit & le monde & l'homme, par ſa prouidence. Le moins homme d'entre les hommes conclurra de là incontinent,

tinent, Puisqu'il est Pere, que nous luy deuons obeïssance; puis que nous tenons tout en fief de luy, que luy en deuons foy, & hommage; puis qu'il pouruoit à toutes choses, que nous le deuons inuoquer en tous nos affaires, & necessitez. Nous auons monstré aussi que l'hõme est de nature immortelle; il doibt donq tendre de tout son cœur à choses immortelles. Que par peché il est decheu de Dieu & de soymesmes: il doibt donq luy requerir pardon, pour appaiser son ire. Que ceste offence fut vn orgueil, & mescognoissance de soy mesmes: il doibt donq recognoistre sa fragilité & misere, pour s'humilier deuant Dieu. Or qu'est ce à dire tout celà, sinon en vn mot; Comme il y a vn Dieu & vn homme, qu'il y doibt auoir vne Religion; c'est à dire vn deuoir & seruice ordinaire de l'homme enuers Dieu? Car que sont tous les exercices de la Religion, que corollaires des articles que nous auons prouuez; à sçauoir, de la creation du Monde, & de la prouidence de Dieu, de l'immortalité, cheute, & souuerain Bien de l'hõme? En la Religion on adore, on fleschit le genouil, on a des Loix à obseruer; c'est en signe d'obeissance. On rend graces & loüanges à Dieu: on luy donne les premices & du bestail, & des fruicts; c'est en signe de recognoissance. On l'inuoque en aduersité; on luy demande prosperité en toutes actions iusques aux moindres: c'est proprement se recommander à sa Prouidence. En la religion aussi, il y a des pleurs, & des contritions, des ieusnes, du sac, & de la cendre: c'est que nous nous deuõs humilier au dessoubs de la terre. Des sacrifices particuliers & vniuersels: ce sont protestations q̃ tous & chacun meritõs la mort. Au bout de tout cela vne promesse & pretention de

vie

vie eternelle, à ceux qui s'acquittent de leur deuoir enuers Dieu: c'eſt que toutes ces ceremonies & obſeruations, ne ſont point pour nous arreſter icy, mais pour nous acheminer à noſtre droite fin; c'eſt à dire, nous eſleuer en haut. Mais entre le penultime & dernier article, entre la mort, di-ie, que nous proteſtons meriter, & la vie eternelle, qu'on nous promet d'heriter, il y a vn merueilleux abyſme à remplir; & toutefois, ou il faut que l'homme ſoit mis au monde en vain, ou qu'il y ait vn chemin, ou vn pont ordonné pour le paſſer. Faut donq que la religion qui nous a conduit ſi auant, nous mõſtre encor ce pont; à ſçauoir qu'elle reüniſſe & relie auec Dieu, ceux qui par leur cheute en ſont eſtrangement eſloignez; qu'elle reconcilie les enfans abaſtardis auec le Pere, les ſubiects rebelles auec le ſeigneur, ſans laquelle reconciliation, ou, ſelon l'etymologie Latine, Religion, Dieu ceſſe d'eſtre noſtre Pere, nous d'eſtre ſes enfans; toute Religion, quelque apparence qu'elle ait, eſt inutile & vaine. Or eſt le But de l'homme en ceſte vie de retourner à Dieu, & ne peut eſtre vain; & il ſera vain, s'il n'y a quelque chemin de l'homme vers Dieu, ou pluſtoſt de Dieu vers l'homme, qui y mene. Faut donq, ſelon les preuues precedentes, pour ne fruſtrer ni Dieu de ſa gloire, ni l'homme de ſon But & felicité, qu'il y ait vn chemin; & ce chemin nous l'appellerons ſelon le mot commun, Religion, à ſçauoir le droict moyen de reünir & reconcilier l'homme à Dieu pour ſon ſalut.

Hiatus.

Or ſont tous les anciens fort bien d'accord, qu'il y doibt auoir vne Religion entre les hommes, comme il n'y a rien qui plus neceſſairement s'entre-ſuiue, qu'vn Dieu, vn homme, vne Religion, vn Pere, vn fils, vne obeiſſance, vn Seigneur, vn ſubiect, vn ſerui-

Qu'il y a vne vraye religion.

seruice, vn donneur, vn receuant, vn remerciement, ou plustost vn crediteur, vn debteur, vne obligation. Et pourtant dit tresbien quelqu'vn, Les Philosophes doibuēt auoir esté les premiers Theologiēs; car comme ainsi soit que nous tendions de deux ailes vers Dieu, de l'entendement, & de la volonté; l'entendement ne peut si tost auoir conclu, Dieu est nostre pere, que la volonté n'en tire ceste cōsequence; Il luy faut donq obeir & seruir: voire qu'elle ne passe encor plus oultre, S'il est nostre pere, nous ses enfans, que nostre Bien est de retourner à luy. Hermes dit: *O Seigneur quelles graces te rendrons nous?* Puis se resoult, *Seigneur il n'y a qu'vn remerciement tout seul, c'est la cognoissance de ta maiesté.* Et derechef: *Le seul chemin de paruenir à Dieu, c'est pieté coniointe à cognoissance.* C'est à dire, sçauoir comme il veut estre seruy, & le seruir. Et Pythagoras souloit dire à ce propos: *Il faut viure à Dieu, veu que sans luy nous ne sommes rien.* Platon celebre la Religion en mille endroits: mais ie n'en veux icy que deux mots: *L'heur de l'homme*, dit il, *c'est d'estre semblable à Dieu.* Mais comment? *Estre iuste & saint.* Mais derechef comment? *Par Religion enuers Dieu, qui est la plus grande vertu, qui puisse estre entre les hommes.* Aristote estoit au dire de plusieurs peu religieux: & Auerroës son interprete du tout impie. Mais voyons comme nature nage au dessus de l'impieté. Aristote dit, Qu'il est enté en nature de sacrifier. Auerroës, Que naturellemēt nous sommes obligez de magnifier Dieu par oraisons & sacrifices. Qu'est ce dire, sinon qu'il est naturel à l'homme, voire de sa propre forme & essence, d'auoir vne Religion? Mais pourquoy? Alexandre fait profession d'interpreter Aristote; & il le nous interpretera icy. *C'est*, dit il, *pource qu'en pieté enuers Dieu*

Marsil. Ficin de la Religion Chrestienne.

Æsch. Lchap. dernier &c.

Platon en l'Epinomis & Theætetus.

Arist. 5. des Ethiques & 1. du Ciel.

Auerroës sur le 1 du Ciel.

Dieu giſt toute noſtre felicité; car nous n'attendons autre loyer que Dieu; & Dieu meſmes qui eſt le ſouuerain bien; nous l'acquerons en le ſeruant. Or quand nous oyons ces paroles, penſons que c'eſt vne forte geenne de verité, qui preſſe leurs conſciences: car nul n'ignore combien Auerroës principalement preſſe l'eternité du Monde: & l'intellect vniuerſel, qui toutesfois ne peuuent compatir auec pieté. Epictete ne fait pas tant le Philoſophe; mais ſi philoſophe il bien mieux: *Si nous auions entendement*, dit il, *que ferions nous, ſinon louër Dieu aſſiduellement, & luy chanter pſalmes, & actions de graces? en hoüant & labourant la terre? en trauaillant & repoſant? Et quelz? Grand eſt Dieu qui nous a donné ces inſtruments pour labourer la terre; grand encor qui nous a donné les mains; mais qui plus eſt, qui nous a donné de croiſtre ſans y penſer, & de reſpirer en dormant. (Car ce ſont choſes que ne pouuons attribuer à noſtre induſtrie.) Tel*, dit il, *deuroit eſtre l'hymne d'vn chaſcun de nous.* Et derechef: *Si i'eſtoy roſſignol, ie feroy ce que les roſſignols font; mais ie ſuis creature raiſonnable. Que feray ie donq? ie loüeray*, dit il, *Dieu, & ne ceſſeray iamais, & ie vous exhorte tous à faire le ſemblable.* Et Simplicius ſon interprete, apres pluſieurs beaux diſcours, adiouſte, Que qui eſt negligent & laſche à ſeruir & honorer Dieu, ne pourra eſtre ſoigneux de quelcõque autre choſe, quelque neceſſaire qu'elle ſoit. Hierocle dit: *De toutes vertuz Religion eſt la guide, laquelle ſe refere à la cauſe diuine; & pourtant*, dit il, *Pythagoras commence ſes preceptes par icelle.* Et le mot meſmes dont il vſe, ſignifie, la Princeſſe. c'eſt en vn mot beaucoup, à ſçauoir, que toutes les vertus que nous eſtimons icy bas, fortitude, prudence, iuſtice, temperance, ne ſont rien ſi elles ne ſont rapportées à Dieu, & ne s'exercent pour l'eſgard de luy;

Alexandre de la Prouidence cité par Cyrille.

Epictete.

Simplicius ſur Epictete.

Hierocle contre les Athées chap. 1.

de luy; c'eſt à dire, ſi par la Religion elles ne ſont addreſſées & conduites au But principal, où toutes nos actions doiuent tendre. Mais qu'eſt ce que Religion? *C'eſt*, dit il, *vne obeïſſance à Dieu, mere de toutes vertus, & vne deſobeïſſance à tous vices; & faut tellement obeïr à Dieu, qu'il faut pluſtoſt deſobeïr aux parens, voire perdre ſa propre vie. Car c'eſt pour l'amour de Dieu que deuons obeïr aux peres, & de la bonté d'iceluy que nous poſſedons nos vies.* Iambliche dit: *Commenceons par le meilleur & le plus precieux. C'eſt, qu'il faut cultiuer la pieté, qui eſt le ſeruice de Dieu.* Et ailleurs: *Tu ſoupçonnes*, dit il, *qu'il y ait quelque autre chemin de paruenir à felicité, que pieté; & me demandes quel il peut eſtre. Mais certes, ſi és Dieux giſt l'eſſence, & premiere puiſſance de tout bien, ceux ſeuls ſeront heureux qui à noſtre exemple ſe ſeront conſacrez & vnis à Dieu. Car en ceſt eſtat il y a & de la contemplation & de la ſcience accomplie; & outre la cognoiſſance des Dieux, vne cognoiſſance de ſoy meſmes, qui s'acquiert en reployant ſon entendement vers ſoy.* Bref, Proclus dit, tant de ſon opinion que de celle de Platon, Iambliche, Porphyre, Plotin & autres, que la religion, & l'inuocation de Dieu, eſt vn *proprium quarto modo*, comme dit Ariſtote, à l'homme; c'eſt à dire, vne proprieté naturelle, qui conuient & compete à tout homme, au ſeul homme, & ſans laquelle il ne peut eſtre homme. Or ie n'ignore pas qu'ils parlent quelques fois du ſeruice des Dieux en plurier; meſmes que quelques vns de ces Philoſophes ſe ſont deſtournez à la magie, & tous accommodez aux Idolatries & ſuperſtitiõs de leur temps. Car auſſi ſont ces degrez bien differens; ſçauoir qu'il faut ſeruir Dieu; ſçauoir comment il veut eſtre ſeruy, & le ſeruir. Mais ſuffit pour ceſte heure que nous gaignons ce poinct, Qu'il y a neceſſairement reli-

Hierocl. cha. 5. 10, 11.

Iambliq. des Myſt. cha. 45.

Proclus au liure De la priere.

religion: ce qu'auſſi les nauigations modernes nous monſtrent imprimé en tous climats du monde, & en toutes natures d'hommes, leſquelles ont deſcouuert des peuples eſgarez par les bois, ſans loix, ſans Magiſtrats, ſans Roys, nul ſans quelque ſeruice, nul ſans quelque ombre de religion.

Qu'il n'y en a qu'vne.

Là ſçauons nous donq, qu'il y a vne religion; c'eſt à dire vn chemin de ſalut, vn chemin pour retourner à Dieu: mais y en a il vn ou pluſieurs? C'eſt vne haute queſtion, mais aiſée à decider, ſi nous regardons ce que la religion requiert de nous, & ce qu'elle doibt acquerir pour nous. La religion, comme les anciens meſmes nous ont appris, requiert en ſubſtance de nous, que nous rẽdions vne entiere obeïſſance à Dieu: l'obeïſſance entiere, Que nous conſacrions à ſa gloire, nos faits, nos paroles, nos penſées; que, di-ie, nous rapportions, nous & tout ce qui eſt en nous, à ſon honneur. Si la religion requiert celà, comment peut elle eſtre autremẽt qu'vne? Et quelle diuerſité y peut il auoir? Que ſi quelques vnes requierent moins de nous, ſe contentans peut eſtre de l'exterieur; c'eſt à dire, deſrobans l'homme ou partie de l'homme à Dieu, Que ſeront elles ſinon hypocriſies ou ſacrileges? Mais derechef, quand la religion nous propoſe ceſte obligation ſi grande & ſi naturelle, comme il n'y a celuy qui ne ſoit cõtraint de confeſſer la debte, teſmoignée par tout l'vniuers; il n'y a nul qui en ſoy meſmes ſe ſente ſoluable, & qui ne paſſe condemnation volontaire: meſmes qui ne ſoit contrainct de dire, que la plus part de ſes faicts, paroles & penſées, ne ſont pas ſeulemẽt bien loing de Dieu, mais directement tenduës à l'offenſer. Si donq la religion ne nous preſente auec l'obligation, vn moyen de l'acquiter & caſſer, tant s'en faut

faut qu'elle soit le chemin de salut, cõme elle doibt estre; que ce nous est vn arrest de mort, & vne expresse condemnation: voyons donq, s'il y a vn ou plusieurs moyens de satisfaction. Or qu'offrira le plus deuotieux à Dieu pour s'acquiter? des premices? il a donné la semence & la moisson entiere. des sacrifices? il a donné le bois, le feu, le trouppeau. le monde mesmes, s'il est tout à luy? Or par s'estre emancipé de Dieu, il a forfait l'heritage. Mais qui plus est, Dieu n'a pas seulement donné le monde à l'homme, mais l'homme à soymesmes: le monde donq & tout ce qu'il contient, ne peut acquiter l'homme enuers Dieu. Quoy donq, l'homme mesmes? Certes ce seroit bien, comme dit Hierocle, vn sacrifice aggreable à Dieu, si l'homme estoit tel qu'il doibt estre. Mais que luy peut sacrifier, en se sacrifiant le meilleur de tous? enuies, haines, mesdisances, detractions, pensées de vanité, paroles de mensonge, actions iniques, disons plus encor, actions de graces par acquit, prieres ou froides, ou hypocrites. Tant s'en faut que cela vienne en acquit, qu'il tourne en vn amas de pires obligations, & infinies; à sçauoir, selon la Maiesté infinie du Createur, qui en est offensé. Si donq ny le monde, ny l'homme ne peuuent acquiter l'homme; que reste il que Dieu mesmes, & que la Religion le nous presente, pour nous acquiter; Dieu misericordieux enuers Dieu iuste, Dieu payeur, enuers Dieu creancier? C'est à dire, qu'en nous mõstrant l'obligation enuers Dieu, elle nous enseigne aussi vn moyen admirable ordonné de luy, & en luy, par lequel il soit satisfait, & à sa iustice supreme, & à nostre iniquité extreme tout ensemble? Or est nostre debte de tous, d'vne sorte & nature; c'est que nous nous deuons entiere-

ment à Dieu, nostre insuffisance pareille; c'est que tout ce qui procede de nous, ne peut meriter que mort sur mort. Nostre obligation commune contractée par les benefices de Dieu enuers le premier homme, & par sa rebellion renduë penale, à luy di ie & à tout le genre humain: mais qui plus est, le creancier & le payeur est vn, & ne peut estre qu'vn, ny la satisfaction qu'vne, car c'est vn seul Dieu qui satisfait, & seul peut satisfaire à soymesmes. S'ensuit donq que la vraye religion ne peut estre qu'vne; à sçauoir celle seule, qui nous adresse ce seul & vnique moyen de salut; & que toutes autres, si elles diminuent de l'obligation de l'homme enuers Dieu; sont sacrileges, si elles ne luy proposent vn suffisant moyen de l'acquiter, Ceremonies vaines & inutiles, les vnes & les autres indignes totalement du nom de religion. Disons encor, S'il y a diuerses religions vrayes entre les hommes, ie dis diuerses en ce qui est de la substance; qui peut faire la diuersité? Sera ce l'obiect? Ains, en Dieu, qu'elle regarde, il y a telle vnité, q̃ toute autre vnité au regard d'icelle est diuersité; & si c'est que les vns s'adressent à vn Dieu, les autres à vn autre, nous sçauons que Dieu est vn, que les Dieux sont ou creatures ou vanité; que, comme dit mesmes Proclus, plusieurs Dieux ne different point de l'Atheisme. Que seront donq ces religions là, qu'ou Idolatrie ou Atheisme? Quoy donq? le subiect? Ains l'homme qui en est le subiect, est vne mesme espece. La maladie en tous, cõme de mesme origine aussi de mesme nature. Le remede aussi, comme ià auõs dit, seul & vnique. D'vn semblable subiect, de mesme maladie, de mesme remede; qui dira iamais qu'il y ait plusieurs arts? S'il est question d'humilier l'homme, quel autre moyen,

moyen, (ie les prie de le dire) sinon qu'il se cognoisse; pour se cognoistre, que de se mirer; pour se mirer, que se regarder en vne chose claire & nette? C'est à dire, en la loy de Dieu, & en l'obeïssance parfaicte que Dieu requiert de luy? Et veu que ceste loy & obeïssance parfaicte ne peut estre qu'vne; comment la religion se diuisera elle en plusieurs? Si derechef il le faut esleuer à Dieu, quel autre moyen que de le luy faire cognoistre? Createur, afin qu'il l'adore: Conducteur, afin qu'il l'inuoque: Pere, afin qu'il luy obeïsse: Iuste sur tout, afin qu'il appaise son ire? Et ne pouuant de soy, que la prouoquer contre soy; que luy reste t'il sinon de courir au remede: & veu qu'il ne peut estre qu'vnique; s'ensuit il pas, que le salut soit en la religion seule qui le monstre, confusion & vanité en plusieurs? Qu'est ce encor à propremẽt parler, que Religion? l'art, s'il faut ainsi parler, de sauuer l'homme. Et en quoy cõsiste ceste art? premierement luy monstrer, qu'il est malade; puis, que sa maladie est mortelle; en fin, de luy en enseigner le propre remede. Or la loy de nature nous achemine bien au premier poinct. Car qui est celuy à qui nature ne face son proces; & que sa conscience ne remorde dés qu'il a peché? La raison aussi nous pousse iusques au second. Car, qui ne cõclut, que la creature qui offense son createur, ne merite d'estre exterminée; c'est à dire, que peché engendre mort? Et iusques là peuuent paruenir toutes les religions & ceremonies ordonnées par les hommes, prieres, sacrifices, lauemẽs, piacles, &c. Mais, qu'est ce tout celà, sinon nous mener iusques au bord de l'enfer, ou bien nous monstrer le Paradis de bien loing, mais vn gouffre horrible & infiny entre deux; que l'hõme ny le monde entier ne sçauroyent

ny combler ny passer? Or si faut il, qu'il y ait vn passage; car le but de l'homme, c'est d'estre conioinct à Dieu, & n'est pas vain; le moyen d'estre conioinct là haut, c'est d'estre reconcilié icy bas; & le moyen d'estre reconcilié icy bas, comme nous auons dit, est vnique; à sçauoir que Dieu luy mesmes nous acquitte sans nous quitter, de ce que nous luy deuons. Celle religion donq & non autre, qui nous mene droict à ce passage, & en la suite de laquelle nous le trouuons, est la vraye; comme celle seule qui paruient au but de religion, qui est de sauuer l'homme. On dira, Peut on pas adorer Dieu diuersement, les vns leuans les yeux au ciel, les autres donnans de la face en terre? Ains ce n'est qu'vne adoration, vne humilité, mais signes differens, d'vne chose. Or ne disputons nous pas icy des ceremonies, mais de la substance d'icelles. Peut on pas aussi sacrifier diuersement? Ainsi soit. Mais si tes sacrifices ne tendent rien plus outre, qu'à espandre le sang d'vne beste, c'est, comme dit Hierocle, au feu, vapeur & nourriture, aux Sacrificateurs abondance superfluë. Faut donq que ces sacrifices soyent rapportez à quelque chose; c'est que par iceux tu proteste, quand ces pauures bestes innocentes endurent la mort, que tu l'as merité & en ton corps, & en ton ame. Que si encor en ta religion tu n'as rien que sacrifices & prieres, quelque apparence qu'ils puissent auoir, tu n'as rien que confession de faute, & sentence de mort: car si ces ceremonies n'ont point de but, elles sont friuoles; si elles en ont vn, elles sont manques, te conduisans iusques à la mort, & puis te laissans là.

Obiection. Quelques vns veulent faire entendre, que Religion est vne obseruation de certaines ceremonies en cha-

en chacun pays; & par ainſi ce qui ſera ſaint icy, ſera prophane aillieurs; ce qui ſera ſacré en vn pays, ſera ſacrilege en l'autre. Ils en ſont en ſomme cõme des Loix du Couſtumier, qui ne paſſent point le ruiſſeau du Bailliage. Si religiõ n'eſt rien que celà; quelle ſcience, voire quel art y a il plus vain? Et qu'eſt-ce autre choſe dire, ſinõ, qu'il n'y en ait du tout point? La medecine eſt incertaine en beaucoup de ſortes, par le changement d'air, d'eau, d'aage, de climat: Mais ce qui eſt medecine en vn pays, ſera il brigandage en l'autre? La Iuriſprudence a preſques autant de loix diuerſes comme de cas, & les cas en ce monde ſont infinis. Qui ne voit toutesfois que toutes ces diuerſitez ſont rãmenées ſoubs vne equité, ou raiſon; & que ceux qui ne s'y accordent, ſont reputez non plus hommes, mais ennemis du genre humain, ou beſtes ſauuages. La Vertu auſſi a les paſſions pour ſon ſubiect; ſubiect plus muable que la mer, & le vent. Qui dira toutesfois que ce qui eſt hardieſſe entre les Tropiques, ſoit timidité au delà; ce qui eſt temperãce en vn Hemiſphere, ſoit le contraire en l'autre? Bref, qu'y a il plus ſubiect à deſcry & à billon entre nous que l'or & l'argent; qui ſemble ſuiure la volonté des Princes, & qui toutesfois, quoy qu'ils en ordõnent, a touſiours ſon prix? Que dirons nous donq de la Religion, qui a vn ſubiect plus ferme & plus ſolide que tout celà; non dis-ie le corps, les biens, les paſſions, les phãtaſies, mais l'eſprit & entendement de l'homme? qui a auſſi vn But arreſté, immuable, & Maiſtre de toutes mutations, à ſçauoir Dieu? Et combien plus ſagement enſeigne noſtre Pythagorien Hierocles, Que la guide de toutes vertus eſt Religion; que toutes les vertus tendent à elle, comme à vn But certain; c'eſt à dire, ne

ſont plus vertus, quand elles en declinent? tellement que hardieſſe rapportée aillieurs qu'à pieté, deuient temerité; prudence, fraude, ou cautelle; iuſtice, vne corraterie; en ſomme toute vertu, maquignonage & hypocriſie? Si pieté eſt le but des vertus, faut il pas qu'il ſoit fixe & immuable? S'il eſt muable; qu'y a il donq de iuſte, de bõ, de vertueux: & ſi ainſi eſt, qu'y a il de plus inutile au monde que l'homme, ou pour mieux dire, que l'entendement en l'homme? Or il y a vne vertu, & le plus vicieux l'auoüe. Il y a donq vne certaine pieté, qui la faict vertu, & à laquelle elle ſe rapporte, & le plus impie ne s'en ſçauroit eſchapper. Voyons encor les abſurditez de ceſte opinion. Qui peut nier qu'entre ces diuerſes religions, il n'y en ait de manifeſtemẽt impies & meſchantes; les vnes qui font ſeruice aux creatures du ciel, ou de la terre, comme celle des anciens Ægyptiens, ou au iourd'huy des Tartares; les autres qui immolent les hommes, comme des anciens Carthaginois, & encor des Iſles Occidentales; quelques vnes meſmes qui permettent choſes non ſeulement contraires à toutes loix, mais qui font horreur à la nature meſmes? Si tout celà eſt bon; ie vous prie que reſte il de bon, ou qu'y a il de meſchant au monde? S'il eſt mal en ſoy; qui peut donq nier, qu'il n'y ait des Religions (i'vſe de ce mot ſelon le vulgaire) meſchantes & damnables; & qu'il faut vne regle pour les diſcerner? Et de faict, il eſt tellement imprimé en la nature, qu'il n'y a qu'vne Religion comme il n'y a qu'vn Dieu; que l'homme endurera plus toſt, comme il ſe voit tous les iours, le changement d'vn air temperé en vn treſchaud ou treſfroid; de liberté en ſeruitude; de iuſtice en tyrãnie; que la moindre mutation au faict

de ſa

de sa religion; comme certes, s'il n'estoit pas si naturel à l'homme d'aimer sa Patrie, d'estre libre, d'estre à son aise, que d'auoir vne certaine Religion, qui le conduise à salut.

Or ay-ie voulu expliquer ceste verité en plusieurs sortes pour en oster les doubtes, & vuider les difficultez, par quelques Libertins de nouueau inuentées: mais puisqu'il y a plusieurs ceremonies, qui s'habillent du masque de Religion pour nous tromper; il n'est pas moins necessaire d'auoir des marques certaines & infallibles pour discerner la vraye. Et premierement, posons ce fondement que nous auõs cy dessus planté & assis, Que la Religion est la droicte regle de seruir Dieu, & reconcilier & reünir l'homme à luy pour son salut. Or n'est le salut de l'homme autre chose que sa felicité; sa felicité comme auons ià deduict, que d'estre conioinct à Dieu. Car ny le monde, ny creature du monde ne peut faire l'homme heureux; ains celuy seul seulement qui l'a fait homme. Et c'est chose trop claire, que nous deuõs seruir icy bas, celuy qui nous doibt bien-heurer là haut, & non autre. Toute religion donq, quelque apparence qu'elle ait, qui destourne nostre seruice du createur à la creature, nous sera idolatrie & impieté. Toute religion aussi, qui nous fera cercher nostre bien ailleurs qu'en celuy qui a fait tout bien, nous sera non seulement vne vanité, ou vn fouruoyement; mais vn destour de brigandage, & vn precipice de malheur. Il y pourra auoir des premices, des actions de graces, des seruices: mais qui sont autant d'iniures & blasphemes contre Dieu, si nous tenons de quelque creature que ce soit; ce que n'auons, ny pouuons auoir que du createur: Des prieres aussi & des sacrifices; mais

Premiere marque de vraye religion.

prieres vaines & impies, adreſſées à qui ne les peut oüir, & qui attribuent la conduicte du monde aux creatures, ou qui ne voyent point, ou qui à péne voyent deuant elles; & ſacrifices auſſi fumeux & ſacrileges, qui confeſſent leur vie deuant choſes mortes, & font amende aux creatures de l'offenſe faicte au createur. Soit donq en cecy la premiere marque de la vraye Religion que nous cerchons, Qu'elle nous adreſſe & tout noſtre ſeruice au vray Dieu, createur du ciel & de la terre, qui ſeul eſt ſcrutateur des cœurs des hommes; deſquels principalement il veut eſtre ſeruy, pour la diſtinguer des idolatries qui ſuiuent le bois, la pierre, le Soleil, la Lune, les hommes, les Anges, tout ce qu'il y a de creatures & en terre & aux cieux. Et n'eſt icy beſoing d'accumuler beaucoup de preuues outre ce qu'auons deduict au ſecond & troiſieſme Chapitres: car puiſqu'il n'y a qu'vne Religion, & qu'vn Dieu createur, il n'y a rien plus naturel, que de l'attribuer au createur: & de faict, Plotin, Porphyre, Procle, Iambliche & autres qui ont penſé ſeruir les Anges ou bons Dæmons, ont touſiours dit, (ce qui toutesfois eſt inexcuſable) que c'eſtoit pour paruenir de degré en degré au ſouuerain Dieu. Mais ceſte marque ſeule nous ſuffira elle? Ains il ne faut pas ſeulement ſeruir Dieu, mais le bien ſeruir. Or quelle ſera la regle de ce ſeruice, & qui ſera l'homme qui la puiſſe preſcrire? Pour le bien ſeruir, il le faut bien cognoiſtre. Qui eſt celuy de nous qui s'en puiſſe vanter? Et cõbien y en a il ſeulemẽt, qui au bout d'vn long eſtude, puiſſent dire ce qu'il n'eſt pas? Et que s'enſuit il donq, ſinon, comme la ſageſſe du monde, vient iuſques là de dire ce que Dieu n'eſt pas, mais ne peut paſſer outre ſans ſe precipiter; qu'auſſi ceſte meſme ſageſſe

Seconde marque.

ſageſſe puiſſe bien paruenir iuſques à cognoiſtre le faux ſeruice; mais de deſigner le vray, non plus que d'atteindre iuſques à la nature diuine, elle ne le puiſſe point? Le Païſant ſera ridicule s'il veut deſcrire cõme doibt eſtre ſeruy le Prince: Si eſt il homme, comme le Prince, differẽt de luy de condition, mais de meſme eſpece & nature. Que ſera ce donq de l'homme, d'vn ver, & moins encor au regard de l'Eternel, s'il le veut & figurer & ſeruir à ſa fantaſie? Le Philoſophe dira, Dieu doibt eſtre ſeruy. S'il eſt Theologien, il paſſera outre. Il n'eſt point ſeruy de vapeurs, de fumées, de ſang eſpãdu. Mais, qui d'eux a dit, Dieu eſt eſprit, & veut eſtre ſeruy en eſprit? Et ſi quelqu'vn en a approché; comment s'eſt il eſgaré, quand il eſt venu à ſpecifier ce ſeruice? De faict, qu'eſtce de tous les ſeruices que l'homme de ſa teſte a ordonné pour Dieu, qu'imaginations d'enfans, non ſeulement indignes de la grandeur de Dieu, mais meſmes au deſſoubs de la capacité des hommes? Ieux, Theatres, Courſes de cheuaux, Combats de mille ſortes, à coups d'eſpée, à coups de pied, à coups de poing: Qu'eſt ce tout celà, ſinon q̃ l'homme ne monte point plus haut que l'hõme; & quand il pẽſe voler bien haut, ſe leue à péne ſur le bout des pieds, mais iamais ne peut laiſſer la terre? Car qui eſt meſme l'homme, retiré & reſtraint en l'homme, qui ſe penſe ſeruy de celà? Certes diſons donq, que autant que Dieu daigne deſcendre à nous, autant pouuons nous approcher de luy; car noſtre monter eſt ſon deſcendre. Que le Soleil ne ſe voit point ſans l'ayde du Soleil, quelque bonne veüe que nous ayons; & qu'à plus forte raiſon ne ſe peut voir ny cognoiſtre Dieu, ſans l'ayde & lumiere de Dieu: en ſomme, que nous ne pouuõs ſeruir Dieu, ſi nous ne

le cognoissons; que nous ne le cognoissons qu'autant qu'il luy plaist se reueler à nous; & pourtant que nous ne pouuons cognoistre son seruice, qu'autant qu'il luy plaist le nous manifester par sa parole. Mais qui plus est encor, que pour se reueler à nous, il ne faut pas, ny qu'il nous tire à sa splendeur, ny qu'il approche de nous en sa Maiesté; car nostre entendement ne la peut porter, moins que nostre œil le Soleil; mais qu'il descende à nous selon nostre petitesse, c'est à dire, nous declaire le seruice, qu'il requiert de nous, non selon sa nature spirituelle, qui nous est incomprehensible, mais bien souuent au trauers d'vn verre & d'vn estuy, selõ la nature charnelle que nous portons. Or voicy donq nostre seconde marque trouuée; c'est, que le seruice de Dieu, que la Religion nous enseignera, soit fondé en sa parole, & nous soit reuelé de par luy mesmes. Oyons sur ce les Payens, qui ont certes bien cognu que toutes les eschelles de leur Philosophie estoyẽt trop courtes, pour y paruenir; & qu'il falloit estre illuminé & enseigné d'enhaut. Platon dit: *La Theologie ne se peut pas expliquer comme les autres disciplines; mais a besoing d'vne assiduelle meditation, & lors tout à coup nostre esprit est illuminé comme d'vn feu, qui puis apres s'allume & entretient soy mesme: bref*, dit il, *nous ne cognoissons rien de diuin par nostre science.* Si celuy d'entre les Philosophes anciens qui a veu plus clair, confesse icy sa veüe courte, si elle n'est aidée d'enhaut; quel iugement pouuons nous faire des autres? Et de faict, és choses de Religion, il nous amene tousiours aux anciens Oracles, c'est à dire selon son sens, à la parole de Dieu. Aristote en sa Metaphysique recite & loüe vne response vulgaire de Simonide à Hieron. C'est en somme, Qu'il n'appartient qu'à

Plato, Epist. 2. Et en son Parmenide.

Aristote en sa Metaphysique.

qu'à Dieu d'estre Metaphysicien; c'est à dire, de parler des choses qui sont outre la nature: Combien plus d'estre Theologien, d'ordonner de la religion; c'est à dire du moyen de vaincre & surmonter la nature? Et Ciceron qui dit en ses Loix, qu'il n'y a point de loy, entre le genre humain, à laquelle les hommes soyent tenuz d'obeir, qui ne soit ordonnée de Dieu, & comme proferée par sa bouche propre; s'il eust esté bien enquis de la religion, n'en eust pas dit moins. Iambliche dit: *Il est certain qu'il faut faire les choses qui plaisent à Dieu.* mais quelles? *Certes*, dit il, *il n'est possible de les cognoistre, sinon à qui aura ouy Dieu luy mesmes, ou qui par vn art diuin les aura apprises.* Et Alpharabius Arabe y consent en ces mots, Que les choses diuines, & qui se doibuent croire par vne saincte foy, sont plus hautes en degré que les autres; d'autant qu'elles procedent d'vne inspiration diuine; & que l'esprit humain est trop foible, & ses raisons trop courtes pour y atteindre. Et pourtant lisons nous, que tous ceux qui ont institué religion entre les peuples, l'ont proposée comme procedante de Dieu; à sçauoir, par ce que nature les enseignoit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'ordonner de son seruice, & qu'autrement aussi elle ne seroit pas suiuie; veu qu'autant s'estimeroit homme celuy qui auroit à obeïr que celuy qui l'ordonneroit. Or demeure donq ferme nostre seconde marque par l'arrest des Philosophes; qui nous seruira à distinguer la vraye religion des inuëtions des hommes; & à reiecter comme mensonge, tout ce qui ne sera fondé en sa parole. Mais aduisons encor, suyuant ce qu'auõs determiné cy dessus, si elle suffit. Vne loy nous est necessaire qui soit procedée de la bouche de Dieu: quelle, ie vous prie, pourra elle

Ciceron 1. liu Des loix.

Iambliche.

Alpharab. au liure Des sciences.

Tierce marque.

elle estre, procedant de la saincteté mesmes, sinon que nous soyons saincts comme il est sainct? Et si nous ne pouuõs ny cognoistre Dieu de nous mesmes, ny quel doibt estre son seruice; comment, helas! quand il nous l'aura declaré, l'accomplirons nous? Le but, dit Platon, de la religion, c'est de conioindre l'homme à Dieu; ou, comme dit Hierocle, de faire d'vn hõme vn Dieu. Le moyen d'y paruenir, c'est d'estre iuste & sainct; ou, comme dit Iamblique; de luy presenter vn esprit pur de toute malice, & nettoyé de toute macule. Qui fut iamais l'homme, comme ils confessent tous, qui s'en soit peu vanter? Et qu'est donq à tous la religion qu'vn liure où nous lisons l'arrest de nostre mort? c'est à dire, nostre mort mesmes: si au bout nous ne trouuons quelque grace ou remission? Or la Religion toutesfois est vn chemin de vie, voire de vie eternelle; & vn chemin qui a yssuë, & qui ne nous abuse point: faut donq qu'elle nous rempliſſe par quelque moyen ce grand abysme, qui est entre la mort, & la vie eternelle; entre le seiour bienheureux, & l'horreur de l'enfer. Et soit pourtant ceste cy nostre troisiesme marque, Que la Religion nous mette en main vn moyen de satisfaire à la iustice de Dieu, sans lequel certes non seulement les autres religions, mais celle mesmes qui contiendroit le vray seruice du vray Dieu, seroit vaine & inutile. Or a bien la raison humaine apperceu, que quelque tel moyen estoit necessaire en la religion: mais de cognoistre, quel; il estoit trop haut au dessus de l'homme. Les Platoniques donq sont fort occupez à trouuer vn moyen de purger les hommes de leurs pechez, pour les reioindre & reconcilier à Dieu: & proposent certains degrez, pour y paruenir; mais confes-

confessent en fin que leurs lauemens & purgations n'y peuuent suffire. Qui dit que c'est par abstinence, qui par vertu morale, qui par science, qui par certains mysteres de Iuppiter, qui de degré en degré par tout celà: mais apres s'estre tournez de tous costez; la conclusion de Porphyre est, Que ce sont ceremonies sans effect, mais qu'il faut toutesfois & est neccessaire qu'il y ait vn moyen de purger & iustifier l'homme, & iceluy vniuersel; & qu'il n'est pas possible, presupposant la prouidence de Dieu, comme il faut, qu'elle ait laissé le genre humain destitué de ce moyẽ là. Et que ce remede doibue estre compris en la religion, il le monstre assez, quand il le cerche és initiations, consecrations & mysteres de la siẽne, desquelles en fin il se lasse: comme aussi Hierocles plus clairemẽt: Que la religion est l'estude de sapience, qui consiste en purgation & perfection de vie, pour estre reünis & rendus semblables à Dieu: Que pour paruenir à ceste purgatiõ, le chemin est, entrer en sa conscience, cognoistre son peché, le confesser à Dieu, iusques icy tresbien. Mais en cecy demeurent ils tout court; car de la confessiõ ensuit la mort; si Dieu qui est la iustice mesmes, & plus contraire infiniement au mal que ne sçaurions imaginer, n'est appaisé & satisfait de nos offenses, au lieu qu'en la religion nous cerchons la vraye vie. En somme, de tãt de diuerses religiõs les vnes n'ont point de but, comme nous lisons de quelques Africains, qui adorent la chose que premiere du iour ils rencontrent: Ce sont vaines ceremonies. Les autres en ont vn, mais mauuais; pour exemple, toutes celles qui nous adressent aux creatures: Ce sont idolatries. Quelques vnes se le proposent bon, entant qu'elles s'adressent au createur; mais elles le veulent

Hierocles, ch. 14. & 24. & en sa preface.

seruir

ſeruir à leur fantaſie: Ce ſont deſtours & ſuperſtitions; mais qui pis eſt, ſeruir, non a Dieu, mais à ſa propre fantaſie. Quelqu'vne meſmes y en pourroit auoir, cõme des Iuifs d'auiourd'huy, qui aura pour but le createur, & aura en honneur ſa loy: C'eſt encor vn chemin qui nous laiſſe en chemin; qui nous mene au bois, & ne nous en tire point. Mais celle ſeule eſt la vraye religion, & digne de ce nom, qui a Dieu pour ſon but, ſa parole pour ſeruice, vn moyen ordonné de luy pour l'appaiſer enuers nous, & en aucune n'y a ſalut qu'en celle là.

Obiection. Quelques vns nous dient, que la religion n'eſt que charité, c'eſt à dire, le deuoir de l'hõme enuers ſon prochain; qui, s'ils oſoyent parler, nous diroyent que religion n'eſt qu'inſtrument de la police. Cependant ils s'eſtendent és louanges de charité tant qu'ils peuuent: mais en vn mot, Qu'en peuuent ils dire plus, que ce que nous diſons, Que charité a telle force, & eſt de tel poix, Que religion ne peut aucunemẽt eſtre ſans elle? Mais pour en parler proprement, charité n'eſt pas la marque pour diſcerner la vraye religion; mais plus toſt pour cognoiſtre le vray religieux. Il eſt queſtion de retourner à Dieu pour eſtre heureux: il le faut donq ſeruir. C'eſt la marque de religion. Mais en ce monſtre le religieux ſa religion; c'eſt à dire, qu'il eſt vrayement touché de Dieu en ſon cœur, quand il exerce enuers l'image de Dieu qui eſt ſon prochain, tout debuoir d'amitié & ſincere affection. Charité dõq n'eſt qu'vne reuerberation de la pieté ou amour de Dieu ſur le prochain, vne reflexion de noſtre veüe ſur ſon image. Il eſt queſtion auſſi pour bienheurer l'homme, de le conioindre à Dieu; pour le conioindre, de le reconcilier à luy. Or eſt la charité qu'ils appellent,

vne

vne conionction de l'homme à l'homme. Ce n'eſt pas celle qui le rend heureux, & ne giſt l'offenſe qui nous a tous perdus en defaut de charité, ie dis de celle là qu'ils pretendent, mais en rebellion contre Dieu. Ne ſuffit donq, d'eſtre bien auec nos prochains, ſi nous ne ſommes bien auec Dieu; mais c'eſt bien vn ſigne que noſtre cœur eſt bien ardent en l'amour de Dieu, comme d'enfans enuers vn pere, quand ne pouuans nous vnir encor à luy, nous nous vniſſons en vn corps & en vne ame, à tout ce qui porte ſon image. Bref, la vraye marque du feu n'eſt pas chaleur; car autres choſes ſont chaudes que le feu; mais c'eſt bien vne vertu qui y eſt ſi conioincte, que ſi toſt qu'on a dit, Il y a du feu; la concluſion s'enſuit, Il y a donq de la chaleur; mais non au contraire. Et la charité auſſi n'eſt pas la vraye religion, mais c'eſt vne vertu qui l'accompagne ſi neceſſairement, qu'on ne ſçauroit dire, Il y a de la religion en ceſt homme là, qu'il ne s'enſuiue incontinent, Il y a donq de la charité. Mais quelle charité? Non certes, comme ceux-cy penſent, vne crainte des loix humaines, qui nous retient de malfaire: c'eſt vne hypocriſie. Non vn deſir de credit, pour mieux faire nos affaires: c'eſt vne marchandiſe. Non vn deſir d'honneur, qui nous poinct à bien faire: c'eſt vn amour de ſoy meſmes. Mais vne crainte & amour de Dieu, qui nous fait cherir & aymer pour l'amour de luy, tout ce qui eſt & qui tient de luy. Or qui eſt l'homme, qui s'oſe vanter de ceſte parfaicte charité? qui ayme ſon prochain, & comme il faut, & pourquoy il faut? c'eſt à dire, comme ſoy meſmes & pour l'amour de Dieu? Car comment aurons nous ceſte charité, ſi pieté ne precede; & ſi noſtre amour enuers Dieu, comme auons dit,

eſt ſi

eſt ſi courte & ſi foible, quelle en ſera la reflexion ſur le prochain?

Or concluons donq, Comme l'homme a vn but de retourner à Dieu; qu'il y a auſſi vn droit chemin pour l'y remener; c'eſt la Religion: Que comme il n'y a qu'vn Dieu; auſſi n'y en peut il auoir qu'vne vraye, c'eſt à dire, ſuffiſante à Salut. Que les marques infallibles pour la diſcerner ſont trois: Qu'elle ſerue le vray Dieu, Qu'elle le ſerue ſelon ſa parole, Qu'elle luy reconcilie l'homme qui la ſuit: Et voyons conſequemment de tant qu'il y en a en l'vniuers, quelle eſt celle ſeule qui a ces marques.

CHAP. XXI.

Que le vray Dieu eſtoit adoré en Iſraël: qui eſt la premiere marque de vraye Religion.

LA premiere marque de la vraye Religion, ſans laquelle le nom meſmes de Religiõ ne luy peut eſtre attribué; c'eſt de ſeruir le vray Dieu. Le vray Dieu, c'eſt celuy, comme nous auons dit, qui a creé le Ciel, la Terre, & tout ce qui eſt en iceux; qui les conduit par ſa ſageſſe; qui les entretiẽt par ſa bonté; qui les ploye en ſomme à ſon vouloir, & les dreſſe à ſa gloire. A vne ſi remarquable marque, ne pouuons nous faillir de demeſler le vray Dieu d'entre les faux, & par meſme moyen de recognoiſtre la religion qui porte noſtre premiere marque entre les autres, quelques fardées & deſguiſées qu'elles puiſſent eſtre. Ce Dieu, qui a faict telles choſes, ne peut eſtre qu'vn. Car puiſqu'il a tout creé, tout ce que nous voyons icy bas ne ſont que creatures. Toute religion donq, qui nous en monſtrera pluſieurs, nous ſera abominable dés l'entrée. Et derechef, il nous eſt infiny & incomprehenſible. Car l'ouurage ne co-

ne cognoist point l'ouurier: mais bié l'ouurier l'ouurage. Celle donq qui nous le voudra figurer, representer, monstrer, ne nous peut estre qu'idolatrie, & superstition, inuention ou diabolique ou humaine. Approchons maintenant de ceste presse de religiõs; nous les verrons thymbrées d'vn million de Dieux, bigarrées de fantosmes estranges, d'hommes, de femmes, d'animaux, de monstres. Là ne trouuons nous rien encor de ce que nous cerchõs. Mais quelqu'vne entre toutes se verra, qui pour tout porte graué en son front: AV COMMENCEMENT DIEV CREA LE CIEL ET LA TERRE: qui fait esclater ceste voix par tout, LE SEIGNEVR nostre Dieu est vn seul Dieu, & qui au milieu de ceste foulle qui l'abbaye & gourmãde de toutes parts, s'escrie courageusement, TOVS VOS DIEVX ne sont qu'erreur & vanité. Sans nous arrester aux autres, qui ne meritent pas les regarder de plus prez, nous nous approcherons de celle la seule, qui seule, à la verité, fait profession & du chemin, & du lieu où nous voulons paruenir. Pour monstrer le chemin, il faut sçauoir le but: Et le but où nous pretendons tous, c'est de viure heureusement. Et viure heureusement, c'est viure en Dieu qui est la felicité mesmes: & ce Dieu comme auons fait confesser aux Payens, est vn. Ces religiõs donq, qui ne portent pas la liurée d'vn, mais de plusieurs, ne nous peuuent mener à la felicité que nous cerchons; car elle est vne, & de par vn. Or, quelle sera donq ceste vne, qui nous menera à vn? Cerchons la chez les Assyriens; ils adoroyent autant de Dieux, comme ils auoyent de villes. Les Perses, autãt comme d'estoilles au ciel, & de feux en terre. Les Grecs, autant qu'ils auoyent de fantasies. Les Ægyptiens,

autant ou qu'ils semoyent de fruicts, ou que la terre d'ellemesmes leur en produisoit. Les Romains, bref, en conquerant le monde, ont conquis toutes ces vanitez là, & n'ont pas eu faute d'esprit pour en inuenter d'autres. Que gagnerons nous à demander le chemin à ces aueugles, qui le taſtent aux parois; qui n'ont pas, comme quelques aueugles, vn enfant ou vn chien pour les cõduire, mais qui s'attachent tout eſperdus à tout ce qu'ils rencontrent? Mais au milieu de ces grandes nations, nous descouurons vn petit peuple d'Iſraël, qui adore le createur de l'vniuers, qui le reclame pour pere, qui l'inuoque ſeul en ſes neceſſitez, qui au reſte abomine en ſa petiteſſe toute la ſplendeur & le luſtre de ces Empires deſuoyez. C'eſt en la Religiõ de ce peuple là & non en autre que nous trouuons noſtre premiere marque; & pourtant la deuons nous ſeule enquerir, laiſſant là piſte damnable des autres, cõme plus ſeuremẽt nous ſuyuons vn ſeul clair voyãt qu'vn millio d'aueugles. Car quel plus grãd aueuglement y a il que celuy de l'entendement; & en l'entendement, que de prendre la creature au lieu du Createur, vn Rien au lieu de l'Infiny?

Le vray Dieu en Iſraël.

Or que le peuple d'Iſraël ait adoré le vray Dieu, tel que nous l'auons deſcrit, la deduction de toute ſon hiſtoire le nous monſtre aſſez. Chacun ſçait, en quelle reuerence de tout temps a eſté tenuë la Bible entre les Hebrieux: & ſi on veut doubter, qu'elle ſoit la parole de Dieu; c'eſt vne autre queſtion à vuider: mais pour le moins eſt il hors de doubte; que par les Hebrieux elle eſt tenuë pour telle, & que nous ne pouuons mieux iuger de leur croyance & religion, que par ces Eſcritures, pour leſquelles ils ont volontiers enduré la mort. Or que

preſchent

preſchent elles depuis le premier mot, iuſques au dernier, qu'vn ſeul Dieu createur du ciel & de la terre? Entr'ouurez la Bible tant ſoit peu: *Au commencement Dieu crea le ciel & la terre.* Dés l'entrée de la porte elle forcloſt du milieu de ce peuple, tous les Dieux que les hommes ont faits, pour le reſeruer totalemẽt au vray Dieu, qui a fait les hommes. Ouurez la puis apres à l'auenture en quelconque autre lieu que ce ſoit, de ligne en ligne, vous ne rencontrerez q̃ les loüanges de ce Dieu là, ou proteſtations & foudres contre les dieux eſtranges. Il a faict l'homme excellent, & pour ſa rebellion il eſt aſſubiecti à corruption. Qui pouuoit punir & empriſonner vne telle ſubſtãce, que qui l'auoit faicte? Il a planté & peuplé le monde; il vient à eſtre rauagé par vn deluge: qui peut laſcher la bride aux eaux, que celuy qui les retient? Le peuple d'Iſraël trouue vn chemin ſec en la Mer rouge: qui le luy a paué; que qui a fondé la terre au milieu de l'abyſme? Le Soleil auſſi s'arreſte ou recule à vne parole. de qui? que de celuy qui a dit, & il a eſté fait? Icy ne diſpute-ie point encor ſi ces choſes ſont vrayes, ou non: mais celà di-ie ſeulement, que les Hebrieux les croyent, & les ont creu de tout temps; & ont adoré celuy ſeul, qu'ils croyent les auoir faictes; qui ne peut eſtre certes, que celuy meſmes, duquel le premier mot du liure dit: Qu'il a creé le ciel & la terre. Demandez à Iob, qui eſt celuy qu'il adore? Iob 38.
Il ne vous dira point, Celuy qui a trouué l'inuentiõ de labourer, ou de paiſtrir, de pouruigner ou faire le vin; qui premier a filé, tiſſu, ou forgé; qui aura couppé vne queux auec vn raſoir, tourné vne image le deuant derriere, ou fait quelque tour de paſſe paſſe; qui aura eſbloüy les yeux des enfans. Tels

ſont, comme nous verrons plus à plain, les dieux des Gentils: mais c'eſt, vous dira il, celuy qui a fondé la terre, & eſtendu la ligne ſur icelle; qui a enſerré la mer entre des huis, & borné la fureur de ſes ondes; qui a fait la lumiere & les tenebres; qui reſtreint les Pleiades, & deſlie Orion; qui a creé le monde, & donné intelligẽce à l'homme. C'eſt, dira Dauid, celuy qui eſtend les cieux cõme vne courtine, & qui plãche ſes chambres entre les eaux; qui a fondé la terre ſur ſes baſes, & eſcarté la mer à vne ſimple menace; de qui les vẽts ſont les meſſagers, & les elemẽts les valets. C'eſt, dira Eſaie, celuy qui eſt le premier & le dernier: Sa main a fondé la terre, & ſa dextre a meſuré les cieux: il les a appellez; & ils ont comparu enſemble: le ciel eſt ſon ſiege, & la terre le ſcabeau de ſes pieds. Mais dira Moyſe, outre tout celà, quoy que nous en dions, nous n'en ſçaurions q̃ dire, c'eſt celuy de qui le nom eſt, Ie ſuis qui ſuis; celuy qui ſeul eſt, de par qui tout eſt ce qu'il eſt, & au regard de qui tout n'eſt rien; celuy que ny œuures ny paroles ne peuuent exprimer; vn en ſomme, & infiny tout enſemble. On dira, Ce Dieu, peut eſtre, qui eſt ſi grand, ne s'abbaiſſe pas iuſques à nous, & aura laiſſé le ſoing & du monde & des hommes à quelques ſiens ſeruiteurs, qu'il nous faut adorer. Ains, il eſt auſſi profond en ſageſſe & bonté, qu'il eſt grãd & haut en puiſſance. Es tu malade, c'eſt luy qui fait la ſanté, & enuoye la maladie. Tu l'y verras Medecin d'Ezechie: & veux tu des enfans, c'eſt luy qui ouure & cloſt la matrice. Il rend la vieilleſſe de Sara feconde; & la ſterilité d'Anne mere & nourrice. Et l'ennemy te preſſe-il? c'eſt le Dieu des Armées: auſſi fort le ſent Gedeon en grande qu'en petite armée. Veux tu auſſi du vent? c'eſt

Pſalm. 104.

Eſa. chap. 48. & 61.

de par

de par luy, dit Iob, que le vent d'Orient eſt eſpars Iob 38.
ſur la terre: qui appelle l'Aquilon, & il vient. Et tes labeurs ſe fendent ils de ſechereſſe? c'eſt luy qui diſpenſe la pluye matin & ſoir; qui a engendré les gouttes de la roſée; qui fait plouuoir ſur la terre, meſmes où il n'y a perſonne. Bref, crains tu la faim, il a appareillé au corbeau ſa proye, & ſes petits ne Pſalm. 104.
crient qu'à luy; les lionceaux bruyent vers luy pour leur paſture; & tout ce qui vit en l'air, en la terre, & en l'eau, l'attend à ſon beſoing. Or qu'eſt ce en ſomme tout celà, ſinõ que ce Dieu qu'Iſraël adore, eſt le createur & conducteur de l'vniuers? Ce vray Dieu qui entretient tout par ſa bonté, comme il l'a fait par ſa puiſſance? ſoigneux pour toutes choſes iuſques aux moindres, comme il a eſté puiſſant & ſuffiſant pour toutes? Or ne chante toute l'Eſcriture de bout en autre; c'eſt à dire, le peuple d'Iſraël, de ſiecle en ſiecle autre choſe: mais ſi nous fueilletons les vieux Rituaux des Ægyptiens, des Perſes, des Thoſcans; où trouuerons nous vn mot du vray Dieu, qu'en renoncement & en blaſpheme; & que ſont tous leurs dieux, que porteurs de receptes; qui font profeſſion ou d'vne maladie ſeule, comme les charlatans; ou d'vn meſtier? Ce vray Dieu, auons nous dit, eſt vn ſeul Dieu; à quel autre peuple a il eſté defendu d'en inuoquer pluſieurs? ou pluſtoſt à qui n'a il eſté commandé pour inſigne religion d'en auoir infinis? c'eſt vn eſprit viuifiant, qui ne ſe peut ny repreſenter ny cõprendre. Quel autre Dieu a dit, *A qui me ferez vous ſemblable, qui tiens la terre entre mes doigtz? Quelle maiſon me baſtirez vous, qui fais de la terre mon marchepied, & du Ciel mon ſiege?* & à quel autre peuple a il eſté dit: *Tu ne feras image taillée?* Origen. contre Celſus, liu. 3.
Et quel autre l'a il obſerué, iuſques à mourir mille

fois pluſtoſt? Iuſques à ne receuoir en bourgeoiſie ny peintre ny ſtatuaire aucun? au contraire, qui de tous ces dieux des Gentils n'a demãdé des ſtatuës? n'a enſeigné, cõme nous liſons en Porphyre, comment il deuoit eſtre peinct? plus vain beaucoup que les hommes qui l'adoroyent? Bref, ce vray Dieu, qui conduict l'vniuers, doibt auſſi conduire, comme auons dit, & les hommes, & leurs volontez à ſa gloire: & pour les conduire, il les faut cognoiſtre; & pour les cognoiſtre, il les faut voir; & pour voir dedans les cœurs, il les faut auoir faicts: car le pere qui penſe auoir fait l'enfant, ne voit point en ſon cœur; ny le maiſtre qui penſe auoir formé l'eſprit, en l'eſprit du diſciple: beaucoup moins vn dieu imaginaire, qui n'aura fait ny l'vn ny l'autre. Or quel autre Dieu lit on auoir dit: *Tu ne conuoiteras point*? auoir demandé vn ſacrifice de cœur? vn ieuſne d'eſprit? vne ame contrite & humiliée? & qui peut defendre la conuoitiſe ou l'hypocriſie, que qui l'a peut punir; & qui la punira, que qui la voit; & qui la verra en l'homme, que qui a fait l'homme meſmes? Au contraire, qui ne voit que les loix qu'on dit inſpirées des Dieux à Rome, en Athenes, en Lacedemone, ne paſſent point l'exterieur? Que nulle d'icelles, comme diſoit Cato, ne ſe trouuera auoir dit, Qui voudra deſrober, mais qui deſrobera, ſera coulpable? C'eſt à dire, Que ce ſont loix d'hommes qui ne voyent pas dedans le cœur; loix de creatures, qui rebouchent ou cõtre l'habillement ou contre la peau? Certes ce peuple donq ſeruoit le ſeul Dieu qui a fait l'homme: mais tous ces autres, les Dieux que l'homme a faicts.

Cato pour les Rhodiens.

Les Payens ont recognu le vray Dieu en Iſraël.

Or a eſté ce pauure peuple, comme nous liſons és hiſtoires, eſtrangement meſpriſé & foullé aux pieds,

pieds, comme si tous les dæmons eussent esté liguez contre luy qui seul adoroit le vray Dieu. Mais que sont en fin les Payens contraints de confesser? Varro le plus docte des Romains, qui auoit mis par inuentaire tous leurs Dieux; de peur, dit il, qu'ils ne s'esgaraſſent, conclut en fin, Que ceux adorent le vray Dieu qui l'adorent seul, & sans images, & qui croyent que c'est luy qui gouuerne l'Vniuers. Qui plus est, Que les Iuifs adorent vrayement cestuy là, de quelque autre nom qu'ils appellent: & que si à leur exemple on eust defendu tous images, (comme vn long temps à Rome) on ne fust pas tombé en tant de superstitions & d'erreurs. Or ne doubtons pas que celuy qui parloit ainsi de ceste armée de faux Dieux qui estoit à Rome, en eust bien dit d'auantage, s'il n'eust plus craint les hommes que ses Dieux. Et quant à ce que pour excuser leurs sacrileges, quelques vns ont voulu faire croire, que les Iuifs adoroyent la Teste d'vn Asne sauuage, par ce qu'vn tel animal leur auoit descouuert vne fontaine au desert, lors que la soif les pressoit. Polybe, Strabo, Tacite mesmes (qui fait ce beau conte) tesmoignent qu'au temple des Iuifs ne se trouua iamais chasse, relique ni image, qu'Antiochus le saccagea par auarice, que Pompée l'espargna par reuerence. Et est aussi peu digne de refutation que de foy ceste asnerie là. Mais bien, par ce qu'ils chommoyent le Sabbath, que les Payens depuis ont dedié à Saturne; plusieurs ont pensé qu'ils adoroyent Saturne: qui s'ils eussent enquis seulement vn enfant d'entre les Iuifs, eussent appris que le Dieu d'Israël, ne s'en fuit point, comme Saturne pour vn homme; mais que le ciel s'arreste, & la terre tremble deuant luy. Or contre ce petit peuple se sont armées en tous

Auguſt. De la Cité liu. 8. cha. 31. &c.

Denys d'Halicarnaſ. liu. 1.

Tacite liu. 5. ou 11. selon les diuerses Editions.

Appion contre Iosephe.

ſiecles les Monarchies principales du monde: mais plus petit il eſtoit, & plus y a paru la grandeur de ſon Dieu. Sennacherib, Roy des Aſſyriens, auoit ſubiugué tous ſes voiſins, & vouloit combler les foſſez de Ieruſalem des ruines des autres. Il enuoye donq Rabſaces, chef de ſon armée, pour domter Ezechias Roy de Iuda. Selõ les hommes, ſon argument eſtoit bon & concluant: Si ie te fournis deux mille cheuaux, à péne fourniras tu les hõmes pour monter deſſus. Qui es tu donq qui penſes faire teſte à mon armée? I'ay domté Aram & Arphad, & Ana, & Aua, & Sepharuaim: Que ſera ce donq de Ieruſalem ſi elle s'opiniaſtre cõtre moy? Mais quãd il dit, *Aduiſe, que ſont deuenus les Dieux de ces gens là:* & qu'il penſe conclurre du Dieu d'Iſraël le meſme, là ſe trouue vn trop manifeſte Elenche, non, comme dient les Dialecticiens, de l'eſpece au genre, ou de ce qui eſt dit ſimplement, à ce qui eſt dit ſelon vne certaine conſideration; mais du Rien au tout, de la vanité des Idoles à la toutepuiſſance du Createur. Qu'auient il donq à ce Monarque victorieux & des hommes, & de leurs Dieux? Sans que l'Eſcriture ſainte parle; Herodote le nous peut enſeigner aſſez: L'armee de Sennacherib, dit il, eſt miſerablement desfaite, ſon eſtat en vient en combuſtion, ſes fils le maſſacrent au temple de ſon idole; les Babyloniens recueillent les diſſipations de ſon empire; mais qui plus eſt, en vn temple d'Ægypte luy eſt dreſſé vne ſtatue auec ceſte inſcription: *Apprene[z] à me voir, à craindre Dieu.* Or que nous en dit preſques l'Eſcriture d'auantage? Et qui peut nier que ce ne ſoit là vn vray Trophée du vray Dieu contre les dieux des Gentils, en la perſonne de celuy qui en auoit tant deſtruit? Depuis ce temps là, la Monarchie des Aſſyriens

2 Rois, ch. 18. & 19.

Elenche. i. fauſſe concluſion.

αἰσχὺν τὸν ὀφθαλμῶν σου.

syriens ne fit pas beau faict,& vinrent les Medes & Perses à l'Empire,qui semblent au commencement y auoir pris exemple; car ils restablirent Israël selon les propheties, & donnerent liberté de redresser le temple, mesmes pour l'edifier fournirent de leurs moyens; & pour les sacrifices ordõnerent certaines contributions; recognoissans en leurs lettres aux Gouuerneurs, q̃ cestuy là estoit le vray Dieu & non autre. Mais que dirons nous des dieux de Grece,qui en conquerant les Perses,sont venuz faire naufrage en Iudée? Alexandre donq, apres auoir conquis les Perses,se faisoit adorer; & oyãt dire qu'en ces montaignes il y auoit vn peuple, que ny les Assyriens ny les Perses n'auoyent peu assubiectir à leurs Dieux, par toutes leurs rigueurs & cruautez: mesmes en Babylone ayant esté desobeï tout à plat de quelques Iuifs là transportez,quãd il y vouloit bastir vn temple à Iuppiter Belus, comme recite Hecateus, qui l'accompagnoit en ce voyage; il tournoit teste vers Ierusalem auec vn courage fort enuenimé contre ce pauure peuple; vient au deuant de luy Iaddus le Pontife,ou souuerain Sacrificateur des Iuifs,en son habit, accompagné de ses Leuites: Alexandre se iette deuant luy & l'adore. Ce Dieu, di-ie, que les plus grands d'alors adoroyent, adore vn homme, qui le venoit supplier. Parmenio trouuant cela fort estrange, demande la cause: Ie n'adore pas,dit Alexandre, cest homme, mais le Dieu duquel il est Sacrificateur: *Car ie l'ay veu*, dit il, *en mesme habit, estant encor en Macedone; & doubtant si i'attaqueroy l'Asie, & il me donna courage, m'asseurant que par sa conduicte ie vaincroy les Perses.* Il monta donq au temple & sacrifia à Dieu, selon que luy enseigna le Sacrificateur; & luy fut monstré le liure de Daniel, predisant quel-

Hecateus Abderita.

Ioseph.liu. Antiq.11. chap.8.

ques siecles deuant, qu'vn Grec viẽdroit subiuguer les Perses; & recognut qu'il estoit cestuy là; dont il laissa viure les Iuifs, selon leurs Loix, & de sept ans en sept ans leur dõna immunité, ce qu'il denia aux Samaritains. Or de tãt de peuples qu'il auoit plustost vaincuz, que veus, où lisons nous qu'il ait fait le semblable? & à quoy l'attribuerons nous, sinon certes, qu'il se souuenoit bien, de ce qu'il auoit appris en secret de ce grand Pontife des Ægyptiens nommé Leon, Que tous ces dieux que les Gentils adoroyent, estoyent anciẽs Roys; desquels on auoit consacré la memoire à la posterité: & pourtãt comme plus grand Roy, aussi pensoit il bien estre plus grand Dieu qu'eux tous. Mais en ce Dieu d'Israël il auoit recognu toute autre chose; Que c'estoit le Roy des Roys, & le Dieu des dieux; celuy qui changeoit les Empires selon son plaisir, & qui prenoit les Roys par la main, non tant pour poursuiure leurs vains desseings, que pour executer ses decrets eternels? Vient par sa mort ceste Monarchie à estre dissipée, & s'esleuent les Ptolomées en Ægypte: quelle plus grande approbation voulõs nous, que de voir Ptolomée Philadelphe à ses despens faire traduire si solemnellement la Bible des Hebrieux? Car que desirent les Princes victorieux que donner la Loy aux vaincus, & qu'estoit celà toutesfois sinon la receuoir? Et puis que les hommes d'Israël estoyent plus foibles que les hõmes d'Ægypte; que pouuons nous dire, sinon que le Dieu d'Israël auoit subiugué leurs Dieux? & de fait, quand puis apres Ptolomée surnommé le Bienfaicteur, s'est rendu maistre de Syrie, il ne sacrifie pas pour ses victoires aux dieux d'Ægypte, qui toutesfois estoyent en si grand nombre, & sembloyent auoir donné la Loy aux peuples circom-

Cyprian De la vanité des Idoles. S. Auguſt. De la Cité liu. 8. chap. 5.

circomuoisins; mais il s'en vient en Hierusalem, recognoit sa prosperité du Dieu d'Israël, & luy consacre les monumẽts de ses victoires. Or c'estoit toutesfois au temps de la plus grande aduersité des Iuifs, lors que leur païs estoit rauagé, le temple profané & par les ennemis & par les sacrificateurs mesmes; c'est à dire lors que toutes choses exterieures le debuoyent dissuader d'adorer le Dieu de ce peuple là, si la verité tresmanifeste ne luy eust contrainct. Des Romains lors qu'ils estendirẽt leurs armes iusques en Iudée, nous lisons qu'ils eurẽt le temple en reuerence; qu'Auguste ordonna des sacrifices & iournels & annuels; qu'il y enuoyoit mesmes des offrandes bien soigneusement, & plusieurs Payens à son exemple. Mais veu que les Romains introduisoyent à Rome, les Dieux de tous les peuples qu'ils conqueroyent, d'où viẽt que cestuy cy & non autre n'y trouue point de place? Ciceró respõd, qu'il ne conuenoit pas à la maiesté de l'Empire. Mais, en sa conscièce, Bacchus, Anubis, Priapus, & leurs hõteux & tenebreux mysteres y apportoyent ils de la splendeur? Ains s'il veut dire vray, ils cognoissoyent que le Dieu d'Israël estoit le vray Dieu, & non autre; que pour le loger il falloit chasser tous les autres; & auoyent de si long temps nourry le peuple en idolatrie, qu'ils craignoyent, comme encor plusieurs Princes, d'estre chassez de leurs subiects en receuant leur droict Seigneur. Cependant, dira on, ces pauures gens sont trãsportez aux quatre coings du monde, dispersez entre les peuples, departis entre les nations de la terre au gré de leurs ennemis victorieux. Icy certes faut remarquer la Prouidence de Dieu admirable, plus sans comparaison, que si ce peuple eust subiugué par armes tout l'vniuers.

Ciceron pour Flaccus.

Par

Par ce qu'en ont escrit les Poëtes, nous voyons en quel mespris ils estoyent entre tous: mais oyons là dessus l'admiration, non d'vn vulgaire, mais de ce grand personnage Seneque. *Nonobstant celà*, dit il, *la coustume de ceste gent a pris vne vigueur telle, qu'elle est tantost receue par tout le monde, & ont les vaincus ie ne sçay comment donné les loix aux victorieux.* Qui ne voit icy vne grande esmotion en ce Philosophe; & qui est l'homme doüé d'entendement qui n'en soit rauy comme luy? Les Roys ont ils subiugué vn peuple, quelle péne ont ils à luy faire changer de loix? La Iudée en sera pour exemple, qui a esté foullée aux pieds des Assyriés, Syriens, Grecs & Romains; & quelque maistre qu'elle ait changé, n'a peu changer de loy. Et entre les autres peuples au fait de leurs loix, il se trouuera quelque constance semblable. Mais que les Iuifs subiuguez, transportez, asseruis, vilipédez, trainez en triomphe par les Empires, ayent non seulemẽt subiugué les cœurs des triomphans à leur Dieu; mais, par maniere de dire, trainé leurs Dieux mesmes en triõphe: Que le vainqueur n'ait peu donner la loy au vaincu, & que le vaincu l'ait donné au victorieux, le subiect au Prince, le captif au maistre, le condemné au Iuge, Qui le croira, ie vous prie, s'il ne le voit; & s'il le voit, comment dira il, qu'autre que Dieu le puisse faire? Mais si Seneque veut ouir paisiblement Seneque, peut-estre, trouuera il solution à son admiration luy-mesmes. C'est que ces Dieux, comme il dit, que les Iuifs ont fait laisser au peuple, qu'on appelloit inuiolables & immortels, *estoyent des statues muettes & insensibles, desguisees en hommes, en bestes, en poissons; quelques vnes mesmes en monstres hydeux & infames, que les Dæmons qui s'emparoyent de ces statues requeroyent pis des hommes pour*

Seneque au liure De la superstition.

Seneque au liu. De la superstit. August. liu. 6. chap. 10. De la cité de Dieu.

pour leur seruice que les plus detestables Tyrans qui ayent onq esté; qu'on s'inciſaſt, qu'on s'estropiaſt, qu'on se chaſtraſt, qu'on leur ſacrifiaſt des hommes, des vierges, des enfans. Et quand les peuples ont ouy parler du vray Dieu createur du ciel & de la terre, qui veut estre ſeruy de cœur & d'eſprit; ceſte parole ſortant de la bouche d'vn pauure captif, a captiué les hommes, & ſubiugué les Dieux. Et de faict, comme nous verrons cy apres, ſi nous liſons les bons autheurs de ces temps là, ou ils ne parlent que d'vn Dieu, ou s'ils parlent des Dieux, ce n'eſt que pour la couſtume, & en les condemnant. Or que ſont donq ces tranſmigrations des Iuifs, qu'autant de colonies de preſcheurs pour annoncer le vray Dieu; autãt d'armées pour deſtruire & extirper les Idoles? Nous liſons que les Exorciſtes anciens des Gentils, adiuroyent les dæmoniaques par le Dieu d'Iſraël, le Dieu des Hebrieux, le Dieu qui noya les Egyptiens, & que les Dæmons trembloyẽt à ce nom. Ce n'eſt pas que les Gentils n'adoraſſent autres Dieux; mais qu'ils les cognoiſſoyent ſans efficace. Iulian l'Empereur auſſi, preſtoit l'eſpaule tant qu'il pouuoit pour releuer le ſeruice des faux Dieux. Cependant il n'oſe nier que le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Iacob, ne ſoit vn grand & puiſſant Dieu; & iure tous ſes Dieux, qu'il eſt vn des cõuertis à ſon ſeruice, & qu'il le cognoiſt grandement propice à ceux qui le ſeruent, comme Abraham a fait. Or qui a iamais fait confeſſer à vn Iſraëlite qu'vn autre Dieu que celuy qu'il adore fuſt bon? Et ſi ceſtuy-cy eſt bon, cõme dit Iulian, comment ne ſont les autres mauuais, veu que ce bon là les condemne, & les declare tous malings eſprits & ennemis du genre humain? Mais ſi Iulian meſmes nous vouloit dire ce qui luy auint en Antioche, lors qu'il

Orig. contre Celſus, liu. 3.

Iulianus contre les Galileẽs.

qu'il cõsultoit ses dæmons, qui fit trembler ses Philosophes & fuyr ses plus grands Sorciers de frayeur; on verroit assez quels ils sont: & Zosime son historien à honte de le reciter.

Zosimus liu. 3. Socrat. liu. 3. chap. 18.

Or voudroy-ie seulemẽt que les Payens ou leurs Aduocats me monstrassent de deux l'vn; ou vn Autheur Iuif, qui rende tesmoignage à quelqu'vn de leurs Dieux; ou vn Autheur graue des leurs, qui ayt condemné le Dieu adoré par les Iuifs. Mais veu qu'en vn Chapitre expres, nous auons prouué par tous les anciens, & par le consentement des peuples, Qu'il n'y a qu'vn Dieu; & par Varro maintenant, que les Iuifs adorent cestuy là: Que s'ensuit il, sinon que tous ceux là en cest article soyent Iuifs; & tous ceux qui ne le sont, Idolatres & abusez? Et c'est pourquoy Orphée, apres auoir celebré Dieu en ces vers & semblables alleguez au troisiesme chapitre,

Il n'est qu'vn Dieu parfait qui toute chose a faicte,
Qui tout couue & nourrit, &c.

Adiouste consequemment:

Homme ne cognut onq son essence incognuë,
Fors vn du sang Chaldée.

Ce que les vns rapportent à Abraham; les autres à Moyse; & quelques Platoniques à Zoroastre petit fils de Noë. Et Apollo mesmes interrogué par les Gentils, quels peuples auoyent esté anciennement religieux, leur respond,

Μοῦνοι χαλδαῖοι σοφίαν λάχον ἠδ' ἀρετὴν βροτέην Ἑβραίων μεγάλην θεὸν εἰσορόωντες.

Sans plus, les Chaldéens, auſsi le peuple Hebrieu
Ont sageſſe en partage, adorans le vray Dieu.

A quoy aussi s'accorde ce vers de la Sibylle:

Les Iuifs race du ciel, sont diuins & heureux.

Mais ce sera plus encor, si nous prouuõs par leurs meilleurs Autheurs, que leurs Dieux ne sont que men-

menſonge & vanité; c'eſt à dire, que non ſeulement ils ont approuué le Dieu d'Iſraël, mais auſſi condemné tous les leurs.

CHAP. XXII.

Que les Dieux adorez par les Gentils eſtoyent hommes conſacrez à la poſterité.

OR auons nous aſſez mõſtré au ſecond & troiſieſme Chapitres, Qu'il n'y a qu'vn Dieu; Que les Anges & les Dæmõs ſont creatures, les vns ſeruiteurs, les autres eſclaues; Que la nature & la philoſophie cõſentent en celà, encor que la couſtume inueterée cõme vn torrent emportaſt le peuple, & que les ſages du monde aymaſſent mieux ſuyure le fil de l'eau, que ramer à l'encontre. Mais encor ne ſera il point ſuperflu de voir ce qu'eux meſmes ont eſcrit de leurs dieux, & de tous en general, & de chacun d'iceux. Hermes donq, pour commẽcer, lequel nous auons ouy tant celebrer vn ſeul Dieu, en eſcrit en ces mots: *Comme le Seigneur Dieu*, dit il, *eſt facteur des Dieux celeſtes; ainſi eſt l'homme de ceux qui ſe contentent d'habiter aux temples, pour eſtre proches des hommes. L'homme donq fait des ſtatües à ſa ſemblance, eſquelles il inuite par art magique les eſprits; ou bien ils y viennent d'eux meſmes, & iceux leur prediſent les choſes futures: Mais le temps viendra, que toute ceſte religion* [des Ægyptiens] *ſera abolie, & que toutes leurs adorations ſe feront en vain. Et de faict*, dit il, *Æſculapius grand pere d'Aſclepius, & Mercure mon grand pere, qu'on adoroit en Hermopolis en Ægypte, eſtoyent des hommes, deſquels les hommes mondains* [c'eſt à dire, les corps,] *giſent de l'vn en Libye, de l'autre en Hermopolis, mais ſoubs leurs noms ſont adorez les Dæmons, que i'ay conuié, & attiré en leurs ſtatües.* Or quel plus grand teſmoing ſçauriõs nous pro-

Hermes en ſon Aſtlepiourné par Apulée.

Auguſt. De la cité liu. 8. chap. 23.

Dieux d'Egypte.

produire contre les dieux d'Ægypte, que celuy qui les a faits? Et que sont ils donq, sinon ou hommes, ou dæmons vestuz de statües, ou charongnes d'hõmes? Mais nous poursuiurons ces deux parties l'vne apres l'autre. Ce grand Sacrificateur Ægyptien nommé Leon, enquis en secret par Alexandre, de l'origine de leurs dieux, craignant plus sa puissance que leur ire, luy reuela aussi, que tous ces plus grãds dieux, ie dis ceux mesmes que les Romains appelloyent, *Maiorum Gentium*, estoyẽt des hommes, mais auec priere, qu'il ne le dist qu'à Olympias sa mere, & qu'elle bruslast incontinent les lettres: Car quant aux animaux que les Ægyptiens adoroyent, Plutarque dit, que les vns sont adorez comme Planetes & signes du ciel; les autres par ce qu'Osyris menant son peuple en bataille, auoit, selon les contrées, diuerses enseignes, vn Chien peint en l'vne, en l'autre vn Bœuf, &c. qui furent à l'enuy tournées en superstition. Des Phœniciens leurs voisins Sanchoniaton leur historien escrit, qu'ils honoroyent comme dieux, ceux qui auoyent esté grands entr'eux, ou qui auoyent inuenté quelque chose vtile à la vie humaine: & cõme ils ont esté long temps maistres de la mer, & ont mené plusieurs colonies en Libye, & en Hespaigne; ils les peuplerent aussi de mesmes dieux. Des dieux de Grece, nous lisons qu'Orphée, Homere, & Hesiode les ont les premiers introduicts, & en ont descript la Genealogie, leur donnant & ordonnant noms, surnoms & honneurs à leur fantasie. & Pythagoras disoit, que leurs ames estoyent penduës à vn arbre en enfer, attaquées de serpens de tous costez, pour si damnables inuentions: Et ce que luy mesme pensoit de ces dieux là, nous le voyons en sa vie descrite par Porphyre. Car il escri-

Cypr. De la vanité des Idoles.

Plutarq. au traicté d'Isis & Osyris.

Dieux des Phœniciens. Sanchoniaton tourné par Iosephe.

Dieux des Grecs. Herodote li. 2. A. Gell. liu. 3. cha. 11. & liu. 17. chap. 21.

Porphyr. en la vie de Pythagoras.

il escriuit des vers sur le sepulchre d'Apollo à Delphes, qu'il estoit fils de Silenus, qui auoit esté tué par Python, & enseuely en vn lieu appellé Tripos; par ce que les trois filles de Triopus l'y vindrent pleurer. Et venant puis apres en la cauerne Idée, où il trouua vn throne dressé à Iuppiter, il mit ceste inscription dessus: *Pythagoras à Iuppiter. Le grand Zen giſt icy, qu'on appelle Iuppiter.* Socrates en despit de ces mesmes dieux iuroit par le Chesne, le Bouc & le Chien; & fut condemné à la Cigüe, par ce qu'il enseignoit vn seul Dieu. C'est qu'il pensoit moins de diuinité en ces dieux, qu'és moindres creatures: & c'est toutesfois celuy qu'Apollo iugeoit le plus sage de Grece; moins sage encor que ces bestes là, s'il eust iugé tressage, celuy qui eust condemné la Diuinité: Mais c'est le propre des diables, en abusant les hommes de se mocquer encores d'eux. Or on cria blaspheme contre Socrates, & luy fit on aualler la mort: mais les Atheniens peu apres luy dresserent vne statüe en vn temple, & firent mourir ses accusateurs de despit; ne pouuans certes mieux condemner leurs dieux, qu'en iustifiant & honorant celuy qui les condemnoit. De Platon, son disciple, ce mot suffira: *Quand ie t'escrits à bon escient, ie ne parle que d'vn Dieu; quand autrement, ie parle de plusieurs.* Il employoit ses dieux en vanité; par ce qu'il les estimoit vains: Bref, l'vn dit, S'ils sont dieux, pourquoy pleurez vous? s'ils sont morts, pourquoy les adorez vous? l'autre, Bon courage Citoyens, les hommes viuent deuant les dieux, & les dieux meurent deuant les hommes; & les Poëtes, qui les ont faicts tels qu'ils sont, prennent tant de plaisir à les desfaire comme les enfans leurs poupées: qu'il n'est pas bonne tragœdie, qui ne bafoüe quelqu'vn de Apulée & A. Gelle.

ces dieux; comme Euripide entre autres en ces vers:

Neptune & Iuppiter, & vous tous autres Dieux
Tant vous estes meschans, si on vous fait iustice,
Vuidez seront bien tost les temples & les cieux.

Dieux des Romains.

On dira que les Romains, peut estre, auoyent quelque chose de mieux. A l'origine qu'ils en descriuēt, nous pourrōs iuger quels ils estoyēt; & notons que ce ne sont point les Grecs, qui escriuent des Romains, ce qui pourroit estre suspect; mais les Romains, idolatres d'eux mesmes. NVMA fut le premier qui institua la Religion entr'eux; & pour l'authoriser il feignoit auoir affaire auec vne Deesse Ægeria, qui estoit vne Sorciere; & soubs ceste belle ombre ensorcela le peuple ignorant de mille superstitions. Auint long temps apres, soubs le Consulat de Cornelius & de Bebius, qu'au champ d'vn certain Petilius escriuain, soubs le lieu appellé *Ianiculum*, furent trouuez par les fossoyeurs deux coffres; en l'vn le corps de Numa, en l'autre sept liures en Latin, *de Iure Pontificio*; c'est à dire, de leurs ceremonies & seruices; & autant en Grec de l'estude de sapiēce, par lesquels il destruisoit non seulement les Dieux des autres peuples, mais ceux mesmes qu'il auoit instituez. Cela rapporté au Senat, il fit brusler ces liures deuāt tout le peuple; c'est à dire condemna tous ces Dieux, & tous leurs seruices au feu. Or entre plusieurs autres Varro recite aussi ceste histoire; & ne dissimule pas que Numa vsoit de l'hydromantie, & auoit communication auec les Dæmons. Et quant aux Dieux; qu'auāt Pompilius adoroyent les Latins; Varro & C. Bassus dient, que Faunus ordonna sacrifices à son ayeul Saturne, à Picus son pere, & à Fauna sa sœur & sa femme, que les bōnes femmes appelloyēt, *Fatua* à *fatis*, par ce qu'elle leur

Tite Liue decad. 4. liu. dernier. Valere, liu. 1. Pline liu. 13. chap. 13. August. liu. 7. chap. 14. Lactan. liu. 1.

disoit

disoit leurs bonnes auentures; & depuis le peuple l'adora, soubs le nom de la bonne dame ou deesse: comme aussi certes, ceux qu'Æneas y apporta, ne valoyẽt pas mieux; que Virgile appelle Dieux vaincus, & les met, par maniere de dire, le petit enfant & eux en vne mesme hotte. Ce grand Pontife Sceuola fait, comme aillieurs auons dit, trois sortes de Dieux; ceux des Poëtes, pires, dit il, que les pires hõmes; ceux des Philosophes, qui enseignent que les Dieux estoyent des hommes, qu'il n'est pas bon que le peuple sache; & ceux des citez, que les princes, dit il, ont instituez pour contenir le peuple: &, à ce propos, adiouste Varro, qu'il est bon que les Capitaines & Gouuerneurs soyent persuadez, qu'ils sont venuz des Dieux, pour entreprendre plus hardiment & executer plus heureusement. Or qui en pouuoit mieux respondre que le Pontife mesmes? Et quels sõt ces meilleurs Dieux, qui ne sont Dieux qu'autant qu'il plaist aux hommes? Varro pareillement, Qu'il escrit des choses humaines, premier que des diuines, par ce que les citez sont deuant les Dieux qu'elles ont instituez, comme le Peintre deuant le tableau. Combien estoit il plus raisonnable que les Dieux se recommandassent aux citez; que les citez à eux? Item, il diuise ses Dieux en certains & incertains: les certains, dit il, au second liure, autant & plus subiects à caution que les incertains. Que dira il de certain de ces Dieux si eux mesmes sont incertains? Mais, voyez la pieté de ceste hõme; il les veut enregistrer, & en faire inuẽtaire; de peur, dit il, qu'ils ne se perdent, non tant par vn sac de ville, que par la nonchalance des citoyens (qui commençoyent fort à n'en tenir conte.) Certes les Romains eussent esté plus excusables, de deifier

Sacra manu vi-ctosque Deos par-uumq. nepotem, &c.

Augusti. De la cité liu. 7. chap. 17.

Varro, qui conſeruoit & ſauuoit leurs Dieux. Cependant ce ſage Senat penſoit bien auoir pourueu à ſon fait par vne ordonnance, Que nul Dieu ne fuſt receu à Rome ſans ſon adueu; comme ſi pour eſtre Dieu il falloit preſenter requeſte, & briguer les voix des hommes; que certes, par ce ſeul argument ils declaroyent plus diuins que leurs Dieux. Et de là auſſi eſt aduenu qu'ils ont receu tous les Diables, tous les Tyrans & toutes les ordures du monde pour Dieux en leur ville. Le ſeul vray Dieu, qui a creé les hommes, fondé les villes, transferé les Empires, n'a point eu de nom au milieu d'eux. De la nature de ces Dieux, Ciceron a eſcrit trois liures; c'eſt à dire, a fait liures de renuerſer, à proprement parler, tous les Dieux des Romains; car il recognoiſt leurs aages, leurs veſtemens, leur parure, leur race, leur parentage, leurs alliances; que leurs temples ſont ſepulchres; leurs ſacrifices & myſteres, repreſentatiõs de leurs vies; & des plus grãds iuſques aux petits, que c'eſtoyent hommes, & toutes leurs religions ſuperſtitiõs & contes de vieilles. Du vray Dieu il en parle tout autrement: Qu'il a tout creé, Qu'il a fait l'homme, Qu'il a fait ces Dieux là meſmes: en ſomme, Qu'il luy eſt plus aiſé de l'admirer que de l'expliquer; de dire ce que ce n'eſt pas, que ce que c'eſt. Et quant à ce que quelques fois, à l'imitation des Stoiques, il veut tirer des fables des Dieux, les choſes naturelles, c'eſt ſeulement pour retenir le peuple en abuz, ſuyuant ce qu'il dit és meſmes liures, ayant condemné ſes Dieux, Que celà toutesfois ne doibt pas eſtre declaré au peuple; & ſes Allegories ſont ſi froides, qu'il eſt à croire qu'il s'en moquoit luy meſmes. Des Augures, luy qui eſtoit Augur, il s'en moque expreſſement; c'eſt à dire, de

Ciceron De la nature des Dieux, premiere ſuſeul.

dire, de sa profession propre, & de ceux qui prennent conseil des corbeaux & des corneilles; c'est à dire, de tout le Senat Romain: comme aussi nous lisons, que Cesar tint l'Afrique contre les Augurs; & que Cato s'esmerueilloit comme deux Augurs se pouuoyent ou rencontrer, ou regarder sans rire. & Seneque en ses Questions, dit que les Aruspices n'estoyent inuentez que pour contenir le peuple. Tant peu ces plus sages croioyent ce qu'ils faisoyent & admirer & adorer au vulgaire. Or soit dit cecy en general de leurs Dieux. Mais si nous venõs au particulier, il nous sera trop plus clair; & i'y seray le plus bref que ie pourray, par ce que ceste matiere est traictée expres de plusieurs. Entre ces innombrables Dieux ils en nomment douze principaux compris en ces deux vers d'Ennius,

Seneque liu. 2. ch. 4. & 42.

Dij maiorum Gentium.

Iuno, Vesta, Minerua, Ceres, Diana, Venus, Mars, Mercurius, Iupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Et quelques vns y adioustent Bacchus & Saturne: l'vn à qui on penseroit autrement faire tort; veu que son fils y est: l'autre, qui, peut estre, comme il est bouillant, euit fait sedition; veu que Ceres y estoit. Pour en depescher les principaux tout à la fois, vn seul Euhemerus de Messine suffira, qui recueillit l'histoire de Iupiter, & des autres, des Titres, Epitaphes, & inscriptions, qui estoyẽt és temples, nommémẽt en celuy de Iuppiter Triphyllien, où estoit vne colonne grauée de ses plus remarquables faits, que Iuppiter mesmes y auoit dressée. Et fut ceste histoire appellée Sacrée, traduite par Ennius; duquel voicy les mots. *Saturne*, dit il, *prend Ops à femme; & Titan qui estoit l'aisné demande de regner: mais Vesta leur mere, & Ceres & Ops leurs sœurs, conseillent à Saturne de ne ceder point le Royaume. quoy voyant Titan, qui se*

Euseb. liu. 4 De la Prepar.

Euhemerus cité par Lactãce.

sentoit le plus foible, accorda auec Saturne, à condition que s'il auoit hoirs masles, il ne les esleueroit point; afin que le Royaume reuinst à ses enfans. Ainsi ils tuerent le premier fils qui nasquit à Saturne; puis nasquirent Iuppiter & Iuno gemeaux, dont ils ne monstrerent que Iuno, & baillerent Iuppiter à Vesta pour le nourrir en cachette. Puis Neptune qui fut aussi caché; & en fin Pluton & Glauca, dont Glauca, qui tost apres mourut, fut seule monstrée, & Pluton nourry comme Iuppiter en cachette. Or vint celà aux oreilles de Titan, qui assembla ses enfans, & mit Saturne & Ops en prison. Mais Iuppiter estant venu en aage, combatit les Titans, & les vainquit, & mit ses pere & mere hors de prison; tant qu'ayant descouuert, que son pere, qu'il auoit restably, estoit ialoux de luy, & attentoit à sa vie; il s'empara de l'estat, & le chassa en Italie. En ceste seule histoire voyons nous quels estoyent Saturne, Iuppiter, Iuno, Vesta, Ops, Neptune, Ceres; c'est à dire, des hommes & femmes; & des hommes certes, entre les hommes fort hommes, qui sont toutesfois les peres & meres des autres Dieux, & regnoyent és Isles de l'Archipelago, & en Candie, peu auant les guerres de Thebes & de Troye. Et par mesme moyen voyons nous aussi, d'où les Poëtes ont puisé leurs fables; qui ne sont point comme aucuns pensent, simples fantasies ou imaginatiõs sans subiect, mais desguisemens de verité, & d'histoire; en ce veritables, qu'ils content des faits vrayemẽt humains; en ce mensongers, qu'ils les attribuent à des Dieux, & non à des hommes. SATVRNE est tenu pour le pere d'eux tous. Ce qui se trouuera du pere, sera prouué de la posterité. Les Historiens donq, on dit, que sa femme luy cachoit ses enfans. Les Poëtes, qu'il les mangeoit, par ce qu'vn deuin luy auoit dit, qu'vn d'eux le deuoit chasser. Les Stoiciens, pour

euiter

euiter l'absurdité de Κρόνος, ou Saturne, ont fait Χρόνος, c'est à dire, le Temps, qui deuore tout. mais comment accommoderõt ils toute l'allegorie, auec toute l'histoire; & qui seront les iours perdus, & les iours sauuez: & qui sera Ops, & qui Iuppiter, & qui Pluton, & qui ce fils du Temps, qui ne periſſe auãt, & auec le Temps? Mais Hermes, quel qu'il soit, qui sçauoit ce parẽtage, se tient à la lettre, quand il conte entre les rares hommes des temps passez, Vranus, Saturne, & Mercure. Et Ennius dit, que ceſt Vranus estoit le pere de Saturne, qui regna aussi; & par ce qu'Vranus en Grec signifie Ciel, les Stoiciẽs plus fabuleux, comme dit Plutarque, que les Poëtes, ont appellé son fils, le Temps; son petit fils, à sçauoir Iuppiter, l'Æther, ou supréme region de l'air, lequel Euhemerus dit auoir ordonné des sacrifices à Vranus: & Ennius son traducteur, au Ciel son ayeul, mort en Ocean, & enseuely en Aulatie. Bref, de tous ces antiquaires, comme estoyent Theodore Grec, Thallus, Cassius Seuerus, Cornelius Nepos, &c. ne s'en trouue point qui le descriue autre qu'vn homme: & Orphée mesmes, qui les a deifiez n'en parle pas autrement. De Iuppiter que lisons nous? Iuppiter, dit l'histoire, chasse son pere, il tient ses assises en la montaigne d'Olympe, il rauit Europa en vn vaisseau nommé le Taureau: Ganymedes en vn autre, qui s'appelloit l'Aigle; mais il espargne Thetis, par ce que d'elle deuoit naistre vn Achilles plus fort que luy. en fin apres auoir donné quelques Loix, & departy les charges de son estat entre ses amis, il meurt, & est enterré en la ville de Gnose: Qu'est celà que la vie, & d'vn homme, & d'vn tresmeschant homme? indigne, non de regner au ciel, mais de marcher sur la terre? Mais par ce que ses

Hermes en son Asclepius.

ſucceſſeurs le faiſoyent adorer, cõme luy ſon aieul; & meſmes, que de ſon viuant, il s'eſtoit fait dedier des temples par ſes ſubiects, vaſſaux & confederez, dont nous le voyons appeilé, Labradeus, Atabyrius, Triphyllius, &c. il faut que toutes choſes s'accommodent & ſe rapportent. Comme donq d'vn homme on a fait vn Dieu, de la montaigne d'Olympe les Poëtes font vn ciel, du nauire vn aigle, de Thetis vne deeſſe: mais cependant le ſepulchre fait foy de tout, & l'Epitaphe de Pythagoras ſemblablement. Car ce ſont choſes trop contraires d'auoir icy vn Temple, & là vn Tombeau; d'eſtre icy adoré, & là rongé des vers. Or Callimache veut taxer les Cretains qui monſtrent ſon ſepulchre auec ceſte inſcription, ὁ Ζεὺς τὸ Κρόνε: mais puis apres quand il dit, que Rhea l'enfanta entre les Parrhaſiẽs, il n'aduiſe pas qu'il le fait mourir luy meſmes: car qu'eſt ce naiſſance, qu'vn commencement de mort? Et pourtant parle la Sibylle de ces dieux en ces mots:

C'eſt à dire Iuppiter fils de Saturne.

De Crete le vain los qui en abuſe maints
Ce ſont Dæmons ſans ame & ſepulchres humains.

Δαίμονας ἀψύχους νεκύων εἴδωλα κεκμώτας, Οὓς κρύπτει κεύθεσι τάφος ἠδὲ μόρος θ' ἵκει.

Bref Amalthée & ſa Cheure nourrices de Iuppiter eſtoyent reuerées au Capitole; & tous ſes myſteres ne repreſentoyẽt que les trauerſes de ſon enfance, & de ſa vie; comme il fut deſrobé, comme caché, comme nourri; c'eſt à dire, dementent ſa diuinité en toutes ſortes. Et Seneque perd ſa grauité, pour ſ'en mocquer; tant il trouue la choſe digne de riſée: *Si*, dit il, *ce Iuppiter eſt viuant, veu qu'il eſtoit ſi laſcif, que n'engendre il encor des enfans? Eſt ce qu'il ſoit deuenu ſexagenaire; ou la Loy Papia l'a elle bouclé? Ou auroit il impetré le droit des trois enfans? Ou en fin luy ſeroit il monté au cœur, Atten d'vn autre, ce que tu auras fait à autruy? craignant que quelque ſien fils ne le traictaſt comme luy*

Seneq. en ſes Morales.

Ius trium liberorum.

me luy Saturne? Ainſi ſe mocquoit ce grand Philoſophe de ſon grand Dieu, moins excuſable, veu qu'il l'adoroit, que ſ'il n'en euſt pas tant ſceu. De Iuno ne nous arreſtons point aux Poëtes: Varro meſmes dit, qu'elle fut eſleuée en Samos, & là ſe maria à Iuppiter ſon frere, duquel elle ne peut conceuoir; dont l'Iſle eſtoit appellée Parthenia, comme qui diroit l'Iſle de la vierge: & là auſſi eſtoit ſon plus fameux Temple, où elle eſtoit en habit nuptial: & ſes feſtes annuelles ſont proprement ieux ordonnez à la façon ancienne, pour repreſenter ſa vie; à ſçauoir ſes nopces, ſes ialouſies, ſon inceſte. Et de Minerue, fille de Iuppiter, nous liſons que par conſentement du pere, qui auoit promis à Vulcain de ne le refuſer de choſe qu'il luy demandaſt; elle fut violée: tant eſtoit toute ceſte race monſtrueuſe & effrenée. Car quant à Venus, de qui on conte plus d'adulteres que d'enfans; qui premiere, dit Euhemerus, introduit le bordeau au monde, que ſes adorateurs appelloyent pour l'honorer πελλασίαν, ἑταῖραν, καλλίγλυπτον, χιτώνιον, &c. qu'vne femme bien effrontée prendroit à grãde iniure: bref, au temple de laquelle eſtoit enſeuely Cynaras, Roy de Cypre, qui premier l'auoit entretenuë, i'ay honte certes que les Payens n'ont eu honte d'vne telle honte; mais plus encor qu'és liures de ceux qui ſe dient Chreſtiens, on n'ait point de honte de la chanter. Venons aux autres: Neptune, dit l'hiſtoire ſacrée, eut la coſte de la mer en partage; ou, comme les autres veulent, fut Amiral de Iuppiter: ainſi nos Poëtes appellent les Amiraux Neptunes. Pluton eut le gouuernemẽt du bas pays. ils l'ont deſguiſé en enfer. Mars conduiſoit les troupes à la guerre, & faillit pour vn homicide à eſtre pendu à Athenes. Quels, ie vous prie, ſont ces

Dieux, auſquels les hommes dõnent grace; & quelle eſt la loy de ce ciel, qui reçoiue pour Dieux ceux qu'on met au gibbet en terre? Apollo auſſi par amour deuint berger, & de berger maſſon de Laomedon. Il fit quelques tours de ſouppleſſe, qui trõperẽt le peuple; mais en fin, comme Porphyre nous a dit, fut tué par Python, pleuré par les filles de Triopus, & enterré à Delphes. Qui vit iamais rien de plus abſurde que de le deſguiſer en Soleil; c'eſt à dire enfermer le Soleil dedans la terre? Or tels ſont donq les Dieux des Grecs & des Rõmains; c'eſt à dire, hommes morts, Princes, Princeſſes, &c. que l'amour ou la crainte a deïfiez. Et de fait, ils ne faiſoyent rien à leurs Dieux, qu'ils ne fiſſent encor à leurs morts ſignalez & de reputation; des temples, des chapelles, des autels, vn habit ſelon leur aage, vne enſeigne ſelon leur condition, ou meſtier, vn feſtin funebre, des Anniuerſaires tout de meſmes. *Nec differt*, dit treſbien Tertullian, *ab epulo Iouis Silicernium, à Simpuuio Obba, ab Aruſpice Pollinctor, quia & Aruſpex mortuis apparet.* Et ne trouuons maintenant eſtrange ſi Alexandre vouloit eſtre Dieu, ſçachant qu'on en adoroit de tels; & ſi Scipiõ l'Africain penſe que la grand' porte du ciel luy doiue eſtre ouuerte; car ſon argument ſemble concluant:

Africanus apud Ennium.

Si fas, cædendo, dit il, *cæleſtia ſcandere cuiquam eſt,*
Mî ſoli cæli maxima porta patet.

Si par bien tuer on eſt Dieu, ie n'en ay pas tué moins que ceux-là; & ſi ces bonnes dames Larentia & Flora furent conſacrées à Rome, car elles ne penſoyent moins meriter en leur profeſſion, que la Venus des Cypriots; & ſi Caligula entreprit bien de ſe faire baſtir autels & ſacrifier, car il eſtoit & plus puiſſant & auſſi meſchant que ceux qu'il adoroit.

Or ce-

Or cela suffise de ces plus grands, & pour le regard des petits, contentons nous d'vn Æsculapius, que l'empereur Iulian, ce grãd ennemy des Chrestiens, celebre comme son sauueur entre tous. *Il est*, dit il, *fils de Iuppiter.* Il est donq homme; car les hommes n'engendrent point des Dieux. *Mais il est descendu au monde par le Soleil, & du Soleil en terre pour le salut des hommes.* Quel autheur ny serieux ny fabuleux a iamais dit celà? Ains il estoit, dit l'histoire, fils de la belle Coronis celebrée par ces vers,

Æsculapius. Iulian contre les Galileens.

Plus belle n'y auoit en toute l'Aemonie
Que Coronis la blonde.

Pulchrior in tota, quàm Larissæa Coronis non fuit Æmonia.

Et icelle estant grosse du Sacrificateur d'Apollo, pour couurir son honneur, on dit que c'estoit d'Apollo mesmes; c'est à dire, qu'il n'estoit pas, comme dit Iulian, fils du Ciel; mais, cõme parloyent les anciens, fils de la Terre; c'est à dire, bastard. & Tarquilius Romain a escrit, que c'estoit vn enfant trouué de Messine, qui apprit quelques herbes de Chiron Centaure, & fit le charlatan à Epidaure; & estant mort frappé du tonnerre, fut, dit Ciceron, enseuely à Cynosures. Bref, quel miracle lit on de luy, sinon qu'il monstra le Scordion, & l'Asclepiodote; & pourquoy non, à mesme raison, ne deifions nous ou Ibis pour les clysteres, ou le Cerf pour le Dictame? & quelle bestise en fin, de laisser celuy qui les a creées toutes pour adorer vn hõme qui en a cognu deux ou trois? Quant aux autres peuples de l'vniuers, les Ægyptiens ont pour semblables raisons deifié Apis leur Roy, publiant sur-péne de la vie, qu'on n'eust à dire, qu'il fust hõme: & i'ay horreur de referer ses mysteres: les Babyloniens Belus, les Maures Iuba, les Macedoniens Cabyrus, les Latins Faunus, les Sabins Saucus, les Romains Quirinus, à ça-

Varro.

à sçauoir les premiers Autheurs de leurs villes, ou conducteurs de leurs colonies, & les aisnés de ces Dieux; c'est à dire, de ces Princes plus anciens, s'appelloyét Saturnes, leurs fils Ioues, leurs arriere-fils Hercules &c. dont on voit en diuerses nations diuers Saturnes, Iuppiters, & Hercules. Les Empereurs puis apres se sont deifiez eux-mesmes, & leurs amis, qui ses mignons, comme Alexandre Hephestion, & Adrian Antinous, qui leurs enfans, & qui leurs femmes. Et Ciceron qui n'estoit qu'vn bourgeois d'Arpine, estoit bien si outrecuidé, que de vouloir deifier sa fille Tullia; & n'a point doubté de dire à Atticus, qu'il la feroit adorer comme vne Iuno, ou vne Minerue; veu qu'en rien elle ne leur cedoit. Mais il estoit venu en vne aspre saison pour esleuer des Dieux. Quoy plus? en l'hõme on a trouué vn million de Dieux; car on a deifié les Vertus, la Foy, la Constance, la Prudence &c. & les vices, les Amours, les Voluptez, les instrumés des voluptez, & les Passions, la Peur, la Palleur, l'Estonnement, & les Maladies, la Fieure, les Hemorrhoides, l'Epilepsie; bref, le Fumier, la Nielle, la Bruine, le Vẽt mesmes: iusques là, que ce grand Empereur Auguste faisoit sacrifier au vent Circius, qui le molestoit en Gaule. Or la cause de ces absurditez est en deux choses: l'vne, que Dieu frappe d'vn iuste aueuglement l'homme qui se destourne de Dieu à l'homme; tellement que de poinct en poinct, il vient à se prosterner aux bestes, & aux reptiles; c'est à dire, deuient moins que beste, au lieu qu'il se vouloit egaller à Dieu: l'autre, que les Princes sont si ambitieux, s'ils ne sont esclairez de Dieu; & leurs seruiteurs si flatteurs, que se voyans commander aux hommes, les Princes se pensent plus qu'hommes, & leurs seruiteurs,

Xenophon és Equinoques.

niteurs, pour estre eux-mesmes idolatrez, les idolatrent volontiers. De là lisons nous és Loix mesmes des Empereurs Chrestiens, que leurs Responces sont appellées Oracles; leurs personnes diuinitez sacrées; leur face splendeur diuine. Qui doubte, lisant celà, que tels Iurisconsultes, s'ils fussent venuz en ces premiers temps, ne nous eussent faict des Dieux? Mais pleust à Dieu que nous ne vissions point encor entre nous tant d'exemples vifs & parlans, de l'inclination de l'homme à adorer les creatures, encor que nostre loy de ligne en ligne nous en tance; &, par maniere de dire, nous retire à toute heure par la robbe pour nous en arracher. Ce que dessus nous soit pour eschantillon; & de la vanité des dieux, & de la stupidité des hommes qui les ont & adorez & faicts: & laissons conclurre ceste matiere à Ciceron mesmes. *La vie & coustume des hommes*, dit il, *a approuué d'esleuer au ciel, en reputation, & de volonté, les hommes desquels on auoit receu quelque grand bien. De là sont Hercules, Castor, Pollux, Aesculapius, Liber, & c. tellement que le ciel est peuplé du genre humain. Et si*, dit il, *ie viens à fouiller les antiquitez, & rechercher les memoires des Grecs; ces dieux mesmes que nous tenons pour les plus grands, se trouueront sortis d'entre nous. Et qu'il soit vray, demande, de qui sont ces sepulchres qu'on monstre en Grece; & te resouuien, quels sont les mysteres; toy qui y as accez, tu cognoistras sans doubte que mon dire s'estend bien loing.*

Cicer. De la Natiuit. des Dieux: au liure des Loix & aux Tusculanes.

CHAP. XXIII.

Que les Esprits qui se faisoyent adorer soubs les noms de ces hommes là, estoyent Dæmons, c'est à dire, diables, ou malings Esprits.

OR puis que ces Dieux estoyent hommes, & non plus hommes, mais statües; & que ces statües,

tües, s'elles estoyent plus que statües, adoreroyent les hommes; faut bien dire, auec Seneque, que ces hommes qui les adoroyent fussent deuenuz pis que statuës. Mais à ceci me respondra on; qu'ils respondoyent des choses auenir; qu'ils faisoyent des effects plus qu'humains; qui monstroyent vne vie, & vne vertu en eux; autrement qu'ils n'eussent pas si long temps seduit tant de peuples: Et c'est la secõde partie que i'ay pris à prouuer; à sçauoir, cõme ainsi soit que tous les Philosophes anciés sont d'accord, qu'il y a de bons & de malings esprits; les vns que nous appellons Anges seruiteurs & messagers de Dieu; les autres diables, ennemis de sa gloire & de nostre salut; que ces Esprits qui se seruoyent, comme nous a dit Hermes de ces statuës, estoyent immondes & malings. Ces Dæmons donq, pour s'authoriser, empruntoyent le nom des hommes, & bien souuent de tresmeschans hommes: & en leurs Oracles quand on leur demandoit, quels ils estoyent, se disoyent estre ceux là: celuy de Delphes, fils de Latone; Æsculapius, fils d'Apollo; Mercure, fils de Iuppiter & de Maia, &c. comme nous lisons en leurs Oracles recitez par Porphyre. Or qui est l'homme de bien, qui ne face difficulté pour vn bien grand gaing, de se seruir du nom d'vn meschant homme, qui mesmes n'en deteste & le nom, & la memoire? Et qui ne conclurra donq, que ces dæmons estoyent pires que ces hommes, qui veulent acquerir credit, vestuz de la peau de si meschans hommes? Ils s'attirent aussi, dit Hermes, dedans ces statües, par art magique; mesmes, comme dient Porphyre & Procle, ils enseignent aux hommes des receptes, pour les y attirer, & contraindre, comme nous lisons de Proserpine, d'Hecate, d'Apollo: L'vn commande d'enui-

Porphy. liu. des Respon. des Dieux. Euseb liu. 3. chap. dernier De la prepar. Euangel.

Porphy. des Responces. Euseb. De la prepar. liu. 5. chap. 6. & 7.

d'enuironner la ſtatüe d'Abſinthe, de luy peindre tant de ſouris, de luy offrir ſang, myrrhe, ſtyrax, &c. pour l'attirer. L'autre d'effacer les lignes & characteres; d'oſter les bouquets de ſes pieds, & le rameau de Laurier de ſa main; c'eſt à dire, de la ſtatuë, à fin qu'il ſe puiſſe retirer. Qui n'apperçoit qu'ils ſe faiſoyent attirer, & retirer par choſes qui n'ont aucune vertu? meſmes ſur les eſprits? c'eſt à dire, comme auſſi Iambliche l'a bien apperceu, qu'ils ne demandoyent qu'à venir pour nous tromper, qu'à s'en aller quand ils ne ſçauoyent que dire? plus deſireux de mentir, que nous ſtupides à les croire? Mais quand ils nous ont obeï, ou fait ſemblant d'obeir; voyons quel ſeruice ils nous demandent: Que leurs images ſoyent bien peintes, & bien diaprées; qu'elles ſoyent adorées, inuoquées, encenſées. Si ces ſtatuës ſont les leurs, Qu'y a il plus menſonger, qu'vn eſprit repreſenté en vne ſtatue? Si ce ſont ſtatues d'hommes, Qu'y a il, dit Seneque, plus beſtial, que ſacrifier deuant vne ſtatue, & faire manger à la ſeconde table le ſtatuaire qui l'a faicte? ſ'agenouïller deuant la peinture, & faire tenir le peintre debout, la teſte nüe? Et qu'eſtoyent ils donq, que docteurs de menſonge, qui vouloyent deſtourner les hommes, non de Dieu à ſes œuures ſeulemẽt, mais aux leurs meſmes; & finalement les conuertir en ſtatues? Apollo enquis du ſeruice qu'il faut rendre aux Dieux, enſeigne qu'il faut ſacrifier à tous, tant ceux qui habitent l'air, & le feu, que la mer & la terre; mais aux vns des animaux blancs, aux autres noirs; aux vns ſur les autels, aux autres enfouis en terre; aux vns les parties hautes de l'animal, aux autres les extremitez, &c. Et comme ils veulent eſtre ſinges de Dieu en toutes choſes, ils requeroyẽt ce ſeruice à l'exemple du

Iamblich. des Myſteres, cha. 27. & 31.

Porphy. au liu. des Reſponſ. Euſeb. liu. 4. chap. 4.

ple du vieux Testament. Car aussi, dit Porphyre, ils ne se delectent de rien plus, que d'estre tenuz pour Dieux; & le plus grand d'entre eux qu'il appelle Serapis, nous Beelzebub, d'estre adoré pour Souuerain Dieu. Mais encor quelle conuenance? Dieu nous demãde les premices de nos fruicts & de nostre bestail. C'est luy qui les a creés pour nous: & qu'y a il plus raisonnable que de recognoistre la moisson & le trouppeau de luy? Ceux cy au cõtraire s'en font faire hommage, & à leurs statuës. Dieu nous fait sacrifier des animaux, pour proteſter la mort que nous meritons par nostre peché: ceux cy par la mort d'vn animal, nous acquittent de tous pechez. Dieu nous dit en fin, Vos sacrifices ne sont rien: Ie veux obeissance, & non sacrifice: vos oblations me sont abomination, vos encẽsemens puanteur: Ie veux vn cœur contrit & humilié. Ceux-cy ne parlent que d'espandre sang, sans dire, ny sçauoir pourquoy; sans fin, sans but, sans signification, sans approcher de bien loing du cœur. Or, que sont ils donq, sinon esclaues fugitifs & rebelles, qui taschẽt d'emporter le loz de nostre Createur? Mais apres s'estre desguisez en quelques choses, ils ne peuuent celer leur malignité long temps. Et pourtãt, ils nous commandẽt de leur sacrifier des hommes, des vierges, des enfans. Si d'entrée ils eussent ordonné celà, qui est l'homme qui ne les eust abhorrez? Cependant, quãd ils se sont insinuez par quelques responces aggreables à nos oreilles curieuses, par quelques tours de passe passe admirables à l'imbecillité de nos yeux; nous nous laissons aller peu à peu à tout ce qu'ils veulent, comme s'ils ne pouuoyent que bien dire; ny nous en leur obeissant, que bien faire. Ainsi lisons nous, qu'à Saturne on sacrifioit des enfans

Sacrifices humains.

Euseb. liu. 4. chap. 7. Denys d'Halicarn. liu. 1. Diod. Sicilien liu 20. Porphy. de l'Abstin. Hiſtrus & Manethon citez par Euseb.

fans en Crete selon l'vsage des Curetes: & en Rhodomene le sixiesme iour du mois Geitnion; & en Phœnice au temps de peste, guerre & famine; & en Afrique pareillement, vn homme; iusques au Proconsulat de Tybere, qui fit crucifier ses Sacrificateurs au bois mesmes où ils souloyent sacrifier: En Cypre aussi à la Nymphe Agraulis, & à Diomedes, & en l'Isle de Tenedos à Bacchus, & en Lacedemone à Mars: & sont referez toutes ces abominations par Porphyre, qui de là cõclut, que tous tels Dieux estoyent de tresmeschans dæmons. Mais, qui plus est, nous lisons qu'Aristomenes Messenien sacrifia trois cens hommes pour vne fois à Iuppiter Ithometes, entre lesquels estoit Theopompe Roy des Lacedemoniens, Que les Latins immoloyẽt la disme de leurs enfans à Iuppiter, & pour l'auoir discontinué, pensoyent estre affligez de cherté & de maladies: Que ces Dieux mesmes respõdoyent aux Carthaginois; que leur malheur venoit de ce qu'au lieu d'immoler l'eslite de leurs enfans, ils ne sacrifioyent plus que le rebut, & des enfans achetez & suppposez: & le mesme faisoyẽt les Druides en Gaule; les Allemans, les Scandinauiens, les Tauriques, &c. iusques là, qu'vn Chiron Centaure auoit tels sacrifices annuels; tant le regne du Diable estoit espandu, & auec vne cruauté si exquise, que le Diable & non autre n'en pouuoit estre l'inuenteur. Qui doubtera apres tout cela, que ces Dieux ne fussent Diables, qui faisoyẽt non ce que les bons detestent, mais ce que les meschans ne peuuent qu'abhorrer? Or lit on, qu'vn Diphilus Roy de Cypre, fit contenter le dæmon de Cypre, d'vn bœuf au lieu d'vn hõme; & Amosis Roy d'Egypte, au lieu de trois ieunes hommes, ordonna à Iuno en Heliopolis trois veaux;

Tertull. in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum votiuis cruchibus exposuit. en l'Apologetique.

Erichtho apud Lucanum.

Si vos fatu ore nefando
Pollutóque voco,
si numquam hac carmina fibru
Humanu teiuna
cano, si pectora plena
Sæpe dedi & laui
calido profecta cerebro, &c.

Item, *Pius Aeneas* apud Virgilium

Salmone creatos
Quatuor hic iuuenes totidẽ quos
educat Vphens,
Viuentes rapit inferias quos immolet vmbris,
Captiuóque rogi
perfundat sanguine flammas.

Cæsar De la guerre de Gaule.

Procop. liu. 2. De la guerre des Goths.

veaux; & Pallas de Laodicée se contenta puis apres d'vne biche; & Hercules passant par Italie leur donna des hommes de foin, qu'on iettoit au Tybre; plus louable certes d'auoir chastié ses Dieux, que les plus grands monstres dont on luy donne gloire. Mais tousiours s'estoyent ils retenuz ce droit: & à Rome mesmes que tous les ans, le iour que l'homme deuoit estre sacrifié, les autels estoyét arrousez de sang humain, encores qu'enuiron quatre vingts ans auãt la venuë de Christ, le Senat eust condemné tels sacrifices à Rome. Or veu, comme dit Seneque, qu'ils demãdoyent vn seruice que iamais Busiris ny Phalaris n'oserent demander; qui ne cõclurra auec Porphyre, quelque ennemy des Chrestiens qu'il soit, que c'estoyent tous Dæmons & malings Esprits? ou auec Quintilian, que tels dieux ne peuuent estre qu'insensez, & pleins de rage? Et si le Senat, qui les adoroit, condemna, & abolit leurs sacrifices; pourquoy, sinon qu'il condemnoit aussi les instituteurs? Ie dis ces malings esprits qui les demandoyent si instamment; & si fort se tenoyent courroucez, quand ils n'estoyent continuez? Or disoit Labeo, qu'on tenoit pour grand maistre en ces mysteres, qu'en ce peut on distinguer les bons d'auec les malings esprits, que les vns se rendent propices par meurtres & supplications funebres, en quoy il les condemne presques tous; les autres par ieux, festins, mommeries & choses semblables. Mais si ces bons qu'il appelle, prennent plaisir en choses qué les sages hommes detestént, & dont les fols ont honte; que s'ensuit il, sinon que ces bons mesmes ne valent pas les pires hommes? Examinons ces ieux: car c'est la difference de Labeo. Les dieux requis en vne peste extreme, commandent pour l'appaiser, qu'on leur ordon-

Euse. li. 4. ch. 7. *Anno vrbis conditæ 6*; 7. Plinius liu. 30. chap. 1.

Quintilian au fanatiq.

Seruices infames.

August. liu. 2. De la Cité chap. 11.

August. De la Cité liu. 1. chap. 32.

ordonne des ieux Sceniques. Scipio Nasica grand Pontife, pour euiter, disoit il, la peste des Esprits, defend de dresser l'eschafaut. De Scipion, ou de ces dieux ie vous prie, qui se trouuera le plus sage? Ces ieux Sceniques ce sont farces d'amours, d'adulteres, de paillardises entrelardées de mille paroles infames; les maris les defendent à leurs femmes; les meres à leurs filles; les fols en rient, & les sages en rougissent, & tous au partir de là, d'vn commun accord bannissent ces Comediens de toute bonne compagnie, les excluent de tous honneurs, les recusent en tesmoignage, les declarent infames. Veu que seruir Dieu est si loüable, si ceux cy sont dieux, pourquoy est ce infamie de les seruir? Celuy qui demande les ieux est honoré, pourquoy deshonore celuy qui les ioüe? Viennent donq à disputer les Grecs contre les Romains: Si tels dieux, dient les Grecs, meritent d'estre adorez, les Sceniques meritent d'estre honorez. Leur proposition est bien fondée, & cognuë de soy mesmes. Mais assument les Romains, Il n'est pas possible, que les Sceniques, veu ce qu'ils font & dient, meritent d'estre honorez: reste donq à nous à conclurre, Que ces dieux ne doibuent aucunement estre adorez. Or a donq Nasica gaigné sa cause cõtre ses dieux & leurs ieux. Et ce sont toutesfois ceux mesmes que Zosimus ce grand ennemi des Chrestiens regrette tant, confermez par tant d'Oracles, & abolis par Constantin; auec lesquels, dit il, a fini le bon heur de l'empire Romain. Les mysteres aussi qu'il recommande tant, que sont ce que memoires des paillardises, des incestes, des meurtres, des tromperies, que les hommes desquels ils empruntent le nom, ont faits? Et qui est celuy si effronté, qui n'ait hõte de son vice; &

Auguſt. liu. 2. ch. 4. 5. 6. 13. Aux Digestes en lieux infimis.

Zosimus li. 2.

qui ne rougiſſe ſi on luy conte ? Et qui doubte que ceux là meſmes, s'ils reuiuoyent, en auroyent & honte & horreur deuant les aſſiſtans? Et qui doubtera donq, que ces dieux ne ſoyent des pires diables ; qui non ſeulement prennent plaiſir au mal qu'ils font, mais ſe baignent au mal qu'ils ne font pas? Pour exemple, ſi ceſte bonne dame, qu'ils appelloyent Mere des Dieux, que le plus malotru n'euſt voulu pour mere, euſt peu ouïr les vilaines paroles, qui ſolemniſoyent ſa feſte ; qui ne croira qu'elle ſe fuſt cachée de vergoigne? Et ſi Flora euſt peu lire les Florales d'Apulée; qui doubte qu'elle n'euſt fait de meſmes? mais d'auãtage qu'elle n'euſt eſté eſbahie de voir vn Ciceron en deuotion pour les celebrer ? Car que ſont en ſomme tous ces myſteres, qu'eſcholes d'impudicité, de Sodomie, d'inceſtes? Et ſi, comme dit Plotin, le But de Religion, c'eſt d'eſtre ſemblables à celuy qu'on adore; quel pouuoit eſtre le But de celles là, que de rendre les hõmes meſchans en toutes ſortes; & quel plus court chemin d'eſtre diables, que de leur reſembler? Car quant à ce qu'ils dient, qu'apres auoir vomy toutes ces ordures là en publiq, ils donnoyent quelques preceptes de iuſtice, & de modeſtie à leurs diſciples plus priuez: en celà reluit plus clairement leur malice puremẽt diabolique, de corrompre les mœurs de tout vn peuple, & par leurs ſeruices, & par leur exemple; & puis preſcher modeſtie, & temperãce à deux ou à trois; faire, di-ie, leçons publiques de tout mal, pour laſcher la bride à vn chaſcun, & pour retenir le credit enuers quelques plus conſcientieux, leur dire quelque petit mot de vertu à part: car, au reſte, qui iamais a leu, qu'aucun d'eux ait donné vn bon precepte, ou vn bon exemple au peuple,

ſoit

soit pour le retirer du vice, soit pour l'attirer à la vraye vertu? Et toutesfois pourquoy voulons nous que Dieu ou ses Anges bien heureux, conuersent auec nostre imbecillité humaine; sinõ par vne singuliere bien-vueillance, pour nous induire, introduire, & conduire en la voye de salut?

Oracles des Dæmons faux, ambigus, vains & meschans.

Mais leurs defenseurs font instance: Cependant ils prophetisoyent, & faisoyent des miracles grands & estranges. Laissons qu'il est plus naturel de croire qui presche le bien sans diuinations & miracles, que qui deuinant & faisant miracles, tient eschole de mal. Mais qu'estce en fin de ces Oracles, & miracles qu'ils celebrent tant? L'Oracle de Delphes estoit des plus estimez: Son commencement sera argument du reste. Vn trouppeau de cheures, dit Diodore, fut premierement occasion de le mettre en credit: Et puis vne fille y fut mise, pour prononcer les responces, qu'elle receuoit, dient ils, par les parties honteuses; & pour les scandales qui en auenoyent, fut ordonné que la vierge seroit de cinquante ans. A ces circonstances peut on estimer, quel Dieu ce pouuoit estre. A Crœsus donq, voulant sçauoir quelle seroit l'yssuë de sa guerre contre les Perses, il respond:

Crœsus ayant passé de Halys la claire onde,
Vn Estat destruira des superbes du monde.

Crœsus entendoit qu'il destruiroit l'Empire des Perses, & ruinè le sien propre: mais l'Oracle y auoit pourueu, par ce que sa responce se pouuoit prendre en deux sens. Si auoit Apollo quelque interest à conseruer Crœsus; car il auoit par singuliere deuotion grandement enrichy son Temple de Delphes. A Pyrrhus, dit Ennius, il respond:

Aio te Aeacida Romanos vincere posse.

Ie te dis les Romains pouuoir bien Pyrrhe vaincre.

Et là dessus il est desfait au lieu qu'il pensoit desfaire: & aux Atheniens il conseille de fuir deuant Xerxes: & aux Salaminois, il predit qu'ils serõt ruinez par les Perses, ou l'hyuer ou l'esté. En ces ambiguitez qui ne voit qu'il ne sçait rien de certain; & pourtant qu'il se veut laisser vne porte de derrière pour eschapper à toutes fins. Et quant à ces predictions auenuës; qui doubte que Themistocles voyãt venir vne si puissante armée, n'en iugeast autant; veu mesmes qu'auant auoir ouy la response d'Apollo, il conseilloit d'attendre l'ennemy par mer? Et combien pensons nous, qu'il y auoit de sages Senateurs, & de bons Capitaines en ces Estats & Empires là, qui en eussent prononcé leur aduis plus pertinemment? Aux Palmyreniens, dit Zosimus, demandans s'ils auroyent l'Empire d'Orient; vn Oracle respond:

Sortez de ma maison abuseurs que vous estes;
Trop desplaisent aux Dieux les choses que vous faictes.

Et Zosimus en recite quelques semblables, dont il fait grand cas. Que sont telles responces vagues & generales, qu'ambiguitez encor plus fallaces? &, par maniere de dire, fers à tout pied, aussi conuenables à vn peuple bien esloigné, qu'à celuy qui enquiert? Oenomaus donq Philosophe, & Orateur Grec, ayant souuent, comme il confesse, esté trompé par l'Oracle de Delphes, recueillit ses mensonges, & publia vn liure contre luy, intitulé De la fausseté des Oracles. Et Porphyre qui les auoit bien recueillis & examinés; &, comme il iure en ses liures, sans y adiouster, changer ny diminuer vn seul mot, dit qu'ils se trouuoyent ordinairement faux: & en adiouste la cause. *C'est*, dit il, *qu'ils ne predisent pas les choses par vraye diuination; mais par coniectures prises des choses*

Porphy. des Responces & Oracles.

choſes naturelles, & du mouuement, & conionction des Aſtres: ce qui eſt, dit il, *apparu en pluſieurs oracles. Car Apollo enquis par quelqu'vn s'il auroit maſle ou femelle, reſpond, Femelle; par ce, diſoit Apollo meſmes, qu'au temps de la conception Venus obſcurciſſoit Arares: &, ſi l'année ſeroit inſalubre, reſpond qu'Ouy, parce que la conſtellation eſtoit dangereuſe pour les poulmons: & ainſi des autres.* Or combien de ſages femmes, & de Medecins en reſpondroyent mieux, auſquels on n'euſt pas ſacrifié pourtant? Mais qui plus eſt, dit Porphyre, quand Apollo Delphique ne pouuoit coniecturer par les Aſtres, il prioit qu'on le laiſſaſt en paix; & diſoit ouuertement, que ſi on l'importunoit, il reſpondroit des menſonges: & quelques fois, Que pour l'heure, la voye des eſtoilles ne luy pouuoit rien monſtrer. Ie vous prie quels Dieux, qui apprennent leur ſageſſe des eſtoilles; mais qui pis eſt, quels bons dæmons qui menacent, ſi on les preſſe, de mentir? Et de faict, tels ſont les oracles, que les Diables cõiurez par les Sorciers rendent encor en ces temps; pour leſquels leurs ſeruiteurs ſont par toutes loix condemnez au feu: cõme celuy qui trompa Manfred, ayant à combatre Charles d'Anjou au Royaume de Naples par ceſte Grammaire ambigüe,

Non, non, Gallus ſuperabit Apulum. n'apperceuant point que deux negations en Latin peuuent valoir vne affirmatiue, & pluſieurs ſemblables qu'il nous ſera moins ennuyeux de lire és hiſtoires. Or s'ils ne ſçauent point la certitude de ce dont ils ſont enquis; pourquoy les adorons ou admirons nous? Et s'ils dient ce qu'ils ne ſçauent pas, ſont ils pas trompeurs? Et s'ils ſçauent autrement qu'ils ne dient, ſont ils pas mẽteurs? Et ſi tromper & mentir appartiennent aux Dieux, pourquoy en blaſmons nous

nos voisins & foüettons nos enfans? Mais qui plus est en choses de telle importance, où il va du sang de tant de pauures personnes, du sac de tant de pauures familles; qui pourra nier que ce ne soit le propre du Diable, qui dés son cõmencement s'est trouué & homicide & menteur? Des Augures i'en ay cy deuant touché vn mot. Les Egyptiens les prennent d'vne sorte; les Africains d'vne autre; les Grecs à droicte, les Romains à gauche: & Aristote s'en moque, par ce qu'ils ne determinoyent point le temps: & Pline, par ce que par leur doctrine propre, ils ne touchent en rien à ceux qui n'y prennent point garde: & ces grands Augurs mesmes, Cato, Cæsar, Ciceron s'en sont moquez. Que si quelques fois ils s'embloyét rencontrer en quelque chose; c'estoyent, comme les Almanachs, desquels le contraire suiuy pied à pied, approcheroit plus de la verité. Cependant, si par coniectures naturelles, comme les Philosophes, les Medecins, les Veneurs, & les Bergers mesmes en ont, ils preuoyoiét la peste, ils feignoyét estre corroucez cõtre vn Estat, ou vne Republique. Et pourquoy? Par ce qu'on auoit intermis les Comedies; c'est à dire, que les Escholes de paillardise auoyent esté interrompues, ou par ce qu'on n'auoit point exhibé de gladiateurs, c'est à dire, de gens qui s'entre-tuoyent publiquement, pour leur donner plaisir, & rẽdre tout vn estat homicide & meurtrier. Que s'ils iugeoyent par la saison, qu'elle deust passer, c'estoyent ces beaux sacrifices qui les auoyent appaisez, & pourtant estoit on tant plus soigneux de les continuer. Aussi quand les Romains perdent vne sanglante bataille de Cannes, c'estoit par ce que leur Consul Varro auoit mis vn beau ieune garçon en sentinelle; & quand les affaires alloyent mal en la ville,

ville, ou quelque faulteur leur auoit despleu aux ieux du Cirque, ou quelque malfaicteur, qu'on menoit au gibet, auoit passé par là. Quelle diuinité, ie vous prie, qui s'irrite de modestie, & s'appaise de crimes? qu'on ne peut auoir propice qu'en mal-faisant, & qu'on offense si estrangement en faisant iustice? Mais voyons encor s'ils ont point esté meilleurs Theologiens que Prophetes. l'Oracle de Delphes dit,

Cleomede est vn Dieu non vn homme mortel,
Le dernier des Heros, dressez luy vn autel.

Or estoit ce Cleomede vn de ceux qui dõnoit plaisir à ces Dieux à se battre à coups de pied & de poing; duquel on lit; qu'il tua son aduersaire d'vn seul coup. D'vn Socrates, d'vn Platon, d'vn Pythagoras iamais il ne parla de mesmes. Item

Archiloche est vn saint vray seruiteur des Dieux.

Certes de tels Dieux voirement; veu le meschant & vicieux subiect qu'il auoit choisy pour ses vers. D'vn Theognis, ou d'vn Phocylides, qui exhortoyẽt le peuple à bien viure, il n'en eust pas tant dit. De Cypselus il disoit, Cypselus est heureux, & bien aymé des Dieux. Si ainsi est, que sont donq Busiris, Phalaris & tous les autres Tyrans; veu qu'il n'en fut iamais vn plus grand que celuy-là? Mais aussi disoit ce mesme Oracle, que Iuppiter & Apollo auoyent prolongé la vie à Phalaris, pour ce qu'il auoit bien traicté Cariton & Menalippus. Or, qu'y a il plus propre à créer des Tyrans, c'est à dire, des ennemis du genre humain au monde, que de faire croire qu'ils sont aymez des Dieux? Zosimus leur grand protecteur recite d'vn qui respondit, Que pour appaiser vn tremblement de terre à Athenes, il falloit honorer Achilles, comme vn Dieu: C'est destour-

ner l'homme de Dieu à la creature. Le meſme auoit reſpondu à ceux de Methymne, Qu'il leur falloit adorer vne teſte de bois de Bacchus, qui fut repeſchée en la mer: C'eſtoit encor les aueugler plus que la ſtatue meſmes. Mais s'il eſt queſtion de l'adoration, & de la maniere de ſeruir ces Dieux:

Καὶ κέφαλας Κρονίδῃ καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα.

Enuoyez, dit il, des teſtes à Iuppiter, & vn homme à Saturne. L'ambiguité du mot φῶς, qui ſignifie vn homme, & peut ſignifier vne torche, a couſté la vie à maintes perſonnes; laquelle toutesfois il n'affectoit pas pour les eſpargner, mais pour auoir enuers les conſcientieux matiere d'excuſe: car enquis par les Atheniens, comment ils pourroyent ſatisfaire pour le meurtre d'Androgée, il leur commande d'enuoyer tous les ans à Minos ſept corps de l'vn & l'autre ſexe, choiſis entre tous pour appaiſer l'ire de Dieu; & duroit ce ſacrifice encor à Athenes, du temps de Socrates. Or, quelle eſt donq toute leur doctrine; ſinon, & de ſeruir le diable, & les creatures, & d'vn ſeruice vrayement diabolique & execrable? Or ſont ces Oracles referez par Oenomaus Payen, qui les auoit recerchez; par Porphyre noſtre ennemi, qui par iceux veut nous induire à en faire cas, lequel au commencement de ſon liure atteſte Dieu qu'il n'y met rien du ſien: par Chryſippe Stoicien en ſon liure Du deſtin, qui par iceux s'efforce de le prouuer: par Zoſimus meſmes, qui ſe plaint tant, de voir leurs bouches cloſes, & leurs temples fermez. Et ne faut certes s'eſmerueiller, ſi les Peripateticiens, les mettans à l'examen, propoſoyent de grands griefs contre ces Oracles; & ſi les Platoniciens, qui y alloyent de meilleure foy, ſont contraints de conclurre, Que non ſeulement les eſprits

prits impurs, mais leurs dieux meſmes, qu'ils penſoyent eſtre purs, eſtoyent ſubiects à mentir.

Faux miracles.

Venons aux miracles. Au temple de Venus, y auoit vne lampe, qui ne s'eſteignoit point, & l'Idole de Serapis eſtoit pẽdüe en l'air. En pareille choſe ſe peuuẽt faire diuerſes impoſtures: mais nul n'ignore, qu'és choſes de nature, il ne ſe voye de telles merueilles; vne fontaine qui allumera vne torche; vne pierre qui pendra du fer en l'air: & ceux qui ſe ſçauent ſeruir de telles choſes, & raſſembler les vertuz de pluſieurs enſemble, peuuent rauir les plus ſubtils en admiration; comme il s'en voit qui ont trouué l'inuẽtion de bruſler vne eau auec vne autre, d'arracher vne forte ſerrure, ſans preſques y toucher. Or que les Dæmons qui ſçauẽt plus que nous, ſe ſeruẽt mieux des merueilles de nature que nous, n'en faut doubter; comme, certes vn Medecin qui cognoit les vertuz des herbes, en fait choſes, que le Iardinier, qui meſmes les aura ſemées & eſleuées, admirera, & ne fera pas. Mais voicy vn grand cas: Accius Nauius grand augur en preſence de Tarquin, couppe auec vn raſoir vne queux aguiſoire en deux. Combien bruſle on tous les iours de Sorciers, qui par l'accointance du diable font beaucoup plus; qui eſtanchent vn tõneau percé, qui retiennent vne lexiue, qui lient les facultez naturelles; & toutesfois nous cõfeſſent que c'eſt de par les malings eſprits, & les malings eſprits ne ſe deſguiſent pas autrement à eux? Et de fait, les Anges & les diables ne different pas propremẽt de puiſſance, mais de volonté & d'exercice; comme entre les hõmes, les gens de bien ne different pas des malings, ny en force, ny en grandeur d'eſprit, mais certes en l'application de leurs corps & de leurs eſprits. L'image

auſſi

auſſi de Fortune feminine aura parlé, ou celle de Iuno Moneta, &c. & Caſtor & Pollux auront eſſuyé les cheuaux des Romains ſüans de trauail: & la dame Claude, aura tiré la nauire, où eſtoit l'idole de la Bonne deeſſe, que tant de ieunes hommes ne pouuoyent eſbranler. Poſons toutes ces choſes vrayes, encor que Tite Liue dit, qu'il deuient vieil, en les contant. Mais nous ne diſputons pas ſi les Eſprits peuuét parler par des Statuës; car nous n'en doubtons point: ains diſons, que ceux qui y parlent ſont malings eſprits, qui nous deſtournent à la creature, pour nous faire offenſer le Createur: ny que les Eſprits ne puiſſent emprunter des corps, ny qu'ils ne puiſſent faire des efforts outrepaſſans la force de l'homme: car les exemples s'en voyent, & plus qu'il ne ſeroit de beſoing. Mais bien que ces eſprits ſont diables, qui veulent auoir la loüange d'vne victoire gaignée, ou d'vne peſte appaiſée, qui n'eſt deüe qu'à vn ſeul Dieu; ou la veulent faire donner à vne fortune, qui n'eſt qu'en imagination; à vne Iuno qui n'eſt qu'en ſtatuë; à vne bonne deeſſe, mere des dieux, que les plus miſerables hommes, comme auons dit, renieroyent pour mere. Et de fait, ce que le diable, qui empruntoit ſon nom, ſe laiſſa trainer à Claudia, qui auoit ſi mauuais bruit entre tous, conuenoit tresbien à la vie que la deeſſe auoit menée, & au but des Dæmons & de leurs miracles; à ſçauoir, & pour donner plus de hardieſſe à Claudia de continuër ſa vie, & aux autres occaſiõ de la ſuiure. L'vn auſſi eſt reputé Dieu, parce qu'il a chaſſé les locuſtes; l'autre fait mourir les grenouilles, les hanetõs, les mouches: & de là auoyent les Chananéens leur Beelzebub, & les Grecs leur Iuppiter Chaſſe-mouche. Vn autre, dit Zoſimus, enuoye des oyſeaux qui man-

Iuppiter ἀπομυῖος.

mangent les sauterelles. Laissons que tous ces effects ont leurs causes particulieres. Mais quels miracles pour estre reputez Dieux? Et à ce conte, que ne le sont aussi ceux, qui par certaines receptes font mourir les serpens, les souris, & les mulots, ou ceux encor qui chassent les vers du corps de l'homme? Mais voulons nous voir les miracles que fait vn Dieu, impossibles, admirables, incommunicables à toutes creatures. Il a fait le monde, & il le ruyne; il a fait la mer, & il la seche; il a fait le Soleil, & il l'arreste: mais, qui plus est encor, il les a faits par sa parole, & du vent de sa bouche les change comme il luy plaist. Ce sont les miracles du Dieu d'Israël, qui n'ont leurs semblables entre les Dieux: & s'ils sont equitables en dispute, il faut qu'ils croyent de ces miracles nos liures, cõme nous croyons leurs liures des leurs. Et voulons nous voir aussi les miracles des bons esprits, & des seruiteurs de ce Dieu là; ce ne sont point habilitez de main, pour esblouir les yeux, tours de soupleſſe, prodiges sans fin, sans raison, sans enseignement; mais s'ils frappent, c'est en chastiant les hõmes; & s'ils guarissent, c'est en glorifiant Dieu. S'ils parlent, c'est pour enseigner; & s'ils apparoissent, c'est pour nous conduire à salut. S'ils predisent, c'est comme messagers de Dieu: & s'ils font merueilles, c'est comme executeurs de sa puissance. Et sur tout, tant s'en faut, que comme ces Dieux des Gentils, ils s'irritent d'vne chanson mal entonnée, ou bien d'vn saut mal commencé en leur honneur, que de rien ils ne s'offensent plus, comme nous lisons en nos Escritures, que quãd de ce on les remercie, ou admire, dont on doibt remercier & adorer le createur. Aux marques que les Platoniques nous en donnent, cognoistrõs nous encores mieux, si ces

Marques pour discerner les Dæmons.

si ces Dieux estoyent bons ou malins esprits, Anges, ou Diables, encor que ceste secte ait esté trop abusée en leur seruice. Porphyre dit, *Les Dæmons ou malins esprits s'esiouissent de sang espandu, & de paroles salles & vilaines, baillent des poisons, fournissent de charmes d'amour, incitent à paillardises, & à tous vices, & font à croire que les Dieux & le Souuerain mesmes y prennent plaisir; feignent en outre d'estre les ames de quelques defuncts, ou veulent sembler Dieux.* Quelle de toutes ces marques n'auons nous remarquée en leurs Dieux mesmes? Item, *Ils se desguisent, tant qu'ils peuuent, en Dieux (c'est à dire en Anges de lumiere;) trompent nos sens & imaginations par quelques vains prodiges: mesmes celuy qui preside sur eux, veut estre estimé le Dieu souuerain. Et cependant ils ne predisent que par coniectures, & sont tous en general subiects à tromper, & à mentir; s'irritent de peu de chose, s'appaisent aussi de vanité. Mais ils ont trompé quelques Poëtes, & Philosophes vains, & par iceux, puis apres le pauure peuple, pour se faire adorer comme Dieux.* Qu'est ce tout cela sinon vne vraye description de ceux mesmes qu'il adoroit? Iambliche pareillement qui en a fait l'Anatomie, *Ils se transfigurent*, dit il, *en bons; mais ils viennent pleins de vanterie, & s'attribuēt plus qu'ils ne sont; ils sont les braues & s'estonnent de paroles, ils sont les Dieux, & se troublent de legeres passions.* Mais, dit encor ce grand Magicien Apulée, *Ils s'appaisent de dons & s'irritent d'iniures, ils se plaisent en ceremonies & se courroucent, si on y faut tant soit peu. Ils president aux Augures & aux Aruspices, aux Oracles & aux miracles des Magiciens; sont, en somme, animaux de genre, passionnez d'esprit, raisonnables d'entendement, aëriens de corps, immortels de temps.* A qui peut conuenir cela qu'à ses Dieux; & que reste il donq, sinon qu'ils estoyent Dæmons, d'autāt plus miserables, qu'ils sont & plus vehe-

Porphy. liu. 2. De l'Abst. li. 2. des Sacrifices. En l'Epistre à Anebon allegué par Euseb. liu. 4. chap. 11. Iamblich. liu. des Mysteres en plusieurs endroits.

Iambliche au liu. des Mysteres.

Apulée.

vehemens en leurs passions, & immortels en leur nature. Ne peut rester que leur confession propre; & encor ne nous manquera elle point. Apollo donq en plusieurs Oracles recognoist le Souuerain Dieu, comme soubs la geenne; & pour se bien vanter, se dit estre vn de ses Anges, comme en cest Oracle sus allegué,

Nous Anges du grand Dieu quelque parcelle sommes. μικράδε θεῦ μερίς ἄγγελοι ἡμεῖς.

Mais enquis vne fois comme il vouloit estre appellé & inuoqué; il respond,

Appelle moy Dæmon tout sçauant & tout sage. πάνσοφε, πανσθενέστατε δαιμόνων ἐσθλοίσεφῶ κέκλυθι δαίμων.

Et en vn autre,

Sage Dæmon l'accord du monde & le flambeau.

Et derechef,

Nous Dæmons qui courons toute la terre & l'onde,
Tremblons au fouet de Dieu soubs qui tremble le mõde. Ἀέρμονίη κόσμοιο φαίσφορε καὶ σοφὲ δαῖμον.

Et ce nom toutesfois de Dæmon, estoit si odieux entre les gens de lettres mesmes qui en sçauoyent l'etymologie, qu'on eust fait conscience d'appeller ainsi vn esclaue. Mais quand encor nous lisons, que ces Dieux tremblent au nom du Mareſt Stygien, c'est à dire de l'Enfer, que Iuppiter mesmes iure par iceluy, & craint de l'offenser; qu'est ce sinon que ces Dieux, qui se feignent regner aux cieux, sont tourmentez en Enfer? Or sont aussi cessez les miracles, & les oracles de ces Dieux; & sont periz leurs seruices & sacrifices; & ont en fin les peuples recognu vn seul Dieu, Createur du ciel & de la terre, & conducteur de l'Vniuers, tel que l'adorent les Iuifs: & pour ceste cause s'escrioit cy deuant Seneque, Que ces esclaues Iuifs auoyent donné la loy à toute la terre. Mais qui s'esmerueillera, que celuy qui a fait & le monde & les hommes, se face en fin recognoistre tel qu'il est?

Augusſt. De la Cité li. 9. ch. 19

Ainsi

Ainſi donq, concluons pour tous ces trois Chapitres, Qu'il y a vn ſeul Dieu, Que ceſtuy là a eſté adoré & ſeruy & inuoqué du peuple d'Iſraël, Que les Dieux des Payens eſtoyẽt hommes, Que ſoubs le nom de ces hommes ſe faiſoyent adorer les Diables. En ſomme, que noſtre premiere marque, à ſçauoir le vray Dieu, ne ſe trouue qu'en la religion Iudaïque; dont s'enſuit, que toutes les autres n'eſtoyẽt qu'idolatrie & vanité. Car quant à ce qu'aucuns alleguent pour excuſe, que le ſeruice des Dieux peut compatir auec le ſeruice d'vn ſeul, S'ils ſont Dieux, c'eſt à dire, Anges, ils le prennent à iniure; car ils ne cerchent que l'honneur de Dieu. S'ils ſont Diables, ce ſont ennemis de Dieu: C'eſt dõq ſe rebeller contre ſon maiſtre. Bref, auſſi peu s'accorde le ſeruice du vray Dieu, auec celuy des Gentils; que la lumiere auec les tenebres, la vraye bonté auec la malice, ſa volonté treſſaincte auec leur peruerſité extreme; le ſalut que nous deſirons en luy auec la perdition, qu'ils ont acquiſe en ſe rebellant.

CHAP. XXIIII.

Qu'en Iſraël eſtoit la Parole de Dieu pour regle de ſon ſeruice: qui eſt la ſeconde marque de vraye religion.

MAINTENANT auõs nous veu par les Chapitres precedens, combiẽ l'homme eſt aueugle és choſes de Dieu, & de ſon ſalut; quand au lieu du vray Dieu ſon Createur, & ſon Sauueur, il a adoré non ſeulement, les plus viles & baſſes creatures, mais les ennemis meſmes & de la gloire de Dieu, & du ſalut humain. Et cecy nous doit d'autãt plus apprendre combiẽ eſt neceſſaire en la vraye Religion, la ſeconde marque que nous auons donnée; Que la parole de Dieu ſoit la regle de ſon ſeruice. Car qui ſ'abuſe

Que ceſte marque eſt neceſſaire.

ſ'abuſe tant, que de prendre non vne eſtoille, mais les tenebres au lieu du Soleil; ne peut certes, qu'il ne s'abuſe bien dauantage s'il veut diſcourir de ſa nature, de ſon cours, & de ſa vertu. Et comme celuy qui a failly le chemin dés l'entrée, plus il ſe haſte, & plus il ſe fouruoye: celuy ſans doubte, qui ſe ſera abuſé en l'Obiect de Religion, c'eſt le vray Dieu, plus il parlera de Religion & de ſeruïce; plus il blaſphemera le nom de l'Eternel, & plus s'eſgarera de ſon Salut Les Payens, comme nous auons veu, ont ſerui au diable, au lieu du vray Dieu: quel ſeruice auſſi s'en eſt il enſuiuy? ieux, farces, combats, eſcholes de paillardiſes, d'inceſtes, de meurtres, ſacrifices ſanglans, parricides ordinaires. Si telle eſtoit leur pieté, quelle pouuoit eſtre l'impieté entr'eux? Quelques vns par ces extremes meſchãcetez ont ſouſpeçonné qu'il y auoit de l'abus. Mais que leur a prouſité cela? Les vns ont dit, puiſque Religion conſiſte en telles choſes, il la faut bãnir & de ſoy & du Monde: & de là eſt ſortie l'eſchole d'Epicure: C'eſt tomber d'vn precipice en l'autre. Les autres ont ſacrifié, comme le vulgaire; & opiné en leur cœur, comme les plus ſages. Tels ſe diſoyent Ariſtote, Ciceron, &c. dont l'vn ſacrifie en ſon teſtament meſmes à Ceres; & l'autre celebre les infames feſtes de la Deeſſe Flora. Qu'eſt ce que ſe moquer de Dieu, tromper le peuple de guet à pens, & trahir ſon ſalut propre? Ils s'en eſt trouué quelque peu, qui ont laſché en leurs eſcrits quelques mots, contre telles impietez, & enſeigné, Qu'il y auoit vn ſeul Dieu: Qu'il n'eſtoit point ſerui de ces ſeruices là. Mais quand ils viennent à donner regle de Religion, où ſe trouuent ils? l'vn parle d'vne ſorte, & l'autre d'vn autre, chacun ſelon ſa fantaſie. Ils diſputẽt & crient

prou l'vn contre l'autre, pour s'entre-destruire: mais si vous tirez à part les plus opiniastres, & les laissez refroidir de leur ardeur; ils vous diront qu'ils sont fort peu asseurez, de ce qu'ils asseurent, Que ce sont opinions d'hommes, & pourtant disputables des deux costez; seulement, qu'en leur opinion ils pensent trouuer plus d'apparence. Bref, de tout ce que les sages du monde ont escrit çà & là, du seruice de Dieu, on trouuera vn bon mot en vn siecle, & vn bon mot en vn autre; mais les recueillant bien soigneusement tous ensemble, encor n'en sçauroit on faire, ny Regles ny Aphorismes, ny à péne de bons problemes. tant est l'homme par sa corruption, & aueuglé és choses de Dieu, & negligent és choses de son salut. Si est il, & nous l'auons prouué, Que l'hõme est mis au monde, pour seruir Dieu son Createur; & ce seruice nous l'appellons, Religion. Et puis qu'ainsi est, dés qu'il y a eu homme au monde, il y a eu aussi Religion; car la debte est de mesme date, que l'homme; & la debte de l'homme enuers Dieu, c'est vraye pieté & Religion. Et derechef, ne pouuoit ceste Religion estre inuẽtion d'homme; car les inuentions des hommes qui tendent à leur plaisir, ou vtilité, procedent d'Aphorisme en Aphorisme, de Theoreme en Theoreme, & d'experience en experience; & sont au commencemẽt rudes; & puis se polissent, non par vn mesme homme, mais bien souuent de siecle en siecle, au lieu que la Religion, c'est à dire, le debuoir de l'homme enuers Dieu, non tant institué, que né auec l'homme, pour la gloire de Dieu, & pour son salut; sans laquelle, di-ie, Dieu n'eust pas fait l'homme, & l'homme deuroit auoir regret d'estre fait; deuoit estre parfaicte dés le commencement, & accomplie pour son but; ce qu'elle ne pou-

ne pouuoit estre par le cerueau de l'homme, frappé en son esprit d'ignorance, depuis sa cheute, & en sa volonté de peruersité & malice. Certes faut donq que la Regle du seruice de Dieu, luy fust donnée de Dieu mesmes, qui seul peut reueler sa volonté, faire regle de son seruice, & nous declarer ce qui luy plaist. Or est la vraye Religiõ le vray seruice du vray Dieu: & n'estoit anciennemẽt ce vray Dieu, comme nous auons prouué, cognu & serui qu'en Israël; & n'estoyent les Dieux des Gentils, que diables; & par consequent leurs Oracles, paroles de diables: S'ensuit donq, qu'entre le seul peuple d'Israël, se doibt cercher & le vray seruice de Dieu, & la vraye parole de Dieu; voire qu'ils s'y doibuent aussi necessairement trouuer. Car puis qu'il y a necessairement vne Religion, & en la Religion necessairement vne regle procedante de Dieu, selon laquelle Dieu veut estre seruy, & qu'il estoit serui en Israël, & non ailleurs, en Israël se trouuera necessairement ceste regle, que nous cerchons. Car comme aillieurs il est impossible qu'elle soit, puisque le vray Dieu n'y est point; il n'est possible qu'elle ne soit en ce peuple, puisqu'il y en a vne, & que le vray Dieu y est. Or a le peuple d'Israël, de tout temps, certains liures que nous appellons la Bible, ou ancien Testament, qu'il reuere & ensuit, comme la vraye parole de Dieu, en laquelle Dieu a reuelé aux hommes, comme il veut estre serui & adoré; & sont ces liures continuez de temps en temps, depuis la creation du Monde; & en telle authorité entre les vrays Israëlites, qu'ils n'ont creu autres liures quelconques, & pour iceux ont enduré guerres, oppressions, exils, transmigratiõs, morts, massacres, &c. choses qui ne se trouueront entre les autres nations, encor que les

Qu'elle ne peut estre qu'en Israël.

Legiſlateurs, en leur donnant des Loix, leur fiſſent croire qu'elles procedaſſent des dieux, par ce que c'eſtoit choſe comme confeſſée entre tous, qu'à Dieu ſeul appartenoit de preſcrire Religiõ, ou Regle de ſalut à l'homme. Et pourtant nous pourrions tirer ceſte concluſion, dont les premiſſes ſont cy deuant prouuées; Il y a vn vray Dieu, vne vraye Religiõ, vne vraye Regle de ſeruir Dieu, reuelée de par le vray Dieu: Et ce vray Dieu n'a eſté cognu, & adoré qu'au peuple d'Iſraël: A Iſraël donq il a reuelé ceſte parole; & icelle doibt eſtre ceſte Bible, ou ancienne Alliance, ſelon laquelle Iſraël a eſté enſeigné au ſeruice de Dieu. Mais par ce que nous auons à faire à gens, qui ſeront plus toſt forcez par arguments à ſe taire, que perſuadez par raiſon à croire; comme ſi Dieu auoit intereſt à les perſuader, pour ſon hõneur, & non eux à croire pour leur bien propre; deduiſons auec le congé du lecteur, ceſte matiere tout amplement.

Or premierement, puiſqu'il y a vn ſeruice de Dieu, & qu'iceluy ſeroit pluſtoſt deſſeruice, que ſeruice, s'il n'eſt ſelon ſa volonté; & que ſa volonté ne nous peut eſtre manifeſte par nos coniectures, mais ſeulement par ſa parole: ie leur demande en conſcience, s'ils auoyent à diſcerner ceſte Parole d'auec toutes autres, à quelles marques pour ne ſ'abuſer point ils la voudroyent recognoiſtre. Ceſte Parole, diſõs nous, eſt la Regle du ſeruice de Dieu, & le Chemin de ſalut. A ce ſeruice eſt l'homme obligé, dés qu'il a eſté creé, à ce but doibt il tendre dés qu'il eſt né. Sera ce donq pas vne bonne marque de ceſte Parole, ſi elle eſt plus ancienne que toutes autres loix, & regles, que toutes autres paroles, que toutes inuentions humaines? ſi auſſi elle ne tend à

Marques pour diſcerner la parole de Dieu.

autre

autre but, qu'à glorifier Dieu, & à sauuer le genre humain? si, di-ie, elle retire l'homme de toutes choses, pour l'amener à Dieu; & le destourne de tous autres sentiers, quelque plaisir qu'il y puisse auoir, pour le guider à salut? Mais qui plus est encor, si nous trouuõs en l'Escriture choses que nulle creature ne peut auoir ny predictes ny dictes; choses qui ne peuuent tomber en entendement aucun; choses non seulement, outre, mais contre nostre nature; y aura il si opiniastre, & si ennemy de son propre salut, qui ne se rende, & qui n'aquiesce, voyãt & la main, & la signature, & le seau de Dieu?

I'entreprens vne matiere outre mes forces: mais plus haute elle est, & plus par sa grace nous aydera Dieu. Et premierement, veu que le monde est fait pour l'homme, & l'homme pour Dieu, que iamais l'homme n'a peu estre sans vraye religion, ny religion sans parole de Dieu; ie demande, de tant de grands peuples, & de florissans Empires, qui ont donné la loy à l'vniuers, esquels mesmes les lettres, les arts, les sciences ont esté celebrées, S'il s'en trouuera quelqu'vn, qui ait eu vne loy par escrit du vray seruice du vray Dieu? mesmes vne parole ou à tort ou à droit, qu'on ait creu estre procedée de luy, i'entens de ce seul Dieu eternel, Createur du ciel & de la terre? S'il se trouuera aussi, entre les Assyriens, Perses, Grecs, Romains, vne histoire de la religion deduicte depuis le commencement du monde, & continuée de temps en temps & de siecle en siecle? Au contraire, s'il y a Gentil qui ne soit contraint de confesser, que celuy de nostre Bible, qui dernier a escrit, est plus ancien que les plus anciens autheurs celebrez par les Gentils? Que si peu qu'ils ont apris de Dieu, ils l'ont eu d'ailleurs: en somme, qu'és

La Bible plus ancienne que toutes autres Escritures.

choſes de la religion, ils ont cheminé à taſtons, ſans lampe, ny conduicte aucune? Ceſt argument eſt traicté au long par quelques anciens: mais pour le ſoulagement de ceux qui ne les peuuent tous lire, nous le cueillirons icy en peu de mots. LA BIBLE donq commence par la creation du monde & de l'homme; nous amene de temps en temps, & de pere en fils iuſques au Chriſt; nous deduit la diuiſion des hommes en Gentils & Iſraëlites, en Idolatres & vrays adorateurs du Souuerain, leur reünion future auſſi en vn temps, & par vn moyen ordonné eternellement de Dieu à ceſte fin; & ſont les eſcriuains, Moyſe, Ioſüé, les Annales des Iuges & des Roys, les Prophetes chacun en ſon temps, Daniel, Nehemie, Eſdras, ces derniers meſmes enuiron l'an trois mille ſix cens de la creation, & deuant qu'il y euſt Annales ou Chronologies du monde, au reſte du monde. Ie prie tous les Antiquaires de ce temps, qui font ſi grand cas de l'antiquité des Grecs & des Romains, d'vne vieille medaille, d'vne colomne eſcornée, & d'vn Epitaphe my-mangé, qu'y ont ils rencontré ſemblable à cela? Eſdras au canon des Hebrieux eſt le plus nouueau de tous; & cependant il viuoit deuant que Socrates enſeignaſt à Athenes. Quelle regle de Religion y auoit il entre les Grecs de ſon temps, qui le condemnerent par ce qu'il parloit d'vn ſeul Dieu? Alors eſtoyent Pythagoras, Thales, Xenophanes, ces ſept Sages tant celebrez en Grece, qui ont dit chacun en toute ſa vie, quelque bon mot des mœurs, & de la vie humaine; de Dieu n'en ont parlé qu'en ſonge; ny ont penſé qu'à la trauerſe; n'en ont ſceu que ſi peu, qu'ils en alloyent apprendre en Egypte. Là allerent eſtudier Orphée, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagoras, Platon,

Platon, Heraclite, Democrite, Thales, Oenopis, &c. cõme ils s'en vantent bien haut en leurs liures. Que puiſoyent ils, comme nous auons monſtré, en Egypte, que ſuperſtition? Et que pouuoyẽt ils donq apporter en Grece? Et quelle y pouuoit eſtre l'ignorance, puiſqu'à ſi bon marché on eſtoit reputé ſage? De ceſte meſme date ſont les loix de Solon en Athenes, & peu apres les douze Tables à Rome, que les Romains enuoyerent querir en Grece par l'aduis d'vn Hermotimus Epheſien. De Dieu & de ſon ſeruice, qui doit eſtre le cõmencement de toutes bonnes loix, à péne vn mot. de la iuſtice meſmes, ſinon autant que l'intereſt particulier la gouuerne, bien fort peu. Or demanderons nous la regle de pieté aux Grecs & aux Romains, qui trois mil ſix cens ans apres la creation du Monde, ne ſçauent s'il y a vn Dieu ou pluſieurs; qui ne ſçauent de ſon ſeruice, qu'autant que le trafiq d'Egypte leur en a appris? qui au regard des autres ſont ſi nouueaux au mõde, &, qui pis eſt, y ont regné trois ou quatre cens ans, ſans ſ'enquerir ny de pieté ny de iuſtice? Certes retenons touſiours ce poinct, Dés que l'homme eſt né, il y a eu religion au monde; car il n'eſtoit pas né en vain; & pour regle de religion vne reuelation diuine. Car Dieu (comme les Philoſophes dient de nature) ne defaut point és choſes neceſſaires. Et pourtant où les hommes ont eſté ſi tard, & Dieu ſi peu cognu, là ne les trouuerõs nous point. Car quant aux Oracles, c'eſt à dire, aux paroles des Diables qui les abuſoyent, s'ils eſtoyent plus anciens que ces peuples, ils ne parloyent à perſonne, ſi nez depuis eux, ils eſtoyent nouueaux: & à la verité par leurs hiſtoires propres, l'origine des faux Dieux de Grece, & de leurs Oracles, eſt enuiron la

Cicer. liu. 2. Des fins.
Gelle liu. 20. chap. 1.
Denys d'Halyc. liu. 1. ch. 2.
Pline liu. 34. chap. 5.
Pomponius ff. De l'Origine du Droict.

guerre de Troye, & icelle tombe sur le temps des Iuges, vers les deux mille huict-cens ans apres la creation du Mõde. Les grands Roys d'Assyrie sont plus anciens que les Grecs; car ils tombent au tẽps des Roys & des Prophetes d'Israël, au lieu qu'il n'y a rien de notable en l'histoire Grecque deuant la captiuité de Babylone. Mais où nous monstreront ils vne loy du seruice diuin, & cõment l'eussent ils eüe, veu qu'ils reiectoyẽt le vray Dieu, & adoroyẽt les faux? Mesmes de ces faux là, quelle memoire presques en auons nous, sinon en la Bible, à sçauoir les victoires du vray Dieu contr'eux, & ses Trophées erigez de fueille en fueille, à leur confusion & ruyne? Au contraire, que sont les Roys d'Israël, que Guarends; les Prophetes, qu'Expositeurs de la loy de Moyse; ceux-cy pour la publier de temps en temps, à fin que le peuple ne l'oublie; ce que nous ne voyons en aucune autre nation: ceux-là, pour la faire obseruer, comme celle à laquelle sont obligez les Roys mesmes? Mais si nous reculons, iusques au temps de la publication de ceste loy, soubs Moyse; qu'auront les Payens de ce temps là à mettre à l'encontre? Ie dis non seulement pour la pieté, mais mesmes pour la iustice, & à péne pour la societé humaine? Les Atheniens allegueront Cecrops autheur de leur ville; les Thebains, Ogyges leur Roy, & d'eux s'appellent les choses anciennes Cecropiennes, & Ogygiennes: nous diront mesmes que lors en Attique nasquirent les peuples hors de terre, cõme s'ils parloyent de champignons, ou de cigales; qu'attendons nous apres ce mot, qu'ils nous puissent dire du seruice de Dieu, & des choses celestes, puis qu'ils pẽsent auoir germé en terre? Mais encor ne nieront ils pas, que ce Cecrops estoit Egyptien,

qui

qui leur apporta quelques Loix pour le reglement des Mariages, indice certain que c'estoyent gens sauuages ignorans de tout droit diuin & humain; & long temps apres luy, sont leurs Dieux & leurs Oracles: & se taist tout court l'histoire Grecque plusieurs siecles apres, comme vne riuiere, par maniere de dire, qui se perd à trente pas de sa source. Entre les Egyptiens & les Syriens, il y auoit plus de police: mais quant à la pieté, ils adoroyent le Ciel, les Planetes, les Estoilles; qui certes sont faites pour les hommes, & que Dieu pour leur vsage a assubietty à certaines Loix; tãt s'en faut que ces dieux peussent auoir donné des Loix aux hommes: & s'ils sçauoyent quelques choses de plus, c'estoyent Augures, Aruspices, especes de Magie, qui destournent l'homme de Dieu aux creatures; tãt s'en faut qu'elles l'addressent au salut. Mais de ce temps là entre le peuple d'Israël, que trouuons nous? Vn Moyse qui ne presche qu'vn seul Dieu, & enseigne de par luy, comme il veut estre serui: vne Loy qui definit les bornes de pieté, & de iustice, le debuoir de l'homme enuers Dieu, & enuers son prochain, qui de sept en sept iours est leüe publiquement à tout le peuple; que les Roys ont deuant leurs yeux, les sacrificateurs portent auec eux, les peres enseignent à leurs enfans, les maistres à leurs seruiteurs, les parois, & les frontispices des maisons, & aux estrangers, & aux domestiques. Au plus heureux temps qu'on puisse choisir à Rome, ou à Athenes, ie laisse volontiers leur Barbarie; qu'auons nous, ie ne dis pas en pieté, mais en ordre, en iustice, en police, qui approche de bien loing de cela? Au contraire, quelle Loy y fut iamais publiée, qui ne fust abolie premier que d'estre cognüe au peuple? Et qui y regar-

doit que les Iuriſconſultes? & qui n'auoit violé la Loy premier, que de ſçauoir qu'elle fuſt? Bref, où auons nous leu vn peuple tout iuriſconſulte, tout inſtruit aux Loix diuines & humaines, que ce peuple d'Iſraël? Et pourquoy, ſinon que ceſte Loy eſtoit ou contenoit la regle de ſalut; qu'il conuenoit que toutes perſonnes indifferemmẽt ſceuſſent & entendiſſent, comme toutes naturellement debuoyẽt tendre à leur ſalut? Or de l'antiquité de Moyſe, qui publia la Loy entre ce peuple, ne veux ie point qu'on nous croye, mais les Gentils meſmes. Le fonds de l'antiquité de Grece, dient Diodore & Denys d'Halycarnaſſe, c'eſt Inachus, qui viuoit vingt generations, c'eſt à dire, enuiron quatre cens ans auãt la guerre de Troye. Or diſoit Ptolomeus Mendeſius ſacrificateur d'Egypte, qui auoit recueilly ſon hiſtoire des memoires ſacrez des Egyptiẽs, au meſme temps qu'Inachus regnoit en Grece, regnoit Amoſis en Egypte; ſoubs lequel, dit il, Moyſe ſortit d'Egypte auec le peuple d'Iſraël. Et le meſme dit Appion Grammarien, ce grand ennemy des Iuifs; auſquels auſſi s'accordent Beroſe Babylonien, Polemon, Theodote, Ipſicrates & Moſchus hiſtoriographes des Phœniciẽs, recitez par Euſebe & Africanus. Eupolemus, au liure des Roys de Iudée, dit, que Moyſe enſeigna les lettres aux Iuifs, les Iuifs aux Phœniciẽs, les Phœniciẽs aux Grecs par Cadmus. Et par ainſi ne ſeroit pas ſeulement Moyſe le plus ancien en leurs hiſtoires, mais plus ancien que toutes hiſtoires. Et Numenius dit, que Platon, & Pythagoras n'auoyent rien que des Egyptiẽs & Syriens, & nommeément de Moyſe; & recite ſon hiſtoire preſque de mot à mot, telle que nous l'auons en la Bible; diſant que c'eſtoit vn grãd Theologien, legiſla-

Denys d'Halycar. liu. 1.

Appion liu. 4. de ſon hiſtoire & contre les Iuifs.

Euſeb. liu. 10. chap. 3.

legislateur & prophete. Aussi dit Diodore Sicilien, qu'il a appris des Egyptiens (ennemis toutesfois de Moyse & de sa race;) qu'il auoit esté le premier legislateur de tous; homme au reste de grand cœur, & de tresloüable vie; & que les Iuifs le tenoyent comme vn Dieu, soit pour la cognoissance de Dieu qu'il auoit, soit pour son authorité & excellence: Et, dit il, il donna la Loy au peuple des Iuifs; laquelle il disoit auoir receuë de Iah, ainsi appellent ils le Dieu יהוה qu'ils adorẽt. Et quel estoit ce Dieu, Strabo le nous monstre assez, quand il dit, Que Moyse se retira d'entre les Egyptiens pour seruir Dieu, les ayant en vain repris de leurs vanitez & folies, & de ce qu'ils attribuoyẽt à Dieu des images de bestes & d'hommes, qui deuoit estre adoré & serui autremẽt. Bref, Porphyre au liure quatrieſme, cõtre les Chrestiens, rend ce tesmoignage à Moyse, qu'il auoit escrit l'histoire des Iuifs veritablement: ce qu'il auoit apperceu en le conferant auec Sachoniathon Berutien, qui recite les circonstances mesmes, qu'il auoit apprises des memoires d'vn Hierobaal, sacrificateur du Dieu de Leui, c'est à dire, du Dieu d'Israël, & des Annales des villes, & des Liures sacrez, qu'on souloit dedier aux temples: & estoit, dit il, ce Sachoniathon, quelque temps apres Moyse, enuiron le temps de Semiramis. Or nous donne icy Porphyre plus que nous ne demandons; car nous mettons Abraham au temps de Semiramis; & Moyse est quelques siecles apres. Les liures donq de Moyse nous conduisent de pere en fils iusques à Abraham, d'Abraham à Noë, de Noë au premier homme, du premier homme à Dieu le Createur, outre lequel on ne peut passer; & auquel, comme nous auõns prouué, traictant de la Creation, il nous faut touſiours

Strabo liu. 16.

Porphyre contre les Chrestiens liu. 4. Euseb. De la Prepar.

reuenir: & en toute ceſte deduction, il nous declaire les reuelations de Dieu aux hommes, & les Loix en forme d'alliance, qu'il leur a donnees, à fin qu'ils fuſſent ſon peuple, & qu'il fuſt leur Dieu : laquelle alliance certes, euſt eſté trop impudemment & imprudemment controuuée, enuers ce peuple dur & reueſche; auquel il ne reproche autre choſe: mais elle leur eſtoit notoire, & en eſtoyent informés dés leur natiuité. Et ne faut icy ſouſpeçonner qu'il ait eſcrit cela, comme aucuns veulent dire, pour authoriſer ſoy, ou les ſiens: Car il fleſtrit Leui ſon aieul d'vne marque d'ignominie, toute expreſſe en ces
Gen.49. mots du Teſtament de Iacob, *Simeon, & Leui inſtrumens de violence par leurs deſconfitures, &c. Maudite ſoit leur fureur; car elle eſt impudente: ie les diuiſeray en Iacob, & les eſpandray en Iſraël, &c.* comme s'il euſt voulu degrader toute ſa race ; ce que toutesfois rien ne le preſſoit de dire: Et taxe l'idolatrie d'Aaron, & les murmures de Marie, qui eſtoyent ſes frere & ſœur: & repete en pluſieurs endroits, que pour ſa faute, Dieu luy auoit declaré, qu'il verroit la terre de Chanaan; mais qu'il n'y entreroit point: Bref, laiſſe & ordonne Ioſüé pour ſucceſſeur, au lieu que ſelon l'authorité qu'il auoit en ce peuple, il pouuoit, ce ſemble, y inſtaller ſes enfans; comme ainſi ſoit que naturellement nous celons les vices de nos peres, & corrompons les genealogies pour les rendre vertueux, & nous meſmes recommandables par leur vertu; & ne cõfeſſons nos fautes, ie dis les plus gens de bien, qu'entre nos plus priuez, & le plus tard encor que nous pouuons, tant ſ'en faut qu'à noſtre eſcient nous les publions à la poſterité: bref, ſommes tant deſireux de laiſſer honneurs & dignitez à nos enfans, que ceux qui n'ont peu eſtre ambitieux

pour

pour eux meſmes, ne ſe peuuent garder de l'eſtre pour leur poſterité. Or que pouuõs nous conclurre de là, ſinon, qu'il a quitté l'honneur de ſon parentage, & le ſien propre, à la gloire de Dieu, & à la verité? Et ores que ne venions pas à cõclurre de plain pied, qu'il eſcriuoit donq de par Dieu, & non de par l'homme, puis qu'il deſpouilloit en ſes Eſcritures la nature de l'homme; deuons nous pas au moins conclurre, que celuy qui a poſtpoſé les ſiens & ſoy meſmes à la verité, pour quelconque conſideration que ce ſoit, ne luy aura preferé le menſonge?

Quelque miſerable querelleux contre ſon propre bien dira icy, Que Moyſe, Ioſue, Dauid, Eſaie, &c. ayent eſté tant anciens que vous voudrez, mais quelle certitude ay ie que ces liures ſoyent auſſi anciens & eſcrits par eux? Et ſuffiroit de luy reſpondre, Comme tu crois que tels liures ſont de Platon, d'Ariſtote, de Ciceron, par ce que de main en main on l'a ainſi creu; vſe auſſi de pareille equité enuers ceux cy, qu'vn ſi grand nombre d'hommes t'aſſeure eſtre venuz d'eux. Mais s'ils ne veulent eſtre perſuadez, encor ne nous manque il point dequoy les forcer. Premierement i'atteſte la conſcience & le iugement de toutes perſonnes, qui ſçauent que c'eſt que deſcrire, ſi le ſtyle de ces Eſcritures eſt pas tel, & ſi peculier, qu'il ne peut eſtre aucunement contrefait ne deſguiſé: & ſi aucun y a qui en vueille doubter, ie le prie qu'il en face ſeulement l'eſſay en vne page, ſoit en la ſimplicité de l'hiſtoire, ſoit en l'ardeur des prieres, ſoit en l'energie des Propheties. Car il cognoiſtra incõtinent, & en la forme d'eſcrire, qu'elle aura vn gouſt nouueau, au lieu du vieil; qui eſt particulier à chacun temps, & en la matiere meſmes; que nul ne peut auoir ceſte naifueté, ce zele, Obiections.

ce zele, ceſte efficace, s'il n'eſt mené de la meſme main, meu du meſme eſprit, poinct du meſme aiguillon, que Moyſe, Dauid, & les Prophetes: bref, que s'il eſt difficile de ſuppoſer vn liure à Platon, à Herodote, à Hippocrate, qu'incontinent, vn qui les aura bien leus, ne le ſente & de bien loing, qu'il a eſté impoſſible d'en ſuppoſer à ceux-là, qui ont vn ſtyle tout eſloigné des autres eſcrits; ſi on ne veut ſe faire à croire, que ceſte ſuppoſition ait eſté faite aux meſmes ſiecles, ou enuiron, que ces Autheurs ont veſcu. En ces meſmes ſiecles voyons comment il aura eſté poſſible. Moyſe publie la Loy deuant tout le peuple, il maudit de mort corporelle & eternelle, quiconque y adiouſtera, changera ou diminuera. Il oblige le peuple de famille en famille d'y tenir la main. Ses liures ſont baillez à chaque lignée, leuz publiquement tous les Sabbats, gardez ſoigneuſement en l'Arche, & l'Arche par toutes les lignées. Et que cela ait eſté fait, n'appert pas ſeulement par ſon liure, mais par les effects qui en ont paru de temps en temps, & les traces qui en ſont encor euidentes entre les Iuifs. Si liure peut eſtre contregardé de fauſſeté, & de ſuppoſition; qui ſera il, ſinon celuy là? qui eſt gardé par vn million d'hõmes; contreroollé, non par quelques Greffiers ſeulement, mais par tout vn peuple? Vient apres Ioſué qui renouuelle la meſme alliance, publie la Loy, & rend teſmoignage à Moyſe; les Iuges pareillement à Ioſué, Samuel aux Iuges, les Roys & les Chroniques à Samuel, les Prophetes à eux tous. Ces liures s'entre-ſuyuent immediatement, & ſans interruption: & preſuppoſent tous & chacun comme verité infallible, ce qui a eſté eſcrit par les precedens; & ne s'y trouue point comme és autres hiſtoires, que l'vn

l'vn reuoque en doubte, ou reprenne l'autre; Hellanicus Ephore, Ephore Timée, & Timée conſequemment ceux qui l'ont precedé : ains Ioſué tire en certaine & infallible conſequence Moyſe, les Iuges Ioſué, Samuel les Iuges, Dauid tous ceux-là, & ainſi des autres. Et s'il eſt queſtion des Prophetes, ce ne ſont point les liures de nos Aſtrologues, qui ſ'entrereforment le calcul, & contreroolent les pronoſtiques les vns des autres: Ains, comme ils tendent tous à vn meſme but, auſſi s'accordent ils tous en vne meſme choſe, meſmes en diuers temps, & diuers lieux. Qui plus eſt encor, de ſiecle en ſiecle nous voyons le peuple ſi certain de ceſte loy, qu'il endure pluſtoſt toutes extremitez, que de la quitter; qu'il la defend cõtre les Chananéens, les Philiſtins, les Aſſyriens, les Babyloniens, les Perſes, les Grecs, les Romains. A vne choſe tenue ſi ſacrée, defendue de tant de vies, & confirmée de tant de morts; qui euſt eſté ſi outrecuidé, & ſi hazardeux, que d'y toucher? Si on dit les Gentils: leur but n'eſtoit pas de la corrompre, ains de la rompre : car quel profit leur reuenoit il de ceſte péne? & à quelle fin l'euſſent ils fait? & cõment l'euſſent ils corrompuë au veu & au ſceu de tant de gens? D'auantage qui ne ſçait, qu'auant que ces Eſcritures vinſſent és mains des Gentils, comme Grecs ou Romains, elles eſtoyent portées par les exils des Iuifs en diuers païs du monde? Si les Iuifs: leur but, & leur felicité eſtoit de la garder, & le loyer de qui la corrompt eſt la mort; & quel bien en pouuoit reuenir en la corrompant? Mais encor, qui d'eux euſt voulu mourir puis apres pour vne loy, qu'il euſt ſceu corrompuë, ou ſuppoſée? Comme certes, nous ne voyons point en toute leur hiſtoire, vn demy ſiecle ſeulement, ſans perſecutions,

cutions, & guerres pour ceſte loy? Et quant à ce qu'on pourroit dire, que quelque hõme ruſé d'entre les Iuifs l'auroit fait pour abuſer les autres; comment derechef, veu qu'elle n'eſtoit point comme les ceremonies des Hetruſques, & des Latins, entre les mains de quatre ou cinq Preſtres, mais de tout vn peuple, & qu'on n'y pouuoit changer vne ſyllabe, qui ne peuſt eſtre remarquée par les enfans? Veu auſſi que nous ne liſons point, que iamais aucun Roy quelque ſage qu'il ait eſté, ait preſumé d'y adiouſter, diminuer, ou changer tant ſoit peu, comme ainſi ſoit que toutes les autres loix du monde ſont faictes piece à piece, & que les Roys & les Senats ſe retiennent touſiours le droit de les corriger & changer à leur plaiſir, quand meſmes ce ne ſeroit que pour entretenir leur poſſeſſion & ne preſcrire leur authorité? Que ſi pour nous oſter ceſt argument on vient à dire, que nos Eſcritures ſont comme vne hiſtoire recueillée des memoires de pluſieurs ſiecles, par vn ſeul autheur; comme nous voyõs que Beroſe a eſcrit pour les Chaldéens, Duis pour les Phœniciens, Manetho pour les Egyptiens, &c. qu'ils nous dient donq, & ie les en prie, en quel aage peut auoir eſté ceſt autheur? Si au temps de Moyſe, de Ioſué, ou des Iuges, comment eſcrit il du regne des Roys? Si au temps des premiers Roys, comment eſcrit il des derniers? Si au temps des derniers; comment donq s'eſt il peu faire que les Iuifs deuant ce temps là tranſportez en lieux ſi eſcartez du monde, eſpanduz comme les membres d'vn Pentheus, par l'vniuers, euſſent porté & gardé auec eux les liures de Moyſe, qui à leur conte n'euſſent eſté encores faits, ſelon leſquels toutesfois ils ont veſcu, & inſtruit d'autres peuples? Ie dis, les dix

lignées

lignées nõméement, eſpandües par trois anciennes tranſmigrations ſur la terre, dont les marques ſont trop euidentes pour les nier: la premiere au temps d'AchazRoy de Iuda,& dePhacea Roy d'Iſraël,par Thiglath Phalaſſar Roy des Aſſyriens, qui trãſporta Ruben,Gad, & la moitié de Manaſſe:la ſeconde par Salmanazar au temps d'Oſée, qui emmena en Aſſyrie, Iſachar, Zabulon, & Nephtali: & la troiſieſme peu apres par iceluy meſmes, qui enleua Ephraim, & l'autre moitié de Manaſſe; teſmoignées & par les antiquitez de pluſieurs pays, & par les Chronologies des Hebrieux? Et de ce temps là que l'imprimerie n'eſtoit point en vſage,quel moyẽ y auoit il de les eſpandre, & ſi toſt & ſi loing? Mais qui plus eſt, que diront ils, quand au fonds d'Ethiopie, où les Empires n'ont iamais paſſé, ſe trouuent de pere en fils les liures de Moyſe, qu'ils dient auoir dés le temps de Salomon, apportez par vne Royne de la prouince de Saba? Or eſt ce trop parlé ſur ce propos, & pour ceux qui ſe payent de raiſon; car ſi ſeulement ils liſent nos Eſcritures, ils ont dequoy acquieſcer, & pour ceux qui n'en ont point; car à qui ne veut riẽ voir,il eſt malaiſé de rien monſtrer. Mais encor y en à il, qui nous alleguent, qu'au tẽps des Machabées Antiochus abolit la Loy d'Iſraël, & tous les liures de la Bible; & penſent bien auoir dit quelque choſe de grand, & difficile à ſoudre. Ie laiſſe à penſer à tout homme de iugement, s'il eſt aiſé à vn Prince, quelque diligence qu'il y face, d'abolir vn liure quel qu'il ſoit, veu le naturel de l'homme qui eſtreint les choſes plus on les luy veut arracher: Mais vn liure creu & reueré de tout vn peuple, non pour hiſtoire humaine, mais pour reuelation de ſalut; pour la verité duquel on ne craint

ny la mort, ny les tourments; comme plusieurs tesmoignerent du temps d'Antiochus; quelle diligence humaine suffisoit pour l'abolir? Posons mesmes qu'il l'eust aboly en Iudée. Posons en tout son Empire; que s'en pourra il encor ensuiure? Veu que les dix lignees sur lesquelles Antiochus ne pouuoit riẽ, les auoyẽt portées & espandües, iusques aux bouts du Monde? veu que les transmigrations des autres deux en auoyent empli les Perses, & les Babyloniens? veu que les Ptolomées caressoyent les Iuifs en Egypte, & leur y donnoyent Synagogues publiques en toute frãchise & liberté? veu aussi que Ptolomée Philadelphe auoit fait traduire toute la Bible en langue Grecque, par les septante Interpretes, & l'auoit mise en sa Librairie, comme en vn Thresor? Bref, veu que les Iuifs estoyent lors tellement espandus entre les Grecs mesmes, qu'à péne y auoit il ville, qui ne les eust receuz, auec leurs Synagogues? Mais quand toutes ces raisons n'y seroyent point; si elle a esté perduë, & abolie, comment s'est elle en vn instãt retrouuée? Et qui la pouuoit reietter, comme de l'estomach tout en vn moment? & qui a iamais leu; que les Iuifs se soyent plaints de l'auoir perduë, ou ayent esté en péne de la recercher? Et pour abbreger, d'où vient donq que de tant de Grammairiens, qui penseroyent estre sages en vn iour s'ils auoyent leu les liures de la Republique de Ciceron; il ne s'en est trouué quelqu'vn plus rusé que les autres, pour les supposer en son nom? Ains plustost disons, Ces Escritures sont plus anciennes que toutes autres; & plus elles le sont, & plus ont elles souffert de mauuais temps: les deluges des Tyrãs ont passé par dessus, & ne les ont peu ny noyer ny effacer. elles ont esté condemnées au feu, &

feu, & n'ont peu consumer. Au contraire, les liures des plus grands hommes, quelque authorité qu'ils ayent eu, se sont perdus; quelque péne qu'on ait pris à les garder, sont venuz bien souuent à neant. Les Chroniques, di-ie, des Empereurs sont peries: & celles de ces petits Rois de Iudée, de ces pauures bannis, de ie ne sçay quels pasteurs mesprisez du Monde, & mesprisans le monde, sont demeurez à la posterité en despit du monde. Faut donq dire, que ces Escritures ayent esté gardées par vne singuliere Prouidence de Dieu, si long temps, & contre tant d'iniures de temps. Et puis qu'il les a seules, & seul gardées depuis la creation du monde iusques à nous, elles nous estoyent necessaires; & puis qu'elles estoyent reiettées du monde, & toutesfois viuent & regnent en despit du mõde, elles estoyent d'ailleurs que de l'homme, & du monde; c'est à sçauoir reuelations continüées de Dieu à l'homme, de temps en temps, pour sa gloire, & pour nostre salut.

Or gaignõs nous donq ce poinct par tout ce discours, Que nos Escritures sont les plus anciénes de toutes, & celles mesmes sans apparence de meslinge, ny suppositiõ, qui ont esté laissées par Moyse, Iosue & les Prophetes; & veu que dés le commencemẽt y a eu vne religion reuelee de Dieu, & qu'autre ne trouuons nous que celle cy, continuée depuis la creation, iusques à nous; nous pourrions inferer, que ces Escritures, esquelles nous la lisons, sont de Dieu; veu qu'elles contiennent de ligne en ligne, les reuelations d'iceluy au genre humain. Mais passons ceste antiquité, qui n'est qu'vne escorce; & venons à la substance des Escritures, qui nous fera foy du lieu, dont elles sont parties.

La Bible tend toute à la gloire de Dieu.

Lisons donq tous les liures des hommes & anciens

ciens & modernes, sinon, autant qu'ils exposent ou suyuent nos Escritures ; quel en est le but, quel le subiect, & quel le fil & le discours? Les vns ont escrit pour celebrer les Roys, & grands Capitaines de leur temps: ce sont vanteries d'hõmes, rumeurs de peuples, conseils pour s'entre-destruire, ruses pour s'entre-desfaire. Les bons y deuiennent malicieux, les malins encores pires. Quelque petit mot en passant, de la Fortune, qui incline les batailles. De Dieu qui fait les Roys & les desfait, qui tient les entrées & les yssuës de toutes choses, en tout vn gros liure pas vn mot. Qui doutera que ce ne soyent liures d'hommes, qui ne contiennent que les passions, les ruses, les efforts des hommes? Les autres ont escrit, dient ils, pour s'immortalizer. Ils declament pour se faire admirer. S'ils ont rencõtré quelque bon mot pour les mœurs, ou pour la vie humaine; ils le desguisent pour le faire trouuer bon en mille sortes; ils pesent leurs mots à la balance, font venir leurs clauses en cadence, euitent curieusement les rencõtres des voyelles: Qu'y a il de plus enfant en matieres graues que celà? Ils font cependant liures de mespriser l'ambition, & leurs liures mesmes sont ambitieux; de brider les passions, & leurs argumens ne sont que venin & contention. S'ils parlent quelquesfois de seruir Dieu, c'est en sacrifiant aux Diables, à leurs amours, à leurs amis; comme nous lisons de Socrates, de Platon, d'Aristote. Qui donq ne cognoistra dés la premiere ligne, & à l'ouuerture du liure, que ce sont hommes qui parlent, & bien fort hommes; veu qu'en tous leurs liures ils ne parlent qu'homme? Hommes, dit-ie, cerchans la gloire de l'homme, & non de Dieu, preschans vanité & non salut aux hommes? Oyons au con-

au contraire l'Escriture, *Au commẽcement Dieu crea le ciel & la terre*: Que veut dire ce commencement, sinon que le lecteur n'attende point icy les folies des hommes, mais les merueilles du Createur? Et quel autre autheur a iamais commencé ainsi? Herodote commençant son histoire, *Herodote d'Halycarnasse*, dit il, *a dit ces choses*. Quand il ne l'eust point dit, on n'eust iamais souspeçonné qu'il y eust rien que de l'homme: car qu'est tout son liure, que vanité; & qu'y a il qui ne soit au dessoubs de l'homme? Et de mesme façon commencent Hippocrates ses liures De la nature de l'homme; & Timée de Locres, son traicté De la nature & creatiõ du Monde; que i'allegue comme les plus anciens de tous. Mais si nous poursuiuons toute l'Escriture, de bout en autre; qu'y trouuerons nous que ce qui est promis dés le premier mot? Des characteres, di-ie, vifs & impossibles à falsifier, d'vn liure procedé de Dieu, à sçauoir sa gloire, & le salut de l'hõme? S'il est question de la gloire de l'Eternel, elle nous deduit la creation du monde, & de l'homme, le peché d'Adam, la corruption du genre humain, le deluge qui s'en ensuiuit, la deliurãce de Noë, la confusiõ des langues, la vocation d'Abraham, & de sa semence, les playes de Pharão, les merueilles d'Egypte. Qu'y a il en tout celà de l'homme, & de la vanité, qui le possede? Et qu'y a il qui ne le face, ou humilier deuant Dieu, ou precipiter aux Enfers? Au contraire, que nous monstre tout ce discours, sinon la hautesse de l'Eternel? ses misericordes enuers les humbles? ses iugemens enuers les outrecuidez? quand nous voyons toute la presomptiõ du monde plonger deuant luy, toute la force des Empires se rendre aux chenilles, & aux reptiles de la terre? Vient apres

Moyſe à reciter la Loy que Dieu dõne à ce peuple. En ce temps que tous les autres peuples eſtoyent ſi rudes, d'où vient ceſte ſageſſe ſi extraordinaire, & pourquoy en Iſraël pluſtoſt qu'aillieurs? Mais quelle Loy? compriſe en dix Paroles; & en ces dix Paroles, tout ce qui peut appartenir à la pieté & à la iuſtice, au ſeruice de Dieu, & au deuoir enuers le prochain. Et ſont tous ces gros volumes de Loix, dont on remplit le Monde, ſans fonds & ſans fin, & qui toutesfois ne traictent que de la iuſtice, rapportez à ce but là; & n'y a rien qui regorge dehors. Encor ſont ces dix Paroles reſerrées en deux mots, *Aimer Dieu de tout ſon cœur, & ſon prochain comme ſoy meſme.* Monſtrent maintenant les Atheniens leurs loix de Draco, les Romains leurs douze Tables, s'il y a vn mot de pieté & de vraye iuſtice? Monſtrẽt les Grecs & Romains tout ce qui a eſté eſcrit par eux l'eſpace de mille ans, s'il s'y en trouuera autant qu'en ces deux paroles ſeulemẽt? Et quãt à nos Philoſophes, qui vantent tant les dix Categories de leur Ariſtote, qui ne ſont que fondemens de Sophiſterie, & de vain babil; ie leur demande, s'ils ont des yeux, quel cas donq ils doibuent faire de ceſte loy, qui ait reduit en ſi peu de mots, & les cas humains, qui ſont infinis; & les choſes diuines qui ſont incomprehenſibles à l'homme tout enſemble? Viẽnent les Iſraëlites à ſ'acheminer en Chanaan ſoubs Moyſe, y ſont introduicts par Ioſué, & regis & gouuernez par les Iuges & les Roys; & en ce diſcours eſchéent beaucoup de choſes humaines, entrepriſes, ſurpriſes, ſieges, batailles, victoires, conqueſtes. Icy nous faut il entrer en nous, & par nous en tout eſprit humain. Quand nous allõs à la charge, ie dis les plus gens de bien, que diſons nous? Seigneur, nous ordonnons

les

les batailles; mais tu donnes les victoires: Ainsi parlent les Chrestiens à ceſt inſtant. Mais ſi Dieu nous a beny, à noſtre retour quel ſera noſtre langage? Ie gaignay vne telle colline, i'eſbranlay l'auant-garde; par mon conſeil, l'ennemy fut desfait. Querelles là deſſus ſe créent à qui aura l'honneur de la victoire. De Dieu vous n'en oyez non plus parler que s'il n'en eſtoit plus. & les Hiſtoriens qui deſcriuent ces victoires, ſont curieux à nõmer iuſques aux moindres Capitaines pour n'offenſer perſonne; à deſcrire l'auantage des lieux, du Soleil, du vent, de la pouſſiere; de celuy qui cõduit les coups des ſoldats, & les conſeils des Capitaines; qui balãce les batailles ſelon ſa iuſtice; & les pechez des hommes qui les menent, ils ne s'en ſouuiennent du tout point. Ie vous prie d'où peut donq venir ce nouueau ſtyle d'hiſtoire en nos Autheurs de la Bible; & où l'ont ils peu apprendre, veu qu'ils ſont les plus anciens de tous? qui des batailles, & de tous les faicts d'armes donnent la gloire, & deuant & apres au ſeul Dieu? & d'où viennent ces mots ordinaires, Dieu les donna en nos mains? Dieu eſt noſtre victoire, Dieu eſt egalement fort & grand; & en petit nombre, ces beaux Cantiques auſſi, que nous ne trouuerons en nul des Payens, ſinon qu'ils eſcriuoyent les guerres de Dieu, & les victoires du Seigneur; & certes, de par celuy meſmes, qui les faiſoit? S'ils eſcriuent de par l'homme; que n'eſcriuent ils en langage d'hommes? que n'eſcriuent, di-ie, Moyſe, & Ioſüe, comme vn Polybe, ou vn Cæſar: & qui les empeſchoit, de ſe donner gloire de leurs hauts faicts? Et s'ils eſcriuent pour des Roys, & par commandement des Roys, que n'y trouuons nous des Panegyriques de Ioſué, de Dauid, de Ioſaphat,

d'Ezechias, auſſi bien que de Themiſtocles, & de Miltiades, ou d'Alexandre, & de Traian? Car quel autre loüange y voyõs nous d'eux, ſinon qu'ils cheminerent en la voye du Seigneur? qu'ils deſtruirent les hauts lieux, renuerſerent les Idoles, &c? encor que de leur temps nous liſions des actes Heroïques & belliqueux? Et que deuons nous donq conclurre, ſinon, comme ces autres liures, qui tendent à la gloire des hõmes; d'eux meſmes, di-ie, ou d'autruy, ſont œuures d'hommes; que ceux cy, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu, par le meſpris meſmes des hommes, ſont œuures de Dieu, c'eſt à dire, inſpirez de par Dieu? Autant en eſt il des Prophetes, quand ils parlent de quelque ſecours qui doibt venir au peuple d'Iſraël; ou de quelque ennemy, qui leur doibt venir ſur les bras: Car ils ne dient point, Vos amis vous ſecourront, ou vos ennemis vous courront ſus: mais Le Seigneur vous enuoyera Cyrus pour vous deliurer: Le Seigneur armera les Babyloniens, pour vous affliger. En vain ſont vos menées ſi vous ne vous aſſeurez en luy; en vain les menaces de vos ennemis, ſi vous vous conuertiſſez à luy, pour nous aſſeurer touſiours que toutes choſes luy ſont ſubiectes; meſmes que ceux qui luy penſent faire la guerre, la font pour luy, & par luy: Bref, ſi on les enqueſte de l'eſtat du Royaume terreſtre; ils nous reſpondent du celeſte: ſi on eſt en péne de ceſte vie, ils nous enſeignent de la vie à venir: & ſouuent penſe on, qu'ils ne parlent pas à propos de nos demandes, par ce qu'ils ne reſpondent pas à ce que nous demandons, mais à ce que deuõs demander. Nous cognoiſſons à peu près, quel eſt l'eſprit des deuins; & par les oracles des Dæmons, & par ceux qui font profeſſion de deuiner. Les Dæmons,

pour

pour respondre à quelques curiositez, demandent des sacrifices. Les Astrologues se font recercher des Princes. Qui lit les choses futures aux mains, & qui au visage, qui aux entrailles des bestes, & qui és signes du Ciel. Mais qu'y a il ordinairement de plus vain, & de plus enflé que ce genre d'hommes là? quelles cõtentions entr'eux? quelles contradictions en leurs presages? Mais qui d'eux auons nous veu, qui n'ait esté mercenaire? qui ait mesprisé la mort, pour denoncer l'ire de Dieu à vn Prince? qui ne l'ait flatté en ses pechez pour en tirer proffit? Quel aussi qui ait donné gloire à Dieu, & non à son art, de ce qu'il sçauoit, & reietté l'honneur qu'on luy en vouloit faire; cõme vn tort insigne? Tesmoings soyent, Apollonius, Apuleius, Maximus, & autres: qui iamais n'ont recerché par leurs predictions, que des statuës de leur nom aux Halles des villes, & des pensions aux Cours des plus vitieux & detestables Princes. Et que dira on donq de ces gens icy, qui vont annoncer franchement la ruine aux Estats, & la mort aux Princes; qui partent de leur aise expres pour leur aller denoncer l'ire de Dieu, qui de tout ce merueilleux sçauoir, n'ont autre raison, sinon, le Seigneur nous a dit; autre loyer que la gloire de Dieu, mesmes conioincte le plus souuent auec leur mort? Venons aux poësies de nos Escritures, & viennent les Payens à confronter les leurs: qui doute encor qu'ils ne rougissent de honte? ie laisse l'art, la mesure, & l'antiquité, qui ne sont que superfices, & plus belles toutesfois és nostres qu'és Grecques ne Romaines, que sont celles, que plus nous leur enuions, que vanteries d'hommes? loüanges controuuées? amours non plus humains, mais indignes d'hommes? L'vn chante les despits d'Achille: l'au-

tre, les erreurs d'Enée: vn autre, les amours de Paris & d'Helene: & a celà passé si auãt en vsage, qu'il semble impossible d'estre Poëte & Theologien, mesmes historien tout ensemble; tant nos ioyes & nos chants sont naturellement esloignez de Dieu, & de verité. Que dirons nous donq des Poëmes de Dauid principalement, si nous considerons qu'il est deuant tous ceux là; c'est à dire, que ce n'est pas imitation, mais affection simple? Cerchons nous des Chants de victoire; nous y en auons, mais au Dieu des Armées: des Châts nuptiaux, il n'en manque point; mais de Dieu, & de ceux qui le craignent: des amours ardentes, c'est l'amour mesmes, mais embrasé de Dieu mesmes: des pastorelles, il en est plein, mais de l'Eternel pour pasteur, & d'Israël pour trouppeau. L'art y est si excellent, que c'est excellence de le traduire. Les affections si viues, qu'elles esteignent & estouffent toutes autres. S'il escriuoit de par l'homme, n'auoit il pas aussi beau subiect qu'Homere? Son duël de Goliath, ses victoires des Philistins, ses amours de Bersabée, &c. Et doubtõs nous qu'il ne fust subiect à des passions, & composé de mesme paste que nous? Ou estoit il stupide, qui nous reueille tant? sans amour, & sans hõneur, qui ne parle iamais d'autte chose? mais certes vn autre Esprit battoit dedãs ses venes; vn autre feu penetroit ses moüelles: & nul ne sçauroit nier lisant ses Psalmes, si vifs, si ardents, si pleins d'affectiõs, puisqu'il addresse ses amours & ses vehemẽts desirs ailleurs, qu'il auoit veu vne beauté, conuoité vn honneur, gousté vn plaisir, autre qu'humain.

Or n'ont dõq tous ces liures autre but que l'hõneur de Dieu, contre la nature de l'homme, qui despoüille Dieu de sa gloire entant qu'il peut, pour

ſen veſtir, & de rien n'eſtant conuoiteux que de gloire. mais venons à l'autre but, qui eſt comme ſubalterne, à ſçauoir le ſalut des hommes. Veu dõq que nous diſons que le but de l'homme en ceſte vie, c'eſt ſon ſalut: ſi Dieu luy a laiſſé quelque parole, ſ'il luy a donné quelque reuelation, à quoy la deuons nous pluſtoſt recognoiſtre, ſinon qu'elle l'eſclaire au chemin de ſalut, & le deſtourne de toutes les trauerſes & fauſſes rues, qui le pourroyẽt diuertir de ſon but? Or quel eſt le liure, liſons les hardiment tous entre les anciens Payens, qui ne nous amuſe aux cabarets & aux tauernes; qui ne nous y face paſſer les iours & les nuicts; comme ſi nous n'auions autre ſciour à cercher: & quel autre liure nous ramentoit noſtre chemin que ceſtuy ſeul? Noſtre ſalut, c'eſt noſtre but; l'vn & l'autre de viure immortellement vnis auec Dieu. Commẽt le nous ramenteura Ariſtote, qui nous laiſſe en doubte, s'il y a immortalité ou non; qui met noſtre but, en ie ne ſçay quelles meditations, de Logique, peut eſtre, & de Phyſique comme les ſiennes? Et comment Platon, qui luy meſmes ſe laiſſe emporter à l'erreur commun; ou Seneque, quoy qu'il hauſſe ſes ailes bien hant; qui veut que le ſage face le fol, l'intemperant, le luxurieux, s'abandonne à tous les vices du monde pour faire ſes affaires? c'eſt à dire, fuſt ce à ſon dam, & en blaſphemant Dieu meſmes? Mais oyons les Eſcritures ſainctes, & nous cognoiſtrons de ligne en ligne, que ce ne ſont point guides malaſſeurez du chemin, qui diſputent ſur le premier quarrefour, s'il faut tourner à droicte ou à gauche; ains guides certains, qui nous peuuent tirer des bourbes, & des foreſts de ce monde, non ſeulement en nous menant par la main, mais nous ſeruant & de guide

Et au ſalut du genre humain.

Seneque en ſes Exhortations.

de guide & de lampe & de chemin enſemble. Dés l'entrée donq elles nous dient que Dieu ayant creé le Monde, crea l'homme de la pouldre de la terre, & le fit à ſon image & ſemblance, luy dõnant puiſſance ſur tout ce qu'il auoit creé icy bas. C'eſt luy apprendre dés le premier mot, qu'il doibt tout à Dieu; que ſon heur eſt de le ſeruir, & que ſon but eſt autre que des animaux, à ſçauoir Dieu meſmes. De là elle nous amene à noſtre rebellion, & à la péne qui en eſt enſuyuie; à ſçauoir qu'en cerchant noſtre bien aillieurs qu'en Dieu, nous ſommes tombez en tout mal. De l'immortalité des ames, ny de la Prouidence de Dieu, vous n'y en voyez pas diſputer; mais, par ce que ce n'eſt pas vn Probleme, comme entre les Philoſophes; ains, à qui conçoit qu'il y a vn Dieu, comme fait tout homme, vne Maxime indubitable, & laquelle il conuient aux hommes non de diſputer, ou enſeigner, ains pratiquer & exercer toute leur vie. Henoch donq endure beaucoup au milieu d'vne generation peruerſe pour ſeruir Dieu, & par priuilege eſt rauy de ceſte vie. Pourquoy? ſinon pour vne meilleure? Abraham, Iſaac, Iacob, errent de place en place ſur la terre. Seroit ce pour l'eſperance de Canaan? Mais qui voudroit tant de mal pour ſa poſterité? pour vne promeſſe qui ne doibt eſcheoir de quatre cens ans? C'eſt donq qu'ils ſe fondent ſur vn autre heritage. C'eſt ce que Dieu dit à Abraham, *Ie ſuis ton loyer treſgrand*. Moyſe approcha plus pres de ceſte promeſſe; il vit la terre, mais du haut d'vne montagne. Pourquoy languir quarante ans en vn deſert au milieu de mille murmures, preſt à eſtre aſſommé à toutes heures par les ſiẽs propres pour mourir ſur le bord de ſon eſpoir? Il auoit donq veu vne autre terre de plus pres, à laquelle

quelle il aſpiroit; & poſſedoit par foy en l'autre vie, mieux qu'il ne perdoit en celle-cy. Ainſi eſt il de Ioſué, des Iuges, de Samuel, de Dauid, des Prophetes; deſquels toute la vie n'eſt pas comme des Philoſophes, vne diſpute d'eſchole, mais vne pratique de ceſte foy, Que le but de l'homme n'eſt point icy, & que noſtre ſalut ne ſy doibt point cercher; mais qu'il le nous faut cercher en Dieu, & retourner à luy pour en iouïr. Là tendent les preceptes donnez à l'homme: *Tu aymeras Dieu, dit la Loy, de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ta force.* Pourquoy? Pour eſtre opprimez de Pharao, tracaſſez au deſert, battus des Philiſtins, ruïnez par les Aſſyriens, tranſportez par les Babyloniens, foullez aux pieds de toutes natiõs. Si l'amour de Dieu ne nous apporte autre choſe; quel acqueſt y a il d'eſtre ſon peuple? Mais c'eſt pour nous monſtrer qu'icy bas ne giſt pas noſtre ſalut, que ces hoſtes qui nous rient à l'entrée, nous couppent la gorge au lict: que le loyer de ceux qui ſeruent Dieu, n'eſt pas le monde, ny choſe du monde, mais celuy qui a fait l'homme, & le mõde. S'enſuit l'autre precepte: *Tu aymeras ton prochain comme toy meſmes.* Qu'euſt dit Carneades, ou que n'euſt il dit, s'il euſt examiné ce precepte? Ce Philoſophe eſtant vn iour enuoyé Ambaſſadeur des Atheniens à Rome, fit vne harengue de la iuſtice deuant Caton le Cenſeur, & en dit merueilles. Le lendemain vne autre, où il prouua, que ce n'eſtoit que ſottiſe & vanité; autrement qu'il faudroit que les Romains reuinſſent aux cabanes; & que la marchandiſe, & tout ce qui fait florir les villes, allaſt à neant. Qu'eſt ce donq de ceſte loy, qui ſ'eſtend ſi loing? qui ne dit pas, Ne faites à autruy que ce que voulez vous eſtre fait; mais faites pour autruy, ce que voudriez pour vous

vous meſmes? Et de faict, ſi noſtre ſalut giſt icy, quelle plus belle loy que de s'aymer & les ſiens? de ployer tous les affaires de ſes voiſins à ſon proffit? & quelle plus friuole, que de meſnager pour autruy; c'eſt à dire, procurer ſouuent ſon propre dommage? Mais ce Philoſophe ignoroit que pieté eſt la racine de iuſtice; & que charité n'eſt qu'vne reuerberation de l'amour, que nous deuons à Dieu ſur le genre humain, qui eſt ſon image. Et le but auſſi de ce commandement reſtreint en vn mot; & eſpandu par toute la loy d'Iſraël, n'eſt autre, que de nous monſtrer, que noſtre principal meſnage eſt aillieurs qu'icy; puiſque nous y aimons toutes choſes pour nous, & deuons aymer autruy cõme nous, & nous meſmes pour Dieu, qui eſt le ſeul & vnique bien de tous. Or là nous conduiſent toutes les Eſcritures, ſoit par l'authorité de la loy, ſoit par l'exemple des ſaincts perſonnages; ſoit par les exhortations des Prophetes: & n'y a ligne, qui ne nous tire l'oreille pour nous eſueiller du ſommeil de ce monde; qui ne nous arrache du bãq & de la table, & des gluantes vanitez, où nous nous attachons, pour nous ramener à la gloire, & ioüiſſance de Dieu, qui eſt noſtre ſalut. Veu donq, que naturellement nous penſons ſi peu à ceſte gloire de Dieu, quel eſt ce liure qui ne parle d'autre choſe? Veu que nous ſommes ſi auant plongez au Monde, & le Mõde en nous, quel eſt ce liure qui nous en retire à toute heure? Et quel ſera l'hõme, ſinon inſpiré d'aillieurs, que de l'homme, & du monde, qui denonce guerre & à l'homme & au monde? Certes, diſons donq, que ces Eſcritures ſont vrayement inſpirées de Dieu, qui ont des caracteres ſi expres de luy, & ſi cõtraires, à la main, aux traicts, & à l'eſcriture de tout le Monde.

CHAP.

CHAP. XXV.

Qu'en tout le progrez de la Bible, ou ancien Testament, y a des choses qui ne peuuent estre procedées que de Dieu.

OR auions nous appris cy deuant par la consideration du Monde vniuersel, que toutes les creatures tendẽt à la gloire de Dieu, & par la recerche de l'homme, que son salut n'est autre que d'adherer à luy. Maintenant donq, que nous voyõs, que ces Escritures nous preschent ce que nous auõs leu, & au monde & en nous mesmes; quel argument nous doibt ce estre, que celuy qui a fait & le mõde, & les hommes, a fait aussi ces Escritures, pour les regler? Que celuy qui a parlé à tous peuples par ses Creatures, par ces Escritures a voulu se manifester de plus pres à eux? Et veu que ces Escritures nous commandent d'aymer Dieu de tout nostre cœur, & que les Creatures cy deuant nous y ont declaré obligez; c'est à dire que les Creatures enseignent ce mesmes que commandent ces Escritures; que pouuons nous dire, sinon que ces deux liures ont vn mesme Autheur? Mais que nos yeux estans tellement esblouïs de nostre cheute, que les Creatures nous estoyent vn liure clos, ou vn Chifre, Dieu nous a donné ses Escritures, pour s'accommoder à l'imbecillité de nostre veüe: & nos volontez estans totalement destournez de luy, a esté besoing qu'il nous ait commandé nostre salut, que selon nostre premiere origine, à la veüe seule du premier liure nous deuions conuoiter & poursuiure? Mais par ce qu'encor pourra on dire, que ces liures sont plustost œuures de gens de bien, & craignans Dieu, que de Dieu mesmes; voyons s'il n'y a point en icelles quelques marques propres & peculieres de l'Esprit de Dieu; i'entens incommunicables à

toutes

toutes Creatures, ſinon par inſpiration diuine. Car tout ainſi qu'en matiere de faicts, y a certains miracles, eſquels les plus meſchãs recognoiſſent le doigt de Dieu: ainſi en matiere de paroles, ou Eſcritures, y en peut il certes auoir de telles, qui ne peuuent proceder que de Dieu meſmes. Commençons par le ſtyle. Es affaires humaines nous auons deux ſortes d'eſcrire: Les inferieurs ou les egaux s'esforcent de perſuader par viues raiſons; car ils ſçauent que leur authorité ne leur donne pas foy. Les Princes, de pure authorité veulent eſtre creus en ce qu'ils dient; car ils penſent auoir les choſes humaines en leur main, & parler comme de leur propre; & cuideroyent en perdre quelque choſe, s'ils alleguoyent raiſon. Et és ſciences humaines, c'eſt le meſme: car le Medecin eſt creu du patient, ſans alleguer pourquoy; mais d'vn autre Medecin, il ne le ſera pas: & le Maiſtre pareillement creu du diſciple des choſes meſmes qui luy ſeroyent diſputables auec vn compagnon. Tant plus dõq aura lieu ceſte regle és choſes diuines, qui ſurpaſſent & l'entendemẽt des diſciples, & le ſçauoir du docteur meſmes. Auſſi voyõs nous que les Philoſophes montent des choſes euidemment cognuës aux moins cognuës, des principes aux concluſions: & pourtant Ariſtote voulant prouuer, Qu'il y a vn Dieu, en a fait vne vingtaine de liures: & Platon parlant des choſes diuines, veut que les Oracles anciens ſoyent creuz, & non ſon dire propre: C'eſt que les hommes naturellement cognoiſſent bien qu'ils ne meritent d'eſtre creus, que autant qu'ils prouuent, meſmes és moindres choſes; & pourtant qu'ils ſeront ridicules, s'ils penſent parler d'authorité és diuines. Maintenant donq, comme ainſi ſoit, que tel ſoit le ſtyle, & de tous hommes

Stylé des Eſcritures.

hommes en leurs discours, & de tous les Philosophes és choses hautes; qui sera ceſt Autheur de nostre Bible, qui veut & pense estre creu à son simple mot, & de choses qui excedent, & la creance naturelle de ceux qui escoutent, & l'entendemẽt de tout homme qui entreprendroit d'en parler? Dieu a creé le ciel, & la terre: L'homme est decheu de son origine par le peché. Si tu es homme, qui te croira si tu ne prouues? Et toutesfois il appert, qu'il escrit pour estre creu; car il commande mesmes de croire: C'est donq par authorité, & non par persuasion. Et nul cependant n'est creu à son simple mot, que des choses qu'il a & en sa puissance & en sa cognoissance. Celuy donq, qui des choses qui passent l'homme; des choses, di-ie, de Dieu & du salut; veut estre creu d'authorité, & par ce seulement qu'il les dit, voire plus creu sans preuue que les autres en prouuant, doibt estre le Prince & le pere de l'homme, & non pas l'homme. Or, qui ne voit ce fil en toute l'Escriture; & où est le Syllogisme ou la demonstration en icelles? sinon celles cy certes, plus fermes que tout Syllogisme, & plus necessaires qu'aucune demonstration, Le Seigneur a dit, & il a esté fait: Le Seigneur a parlé, & il veut estre creu? Et quel autre liure trouuons nous qui procede de mesmes, encor que quelques abuseurs long temps apres l'ayent voulu imiter?

Nous auons aussi plusieurs liures des mœurs escrits par les Payens. Comment procedent ils contre le vice? & comment pour la vertu? Ils definissent, ils distinguent, ils disputent du genre & des especes, du milieu & des extremitez. C'est parlé de cõpagnon à autre: & s'ils pechent contre les regles de Logique, ils craignent d'estre repris. Les loix parlent

Commandemens & Loix en l'Escriture.

vn peu plus expressément, Qui desrobera payera le quadruple, Qui tuera sera puny de mort. C'est que ceux-cy ont de l'authorité autant qu'ils peuuent, & ceux là seulement autant qu'ils prouuent. En somme, autant ordinairemẽt s'estend nostre parole que nostre puissance, & pourtant autrement parle le Maistre au Disciple, que le Prince au subiect, l'Orateur que le Senat au peuple. Quel est donq, ie vous prie, ce liure, qui parle à tous hommes egalement, Roys & subiects, grands & petits, ieunes & vieux, doctes & ignorans, si ce n'est qu'il les surpasse autant l'vn comme l'autre? qui ne prie & ne persuade personne, mais commande ou defend absoluëmẽt à tous? mais qui plus est, qui ne dit pas, Tu seras nourry en la maison de ville ta vie durant; ou tu seras en prison perpetuelle, mais tu viuras ou mourras eternellement & à iamais? En quel autre lisons nous tels commandemens? en quel autre telles pénes, & tels loyers? Et si chacun parle ordinairement, selon que sa puissance s'estend; de qui est ceste parole, qui ose ou promettre ou menacer choses eternelles, que de l'Eternel mesmes? Si c'est vne creature qui ait ainsi parlé, sera elle pas bonne ou mauuaise? Si mauuaise, comment defend elle le mal si rigoureusement, comment si expressément commande elle le bien; ou pour mieux dire, comment fait elle son but de la gloire de Dieu & de nostre bien? Si bonne, comment? veu qu'elle s'attribue ce qui est à Dieu? ce qui est incommunicable à toute creature, qui est ce peché mesmes qui a precipité, & le Diable en enfer, & l'homme en ruyne? Que si ce n'est creature ny bonne ny mauuaise; que reste il donq, sinon que ce soit le Createur? Or quel est le fueillet de l'Escriture, où nous ne rencontriõs

tels

tels propos? & de là voyons nous aussi entre les obseruateurs de ceste loy, ce qui ne se lit d'autres quelconques, qu'ils ont abandonné leur vie, & encouru la haine & le mespris de tout le monde plus tost que de la violer ou mespriser: à sçauoir, certes, & ne s'en peut donner autre cause, par ce qu'ils s'asseuroyent de seruir vn Legislateur, qui n'auoit pas seulement, comme les autres, puissance sur l'escorce de l'homme, & sur ceste miserable vie; mais & vne vie eternelle, & vne mort immortelle en sa puissance. Le mesme appert encor, de ce que les loix qui sont és Escritures, données à l'homme, ne sont point commandées à l'exterieur, mais penetrent iusques au cœur de l'homme. Elles requierent des sacrifices; mais elles preferent obeïssance; des ieusnes aussi, mais de peché; vne circoncision, mais du prepuce du cœur: bref, elles defendent pour recapitulation de tous pechez le desir & la conuoitise: ce qui certes, comme ailleurs auons dit, ne se trouue en aucune loy des Payés. Qui sçait, ie vous prie, l'anatomie & les cachettes de nos cœurs, que qui les a faicts; & qui voit en l'homme, que le createur de l'homme? Et qui fut iamais ou l'homme, ou le diable si outrecuidé, que de prescrire loy aux pensées? Mais tout celà reuient touſiours à ce but, Que celuy qui parle ainsi d'authorité; qui menace de choses qui excedent l'homme, & fait loy à celles que ne penetrons point; doibt necessairement pouuoir ce que ne pouuons point.

Doctrines plus qu'humaines.

Derechef, combien de doctrines auons nous en ces Escritures, qui ne peuuent naistre en l'esprit humain, & n'y peuuent estre venües que d'enhaut? Et si elles ne peuuent estre nées en l'esprit; comment sorties de la main ou de la bouche? Qu'il y ait vn

Dieu, nous le pouuons bien dire: car entrans dedans nous, nous l'y trouuons; & sortans tant soit peu, nous le rencontrons par tout; mais qu'en vne essence il y ait trois personnes, vn Pere, vne Parole, vn Esprit, comment peut il naistre en l'imagination de l'homme, & qui onq s'en seroit peu auiser? Aussi des creatures nous venons à vn Createur, des mouuemens à vn repos, des nouueautez à vn commencement; & là subsiste la ratiocination de l'homme: mais encor que le premier homme ait peu sçauoir de quand il estoit creé, comment aura il sceu de quand fut creé le monde? Et ores que par les nouueautez nous le iugions nouueau; qui eust iamais osé cotter le premier iour, & la premiere heure, & en quel esprit eust peu tomber ceste Chimere là? Et de faict nous auons és anciens diuerses Chimeres de la creation, selon que diuerses ont esté les opinions des Philosophes, & les imaginations des peuples: mais, qui iamais auant ce liure a commencé vne Chronologie, ou vne histoire du premier iour du monde, bien qu'il fust d'accord de la creation d'iceluy? Et veu que le but de tout historien est d'estre creu; qu'estoit ce commencer vne histoire par là, que perdre son credit dés l'entrée, si la maiesté de l'Autheur n'eust seruy de Guarend? Pareillement, que l'homme pour paruenir à son but, eust besoing de l'entremise de Dieu mesmes, il nous appert par l'imbecillité de nostre nature. Mais que pour appaiser sa iustice, il faille qu'il descende & qu'il prenne chair humaine, Qui le pouuoit dire que Dieu? & qui en pouuoit estre creu que luy? Ainsi est il de la conception d'vne vierge, d'vne promesse à escheoir au bout de quatre cens ans, d'vn Messie à venir, & choses semblables, qu'il ne viendroit iamais en la teste

la teste d'vn homme d'escrire; tant elles sont loing du sens humain, ie dis de soy mesmes & sans imitation. Et i'ose dire, Que qui lira diligemment les Escritures auec intention de les noter, trouuera en chaque liure, plusieurs propos; lesquels selon son iugemẽt ne fussent iamais tombez en esprit d'homme, dits toutesfois, & par gens sages, & qui les croyoyent fermement, & vouloyent estre creuz en les disant.

Que dirons nous donq de la Prophetie ou vraye diuination qui est semée par toutes ces Escritures? c'est à dire de l'esprit de Dieu, qui est espandu d'vn bout en autre? non, di-ie, en fueilles esparses, comme des Sibylles, mais qui addressent toutes en vn, encor qu'elles soyent prononcées, & en diuers tẽps, & de diuerses personnes, & en diuers lieux? Ie laisse ceste premiere de la semence de la femme, qui briseroit la teste du Serpent, &c. & semblables, appartenantes à la redemption de l'homme par le Messie; par ce que ceste doctrine aura cy apres son propre lieu: & n'allegueray que choses ià prouuées & hors de controuerse. A Abraham est donnée ceste promesse, *Ta semence seruira en terre non sienne; & y sera affligée par quatre cens ans; puis ie iugeray les gens auſquels ils seruiront, & au quatriesme aage ils retourneront icy.* Quel Oracle a iamais predit si precisement, si clairement, & de si loing? Et toutesfois à poinct nommé est ceste Prophetie accomplie: & ne se peut dire qu'elle soit supposée; car Moyse menant le peuple par tant de trauerses, n'est fondé en autre chose: & falloit bien qu'il leur parlast d'vne Prophetie commune entr'eux, & bailiée de main en main, puisqu'il prend tout son theme, & de parler, & de faire là dessus. Et de faict, cõme elle est receüe par Abra-

Prophetie semée par toute la Bible.

Genes. 15.

ham, elle eſt reſueillée par Moyſe; & Ioſüé en eſt
Genes. 49. l'executeur. Iacob fait ſon teſtament en Egypte. Autant de mots, autant de Propheties; non pour ſes enfans ſeulement, mais pour leurs lignées: mais ie n'inſiſteray que ſur vne. *Toy Iuda, tes freres te loüeront, & les fils de ton pere te feront reuerence; & le ſceptre ne ſera point oſté de Iuda, ne le Legiſlateur d'entre ſes pieds, iuſques à ce que Silo vienne.* C'eſt en ſomme, Que le Sceptre ſera en Iuda, & qu'il y aura iuriſdiction en iceluy, iuſqu'au temps du Meſſie. Et ainſi l'interpretent les Hebrieux. Si eſtoyent, Ruben, Simeon, Leui les aiſnez de la maiſon: c'eſt donq cõtre nature. Et Moyſe, qui tira le peuple hors d'Egypte, eſtoit de Leui: & Ioſüé, qui l'introduit en Canaan, d'Ephraim: & les Iuges ſuſcitez tantoſt d'vne lignée & tãtoſt de l'autre: & Saul premier Roy eſleu du peuple, de la lignée de Beniamin, qui eſtoit le plus ieune: C'eſtoit donq pour eſbranler grandemẽt la Prophetie. Cependãt le Sceptre paſſe de Saul en Dauid, d'vn Roy en vn ieune Berger de Iuda; & y eſt eſtably & perpetüé malgré les murmures des dix lignées, la reuolte d'Iſraël, & la captiuité de Babylon meſmes. Et quant à ce qu'il dit, *iuſques à ce que Silo vienne*, ſuffit, iuſques à vn autre endroit, q̃ deux mil ans apres, la race de Iuda gouuernoit encor en Iſraël, & auoit aiſneſſe & genealogie certaine; ce que nous ne liſons d'autre race du monde. Icy, dirõt ils, Qui nous aſſeurera que Iacob ait dit celà? Mais ſi ie leur dis ainſi de leurs hiſtoires, que ſçaurõt ils plus? Et quel acqueſt auroit eu Moyſe de le controuuer, luy qui eſt de Leui, & qui baille la charge à vn d'Ephraim; qui euſt eſté pluſtoſt pour faire murmurer Iuda contre luy, qui eſtoit la plus forte lignée, l'authorizant & par vn Teſtamẽt & par vn Oracle? Ou

ſi c'eſt

si c'est pour gratifier Iuda, que ne craint il d'offenser Ruben, Simeon & Leui; ou que ne fait il tomber cest Oracle sur Leui, pour s'authorizer? Mais quelle gratification encor, veu que Iuda en est excluz pour l'heure, & n'y reuient de mille ans apres? Certes, ces circonstances bien pesées, ou iamais Oracle ne fut sincerement rapporté; ou si aucun le fut iamais, cestuy cy le doibt estre. Et quant à ces bons Philosophes, qui veulent que la prophetie se face par vne conionction de l'entendement, qu'ils appellẽt Possible, auec vne intelligence separée, par le moyen de l'imagination; & que pour la debilité de la vertu imaginatiue, les vieillards ne puissent prophetizer; que dirõt ils icy de Iacob, plus vieil que nul de leur temps, & qui toutesfois voit si clair & de si loing? Car si leur doctrine est communemẽt vraye, & cependant il prophetize; s'ensuit il pas que sa prophetie est irreguliere; & vient de plus haut, que ceste intelligence pretenduë; à sçauoir de Dieu? Et si elle est reguliere; s'ensuit il pas que leur doctrine est fausse; c'est à dire, que prophetie ne viẽt pas de la force de nostre imagination, ny de nous, veu qu'elle ne se debilite point auec nous; ains d'vne inspiration diuine? En ses benedictiõs ne se doibt pas aussi passer de leger; que Iacob parle des partages de chacun de ses enfans en la terre de Chanaan, cõme s'il les eust faits luy mesmes; assignant à l'vn la coste de la mer, à l'autre les terres de labeur, à l'autre les vignobles, selon que le sort les leur distribua quelques siecles depuis. Car de qui le pouuoit il sçauoir, que de celuy qui preside sur le sort? Et veu que les Predictiõs Astrologiques, comme enseigne Ptolomée, sont entre le necessaire & le contingent; & qu'il n'y a rien plus contingent que le sort; quelle est ceste Astro-

Rab. Moses sur le liure d'Abnbacher.

logie, qui iuge & de si lõg temps & si certainement du sort? Mais quand nous lisons au precedent Cha-
Genes. 48. pitre, que Iacob benissant les fils de Ioseph, Manas-sé & Ephraim, prefere le puisné Ephraim à son aisné; & admonesté par le pere, luy replique qu'il ne s'abuse pas, mais que le petit frere sera plus grand, & que sa semence sera multitude de gens. Quel art mouuoit Iacob à le dire; ou quel proffit Moyse à le controuuer? Si on dit Physionomie, ou Iudiciaire; le bon homme auoit perdu la veüe: mais quels lineaments prononcent pour toute vne race, & quelles constellations pour des peuples auenir? Si on dit que Moyse aymoit l'vn plus que l'autre: Et les deux dont est question estoyent pieça morts; & les peuples qui en deuoyent sortir, ne faisoyent que venir. Cependant la Prophetie se trouue accomplie; car la lignée d'Ephraim est touſiours plus forte que de Manassé; comme il se voit par tout le fil de l'histoire: & en fin, le royaume des dix lignées fondé principalement sur elle: & toutes les fois que Moyse, Iosué, les Roys, les Chroniques, &c. parlent de ces deux enfans, le puisné est nommé deuant l'aisné, en cõfirmation de ceste parole: ce que sans doute la lignée de Manassé n'euſt pas enduré sans proteſter, s'elle n'euſt pensé acquiescer à la volonté de Dieu, & non à la fantasie d'vn homme. De Moyse que dirons nous? Il parle perpetuellement à ce peuple de la cõqueste future de Chanaan selon la promesse. Il falloit que ce fust vne Prophetie toute vulgaire: & de faict, Ioseph y choisit lõg temps au parauant son sepulchre. Mais qui plus est, il la leur diuise en esprit, leur ordonne leurs Arbitres de partage; leur donne les loix qu'ils y doibuent establir, l'ordre qu'ils auront à tenir, le Modelle des villes,

des faux-

des faux-bourgs, des maisons; le labour de la terre, le repos du septiesme an, les festes & solemnitez, les villes de retraite pour les homicides casuels, &c. Vous diriez comme il en parle, que c'est vn Pere qui dispose de ses aquests, & de ce qu'il tiét en sa main. Quelle apparéce y en auoit il lors qu'ils cuisoyent des briques en Egypte? quelle, lors qu'ils languissoyent au desert? quelle encor au retour de ces espies, qui ne rapporterent que difficultez au peuple? Ie vous prie, qui nous departiroit auiourd'huy à quelque partie de nous l'Italie ou la Grece en fantasie; que dirions nous, sinon, selon le prouerbe, qu'on partiroit l'Ours premier que l'auoir pris? Et combien en trouueroit on, qui soubs telle banniere passassent les Alpes? Si est il, & que Moyse n'y entre point, & que ceux qui s'y attendoyent meurent en chemin; & toutesfois qu'au temps ordonné les Chananéens font place à ce peuple. Qui ne voit donq qu'il estoit necessaire, & que ce peuple fust pousſé d'aillieurs que de l'homme à suyure Moyse, & Moyse mesmes à entreprendre sa conduicte entre tãt de destroits? tous deux, di-ie, fondez, non en fantasie humaine, mais en promesse expresse, qu'ils creussẽt par tesmoignages infallibles estre de Dieu? Mais il passe encor plus outre. Car comme il les voyoit en Chanaan premier qu'ils y fussent, il les y voit offenser Dieu, & seruir à Baal, depuis qu'ils y sont: il les voit, di-ie, oublier Dieu, & Dieu se raméteuoir en son ire: il les voit dispersés & espanduz aux quatre coings du monde, & foullez aux pieds des estrangers: bref, les Gentils appellez en l'Egliſe de Dieu en leur place: & le voit si clairement, qu'il le leur predit à tous en son Cantique, & veut qu'il soit gardé par eux de main en main en tesmoignage

Moyse en son Cantique Deuter. 32.

contr'eux & descharge pour luy. Si du haut de la montagne de Nebo, il a peu voir Chanaan pour en parler si pertinemment, de quelle mõtagne pouuoit il voir ces choses, qui estoyent encor és reins, & és cœurs des hommes auenir, & ces hommes cachez derriere plusieurs siecles; & en quel liure les pouuoit il auoir veus & leus, qu'au liure de Vie, c'est à dire en Dieu mesmes? De la parole qu'auoit prononcé Moyse, Iosué est executeur de mot à mot, & n'y adiouste ne diminue rien; encor que l'esprit ambitieux de l'homme ne prenne pas plaisir à suyure la leçon d'autruy; qui n'est pas vn petit signe, que Iosué n'obeissoit pas à Moyse, mais à Dieu parlant par Moyse. Et en son liure n'est à oublier la malediction que Iosué prononce contre qui redifiera Iericho, en ces mots: *Il mettra ses fondemens sur son premier nay, & colloquera sur son puisnay les portes d'icelle.* c'est à dire, il en sera puny par mort soudaine de ses enfans. Car au temps d'Achab enuiron cinq cens ans apres, Hiel de Bethel edifia Iericho, laquelle il fonda sur Abiram son premier nay, & mit ses portes sur Segub son puisnay, *selon*, dit le liure des Roys, *que le Seigneur auoit prononcé par Iosué fils de Nun*: pour monstrer certes, que la parole de Dieu est eternelle, & qu'elle ne se suranne iamais. Et de faict, elle est encor ruïnée, & ne fut onques redressée depuis, encor que la belle assiette où elle estoit y deuoit conuier vn chacun; comme nous lisons és Geographes anciens. Au liure de Iosué & des Iuges nous voyõs l'accomplissement des choses predites par Moyse, & l'effect & des promesses & des menaces faictes par iceluy. Car selon que ce peuple se diuertit de Dieu, ou se conuertit à luy, Dieu luy suscite des Tyrans en Chanaan pour l'affliger, ou des Liberateurs en Is-

Iosue 7.
1 Roys 16. vers. 34.

en Israël pour le deliurer. Et quant aux liures de Samuel, des Roys, & des Prophetes; ou ce sont propheties des effects à venir, ou effects des Propheties passées: Bref, il ne se trouue saison en tout le discours de la Bible, sans Prophete & Prophetie, tant en aduersité qu'en prosperité; dont nous verrions plus clairement & la diuinité & la verité, si nous pouuions nous remettre deuant les yeux, les lieux, les personnes & l'estat de ce temps là. Mais de ceste continuelle Prophetie tirons en quelques particulieres si euidentes, qu'on n'y puisse contredire; & celles là à toutes personnes equitables feront foy du tout. Quand Ieroboam fils de Nabath fit reuolter les dix lignées cõtre Roboam fils de Salomon, à fin qu'ils n'eussent occasion d'aller adorer en Hierusalem, il dressa vn autel en Bethel contre la loy de Dieu. *Lors*, dit l'histoire, *vint vn homme de Dieu en la parole du Seigneur en Bethel, & dit à Ieroboam, Voicy, vn fils naistra en la maison de Dauid, qui aura nom* IOSIAS. *Cestuy là sacrifiera sur toy les Sacrificateurs des hauts lieux qui encensent sur toy; & cecy t'en soit en signe, Ton autel se rompra, & sa cendre qui est dessus sera espandue.* Et fut accomplie ceste Prophetie selon toutes les circonstances trois cens ans apres par Iosias: Et apres, dit l'histoire, que Iosias eut fait celà, il vit vn certain sepulchre, & demãda de qui il estoit; par ce qu'il en vouloit brusler les os comme des autres sacrificateurs de Bethel: mais il luy fut dit que c'estoit le sepulchre de ceste homme de Dieu qui auoit predit celà si long temps deuant; dont il defendit d'y toucher. Or ceux qui sçauent comme ces liures des Roys ont esté dressez, ne reuoqueront point ceste histoire en doubte; car les histoires des Roys estoyent escrites par les Sacrificateurs & Prophetes, à mesure qu'ils regnoyent,

1 Roys ch. 13.

2 Roys 22. v. 15. & 16.

regnoyent, & eſtoyét tenuz ſi ſacrez, qu'il eſtoit capital d'y toucher. D'auãtage, ſi ceſt Oracle eſt eſcrit auant la venuë de Ioſias, il ne peut eſtre falſifié; car qui ſ'auiſeroit de ce nom propre? Et ſ'il eſt deſcrit depuis, & feint ſur l'euenement, comment a-on baſty tout en vn coup ce ſepulchre? & ſans ſe mettre en ceſte péne, y auoit il point vne autre inuention pour le deſguiſer? & ſuffiſoit il pas ſans parler ny de la mort de l'homme de Dieu, ny de la rencontre du Lion, ny de la communication auec le Prophete de Samarie dè dire, *Vn Ioſias viendra, &c.* ſans ſe mettre en péne d'eſtre demẽty par les Samaritains, qui ſçauroyent l'origine de ce ſepulchre, ou s'en pourroyent enquerir? Cependant ceſte Prophetie, qui deſigne le nom, le lieu, les circonſtances de l'action, eſt telle, qu'elle ne ſe peut attribuer qu'à Dieu, à qui ſeul les choſes abſentes ou futures ſont preſentes. Et pour monſtrer plus clairement la ſincerité de l'Eſcriture, elle ne nous cele point que ce meſme homme de Dieu, par la bouche duquel il auoit prononcé ceſt Oracle, pour auoir au partir de là communiqué auec le Samaritain contre la parole du Seigneur, eſt tué d'vn Lion; à ſçauoir pour nous ramener touſiours à ce But, Que les hõmes ne ſont rien d'eux meſmes, mais entant ſeulement qu'ils ſont organes & inſtrumens de Dieu. Or celuy qui n'a fait difficulté de deshonnorer la memoire d'vn tel Prophete pour dire la verité, & duquel la ſincerité paroiſt en tant de circonſtances; quelle coniecture auons nous qu'il ait feint menſonge? ESAIE eſt admirable en ce qu'il prédit du regne du Meſſie & de la vocation des Gentils; car il ſemble pluſtoſt Euangeliſte que Prophete. Et quãd auſſi il menace Hieruſalem de la captiuité de Babylone, ou la recrée de ſa de-

ſa deliurance future, le ſtyle mõſtre qu'il parle, comme voyant l'vn & l'autre (& auſſi s'appelloyent ils Voyants.) Et de fait, il ne dit pas, Le Seigneur fera, le Seigneur appellera, &c. mais *il fait, il appelle, il deſtruit.* voire bien ſouuent, *il a fait, il a appellé, &c.* comme s'il parloit de choſes non proches d'execution ſeulement, mais ià executées. Si prediſoit il ces choſes, en vn temps que le peuple proſperoit & ſe confioit en l'alliance des Chaldéens; & que toutes apparences eſtoyent au contraire. Mais ie demande à ceux qui doubtẽt de nos propheties, par quel Eſprit Eſaie a peu dire: *Ie ſuis le Seigneur qui fait ces choſes; qui dit à Cyrus, Tu es mon Paſteur, & accompliras toute ma volonté: & dit à Hieruſalem, Tu ſeras redifiée: & au Temple, Tu ſeras fondé.* Et derechef: *Le Seigneur dit ainſi à Cyrus ſon Oinct, duquel i'ay prins la dextre, afin que ie rende ſubiects les gens deuant ſa face, & que ie debilite les reins des Roys. I'iray deuant toy, & dreſſeray les voyes tortuës. Ie rompray les portes d'airain, & briſeray les verroux de fer, &c. afin que tu ſçaches que ie ſuis le Seigneur le Dieu d'Iſraël t'appellant par ton nom. Pour l'amour de mon ſeruiteur Iacob & d'Iſraël, ie t'ay nommé par ton nom, & t'ay appellé, combien que tu ne m'euſſes point cognu, &c.* En ce peu de mots, combien trouuerõs nous de merueilles, ſi nous les voulons examiner? Lors que le peuple de Iuda triõphe ſoubs l'alliance des Chaldeens, Eſaie les menaçoit de ruine par ceux là meſmes. C'eſt quelque choſe. Mais on dira que la prudence humaine paſſe bien iuſques là. Il ne predit pas ſeulement la captiuité du peuple, le ſac de la ville, la deſtruction du temple, mais la ruine des Chaldeẽs par les Perſes, & la reſtauration de Hieruſalem, & du Tẽple par iceux meſmes. La prudence des hommes peut percer les ſepmaines, & les mois; mais en l'incer- Eſa. 44 & 45

l'incertitude des choſes humaines ; elle ne perce gueres les ans, moins les ſiecles entiers, & le cours d'vne puiſſante & longue Monarchie, comme Iſaie fait là. Mais plus de cent ans deuant que Cyrus fuſt né, il le nõme; & deuant que ſes ayeux fuſſent nommez au monde, il l'appelle par ſon nom, pour deliurer Iſraël : & ſemond encor en vn autre lieu ceux de Cithim, c'eſt à dire, ceux de Macedone à la ruine des Perſes: & au huictieſme Chapitre prend nommément à teſmoing de ſa prophetie Vrie & Zacharie, fils de Iebarachie, cent ans auant qu'ils fuſſent. Entrent les plus ennemis de verité en leur cõſcience, & me dient quelle prudence, ou quel art y peut auoir en celà? Et ne peuuent icy dire, que ces propheties ayent eſté forgées ſur l'euenement par quelqu'vn. Car par la tranſmigration de Babylone, les Eſcritures, Loix, & Propheties d'Iſraël, qui eſtoyent publiques en ce peuple, auoyent eſté tranſportées en diuers lieux du monde, eſquels ils auoyent ceſte prophetie, auant que Cyrus fuſt né; & en ſi diuerſes mains il eſtoit impoſſible de la falſifier. Et de faict, ce que nous voyons, que ces Roys de Perſe victorieux, font rebaſtir le temple, nous doibt eſtre vne marque en l'idolatrie d'où ils ſortoyẽt, qu'ils auoyẽt veu des merueilles du Dieu d'Iſraël; & que ſelon la parole d'Iſaie, ils ſe ſentoyent appellez de luy. Le meſmes deuons nous cõſiderer en Ieremie & Ezechiel, qui en lieux bien eſloignez l'vn de l'autre; l'vn en Hieruſalem, l'autre en la Tranſmigration; prediſent meſmes choſes, comme certes recordez d'vn meſme maiſtre. Mais Ieremie eſt en ceſte particularité admirable, qu'il prophetiſe nommément, que le peuple de la Trãſmigration ſeroit deliuré au bout des ſeptante ans, contre toute apparence; cependant en telle

Ierem. 15. 16. 17. 18. 19. 20. &c.

en telle asseurance, qu'on diroit proprement, qu'il les ramene par la main en Hierusalem. Et de faict, au bout des septante ans le peuple est ramené à poinct nommé; comme si Cyrus n'eust eu autre but que de le verifier, ou eust esté à la solde du Prophete: & se voit par Daniel chapitre neufiesme, où est Daniel 9.
ceste Prophetie alleguée, qu'elle estoit cõmune entre tout le peuple. Quãt à Daniel mesmes, qui estant né soubs la premiere Monarchie, semble plustost Historien que Prophete de celles qui sont venuës apres; ie dis des Perses, Grecs & Romains, de la tyrannie d'Antiochus, de la profanation du temple; & qui parle de ce qui est six cés ans apres luy, comme de choses ià auenuës, comme il clost la Prophetie depuis la creation du monde iusques au Christ: aussi doibt il clorre la bouche à tout homme, qui y voudroit contredire. Car, si on ne veut croire aux Annales Iudaïques, que Daniel fut leu à Alexandre le grand, quand il vint en Hierusalem, pour luy monstrer ce qu'il auoit predit de luy; pour le moins est il euident & ne se peut nier, que quãd Ptolomée fit traduire les Escritures par les septante Interpretes, Daniel estoit ià en lumiere, & fut traduit auec les autres; c'est à dire, long temps deuant la tyrannie d'Antiochus qu'euidemment il descrit. Et pourtant si elle n'a esté falsifiée en ceste endroit, aussi peu le doibt elle auoir esté au reste; veu que le tout excede la mesure des creatures également, & infiniement; & ne peut proceder que d'vn esprit. Voyons donq ce que nous auons en ce Prophete; & de qui il l'a peu auoir, que de celuy qui fait les Roys, & les defait à son plaisir? Il auoit predit à Balsasar, fils de Daniel 5.
Nabuchodonosor, sa ruïne; par ce qu'il n'auoit pris exemple au chastiment de son pere, & s'estoit esleué en or-

en orgueil contre Dieu. On dira, que c'eſt vn dire des ſages, que quand l'orgueil vient deuant, la honte ſuit de bien pres. Mais quand Balſaſar eſt occis la meſme nuict au milieu de ſes triomphes, c'eſt marquer la choſe bien preciſémẽt; & cela meſmes auoit eſté predit clairement par les precedens Prophetes. Mais en ce qui s'enſuit, il n'y a moyen de tergiuerſer. Voyla Darius qui ne fait qu'entrer en la Monarchie. La belle premiere année Daniel luy dit, *Voicy, trois Roys perſiſteront encor en Perſe, & le quatrieſme ſera enrichy de beaucoup de richeſſes par deſſus tous; & eſtant ainſi accreu, il incitera vn chacun contre la Grece.* Ces quatre mots contiennent l'hiſtoire de ſept ou huit vingts ans. Ie vous prie, nous auons de grands perſonnages, qui ont par vne lõgue experience fait anatomie de noſtre eſtat; mais quel d'eux preſumeroit de dire, quants Roys il y doibt encor auoir, tant moins de predire ce que fera le quatrieſme Roy auenir, comme nommeément Daniel fait icy mention de l'expedition de Darius contre la Grece? Eſcoutons plus outre: *Mais vn fort Roy*, dit il, *ſe leuera, & dominera auec grande ſeigneurie, & fera ſelon ſa volonté.* Qui ne voit icy Alexandre ſortir de Grece contre Darius & ſubiuguer les Perſes? *Et quand*, dit il, *il ſera en eſtat, ſon regne ſera briſé & diuiſé par les quatre vents du ciel, & non point à ſa race; ains ſon royaume ſera extirpé pour eſtre à d'autres qu'à ceux-cy.* Plus clairement ne pouuoit il depeindre la Monarchie d'Alexandre, qui ne fut qu'vn eſclair, paſſant d'Occident en Orient; qui finit en luy meſmes; & qu'elle ſeroit diuiſée en pluſieurs Royaumes, de Macedone, de Thrace, de Syrie, d'Egypte, entre Princes qui n'eſtoyent point de ſa race. Et qui de toute l'hiſtoire de la Monarchie Grecque voudroit faire vn abbregé, en peu

Eſa. 13. 21. 47.
Ieremie 50.
Daniel 11.

en peu de mots, ne le pourroit presques faire qu'en ceux-cy. Cependãt c'est penetrer à trauers de deux Monarchies, & de deux siecles tout entiers, au lieu que toute la prudence du monde ensemble ne sçauroit voir à trauers de deux ans, mesmes és affaires plus communes d'vne maison. Or n'appartenoit plus à son but l'histoire des Macedoniẽs; car il s'enqueste principalemẽt de l'estat futur de l'Eglise entre les Iuifs; & pourtant il laisse les autres branches, & poursuit seulemẽt les Roys de Syrie & d'Egypte. Lisons donq le reste du chapitre. Il y depeint la guerre d'Antiochus Roy de Syrie contre les Iuifs, la resistence des Machabées, l'oppression des iustes, la profanation de toutes choses sainctes, si clairement & si au vif, que qui n'en seroit auerty premier que lire, ne sçauroit si c'est prophetie ou histoire. Au huictiesme chapitre il descrit le combat d'vn Belier contre vn Bouc. *Le Belier qui auoit deux cornes*, dit il, *c'est le Roy des Medeens, & des Perses, par ce que ces deux Estats estoyent ioincts ensemble. Le Bouc c'est le Roy de Grece, & la grande corne qu'il a entre deux yeux, c'est le grand Roy.* à sçauoir Alexãdre le grand. Si n'ont vescu ne l'vn, ne l'autre six vingts ans apres. Au septiesme il descrit les quatre Monarchies, nommeément la Romaine, qui auoit, dit il, des dents de fer, dont elle auoit brisé & deuoré toutes les autres: & la poursuit si auant, qu'il monstre en auoir veu en son esprit, la naissance, le progrez, & la declinaison. Si nous regardons toutesfois qu'estoit Rome alors, à péne estoit elle née. & long temps apres, Alexãdre, qui n'auoit qu'vn traict de mer entre deux, ne la cognoissoit pas. Bref, au neufuiesme, il predit, qu'au bout de septante sepmaines, à conter du iour que la parole fut prononcée par Ieremie, pour la restaura-

Daniel 8.

Daniel 7.

Daniel 9.

tion du Temple, Hierusalem seroit destruicte, par le Prince du peuple auenir; c'est à dire, par vn Empereur yssu de la Republique de Rome, qui n'estoit lors encor en estre: ce que nous pourrions icy monstrer estre auenu à poinct nommé selõ la prophetie. Mais ce poinct, qui appartient proprement à la venüe du Messie, pour laquelle nous reseruons plusieurs choses, qui nous confermeront de plus en plus l'Escriture, sera traicté en son lieu exprés. Or auons nous donq icy vne continuation de propheties admirables depuis la creation du monde iusques au Christ, publiées long tẽps deuant le temps, escheuës iustement en leur temps; non generales, mais marquées de leurs circonstances; non ambiguës, mais qui nomment les choses & les personnes par leur nom: ie demãde donq pour la conclusion de ceste matiere, à quoy nous les pouuõs attribuer qu'à inspiration de Dieu? Quelques vns au lieu de se tenir entre les lisses, voudront sauter par dessus, en niant tout. Mais outre les raisons sus alleguées, veu que du temps que le peuple d'Israël adoroit son Dieu, les peuples circonuoisins auoyent des Oracles, qui respondoyent à toutes questions: & que l'homme est si curieux de l'auenir, & ne le pouuant sçauoir chez soy, le cerche par tout ailleurs; ie voudroye qu'ils me respondissent, Si ce peuple estoit d'autre naturel q̃ les autres, qu'encor auiourd'huy nous cognoissons plus addõné aux diuinations que nul autre? y estant si addonné, & n'ayant rien chez soy, pour satisfaire à sa curiosité, comment au milieu de tant de maux il se contenoit au seruice d'vn Dieu, qui seul n'eust point parlé, seul eust esté müet à leurs requestes? Car s'il nous semble estrange, & miraculeux d'auoir eu des propheties; plus encor le nous

nous doit il estre, d'auoir preferé vn Dieu qui n'en donnast point, mesmes en tant de destresses & oppressions, aux Dieux des Payens, qui ne faisoyent autre chose. Mais par ce que nul des anciens n'est si impudent que de les nier; mais tous empeschez, ou à les admirer, ou pour en diminuër l'admiration à en alleguer des causes, examinõs encor celles qu'ils en donnent. L'vn dit, qu'ils les lisoyent aux astres; comme ainsi soit qu'ils se mocquét par tout des diuinations des Chaldéens: De tant d'Astrologues donq, que les Gẽtils ont eu, & qui en ont fait liures, qu'on m'en nomme vn seul, qui ait predit, non les choses futures à vn Empire, mais à vn homme; non au bout d'vn siecle, mais au bout d'vn an? Sinon, autant quelques fois que le diable par la permission de Dieu a executé le mal mesmes qu'il prediſoit sur celuy qui l'auoit enquis? Ains dira Ptolomée, Les predictiõs Astrologiques sont entre le necessaire, & le contingent; elles ne preuoyẽt pas les euenemens, mais seulement les inclinatiõs; & ceux qui promettent d'auantage, ne font qu'abuser. Or que pensons nous donq qu'euſt dit Ptolomée, s'il euſt leu ces Propheries si particulieres, pluſtoſt hiſtoires du passé que predictions de l'auenir? Certes qu'elles ne peuuent estre que de Dieu seul; selon que tresbien il determine ailleurs en moindres choses; Que ceux qui prediſent les choses particulieres sont neceſſairement inspirez de Dieu: & derechef, Que les iugemens de ceux qui regardent aux estoilles, sont ambigus: mais que ceux qui prediſent de la bonne part, approchent de la verité, par vne vertu qui domine en leur ame, encor qu'au reste ils n'ayent aucune cognoiſſance de l'art. Et de faict, les meilleurs Astronomes ont reiecté la Iudiciaire comme vaine

Obiections.

Ptolomée au liure du fruict.

& sans fondement, apres y auoir bien trauaillé; au lieu qu'en Israël, nous lisons les Propheties d'vn Amos, qui estoit vn Bouuier, non moins claires en leur subiect que d'vn Daniel & d'vn Esaïe. Auerroes & les siens ont vne opinion particuliere de l'ame; à sçauoir que nous auons vne capacité d'entendement, qu'ils appellent Intellect possible, laquelle s'informe & instruit par vn Entendement vniuersel agent, qui vient à se conioindre par les particulieres imaginations d'vn chacun, à ceste intellect possible commun à tous. Et pourtant, dient ils, la prophetie se faict proprement par ceste conionction là, és hommes qui ont vne imagination forte & viue: Ie voudroy donq que les disciples d'Auerroës, qui a eu vne si belle imagination, pour imaginer cela, me monstrassent quelque prophetie de leur maistre ou bien d'eux mesmes. Qu'ils me respondissent aussi comment nos Prophetes ont esté pour la plus part vieillars; veu que vieillars selon leur doctrine ne peuuent prophetizer pour la debilité de leur imagination. Mais veu que ces mesmes gens preschent l'eternité du monde; comment eternellement de tout temps, & en tout temps n'y a il des propheties, instillées aux hommes par ceste conionction? puis, dirie, qu'il ne tient qu'à auoir vne imagination forte, pour estre prophete; estans touiours les intelligences separées, prestes, & disposées à ceste conionction? Et comment aussi depuis qu'vn homme y est paruenu, ne prophetize il de tout ce qu'il peut imaginer, au lieu que nous voyons manifestement, que prophetie n'est point vne habitude, mais vne passion qui passe comme le son du Luth, quand le ioüeur cesse de sonner? Ou s'ils dient qu'il faut auoir acquis les habitudes actiues, & cõtemplatiues;

Le mesme dit Moses Narbonensis sur le liure d'Abubacher & Auemparé.

& que

& que lors ceste intélligence se conioinct à nostre imagination comme la forme à la matiere ; d'où vient donq que Dauid, qui estoit pasteur; Amos bouuier,&c. prophetizent si admirablemẽt? Quelques vns veulent q̃ la prophetie decoule en l'hõme par les estoilles, pourueu qu'il soit disposé à la reseuoir. Et là dessus donnẽt vn certain regime, Qu'il faut rendre son corps egal & contrepesé par l'Alchemie ; puis assẽbler les rayons du ciel, dedans vn miroir, qu'ils appellẽt Alchemu si faict selon les preceptes de la Catoptrique ; en apres stellifier par l'Astrologie, tant l'homme que toutes les viandes, dont il vse. Et dient qu'Apollonius Thyanæus prophetizoit par ceste façon là. Ce sont fantasies qui meritent plustost mocquerie que responſe; & penſe vn chacun si nos prophetes estoyent informez de telles curiositez, bergers, bouuiers, idiots, &c. pour prophetizer selon ce regime: mais quand bien il resueilleroit l'esprit en quelque sorte, si ce seroit pour inspirer les choses que les estoilles ne peuuent ny faire ny signifier ny sçauoir ; veu qu'elles sont encor en la puissance de la premiere Cause, & ne sont point descendues iusques en la subiection des secondes. Les Platoniques donq approchent plus pres de la verité, Iambliche nommeement & Porphyre, Que les predictions des choses lointaines ne se peuuẽt faire ny par art, ny par nature, ains seulement par inspiration diuine. Mais par ce qu'ils ont parlé de plusieurs Dieux, & ont pris les Diables pour les Anges; nous peut estre obiecté, que nos Propheties seroyent ou de par les Diables, ou de par les Anges, encor que nous resouuenant des Oracles des Dæmons, & les comparant à nos Propheties, la difference y sera telle, que du discours

Rogerius Baco au liure des six sciences experimentales, & au Compendium de Theologie.

d'vn ſage aux vertues d'vn fol. Eſcoutons donq ce qu'ils adiouſtent: *Les dieux*, dit Porphyre, *prediſent des choſes naturelles, par l'ordre des cauſes naturelles qu'ils obſeruent, des choſes qui dependent de noſtre volonté, par coniectures priſes de nos actions; mais comme ils ſont plus ſoudains que nous, ils nous preuiennent & deuancent, en telle ſorte cependant, que, comme les choſes naturelles ſont fallaces, & les cas humains muables & incertains, ils ſont bons & mauuais, ſubiects à mentir.* Qu'eſt ce, ſinon dire, qu'ils ne peuuent predire de nous qu'autãt qu'ils apprennent de nos actions? des choſes de nature, qu'autant qu'ils en liſent en la nature? c'eſt à dire, qu'ils liſent en vn meſme liure, mais auec vne veüe plus aigüe & plus ſoudaine que nous? Or ny Anges ny Diables ne peuuent lire aux Aſtres, ce qui n'y eſt point; ny és hommes ce que les hommes n'y ſçauẽt point; veu meſmes q̃ les plus doctes tiennent, qu'ils n'y penetrent point. Et és Aſtres ne ſe peuuent lire les noms de Ioſias, d'Vrie, de Cyrus; ny és cœurs de Ioſias, d'Vrie, de Cyrus, qui n'eſtoyent point encor, ce qu'ils auront à faire quelques ſiecles apres; mais à Dieu ſeul ſont preſens les ſiecles auenir; aux Anges & à nous autant ſeulement de ce roulleau des tẽps, qu'il luy plaiſt par ſa grace nous en deſployer. S'enſuit donq par la doctrine de ces Philoſophes, que nos Propheties ſi claires, ſi particulieres, ſi prochaines des choſes lointaines; ne peuuent eſtre deroulées des Dieux. Or eſt toutesfois, dient ils, toute Prophetie ou d'art ou de nature, ou du dæmon ou de Dieu meſmes: d'art, comme par Aſtrologie; & de nature, quand la nature humaine eſt preparée à receuoir les influxions de l'vniuerſelle; & du dæmon par vne certaine alliance faicte auec luy. Et de ces trois ne peuuent eſtre venuës les Propheties des Hebrieux,

Hebrieux, comme nous l'auons euidemment monstré. Reste donq, que ces Propheties soyent de Dieu; & leurs Escritures par consequent Paroles de Dieu; qui ne sont toutes autre chose, qu'ou ces Propheties mesmes, ou les effects de ces Propheties. Et pour clorre ce Chapitre, ne sera hors de propos ce tesmoignage de Porphyre, Que ceste religieuse secte des Essëens qui estoit entre les Iuifs, par estre versée en ces Propheties, faisoit profession de prophetizer, & rarement s'abusoit. Car aussi y a il bien apparence, que si nous entendions toutes les Propheties de la Bible; ce qui nous est impossible, parce que nous ne nous pouuons pas representer l'estat de tous les temps; nous y lirions plusieurs choses qui sont auiourd'huy obscures, & ont esté claires, intelligibles & faciles au vulgaire mesmes, chacune en son temps.

CHAP. XXVI.

Que les choses qui semblent plus admirables en nos Escritures, sont confermées par les Payens: & solution de leurs principales Obiections.

MAINTENANT, quand nous sçauõs que c'est Dieu qui parle en ces Escritures, ne resteroit à nous que de l'escouter, & de nous taire. Car puisque par sa parole il a tout fait, sa parole ne peut rien auoir dit qu'il n'ait peu faire. Et si dés que nous voyons la signature d'vn Roy, nous ployons le col, & mettons le doigt en la bouche: à meilleure raison quand nous voyons la signature & le seau si exprez de Dieu en ses Escritures; deuons nous disposer nostre entendement à croire, nostre volonté à obeir, sans disputer, ny tergiuerser à l'encontre. Mais pour ne laisser aucun scrupule au lecteur, puisqu'on a

oſé obiecter, ie prie qu'il me ſoit permis de ſoudre: & voyons donq ce que les infideles tant anciẽs que modernes nous veulent oppoſer. Premierement, dient ils, vous faictes tant de cas de ces Eſcritures. Nos anciens Autheurs Grecs, & Latins n'en ont rien teſmoigné, ny Platon, ny Ariſtote, ny Theophraſte, & tant d'autres Philoſophes, Hiſtoriens, Poëtes. C'eſt comme qui demanderoit teſmoignage à ceux du Perou de l'hiſtoire de France, ou d'Eſpagne: car au temps dont parlent nos Eſcritures; qu'eſtoyent les Grecs & les Romains, au regard des Iuifs, que pauures Sauuages nourris de gland? Ou certes, comme qui le demanderoit à vn enfant de ce qui eſt paſſé auant qu'il fut né; veu que les hiſtoires plus recentes en noſtre Bible, ſont plus anciennes que les Eſcholes en Grece, & l'vſage de lire à Rome. Mais encor, dés que les Grecs cognurent qu'il y auoit vn Egypte, ils s'y en allerent à l'eſchole; & eurent, comme auõs prouué, communication auec les Iuifs, dont ils rapporterent ce peu qu'ils auoyent du vray Dieu, de la creation du monde, de la cheute de l'homme. & Platon allegue nos Autheurs ſoubs ces mots, *comme dient les anciens*, ou, *comme il eſt és anciens Oracles*. Et Numenius ayant remarqué qu'il ne pouuoit ſçauoir cela que de Moyſe, dit que Platon eſt vn Moyſe parlant Athenien; c'eſt à dire, traduit en Grec. Les hiſtoires Grecques commẽcent enuiron le temps de Cyrus. Or, dit Ariſtobulus, auant qu'Alexandre & les Perſes meſmes regnaſſent, auoyẽt eſté traduits en Grec la loy de Moyſe, & l'yſſuë des enfans d'Iſraël hors d'Egypte; c'eſt à dire, que dés que les Grecs furent nez, ou pour le moins commencerent à ſe cognoiſtre, ils ouïrent parler de nos Eſcritures, & les voulurent auoir. Et Hecatæus Abde-

Obiection & teſmoignage des Grecs.

Ariſtob. eſcriuãt à Ptolom. Philomater liu. 1.

Abderitain qui suyuit Alexandre en ses conquestes, fit vn liure expres des Iuifs, ce qu'il ne fit de tant de florissantes nations qu'il auoit veües en son voyage: & Herennius Philo, qui l'auoit leu, voit ce Philosophe si plein d'admiration des choses qu'il auoit appriſes en Iudée, qu'il croit qu'il estoit deuenu Iuif, & auoit esté conuerty à leur loy. Peu apres approchant le temps de la vocation des Gentils, qu'il falloit que les Propheties fussent manifestées à tout le Monde, pour oster le soupçon à tous qu'elles eussent esté controuuuées sur les euenemens, Dieu mit au cœur de Ptolomée Philadelphe Roy d'Egypte de dresser vne Librairie, en laquelle, par le conseil de Demetrius Phalereus disciple de Theophraste, il voulut auoir la Bible des Hebrieux, & la fit à grands frais traduire en Grec. L'histoire de ceste version est descrite par Aristæas Chambellan de Ptolomée; lequel auec vn autre nommé André fut enuoyé vers Eleazar souuerain sacrificateur des Iuifs pour auoir la Bible, & six hommes de chaque lignée doctes és deux langues pour la traduire. Il dit donq que Demetrius Phalereus faisant cas au Roy de ces Escritures, comme seules vrayement diuines, il luy demanda, luy present, d'où venoit, veu qu'il n'y espargnoit rien, & que la Iudée estoit si proche, qu'il n'auoit point encor ces liures là? Que Demetrius respondit, qu'ils estoyent escrits en vne langue particuliere: Qu'il falloit escrire au Pontife pour auoir des Interpretes: Que là dessus furent expediez Lettres, Presens, & Ambassades de la part du Roy vers Eleazar, & que luy mesmes estoit vn des Ambassadeurs; & que par l'aduis de tout le peuple les septante & deux Interprétes luy furent enuoyés. Mesmes en ceste histoire, qui vit encor, se

Hecatæus des Iuifs.

Herennius Philo des Iuifs.

Aristæas de la version des septante.

Euseb. liu. 8. De la Prepar.

trouuent les copies des lettres de Demetrius à Ptolomée, de Ptolomée à Eleazar, & d'Eleazar à Ptolomée. Icelle traduicte, adiouſte il, & collationnée en preſence des principaux de ſon Royaume, le Roy fit prononcer à haute voix vne malediction ſolẽnelle, contre ceux qui y adiouſteroyent, diminuëroyent, changeroyent. Puis, dit il, comme il ſe la faiſoit lire, s'eſmerueillant, comme de tant de choſes memorables, n'eſtoit faite mention par les Hiſtoriens, & Poëtes Grecs: Demetrius Phalereus luy reſpondit que c'eſtoit vne Loy diuine, & donnée de Dieu; à laquelle il ne falloit toucher, qu'auec les mains nettes; comme Hecatæus meſmes auoit eſcrit: & qui plus eſt, afferma auoir entendu de Theopompe diſciple d'Ariſtote, que quelques vns auoyẽt taſché de deſguiſer en leur eloquence Greque, les Eſcritures Iudaïques, qui en auoyent eſté frappez d'eſtourdiſſement; & ayans prié Dieu, auoyent eſté admoneſtez en ſonge, Qu'ils ſe gardaſſent de profaner ny deſguiſer les choſes diuines, par le fard de leurs inuentions. Meſmes que Theodotus Poëte Tragique luy auoit dit, que voulant entremeſler quelque choſe de ces Eſcritures en ſes Tragœdies, à ſçauoir en tirer des argumens pour ſes Poëmes; comme les autres Poëtes faiſoyent; des guerres de Thebes, & de Troye; il auroit ſoudainement perdu la veüe; qui puis apres par aſſiduelles prieres & longue penitence luy auroit eſté renduë. Et cecy tombe proprement au temps que les Grecs & Romains ne commençoyent qu'à philoſopher. Numenius Pythagorien auſſi, que pluſieurs preferent à Platon, faiſoit tant de cas de ces Eſcritures, que les liures du Bien, du Nombre & du Lieu, & ſon Epope eſtoyent pleins de paſſages alleguez de Moyſe & des Prophetes,

Orig. liu. 4. contre Celſus.

phetes, en grande reuerence: & c'eſt ce Philoſophe que Plotin a tãt eſtimé, qu'il a bien daigné le commenter. Mais ie voudroy ſeulemẽt que les Grecs me monſtraſſent, non en noz liures pareil teſmoignage des leurs, & de leurs Loix; mais en leurs liures meſmes des leurs: & ie penſe que nul le perſonne equitable ne voudroit refuſer ce party là.

Obiection ſur le ſtyle.

S'enſuit vne autre obiection: Ces Eſcritures ont vn ſtyle ſimple, nud & groſſier; ſi elles eſtoyent de Dieu, elles parleroyent bien autrement. Ie leur demande ſi le ſtyle doibt pas eſtre ſelon les perſonnes qui parlent; ſi la vertu de l'eloquence n'eſt pas ce qu'ils appellent *le decorum*; ſi di-ie autre n'eſt pas l'eloquence du ſubiect que du Roy, de l'enfant que du pere, de l'Aduocat que du Iuge; & ſi ſelon les regles des Orateurs, ce qui eſt eloquence à l'vn, ne ſeroit pas inèptie à l'autre? L'Aduocat donq plaidera eloquemment. Il faut qu'il eſmeuue les affections; & pour eſmouuoir vn autre, qu'il s'eſmeuue le premier. Le Iuge prononcera grauement. Il faut auſſi qu'il ſoit inflexible, & inexorable, ſans mouuement & ſans affection. Le Roy commandera ſimplement & abſoluement. C'eſt par ce qu'il eſt & la voix de la loy, & la regle du Iuge: Mais ſi le Roy vient à perſuader, ou le Iuge à debatre, ils veſtent la qualité de ſubiect & d'Aduocat, & deſpouillent celles de Roy & de Iuge. Quelle donq, ie vous prie, ſera la loy de Dieu, du Roy des Roys, de celuy qui eſt infiniemẽt plus au deſſus des plus grands Monarques, qu'ils ne ſont eux meſmes ſur leurs vaſſaux; & qui excede egalement & les parties & les Iuges? Nous voudrions qu'il vſaſt d'Inductions comme Platon, de Syllogiſmes comme Ariſtote, d'Elenches comme Carneades, d'Exclamations comme Ciceron, d'arguties

guties, comme Seneque, qu'il choisist ses mots au poix, à la cadence, & au son, qu'il y entrelassast quelques mots recerchez, quelques propos allegoriqs, esloignés de l'vsage commun. Si nous voyons vn Edict de Roy, composé de ce stile; qui n'y remarqueroit incõtinent vne pedanterie, & à qui n'escorcheroit il l'aureille au lieu de plaire? Certes plus donq est simple la Loy, & mieux cõuient elle à l'Eternel; veu que plus simple elle est, & mieux represente elle la voix de celuy qui peut toutes choses: mais qui plus est, plus simple elle est, & mieux conuient elle au peuple; car celle qui est ordonnée pour tous indifferemment, doibt estre comme vne viande ordinaire; ou, pour mieux dire, comme vn pain commun accommodé au goust & au palais de tous. Que sera ce donq, si ceste Escriture a en son humilité plus de hauteur, en sa simplicité plus de profondeur, en sa naifueté plus d'attraits, en sa grossiereté plus de vigueur & de poincte que nous n'en sçaurions trouuer aillieurs? Lisons le premier Chapitre de Genese: Dieu crea le Ciel & la Terre. Dieu dit, & les eaux furent separees de la terre. Il cõmanda, & les herbes furent produictes: il n'y a si idiot, si simple homme, qui ne puisse entendre celà; ie dis autant qu'il est besoing pour son salut; voire qui ne consente dés qu'il a ouy celà, qu'il faut q̃ la chose ait esté ainsi. Mais si on veut approfondir ce poinct: comment en toute l'Eternité, par maniere de dire, Dieu a choisi vn poinct pour commencer ceste œuure, comment sans matiere, commẽt à sa simple parole; ce sont des Abysmes, qui font peur aux plus presomptueux, & font renger les plus sages à la sagesse des humbles & des petits. tant est la simplicité de l'escriture excellente, & pour instruire les humbles, &

bles, & pour confondre les orgueilleux tout ensemble. En nostre Bible nous auons des histoires. En l'histoire que desirons nous? vne verité. C'en est la matiere. Quel plus grand argument de verité que simplicité? Vn style qui remette les choses passées deuant les yeux telles qu'elles estoyent. Quel plus grand signe en voulons nous; que de sentir en lisant les affections mesmes de ceux de qui nous lisons? Viennent maintenãt les plus durs cœurs, & les plus degoustez palais du Monde à lire ces histoires de nostre Bible; comme Isaac est mené au sacrifice, Ioseph recogneu de ses freres, Iephté troublé de la rencontre de sa fille, Dauid affligé de la mort d'Absalom; ils sentiront, s'ils le veulent dire, vn fremissement en leurs corps, vne esmotion en leur cœur, vne tendresse d'affection en vn seul moment, plus grandes, que si tous les Orateurs de Rome ou d'Athenes leur preschoyent mesme matiere en iours entiers. Que s'ils viennent à lire ces mesmes histoires en Iosephe, auquel l'Empereur Tite ordõna vne statuë pour l'elegãce de son histoire, apres les auoir enrichies de tous les ornements de Rhetorique, il les larra plus froids & moins esmeus, encor qu'il ne les aura pris. C'est que la beauté veritablement ne veut point de fard; que plus elle est nuë, & plus vifs sont ses attraicts; & comme dient les Orfeures, que plus belle est la pierre, & moins y faut il & d'or & d'œuure. Et n'est proprement autre chose monter nos Escritures sur hautes paroles, que mõter vn homme autrement bien proportionné sur des eschasses; qui n'adiouſtent rien à sa grandeur, & luy ostent de sa proportion naturelle. En nos Escritures aussi nous auons des Propheties, & en ces Propheties des menaces, des exhortatiõs, des vehemences.

Et c'est

Et c'eſt en telles matieres que les Orateurs tonnent & montent ſur leur haut parler. En ce genre les Latins font cas de Ciceron. I'atteſte tous ceux qui ont leu l'vn & l'autre de meſme iugement, quelle comparaiſon de luy à Eſaie, de ſes inſinuations flatereſſes & excuſes d'ignorance pueriles, aux entrées viues, graues & plénes de maieſté d'Eſaie? des lõgues periodes de l'vn eſquelles il s'eſcoute ſi deuotemẽt, à ces mots tranchans de l'autre, qui ſont autant de coups de tonnerre redoublez pour eſtonner les plus obſtinez? Mais entre tous les Grecs Ciceron meſmes admire Æſchines contre Demoſthene, en vn certain paſſage où il s'eſpand en iniures & paſſions contre luy, plus propres à vn forcené qu'à vn homme de bon ſens; qu'a celà d'eloquence, de vigueur, de penetration (ie prie de bon cœur les Lecteurs de lire l'vn & l'autre paſſage) au regard du commencement d'Eſaie? *Eſcoute ô cieux*, dit il, *& toy terre preſte l'aureille: car l'Eternel a dit, I'ay nourry des enfans, & les ay eſleuez, & iceux m'ont eſté rebelles. Le bœuf cognoiſt ſon poſſeſſeur, & l'aſne la créche de ſes maiſtres: mais Iſraël n'a point cogneu; mon peuple n'a point entendu. Ha gẽt pechereſſe, peuple agraué d'iniquité! à quel propos ſerez vous plus battus, veu que vous adiouſterez peché ſur peché? Tout le chef languit, tout le corps eſt amaty, depuis la plante du pied iuſques à la teſte, il n'y a rien d'entier.* Combien de naifueté & d'eloquence, d'humilité & de grãdeur, de raiſons & d'affections en ce peu de mots? Et combien plus grandes les trouuerions nous en leur propre langue & en leurs naturels accens? Et de faict, grands perſonnages de noſtre temps, de la louange deſquels ie ne penſe pour cela rien rabattre, ont entrepris de faire des Paraphraſes ſur ce Prophete; & autres, pleins de belles paroles & d'eloquence

Ciceron en ſes Tuſculanes.

Oſorius Luſitanus.

quence humaine, mais qui n'ont seruy proprement, qu'à luy donner tant plus de lustre. Que si ces similitudes comme trop basses desplaisent à nos Rhetoriciens; ie les prie de me dire, quel est l'vsage des similitudes, sinon d'esclarcir, & le moyen d'esclarcir, que de les prendre des choses plus cognuës? Et quelles estoyēt les Metaphores des Romains, sinon au commencemēt rustiques, puis prises de la guerre, & puis du plaidoyer, selon qu'ils vinrent à se corrompre? Et quelles mesmes celles de leur Ciceron sur son vieil aage, que prises de la vigne & du labour, par ce qu'il y prenoit plaisir? Bref, s'il est question de poursuyure vne similitude clairement, de representer vne desolation viuement, de reprendre les vices aigrement, de promettre vne deliurance gayement; tout y est si naif, & si present, si vigoureux & si vif, qu'il appert manifestement, qu'ils auoyent & personnes, & lieux, & temps, & les choses mesmes dont ils parloyent deuant leurs yeux: & est ce style vniuersel & commun à tous nos prophetes. De tout ceci, ie ne veux autres tesmoings, que nos contempteurs de Dieu mesmes, qui contemnent la plus part nos Escritures; qu'ils n'ont iamais pris le loisir de lire; soubs ombre que quelque Maistre aux arts, qui n'aura iamais leu que son Ciceron, & ne sçaura distinguer ce qui conuient à diuerses personnes, ny à soy mesmes, leur aura mespriſé, ce qu'il ne sçaura ny peser ny priser. Et de telles gens est sorty le mespris de noz Escritures mesmes en Italie, qui hors de l'eschole n'eussent peu dire vn mot à propos, ny simplement deuiser. Vn Politian, dit Viues, mespriſoit totalement la lecture des Escritures. Voyons donq ce qu'il prisoit. Toute sa vie il a disputé s'il failloit dire *Vergilius* ou *Virgilius*, *Carthaginenſis*, ou *Car-*

ou *Carthaginienſis*, *primus* ou *preimus*. S'il a eu quelque reſte de loiſir, ce a eſté pour faire quelque Epigramme Grec, en loüange de paillardiſe, & de Sodomie. Graue iugement d'homme certes pour nous y amuſer. Vn certain autre Domitius Calderînus en détournoit les ieunes hommes: mais belle matiere qu'il a pris pour s'occuper. Il a paſſé ſa vie à commenter les Priapeies de Virgile, que tous hommes qui ont quelque reſte d'homme, ont honte de prononcer. Quand telles gens les meſpriſent; quel plus grand argument voulons nous pour les priſer? Au contraire, vn Marſile Ficin, vn Conte Iehan de la Mirande, l'hõneur en toutes ſciences, & de l'Italie, & de leur ſiecle, apres auoir leu tous les bõs Autheurs du Monde, ſe ſont venuz repoſer en nos Eſcritures; & ont eſté en fin dégouſtez de toutes autres; de celles cy ne s'en ſont peu raſſaſier. Quand il n'y auroit que la ſimple affirmation des vns, & des autres; ie vous prie, auſquels aymerions nous mieux acquieſcer? Mais i'oſe dire, & le veux maintenir, entre tous ceux qui ſçauent que c'eſt, de parler à propos, & ſelon la bienſeance d'vn chacun, que nos Eſcritures ſont eſcrites ſelon qu'il conuenoit, & à Dieu qui en eſt l'Autheur, & à la matiere qu'ils traictent, & aux gẽs à qui elle eſt addreſſée; & que plus ſeant ſtyle ne ſe peut imaginer. A Dieu, di-ie, car il eſt noſtre Prince; & aux Princes ne conuient perſuader: à la matiere, car elle eſt ſaincte & graue: & choſes graues, dit Ariſtote, ne ſe doibuent farder: aux gens auſſi, car c'eſt vn meſlinge de peuple; & falloit que tous peuſſent entendre, comme tous eſtoyent tenuz de croire & obſeruer.

Obiections des choſes peu croyables és Eſcritures.

Ils entrent maintenant en la matiere. Ces Eſcritures, dient ils, nous contẽt des choſes impoſſibles & in-

& incroyables, plus semblables aux vaines fables de nos Poëtes, qu'à solides histoires ou narrations. Ie leur demande, à qui impossibles & de qui incroyables? Veu, di-ie, qu'elles ne les attribuét qu'au vray Dieu createur du ciel & de la terre, auquel toutes choses sont egalement faciles? Les Poëtes dient que Iuppiter tõne là haut; que Neptune trouble la mer, & escroule la terre. Et nous sçauons que ceux-là estoyent des hommes comme nous. Nous disons qu'ils contentdes fables, & non sans cause; car ils attribuent aux hommes choses trop plus qu'humaines, & qui surpassent la mesure de toutes creatures. Mais quand choses impossibles aux creatures serõt dites de Dieu; c'est à dire, d'vne puissance infinie; ores qu'on doubte qu'elles ayét esté faictes; pour le moins qui voudra nier qu'il ne les ait peu faire? Que si elles leur sõt suspectes, parce qu'ils lisent choses semblables en leurs fables; ià auons nous prouué, que ces choses sont escrites, long temps auant qu'ils eussent ny Historiés, ny Poëtes, ny lettres mesmes. Et pourtant deuroyent ils penser que leurs fables sont controuuées sur nos histoires; leurs mensonges sur nostre verité. Car comme l'homme a esté deuant son portraict, la bonne monnoye deuant la fausse, la signature deuant le faux seing, le notaire deuant le faussaire; ainsi aussi la vraye narration deuant les fables, selon ceste regle des Philosophes, Que le mal ne subsiste point en soy, mais en autruy; & n'est pas proprement vne substance, mais vne corruption de substance. Ainsi ne croyons nous point les fables d'Homere, ny les inuentions d'Euripide, & de Sophocle tirées de là. Et toutesfois ne nierons pas, qu'il n'y ait eu vne guerre de Troye. Et aussi peu croyons nous les Ro-

mans; qui ont vãté les douze Pairs de Charles-Magne; encor que nous ne doubtons pas, qu'il n'y ait eu vn Charles-Magne, qui a fait de grandes choſes en ſon temps, & n'a pas eu faute de grands perſonnages à ſon ſeruice. Bref, ſi iamais n'y euſt eu chien, cheual, ours, lion au mõde; les Poëtes ne nous euſſent feint, ny les Peintres peinct le Cerberus, le Pegaſe, ny la Chimere. Et s'il n'y euſt eu vne verité des choſes qui ſont fabuleuſes és Poëtes, nous n'auriõs point auiourd'huy de fables au monde. Venons au particulier: En toute l'Eſcriture n'y a riẽ plus admirable q̃ la creation du monde, & de l'hõme: & quãd nous auons admis ces poincts, rien ne nous doibt plus ſembler eſtrange en la Bible: Car tous les miracles que nous admirons, ne ſont qu'eſtincelles de ceſte infinie puiſſance, qui ſe deſploya lors en la creation de toutes choſes. Si auons nous cy deuant prouué, & par viues raiſons, & par teſmoignages de tous les anciẽs, que le Monde a eſté creé, & tout ce qu'il cõtient, & par la ſeule volonté de Dieu; & quand il luy a pleu, & qu'il ne ſe peut imaginer autrement. Sur ceſte verité les Phœniciens & les Egyptiens ont façonné leurs fables: Qu'au commencemẽt il y auoit des Tenebres, & vn Air ſpirituel, & vn Chaos infiny: Que ceſt Eſprit conuoita ce Chaos, que de leurs embraſſemens naſquit vn certain Moth, c'eſt à dire Limon, dont furent produits tous les animaux. Nul ne peut nier, que cela ne ſoit vne copie mal priſe, du vif & du naturel de Moyſe. De la creation de l'homme, les Egyptiens ont dit qu'il fut creé maſle-femelle: Platon en a retiré qu'il fut fait Androgyne, ou Hermaphrodite: l'Eſcriture auoit dit que Dieu les auoit creés maſle & femelle. C'eſt proprement ce qui aduient à vn portraict tiré

Creation du Monde, & de l'Homme.

ſur vn

sur vn autre. Celuy qui est pris du vif, perd vn peu du naturel. Celuy qui sera pris sur ce crayon, en perd encores plus;& de l'vn à l'autre s'esloignent en fin tant de la verité, qu'à péne y en peut on remarquer vn seul traict. La cheute de l'homme nous a esté prouuée par plusieurs raisons, approuuée par tous les Philosophes,& par le sentiment mesmes de nostre corruption. Tous sont contraints de la confesser. Mais vn seul Moyse nous en recite & l'histoire & la cause. Là dessus Iulian l'Empereur s'escarmouche. Il trouue estrange que le Serpent ait parlé; c'est à dire le diable par le serpent. Qu'est ce, qui n'auinst tous les iours entre les Gentils? Les diables pour les tromper, parloyent par des statües: Le Dæmon de Dodone par vn Chesne. Vn Orme, dit Philostrate, parla à Apollonius Thyanæus: vn fleuue, dit Porphyre, salüa Pythagoras. Iulian mesmes & son Philosophe Maximus, l'ont ouy en diuerses voix,& en diuerses sortes: Et de tout celà on ne s'estrange point. Veu que le Diable en soy mesme n'est pas visible à nos yeux; faut il pas qu'il emprunte vne autre forme? Et s'il emprunte, quel interest, que ce soit plustost vn autre animal, qu'vn serpent? Et s'il parle, pourquoy moins soubs ombre de ceste bouche que d'vne autre? d'vne espece qui a vie, que d'vne qui n'en a point? Mais encor, cest animal a de la figure manifeste, entant qu'il se traine en terre,& qu'il vit de poussiere;& que par nous destourner de Dieu aux choses basses & terriennes, nous sommes auiourdhuy reduicts à ce poinct. De ces premiers hommes, nous lisons qu'ils viuoyét sept, huict, neuf cens ans: & quelques vns le trouuans peu croyable, ont pensé que c'estoyent ans lunaires; comme ainsi soit, qu'en l'histoire du Deluge,

La cheute.

Aage des premiers hõmes.

qui s'enſuit, le mois eſt de vingt & huict iours, & l'an de douze mois; & qu'autrement nous faudroit admettre qu'ils auroyent engendré à moins de dix ans Solaires. Et c'eſt vn des Griefs qu'ils propoſent contre nos Eſcritures, comme s'il n'eſtoit pas auſſi aiſé à Dieu d'eſtendre noſtre vie à milliers, qu'à centaines; à luy, di-ie, qui a fait & les ſiecles & les ans, & la vie meſmes. Mais Manethon Egyptien, Beroſe Chaldéen, Moſchus, Heſtiæus, & Hieroſme, qui ont eſcrit l'hiſtoire des Phœniciens, conferment ce que dit Moyſe de ces premiers hommes. Et Heſiode, Hecatée, Acuſilaus, & Hellanique & Ephore s'y accordent. Et que ceſte vie leur eſtoit ordonnée ainſi longue, tant pour l'eſtude des ſciences, que pour l'inuention des arts; & ſpecialement de l'Aſtronomie: par ce, dient ils, que s'ils euſſent veſcu moins de ſix cens ans, leurs obſeruations euſſent eſté en vain, par ce que le grand an dure autant. Bref, la choſe eſtoit ſi claire, & ſi commune en toute l'hiſtoire ancienne; que Varro ne la paſſe pas de leger, mais taſche d'en rendre la cauſe. Enſuit pour la punition du genre humain le Deluge. Quel peuple ne l'a creu, & quel autheur n'en a parlé? Les Egyptiens, Phœniciens, Grecs & Romains n'ont eu rien plus commun; & par ce qu'ils oyoyent dire, qu'il auoit eſté és premiers temps, ignorás la Chronologie, chacun le met au temps qu'il penſoit plus ancien; les Thebains au temps d'Ogyges; les Theſſaliens au temps de Deucalion; & ainſi des autres; mais, qui plus eſt, au Breſil, en l'Eſpagne neuue, en la Floride, c'eſt vne croyance commune, & l'attribuent tous aux pechez des hõmes, & à l'ire du Souuerain eſpanduë ſur le genre humain. Mais voyons les particularitez. Dieu commande à Moyſe de faire

Deluge.

faire vne Arche pour s'y sauuer luy & sa famille, & y conseruer la semence du monde. Et nous en conte particulieremẽt tous les bouts & les costez. C'est qu'il auoit la verité, dont les autres n'auoyent que le bruit. Mais encor, Alexandre, & Abydenus escriuent, Que Saturne predit à Xysuthrus le deluge à auenir; & qu'il se fist vne Arche pour sauuer toute sorte de bestail auec luy: Qu'il sauua ses Escritures en Heliopolis d'Egypte, en certaines sculptures; & nauigua en son arche vers l'Armenie: Qu'au bout de certains iours il mit quelques oyseaux dehors qui ne trouuerent rien de sec; & au bout de quelque temps encores d'autres; & en fin ayant apperceu terre, descendit en Armenie, où, dient ils, les restes de l'Arche sont gardées soigneusement par les habitans, qui s'en aydent en plusieurs maux. Et ce qu'ils dient de Saturne, c'est selon les Grecs qui ont pensé que les Iuifs adoroyent Saturne à cause du septiesme iour: & Xysuthrus peut estre autant que Noë, en langage Assyrié; lequel en diuers lieux, comme nous lisons, a eu diuers noms. Cependant cette difference nous sert à la preuue, quand nous voyons que ce n'est pas simple traduction, mais plustost tradition de pere en fils. Le mesme est referé par Berose, non le supposé, mais celuy qui est allegué par les anciens; & par Hierosme l'Egyptien, Mochus Phœnix & autres. Mesmes ils adiouſtent, que le lieu où descendit Noë, fut appellé Saleh Noah, & en Grec ἀποβατήριον, c'est à dire, la descente de Noë, en vne montagne appellée Baris, ou Paropanisus; qui selon leur langue d'alors semble reuenir à vn. Et Plutarque parle nommeément de la colombe que Deucalion enuoya hors de l'Arche pour sonder la terre, & Phauorinus & Stephanus du lieu où l'Ar-

Alexander Polyhistor. Abydenus allegué par Cyrille liu. 1. contre Iulian.

Ioseph liu. 1. des Antiq. chapitre 3.

Au traité Que les bestes sont capables de raison.

où l'Arche descēdit; qui ne peut estre entendu d'vn deluge particulier de Thessalie, lequel sans doubte a esté composé sur cestuy-cy. Icy donq ne sçachans que repliquer, ils s'attachēt sur les mesures de l'Arche; & trouuēt mal aisé à Dieu tout ce qu'ils ne peuuent. Mais outre ce que l'Arche estoit vne figure de l'Eglise en laquelle toutes nations deuoyent vn iour estre recueillies & sauuées, Origene par la coudée Geometrique mōstre à Celsus Epicurien, qu'elle estoit d'vne grādeur & capacité merueilleuse: & Buteon Mathematicié en vn liure exprez, declare pied à pied ce qu'elle pouuoit cōtenir. Bref, quand nous lisons que ce deluge fut vniuersel, & venons à considerer que tel ne pouuoit il estre, sinon de par Dieu; lequel toutesfois vouloit absoluement sauuer les siens; apres vn tel miracle tout doibt estre croyable, sans alleguer mesures en vne puissance qui n'en a point. Car quant à ce qu'aucuns veulent l'attribuer à vne certaine grande conionction qui auint lors; ie les renuoye au Conte de la Mirande, qui ne leur prouue pas seulement, que lors il n'y auoit point de grande conionction; & qu'ores qu'il y en eust eu vne, ils ne la peuuent marquer à poinct nommé; mais que selon leurs propres regles, elle eust esté lors, plustost pour apporter vn embrasement vniuersel, que non pas vne inondation au monde. Au sortir de ce deluge l'Escriture nous parle d'vn Ham ou Cham, qui descouure la vergongne de Noë son pere. Les Chaldeens dient que c'estoit Zoroastre, qui par charmes le voulut rendre sterile: les Grecs apres eux ont feint leur Iuppiter Hammon qui l'auroit chastié. Voyla comment de l'histoire on vient à la fable. Et Iaphet aussi n'est autre que le Iapetus des Poëtes; qui ont pris le renouuellement du monde a-

Iehan Picus, Conte de la Mirand. contre les Astrologues.

Cham.

de apres le Deluge, pour la creation meſmes. Vient conſequemment la confuſion des langues. C'eſt choſe toute claire que les langues ne ſont vtiles, que autant qu'elles ſont diuerſes; & que s'il n'y en auoit qu'vne en vſage au Mõde, ce ſeroit pure vanité d'en ſçauoir pluſieurs. Comme donq la raiſon nous a amené à vn premier homme; auſſi doibt elle à vne premiere langue, qui ait eſté ſeule, comme l'homme eſtoit ſeul auec ſa femme. Qu'elle ſe ſoit diuerſifiée auec le temps, il ſe pourroit dire, ſi c'eſtoyent Idiomes ou Dialectes: mais on ſçait qu'il y a pluſieurs langues, qui ont racines toutes diuerſes, & ne tiennent rien l'vne de l'autre, ſinon quelques mots apportez d'vn païs en autre, auec les marchãdiſes, qui ont retenu par tout le nom qu'elles auoyent d'où elles venoyent. Reſteroit que les hommes menans diuerſes Colonies, les euſſent inuentées. Mais quelle vanité ſeroit celà? & quelle eſt la vie de l'homme qui y ſuffiſe? Et quel proffit en pouuoit il venir, ou aux inuenteurs, ou à leur ſuite? Ains qui ne voit que c'eſtoit vne calamité publique? non vn ſçauoir, mais vne ignorãce; non vn plaiſir, mais vne geenne pour la poſterité? Certes diſons donq, que la raiſon nous amene à ce que dit l'Eſcriture, Qu'au commencement il n'y auoit qu'vne langue; Que les hommes n'ont point diuiſé les langues; ains que la diuiſion des langues a diuiſé les hõmes: & que ce n'eſt point vne inuention des hommes, occupez alors ſuffiſamment en la cognoiſſance neceſſaire de nature, & en l'inuention des arts & ſciences vtiles, mais vne punition de Dieu ſur le genre humain. A ces raiſons voyons qu'adiouſtent les anciens: *La cõmune opinion eſt*, dient Abydenus, & Alexandre, *Que les hõmes eſtans nez de terre, & ſe fians en leur force, en deſpit*

Confuſion des langues.

Alexandre Polyhiſtor. Abydenus. Sibylla. Euſeb. liu. 9. chap. 4. De la Prepara.

des Dieux, voulurent esleuer vne Tour iusques au Soleil, au lieu où est maintenant Babylon : mais comme elle estoit ià haut esleuée, que les Dieux la ruinerent, & ietterent sur leur teste à coups de vent; & qu'alors commença la diuersité des langues, dont les Hebrieux appellerent le lieu Babel. En mesmes termes aussi en parle la Sibylle en ses vers: & Hestiæus & Eupolemon adiouſtent, que les Sacrificateurs qui en eschapperent, se retirerẽt auec les mysteres de leur Iuppiter (c'estoit Nemrod, ou Iuppiter Belus) en la campaigne de Sennaar; duquel lieu par la confusion des langues, les hommes commencerent à s'espandre çà & là, & à peupler le monde. Icy Iulian se veut moquer. *Car*, dit il, *plusieurs globes de la terre amoncelez l'vn sur l'autre, ne fussent pieça paruenuz à la Sphere de la Lune.* Mais la raison de ceste entreprise est euidente: Que leur but estoit, d'auoir vne retraicte contre la hauteur des eaux, si elle reuenoit; c'est à dire, de faire vne chaussée contre l'ire de Dieu, qu'il eust mieux valu appaiser par prieres. Et ne faut trouuer ceſt orgueil si estrange, quand nous lisons és histoires Grecques, d'vn Xerxes, qui menaçoit la mer par lettres; & és Romaines, d'vn Caligula, qui prenoit querelle à Iuppiter. Et Iulian mesmes n'estoit gueres plus sage, quãd il vouloit empescher le Royaume de Dieu, en defendant aux Chrestiens la lecture des Poëtes. Et quant à ce que Celsus se veut faire croire, que ceste histoire soit prise de la fable des Aloides, chacun sçait qu'Homere est le premier qui en fait mention, lequel est long temps apres Moyse. Et de faict, ces particularitez de la confusion des langues; de la dispersion des hõmes; du lieu où cela aduint; du nom de Phaleg; qui nasquit lors de ceste diuision, &c. monstrent euidemment que Moyse ne parle pas à l'esga-

Genes. 18. 11.

l'esgarée. Comme aussi les Origines des peuples, selon le departement des familles, ne se lisent point ailleurs. Aussi vain est ce, qu'ils dient, que l'embrasemẽt de Sodome est pris de la fable de Phaëthon, qui en est aussi loing que le ciel de la terre; car encor auiourd'huy s'y voyent les restes de l'ire de Dieu remarquées par Strabo, Galien, Mela & autres; vn lac amer, qui ne nourrit aucun animal, le riuage bordé de bitume, les pierres puantes & infectes, les arbres produisans fruicts beaux en apparence, mais qui au manier, s'en vont en cendre, & en suïe; ce que nous ne lisons point auoir esté veu ailleurs: & ce toutesfois en vne vallée tresbelle en apparẽce, où estoyent lors basties cinq villes, ou selon Strabo treize, qui furent englouties du feu, pour le peché contre nature. Et Iosephe dit, que la statue de sel de la femme de Loth s'y voyoit encore de son temps. Ce sont les plus grandes merueilles du liure de Genese: & le reste consiste en l'histoire d'Abraham & de ses enfans. Des Princes d'alors, nous n'en auons ny genealogie, ny histoire, entre les Payens; & pourtant sera il d'autant plus à admirer, qu'ils ayent parlé de nos pasteurs. Berose donq dit, qu'enuiron dix generations apres le Deluge, y eut vn grand personnage entre les Chaldeens, excellent en Astronomie. Et qu'il vueille designer Abraham, Eupolemon le monstre; car il dit, qu'en ceste dixiesme generation, nasquit Abraham en Camerine de Babylone, autrement appellée Vr ou Chaldeopolis; lequel inuenta l'Astronomie entre les Chaldeens; qu'iceluy fut agreable à Dieu, & par son commandemẽt passa en Phœnice, où il enseigna le cours de la Lune, du Soleil, & des Planetes, dont il pleut grandement au Roy: toutesfois qu'il disoit l'auoir de main en

Genes. 18. Sodome.

Galien au liure Des simples. Pausanias en ses Eliaques. Solin en son Polyhistor. Tacite liu. dernier.

Euseb. liu. 9. De la Prepar. ch. 4. Eupolem. au liu. des Iuifs. Abraham & sa race.

main d'Enoch, que les Grecs, dit il, ont appellé Atlas, & auquel les Anges auoyent appris beaucoup de choſes. Il recite auſſi la bataille pour la recouſſe de Loth; la reception de Melchiſedec; les trauerſes qu'eut Abraham pour ſa femme Sara en Egypte; la playe que Dieu enuoya à Pharao pour la luy faire rendre. Et Artabanus preſques le meſmes en ſon hiſtoire des Iuifs, adiouſtant que de luy les Iuifs furent appellez Hebrieux; en quoy l'affinité des noms l'auroit abuſé. Melon en ſes liures contre les Iuifs eſcriuoit qu'il eut deux femmes: De l'vne qui eſtoit Egyptienne douze enfans, entre leſquels fut departie l'Arabie, qui de ſon temps auoit encor douze Rois. Ce ſont les douze enfans d'Iſmaël fils d'Abraham par Agar Egyptienne, qui ſont nommez au Geneſe. De l'autre, qui eſtoit du pays, vn ſeul nõmé Iſaac, qui eut douze fils, dont le dernier s'appelloit Ioſeph, par lequel Moyſe deſcendoit. Alexandre auſſi recite le ſacrifice d'Abraham tout au long, & les fils qu'il eut de Chetura; & allegue en ſon hiſtoire vn Cleodemus prophete, autrement appellé Malchas, qu'il dit s'accorder auec Moyſe, en l'hiſtoire des Iuifs: & Hecatæus Abderitain ayãt eſté en Iudée, fit vn liure expres de la vie d'Abraham; ce qu'il ne fit pas meſmes d'Alexandre ſon maiſtre. Bref, ce que dit Orphée d'vn Chaldeen, auquel ſeul Dieu ſe manifeſta, ſemble dit de luy; car il auoit frequenté en Egypte, où le nom d'Abraham eſtoit ſi grand, qu'és Exorciſmes meſmes il eſtoit fait mention expres du Dieu adoré par Abraham. Ce meſme Alexandre eſcrit la fuite de Iacob, craignant l'ire de ſon frere Eſau; ſon ſejour en Meſopotamie, ſon ſeruice de ſept ans, ſon mariage auec les deux ſœurs, le nõbre de ſes enfans, le rapt de Dina, l'eſclan-

Artabanus en ſon hiſtoire des Iuifs.

Melon contre les Iuifs.

l'eſclandre de Sichem: En apres, la vendition de Ioſeph, ſa priſon, ſa deliurãce par l'expoſition des ſonges, ſon credit en Egypte, ſon mariage auec Aſceneth fille de Pethefer Sacrificateur, les deux enfans nommément, qui en naſquirent, la deſcente de ſes freres en Egypte, le banquet qu'il leur fit, les cinq parts qu'il donna à Beniamin (dont il veut rendre raiſon;) la venuë de Iacob, & de ſon meſnage en Egypte, quel aage chacun d'eux auoit, quels enfans il eut. Et ainſi nous amene de Noë au deluge, du deluge à Abraham, d'Abraham à Leui, & de Leui à Moyſe. Le tout touſiours auec des fautes en l'hiſtoire, des differẽces au calcul, & quelques additiõs par cy par là de peu d'importance, qui ſeruent à mõſtrer qu'il n'auoit pas ces hiſtoires de noſtre Bible ſeulement, mais de quelques autres liures qu'il auoit veu aillieurs. Le meſme deduiſoit Theodotus en ſes Poëmes; Artabanus, Philo Biblius, Nicolas de Damas, Ariſtæus, &c. Et ce dernier particulierement a deſcrit l'hiſtoire de Iob, comme il fut tenté tant par le Diable, que par ſes voiſins; & qu'il eſtoit fils d'Eſau habitant és confins d'Idumée & d'Arabie: ce qu'il ne pouuoit auoir leu en l'Eſcriture. Bref, les lieux qui portent le nom d'Abraham en Damas, en Chaldée, en la terre de Chanaan, & de Ioſeph en Egypte; les Puis auſſi pres d'Aſcalon d'vne admirable antiquité, nous font foy, & de leur demeure en Paleſtine, & de leur paſſage en Egypte. Et Manethon Egyptien nous deduit leur origine, & leur deſcente de Chanaan en Egypte, les appellãt en ſa langue Roys paſteurs; à ſçauoir cõme nous liſons en l'Eſcriture, par ce que leur bien conſiſtoit en beſtail: mais nous n'auons de tous ces anciens que des fragmens, tels que nous les pouuõs recueillir en diuers Autheurs.

Venons

Moyse. Venons à Moyse. Alexandre dit, qu'il fut fils d'Amram, fils d'Elat, fils de Leui, fils de Iacob, &c. c'est à dire, naturellemẽt Israëlite, & non Egyptien.

Artabanus des Iuifs. Mais oyons d'Artabanus & son origine & le discours de sa vie. Il dit donq, que Meris fille de Chenephrim Roy d'Egypte ne pouuant auoir d'enfans, adopta vn enfant Iuif appellé Moyse, qu'il institua les loix, & dõna les lettres aux Egyptiens, & par eux fut reputé comme Dieu, & nommé Mercure. Que Chenephrim ialoux de sa reputation, l'enuoya en guerre contre les Ethiopiẽs, & luy composa son armée de Iuifs inexperimentez pour le faire perdre, & eux auec luy: mais qu'il s'y gouuerna si sagement, que les Ethiopiens vaincuz l'eurent en admiration, & receurent la Circoncision de luy. A son retour qu'on luy fit bon accueil; mais que s'apperceuant de mauuaise volonté, il se retira en Arabie, où il espousa la fille de Raguel qui regnoit là. Cependant que ce Roy qui auoit opprimé les Iuifs de tant de coruées, & qui mesmes pour les faire tuer, impunemẽt leur ordõnoit vne certaine liurée, mourut assez soudainement de lepre. Or n'est cecy referé par Moyse; qui n'escriuoit pas pour se vanter, & qui a pour subiect les victoires de Dieu, & non les siennes: mais s'ensuit en ce mesme autheur la vocation de Moyse. *Ce Moyse*, dit il, *estoit en continuelles prieres vers Dieu pour la deliurance du peuple: & vn iour comme il prioit ardemment, sortit vn feu de terre, où toutesfois n'y auoit aucune matiere propre à bruſler; & luy fut dit par vne voix, Qu'il falloit qu'il deliuraſt les Iuifs, & les remenaſt en leur pays. Ainsi sans leuer aucunes forces, par le conseil de son beau pere, il declare au Roy la volonté de Dieu; lequel le fit incontinent mettre en prison: mais les portes luy eſtans miraculeuſement ouuertes, il vient trouuer le Roy au lict;*

au lict; & derechef le somme d'obeyr à Dieu: & le Roy luy demandant le nom de ce Dieu, il le luy dit en l'aureille: mais estant tombé d'estonnement, il le releua par la main; & les Sacrificateurs qui s'en moquoyent, moururent promptement. Il deduit apres, Que le Roy demanda signes; & que Moyse conuertit sa verge en serpent; Qu'il frappa le Nil, & le fit desborder; Qu'il le frappa derechef, & qu'il reuinst entre ses bords; Que là dessus fut commandé aux Sacrificateurs de Memphis de faire quelque cas semblable sur péne de la vie: lesquels par art magique produirent vn Dragon, & changerẽt la couleur au fleuue; dont le Roy s'enorgueillit & s'endurcit contre les Iuifs. Mais qu'alors Moyse frappa la terre de sa verge, qui produit des mouſches venimeuſes, puis des grenouilles, & puis des sauterelles, & autres choſes estranges: *Dont*, dit il, *est demeuré la coustume, qu'on garde touſiours & reuere vne verge és temples, par ce qu'ils tiennent qu'Isis est la Terre, qui frappée de ceſte verge les produiſoit. En fin*, dit il, *il y eut vn tel tremblement de terre en toute l'Egypte, que le Roy ſe reſolut de laiſſer aller ce peuple; mais icy les Sacrificateurs varient: car ceux de Memphis dient que Moyſe obſerua la marée & paſſa la mer par ce moyen: mais ceux de Heliopolis, que le Roy voulut pourſuyure ce peuple, pour reſcourre les joyaux qu'ils emportoyent aux Egyptiens, & que Moyſe admoneſté de Dieu frappa la mer, qui luy fit place & à tout ce peuple; & que les Egyptiens furent partie accablez de foudres, & partie noyés és meſmes eaux. Or ayant paſſé l'eau, ils veſcurent au deſert trente ans, nourris pour tout d'vne certaine nege que Dieu leur faiſoit pleuuoir du ciel. Et eſtoit ce Moyſe homme de haute ſtature, blond, portant les cheueux longs & la barbe, plein de maieſté en ſon viſage; & accomplit tout ceſt œuure aagé d'octante & neuf ans.* Le meſme liſons nous eſcrit par Demetrius & Eupo-

Eupolemus hiſtoriens Grecs, qui adiouſtent beaucoup de particularitez; & Manethō nomme le Roy ſoubs qui celà auint Tethmoſis: & Numenius Pythagorien, dit auoir leu la vie de Moyſe en hiſtoires dignes de foy; & recite comme il fut retiré des eaux, qu'il fut nourry en Court, que deuant qu'il fuſt circonciz, il s'appelloit Iehoiachim: mais que ſelon ceux qui font profeſſion des myſteres, il auoit vn nom caché au Ciel, à ſçauoir Melchi; qu'il fit auſſi de grandes merueilles deuant le Roy d'Egypte, & que certains Magiciens Iannes & Mambres voulurent faire de meſmes: qui ſont choſes qui ne ſe liſent point en nos Eſcritures, & qu'ils deuoyent auoir des Memoires ſacrez d'Egypte. Et de faict, és Exorciſmes des Egyptiens contre les Dæmons eſtoyēt employés ces mots, Le Dieu d'Iſraël, le Dieu des Hebrieux, le Dieu qui noya les Egyptiens en la Mer rouge auec leur Roy: qui monſtrent euidemment que la choſe eſtoit commune & hors de doute. Or ne me ſouuiens-je point auſſi d'Autheur, qui nie que Moyſe ait tiré ce peuple d'Egypte auec grands miracles; car auſſi euſt ce eſté le miracle des miracles, de luy faire ſouffrir tant de mal ſans miracles; mais bien les vns les ont attribuez à la Magie; & les autres à raiſons naturelles. Il y a, dit Pline, vne eſpece de Magie, qui depend de Moyſe & de la Cabale; mais, dit celuy meſmes, iamais la Magie ne fut en ſi grande vogue que ſoubs Neron; & iamais ne fut cognuë plus debile ne plus vaine. Et de faict, qu'y a-il de ſemblable entre les illuſions d'vn Magicien, qui paſſent en vn momēt; & la conduicte d'vn grand peuple au trauers de la mer; & qui plus eſt, de la faim & de la ſoif vn ſi long temps? Mais encor l'Eſcriture a pourueu à ceſte calomnie;

Secundum Myſ.a.

Origene contre Celſus li.4.

Miracles de Moyſe.

car

car en nulle loy n'eſt ſi expreſſement defendue la Magie, qu'en celle de Moyſe. & la Cabale dont Pline auoit ouy parler, eſt plus eſloignée de tels effects que l'Arithmetique ou la Grammaire. Et quant à ce que dient les autres, que Moyſe auroit obſerué la baſſe eau pour paſſer la Mer rouge, certes ils font le conſeil des Egyptiens bien groſſier de s'y eſtre ſi temerairement perdus. Mais, qui plus eſt, la meſme onde qui euſt noyé les vns, n'euſt pas eſpargné les autres: & chacun ſçait que le Golfe Arabic n'eſt pas ſubiect à telles marées que celles là: & pareille cauillation n'auroit lieu en tous les miracles qui luy ſont attribuez. Auſſi peu eſt receuable la calomnie de Iuſtin l'Hiſtorien, & autres: Que Moyſe par ce qu'il eſtoit lepreux, fut chaſſé d'Egypte; & en emmena tous les lepreux auec luy. Car il eſt clair par tous les Anciens, que ce peuple qu'il emmena, eſtoit eſtrãger en Egypte. & quand il recite publiquement les biens que ce peuple a receu de Dieu, *Vous ſçauez*, dit il, *qu'il n'y a eu ny maladie ny infirmité en vous depuis le temps qu'eſtes partis*. Et les menace au contraire, s'ils offenſent Dieu, des playes, boſſes & apoſtumes d'Egypte. Meſmes, comme ainſi ſoit qu'en aucunes loix anciennes, ne ſe parle de l'ordre qui doibt eſtre pour les lepreux, en celle-cy, comme ſi Dieu auoit voulu pouruoir à la calomnie, ils ſont ſeparez de la compagnie des hommes, leurs veſtemẽs mis à part, les maiſons raclées, &c. qui eſt vn argument trop certain, que ceux qui gouuernoyent & eſtoyent en authorité en ce peuple, n'eſtoyent pas lepreux. Ce peuple donq, ſort d'Egypte; & dit l'Eſcriture, qu'ils eſtoyẽt ſix cens mil hommes de pied, ſans les petits. Icy derechef ils s'eſcrient: Ils ne ſont entrez que ſeptante en Egypte; comment maintenant en peut

Au lieu de *Cabala* il y a en Pline *Iocabela*.

Exode 12.

Nombre des enfans d'Iſraël

peut il tant sortir? Or ie ne veux point alleguer miracle, encor que l'Escriture remarque, que ce peuple pulluloit grandemẽt: & vse du mot de Frayer, comme de poissons. Mais ie les prie seulement de calculer à peu pres, non selon l'excez, mais selon la coustume, ce qui peut naistre de septante personnes en quatre cens ans, ou enuirõ, qu'ils furent en Egypte; & deuant qu'ils soyent aux deux cens cinquante, ils trouueront leur conte. Ainsi voyons nous que soixante familles d'Arabie qui passerent en Afrique au temps du Schisme du Calife, en moins de trois cens ans la peuplerent toute; dont encor les Prouinces s'appellent, Beni Megher, Beni Guariten, Beni Fensecar, &c. c'est à dire Les enfans de Megher, de Guariten, de Fensecar: & n'y a famille qui n'en ait peuplé vne. Et les Indes Occidentales qui ne nous sont cognuës que depuis cent ans, dedans cent autres seront peuplées d'Espagnols. Bref, Viues dit auoir veu en Espagne vn bon homme qui peupla de son corps vn village de cent maisons; tellement que les noms de parẽté defalloyent: & ceste année mesmes est morte vne dame illustre en Allemaigne, qui a veu cent & soixante enfans procreés d'elle & des siens, encor que la moitié de ses enfans sont morts premier que d'estre mariez; & ceux qui sont mariez en aage d'en auoir encor plusieurs. C'est donq vne manifeste ignorance, comme de ceux qui ignorent, que c'est d'vne progression Arithmetique, auec lesquels on contractera aisẽement la vente d'vn cheual ou autre chose, à condition de bailler vn moys durant touſiours le double, commẽçant le premier iour par vn denier; & quand ils sont à la moitié du mois, ils commencent à apperceuoir ce que nulle raison ne leur eust mis en la teste, que tout leur bien n'y four-

n'y fourniroit pas. A Moyse succede Iosué, qui introduit le peuple en la Terre promise; & les Chananéens partie fuyent deuant luy, partie se rendent tributaires soubs luy. Qui lira le voyage de ce peuple de iournée en iournée, les bouts & costez de leurs partages; iugera incontinent de la verité de l'histoire. Mais Procopius en l'histoire des Vandales nous en laisse vne marque insigne en ces mots. *Tout ce païs*, dit il, *qui est depuis Sidon iusques en Egypte, s'appelloit iadis Phœnice: & ceux qui ont escrit l'histoire des Phœniciens, racontent que iadis vn seul Roy y dominoit. En ces enuirons habitoyent les Gergesiens, Iebusiens & autres; lesquels comme ils virent venir à eux ceste grande armée de Iosué, passerent en Egypte. Mais peu apres le Païs ne les pouuant tous porter, ils passerent en Afrique, où ils bastirent plusieurs villes, & peuplerent iusques aux Colomnes d'Hercules, & est leur langue demye Phœnicienne. En Numidie aussi ils bastirent entre autres la ville de Tingit, tresforte d'assiette, où se voyent deux colomnes de pierre blanche, pres la grand' Fontaine, esquelles en langue Phœnicienne sont entaillez ces mots,* NOVS *sommes ceux qui fuismes deuant ce brigand Iosué fils de Nun. Et tel est*, dit il, *l'origine de ces peuples, qu'on appelle auiourd'huy Maurusiens.* Or dit Eupolemus que Iosué prophetiza cent & dix ans, & planta le tabernacle en Silo: & de là saute à Samuel; à Saul, qui fut, dit il, Oinct par le cõmandement de Dieu; & à Dauid qu'il appelle, prenant l'vn pour l'autre, fils de Cis. Mais entre deux nous auons tout le temps des Iuges, en l'histoire desquels aucuns remarquent, que les forces de Hercules sont feinctes sur celles de Samson; & le veu d'Agamemnon sur le veu de Iephté. Dauid, dit ce mesme Autheur, subiugua les Ammonites, Moabites, Iturées, Nabathéens, &c. s'estendit iusques au fleuue d'Eu-

Iosue.

Procop. liu. 2. De la guerre des Vandales.

Saul.

Dauid.

d'Euphrates,& rendit tributaires le Roy de Tyr,& les Phœniciens. Puis luy fut monſtré par vn Ange appellé Nathan, le lieu où deuoit eſtre edifié le Temple, pour lequel il prepara les materiaux, & equippa vaiſſeaux en la ville de Melane en Arabie; leſquels il enuoya en vne Iſle de la Mer rouge, appellée Vrphen, dont il apporta grande quãtité d'or, de cuyure, de bois de Cedre, &c. Mais, dit il, l'Ange ne voulut pas, qu'il baſtiſt le Temple, par ce qu'il s'eſtoit enſanglanté en ſes guerres; & fut reſerué ceſt ouurage à Salomon ſon fils, qui vint à la couronne à l'aage de douze ans. Or des richeſſes de Dauid il peut apparoir par ſon ſepulchre; auquel, ſelon la couſtume du temps, Salomon cacha de grands threſors. Car enuiron huict cens ans apres; Hircanus aſſailly par Antiochus Pius en fit tirer d'vne vouſte trois mil talens pour le contenter; & quelque temps apres l'autre fut ouuerte par Herode, qui n'y en trouua pas moins. De Salomon que liſons nous de notable? Premierement l'edifice du Temple. Es Annales des Tyriens competiteurs des Iuifs, dit Ioſephe, il eſt deſcrit comme és noſtres; & ſont gardées en leur Threſor les lettres de Salomon à Hiram Roy de Tyr, & de Hiram à luy; qui font foy du nombre des Charpentiers, que Hiram luy enuoya; de l'ordre que Salomon donna, pour les faire nourrir par eſtappes; & ce que chaque prouince contribuoit à ceſte fin: ce qui eſt auſſi referé par Eupolemus tout au long; par Alexãdre Polyhiſtor; par Hecatæus Abderitain; par Dius Phœnicien, &c. voire ſi particulierement, & auec tel ſoing, qu'il n'y a meſure, vaiſſeau, vtẽſile du temple, qui n'y ſoit remarqué: ce que nous ne liſons point qu'ils ayent fait d'aucun temple des leurs. Meſmes les Tyriens mar-

L'eſcriture du Prophete.

Ioſeph.liu.15. des Antiq.cha. 16.& liu. 16. ch.11.& liu.5. chap.12.Des guerres.

Salomon.

Ioſep.ch.2.liu. 8.des Antiq. Euſeb.liu.9. chap.4.

marquẽt en leurs Annales l'an & le iour; à ſçauoir, cent quarante & trois ans & huict mois, auant qu'ils baſtiſſent Carthage. En apres, l'Eſcriture fait vn ſingulier cas de ſa ſageſſe; que meſmes vne Royne de Saba vint de bien loing, pour le voir. Et nous liſons en Plutarque, que la couſtume de ces anciens Roys eſtoit de s'entrefaire des queſtiõs, à qui l'emporteroit par habilité d'eſprit: & y auoit vn certain prix à celuy qui gaignoit. Or Dius en l'hiſtoire des Phœniciens recite les ænigmes, & queſtions que Salomon enuoyoit au Roy Hiram; & que ne les pouuant ſoudre, il luy en couſta beaucoup; tant qu'il trouua vn ieune homme Tyrien nommé Abdemon, qui luy en deſchiffroit la plus part. Et quant à la Royne de Saba, qui vint de Meroë, pour le voir; les Annales d'Ethiopie portent, qu'elle ſappelloit Makeda, & qu'elle eut vn fils de Salomon, nommé Meilich, & depuis Dauid, qu'elle fit ſon heritier; dont eſt auiourd'huy ce grand Empire, que nous appellons de Prete Ian. Pareillement qu'elle ramena auec elle douze mille Iuifs, de chaque lignée mille; & par ce que les plus nobles du pays ſe vantent d'eſtre du ſang d'Iſraël, encor qu'ils ayent receu l'Euangile, ils retiennẽt la Circonciſion; non, dient ils, qu'ils l'eſtiment neceſſaire à ſalut, mais pour garder la prerogatiue de leur ſang. Que reſte il encor? Ceſte nauigation des nauires de Salomon, qui duroit trois ans, leur a ſemblé incroyable. Et touſiours ſelõ ceſte regle, Que nous ne croyons pas volontiers ce que nous n'entẽdons pas. Mais à qui eſt ce auiourd'huy, que les Eſpaignols & Portugais ne l'ayent perſuadée? Les Portugais ſpecialement, qui ſont vn an & dixhuict mois en leur voyage, encor qu'ils ayent & l'vſage du compas, & la mer

Plutarq. au Conuiue des ſept Sages.

Ioſeph. liu. 8. chap. 2.

L'Hiſtoire Ethiopique, Makeda.

plus recognüe, & les stations certaines, & qu'ils ne facent pas si long voyage? Et certes n'est legeremẽt
2 Chron.ch.3. à passer qu'en nos Escritures, l'or qui s'apportoit de ceste nauigation, est appellé en nombre Duël en Hebrieu, Paruaim, comme qui diroit apporté des
Gilber. Genebrard. en sa Chronologie. Perouz, ou des Indes tant Orientales, qu'Occidentales; comme a remarqué vn docte homme de nostre temps. Et ainsi s'appelle Bresil, le bois qui s'apporte du Bresil; Machoachan, la drogue qui s'y trouue, &c. Car quant à la nauigation vers Indie, par la Mer rouge, elle estoit trop commune, & pour y employer tant de temps, & pour en faire tant de cas. Es histoires des Roys ensuiuans, sont en premier lieu remarquables les trois Transmigrations
Transmigrations. des dix lignées d'Israël, soubs Phacea fils de Romelia & Osée Roys d'Israël, par Tiglath Phalassar &
2 Roys 15. Salmanazar Roys des Assyriens. Et la façon en
2 Roys 17. estoit telle, qu'on transportoit les Israëlites en d'au-
4 Esdras 13. tres pays loingtains, & principalement les plus apparens d'iceux; & faisoit on venir autres nations
Herodote li. 2. en leur place. Or furent les Israëlites transportez au delà de Medie, & prirent pays inhabitez à desfricher; & d'iceux sont venus parties les Colches, qui du temps d'Herodote se faisoyent circoncir; & partie les Tartares, qui enuiron l'an mil deux cens inonderent sur la face de la terre, soubs la cõduicte de Cingi, & ont depuis constitué l'Empire du Cham: Et de faict, ils estoyent circonciz, deuant qu'ils eussent ouï parler de Mahumed; & se sont partie laissez aller à sa Loy, tant plustost par ce qu'elle sembloit tenir de la leur: Et ce mot de Tartares, ou plustost Totares, signifie en Syriac, les Restes, ou les Delaissez. Mesmes entre les Hordes de Tartarie en la partie plus Septentrionale, y en a qui ont retenu

tenu les noms de Dan, de Zabulon, & de Nephthali: dont ne faut s'esmerueiller, s'il y a tant de Iuifs és pays de Russie, Sarmatie, & Lituanie; & d'autant plus tousiours qu'on approche des Tartares. Le mesme n'est pas moins vray semblable des Turcs; car ce mot Turc en Hebrieu, signifie Gens exilez, & se prend entr'eux en mespris: & y a bien apparence que Mahumed, pour n'offenser ces grands peuples, qui lors commẽçoyent à se resueiller, retint la Circoncision, & les purgations, & ceremonies de la Loy de Moyse. Quant à la transmigration de Babel, qui estoit proprement de ceux de Iuda, Alexandre Polyhistor dit nommẽement, qu'au temps de Ioachim Roy de Iuda, Ieremie leur fut enuoyé de Dieu, pour predire vne extreme calamité, à cause qu'ils adoroyent vng Idole de Baal; mais que Ioachim commanda qu'il fust bruslé vif: & que Ieremie adiousta de plus, Que le Roy des Assyriens les feroit trauailler pour rendre l'Euphrates nauigable dans le Tigris: Que sur ceste confiance Nabuchodonozor se mit en campaigne auec toutes ses forces; rauagea Samarie, prit Hierusalem, amena Ioachim prisonnier. Et le mesme tesmoigne Diocles, & nommẽement Berose de Chaldee, Que ceste captiuité dura septante ans. Alphée adiouste, que Megasthenes ancien autheur escriuoit, que Nabuchodonosor à son retour auoit esté saisi de rage, & estoit mort, criant sans cesse aux Babyloniens, Qu'vne grande calamité estoit prochaine, que toute la puissance de leurs dieux ne pourroit arrester: *Car*, disoit il, *vng Perse demi Asne viendra qui nous fera esclaues*. Et cestuy cy fut Cyrus, lequel par le tesmoignage d'Alexandre Polyhistor, & de Hecatæus Abderitain restitua le temple de Hierusalem. De l'expedition

Deliurance par Cyrus.

Ioseph. liu. 8. chap. 4. des Antiq.

aussi de Sesac contre Roboam parle clairement Herodote, encor qu'il ne le nomme point; comme il passa sur le ventre à l'Egypte, à la Syrie, & à la Palestine. Et l'histoire de Sennacherib y est soubs ce
1 Roys 14. mesme nom, & qu'à son retour il fut tué; & qu'on luy dressa vne statue, auec ceste Inscription: *Apprenez en moy à craindre Dieu.* pour vne memoire du iu-
Herodote, li. 2. gement de Dieu contre luy. Mais encor, Menan-
1 Roys 18. der Ephesien en son histoire Tyrienne, faisoit mention de la grande sechéresse, qui fut au temps d'Achab, & de la pluye obtenuë en abondance, par
Miracle. les prieres d'Elie; à l'imitation de laquelle les Grecs ont feint le mesme d'Æacus. Et Iosephe tesmoigne auoir leu l'histoire de Ionas, en plusieurs Commentaires, laquelle est encor vulgaire entre les Arabes d'Afrique: & quant à la grandeur de Niniue, elle est descrite toute pareille en Diodore. Mesmes le
Diod. liu. 3. Esaie 38. Denis en sa Hierarchie. signe donné à Ezechias du Soleil qui retourna quelques degrez en arriere, estoit enregistré és Annales des Babyloniens & des Mages de Perse: lequel, quelques vns dient, & non sans propos, luy auoir esté donné tel, par ce qu'il prenoit plaisir en l'Astronomie, & auoit reformé le Calendrier des Hebrieux. Or sont perdus beaucoup de liures anciens, qui nous en pourroyét dire d'auantage. Mais ie prie les contreroolleurs de nos Escritures, de me dire, s'ils ont histoire entre les Payens, qui ait plus de tesmoignages de sa verité que celle cy? Ie dis histoire du plus grand Empire du Monde, qui soit confermée par les histoires de ses amis, comme est celle de ce petit peuple par celles de ses ennemis. Et quant à ce qu'ils obiectent, que nous ne voyons point en nostre temps ces miracles, ailleurs ie leur prouueray, que depuis ceux là on en a veu de sem-

blables,

blables,& procedans de meſme puiſſance: mais me ſuffit pour ceſte heure, de leur ramenteuoir. Que ſi miracles vrais n'auoyent eſté faicts au monde, nous n'aurions point entre les Payens tant de faux miracles: ie dis plus, que nous n'aurions meſmes pas ce nom de Miracles; qui ne peut auoir eſté donné premierement, qu'à choſes excedentes la meſure de l'homme & de toute creature, & vrayement dignes de ce nom.

Reſtent les abſurditez qu'ils y veulent trouuer, par ce qu'ils n'en entendent la raiſon. Ceſte loy, dient ils, s'arreſte à parler des beſtes, des paſtures, d'vn bœuf qui heurte de la corne, &c. Ce ſont choſes trop viles pour vne parole qui procede de Dieu. Que ne dient ils donq, que c'eſtoit choſe trop vile à Dieu de les créer? Et pourquoy ſont faictes les loix, ſinon pour l'vſage des hommes? Et ſi celles cy ſemblent viles au regard de Dieu, peuuent ils nier qu'elles ſoyét vtiles au regard des hommes d'alors, qui faiſoyét pour la plus part vie de paſteurs? Mais, ie demande à ces ſcrupuleux, quelles ſont les loix de Platon, & quelles celles des douze Tables, lors que les Romains eſtoyent laboureurs & paſteurs; & quelles celles de Venize, du temps qu'ils n'eſtoyent que peſcheurs? Si les reuerõs nous pour l'antiquité: & quand nous trouuons quelque vieux fragment, penſons tenir vn threſor. Et les Empereurs de Rome, n'ont pas raclé de leurs Digeſtes au milieu de leur ſplendeur, les loix, *Si quadrupes*; ny les Venitiens leurs ordonnances de Peſcherie; ou les Francons de Venerie & Fauconnerie; qui ſembleront ridicules en noſtre temps en pluſieurs regions, & l'eſtoyent lors meſmes, qui les euſt portées en vn autre païs; neceſſaires neantmoins pour leuer les diſſenſions,

Obiection des abſurditez.

en leur lieu,& en leur temps.Bref,tandis que Rome estoit champestre, elle faisoit loix du dommage des bestes, quand elle vint à se bastir du dommage des gouttieres & des cloaques;quand elle commencea à ruyner les autres,de guerre,de milices,de sacs de villes;quand elle voulut destruire soy mesmes,de rebellions,de proscriptions,& d'exils:les vnes chacune en son temps autant à propos & necessaires que les autres ; & ces premiers Legislateurs non moins honorez que les derniers : mais bien la Republique pire, & plus corrõpue en vn temps qu'en l'autre;qui n'auoit à reprimer en ces premiers temps que les bestes,au lieu qu'és derniers elle auoit à brider des hommes pires que bestes sauuages;ou,pour mieux dire, estoit deuenue beste farouche elle mesmes. Ils adiousten: Dieu, dites vous, a creé toutes choses : Moyse cependant prononce certains animaux purs , & certains impurs , à quoy peut estre bon celà?Ains deuroyent ils considerer, que ce qui est pur de soy, est impur bien souuent selon l'vsage; comme ce qui est bon & sain en sa nature, deuient mauuais & mal sain par l'exces. Et pourtant a esté defendu le vin entre plusieurs peuples; & s'en troue peu qui n'ayent eu quelques animaux en horreur: comme nous voyons qu'à Rome, les parricides estoyent iettez en vn sac en l'eau,& vn singe,vn iars & vne vipere auec eux ; chose dont seroit malaisé de donner la raison. Mais ceste loy qui n'a rien d'inutile,& qui ne tende plus haut que ceste vie,n'a pas discerné les animaux sans cause. Ains si nous y prenons garde , elle prononce impurs tous les animaux dont les Egyptiens prenoyent leurs presages, & augures; comme le loup, le renard, le dragon, le lieure,l'espreuier,le vautour,&c.pour faire abominer à

Origen. contre Celsus liu.4.

ner à ce peuple les vanitez & abominations d'Egypte; ne plus ne moins que pour garder les enfans du feu, on leur defend meſmes la cheminée : & comme ces abus eſtoyent cognus entr'eux, auſſi eſtoit la fin & le but de ceſte loy. Et de ce poinct ie deſire que nos contempteurs apprennent à ſuſpendre leur iugement en choſes qu'ils n'entendent point: car comme en ce temps là ceſte difficulté ne ſe fuſt preſentée en la loy de Moyſe; ainſi ne feroyẽt pluſieurs autres auiourd'huy, ſi nous nous pouuions repreſenter le meſme temps. Ie laiſſe que les animaux qui viuoyent de proye, outre ce qu'ils en prenoyent les augures, auoyent ceſt enſeignement en eux de ne rauir point l'autruy, ſans ſe deſtourner beaucoup de la lettre. Et quant au pourceau, on ſçait que pour l'inuention du labourage qu'il monſtra aux Egyptiens en fouillant la terre auec le groin, il fut adoré d'eux: en quoy il eſtoit declaré abominable; outre l'Allegorie, qui y paroiſt toute euidente, de ne ſe ſouiller point és fanges & bourbiers de ce monde. Des ſacrifices nous en auons touché cy deuant, & en diſcourrons cy apres plus au long, entant qu'ils ramenteuoyent à toute heure la mort deüe au peché; la neceſſité d'vn ſacrifice pour l'expier, & le ſacrifice auenir du Chriſt pour la purgation du genre humain. Mais encor, quand Dieu nous auroit voulu donner des loix dont nous ne ſçaurions la raiſon, afin de nous duire à ſon obeïſſance; qu'eſt ce, que pluſieurs Princes & Legiſlateurs, comme dit Plutarque, n'ayent fait? & que nous ne facions à nos enfans & ſeruiteurs? Et qui trouueroit bon qu'ils en demandaſſent raiſon? Or ie ne deſire autre choſe, ſinon que ceux qui approchent de nos Eſcritures, y apportent au moins tel reſpect qu'aux liures d'vn

Homere ou d'vn Virgile. S'ils y trouuent quelques passages obscurs, ils dient qu'ils y ont voulu laisser des croix pour tourmenter les Grammairiés. Qu'ils ne trouuent donq estrange, que Dieu en ait laissé en ses Escritures pour humilier l'esprit des Theologiens. S'ils y rencontrent des Solecismes, c'est à dire incongruitez, ce sont incontinent elegãces ou figures. Qu'ils pensent aussi, que ce qu'ils pensent mal conuenir de prime face, sera tresconuenable à qui entẽdra la figure. Bref, si le Poëte a dit quelque mot, qui semble ou inutile ou sans raison, le maistre le tourne de tous sens pour y en trouuer; le disciple se fasche si le maistre n'y en trouue; & plustost s'en prend le disciple au maistre, le maistre à son ignorance propre, que de cõfesser imperfection ou chose mal à propos au Poëte. Certes à bien plus forte raison, en ces liures confermez par tant de merueilles, & procedez de si grande authorité, si nous rencontrons choses inutiles ou absurdes à nostre sens charnel; espluchons les soigneusement & les tournons de tous sens. Mais si au bout de tout celà nous ne trouuons dequoy nous satisfaire; que l'auditeur se confesse indocile; que le docteur se cognoisse ignorant: & prions Dieu qu'il nous daigne illuminer par son esprit.

Or pense-ie auoir suffisamment mõstré par l'antiquité, par le style, & par la matiere, par le but aussi, & par les singularitez de nos Escritures, Qu'elles sont, & ne peuuent estre procedées que de Dieu. Par l'antiquité; car elles sont les premieres; & dés qu'il y a eu des hommes, il y a eu vne reuelation de Dieu. Par le style; car elles instruisent les humbles & confondent les orgueilleux, & parlent d'vne egale authorité à tous. Par la matiere; car elles ne discou-

rent

rent que des faicts de Dieu & de sa communication auec les hommes. Par le but; car elles ne tendent qu'à la gloire de Dieu, & au salut de l'homme. Par les singularitez; car il y a choses infinies, qui ne peuuent estre creuës en entendement ny Angelique ny humain. Ce que nous y pésons absurde, c'est au regard de nostre ignorance: Ce qui nous y semble impossible, en comparaison de nostre impuissance. Sa verité' mesmes nous est tesmoignée aux histoires, si tant est qu'vne parole de Dieu ait besoing de tesmoignage humain. Qui est enfant de Dieu, cognoist la voix de son Pere; mais, peut estre, que pour le confermer, cecy ne sera point escrit en vain. Qui la veut reietter, n'y a homme qui le persuade: mais cecy seruira à le conuaincre; & plusieurs, aydant Dieu, qui ont les oreilles estourdies du bruit de ce monde, s'ils n'ont fait iusques icy que l'entr'ouïr, y enclineront & l'oreille & le cœur cy apres. Or ie prie le Toutpuissant, qui a dit, & le mõde a esté fait, qu'il parle effectuellement en nos iours, & que le monde croye. Et par ce que le but du croire c'est le salut de l'homme; voyons quel salut nous trouuons en ceste parole; qui est nostre troisiesme marque de Religion, & sera la matiere du Chapitre suyuant.

CHAP. XXVII.

Que le moyen ordonné de Dieu pour le salut du genre humain, a esté reuelé de tout temps au peuple d'Israël: qui est la troisiesme marque de Religion.

RESTE la troisiesme marque de vraye Religion à examiner: c'est qu'en icelle soit enseigné le vray & vnique moyen ordonné de Dieu pour le salut & reparation du genre humain: & ià nous auons monstré que sans iceluy toute religion est inutile & vaine. Mais parce que ceste doctrine importe entie-

entierement le salut du mõde,& qu'entredeux nous auons traicté plusieurs choses qui en pourroyẽt obscurcir la memoire: ramenteuons nous encor icy combien ceste marque est necessaire en la Religion. Et cecy nous sera encor vne marque de la diuinité de nos Escritures, si nous trouuons & qu'elles nous enseignẽt la necessité de ce moyen vnique, & qu'elles nous y adressent dés le commencement, & de temps en temps. Or auons nous leu au liure de Nature, que l'hõme est immortel: Que son heur n'est point icy bas, mais en l'immortelle vie: Que l'heur de celle immortelle vie, c'est d'estre iouissans de Dieu là haut; & le moyẽ d'y paruenir, de le seruir & honorer icy bas de tout nostre cœur. Mais ce mesme liure aussi nous a enseigné, Que par le peché nous sommes decheus de nostre origine; Que de la grace de Dieu nous sommes tõbez en son ire; Que nous sommes infiniement esloignez & de le seruir & de luy adherer; & par consequent de l'heur que nous eussions deu cercher, & ne pouuions trouuer qu'en luy. Que nous reste il donq, sinon vn desespoir extreme: & q̃ nous sert ceste immortelle vie que d'vne immortelle mort? Cest heur pour lequel estions creés, que d'vn perpetuel regret? S'il ne nous reste quelque table à la main pour nous sauuer du naufrage? Si, di-ie, Dieu ne nous a laissé quelque voye, & pour appaiser son ire, & pour rentrer en sa grace? En ceste extremité donq nous rencontrions la Religion, & icelle nous a adressez au vray Dieu. Mais qu'estce qu'adresser le malfaicteur au Iuge? approcher la paille du feu? veu que Dieu est infiniement bon; c'est à dire, infiniement cõtraire au mal: & si au mal, certes à nous mesmes, qui ne pensons, disons, faisons que mal? Ceste mesme religion nous a adres-

La necessité de ceste troisieme marque.

a adreſſé des Eſcritures, eſquelles nous liſons la volonté de noſtre Createur. Mais qu'y auõs nous encor trouué? Que le genre humain eſt corrompu dés ſa ſource, & cõme pourri en pepin: Que toutes les imaginatiõs du cœur de l'homme, ne ſont que mal en tout temps. Cepẽdant que Dieu nous commande de l'aymer de tout noſtre cœur, & noſtre prochain comme nous meſmes; & à ceux qui le feront propoſe vie eternelle, aux autres vne immortelle mort. Qui eſt celuy de nous, qui ne ſente en tous ſes membres vne repugnance à la volonté de Dieu; & par conſequent qui ne doiue apprehender vn enfer, quand il entre en ſoy, & en ces Eſcritures lire ſon arreſt & condemnation? Et qu'eſt donq religion que vanité; Eſcriture ou parole de Dieu, qu'anxieté de vie, & ſentence de mort, ſi nous n'y trouuõs vnes lettres de grace & de remiſſion, qui nous reconcilient à Dieu, nous reioingnent à luy, & nous rendent en ſa cõionction, l'heur pour lequel nous fuſmes creés? Si eſt il que Dieu ne peut eſtre fruſtré de ſa fin. Que la religion auſſi qu'il a grauée ſi profondement au cœur de l'homme, ne peut eſtre vaine. Faut donq qu'en la vraye Religion, & en ces Eſcritures, nous trouuions noſtre grace, & le Moyenneur d'icelle: qui eſt ceſte troiſieſme & principale marque, que nous cerchons. Exprimons encor ceſte doctrine dauantage; par ce que c'eſt le nœud & la forme de toute la religion. La felicité de l'homme c'eſt d'eſtre conioinct à Dieu: le moyen d'y eſtre conioinct, c'eſt d'adherer à ſa volonté. Le premier homme eſtant creé libre & capable du bien, ſe rebella contre Dieu, & par ſa rebellion deuint ſerf de peché. Le voyla eſloigné de Dieu & de ſon heur; & par conſequent, ſi grace n'entreuient en extreme mal-

malheur, que nous appellons Enfer: de ce rebelle nous sommes tous nez, & sa chair nous a engẽdrez, & charnels & serfs de peché, comme il estoit. De nature donq. nous ne pouuons attendre que le loyer de peché: c'est la mort. & ne pouuons heriter que de nostre pere, qui pour tout heritage ne nous peut laisser que damnation. A ceste ruineuse succession voyons ce que nous auons apporté. Au lieu d'acquiter l'obligation nous laissons courre les arrerages; & non contens de celà, creons tous les iours nouuelles debtes. Car il n'y a celuy de nous qui s'acquitte enuers Dieu, de ce qu'il requiert iustement en la loy; & ainsi nous demeurons en arriere; Qui mesmes n'offense tous les iours le Souuerain en infinies sortes, de pensée, de parole, & de faict; & ainsi nous plongeons nous tousiours plus auant. Quand donq nous n'aurions trouué la succession si ruineuse, nous mesmes la faisons incontinent telle par debtes excessiues, & offenses continuelles; qui est en somme tout ce que nous y puissions apporter. Ces offenses encor voyons contre qui? Contre Dieu, contre nostre Pere, contre nostre Createur. tout celà aggraue estrangement la faulte: Vn enfant se rebeller contre son Pere, vn Rien se reuolter contre son Createur; qui pis est, se mettre à la solde du Diable contre luy. Le crime est si enorme de soy, qu'il ne se peut, ny doibt exaggerer. Mais quand il n'y aura que ce poinct, Que Dieu est infiny, & que l'offense multiplie selon la personne, à qui elle est faicte; nostre offense commise contre Dieu, ne peut estre qu'infinie; & par consequent, nostre péne infinie: voire, nous pauures miserables subiects à pénes infiniement infinies, qui à toute heure par offenses continuëlles, multiplions ceste infinité sur nous. à ceste extre-

extremité, il faut vn remede : mais quel? la miſericorde de Dieu? Mais elle n'eſt pas contraire à ſa iuſtice: La iuſtice donq de l'Eternel? mais nous auons beſoing de miſericorde. Quel moyen & que Dieu execute iuſtice, ſans euacuër ſa miſericorde, & exerce miſericorde ſans preiudice de ſa iuſtice? Que di-ie, tous les deux ſe verifient, & que Dieu ſoit infiniement bening, & infiniement haïſſant le mal tout enſemble? S'il fait miſericorde abſoluement à vne offenſe infinie, où ſera ſa iuſtice? & où la police de l'vniuers, qui rend au bien le bien, & au mal le mal? Et où la noſtre meſmes, qui n'eſt qu'vne ombre de la diuine? S'il fait auſſi iuſtice purement, que deuient le genre humain apres ceſte vie? ou pluſtoſt, comment l'a il maintenu depuis la premiere cheute? & que ià ne nous a deuorez ſa iuſtice? nous di-ie, en qui n'y a rien qui ne bruſle deuant ſon ire? Reſte, que pour eſtancher l'ire, & donner lieu à la miſericorde, l'ire qui n'eſt en Dieu que vne iuſte volonté de punir; la miſericorde, qu'vne iuſte volonté de pardonner; quelque ſatisfaction entreuienne entre Dieu & l'homme; ſans laquelle, par maniere de dire, il y auroit vn Vuide au monde : ce que nature meſmes ne peut conſentir. Mais quel abyſme eſt ce icy encor? veu que la coulpe eſt infinie? & la péne proportionnée à la coulpe? & la ſatisfaction derechef à la péne? c'eſt à dire, la ſatisfaction, qui eſt requiſe de nous infiniement infinie? Que l'homme offre le monde à Dieu; qu'offre il que ce qu'il a receu de luy, & ià perdu par ſa rebellion? Et veu que Dieu a creé ce Monde de rien, comment ce rien infiniement multiplié ſatiſfera il à ceſte offenſe? Qu'il s'offre encor ſoymeſmes, qu'offrira il qu'ingratitude & rebellion? que

blaſphe-

blasphemes & actions peruerses? C'est à dire, que fera il que prouoquer l'ire de Dieu sur luy? Que l'Ange mesmes y entreuienne, creature pour appaiser le Createur; finie en son bien, pour couurir vne infinité de mal; endebtée de tout poinct, pour acquitter autruy: Que sera ce, comme dit le Prophete, qu'vne couuerture qui ne couure pas à demy? vn emplastre infiniement plus petit que la playe? Certes, disons donq, il faut que Dieu luy mesmes entreuienne entre sa iustice, & sa misericorde; & comme il nous a créez premierement, qu'il nous recrée; & comme il nous crea en sa grace, qu'il nous absolue de son ire; & comme lors il desploya sa sagesse en nous creant, qu'à nous restaurer il employe encor icelle mesmes. Et certes d'autant plus encor, si plus se peut dire, qu'en nostre creation rien ne resistoit à la benignité du Createur, au lieu qu'en nostre restauration, nostre malignité y repugne tant qu'elle peut. D'vn abysme encor nous voicy en vn autre: mais loüé soit Dieu, que ce sont les abysmes de sa grace. Quel donq, dira on, sera ce Moyẽneur, Dieu enuers Dieu, infini enuers infini, qui puisse & acquitter vne obligation, & appaiser vne péne infinie? Icy resouuenons nous de ce qui a esté dit, és cinq & sixiesme Chapitres: Là auons nous declaré, & par la raison, & par le tesmoignage de toute l'antiquité, qu'en Dieu resident trois personnes ou subsistences en vnité d'essence, & icelles coëternelles & egales en toutes sortes. Le Pere comme le principe & la source; le Fils, comme la parole & sagesse eternelle du Pere; le S. Esprit, comme la liaison, la dilection & l'amour du Pere & du Fils: & ie prie le lecteur pour s'en rafreschir la memoire, de les relire sur ce poinct. Certes faut donq, que l'vne de ces trois personnes

Vn Mediateur Dieu & Homme.

Le Fils.

sonnes s'entremettre entre l'ire de Dieu, & nostre coulpe infinie. Et puis qu'ainsi est, quelle plustost que sa sagesse; veu qu'il est question de nous recréer, & que par icelle il nous a creés? & que le fils, puis qu'il est question de nous adopter, c'est à dire, de nous admettre en l'heritage? Mais qui plus est, il faut que de tousiours ce Mediateur se soit entremis; car le monde estant creé pour l'homme, & l'homme reuolté contre Dieu, ny le monde ny l'homme depuis sa cheute n'eussent pas duré deuant Dieu vn moment. En la façon de ceste entremise voicy derechef vn mystere incomprehensible, tel toutesfois, que quand il nous est reuelé, nous iugeons qu'il ne peut estre autrement. Nous auons vn Dieu infiniement iuste, & vn hõme infiniement pecheur. Ceste iustice infinie d'vne coulpe infinie ne peut estre satisfaite que par vne péne ou reparation infinie; & ceste reparation infinie, ne peut estre que de par vn infiny, c'est à dire, Dieu mesmes. Il fault donq que nostre Mediateur soit Dieu, & par sa grace nous l'auons tel. Mais ceste Diuinité infinie ne doibt payer nostre desobeissance qu'en obeissance, nostre demerite qu'en merite, & nostre rebellion qu'en humilité; ny derechef racheter nostre grace que par péne, & nostre vie que par mort. Et pour obeyr il se faut submettre, pour meriter seruir, pour s'humilier se demettre de soymesmes, pour patir estre infirme, & pour mourir mortel. Certes disons donq, qu'il conuient & est besoing que nostre Mediateur soit Dieu & homme. Homme né soubs la loy, mais Dieu pour la parfaire; homme pour seruir, mais Dieu pour affranchir; homme pour s'humilier iusqu'à tout, mais Dieu pour s'exalter au dessus de toutes choses; homme pour patir, mais Dieu pour

vaincre; hõme pour mourir, mais Dieu pour triompher de la mort. Mais qui plus eſt, puis qu'il ſe ſubmet volontairement à telles choſes, pour nous, di-ie, & non pour ſoy meſmes, que ſon obeïſſance à ceux qui croiront en luy tourne en acquit de deſobeiſſance; ſon merite de demerite, ſon humilité de rebellion; voire plus, en acqueſt d'obeïſſance, de merite, & d'humilité; c'eſt à dire, que ce qui ſeroit deu à ſon obeïſſance; c'eſt amour; à ſon merite; c'eſt loyer, à ſon humilité; c'eſt grandeur, à ſa douleur; c'eſt ioye, à ſa mort; c'eſt vie, à ſa victoire; c'eſt triomphe, ſoit acquis, & donné de luy, imputé & deu de Dieu à tous ceux qui adoreront ce grand benefice, & inuoqueront le pere de par luy. De ceſt article, pouuons venir apres à d'autres conditions & circonſtances requiſes en ce Mediateur, Dieu & homme, les recerchant touſiours, ſelon ce qui mieux conuient; & à la iuſtice de Dieu, & à l'office & dignité du Mediateur. Il eſt neceſſaire à noſtre ſalut, diſons nous, que ce Mediateur ſoit homme pour porter les pénes des hommes, & pour reconcilier le genre humain. Et s'il n'eſtoit de ce genre, comme nous n'aurions part en luy, ny luy en nous; auſſi ne nous apporteroit rien ny ſa ſatisfaction ny ſon merite. Conuient donq qu'il naiſſe de meſme race; qu'il ſoit chair de noſtre chair, & os de nos os; afin que cõme en Adam nous ſommes tous ſerfs de peché, en luy nous ſoyons libres & affranchis du ſalaire de peché; c'eſt à ſçauoir de mort. Mais derechef, puis qu'il doibt vaincre le peché, il faut qu'il ſoit ſans peché; puis qu'il nous doibt lauer, qu'il ſoit ſans macule; & nous ſçauons que nous ſommes tous conceus en iniquité, & nez en ſouillure & corruption. Faut donq qu'il ſoit homme, mais

Homme né ſans corruption.

conceu

conceu en autre façon que l'homme. Et cecy apres tant de merueilles ne doibt plus tenir lieu de merueille; car celuy qui a tiré la femme de l'hõme sans l'homme, peut il pas sans homme tirer l'homme de la femme? A ces particularitez nous viendrons tout à temps cy apres: & nous suffise pour le present, que la iustice de Dieu & la coulpe de l'homme par la raison humaine nous ont cõduit à la necessité d'vn Mediateur, Dieu & homme; capable & d'acquitter l'homme de mort eternelle enuers Dieu, & de luy acquerir la vie bienheureuse. Et c'est ce que nous disions au commencement de ce chapitre, Que ceste marque est si essentielle, & si formelle en la religion, que sans icelle religion seroit inutile & vaine. Les Payens semblent auoir apperceu ceste necessité, par beaucoup de vestiges. Ils ont cognu que l'homme estoit né pour vne vie eternelle; qu'il n'en pouuoit iouir qu'en retournant à Dieu: Mais en ce sont ils demeurez courts, que de nous à Dieu, le chemin est impossible à l'homme, si Dieu mesmes ne nous est le Chemin d'aller à Dieu. Ils pouuoyent auoir ouy dire, qu'il falloit qu'vn homme mourust pour les pechez du monde. Là dessus le Diable leur proposoit de sacrifier des hommes; de charger sur quelque pauure miserable les pechez d'vn pays, ou d'vne ville: & le plus criminel qu'ils pouuoyent choisir entre les malfaicteurs, qu'ils auoyent pour plusieurs forfaits voüé au gibet, estoit employé pour appaiser l'ire de Dieu enuers eux. Ce sont les singeries accoustumées du Diable. Mais comment celuy qui est en l'ire de Dieu l'appaisera il? Et qu'y fera le plus meschant, si le meilleur n'y peut rien? Iulian l'Empereur certes en ses disputes contre les Chrestiens ne se pouuoit commẽt demesler de ceste

Opinion des Payens de la purgation du genre humain.

neceſſité. Voyant donq, qu'il eſt beſoing de l'entremiſe d'vn Dieu pour nettoyer les ames, il ſe fait à croire que ceſt Æſculapius fils de Iuppiter, s'eſtoit manifeſté au monde par la vie generatiue du Soleil, & apparu premieremẽt en Epidaure; & puis en pluſieurs autres lieux, pour guarir, dit il, les corps & redreſſer les ames. C'eſt vn argument que l'impoſſibilité pretenduë par aucuns, de l'incarnation du fils de Dieu, ne luy a pas ſemblé impoſſible, puis que celle d'Æſculapius, fils de Iuppiter, Dieu, ſelon Iulian, fils de Dieu, luy ſemble non ſeulement poſſible, mais venue en effect. Et de faict, qui trouue eſtrange, que celuy qui a vny l'ame, vne ſubſtance ſpirituelle, au corps de l'homme, ſe puiſſe vnir à l'homme meſmes? Mais nous auons monſtré que ceſt Æſculapius eſtoit vn homme; celuy qui abuſoit de ſon nom vn Diable; tous deux meſchantes creatures. Et qui auſſi a iamais ou creu, ou mis en auant ceſte fable d'Æſculapius, que ce Iulian ſeul? Mais Porphyre certes, a ſurmonté toute l'antiquité en ce poinct. Car ayant mis ce fondement, Que le ſouuerain bien de l'ame c'eſt de voir Dieu, Qu'elle ne le peut voir, s'elle n'eſt purgée de ſes ſouïllures: & pourtant, Qu'il y doibt auoir quelque moyen procuré de Dieu par ſa Prouidence, pour purger le genre humain, venant à le recercher, il dit, Que les arts & les ſciences nous eſclarciſſent bien l'eſprit en la cognoiſsãce des choſes; mais qu'ils ne le nous nettoyent point pour paruenir iuſques à Dieu. Et parce que pluſieurs s'abuſoyent cerchans ceſte purgation par la Magie ou Theurgie, Que par icelle, l'imagination & le ſens commun pouuoyent bien eſtre aidez en la preception des choſes corporelles; mais qu'elles ne paruenoyent pas iuſques à l'ame intelle-

S. Auguſt. De la Cité, liu. 10. chap. 9. & 23. & 32.

intellectuelle pour la purger, & ne luy pouuoyent faire voir son Dieu, ny la verité mesmes. Et derechef, par ce que quelques Philosophes la recerchoyent és mysteres du Soleil, & de Iuppiter; c'est à dire, non en la communication; ce leur sembloit des Dæmons : mais de ceux qu'ils estimoyent bons Dieux, declare, qu'en ces mysteres aussi peu y en ail d'apparēce qu'és autres: qu'au reste, ces choses paruiennent seulement à vn bien peu de gens; au lieu que ceste purgation doibt estre vniuerselle, pour le genre humain. Et apres auoir reietté toutes autres purgations, sa conclusion est; Que les seuls Principes, & non autres, peuuent faire & moyenner ceste purgation vniuerselle. Or, ce qu'il appelle Principes, les Platoniques l'entendent assez; & nous l'auons declaré par plusieurs siens passages, és cinq & sixiesme chapitres; à sçauoir les personnes, ou proprietez qui subsistēt en Dieu, que Porphyre appelle nommēement, le Pere, l'Entendement du Pere, & l'Ame du monde. Or ne pouuoit il gueres approcher plus pres, sans nous rencontrer: & aussi semble il auoir eu cela des Chaldeens, desquels il dit auoir leu plusieurs diuins Oracles sur ceste matiere. Mais suffit que nous auons ce poinct de luy, Qu'il faut necessairement qu'il y ait quelque moyen, ordonné de Dieu, pour la purgation & salut du genre humain: Que nul ne peut operer ceste purgation, sinon l'vn des Principes, c'est à dire, Dieu mesmes: Qu'il n'a encor rencontré aucune Secte en toute la Philosophie qui addresse ce moyen là. Et pourtant c'est à nous à le recercher, non en la Philosophie, mais en nos Escritures. Car puis qu'elles sont de Dieu, & reuelées pour le salut de l'homme, elles nous doiuent addresser le moyen vnique du Salut,

auquel nous aſpirons. Et comme nous auons dit, que la religion eſt auſſi toſt née que l'homme; auſſi doibt eſtre ce moyen auſſi toſt reuelé que la religion, & és ſainctes Eſcritures publié de temps en temps. Et ce nous ſera, ſi nous le trouuons tel, vn teſmoignage infallible, & de noſtre Religion, & de nos Eſcritures enſemble.

Le Mediateur promis és Eſcritures depuis vn bout iuſques à l'autre.

Commençons donq dés la creation de l'homme: l'Eſcriture nous dit, que dés que l'homme fut creé, Dieu luy donna vne Loy: *Si tu manges de l'arbre de ſcience de bien & de mal, tu mourras de mort.* c'eſt à dire: Si tu te deſtournes, tant ſoit peu, de mon obeïſſance, tu tomberas en mon ire; & de mon ire, en mort eternelle. Et peu apres l'homme eſt ſeduit du ſerpent, c'eſt à dire, du diable; & tranſgreſſe la Loy de Dieu ſon Createur: Le voyla donq en ſon ire, & par le peché ſubiect à damnation eternelle. Que reſtoit il, veu que ceſt homme eſtoit ſeul, veu que le monde eſtoit fait pour luy, ſinon que le monde fuſt confondu incontinent, & que l'homme bruſlaſt eternellement en ſon ire? Mais voicy la ſageſſe de Dieu qui entreuient pour le ſalut de l'homme, & pour la conſeruation de ſon ouurage; & n'eſt pas ſi toſt né le peché, qu'elle nous manifeſte le remede:

Geneſ. 3.

Ie mettray inimitié, dit le Seigneur au diable, *entre ta ſemence, & la ſemence de la femme: ceſte Semence te briſera la teſte, & tu luy briſeras le talon.* c'eſt à dire, ie feray naiſtre de la ſemence de la femme, celuy qui domtera le Diable; & le Diable taſchera bien à le tenter & ſupplanter en toutes ſortes: mais il le foulera aux pieds, & luy fera rendre les armes; à ſçauoir le peché & la mort. Or pour domter le diable, qui ne voit, qu'il faut qu'il ſoit Dieu? pour naiſtre d'vne femme; qu'il ſoit homme; c'eſt à dire, comme nous

l'auons

l'auons dit, Dieu & homme tout ensemble? Or icy commence nostre disputte contre les Iuifs des derniers temps, qui pretendẽt que le Messie ou Christ, que nous disons estre Mediateur entre la iustice de Dieu & les pechez des hommes, sera quelque grãd Empereur, qui les deliurera des oppressions corporelles: & nous leur respondrons amplement cy apres. Mais ils ne peuuẽt nier que Rabbi Mose, Ben Maimon, par la mort dont Dieu menace Adam en cas de transgression, entend vne mort spirituelle; c'est à dire, vne mort de l'ame naurée de peché, & destituée de sa vie, qui est Dieu; & par le venin du serpent le peché mesmes: *Qui cessera*, dit il, *soubs le Messie*. & que ce ne soit l'interpretation des anciens Cabalistes. Pareillement, que ce passage n'ait esté entendu du Messie par l'ancienne Synagogue, comme en fait foy l'interpretation des Septante, & l'ancienne Traduction de Hierusalem mesmes. Car dit nommeément celle cy: *Tandis, ô serpent, que les enfans de la femme gardent la Loy, ils te font mourir; & quand ils la laissent, tu les poings au talon, & leur peux beaucoup nuire; mais à ton mal il n'y a point de guarison, au lieu qu'au leur, il y a vn certain remede; car à la fin des iours ils t'escacheront auec les talons, par le moyen du Christ le Roy.* Or si la mort est spirituëlle, spirituel l'ennemy, spirituelles ses armes; qui peut nier que le combat du Messie, qui le doibt vaincre, & de luy, ne soit spirituel? spirituelles ses forces? spirituel son empire? Mais encor, quel bien apporte ceste promesse autrement à Adam? & quel à Henoch, à Noë, à Abraham, si elle ne passe point ces choses temporelles? Et qui voudra patir icy bas mille maux, soubs ombre que d'icy à quelques millaines d'ans, naistra de nous vn Empereur redoubté par tout? Or comme

Christ Roy spirituel cõtre les Iuifs modernes.

Se souuienne le Lecteur vne fois pour toutes, que Messie en Hebrieu, Christ en Grec, n'est qu'vn, c'est à dire l'Oinct du Seigneur.

R. Mose B. Maimon.

Le Tharghum de Hierusalem.

l'Escriture commence par la promesse d'vn Messie; c'est à dire, d'vn Liberateur de nos ames; aussi mõstre t'elle euidemment, qu'elle n'a autre But que celuy là. Car laissant les grandeurs du monde, & la naissance des Royaumes, & des principautez, esquelles les histoires s'arrestent si curieusement, elle nous conduict sans tourner à gauche ny à droicte, à la naissance & race d'Abraham, de laquelle deuoit naistre le Messie; & à iceluy, Dieu reïtere ceste promesse plusieurs fois, Qu'en sa semence seront benites toutes gens: c'est à dire, que le salut, par vn qui naistroit de sa semence, seroit presenté à tous peuples de la terre: & derechef, Qu'en Isaac luy seroit appellée semẽce; ce qui certes n'est pas dit de la posterité d'Ismaël son fils; encor que Dieu luy declare que la posterité charnelle seroit tresfloriſſante. Mais ceste preface du Seigneur, *Celeray ie quelque chose à mon seruiteur Abraham, &c.* monstre euidemmẽt, que c'est vn mystere qui surpasse tout entendement humain, & auquel Abraham mesmes n'a pas moins d'interest que sa semence. D'Abraham passe ceste promesse, de main en main à Isaac, d'Isaac à Iacob, & Iacob la laisse par testament à ses enfans, en ces mots: *Le sceptre ne sera point osté de Iuda, ny le Legislateur d'entre ses pieds, iusques à ce que le Silo vienne; & à luy s'assembleront les peuples.* Et sont ces mots prononcez nommeement à Iuda, par ce que par luy deuoit descendre ceste sainte semence. Or que ce passage s'entẽde du Messie, le Thargum de Hierusalem & Onkelos, qui ont tãt d'authorité entre les Iuifs, en font foy; car ils traduisent, *Iusques à ce que le Christ vienne.* & cestuy-là adiouste, *auquel le regne appartient.* Et l'Eschole de Rabbi Sila enquise au Thalmud, Quel seroit le nom du Messie; respond, *Silo est son nom:* car, dit

Genese 49.

Thalmud au Traicté Sanhedrin, ch. Helec.

dit elle, il eſt dit, *iuſques à ce que Silo vienne*. Mais encor que ce regne ſoit autre qu'vn Empire temporel du peuple d'Iſraël ſur la terre, le texte y eſt formel. Car le Meſſias ou Chriſt eſt attendu par les Iuifs de la race de Iuda; & voicy qu'au temps qu'il doibt venir, doibt eſtre oſté le Sceptre & le Legiſlateur de Iuda. Certes, ce que donq Iſraël l'attendoit, n'eſtoit pas pour ſubiuguer les autres peuples, puis qu'il ne debuoit pas lors regner luy meſmes: & miſerable auſſi euſt eſté l'eſperance des autres peuples, deſquels, ſelon ce paſſage, il eſt l'attente, s'il n'euſt deu venir que pour les fourrager. Or il regnera & en tous peuples, & pour le bien de tous peuples. Ce ſera donq, ſelon la premiere promeſſe, ſur les ames qu'il deliurera de la ſeruitude de peché & tyrannie du diable. En la loy de Moyſe les ſacrifices & ceremonies nous repreſentent la ſatisfaction que rendroit le Chriſt pour les pechez du peuple, par ſon ſacrifice. Mais ſpecialement l'Agneau du paſſage, le ſacrifice de la Vache rouſſe, l'enuoy du Bouc au deſert, le Serpent d'airain erigé pour la guariſon des maladies, eſtoyent autant de ſouuenãces au peuple pour luy ramenteuoir, & la venuë du Meſſie, & le but de ſa venuë. Car quãd nous liſons, Que les poſteaux des maiſons eſtoyent trempez du ſang de l'Agneau, à fin que l'Ange deſtructeur n'y touchaſt; Que les cendres de la vache ſans macule eſtoyent gardées pour le peché de la congregation; Que le grand Sacrificateur mettant la main ſur la teſte du Bouc, confeſſoit ſur iceluy toutes les iniquitez du peuple, qui les portoit en vn lieu inhabitable; c'eſt à dire, pour n'en ouïr iamais parler: & que ceux qui regardoyent ce Serpent d'airain, eſtoyent incontinent guaris de la piqueure du Serpent. Veu que les

choſes qui ſont employées à ceſt effect, n'y peuuent ſeruir, ſelon leur nature; il nous faut neceſſairement conclurre, que ce ſont ſignes; ſignes, di ie, de choſes ſpirituelles & interieures, comme l'Eſcriture eſt ſpirituelle & pour l'interieur: C'eſt à ſçauoir, Que le diable ne peut rien ſur ceux qui ſont recõciliez à Dieu par le ſacrifice du Meſſie, qui ſ'eſt chargé de leurs pechez; & que ceux qui regardent vers luy, ſont incontinent guaris de ſa mortelle piqueure. Et quant à ce qu'on trouue eſtrãge, qu'vne choſe ſi grande ſoit figurée par choſes ſi viles & abiectes; c'eſt au contraire la plus vtile & la moins dangereuſe figure que ce ſoit. Car qui figureroit les choſes hautes par choſes approchãtes de leur hauteur; on pourroit ſ'abuſer, & prendre la figure pour la choſe meſmes, en s'arreſtãt à la beauté de l'eſtuy, ſans penetrer au dedans. Pour exemple, qui au lieu d'vn bouc ou d'vn agneau euſt ſacrifié le plus homme de bien de la cõgregation; l'homme qui eſt ſubiect à trop deferer à l'homme, euſt abuſé de ceſtuy là pour le Mediateur meſmes. Mais quand on prẽd la figure de noſtre reconciliation auec Dieu, & de la remiſſiõ de nos pechez, d'vn animal qui n'a rien de conuenable, ſinon entant qu'il eſt ſans tache, & capable de mort; nous ſommes appris que c'eſt ſans doubte vne figure, qu'il faut penetrer en la choſe meſmes; & d'autant plus, que ces ſacrifices ſe font ſi ſolemnellement, & ſont ſi expreſſément recommandez à la poſterité, comme choſes qui pour le ſalut humain, doibuent touſiours eſtre en la memoire, ou pluſtoſt preſentes deuant les yeux. Mais encor les Hebrieux tiennent que les trois fils de Choré, Aſer, Elcana, & Abiaſaph mentionnez en Exode ſixieſme chapitre ſont Autheurs de pluſieurs

Midraſch Thehilim.

Tradition des Hebrieux.

Pſal-

Psalmes recueilliz au second liure du Psautier de Dauid, comme aussi Moyse de quelques vns du troisiesme liure; par lesquels ils consoloyent les peres au desert, les asseurans de la venuë du Christ. A Dauid qui estoit de la lignée de Iuda, Dieu mesmes conferme ceste promesse, Que de luy sortiroit ceste semence de benediction. *Ie susciteray*, dit il, *ta semence apres toy, laquelle sortira de ton ventre, & establiray son royaume eternellement; ie luy seray pour Pere, & il me sera pour Fils, &c.* Et combien que cela semble dit de Salomon fils de Dauid, qui n'estoit que figure du Christ; ce qu'il est dit & repeté tant de fois, *eternellement & à iamais*, ne peut estre entendu que de la chose figurée, c'est à dire, d'vn Roy eternel. Et de faict, Dauid monstre bien en ses Psalmes, qu'il a percé des yeux de son entendement plus outre que Salomon son fils. Car au Psalme second, *Tu es mon fils*, dit l'Eternel, *ie t'ay auiourd'huy engendré, ie te donneray pour ton heritage les Gentils, & pour ta possession les bouts de la terre.* Et au quarante cinq parlant des nopces de ce Fils, auec vne preface extraordinaire, *O Dieu*, dit il, *ton throne est à tousiours, & le sceptre de ton regne est le sceptre d'equité.* Et au quarante sept. *Les Princes des peuples se sont assemblez pour estre peuples du Dieu d'Abraham.* & au soixante sept. *Tu iugeras les peuples en equité, ton salut sera cogneu en toutes gens, & tu adresseras les nations de la terre.* Et est ceste clause concluë par ce mot, *Selah*, que les Hebrieux n'ont accoustumé d'employer, qu'en vn profond mystere. Bref, au septante & deuxiesme, apres qu'il a dit, *Tous Roys l'adoreront, & toutes nations luy seruiront.* Car adiouste il, *Il deliurera le pauure criant à luy, & l'affligé qui n'a aucun ayde.* Mais, qui plus est encor, *Toutes nations se diront bien heureuses en luy, & le diront bien heureux.*

2 Samuel 7.
1 Roys 5. & 6.
1 Chroniq. 22.
Psalm. 89.

Psalm. 2. 45. 47. 67. 72.

Or, il

Or, il eſt plein de tels paſſages; qui monſtrent qu'il parle d'vn Roy, mais certes d'vn autre que Salomon ſon fils; veu que ſon royaume ne s'eſt pas eſté du plus outre que celuy de ſon pere; veu que les nations ne ſe ſont pas raſſemblées ſoubs luy; veu que ſon regne finit par ſa mort, & le l'endemain fut deſchiré en pieces. Et pourtant par l'ancienne Synagogue ont ils touſiours eſté entenduz du Chriſt qui naiſtroit de la ſemẽce de Dauid; comme auſſi nous les voyons par la traduction Chaldaïque interpretez de meſme. Mais, veu qu'en tous ces Pſalmes il ne dit pas, Reſiouy toy, Iſraël, car tu regneras ſur les nations; ains, Reſiouïſſez vous nations, reſiouïſſez vous peuples & Roys; car ie vous dõneray vn Roy: certes, il eſt tout euidẽt, que la ioye qu'il annonce ſi grande, n'eſt point par ce que les peuples auront vn Roy Iuif; car chacun l'ayme mieux de ſa nation propre: ou les Roys vn Monarque pour les contreroller, car chacũ aymera mieux regner à par ſoy: Mais, bien que ce Roy doibt eſtre d'autre nature & qualité que les autres Roys, Roy des ames, Liberateur des ſerfs de peché, & Monarque ſpirituel. Le Cantique des Cantiques eſt auſſi vn Poëme expres de la conionction de Chriſt & de l'Egliſe; & ainſi a eſté entendu des Iuifs, comme il appert par la Paraphraſe Chaldaïque, que nous en auõs. Mais és Prophetes nous ne trouuons de ligne en ligne, que predictions du Chriſt à venir, de la nature de ſon royaume, de la vocation des Gentils, du reſtabliſſement de pieté, &c. tant pour en rafreſchir la memoire au peuple preſent, que pour preparer à ſa reception les peuples auenir. Meſmes, ſi les Prophetes parlent du retour de Babylone, du reſtabliſſement du royaume, du redreſſement du Temple, &c. à trois verſets

de là

de là vous les voyez rauis, à la deliurance spirituelle de la tyrannie de Sathan, au royaume spirituel de Christ, au vray Temple, qui est l'Eglise; comme nous voulant dire, qu'il ne nous faut pas arrester à ces choses temporelles, qui ne sont qu'ombres; mais nous souuenir que nous sommes hommes, c'est à dire, ames; & que nostre bien ne gist pas à viure, à gouuerner, à regner icy; mais à seruir Dieu, à estre conioincts à luy, à estre regis de luy; c'est à dire, non, que nous regnions au monde, mais que Dieu par le sceptre de sa Parole, & la vertu de son Esprit, regne & soit obey en nous. Esaie dit: *Il aduiẽdra qu'és derniers iours la montagne de la maison du Seigneur sera disposée és couppeaux des montagnes, & que toutes gens y accourront, & beaucoup de peuples diront, Venez, montons à la montagne du Seigneur, & à la maison du Dieu de Iacob.* Ce passage est euidemment du Christ, & de son regne, & de la benediction desployée sur toutes gens en iceluy. Mais lisons plus outre: *Il nous enseignera ses voyes, & cheminerons par ses sentiers. La Loy sortira de Sion, & la Parole du Seigneur de Hierusalem. Il iugera entre les gens, & reprendra les peuples. Ils forgeront leurs espées en coutres, & leurs lances en faux.* Icy donq n'est pas question de guerres, de combats & de force, mais de loy, de parole de Dieu & d'enseignemẽt. Au quatriesme chapitre, *En ce iour là,* dit il, *le germe du Seigneur sera en magnificence, & en gloire; & celuy qui sera resté en Hierusalem on l'appellera Sainct.* Par ceste gloire si elle n'est expliquée, on se promettroit icy vn Triomphe: Mais, *ce sera alors,* dit il, *que le Seigneur lauera les ordures des filles de Sion; & nettoyera le sang de Hierusalem du milieu d'icelle en esprit de iugement, & en esprit d'ardeur.* C'est donq vne gloire, & vrayement gloire; mais tout autre que la chair ne l'entend. Or

Esaie 2. Mich. 1.

Esa. 4.

est ce

est ce passage par les Iuifs entendu du Messie: car où il est dit, *le Germe*, le Chaldeen a traduict *le Christ du Seigneur*. Au neufiesme, il dit, qu'il sera appellé Prince de paix; & le Chaldeen a tourné, *Le Christ de paix*. que son Empire sera augmenté; & qu'il n'y aura nulle fin, & qu'il exercera iustice sur le throne de Dauid à iamais. S'il est Prince de paix, où sera la guerre: & s'il n'y a point de guerre, quel sera cest accroissement de son Empire? Mais en l'vnziesme, il nous l'explique clairemẽt: *Il sortira vn Ieton du tronc d'Isai, & vn Surgeon croistra de sa racine, l'Esprit du Seigneur reposera sur luy, l'Esprit de sapience & d'entendemẽt, l'Esprit de conseil & de force, l'Esprit de science & de crainte du Seigneur. Il frappera la terre de la verge de sa bouche, & occira le meschant par l'Esprit de ses leures. Le Bouc habitera auec l'Agneau, & le Leopard auec le Cheureau; la terre sera remplie de la science du Seigneur comme d'vne inondation de mer; & les Gentils requerront ceste racine d'Isai, qui sera esleuée pour le signal des peuples.* Les conquestes donq de cest Empereur sont les Ames des peuples; ses tributs, leurs adorations; ses armes, l'Esprit du Seigneur Dieu; sa paix, la reünion de tous peuples & en vne mesme Eglise, & en la grace du Createur. Au vingt & cinquiesme aussi: *Il destruira la mort à tousiours, & ostera le voile qui cache la face de tous peuples.* & au trẽte cinquiesme: *Les yeux des aueugles seront ouuers, & les aureilles des sourds destouppées:* & au quarante deuxiesme & quarante neufiesme: *Il ne criera point, & ne s'esleuera point; & sa voix ne sera point entendue és rues; il mettra iugement en la terre, & les Isles s'attendront à luy. Il sera pour l'alliance du peuple, & pour la lumiere des Gentils. Les vns viendront d'Aquilon, & les autres de Midy; si que la terre sera trop estroicte. Les Roys mesmes seront nourriciers de mon peuple, & les Princesses ses nour-*

Esaie 9.

Esaie 11.

Il auoit dit parauant que les grands Cedres seroyent abbatuz, c'est à dire les grands Princes: & oppose expres à ces Cedres, ce petit sion, de la racine d'Isai.

Isai estoit Pere de Dauid.

Esaie 25. 35. 42. 49. 45.

ſes nourrices. Qu'y a il de tout cela, qui ſe puiſſe entendre que d'vn Royaume ſpirituel? Au contraire, voyons comme ce meſme Prophete parle de Cyrus; de ce grand Empereur, di-ie, qui à main armée, deuoit deliurer Iſraël de la main des Chaldeens? *I'ay pris ta dextre*, dit le Seigneur, *afin que ie rende les gens ſubiects deuant toy, & que ie debilite les reins des Roys; à fin qu'on ouure deuant toy les huis, & que les portes ne ſoyent point fermées. Ie rompray les portes d'airain, & briſeray les verroux de fer. Ie te donneray les threſors muſſez, & les choſes cachées en lieux ſecrets.* Qu'y a il de ſemblable en ces façons de parler; & par conſequent ny en ces redemptions, ny en ces redempteurs? Mais au cinquante deux, & cinquante troiſieſme, il oſte toute doubte: *Voicy*, dit il, *mon ſeruiteur ſe portera heureuſement, & ſera exalté & eſleué fort haut.* Mais comment? *Il ſera*, dit le Prophete, *meſpriſé & debouté des hommes, homme de langueur, & de douleurs; & chacun cachera ſa face de luy. Il ſera nauré pour nos forfaicts, & bleſſé pour nos iniquitez; & la correction de noſtre paix eſt ſur luy, & par ſa playe nous auons guariſon.* Mais, dit il apres, *encor qu'il n'y euſt aucune iniquité en luy, le Seigneur l'a voulu desbriſer par douleur; & mettant ſon ame pour le peché, la volonté du Seigneur proſperera en ſa main, & verra du labeur de ſon ame, & en ioüira. Car il rendra pluſieurs iuſtes par ſa ſcience, & luy meſmes chargera leurs iniquitez.* Or eſt toutesfois ce paſſage par le Paraphraſte Chaldeen nommément interpreté du Meſſie: & au Thalmud Rabbi Iacob enquis du nom du Meſſie, dit qu'il ſ'appellera, Lepreux; & y induict ce paſſage: & à ce conte n'eſt ſon regne que langueur & péne; ſinon entãt qu'il triomphe du diable, & de la mort; & que nous l'entendons ſpirituellemẽt. Bref, au cinquãte cinquieſme, il eſt

Eſaie 52. & 53.

Au Thalm. au Traicté Sanhedrin ch. Helec.

Esaie 55. 59. 61. 62. il est appellé le Legislateur des nations : & au cinquante neufiesme, le Redempteur: & au soixante & vniesme, le Medecin des desolez, & le prescheur de l'an aggreable du Seigneur : & au soixante & deuxiesme, le Sauueur, & l'Alliance qu'il apporte au peuple ; ce n'est point qu'il domine, mais qu'il soit sainct; ny qu'il donne la Loy aux autres nations de la terre, mais qu'il ait la parole de Dieu en sa bouche, & en la bouche de sa semence. Sinon que Dieu donnera meilleure place au Royaume de son Christ, aux estrangers qu'à eux. Tous les autres Prophetes, comme ils n'ont autre But, aussi n'ont ils autre voix : mais nous nous contenterons de quelques passages qui feront foy de tout; & d'autant plus, qu'ils escriuoyent bien souuent & en diuers temps, & en diuers lieux. Nous auons veu que le Messias estoit promis à la race de Dauid, & à Dauid mesmes. Voicy donq comme Ieremie en parle, en conformité de ce que nous auons dit cy dessus: Ier. 23. 30. 33. *Ie susciteray à Dauid vn Germe*, dit le Seigneur, *& regnera comme Roy, & prosperera & fera iustice & iugement en la terre.* Et si tu interrogues le Prophete de ceste prosperité, c'est, *qu'és iours d'iceluy Iuda sera sauué, & Israël habitera en confiance, & sera le nom dont on l'appellera l'Eternel, nostre Iustice*; c'est à dire, nostre iustification. Car, dit il, *le Seigneur dit ainsi, Iamais ne sera exterminé de Dauid successeur seant sur son Throne, & iamais des sacrificateurs Leuites ne sera exterminé deuant moy Sacrificateur offrant holocauste : & aussi peu pouuez vous rompre ceste Alliance, que celle que i'ay faicte auec le iour & la nuict.* Or ne peuuent nier les Iuifs que ce passage selon leur Paraphraste mesmes ne soit du Christ, & toutesfois que successeur ne soit failly & à Dauid, & à Leui; & que le Royaume & la Sacrificature

ficature n'ayent pris fin. Et pourtant ce doibt estre, & d'vn autre Royaume, & d'vn autre sacrifice, qu'il parle icy. Ezechiel pareillement: *Ie susciteray sur mon trouppeau vn Pasteur, qui les nourrira, à sçauoir mon seruiteur Dauid. Ie seray leur Dieu, & il sera le Prince au milieu d'eux. Ie traicteray auec eux Alliance de paix, & feray cesser de la terre la beste nuisante. Ie leur susciteray, bref, vne plãte de renom, & ne seront plus les diffames des Gentils.* Et si nous l'enquerons, comment? *Ils ne seront plus souillés*, dit il, *par leurs Idoles, ne par leurs abominations, ne par leurs forfaits; ains, ie les sauueray de toutes leurs offenses; & les nettoyeray, & seront mon peuple, & ie seray leur Dieu.* Et que ce passage soit du Messie, les Iuifs ne le peuuent nier. Car en leur Thalmud mesmes, ils dient que le Messie est appellé Dauid, par ce qu'il naistroit de sa race; & alleguent ce passage & autres à ce propos. Daniel au deuxiesme & septiesme Chapitres expliquant le songe de Nabuchodonosor, traicte de ces quatre grandes Monarchies, qui chacune en son remps ont esté esleuées au monde; lesquelles sont là signifiées soubs ces quatre metaux, or, argent, airain, & fer. Mais quand le songe nous represente ceste pierre couppée sans mains, qui frappe l'image en ses pieds de fer, & les brise; c'est comme s'il nous admonnestoit, Que le royaume du Messie, semblera bien de moindre estoffe, sans appuy & sans force humaine; mais parce qu'il sera estably de Dieu, qu'il durera eternellement. Et pourtant ce qu'il adiouste aillieurs, Que tous peuples, nations & langues seruiront à ce royaume, doibt estre entendu d'vne autre nature de seruice que l'ordinaire. Mais au neufiesme, il nous declare en quoy proprement il consiste: C'*est*, dit il, *pour finir la desloyauté, & pour seigner le peché; pour purger*

Ezech. 34. & 37.

Thalm. au Traicté Sanhedrin ch. Helec.

Daniel 2. & 7. & 9.

l'iniquité, & pour amener la iustice des siecles; pour clorre la vision, & la Prophetie, & oindre le Sainct des Saincts. Mesmes, que tãt s'en faut que Hierusalem deuienne siege de cest Empire, que peu apres elle sera destruicte par les Romains. Osée dit, *Le nombre des enfans d'Israël sera comme le sablon: là où on aura dit, Vous n'estes point mon peuple, il sera dit, Vous estes le peuple du Dieu viuant.* C'est à dire, que plusieurs peuples deuiendront Israëlites. Mais, *ce sera*, dit le Seigneur, *non par arc, ny par espée, ny par bataille: mais parce que ie feray misericorde, & les sauueray en leur Seigneur Dieu, & les espouseray en mes compassions.* Ioël dit, *Iudée sera habitée eternellement, & Hierusalem de generation en generation.* Si eut elle de grandes trauerses depuis, & mesmes en son temps. Mais, il adiouste, *Ie nettoyeray le sang de ceux que ie n'auoye point nettoyez (c'est à dire des Gentils) & le Seigneur habitera en Sion.* Il parle dõq d'vne autre Iudée & d'vne autre Sion; à sçauoir spirituelle, qui est l'egliſe. Là mesmes tend Amos, quand il dit, *Ie releueray le tabernacle de Dauid, & reclorray ses breches, & redresseray ses ruïnes; à fin qu'il possede le reste d'Idumée, & de toutes les natiõs.* Et Michée, Que plusieurs nations viendront à la montagne du Seigneur, & s'y conuieront l'vne l'autre; à sçauoir, suyuant ce qu'ils adiouſtent, Que le nom du Seigneur sera inuoqué sur eux, & que la Loy sortira de Sion, & la Parole du Seigneur de Hierusalem, qui leur enseignera ses sentiers. Et à fin que ne pensions, quãd Michée a dit; que le nom du Messie sera bien toſt magnifié iusques au bout de la terre, qu'Israël en triomphe temporellement: *Ains*, dit il, *l'Assyrien ne lairra pas de venir en nostre terre, & de marcher en nos palais.* C'est à dire, les gens de bien ne lairront pas d'estre perſecutez pourtant; mais, quoy qu'il en

Osee 1. 2. 3.

Amos 9.

Michée 4. & 5.

soit,

soit, l'idolatrie, comme il dit apres, sera renuersée, & le Christ gouuernera en la force du Seigneur, & sera nostre Paix. Et Sophonie predit à mesme propos, Que Dieu amaigrira tous les Dieux de la terre; Que chacun l'adorera de son lieu en toutes les isles des Gentils; c'est à dire, que Hierusalem ne sera pas tout; ains plustost que Dieu aura vne Hierusalem par tout. En Zacharie quand le Seigneur a dit, *Ie feray venir Germe mon seruiteur*; il adiouste incontinent, *& effaceray l'iniquité de ceste terre en vn iour:* & comme il a dit, *Il dominera sur son siege*; il adiouste immediatement, Que le Sacrificateur aussi y sera assis; c'est à dire, Que le Christ sera Roy Sacrificateur. Il dit bien, *Esgaye toy, fille de Sion, & triomphe; car ton Roy vient.* Mais voicy l'equippage, *Iuste Sauueur & humble, monté sur vn asne & sur vn asnon, qui oste le chariot d'Ephraim, & le cheual de Hierusalem, & l'arc de la bataille; qui parle paysiblement à toutes gens, mais qui neantmoins est obey d'vn bout de la terre en l'autre.* S'il n'y a autre triomphe, qu'est il besoing de si grand ioye? mais il s'explique és mots suyuans, *Tu seras sauuée par le sang de ton alliance: & i'ay enuoyé tes prisonniers hors de la fosse où il n'y a point d'eau.* Or que ce passage soit du Christ, il appert par Rabbi Samuel, & Rabbi Ioseph au Thalmud: & Rabbi Selomoh ben Iarchi, quelque nostre ennemy qu'il soit, ne l'explique pas autrement. Derechef, *en ce iour là*, dit il, *y aura vne fontaine ouuerte à la maison de Dauid, & aux habitans de Hierusalem pour le peché & pour la souillure; & i'extermineray, dit le Seigneur des armées, les noms & la memoire des idoles hors de la terre.* Tout cela n'est que Iustification d'offenses, & abolition du regne de Sathan. Bref, Malachie nous dit, du Christ, qu'il nous apportera vne alliance de Dieu auec nous, &

Sophon. 2.

Zach. 3. 8. 13.

Au traicté Sanhedrin ch. Helec.

Malach. 3.

de l'Ambaſſadeur qu'il enuoyera deuant luy pour preparer ſes voyes: Qu'il conuertira les cœurs des enfans aux peres, & des peres aux enfans, &c. Par les preparatifs de l'Ambaſſadeur, nous iugeons de l'office du maiſtre. C'eſt qu'il vient proprement pour regner en nos ames; puis que ſon Ambaſſadeur les luy prepare nous exhortant à conuerſion. Or de ceſte lõgue, mais neceſſaire, deduction nous tirerons deux choſes. L'vne contre les Gentils; que le moyen de purger le genre humain nous eſt promis & annoncé dés la cheute du premier homme; & ceſte promeſſe de temps en temps rafreſchie en nos Eſcritures, à ſçauoir en Chriſt, qui deuoit naiſtre de la ſemence de la femme, par Abraham, Iuda, Dauid, &c. L'autre contre les Iuifs d'auiourd'huy, qui attendent le Chriſt: Que la deliurance promiſe par iceluy ne s'entend point de la tyrannie de quelque Prince terrien ſur nous; mais de celle, que le diable exerce en nos ames par le miniſtere de peché, duquel le ſalaire eſt vne eternelle mort. Or ont acquieſcé les anciens Gentils à ces textes, quand ils ont embraſſé le regne ſpirituel de Chriſt: & peut eſtre que ſi nous auions affaire à ces plus anciens Iuifs, que la choſe ſeroit toſt vuidée. Car tous les paſſages ſus alleguez, ont eſté entenduz, & par les anciens Rabbins, & par les Paraphraſtes Chaldéens du Meſſie & de ſon regne. D'auantage il eſt tout clair, Que les Cabaliſtes qui ont eſcrit long temps deuant les Thalmudiſtes; & qui, comme ils dient, penetrent la moüelle des Eſcritures, au lieu que les Thalmudiſtes s'en tiennent à l'eſcorce, ont attendu par le Meſſie, l'expiation du peché, & la guariſon de ce venin contagieux, que le ſerpent eſpandit en Adam, & par luy en toute la race humaine.

Les anciens Iuifs attendoyẽt vn Roy ſpirituel.

maine. Mais encor, non obſtant toutes leurs preoccupations d'eſprit, nous n'auons point faute de quelques vns; meſmes des nouueaux, qui l'ont entendu ainſi. L'expoſition du Cantique des Cãtiques ſur ces mots, אשכל הכפר, vne grappe de Copher, &c. fait ceſte alluſiõ אש כל כופר, Que le Chriſt eſt à l'Egliſe vn homme de toute propitiation, qui naiſtra des enfans d'Abraham, & ſatisfera pour ſes pechez; & qu'il pourra dire à la Meſure du iugement, *C'eſt aſſez*: c'eſt à dire, arreſter l'ire & la punition de Dieu. & Dieu, dit il, l'engagera & le liurera pour les ſiens. Icelle meſmes ſur le quatrieſme chapitre, où il eſt dit, *Mille boucliers pendent en icelle*, à ſçauoir en la tour de Dauid, dit ces mots: *I'ay ſouuent*, dit le Seigneur, *pris en protection mon peuple pour le merite d'vn qui deuoit venir apres mille generations; & les ay faict ſucceder l'vne apres l'autre, pour en fin luy amener ce bouclier meſmes, qui eſt le deſir vnique de mes enfans, & qui ſeul les couurira autant que mille boucliers.* Auſſi dient les Rabbins, Que les creatures qui ont degeneré par la cheute d'Adam, ſerõt remiſes en leur perfection, par le fils de Perets: & induiſent à ce propos, ſelon leur vanité accouſtumée, vn paſſage de Ruth, & vn de Geneſe, où ce mot תולדות eſt eſcrit tout plein, c'eſt à dire auec deux ו. Et quant à ce fils de Perets, chacun ſçait entr'eux que c'eſt le Meſſie, qu'ils attendoyent de la race de Iuda par ſon fils Perets. De la vocation des Gẽtils, le Thalmud faict ceſte comparaiſon: Que le cheual ſera mis en la creche du bœuf clochant: & R. Iacob, & R. Selomoh l'expoſent, Que les Iuifs ayans delaiſſé la Loy, Dieu mettroit les Gentils en leur place, & ne les en chaſſeroit pas, encor que les Iuifs vinſſent apres à ſe conuertir, qui eſt bien loing de la Monarchie, qu'ils

Midrach Sir Caſirim. Cantiq. 4. v. 4.

R. Barachias en ſon Bereſchith Rab ba Midraſch, Exod. 21.

Thalmud au traicté Sanhedrin, ch. Helee.

s'imaginent toutes les fois qu'il se parle de la vocation des Gentils. Bref, leurs plus notables Rabbins ont honte de ces festins, & de ces ioyes extraordinaires, qu'ils se promettent à la venuë du Messie; & concluent auec Rabbi Mose Ben Maimon (duquel ils dient, que depuis Moyse iusques à Moyse, il n'y a eu semblable à Moyse) Que la felicité & les delices de ce temps là se doiuent entendre selon ce passage d'Esaie: Que la terre sera comme inondée de la cognoissance du Seigneur; & que chacun sera occupé à cercher & cognoistre Dieu. Mais Rabbi Hacadosch plus clairement, Que le Messias sauuera par sa mort, la race d'Adam; deliurera les ames d'Enfer, & pourtant sera appellé Sauueur.

Esaie 11.

Vainquons encor, s'il est possible, l'opiniastreté de ces gens par la raison. Ils tiennent pour article de foy, & par les Escritures & de pere en fils, qu'il y aura vn Messie. Qui le nie, dient ils, nie la Loy & les Prophetes; qui nie la Loy & les Prophetes, est condemné en la géenne d'Enfer. Et pourtant, dient ils, qui nie la venuë du Messie, ne peut estre sauué. Si c'est vn Roy temporel qui doibt dominer en Israël, & luy donner bon temps, quel si grand interest ay-ie de le sçauoir, & de le croire? & quelle ioye à moy qui ne le puis voir? Ains plustost quel regret de ne le point voir; & quel plaisir de languir en l'attendant; & quelle bonté en Dieu de nous l'auoir predit, si pour le croire nous n'en amendons rien, & mourons eternellement pour ne le croire point? En leurs articles de foy ils croyent vn Dieu. Il y a vn grand loyer à le bien croire. Ils croyent vne vie bien heureuse; comme c'est lame qui croit, aussi est ce loyer pour elle. Et ainsi est il des autres, qui ne sont

Raisons contre les Iuifs modernes.

C'est le 13. Article du Symbole des Iuifs. R. Mose Ben Maimon.

ne sont articles de foy, qu'autant qu'on a interest à les croire. Mais à cest article du Messie, quel interest a Abraham, quel Moyse, & quel tant de Roys, de Prophetes & de peuple, s'il n'y a autre mystere? Et pourquoy est il si soigneusement predit par les Prophetes? Et pourquoy tant de fois reïteré? non moins en la prosperité qu'en l'aduersité de ce peuple? non moins soubs les bons Roys que soubs les Tyrans? Mais qui plus est; plus, & plus soigneusement, à ceux qui n'estoyent au temps qu'il deuoit venir, qu'à ceux qui deuoyent naistre de son temps? Si ce n'est certes, & vn autre Roy que simplement bon, & vne autre prosperité qu'en la terre, & vne autre ioye que celle des sens? Or c'est toutesfois vn article de foy au Iuif, & necessaire à salut. Disons dõq, que ce Messie n'est point vn Roy de ioye temporelle, mais vn Roy de salut. Derechef, ils croyent que les Escritures sont de Dieu, & qu'elles les instruisent au salut: & la voix ordinaire d'icelles, c'est cõtre les pompes, les brauades, les vanitez du monde. Que Dieu les changera en tristesses, en funerailles, en ordures. Cependant ces mesmes Escritures nous destournent de toute autre ioye pour nous parler de celle-cy; de toute grandeur, pour nous entretenir de ce Royaume. Qui ne voit donq que ceste ioye que les Escritures prisent tant, est d'autre nature que celle qu'elles mesprisent; que ce Royaume qu'elles nous font desirer, se possede au ciel & non en terre? Resiouy toy, dient les Prophetes, fille de Sion: esgaye toy Hierusalem; chantez peuples & nations. Et pourquoy? Dedans quelques milles d'années il s'esleuera vn grand Roy en Israël. Qu'y a il de plus absurde? Il fera, dient ils, vne bonne paix: Que m'en chaut il, si ie suis en guerre? Il

ouurira les prisons: Que me fait celà, si i'y pourris? Il triomphera de toutes les nations du monde: Que m'en reuient il, si les nations me foullent cependãt aux pieds; si ie suis mené en triomphe, les mains derriere, par tout le monde? Le pere s'esiouit pour son fils. Encor c'est vne ioye legere & qui-passe, mais pour les arriere-fils de ses arriére-fils, qui s'en esmeut? Et qui n'estimeroit fou qui l'en voudroit resiouir, & plus encor qui l'en voudroit croire? Certes ceste ioye donq s'estend plus loing; & ceux qui la prediſent, la sentent, & s'en eschauffent: & ceux qui l'oyent, la gouſtent & s'en trouuent soulagez, & ioüissent en leurs ames des priuileges & franchises de ce Royaume, premier que ce Roy qu'ils attẽdent naisse icy bas. Posons encor que ceux qui suyuront ce Messie soyent comblez auec luy de tous les plaisirs de ceste vie: mais en fin que deuient il? Il mourra, dient ils, & sa generation auec luy; & là dessus ils se debattent fort quant années il a à viure. Combien est loing cela de ce que dient les Prophetes, que ceste ioye durera eternellemẽt? Qu'ils passent cent ans en toute ioye; qu'est ce qu'vn long festin, que le premier somme efface en vn instant? Et si vous mourez entierement, qu'en demeure il de reste? Et si vous viuez hors de ce monde, qu'en reste il qu'vn regret? Et dequoy ont tãt à se resiouïr les Peres, pour ceſt eſclair qui passe en vn moment? beaucoup moins que pour le festin d'vne nopce, qui sera suiuy au moins de la naissance de quelques enfans? Or sont ce choses ridicules, mais serieuses entr'eux: & là s'arrestent auiourd'huy ces pauures gens, comme si l'homme n'auoit que ceste vie, ou comme si en ceste vie il estoit touſiours enfant. Mais aucuns qui ont veu ceste absurdité, sont tombez

bez en vne autre. C'eſt que tous ceux qui ont attẽdu ce Meſſie, reuiendrõt en vie comme ils eſtoyent parauant, & les meſchans meſmes pour en creuer d'enuye & de regret. Ceux qui ſeront en la gloire de Dieu reuiendrõt pour voir la gloire de ceſt homme. Ceux qui ſeront libres de ceſte priſon de peché, s'y renfermeront pour voir ceſte licence. Ceux qui viuront eternellement en toute felicité là haut, deſcendrõt pour manger des beſtes graſſes. Qu'eſt ce, ſinon vn conte d'enfans, qui en leurs diſcours ne peuuent paſſer la tarte & les dragées, ny apprehender plus hautes delices que celles là? Et que ſera, en ſomme, tout celà; ſinon, ſe releuer du lict pour boire, & apres boire retourner dormir? Mais ſi tout celà ſe faict en la Paleſtine, & que ceux là y reuiennent tous, Quelle Paleſtine ſuffira à les receuoir, & quel Leuiathan à les nourrir? Et ſi les Gẽtils, cõme ils dient, y ſont encor admis, quel ſera le Temple? Et ſi tous y apportent leurs ſacrifices; que ſera Hieruſalem, qu'vn meurtre perpetuel de beſtes, & toute la Iudée vn deluge de ſang? Et qui ne voit donq, comme les Prophetes le nous monſtrent, que les Gentils ne ſeront pas proprement recueilliz en Hieruſalem, mais Hieruſalem eſpanduë entre les Gentils? Qu'ils n'accourront pas de loing au temple; mais qu'ils ſeront le temple meſmes; leurs cœurs, di-ie, eſquels Dieu ſera ſeruy & adoré? Et veu que Dieu reiette tant nos effuſions de ſang, nos greſſes de moutons, & nos parfums: qui pourra penſer que ce ſoit là le feſtin qu'il nous prepare pour nous reſiouir?

Les Iuifs modernes dient que ce Leuiathan eſt vne Balene ſalée, pour le feſtin du Meſſie.

CHAP. XXVIII.

Que le Mediateur ou Meßie eſt promis és Eſcritures, Dieu & homme, à ſçauoir le Fils eternel de Dieu prenant chair humaine.

OR, ſoit donq ce poinct conclu, Que le Chriſt ou Meſſias promis és Eſcritures ſainctes, eſt vn Redempteur de ſeruitude ſpirituelle. Mais parce que nous auons prouué, qu'il ne nous doibt racheter de la Geole, ſans rançon; ny payer ceſte rançon qui eſt infinie, s'il n'eſt Dieu, & homme; hõme pour ſouffrir & Dieu pour vaincre; s'enſuit que nous monſtrions, que la Parole de Dieu le nous a promis tel: & cecy ſeruira tant enuers les Gentils que contre les Iuifs. Or quand nous n'aurions autre preuue que celle cy, Que l'office du Chriſt eſt, de desfaire le peché & la mort, & d'appaiſer l'ire de Dieu contre le genre humain, comme nous auons dit; veu que ce ſont choſes que nulle creature ne peut preſumer ne faire, autant de fois que nous liſons que ſon office eſt tel, nous deuons conclurre, Le Meſſias doibt donq eſtre Dieu. Car ſelon que diſoit ce Gymnoſophiſte Indié à Alexãdre, Celuy eſt vrayement Dieu, qui fait ce que nulle creature ne peut faire. Mais l'Eſcriture qui a voulu ſubuenir à noſtre infirmité, plus le monde va vieilliſſant, & plus clairement nous en parle, & certes de telle façon, que les plus habiles d'entre les nouueaux Iuifs deuiennent mal-habiles, quand ils la veulent obſcurcir. Premierement quand la promeſſe eſt faicte en Geneſe, il eſt dit, Que ceſte ſemence, c'eſt à dire, ce Chriſt, eſcachera la teſte du Serpent: & ce Serpent, comme deſſus diſions, c'eſt le diable; & ſon venin, le peché; & par le peché nous ſommes tous eſclaues du diable, contre la puiſſance duquel nous ſçauons que

Mediateur ou Chriſt Dieu & Homme, ſelon les Eſcritures.

Geneſe 3.

que la force humaine ne peut rien. S'ensuit donq, que ce Christ doibt auoir autre nature qu'humaine, & plus qu'Angelique; car les anges & les diables ne different point de puissance, c'est à dire, diuine. En apres, là où la promesse est reiterée à Abraham, de quel homme se peut dire, *en ta semence seront benites toutes les gens?* & qui peut benir effectuellement, Deuter. 28. v. 8
sinon Dieu seul, qui commande, dit il quelques fois, à sa benediction, & lors elle s'espand sur nous & nos affaires? Mais, comme les Prophetes nous annoncent le Messie, aussi nous en descriuent ils bien les natures & qualitez, & ne nous faut autre commentaire sur ceste promesse, qu'eux mesmes. A Dauid donq elle est renouuellée, & c'est en sa race qu'elle se doibt accomplir. Voicy comme il en parle au Psalme quarante cinquiesme: *Mon cœur,* Psalm. 45.
dit il, *veut mettre hors bon propos, & mon œuure parlera du Roy.* à sçauoir du Messie: & ainsi l'interprete le Chaldeen mesmes; *Tu es parfait plus que les fils des hommes.* Celà pourroit estre entendu d'vn homme, mais lisons plus oultre: *O Dieu ton Throne est à tousiours, & à iamais: Le Sceptre de ton regne, est le Sceptre d'equité: Tu aymes iustice, & hais meschanceté; & pourtant Dieu, ton Dieu, t'a sacré de l'huile de liesse, &c.* Ces mots si expres, ne peuuẽt estre dicts principalement entre les Hebrieux, qui n'estoyent pas prodigues du nom de Dieu, comme les autres peuples; que d'vn, qui soit vrayement Dieu & homme tout ensemble. Au Psalme 110. *Le Seigneur,* dit Dauid, *a* Psalm. 110.
dit à mon Seigneur, Sieds toy à ma dextre, iusques à ce que i'aye mis tes ennemis le scabeau de tes pieds. & peu apres, *Tu es Sacrificateur à perpetuité à la forme de Melchisedec.* Seoir à la dextre de Dieu, estre Sacrificateur eternel, celà ne peut estre attribué à vn homme: mais

qui

qui plus eſt, Dauid qui ſçauoit bien qu'il n'y auoit qu'vn Seigneur; l'appelle ſon Seigneur. Et par ce paſſage, nous liſons, que Ieſus ferma la bouche aux Phariſiens. Or que par les anciens, il ait eſté entendu du Meſſie, il appert par la tranſlation de Ionathan, citée au liure des Collections: car il traduit: *Le Seigneur a dit à ſa Parole:* & eſt là allegué, pour prouuer que le Meſſias ſeerroit à la dextre de Dieu. Meſmes le Commẽtaire des Hebrieux, ſur le Pſalme deuxieſme, dit expres, Que les myſteres du Meſſie ſont racontez au Pſalme cent dixieſme. En Eſaie chapitre neufieſme: *Le petit enfant nous eſt né, & le Fils nous eſt donné, & ſa domination ſera miſe ſur ſon eſpaule.* Voylà la naiſſance d'vn homme. Mais, *& ſon nom ſera appellé Admirable, Conſeiller, le Dieu fort, Pere eternel, Prince de paix.* Il faut donq que ce meſme hõme ſoit auſſi Dieu. Or, là où il eſt dit, *Le Prince de paix*, Ionathan traduit, *le Chriſt de paix.* Et Rabbi Ioſes Galileen, dit ſur les Lamentations, Que le Meſſie ſera appellé, Pere de l'eternité, Prince, Paix, &c. & pour confirmation allegue ce paſſage, comme auſſi fait le Commentaire ſur Geneſe. Et le Sainct Rabbi, qu'ils appellent, dit expres, Que le Meſſie entant qu'il ſeroit Dieu & homme, ſeroit appellé Emmanuel; entant qu'il ſeroit Dieu, Admirable & Conſeiller; entant que fort, Gheuer, c'eſt à dire, Robuſte; entant qu'eternel, Prince d'eternité; entant que la paix ſe multiplieroit ſoubs luy, Prince de paix; entant qu'il deliureroit les ames d'enfer, Expeditif; entant qu'il ſauueroit, Ieſus. Car quant à ce que Rabbi Selomoh, pour le transferer à Ezechias l'interprete en ceſte façon: *Et Dieu, Admirable, Conſeiller, Pere eternel, &c. a appellé Ezechias Prince, paix, &c.* outre ce que la Grammaire Hebraique, & le ſtyle

Liber ספרי

Midraſch Thehilim ſur le Pſalme 2. v. 7. Eſaie 9.

Lamẽt. 1. v. 16. Bereſchit rabba ſur Gen. 45.

Rabbi Hacadoſch.

ſtyle de la langue y repugne; on voit aſſez que telles choſes ne peuuent conuenir au Roy Ezechias; & que c'eſt vne inuention de ce Iuif moderne, contre l'opinion de toute l'antiquité, pour eſchapper de ce paſſage ſi expres. Au ſeptieſme chapitre, Eſaie dit: *Voicy la Vierge conceura, & enfantera vn fils.* Voylà que le Chriſt ſera vn homme. *Et appellera ſon nom Emmanuël, c'eſt à dire Dieu auec nous.* Il ſera donq Dieu & homme, à ſçauoir, Dieu cõuerſant comme vn homme entre les hommes. Mais à ſemblables paſſages ils nous reſpõdent que le mot אל, c'eſt à dire, Dieu, ſe communique aux Princes, & aux Iuges. Et pourtant eſcoutons plus outre: *En ce iour là*, dit Eſaie, *le Seigneur des armées* יהוה צבאות *ſera pour couronne de gloire, & pour diademe de magnificence au reſidu de ſon peuple.* Le Chaldéen l'interprete du Meſſie. Et derechef, *En ce iour là ſera apporté en don au Seigneur des batailles, le peuple diſtraict, & deſchiré, &c.* Le Commẽtaire ſur Geneſe l'entend d'iceluy meſmes. Et ceſt autre, *l'attendray le Seigneur, lequel cache ſa face de la maiſon de Iacob, & m'attendray à luy.* Les diſciples de Rabbi Hija au Thalmud l'appliquent au Meſſie. Si eſt il qu'en tous ces lieux là, où il eſt dit, *le Seigneur*, il eſt eſcrit en Hebrieu יהוה, Celuy qui eſt; qui eſt le nom ineffable du Createur, ſelon les Hebrieux incommunicable à toute creature. Dõt s'enſuit, Que le Meſſie auquel il eſt cõmuniqué, ſeroit vray Dieu eternel; & que les Anciens qui luy attribuoyent ces paſſages, l'attendoyent tel. En Ieremie vingt & trois & trente troiſieſme nous liſons, *Voicy les iours vienẽnent, que ie ſuſciteray à Dauid vn germe iuſte, & regnera comme Roy, &c.* Ces mots appartiennent à l'humanité. Mais puis apres, *Et és iours d'iceluy Iuda ſera ſauué, & voicy le nom dont on l'appellera,* יהוה *l'Eternel noſtre Iuſtice.*

Eſaie 7.

Le Chriſt eſt appellé אל .i. Dieu eternel.

Eſa. 18. & 28. & 8.

Bereſchith Ketana.

Au traicté Sanhedrin au Chap. דיני ממונות

Ierem. 23. v. 6. & 33. v. 16.

Iustice. C'eſt encor ce nom incõmunicable de Dieu tant reueré des Hebrieux. Cependant les ſeptante Interpretes, qui eſtoyent Iuifs, l'ont entendu ainſi; & Ionathan l'interprete du Chriſt en tous les deux endroicts. Et quant aux ieunes Rabbins qui veulent corriger le texte, & lire au lieu de יקרא, יקראו, à fin que le ſens ſoit, *Celuy qui l'appellera ſera l'Eternel.* Ie me rapporte à tous leurs Grammairiens, ſi ce n'eſt pas & corrompre & forcer le texte. Et de faict, au trente troiſieſme Chap. il dit la meſme choſe en diuers mots, auſquels ceſte corruption ne pourroit

Lament. 1. v. 16 ſ'accommoder. C'eſt pourquoy Rabbi Abba ſur les Lamẽtations de Ieremie, demande, Quel ſera le nom du Meſſie: puis reſpond, יהוה שמו, *l'Eternel eſt ſon nom.* Et allegue à ce propos ces paſſages meſmes de Ieremie. Et le Commentaire ſur les Pſalmes dit,

Midraſch Tehilim ſur le Pſalm. 20. v. 1. *Veu que des ſubiects d'vn Roy de chair & de ſang, c'eſt à dire, d'vn Roy temporel, nul n'eſt appellé de ſon nom; d'où vient que Dieu appelle le Meßie de ſon nom, & quel eſt il?* Certes, יהוה eſt ſon nom, ſuyuant ce qu'il eſt dit,

R. Moſes Hadarſan ſur Geneſ. ch. 41. *L'homme de combat l'Eternel eſt ſon nom.* Et Rabbi Moſes Hadarſan expliquant ce mot de Sophonie, *pour inuoquer le nom de l'Eternel: Icy*, dit il, יהוה *n'eſt autre*

Thalmud au traicté Sanhed. ch. Helec. *choſe que le Roy Meßias.* & cecy meſmes eſt repeté en meſmes mots au Thalmud. Et quant à ce que quelques vns, pour nous oſter la conſequence de ces paſſages, dient qu'en Ezechiel Hieruſalem eſt appellée de ce nom, où il eſt dit, יהוה שמה, *l'Eternel eſt là*; c'eſt à dire, l'Eternel a choiſy ſa demeure en Hieruſalem; & en changeant de voyelles veulent qu'il y ait, יְהוָה שָׁמָּה, *l'Eternel eſt ſon nom.* outre le conſentement de tous les exemplaires qui repugne à ceſte impudence, Ionathan la peut ſoudre, qui traduit expreſſement, *Dieu a poſé ſa diuinité là.* Or outre ces paſſa-

passages, que les anciens Iuifs attendiſſent vn Meſſias Dieu & homme, nous en auons de grandes traces en ce peu qui nous reſte çà & là de leurs eſcrits; encor que les Iuifs les nous cachent ou corrompent tant qu'ils peuuent. Le Commentaire ſur les Pſalmes dit, *Parce que les Gentils ne ceſſent de nous demander, où eſt noſtre Dieu, le temps viendra que Dieu s'aſſeerra au milieu des Iuſtes, & qu'ils le pourront monſtrer au doigt.* Et quand il eſt ſi ſouuent dit, *Ie cheminеray au milieu de vous; c'eſt*, dient ils, *comme d'vn Roy qui s'en vint pourmener en ſon iardin auec ſon iardinier, & le iardinier ſe tiroit touſiours arriere. Mais le Roy luy dit, Voicy ne recule point, ie ſuis ſemblable à toy: & ainſi ſe pourmenera Dieu entre nous, au temps auenir, en ſon Iardin de Volupté.* Et pourtant, dit vn autre, que l'Eternel ſera vn iour comme vn frere à Iſraël; c'eſt à dire, au temps du Meſſie; ſuiuãt ce qui eſt dit au Cãtique: *A ma volonté que tu me ſoy' comme frere, &c.* Et le cõmentaire ſur le Cantique dit aillieurs, Que Dieu meſmes, qui eſt l'Eſpoux de l'Egliſe, viendroit en perſonne pour l'eſpouſer. Au Leuitique chapitre vingt & cinquieſme, où il eſt parlé d'vn frere qui rachete l'autre en l'an de Iubilé, pluſieurs allegoriſent que ce frere eſt le Chriſt. Mais le Commẽtaire dit meſmes, qu'Iſraël ſera racheté en Dieu; lequel viẽdra en ſa propre eſſence, & q̃ plus il ne ſera reduict en ſeruitude. Et Rabbi Moſes Hadarſan ſur Geneſe alleguãt ce mot du Pſalme, *Ie luy mõſtreray le ſalut de Dieu: C'eſt icy*, dit il, *vne des Eſcritures de plus grãd poix, Que la ſaluatiõ d'Iſraël eſt la ſaluatiõ de Dieu: car Dieu ſera le prix, & le payemẽt de ſa rançon, tout ainſi que qui auroit vn peu de froment de la ſecõde decime, & le racheteroit.* De là eſt venuë ceſte Traditiõ, Que Dieu auoit laiſſé au coſté d'Aquilon, quelque endroit non parfait; à fin que ſi quel-

Midraſch Tehilim ſur le Pſalm. 40.

Au Liure Siphrei ſur le Leuit. 26.

Le liure Mechilta ſur le 14. d'Exode. Cantiq 8. v. 1.

Leuit. 25. v. 25. Le Liure Tanhumah.

Midraſch ſur le Leuit.

Rab. Moſes Hadarſan ſur Geneſe 49. Pſalme 49.

Midraſch Sitrim c. 1. R. Eleazar au Zohar.

quelqu'vn ſe diſoit eſtre Dieu, il rempliſt ceſte imperfection, & qu'à celà on cognuſt ſa diuinité. Et chacun ſçait que par l'Aquilon ils entendent ordinairement le Mal, auquel le Meſſie deuoit apporter remede. Mais les Cabaliſtes ont eſté bien plus ſpirituels en ceſte matiere que les Thalmudiſtes: & premierement Rabbi Simeon Ben Iohai, en ſes Cõmentaires ſur Geneſe en langue de Hieruſalem, dit clairement, Que la crainte ou miſericorde de Dieu prendroit corps en la matrice d'vne femme, & ſeroit couronnée à perpetuité en Roy ancien des anciens. Qu'il auoit eſté decreté qu'vn ſainct corps & vne femme ſeroyent incorporez enſemble (& cite vn liure ancien dont il l'a pris) que cela ſ'accompliroit en vn troiſieſme ſiecle; c'eſt à dire, en la troiſieſme Periode de l'Egliſe; & que lors par ce ſainct corps ſeroit conioinct le monde ſuperieur auec l'inferieur: Que Dieu ſeroit ſanctifié en bas, comme il eſt en haut; Que le ſainct Eſprit ſortiroit cõme d'vn fourreau, c'eſt à dire, ſeroit deſployé; & que tout cela n'eſtoit qu'vn, à ſçauoir l'Eternel meſmes. Bref, Que ceſte femme, de laquelle prendroit corps ceſte ſaincte Parole, & dont auoit à ſortir ceſt homme plein de foy, ſeroit ſaincte & benite entre toutes. Or qu'il entende par là l'incarnation du Meſſie, il appert. Car au Thalmud, l'Eſchole de Rabbi Hanina enquiſe du nom du Meſſie reſpond: *Hanina, c'eſt à dire, Miſericorde eſt ſon nom.* Et par miſericorde, ils deſignent ſouuent és Prophetes le Meſſie. Vn autre Cabaliſte dit, Que le peché ſera fini par le Meſſie; lequel ſera la vertu de Dieu, & ce par l'Eſprit de Sapience duquel il ſera remply: & vn autre, Que le ſecret du Roy Meſſie, c'eſt q̃ ſon operation ſera toute en הוה, & auſſi en יהוה, qui eſt le myſtére du ſeptieſ-

Cabaliſtes.

Rab. Simeon B. Iohai ſur Geneſ. chap. 1. verſ. 17. & ch. 17. verſ. 1.

Le liure De pudore.

Le meſme ſur Geneſe, ch. 10.

Au Traicté Sanhedrin ch. Helec. Ierem. cha. 16.

Le liure De la Foy & Expiation.

Au Liure Hacadma Vau, He, Iod, He.

septiesme iour ; c'est à dire, en tranquillité d'esprit, & sans force; & que son nom entier sera composé de ces lettres, à sçauoir יהוה l'Eternel. Mais le Sainct Rabbi sur Esaie chapitre neufiesme, où le Christ est appellé Pere eternel, &c. philosophe plus outre par les lettres de ce nom: *Comme*, dit il, *la lettre ה He, en ce nom יהוה est composée d'vn Daleth ד & d'vn ו Vau (cela se voit par la figure des lettres) ainsi sera le Messie de nature humaine, & de nature diuine. Et comme deux He ה ה se font de deux ד ד Daleth, & de deux ו ו Vau, ainsi y a il deux filiations au Messie ; c'est à dire deux manieres d'estre fils: l'vne*, dit il, *entant qu'il est fils de Dieu; l'autre, entant qu'il est fils d'vne Prophetesse ; comme il dit en Esaie 8. & comme elles sont distinctes en vne mesme lettre, & toutesfois ne font qu'vne lettre ; ainsi seront distinctes les natures au Christ, ou Messie, & toutesfois ne feront qu'vn Christ.* Or ie ne m'arreste point au fondement qu'il prend sur les lettres, que i'estime nul: mais cela veux-ie dire seulement & par ce passage & par les precedens, & par autres qu'on pourroit rassembler, Que l'attente ancienne des Iuifs estoit d'vn Messie Dieu & homme; & qu'ils ne l'ont peu encores du tout effacer de leurs liures, quelque diligence qu'ils ayent peu faire.

Au liure Porte de lumiere chap. 2.

Rabbi Hacadosch.

S'ensuit, par ce que nous auons dit, Qu'en Dieu subsistent trois personnes egales en vnité d'essence, le Pere, le Fils, & le S. Esprit, que nous voyons quelle de ces trois l'Eglise d'Israël attẽdoit pour Messie. Et comme nous auons trouué qu'il estoit conuenable que celuy par lequel Dieu nous auoit creés, à sçauoir le Fils ou la Parole fust le Moyenneur pour nous recréer ; aussi trouuerons nous par toute l'Escriture, que c'est ceste seconde personne, qui nous est promise. En Genese le Messias est appellé Silo, &

Que la seconde personne prendroit chair.

promis à la race de Iuda. Or le mot de Silo, dit Kimhi, signifie *le fils d'iceluy*; & est deriué d'vn mot, qui signifie l'arrierefaix, (qu'on appelle) de la femme; & cela ne se doibt pas passer legerement: & pourtant à Dauid est reiterée & expliquée la promesse en ces mots, *Ie luy seray pour Pere*, dit le Seigneur, *& il me sera pour Fils* Et au Psal. 89. est adiousté, *Ie l'ordonneray le premier né & souuerain sur les Roys de la terre.* Ce que Rabbi Nathan applique au Messie. Or voicy cõme il l'explique luy mesmes au Psal. 2. *Le Seigneur m'a dit, Tu es mon fils, ie t'ay auiourdhuy engendré.* Et derechef, *Baisez le fils, ô Roys & Gouuerneurs de la terre.* &, *Bienheureux sont ceux qui ont esperãce en luy.* Certes, appert, qu'il parle du fils de Dieu, & non du fils d'vn hõme en tout ce texte: & celuy qui nous a dit, Maudit qui se confie en l'hõme, & fou qui s'appuye sur les Princes de la terre, ne nous diroit pas, *Bienheureux ceux qui esperent en luy.* Mais encor, Rabbi Selomoh fils de Iarchi, & Aben Ezra tesmoignent que ce Psalme a esté anciennement entendu du Messie, quelque nos ennemis qu'ils soyent; & ne l'exposent pas autremẽt eux mesmes: & Aben-ezra dit exprez que בר Bar, signifie là, fils, comme au trẽte & vniesme des Prouerbes, & l'exposition des Hebrieux sur ce Psalme. Que c'est comme d'vn Roy qui vouloit razer vne ville en son courroux, s'il n'eust esté appaisé par son fils. Au Psalme septãte deux, où manifestement est descrit le regne du Messie, *Son nom*, dit il, *sera à perpetuité; son nom sera perpetué, tant que le Soleil durera.* Et le mot dõt il vse en Hebrieu est ינון Inon, qui vient de נין Nin, c'est à dire Fils, comme qui diroit, filié. Or le Commẽtaire sur le Psal. 93. l'expose du Messie; là où il est dit: *Ton throne est de toute eternité.* & le Paraphraste, qu'on dit estre Rabbi Ioseph l'Aueu-

Kimhi au liure des Racines.

Psalm. 89.

Psalm. 2.

Midrasch Thehilim sur le Psalm. 2.

Psalm. 72. v. 17.

Psalm. 93. v. 2.

l'Aueugle, y consent : & au Thalmud, l'eschole de Rabbi Ianai, enquise du nom du Messie, respond: *Innon est son nom, car il est dit au Psalme, deuant le Soleil Innon est son nom.* Esaie, Ieremie, Zacharie és passages sus alleguez l'appellent Germe; & en tous ces lieux le Chaldeen dit, *le Christ du Seigneur.* & Iehosuah fils de Leui dit, que Germe est son nom. Mais à fin que ne pensions que ce Germe soit simplement Germe de Dauid, il est appellé le Germe du Seigneur, le Germe de l'Eternel, & l'Eternel mesmes. Or il n'y a pas ny plus proche, ny plus propre translation que de Fils à Germe, & de Germe à Fils. Ce Fils nous l'appellons aussi Parole: & encor ne s'esloignent point les Iuifs de nous en celà. En Esaie 45. *Il est dit, Israël sera sauué en* יהוה: c'est à dire en l'Eternel, de salut eternel: Ionathan traduit *en la parole du Seigneur.* Et en Osee, *Ie sauueray*, dit le Seigneur, *la maison d'Israël au Seigneur son Dieu:* il traduit, *en la parole du Seigneur leur Dieu.* & ainsi ordinairement. Et que par ceste Parole ils entendissent le Messie, il n'est à douter; car au Psalme 110. qui contient, selon eux, les mysteres du Messie, où il est dit: *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, &c.* Ionathan dit: *Le Seigneur a dit à sa Parole, sieds toy à ma dextre.* Et Rabbi Isaac Arama sur Genese, exposant ce passage du Psalme: *Le Seigneur enuoye sa parole, & il les fond*; ou selon les autres, *il les guarit:* dit expres, que ceste Parole est le Messie. Mesmes Rabbi Simeon fils de Iohai, le premier des Cabalistes, sur Genese, exposant en passant ces mots de Iob, *Toutesfois de ma chair ie verray mon Dieu*: dit que la misericorde qui procede de la treshaute sagesse de Dieu sera couronnée par la Parole, & prendra chair en vne femme. Mais oyons Philo Iuif sur ce poinct: *Ie me trouue*, dit il, *bien empe-*

Au Traicté Sanhedrin ch. Helec.

Rab Iehosuah, Ben Leui en l'Echa Rabethi chap. 1. v. 16.

Esa. 45. v. 17.

Osee 1. v. 7.

Psalm. 110.

Genes. 47. Psal. 147. v. 18.

Genes. 10.

Iob 19. v. 26.

Philo Iuif au liure des Bannis.

empeſché à dire, quel temps eſt deſtiné pour le retour des Iuifs exilez. Car on tient que c'eſt la mort d'vn ſouuerain Sacrificateur, qui eſt de l'vn haſtiue, & de l'autre tardiue. Mais mon opinion eſt, que ce Sacrificateur ſera le Verbe ou la Parole de Dieu, exempt de tout peché, tant volontaire que non volõtaire; lequel a pour Pere, Dieu le Pere de tous; & pour Mere, la Sageſſe, par laquelle toutes choſes ſont creées au Monde. Et pourtant ſon Chef ſera oingt d'huile, ſa principauté eſclatera tout à l'entour de lumiere, & en ſera veſtu comme d'vne robbe. Car la treſanciẽne Parole de Ce-

Malach. 3. v. 1. *luy qui eſt, eſt veſtuë du monde, &c.* En Malachie auſſi, où il eſt dit; *I'ennoye mon Ambaſſadeur deuant ma face:* Rabbi Moſe, fils de Maimon expoſe, *deuant le Chriſt.*

Oſee 6. v. 2. Pſal. 17. v. dern. & en Oſee, *nous viurons deuant ſa face*, Rabbi Moſes Hadarſan dit; *C'eſt Chriſt le Roy*: & au Pſalme 17. *Ie verray ta face en iuſtice; & ſeray raſſaſié quand ta ſemblance ſe leuera:* Rabbi Nehumiah dit, *quand ie verray ton Meſſie, qui eſt ton image.* Et à ce propos s'en pourroyent recueillir pluſieurs. C'eſt en ſomme, ce que nous diſons, que le Fils, ou la Parole eſt l'image de Dieu, & la reſplendeur de ſa face. Bref, nous diſons que le Fils eſt vne lumiere de lumiere; & ils dient le

En Eca Rabathi chap. 1. v. 6. meſme du Meſſie. Car ſur les Lamentations Rabbi Biba, s'enquiert du nom du Meſſie, & dit en fin que c'eſt נהירא Nehira, c'eſt à dire Lumiere; ſuiuant ce

Daniel 2. v. 22. qui eſt dit en Daniel chapitre 2. *La lumiere eſt auec*

Rab. Moſ. Hadarſan ſur Geneſ. chap. 1. *luy.* Et Rabbi Moſes Hadarſan, où il eſt dit, *Que la lumiere ſoit:* dit, que c'eſt le Meſſie, ſelon Rabbi Ab-

Pſalm. 36. v. 9. ba, & Rabbi Iohanan, ſur le Pſalme 36. où il eſt dit, *Nous verrons lumiere en ta lumiere: ſouuent*, dit il, *la lampe d'Iſraël auoit eſté eſteincte, & allumée; quand, tantoſt il eſtoit ſubiugué, & tantoſt deliuré; mais en fin, a il dit, il ne faut plus demander que la chair & le ſang*, c'eſt à dire, *vn homme mortel, nous eſclaire, ains Dieu meſmes en ſa*

ſub-

substance. suiuant ce qui est dit au Psalme, *Dieu nous a esté lumiere*. & en Isaie: *Israël sera sauué en l'Eternel*. Psalm. 18. Esaie 45.

Bref, comme nous auons dit; que le Fils au regard du Pere est comme le ruisseau au regard de la source; ou la raison au regard de l'entendement: ainsi, dient les Cabalistes, Que la lumiere de l'ame du Messie au regard du Dieu viuant est comme la raison au regard de l'entendement; & le Dieu viuant au regard du Messie, comme vne fontaine d'eaux viues au regard d'vn ruisseau de vie. Or, auõs nous dõq en nos Escritures vn moyẽneur Dieu & homme. Mais la raison nous a encor amené à deux circonstances: l'vne que cest homme doibt estre de nostre race; l'autre, qu'il doibt naistre d'vne autre façon que nous; l'vn pour nostre necessité, & l'autre pour sa dignité: & pourtant interrogeons les encor sur ces poincts. Quant au premier, il est clair, & n'a besoin de lõgue preuue: Car le Christ est promis à la semence d'Adam, d'Abraham, d'Isaac, de Iacob, de Iuda, de Dauid & c. Et les Iuifs l'ont tenu si certain, que durant mesmes leur captiuité de Babylone, ils elisoyent le Resch Galuta, c'est à dire, le Chef des exilez, de la famille de Dauid, de laquelle ils attendoyent le Liberateur. Et quant au second: Au liure Porte de lumiere chap. 2. Et d'vne vierge.

Voicy, dit Esaie, *la Vierge conceura, & enfantera vn fils, & appellera son nom Emmanuël:* c'est à dire, que le Messie sera fils d'vne vierge, engendré sans copulation charnelle. Les modernes dient, qu'il n'est pas dit, Vierge, mais Ieune femme. Ie laisse que עלמה Alma, se prend ordinairement pour vne ieune vierge, comme en Genese, parlant de Rebecca; & en Exode, de la sœur de Moyse, & les Septante traduisent, ἰδοὺ ἡ παρθένος: c'est à dire, *Voicy la Vierge*. mais ie leur demande, quel est dõq le signe qui est icy donné à la Esa. ch. 11. v. 14 Genese 24. Exod 2.

né à la maiſon de Dauid, & ſi vn ſigne doit pas eſtre remarquable, & ſi ceſtuy cy ne doit pas l'eſtre à bon eſcient, veu que c'eſt Dieu qui le donne? veu meſmes qu'il eſt dit: *Demande moy vn ſigne, ſoit en lieu profond, ou en lieu haut?* Et ie les prie quel ſigne y a il en cecy, Si vne ieune femme a vn enfant? & qu'y a il de plus ordinaire au monde, & par conſequent de plus ridicule que ce ſigne? Mais auſſi les anciens Rabbins ont bien peneré iuſques là. Et pourtant Rabbi Moſes Hadarſan ſur le Pſalme 85. où il eſt dit: *Verité germera de la terre: Rabbi Ioden*, dit il, *note icy, qu'il n'eſt pas dit naiſtra, mais germera, par ce que la generation & natiuité du Meſſie, ne ſera pas comme des autres creatures du monde; ains qu'il ſera engendré ſans compagnie ny conionction: & eſt certain que nul ne nomme ſon Pere, mais il eſt caché iuſques à ce qu'il vienne luy meſmes & le reuele.* & ſur Geneſe, *Vous auez dit*, dit le Seigneur, *Nous ſommes orphelins ſans pere, & tel auſſi ſera le Redempteur que ie vous donneray, ſuiuant ce qui eſt dit en Zacharie 4. Voicy vn homme, duquel le nom eſt Germe, &c. & de ce qui eſt dit au Pſalme cent & dixieſme: Tu es Sacrificateur à la façon de Melchiſedec:* il recite, que Rabbi Berachia tire le ſemblable. Mais Rabbi Simeon Ben Iohai ſur Geneſe plus clairement encor, Que l'Eſprit eſmeu d'vne grande vertu debuoit ſortir d'vne matrice cloſe, pour eſtre le Prince treshaut, qui eſt le Roy Meſſie. & le Sainct Rabbi vient iuſques à recercher par la Gimetrie de la Cabale le nom de la vierge d'Iſraël qui le debuoit porter. Reſteroyent pluſieurs autres choſes à deduire, du temps, du lieu, de la vie & de la mort du Meſſie; leſquelles ſont reſeruees pour vn autre lieu, &, peut eſtre, plus à propos. Et pour ceſte heure nous ſuffiſe, Qu'en la religion d'Iſraël, dés

R. Moſes Hadarſan ſur le Pſalm. 85.

Item ſur Gen. chap. 25.

Zach. 4. v. 7.

Pſalm. 110.

Rab. Simeon Ben Iohai ſur Gen. ch. 2.

dés le commencement & de tout temps eſt promis le Moyenneur entre la iuſtice de Dieu, & l'iniuſtice des hommes; le Liberateur des ames, & autheur de ceſte purgation, que les Gentils meſmes ont iugé tant neceſſaire; à ſçauoir vn Chriſt, Dieu & homme, fils eternel de Dieu, & né d'vne femme en ſon temps, ſans peché, exempt de l'ire de Dieu en ſoy, & capable de l'appaiſer enuers autruy; net en ſa nature humaine; & ſuffiſant en la diuine pour nettoyer la noſtre. Et c'eſt la troiſieſme marque que nous auons monſtré cy deſſus, eſtre ſi neceſſaire à la religion, & ſi propre, que là où elle ſe trouue, y a religion; c'eſt à dire voye de ſalut; & là où elle manque, n'y en a du tout point.

Concluſiõ des trois marques de vraye Religion en Iſraël.

Ainſi donq nous auons nos trois marques en la Religion d'Iſraël; le vray Dieu, la Loy de Dieu, & le Mediateur du ſalut. Et ie prie vn chacun de regarder tout à l'entour de ſoy, ſi en toute l'antiquité il les trouuera aillieurs. Au lieu du vray Dieu nous y trouuerons des diables, des hommes, des idoles. Au lieu d'vne parole de Dieu qui nous eſclaire à ſalut, des oracles ambiguz, vains, friuoles, ſans but, ſans fin, qui ne parlent ny de la gloire de Dieu, ny du ſalut des hommes. Au lieu d'vn Mediateur ſuffiſant, des lauemens qui ne paſſent point la peau; des homicides, des ſacrifices de pauures miſerables condemnez pour leurs forfaits. Comment y aura il religion ſi Dieu n'y eſt point? comment certaine, s'il n'y parle point? comment ſalutaire, s'il n'y entreuient point? Certes, diſons donq, Qu'en Iſraël ſeul eſtoit la vraye Religion: & que c'eſtoit comme l'Eſchole & Academie ordonnée de Dieu, en laquelle il daignoit faire leçon aux hommes pour l'apprendre. Mais voicy encor vne inſtance contre

Dieu: Pourquoy en ce seul Peuple? & pourquoy non en tous? & pourquoy, pour le moins non aussi tost en vn autre qu'en luy? O hõme, c'est à l'homme à se taire quand Dieu parle, & à acquiescer quãd il veut. Tu es iuste entant que tu fais choses iustes; mais de Dieu c'est tout autrement. Les choses ne sont iustes qu'entant qu'il les fait. Mais encor, ie te prie, que peux tu dire? En Adam, Dieu le Createur crée tout le genre humain: En Adam tout le genre humain estoit perdu. Mais la Sapiẽce du Createur entreuient, & en iceluy mesmes il reuele sa Parole, & la promesse du Mediateur à tous. Icy donq, vois tu, qu'il n'y a point de distinction de peuples. Des enfans d'Adam, les vns embrassent le seruice de Dieu & la promesse: les autres s'en destournent, & la negligent. Les vns, di ie, prennent party auec le diable; les autres se tiennent à la grace du Seigneur. Qu'as tu en cecy à produire contre la iustice du Createur? Vient ceste corruption vniuerselle du genre humain. Dieu les exhorte à repentance par Noë; autrement les menace de son ire. Ils reiettent encor la misericorde de Dieu, & sont inondez de sa iustice: mais vn seul Noë auec sa famille est sauué en l'arche. Estoit ce pas donq alors vn seul peuple? Et la parole & reuelation de Dieu s'adressoit elle pas à tous? En l'arche voicy derechef tout le genre humain recueilly en vne famille. En ceste famille les mysteres de Dieu sont desployez. Lors n'estoit question de circonciz ny incirconciz, de Iuif ny de Grec. Cependant ils se destournent aux idoles, & reiettent l'alliance que Dieu auoit faicte auec eux. Qui n'a icy à adorer la patience de Dieu qui les supporte; & qui n'admirera non que Dieu les laisse aller selon leurs voyes, mais qu'encor il s'en vueille

Obiection.

reser-

reſeruer aucuns au Monde? Lors toutesfois il choiſit Abraham du milieu del'idolatrie, ſe manifeſte derechef à luy, luy reuele ſes myſteres, luy met ſes promeſſes en depoſt, & entre en alliance auec luy & ſa ſemence; mais qui plus eſt, non pour luy & pour ſa ſemence ſeule, mais pour en celuy qui naiſtroit d'icelle benir toutes les nations de la terre & renouueller l'alliance auec eux. Qui ne voit donq icy, & que l'alliãce a eſté preſentée à toutes nations, mais qu'elles l'ont reiettée; & quãd Dieu par ſõ infinie miſericorde l'a renouuellée auec Abrahã, qu'en effect il l'a renouuellée en toutes? Tu deſires que Dieu ſoit iuſte, & toutesfois tu deſires d'eſtre. Mais s'il euſt eſté iuſte en la façon que tu entens, tu eſtois perdu en Adam, tu l'eſtois au deluge d'eaux, tu l'eſtois au deluge d'impieté & d'idolatrie qui l'enſuiuit: ou, di-ie, tu n'eſtois du tout point, ou tu fuſſes miſerable eternellement. Tu deſires donq & choſes contraires en ſoy, & choſes contraires à tes deſirs; & pourtant n'appelle point deuant ſa iuſtice; ains implore à ioinctes mains ſa miſericorde. Mais en ceſte miſericorde ou grace, voicy derechef vn autre erreur: Tu veux luy preſcrire la forme & la meſure: Tu veux qu'il te la face à ta fantaſie. Et s'il l'euſt fait, comme tu imagines, tu l'euſſes blaſmé; & s'il t'euſt ſemblé meilleur, vn autre l'euſt trouué pire. Mais quel aduis euſſes tu donné pour te créer qui n'eſtois pas; & quel donnerois tu pour te recréer, qui de ce que tu es n'en es que pire? Tu voudrois que Dieu ſe fuſt reuelé egalement à tous: Cela a il fait au commencement. Mais ces reuelations tendent à vn Mediateur, & ce Mediateur doit eſtre Dieu & homme; & pour eſtre tel, il faut qu'il naiſſe d'vne certaine race. Icy donq vois tu, que ſur quel-

qu'vne doibt tomber ce priuilege: car celuy qui nous doit sauuer tous, ne naistra pas de tous. Si tu es Romain, la splendeur de ta ville le semble meriter: mais Babylone & Niniue disputeront;& Athenes pour sa doctrine ne pense pas estre moins. Cõbien donq abbregeons nous la dispute pour celà? Mais, dit le Seigneur, il n'est point icy question de merites, mais de misericordes: & à fin que chacun l'entende; ie veux que le salut des Empires vienne d'vne montagne cachée au centre du monde, qu'ils ont tant pris, & de plaisir & de péne à ruïner. Et à fin que ceste montagne mesmes ne s'enorgueillisse, ie le feray naistre au plus bas, & non au plus haut; en vn village mespriſé, & non en la capitale ville. Mais, qui plus est, comme nous verrons cy apres, où il naistra il sera reiecté,& les estrãgers l'embrasseront; où il iettera les fondemens de son Empire, pierre sur pierre ne sera laissée. Pesent ces circonstances tous les sages du monde, selon leur sagesse mesmes; veu que c'est vn œuure de Grace,& nõ vn loyer de Merite; veu qu'il est question de la gloire de Dieu, qui est le but de toutes choses,& non de la vanité des hommes, où pouuoit naistre ce Mediateur du salut humain, & où deuoyent estre les mysteres de sa venuë deposez plustost qu'en Israël? Cependant, si nous considerons encor toutes les circonstances, le monde se trouuera hors d'excuse: car les premiers Empires estoyẽt en Syrie, Assyrie, Perse, Arabie, Egypte: & Hierusalem estoit comme vn Phare sur le bord de toutes pour les addresser; assise, di-ie, pour esclairer de toutes parts au milieu de tous ces peuples. Et comme les Empires vinrẽt à s'esloigner de Iudée, à sçauoir en l'Asie Mineur, en la Grece, & en l'Italie, nous voyons que la Prouidence

dence de Dieu eſpand les Iuifs & leurs Synagogues par tout le monde; qui eſtoyẽt autant de Preſcheurs du vray Dieu, d'Eſcholes de ſon ſeruice, de Herauts du Mediateur du ſalut qui deuoit venir.

Or par ce que la fin de Religion c'eſt le Salut de l'homme, & la fin de nos Eſcritures le Chriſt Mediateur de ce ſalut; s'enſuit maintenant que nous voyons, comme il a eſté promis dés le commencement, & de tout temps; s'il a auſſi eſté exhibé au monde en ſon temps. Et c'eſt ce que nous auons à traicter és Chapitres ſuyuans.

CHAP. XXIX.

Que le temps auquel le Mediateur eſtoit promis, eſt eſcheu; & qu'iceluy doibt eſtre venu, tant ſelon les Eſcritures que ſelon les Traditions des Iuifs.

NOVS ſçauons maintenant par nos Eſcritures, qu'il y a vn Mediateur; nous ſçauons ſon office, ſa nature, & le but de ſa venuë; & non par icelles ſeulement, mais par les Commentaires des anciens Iuifs: S'enſuit que nous voyons s'il a eſté exhibé au monde, ou non; & en ce giſt la difference principale des Iuifs & des Chreſtiens. Les Iuifs l'attendent encor, & s'en ennuyent. Les Chreſtiens le croyent venu, & s'y confient: Les vns & les autres fondez & appuyez ſur meſmes tiltres, & le plus ſouuent ſur meſmes clauſes. Ces Eſcritures donq ſeront Iuges de ceſte queſtion; & voyons en quel temps elles le nous promettent, & quels ſignes elles nous donnent de ſon auenement. Et premierement, *Le ſceptre*, dit Iacob, *ne ſera point oſté de Iuda, ny le legiſlateur d'entre ſes pieds iuſques à ce que Silo vienne.* Ce paſſage eſt interpreté du Meſſie par le Zohar des Cabaliſtes, par le Thalmud en diuers lieux, par les Paraphra-

Marques de la venuë du Chriſt.

Geneſe 49. au Thalmud au liure Sanhedrin ch. Helec.

Le liure appellé Zohar.

Kimhi sur Genes. & au liure des Racines.

raphrases des Chaldéens, par Rabbi Dauid Kimhi mesmes. Et le sens est clair, Que la principauté & l'authorité du Magistrat ne cessera point en Iuda

Le Royaume cessé. Bereschith Rabba.

iusques à ce que le Christ vienne, comme Onkelos & le Commétaire sur Genese l'exposent: & de là dit R. Hama fils de R. Hanina au Thalmud, *Le fils de Dauid ne viendra point tant que principauté pour petite qu'elle soit restera en Israël*: & induit à ce propos vn

Au Thalmud ch. Helec.

Esa. 18. v. 5. & 7.

passage d'Esaie chapitre 18. Et R. Mili alleguant R. Eliezer fils de R. Simeon, *Iusques à ce*, dit il, *que tous les Iuges & Magistrats soyent cessez en Israël*. Ce que pareillement il veut tirer d'Esaie au premier chapitre.

Esaie 1. v. 25. & 26.

Par ainsi lors qu'on verroit cesser l'vn & l'autre en Hierusalé, ce deuoit estre vn signe certain aux Iuifs que le Messias estoit à la porte. Et pourtant voyons si ceste mutation est auenuë, & proprement en quel temps. Saul, dient quelques nouueaux, fut esleu Roy en Silo de la lignée de Beniamin, & pourroit estre qu'on parleroit icy de luy. Mais il est dit, *Le sceptre ne sera point osté*: & veu qu'il n'auoit point encor esté en Iuda; ains commencea seulement à y estre quand Dauid fut oingt, l'Escriture eust plustost dit, *Le sceptre ne sera point en Iuda iusques à ce qu'il soit osté à Silo*. Appert donq que ce passage ne se peut entendre de Saul. Les autres dient, Ieroboam fils de Nabath transporta l'estat en Ephraim par la reuolte des dix lignées, & fut couronné en Silo. Ains, disons nous, le sceptre demeura en Iuda, & le conseil souuerain en Hierusalem, & fut l'estat d'Ephraim ruïné long temps auant que Iuda fust transporté

1 Rois ch. 12.

en Babylone: mesmes Ieroboam fut couronné en Sichem, non en Silo. Et puis quelle est ceste interpretation, *Iusques à ce que Silo vienne*; c'est à dire, iusques à ce que Ieroboam vienne, qui doit estre couronné

ronné en Silo? Aucuns donq par Silo veulent entendre Nabuchodonozor. Car, dient ils, il trãsporta Iuda en Babylone, prit Ierusalem, ruina le temple, & pensent eschapper de ceste prophetie par ce moyen. Mais pendant la captiuité mesme les Iuifs auoyẽt tousiours vn Ref-galuta, c'est à dire, vn Chef de la captiuité, qu'ils esliſoyent de la lignée de Iuda, & nõméemen de la maiſon de Dauid, comme leurs hiſtoires nous teſmoignent; eſquelles ils deduiſent la ſucceſſion de ces Princes depuis Zorobabel fort ſoigneuſement. Et pourtant le Thalmud dit, que par le Sceptre il faut entendre les Chefs des captifs; & par le Legiſlateur, les fils de Hillel, c'eſt à dire, ſes diſciples; entre leſquels les deux principaux eſtoyent Ionathan fils d'Vziel, autheur de la Paraphraſe Chaldaïque ſur les Prophetes, & Simeon le Iuſte, duquel il eſt parlé en S. Luc. Bref, les Machabées meſmes, qui tenoyent & la principauté & la ſacrificature en Iſraël, eſtoyent, comme eux meſmes dient, du coſté maternel de Iuda, & du paternel de Leui; comme ces deux tribus ſouloyent s'allier enſemble; ou pluſtoſt, ſelon aucuns, du coſté maternel de Leui, & du paternel de Iuda: & les Sanhedrin, c'eſt à dire, les ſeptante Iuges, leſquels ſelon R. Moſes Hadarſan ne deuoyent point prendre fin iuſques à la venuë du Meſſie, perſiſtoyent encor & ſoubs la captiuité des Aſſyriens, & ſoubs la principauté des Machabées. Iuſques là dõq ne pouuoit eſtre venu le Meſſie; outre ce que c'eſt totalement violer ce texte, que de le transferer contre le conſentement de tout Iſraël aillieurs qu'à la venuë du Meſſie. Mais, dit Ioſephe Iuif, apres les guerres d'Ariſtobulus & Hircanus les derniers des Machabées, les Romains s'eſtans rendus maiſtres de la Iudée,

Sedet Olam Zuta.

Origen. liu. 4. περὶ ἀρχῶν.

Thalmud au traicté Sanhed. ch. Dine Mammonoth.

R. Moſes l'Egyptien en la preface des Maiemonim.

Hillel eſtoit vn grand Docteur d'entr'eux de l'eſchole duquel ſont ſortis pluſieurs grãds perſonnages en la Loy.

R. Dauid Kimhi ſur Haggée.

R. Moſ. Hadarſan ſur Geneſ. chap. 49.

Ioſeph. li. 1. De la Guer. Iud. chap. 5. & 25.

Liu.15.c.10. & 9. dée, declarent Roy vn Herode fils d'vn Antipater Iduméen, c'eſt à dire, eſtranger; & ceſt Herode pour plus aiſéement s'eſtablir, prend à femme la fille de Hircanus lors priſonnier des Parthes. Puis voyant Hircanus de retour, qui ſeul reſtoit du ſang des Machabées, craignant que les Iuifs qui luy eſtoyét affectionnez, ne le remiſſent au Royaume, le tue, luy, ſa fille qu'il auoit eſpouſée, & les enfans qu'il

Seder Olam. en auoit: non content de celà extermine ceux de la maiſon de Iuda, qui viuoyent en quelque ſplédeur, & bruſle leurs tiltres, & genealogies; fait les ſouuerains Sacrificateurs à ſa fantaſie, & non plus ſe-

Philo au lieu des Temps. lon la loy, ny ſelon les lignées: en fin, cõme dit Philo Iuif, maſſacre les Sãhedrin, c'eſt à dire, les ſeptãte & deux Senateurs, de la maiſon de Iuda, qui aſſiſtoyent au Roy; & met des proſelytes & eſtrangers en leur place, tant que par ſes cruautez ſur le trentieſme an de ſon regne, il eſt accepté de tous pour Roy, la Sacrificature & le Senat aboliz, ou confus, toutes choſes maniées à ſa poſte. C'eſt en ce temps que nous diſons, que la principauté & la iuriſdiction ont ceſſé en Iuda; & n'a eſté ſeulement vne Eclipſe de quelques heures, iours ou années, mais depuis ce temps là, qui paſſe 1500. ans, ne s'eſt eſleué entre les Iuifs homme Iuif, qui ait eu en tout l'vniuers authorité petite ne grande; ains n'ont taſché les Empereurs de Rome, Veſpaſian, Tite, Domitian, Adrian, qu'à exterminer tous ceux de la race de Iuda, & ceux de Iuda à celer, ou corrompre leurs genealogies tout expres, pour s'exempter de la rigoureuſe inquiſition qui s'en faiſoit: iuſques là, qu'auiourd'huy n'y a Iuif (ils ſçauent ſi ie dis verité) qui ſe puiſſe vanter de genealogie certaine, nommeément qui puiſſe monſtrer coniecture probable,

bable, qu'il ſoit de la lignée de Iuda; c'eſt à dire de la lignée royale à laquelle le Chriſt eſtoit promis. Or ce que i'ay dit, paroiſt aſſez par l'eſtat où ſont les Iuifs à preſent & de ſi long temps ſans Roy, ſans eſtat, ſans Sacrificateur, ſans Iuge, ſans Genealogie, ſans lignée certaine. Mais par ce qu'ils recuſent le teſmoignage de tout le mõde, oyons le leur propre. Au Deuteronome donq chapitre 17. où il eſt parlé de la loy du Roy, il eſt dit, *Tu conſtitueras ſur toy le Roy, que le Seigneur ton Dieu te donnera du milieu de tes freres, & ne pourras mettre ſur toy homme eſtranger, &c.* & la couſtume eſtoit de bailler ceſte Loy à lire au Roy, comme il eſt là expreſſement commandé. Or dit là le Commentaire, comme Herodes Agrippa, qui eſtoit Iuif de religion, vint à ce verſet, il ſe mit à pleurer. Mais tout le peuple luy dit, qu'il priſt courage, & qu'il eſtoit leur frere; comme ainſi fuſt toutesfois, dient ils, qu'il fuſt venu d'vn ſerf. Et en vn autre lieu, ils content qu'il fut ouye vne voix du ciel lors de ce changement, *Maintenant le Seruiteur qui s'eſleuera en Iſraël contre ſon maiſtre, proſperera ſans doubte.* Dont Herode le grand s'enhardit de pretendre au Royaume. Et quãt aux Sanhedrin, c'eſt à dire, au Senat d'Iſraël, Qu'Herode le grand les occit tous, ſauf vn nommé Bota, qui n'en pouuoit plus créer d'autres, par ce qu'vn ſeul ne pouuoit impoſer la main: Que peu au parauant les Romains les auoyent tous chaſſez du palais de Hieruſalem; & que lors ils prirent le ſac & la cendre crians auec extreme douleur, *Malheur ſur nous; car le ſceptre eſt oſté de Iuda, & le legiſlateur d'entre ſes pieds, &c. & toutesfois le fils de Dauid n'eſt point encor venu.* Et par ainſi voilà le temps de la venuë du Chriſt eſcheu ſoubs Herode; à ſçauoir le Royaume deuolu aux eſtran-

Deuter. 17.

Midraſch ſur Deuter.

In Bauabathra ch. Haſuta-phim.

Au Thalmud de Hieruſal. au Traicté Sanhedrin. R. Aſſé & R. Rahamon.

au Thalm. au meſme lieu.

Seder Olam.

eſtrangers, & le Senat Iudaïque exterminé du tout: ce que parauant n'auoit iamais eſté.

S'enſuit vne autre marque de ſon auenement. Nous ſçauõs qu'il y a eu en Hieruſalem deux temples. Le premier qui fut baſty par Salomon, & deſtruict par Nabuchodonozor. Le ſecond par Zorobabel ſoubs la faueur de Cyrus & de Darius Roys de Perſe, & depuis ruyné par l'Empereur Titus. Or du ſecond Temple, voicy comme parle le Prophete Aggée, qui eſtoit de ceux qui le baſtiſſoyent, *Qui eſt demeuré d'entre vous*, dit il, *qui ait veu ceſte maiſon en ſa premiere gloire, & comme vous la voyez maintenant, n'eſt elle pas comme vn rien deuant vos yeux?* C'eſt que ce ſecond temple n'approchoit point du premier en ſplendeur & magnificence: & de faict, nous liſons en Eſdras, que ces bons vieillards, qui auoyent veu le premier, ne ſe pouuoyent tenir de pleurer en regardant le ſecond: & les Rabbins recitent, que cinq choſes principales defailloyent au ſecond, qui eſtoyent au premier; le feu du ciel conſumant les holocauſtes, la gloire de Dieu entre les Cherubins, l'inſpiration manifeſte du S. Eſprit ſur les Prophetes, la preſence de l'Arche, & les Vrim & Thumim: & qu'à ce propos il eſt dit au Cantique des Cantiques, *Nous auons vne petite ſœur, &c.* de l'Egliſe ſoubs le ſecond temple, qui en apparence n'egaleroit pas l'Egliſe ſoubs le premier. Bref, la Chronologie des Hebrieux, commenceant l'hiſtoire de l'Egliſe d'Iſraël ſoubs le ſecond temple, dit ces mots: *Iuſques icy les Prophetes ont parlé par le ſainct Eſprit, mais doreſenauant encline ton aureille & eſcoute la voix des Sages:* à ſçauoir par cé qu'en tout ce ſecond temple, nous ne voyons point qu'il ſe ſoit leué vn Prophete. Or toutesfois dit ce meſme Prophete, *La gloire de ceſte derniere*

Ruine du ſecond temple.

Aggée chap. 2. v. 4. & ſuiuans.

R. Samuel au Traicté Sanhedr.
Au Thalmud de Hieruſalem.
R. Aha au li. des iours.
Midraſch Cãt. ch 8. verſ. 8.
Seder Olam.

R. Selomoh ſur Aggée 2. en la diction [illegible] defaut.

derniere maison sera plus grande que celle de la premiere. Et pourtant il exhorte Zorobabel, & Iosue fils de Iosedec, & tout le peuple à prendre courage. Faut donq que soubs ce second temple eust à venir quelque don de Dieu singulier, & extraordinaire, qui excedast & l'Arche & les Vrim & Thumim, & la Prophetie, & tout ce que le premier temple auoit de glorieux. De ces nouueaux, l'vn dit que la matiere en estoit plus riche. Posons que le premier fust d'argent, & cestuy cy d'or; qu'y a il en celà qui recompense le don de prophetie? L'autre, que la façon en estoit plus exquise: qu'est ce au regard de la presence de Dieu, qui se manifestoit si euidemment au premier? Quelques vns, par ce que le texte est formellement contraire, ont calculé que le second a duré dix ans d'auantage que le premier; l'vn 410. l'autre 420. ans: Qu'y-a il de plus vain, de plus froid, de moins digne, & de Dieu qui parle, & d'vn homme de sens qui escoute? de Dieu, deuant qui mille ans sont vn iour? de l'homme, à qui vn iour de mal en sa vie est trop plus que mille ans de durée à son bastiment apres sa mort? Qui plus est, qui ne sçait que ce temple a esté plusieurs fois profané, & rauagé, par Antiochus, par Pompée, par Crassus & autres? Mais le Prophete parle assez clairement à qui veut ouïr: *Encor reste vn petit de temps, dit le Seigneur; & i'esmoueray le Ciel & la terre; i'esmoueray toutes nations, & elles viendront: le Desir de toutes gens viendra, & ie rempliray ceste maison de gloire.* Or quel est ce Desir de toutes nations, nous le sçauons, à sçauoir le Christ, duquel il est dit ailleurs, Qu'il est l'attente des Nations, Qu'elles seront benites & bien heurées en luy. & le Chaldéen a traduict icy, *le Christ.* & R. Akiba au Thalmud l'en- Genes. 49.

tend de sa venuë, encor qu'il s'abuse en la personne.

Malachie 3. & Malachie, qui prophetisoit en mesme temps,

Au Thalm. Tract. Sanhed. ch. Helec. l'explicque en ces mots: *Incontinent entrera en son temple le Seigneur, que vous cerchez, & l'Ambassadeur de l'alliance que vous desirez.* C'est en somme, que l'Eglise d'Israël soubs ce second temple aura cest heur, de voir le Christ du Seigneur qu'elle attendoit de si long temps. Or au mesme temps que le Royaume d'Israël defaillit, à sçauoir soubs Herode, & quarante ans ou enuiron auant la destruction du temple, cessa ce peu de splendeur qu'il y auoit en icelluy. Car l'esprit de la grand' Synagogue, dient les Hebrieux, qui suppleoit aucunement le defaut de Prophetie, defaillit en Simeon surnommé le Iuste (duquel il est parlé en Sainct Luc, chapitre premier:) cesserent aussi toutes les speciales Benedictions de ce second temple, denombrées au Thalmud: Mesmes Dieu monstra visiblement qu'il les abhorroit, en ce, dient ils, que l'apparition aussi ordinaire d'vn ange à l'entrée du Sanctuaire, fut changée en vn Fantosme hydeux & noir. Et le temple s'ouuroit souuent de luy mesmes, au lieu que trente hommes auoyent péne à l'ouurir: dont R. Iohanan Ben Zaccai, l'vn des disciples de Hillel, estoit tout estonné; & en fin fut tellement destruict le Temple, qu'il n'y demeura pierre sur pierre: & quelque permission qu'ils ayent eu de le rebastir, comme soubs l'Empereur Iulian, capital ennemy des Chrestiens, qui mesmes y contribuoit, iamais n'en ont peu venir à bout. Ains, comme tesmoignent les Payens mesmes de ce temps là, les feux sortans de terre, & les foudres espesses du Ciel, consumerent les ouuriers, & dissiperent les ouurages, qu'ils auoyent commencez, auec vn orgueil & vne

Luc chap. 1.

Thalm. au Traicté Pirkei Auoth, & au Traicté Iomach. Tereph Becalpi.

Amian Marcellin liu. 23.

despence

deſpence extreme. Certes, diſons donq, & à péne pourront ils conteſter le contraire. Le temple ſecond eſt ruiné, long temps a, & ſans eſpoir, & auant ſa ruine, le Chriſt eſtoit promis. Le Chriſt donq doibt eſtre pieça venu au Mõde. Or que l'eſperance d'Iſraël fuſt telle, il appert encor. Car en Eſaie chapitre dernier, où il eſt dit: *deuant que ſa deſtreſſe fuſt venue elle a enfanté vn maſle.* R. Moſes Hadarſan dit: *Deuant que celuy naiſſe qui reduira Iſraël en extreme ſeruitude, le Redempteur naiſtra.* & Ionathan le grand diſciple de Hillel, là meſmes: *Elle ſera ſauuée deuant que ſon extremité vienne; & le Chriſt ſera reuelé deuant les douleurs de l'enfantement.* & R. Moſes Tyrolenſis & Bioces, l'attendent ſelon ce paſſage, & par leur calcul ſur Daniel vers la fin du ſecõd Temple. Auſſi le liure, qu'ils appellent Bereſchith rabba, faict ce conte, Qu'vn Iuif menant ſa charrüe vn Arabe paſſant par là ouyt meugler vn de ſes bœufs, & luy dit, Qu'il deſliaſt ſes bœufs, & que la ruine du Temple s'approchoit: puis oyant derechef l'autre, Qu'il deſliaſt viſtement, & que le Meſſie eſtoit venu. & R. Abon, qui repete aillieurs ce conte, *Qu'eſt il beſoing*, dit il, *que nous apprenions celà des Arabes, veu que le texte eſt exprés?* Or ie ne m'arreſte point à leurs contes, qui ſont d'aſſez mauuaiſe grace; & monſtrent bien ſouuent que l'Eſprit à bon eſcient leur a failly: mais c'eſt pour en retirer, que c'eſtoit vne opinion commune entr'eux, que le Chriſt ou Meſſie viendroit au Monde, peu auant la deſtruction du temple.

Eſaie ch. dernier, v. 7.

R. Moſes Hadarſan.

Bereſchith Rabba.

Au traicté Berachoth. Au Thalm. de Hieruſalem.

En l'Eca Rabethi ſur les Lament. cha. 1. verſ. 16.

Oyons ce que dit l'Ange Gabriel à Daniel; car il eſt encor plus preciz: *Il y a*, dit il, *ſeptante ſepmaines determinées ſur ton peuple, & ſur ta ſaincte cité, pour finir la deſloyauté, &c. & pour oindre le Sainct des ſaincts.*

Sepmaines de Daniel. Daniel chap. 9.

Tu cognoistras donq & entendras depuis l'issue de la Parole que Ierusalem soit restaurée, iusques au Christ le Prince, sept sepmaines, & soixante & deux sepmaines; & derechef sera reedifiée la ruë, & la breschе au destroict des temps; & apres soixante & deux sepmaines le Christ sera desfait, & ne luy restera rien; & le peuple du Prince à venir destruira la cité & le sanctuaire; & sa fin sera en destruction, & iusques à la fin de la guerre desolations sont ordonnées. Mais il confermera l'alliance à plusieurs par vne sepmaine; & en la moitié de ceste sepmaine il fera cesser le sacrifice & l'offerte, &c. Or suffit ceste seule prophetie pour conuaincre les Iuifs; & pourtant la nous faut il examiner de poinct en poinct. Et premierement, que ce passage soit du Messie, il est si clair, & si preciz, que c'est impudence d'en contester: & ainsi l'expliquẽt R. Saadias sur Daniel, R. Nahman Gerundensis, & R. Hadarsan, qui sont bien notables entr'eux. Car quant à R. Selomoh qui l'entend de Cyrus, Aben-ezra de Nehemie, R. Leui Ben Gerson du Sacrificateur Iosue, outre ce qu'il faut entendre vn Oingt spirituel, veu que soubs le second temple l'onction n'estoit plus; il n'y a mot en tout ce texte, qui ne les conuainque d'absurdité. *Il y a donq septante sepmaines.* Voyons quelles. L'Escriture nous parle de sepmaines de iours, & de sepmaines d'années; & les exemples en sont au Leuitique, & aillieurs: mais les vnes ont lieu és choses ordinaires; les autres és grandes, & de durée; & Daniel peut estre son expositeur luy mesmes: car au Chapitre suyuãt, il parle nommeémẽt de ses pleurs de trois sepmaines de iours; au lieu qu'icy en la matiere d'vn estat, qui a ses pas plus tardifs, & ses mesures plus grandes, il parle de sepmaines simplement: comme de faict, Hierusalem ne pouuoit pas

Au Traicté Sanhedrin au Thalm. de Hierusalem.

Leuit. 23. & 25

Daniel 10.

estre

eſtre rebaſtie en ſept ſepmaines de iours, qui fut rebaſtie en pluſieurs ſepmaines d'années. Or R. Saadias, R. Moſes, R. Selomoh l'expoſent auſſi ainſi; & les meilleurs y conſentent, & nul que ie ſçache, de ſepmaines de iours. Mais bien les nouueaux, quād on les preſſe, dient que ce ſont, ou dixaines d'ans, ou iubilez, ou meſmes centaines; choſe, & ſans raiſon en ce paſſage, & ſans exemple en toute l'Eſcriture. S'enſuit, *Depuis l'iſſue de la parole, que Hieruſalem ſoit reſtaurée iuſques au Chriſt le Prince, ſept ſepmaines & ſoixante & deux ſepmaines*; à ſçauoir, comme le Prophete s'explique luy meſmes, ſept ſepmaines pour reedifier Ieruſalem & le Temple, qui ſont quarante & neuf ans, & ſoixante & deux ſepmaines depuis la reſtauration de Ieruſalem iuſques au Chriſt; qui ſont quatre cens trente quatre ans, à ſçauoir 483. ans en tout. Et de faict, ſi nous commençons, comme enſeigne le Prophete, à cōter ces ſepmaines depuis le iour que la parole fut prononcée, que Ieruſalē fuſt reſtaurée; c'eſt à dire depuis la ſeptantieſme année de la captiuité, ou depuis la premiere année de Cyrus que Ieremie eſcriuit aux captifs de Babylone, les aſſeurant de leur deliurance; & que Cyrus leur commanda de reedifier le Temple, iuſques au temps d'Herode Roy des Iuifs, ou de Tybere, nous trouuerons qu'en ce temps propremēt ſont accomplis les 483. ans, & meſmes la ſeptātieſme ſepmaine que le Chriſt deuoit confermer l'alliance de Dieu auec les hommes: Et ſemble que Daniel, ou plus toſt l'Ange, en ces ſeptante ſepmaines ait voulu faire alluſion aux ſeptante années, pronōcées par Hieremie le Prophete; cōme s'il diſoit, Lors que vous fuſtes menez captifs en Babylone, Hieremie vous aſſeura que vous ſeriez deliurez de ceſte captiuité

Ieremie 29. 1 Eſd. chap. 1.

temporelle dedans septãte ans, & vous le voyez: & maintenãt, ie vous di, q̃ dans 70. sepmaines d'ans, vous serez deliurez de la captiuité spirituëlle, par l'alliance de Dieu auec vous; de laquelle le Christ sera Moyenneur. Or n'ignore ie pas que les vns cõmencent à les conter du premier an de Cyrus; les autres du second d'Artaxerxes; & quelques vns du vingtieſme, par ce que lors sortit vn autre Edict en
2 Esdras 2. faueur de Nehemie, d'autant que le bastiment du Temple auoit esté interrompu. Mais quoy qu'il en soit, la fin de ces sepmaines reuient touſiours au tẽps des Herodes & de Tybere, pour se rencontrer auec les Propheties precedentes: & ne se peut nier qu'elles ne soyent finies selon les circonstances icy descrites par le Prophete. Car le Prince du peuple auenir a destruit la cité; c'est à dire, l'Empereur Romain a ruyné Hierusalem, & destruit le Sanctuaire, & aboly les sacrifices par toute la terre; & sont auenuës les desolations extremes qu'il promet icy. Et pourtant quelques Rabbins ne pouuans euiter ce passage, ont osé dire que Daniel auoit bien dit au reste; mais qu'il se seroit abusé en ce calcul.

Traditions. Moses Gerundensis. Au Thalm. traicté Sanhedr. ch. Helec. & passim.

Les Traditions des Iuifs mesmes nous conduisent à ce temps; pour le moins, n'y en a aucune qui ne soit de long temps escheuë. Au Thalmud est ceſte-cy de l'Eschole d'Elie tant celebrée entr'eux, *Le monde durera six mille ans; deux mille ans de vuide, c'est à dire sans Loy; deux mille ans de Loy, & deux mille ans de Christ.* Et R. Iacob dit là dessus, que les premiers deux mille ans finissent au temps d'Abraham; les seconds enuiron la destruction du temple (& le prouue par le calcul) au bout desquels deuoit venir le Christ, & deliurer Israël de captiuité. Iusques là, s'accorde il auec nous. Mais adiouste il: *pour nos iniquitez,*

quitez, ſa venuë eſt differée. C'eſt vne gloſſe qui gaſte le texte. Car aillieurs il eſt dit ſimplement, Que le temps de la venuë du Meſſie eſt paſſé de ſept cens quatorze ans, dont ils ſe lamentent en tous les deux Thalmuds. Et ſur ce verſet d'Eſaie: *Ie me haſteray de faire cecy en ſon temps:* où il eſt clairement parlé du Chriſt & de ſon regne, R. Ioſua fils de Leui, oppoſe ces mots, *ie me haſteray*, à ces autres, *en ſon temps; Ie me haſteray*, dit il, *c'eſt s'ils meritent; en ſon temps, c'eſt quand meſmes ils ne le vaudroyent pas.* Ce que certes il pouuoit plus proprement dire ainſi, Que la grace de Dieu s'efforce contre nos pechez; tellement que toutes nos iniquitez n'en peuuent, ny retarder, ny arreſter le cours. Nous auons vne autre Tradition ſur Eſa. ch. 9. où eſt contenuë ceſte excellente Prophetie du Chriſt: *Le petit enfant nous eſt né, &c.* Là ſont eſcrits ces mots למרבה המשרה de l'augmentation de ſon empire auec vn Mem ם cloz au milieu du mot; comme ainſi ſoit que ceſte lettre qui vaut autant que noſtre M. ne s'eſcriue iamais ainſi qu'à la fin du mot. Icy dõq, ſelon leur couſtume, ils ſe mettent à philoſopher ſur les lettres; & par ce que ceſte M. ם eſt cloſe icy au lieu, que communement elle ſe doibt eſcrire ouuerte מ, dient qu'il y doibt auoir quelque grand ſecret caché & clos: & que R. Tanhuma en recerchant la raiſon, luy fut reſpondu par vne voix du Ciel; רזי לי רזי לך, c'eſt à dire, *I'ay icy vn Secret:* à ſçauoir comme chacun conſent, touchant le Meſſie. Mais aucuns paſſent plus outre, Que ceſte lettre en chiffre vaut ſix cens; à ſçauoir, ſix cens ans, qui doiuent eſtre contez depuis ceſte Prophetie, iuſques au Meſſie: & de faict, depuis le quatrieſme du regne d'Achaz, qu'elle fut donnée, ſi nous contõs ſix cens ans, nous trouuerons qu'ils ne tom-

Au Thalm. Traicté Auoda Zara.

Eſa. 60. v. dern. Au Thalm. Tra. Sanhed. ch. Helec.

Eſaie 9.

Au Thalm. au Liu. Sabbath & au traicté Sanhed.

Traicté Sanhed. ch. Helec.

bent pas loing du temps d'Herode. Vn autre se lit au Thalmud en ces mots: *Rab. Elias dit à R. Iehudas frere de R. Sala Essenien, Le Monde ne peut auoir moins de quatre vingts & cinq Iubilez, c'est à dire 4250. ans: & au dernier viendra le fils de David sans doubte; mais ie ne sçay si ce sera au commencement ou à la fin d'iceluy.* & R. Assé en ce mesme endroit est de son opinion. Bref, R. Mose Ben Maimon en son epistre aux Iuifs Africains dit qu'il a vne ancienne Tradition que le Christ naistroit l'an du Monde 4474. qui selon leur propre calcul seroit passé de plus de 900. ans. Et R. Moses Gerundensis, & Leui Ben Gerson, parlent d'vne autre qui le promettoit en l'an 5118. qui selon leur conte escheurent, y a plus de deux cens ans: & apres auoir bien differé, & pour neant attendu; la conclusion des plus grands Rabbi reuient à ce poinct, Qu'il n'est plus besoing de calculer quand doibt venir le Christ: Que tous les termes donnez par les Prophetes sont pieça passez; & qu'il ne reste plus que penitence & bonnes œuures. Outre le temps, ils nous donnent encor des signes de sa venuë en leurs Traditions: *Quand le Messie, dient ils, viendra, il y aura peu de sages en Israël, & plusieurs seducteurs, enchanteurs & Magiciens: La Sageſſe des scribes s'empüantira, & les Escholes de Theologie seront des Bordeaux; les gens de bien en Israël seront en abomination, & les visages de ce siecle là pleins d'impudence.* Qu'est ce qu'vne naiue description des mœurs des Iuifs, mesmes des Pharisiens, au temps d'Herode & de la destruction du temple? Escoutons, comme Iosephe leur historien en parle: *La Iudée, dit il, estoit lors vne retraicte de larrons, & d'enchanteurs, & de seducteurs de peuple: & sans doute Dieu fut offensé de leur extreme impieté, & eut en abomination, & Ierusalem & le temple; & y in-*

Rambam en l'Epistre aux Iuifs Africains.

R. Moses Gerundensis sur le Pentateu.

Ch. Helec au Traict. Sanhedrin.

R. Iohanan, R. Iuda & R. Nehorai ch. Helec.

Iosephe liu. 20. cha. 6. & 8. des Antiquitez. Et liu. 6. des guerres cha. 15. & liu. 7. cha. 9.

& y introduit les Romains, pour le purger cõme par le feu: voire, dit il, *ie croy si les Romains euſſent tardé tant ſoit peu de les venir deſtruire, qu'ils euſſent eſté ou englouti⁊ de la terre, ou noyez d'vn nouueau deluge, ou embraſez⁊ comme Sodome; car ceſte generation eſtoit beaucoup pire que Sodome ne fut iamais.* Ainſi donq ſe rapportent & les Eſcritures, & les plus celebres Traditions des anciens Iuifs à ce tẽps d'Herode: & de faict, Tacitus, Suëtone, & Ioſephe meſmes teſmoings en celà, non ſuſpects, racontent, Qu'en ce ſiecle, la renommée eſtoit par tout, que de Iudée ſortiroit le Roy de tout le Monde; & eſtoit ceſt oracle graué au Chaſteau de Hieruſalem en lieu treſinſigne; dont les Iuifs ſe rendoyent ſi prompts à rebeller, & ſi impatients à ſeruir aux Romains: Et paroiſt bien en toute l'hiſtoire de ce ſiecle là, que tout le peuple, & Herodes meſmes auoit l'oreilſe, & le cœur aux eſcoutes pour le voir; l'vn pour l'embraſſer, & l'autre pour l'eſteindre. Car comme ainſi ſoit qu'en tous les precedens, nous ne liſons point qu'aucun ſe ſoit porté pour le Meſſie; tant s'en faut qu'il ait eſté receu pour tel, en ce ſiecle il ne ſe paſſoit preſque année, qu'il ne ſ'en eſleuaſt quelqu'vn; à ſçauoir, par ce qu'ils auoyent, ce leur ſembloit, la diſpoſition du peuple, & la ſaiſon pour eux. Herode donq, qui ſe voyoit fraiſchement declaré Roy par les Romains, craignant d'eſtre troublé en ſa poſſeſſion, eſteint le ſang de Iuda, tant qu'il peut, & efface les Genealogies anciennes, & n'eſpargne pas ſon fils propre. Meſmes ſe leuent certains Rabbins courtizans qui veulent faire croire, qu'Herode eſtoit le Chriſt promis; dont aucuns veulent que ſoyent procedez ceux qui ſont appellez les Herodiens en l'Euangile. Et ceux là eſtoyent aidez de l'opinion des plus charnels,

Tacitus & Suetone en Veſpaſian.
Ioſeph. liu. 7. chap. 12.
Hegeſip. liu. 3.

Faux Chriſts en ce ſiecle là.

qui par le Messie attendoyent la restauration de l'estat; c'est à dire, des vignes, des bastimens, des pierres, de tout autre chose plustost que d'eux mesmes. Enuiron ce mesme temps aussi s'esleuerent Iudas Gaulonites, qui appelloit le peuple à liberté, & maintenoit auec quelque suite de Pharisiens, qu'il ne failloit point payer le tribut à Auguste: Et vn autre Iudas fils d'vn Ezechias conducteur de Brigans, & vn certain berger nommé Athronges, qui ne pretendoyent pas moins que d'estre Rois, ny le peuple qui les suiuoit, que d'estre deliurez du ioug par eux. Pareillement soubs le gouuernement de Felix, & le regne d'Agrippa, vn certain Egyptien, qui se disoit prophete, mena le peuple sur la montaigne d'Oliuet, d'où ils deuoyent voir les murailles de Hierusalem tomber deuant eux, & entrer dedans. Et soubs Cuspius Fadus vn Theudas entreprit le semblable: qui sont tous signes, qu'ils vsoyent de la saison, & abusoyent de l'esperance du peuple, pour leurs ambitions. Mais, qui plus est, nous lisons au Thalmud, qu'vn certain Barcozba (ce nom signifie fils de mensonge) s'esleua au temps d'Agrippa au milieu de ce peuple, se dit estre le Christ, & fut pour tel recognu par les Rabbins, & regna trente ans & demy. Mesmes comme recite Ramban aux Sentences des Roys, qu'ils ne luy demanderent point de signe; & que ce grand Rabbi Akiba, le plus sage des Thalmudistes, estoit son coustillier, & exposoit de luy le second chapitre du prophete Aggée cy dessus exposé; tant que ne les pouuant deliurer du ioug des Romains, il fut apres vn long & pernicieux abus assommé finalement par eux. Depuis encor, Qu'vn autre de mesme nom quelque quarante ans apres la destruction du temple, recueillit en la

Ioseph liu. 18. ch. 1. & 2. des Antiq. li. 17. ch. 8. liu. 20. ch. 2. & 6.

Thalm. Tra. Sanhed. ch. Helec.

R. Mos. Ben Maimon aux Sentences.

en la ville de Bitter tous les Iuifs circonuoisins, & de ceſtuy cy ils content merueilles, Qu'il auoit deux cens mil hommes pres de luy, qui par confiance de leur force ſ'eſtoyent coupé vn doigt; qu'allant au combat, il diſoit, *Seigneur du monde ne nous ayde point, puis que tu nous as rejettez, &c.* Que les Rabbins qui auoyent eſté trompez par les precedens (tant ils eſtoyent perſuadez du temps) le receurent & firent receuoir; & expoſoyent de luy ce paſſage des Nombres, *Il ſortira vne eſtoille de Iacob.* par ce que כוכב ſignifie vne Eſtoille; diſant qu'au lieu de כוכב Cocab, il falloit lire כוזב Cozab, ou Cozba, qui eſt ſon nom. Et cecy eſt eſcrit par leurs hiſtoires, & confirmé à peu pres par les noſtres, & par les Payens meſmes, qui ont eſcrit la vie de l'Empereur Adrian. Cependant ils furent ruinez encores plus, tranſportez en Eſpaigne; Ieruſalem peuplée d'autres gens; toute la terre profanée: & tous ceux qui depuis ont voulu abuſer le peuple ſoubs meſme pretexte, comme n'agueres vn en Italie, ont eſté eſteints incontinent, & preſques ſans memoire. Adiouſtons encor, que depuis ce temps là, qui paſſe 1500. ans, ils n'ont plus de Prophetes; plus de conſolations de Dieu: plus de dons extraordinaires, plus meſmes de cognoiſſance de leurs lignées. Signe treſeuident, que les propheties qui tendoyent principalement au Chriſt, ſont accomplies; qu'en luy l'Egliſe eſt conſolée, & douée des dons qu'elle eſperoit: bref, que celuy pour qui les Genealogies deuoyent eſtre certaines, n'eſt pas à naiſtre. Et pourtant nous en voyõs quelques vns d'eux, qui dient auec R. Hillel, Que les iours d'Ezechias ont deuoré le Meſſie; c'eſt à dire qu'il n'en faut point attendre, & que le peuple ſ'en eſt rendu indigne, & quelques autres auſſi; qui

Bereſchith Rabba. R. Iohanan.

Au Thalm. au Traict. Col Iſraël.

par

par extreme obstination prononcent, Malheur sur ceux qui determinent vn certain temps à la venuë du Messie.

Or voyons nous donq que l'Escriture saincte & l'interpretation ancienne se rencontrent au temps d'Herode pour nous y monstrer le Messie; & de là voyons nous aussi en l'Euangile le peuple si prompt à courir apres Iean Baptiste, & apres Iesus; & ces questions ordinaires, *Es tu celuy qui deuois venir?* & *Quand restitueras tu le Royaume d'Israël?* &, *En attendons nous encor vn autre &c?* Mais voyõs quels eschappatoires l'obstination a inuenté contre celà: Les nouueaux donq dient, Le Messie est né, & en ce temps là, & le propre iour que le second Temple a esté destruit, afin que soit accomplie ceste parole d'Isaie, *Deuant que sa destresse fust venuë, elle a enfanté vn masle.* Mais il se tient caché pour vn temps. Et ainsi lisons nous sur Genese chapitre 30. & au Thalmud R. Iosue fils de Leui, dit que c'est vne reuelation d'Elie. Ie leur demande donq, quel passage ils ont en toute l'Escriture qui tende à cela? Ils adiouſtent, qu'il sera caché quatre cens ans en la grande mer, huict cens chez les enfans de Kore, quatre vingts à la porte de Rome. & au Thalmud R. Iosue fils de Leui, dit qu'il l'a veu là enueloppant ses vlceres auec les pauures. Que sont cela, ie n'en veux autres tesmoings qu'eux, que contes pour abuser le peuple, faicts à plaisir? Quelques vns dient qu'il sera esleué aupres du Pape en grands honneurs; mais qu'en fin il luy viendra dire comme Moyse à Pharao, *Laisse aller mon peuple à fin qu'il me serue, &c.* S'il est né de si long temps, &, si comme ils dient au Thalmud, il se tient tout prest quand il sera appellé pour les deliurer; veu qu'ils l'appellent tant & à si haut

Vaines responces des Iuifs.

Esa.dem.v.8. Bereschith Rabba sur Genes.chap.30. Au Thalm.Tr. Sanhed. Cha. Helec.

Les Enfans de Koré estoyent trois freres Prophetes du tẽps que le peuple estoit au Desert.

si haut cry, & depuis tant de siecles; veu mesmes que le temps est escheu, & le seroit vne autre fois depuis; mais encor, veu qu'il est dit, selon leur propre exposition, *Ie le hasteray en son temps*, quelle cause le leur peut encores retenir? Ils dient, Ne reste qu'vne bonne penitence; & miserables certes serions nous si Dieu ne preuenoit nos penitences par sa grace: car la penitence mesmes des plus gens de bien, c'est de ne pouuoir estre assez penitens. Mais oyons vn petit dialogue de deux Rabbins disputans au Thalmud à ce propos: *Il est escrit, dit Rabbi Eliezer: Conuertissez vous enfans rebelles, & ie vous guariray de vos rebellions. Mais dit Rabbi Iosue, Aussi est il dit, Vous auez esté venduz pour neant, & sans argent vous serez rachetez; c'est à dire, vous auez esté venduz pour vos idolatries (qui sont neant) & serez rachetez sans vostre penitence, & vos bonnes œuures. Voire mais, dit Rabbi Eliezer, il est dit, Conuertissez vous à moy, & ie me conuertiray à vous. Ains aussi lisons nous, dit Rabbi Iosue, Ie vous ay pris en mariage comme vne femme, & vous prendray vn d'vne ville, & deux d'vne famille; & vous donneray entrée en Sion. Replique Rabbi Eliezer, Il est dit, Vous serez sauuez en tranquillité & en repos, &c. Ains, dit Rabbi Iosue, il est escrit en Isaie, Ainsi dit le Sainct Redempteur d'Israël à l'ame contemptible, & à la gent abominable, &c. c'est à dire que nos abominations n'empescheront point le cours du decret de Dieu. Enfin, dit Eliezer, Que veut donq dire Ieremie, Si tu te conuertis Israël, &c. veu que c'est vne façon de parler conditionelle? Ains dit Rabbi Iosue, Que voudroit donq Daniel en ce passage, I'ouy l'homme vestu de linge qui se tenoit sur les eaux du fleuue, & esleua sa dextre & sa senestre au ciel, & iura par celuy qui vit eternellement, que ce sera iusques à vn temps, & des temps, & la moitié?* Et sur ce passage, dit le Thalmud,

Traicté Sanhed. ch. Helec. Ieremie 4.

Esaie 24.

Malach. 4.

Esaie 49.

Daniel 12.

mud, Rabbi Eliezer se teut tout court; à sçauoir acquiesçant au dire de Rabbi Iosue; que les offenses d'Israël n'empescheroyent point la venuë du Christ, ains que Dieu preuiendroit Israël par sa saincte grace. Derechef, si vne conuersion generale retarde sa venuë; veu que la péne est vniuerselle sur ceste nation, vn exil si long, & si lointain; le temple, la ville, le païs destruits, qu'il ne leur est pas loisible de voir seulement de bien loing, quel est ce crime & si enorme, & si vniuersel, & si perpetuel entr'eux: i'entens peculier à leur natiõ, & non commun à toutes autres? Le Temple premier, dient ils, fut destruit pour l'idolatrie, pour la superfluité, & pour l'effusion du sang innocent; nommeément de Zacharie, & d'Esaie. Cependant ils n'eurent point faute de Prophetes soubs leur captiuité; ains iamais n'en eurent plus, Dieu leur mesurant misericordieusement ses consolations selon leur affliction. Que veut donq dire qu'en tant de siecles ils ne soyent point consolez? Auiourd'huy mesmes qu'ils sont, & moins idolatres & plus constans, ce semble, en leur loy, & moins superfluz & sanguinaires, en effect qu'ils ne furent onq? Mais encor, veu que soubs le second temple ils monstroyent vn tel zele contre les Romains, qu'ils n'ont point receu d'idolatrie entr'eux; ains enduré plustost mille morts, que d'y receuoir ou la statue de l'Empereur, ou l'Aigle Romaine seulement; mesmes, qu'ils abandonnoyent la bréche plustost que de violer le Sabbath; Quelle peut auoir esté la cause, & d'auoir retardé la manifestation du Messie, qu'ils diét estre né dés lors, & d'auoir multiplié leur misere si extremement? Les vns dient, pour cause du veau d'or adoré au desert; c'est à dire, il y a deux ou trois mille

mille ans, comme ainsi soit, que le peuple en fut puny sur l'heure, & qu'il soit entreuenu maintes ruïnes & restaurations depuis. Les autres pour la vendition de Ioseph par ses freres; & là dessus ramenent aucuns d'eux la transmigration des Ames attribuée à Pythagore. Qu'ils recognoissent icy eux mesmes leurs froides absurditez. Ains dit vn de leurs liures; c'est pour vne faute qu'ils ne cognoissent point, & pourtant ne leur est il point predit, quand ils seront deliurez, comme il fut aux captifs de Babylone. Et s'ils ne cognoissent point la faute, ils ne la peuuent recognoistre: & s'ils ne la peuuent recognoistre, en vain sont toutes leurs penitences: & de faict, ils ont fait de temps en temps, & n'agueres encor des penitences publiques plus exactes, en apparence, que iamais, pour haster leur Messie; qui toutesfois selon leur Thalmud est si pres, & si prest qu'il viendra, dient ils, *dés auiourd'huy*, s'ils se conuertissent; suyuant ce qui est dit au Psalme, *Auiourd'huy si vous escoutez ma voix*. Mais nous disons; veu que la péne est si vniuerselle, si longue, si extreme, que tel doibt estre leur crime; veu que l'idolatrie & l'iniustice ont esté expiées, comme ils dient, par la ruyne du premier Temple, Qu'il y doibt auoir quelque chose de bien plus grand, qui continue celle cy apres tant de desolations. Et c'est pour conclurre ce propos, Que le Christ est venu, & en son temps prefix, & ils l'ont reietté: Que le salut, di-ie, leur a esté enuoyé de Dieu, & en la propre façon qu'il l'auoit promis par ses Prophetes, & iceux l'ont foullé aux pieds.

Le liure Melchilta.

Thalm. liu. Sanhed. ch. Helec. Psalme 90.

CHAP.

CHAP. XXX.

Que Iesus fils de Marie vint au temps promis par les Escritures: & qu'iceluy est le Christ.

AV temps donq d'Herode premier, auquel se rencontrent & les Propheties des Escritures sainctes & les Traditions anciennes des Iuifs; examinons qui auroit esté ce Messie: & certes plusieurs, comme nous auons dit, se sont portez enuiron ce temps pour tels; desquels & la vie, & la doctrine, & presques la memoire est esteinte; encor qu'ils fussent appuyez d'vn grand peuple, & authorisez des principaux Docteurs d'entr'eux. Mais en ce mesme temps, & proprement en l'an qu'Herode fut accepté Roy du peuple, est né Iesus fils de Marie; duquel toute la vie ne fut qu'vne leçon de salut au peuple; & fut en fin crucifié par la Synagogue: & neantmoins sa doctrine vit, & son nom est perpetué en l'vniuers. C'est cestuy là que nous disons estre le Christ; & premierement voyons comme en luy sont effectuées toutes les Propheties, & comme il en a entierement accomply l'office.

Philo de Temporibus.

Icy ramenteuons nous les circonstances que nous auons cy deuant remarquées. Les Prophetes nous ont dit qu'il deuoit naistre d'vne Vierge. L'Euangile nous afferme que telle estoit Marie sa mere: & les Iuifs qui sont venuz depuis, ont escrit qu'elle fut trouuée en adultere. Veu qu'ils monstrent en toutes leurs actions vne si grande rage contre le Fils, veu qu'il n'est question que d'vne pauure femme sans appuy; veu que la loy est si expresse contre les adulteres; que donq ne luy faisoyent ils son procez, qui eust esteinct la reputation du fils auec elle? Et que ne dient ils plustost, qu'il estoit fils de Ioseph; sinon que Ioseph sçauoit & disoit le contraire; & s'il

Esaie 9.
Ierem. 34.
Les Propheties accomplies en Iesus.

Né d'vne vierge.

& s'il ne l'auoüoit point pour fils, l'auoyent ils pas pour partie de l'adultere? Mais elle vit parmy eux, & apres la mort de son fils, & sans estre recerchée de sa vie. Quelle plus grande approbation voulons nous de sa pudicité, que de voir tant de Pharisiens, tant de Iuges enragez contre vne pauure femme, qui toutesfois n'osent luy intenter procez? Mais le discours d'vn certain Theodose Iuif à vn marchant Chrestien nommé Philippe, au temps de Iustinian l'Empereur, est icy à remarquer. *Au Temple de Ierusalem, dit il, y auoit vingt & deux Sacrificateurs ordinaires; & dés que l'vn d'eux estoit mort, les autres en esliſoyent vn en sa place. Auint donq que Iesus pour sa singuliere pieté & doctrine, fut esleu par eux; & pour sçauoir & enregistrer le nom de ses pere & mere selon la coustume, ils les manderẽt: mais Marie y vint seule, par ce que Ioseph estoit ià mort. Là enquise du nom du pere de Iesus, elle depoſa qu'elle l'auoit conceu du Sainct Esprit; & raconta les paroles de l'Ange, &c. leur nomma les femmes qui à l'impourueu auoyent aſsisté à sa couche; & le tout deuëment enquis, & verifié, fut son nom escrit au Registre des Sacrificateurs en ces mots*, IESVS FILS DV DIEV VIVANT, ET DE LA VIERGE MARIE. *Or fut, disoit Theodose, ce Registre sauué du sac de Ierusalem & depuis gardé en Tyberiade, où il est tenu secret; & ie l'ay veu comme l'vn des principaux entre les Iuifs, & auquel pour le degré que i'y tiens, rien n'est celé. Et croy par là, que ce n'est point ignorance, qui me retient au Iudaïsme, mais l'honneur que i'ay là entre les miens, que ie n'auroy pas ailleurs.* Or y a il bien apparence en cecy; veu que nous voyons que Iesus preschoit au Temple, & montoit quelques fois en chaire; ce que le sourcil des Pharisiens n'euſt aiſéement enduré. Mais encor le S. Rabbi dit nommeément; que la mere du Messie seroit vne vierge, qui

Suidas en la diction Ἰησοῦς.

R. Hacadosch en la 3. Question.

qui s'appelleroit Marie, & le tire Cabaliſtiquement
Eſaie 9. de ces mots d'Eſaie, chapitre 9. לסרבה המשרה. &
Rabbi Hacanas fils de Nehumia, Que ceſte Marie
eſtoit de Bethlehem fille de Iehoiakim Eli de la ra-
ce de Zorobabel, de la lignée de Iuda, de laquelle
deuoit ſortir le Meſſie. Et de faict, nous ne liſons
point en l'Euangile, qu'on ait reproché à Ieſus; qu'il
ne fuſt point de la race de Iuda, ou de Dauid; mais
bien qu'il eſtoit fils d'vn Charpentier: comme les
longues trauerſes de la maiſon de Dauid en auoyēt
reduit aucuns en bas eſtat. & R. Vla dit nommée-
ment que Ieſus de Nazareth, prochain du Royau-
me, c'eſt à dire, fils de Dauid, fut crucifié le ſoir
Au Thalm. Tract. Sanhed. ch. Nigmar Hadin. precedent de Paſques: & veu que ſi preciſement le
Meſſie eſtoit promis à ceſte race, ne doubtons que
les Scribes euſſent volontiers verifié le contraire
s'ils euſſent peu; qui leur euſt eſté cauſe gaignée.
Bref, pour reuenir à la virginité de Marie; ce n'e-
ſtoit pas vne femme appuyée de parentage, ou de
biens, pour oſer eſperer que celà fuſt creu à ſa pa-
role ſans autre enqueſte: & le peuple, auquel elle di-
ſoit cela, n'eſtoit pas imbu des opinions des Payēs,
qui forgent tels contes de leurs Dieux, pour le luy
faire legeremēt croire. Mais la choſe eſtoit ſi vraye,
que la verité ſeule l'enhardiſſoit: & de faict, c'eſt de
là que Simon Magus, pour ne ſembler en rien infe-
rieur à Ieſus, ne nie pas ceſt article; ains le preſup-
poſe, & veut faire croire à ſes diſciples, qu'il eſtoit
Clemens in Recognitionib. auſſi fils d'vne Vierge. Michée dit, *Et toy Bethlehem*
Michée 5. v. 2. Ioan 7. v. 42. En Bethlehem. *Ephrata, petite pour eſtre tenuë entre les familles de Iuda,*
de toy me ſortira celuy qui ſera Dominateur en Iſraël; &
ſes yſſuës ſont dés le commencement; dés les iours eternels.
Là où encor nous auons deux naiſſances du Chriſt:
l'vne en temps, & l'autre eternelle. Et de là ſont ces
diffe-

differens propos du peuple en l'Euangile: Tantoſt, *Quand le Chriſt viendra, nous ne ſçaurons d'où il viendra.* & tantoſt, *Eſt il pas eſcrit, que le Chriſt viendra de la ſemence de Dauid, & de la Bourgade de Bethlehem où il demeuroit?* Or qu'il fuſt ainſi entendu des anciens, la Paraphraſe Chaldaique en faict foy, qui traduit: *De toy ſortira le Chriſt, qui exercera l'empire ſur Iſraël, &c.* & Ionathan qui en eſt autheur, principal diſciple de Hillel, viuoit encor, lors que Ieſus naſquit: & le Sainct Rabbi, & Rabbi Selomoh meſmes y conſentent. Et que Ieſus y ſoit né, & d'vne façon inopinée, ie n'en voy point qui le nie: meſmes en Bethlehem ſe monſtroit l'eſtable, où Ieſus naſquit entaillée en vne cauerne: & dit Origene, que ce lieu eſtoit ſingulierement remarqué par les infideles de ſon temps.

Ionathan Ben Vziel.

Origene contre Celſus. Iuſtin en l'Apologie.

Quelques iours apres ſa naiſſance, l'Euãgile nous dit que Ieſus fut porté en Ieruſalem, pour le preſenter au Seigneur, ſuiuant la Loy; & que là vn homme nommé Simeon, iuſte & craignant Dieu, auerty diuinement par le S. Eſprit, qu'il ne verroit point la mort, que premierement il n'euſt veu le Chriſt du Seigneur, le prit entre ſes bras, & loüa Dieu, diſant; *Auiourdhuy mes yeux ont veu ton Salut, &c.* Icy i'adiure les Iuifs de ſe reſouuenir de ce qu'ils eſcriuent & liſent de ce Simeon, Que les diſciples de Hillel ne defaudroyẽt point, iuſques à ce que le Chriſt vinſt: Que ce Simeon, ſurnommé le Iuſte, & Ionathan, fils d'Vziel, eſtoyent les deux principaux; Qu'en ce Simeon defaillit & ceſſa l'Eſprit de la grande Synagogue: Que Dieu meſmes monſtra, lors en tous ſignes, qu'il abhorroit la Synagogue, & le Sanctuaire; & que tout y alloit à gauche, & s'y voyoit plein de tenebres. D'où ceſte mutatiõ qu'ils remarquent

S. Luc 2. Simeon.

Thalm. au Traict. Pirkei Auoth. au Traicté Ioma ch. Tereph becalpi.

si soigneusement eux mesmes, que du mespris du Christ? Et ce qu'ils dient encor que le Temple s'ouuroit de soy mesmes: & que Rabbi Iohanan Ben Zaccai condisciple de Simeon en estoit tout estõné;

Zachar. 11. v. 1.

& lors se souuint du mot de Zacharie, ch. 11. *O toy Liban ouure tes portes, & le feu consumera tes cedres.* Qu'est ce, sinon ce que predit Simeon à Marie: *Voicy cestuy cy est mis pour la ruine, & pour la resurrection de plusieurs, & pour vn signe auquel on contredira?* Ceste enfant est nommé Iesus, c'est à dire, Sauueur: & l'Euangile adiouste la cause, *Car il sauuera son peuple de leurs pechez.* Qui regissoit sa naissance, d'vne Vierge, en Bethlehem, inopinéement, pour la faire rencontrer auec les Propheties, & accorder maintenant son nom, & auec les circonstances precedentes, & auec tout le discours de sa vie? Car de tant de Iesus qu'il y a eu, & soubs le premier, & soubs le second Temple, auquel trouuons nous ces rencontres icy? Or n'est aussi ce nom en vain: car comme Abraham, ne Moyse n'introduirent point le peuple en la terre, mais Iesus fils de Nun; ainsi ne la loy de nature, ny la loy de Moyse ne nous pouuoyent introduire en la vraye Chanaan, en nostre heritage spirituel; mais la grace seule par le vray Iesus. Et pourtant dit le S. Rabbi, *Parce que le Christ sauuera le peuple il s'appellera Iesus; & par ce qu'il sera Dieu & homme, Emmanuel.* & en vn autre lieu, *Les Gentils*, dit il, *l'appelleront Iesus.* Et il tire ce nom du Genese chapitre 49. par vne certaine voye de la Cabale; qu'ils appellent Notariaque, prenant les premieres lettres des mots, יבא שילה ולו, qui font Iesu, ישו: & du Psal. 71. יעלו שרי וכל ינון שמו ויתברכו. & du 95. qui sont tous passages clairement entenduz du Messie. Or i'allegue cecy contr'eux; encor que ie n'en face nul

Iesus.

R. Hacadosch. Isaie 9.

Genese 49.

Psal. 71. & 95.

estat,

eſtat, par ce que c'eſt leur couſtume de Cabalizer; & de ceſte façõ meſmes les Machabées ont leur nom, à ſçauoir des premieres lettres des mots de leur deuiſe. Mais, que ce nom Ieſus leur fuſt reuelé, ne doibt ſembler eſtrãge; veu qu'és troiſieſme & quatrieſme liures d'Eſdras, Ieſus Chriſt fils de Dieu eſt nommé expreſſement, & pluſieurs fois, & le temps de ſon auenement preciſement deſigné; qui accorde auec les ſepmaines de Daniel. Car encor que les Iuifs tiennent ces liures pour Apocryphes, & que l'ancienne Egliſe ne les ait pas tenuz en telle authorité que ceux du Canon; ſi eſt il clair, qu'ils ſont eſcrits deuant la venuë de Ieſus, duquel toutesfois ils parlent nommément.

מי כמוך באלים יהוה?

Eſdras 4.ch.7.

Or auant qu'il ſe manifeſtaſt, l'Eſcriture nous promettoit vn precurſeur. Car Malachie dit, *Voicy i'enuoye mon Ambaſſade, afin qu'il balie le chemin deuant moy; & incontinent entrera en ſon Temple le Seigneur que vous cherchez.* & au chapitre ſuyuant, il eſt appellé, Elie, pour la ſimilitude de ſon miniſtere: & eſt ce paſſage, comme nous auons monſtré cy deuant, par eux entendu du Meſſie. Et de faict, nous en voyons les traces en l'Euangile en ces mots, *Les Scribes dient qu'il faut qu'Elie vienne premierement.* Et en vn autre lieu, *Es tu le Chriſt, ou Elie, ou l'vn des Prophetes?* Or peu auant que Ieſus ſe manifeſtaſt, ſe leue Iean Baptiſte au milieu d'Iſraël, qui fut ſuiuy d'vne telle multitude de peuple, que tous les grands luy portoyent enuie; & c'eſt celuy, que la Chronique des Iuifs appelle Rabbi Iohanan le grãd Preſtre par excellence. De ce Iean Baptiſte, ſ'ils ont noſtre Euangile pour ſuſpect, qu'ils croyent leur hiſtorien meſmes: C'*eſtoit*, dit il, *vn treſ-homme de bien, qui exhortoit les Iuifs à la vertu, & ſur tout à pieté & iuſtice*; &

Malach.3.v.1. & 4.v.5.

Precurſeur.

R.Moſ. Ben Maimon és Sentences.

Marc.9.v.11.

La Chronique des Princes d'Iſraël ſoubs le ſecond Temple.

Ioſephe liu.18. chap.7.

les conuioit à vne pureté de corps, & d'eſprit par le Bapteſme. Mais comme Herode vit qu'il eſtoit ſuiuy d'vn grand peuple, & qui dependoit, ce ſembloit, de ſon conſeil; il le mit en priſon, pour preuenir vne reuolte, là où peu apres il luy fit trancher la teſte: & fut l'opinion d'vn chacun, quand ſon armée fut desfaicte à platte couſture; que c'eſtoit vn iuſte iugement de Dieu, pour l'iniuſte mort de Iean Baptiſte. Par ce teſmoignage de Ioſephe, nous voyõs quel eſtoit ſon office; à ſçauoir, comme nous liſons en l'Euangile, de preſcher penitence, & de baptiſer; ou, comme dit Malachie, de conuertir les cœurs des peres aux enfans; & des enfans aux peres. Mais cecy deuons nous principalement remarquer, Qu'ayant la vogue du peuple, quand Ieſus vient il cede, & ſ'humilie, & luy donne gloire; ce qu'vn homme conduit de l'homme n'euſt pas fait: Et de faict, de ce grand maiſtre; dés que Ieſus paroiſt, il ne paroiſt plus de diſciples; à ſçauoir par ce qu'il ne les enſeignoit pas pour ſoy, mais pour Ieſus. Et quant à ceſt acte particulier de baptiſer, il ſemble que les Leuites en euſſent entendu auſſi quelque choſe, quand ils demandent à Iean, *Comment baptizes tu, ſi tu n'es, ny le Chriſt, ny Elie, ny le Prophete?*

Mais venons maintenant au diſcours de la vie de Ieſus, non ſelon nos Euangiles; mais ſelon les hiſtoires, que ne peuuẽt nier les Iuifs meſmes; Qu'eſt ce ſinon le corps des ombres du vieil Teſtament, & l'effect & ſubſtance des paroles predites du Meſſie? Ramenteuons nous le but de ſa venuë: C'eſt le ſalut du genre humain. La nature de ſon royaume: c'eſt vn Royaume ſaint & ſpirituel. Que ſont toutes ſes predications, ſinon de la remiſſion des pechez, & du Royaume des cieux? Les diſciples l'imporru-

Le Royaume de Ieſus ſpirituel.

portunent touſiours, *Seigneur quand reſtabliras tu le Royaume d'Iſraël?* Au lieu de contenter leurs fantaſies; il reſpond du Royaume des cieux. Ils s'imaginoyent vn Empire de Cyrus ou d'Alexandre. De ſe faire adorer par tous les autres peuples de la terre. L'vn veut ſa dextre, & l'autre ſa feneſtre. A cela que reſpõd il? Ains, dit il, qui voudra eſtre le plus grãd, ſoit le moindre; &, ſi moy, qui ſuis le maiſtre, ſuis comme ſeruiteur au milieu de vous; vous autres quels deuez vous eſtre? Vous ſerez menez deuant les Magiſtrats: C'eſt bien loing de dominer. Vous ſerez perſecutez, liez, gehénez, crucifiez: C'eſt bien loing de triompher. Ie vous feray cognoiſtre combien il faut patir pour mon nom: C'eſt bien loing de partir les conqueſtes. Cependant bien heureux ſerez vous, quand vous ſouffrirez toutes ces choſes: &, qui perſeuerera iuſques à la fin ſera ſauué. Qui peut rien imaginer de temporel en ce royaume; dont la premiere & derniere leçon, c'eſt, qu'il faut perdre ceſte vie pour la ſauuer? eſpouſer vne haire de malheur pour eſtre heureux? Le peuple le ſuit pour les miracles qu'il fait: & les Iuifs ne nient pas qu'il n'en ait fait de treſgrands. mais voyons, où ils tendent. Il nourrit vn grand peuple de peu de pains au deſert. Il auoit dequoy l'entretenir de ce miracle: mais il luy preſche le pain celeſte qui nourrit en vie eternelle. Il guarit auſſi les malades qui ſe preſentent: mais pour monſtrer que ce n'eſt qu'vn acceſſoire de ſa venuë, *Tes pechez*, dit il, *te ſont remis*. Bref, du Puis d'Abraham il conduit la Samaritaine à la fontaine de vie; & ſi on luy monſtre les beaux edifices de Ieruſalem, & du Temple, il en predit la ruyne: & ſi on luy demande ſa dextre, ou ſeneſtre, il parle du calice qu'il a à boire: & quand on le veut

faire Roy, il se desrobbe: & quand on le veut prendre, il se presente: & lors que ses Apostres s'attẽdent à quelque grand triomphe, c'est selon qu'il est dit en Zacharie, sur vne asnesse & sur vn asnon: Et neantmoins Herode en tremble en son throne, le conseil est perplex, le peuple l'admire. Et en ses actions il fait assez paroistre, qu'il a les cœurs de tous en sa main; qu'il ne tiẽt qu'à luy qu'il ne soit obey, & des plus grands & és plus grandes choses. Certes, disons donq, que le but de Iesus est le but du Messie; à sçauoir d'arracher les hommes de la terre, pour leur faire planter toute leur esperance de par luy és cieux.

Dieu & Homme.

S'ensuit qu'à ceſt office, qu'euidemment il entreprend, il ait apporté les qualitez requises; à sçauoir qu'il ait esté Dieu & homme; Dieu, di-ie, fils de Dieu, & homme né de femme, sans peché, tel, qu'il nous estoit promis. Et de c este attente nous auons des traces en l'Euangile: car dient quelques vns, *Nous auons ouy dire que le Christ demeure eternellement.* Et Nathanael mesmes, *Maistre*, dit-il, *es tu le fils de Dieu & le Roy d'Israël?* c'est à dire le fils de Dieu que nous attendons pour Roy d'Israel? Et à ce propos nous pouuons opposer ainsi ces deux natures. Il a eu faim; mais il a repeu beaucoup de milliers de peu de pains. Il a eu soif; mais il a donné les eaux viues qui desalterent. Il a esté las; mais, venez à moy vous qui estes trauaillez. Il a payé peage; mais il a fait payer le didrachme au poisson. Il a esté muet cõme vn agneau; mais aussi estoit il la Parole mesmes. Il a rendu l'esprit; mais i'ay, dit il, puissance de le reprendre. Bref, il a esté condemné; mais il iustifie; occis, mais il sauue; en priere, mais il prie pour nous & nous exauce. Car ces oppositions & semblables

Iean 1. v. 50.
Iean 12. v. 34.

blables lisons nous en nos Euangelistes, esquelles nous auons les actions des deux natures distinctes; conioinctes toutesfois en vne mesme personne. Mais s'ils veulent du tout nier nos Euangiles, en ce poinct serõs nous plus equitables qu'eux: car nous ne nierons pas tous leurs escrits. Or sont ils d'accord auec nous, qu'il estoit homme; mesmes, en sa vie particuliere ils ne l'accusent point de quelque vice, combien qu'ils escument contre luy en leurs liures: & pourtant auons nous principalement à insister sur la diuinité.

Miracles de Iesus.

IESVS donq, dit nostre Euangile, a fait des miracles. Il a guary les malades, rendu les jambes aux boiteux, les yeux aux aueugles, la vie aux morts; non point en vn lieu, mais en plusieurs; non point en vne caue, mais en plein marché: & y a des hommes par milliers qui meurent sur la géenne, plus tost que de le nier; voire plustost que de ne le prescher. Ie leur demande en leur conscience s'ils veulent nier qu'il ait fait miracles. S'ils le nient, Quel est donq ce miracle; que tant de peuple suyuent vn hõme pauure & abiect sans miracles; & que quand il est mort, on meurt pour luy? Et si ces miracles ne sont tresgrands, & ne surpassent toute la nature, comme d'auoir rendu & la veuë & la vie, qui voudra perdre la sienne que pour mieux; & comment donnera mieux cil, qui ne la pourroit donner? Et si nous estimons miracle, d'operer sur vn homme par le toucher, mais plus sans le toucher; & plus encor sans le voir: quel sera cestui-cy d'operer és cœurs des nations loingtaines sans les voir; les toucher sans les approcher; les conuertir à soy sans les toucher? Et si les oz d'Elie sont magnifiez pour auoir prophetisé au tombeau: quel sera donq ce Iesus, qui

ait vaincu tant de peuples; conquis tant de nations, depuis sa mort; mais qui plus est, par la mort des siens, qui ne preschoyent que sa mort? Or ont bien veu les Rabbins, que les miracles de Iesus ne se pouuoyét nier. Et de faict, R. Iohanan dit au Thalmud, Que le nepueu de R. Iosue fils de Leui auoit pris du poison; & qu'estant adiuré au nom de Iesus il fut soudain guary. C'est suyuãt cè qu'il auoit dit, *Et s'ils boiuent quelque chose de mortel, il ne leur nuira point.* Et R. Iose, Qu'vn Serpent mordit Eleazar fils de Duma, & que Iaques disciple de Iesus le vouloit guarir en son nom; mais que R. Samuel ne voulut point. Et Iosephe leur historien parlant des miracles de Iesus, les trouue si admirables, qu'il ne sçait s'il le doibt dire, Dieu ou homme: & qu'il en ait fait, ils ne le doibuent trouuer estrange, veu qu'ils croyent les miracles de Moyse, d'Elie, d'Elisée, &c. Mais les vns les ont attribuez à Magie; les autres à la vertu du nom de Dieu dont il auroit vsé: & ie les prie d'examiner auec moy sans passion l'vn & l'autre poinct.

Thalm. Hierosol. au Traict. Auodazara. Midrasch Coheleth.

Marc. ch. dernier.

Ioseph. liu. 18. des Antiq. c. 4.

Quant à la Magie; ils dient que leurs septante Senateurs, qu'ils appelloyent Sanhedrin, y estoyent tresexperts: & ce dit R. Selomoh, pour conuaincre tant mieux les Enchanteurs. & nous lisons en Iosephe, que la Magie ne fut iamais plus hantée en Iudée, qu'elle estoit en ce temps là entre les Docteurs. Si c'estoit pour les conuaincre, Que ne luy faisoyét ils honte? & que n'exerçoyent ils la rigueur de la Loy sur luy? & d'où vient qu'en son procez ne s'en lit pas vn mot? Si pour les vaincre; que quelqu'vn d'eux ne faisoit il telles, ou plus grandes choses; & que leurs miracles ne deuoroyent ils les siens? Et d'où vient au contraire, que Iosephe appelle Iesus

Au Thalm. Tr. Sanhed. chap. Dinei Mammonoth. Ioseph. liu. 20. ch. 6. Non procedans de Magie.

Faiseur

Faiſeur de merueilles, & les autres Magiciẽs & Impoſteurs? & que ſes miracles operent apres ſa mort; des autres, s'eſuanoüiſſent deuant leur vie? Ains comme Dieu permit au temps de Moyſe, qu'il y euſt de grands Magiciens en Egypte, pour rendre ſa vertu en Moyſe plus euidente; ainſi en ce temps, la Iudée en eſtoit pleine, pour mettre difference entre ce que peut l'homme abuſé du diable, & ce que peut en l'homme le doigt de Dieu. Et de faict, i'oſe dire, qu'il n'y a ſcience quelconque, qui verifie plus clairement les miracles de Ieſus que la Magie: car iamais, dit Pline, n'y eut tant de Magiciens, que du temps de Neron; c'eſt à dire, du temps que les diſciples de Ieſus eſpandoyent ſa doctrine: & iamais, dit il, n'en fut plus cognuë la vanité, qu'alors. Et entre les Iuifs d'auiourd'huy ceſte ſcience eſt plus commune qu'entre autres: car en Leuant ſpecialement ils en font liures. Mais, Que ſont ce q̃ tours de paſſepaſſe & ieux d'enfans? Et les Magiciens que les Princes maintiennent à noſtre grand honte, & à leur confuſion en leurs Courts, que font ils, à leur dire propre, que des illuſions qui paſſent auſſi toſt? En vn ieu de cartes, ou de dez, en choſes legeres & vaines; & qui eſt celuy, nõ qui vueille mourir pour eux, mais qui n'ait honte de viure auec eux? De Ieſus, voyons toute autre choſe. Il a fait de grands miracles en ce monde: mais ores qu'il ſoit crucifié, ſes diſciples, dit Ioſephe, ne l'abandonnent point; & apres meſmes qu'il les a laiſſez, ils en font. mais encores quels? Tels qu'en l'eſpace de vingt ans ou enuiron nous voyons tout le monde plein de Chreſtiens, & ce miracle dure encor: les Empires, qui n'auoyent pas ouy parler du Chriſt, ſont conuertiz à l'empire de Ieſus, & le croyent en ſes effects, premier

mier que d'entẽdre ſon nom. Les Empereurs, ſoubs qui il auoit eſté crucifié, & les ſiens perſecutez diuerſement, ſont en péne de luy faire honneur; & de luy baſtir des Temples. Reſpondent les Iuifs, de quel Magicien ils ont iamais ouy dire, qu'il ait fait tels miracles apres ſa mort? Et s'ils dient que les Apoſtres, & diſciples de Chriſt eſtoyent auſſi Magiciens; reſpondent donq, veu que nul homme aduiſé ne fait rien ſans but; quel acqueſt ils pouuoyent auoir à exercer ceſte Magie, qui ne leur apportoit qu'ennuy, que priſon, que géennes, que mort cruelle? Et veu que les Magiciens pourſuiuiz ſe cachent, & pallient leur ſcience; quelle eſt ceſte eſpece de Magie, qui veut eſtre cognue, & exercée, en deſpit, & des Princes, & du Monde, & de la mort; c'eſt à dire, en deſpit, s'il faut ainſi dire, de l'homme meſmes qui l'exerce? Mais encor, ſi c'eſt quelque extremité de vaine gloire, qui les mene; comment chacun d'eux ne s'eſt il fait adorer à part? & comment ne font ils pluſtoſt leurs œuures en leur nom; ains rapportent tout, & à la vertu, & à l'honneur & gloire de Ieſus? Que s'ils dient, & ils en ſont cõtraincts, que c'eſt que la vertu de ceſt homme crucifié agiſſoit encor en eux, & par eux: Qu'ils adiouſtẽt donq, que ceſt homme viuoit encor apres la croix, & d'vne autre vie que tous les hommes; veu qu'il fait apres ceſte vie, les hommes plus que hommes: c'eſt à dire, d'vne vie non ſeulement immortelle, mais eternelle, & vrayement diuine; tant s'en faut que ſelon la péne decernée aux Magiciens par la loy, il ſoit en la Geolle, & ſoubs la Geenne; ou, comme eux meſmes dient, en l'eternelle mort. Mais, comme ils ſe voyent forcloz de ce coſté, ils taſchent
Ny de Cabale. d'eſchapper par vn autre. Ieſus donq, dient ils, a
fait

fait ses miracles par la vertu du nom ineffable de Dieu, laquelle il entendoit: & là dessus ils font vn conte, qui monstre, comme plusieurs autres en leur Thalmud, que non seulemẽt l'esprit de Dieu, mais l'esprit de l'homme mesmes, és choses qui sont de Dieu, leur a failly; &, Dieu le sçait, i'auroy honte de le reciter, si ce n'estoit leur bien propre. Ils dient dõq, Qu'au temple de Salomon y auoit vne certaine pierre, fort rare, en laquelle Salomon selon sa singuliere sagesse auoit graué le vray nom de Dieu, lequel il estoit bien permis à chacun de lire, mais non d'apprẽdre ou de transcrire. Qu'aux portes du temple y auoit deux lions attachez à deux chénes, qui rugissoyent si fort, que si quelqu'vn l'auoit appris, il l'oublioit de peur; ou s'il l'auoit transcrit, creuoit par le milieu. Mais que Iesus fils de Marie, ne tenant cõte ny de la malediction adiointe à la defense, ny du rugissement des lions, l'ayant escrit en vn billet, passa d'vne grande asseurance à trauers; & pour n'en estre trouué saisy, le cacha en vne petite ouuerture, qu'il se fit au gras de la iambe, & depuis par la vertu de ce nom fit tant de merueilles. Icy, si i'ay eu honte de le referer, encores plus de le refuter. Ie les prie d'où est venu ce beau conte; veu que la magnificẽce du temple de Salomon nous est si soigneusement descrite; & qu'il n'y est fait mention, ny de ceste pierre si rare, ny de ces lions tant zelateurs du nom de Dieu. Et comment Iosephe a il ignoré cela, qui auoit si bien fueilleté tous leurs Memoires? & comment l'ont ils sceu les premiers tant de siecles apres? Que deuinrent aussi ces lions quand les Egyptiẽs & Babyloniẽs rauagerent Hierusalem, & profanerent le Temple? Et comment se retrouuerent ils apres au second? ou s'ils estoyent immor-

immortels, que sont ils deuenuz depuis? Mais encor, comment ce grand Roy Salomon, qui auoit consacré & graué ceste pierre, n'a il fait semblables miracles; veu que nous ne lisons point qu'il en ait fait aucun? Et quelle pieté à luy de cacher la vertu de ce nom, qui eust apporté guarison aux maladies du corps, & fermeté aux infirmitez de l'esprit? qui, di-ie, eust destourné le peuple de l'idolatrie, & acquis tout l'vniuers à la Loy? Mais s'il faut plus outre respõdre aux fols selon leur folie; Si Iesus est seruiteur du Dieu viuant, & s'il sert à la gloire de son nom; que ne le croyent ils? Ou s'il n'y sert point, cõment luy sert le nom de Dieu d'instrument contre sa gloire? Et quel blaspheme que la vertu de Dieu soit tellemẽt attachée à son nom, que ses ennemis, vueille ou non, se seruent & de son nom, & de sa puissance, pour ruiner son empire, & establir le leur? Ains, disons plustost par leur propre doctrine, Iesus a faict de grands miracles, & au nom de Dieu, & par la vertu de Dieu; & Dieu donne puissance à son nom, & non le nom à Dieu. Certes Iesus donq estoit seruiteur de Dieu, accompagné d'vne telle puissance de par Dieu. Et quant à ce qu'aucuns dient, que le Christ ne deuoit pas faire de miracles; comme ainsi soit toutesfois que l'Escriture soit au contraire, & qu'ils ne pressent Iesus en l'Euangile que de signes & miracles; & que leur Thalmud die, que le Christ iugera du bon & du meschant par la seule odeur, que Barcozba fut descouuert par là, n'estre pas le Messie; que les bestes sauuages despouilleront leur fureur; que Hierusalem sera esleuée trois lieux en haut, &c. Certes ie dis bien que le but de la venue du Christ ne seroit pas de faire des miracles; comme aussi nous voyons que

Thalm. Tr. Sanhed. ch. Helec.

Iesus

Iesus ne les faisoit que par rencontre, & par accessoire; & estime plus ceux qui oyent, & gardent sa parole, que ceux qui transportent les montagnes. Mais R. Hadarsan dit auoir appris de R. Natronai, Que le Christ viẽdroit auec signes & miracles tresgrands; & que les Pharisiens les attribueroyent à Magie, & au nom des esprits immondes; comme nous lisons en l'Euãgile: *Au nom de Beelzebub il chasse les diables.* Et le Commentaire sur l'Ecclesiaste, Que tous les miracles precedens ne sont rien, au regard de ceux du Messie: & le Thalmud en quelque endroit, que les miracles qui se feroyent lors és Royaumes des Gentils, en comparaison de ceux d'Egypte, seroyent comme la Substãce au regard de l'Accident. Aux miracles on conioint la Prophetie; & aussi est ce bien vn des principaux miracles: & que le Christ deust estre Prophete, ils ne le nierõt point; car ils entendent du Christ le passage de Deuteronome, où vn Prophete leur est promis; & de là est ceste commune demande en l'Euangile: *Es tu le Prophete?* & en leur Thalmud, ce qu'ils dient, que le Messie iugera des affaires au seul sentiment, ne se peut entendre sainement que d'vn excellent don de Prophetie. Or, laissons mille propheties particulieres, mille passages, par lesquels nous apperceuons, que Iesus lisoit au cœur hypocrite des Pharisiens, & voyoit és siens ce qu'ils n'y voyoyent ny sçauoyent encores pas. Qui n'admirera celles cy que nous voyons accomplies si precisement: Vous serez menez deuant tous les Princes & Magistrats de la terre; & pensera on faire sacrifice à Dieu, quand on vous meurtrira pour mon nom? Item, Que l'Euangile de son Royaume, nonobstant toutes oppositions, seroit presché & annoncé par l'vniuers: Que Hieru-

R. Hadarsan sur le Psal. 74.

Midrasch Coheleth, ch. 1.

Au Thalm. Tr. Beracoth ch. Meemathai Korin.

Propheties de Iesus.

Deut. 8. & 18.

Hieruſalem ſeroit deſtruicte: Que toutes choſes y ſeroyent rauagées & profanées: Que meſmes il ne ſeroit laiſſé pierre ſur pierre, à ce temple qu'ils reueroyent tant: & de ſi pres; que ceux meſmes, qui le conduiſoyent à la mort, auoyent à pleurer ſur eux, & ſur leurs enfans? Car, ie vous prie, que pouuoyẽt penſer ces pauures peſcheurs, quand il leur parloit d'eſtre menez deuant les Roys? qui plus eſt, de mener les nations au ſon de l'Euangile, comme troupeaux deuant eux? Et quelle apparence y en auoit il, ny en ſa perſonne, ny és leurs? ny en l'humilité de ſa vie, ny en l'ignominie de ſa mort? Et quant à la deſtruction de Hieruſalem, qui auint quelque quarante ans apres; quand nous liſons en leurs hiſtoires propres, que l'Empereur Titus leur offroit la paix, la conſeruation du temple, la liberté de leur religion, Que l'aſſiegeant fait la court aux aſſiegez pour les garentir & ſauuer. Cependant, comme dit Ioſephe, que malgré qu'on en ait, ils veulent perir: & en ces meſmes extremitez, que Ieſus leur auoit annoncées, Qui niera que ce decret immuable de Dieu ne luy fuſt cognu; contingent toutesfois en apparence humaine, ſi choſe le fut onq; veu que les ennemis meſmes; deſquels il ſembloit dependre; taſchent par tous moyens de le deſtourner?

La doctrine de Ieſus.

Or, & de la Prophetie & des miracles la doctrine eſt la touche, encores certes qu'en l'vne & en l'autre il y ait des marques incõmunicables de l'eſprit;

Deuter. 13.

& du doigt de Dieu pour les diſcerner. Car, dit la Loy, *S'il ſe leue vn Prophete qui te donne ſigne ou miracle, & qu'il auienne; & que là deſſus il te vueille deſtourner aux Dieux eſtranges, tu ne l'eſcouteras point.* Voyons donq quelle doctrine Ieſus a conioint à ſes ſignes & miracles. Or liſons l'Euãgile depuis vn bout iuſques

ques en l'autre; nous n'y voyons autre chose qu'aimer Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soy mesmes. Aussi n'est il point venu pour abolir la Loy, mais pour l'accomplir; pour destruire le Temple, mais pour le purger. Le Pharisien auoit espādu la Loy sur l'exterieur: Il condéne leur hypocrisie, & la ramene à l'interieur. Ils disoyent, Hayez vos ennemis: mais luy, Si vous n'aymez que vos amis; qu'estes vous plus que les publicains? Ils disoyēt, Tu ne feras point adultere: tu ne tueras point; Mais luy, Si tu as regardé femme pour la cōuoiter, tu es coulpable de la loy: &, si tu as dit à tō frere Racha, tu l'as ià occis. Le prochain en somme, selon leurs interpretations, n'estoit qu'en Iericho, ou és enuirons: mais il le leur monstre, & en Samarie & en Idumée, & en tous les coings du monde. S'il est question aussi de Dieu, il apprend à abandonner tout pour son seruice, biens, dignitez, pere, mere, enfans, &c. Si du salut; de thesaurizer au ciel, de despouiller le monde en ceste vie, pour estre vestus de gloire en l'autre: Qu'y a il en tout cela qui destourne, ains qui ne radresse? qui ne tende en somme à la gloire du vray Dieu, au deuoir enuers le prochain, au salut d'vn chacun? Et n'est cependant ceste doctrine vne declamation, ou vn exercice de Philosophes; qui, comme dit Seneque, promettent des medecines aux escriteaux, & sont pleins de venin & de poison. Ains ceste doctrine est exprimée par sa vie; & se lit en ses disciples que ny Iuifs ny Payens n'ont iamais accusé, que de simplicité, & d'innocence; iusques là, que Philo Iuif par admiration en a fait vn liure expres. Car quant à ce que l'Epicurien Celsus obiecte; que Iesus auoit choisy pour disciples des Publicains, & gens de mauuaise

Philo De la vie contemplatiue.

vie: Ains en ce proprement a il mõſtré quelle eſtoit l'efficace de ſa doctrine pour la guariſon des ames; comme le Medecin en la cure des plus malades, & des plus deſeſperez de toute vne ville. Bref, à ſa parole les Nations qui adoroyent les diables, les hommes, les Planetes, les ſtatues, ſe conuertiſſent à vn ſeul vray Dieu. Les Diables qui les abuſoyẽt, comme cy apres ſera dit, ſe cachẽt; & les oracles perdent la parole. La Loy de Dieu, les Eſcritures ſainctes; ie dis celles, ô Iuifs, que vous croyez & reuerez; viennent à eſtre leuës, embraſſées, expoſées par tout le monde, & en toutes langues. Si ceſte doctrine eſt du diable, à quelle marque donq recognoiſtrons nous celle de Dieu? Et ſi donner authorité à la Bible par tout le monde, eſt la deſtruire; qu'appellerons nous l'eſtablir? Et ſi Ieſus par ſa doctrine a eſtably le ſeruice du vray Dieu, authoriſé la Loy de Moyſe, ruyné de fonds en comble le ſeruice du diable; comment le diable l'aura il ou inſpiré ou aſſiſté en ſes ſignes & Propheties, & pour le Royaume de Dieu, & contre ſa tyrannie propre?

Obiection. Voire mais, dictes vous, il s'eſt dit fils de Dieu. Et tant pluſtoſt le deuez vous embraſſer; veu que tel, ſelon vos anciens, deuoit eſtre le Meſſie. Et quand il ſe dit tel; liſez bien vos Docteurs, il ne vous deſtourne point à diuers Dieux ny à Dieux eſtranges; car ces trois, le Pere, le Fils, le S. Eſprit, ſelon vos Eſcritures & Traditions, ne ſont qu'vn Dieu. Mais celà veux-je ſçauoir ſeulement de vous, ſi vous le tenez pour vray ou faux Prophete; pour ſeruiteur de Dieu, ou pour ſeruiteur du diable? Si du diable; ià auez vous dit qu'il vſoit de la vertu du nom de Dieu en ſes miracles. C'eſt beaucoup confeſſé; & deſia auſſi auons nous prouué que ces Propheties ſi ſpe-

Voyez au 6. chap.

ciales

tiales ne peuuent proceder que de Dieu meſmes: mais encor, qui ſera ce ſeruiteur du diable qui ruïne ſon maiſtre; ce deſtructeur, qui nous ſauue; ce calõniateur, qui nous iuſtifie; ceſt ennemy mortel, qui nous remet en vie? Car qu'a fait la doctrine de Ieſus autre choſe par l'vniuers que celà? Deſtruire les autels des diables? razer les temples? briſer les images? abolir ſes ieux, ſes feſtes, ſes ſacrifices; retirer au reſte les hommes, & des meurtres, paillardiſes, abominations, eſquelles ils ſe plongeoyent; & des vains ſeruices, eſquels ils amuſoyent & abuſoyent leurs conſciences? Si vous dites de Dieu, & tel les Turcs meſmes le confeſſent: certes, paſſez donq encor ce poinct, comme Prophete de Dieu il le faut croire; Car Dieu le Createur, tout bon, & tout ſage ne luy preſteroit pas ſon eſprit pour nous ſeduire. Et s'il le faut croire, il le faut ouïr; & ſi nous l'oyons, il nous dit qu'il eſt le Chriſt, qu'il eſt la verité, qu'il eſt la vie, qu'il eſt venu de Dieu ſon pere; que le Pere & luy ne ſont qu'vn: & de faict, tantoſt pour monſtrer qu'il eſt enuoyé du Pere, il le prie; & tantoſt pour monſtrer qu'il luy eſt egal, il commande abſolüement, & de par ſoy meſmes. Certes diſons donq, Que ce Prophete Ieſus aſſiſté de l'Eſprit de Dieu en Propheties, & en miracles, & en doctrine, né d'vne Vierge, en Bethlehem, au temps deſigné par les Propheres; eſt le Chriſt du Seigneur, Dieu & homme, tel qu'és ſainctes Eſcritures, comme cy deuant auons dit, il nous eſtoit declaré & promis.

Le ſcandale des Iuifs.

Mais voicy le ſcandale des Phariſiẽs, & des Iuifs, Que noſtre Chriſt par lequel nous attendons la ſplendeur d'Iſraël, ſoit ſi vil & ſi abiect, Quelle apparence? Mais encor, s'il eſt Dieu & homme comme vous dites; Qu'il ſoit buffeté, foüetté, crucifié,

reputé entre les larrons; en fin qu'il meure ignominieusemẽt comme vostre Iesus: Que se peut il imaginer de plus absurde? Et certes, à gens qui se sont imaginez vne Monarchie de tout le monde, & qui s'y promettẽt siege entre les premiers, il fasche bien de desmordre ceste esperãce. Que s'ils eussent bien
Zach. 9. & 12. masché ce texte de Zacharie, *Voicy ton Roy qui viendra à toy, iuste, Sauueur & humble, & monté sur vn asne & sur vn asnon, &c.* que leurs Rabbins exposent du Messie; & que nous lisons accomply en Iesus en son entrée de Ierusalem; ils ne trouueroyent pas si estrange qu'en iceluy mesmes se soit accomply ce que dit le mesme Prophete aillieurs, *Ie respandray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Ierusalem l'esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Ce qui par eux mesmes est exposé du Messie. Or auons nous monstré cy deuant, que le Messie par la satisfaction qu'il rendroit à Dieu, nous reconcilieroit à luy; &, combien ceste satisfaction est conuenable, & à la iustice, & misericorde de Dieu; qui ne se peuuent contrarier, & à l'instruction des hommes. En somme, l'hõme par son orgueil s'estoit voulu esleuer au rang de Dieu, & par sa desobeissance pretẽdoit à la diuinité. Conuenoit donq, que son Garend fust humilié au dessoubs de l'homme mesmes, & rendist vne obeissance parfaicte; c'est à dire, iusques à la plus ignominieuse mort. Et derechef, pour destourner, & abstenir les hommes de peché, n'y pouuoit rien auoir de plus pressant, que de cognoistre l'enormité du peché par la grandeur de la péne & de la satisfaction; ny pour les conuier à aymer Dieu, & leur prochain, que de se voir rachetez de Dieu, eux miserables esclaues, par la mort de son propre fils,

Dieu

Dieu & homme; & ce propre fils mort & crucifié pour la rançon, non de ses freres, mais de ses ennemis, qu'il a daigné associer pour freres. Mais puisqu'ils croyent les Escritures, ils ne les voudront pas reiecter en ce poinct: & pourtant examinons les icy ensemble.

Quant à l'humilité du Christ, nous en auons ià traicté cy deuant, & toute l'Escriture nous l'enseigne assez. En vn mot il est dit.: *Le sceptre ne sera point osté de Iuda, &c.* puis il est adiousté: *Liant à la vigne son asnon, & au cep le petit de son asnesse.* Et sur ce passage R. Hadarsan dit: *Quand le Christ viendra en Hierusalem, il sanglera son asne, & fera son entrée en toute pauureté & humilité, cõme il est dit en Zacharie 9.* Mais ramenteuons nous, pour ne rien repeter, ce qui est dit deuant; à fin que ce nous soit vn degré, pour nous conduire plus doucement, à la passion du Christ; qui est nostre vnique salut, & leur extreme scandale. En la Loy donq, nous auons plusieurs Sacremens, & Sacrifices, tant solemnels qu'assiduels; mais entre tous, l'Agneau du passage, le sacrifice de la Geniſſe rouge, l'enuoy du Bouc au desert, &c. & de tous ceux cy, il est dit; Que leur sang laue, & abolit le peché de la cõgregation; & que leur aspersion destourne l'ange destructeur de leurs familles. Celà se fait auec vne si grãde solemnité; il est si expressément commandé, & recommandé d'aage en aage, & de pere en fils. Ie demande en leur conscience, Si ce sont signes d'vn sacrifice auenir qui doibt nettoyer le peché; ou si ces sacrifices mesmes ont ceste vertu. Que ce soyẽt les sacrifices; Quelle vertu y a il au sang d'vn agneau, ou d'vne geniſſe contre le peché? Et pourquoy estce, que tant de fois Dieu nous dit: *Ie ne veux point de vos sacrifices, ny du*

Genes. 49.

R. Moses Hadarsan sur Genese 49.

Passion de Iesus predite en l'Escriture.

ſang de vos Boucs, & de vos Taureaux; tout cela n'eſt que vapeur, & abomination deuant moy. Et lors qu'ils eſtoyent captifs en Babylone, ou eſpanduz çà & là par le monde, où ſelon leur Loy, ils ne pouuoyent ſacrifier; y auoit il point de remiſſion de pechez pour eux? Certes, c'eſtoyent donq ſignes du Chriſt auenir, qui deuoit mourir pour nos pechez, & qui ceſſent maintenant, & par tant de ſiecles en tout l'vniuers, depuis que celuy qu'ils deſignoyent, eſt venu, à ſçauoir l'Agneau, duquel dit Eſaie en ce Chapitre, qu'ils interpretent du Meſſie: *Il eſt mené à l'occiſion comme vn agneau, & a eſté muët comme la brebis deuant celuy qui la tond, n'ouurant point ſa bouche.* Et quant à la Geniſſe rouſſe, les Cabaliſtes font vne queſtion, pourquoy au liure des Nombres, la mort de Marie eſt conioincte auec la Loy de la Vache rouſſe; & en veulent tirer la mort future du Chriſt. Et de fait, Ieſus qui eſtoit la vraye Paſque eſt crucifié le iour de Paſques, comme teſmoigne R. Vla au Thalmud. Et comme Eſaie auoit dit du Chriſt l'Agneau: *Il eſt occis pour le peché du peuple.* Iean Baptiſte dit de Ieſus: *Voicy l'Agneau qui porte les pechez du monde.* & comme il eſtoit defendu de briſer les os de l'Agneau; ainſi les iambes de Ieſus ne ſont point briſées, encor que celles des larrons crucifiez auec luy, le ſoyent: bref, comme la Vache rouſſe eſtoit menée hors du camp accompagnée de tout le peuple pour y eſtre bruſlée, auſſi eſt conduict & crucifié Ieſus hors de la ville. Mais liſons en Eſaie l'hiſtoire de Ieſus & de ſa mort toute entiere: *Il n'y a,* dit il, *en luy, ny façon ny beauté; & l'auons veu qu'il n'y auoit point de forme pour eſtre deſiré. Il eſt meſpriſé & debouté des hommes; homme langoureux & accouſtumé à douleurs, dont auons caché noſtre face de luy, tant eſtoit meſpri-*

Eſaie 53.

Nombres c. 19

Au Thalm. Tr. Sanhed. ch. Nigmar Hadin.

Eſaie 53.

mesprisé, & ne l'auons rien estimé. Vrayement il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs; toutesfois, nous l'auons estimé estre naure de Dieu, & affligé. Or est il naure pour nos forfaicts: il a esté bleßé pour nos iniquitez; le chastiment de noſtre paix est sur luy, & par sa playe nous auons guarison. Nous tous auons esté comme brebis: Nous nous sommes tournez vn chacun en sa propre voye. Et le Seigneur a ietté sur luy l'iniquité de nous tous. Il est outragé & affligé; toutesfois il n'ouure point sa bouche. Il est mené à l'occision comme vn agneau, & a esté muët comme la brebis deuant celuy qui la tond. Il est esleué de destresse & de condemnation. Qui est celuy qui recitera son aage? car il est arraché hors de la terre des viuans, & couuert de playes pour le peché de mon peuple. Et as permis son sepulchre aux meschans, & son monument au riche. Et combien qu'il n'ait point fait d'iniquité, & qu'il ne s'est point trouué fraude en sa bouche; le Seigneur l'a voulu desbriser par douleur, &c. Mais, dit le Seigneur, mon iuste Seruiteur rendra plusieurs iustes par sa science, & luy mesme chargera leurs iniquitez; & ie luy donneray portion auec les grands, & diuisera les despoüilles auec les puissans, par ce qu'il a baillé son ame à la mort, & a esté mis au rang des transgresseurs, & luy mesmes a porté les pechez de plusieurs, & a prié pour les transgresseurs. Or qui ne lit en ce passage & la prison, & les douleurs, & les playes, & la mort de Iesus? Et sa douceur, & son humilité & son innocence; sa prison, di-ie, qui nous tourne en deliurance, ses douleurs en ioye, ses playes en guarison, sa mort en vie, sa iustice en iustification, & son supplice en grace? Et quand nous lisons, *Il est debouté des hommes, & ne l'auons en rien estimé:* luy voyons nous pas cracher au visage? & quand ces mots, *Nous l'auons estimé estre naure de Dieu:* les oyons nous pas dire, *Si tu es le Christ esleu de Dieu,*

ſauue toy meſmes. Et quand derechef il eſt outragé & n'ouure point ſa bouche, remarquons nous pas ſon innocent ſilence? Et en fin: *Il a eſté mis au rang des tranſgreſſeurs, & a prié pour eux*; comme ainſi ſoit qu'il portoit les pechez des autres: Qu'eſt ce ſinon Ieſus crucifié entre deux larrons; voire la voix de ce larron penitent, qui dit: *Quant à nous, nous receuons choſes dignes de nos faicts; mais ceſtuy cy, qu'a il fait de mal?* & qu'eſt ce meſmes, ſinon ceſte priere de Ieſus: *Seigneur, pardonne leur, car ils ne ſçauent qu'ils font*? Or que ce paſſage par les anciẽs ſoit entendu du Chriſt, ils ne le peuuent nier: car Ionathan Ben Vziel Paraphraſte Chaldeen, qui viuoit enuirõ ce temps, l'expoſe nommeément du Chriſt: & où il eſt dit, *Vrayement il a porté nos langueurs, &c.* il traduit: *Il ſera exaucé de Dieu pour nos fautes; & pour l'amour de luy, nos pechez nous ſeront pardonnez.* & ſur ces mots; *Nous auons caché noſtre face de luy: comme ſi*, dit il, *la face de la diuinité euſt eſté eſloignée de luy, ſouz ombre que nous le voyons tel, & n'y prenions point garde.* & de là dit Rabbi Vla au Thalmud, *Qu'il vienne, mais que ie ne le voye point*, pour les extremes douleurs qu'il a à endurer: & pourtant le faignent ils deſliant ſes playes à la porte de Rome. & en vn certain lieu, où ils s'enquierent du nom du Chriſt, ils dient, Qu'il ſera appellé Blanc, comme couuert d'vlceres, & de lepre. ſuiuant adiouſtẽt ils, ce qui eſt dit par Eſaie: *Vrayement il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs; & nous l'auons reputé comme lepreux, & nauré & humilié de Dieu.* Mais que non obſtant l'euidence de ceſte prophetie, les Iuifs ne croiroyent point, le Prophete l'a meſmes prophetiſé, en ce meſme Chapitre: car voyci la preface, qu'il faict premier qu'entrer en ce propos de la paſſion, & de la mort du Chriſt: *Qui eſt ce-*

R. Hadarſan Gen. 24.

Thalmud Tra. Sanhed. ch. Helec.

Midraſch Ruth.

R. Ioſes au liu. Siphrei.

R. Iacob & R. Hanina ch. Helec.

est celuy qui croit à nostre publication; & à qui est ce, que le bras du Seigneur est reuelé? comme au contraire, il dit des Gentils: *Plusieurs gens s'esmerueilleront pour l'amour de luy, & les Roys fermeront la bouche sur luy. Ceux ausquels on ne l'aura point raconté le verront, & le considereront ceux qui n'en ont rien ouy.* Sur ce passage si clair, oyons les inuentions de personnes bandées contre leur propre Salut. R. Selomoh & Dauid Kimhi, (& ceste opiniastreté est encor deuant eux) pour destourner ce passage de Iesus, se destournent de l'antiquité, qu'ils confessent l'auoir entendu du Christ; & ne leur chaut qu'ils dient, pourueu qu'ils nient: *Ce passage donq*, dient ils, *ne s'entẽd pas du Christ, mais du peuple Iudaique affligé par les Chaldeẽs, & par les Romains.* Et cecy nous serue à iuger, combien differentes opiniõs la raison, & la passion; car ie tiens tant de leur esprit, que s'ils fussent nez au temps de Ionathan Ben Vziel, ou pour le moins deuãt Iesus, il leur eust semblé tout autrement. Ie les prie donq, s'il parle du peuple d'Israël affligé, quand il dit, *Il est mesprisé des hommes, & auons caché nostre face de luy*: à qui se rapporte ce qui ensuit, sans changer de personne; *Vrayement il a porté nos langueurs, & l'auons estimé estre naure de Dieu?* Il est mespriſé; c'est, diẽt ils, le peuple d'Israël. Il a porté nos lãgueurs: c'est donq de ce peuple d'Israël mesmes. Qui a il de plus absurde, que de dire: Le peuple d'Israël a porté les langueurs d'Israël? veu mesmes qu'il est dit apres: *& par sa playe nous auons guarison.* qui met euidemment difference entre le medecin, & le malade; entre celuy qui souffre, & qui est soulagé par sa souffrance? Et puis, qui est le peuple, quel qu'il soit, qui ait tiré profit des souffrances d'Israël? & à quel propos ceste admiration; Qui est ce qui a creu à nostre parole?

Esaie 52. & 53.

Vains subterfuges des Iuifs.

role? S'il n'y a autre sens que cestuy cy, qu'Israël a porté ses douleurs propres? *Nous auons*, dit il, *consequemment tous erré comme brebis.* qui, sinon Israël, & le Prophete mesmes qui se met du nombre? *Et le Seigneur a ietté sur luy l'iniquité de nous tous.* Si c'est sur Israël, quel est ce miracle, qu'on ne peut point croire; car qui doubte que chacun ne soit coulpable de son crime? Mais qui contestera puis apres sur l'exposition du Prophete mesmes: *Il est arraché de la terre des viuans, & couuert de playes pour le peché de mon peuple* : car qui ne voit vne opposition manifeste entre le peuple guari, & celuy qui patit pour sa guarison; entre Israël cicatrisé, & celuy qui porte ses playes? Il adiouste: *Il n'a point fait d'iniquité, & ne s'est trouué fraude en sa bouche.* Certes, il y a de l'orgueil és hommes, & en ces hõmes; mais à péne puis ie croire, qu'aucun n'ait honte de s'attribuer cecy. Et de fait, s'il est question du peuple d'Israël, affligé par les Chaldeens; ils dient, que l'Idolatrie, la superfluité, le sang innocent, ont ruiné le premier Temple; & si du second ruyné par les Romains, que l'auarice, la haine du prochain, sans cause, & la vendition du iuste, en ont esté cause. Et quant à leur replique, Que le peuple d'Israël a tant paty en vne saison, qu'il a acquité de péne, ceux qui ont vescu puis apres en vne autre; certes, outre ce que celà contrarie & à la iustice, & à la misericorde de Dieu; ceste glosse ne peut conuenir à ligne aucune de ce texte; mais encor par l'experience, le peuple affligé par les Chaldéens ne les a point acquitez d'Antiochus; & le peuple affligé par Antiochus, n'a point guaranty l'eglise Iudaique contre les Romains: & les rauages extremes des Romains ont si peu expié les pechez de ce peuple, que iamais ne fut, ny plus escarté,

eſcarté, ny plus aſſeruy, ny ſoubs tant de ſortes & de maiſtres, & de ſeruitudes, qu'il eſt auiourdhuy. Et voila comment d'vne propoſition fauſſe & abſurde, ſourdent ſolutions encores plus abſurdes. Mais oyons encor, comme ce paſſage eſt expliqué par les autres Prophetes. Daniel dit: *Il y a ſeptante ſepmaines determinées pour finir la deſloyauté, & ſigner le peché, & purger l'iniquité, & amener la iuſtice des ſiecles.* & comment? *Car iuſques au Chriſt le Prince*, dit il, *ſept ſepmaines, & ſoixante & deux ſepmaines, & apres le Chriſt ſera deſfait, & ne luy reſtera rien; & le Prince du peuple auenir deſtruira la Cité, &c.* Voila que le Chriſt deuoit mourir, & nommément pour le peché; ſuiuant ce que diſoit Iſaie: *Il a mis ſon ame pour le peché.* Et Ieſus, comme auons monſtré, fut mis à mort proprement en ce temps. Et quant aux circonſtances de la mort: *Ils ont percé*, dit Dauid, *mes pieds & mes mains; ils ont party mes veſtemens, & ietté le ſort ſur ma robbe.* Celà ne liſons nous point auenu à Dauid, mais bien à Ieſus, qui fut crucifié, (encor que ce ſupplice ne fuſt vſité entre les Iuifs, mais entre les Romains) & ſa robbe iettée au ſort: & les Euangeliſtes alleguent ce paſſage à ce propos, comme ainſi entendu de leur temps. Et quant à ce qu'ils veulent lire, כארי, *comme vn lion*, au lieu de כרו, *ils ont percé*; les Maſſoreth qui ont fait regiſtre de toutes les lettres des Eſcritures, teſmoignent qu'és bõs exemplaires il eſt eſcrit כרו: & les ſeptante Interpretes Iuifs ont traduit, ὤρυξαν χεῖράς μου, *&c. ils ont percé en fichant*, & le Chaldéen a conioinct les deux leçõs en ces mots, *Ils ont percé & fiché mes pieds, & mes mains comme vn lion*, &c. Et ceux qui entendent les traductions des Indes & Æthiopiens teſmoignent le ſemblable: comme auſſi ſelon leur lecture, ils ſçauent & ſont

Daniel. 9. v. 14. & 16.

Pſal. 22. v. 17.

sont admonnestez par leur Massoreth, que le sens n'est pas entier. Car, quãt à la Paraphrase Chaldaïque de R. Ioseph l'Aueugle, par ce qu'il viuoit enuiron l'an 340. apres Iesus, nous ne le tenons pour Iuge; & aussi est il doublement aueugle d'vne passion qu'il descouure par tout contre nous. Za-

Zachar.12. charie dit aussi, *Ie respandray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Hierusalem l'esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Celuy qui respand cest esprit, c'est Dieu; celuy qui est percé, c'est l'homme; l'vn & l'autre ensemble, c'est le Christ, Dieu & homme. Et ils interpretent ce passage du Messie en mesme sens que nos Euangelistes l'alleguent de Iesus qui fut percé de la lance; qui, certes, eussent esté ridicules, veu qu'ils alleguent si peu de passages, si ceux-là n'eussent esté communemẽt entenduz du Messie. Or c'est ce que diẽt quelques Rabbins au Thalmud, Que le Christ seroit angoissé, comme celle qui enfante; suiuant ce qui est dit en Ieremie, qu'il auroit de grandes douleurs à souffrir; mais qu'il les porteroit volontiers, pour deliurer les hommes de peché. Et R. Hadarsan, Que Sathan luy seroit aduersaire & à ses disciples, &c. & pourtant il interprete de luy partie du troisiesme chapitre des Lamentations de Ieremie: & au liure de Ruth, où il est dit, *Mange du pain & le trempe au vinaigre: c'est*, dit le Commentaire, *le pain du Roy Messie, qui sera rompu pour les pechez, & endurera grands tourmens selon qu'il est escrit en Isaie.* Et le S. Rabbi, Que le Christ deliureroit les ames d'Enfer par sa mort. Mais encor ce qui est dit en Isaie, *Nous sommes guaris en sa meurtrissure.* Les Cabalistes anciens l'entendent du Christ; & dient que les Anges, qui estoyent precepteurs de nos premiers Peres, comme

Bereſch.Rabba ſur Geneſ. chap.49.
Le liure Succa. ch.Hahehil.
Iean 19.v.37.
Thalmudiſtes. Thal.Tra.Sanhed. ch.Helec.
Ieremie 30.
R. Hadarſan ſur Gen.ch.1.
Echa rabeth. ch.3.
Midraſch Ruth.ch.2.v. 14.
Iſaie 53. Cabaliſtes.

comme d'Adam Raziel, de Moyse Metattron, &c. leur auoyent enseigné, Que l'expiation du peché se feroit au bois. Et Rabbi Simeon Ben Iohai, le premier d'entr'eux, s'escrie, *Mal'heur sur les homicides d'Israël: car ils tueront le Christ. Dieu enuoyera son fils vestu de chair humaine pour les lauer, & ils l'occiront*: & R. Iuda, Qu'apres vne longue meditation Dieu bailla par escrit à Ieremie son nom de douze lettres en ceste sorte יהוה אלהים אמת, c'est à dire, le Dieu Eternel est Verité; mais qu'il en effaça la derniere lettre, dont restoit יהוה אלהים מת, le Dieu eternel est mort. Et c'est, peut estre, de là, que R. Iosué fils de Leui disoit, Qu'Israël n'estoit point exaucé en ce monde, faute de cognoistre ce nom; c'est à dire, faute de prier Dieu, par le Christ Mediateur, qui est mort pour nous. Bref, Philo Iuif autheur tresf-celebre traictant ceste question, Quand retourneroyent les Exilez; dit que ce seroit par la mort d'vn grand Sacrificateur. Mais se trouuant aheurté sur ce, que les vns viuent plus, les autres moins; *Certes*, dit il, *ie croy que ce souuerain Sacrificateur ne sera point vn homme, mais le Verbe ou Parole de Dieu* (qu'il celebre en infinis lieux) *exempt de tout peché tant volontaire que non volontaire, lequel a Dieu pour Pere, & pour mere sa Sageſſe eternelle*. Dont appert qu'il auoit ouy parler d'vn Christ Sacrificateur; qui certes pour sanctifier, deuoit estre Dieu fils de Dieu; & pour mourir, hõme. Et quant à l'eschappatoire des nouueaux, qui au lieu d'vn Christ, Dieu & homme, font deux Christs, contre toute la suite, & des Anciens & de l'Escriture; l'vn fils de Dauid, & l'autre fils de Ioseph; & que ce dernier auquel ils attribuent tous les passages susdits, sera tué en bataille, puis resuscité par les prieres de l'autre: certes disons leur auec R. Mo-

R. Simeon Ben Iohai. Mirandulanus en ses Conclusions.

R. Iuda au li. De l'esperance.

Midrasch Thohilim.

Philo Iuif au liu. des Exilez.

Voyez ch. 6.

Obiection.

R. Moſes ſur les Iuges.

R. Moſes, que non autre que le fils de Dauid viendra en authorité de Chriſt; mais bien qu'il y a deux auenemens du Chriſt; l'vn en humilité comme en

Zachar. 9. & 4.

Zacharie 9. *pauure, humble & Sauueur:* l'autre en maieſté, comme en Daniel, *des nuës du ciel.* l'vn pour racheter, & l'autre pour iuger; comme eux meſmes

Daniel 7.

dient; à ſçauoir, celuy duquel ils dient ſur ces mots de l'Eccleſiaſte, *Qu'eſt ce qui a eſté? ce qui ſera. Le dernier Redempteur a eſté reuelé; & celuy qui s'eſt caché, retournera encor vne fois.* Bref, voicy en fin le ſcandale conuerty en gloire: car comme le Chriſt eſt mort innocemment, auſſi reſuſcitera & regnera il eternellement. Il reſuſcitera, di ie; car il eſt dit au Pſalme; *Tu ne permettras point que ton Sainct voye la corruption.* & cecy ne ſe peut entendre de Dauid qui eſt pourry au ſepulchre. Et dedans le troiſieſme iour; car il eſt dit, *Il nous viuifiera apres deux iours, & au troiſieſme iour il nous ſuſcitera.* Et montera au ciel pour eſtre aſſis à la dextre de Dieu: car il eſt dit, *Le Seigneur a dit à monſeigneur, Sieds toy à ma dextre.* Et ſont tous ces paſſages ainſi expoſez par R. Moſes Hadarſan, R. Hacadoſch, Ionathan Ben Vziel & autres. Or eſt tout cecy accomply en Ieſus: Car, dit leur Ioſephe meſmes, *Au temps de Tybere eſtoit Ieſus homme ſage, ſi homme il doibt eſtre nommé. Il faiſoit de grands merueilles, & enſeignoit ceux qui ayment la verité; & eut vne grand ſuite tant de Iuifs que de Gentils: mais eſtant accuſé par les principaux des Iuifs enuers Pilate; il fut crucifié: & ce nõobſtant ceux qui dés le commencement l'auoyent aymé, ne laiſſerent point de continuer: car il leur apparut vif trois iours apres, comme les Prophetes auoyent predit de luy, & cela, & autres choſes; & iuſques à maintenant durent encor ceux qui de ſon nom ſont appellez Chreſtiens.* Certes, concluons donq, comme ce Iuif, en ce meſme endroit

Midraſch Coheleth. c. 1. v. 9. Au Thalm. Tra. Sanhed. ch. Helec.

Pſalm. 16.

Oſée 6.

Pſalm. 110. Liber Mechiltha. R. Hadarſan ſur Gen. c. 22. & 40. R. Iſaac ſur Geneſ. Le liu. dés Collections. Ioſeph. liu. 18. des antiq. ch. 4.

droit & en meſmes mots, *Ce Ieſus veritablement eſtoit le Chriſt.* Car quant à ce beau conte, Que les diſciples de Chriſt auroyẽt deſrobé ſon corps du ſepulchre, & de frayeur l'auroyent ietté en vn iardin; où depuis il auroit eſté trouué: Ains par ce qu'il auoit dit, *Ie deſtruiray ce Temple, & en trois iours le reedifieray.* &, *Autre ſigne ne vous ſera donné, que le ſigne de Ionas, & c.* les Iuifs admonneſterent Pilate d'y mettre garde: qui en vne ſienne epiſtre rend teſmoignage à l'Empereur Claude de ſa reſurrection; & plus de gardes il y mit, & plus de teſmoings de ce menſonge. Les Sacrificateurs auſſi, qui eſtoyent ſi enragez, n'auoyent qu'à pendre ce corps en plein marché pour abolir en vn inſtant toute la reputation de Ieſus: & les Apoſtres, d'autre part eſtoyent ſi intimidez par ſa mort, gens infirmes, foibles de foy, & de nul credit, qu'il n'y a aucune apparence, qu'ils l'euſſent oſé entreprendre. Mais qui plus eſt, quelle reſource euſſent ils euë en vn mort? & quel gaing d'abandonner enfans, femmes, eux meſmes pour luy? & n'euſſent ils pas eſté les plus offenſez de ſes impoſtures; les plus prompts, di ie, & à condemner ſa memoire, & à deſtourner vn chacun de luy? Au contraire, ils ne preſchent que ſa reſurrection, & pour icelle meurent, & pour icelle enſeignent de mourir, & par icelle ſeule penſent heureuſement & mourir & viure; & de tant ne s'en trouue vn ſeul qui depoſe autrement, qui meſmes s'en vueille taire, quelque repos qu'on luy laiſſe; & quelque promeſſe ou menace que les plus grands luy facent. Certes, ſi donq iamais hiſtoire fut vraye, nous ſommes contraints de dire, que c'eſt celle là.

Pour la fin, Daniel dit: *Apres que le Chriſt ſera deſfait, le Prince du peuple auenir,* c'eſt à dire, l'Empereur Romain, Daniel 9. Mat. 24. v. 15.

Destruction de Hierusalem.

Romain, *destruira la Cité, & le sanctuaire, & sa fin sera en destruction, & iusques à la fin de la guerre desolations sont ordonnées. Mais il confermera l'Alliance à plusieurs, par vne sepmaine, & en la moitié de la sepmaine fera cesser le Sacrifice & l'Offerte.* Et Iesus à mesme propos: *Pleurez sur vous & sur vos enfans; que ceux qui sont en Iudée fuyent aux montaignes. L'abomination sera au lieu sainct, & au temple ne sera laissée vne pierre sur l'autre: & cependant, cest Euangile,* dit il, *sera presché en l'vniuers, en tesmoignage à toutes nations.* Qui peut nier, que cecy n'ait esté accompli, peu apres la mort de Iesus? Et qui ne voit encor les restes de ces desolations sur Hierusalem, & sur tout ce peuple? mais qui plus est, que ceste ruïne extreme ne se peut attribuër, qu'à la mort de Iesus? Il est pris en la montaigne d'Oliuet; & Hierusalem est assiegée par là: crucifié le iour de Pasques, & la ville inuestie ce iour là: fouetté au pretoire par Pilate, & les Iuifs de gayeté de cœur par les Romains: liuré és mains des Gentils, & eux espandus par l'vniuers en opprobre à toute la terre. De telles choses, & plusieurs autres se plaignent les Rabbins en leurs histoires; & plus ils en content, & plus confessent ils le iugement de Dieu sur eux. Qu'est ce tout cela, que l'execution de leur propre sentence: *Son sang soit sur nous & sur nos enfans?* Et de faict, dit Iosephe, Titus voyant ces extremitez s'escrioit les yeux leuez au Ciel: *Seigneur tu sçais que i'ay les mains nettes de tout ce sang espandu.* & voyant vne telle place forcée: *Vrayement Dieu a combatu auec nous en la prise de ceste ville; autrement quelle force en fust iamais venuë à bout?* Aussi le Temple fut bruslé encor qu'on le vouluſt sauuer; *par ce,* dit Iosephe, *que le iour inevitable de sa ruine estoit escheu* & la ville rasée, comblée & egalée, comme si iamais n'y euſt eu habitation

Ioseph. liu. 10. des antiq. ch. 6. 8.
Liu. 5. des guerres ch. 8. & liu. 6. ch. 25. 27. 28. 47.
Philo contre Flaccus.
Thalmud de la ruyne de Hierusalem.

bitation d'hõmes;& fut maſſacré là dedans vn million d'hommes: ce que certes nous ne liſons point d'aucune autre ville priſe par les Romains. Bref, les ſignes precedens, & les voix du Ciel les aduertiſſoyent; & le Temple qui s'ouuroit de ſoymeſmes ſembloit ſentir l'ire de Dieu ſur luy; & la Fontaine de Siloë, qui eſtoit tarie, ſe renfla pour abbreuuer l'armée Romaine: & eſt contraint leur hiſtorien, voyant tant de teſmoignages de l'ire de Dieu, d'approcher aucunement de la cauſe: c'eſt que le ſouuerain ſacrificateur Ananus auoit fait lapider iniuſtement; & à la haſte Iaques frere de Ieſus, & quelques autres auec luy, ſoubs pretexte d'impieté, au grand regret des gens de bien, & de ceux qui aimoyent la Loy: à quoy auſſi ſe peut rapporter, le dire des plus notables Rabbins, Que le ſecõd temple fut ruïné pour auoir vendu le Iuſte, & pour haine ſans cauſe; ſuyuant ce que leur diſoit Ieſus: *Ils m'ont eu en haine ſans cauſe.* Et quant à ce, que dient ceux d'auiourd'huy, qu'ils ſont puniz, par ce qu'aucuns d'eux ont receu Ieſus pour le Chriſt: Ains pluſtoſt, veu que Dieu ſauue toute vne ville, pour dix gens de bien s'ils y ſont; pour tant de gens, & les principaux, & ceux qui repreſentoyẽt l'eſtat Iudaïque qui ſignerẽt ſon procez; & pour tant de peuple qui cria, *Tolle, Tolle*, &c. il euſt cõſerué ſon peuple. Et ſi pour le zele que Phinées auoit monſtré en la punition d'vn ſimple Iſraëlite, Dieu luy conferme la ſacrificature, Que penſeriez vous ſelon voſtre arrogance meriter, pour auoir crucifié vn ennemy de Dieu; vn qui ſe dit le Chriſt du Seigneur; vn qui ſe dit Dieu meſmes? Cependant, au milieu de toutes ces calamitez, la cité & le temple de Ieſus s'edifient, en Iudée premierement, & puis par tout le monde; &

Sup-na Ioſephe liu. 7. des guerres ch. 9. 12. 14. 16.

Iean 16.

se conferme en outre, selon Daniel, par la predication de ses Apostres; l'Alliance de salut, par toutes Nations; & cessent les sacrifices des Iuifs, qui depuis n'ont esté remis sus; & peu apres, cõme nous verrons, les Idolatries mesmes des Gentils, qui auoyent possèdé tout le monde. Et c'est à peu pres, ce que disoit R. Hadarsan: *La moitié de la sepmaine, c'est à dire, les trois ans & demy feront cesser le sacrifice.* Et R. Iohanan: *Trois ans & demy la presence de Dieu a crié sur la montagne d'Oliuet, Cerchez Dieu pendant qu'il se trouue, inuoquez le tandis qu'il est pres.* Et sur les Psalmes il est dit, Que par trois ans & demy, Dieu enseigneroit son Eglise en personne. Or est ce chose toute claire, Que Iesus prescha és enuirons de Hierusalem, de trois à quatre ans; & sa predication fut puis apres poursuiuie par ses Apostres.

R. Hadarsan sur Daniel.

Midrasch Thehilim.

Ainsi donq, nous auons és Prophetes vn Christ fils de Dieu, qui deuoit naistre d'vne Vierge, au bout des septante sepmaines de Daniel, en Bethlehem de Iuda; en outre estre precedé d'vn Elie, prescher le Royaume de Dieu, mourir ignominieusement pour le salut des hommes, resusciter en gloire, & estre suiuy de la prochaine ruine & de Hierusalé & du Temple. Et precisémẽt en ce temps, nous auons en nos Euangiles, & és Histoires mesmes des Iuifs, vn Iesus fils de Dieu, né de la vierge Marie, en Bethlehem; annoncé & precedé par Iehan Baptiste, preschant le Royaume des Cieux, de fait & de parole; crucifié en Hierusalem; creu des Gentils; & vengé par la ruine & destruction du Temple. Et sont toutes ces marques & circonstances si peculieres à luy, qu'elles ne peuuent conuenir en sorte que ce soit, à quelconque autre. Certes concluons donq, que ce Iesus vrayement est le Christ promis

promis de tout temps és Escritures, & exhibé en son temps selon nostre Euangile. Et c'est ce qu'il nous falloit prouuer en ces deux Chapitres.

CHAP. XXXI.

Solution des Obiections, que les Iuifs alleguent contre Iesus, pour ne le receuoir pour Christ ou Messie.

MAINTENANT examinons les obiections des Iuifs; & voyons ce qu'ils peuuent dire contre ce fil de toutes les Propheties; qui conuient, & ne peut conuenir qu'à Iesus. Et premierement, dient ils, Si Iesus eust esté le Christ; qui l'eust receu, & qui l'eust cognu plustost que la grand' Synagogue d'alors? Et ceste obiection est ancienne; car les Pharisiens dient en l'Euangile: *Aucun des Pharisiens ou des Gouuerneurs a il creu en luy? mais ce populaire icy qui ne sçait que c'est de la Loy, est execrable.* Or pourriõs nous icy alleguer Simeõ le Iuste fils ou disciple de Hillel, qui auoit serui quarãte ans au Sãctuaire; lequel, cõme nous lisons en l'Euãgile, recogneut Iesus pour le salut d'Israël, & la lumiere des Gentils; & auquel ils confessent que defaillit l'Esprit de Dieu, qui souloit inspirer la grand' Synagogue, & qui l'inspira toute sa vie. Et Iean Baptiste, qu'ils appellent le grand R. Iohanã, qui le recognut fils de Dieu, & luy enuoya ses disciples; & Gamaliel, duquel nous lisons aux Actes, Si ceste doctrine est de Dieu, elle passera outre; sinon, elle perira: & en Clement, qu'il estoit disciple des Apostres, & en leurs liures, qu'il estoit disciple de Simeon: Et sainct Paul mesmes disciple de Gamaliel si grand personnage, & si bien venu entr'eux, lequel ils ne peuuent mettre en doubte. Bref, Iosephe dit; qu'il fut suiuy entre les Iuifs de ceux qui aimoyent la verité; &; que ceux qui aimoyent

Obiection, qu'ils l'eussent cognu.

Iean. 7. v. 48.

Luc 2.

Thalmud au traicté Pirkei Auoth.

moyent la Loy, cõdemnoyent fort Ananus le grand sacrificateur qui faisoit lapider les disciples de Ie-
R. Nehumia. sus. & R. Nehumia fils de Hacana, apres auoir raconté les merueilles de Iesus, duquel il n'estoit pas loing, dit expres: *Ie suis vn de ceux qui ont creu en luy, & ay esté baptisé, & chemine és voyes droictes.* comme aussi le S. Rabbi semble auoir tenu Iesus pour
Il y a deux S. Rabbi, ou surnommez Hacadesch, sainct; l'vn qu'ils dict auoir vescu soubs Antiochus, l'autre soubs Antonin.
le Christ, sinon, est encores plus admirable, que s'il l'eust cogneu; veu qu'il semble descrire Iesus, par toutes les circonstances en descriuant le Christ. Mais sans insister sur ce poinct; ie leur dis plus, Que ce que la Synagogue n'a point receu Iesus, est signe qu'il est le Christ: Que ce qu'elle receut Barcozba, estoit vn vray signe qu'il ne l'estoit point; à sçauoir par ce qu'il estoit expressement dit par les Prophetes, Que quãd le Christ viendroit à eux, ils seroyẽt si aueugles que de le mescognoistre; & si ingrats,
Psal. 118. v. 22. Esaie 28. v. 16. Matt. 21. v. 42. que de le mespriser. Dauid dit: *La pierre que les bastisseurs auoyent reiectée a esté mise au chef de l'anglet; & ceste chose est merueilleuse deuant nos yeux.* Et cecy interpretoit Iesus du Royaume de Dieu, qui seroit osté aux Iuifs, puisqu'ils le refusoyent. Or ce passage est interpreté du Messie par Ionathan, & mesmes par R. Selomoh, quelque ennemy qu'il soit, escriuant sur Michée, nõmeement où il dit, Que ce
Michée 5. v. 2. Christ sortiroit de Bethlehem: & de quelque costé qu'ils le tournent, ils n'en peuuent tirer autre sens. Et de là crient les enfans en l'Euangile, *Hosanna, celuy qui vient au nom du Seigneur:* qui est le verset qui
Esaie 6. & 53. suit immediatement cestuy cy. Esaie dit: *Va, & di à ce peuple, Oyez & n'entendez point; voyez & ne cognoissez point. Engraisse le cœur de ce peuple, & bousche ses aureilles, & ferme ses yeux, &c. & qu'il ne se conuertisse pour estre guari.* Et iusques à quand? *Iusques à ce,* dit le

Sei-

Seigneur, *que les citez soyent desolées sans habitans, & les maisons sans hommes, & que la terre soit deserte: mais encor y en aura il vne dixiesme partie qui se retournera & sera desnuée, comme le til & le chesne, & toutesfois sa substance demeurera dedans.* Et si nous luy en demandons l'interpretatiõ, là voicy chez luy mesmes; car ayant à descrire en quelle humilité & simplicité vient le Christ pour souffrir; que ces Messieurs attendoyent en triomphe chacun pour contenter son ambition: *Qui est celuy*, dit il, *qui croit à nostre publication, & à qui est ce que le bras du Seigneur est reuelé?* c'est à dire, de tant de Iuifs, qui attendẽt le Christ, combien peu y en aura il qui le croyeront; le voyant en la façon qu'il a à venir, & que ie leur descriray? mais dit il: *Ceux ausquels on ne l'aura point raconté, le verront; & ceux qui ne l'ont pas ouy, le considereront.* & ce passage, comme plusieurs fois auons dit, est par eux exposé de la venue du Messie. Aussi dit Zacharie: *Ie respandray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Hierusalem l'Esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Ceste mesme Ierusalem, di-ie, & ceste maison de Dauid, en laquelle Dieu veut desployer ses misericordes, sera celle qui percera son Christ, & qui le crucifiera; comme aussi icelle mesmes a martyré Esaie, Ieremie, Zacharie, & tourmenté tous les Prophetes du Seigneur: & à ce propos leur disoit Iesus, *Il ne conuient pas qu'vn Prophete meure hors de Hierusalem.* Or doiuent ils accorder, que s'ils le deuoyent tuer, ils ne le deuoyent pas cognoistre: car qui eust esté si outrecuidé de mettre la main sur l'Oinct du Seigneur? Et ce passage exposent ils aussi du Messie. Bref, Moyse dit: *l'Estranger qui sera au milieu de toy, te sera en chef, & tu seras en queuë, & il sera haut esleué au dessus de toy.* Et Esaie: Deuter. ch. 28.

Pour le peché de Iuda, ie me feray chercher de ceux qui ne s'enqueroyent point de moy; & me feray trouuer par ceux qui ne me cerchoyent pas. Ie donneray aux eunuques, & aux eſtrangers meilleur lieu en mon temple, qu'aux fils & filles d'Iſraël. Et ces voix ſont ordinaires entre les Prophetes: *Celuy qui eſtoit mon peuple, ne ſera plus appellé mon peuple; & celuy qui ne l'eſtoit point, le ſera,* &c. Et à péne dient ils vn mot de la vocation des Gentils, qu'ils n'adiouſtent tout ſur l'heure la reiection des Iuifs, pour auoir reiecté le Meſſie; cõme il eſt mal aiſé de faire mẽtion d'enter ſur vn arbre, vne greffe eſtrange, ſans parler du retranchement qui ſe faict pour luy donner place. A ce propos dient R. Samai, & R. Selomoh, Il eſt dit en Ieremie: *Ie vous prendray vn d'vne ville & deux d'vne lignée, & vous feray entrer en Sion.* par ce adiouſtent ils, que cõme de ſix cens mille Iſraëlites, il n'en entra que deux en Canaan, Ioſue & Caleb; ainſi ſera il és iours du Meſſie. Et les fils de R. Hija prononcent, Que le Meſſie ſera en pierre de ſcandale, aux deux maiſons d'Iſraël, & aux habitans de Hieruſalem en laqs; & le baillent pour vn grand ſecret. Et R. Iohanan & R. Iacob, Que les Gẽtils ſeront mis en la place des Iuifs, qui ont reiecté le Seigneur, comme le Cheual en la place du Bœuf qui cloche. Et quant à ce qu'auons dit, Que pour leurs iniquitez l'Eſprit de Dieu ſe retireroit de leur Synagogue; *Quand le fils de Dauid viendra, dit R. Iudas, il y aura peu de Sages en Iſraël, & la ſageſſe des Scribes empuantira; & les aſſemblées de Theologie ſeront conuerties en Bordeaux.* C'eſt ce que leur diſoit Ieſus, *De la maiſon d'Oraiſon vous en auez fait vne cauerne de brigands.* & R. Nehorai, *Les viſages de ce temps là ſeront effrontez, comme de chiens.* & R. Nehemie, *La meſchanceté ſera infiniement multipliée, & n'y aura plus que peruerſité & hereſie.*

Ieremie 3. v. 14

Thalm. au Tra. Sanhed. ch. Helec.

Thalm. au Tra. Sanhed. ch. Dinei Mammonoth.

R. Iohanan & R. Iacob ch. Helec.

Thalm. au Tra. Sanhed. ch. Helec.

resie. mesmes dit R. Natronai, *Le Christ fera des miracles, & on dira que ce sera par Magie, & de par les Esprits immondes.* Bref, Ieremie dit, *Les Pasteurs sont abbrutiz, & n'ont point cerché le Seigneur.* & aillieurs, *Ils ont fait errer mes brebis, & les ont destournées aux montagnes.* Et les Rabbins, *Si nos predecesseurs estoyent enfans d'hõmes, nous le sommes d'asnes; voire, dit R. Menahem, l'asnesse de R. Pinehas est plus sage que nous.* Certes, pour reuenir à la Prophetie d'Isaie, *Le bœuf a cognu son possesseur, & l'asne la créche de son maistre; mais Israël ne m'a point cognu, mon peuple n'a point entendu.* Et de fait, qui doubte encor, quel esprit a gouuerné depuis ce temps là les Docteurs des Iuifs; lise seulement leur Thalmud: Dieu, dient ils, estudie toutes les quatre premieres heures du iour en ce liure. Quand Ierusalem fut destruicte, il ne luy resta que trois coudées à s'asseoir pour y venir lire, (lequel toutesfois n'estoit encores fait.) Cependãt ils le font là dedans pleurer les maux d'Israël; se courroucer de la creste d'vn coq, mentir, pecher, &c. Qui verroit en leur conscience, ie ne sçay s'ils l'ont en pareille estime qu'eux. De cent passages il n'y en a pas vn exposé à propos; à péne mesmes sans blaspheme, sinon entant qu'ils suyuẽt ou alleguent les plus anciens. Au reste, inepties, contes de vieilles; blaspheme enormes, choses ou trop absurdes pour des enfans, ou trop meschantes pour des hommes; & dont le Diable mesmes auroit honte. Bref, ie ne sçay comme en escriuant ce liure, ils pouuoyent estre Iuifs; ou comme en le lisant, chacun d'eux ne deuient Chrestien.

R. Moses Hadarsan sur le Psalm. 74. Ieremie 10. v. 21. & chap. 50. v. 6.

Esaie 1.

Ils repliquent, Quelle apparence y auoit il que Iesus fust le Christ, venant en tel equippage; & serions nous pas grandement à excuser, quand venant ainsi desguisé, nous ne l'aurions point cognu?

Obiection sur l'humilité de Iesus.

Ains ie demãde, en quelle autre façon pouuoit venir, celuy qui venoit s'humilier; celuy qui venoit estre crucifié pour nous? Vous l'attendiez, magnifique, & il vous est dit, pauure; combatant, & on vous auoit dit battu & naure; auec vn grand train, & il vous estoit parlé d'vn asne; auec vn serrail de femmes, & il ne vous est parlé que de son vnique; en triomphes & festins, & son pain est trempé au vinaigre, & sõ calice plein d'amertume. Vous imaginiez soubs luy, ou la paix de Salomon, ou les victoires d'Alexandre; la paix pour cultiuer la Iudée à vostre aise; la guerre, pour moissonner les Gentils. Et il venoit pour appaiser l'ire de Dieu, & pour vaincre le diable, pour egaler au reste les Iuifs & les Gentils; de ces deux auenemés quel est le plus conuenable, & pour la gloire de Dieu, & pour la sienne? Donnõs luy l'Empire d'vn Cyrus, ou d'vn Alexandre; donnons luy tout ce qu'ont possedé tous les Empires du monde, & de forces & de moyens ensemble: qu'est ce tout celà, sinon tesmoigner sa necessité, & rabattre de sa gloire? Pour exemple, Moyse conduisoit six cens mille combatans hors d'Egypte. Au toucher de sa verge il passe la mer, & les Egyptiens se noyent dedans. Auquel eust plus paru la gloire de Dieu, & auquel la vocation de Moyse, s'il eust gaigné vne bataille sur les Egyptiés auec ce grand nombre d'hommes; ou quand il les ruïne d'vn coup de verge? quand il eust rengé vn Roy à la raison par vne grande & remarquable force; ou quand par vne armée de poux il luy fait crier misericorde? Venons au Christ. Il a à subiuguer le mõde à son obeissance; Quel sera le plus glorieux; quel le plus approchant de la diuinité, qu'il doibt auoir, s'il le fait vestu d'vn Empire, ou despouillé de

tous

tous moyés exterieurs ? à force de coups, ou au ſon de ſa Parole? S'il conquiert les hommes, di-je, en ſa ſplendeur, ou en ſon ignominie? viuant & triomphant; ou crucifié, & apres ſa mort? tuant ſes propres ennemis, ou enuoyant les ſiens au ſupplice? Car qui ne voit qu'és victoires des Princes les hommes partiſſent à la gloire ; & qu'és cõbats des hommes le cheual & la lance ont leur part ; & bien ſouuent la lueur des harnois, & l'ombre, par maniere de dire, des pennaches? Certes Ieſus donq ne pouuoit mieux manifeſter ſa diuinité, qu'en venant comme hõme abiect, & meſpriſable; ſa force qu'en foibleſſe, ſa puiſsãce qu'en infirmité, ſa gloire qu'en meſpris, ſon eternité qu'en mort, ſa reſurrection qu'au ſepulchre, ſa toute preſence qu'en abſence; & en ſomme, ſa vie viuifiante, qu'en conquerant le monde par la mort de ſes diſciples. Et s'il fuſt venu autrement; l'homme en euſt la gloire: & plus fort il fuſt venu, moindre euſt eſté la victoire; & plus il euſt paru en dehors, moins touſiours ſa diuine eſſence; & plus euſſent eſté & les Iuifs, & les Gentils, excuſables à ne le receuoir. Bref, voulez vous voir que c'eſt le Fils de Dieu, qui aſſiſtoit à la creation du monde? Sans matiere, & ſans ayde, à ſa ſeule parole Dieu auoit fait le monde: & Ieſus priué de tous moyens, par vne mort qui ſemble eſtre la priuation meſmes, à ſa parole ſeule a conquis le monde. Quelle plus grande grandeur ſçaurions nous imaginer que celle là?

Voire mais, dient ils, où ſont les ſignes promis par les Prophetes? & premierement ceſte paix perdurable que le Chriſt deuoit apporter au monde? Les eſpées, di-ie, tournées en hoyaux, & les lances en faux? Et là deſſus pourrions nous dire que Ieſus

Obiection. Que les ſignes predits par les Prophetes n'ont eſté veus.

naſquit ſoubs Auguſte, lors, comme les hiſtoires nous dient, que le temple de Ianus fut clos, & tout le monde reduit ſoubs vne paix; comme ſi par ce moyen Dieu euſt voulu rendre les chemins libres, & ouuerts à la predication de ſon Euangile. Mais qu'ils remarquent donq icy premieremẽt leur contradiction; veu qu'ils nous demandẽt icy vne paix generale; & aillieurs ne parlẽt que de batailles contre Gog & Magog, & de ſe baigner au ſang des Gẽtils; & dient meſmes que leur ſecond Meſſias fils de Ioſeph ſera tué en bataille. Mais comme c'eſt vn Roy ſpirituël, auſſi ſont & ſes guerres & ſa paix. Il
Eſaie 2. eſt appellé par Eſaie, homme de bataille; mais de ſes guerres il dit: *Ils forgeront les eſpées en coutres, &c.*
Eſaie 9. & 53. & pareillement, Prince de paix: mais de ceſte paix, certes, de laquelle il eſt dit; *la correction de noſtre paix eſt ſur luy, & par ſa playe nous auons guariſon.* à ſçauoir entant qu'il s'eſt nauré pour nos forfaicts, & bleſſé
Michée 5. v. 5. pour nos iniquitez. Bref, dit Michée: *Il ſera luy meſmes la paix.* mais à fin que ne penſiez qu'elle ſ'entende de voſtre labour, & de vos vignes, l'Aſſyrien ne lairra pas pourtant de venir en noſtre terre, & de
Iere. 30. & 35. marcher en nos palais: & pourtãt dit bien Ieremie, *Il briſera le ioug de ton col, & rompra tes liens.* Mais comme il s'explique au meſme verſet: *tellement que ne ſeruirez plus aux dieux eſtranges:* c'eſt à dire, qu'il fera & ſera noſtre victoire cõtre le diable, & noſtre paix auec Dieu; ſuiuant ce qu'il dit aillieurs: *l'Eter-*
Au Thalm. au Tra. Sabbath. *nel noſtre Iuſtice*: & de faict, au liure du Sabbath, où ces paſſages ſõt examinez, R. Eliezer dit clairemẽt, Que les guerres ne ceſſerõt pas à la premiere venuë du Meſſie, ains ſeulement à la ſeconde; à ſçauoir, quand il viendra en gloire pour iuger le mõde. De
Zach. 14. v. 4. meſme nature ſont les obiections qui enſuiuent: *Il*

eſt dit

eſt dit, La montagne des oliues ſera tranchée par le milieu, vers Orient & vers Occident. & cela ne voyons nous point encor. Ains, ils ne peuuent nier que ce paſſage ne parle clairement de la deſtruction de Hieruſalem; & s'ils veulent ſuiure la lettre, ils verront en leurs propres hiſtoires, que les Romains l'aſſiegeãs, firent leurs tranchées de ce coſté là. Item, *la montaigne du Seigneur ſera eſleuée ſur toutes les autres.* & là deſſus ils ſongent que Hieruſalem ſera eſleuée trois lieües en l'air, &c. Mais gens qui ſe plaiſent tant ailleurs en allegories, deuoyent entendre celles cy, pour le moins par le texte meſmes: *Car*, dit il, *les peuples diront, Montons en Sion, & Dieu nous y enſeignera ſes voyes: la Loy ſortira de Sion, & la parole du Seigneur de Hieruſalem.* Et ie vous prie, quand en eſt elle mieux ſortie que lors que les Apoſtres de Ieſus l'ont eſpanduë de Hieruſalem par tout le monde? Et pourtant R. Selomoh dit ſur ces paſſages, Que le Seigneur ſeroit lors magnifié en Hieruſalem, par vn plus grand ſigne, qu'il n'auoit eſté en Sinai, Carmel, & Thabor: & R. Abr. Ben Ezra, Que ceſte montagne eſleuée eſt le Chriſt meſmes, qui ſera haut eſleué, au milieu des Gentils. Item, il eſt dit en Eſaie: *Le loup paiſtra auec l'agneau*, &c. & en Malachie: *L'ange du Seigneur applanira les chemins.* Et cela ne voyons nous encor accompli; ny pluſieurs predictions ſemblables. Mais, dit R. Moſe Ben Maimon leur docteur de iuſtice: NE *te mets point en l'eſprit, qu'au temps du Chriſt le cours du monde ſoit en rien changé. ains quand tu lis en Eſaie:* LE LOVP *habitera auec l'agneau: reſouuien toy de ce que dit Ieremie:* LE LOVP *du deſert les a guaſtez, & le Leopard veille ſur les Citez, pour rauir ceux qui en ſortent. Mais c'eſt, que les Iuifs & Gentils ſeront conuertiz à la vraye doctrine; & ne s'entre-nuiront point, mais*

R. Iohanan au Tra. Baua Bathra. Midraſch Pſalm. 86.

Zacharie 4. Eſaie 2. & Michée 4.

R. Selom. & R. Abr. ben Ezra ſur Eſaie 2. & Michée 4.

Eſaie 11.

Malachie 3.

R. Moſe ben Maimon ſur le Deuter. és Loix des Roys & des batailles.

Ieremie 5.

mais mangeront en vne mesme créche; suiuant ce qui est dit en Isaie, au mesme lieu, Le loup mangera la paille auec le bœuf, &c. Et ainsi, dit il, *deuons nous exposer toutes telles façons de parler, qui appartiennent au temps du Christ: car elles sont paraboliques & figurées.* Or telle est aussi l'exposition de R. Dauid Kimhi; encor qu'il suit ordinairement la lettre & la version de Ionathan mesmes. Et quant au passage de Malachie, de l'Ange, ou Ambassadeur, qui égalera les chemins, &c. *c'est*, dit Ramban, *qu'vn Prince sera enuoyé deuant que le Christ vienne, pour preparer le cœur d'Israël à la bataille.* Mais Malachie s'explique encor plus proprement, en ces mots: *Il cõuertira les cœurs des peres aux enfans* &c. c'est à dire, il exhortera Israël à repentance. Les obiections qui ensuiuent, ont vn peu plus de poix. Il est dit: *Ie destruiray tous les Idoles de la terre.* item, *I'amaigriray tous les dieux des Gentils: &, Tous me seruiront d'vne mesme espaule.* & pleust à Dieu que les abuz qui sont entrez en l'eglise Chrestienne, contre l'institution de Christ, ne leur fussent point tant en scandale: mais qu'ils se souuiennent de tant de dieux celebrez par les Assyriens, Perses, Grecs & Romains, lors que chaque pays, chaque ville, chaque famille, chaque personne presques auoit son Dieu, & ses Idoles à part. Peu de temps apres, que les Apostres eurent presché la doctrine de Iesus par le Monde; où les trouueront ils plus? & où mesmes en seroit la memoire, si en publiant la gloire de Dieu, nous n'en eussions publié la ruine? Qu'ils lisent les histoires des Payens, & s'enquierent d'eux, que sont deuenuz leurs Oracles; ces diables, di-ie, qui les entretenoyent de mensonges, & de songes; qui s'appaisoyét de sacrifices humains, & de leurs enfans propres. De ces impietez qui auoyét pris pied, par toutes les

Obiection que l'idolatrie deuoit cesser. Esaie 2. Zachar. 13. Soph. 3.

tes les natiõs de la terre, en sçauroyent ils plus monstrer vn vestige? Mais encor, c'est au temps de Tybere que sont nées ces questiõs, Pourquoy les Oracles ne parlent ils plus? Et pourquoy les Dæmons n'operent ils pas comme deuant? Et pourquoy leurs Prestres ne gaignent ils plus rien? Et les Payés sont contraints de respondre; que depuis que Iesus est mort, & que ses disciples prechent; la Magie, & les diables ont perdu leur puissance. Tant fut en son temps ceste mutation, & soudaine, & vniuerselle, & à nos ennemis admirable; & tant pouuoit le seul nom de Iesus en la bouche de ces pauures gẽs, contre les Roys & les Empereurs, les Royaumes & les Empires, suppostz & adorateurs & des diables, & de leurs Idoles. Ie laisse, pour abbreger ces obiections; Tous les peuples n'ont pas suiuy Iesus: car les Prophetes ont dit, que le residu seroit sauué; & Iesus, *plusieurs appellés, mais peu d'esleus.* & suffit, que la voix de l'Euangile a esté ouye par tout le monde, & que la porte de l'Eglise a esté ouuerte à toutes nations: & en somme, ils sçauent que la diction עם ne signifie pas que tous hommes le suiuront; mais que tous peuples sans prerogatiue seront son peuple. Item, la semence du Christ deuoit estre eternelle, & de Iesus nous n'en voyons point. Car ils dient tresbien, que la semence signifie les disciples; & en leur langue ils les appellent fils: & graces au Seigneur, qu'il a encor des disciples par tout. Mais reste la principale obiection; Si Iesus est fils de Dieu, pourquoy change il la Loy de Dieu son Pere, baillée par Moyse, sacrée, comme il a esté dit, & inuiolable; & qui donq l'eust peu receuoir pour Messie? Or sommes nous en ce point contraires, qu'ils dient, que Iesus l'a changée & abolie en ce qu'il a peu; nous, clairement

Obiectiõ contre le changement en la Religion fait par Iesus Christ.

rement expliquée & parfaictement accomplie. Ils dient donq: La circõcision estoit expressemẽt commandée de Dieu à Abraham, & depuis à Moyse; pourquoy donq Iesus l'a il abolie? Et c'est tousiours ce qui les trompe; qu'ils prennent le signe pour la chose, & l'ombre pour la verité des promesses. Ains disons nous, que ce fut vn signe de l'Alliãce, & non l'Alliance mesmes, & les meilleurs ne le nient pas.

Deut. 30. & 10 Ieremie 4.

Mais encor, dit Moyse: *Quand le Seigneur t'aura ietté au bout de la terre, si te ramenera il en celle que tes peres ont possedée, & te circoncira ton cœur, & le cœur de tes successeurs, pour aymer le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur & de toute ton ame, à fin que tu viues.* & aillieurs il dit, *Circoncisez le prepuce de vos cœurs, & n'endurcissez plus vos cols.* & les Prophetes quand ils nous reprennent, ne vous appellent pas simplement incircõcis, mais incirconcis de cœur ou de leures: qui vous doit monstrer que le signe est charnel, mais la chose, à sçauoir l'alliãce, spirituelle, & qu'il faut entrer en la mouëlle de la loy, & non se tenir à l'escorce. Bref, la Cabale mesmes pretend que le Christ remediera au venin du Serpent; fera vne nouuelle alliance; & ostera la necessité de la circoncision. Des sacrifices nous auons dit cy deuant que c'estoyent signes. Il est dit, qu'ils nettoyent le peché de la congregation. Comment? si nous ne passons plus outre que le sang d'vn agneau, ou l'aspersion des cendres d'vne vache? Et pourtant dit Dauid, *Tu ne veux point de sacrifice pour le peché; aussi ne t'en donneray-ie point.* Et Dieu mesmes, *Ie ne te reprendray point pour ne m'auoir donné des holocaustes.* Et en Esaie, *Qui a requis ces choses de vous? Ces sacrifices, ces nouuelles lunes, ces festes, ces solennitez, elles me sont à contre-cœur, & en charge; & i'ay péne mesmes à les supporter.* Et Michée, *Quand tu donneras des moutons*

La Cabale selon Picus Conte de la Mirãd.

Pſal. 49. & 50.

Esaie c. 1. & c. 58. & 66.

Mich. 6.

moutons par milliers, & des torrens d'huile; voire ton fils aisné, le fils de ton ventre, pour le peché; tout cela n'est rien deuant le Seigneur. Ains, dit Esaie, *Qui immole vn bœuf, c'est comme s'il tuoit vn homme; & qui vne brebis, comme s'il decoloit vn chien; & qui perfume d'encens, comme s'il benissoit vn Idole, &c.* C'est que ces sacrifices n'estoyent pas les choses mesmes, mais seulement des signes; partie de l'affection que nous sentions en nostre cœur, & partie du salut que nous attendions par le Messie; autrement inutiles, si nous ne passions plus outre. Mais, dit Dauid, *Le sacrifice du Seigneur c'est vn cœur contrit & humilié.* Et Esaie, *Lauez vous, ostez la malice de vostre cœur; faictes droit à l'orphelin & à la vefue.* Et Michée, *Faictes iustice & aymez misericorde.* C'est le sacrifice que Dieu requeroit d'vn chacun de nous, lequel és sacrifices particuliers estoit designé par les entrailles, les reins, & le foye, &c. qu'on faisoit fumer sur l'autel. Et quant aux sacrifices generaux & plus solemnels, ils designoyent ce sacrifice vniuersel pour le peché du genre humain, que Dieu auoit ordonné eternellement; à sçauoir la mort du Messie. Car, que ces sacrifices deussent finir, à sçauoir le signe par la presence de la chose, & la figure par le corps, nous le voyons en ces mots de Daniel, *Depuis le temps que le sacrifice continuel sera osté, il y a mil deux cens nonante iours, &c.* Et que ce deust estre par la mort du Christ, en ce qu'il a dit deuant, *Apres soixante & deux sepmaines le Christ sera desfait, &c. & en la moitié de la sepmaine il fera cesser le sacrifice & l'offerte; & pour l'estendue des abominations, il y aura desolation iusques à la consommation, &c.* Et ce que dit Malachie, apres auoir repris les sacrifices bien asprement, *Depuis le Soleil leuant iusqu'au couchant, mon nom sera grand entre les gens; & en tout*

Dan. 12. v. 11.

Daniel 9.

Malach. 1.

lieu

lieu s'offrira encenſement en mon nom, & offerte nette: ne peut eſtre entendu des ſacrifices ordõnez en la Loy Iudaïque; ains de l'abolition d'iceux, & de tous ſignes ſoubs le Meſſie. Car, ſi les Gentils luy ſacrifient ſelon la Loy, il faut qu'ils viennent en Ieruſalem & au Temple. Or quel paruis ſuffiroit à ces ſacrifices, & quels Sacrificateurs à les receuoir? Et que ſeroit Ieruſalem qu'vn charnier? mais auſſi dit il, *en tout lieu*; qui monſtre vne mutation manifeſte; & *offerte nette*, pour la diſtinguer des ſacrifices ſanglans, eſquels il n'a point de plaiſir: & apres qu'il a dit, *mon nom ſera grand entre les Gens*; il adiouſte, *mais vous l'auez pollu*. c'eſt à dire, que les Gentils meſmes chacun en ſon lieu ſeront ces Sacrificateurs là, ſans qu'ils ayent beſoing de paſſer par les Iuifs. Bref, des ſacrifices quelques Rabbins dient, *Tous ceſſeront; excepté le ſacrifice de louange & de confeſſion:* & du Sabbath, *Celuy qui annonce vn commandement de par Dieu, peut rompre le Sabbath.* Suyuant ce que Ieſus diſoit, *Le fils de l'homme eſt Seigneur du Sabbath.* & de la diſtinction des animaux purs ou impurs, *Toute beſte reputée impure en ce ſiecle, ſera pure par la vertu de Dieu au ſiecle auenir: c'eſt à dire, ſoubs le Meſſie, comme elle eſtoit aux enfans de Noë.* Et ils adiouſtent ceſte raiſon; Que Dieu vouloit ſeulement eſprouuer qui receuroit ſa parole. Meſmes dit R. Hadarſan, *Il n'y a pas plus expreſſe Loy que du flux de la femme, & icelle ceſſera au regne d'iceluy* Et ne faut icy qu'ils alleguent, qu'il eſt dit de la Circonciſion, du Sabbath, de la feſte des Paſques, &c. qu'ils ſeront לְעוֹלָם, qu'ils interpretent, à iamais. Car c'eſt d'eux que nous apprenõs que le mot עוֹלָם ſignifie Vn long temps, & non Vn iamais; & pluſtoſt Vne durée non entre-couppée, qu'Vne durée ſans fin. Et ainſi liſons nous de Samuel, *Il demeurera deuant*

Midraſch Nomb. 15. Marc. ch. 2.

R. Hadarſan ſur Geneſ. c. 41. & 49.

deuant la face du Seigneur perpetuellement לעולם. où le Commentaire dit, *C'eſt le ſiecle des Leuites, qui dure cinquante ans:* & du ſeruiteur, auquel le maiſtre perçoit l'aureille, *Il te ſera ſeruiteur* לעולם. où le Commentaire dit, *Iuſques à vn Iubilé.* Et pourtant dit leur grand Grammairien Kimhi עולם ſignifie Vn long temps; ſuyuant ce qui eſt dit aux Prouerbes, *vne borne ancienne:* où il vſe du mot, עולם. mais ces mots עד נצח, & לעולם ועד, ou סלה, ſont les dictions deſquelles les Hebrieux vſent communement pour ſignifier vne choſe ſans fin. Mais que Dieu par l'enuoy de ſon Chriſt vouluſt faire vne alliance nouuelle auec ſon peuple autant differēte de la premiere que la choſe de la figure; oyons Ieremie chap. 31. *Voicy les iours viendront, dit le Seigneur, que ie traicteray vne nouuelle Alliance auec la maiſon d'Iſraël & auec la maiſon de Iuda, non pas ſelon l'Alliance que i'ay faicte auec vos Peres au iour que ie pris leur main pour les faire ſortir hors de la terre d'Egypte; laquelle Alliance ils ont enfraincte, combien que ie leur fuſſes mary,* dit le Seigneur: *Car voicy l'Alliance que ie feray auec la maiſon d'Iſraël, Aprez ces iours cy,* dit le Seigneur, *ie mettray ma loy dedans eux, & l'eſcriray en leur cœur; & ſeray leur Dieu, & ils ſeront mon peuple. Vn chacun n'enſeignera plus ſon prochain, ne l'homme ſon frere, diſant, Cognoiſſez le Seigneur Dieu: Car ie pardonneray à leur iniquité, & n'auray plus memoire de leur peché.* Or que cela s'entende de la venuë du Meſſie il appert: Car c'eſt apres auoir dit, *Le Seigneur a creé vne choſe nouuelle ſur la terre, La femme enuironnera l'homme.* Et que par la maiſon d'Iſraël il entende tous ceux qui ſeront entez en icelle, par la venuë du Chriſt, appert auſſi, en ce qu'il a dit deuant, parlant de repeupler Ieruſalem: *Ie ſemeray la maiſon d'Iſraël, & la maiſon de Iuda de ſemence d'homme.*

Leuit. 8. & 16. Deuter. 15. voi Midraſch.

R. Dauid Kimhi au liure des Racines.

Prouerb. 22.

Ierem. 31. v. 31

Ierem. 31. v. 22. & 27.

Mechilta ſur Exode 12.

& ainſi l'expliquent ils eux meſmes. Et pourtãt, dit
Eſaie 12. Ionathan ſur Eſaie, *Vous puiſerez des eaux en ioye des fontaines de ſalut; c'eſt à dire, vous receurez vne nouuelle doctrine en ioye par les eſleus du Iuſte, c'eſt à dire, du Chriſt.* duquel le Prophete diſoit au verſet precedent, *Dieu*
Midraſch Coheleth, ch. 11. & 1. *eſt mon ſalut, i'auray confiance, & ne craindray point.* Et ſur l'Eccleſiaſte le Commentaire dit, *La loy qu'apprend l'homme en ce ſiecle, n'eſt rien au regard de celle du Meſſie; ny les miracles paſſez, aux prix des ſiẽs.* & au liure
Au Tra. Beracoth, Thal. Hieroſol. ch. Meemathai Korin. des Benedictiõs, *Ce qui a eſté fait en Egypte, n'eſt qu'vn accident* נפילה: *mais ce qui ſe fera au temps du Meſſie, en ſera* עיקר; *c'eſt à dire la ſubſtance.* Meſmes R. Iohanan
Au Thal. Tr. Sanhedrin. prononce au Thalmud, *En tout ce que le Prophete te dira, Tranſgreſſe la Loy, obey, excepté l'idolatrie; car ce ſont choſes, qui ſe peuuent changer par vn Prophete, ſelon l'occaſion, & ſelon l'heure.*

Repliques des Iuifs. Ils repliquent, Quelle mutation donq en Dieu, d'auoir donné vne Loy, qui ſe deuſt changer en telle ſorte? Ains, diſons nous, quelle mutation voirement, de promettre & de donner, de dire & de faire, de repreſenter & de preſenter, de commencer & de parfaire? Au contraire, quelle plus grande conſtance, que d'effectuër en leur temps, & ſelon toutes leurs circonſtances, les choſes promiſes à ſon peuple? Il a dit: *Circonciſez moy tout maſle:* c'eſt le ſigne. mais il a dit auſſi: *Il circoncira vos cœurs, & les cœurs de vos ſucceſſeurs:* c'eſt la vraye ſignification du ſigne. Or Ieſus a eſté circonciz; c'eſt qu'il eſtoit né ſoubs la Loy: Mais il a circoncy nos cœurs, en les regenerant: c'eſt qu'il venoit parfaire la Loy. Et que la Circonciſion ne ſoit retenue, meſmes en la vocation des Gentils, qui le trouuera eſtrange? Car il n'y a plus de peuple ſpecial; ny par conſequent de marque affectée à vn certain peuple, oulignée de l'al-

l'alliance de Dieu. Dieu a dit auſſi: *Prenez vne Vache pour le peché, &c.* Itẽ, *prenez chacun de vous vn Agneau, &c.* mais auſſi a il dit: *Le ſacrifice que ie requiers, c'eſt vn cœur contrit. Le ſacrifice que ie vous prepare, c'eſt mon Chriſt, qui ſera mené à l'occiſion comme vn Agneau, & chargera ſur ſoy tous vos pechez.* Or la mere de Ieſus a porté ſon ſacrifice au temple, pour la purgation; elle y a porté auſſi ſon fils propre; ſuiuant ce qu'il eſtoit dit: *Tout maſle onurant la matrice, &c.* C'eſt qu'il eſtoit né ſoubs la Loy. Mais il a eſté occis pour nos pechez; il a accompli le ſacrifice vnique, deſigné par tant de Sacrifices en la Loy; & pourtant a fini l'oblation & le Sacrifice; c'eſt qu'il venoit pour accõplir la Loy en ſes ceremonies, & nous en abſoudre. Au contraire, des Loix qui n'eſtoyent point ſignes, mais les choſes meſmes, comment a il fait? Il eſt dit: *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu.* il a dit: *Tu l'aymeras de tout ton cœur.* & nous en a monſtré l'exemple: *Tu ne te feras image taillée, &c.* il a fait tomber tous les idoles des Payens. *Tu ne prendras point le nom du Seigneur en vain.* Ains, dit il, *Tu ne iureras par choſe quelconque, ne par ta teſte meſmes. Tu ſanctifieras le ſeptieſme iour.* mais non pour ne faire que deux mil de chemin ce iour là, comme les Phariſiens; ains pour mediter tout ce iour la Loy de ton Dieu, & ſecourir ton prochain en ſon beſoing. De la ſeconde table auſſi: *Tu honoreras ton pere & ta mere.* mais de cœur, & non par acquit; & le meſmes enuers tous ſuperieurs. *Tu ne tueras point.* ains ſi tu haïs, tu as deſia tué, & non ton prochain; mais ton ennemy meſmes. *Tu ne deſroberas point.* mais à qui voudra ta robbe, tu luy laſcheras auſſi le manteau. *Tu ne diras faux teſmoignage.* ains non parole fauſſe ſeulement, ou dommageable à autruy, mais non pas oiſeuſe. *Tu ne commetras point*

auſſi adultere. mais tu l'as deſia commis, ſi par conuoitiſe tu en as regardé aucune: & au reſte, tant s'en faut que tu doiues conuoiter l'autruy, que pour le ſecours d'autruy tu doibs poſſeder, & vendre tout ce que tu as. En ſomme, ton Dieu eſt vn ſeul Dieu, & non autre; mais ton prochain, c'eſt tout homme quel que tu rencõtres, d'où que tu ſois, & d'où qu'il ſoit. Bref, adores tu? que ce ſoit du genoüil du cœur. & jeuſnes tu? que ce ſoit en oignant ta face. & fais tu aumoſne? que ta main gauche l'ignore; que ce ſoit de ta neceſſité; & non de ton abondance. Ie demande maintenant, ſi c'eſt abolir ou effacer la Loy, quand au lieu du pourtraict, on en exhibe le corps? & quand au lieu de la chair, on requiert le cœur? Si c'eſt l'abroger, que de luy donner authorité? l'eſteindre, que l'eſclarcir? la rompre, que l'accomplir en ſoy, & l'eſtendre ſur toutes les nations de la terre? Mais qui plus eſt, la loy, comme dient les Cabaliſtes, eſtoit donnée à l'homme pour le venin du Serpent; c'eſt à dire, comme nous diſons, non pour l'accomplir; car nous n'y ſçaurions atteindre; ains pour nous monſtrer, combien par la contagion de ce venin, nous ſommes loing de ce deuoir, que Dieu & la Nature meſmes requierent de nous. Et ceſte fin nous eſt de beaucoup accreuë & eſclarcie par la venuë de Ieſus; quand il nous enſeigne. Que la Loy n'eſt point ſatisfaite, par vne obeïſſance exterieure, & Phariſaïque; c'eſt à dire, à proprement parler, par vne hypocriſie; ains par vne ſincere obeïſſance de cœur: voyre plus par vne confeſſion de deſobeïſſance, ſi ſatisfaction pouuoit auoir lieu; que par la plus grande profeſſion d'obeïſſance que l'homme puiſſe monſtrer.

Que s'ils dient encor, Pourquoy donq ceſte leçon

çon ne nous a elle eſté donnée dés le commencement? ains diſons nous: Dés le commencement, Moyſe & les Prophetes la vous ont donnée, de circoncir voſtre cœur; de ſacrifier loüange, & obeïſſance; de ne ſouïller point le Sabbath d'iniuſtice, &c. Et en vous parlant de Chanaan, ils vous ont dit aſſez haut, par toutes leurs actiõs, qu'il falloit penſer plus outre; à ſçauoir à ce qu'œil n'a veu, dit Eſaie, ny aureille ouy, & qui n'eſt monté au cœur de l'homme. C'eſtoit donq, & vn ſeruice ſpirituël, qu'il requeroit de vous; & vn loyer ſpirituel, auquel deuiez pretẽdre. Mais, enfans que vous eſtiez; vous ne penſiez (comme auiourd'huy encor la plus part) qu'à ce corps & à ce monde; au lieu que Dieu vous parloit de vos ames, & de leur felicité, qui giſt en luy. Ainſi, le precepteur promet de la dragée à l'enfant pour le faire apprendre. Ce n'eſt pas que la vertu, quand il l'aura appriſe, ne luy apporte trop mieux, & ne ſoit loyer à ſoy meſmes. Mais s'il luy parle de vertu, il ne ſçait que c'eſt. Si d'hõneur, auſſi peu. Il s'en rendra negligent à ſa leçon, & incapable d'vne plus grande. Et de faict, vous diſiez à Moyſe: *Que Dieu ne nous parle pas, mais toy.* & encor luy fallut il voiler ſa face, par ce que ne la pouuiez porter. Et Eſaie dit à meſme propos, Qu'il vous falloit ligne apres ligne, & precepte apres precepte, & des Prophetes beguayans auec vous, comme enfans nouuellement ſeurez, pour vous faire entendre. Et S. Paul à ce meſme ſens; Que cõme enfans vous eſtiez nourris ſoubs la diſcipline, & pedagogie de la Loy. C'eſt en ſomme, que le gére humain, comme vn ſeul homme, a ſa naiſſance, ſon enfance, & ſa ieuneſſe, ſa nourriture ſpirituelle proportionnée à chaque aage, ne plus ne moins, que quel-

Deut. 30. & 10
Iſaie 56. & 58.

que homme de nous. La Nature nous deuoit estre Loy. Dieu nous a faict toucher combien elle estoit corrompüe en nous, quand en ces premiers siecles nous l'auons violée & enfraincte en tant de sortes; comme vn enfant, à propremẽt parler, qui ne peut faire vn bon traict sans exemple. Là dessus donq, il nous a donné la Loy. La conscience au moins nous restoit encores t'elle à tous, que nul ne pouuoit dire qu'elle ne fust tresiuste: mais, vn certain temps, il a voulu que nous en ayons faict l'essay; & auons en fin cognu que nous n'y pouuions atteindre; comme l'enfant qui tasche à suyure l'exemple d'vn bon maistre, qui ne peut former lettre qui en approche, sinon entant qu'il luy conduit la main. En fin, est venue la grace de Dieu, apportée par Iesus Christ, nostre procez; ie dis du genre humain; & specialement de l'Eglise, estãt fait & parfaict, & par la Nature, & par la Loy interprete d'icelle: & certes si clairement, que nul ne peut nier, qu'il ne merite chastiment bien grand; nul dire, qu'il merite quelque loyer de l'eternel, qui selon la proportion; s'il faut ainsi dire; du donneur ne peut estre qu'eternel. Ainsi dõq la Nature a preparé l'homme à receuoir la Loy; la Loy à embrasser la grace: & c'est pourquoy en cest aage, selon qu'il estoit conuenable à sa sage Prouidence, nous estans jà comme sur l'eschafaut, Dieu nous a fait lire & apporter sa grace; c'est à dire, son Euangile: à fin que ceux qui periſſent recognoissent sa iustice; & ceux qui sont sauuez, sa seule grace, en Iesus, Dieu & homme, seul sauueur & redempteur du genre humain. Amen.

CHAP.

CHAP. XXXII.

Que Iesus Christ estoit & est Dieu, fils de Dieu; contre les Gentils.

OR auons nous maintenant vn Iesus Christ, tel qui nous estoit promis és Escritures, Dieu, & Homme, Mediateur du Salut humain; manifesté, comme dit S. Paul, en chair; crucifié par les Iuifs; 1 Timoth. c. 3. preschéaux Gentils; creu au monde, & esleué en gloire. Et veu que nous auons prouué la verité & diuinité des Escritures, & que selon icelles le Mediateur deuoit estre tel que Iesus a esté, icy pourriõs nous mettre fin à ceſt œuure. Car la conclusion suit d'elle mesmes, Les Escritures sont de Dieu: en icelles nous auons trouué Iesus estre le Christ, le Mediateur & Redempteur du genre humain. Reste donq, que pour tel nous le receuions, & embrassions de tout nostre cœur sa doctrine. Mais pour leuer tout scrupule aux Gentils; mõstrons leur encor, Que Iesus est Dieu, fils de Dieu, sans le tesmoignage des Escritures: & s'ils n'ont voulu croire Iesus estre vray Dieu, par nos Escritures; peut estre croiront ils que nos Escritures sont vrayement diuines, quand ils auront veu que Iesus est Dieu, duquel la venuë & incarnation nous est si clairement & de si long temps promise en ces Escritures. Mais rameteuons nous aussi pour le commencement, ce que dit Porphyre, Que la prouidence de Dieu n'a point laissé le genre humain, sans vne purgation vniuerselle; & qu'icelle ne se peut faire, que par les Principes; à sçauoir, par l'vne des trois personnes, & subsistences de l'Essence diuine. Et pareillement, ce que nous auons prouué, Que l'homme est creé pour la vie eternelle, Que par sa corruption, il est descheu de la grace de Dieu, & tombé en son ire;

& par conſequent forclos de ceſte beatitude: Que pour le remettre en grace, faut, qu'vn Mediateur entreuienne; homme pour porter la mort, que le genre humain a merité; & Dieu, pour triompher d'icelle & nous emparer de ſon merite. Et ceſtuy cy diſons nous, c'eſt Ieſus crucifié par les Iuifs, & creu des anciens Gentils; & Dieu daigne par ſa grace illuminer en noſtre temps tous ceux auſquels il n'a encor donné de le croire.

Propheties entre les Gentils.

Certes, comme ce Mediateur venoit pour les Gentils, non moins que pour les Iuifs; c'eſt à dire, pour tout le genre humain: auſſi ſemble il que les Gentils en euſſent eu quelque reuelation ancienne pour le preparer. Nous liſons en l'Eſcriture, d'vn Prophete Balaam, qui prophetiſe aſſez clairement du Chriſt: & quelques anciens dient, qu'és parties d'Orient ſe gardoit ſa Prophetie; & meſmes vn autre ſous le nom de Seth. Et Iob qui eſtoit Iduméen, dit ces mots: *Ie ſçay bien que mon redempteur vit, & qu'il ſe tiendra debout le dernier ſur la terre.* les Sibylles auſſi, & ſpecialement l'Erythrée tant celebrée par les anciens (ſi les liures que nous auons ſont d'elles) nous dient, Qu'il ſera fils de Dieu, naiſtra d'vne Vierge, ſera nómé Ieſus, fera miracles, ſera crucifié par les Iuifs, reſuſcitera en gloire, viendra en fin iuger les vifs & les morts, &c. &, qui plus eſt, en tels termes, & auec telles particularitez, qu'il ſemble que ce ſoit l'Euangile traduit en vers; cóme ſi Dieu par icelles auoit voulu plus clairement annoncer ſes myſteres aux Gentils, qu'aux Iuifs; par ce qu'ils n'auroyent eſté de longue main imbuz de la doctrine celeſte, & nommément de l'eſperance d'vn Redempteur. Et quãt à ceux qui penſent que ces liures ayent eſté ſuppoſez, il eſt certes plus aiſé à dire qu'à

Nomb. 22. & 23. Orig. Homel. 13 ſur Geneſ. Chryſoſt. Homel 2. ſur S. Matth. Iob 19. 25.

Lactance liu. 4. chap. 6.

qu'à prouuer ; encor que ie ne veux pas beaucoup m'arreſter là deſſus. Car Auguſte, comme dit Sue- Suetone en Auguſte, ch. 31
tone, les auoit fait ſerrer en deux layettes dorées ſous la baſe d'Apollo Palatin, où elles eſtoyent difficiles à falſifier; & dés le temps d'Origene, de Clement Alexandrin, & de Iuſtin Martyr; c'eſt à dire, non fort long temps apres la predication des Apoſtres, ces meſmes liures eſtoyent en lumiere, comme il ſe voit par la diſpute de Celſus l'Epicurien; qui dit bien, qu'ils ſont ſuppoſez, mais ſans preuue: & Conſtantin l'Empereur teſmoigne en vne ſienne harengue les auoir veus, & leuz, & y renuoye les Gentils de ſon temps. Et qu'il y euſt pour le moins quelque choſe ſemblable, ne ſe peut nier. Car Cice- Cicer. liu. 2. De la diuin.
ron en ſes liures De la diuination dit ces mots, *Obſeruons les vers de la Sibylle. Il nous faut appeller quelqu'vn Roy, ſi nous voulons eſtre ſauuez.* Et chacun ſçait toutesfois, combien ce nom de Roy eſtoit odieux, & à tous les Romains, & à Ciceron meſmes. Il fait auſſi mention de l'Acroſtiche de la Sibylle; c'eſt à dire, de certains vers, dont les lettres capitales faiſoyent le nom de ce Roy là, tels que ceux que nous auons au 8. liure des Sibylles; & cõclut de là qu'elles auoyent l'eſprit ſain & raſſis. & Conſtantin l'Empereur, teſmoigne que Ciceron auoit tourné le liure de l'Erythrée; & qu'Antonius l'auoit voulu abolir. En ces meſmes liures eſtoit dit, Que ſi toſt que les Romains auroyent remis en ſon entier le Roy d'Egypte, le Monarque de l'Vniuers naiſtroit: & pourtãt Ciceron eſcriuant à Lentulus, qui briguoit ceſte charge, luy touche ceſt oracle: & les Romains faiſoyent doubte de le reſtituer à cauſe de celà: & de ce touchent les Sibylles au 2. liure quelque mot. Et de faict, apres que le Senat en eut bien conteſté, Ga- Cicer. en l'Epiſtre à Lentul. 1. liu. 1. Liu. 2. des Oracles.

binius remit Ptolomée, & en ce mesme temps nasquit Iesus. Virgile qui par la faueur d'Auguste auoit eu accez à ces liures, a fait vne Eclogue, qui n'est que traduction, de l'heur singulier que promettoit la Sibylle par le Christ, fils de Dieu; sauf que ne penetrant point plus auant, il l'attribue à Saloninus en faueur d'Auguste, qu'il vouloit flatter: comme les Romains interpretoyent de Vespasian l'Empereur, ceſt oracle fameux de Syrie, Que de Iudée deuoit lors sortir le Monarque du monde. Mais nous lisons, que Secundian, homme notable, soubs le regne de Decian, Verian Peintre, & Marcellin Orateur, se firent Chrestiens seulement, par auoir leu & conferé ces oracles. Et pourtant les premiers Escriuains entre les Chrestiens, Iustin, Origene, Clement, &c. adiournent les Gentils deuant les liures des Sibylles; parce qu'ils n'eussent volontiers creu les nostres; & deuant vne Prophetie celebre de Hystaspes, qui parloit clairement de la venuë du fils de Dieu au monde, & de la coniuration de tous les Empires contre luy & les siens. Et pourtant furent tous ces liures defenduz par les Empereurs Payens sur péne de la vie. Mais sur tout, Dieu auoit pourueu au salut des Gentils par sa Prouidence admirable, ayant espãdu la nation Iudaïque auec ses liures & Propheties par tous les coings du monde; comme ainsi soit que nous ne lisions point, qu'aucune autre race ou nation ait esté ainsi espandue, sans perdre ses titres, ses liures, son nom, & la cognoissance mesmes de son origine; à fin qu'ils fussent prescheurs de la venuë du Mediateur, & Tesmoins de l'ancienneté, verité, & sincerité des Propheties; à l'effect desquelles ils s'opposoyent de tout leur pouuoir. Car quel plus ample tesmoignage, ie vous prie,

Eclogue 4. *Chara Deûm soboles magnum Iouis incrementum.*

Vincent. liu. 11 ch. 50.

Origen. contre Celsus. Iustin en l'Apolog. Clement en ses Strom.

prie, pouuoyent auoir les Gentils, que des Iuifs? à ſçauoir, en ce que ceux qui auoyent fait mourir Ieſus & ſes Apoſtres, eſtoyent preſts à mourir pour la verité & integrité des liures, eſquels on le leur monſtroit predit, & annoncé de tout temps? Mais encor que ce Roy promis par les Prophetes, & par les Sibylles, deuſt donner vne loy de bien viure à tout le monde; il ſemble que Ciceron, d'où qu'il luy fuſt venu, en euſt entendu quelque choſe: autrement, ie ne ſçay à quoy attribuer ce beau paſſage du troiſieſme liure de ſa Republique: *Il y a*, dit il, *vne vraye loy, vne droicte raiſon, conuenable à la nature, eſpandue entre tous, conſtante, eternelle, qui par ſes commandemens nous appelle à noſtre debuoir; par ſes defenſes nous retire de la fraude; & qui cependant ne commande & ne defend point aux gens de bien en vain; comme auſſi, elle n'eſmeut point les meſchans. A ceſte Loy on ne peut ny déroger, ny ſubroger; & auſſi peu ſe peut elle abroger en aucune partie. Et n'y a Senat ne peuple qui nous en puiſſent abſoudre; & n'y faut ny Interprete ne Commentaire pour la faire entendre. Lors*, dit il, *il n'y aura point autre loy à Rome, qu'à Athenes; autre maintenant que cy apres: mais & en toutes nations, & en tout temps vne meſme loy, & eternelle, & immuable, & vn commun maiſtre & Empereur de tous, à ſçauoir Dieu: Dieu, di-ie, l'inuenteur, l'interprete, le Docteur, le porteur de ceſte loy: & qui ne luy obeira point, ſe fuira ſoy meſmes, comme s'il meſpriſoit ſa nature propre; mais en ce ſeulement qu'il n'obeira point, il ſera griefuement puny, quand meſmes il eſchapperoit tout autre ſupplice.* Qui ne voit icy que ce Payen cognoiſſoit que toutes ſes loix n'eſtoyent que vanité? Et qu'il attendoit que Dieu luy-meſmes, pour donner vne bonne loy au Genre humain, ſe manifeſtaſt au monde? Or Ieſus a manifeſtement donné ceſte loy,

Lactan. liu. 6. ch. 8.

Cicer. liu. 3. De la Repub.

loy, & l'a fait publier par ſes Apoſtres & diſciples; & a leur voix penetré iuſques aux fins du mõde. Et qu'ainſi ſoit, Qu'y a il plus conuenable au iugemẽt de la cõſcience, que d'aimer Dieu de tout ſon cœur & de toute ſon ame, & ſon prochain comme ſoy-meſmes? plus eſloigné ce neantmoins de nos propres forces, & qui plus conuainque noſtre corruption, & condemne ce qui eſt de nous en nous; que ceſte loy meſmes; ie dis, vniuerſellement en tout le Genre humain? Et que trouuons nous au contraire en tous les eſcrits des Payens; qu'vne vertu mercenaire? vn enſeignement de cacher ſon vice, c'eſt à dire, vne hypocriſie? Mais cõme ceſte loy, eſt vrayement de Dieu; voyons ſi c'eſt vn Dieu qui l'apporte: & ie prie tous les Sages de ce monde, non d'eſcouter à demy, ny de regarder en paſſant; car ie ne viens pas pour les eſbloüir; mais de tendre l'aureille, d'arreſter leur veüe, de bander tout leur eſprit: car plus ils regarderont & conſidereront de pres, & pluſtoſt ſe rendront ils à noſtre doctrine, comme certes, à la verité, voire à la nature meſmes.

Ieſus donq, naiſt en vn petit païs de Iudée, ſubiugué par les Romains; de pauures parents, d'vn pauure village, ſans amy qui le pouſſe, deſnué de tout appuy humain; cependant pour eſtre Empereur de l'Vniuers, pour dõner la Loy à tout le monde. Voyons la procedure de ceſt Empereur, & de ceſt Empire: *Amendez vous*, dit il, *& croyez à l'Euangile; car le Royaume des Cieux approche*. Imaginõs nous en ce temps là, la ſplendeur de l'Empire Romain, l'eloquence & la doctrine d'alors, l'orgueil des Sophiſtes, des Orateurs, des Philoſophes: qu'y pouuoit il auoir de plus abſurde que cela? & qui n'euſt penſé folie ceſte predication, & de Chriſt & de ſes

Procedure du Royaume de Ieſus, outre & contre nature.

Apo-

Apoſtres? Mais qu'adiouſte il? *Qui veut auoir entrée en ce Royaume, qu'il abandonne biens, pere, mere, freres, femme, enfans, &c. qu'il charge ſa croix ſur luy, & me ſuiue; qu'il s'eſtime biẽ heureux, de patir mille maux, & mourir en fin pour mõ nom.* Quels priuileges, ie vous prie, pour attirer le peuple en ce Royaume? quelle eſperance à ceux qui le ſeruent? Et que ſont ces promeſſes que menaces; ſes ſuaſions, que diſſuaſions? Et que diſons nous à vn amy, que nous voulons deſtourner de quelqu'vn: ſinõ, Deportez vous de ceſt homme; car vous n'y aurez que des trauerſes, & du mal? & que pouuoyent pis dire les ennemis de ſa doctrine, que ce qu'il diſoit? quelle eſt auſſi ceſte harengue à S. Paul, homme de reputation entre les Phariſiens, & employé deſia bien auant en la ſuite du Monde: *Ie t'apprendray, combien il faut endurer pour mon nom?* & quel toutesfois ce ſubit changement; au lieu qu'il prenoit, d'eſtre pris? au lieu qu'il iugeoit, d'eſtre foüetté? au lieu qu'il lapidoit les autres, de ſe faire aſſommer de ville en ville, pour le nom de Ieſus? Oyons au contraire la voix d'vn Conquereur: *Qui me ſuiura*, dit Cyrus aux Lacedemoniens, *s'il eſt à pied, ie le monteray à cheual; s'il eſt à cheual, ie luy bailleray des chariots. S'il a des metairies, ie luy bailleray des villages: ſi des villages, des villes; ſi des villes, des pays: & quãt à l'or; il le faudra peſer & non conter.* Cõbien different ces deux harengues? mais combien plus leurs conqueſtes? Et pourtant quelle comparaiſon entre les Conquereurs? Cyrus, grãd Empereur, par ſes grandes promeſſes ne peut auoir les Lacedemoniens à ſon ſeruice. Et Ieſus pauure, abiect, & contemptible, par ſes rigoureuſes menaces, meſmes apres vne ignominieuſe mort, qui les menaçoit d'vne ſemblable, attire tous peuples & nations à luy; & non des ſol-

Plutarq. és Dits des anciẽs Rois.

des soldats, mais des Empereurs; & non des villes, mais des Empires. Cyrus meurt en conquerant, & Iesus conquiert en mourant. La mort de Cyrus dissipe son Royaume propre, comme vn corps sans ame;& la mort de Iesus espand son Royaume sur les Empires. comment? sinon que sa mort en estoit la vie? Qui ne voit dõq en la puissance de l'vn, l'infirmité humaine;en l'infirmité de l'autre, vne puissãce diuine? Nous admirons les conquestes d'Alexandre. Pourquoy? Par ce, disons nous, qu'estant simple Roy de Macedone, il passe en Asie, & la cõquit auec quarãte mil hommes & non plus. S'il y en eust mené cẽt mil, nous l'estimeriõs moins. Mais si auec la moitié il l'eust fait, combien plus? & si auec la disme, où serions nous rauis; & si lors nous le deifions, quelle diuinité nous eust semblé assez digne de luy? pour le moins; qui ne l'eust estimé, sinon Dieu, aumoins assisté de la vertu & puissance de Dieu? Mais si ces hommes mesmes eussent vaincu en se laissant battre, eussent cõquis en se faisant tüer, eussent dõné la Loy aux Empires, en se soubsmettant à leurs gibbets; quel crime & quelle impieté de n'adorer ses soldats mesmes? Car si de l'hõme habile au malhabile, nous faisons ceste difference; que le malhabile ne fait rien qu'à graisse de matiere, & de moyens; & l'autre de peu de chose, fait beaucoup, & surmonte par son industrie les difficultez de la matiere: quelle sera la differẽce du plus habile d'entre les hõmes à Dieu; sinõ certes, que cestuy là fera de peu quelque chose; mais Dieu de riẽ, & sans rien les plus grandes choses, & vn contraire mesmes par l'autre & de l'autre? c'est à dire, aura vne puissance infinie, pour remplir ceste distance qui est infinie, entre vn contraire & l'autre? entre le rien

le rien auſſi, & quelque choſe? Voyons ce qu'a fait Ieſus; & apportons y les meſmes yeux & la meſme raiſon, qu'à l'hiſtoire & au iugement d'Alexandre. Il naiſt premierement ſans aucuns moyens. De dix on paruient à dix mille, & de dix mille à millions: mais qui peut paruenir de rien à telle choſe? Il eſt ſuiuy de quelques peſcheurs ignorants, & lourds d'eſprit. Ce n'eſt peu encor de leur faire quitter leur meſtier, & de les auoir acquis: mais quels inſtruments, pour eſtre preſcheurs, tout contraires, di ie, à ce qu'il propoſe? Il leur dit, Bien heureux eſtes vous, quand vous patirez pour mon nom: C'eſtoit pour les chaſſer, & toutesfois ils ſuiuent. Il les enuoye en fin en ambaſſade, parmy les nations: Et quelle? *Quine prend ſa croix & vient apres moy, n'eſt pas digne de moy.* quel eſt le negociateur de ce temps qui priſt ceſte charge? & pour loyer, *Ils vous fouëtteront és Synagogues?* qui entrepriſt de s'en acquiter? Et par ceſte perſuaſion, *qui aura gardé ſa vie, il la perdra?* Au bout de celà il meurt: & comment? crucifié entre deux larrons. Ce peu, en ſomme, qui l'auoit ſuiuy s'eſtonne. Il ne laiſſe ny enfans ny parens pour ſouſtenir ce miſerable Empire. Ce Royaume des Cieux ſemble enſeuely en terre. Quel eſt le Royaume, qui en ceſt eſtat ne periſt; & combien gouuerna la Chaire d'Alexãdre? ſouſtenuë, & par quelques enfans? & par de grands Capitaines? & par des armées victorieuſes, & par la ſeule terreur de ſa memoire? Cependant ces pauures brebis eſparſes ſe raſſemblent; vont preſcher à Ieruſalem, & puis par tout le monde: mais quoy? Que Ieſus auoit eſté crucifié; qu'il falloit croire en luy. Si c'eſt vn homme; qu'y a il plus vain? Si c'eſt vn Dieu; qu'y a il de plus abſurde? Et s'ils ſont eſcoutez, ils enſeignent à

endu-

endurer pour luy;& s'ils sont deboutez,ils meurent volontiers plustost que se taire; & s'ils sont accusez; ils preschent deuant les Iuges leur propre crime. Les malfaicteurs sont geennez pour le dire; & ceux cy pour le taire. Ceux là se taisent ; pour ne mourir point;& ceux cy meurent pour le dire. Les persecuteurs s'escrient, Quelle extreme calamité de ne pouuoir vaincre vn vieillard, ou vne femme? Quelle hõte d'estre plus lassez en tourmétant,que les tourmentez? Cependant en moins de quarante ans, le monde est plein de ceste doctrine; le pays conquis à Iesus, par ce peu de disciples;par l'effusion de leur propre sang, depuis Hierusalem iusques aux Indes; depuis Hierusalem iusques en Espaigne. Et par tels arts qu'estoit fondé ceſt Empire, il se parfait & accroist de temps en temps par les siens. Qui est l'hõme, s'il sçait iusqu'où l'homme s'estend, qui puisse attribuer cecy à l'homme? Celuy est Dieu, disoit ce sage,qui fait ce que creature ne peut faire: qui fit iamais telles choses, ny deuant ny apres? Aristote aussi, De rien ne se fait rien: C'est vne regle de nature. Qu'est ce tout ceci, sinon de rien, non quelque chose,mais tresgrandes choses? Et qui peut ou violer , ou vaincre les Loix de Nature, que qui a fait la Nature? Mais encor;Dieu a dit,& il a esté fait: Celà surpasse la nature. Mais quand Iesus dit: Qui ne prend sa croix, &c. il dit selon nostre sens charnel, Fuyez moy,& neantmoins on le suit;laissez moy,& on le cerche. Ceste parole,di-ie,qui nous deuoit repousser , nous attire: Il suade en dissuadant; il conuertit en diuertissant ; il establit en ruinant; il eternize en mourant. Qui peut tirer vn cõtraire de l'autre;du feu,les effects de l'eau? de l'eau,les effects du feu; que qui a fait & l'eau & le feu? Et qui peut dissua-

diſſuader, tirer le ſuader; du diuertir, le conuertir; que qui a fait & le cœur de l'homme qui eſcoute, & la parole de cil qui parle? Et qu'eſt ce vaincre les viuans par la mort de ſoy & des ſiens; que d'vne priuation, par maniere de dire, operer vne generation? Et qu'eſt ce pour ſubiuguer le monde deſarmer, lier & liurer ſoymeſmes, que prendre le contrepied de ſon deſſeing, & choiſir les plus contraires inſtruments à ſon action? Et qui par inſtrumens contraires fait vne choſe; par inſtruments, di-ie, qui nuiſent directement, & ne peuuent auancer; monſtre il pas, qu'il la pourroit faire à ſa ſeule voix, & ſans autre choſe? Mais voyons icy encores plus: C'eſt contre Nature de faire de rien quelque choſe: Icy ont les Philoſophes à ployer. C'eſt contre Nature de le faire par parole contraire: Icy ont les Orateurs à ſe taire. Que ſera-ce dõq, ſi outre tout celà, il y a vne reſiſtence extreme en la choſe; ſi tu es Medecin en la complexion, ſi Capitaine en la conqueſte, ſi Orateur en la volonté des hommes? Alexandre auec peu d'hommes a fait grandes choſes. Ainſi ſoit. Mais ſi on luy euſt fait teſte, comme on pouuoit, où en euſt il eſté? Voyons au contraire, quelle reſiſtence ont fait les hommes, & en general & en particulier pour exclurre Ieſus. S'il eſt queſtion de la force, à péne a il preſché que le voila mort. Ses Apoſtres ne peuuẽt ouurir la bouche, qu'ils ne ſoyent incontinent fouettez, lapidez, tourmentez, crucifiez, bruſlez. Les plus cruels Empereurs, Caligule, Neron, Domitian, &c. font ſur eux le chef d'œuure de leurs cruautez. Si aucuns y en a eu de plus doux, quelle iuſtice! *S'ils ne ſont point ſeditieux*, dient ils, *qu'on ne les recerche point. S'ils ſont de quelque façon que ce ſoit, vne fois amenez en iugement, qu'il n'en eſchappe point.*

pe point. Ie demande quelle Secte de Philosophes y a eu en Grece, qui au moindre commandement du Magistrat n'eust cessé? Et de quelle verité nous voyons les Trophées par tout le Monde, que de celle de Iesus? S'il est question d'artifice; ceux qui la suiuoyent estoyent excluz de toutes dignitez & offices: Quelle est ceste géenne à l'homme naturellement ambitieux? Les enfans estoyent exclus des Escholes: Qu'est-ce sinon coupper l'arbre par le pied, s'il n'eust creu de la grace des cieux? On faisoit mesme lire aux Escholes, & apprendre par cœur aux enfans certains Dialogues forgez à poste de Pilate & de Christ, pleins d'impietés & de blasphemes pour charger la memoire de Iesus, & la rẽdre puante, dés le berceau à tout le siecle. Que peut imaginer le diable de plus pernicieux?

Les Iuifs pires que tous, ausquels toutesfois il estoit promis, en estoyent les trahistres; qui le deuoyent prescher, l'accusoyent plus asprement: tellement qu'à péne en estoit il arriué vn en vne ville, qu'ils crioyent contre luy au meurtre. Mais, qui plus est, en chaque homme y auoit vn combat & vne resistence extreme contre ceste parole: Croire en Iesus, vn homme abiect, vn Dieu crucifié. Croire à ses Disciples, les balieures du monde, le rebut mesmes des Iuifs. Et y croire pour mourir à trois iours de là; pour laisser vne femme miserable, vne memoire contemptible, vne reputation de fol à sa race. Si les Empereurs & par leurs glaiues, & par leurs loix faisoyent vne cruelle guerre à ceste doctrine; pensons quelle estoit celle que demenoit chacun en soy: & si nous auons sceu que c'est de persecution, ramenteuons nous icy les combats de la chair contre l'esprit; & les vifs & poignans argumens

mens de l'homme contre soy mesmes. Cependant, les peuples se rendent en fin à la parole de ces hommes: Les Empires adorent vn Iesus crucifié. Si c'est infirmité, que ne vainquoit la force? Si c'est folie, que ne triomphoit la sagesse? Si c'est humanité, que ne l'emportoit la multitude? Mais c'estoit certes Iesus fils de Dieu qui restauroit le monde par son esprit, comme Dieu l'auoit premierement creé par sa parole. Ciceron ne peut assez admirer Romulus; qui en vn temps, dit il, qui n'estoit pas grossier, ait gaigné ce poinct d'estre appellé Dieu. Et certes i'admire Ciceron, qui se soit monstré si grossier en cest endroit. Car s'il a esté appellé Dieu, qui l'a iamais creu estre tel? Et qu'estoit Rome en ce siecle là, & long temps apres, qu'vn amas d'ignorans, & de pauures bergers? Mais par là iugeons nous quel iugement il eust fait de Iesus. Romulus fut appellé Dieu; mais le Senat n'en creut rien. Le Senat intimidoit le peuple pour le dire: Tout l'Empire Romain n'a peu intimider vn disciple de Iesus pour s'en desdire. Qu'y a il donq en cecy de semblable? Le mesme est il d'Alexandre, tout grand Empereur qu'il estoit, quand il se fit adorer. Car ce fut lors que son armée se mutina, & qu'il perdit son credit; & deshonora toutes ses victoires; & ses domestiques se faisoyent battre plustost que de se prosterner. Et quant à Caligule, Domitian, Heliogabale, & autres, tant qu'ils ont vescu on l'est moqué d'eux; & à péne ont ils esté morts, qu'on a tiré leur diuinité aux voiries, comme de chiens, ne les estimans pas dignes du tombeau. Or qu'est ce donq de Iesus vilipendé en toute sa vie, & adoré apres sa mort? duquel les disciples prechent la diuinité sur la géenne; que les Empereurs mesmes, Tibere, Antonin,

Alexandre honorent en leurs cœurs, & adorent en leurs cabinets? & en quel temps? Au plus docte siecle, certes, qui fut onq, & en la pleine vigueur des lettres, des arts, des sciences; au plus eſgais de l'eloquence, de la Dialectique, de la Philoſophie; en la plus grande vogue de la curioſité meſmes, & de la Magie. Si on adore pour ſageſſe, cõbien de graues Senateurs alors? Si pour doctrine, combien de doctes? Si pour richeſſes ou pour parentage, comment ces plus grands vn ſi abiect? Si pour l'innocente mort, comment non auſſi toſt tant de gens, qui l'ont ou preſché ou ſuiuy? Et pourquoy meſmes Gabinius n'eſt il adoré, citoyen Romain, perſonnage d'hõneur, crucifié à tort, pour qui Ciceron a deſployé tout ſon beau parler? Mais ils voioyent certes vn changement au monde ſi ſubit, ſi grand, ſi vniuerſel, qu'ils ne le pouuoyent à rien attribuer, qu'à la vertu & operation de celuy meſmes qui regit le monde, duquel ils apperceuoyent la vertu en Ieſus.

Teſmoignages du progrez admirable du regne de Ieſus.

Que ceſte cõuerſion ſi ſubite des peuples à adorer vn homme, des Empereurs à reuerer vne ignominie, des ſages à admirer, comme dit S. Paul, vne folie, ſcit treſ-vraye, nous n'en voulons autres teſmoins qu'eux-meſmes. En Suetone & Tacitus nous voyons qu'à Rome, & par toute l'Italie, le nom de Chriſt eſtoit cognu; car deſia on perſecutoit les Chreſtiens viuement, contre la couſtume des Romains; & meſmes Neron les faiſoit maſſacrer, comme autheurs de l'embraſement de Rome, qu'il auoit fait pour ſon plaiſir. Et de ce meſme temps, nous liſons ces arreſts du Senat, par leſquels quelques milliers de Chreſtiẽs infectez de la ſuperſtition Iudaique (ainſi les appelloyẽt ils, par ce qu'ils eſtoyent

Suetone en Neron. Tacit. li. 5.

premie-

premierement sortis d'entre les Iuifs) estoyent releguez en diuerses Isles. Ce que le Senat n'eust pas fait (veu ses procedures ordinaires au faict de la Religion,) si le subit accroissement de ceste Monarchie spirituelle, ne luy eust fait peur. & peu de temps apres, nous voyons tous les Empereurs estonnez de ceste accours de peuples, consultans des moyens d'estouffer ceste doctrine: Les feux allumez de toutes parts contr'eux; & neantmoins, les nations esbranlées à la voix des Apostres; & les Courts des Princes, & les legions mesmes enclinées vers luy. Et de ce nous soyent pour tesmoins, les Loix de ce temps là: QVE le Baudrier militaire soit osté aux Chrestiens: QV'ILS soyent cassez des Offices, & charges de la Court, &c. Et Vlpian le Iurisconsulte mesmes escriuit quatre liures contre les Chrestiens. Et de fait, nous lisons de plusieurs qui quittoyent leurs charges plustost que de quitter la Foy Chrestienne: & soubs Marc Aurele, la legion de Malthe estoit composée de Chrestiés; & il luy rend ce tesmoignage en vne sienne Epistre, Que se trouuant en Allemaigne reduict à extremité par les Marcomans, elle impetra par ses prieres la foudre du Ciel contre l'ennemy, & la pluye pour rafreschir son armée, dont depuis elle fut touſiours appellée la Foudroyante. Et pourtant dit Tertullian en son Apologie: *Si ce que nous sommes de Chrestiens, nous retirions en quelque coing du monde; vous seriez esbahis du peu de gens qui vous resteroit, & vous faudroit cercher d'autres villes pour commander; voire fuir incontinent pour vous cacher: car il vous resteroit plus d'ennemis que de Citoyens. Nous auons empli les villes, les Isles, & les Chasteaux, les Conseils, les Palais, & les Courts, les Tribus, les legions, & les armées. Pour quelle guerre n'estions nous assez, si nous euſſions voulu? Et*

Xiphilin en la vie de Marc Aurele.
Epistre de M. Aurele en l'Apol. de Iustin.
Tertull. en l'Apol.

dequoy ne fussions nous venus à bout mourans & si hardiment & si volontiers? Mais nostre discipline militaire enseigne de mourir, & non de mettre à mort. Or quel Empire eust iamais tel progrez en si peu de temps? Mais, qui plus est, qu'est ce de vaincre en cedant, d'auãcer en reculant, de desfaire en mourãt? De l'empereur Tybere, nous lisons que sur vne lettre de Pilate, rendãt tesmoignage des miracles de Iesus, de son innocente mort, & de sa resurrection; il proposa au Senat de declarer Iesus Dieu, auec preiugé de sa voix: Que le Senat ne l'approuua point, par ce qu'il n'en estoit autheur: mais que Tybere demoura en son opinion. Et de ce dit Tertullian: *Allez voir vos Registres, & les Actes de vostre Senat.* Et Vespasian le fleau des Iuifs, s'abstint des Chrestiens: & Traian sur le tesmoignage de Pline modera la persecution: & Marc Aurele, qui auoit senti l'assistence de leurs prieres, pareillement; comme aussi fit Antonin, mais à autre fin: *par ce*, dit il en son Epistre, *que la persecution establit leur Eglise.* Bref, Alexandre fils de Mammea adoroit en sa Chapelle Iesus, surnommé le Christ, duquel il auoit emprunté sa deuise; & pourtant les Antiochiens l'appelloyent l'Archipreſtre de Syrie: & on dit que pour Christ l'Empereur Adrian auoit fait bastir plusieurs Temples sans statuës. En somme, les bons Empereurs de Rome, Vespasians, Traians, Adrians, Antonins Pies, &c. admiroyent Iesus & approuuoyent les Chrestiens. Mais iusques à quel poinct? De cognoistre en leur cœur, qu'ils estoyent gens de bien; & que Iesus tenoit plus que de l'homme. Mais, *s'ils sont accusez*, dient ils, *punissez-les; sinon, ne les recerchez point.* C'est vne belle approbation d'innocence; mais certes vn pauure support pour eux. Au contraire les meschans Empereurs

Hegesippe en son Anacephalæosis. Euseb.

Tertul. en son Apol.

Pline en ses Epistres. Iulius Capitolinus in Adriano & Alex. Antonin l'Empereur en vne sienne Epistre aux villes d'Asie

Dion in Alex. La deuise estoit, *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.*

reurs Neron, Domitian, Valerian, Commode, Maximin, Decie, &c. en ce qu'ils les ont condemnez, les ont approuuez. Car qu'ont ils iamais approuué que mal? mais quelle cõdemnation? Tuëz tout, bruſlez tout, les villes entieres, tout ſexe, tout aage, toute qualité; & à péne ont ils eu quelque reſpit, qu'on recommence; & à péne ſont ils hors de la geenne, qu'on les y remet: Dieu moderant tellement le tout par ſa prouidence, à fin que luy ſeul fuſt glorifié en ce myſtere, que la benignité des bons Empereurs approuuoit, mais n'oſoit auancer la verité; au lieu que la malice des autres la condemnoit, la pourſuiuoit tout outre, & ne la pouuoit deſtruire. Bref, en peu d'années dix perſecutiõs horribles paſſent ſur ceſte pauure Egliſe; & en fin les Empereurs ſe ſubmettent à la Croix de Chriſt, & les Empires y cerchent leur ſalut. Reuenons donq touſiours là; que celuy ſeul, ſans rien, par inſtrumens cõtraires, tout le monde contrariant, pouuoit conquerir & racheter le monde; qui ſans rien, & rien ne luy contrariant, auoit creé le monde.

Que ſera ce, s'il ne ſubiugue pas les hommes, mais leurs Dieux meſmes? non le monde ſeulement, mais les principautez du Monde? ie di les diables qui tyranniſoyent tout le Monde alors? Liſons les Hiſtoires Grecques & Romaines, qui ont precedé la venuë de Ieſus; qu'y trouuons nous, que miracles & Oracles des diables? Que ſont autre choſe, Varro, Ciceron, Tite Liue, entre les Romains; Herodote, Diodore, Pauſanias, &c. entre les Grecs? Voyõs au contraire, comme le monde change de ſtyle depuis que Ieſus eſt né & annoncé. Soubs Auguſte naſquit Ieſus; & voicy, qu'Apollo luy reſpond:

Abolition des faux Dieux & de leurs oracles.

Suidas en Auguste. Niceph. liu. 1. chap. 17.

Vn ieune enfant Hebrieu, Dieu Roy des bien-heureux,
Me fait taire tout court: Plus ne vien curieux
Cercher conseil en moy &c.

Et Ciceron dit de ce temps; que les Oracles qu'il a si soigneusement enregistrez en ses liures, estoyent cessez par tout; & Iuenal nommeément à Delphes, encor qu'il se face à croire que les Roys les faisoyent taire, qui communement ont esté curieux de les faire parler. Et Strabo pareillement; que les Prebstres de Delphes en estoyent au biſſac: mais Lucain en general de tous les Dieux des Romains:

Iuuen. Sat. 3.

Ces Dieux, soubs qui si grand ceſt Empire a eſté,
Ont laiſſé leurs Autels, & les Temples quitté.

Excessere omnes adyta spirisque relicta, Dij, quibus imperium hoc steterat.

Celsus Epicurien dit aussi que l'Oracle de Claire, de Delphes, de Dodone, & ce estoyent muëts: & Iulian l'Apostat escriuant contre les Chrestiens, le confesse, & tesmoigne le mesmes de ceux d'Egypte: & Porphyre mesmes; ie n'allegue icy que les capitaux ennemis des Chrestiens; recite ceux cy d'Apollo:

Porphyre, περὶ ἐυλογίων φιλοσοφ.

* *Pleurez Tripier, pleurez, Apollon se retire,*
Vn celeſte flambeau le contrainct & martyre.
Dieu fut, eſt, & sera, le grand Dieu de là haut;
Mais helas la clarté de mes oracles faut.

* Οἴ̈ μοι τρίποδες γυναικῆσε, οἴχεται Ἀπόλλων

Et à vn Prebstre qui l'enquit le dernier, il respond en sept vers,

Οἰχεται ἐπὶ φλογέου μ' ἁρμάξεται ἁρπάσσουσα φῶς.

‡ *Que ne m'euſſes tu point ô Prebſtre miſerable*
Enquis moy le dernier de ce Pere admirable,
Du Roy ſon treſcher-fils en tous lieux renommé,
Et de l'Eſprit qui tient tout ce monde animé,
Monts, Terre, Fleuues, Mer, l'Enfer, le feu, le Vuide:
Car bien toſt malgré moy, las! il faut que ie vuide,
Et que ce Sueil deuin en friſche ſoit laiſſé.

‡ Ἦν ζοῦς ἐσί τε πάντων, καὶ ἔσεσσεται· ὦ μεγάλε ζεῦ, Οἵ οἵ μοι χρησμῶν ὑπολείπεται ἠλιγίνεια. ἀμφὶ φλὸξ πόντον με καὶ ὕστατον ἀντὸς ἔρεσσε. &c. Voyez ch. 6.

Et cõme par charmes & coniurations on l'importunoit, il dit derechef cõme pour vn A-Dieu solénel,

Pieça

Pieça n'a plus de voix la Pucelle Pythique,
Et ne la peut r'auoir; pieça le Dieu Delphique
Est clos dessoubs la clef; amy si tu me crois,
Va chez toy sans seiour; car ie n'ay plus de voix.

Euseb. De la Prepar.

Bref, Plutarque a fait vn Traicté exprez, Pourquoy les oracles ont cessé, & se tourne de tous sens pour en trouuer la raison; tantost accusant l'abus qui y estoit; & tantost alleguant la multitude des sages de son temps, qui suppleoit le defaut des oracles. Mais il en reuient là, Que les dæmons qui presidét à ces oracles, sont mortels; & que par leur mort leurs oracles defaillent; au lieu qu'il tient ordinairement; que tous esprits sont immortels, & qu'il deuoit dire qu'ils estoyent renfermez en la geole. Et là dessus il recite au long ceste histoire memorable d'vn Epitherses; lequel nauigant prez des Echinades cuit (& tous ceux qui estoyent au nauire) vne voix venant d'vne certaine Isle, Qu'on eust à annoncer que le grãd Pan estoit mort, & qu'icelle fut suyuie d'vn gemissemét inenarrable, & d'infinies lamentations. Et ceste histoire, dit il, fut racontée à Tibere lors Empereur, qui la voulut verifier; & s'enquit fort de tous ses Philosophes, Qui pouuoit estre ce grand Pan. Mais, remarquons que c'estoit soubs Tibere soubs lequel fut crucifié Iesus; & que ce Pan estoit vn des principaux dæmons des Gentils: comme il se voit par son oracle,

Plutarq. du Defaut des oracles.

Ren tes vœux, ô mortel, à Pan le Dieu cornu
Sauuage, cheurepied, &c. Et de faict, à Diocletian Apollo respond; que les Iustes le rendét muet: & le Prestre luy dit; que par les Iustes il entendoit les Chrestiens; dont il se mit à les perseçuter: & à Iulian qui le veut resueiller par coniurations, Qu'il oste les oz de Babylas, martyr de Christ, qui luy

nuysent; comme s'ils n'eussent eu la bouche ouuerte, que pour prononcer eux mesmes leur arrest. Et pourtant dit Porphyre; *ne faut s'esmerueiller si les villes sont affligées de peste, veu qu'Esculapius & les autres Dieux en sont si loing: car*, dit il, *depuis que Iesus est adoré, nous ne tirons plus de commodité de tous les Dieux.* Respond donq ce grand Philosophe, si Iesus est vn homme, & ceux là Dieux. Quels dieux sont ceux-là qui se cachent deuant vn homme; ou quel homme cestuy-cy qui fait cacher les dieux? Mais, qui plus est encor, quel peut estre cest homme duquel les disciples commandent à leurs maistres; duquel les seruiteurs commandent à leurs dieux? De faict, voulez vous voir, que c'est au nom de Iesus qu'ils tremblent, & qu'ils fuyent? Voicy la preuue à laquelle se submettent les Chrestiēs deuant les Gentils: *Qu'on amene*, dit Tertullian, *deuant vostre Tribunal, quelqu'vn vrayement possedé du Diable; au commandement du moindre Chrestien l'esprit parlera, & se confessera esprit immonde. Qu'on amene de ces gens que vous pensez inspirez de Dieu: Ce Dieu mesmes qui vous promet les pluyes: Cest Æsculapius qui fait le medecin entre vous. Si deuant le Chrestien il ne s'aduoue diable, s'il ose mentir deuant luy: Tenez le Chrestien pour vn outrecuidé, & à l'heure mesmes faictes le mourir. Or nul ne parle à sa honte, ains chacun à son honneur. Mais, encor, ils ne vous diront pas que Iesus soit imposteur, d'vne condition commune; desrobé, comme on vous dit, du sepulchre: Mais la vertu, la sageſſe, la Parole de Dieu, qui sied au ciel, qui viendra nous iuger: au contraire qu'ils sont diables, damnez pour leur malice, attendans son iugement horrible: A sçauoir par ce qu'en Dieu ils redoubtent Christ, & Christ en Dieu, & Christ & Dieu és seruiteurs de Christ & de Dieu.* Si Tertullian dit vray, Qu'est-ce, sinon que Iesus

Porphy. contre les Chrestiens.

Tertull. en l'Apologie.

Ieſus leur commande, comme à des eſclaues, & de par ſes ſeruiteurs meſmes? Si faux; combien eſtoit il aiſé à conuaincre, & que ne les mettoyent ils à l'eſſay? Et que ne leur faiſoyét ils receuoir vne honte deuant le peuple? Ains, dit Lactance, Quand ils immoloyent à leurs Dieux, la preſence d'vn Chreſtien empeſchoit leurs myſteres, & de là eſtoit introduicte ceſte voix que nous liſons en Lucian, *S'il y a icy des Chreſtiens, qu'ils ſortent.* Et quand ils interrogeoyent leurs Dieux, la parole leur failloit, & le Chreſtien chaſſoit auſſi aiſéement Apollo de ſon Preſtre, que le diable, d'vn demoniaque: & Iulian meſmes, comme Zoſimus ne l'a oſé nier, eſprouua en ſes operatiõs Magiques la foibleſſe de ſes Dieux, & la force de Chriſt. Meſmes, quelques Princes curieux par leurs Magiciens faiſoyent bien comparoir, Iuppiter, Neptune, Vulcain, Mercure, Apollo, Saturne meſmes; à ſçauoir les diables qui s'eſtoyent emparez de leur nom: ce que iamais par toutes leurs coniurations ils ne peurent faire de Chriſt; à ſçauoir d'autant que tous ces dieux eſtoyent diables, ſur leſquels ont puiſſance les bons en les commandant au nom de Dieu, les meſchans en leur complaiſant: mais Ieſus vray Dieu fils de Dieu, ſeruy des Anges & des gens de bien, comme de ſeruiteurs, redouté des meſchans & des diables, comme d'eſclaues. En ce meſme temps auſſi que Ieſus vint, à péne y auoit il pays au monde, où ces diables n'euſſent des ſacrifices ordinaires d'hommes; comme nous apprenons de Porphyre meſmes; & nous l'auons deduit cy deuant. Or ſoubs Tibere, ils ſont defenduz en Affrique, & les Sacrificateurs penduz à leurs bois ſacrez: & ſoubs l'Empereur Adrian ils ceſſent preſques par tout; & non long temps apres tous

Lucian en ſon Alexandre. *Excant Chriſtiani.*

S. August en vne Epistre ad Madaurenses.

tous sacrifices & tous idoles. Et pourtant, dit S. Augustin à ceux de Madaure, *Voyez comme vos Temples sont partie ruynez, faute de reparer; partie fermez, & partie changez en autre vsage. Pour adorer, on faisoit mourir les Chrestiens; & en mourant ils les ont mis par terre.* Et ailleurs il crie, *Où sont vos Dieux, vos Prophetes, & vos Oracles? vos Augures & vos Sacrifices?* Et nul ne lisons nous qui le dementę; mais bien quelques vns, comme vn Zosimus, qui lamentent leur ruyne nul, qui s'auance, di-ie, pour luy en monstrer quelque reste. Et quant à ce que dit Iulian, *Si nos Oracles ont failly, aussi ont vos Prophetes.* Ains pourquoy les siens ont failly, qu'il die la cause; plusieurs la cerchent, & ils ne la trouuent point. Mais les nostres tendoyent au Christ, & l'auoyent pour but; & il est venu, & par la presence du maistre a cessé l'office des messagers; par la presentation du salut, la representation que les sacrifices en faisoyent.

Miracles qui ne peuuent proceder que de Dieu.

Iesus donq a surmonté & le monde & le Prince du monde, & d'vne force contraire en apparence à toute victoire, & par vne voye contraire à son But: à sçauoir par vne Parole, qui estoit folie & foiblesse deuant le monde. Voyons encor, comme en ses œuures il a passé la mesure de toutes creatures; suiuant ce qu'il disoit, *Les œuures que ie fay, rendent tesmoignage de moy.* Et certes c'est miracle que tant de peuples ayent creu à la predication des Apostres; mais prodige estrange de nostre siecle, que si peu de gens y prennẽt garde, quand iamais Iesus, ny ses Apostres n'auroyent fait, comme souuent i'ay dit, autre miracle que celuy là. Or qu'ils ayent fait de tresgrands miracles, ie voy peu de Gentils qui l'osent nier; & contre les Iuifs nous auons ià deduit ceste matiere. Nous auons vne Epistre de Pilate qui tesmoigne

que

que Iesus auoit illuminé des aueugles, nettoyé les lepreux, guary les paralytiques, deliuré les demoniaques, commandé aux ondes, resuscité les morts, & en fin estoit resuscité luy-mesmes trois iours apres sa mort. Nos anciens Theologiens aussi dient aux Gentils: *Lisez vos Commentaires, fueilletez vos Registres, vous y lirez les merueilles de Iesus, &c.* Et Iulian l'Empereur parlant de luy en desdaing; *Ce Iesus*, dit il, *qu'a il fait digne de memoire en toute sa vie; si ce n'est, certes, que guarir les aueugles & les boiteux, & deliurer les demoniaques en ces villages de Bethsaida & Bethanie, soit chose dont on face cas?* Bref, & les Iuifs & les Turcs confessent & exaltent ses miracles; & les Empereurs ne l'eussent eu en admiration sans miracles. Et Apollo mesmes en ses Oracles l'appelle σοφὸν περὶ τὰ θεῖα ἔργα, le Sage aux œuures miraculeuses. Mais prenons Iulian au mot; & sa confession nous suffit. Posons qu'il n'eust guary que des aueugles: Posons qu'il n'en eust guary qu'vn. En ceste guarison d'aueugle, qui sera l'aueugle, qui ne voye le doigt de Dieu? Qu'est ce de la veüe, sinon vne des plus excellentes substances qui soit au monde? Qu'est ce, rendre la veüe, que rendre vne substance; & la rendre, que la créer de rien: & qui crée de rien vne substance, quelle qu'elle soit, qu'vne puissance infinie; & qui la peut auoir sinon vn seul Dieu, ou en estre instrument, & dispensateur que qui il plaist à Dieu? Bref, qui peut créer vne substance, est il pas hors des bornes de nature? Et de par qui, ie vous prie, que de par cil qui a faict la nature, s'il n'est cestuy là mesmes? Mais, il en a faict infiniz, comme les Iuifs qui le voyoyent, ont tesmoigné & tesmoignent, & non luy seulement, mais ses apostres; & non ses Apostres seuls, mais leurs disciples. Et de faict, ils ont con-

Augustin. De la vraye Religiõ.

controuué des liures de Iesus dediez à Pierre & à Paul, contenans vn art de faire miracles, les ayant veus, comme il est vray semblable, peints ensemble; cõme ainsi soit que Paul n'ait iamais suiuy Iesus en chair; ains poursuiuy ses disciples long tẽps depuis. Et S. Paul dit expres; Qu'il est venu en signes & en miracles. S'il mentoit, estoit il pas aisé à cõuaincre? Et aussi en a il faict de tels, que Iulian ne pouuant nier ses œuures, a recours à les calomnier, comme du plus grand Magicien qui fut onq au monde. Et de S. Pierre ils dient, Que par Magie il auoit rendu la Religion Chrestiẽne durable, pour trois cens soixante & cinq ans, & ce toutesfois au desceu & sans le consentement de Iesus. D'où viennent ces grandes calomnies, sinon de la grandeur des œuures: & s'ils n'eussent fait de grands & manifestes miracles, n'estoit il pas plus court de les nier? Mais encor obseruons, de quel Esprit sont ces contrarietez. Iesus leur en a dedié vn liure: Et Paul estoit encor persecuteur long temps apres. Et Pierre a estably la religion, &c. au desceu de Iesus: Cõment donq l'auoit il appris de luy? Bref, si ces liures sont; que ne les monstrent ils? Si bons; pourquoy les cachent ils? Si meschans; pourquoy l'estiment ils sage? Si pleins d'efficace; que ne les essayent ils? Or auons nous respondu contre les Iuifs sur ceste article. Mais repetons encor: La magie ne florit iamais plus és Courts qu'au temps des Apostres: Que ne s'en trouuoit il, ou pour les conuaincre, ou pour les vaincre? Denys & Origene estoyent si grands Philosophes, Origene disciple d'Ammonius, condisciple de Plotin, tant loüé & admiré d'eux: Estoyent ce gens pour se laisser tromper par illusions? ou attribuër à la vertu speciale de Dieu, ce qui eust dépendu

pendu de la nature? Ie dis Origene, qui auoit eſté inſtitué en la Philoſophie Platonique, qui lors faiſoit profeſſiõ & de la Magie naturelle, par la Sympathie des choſes; & de la diabolique qu'ils appelloyent Theurgie, par la communication des Dæmons? Iulian auſſi qui reſueilla la Magie auec Iamblichus & Maximus, tant qu'il peut, pour confondre les merueilles de Chriſt; guarit il iamais vn aueugle, ou fit il cheminer vn boiteux? Et qu'en acquit il, que frayeurs ordinaires; non pour guarir les autres, mais pour en deuenir forcené luy meſmes? Et quant à ceux qui attribuent à la forte imagination des Chreſtiens les miracles qu'ils faiſoyent; à ſçauoir, dient ils, entant qu'elle eſt ſi fichée, & ſi vehemẽte en ceſte creance que Ieſus eſt Dieu, qu'elle en fait des choſes que noſtre mortalité admire; en ce veulent ils ſuiure l'opinion d'Auicenne, qui attribuë à la fantaſie ou imagination les operations qui ſemblent exceder la nature. Mais, reſpondent donq ces bons Philoſophes, de tant de phãtaſtiques Arabes qui ont bandé leur imagination toute leur vie; quel ils nous peuuent nommer, qui ait fait miracle? Et qui pluſtoſt en euſt deu faire que l'Autheur de ceſte fantaſie? Nous dient auſſi, quelle a plus d'efficace, ou vne faculté née en nous, ou vne qualité ſeulement ſuruenuë? ou le feu en ſon eſſence, ou en la choſe qu'il aura eſchauffée? Or, operent ces Philoſophes par l'imaginatiue, & icelle appliquée à la nature meſmes, C'eſt vne faculté née en l'homme. Les Chreſtiens, dient ils, par vne fantaſie ou perſuaſion qu'ils ont de Chriſt, non naturelle, mais ſuruenue. Que ne faiſoyent donq ces Philoſophes des miracles és choſes naturelles, & plus euidens que ceux des Chreſtiens? Et quant à la Prophetie, qui

Liu. 6. Des choſes de nature.

Propheties de Ieſus.

qui tient vn lieu bien eminent entre les miracles, & beaucoup moins subiect aux cauillations des Sophistes, Phlegon Libertin d'Adrian confesse liure treiziesme & quatorziesme de ses Annales, que les choses futures estoyent cognuës à Iesus (confondãt toutesfois S. Pierre auec Christ) & tesmoigne, encores qu'à regret, que tout ce qu'il auoit predit, estoit auenu de poinct en poinct. Et ce miracle ne peut on nier; mesmes auiourd'huy: car nous lisons en nos Euangiles ses predictions; & és histoires des Payens l'accomplissement d'icelles. Or, que resultera il donq de tout cecy? Iesus par la simple predication de ses Apostres, à sa simple parole a conuerty le monde: c'est sans rien faire grandes choses. Et ceste parole prise en soy ne pouuoit que diuertir vn chacun de luy: C'est tirer d'vn contraire les effects de l'autre. Et les diables se sont cachez à la voix de ses seruiteurs: C'est vne puissãce plus qu'humaine, & plus qu'ãgelique. Et les Creatures n'ont pas seulemẽt obey à son signe; mais mesmes il a creé nouuelle substance, & en plusieurs & en plusieurs manieres. Ceci ne peut estre q̃ par vne puissãce vrayemẽt diuine. Mais laissons q̃ telles choses dependẽt de Dieu seul; s'il operoit de par le Prince des diables, auroit il preschẽ innnocẽce & saincteté de vie? pieté enuers Dieu? charité enuers le prochain? preschẽ di-ie, & de parole & de faict; car qui iamais a blasonné sa vie? Et si leurs Dieux, comme nous auons prouué, estoyent diables, auroit il renuersé leurs idoles, ruiné leurs autels, aboly leurs sacrifices, cloz leurs Temples, embaillonné leurs langues propres? Et si, comme ils veulent dire, ils estoyent dieux; quels dieux qui fuyent deuant le diable; & quels trahistres au Dieu souuerain, qui quittent leurs

Phlegon liu. 13 & 14. allegué par Euseb. Lactan. Origen.

leurs places & leurs armes si laschement? Ou si, cõme les plus rusez veulent dire, le diable se tenoit plus adoré en luy, & plus seruy des siens seuls contre la gloire de Dieu, que de tous les seruices precedens (i'appelle leurs consciences en tesmoing, s'ils le croyẽt ainsi:) Dieu dõq auroit il presté & son esprit & sa vertu au diable, ou à vn instrument du diable, pour faire obeïr & seruir le diable? Veu, di-je, qu'il a fait choses qui surpassent la nature, vertu & mesure de toutes creatures, & qui ne peuuent estre faictes, que par, ou de par le createur? Et veu que Dieu est tout bon, quel blaspheme? Et veu qu'il est tout sage, quelle absurdité? Et veu qu'il est nostre pere, quelle cõtrarieté? Et veu qu'il fait tout pour sa gloire, comment pour son ennemy, celuy, di-je, qui rauit en tant qu'il peut sa gloire mesmes? Certes, Iesus donq operoit de par Dieu, & pour la gloire de Dieu: & de fait, iamais ne luy ne ses disciples ne nous ont parlé d'autre chose; & Dieu mesmes a vẽgé sa mort, & sur Herode, qui l'auoit persecuté, & sur les Iuifs qui l'auoyent liuré (selon qu'il l'auoit predit) & sur Pilate qui l'auoit condemné, & sur les Nerons, Domitians, Valerians, Maximins, Diocletians, qui ont persecuté les siens; desquels tous, la fin ne crie & publie autre chose, que ce vers, *Discite iustitiam moniti, &c.* Apprenez par vostre miserable mort à craindre Dieu. Mais de plus, ce Iesus operãt manifestemẽt par la vertu de Dieu, nous a dit clairement, qu'il estoit fils de Dieu; que le pere estoit en luy, & luy au pere; & tous deux vn. Et a commandé plusieurs fois absoluement à la nature, comme le maistre mesmes; & s'est fait adorer, comme Dieu; mesmes entre les Iuifs, qui n'auoyẽt rien plus abominable qu'vn Dieu estrange. Au lieu certes, que

les Prophetes anciens qui le prediſoyent, faiſoyent miracles, mais touſiours en inuoquant Dieu: & les Apoſtres auſſi, qui l'ont preſché, mais en ſon nom; & refuſoyent les honneurs qu'on leur preſentoit, & deſchiroyent leurs veſtemens, ſi on les honoroit, ſe recognoiſſans en tout ſimples ſeruiteurs & inſtrumens de ſa gloire. Que s'il n'euſt point eſté fils de Dieu, ſe diſant tel; il n'euſt pas meſmes eſté ſeruiteur, ains ennemy, rebelle, trahyſtre, & ſi rien ſe peut dire pis; & par conſequent en l'ire extreme du createur: Veu, di-je, que c'eſt par ce ſeul orgueil, & que l'homme eſt deſcheu de ſoymeſmes, & le diable condemné de Dieu. Certes, diſons donq, Ieſus eſt Dieu fils de Dieu, comme il nous a dit, & tous le deuons ouïr, eſcouter, ſuyure & adorer comme Dieu; Dieu, di-je, & homme, Mediateur vnique du genre humain, mort pour nos pechez, & reſuſcité pour noſtre iuſtification, & à luy ſoit gloire eternellement. Amen.

CHAP. XXXIII.

Solution des obiections des Gentils contre Ieſus fils de Dieu, &c.

CERTES, en ce peu que les Anciens Payens ont ou voulu, ou oſé dire de Ieſus, meſmes en ces temps que c'eſtoit crime non d'en bien parler, mais pluſtoſt de n'en mal dire; nous voyõs bié qu'il auoit party la ceruelle de tous les Philoſophes, & qu'ils ne ſçauoyent tous où ils en eſtoyent. De ſa vie ils n'en pouuoyent meſdire; de ſa doctrine ils n'en ſçauoyent que dire; de ſa vertu ils auoyent honte de la nier. Tout leur recours c'eſtoit que Ieſus eſtoit vn grand perſonnage, plein de Pieté & de Vertu, admirable à vn chacun; mais que ſes Diſciples luy fai-

Teſmoignages des Infideles.

faisoyent tort de l'appeller Dieu ; veu que ne luy ny ses Apostres ne l'auoyent pas dit tel. Lisent là dessus Sainct Iean ceux qui en seront en doute; & ils trouueront en infinis passages, que nul ne nous a plus clairement dit, que Iesus estoit Dieu, que Iesus mesmes; Dieu, di-ie, fils eternel de Dieu, venu du Ciel, égal au Pere, & vn auec le Pere. Et c'estoit pour euiter la force de cest argument; Il ne peut auoir fait telles choses que de par Dieu : Il n'estoit pas donq ennemy de Dieu. Or il le seroit euidemment s'il se transferoit sa gloire, & s'il se disoit Dieu ne l'estant pas. S'ensuit donq, puisqu'il l'a dit; qu'il le soit, & qu'il soit de nous adoré comme vray Dieu. De là est ce que dit le Philosophe Longinian en vne sienne epistre à S. Augustin, Qu'il ne sçauoit bonnemẽt ce qu'il deuoit iuger de Iesus: & Plotin n'attaque point les Chrestiens, mais les Gnostiques & Manichéens: & Porphyre, qui s'estoit reuolté de Christ, pour auoir esté repris en l'Eglise, *C'est*, dit il, *grand cas que les dieux mesmes rendent tesmoignage à Iesus d'vne singuliere pieté; & que pour icelle il est doüé de l'immortalité bienheureuse: mais ces Chrestiens sont abusez de l'appeller Dieu.* Et Apollo interrogué par quelqu'vn comment il pourroit retirer sa femme du Christianisme, *Plustost*, dit il, *tu volerois en l'air, ou escriroy en l'eau que de la retirer de là.* Tant estoit, & Iesus fort à conuertir les hõmes pour n'auoir en ceste vie que mal; & les diables foibles, à les diuertir, ne leur promettant que tout bien. Et ne faut oublier aussi vne ruse du diable remarquable en plusieurs oracles alleguez par Porphyre. Car sur la fin d'iceux il recommandoit coustumierement les Iuifs; par ce qu'ils adoroyent vn seul Dieu, & estoyent capitaux ennemis de Iesus; à la diuinité duquel, mais en vain, ils

S. Augustin en ses Epistres.

Ez Epistres de S. Augustin.

Porphyre en ses liures περὶ εὐλογίας φιλοσοφίας.

Alcoran Azoar 1.4.11.13

faisoyent telle resistence qu'ils pouuoyent. Quant aux Turcs Mahomed dit, Que l'esprit de Dieu a esté en ayde & en tesmoignage au Christ fils de Marie; Qu'vne ame de Dieu luy a esté donnée; Qu'il est le messager, l'esprit, la parole de Dieu; Que sa doctrine est parfaicte; Qu'elle esclarcit le vieux Testament; Qu'il est venu pour la confirmer: mais, qu'il soit Dieu, il le nie, & sur tout Fils de Dieu; cõme ainsi soit qu'il ne peut estre, l'esprit ny la parole de Dieu, qu'il ne soit Dieu; veu qu'en Dieu ne se peut riẽ imaginer qui ne soit Dieu mesmes; & qu'en ceste doctrine que Mahomed approuue tant, il se die Dieu luy mesmes, & fils de Dieu. Mais oyons conſequemment les obiections que font les Infideles, pour ne receuoir point Iesus pour Dieu.

Obiections de Iulian. Socrates. Porphyre allegant Aristoxene.

Iulian donq nous dit, Qu'a fait de si grãd vostre Iesus pour estre comparé à vn Socrates, à vn Lycurgue, à vn Alexandre? Et certes disons, & auec meilleur fondement, Qu'ont fait tous ces trois ensemble, comparable aux faicts d'vn Apostre de Iesus? Socrates, dit il, estoit innocent: Ains idolatre. Docteur & exemple de vertu morale: Ains, dit son Porphyre, lascif & subiect aux femmes; & si outré en ses choleres, qu'il n'y auoit iniure qu'il ne dist. Mais il est mort pour la verité d'vn Dieu: Ains, il auoit toute sa vie seruy les faux, & en sa mort il leur fait encor des vœus. Et ne triomphe point icy Iuliã, que sa doctrine ait suruescu sa vie. Car tost apres les Atheniens le iustifient & l'honorẽt; au lieu que la guerre est trois cens ans ouuerte contre les Apostres; & encor à péne ose Platon parler contre les Dieux. Or tels sont leurs exẽples de bonnes mœurs: vn Cimon, homme de bien, mais incestueux; vn Aristide plein d'integrité, mais larron publiq, & ambi-

ambitieux; des Catons cẽseurs de la ieuneſſe, mais adulteres ou homicides d'eux meſmes. De Ieſus ou de ſes Apoſtres, qui a iamais eſté l'ennemy ſi impudent que de taxer la vie? Et ſi ceux là ſont bien loing de l'honneſteté humaine au teſmoignage meſmes de leurs admirateurs, combien plus ou d'eſtre ou de ſembler dieux? Lycurgue luy ſemble quelque choſe: Il perdit vn œil par la rudeſſe du peuple en publiant ſes loix; & toutesfois elles ont regné pluſieurs ſiecles en Lacedemone. Mais ſe ſouuienne donq Iulian, que les Phtaſiens, ſes voiſins, ſes confederez, ſes compagnons d'armes, n'en voulurent point; que les Lacedemoniens meſmes, de ſon viuant les corrigerent: ce que luy eſtant rapporté, il en mourut aux champs d'orgueil, de regret & de deſpit. Or quelle comparaiſon entre Sparte & tout le monde? entre mourir de deſpit pour voir ſes loix corrigées, & mourant volontiers corriger les loix de tout le monde? D'Alexandre que nous dira il? Il a eu vne grande puiſſance; mais tant plus de foibleſſe. Ieſus, meſpris & infirmité, mais tant plus de puiſſance & d'honneur. Alexandre desfit les Perſes en bataille: S'il n'euſt fait que ſouffler deſſus, combien plus? S'il euſt veſcu, il euſt ſubiugué tout le mõde. Combien plus? Si par mourir, il euſt triomphé du monde? L'vn auançoit par preſſer, & l'autre par ceder; l'vn par tuer, & l'autre par mourir: mais par la mort d'Alexandre perit ſon Empire; & par la mort de Ieſus, & des ſiens, ſe fonde & baſtit le ſien. Certes telle difference donq, y a il entr'eux; qu'entre qui meurt, & qui viuifie; qui de tout fait vn ie ne ſçay quoy, & qui d'vn rien fait toutes choſes. Bref, s'il eſt queſtion de la vertu, iadis vn homme vertueux eſtoit vn miracle. Les Philoſophes meſmes, diſoit

Lycurgue.

Alexandre.

disoit Cornelius Nepos, se faisoyent leurs procez en leurs leçons. Combien par les villes, par les deserts, d'hommes, de femmes, d'enfans, lors que Iesus fut presché, qui en faisoyent leçon par leur exemple? Si de la iustice; qu'estoyent ces premiers Chrestiens que docteurs d'equité, d'integrité, de droicture? Et quelle accusation trouuons nous en la bouche de leurs ennemis contr'eux? Si du mespris de la mort; quel cas font ils d'vn Zeno Eleate, qui crache sa langue contre le Tyran pour ne confesser: d'vne Léene d'Attique, qui endure toutes géennes sans rien dire. Et qu'estce donq qu'en vn siecle il s'en trouue par millions, de tout sexe, de tout aage, de toute qualité, qui vont gayement à la mort, iusques là qu'Arrianus en fait regle generale; Que tous les Chrestiens en somme n'en faisoyent cas? Et non encor, comme ceux là pour celer leur crime, car ils en fussent morts; mais bien pour en faire profession deuant tout le peuple, par ce qu'en le celant ils s'estiment indignes de viure? Bref; quels disciples, quels subiects, quels soldats eurẽt en toute leur vie, Socrates, Lycurgue, Alexandre, qui approchent de ceux-cy? ceux-cy, di-je, enseignez, reglez, disciplinez par Iesus, depuis mesmes qu'il fut party d'icy, & par ses Apostres, rudes, ignorans, infirmes, tant qu'il conuersa auec eux, & mesmes lors de sa mort?

Obiection des Astrologues.

Outre ceste insigne mutation, les dieux, disions nous, & leurs seruices cessent en ce temps tout à coup. Seront ils si despourueuz de sens, de dire que c'est par cas en tant de lieux, en si notables façons, en tant de repugnances? Et quels seroyẽt ces dieux, sinon faits à la haste, qui periroyent ainsi à l'auenture? Mais c'estoit, dient ils, par la constitution du

ciel

ciel & des astres. Examinons donq en bref ceste Astrologie. Ils supposent (& c'est l'opinion commune,) Que selon les diuerses images du ciel, il y a diuerses religions, & diuers Dieux en diuers peuples, & pourtant partissent le monde en sept climats, à chacun desquels vn Planete domine. Que respondront ils à Bardesanes Syrien le plus sage (& ils ne le nient pas) de tous les Chaldéens? *Vous partissez*, dit il, *le monde en sept climats, dominez par chaque Planete; soubs chacun climat combien de nations? Soubs chaque nation combien de Prouinces? Soubs chaque Prouince combien de villes? differentes toutesfois, & en loix, & en dieux, & en religions? & non selon le nombre des douze signes, ou des trente & six faces seulement, mais en infinies sortes? Aux Indes soubs vn mesme climat, les vns mangent les hommes; les autres s'abstiennent de toute chair; les vns adorent des idoles, les autres n'en admettent du tout point. Les Magusiens d'autre part, qui sont yssus de Perse, en quelque lieu qu'on les transporte, sont incestueux selon leur coustume; & les Iuifs espandus par tout le monde, soubs quelque climat qu'on les loge, ne changent ny de religion, ny de façon de viure. Bref, vn peuple part d'vn climat, & va dõner nouueaux dieux, & nouuelles loix à l'autre; & le climat ne luy apporte ny destourbier ny empeschement.* Quelle est la vertu de ces climats, ou de ces signes sur les loix & religions, que les forests, les riuieres, & les montagnes, les bornes mesmes des iurisdictions rendent differentes plustost qu'eux? que les hommes aussi, les coustumes, & les victoires reduisent en vne en despit d'eux? Et de faict, d'où viẽt qu'és Prouinces, où iadis Venus, Mercure, Saturne estoyent adorez, les signes soyent en mesme lieu, les dieux aboliz & cassez? Et comment la loy Iudaïque dure elle encor soubs tous climats, bannie

Bardesanes Syrus. Euseb. liu. 6. chap. 18. De la Prepar.

& exterminée du sien propre? Et comment la Mahumetique, où fut iadis la Chrestienne? La Chrestienne, où furent les sanglans autels de Saturne, & de Mars, & en quelques lieux plusieurs, & contraires ensemble? En ceste absurdité, ils ont recours à vne autre: C'est que les climats proprement ne font pas les Religions, mais les grandes Cõionctions des Planetes; & en ce sont ils encor fort differens entre eux. Car les vns dient, que les grandes Conionctions de Iuppiter & de Saturne, & non autres, disposent des religions. Les autres, que Iuppiter proprement signifie religion; & que selon qu'il est diuersement accompagné, il les produit diuerses, auec Saturne la Iudaïque, auec Mars la Chaldaïque, auec le Soleil l'Egyptienne, auec Venus la Mahumetaine, auec Mercure la Chrestienne, & auec la Lune celle de l'Antechrist; & qu'il n'y en peut auoir que six. A tous deux si ie demandoy raison ou experience de leur dire, ie ne sçay quels seroyent les plus empeschez. Mais pour me rendre plus equitable; ie demande premierement qu'ils s'accordent ensemble, que c'est, d'vne grande, d'vne moyenne & d'vne petite Conionction; car ils en disputent encor: & pareillement, Quelle est la maison de religion ou la neufiesme, ou la septiesme: En apres qu'ils nous designent les commencemens des grandes Conionctions, pour les accorder auec les origines des Religions, & de leurs changemens; ce qu'ils n'ont encores fait. Tiercement, si les Religions dependent de la Conionction des Planetes, icelle vertu cessante, respondent; si ces Religions cesseront pas, pour le moins peu apres, comme la clarté par l'absence du Soleil. Et d'où vient donq, que la Religiõ, Chrestienne, Iudaïque, Payenne, ait duré tant de siecles;

Albumazar.

Rogerius Baconi.

veu

veu que iamais Astrologue n'a songé que grande Conionction deust tant durer? Quartement, soubs quelle grande Conionction est née la doctrine de Iesus; veu que iamais mutation en la Religion ne fut si grande, ne si vniuerselle, ne si soudaine, ne si durable; comme ainsi soit que selon eux mesmes, ny en ce temps là, ny enuiron, il ne se remarque aucune Conionction moyenne ou grãde. Bref; si Iuppiter & Saturne seuls sont autheurs de la mutation; qui fait la difference és religions? Et si Iuppiter, selon qu'il est accompagné, les rend diuerses; comment y en a il & tant, & de tant de sortes, au lieu qu'il n'y en pouuoit auoir que six? Et quelle grande Conionction y auoit il au changement fait par Mahumed? & quel depuis, par les Arabes en Afrique? & quãd de deux païs, voire de deux villes, qui n'ont qu'vn ruisseau entre deux; l'vne se tient opiniastrement à l'ancienne; l'autre embrasse la nouuelle; quelle conionction fera ceste disionctiõ? Mais, pour venir au particulier; ie leur demande, s'ils iugent de la mutation introduicte en la religion du temps de Iesus; ou par la naissance & origine de l'idolatrie qui deuoit faillir alors, comme au bout de sa fusée; ou par l'origine de la Chrestienne, qui deuoit succeder, & estouffer l'autre, par la force & vigueur de quelque grande conionction toute fraische, qui la poussoit auant. Et l'origine derechef, soit de celle qui se leue, ou de celle qui se couche, d'où ils la prẽnent; ou de la premiere publication d'icelles; comme ils iugent d'vne ville par l'assiette de la premiere pierre; ou de la natiuité du Legislateur ou Instituteur; comme qui iugeroit de la prosperité d'vne ville par la geneſe ou natiuité ou du maistre Masson, ou du maistre qui la fait bastir. Si c'est par ce que

l'idolatrie deuoit faillir, la force de sa conionction estant ia passée, tant de sortes d'idolatries auoyent elles mesme conionction; & pourtant falloyẽt elles en mesme temps? Et qui sçaura quand doibt esuanouir la force de la cõionction, que qui sçait quand elle est née; & où ont ils iamais remarqué ny à poinct nõmé, ny à peu pres de la naissance de l'idolatrie bigarrée en tant de sortes, & pourtant selon leur opinion dependante de diuerses grandes Conionctions, ne celle de l'instituteur, qui ne peut auoir esté vn seul? Ou si c'est par la naissance de la Chrestienne, soit qu'elle dépende d'vne grãde Conionction; qu'ils la nous monstrent en ce tẽps: soit qu'elle procede de la naissance du Legislateur; qu'ils nous dient, où ils la peuuent auoir leüe? Et ils ne nieront pas que celle de Iesus sur laquelle tant d'Astrologues monstrent leur folie, est incertaine & sans fondement. Bref, ou elle naist, par ce qu'il y a vne grande Conionction, & lors ils n'en remarquent point; ou en sa naissance procedante de la predication de Iesus se rencontre ceste Conionction pour luy donner force; & aussi peu s'en trouue il enuiron ce tẽps: ou certes de la naissance de Iesus depend & la naissance & la force d'icelle, & elle nous est encor moins cognuë & plus incertaine. Mais, encor que la geneſe d'vn homme assubiectisse tant de natures, & tant de natiõs; quelle Astrologie le permettra, veu qu'en chaque païs, pouuoit naistre quelqu'vn auec semblable? Et non les nations seulement, mais leurs dieux ou leurs diables; quelle ou Theologie, ou mesmes Astrologie l'accordera; veu que, selon les meilleurs Astrologues, les Astres ne forcent point l'entendement humain; moins donq les intelligences, qu'ils appellent separées, c'est à dire, les esprits: &

que

que par leur Theologie les hommes doiuent honneur & obeïſſance aux dieux? Et en ſomme, quel ordre eſt ce icy, que les Aſtres dominét ſur vn homme, & par ceſt homme triõphent de tous les Dieux? Or la vanité de ces contemplations s'eſt verifiée par l'effect. Car par leurs ſuppoſées Conionctions ils iugeoyent que la religion Chreſtienne ne dureroit que trois cens ſoixante ans, ou enuiron; & lors ſe manifeſta elle d'auantage à la ruïne de toutes les impietez & ſuperſtitions d'alors. Et Albumazar l'eſtendit depuis iuſques en l'an mil quatre cens ſoixante; &, graces à Dieu, elle ſe releue & eſclarcit de plus en plus: & Abraham Iuif ſe promettoit au rebours, en l'an mil quatre cens ſoixante & quatre, la victoire de la Iudaique, qui ne fut iamais plus opprimée. C'eſt pour nous mõſtrer que leur Aſtrologie eſt ſi vaine, & ſi ridicule en ſes iugemẽs, qu'ores qu'on leur accorde toutes leurs ſuppoſitions, qu'ils ne ſçauroyent prouuer; elle ſe confute aſſez, & par le cours du temps & par elle meſmes. Ne penſe toutesfois icy quelqu'vn, que ie die cecy, par ce, peut eſtre, que nous n'ayons rien dequoy nous preualoir en leur Aſtrologie. Ains pourroy-ie alleguer, que Ieſus, comme ils dient, auoit pour Aſcendent la Vierge en ſa premiere face; & là dit Albumazar Arabe, les Indois, & Egyptiens ont remarqué au Ciel vne Vierge portant en ſa main deux eſpics & allaictant vn enfant; lequel, dit il, vne certaine nation de gens appelle Ieſus. Et l'Eſtoille que les Grecs & Latins appellent l'Eſpy, eſt appellée par les Arabes, *Le ſigne de la viande qui ſouſtient*; comme qui diroit, *le Pain ſubſtantiel:* & ſur l'Eſtoille des Sages, qui fut veuë du temps d'Auguſte, les Aſtrologues nous baillent aſſez de matiere. Mais ie n'allegue pas volontiers

lontiers en ces choſes ſerieuſes, rien qui ne ſoit ſolide, ou que ie n'eſtime tel.

Obiections des Magiciens.

Apres l'Aſtrologie, la Magie nous fait la guerre. Ieſus, diſions nous, a ſurmonté en ſes miracles la meſure de toutes creatures. Là deſſus ils nous oppoſent Simon le Magicien, Apollonius de Thyane, Apulée de Madaure, &c. & ceux cy certes nous rendent tant plus ample teſmoignage des miracles de Ieſus, entant que pour en diminuër l'admiration, ils ont eu recours aux faux, & ont mis en credit ceux qui en faiſoyent. Simon donq ſe dit eſtre Dieu; auoir donné la Loy à Moyſe, ſur la montagne de Sinaï; depuis eſtre apparu en la perſonne de Chriſt; & en fin en la perſonne du S. Eſprit auoir eſpandu le don des langues ſur les Apoſtres; en ce deſia confeſſant la puiſſance du nom de Chriſt, quand il veut faire croire, qu'il eſt ceſtuy là, & s'emparer de ſes œuures. A ceſte fin donq, il employe le fonds de la Magie, & ſe fait admirer au peuple. Ieſus auoit eſté crucifié: A ceſtuy cy, les Romains dreſſent vne Statuë ſur le pont du Tybre; *A Simon le Dieu ſainct.* Les diſciples de Ieſus ſouffroyent & exhortoyẽt à ſouffrir, eſtoyent par tous Iuges pourſuiuiz à extremité: Simon au cõtraire & les ſiens ſont cheris des grãds. Mais il fait plus; car il enſeigne à ſes diſciples, que Idolatrie eſt choſe indifferẽte, & que pour ſa doctrine, il ne faut point ſouffrir: qui auoit il de plus plauſible, de plus attirant que celà? Cependant il eſt en fin reietté de tous auec ſa dame Selene, & ne peut prendre pied au monde auec toutes les pratiques du monde; & ſa memoire ne dure & n'a duré icy, que pour la gloire de Ieſus, & pour ſa honte. Qu'eſt ce ſinon que les Princes ont beau fumer vne mauuaiſe herbe, ſi le ciel luy eſt contraire? Et que pour neant

Simon Magus.

Ioſeph. liu. 5. chap. 1. Des guerres.

neant ils arrachent celle qu'il veut benir? Ils vantent Apollonius de Thyane; combien de gens, de doctes mesmes entre nous n'en ouirent onq parler? Il fit venir l'ombre d'Achilles, c'est à dire le diable: Cõbien de sorciers le feront comme luy? Il l'enquiert si elle n'a point eu de sepulchre: Si Polyxene fut meurtrie à cause de luy: Si ce que les Poëtes en ont dit, est vray. Quel bien en reuient il au monde? Quel au sorcier mesmes? Il prẽd augure d'vne Lyonne. quelle superstition! Il porte des anneaux faits selon les Planetes. quelle vanité! Mais quand la peste commence, il la predit; & quand elle se renforce, il s'en va; & remet vne fille en vie, mais Philostrate son Euangeliste contrefait, n'ose asseurer qu'elle fust morte. Qu'y a il encor ny de bon ny de grãd en tout celà? Mais voicy le poinct: Iesus meurt volontairement pour le salut du monde; & Apollonius pour chasser le mal d'vne ville, fait assommer en plein Theatre vn pauure passant estranger. Les disciples de Iesus sont massacrez par toutes les villes: & Apollonius a des statuës & est adoré en tous les Temples. Les disciples en fin ruinẽt & les Temples & les Idoles, & ses statuës propres: Apollonius au contraire, suruit ses honneurs & ses statües, s'esuanoüit en fumée, & ne s'en parle trois iours apres; & son liure mesmes Des consultations qu'il auoit faites en l'Antre de Trophonius, perit & pourrit auec les Ceremonies de cest Antre mesmes. Que sont les miracles de cest Apollonius que preuues de la diuinité de Iesus? Car puis qu'ayant atteint ce que peut l'homme & la nature, il s'esuanoüit si legerement & de soy mesmes, Cil qui en despit des hommes du monde, & de la nature vient au dessus: Comment? S'il n'opere d'aillieurs, que du monde, de l'homme, & de

Apollonius Thyanæus.

Philostrate De la vie d'Apollonius.

Dion en Aurelian.

Apuleius. & de la nature? Apulée de Madaure monstre assez en ses liures qu'il sçauoit tous les tours de Magie: mais que luy a elle serui? Il estoit d'honeste lieu. Iamais paruint il à la moindre dignité? On dira, qu'il n'en faisoit cas: Que dirons nous donq de ce plaidoyer, contre ceux de Choa (où toutesfois il auoit pris femme) par ce qu'ils ne vouloyent accepter sa

Vespasian. Tacitus liu. 20. statuë? Mais Vespasian l'Empereur guarit biẽ en Alexãdrie vn aueugle: &, dit Tacitus, ceux le tesmoignent qui n'ont point de gaing à le dire: ains que ne croit il donq les Miracles de Iesus, tesmoignez par tant de gens; qui perdent tout, & la vie mesmes, pour les dire? Et si ainsi estoit, qui ne cognoist l'ambition Romaine? Et combien fust venu cela à propos auec ce st Oracle exposé de luy, *Qui de Iudée viendroit le Monarque?* & ce st autre, *Que pour estre sauué il falloit auoir vn Roy?* Et pour petit qu'eust esté ce miracle; quel auantage d'estre appuyé de tant de Legions, de tant de doctes flateurs; en somme, d'vn Empire, & de sa suite? Car quant à Antinoüs ce mignon d'Adrian, auquel il donna des Temples, & des Sacrifices; qu'a il serui, que de monstrer, qu'il n'est pas au plus grand Empereur du mõde, de faire croire qu'vn homme soit Dieu, quelque péne & despense qu'il y mette? Mais pour croire ceux de

Obiection. Iesus, nous voudrions voir des miracles. Les siecles les ont veus, les siecles les ont creus, les siecles en ont changé de voye: Combien croyõs nous de choses que nous ne voyons pas? & quelle, que nous ayons ou tant de raison, ou tant d'interest de croire? Mais nous en serions plus asseurez? Ains autant en eussent dit les siecles precedens, autant les suyuans; & par ainsi à tous, & à tousiours, nous faudroit des miracles. Ains, di-je, si cela estoit; ces miracles

cles ne seroyent plus miracles, qui ne sont certes miracles; qu'autant qu'ils ne se voyent que peu souuent. Vn Soleil esclaire chaque iour tout le monde: Il fait le iour, l'an, & les saisons. Les arbres fleurisset, fructifient, flestrissent, puis rebourjonnent, refleurissent, &c. La vigne conuertit l'humeur de la terre en vin, le grain en espics, le pepin en bois. Tant d'hommes se forment & naissent à toute heure. Ce sont tous miracles tresgrands, & Dieu les fait, & non autre; & la nature te l'enseigne, & tu ne le peux nier. Mais par ce que tu les vois tousiours, tu n'y prens point garde; & le moindre s'il estoit nouueau, te feroit admirer. Pour subuenir à ton infirmité, le Soleil faut, le baston sec florit, l'eau est conuertie en vin, le mort resuscite: c'est pour te monstrer que celle vertu, qui besoigna dés le commencement, besoigne encor quand il luy plaist; & si les effects viuent, que la cause n'est pas morte. Mais que tous les iours au Soleil, és plãtes, és hommes tu voyes quelque miracle; en moins de cent ans, le miracle se changera en nature, les appuis de ton infirmité en incredulité; & pour faire croire le monde, faudra faire vn nouueau monde au monde. Et de ce nous soit le peuple d'Israël pour exemple, nourry, abbreuué, esleué & conduict par miracles, qui en moins de quarante ans les conuertit en nature, ne plus ne moins, que ceux qui s'accoustument à medecines les tournent en nourriture, abusant des appuys de sa foy, en desfiance & incredulité. Or Dieu a creé la nature, & luy a imposé vne loy: Il veut qu'elle la suyue. Quelquesfois pour nostre infirmité il l'interrompt: C'est qu'il veut que nous le cognoissions maistre de nature. Mais s'il le faisoit à nostre gré, nous en serions les maistres; & si à tous

si à tous propos, nous en ferions regle, & ne plus ne moins que des Eclipses; ou, pour mieux dire, de l'esbranlemẽt de la huictiéme Sphere, nous en ferions liures & calcul, & attribuerions toutes ces interruptions & changemẽs à la nature de la nature. Pourtant est il, & plus cõuenable à sa gloire, & plus vtile à nostre salut, que la nature suyue sa nature, & que les miracles demeurent miracles: c'est à dire, rares & pour le besoing seulement de nostre infirme nature, non, di-ie, d'vn homme ou d'vn siecle, mais de tout le genre humain, ou de toute l'Eglise ensemble; qui n'est qu'vne republique, & comme vn homme.

Mahumed. Reste Mahumed, & cestuy-cy semble bien quelque chose; car il s'en est fait croire en vne partie du monde. C'estoit vn Arabe, à la solde de l'Empereur Heraclius sur le defaut de l'Empire; & par vne mutinerie entre les soldats Arabes, il fut esleu d'eux pour commander; comme il s'est veu souuent és bandes Espagnoles. S'il estoit homme de bien, iugent ceux de la Meche, qui auiourd'huy l'adorent; qui le condemnerent à mort pour ses larrecins & brigandages: & luy mesmes en son Alcoran se confesse pecheur, idolatre, adultere, lascif, subiect aux femmes, & auec paroles que i'ay hõte de dire. Mais il a amplifié son Empire par ses Successeurs; & donné sa loy à beaucoup de peuples. Quelle merueille? Vengez vous de tout vostre cœur, Ayez tãt de femmes qu'en pourrez nourrir, N'espargnez pas mesmes la nature. Qui est le larron en la corruption du genre humain, qui ne leue des gens à ce prix là? Adiouſtons donq, qu'il a dominé, mais par moyens humains; & mesmes indignes d'vn homme. S'il est question de sa doctrine; elle est saincte, conforme au vieux & nouueau Testament, receüe de Dieu:

Mais

Mais c'eſt crime capital de l'examiner, ou d'en diſputer. Qui eſt l'homme de iugement, qui n'entraſt en doubte; meſmes d'vn homme de bien, qui luy diroit, Vous voyla payé, & en bonne monnoye, mais ne la regardez pas au iour? Si de ſes miracles, Dieu a enuoyé Moyſe & Chriſt auec miracles; mais Mahumed les armes en main, ſans autre miracle pour les faire croire. Et là deſſus tout ſon Alcoran, c'eſt, Tuez les infideles, vengez vous; qui plus en tuera, plus aura de part en Paradis; qui combattra laſchement, ſera damné en enfer. Combien loing, & d'endurer, & en endurãt de durer & de vaincre? Et quelle impieté ne s'eſtabliroit par ceſte voye là? Mais encor pour attirer les Iuifs, il exalte Moyſe, & retient la Circonciſion. Pour n'eſtranger les Chreſtiens, Chriſt eſt l'Eſprit, la Parole, la Vertu de Dieu: Mahumed enuoyé pour le ſeruir, & predit de par luy. D'autre part, pour contenter les Neſtoriens heretiques; il n'eſt pas toutesfois vray Dieu, ny fils de Dieu; mais biẽ il a vne ame de Dieu: & la force & l'ignorance ſe meſlent à trauers; l'vne pour eſtouffer la verité, & l'autre pour la cõtraindre. Quelles pratiques, quelles fraudes, quelles cõtradictions? quels efforts, quelles armées, quelles cruautez pour perſuader? Et auec tout cela qu'a il gaigné; ſinõ d'eſtre vn Prophete ſans prophetie, vn Legiſlateur ſans miracles, & entre ſes Pontifes meſmes vn homme ſans Dieu & religion? Et qui eſt l'homme de iugement qui vouluſt lire ſeulement ſon Alcoran deux fois, ſinon ou pour vn grand gaing, ou par vne manifeſte force; pour les abſurditez, inepties, cõtrarietez, ſonges & phreneſies (ie laiſſe les impietez) qui y ſont? Tant s'en faut, qu'il peuſt fournir d'vn Martyr, ou pour l'auoir preſché, ou pour ne s'en vouloir

Alcoran Azoar 2.3.6.&c.

desdire? Bref, le miracle de Mahumed, c'est d'auoir rauagé le monde en guerroyãt: le miracle de Christ; de l'auoir rengé en endurãt: cestuy là assisté de plusieurs brigandãs auec luy; cestui-cy, d'infiniz mourans & souffrans pour luy. L'vn, œuure que l'hõme peut faire, & fait tous les iours; l'autre qu'homme ne fit onq, & n'osa entreprendre que Iesus. Certes disons donq, & n'ennuyons plus longuement le lecteur sur ceste vanité: Mahumed estoit vn homme, & besoignoit de par l'homme; lisons & examinons le comme vn homme. Iesus besoignoit de par Dieu, & estoit comme il nous a dit, Fils de Dieu: escoutons le, & croyons le comme Dieu.

Obiectiõ contre l'incarnation.

A ceste parole, voicy derechef nouuelle Obiection: Vn homme, Dieu, dient ils, quelle absurdité? & comment est il possible? Ains plustost, puisqu'il est conuenable, comme nous auons prouué, & à la gloire de Dieu & au salut humain, pourquoy impossible? Dieu a creé l'homme par sa sagesse, & icelle est son fils: Qu'y a il plus conuenable que le reparer par iceluy? L'homme aussi a peché, & en iceluy & par iceluy toute sa race: Qu'y a il plus iuste que de le reparer en l'hõme? L'homme s'est reuolté contre son pere: Qui peut appaiser ceste offense que Dieu mesmes; & qui mieux le pere, que le fils bien aimé? reuolté, di-je, par vn orgueil extreme, par se vouloir egaler à Dieu. Or qu'y a il qui tant le doiue humilier que de voir son createur se demettre pour sa faute, au dessoubs de l'homme? Qui tant luy doiue faire sentir son peché & se desplaire en soy mesmes, que s'il considere en la grandeur infinie de sa rançon, la grandeur de son peché & de sa péne? Que si tu presses encor, comme il est possible? Il est possible, par ce que Dieu le veut; & en l'en-

l'entendement humain, ce dire n'encloſt point de contradiction. Il eſt poſſible auſſi ; car il ſe voit, & tant d'argumens ne ſe ſoluent pas par vne queſtion. Il te ſemble poſſible, ô Iulian, quand il te plaiſt, qui dis qu'Eſculape fils de Iuppiter prit chair humaine pour deſcendre en terre ; & Amelius ton Philoſophe tacitement approuue, Que la parole eternelle de Dieu a pris chair, & veſtu nature d'hõme, alleguant les propres paroles de S. Iean. Bref ; vn eſprit eſt vny à ton corps. Tu ne le peux nier, & tu ne le vois point ; & ſi tu eſtois moins qu'homme, tu le nierois en l'homme. Toutesfois quelle accointance entre vn corps & vn eſprit? Et qui ſemble plus abſurde, qu'vn eſprit qui ne tient point de place ; non ſeulement logé, mais empriſonné en vne place? Mais qui a fait l'vn & l'autre de rien, fait de l'vn & de l'autre tout ce que bon luy ſemble: & qui pour glorifier l'homme, le daigne vnir là haut & conioindre à ſoy (& quand Plotin parle ainſi, tu l'ois & l'approuues volontiers) pour ſ'humilier icy bas ; pourquoy moins pourra il, s'il luy plaiſt, s'vnir & ſe conioindre à l'homme ? Or, pourquoy Dieu a enuoyé ſon cher fils au mõde pluſtoſt en ce temps là qu'en vn autre ; & pourquoy non pluſtoſt ou plus tard: ce ſont queſtions du maiſtre aux ſeruiteurs, & non de pauures creatures à Dieu, qui nous a fait naiſtre par ſa ſeule puiſſance, & par ſa ſeule grace nous fait renaiſtre. Mais, comme nous auons dit contre les Iuifs, l'homme a veſcu vn temps ſans la loy, pour apprẽdre qu'il n'eſtoit plus loy à ſoy meſmes : vn temps ſoubs la loy, pour eſprouuer qu'il ne la pouuoit parfaire ; & puis luy eſt preſentée la grace, comme ſur l'eſchafaut, où il ne voyoit que mort: Ainſi donq la cognoiſſance de la nature cor-

Pourquoy Ieſus venu en ce temps là.

rompuë rendoit l'homme plus capable de receuoir la loy; la loy plus ardent à embrasser la grace. D'auantage, ce nous est vne merueilleuse confirmation, quand nous considerons, que depuis le commencement du monde iusques à sa venuë, nous auons des Prophetes de temps en temps, accordans vnanimement leurs voix ensemble; comme si c'estoyent autant de Heraults & de Trompettes publians la grandeur de ce Roy, qui deuoit faire son entrée au monde. Que si peu apres la creation du monde il fust venu, ceste confirmation nous estoit à tous diminuée, les premiers estans surpris par sa venuë, & les suyuans en danger de l'oublier, ou d'en tenir moins de conte; comme si sa venüe ne leur appartenoit point, au lieu certes que tous participent à la ioye, & aux admonitions de Dieu: auant la Loy; car il leur est promis: & soubs la loy; car ils oyent les trompettes: & en son temps; car il parle luy mesmes: & au nostre, car son retour approche. Mais encor il a voulu venir, & en la fleur des lettres & en la vigueur du plus grand Empire, à fin que toute sagesse humaine confessast sa folie, & toute force recognust son infirmité deuant luy.

Or concluons donq, Que Iesus est le Christ, fils eternel de Dieu, Redempteur & Mediateur du genre humain: Et nulle obiection, ny question ne nous retienne. Les Iuifs; car il est tel qu'il leur estoit promis, né en Bethlehé, d'vne Vierge de Iuda, au defaut du regne, humilié iusqu'à tout, exalté par dessus tout; & en somme, mort ignominieusement pour noz pechez, & resuscité en gloire pour nostre iustification. Les Gentils; car il a fait œuures qui ne peuuent proceder que de Dieu, creé de rien, tiré d'vn contraire l'autre, surpassé la nature humaine,

vaincu

vaincu l'angelique; & ne pouuant telles choſes que de par Dieu, s'eſt declaré luy meſmes eſtre Dieu. Les vns & les autres enſemble; car tous deſirons vne vie eternelle, tous cognoiſſons la corruption de noſtre nature, tous le droit de la iuſtice diuine, tous le beſoing de ſa miſericorde, tous qu'entre ſa iuſtice & ſa miſericorde ne peut raiſonnablement entreuenir pour Mediateur que Dieu, & pour ſatisfacteur que l'homme; à ſçauoir Ieſus né de Vierge, & fils de Dieu. Mais, puiſqu'il a pleu au Pere nous donner le fils, embraſſons le; & puis qu'il l'a enuoyé pour euangelizer nos ames, eſcoutons le; & oyons pour la fin, la regle & doctrine qu'il nous a laiſſée; à fin que nous taſchions en toute pieté de viure à luy, puis qu'il luy a pleu d'vne charité ineffable ſouffrir icy bas & mourir pour nous. Amen.

CHAP. XXXIIII.

Que l'Euangile contient à la verité l'hiſtoire & la doctrine de Ieſus, Fils de Dieu.

OR IESVS Chriſt noſtre Seigneur (ainſi penſons nous maintenant le pouuoir appeller ſans ſcandale des Iuifs, & ſans deriſion des Gentils) ne nous a rien laiſſé par eſcrit, ny de ſa vie, ny de ſa doctrine. Et certes, s'il en euſt luy meſmes eſcrit, on l'euſt tenue pour ſuſpecte; & les gens du monde, s'il euſt parlé hautement des choſes hautes, ne l'euſſent pas entendu; & ſi ſimplement, entant qu'ils l'euſſent entendu, euſſent conclu que c'euſt eſté la parole d'vn homme, & non de Dieu meſmes: cõme nous voyons ceſte ineptie aſſez commune au monde, de plus eſtimer les liures, qui pour ſembler bien hauts, ſe rendent bien obſcurs, que ceux qui pour enſeigner s'accommodent entant qu'ils peuuent à la capacité

Sincerité des Autheurs du nouueau Testament.

pacité de tous lecteurs. Mais sa vie, & sa doctrine est enregistrée par ses Apostres & disciples, assistez par son esprit ; desquels nous auons les Euangiles, Actes & Epistres, que nous appellons tout ensemble la nouuelle Alliance, ou le nouueau Testament. Et si ce Testamẽt nous doibt estre authentique, ie le laisse à iuger à tout le monde. Car, & ceux qui l'ont escrit, viuoyent du temps que ces choses ont esté faictes, & les ont veuës, & en diuers lieux se rencõtrent en vne mesme histoire, & doctrine ; & apres l'auoir escrit l'ont preschẽ & publié haut & clair, pendant la vie de ceux qui en pouuoyent testifier ; & de leurs ennemis mesmes, qui eussent bien pris plaisir à les conuaincre ; & en fin l'ont signé de leur sang, & seellé par leur mort & passiõ en tous les endroits de la terre. Ce que iamais nous ne lisons auoir esté fait d'Escriture ny Testament quelcõque, encor qu'il y allast d'vn grand Empire, quelque authentique, qu'on ait tasché de les rendre. Si nous regardõs les Autheurs, ils n'escriuent pas, comme aucuns, pour flatter vn Prince. Si Iesus n'estoit qu'homme, quel gaing à flatter vn pauure crucifié? Ce ne sont pas aussi gens, qui n'ayent point proffit à escrire. A ceux là Tacitus veut qu'on adiouste foy. Mais bien plus ils abandonnent & le Monde, & leur vie pour ce qu'ils ont escrit. S'il est question du style, naif, simple, nud, preschãt la diuinité ; sans celer l'infirmité ; confessant l'infirmité, sans ceder la diuinité. Les foiblesses, les curiositez, les ambitions des Apostres de Iesus, c'est à dire d'eux mesmes, y sont soigneusement enregistrez : de vanterie, de vanité, de louanges de Iesus mesmes pas vn seul mot. Pierre a fleschy, il a renoncé son maistre par trois fois. Marc son disciple, qui a escrit l'Euangile soubs luy,

luy, pourquoy l'a il escrit? Les enfans de Zebedée Iean & Iaques demandent la droicte & la senestre de Iesus en son regne: qui les pressoit de dire ces choses, secretes entr'eux, & qui sembloyent rabattre de leur authorité? Iesus mesmes se trouue las, il a soif, il pleure: ce sont infirmitez humaines. Ils prescheront toutesfois, qu'il est Dieu; meurent là dessus. Pouuoyent ils pas celer ces choses sans preiudice: voire ce semble auec auancement de la verité, s'ils n'eussent escrit de par la verité mesmes; & si, di-je, aussi ils n'eussent esté certains, que sa vertu se declaroit en infirmité? Bref, ils racontent les particularitez, le temps, le iour, le lieu, le village, la maison, les personnes. Plus ils particularisent, plus estoyent ils aisez, & à dementir & à conuaincre: Et ne parlent point en Iudée des choses faictes aux Indes; mais aux portes de Hierusalē; en Bethanie, en Bethsaida; en Hierusalē, à telle rue, à telle porte; en telle piscine, &c. les tesmoins viuoyēt, les aueugles voyoyēt, les morts cheminoyent: Quelle facilité, s'ils eussent menty, à les conuaincre? Et quelles armes bailloyent ils à leurs ennemis pour les vaincre? Et toutesfois de tant de Pharisiens enragez contr'eux, qui faisoyent information si soigneuse, sur vn homme guary au Sabbath, sur vn mot mal entendu, *En trois iours ie destruiray ce temple, &c.* de tant de gens si prompts, & à mal faire, & à mal dire; que ne s'en leuoit il quelqu'vn pour contredire? Et où estoit ce zele de la maison de Dieu en ce temps, qu'onq ne se vit tant de zelateurs? Pour le moins en ce gros Ramas du Thalmud, de neuf ou dix volumes que n'auons nous leurs contredits; leurs causes d'opposition; quelque Contr'Euangile? Veu donq, que la haine trouue des preuues & des tesmoings, où il

n'y en a point; quand l'extreme haine, au lieu & au temps que les choſes ſe ſont faictes, au milieu meſmes & au plus fort de ſon authorité n'en trouue point; qu'en pouuons nous conclurre; ſinon la verité infallible de l'hiſtoire de l'Euangile?

Mais ſatisfaiſons encor à l'incredulité, & prouuons leur les choſes qu'ils eſtiment moins croyables en l'hiſtoire de noſtre Seigneur Ieſus. Vne eſtoille; dit l'Euãgile; quand Ieſus fut né en Bethlehem, fut remarquée par les ſages en Orient; laquelle ils ſuiuirent, & elle les cõduit iuſques au lieu où eſtoit Ieſus. Quelques vns nieront ceſte Eſtoille tout à plat: Et ie laiſſe à penſer, qu'euſt faict l'Euangeliſte pour authoriſer Ieſus; de commencer par vn menſonge, que tous peuples euſſent peu démentir: meſmes veu qu'il en appelle les Scribes, & Sacrificateurs à teſmoing. Mais nous liſons, qu'en ce temps Auguſte Preſident aux ieux de Venus Genitrice à Rome, fut veu vn Comete (ainſi appellent ils toutes eſtoilles extraordinaires) duquel le Collegé des Pontifes iugea, pour les ſingulieres marques qu'il auoit, qu'il ne deſignoit point comme les communs, guerre, peſte, ou famine; mais le prochain ſalut du genre humain: & à ce Comete pour ſa rareté fut dreſſée vne ſtatuë. Et de là eſt ce vers de Virgile en ſa quatrieſme Eclogue: *Ecce Dionæi proceſſit Cæſaris Aſtrum.* Voicy l'Eſtoille de Cæſar qui marche; deſtournãt celà ſur Auguſte, par flatterie: comme auſſi tout l'heur que promettoit la Sibylle par la naiſſance du redempteur. Et Cheremon Philoſophe Stoïque, iugea que c'eſtoit vne Eſtoille ſalutaire; & voyant ſes dieux s'affoiblir, paſſa en Iudée auec quelques Aſtrologues, pour s'enquerir du vray Dieu. Et Chalcidius Platonique, dit

L'Eſtoille des Sages.

Pline.

Virg. Ecl. 4.

Orig. contre Celſus.

dit expres; que les Chaldéens obſeruerent, qu'elle annonçoit la venerable venuë de Dieu icy bas, pour la Grace des mortels. Icy auroyent les Aſtrologues à exercer leurs contemplations. Car ceſte nouuelle Eſtoille apparut en Decembre, lors que le Soleil eſtoit en Sagittaire; & qu'en ce ſigne, dient ils, Iuppiter, le Soleil & Venus ſe trouuoyent enſemble. Tous trois, ſelon leurs Maximes, deſignans vn Roy treſiuſte, treſgrand, treſclement; mais ce nonobſtant pauure, à cauſe du Soleil qui y entreuenoit. Comment donq grand? Fecond, à cauſe de Iuppiter en l'Angle de l'Aſcendent: toutesfois pour la Lune qui eſtoit en la face de la Vierge, ſterile & ſans enfans. Et de ces cõtrarietez nous pourrions, ſelon leur art, faire proffit: mais laiſſons les curioſitez à ceux qui ſ'y plaiſent. Tant y a que ce n'eſtoit point vn Comete ordinaire, en Decembre, ſans cheueux, ſalutaire, &c. mais vne vraye eſtoille. Et telle en viſmes nous vne en la meſme ſaiſon l'an 1572. qui a rauy tout le monde en admiration: de laquelle Dieu nous reuelera la ſignification en ſon temps. Que ſi elle eſtoit des ordinaires, qui ſont fichées ſi fermement; quel miracle, qu'elle laiſſe ſon office, non certes pour dominer; ains pour ſeruir à Ieſus? Et ſi nouuellement creée, de par qui que de par le createur? & pour qui que pour ſceluy meſmes? Et quant à Iulian, qui ne pouuant nier la verité de l'hiſtoire, & la venuë des Sages par ſa conduicte, veut faire croire que c'eſtoit l'Eſtoille nommée Aſaph, remarquée par les Egyptiens, qui ſe voye de quatre en quatre cens ans; outre ce qu'en tous les ſiecles anciens nous ne liſons rien de ſemblable; en quinze cens ans entiers, qui ont paſſé depuis, on ne l'a veüe non plus. Or de ceſte enqueſte des Sages, Herode fut eſmeu à tuer les

Matſilius Ficinus au Tra. de l'Eſtoille des Sages.

enfans des enuirons de Bethlehem au dessoubs de deux ans; pensant tüer entr'eux celuy que l'estoille desgnoit;& n'espargna pas le sien propre, dõt nous lisons en Macrobe ce mot d'Auguste, Qu'il eust mieux aimé estre le pourceau d'Herode que son fils. Qu'il soit né d'vne Vierge, ils le trouuent estrange. Ià auons nous vuidé ce poinct contre les Iuifs. Dieu l'auoit predit; qui l'eust empesché de le faire? Et qui doubte de la puissance, quand on est certain de la volõté? Mais celà estoit si verifié; que Simon le Magicien pour ne sembler en rien inferieur à Iesus, presche à ses disciples, qu'il est fils de Vierge; ce que Iesus ne preschoit pas de luy mesmes: & nous lisons que le Temple de Paix tomba ce iour là à Rome, duquel Apollo dés sa fondation auoit respondu aux Romains, Qu'il dureroit tant qu'vne Vierge eust enfanté; dont ils le pensoyent perpetuel. Et quãt à Simeon qui recognut le Sauueur du monde entre ses bras, nous auons dit ce qu'en recitent les Iuifs: & de Iean Baptiste qui preceda nostre Seigneur, de sa vie, de sa pieté, de sa doctrine, de sa mort mesmes, l'histoire en est telle en Iosephe qu'en nos Euangelistes. Tout le discours de sa vie; si nous regardõs ses œuures; ce sont miracles que nous auons verifiez au long cy dessus: & ce seul poinct, qu'ils sont descrits, & publiez auec tãt de circõstãces, sans que personne ait entrepris de les refuter, en fait assez de foy; & pourtant passons à sa mort: *Depuis six heures*, dit l'Euangeliste, *il y eut tenebres en tout le pays iusques à neufheures*. c'est à dire en plein midy, & au plus fort du iour. S'ils en doutent, Phlegon Trallian, affranchy d'Adrian, le plus diligent de tous les Chroniqueurs, annote q̃ le quatriesme an de la deux cens dixiesme Olympiade, y eut vne Eclipse de Soleil la

plus

Macrob. en ses Saturnales. Né d'vne vierge.

Clemens en ses Recognitions. Petrus Comestor.

Ioseph. liu. 18. chap. 7.

Eclipse. Matth. 27. v. 45. Marc 15. v 33. Phlegon Trallian, liu. 13. de sa Chronique. Origene cõtre Celsus. Suidas.

plus grande qui fut iamais veuë, & auec icelle vn tremblement de terre estrange: c'est le dixhuictiesme an de Tibere proprement, auquel Iesus souffrit. Et Eusebe dit auoir leu le mesmes és Commentaires des Gentils: & Lucian prebstre d'Antioche crie à ceux qui le tourmentoyent, *Recerchez vos Annales, vous trouuerez, comme au temps de Pilate la clarté ceßa en plein iour, & le Soleil fut chaßé pendant que Christ souffroit.* Et Tertullian les adiourne en son Apologie deuant ces liures mesmes. Or qu'elle ne fust point naturelle, il appert; car tant s'en faut que le Soleil fust en Cõionction, qu'il estoit en Oppositiõ; à sçauoir selon la loy de la Pasque qui se faisoit le quatorziesme iour de la Lune. Et s'ils tiennent les Epistres de Denys d'Areopage pour suspectes, esquelles il descrit le spectacle de ceste merueille tout au long, Æsculus Astrologue peu religieux dit, qu'alors le Soleil estoit au premier degré d'Aries, & la Lune au commencement de Libra: les autres, la Lune en la Vierge, & le Soleil aux Poissons; qui reuient à vn; & pourtant qu'en ceste opposition l'Eclipse naturellement ne pouuoit estre. Bref, les vns dient qu'elle fut vniuerselle: C'est donq vn faict de Dieu; car la loy de nature ne la peut faire telle au monde. Les autres, particuliere à la Iudée: Il est encor plus manifeste; car c'est designer la cause de l'Eclipse au doigt; à sçauoir la passiõ du salut du monde. Et aussi peu est il selon nature; car qui peut autre que Dieu fermer l'œil du Soleil en telle sorte, que sans Conionction, il esclaire par tout fors qu'en Iudée, c'est à dire, separer la Iudée de tout le monde? Et quant au tremblement de terre, qui s'en suiuit; le mesme Phlegon en parle; & le conioinct auec l'Eclipse, comme nos Euangelistes. Et ces cas sont si

Tertullian en son Apologie.

Tremblement de terre.

rares,

rares, non en vn siecle, mais en tout le cours du monde; qu'estans recitez en vne mesme année, & tout ensemble, ils ne peuuent estre entenduz d'autres, que de ceux, dont nos Autheurs ont parlé. Bref, le voile du Temple fut fendu. Il ne falloit qu'aller voir sur le lieu, ou pour les croire, ou pour les conuaincre: & Iosephe parlant des presages de la ruyne des Iuifs, dit chose semblable. Le voila mort: au troisiesme iour il resuscite; & ainsi l'auoit il predit. S'il eust dit comme Mahumed, dans huict cens ans ie vous reuiendray voir: Il prenoit terme pour mentir. Mais au bout de trois iours ie reuiendray: L'imposture eust esté tost descouuerte. Icy ils s'escrient, & ne peuuent admettre ceste histoire. Et toutesfois quand ils lisent, qu'vn Erus Armenius resuscita; vn Aristæus, ou vn Thespesius; ils n'en veulent pas mal, à Platon, à Herodote, ny à Plutarque. Quelle iniquité en ces gens, qui veulent croire, & estre creuz de tout, sans tesmoins, & sans enqueste; & ausquels pour croire leur salut nul tesmoignage ne peut suffire? Les femmes l'ont veu, les hommes l'ont touché, les incredules l'ont tasté; il a beu, mangé, cõuersé, à diuerses fois, plusieurs iours, auec eux: Tout cela nieront ils fermement. Mais Pilate l'a tesmoigné: les Apostres parauant tout esperduz, l'ont presché, l'ont publié, l'ont signé de leur sang. Celuy que la chambriere auoit estonné, qui viuant l'auoit nié trois fois en vne heure, le presche, le publie, en Hierusalem; deuant le Magistrat, deuant les Sacrificateurs, & n'y a menace qui le face taire. S'il est pourry, quelle resource? S'il ne vit en luy, qui le pousse? Mais, si mesmes il ne parle par luy, qui le voudra croire? Croire, di-ie, pour le presCher, publier, signer & seeller de son sang, soubs

Resurrection de Iesus.

son

ſon teſmoignage & apres luy? Et de faict, les calomnies meſmes nous eſclaircirõt ceſte verité. Car c'eſt de là que les Iuifs ont feint, qu'on auoit deſrobé le corps: car ils ne l'auoyent plus trouué: Et Pilate les dement expres. Et quelques Gentils, Qu'on auoit crucifié vn phantoſme pour luy: ce que les Iuifs maintiennent treſfaux, qui prennent leur ſcandale de ſa mort, qui leur eſtoit prou verifiée; & l'appellent touſiours le Crucifié. Or il vinoit & vit eternellement: & pourtant dit S. Luc; comme il leur auoit promis auant ſa mort, il leur enuoye le Sainct Eſprit en langues de feu, certains iours apres, & par iceluy ils receurent le don des langues; voire tellement, qu'ils impoſoyent les mains; & le meſme don deſcendoit ſur pluſieurs. C'eſt vne des choſes qu'ils ne veulent croire, comme s'il n'eſtoit pas auſſi aiſé à Dieu de donner l'intelligence de pluſieurs langues à vn homme, qu'il luy fut en ſon ire, de faire d'vne langue pluſieurs. Mais ſi c'eſt vanterie; à quelle fin? & qu'y auoit il plus aiſé à refuter? Le magiſtrat les tenoit en ſes mains: Que ne les interrogeoit il deuant le peuple? Hieruſalem eſtoit comme l'abbregé de l'Orient: Où mieux ſe pouuoyent ils deſmentir & deſdire? mais l'effect qui s'en eſt enſuiuy, l'a monſtré: car ces meſmes Apoſtres, peſcheurs, publicains, ignorans du commencement; gens di-ie, qui ordinairement ne ſçauent que leur langue maternelle, & encores groſſierement; ont eſcrit liures, ont tracaſſé le monde, ont preſché en tous lieux. Penſez quel plaiſir euſſent pris, ou les Iuifs, ou les Gentils, à leur ſeruir de Truchement enuers le peuple: & en telle efficace, qu'en moins de quarante ans tout le monde habitable eſtoit plein du nom & de la doctrine de Ieſus. Comment? S'ils n'euſ-

Deſcente du S. Eſprit.

n'euſſent ſceu extraordinairement les langues? Et eſtoit l'hiſtoire ſi verifiée, & ſi commune, que Simon le Magicien, pour ſe vanter, ſe dit eſtre celuy qui eſt deſcendu ſur les Apoſtres en langues de feu; ſoubs ombre que par l'aſſiſtence du diable, il contrefaiſoit en quelque ſorte le don des langues. Et ne faut icy que quelques eſplucheurs de dictions nous remarquent les Hebraiſmes des Euangeliſtes, qui en vn Horace, ou en vn Virgile tiennent les Grecaniſmes pour elegance. Car à fin qu'ils ſçachent que c'eſt pour l'energie, & pour repreſenter au plus pres les propos de Chriſt, qu'ils liſent S. Paul, ils y trouueront vn langage Grec, ſi beau; des mots ſi ſignifians, des façons de parler ſi exquiſes, & ſi particulieres à la langue, que les plus doctes cõfeſſent qu'il en auoit le fonds, & l'alleguent pour exemple d'elegance. Venons à ſon Hiſtoire. Ce S. Paul diſciple de Gamaliel eſt enuoyé auec charge de perſecuter. En chemin, dit il, vne lumiere reſplendit autour de luy, & eſtant tombé en terre, il oüit vne voix, *Saul Saul, pourquoy me perſecutes tu?* En ſomme, de Iuif il deuient Chreſtié; de perſecuteur Martyr: & ſi tu ne crois, S. Luc és Actes, S. Paul meſmes en pluſieurs lieux touche ceſte hiſtoire. Qu'a icy l'incredulité à produire au contraire, ſinon, peut eſtre, comme le plus ſouuent, vne ſimple negation? S. Pierre a veu; c'eſt vn peſcheur. Si Paul a oüy; c'eſt vn preſcheur. Si Dieu te preſente ſa grace en vn vaiſſeau de terre, il te deſgouſte: ſi en vn vaiſſeau de prix, il t'eſt ſuſpect: Ou l'vn eſt trompé ou l'autre te trompe. Que veux-tu que Dieu face pour te faire croire? Mais examine ce poinct. Paul eſt en chemin d'eſtre grãd; bié voulu du Magiſtrat & des Sacrificateurs. Tout à coup il change de vie, & d'vn extreme en l'autre,

Actes 9. & 22.

1 Cor. 15, 8.
2 Cor. 12, 2.
Conuerſion de S. Paul.

pour

pour estre vilipendé, foüetté, assommé, lapidé, mené à la mort. Pose que S. Luc ny S. Paul ne t'en diét point la cause: Que la peux-tu imaginer sinõ grande & forte, pour changer & si tost & si estrangemẽt le cœur d'vn hõme? Tu diras, Voit-on pas des hommes, tost changez, & à peu de cause? Oüy, des fols. Mais il discourt à propos, il presse ses argumens, il enfile ses conclusions. Les plus doctes de ses ennemis plaignent son sçauoir, mal employé, comme ils dient, & admirent ses escrits. Mesmes, il cognoist que sa predication t'est folie; mais que ceste folie est la vraye Sageſſe; qu'à la suyure il n'aura que mal, & neantmoins ne la quitte pas. Qui l'estime fol, comment sera-il sage? & qui des sages n'est rauy & de ses dits & de ses faits? Que s'il est sage, docte, entendu, cõme tu le vois; que s'ensuit il, sinon, que son changement procede de cause? Et puis qu'il est grand; d'vne grande cause? Et puis qu'il est extreme & cõtre la nature; d'vne cause, certes, & supernaturelle, & supreme? Or la raison qui t'a amené à ceste Conclusion generale, te doit faire passer à la speciale. C'est qu'vne grãde & supernaturelle cause l'a meu, & celle nommément que S. Luc recite, & luy mesmes cõferme en diuers lieux; pour laquelle il s'estime bien-heureux de souffrir le mal qu'il faisoit & procuroit aux autres; & en fin apres mille maux, & mille morts, a exposé si volontairement sa vie. La mort aussi d'Herodes frappé de l'Ange, pour n'auoir point donné gloire à Dieu, nous est referée par Iosephe, plus amplement encor, que par S. Luc. *Il celebroit*, dit il, *des ieux en Cæsarée, & le second iour de la solemnité, vint en plein Theatre, couuert d'vne robbe d'argent traict, qui aux rais du Soleil la rendoyent venerable. Et lors quelques flatteurs commencerent à l'appeller Dieu, le prians*

La mort d'Herodes Agrippa. Act. 12. Ioseph. liu. 19. des Anti. ch. 7.

le prians de leur eſtre propice. Mais comme il ne repouſſa point ceſte adulation; il vit ſur ſa teſte vn Hibou, & fut ſaiſi de tranchées eſtranges; dont il mourut, recognoiſſant le iugement de Dieu ſur luy, & le preſchant meſmes à ſes flatteurs. Or eſt ceſte Hiſtoire plus au long deduicte par Ioſephe; qui en ſomme ſe rapporte à ce que dit S. Luc, Que le peuple s'eſcria, *Voix de Dieu, & non point d'homme:* Et que lors l'Ange de Dieu le frappa, dont il fut rongé de vermine, & rendit l'eſprit. Ce ſont les choſes qu'ils trouuent moins croyables en l'hiſtoire de nos Euangeliſtes, confermées toutesfois par les Hiſtoriens des Iuifs & des Gentils; qui referent auec paroles pleines d'admiration, ce que les noſtres à leur façon dient tout ſimplement. Et quand en ces choſes qui excedent la nature, ils ſont trouuez veritables; quelle apparence y a il, qu'ils ne nous dient la doctrine de Ieſus en toute verité; meſmes, comme nous auons monſtré, aſſiſtez miraculeuſement de la vertu de ſon eſprit ſelon ſes promeſſes, & teſtifians, au reſte, la ſincerité de leurs eſcrits, par tant de tourmens, & par la mort? Et que reſte-il donq, puiſque ce nouueau Teſtament contient à la verité la doctrine de Ieſus, & eſt procedé de ſon eſprit; de Ieſus, di-je, que nous auons monſtré eſtre Dieu fils de Dieu; ſinon, que nous embraſſions ces Eſcritures, comme parole de vie & de ſalut, comme la volonté du pere declarée par le fils; & que ſelon icelle nous viuiõs, pour icelle nous mourions, par icelle nous reſuſcitions vn iour en gloire, & regnions eternellement auec luy?

Obiectiõ contre la reſurrectiõ des morts.

Mais nous auõs parlé de reſuſciter, & c'eſt encor vn ſcrupule qui leur reſte. Comment, dient ils, nos corps ſe pourriſſent, les vers les mangent, ils ſe conuertiſſent meſmes, en vers, & tant de changemens

ſ'y paſ-

s'y passent : Quelle apparence y a il en celà? Ains, c'est tousiours chopper à vne mesme pierre, de regarder à ce que Dieu peut; qui peut toutes choses; au lieu de s'arrester à ce qu'il veut. Il le veut; car il a mis le corps & l'ame ensẽble, les a mis en cõmuniõ de biens & de maux, a donné Loix cõmunes à tous deux; ils souffrent, en somme, l'vn pour l'autre; & l'vn par l'autre en ceste vie: Quelle iustice de les separer en l'autre? Il le veut; car il a fait l'hõme entier: & s'il n'estoit qu'ame, il ne seroit plus homme. Il le veut; car pour sauuer l'homme, le fils a pris chair d'homme. Pour sauuer l'ame, suffisoit de prendre l'ame. Mais qui a fait l'homme entier, l'a voulu sauuer entier. Bref, il le veut; car il l'a dit: il le veut aussi, car il l'a fait. Il l'a dit par le fils, il l'a fait aussi au fils: & le fils nous empare de sa victoire: Certes il nous emparera aussi de sa gloire. Voy le grain qui est mis en terre; s'il ne pourrit, il ne germe point: s'il ne germe, il ne foisonne point : & d'vn grain viennent plusieurs espics; d'vn pepin, vn bel arbre; d'vn rien, par maniere de dire, vn animal parfait. Qu'y a il en tout cela, qui represente, ny en matiere, ny en forme, ny en quantité, ny en qualité la chose qui en sort? Bref, qu'y a il en cecy de si estrange? Dieu te fit d'vne poignée de terre, & toute la terre de rien, & d'vne poignée il te refera. Ce corps qui vn temps n'estoit pas, a esté fait: Ce corps qui vn iour ne sera plus, vn iour sera refait. Or estoit ceste doctrine cõmune entre les vrais Iuifs, & entre les docteurs de la Loy, qui l'auoyent puisée au vieux Testament: comme nous lisons en Iosephe, & és Actes des Apostres; car ils s'accordent mesmes auec S. Paul en ce poinct: & au Thalmud y en a infinis passages. Et l'Alcoran qui est emprunté de leurs Rabbins,

Thalm. ch. Helec au Tra. Sanhed.

eſt plein de ceſte doctrine. Et quant aux anciens Gentils, Zoroaſtre diſoit, Qu'vn iour ſe feroit vne reſurrectiõ vniuerſelle de tous les morts. Et Theopompus diſciple d'Ariſtote, de meſmes; & à iceux, dit Æneas Gazæus, nul des Anciens n'a contredit. Bref, les Stoïques tenoyent, qu'apres vn certain temps y auroit vn embraſement vniuerſel du monde (que nous appellons la cõſommation) qui ſeroit peu apres ſuiuy d'vne reſtauration de toutes choſes en meſme eſtat que parauant: & c'eſtoit l'opinion de Chryſippe en ſon liure de la Prouidence exprimee par Lucain Stoïque, que Varro appelle παλιγγενεσίαν, c'eſt à dire renaiſſance. Et Platõ dit clairemẽt que les ames retourneront au corps: & les Aſtrologues, ſelon Albumazar, que quand tous les Aſtres retourneront à leur poſition, toutes choſes ſeront remiſes à leur eſtre; arbres, animaux, hommes, &c. ce que l'Arithmetique ſeule monſtre abſurde en l'Aſtrologie, & les plus doctes le reiectent. Mais c'eſt pour monſtrer noſtre beſtialité, qui attribuõs vne telle puiſſance aux Aſtres, pour la denier à celuy qui les a faicts. Et quant au iugement que doit faire le fils de Dieu apres ceſte reſurrection, predit par les Prophetes anciens, par tant de vers des Sibylles, & depuis declaré par la bouche de Ieſus, & de ſes Apoſtres: Certes ſans autre preuue la loy dõnée de Dieu non à l'exterieur, mais à l'interieur; non aux faits ſeulement, mais aux penſées; monſtre clairement, qu'il y a autre iuge à nous iuger; & autre iugement à attendre que des Magiſtrats d'icy bas; qui ne iugẽt des actions, que ſur preuues d'autruy; ie dis des exterieures: tant s'en faut, que pour iuger du dedans, ils puiſſent penetrer iuſques au cœur: & noſtre conſcience auſſi ne nous adiourneroit

Æneas Gazæus De l'immortalité.
Senec. epiſt. 75 liu. 3. des queſt. ch. 26. 27. 28. &c.
Ouide en la Meta. liu. 1.
Lucain Nepueu de Seneque liu. 1.
Lucr. liu. 5. Lactan. ex Chryſip. li. 7. ch. 22.
Auguſt. De la Cité de Dieu, liu. 22. ch. 27.
Haly ſur le premier des Apoteleſ. de Ptolom.
Nicolaus Oreſmus des proportions.
Acroſtique de la Sibylle.
Lactance li. 7. en pluſieurs lieux allegués des Sibylles.

roit pas si souuent qu'elle fait, si nous n'auions à comparoir, que deuant les hommes. Et puis, veu que c'est l'ame, qui principalement reçoit le commandement, & l'enfraict, c'est elle qui doibt estre examinée; ce qui ne peut estre en ce monde, qui n'a qu'vn ombre de iustice; comme ses loix aussi, & ses iuges ne sont qu'en superfice. Et pourtant voyons nous que les anciens Rabbins parlent à tous propos de ce iugement; & qui plus est, l'attribuent au Messie, quand ils dient, *Ne craignez point Dieu pour Iuge; car c'est vostre combourgeois, vostre parent, vostre frere:* & tous les anciens Gétils ont parlé de ce iugement, qui se faisoit en l'autre vie au champ de verité; dont s'ensuiuoyent; comme aillieurs auons monstré; ou vie, ou mort eternelle. Mesmes il semble, que par les Oracles anciens, c'est à dire, par vne espece de Cabale, ils eussent passé plus outre. Car ils appelloyent leur grand & souuerain Dieu, Iuppiter, & donnoyent le iugement des ames à Minos son fils, Roy & Legislateur; non, di-je, à Apollo, ou à Mercure, &c. comme s'ils eussent entendu que le Iuge du monde seroit le fils de Dieu, & toutesfois, vn homme iuste; c'est à dire, le Mediateur Dieu & homme.

Midrasch Psalm. 118. Esa. 45. Psal. 149. &c.

OR pensons nous maintenant auoir monstré la verité & solidité de la religion Chrestienne, & l'impieté & vanité de toutes autres; & d'icelle, pour marque & soulagemét des Chrestiens, l'Eglise ancienne a fait vn Sommaire, que nous appellons le Symbole des Apostres. *Nous croyons en Dieu, le Pere tout-puissant, createur du ciel & de la terre.* Et croire en luy, c'est se fier en luy; & se fier en luy, c'est esperer tout bien de luy: & en vain espererions nous, si icy bas se bornoit toute nostre esperance. Or

CONCLVSION de tout le liure.

Chap. 1. 2. 3. 4.

Cha.7.8.9.10. 11.12.13. auons nous deduict, Qu'il y a vn seul Dieu: Qu'il a creé le monde pour l'homme; l'homme pour sa gloire; l'vn & l'autre sans matiere: Qu'il les conduit par sa Prouidence; l'vn selon la nature; c'est, vne loy stable & ferme qu'il a prescrite au monde: l'autre selon entendement & volonté, qu'il luy a donnez; qu'il radresse tousiours quelque destour qu'il prenne, à son but, à sa volonté saincte. Conse-

Ch.14. & 15. Ch.18.& 19. quemment aussi, Que cest homme est immortel, & creé pour vne immortelle vie: Qu'en icelle est le Bien souuerain, qui seul peut contenter sa volonté, & emplir son esprit; & partant, que là doibt il

Ch. 10. tendre, & aspirer de tout son cœur, là bander tous les nerfs de son entendement. Bref, Que le moyen d'y paruenir, estoit de seruir le vray Dieu, de tout son cœur, de toute son ame, de toute sa force; c'est à dire, vouër à sa gloire, tout ce qu'il a mis en nous d'action, de parole, de pensée. Mais auons nous dit, Cest hõme est descheu de son origine par l'orgueil & rebellion du premier; dont s'est ensuiuy, peruersité en sa volonté, & ignorance en son entendement. Ignorance, qui le rend incapable de cognoistre son bien: Peruersité, qui l'en destourne; ores

Ch.16.& 17. & 20. mesmes qu'on luy monstre; & le rend indigne d'y atteindre: bref, qui luy fait abuser de ses facultez à tout mal, c'est à dire, le plonge par consequent, & selon la iustice de Dieu, & selon son merite, en vn abysme de mal. Certes, l'homme est dõq perdu en soy, si Dieu ne le recouure en sa misericorde; aueugle, si derechef il ne l'esclaire; estropié de tout poinct à tout bien faire, & à tout bien auoir, si sa grace ne

Ch. 20. supplée. Et pourtant auons nous dit, Qu'il nous a laissé vne Religion pour adresse: vne religion, di-je, qui nous destourne de toutes creatures, qui ne sont que va-

que vanité, & nous conuertit à luy seul createur du ciel & de la terre. C'est celle d'Israël, & aillieurs n'y a eu que seruice de diables & idolatrie. Qui a en garde sa parole, ses reuelations, ses promesses; nous baille sa loy pour regle de nostre vie, par icelle nous conuainct de nostre malice, & nous conuie à implorer sa grace. C'est l'ancien Testament, la Loy de Moyse, & les Prophetes, que nous auons prouué procedez de Dieu, & iceux inspirez de par luy: Qui en fin en nous condemnant nous presente sa grace; apres nostre iugement nous lit nostre remission, nous fournit de garend, soluable pour nos debtes. C'est le Messie promis aux Iuifs pour le salut de tout le monde, le Mediateur du genre humain Dieu & homme, exhibé en son temps au monde, en salut aux Iuifs, & en lumiere aux Gentils; à sçauoir IESVS CHRIST FILS DE DIEV, auquel nous croyons; & duquel dit nostre Symbole, *Et en Iesus Christ son fils nostre Seigneur, conceu du saint Esprit, nay de la Vierge Marie, crucifié, mort, & resuscité, &c.* Et tous ces poincts auons nous prouuez contre les Iuifs, & contre les Gentils; aux vns par les Escritures, aux autres par la raison, qu'ils prennent, disent ils, pour conduicte, & par leurs tesmoignages propres. Adiouste nostre Symbole, *Ie croy au S. Esprit:* & nous sçauons que nous ne croyons qu'en Dieu. Or auons nous aussi declaré les trois subsistences en vne essence, recognuës par les Iuifs, & auoüées par les Gentils, Pere, Fils, saint Esprit; l'Vn, la Parole, & la Dilection, au nom desquels nous sommes baptisez. Et pour la fin nous croyons, Que le Pere par le merite du Fils, en la vertu de son Esprit, entretient son Eglise espanduë par tout le monde; nous vnit en communion ensemble; nous pardonne nos pechez, nous fera

Ch.21. 22.23.

Ch.24.25.26.

Cha.27. 28.

Ch. 29.30.31. 32.33.

Ch.5. & 6.

Chap.34.

vn iour resuſciter, pour nous faire iouïſſans de la vie eternelle. C'eſt pour ceſte fin que le Pere nous a creez, que le fils nous a rachetez, que le ſaint Eſprit nous a inſpirez. Et pourtant ſouſpirons icy bas, & aſpirons là haut, à ce royaume duquel le Roy eſt Trinité; duquel la Loy eſt Charité; duquel la meſure eſt Eternité: & à celuy qui nous a donné de commencer, & d'acheuer ceſt œuure, (ie le prie de tout mon cœur qu'il le beniſſe à ſa gloire, & au ſalut des ſiens) ſoit honneur, gloire, loüange eternellement. Amen.

FIN.

Sommaire du Priuilege de l'Empire.

La Maieſté Imperiale a donné Priuilege à Chriſtofle Plantin, bourgeois & Imprimeur d'Anuers, de pouuoir imprimer tous & quelconques liures approuuez; & de les vendre & diſtribuer par tous les Pays, terres & Seigneuries de l'Empire: Defendant bien expreſſement à tous, de quelque condition ou qualité qu'ils ſoyent ou puiſſent eſtre; d'imprimer ou faire imprimer aucun liure, en quelque langue que ce ſoit, nouueau, ny autre depuis corrigé, annoté, explicqué, augmenté, que ledit Plantin aura premierement imprimé; ny aillieurs imprimé, le vendre ou diſtribuer, publiquement ny ſecretement en aucuns deſdits Pays ſubiects à l'Empire deuant ſix ans accomplis apres la premiere impreſſion de chacun deſdits liures; ſur peine de confiſcation deſdits liures, & de dix marcs de pur or; applicable la moitié à noſtre fiſc, & l'autre moitié au profit dudit Plantin, &c. Comme plus amplement il eſt ſpecifié aux Lettres données à Vienne en Auſtriche:

Souſſignées

Haller.

La teneur du Priuilege.

Par la deliberation & aduis du Conſeil d'Eſtat des Pays bas il eſt conſenti & accordé à Chriſtofle Plantin, que luy ſeul puiſſe imprimer, vendre & diſtribuer ce liure fait par Philippes de Mornay, ſieur du Pleſſis Marly, *intitulé*, De la Verité de la Religion Chreſtienne, &c. *Et defendu à toutes autres perſonnes de quelque eſtat, condition, ou qualité qu'elles puiſſent eſtre, de ne faire le ſemblable, ny aillieurs imprimé, le vendre ne diſtribuer eſdits pays de pardeça en aucun langage, durant le terme de ſix ans accomplis; à compter du iour que l'impreſſion dudit liure ſera finie en quelque langue que ce ſoit; ſur péne de confiſcation deſdits liures par autres imprimez que per ledit Plantin; & outre celà, de cent eſcus d'amende, à payer par chacun d'iceux qui auroit fait le contraire: comme plus amplement il eſt contenu és lettres ſur ce deſpeſchées à Anuers le huictieſme iour de May, l'an mil cinq cens quatre vingts & vng.*

Souſſigné

I. Van Aſſeliers.